TUFTS COLLEGE LIBRARY.
GIFT OF
JAMES D. PERKINS,
OCT. 1901.
41110

REVUE

DES

DEUX MONDES

XXVIIIe ANNÉE. — SECONDE PÉRIODE

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE,
RUE SAINT-BENOIT, 7.

TUFTS COLLEGE
LIBRARY.

REVUE

DES

DEUX MONDES

XXVIIIe ANNÉE. — SECONDE PÉRIODE

TOME DIX-HUITIÈME

PARIS
BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES
RUE SAINT-BENOIT, 20

1858

TUFTS COLLEGE
LIBRARY.
41/110

DE LA

CIVILISATION MODERNE

History of Civilization in England, by H. T. Buckle; vol. Ier, Londres 1857.

I.

Nous ne pouvons nous défendre d'une grande bienveillance pour ceux qui n'ont jamais désespéré. Tandis qu'il est si difficile de supporter toujours sans faiblesse les mécomptes que l'expérience amène et les disgrâces de la vérité, il y a des convictions que rien n'ébranle, il y a des hommes qui contemplent tout d'un intrépide regard, résolus qu'ils sont à ne pas se décourager, quoi qu'il arrive, à ne douter jamais de l'avenir en haine du présent. Ceux-là s'acharnent à croire que l'humanité a été bien inspirée, quand elle s'est jetée dans le mouvement des temps modernes. Heureux des résultats acquis, mesurant d'un œil satisfait le terrain déjà parcouru, ils s'inquiètent faiblement du prix que les conquêtes ont coûté, des débris dont il a fallu joncher la route. Certains de leur bon droit, ils accusent de tout le mal la résistance, et rien du passé ne leur laisse de regret. Ses monumens les plus imposans peuvent s'écrouler sans les émouvoir par leur chute. La plus belle ruine, celle de Coucy ou de Pierrefonds, n'est après tout que la ruine d'une tour féodale. La démolition des citadelles de la tyrannie ne peut rien avoir qui attriste leurs regards. Aussi, dans leurs discours comme dans leurs écrits, n'ont-ils pas l'air de comprendre ces âmes plaintives qui gémissent sur le malheur d'avoir trop cru et trop espéré. Ils ne perdent pas leur temps à ces questions : « N'aurait-on pas trop aimé le bien? Ne se serait-on pas trop fié au vrai?

Aurait-on trop présumé de la raison, fait injustice au passé, trop peu ménagé l'erreur? Qui sait même si c'était bien l'erreur, et si l'humanité n'a pas été follement présomptueuse? Comme elle a bien mérité d'être humiliée! Quelle folie d'aller échanger la sécurité de la possession contre les anxiétés de la poursuite! Tout allait-il si mal enfin? O ruines, que ne vous relevez-vous? »

Quelle différence si vous écoutez ces opiniâtres dont rien ne trouble la confiance dans l'esprit du temps! Tout est serein et rassurant. Ils n'imaginent point que la Providence ne se mêle de ce monde que pour le châtier; ils s'étonnent que les idées noires du judaïsme aient encore assez de pouvoir pour persuader que tout coup de tonnerre est une punition, et que les rivières débordent pour le plus grand bien des inondés. Ce sont des gens positifs, qui ne se paient pas de suppositions, surtout quand elles sont décourageantes, et qu'elles servent à favoriser l'indolence sous le nom de résignation. — Tant que l'homme est sur la terre, disent-ils, il est en droit d'améliorer la terre. S'il fait bien de supporter le mal avec courage, il montre un meilleur courage en cherchant à le réparer ou à le prévenir. Ces lois de la nature dont on déplore avec complaisance les terribles effets, l'homme a pu souvent s'en emparer, et chaque fois qu'il l'a fait, il s'en est bien trouvé. A quoi sert de lamenter la condition humaine comme font les prédicateurs, si c'est pour conclure qu'il faut l'accepter telle qu'elle est, et servir ainsi les vues de ces dominateurs égoïstes qui ne songent qu'à la maintenir, puisqu'ils l'exploitent? Quel fruit à tirer de tous ces historiens romantiques qui ne cherchent dans les choses terrestres que le pittoresque, et qui nous ramèneraient aux vieilles mœurs, parce qu'elles ont plus de poésie que les nouvelles? Que faire de ces publicistes mélancoliques qui ne songent qu'à baiser la poussière des tombeaux, et prennent les caveaux de Saint-Denis pour les champs de l'avenir? Qu'attendre même de ces philosophes contemplateurs, plus occupés de décrire le mécanisme de l'âme que de le mettre en mouvement, et qui se bornent à constater quelques idées nécessaires de tous les temps, sans les consacrer au travail des temps nouveaux, à la création actuelle d'un nouveau savoir par l'expérience et l'observation?

Il faut sans doute un rude courage, il faut beaucoup exclure et sacrifier bien des choses, pour oser ainsi ne s'intéresser qu'aux progrès effectifs de la société : l'esprit ne peut se retrancher toute sympathie pour le passé sans rétrécir un peu sa sphère, sans renoncer à quelques-unes de ses richesses, sans les jeter à terre comme un bagage inutile; mais ceux-là s'inquiètent peu de s'alléger ainsi qui veulent avant tout marcher et arriver vite. Ils croient d'ailleurs qu'ils vont en quête d'un trésor qui les dédommagera de ce qu'ils

auront laissé derrière eux. Les sciences modernes leur réservent un merveilleux d'un genre nouveau; la réalité, transformée par leurs découvertes, suffira à la plus exigeante imagination. Le positif et l'utile auront leur beauté à leur tour. Le grain de mil que le coq aura détourné deviendra le diamant. Si le culte des grands hommes est passé, l'humanité devient l'héroïne du poème. Si le passé avait la croyance, l'avenir aura la certitude. Dès aujourd'hui ils sont sûrs de leur fait, ils savent qu'ils sont dans le bon chemin; les nuages s'ouvrent, et le monde vient à eux.

Telle est la stérilité, la monotonie, tel est le danger de ce découragement d'esprit qui ne sait ni sauver ce qu'il regrette ni empêcher ce qu'il craint, qu'on se sent attiré vers ceux qui, au risque de se faire accuser de raideur et de sécheresse, parlent encore le langage de la conviction et de l'espérance. Si, comme l'a pensé un grand esprit de nos jours, le monde appartient aux optimistes, c'est plutôt vers ceux-ci que les signes du temps devraient nous appeler. On en trouve aujourd'hui peut-être plus à l'étranger qu'en France de ces publicistes intrépides qui ne croient qu'au triomphe de la raison. En Angleterre par exemple, la littérature est assez riche en écrits dictés par un esprit qui serait parmi nous traité de chimériquement démocratique, et qui n'est que systématiquement dominé par la foi dans l'observation et le raisonnement. Là le réformisme peut devenir radical sans devenir révolutionnaire. L'économie politique est la commune philosophie des Anglais. Par ses résultats comme par ses méthodes, elle s'est emparée de certaines intelligences, fortes d'ailleurs et puissantes, qui en font le type de toute science, qui éclairent et contrôlent tout par elle, la politique et la morale même. Il y a beaucoup à gagner dans leur commerce, et si l'on peut les trouver étroits dans la spéculation, ils n'en seront pas moins aptes à la pratique, et leurs œuvres pourraient bien relever leurs théories. Le génie britannique nous a habitués à voir ces choses-là.

C'est de cette école que paraît être sorti le premier ouvrage, je crois, d'un auteur jeune encore, et qui n'était d'aucune école. L'*Histoire de la Civilisation en Angleterre*, dont l'introduction vient de paraître dans les dimensions d'un gros livre, a mis dans toutes les bouches, au commencement de cette année, le nom jusque-là ignoré de M. Buckle. C'est un véritable succès, quoique l'ouvrage ait plus réussi qu'il n'a été approuvé. Les critiques ne lui ont pas plus manqué que les lecteurs; mais ceux-ci n'ont pas regretté leur peine, et y ont peut-être pris plus de plaisir qu'ils ne s'en sont vantés, car l'auteur s'adresse à des opinions qui courent dans bien des têtes sans toujours s'y fixer, et qui ne demandent que des raisons plausibles et sérieusement articulées pour prendre confiance et

crédit. On s'est étonné qu'un écrivain à son début entreprît un si grand ouvrage et ne se montrât pas trop au-dessous de l'entreprise. M. Buckle ne vient, à ce qu'il paraît, d'aucune université; aucun grade académique n'accompagne son nom, aucun succès scolaire ne l'a d'avance recommandé. C'est encore une exception chez nos voisins que de prendre rang dans la littérature sérieuse sans être connu par ces sortes d'antécédens. On y est surpris qu'un homme sache écrire, s'il n'a fait ses preuves comme *scholar*. Aussi peut-être aura-t-on remarqué que M. Buckle, dont l'ouvrage atteste les lectures variées, s'y montre moins versé dans les lettres antiques que dans l'histoire et la science modernes, et affectionne moins les citations grecques et latines que ne font d'ordinaire ses compatriotes; mais son sujet n'exigeait pas ce genre d'érudition, et sa manière d'écrire n'est pas pour cela celle d'un esprit sans culture et sans goût. Son style est sain et clair, et si l'imagination ne le relève pas d'un vif éclat, il est exempt de toute recherche : ni les images outrées et discordantes de l'Irlande, ni les abstractions néologiques de la Germanie ne viennent défigurer ou obscurcir sa pensée. Toujours sérieux et solide, il se fait lire avec facilité, avec une sorte d'entraînement; il intéresse, même quand il ne persuade pas.

Ce n'est pas qu'un certain défaut d'art ne se fasse sentir dans la composition et ne trahisse l'inexpérience de l'auteur. On s'aperçoit qu'il a pensé et travaillé seul, particulièrement à la multiplicité de ses citations, de moitié trop nombreuses et trop peu sévèrement choisies. M. Buckle a voulu prendre acte de ses études, et montrer qu'il n'avançait rien à la légère; mais il s'expose ainsi à faire remarquer ses omissions, et par exemple, dans un bon travail sur les historiens français, il a l'air de ne pas connaître les *Lettres sur l'Histoire de France* et les *Dix Ans d'Études* d'Augustin Thierry. Heureusement c'est aux notes du bas des pages seulement que cette critique s'adresse, et le texte forme une déduction suivie, où le raisonnement tient plus de place que l'autorité.

Il est vrai que ce texte est une introduction de huit cent cinquante pages! Quel monument peut comporter un tel vestibule? J'avoue qu'à moins que l'auteur plus tard n'écrive tout simplement une histoire d'Angleterre en insistant seulement plus qu'on ne l'a fait sur celle de la société britannique, je ne vois pas ce qu'il pourra dire dans la suite de son livre qu'il n'ait au moins résumé dans son introduction. Près des deux tiers de celle-ci sont consacrés à l'exposition et à l'examen des faits historiques; tout n'est pas donné, comme on pourrait le croire d'abord, à la philosophie de la question. La philosophie tient bien une place, mais ce n'est pas celle qu'on attendrait. Ne cherchez point par exemple une définition de ce grand mot de civilisation.

A quelles conditions une société est-elle civilisée? L'est-elle déjà à un certain degré par cela seul qu'elle est société? Quels sont les caractères, quelles sont les origines de ce mouvement social qu'on appelle civilisation? La marche en est-elle nécessaire? les phases en sont-elles identiques dans tous les lieux et dans tous les temps? Le progrès des âges est-il nécessairement un perfectionnement? Par des causes primordiales ou accidentelles, les choses humaines sont-elles assujetties, comme les hommes, à une succession telle que celle de l'enfance, de la maturité, du déclin? L'humanité elle-même est-elle réservée à un développement indéfini ou même à des transformations essentielles, dont l'histoire ne donne aucune idée? Ces questions et bien d'autres pouvaient trouver leur place dans une introduction aussi étendue. M. Buckle les a presque entièrement écartées, et il s'est borné, en exposant avec une parfaite lucidité ses principes et sa méthode, à établir son idée générale de l'histoire et de la civilisation, idée qu'on peut définir en l'assimilant à celle qui fait le sujet du célèbre ouvrage de Condorcet, le *Tableau historique des Progrès de l'Esprit humain*. Seulement, dans la manière de concevoir et de justifier cette idée, M. Buckle se distingue de Condorcet, et se rattache, sans s'y confondre, aux écoles modernes et anglaises de science observatrice et inductive appliquée aux phénomènes sociaux. Nous essaierons, par une analyse assez étendue, de faire connaître au moins la théorie de son ouvrage.

II.

Les matériaux de l'histoire sont innombrables. Ils sont sous nos yeux et dans nos mains. Cependant, et quoiqu'on les ait partiellement employés pour composer des ouvrages historiques, on peut dire que l'histoire n'existe pas encore, si l'histoire est une science et un art : la science, le système des généralisations qui résultent de l'étude des matériaux, et qui, après avoir fait comprendre les faits dans le passé, servent à les prévoir dans l'avenir; l'art, le secret de mettre en œuvre ces matériaux pour en tirer ces lois générales, et d'établir celles-ci sur des preuves bien observées et sous une expression claire et méthodique. Il est évident que l'histoire ainsi comprise doit être universelle, c'est-à-dire embrasser tout ce qu'on peut savoir des sociétés humaines. Alors seulement elle sera l'histoire de leur civilisation.

Mais cette idée de l'histoire suppose que les faits dont elle se compose peuvent, comme ceux de toute autre science, être ramenés à des lois générales. Or c'est ce dont tout le monde ne paraît pas

convaincu, même ceux qui ont prétendu jusqu'ici au titre d'historien. De là l'immense différence qui sépare jusqu'à présent la science de l'histoire de la science de la nature. Dans celle-ci en effet, le principe de l'existence et de la constance de lois générales auxquelles tous les faits sont ou peuvent être rapportés est dès longtemps placé hors de tout débat. Il règne avec une autorité absolue sur l'esprit des savans. Dans le domaine de l'histoire, si peu d'efforts ont été tentés jusqu'à ce jour, et tentés heureusement, pour y faire prévaloir le même principe, qu'on peut se demander si le succès de la tentative est possible, si la complexité et la multitude des faits ne sont pas telles qu'ils résistent à tout essai de les soumettre aux procédés scientifiques, ou si même il ne serait pas dans leur nature de ne comporter aucune science, c'est-à-dire de ne pouvoir être ramenés à aucune généralisation ni encadrés en aucune loi. Cette question posée en ces termes serait donc la première à résoudre, et si elle devait être négativement résolue, l'histoire comme l'entend M. Buckle serait impraticable, et son livre même n'aurait pas dû être essayé.

Dans cette hypothèse, il faudrait attribuer les phases changeantes et les degrés divers de la civilisation à un aveugle hasard ou à l'action de causes surnaturelles. Or la doctrine du hasard est bientôt démentie par l'expérience. Une tribu qui ne vit que de la chasse peut croire, à la rigueur, qu'elle tient ses alimens du hasard; mais pour peu qu'elle fasse connaissance avec l'agriculture, elle voit sa nourriture dépendre d'une suite prévue de causes et d'effets, et l'idée d'une connexion nécessaire remplace dans sa pensée celle d'une succession fortuite. Ce sont ces deux idées qui ont donné naissance, l'une à la doctrine du libre arbitre, l'autre à celle de la prédestination. La réflexion engendre la première pour le philosophe, la seconde pour le théologien. L'une est une pure hypothèse prise de l'attribution gratuite à la Divinité d'une toute-puissance purement arbitraire; l'autre n'est pas moins hypothétique, quoiqu'on prétende la fonder sur le témoignage de la conscience. Quel témoignage, en effet, mérite moins d'être tenu pour infaillible? N'a-t-il pas historiquement varié suivant l'état des esprits et des mœurs? Ne fut-il pas un temps, par exemple, où la conscience attestait aux hommes l'apparition des fantômes? Où est le juge entre la conscience qui trompe et la conscience qui dit vrai?

Toute action humaine est la conséquence d'un ou plusieurs motifs; ces motifs résultent de certains antécédens. Si donc nous connaissions la somme des antécédens et les lois qui en régissent le mouvement, nous pourrions avec certitude prévoir la somme des résultats. C'est ce que nous faisons, encore que d'une manière très imparfaite,

quand nous connaissons le caractère d'une personne. Sa conduite trompe-t-elle notre attente, nous ne l'attribuons ni à quelque caprice de la libre volonté ni à quelque arrangement surnaturel, mais à quelque circonstance inconnue qui pesait sur la personne, ou à l'insuffisance de nos données sur sa nature morale, ou plutôt sur les opérations ordinaires de son âme. Il suit que les actions des hommes, étant uniquement déterminées par leurs antécédens, doivent avoir un caractère d'uniformité, ou dans les mêmes circonstances produire les mêmes résultats.

La matière d'une histoire philosophique se compose donc de l'esprit humain et de ses lois, de la nature et de ses lois. L'une modifie l'autre et réciproquement; de là tous les événemens possibles. Le problème de l'histoire est la recherche de la méthode propre à nous découvrir les lois de cette double et mutuelle modification. Avant de savoir lequel des deux modificateurs est le plus puissant et par lequel il faut commencer, il est bon de donner des preuves de la régularité avec laquelle se succèdent les phénomènes de l'ordre moral ou de l'esprit humain. Remarquez seulement que l'investigation ne peut être sûre et instructive, si elle est faussée et comme obstruée par une hypothèse théologique ou métaphysique. C'est ce qu'on ne peut craindre pour des inductions fondées sur des preuves de statistique et traduites sous une forme mathématique. Les découvertes ainsi obtenues non-seulement attestent la régularité de la succession des phénomènes, mais doivent inspirer la confiante espérance d'atteindre à des découvertes plus nombreuses et plus importantes. Ainsi les actions des hommes se divisent naturellement en bonnes et mauvaises qui, mises ensemble, composent toute notre conduite morale. Si donc nous pouvons constater une certaine uniformité dans le vice, il s'ensuivra une régularité correspondante dans la vertu. Si les mauvaises actions varient suivant les changemens de la société ambiante, les bonnes doivent être soumises à une variation analogue, et la conséquence en sera que ces variations résultent de causes étendues et générales, qui opèrent sur l'ensemble de la société indépendamment de la volonté des individus. C'est donc un point capital que d'avérer s'il existe une telle régularité dans l'ensemble de la conduite morale d'une société donnée, et c'est là précisément une des questions sur lesquelles la statistique a répandu une vive lumière.

Le meurtre est le crime qui semble le plus livré à l'arbitraire, et, pour ainsi parler, le plus irrégulier. Tantôt il est le terme et comme le couronnement d'une longue suite d'actions criminelles, tantôt il est le produit immédiat d'une impulsion soudaine. Lorsqu'il est prémédité, il exige un concours de circonstances favorables. Les

scrupules, la crainte, le changement des intérêts, les variations de la passion, mille incidens divers peuvent rendre fort incertain l'accomplissement de tout projet homicide. Cependant le meurtre reparaît avec une régularité et dans une relation fixe avec certaines circonstances connues qui en rendent les retours comparables au mouvement des marées et à la marche des saisons. Aussi peut-on dire que la statistique a plus éclairé l'étude de la nature humaine que toutes les autres sciences réunies. Elle n'est pas la seule pourtant qui doive être consultée, et rien ne prouve que les sciences physiques, en faisant connaître les rapports de la nature avec l'humanité, ne doivent pas devenir un des flambeaux de l'histoire. Une barrière artificielle a été élevée entre les sciences physiques et les sciences morales, et une sorte de dédain réciproque a séparé ceux qui cultivent les unes de ceux qui s'adonnent aux autres. Il est temps de mettre un terme à cette opposition funeste aux progrès du savoir et de la société.

Le climat, la nourriture, le sol et l'aspect général de la nature sont les agens physiques dont la race humaine ressent le plus puissamment l'influence. Le dernier influe particulièrement sur l'imagination et produit des superstitions dont l'empreinte se retrouve dans le caractère et la religion des peuples. Des trois premiers résultent les plus importantes conséquences pour l'organisation de la société. Au premier rang se place l'accumulation de la richesse, quantité variable à laquelle se mesure en général le progrès, car l'énergie du travail et l'abondance de ses produits en dépendent. On sait quelle différence se manifeste à cet égard entre le nord et le midi, et quels sont les rapports de la température avec la fertilité du sol et l'activité de l'homme. La richesse est immédiatement produite par ceux qui travaillent, mais le revenu qui naît du travail se divise entre la classe la plus intelligente et la classe la plus active, entre les travailleurs et ceux qu'on pourrait appeler les inventeurs, deux classes dont la formation est bientôt suivie de celle d'une troisième, la classe qui épargne ou capitalise. Ces trois classes touchent, la première des salaires, la seconde des profits, la troisième des intérêts. On conçoit que la proportion qui préside à cette distribution dépend en grande partie du chiffre et du mouvement de la population et notamment de la population laborieuse. Celle-ci croît en raison de l'abondance de la nourriture et de l'action du climat. Or la question de l'alimentation ne peut être éclaircie que par la connaissance des lois chimiques et organiques de la nutrition, et les besoins de la nutrition sont à leur tour sous l'empire de la température. La quantité et la qualité des alimens pourraient être réglées en partie par l'inspection du thermomètre. Ici

ce que les sciences naturelles nous apprennent est confirmé par l'histoire. Tous les phénomènes économiques qui se rattachent à la population, à l'alimentation, à la distribution des valeurs produites par le travail ont rigoureusement suivi dans le monde les lois que la connaissance de la géographie physique aurait pu leur imposer par une prévision inductive, et M. Buckle va jusqu'à soutenir qu'un physicien aurait pu conclure de la connaissance des phénomènes naturels qui caractérisent l'Inde la constitution de la société hindoue et l'inégalité des castes. Bien plus, le monde extérieur va jusqu'à modifier l'esprit humain, en commençant par l'imagination. Quoique l'imagination et la raison dussent marcher de conserve et s'entr'aider en marchant, l'une précède l'autre dans son développement chez les nations comme chez les individus. Le progrès social diminue peu à peu cette inégalité, et la civilisation tend à y mettre un terme. Que ce terme une fois atteint puisse être dépassé et que la raison puisse à une certaine époque éteindre l'imagination, c'est une question intéressante, mais insoluble, parce qu'elle est prématurée. La raison est loin encore du pouvoir absolu, et l'imagination ne garde que trop d'empire, témoins les superstitions qui dominent encore le vulgaire, et chez les classes éclairées ce poétique respect pour le passé qui tient encore dans la contrainte toute originalité d'esprit. Tout ce qui effraie, tout ce qui étonne, tout ce qui fait naître une idée de vague, d'illimité, d'insaisissable, s'empare de l'imagination et lui subordonne les autres facultés. Aussi, partout où la nature produit de tels effets sur une grande échelle, l'homme, frappé du sentiment excessif de son infériorité, abdique-t-il volontairement le droit d'examiner ce qui le trouble et l'émeut. En présence des tremblemens de terre ou d'autres cataclysmes, il se forme dans les esprits des associations d'idées qui résistent aux leçons de l'expérience, et retardent l'essor des sciences d'observation. Par toute la terre, et même dans l'Europe civilisée, vous verrez que les régions tropicales ou les moins éloignées des tropiques sont celles où la raison demeure le plus longtemps soumise au joug de l'imagination, et c'est là que se maintient avec opiniâtreté l'empire de ces pouvoirs qui ont tout à perdre au remplacement des illusions par le savoir.

Il paraît donc que l'humanité grandit en raison inverse de la nature, et que plus celle-ci manifeste de puissance, plus elle porte d'inégalité dans la distribution, soit de la richesse économique, soit de la richesse intellectuelle. Tout manifeste autour de nous l'influence que, par la réflexion et l'audace, la sagacité et la persévérance, l'homme a conquise sur le monde extérieur. La civilisation est la victoire croissante des lois mentales sur les lois physiques. Comme

celles-ci d'ailleurs paraissent stationnaires, tandis que le développement de celles-là est le fait le plus constant de l'histoire, la connaissance des unes doit l'emporter de beaucoup sur celle des autres, et l'âme humaine est un plus digne et plus pressant objet de science que l'univers qui l'environne.

Il semblerait maintenant que l'auteur va se trouver en plein accord avec cette classe de méditatifs qui reçoivent ou prennent le nom de philosophes; mais, persuadé comme eux que la science de l'homme intellectuel et moral est la première de toutes, il n'est nullement d'humeur à leur accorder qu'elle ressemble à celle qu'ils appellent ainsi, ni qu'elle ait rien à voir avec les méthodes et les conclusions d'aucune métaphysique. Très jaloux de connaître l'esprit humain, il ne concède aucune valeur à la philosophie de l'esprit humain. La méthode des métaphysiciens est, dit-il, l'observation de l'esprit humain par lui-même, c'est-à-dire en réalité l'acte par lequel chacun observe les opérations de son propre entendement. Cette méthode est précisément l'inverse de la méthode historique. Le métaphysicien étudie un esprit, l'historien beaucoup d'esprits. Aussi la méthode du premier n'a-t-elle encore conduit à aucune découverte. On n'apprend rien qu'en examinant les phénomènes et, séparation faite de toutes les perturbations accidentelles, en obtenant pour résidu la loi qui les gouverne. Des observations assez nombreuses pour éliminer les dérangemens particuliers, des expériences assez délicates pour isoler les phénomènes, sont deux conditions, dont l'une au moins est nécessaire à toute science inductive, et dont aucune n'est remplie par la métaphysique.

D'abord il lui est impossible d'isoler les phénomènes, car quel homme a jamais pu s'abstraire complétement de l'influence des accidens externes? Quant à la multiplicité des observations, le métaphysicien en fait si peu de cas que tout son système a pour fondement la supposition que l'étude d'un seul esprit donne les lois de tous les esprits. Or cette étude ne peut être entamée que par l'examen des sensations ou celui des idées, deux procédés qui ont donné naissance à deux écoles diamétralement opposées. L'une ne s'attache qu'aux notions nécessaires, l'autre ne connaît rien que de contingent. Si un antagonisme inévitable est le résultat des deux seules méthodes accessibles à la philosophie, celle-ci ne peut être d'une grande utilité pour l'histoire de l'esprit humain. C'est que les phénomènes de l'âme doivent être étudiés, non dans l'esprit de l'observateur, mais dans les actions de l'espèce humaine prise en masse. Ce sont des phènomènes de progrès, et ce progrès est ou moral ou intellectuel; il intéresse le devoir ou la connaissance. Les peuples ne peuvent avancer autrement. Ni l'un ni l'autre de ces deux élémens ne

suppose un accroissement essentiel dans nos facultés. Il se peut qu'elles restent les mêmes dans tous les temps. L'enfant né dans le monde civilisé peut n'être pas supérieur à l'enfant né chez les barbares; mais le milieu où tous deux se développent diffère, et c'est ce milieu qu'il faut étudier. Or c'est un fait historique que la direction et le niveau des notions intellectuelles et morales varient sans cesse; elles sont la règle ou la source principale des actions humaines, et elles sont dans un perpétuel changement. Serait-ce que les principaux dogmes de la morale sont instables? Ils n'ont guère subi de mutations. Si donc la civilisation en éprouve sans cesse, ce qui change, ce qui détermine son cours et ses progrès, ce ne sont pas les notions morales, ce sont les connaissances intellectuelles. En effet, là est l'empire de la mobilité. Les vérités qui relèvent de l'intelligence vont en s'accumulant. Non-seulement la science fait des progrès plus rapides que la moralité, mais elle a des résultats plus durables. Le bien qu'on a fait peut périr, le vrai qu'on a trouvé subsiste. Ce n'est pas la conscience morale qui a fait tomber les persécutions religieuses, c'est la raison. Les persécuteurs pouvaient avoir des sentimens aussi purs, des intentions aussi droites que les amis actuels de la liberté des cultes. Ceux-ci ne sont pas meilleurs, ils sont plus éclairés. Si la guerre est de moins en moins dans les mœurs de l'humanité, ce grand progrès n'est pas tant dû à des vertus nouvelles qu'à de nouvelles idées. Les procédés mêmes de l'art militaire, les sciences, l'industrie, la navigation à vapeur, les chemins de fer, de plus saines notions sur le commerce et sur l'intérêt social, voilà ce qui doit amener l'affaiblissement de l'esprit militaire et rendre plus rare le recours aux armes. Qui peut mesurer l'influence exercée sur la question de la guerre par la publication de l'*Essai* d'Adam Smith sur la *richesse des nations?* Ces exemples montrent que les grands changemens dans la civilisation d'un peuple dépendent seulement de trois choses : la masse de connaissances réunies par les hommes les plus intelligens et les plus habiles, la direction que tout ce savoir a prise et les objets auxquels il s'applique, enfin et surtout le degré de diffusion que les lumières ont atteint, et la liberté avec laquelle elles pénètrent dans toutes les classes de la société.

Il faut donc partir de ce principe : la totalité des actions humaines est gouvernée par la totalité de la connaissance humaine. Pour chercher, à l'aide de ce principe, chez une nation donnée, les lois générales de la civilisation, qui sont les lois mentales de l'humanité elle-même, il sera bon que le développement de cette nation n'ait été modifié par aucune cause étrangère, et que tout le mouvement social y soit autant que possible original. Cette considération a dé-

cidé M. Buckle à écrire l'histoire de la civilisation de l'Angleterre, et non d'un autre pays. En Angleterre, tout plus qu'ailleurs est indigène. Les États-Unis, l'Allemagne, la France même n'offrent point dans les élémens de leur civilisation un caractère de nationalité aussi marqué. Ces élémens en outre se sont plus librement qu'ailleurs développés sous le ciel des îles britanniques. Ce qu'on peut appeler l'esprit de protection, cette tutelle exercée par l'autorité sur la société, a toujours joué un plus grand rôle sur le continent qu'en Angleterre, et la révolution française elle-même s'en est fortement ressentie. Chez les nations plus abandonnées à elles-mêmes, le gouvernement aussi bien que la littérature et la religion doivent être des effets et non des causes. Un peuple ignorant et grossier penche vers une religion pleine de prodiges, et dont les croyances accablent sa raison. Un peuple qui pense par lui-même sait mieux à quelles conditions l'esprit doit accorder ou refuser sa foi, il veut une religion plus simple et dont l'intelligence s'accommode mieux, car l'amélioration religieuse ne précède pas, elle suit le progrès des connaissances humaines. Lorsque le contraire arrive, l'ordre naturel est interverti. C'est ainsi que, dans les idées de M. Buckle, les Français ont une religion qui ne les vaut pas, tandis que la religion de l'Écosse vaut mieux que l'Écosse. Je doute que ce jugement soit ratifié par l'Écosse et par la France.

De même la littérature ne devrait être que la rédaction des connaissances d'une nation : c'est la forme de son esprit; mais en littérature comme en religion, il peut arriver que les individus soient fort en avant des masses, et qu'une distance considérable sépare les classes spéculatives des classes laborieuses. Il en était ainsi dans l'antiquité; il en est ainsi en Allemagne. La littérature alors devient un but au lieu d'être un moyen; elle réclame appui et protection, et sacrifie son indépendance à sa prospérité; elle fait alliance avec l'autorité, et contribue à prolonger la stagnation des esprits au lieu d'accélérer leur marche; elle aurait pu s'éterniser telle qu'elle était au moyen âge, sans devenir jamais un principe de perfectionnement pour la société tout entière. Celle-ci ne s'est ouvert la voie du progrès qu'au prix d'une révolution dans l'esprit humain.

Enfin, s'il était vrai que la civilisation dût beaucoup à l'influence du gouvernement, il faudrait que les gouvernemens eussent été généralement plus éclairés que les sociétés; mais ils sont composés d'hommes du même pays que les peuples qu'ils régissent; ils ont été élevés dans les mêmes circonstances, soumis aux mêmes traditions. D'où vient donc qu'ils seraient supérieurs? Nulle amélioration politique, nulle grande réforme n'est émanée de l'initiative

d'un gouvernement. Les pouvoirs les plus novateurs n'ont fait qu'obéir aux suggestions de quelques penseurs indépendans ou aux réclamations de l'opinion publique. Même en Angleterre, et dans ces derniers temps, la réforme des lois sur les céréales a été l'effet d'une pression du dehors exercée sur les pouvoirs constitutionnels. Il n'est guère de progrès politique ou législatif qui ne consiste dans l'abolition d'une chose que les gouvernemens ont faite, et il est à peu près sans exemple qu'ils aient spontanément imaginé de renoncer à quelque partie ou à quelque forme de leur autorité pour le plus grand bien de la liberté et de la raison. L'économie politique est presque dans toutes ses parties la condamnation des pratiques du pouvoir protecteur, et la société ne se sent en confiance dans son avenir que là où le gouvernement relève de la raison publique.

C'est faute d'avoir connu ces vérités que la science historique est restée si longtemps au berceau : elle s'est presque toujours renfermée dans le récit des événemens politiques. Les meilleures histoires n'ont été au fond que des chroniques : elles ont répété des traditions mensongères ou enregistré des faits sans liaison; elles n'ont rien dit des destinées de l'esprit humain. Si l'on cherche à remplir cette lacune pour l'Angleterre en particulier, on trouve que, là comme ailleurs, l'âme de la nation n'a commencé à se montrer par des résultats, la civilisation n'a vraiment pris l'essor que du jour où les esprits ont cessé de se contenter des idées dont la tradition les avait encombrés, et où, les soupçonnant d'être des préjugés, on a mis en question ce qui ne l'avait jamais été. L'esprit de recherche précède la découverte, l'esprit de doute précède la recherche. Par un acte de scepticisme, le génie de l'homme se prépare à la poursuite de la vérité. C'est vers le temps d'Élisabeth que l'Angleterre donna pour son compte le signal précurseur du plus célèbre réveil de l'esprit humain.

Ce serait abuser de l'attention des lecteurs de la *Revue* et faire tort en même temps à l'auteur de l'ouvrage qui nous occupe que d'en poursuivre sur le même plan l'analyse au point où nous sommes parvenus. Il est évident que, dans le système de M. Buckle, l'histoire de la civilisation est ramenée à n'être que ce que d'autres ont appelé l'histoire de l'esprit humain, et l'histoire de l'esprit humain se réduit, à peu de chose près, à l'histoire de la littérature scientifique et philosophique. Ce n'est guère que dans les livres que les siècles déposent ce qu'ils ont pensé. Les livres sont les plus grands monumens de l'histoire. M. Buckle a tracé avec un certain développement l'histoire de l'esprit humain en Angleterre, ou, si l'on veut, de l'esprit britannique, depuis le milieu du XVIe siècle jusqu'à la fin du XVIIIe. Ce tableau est d'un haut intérêt, et l'auteur y fait preuve

d'une grande variété dans ses connaissances, d'une grande indépendance dans ses jugemens.

S'il a préféré l'Angleterre à tout autre champ d'observation, un étroit patriotisme n'a pas dicté son choix; sa vue s'étend au-delà des rivages de son île, et les sept derniers chapitres de son ouvrage, — quatre cents pages bien remplies, — sont consacrés à l'histoire intellectuelle de notre pays, le seul dont évidemment la civilisation puisse à ses yeux entrer en lice avec la civilisation britannique. Du milieu du XVIe siècle à la minorité de Louis XIV, la France lui paraît avoir passé par une crise comparable à celle que traversait l'Angleterre contemporaine, et cette crise, il la décrit avec le même soin sur les deux bords de la Manche. Si elle n'a point abouti dans les deux contrées à des résultats semblables, il s'en prend à l'esprit de protection, à ce que, dans la phraséologie de nos controverses, on a tour à tour appelé l'esprit de la monarchie, le principe de l'autorité, la centralisation, quelquefois le socialisme. Il considère dans les deux pays le rôle et l'influence de cet esprit, et il n'hésite pas à expliquer par l'énergie qu'il a prise sur notre sol pourquoi la fronde a aussi misérablement échoué que la révolution anglaise a puissamment réussi. C'est la même cause qui, en unissant dans une alliance intime les classes intelligentes et les classes gouvernantes, a privé, selon lui, d'une large et féconde influence sur le sort de la société la littérature du règne de Louis XIV. On sera peut-être étonné et quelque peu choqué de l'entendre dire qu'à dater de l'avénement de ce prince jusqu'à la régence, le génie français a été stérile en grandes œuvres; mais il ne donne ce nom qu'à celles qui font faire un pas à la science, à l'esprit humain, à la civilisation nationale. Aussi est-il impossible de plus dignement parler de l'ère de Descartes et du mouvement par lequel débuta en France le XVIIe siècle. Lorsque Louis XIV fut descendu dans la tombe, l'immense et légitime réaction qui suivit ne trouve pas dans M. Buckle, comme on s'y attend bien, un juge malveillant. Il l'explique, il la motive, il la commente; mais il est assez loin d'une aveugle indulgence pour faire une remarque digne d'être méditée : c'est qu'il est à regretter que les habitudes de l'esprit français par rapport au gouvernement, et surtout l'action compressive de soixante ans de despotisme, l'eussent si fort détourné de diriger ses moyens d'inquisition et de contrôle vers la politique, qu'ayant à se relever d'un long assujettissement, il ait, surtout dans le pouvoir sacerdotal, combattu d'abord l'oppression, et qu'ainsi avec le clergé la religion soit devenue peu à peu l'objet principal et même exclusif de ses agressions. Si elles eussent été tournées contre la ligue du gouvernement et de l'église, et que dans cette ligue les principaux coups

eussent été adressés au pouvoir politique, la liberté religieuse était tout aussi bien obtenue, mais avec elle bien d'autres libertés, et surtout l'opposition du temps n'aurait pas contracté ce caractère éminemment irréligieux qui a compromis sa cause et contribué à ses revers. Plus tard, il est vrai, la politique a eu son tour. La philosophie du XVIIIe siècle, dont M. Buckle trace une histoire, sinon complète, du moins fort intéressante, devait bien finir par là. L'esprit d'examen et de réforme éclata tout à coup contre l'ancien régime, et pénétra jusque dans la sphère du gouvernement. Les causes de la révolution française, celles surtout qui sont de l'ordre intellectuel, notamment la crise glorieuse et féconde de toutes les sciences à la fin du dernier siècle, sont exposées ici avec une intelligence et un développement qui de cette partie du livre feraient presque un livre entier digne d'être mis sous les yeux des lecteurs français. Ainsi finit un volume qui n'est lui-même qu'une introduction non terminée.

III.

Au premier coup d'œil jeté sur cet ouvrage, on aperçoit les rapports qui unissent l'esprit qui l'anime à l'esprit d'une doctrine française jusqu'à ce jour négligée et presque dédaignée par la France. M. Buckle ne se défendra pas de devoir quelque chose à M. Auguste Comte, car il ne ménage pas l'éloge à la philosophie du *positivisme*. En disant qu'il se sépare d'elle sous beaucoup de rapports, il proclame *le mérite extraordinaire* du livre où elle est enseignée, et il le cite plus d'une fois comme une autorité. Et cependant nous pencherions à croire qu'il lui doit peu de reconnaissance. Rien ne nous prouve qu'il n'eût pas trouvé de lui-même ce qu'il lui emprunte; s'il n'eût accepté volontairement le joug de quelques idées de son prédécesseur, son ouvrage n'y aurait certes rien perdu en sûreté ni en largeur de vues : il vaudrait mieux, si l'auteur eût été encore plus lui-même. Il se peut que la lecture du livre « profond, mais mal compris, » de M. Comte ait donné l'éveil à son esprit. La pensée d'un autre est toujours pour quelque chose même dans la pensée la plus originale; mais nous voudrions qu'il eût donné plus de preuves encore d'indépendance dans ses interprétations. Il se serait épargné certaines opinions extrêmes, exclusives, qui l'ont fait ranger dans une secte et traiter en adversaire par des gens qui pensent au fond comme lui.

Loin de nous l'idée de manquer de respect à la mémoire d'un savant et d'un penseur recommandable par la sincérité et la persistance de ses convictions et de ses travaux, quand il ne le serait pas

d'ailleurs par la fermeté et même par l'élévation de l'esprit, car son esprit était élevé, à défaut de ses doctrines, et c'est toujours une haute pensée que d'aspirer au principe de la science universelle, surtout quand ce principe doit se trouver du même coup le principe de l'histoire, de la société et du gouvernement. Auguste Comte n'a pas moins voulu, pas moins tenté que cela, et il mériterait qu'un critique compétent entreprît de faire connaître sa vie et ses œuvres, et d'exposer sa doctrine en la jugeant. Le public, il faut le dire, est resté trop étranger à tout cela, et lorsqu'il n'y a guère plus d'un an, je crois, Auguste Comte a été enlevé à la science et à ses amis, la France a ressenti à peine la perte d'un homme pour lequel son indifférence surprend quelquefois les étrangers, prêts à nous soupçonner d'ingratitude et d'injustice.

Le grand et à peu près unique ouvrage d'Auguste Comte est d'une lecture difficile. Le *Cours de Philosophie positive* comprend six énormes volumes où les répétitions abondent et où manque presque tout talent d'exposition. Ni la méthode, ni la dialectique, ni l'expression ne recommandent la pensée, non pas obscure, mais vague. L'aridité et la diffusion répandent sur tout l'ouvrage une monotonie qui en dissimule l'originalité et la hardiesse. Jamais une discussion saisissante ne vient donner aux assertions l'intérêt et la vigueur, et les conceptions les plus fortes et les plus acérées du penseur tombent comme des traits émoussés de la main débile de l'écrivain. Si cependant on surmonte toute cette froideur, si l'on suit l'auteur avec le soin qu'il mérite dans le chemin où il poursuit la vérité, on ne regrettera pas de l'avoir parcouru avec lui, dût-on ne pas en revenir assuré d'avoir avec lui atteint le but qu'il a cru toucher. Non-seulement on aura recueilli des généralités très intéressantes, justes, même neuves, sur les sciences proprement dites, et notamment sur les sciences mathématiques, mais on aura passé en revue tous les élémens d'une doctrine assez bien liée, qu'on peut regarder comme l'effort le plus raisonnable qui ait été fait pour constituer, en dehors de toute théologie et de toute métaphysique, une philosophie scientifique, sociale et politique, conduisant, par un empirisme rationnel, un athéisme spéculatif et une morale utilitaire, à un absolutisme révolutionnaire et à une organisation démocratique.

Auguste Comte était entré dans l'enseignement comme répétiteur d'analyse à l'École polytechnique. Ses leçons devaient être remarquables. Il s'est plaint publiquement de n'être jamais monté dans l'enseignement officiel à un grade plus élevé, et nous ne sommes pas éloigné de craindre que son mérite n'ait contribué à l'obscurité relative dans laquelle il a été maintenu. Quand on entreprend les grandes nouveautés, quand on veut produire une doctrine supé-

rieure à la science commune, il faut s'attendre à se voir contester même la science commune, et le mérite ordinaire est toujours refusé à qui fait preuve d'un mérite extraordinaire. Qu'est-ce donc, s'il ne fait qu'y prétendre? Sans garantir comme fondées toutes les plaintes qu'Auguste Comte a élevées contre l'injustice, nous avouerons qu'elles nous touchent. Bien convaincu que son caractère n'a pas été étranger à ses malheurs, et surtout que ceux qu'il accuse nominativement n'ont point mérité toutes ses accusations, nous ne pouvons qu'amèrement déplorer l'existence laborieuse et contrainte, la pénible infériorité de position à laquelle a été condamné, fût-ce par sa faute, un homme aussi réellement distingué, aussi cordialement dévoué à la recherche et à la propagation de la vérité. Quoi qu'il en soit, il a fait son œuvre. On peut douter qu'avec plus de loisir et plus de bonheur il eût donné à ses doctrines quelque chose de plus achevé pour le fond comme pour la forme. Il n'est pas de ces écrivains dont on sent en les lisant qu'ils sont plus riches que prodigues, et qu'ils tiennent en réserve des trésors que leur vie n'épuisera pas. Auguste Comte a dit tout ce qu'il a pensé, toute sa science a passé dans son enseignement.

Ses leçons de l'École polytechnique, bornées aux mathématiques pures, commencèrent en 1816; il les a continuées pendant vingt-six ans : elles duraient depuis six, lorsque, parvenu par ses méditations personnelles à ce qu'il appelle sa *découverte fondamentale*, à la solution telle quelle du problème encyclopédique qu'il s'était posé, il commença à consigner ses idées dans quelques publications partielles, et bientôt à les produire sous la forme de l'enseignement oral dans un cours qu'il ouvrit en avril 1826. Ses leçons se retrouvent dans son ouvrage imprimé, qui a mis douze ans à paraître. On rencontre sur sa vie et ses travaux des détails dignes d'attention dans la *préface personnelle* qu'il a placée en tête de son dernier volume, publié en 1842. C'est dans ce morceau, le seul qu'il ait écrit d'une manière intéressante, parce qu'elle est passionnée, qu'il raconte avec une sincérité et un courage parfaitement honorables l'histoire de son esprit, et qu'il écrit, — aveu que nul encore peut-être n'avait écrit, — que le cours de ses travaux a été interrompu par une crise cérébrale qui l'a condamné à tous les tristes traitemens infligés par la science aux maladies de notre fragile intelligence. Nous ne rappelons ce souvenir que parce que lui-même l'a rappelé, et qu'il n'est plus.

Mais quelle est-elle cette solution du problème de la science et de la société, cette solution dont il a dit lui-même : « la grande loi philosophique que j'ai découverte en 1822? » C'est la succession constante et indispensable des trois états, primitivement théologique,

transitoirement métaphysique et finalement *positif*, par lesquels passe toujours notre intelligence en un genre quelconque de spéculation. Cette succession des états de l'intelligence est celle des phases de la société et de la science, en sorte que la même clé nous ouvre l'histoire abstraite de l'esprit humain et l'histoire réelle de l'humanité. La philosophie positive admet exclusivement pour connaissances véritables celles qui reposent sur des faits observés. Depuis que ce principe de la science moderne a été proclamé, l'ère du *positivisme* a commencé. Notre éducation européenne, encore essentiellement théologique, métaphysique et littéraire, doit être remplacée par une éducation positive; ce qui veut dire qu'elle doit se composer exclusivement de ce qui s'apprend à l'École polytechnique, au Muséum d'histoire naturelle, à l'École centrale des arts et des manufactures. L'esprit militaire, presque toujours lié à l'état théologique, l'esprit littéraire, trop souvent dominé par l'état métaphysique, doivent céder la place à l'esprit industriel. L'industrie, c'est la science dans l'action, c'est la physique appliquée. Pour régir une société positiviste, il faut un gouvernement qui le soit aussi, et la philosophie positive est toute la politique.

Les auteurs d'un système le préfèrent ordinairement à tout le reste de leur esprit, et nous aurions médiocrement flatté M. Comte en lui disant que le mérite de son livre est beaucoup moins dans la substance de sa doctrine que dans les vues qu'elle lui suggère sur quelques-unes des sciences physiques et mathématiques. Quand il revient au développement abstrait de son principe général, c'est alors que les limites dans lesquelles se meut sa pensée se font sentir et toucher au doigt, et l'on s'aperçoit de tout ce qu'il n'a ni su ni compris. La plus étrange inconséquence peut-être qui frappe dans l'ensemble des considérations dont il essaie d'appuyer sa thèse, c'est que le partisan aussi déclaré, aussi exclusif de l'esprit de recherche scientifique, qui a depuis la fin du XVIe siècle changé la face des connaissances humaines, poursuive d'une haine aussi intolérante toute liberté de la raison, et frappe de condamnations aussi hautaines tout ce qu'a pensé l'humanité depuis trois siècles, chaque fois qu'elle ne s'est pas exclusivement occupée de physique ou d'algèbre. Certes il n'adore pas l'état théologique de l'esprit humain, et il regarde comme à délaisser sans retour toute méditation sur ce qu'il appelle les causes premières et les causes finales. Toute tentative d'une religion, même philosophique, lui paraît désormais un anachronisme; l'homme a bien autre chose à penser que Dieu. Mais le régime théocratique ne laisse pas de lui inspirer quelque estime, tandis qu'il ne peut trouver dans son cœur assez de mépris pour l'esprit d'analyse et de critique qui lui a succédé. Ce qu'il

appelle la métaphysique est sa véritable ennemie, jamais plus haïssable à ses yeux que lorsqu'elle s'est mêlée d'affranchir les sociétés humaines et de toucher à la politique. Le réactionnaire le plus intimidé envierait l'énergie avec laquelle il dénonce *les graves dangers intellectuels et sociaux* qui accompagnent la philosophie métaphysique. Critique, négative, destructive, dissolvante, elle est encore caractérisée *dans sa formation normale par une immense aberration morale.* Les seules créations un peu durables qu'il lui daigne attribuer, — dans la religion le protestantisme, dans la politique les institutions anglaises, — rencontreraient difficilement, même aujourd'hui, un juge plus sévère que lui. M. de Maistre aurait moins insulté l'un; les autres ne sortiraient pas traitées plus indignement des mains des Triboniens du pouvoir absolu. Tandis qu'un goût spéculatif pour la dictature conduit Auguste Comte de l'indulgence pour Richelieu au panégyrique de *l'énergie morale* et *de la rectitude mentale de l'éminente assemblée si pleinement immortalisée sous le nom de convention nationale,* un mépris philosophique est tout ce qu'obtient *la frivole irrationalité des vaines spéculations métaphysiques* de la première assemblée, qui, pour avoir par la voix de ses chefs *proposé pour but à la révolution française la simple imitation* du régime britannique, méritera que *sa qualification usuelle semble auprès d'une impartiale postérité le résultat d'une amère ironie philosophique !*

Tel est pourtant le réformateur qui obtient aujourd'hui jusqu'en Angleterre une réputation dont s'étonne plus d'un voyageur français. Ce n'est pas qu'Auguste Comte de son vivant n'ait compté, avec d'honorables patrons, d'estimables disciples, et encore aujourd'hui un écrivain qui lui est fort supérieur pour l'instruction et le talent veut bien consacrer les forces d'un éminent esprit à défendre les systèmes de celui à qui il fait, ou peu s'en faut, l'honneur de le nommer son maître. Cependant l'école positive n'a pas atteint parmi nous une publicité égale à celle qu'elle s'est faite en Angleterre, où elle est devenue comme la dernière incarnation de l'école de Bentham. Des sectes économiques, politiques, même religieuses, ont entrepris d'en propager les principes, sans toujours les adopter définitivement. M. Stuart Mill, qui, pour la pénétration, la force, l'originalité de l'esprit, n'est peut-être le second de personne dans son pays, ce philosophe si supérieur à sa philosophie, a paru dans ses écrits tenir Auguste Comte pour un des penseurs qu'il élève à son niveau, et soit qu'il lui défère, soit qu'il lui résiste, il semble le regarder comme le chef d'une des branches de l'école, dont l'autre branche l'aurait lui-même pour chef. Miss Martineau a consacré à la traduction du *Cours de Philosophie positive* et à l'exposition des

idées qui le remplissent les forces d'un talent quelquefois mieux inspiré. L'auteur d'une *Histoire biographique de la Philosophie* qui est loin d'être sans mérite, M. Lewes, a donné une analyse claire et substantielle du positivisme. Il me semble que M. F. Newman a parfois payé à cette doctrine un tribut d'attention et d'estime que ne lui refuse pas la *Revue de Westminster*. Enfin un ouvrage très distingué d'un homme très distingué, le *Traité sur les méthodes d'observation et de raisonnement en politique* de sir George Lewis, a été originairement et en partie provoqué par l'examen des méthodes et des conclusions du positivisme. Il faut qu'une doctrine ait quelque puissance pour mériter un tel adversaire.

IV.

Ce n'est donc offenser en rien l'auteur de l'*Histoire de la Civilisation en Angleterre* que de rattacher par quelques liens son ouvrage à la philosophie positive. Il déclare n'y pas souscrire entièrement; nous lui donnons acte de ses réserves : il est loin de toute servile adhésion. Comme auteur, il a plus de talent que M. Comte, plus de variété dans les idées. Il est plus heureux dans le choix des exemples et des applications qui servent à sa thèse d'*illustrations*. Tandis que M. Comte, hors des matières de l'enseignement polytechnique, affecte une indifférence à tout ce qu'on peut apprendre qui pourrait porter un autre nom, tandis qu'il va jusqu'à se vanter de n'avoir *lu dans aucune langue ni Vico, ni Kant, ni Herder, ni Hegel*, M. Buckle montre à chaque page une connaissance étendue de la littérature et de l'histoire des grands peuples modernes, et s'il y a en ce genre quelque chose à lui reprocher, c'est l'abus des citations et des autorités. Encore moins pourrait-il être soupçonné d'aucun ingrat dédain pour les institutions de son pays. Sans qu'il songe jamais à rendre la comparaison humiliante, il ne cache pas qu'il les préfère à celles d'aucune nation de l'Europe; il les regarde comme d'utiles instrumens de civilisation générale. S'il admet avec M. Comte que la science doit dominer la société, il ne pense pas que ce soit par l'intermédiaire de l'absolutisme, mais par le milieu de l'opinion publique, qui ne règne que grâce à des institutions de liberté. Le libéralisme constitutionnel paraît à M. Buckle aussi favorable aux droits de l'esprit humain qu'à ceux des nations. Il ne donne pas dans le piége de cette sophistique invention que déjà Tacite reprochait à Tibère, et qui, opposant la vérité à la liberté, décernait à la première, parce qu'elle doit être toute-puissante sur l'esprit, la tyrannie sur les personnes. Le progrès par le despotisme

est le plus honteux appât que l'insolence humaine ait jeté à l'humaine crédulité. Néanmoins, malgré tant de différences à son avantage, nul doute que M. Buckle n'ait encore trop gardé de ce qu'il a puisé dans les ouvrages du fondateur du positivisme. Il lui en reste certainement une sorte de parti pris contre la théologie et la métaphysique, difficiles après tout à séparer de la religion et de la philosophie, en sorte que, bien qu'il parle de l'une et de l'autre avec une modération relative, il est entraîné à s'exagérer les différences qui séparent les divers états et les divers procédés de l'esprit humain, et à l'enfermer trop étroitement dans cette voie de l'empirisme scientifique qui ne conduit pas toujours à la connaissance de l'âme et de Dieu.

Nul ne professe plus ouvertement que moi les sentimens de reconnaissance et de fidélité témoignés depuis deux siècles par toutes les nations éclairées au génie libérateur du XVIe siècle. Les efforts récens d'une ingratitude affectée envers les maîtres du savoir moderne, ces retours artificiels et puérils vers les préjugés du moyen âge font pitié, et il faut avouer que les premiers et les plus heureux pas de l'esprit des temps nouveaux ont été faits dans le champ des sciences de la nature. L'observation des phénomènes et l'examen par l'expérience sont les flambeaux qui ont jeté le plus de lumière sur les objets de nos connaissances. L'application de la science aux besoins de la société constitue la partie la moins contestable de ses progrès; mais de là à conclure que l'inquisition scientifique soit la source unique ou presque unique de la civilisation, et que la seule ou meilleure méthode pour connaître les lois de l'esprit humain soit l'observation des résultats positifs de l'activité des hommes, la distance est grande à franchir, et il est impossible de dissimuler que M. Buckle n'a pas évité de tomber dans ces deux paradoxes. Il faut le regretter d'autant plus que cette vue trop systématique est ce qui l'a conduit à quelques assertions qui ont pu rendre suspecte la sagesse de son esprit et compromettre le succès de ses idées.

Ainsi c'est une croyance au moins fort générale que le cours des actions humaines est réglé par la Providence divine ou par la liberté de l'homme, et, si l'on veut, par l'une et par l'autre. Que de ces deux idées la première ne soit pas scientifiquement démontrable et soit plutôt inférée de l'idée d'une toute-puissance divine que de l'observation des faits, cela est possible, sans qu'on en doive rien conclure contre la vérité de cette croyance. Qu'en outre ce soit là une opinion plus propre à nous inspirer la confiance ou la résignation qu'à nous guider dans nos prévisions de l'avenir, puisque évidemment nous ne sommes pas dans les secrets de l'être suprême; qu'elle n'ait guère par conséquent d'autre utilité pratique que de

nous rendre plus accessibles à la foi dans les révélations et les prophéties aux rares époques où la tradition religieuse nous enseigne que Dieu a parlé, — c'est un motif, non pour écarter l'idée du gouvernement de la Providence d'une manière absolue, mais pour ne pas appliquer cette idée au cours ordinaire de l'histoire. Elle n'est point la clé à notre usage des événemens humains. Elle ne nous apprendra pas pourquoi l'Écosse est plus civilisée que l'Asie-Mineure, ni si le grand Frédéric sortira vainqueur de la guerre de sept ans. On peut cependant très bien bannir du champ de l'histoire proprement dite cette idée chère à l'humanité sans la frapper d'une sorte de négation directe en la renvoyant à la théologie et en déclarant stérile et stationnaire cet état de l'esprit humain qu'on nomme théologique. Luther était après tout aussi théologien pour le moins que Grégoire VII; il croyait tout autant au gouvernement de la Providence. Cette foi pourtant n'a point pesé sur lui comme un obstacle à l'action, et quoiqu'elle contribuât à lui donner une idée fort restreinte et, suivant moi, insuffisante et fausse du libre arbitre, il n'en est pas moins un des hommes qui ont usé du leur avec le plus d'indépendance et d'audace, et son initiative se fait encore sentir par ses œuvres dans la situation générale de quelques-unes des premières sociétés du monde.

Mais ce libre arbitre lui-même, c'est une conception de la philosophie. L'homme, dit-on, la puise dans l'observation intérieure et dans l'expérience de lui-même. Et comme si cette fois l'observation et l'expérience perdaient toute leur vertu, on veut qu'une conviction à laquelle elles ont conduit soit nulle et de nul effet, puisque le témoignage de la conscience d'Arminius est démenti par celle de Calvin, puisqu'en outre l'idée d'une volonté libre est incompatible avec toute possibilité d'en prévoir les déterminations. Or, comme le propre de la science est de nous pourvoir de lois générales qui arment notre prévoyance, il n'y aurait plus, dans l'hypothèse de la liberté humaine, de science véritable de l'histoire, et la volonté jouerait en définitive le rôle du hasard. Comment néanmoins contester ce fait, que notre volonté soit généralement déterminée par des motifs, et que ces motifs tiennent nécessairement à certains antécédens, de sorte que, tout, antécédens et motifs, étant connu, les actes de la volonté pourraient être connus aussi et comme on dit *à priori*, proposition fondée apparemment sur cette autre qu'une connexion nécessaire enchaîne les effets aux causes?

Nous n'en sommes pas encore à défendre la métaphysique. Sans cela, on demanderait d'où peut venir, toute métaphysique à part, ce principe fondamental de la liaison de cause et d'effet, ce principe qui, hors de la raison pure, se dissipe comme une fiction. Il

suffit ici d'observer que la notion de la liberté ne consiste pas dans la faculté de se déterminer sans motifs. L'être libre se détermine librement avec des motifs. Vouloir librement, c'est en général choisir entre les motifs. Assurément ces motifs ont une valeur; ils pèsent d'un certain poids. De plus ils ont des causes, et de tous ces faits nombreux, souvent inaperçus, résulte finalement une volonté individuelle. Il peut y avoir quelque difficulté à établir démonstrativement la responsabilité morale de cette volonté devant la justice de celui qui a tout fait : là, comment ne le pas confesser? est un mystère; mais cette question n'a que faire ici. Il s'agit de l'histoire, il s'agit de savoir si les faits historiques sont susceptibles de se succéder suivant une certaine loi, dans le cas où l'homme jouirait du libre arbitre. Pourquoi pas? Parce qu'il est libre, pourquoi l'homme cesserait-il d'avoir une nature constante dont les variations n'oscillent qu'entre certaines limites? L'ordre du monde, les lois physiques qui règnent sur la terre, celles de l'organisation humaine, les traits particuliers de l'individu, les circonstances de sa naissance, de son éducation et de sa vie, constituent un ensemble de causes, et par suite de motifs, au milieu desquels il se déterminera. Les philosophes disent qu'il se déterminera librement, voilà tout. La conscience de la liberté est la liberté même, et celui qui sent qu'en faisant une chose il pourrait en faire une autre est tellement libre de la faire qu'on n'oserait parier contre lui qu'il ne la fera pas. Mais, dira-t-on, le pari même deviendra un motif déterminant auquel il cèdera par force. Oui, s'il tient à gagner; que diriez-vous pourtant, s'il aimait mieux perdre? Certains principes d'action sont pour nous les plus généraux et les plus puissans. Nous y cédons habituellement, et si nos actions étaient fatales, il faudrait croire que nous y cédons toujours. La prévoyance toutefois serait assez souvent en défaut, car il nous arrive d'y résister. Quoi de plus commun, de plus énergique que l'amour de la vie? Comment supposer que l'homme n'y cède pas toujours, s'il n'est pas libre? Et cependant il n'est pas rare que l'homme expose volontairement sa vie et coure même, les yeux ouverts, à une mort certaine. Sa volonté n'est pour rien dans la sensation que lui cause la privation d'alimens. Si, dominé par la faim, il se jette sur la première nourriture qu'on lui présente, il fait un acte de volonté dont tout animal est capable; mais s'il résiste au besoin, à l'instinct, s'il se laisse à dessein mourir de faim, c'est éminemment un acte de volonté libre, ce qui ne veut dire nullement qu'il agisse sans motifs, ni que son action soit un effet sans causes. Le choix entre les motifs est l'acte caractéristique de la liberté. Maintenant que l'homme fasse usage de sa liberté en raison de sa nature et de ses circonstances, il n'y a aucun inté-

rêt à le contester. Seulement, de ce que, connaissant une nature et des circonstances données, je prévoie, par exemple, dans l'éducation d'un enfant, comment il agira, ma prévision n'ôtera rien à sa liberté; et cette liberté même est un des élémens de la question que ma prévoyance devra résoudre.

Si donc l'observation des actions humaines suffisamment prolongée laisse apercevoir une concordance numérique dans le retour des faits d'une certaine espèce, comme l'indique la statistique du crime et du suicide, c'est un nouvel exemple d'une loi assez générale dans le monde, et qu'un géomètre illustre, M. Poisson, a nommée la loi des grands nombres. C'est cette propriété qui paraît se retrouver dans toute la nature, et en vertu de laquelle les faits contingens eux-mêmes reviennent avec une certaine régularité. C'est là sans doute une chose curieuse et importante qui mérite toute l'attention du philosophe au point de vue, soit de la nature des choses, soit de l'ordonnateur des choses, soit des lois de notre esprit. On ne peut notamment parler d'induction ni de sciences inductives sans approfondir ce point, et il est singulier, comme je puis l'avoir remarqué ailleurs, que Bacon n'y ait pas songé. Néanmoins la foi dans la Providence et la foi dans la liberté n'ôtent absolument rien à la réalité ni à l'existence de ces lois singulières, et la statistique ne compromet pas plus la philosophie qu'elle n'est compromise par elle. C'est en paraissant tenir avec un peu d'affectation à se passer de tout procédé de connaissance qui ne fût pas le recensement des faits particuliers par voie d'observation externe que M. Buckle a, surtout dans les préliminaires de son ouvrage, effarouché plus d'un lecteur et donné à ses vues les apparences d'une exagération qui n'est ni dans son esprit, ni même dans ses conclusions.

Si en effet il paraît douter de la liberté, c'est qu'elle est attestée par la conscience, et c'est là un témoignage qu'il lui plaît d'infirmer, parce que la philosophie s'y appuie et qu'il se croit intéressé à opposer l'histoire à la philosophie. N'y a-t-il pas là quelque trace des préjugés étranges qui faisaient dire à M. Comte que l'homme ne pouvait s'observer lui-même que sous le rapport des passions qui l'animent, *par cette raison anatomique que les organes qui en sont le siége sont distincts de ceux destinés aux fonctions observatrices?* M. Buckle ne va pas jusqu'à tenir un tel langage. Son esprit plus souple et plus étendu le préserve de jugemens qui, tels que celui-ci, témoignent, dès la première inspection, de l'incompétence du juge. Cependant n'y a-t-il pas dans sa discussion des diverses méthodes de la philosophie quelques traces de cette gratuite prévention, et ne se serait-il pas, avec un peu plus de réflexion, sagement abstenu de récuser des méthodes qu'il a certainement lui-

même employées? On s'est trompé sur la foi de la conscience; on l'a mal observée, ou de ce qu'on y a observé on a mal conclu : rien de moins extraordinaire. L'observation et l'expérience externes ont plus d'une fois manqué la vérité. L'étude du moi n'est pas plus infaillible que celle de la nature. L'une a comme l'autre besoin de méthode, et la méthode une fois trouvée n'est pas facile à suivre. Qui ne sait qu'il est malaisé de se connaître soi-même? Les métaphysiciens ont tour à tour commencé par les idées ou par les sensations, et ils ont obtenu des résultats différens. N'observant pas la même chose, ils ont vu des choses diverses. Par un côté, ils sont arrivés à des connaissances contingentes, par l'autre à des connaissances nécessaires. S'ensuit-il qu'il n'y ait ni connaissances contingentes, ni connaissances nécessaires? Ne s'ensuit-il pas au contraire que les unes et les autres existent, et que l'homme est à la fois constitué par sa sensibilité et par sa raison? Autrement que faudra-t-il conclure? Que l'observation intérieure doit être abandonnée? Mais je lis çà et là dans l'*Histoire de la Civilisation en Angleterre* que l'homme commence par suivre son imagination, avant de s'en rapporter au raisonnement. Comment sait-on qu'il y ait au monde de l'imagination et du raisonnement, si on ne les a observés dans les phénomènes de la conscience? L'esprit humain, nous dit-on, a besoin d'entrer en doute des préjugés fruits de ses habitudes pour arriver à la science. Comment le sait-on? Qu'est-ce que le doute? Est-ce la physique, l'économie politique, la statistique qui nous l'ont appris? Supposons, supposition bien chimérique, que nous connussions uniquement de la nature morale et intellectuelle de l'homme ce que nous en apprend la constatation des résultats extérieurs de son activité : ce serait n'en rien connaître, parce que ce serait n'en rien comprendre. Le bien, le mal, l'empire des préjugés et des passions, le rapport qui unit nos idées et nos sentimens, notre raison et notre volonté, rien de tout cela ne nous est révélé par aucune statistique; c'est par une expérience interne subsidiairement aidée de la tradition et du langage que nous connaissons toutes ces choses, et la statistique ou l'observation des faits extérieurs et matériels ne nous en donne que les résultats. Ce sont les conséquences de la nature humaine que constate et décrit toute science historique: mais la nature humaine, nous en ignorerions le premier mot sans la conscience. De même que la science historique ne commence que lorsque les faits externes sont constatés, recueillis, classés avec soin, c'est un travail semblable sur les faits de conscience qui commence la science philosophique, et la science philosophique et la science historique sont nécessaires l'une à l'autre. Il m'est impossible d'apercevoir ce que le livre de M. Buckle aurait perdu à la reconnaissance de cette vérité élémentaire.

Autorité, tradition, habitude, préjugé, hypothèse, métaphore, tous ces mots désignent des choses qui, secondées par l'imposture et la faiblesse, par la crainte ou par l'espérance, enfin par toutes les passions complices nées de nos erreurs, ont obscurci ou égaré la science humaine et retardé les progrès de l'esprit de civilisation. C'est bien faire que chercher et montrer les moyens de secouer tous ces jougs divers, encore qu'il ne fût pas sage de prétendre les supprimer, et de n'en pas tenir compte comme d'élémens permanens de la nature humaine et de la société humaine. S'il y a là des obstacles, il y a là aussi des puissances; mais enfin toutes ces choses ou l'abus de toutes ces choses ont autant pesé sur l'esprit philosophique que sur l'esprit historique. La métaphysique en a autant souffert que la physique.

Lorsque l'on appelle de toutes les prétendues choses jugées à un nouvel informé, lorsque l'on suscite l'examen contre la tradition et que l'on indique à l'examen la voie de l'expérience, on dit une vérité qui depuis Bacon a cessé d'être un trait de génie, quoiqu'elle soit loin d'avoir fait dans le monde moral autant de chemin qu'il lui en reste à faire. Quelle révolution serait accomplie le jour où elle dominerait l'esprit humain sans partage! Si l'on ajoute que le premier symptôme de l'invasion de l'esprit d'examen, c'est le doute, père de la curiosité, et qu'un certain scepticisme est le moteur interne de la science, l'assertion, grossièrement comprise, peut effrayer certains esprits, et les plus fermes exigeront qu'elle soit interprétée de manière à ne pas impliquer l'incertitude fondamentale des connaissances humaines. Pourvu cependant qu'on entende qu'il ne s'agit que de ce doute défini et conseillé par Bacon et par Descartes ensemble, assurément les moins sceptiques des hommes, nous ne sortons pas des voies battues de la philosophie moderne.

Platon a dit, il y a longtemps, que le premier sentiment qui conduise à la philosophie était l'étonnement. En effet, les sciences n'ont d'autre objet que la nature, et la nature, au sein de laquelle nous vivons, avec laquelle l'habitude familiarise dès l'enfance nos yeux et notre esprit, nous paraît de bonne heure une chose toute simple, qui s'explique d'elle-même, et qui ne saurait sans miracle être autrement qu'elle ne nous semble. Notre irréflexion n'admire que le nouveau. En vain l'ordre commun des phénomènes est-il plein de mystères : l'idée ne nous vient guère d'en soupçonner l'existence ni de les ériger en problèmes. Le paysan, témoin assidu des mouvemens du ciel et des changemens de la terre, finit par regarder comme nécessaire cet inexplicable spectacle, et ne recherche ni les causes des effets qu'il observe, ni la raison des causes qu'il connaît. Il ne s'enquiert point d'où vient que les choses sont comme elles sont; sa surprise ne commence que lorsqu'elles semblent cesser

d'être ainsi. Ce n'est qu'à mesure que l'esprit, apprenant à revenir sur lui-même, se forme à la méditation, qu'il se prend à observer avec inquiétude ce qu'il a longtemps contemplé avec indifférence. Voilà l'étonnement qui pousse à la recherche et suscite l'observation. C'est en s'étonnant que les hommes commencent à philosopher, répète Aristote après Platon; mais ce qu'il n'eût point dit, Platon l'ajoute au gré de son ingénieuse imagination, et comme Thaumas, le père d'Iris, porte un nom qui ressemble en grec au nom de l'étonnement, Platon s'amuse à prétendre dans le *Théetète* que, fille de l'étonnement, la philosophie est, comme Iris, la messagère des dieux.

La curiosité qu'elle nous inspire d'abord, et qui fixe notre attention sur les effets et les causes, ne va pas sans un certain doute qui s'élève dans notre esprit sur l'indifférence ou la crédulité avec laquelle nous avons accepté les phénomènes les plus étranges ou les explications les plus obscures. Avions-nous donc des yeux pour ne point voir? Le doute est dans cette question, et voilà pourquoi, après Platon et Aristote, Bacon et Descartes ont exhorté l'esprit humain au doute, père de la science, à ce doute qui n'est que le besoin des faits certains et des idées claires.

Résulte-t-il de ces grands exemples que cet esprit d'inquisition, qui doute pour savoir et pose le problème pour le résoudre, soit le mobile de la civilisation parce qu'il est comme le grand ressort des sciences? L'histoire de la civilisation doit-elle se résoudre dans l'histoire de l'esprit humain? Oui, si par l'esprit humain on entend toute la nature humaine. Jusqu'à présent toutefois ces mots d'histoire de l'esprit humain ne le supposaient que considéré au point de vue de la spéculation. Sans doute, même à ce point de vue, il ne vit pas comme étranger sur la face de la terre; son influence s'étend aux réalités, et ce n'est pas dans notre siècle qu'on pourrait reléguer la science dans les limites du monde intelligible : elle est devenue bien réellement *active,* comme le voulait Bacon, c'est-à-dire qu'elle agit sur le sort de l'humanité. Le fait même cependant est nouveau, au moins dans les proportions qu'il a prises. Il n'est pas universel, puisqu'il a fallu en avertir nos pères et que l'on cherche encore à le propager. Si *le savoir est le pouvoir,* il n'a pas encore la monarchie universelle. La science pure, la science enrichie par le génie tout spéculatif d'Ampère et d'Oersted, a doté du télégraphe électrique le gouvernement et le commerce, la vie publique et la vie privée, et l'on pourrait trouver dans l'histoire tel grand événement qui ne serait pas arrivé si le télégraphe électrique avait existé. Ce passage régulier de la science à l'art, de la spéculation à la pratique, de l'art et de la pratique à de certaines conséquences

publiques et sociales, se reconnaîtrait encore dans bien des cas où il est moins apparent, par exemple dans la révolution française. L'esprit spéculatif passant des livres aux choses est une des plus puissantes causes, sinon la plus puissante, de ce grand événement; mais enfin il y a d'autres causes encore qui agissent dans le monde social, et généralement ce n'est point par cette voie méthodique, par le procédé baconien, que se sont établies la plupart des choses qui composent la civilisation. Les résultats de faits antérieurs et même accidentels en peuvent engendrer d'autres et devenir en eux-mêmes des causes permanentes : ce sont autant de points d'appui, de poids ou de leviers; ce sont des ressorts ou des résistances. Ils ne disparaissent pas à volonté, non plus que les causes qui les ont produits. N'en tenir aucun compte serait mutiler la réalité, serait se créer des difficultés ou se priver de secours. Le présent tout au moins n'est pas une création raisonnée de l'esprit humain. En sera-t-il autrement de l'avenir? Le monde doit-il un jour relever tout entier de la science? On peut en douter. Que l'on préfère la voie méthodique à toute autre, que l'on conseille fortement aux hommes de tout chercher et de tout régler par la raison, le vœu est beau, le conseil est bon, et j'y souscris pour mon compte. Seulement, il faut bien le remarquer, ce n'est encore au fond et en termes différens que le souhait de Platon, de voir unies la philosophie et la royauté. J'accepte de tout mon cœur la pensée de Platon; mais, comme toute pensée purement philosophique, c'est un idéal. Ne la dédaignons pas pour cela : une pratique sans un idéal ne vaut guère, et c'est elle qu'il faut mépriser. Cependant qui confond l'idéal avec le réel compromet ou diminue l'un et l'autre; il court à sa perte ou à l'impuissance. Il faut tendre à ce qui doit être avec ce qui est; il faut y travailler avec ce qui est.

Il y a de par le monde des religions, des philosophies, des littératures, des arts, des législations, des coutumes, des pouvoirs, enfin de grandes associations constituées qui ont des souvenirs, des opinions, des intérêts et des forces, et ces associations s'appellent des nations, d'où la guerre et la paix. Aborderez-vous tout cela par la méthode des recherches? conseillerez-vous aux hommes de soumettre tout cela à l'inquisition du scepticisme? Oui assurément, s'il s'agit de science; mais s'il est question de civilisation et de progrès effectif, comment faire, et par où commencer? Il se peut que dans un pays donné rien ne résiste à la critique, et que la société tout entière s'évapore dans le creuset de l'analyse. Voilà dans ce cas l'esprit humain obligé de tout reprendre à nouveau et de tout faire de rien. Cherchons un exemple. Il ne faudrait pas un grand effort de philosophie pour démontrer que la guerre est un mal, une des plaies

de la civilisation. C'est même, il me semble, une opinion reçue parmi les réformistes les plus avancés de la Grande-Bretagne. Faudra-t-il donc faire abstraction de la guerre, et, pour mieux l'abolir, procéder comme si elle n'existait pas? Cela n'empêchera pas de la rencontrer sur son chemin; seulement on risquera de la mettre contre soi et bientôt d'y périr. Ce n'est pas tout : en cédant trop à l'esprit scientifique, on oubliera que la guerre, bien qu'elle trouble la civilisation, en peut être l'instrument et l'a été plus d'une fois. L'humanité doit-elle se repentir de la guerre de trente ans? Sans se préoccuper aucunement de la philosophie des sciences, les Provinces-Unies ont-elles eu tort de détruire la tyrannie de l'Espagne? Les colonies anglaises de l'Amérique du Nord, outragées dans leurs droits, sentent qu'elles peuvent et qu'elles veulent n'appartenir qu'à elles-mêmes. La coalition de Pilnitz conteste à la France le droit de se gouverner comme elle le veut. Une grande puissance, ambitieuse de dominer sur la Baltique et sur le Bosphore, menace les gouvernemens dans leur indépendance et les nations dans leur liberté. Est-ce le cas d'éliminer, de réfuter la guerre comme une erreur, de la réformer comme un abus, et de perdre la civilisation pour l'honneur de la théorie? Au lieu de sacrifier les armées à l'économie politique, ne vaut-il pas mieux leur dire, comme Lafayette :

Ignorantne datos ne quisquam serviat enses?

Dans ce cas, comme dans cent autres moins saillans et plus communs, on reconnaîtra que le développement de l'esprit d'examen scientifique est loin d'être l'unique moyen de servir les intérêts, les droits, les progrès de la société, et de faire avancer la civilisation. Ce n'est pas par une seule voie que les nations les plus dignes d'être imitées sont arrivées au point où nous les voyons. L'humanité, passez-moi ce mot familier, a plus d'une corde à son arc.

Ce qu'a fait l'économie politique pour l'Angleterre est immense. La statistique, qui n'est que d'hier, est destinée à produire des résultats incalculables. A mesure que le temps en perfectionnera les procédés, en multipliera les applications, le jour se fera dans la société, et plus tard, j'en suis assuré, grâce aux nouvelles lumières, on s'étonnera de l'avoir si longtemps gouvernée en la connaissant si peu. Je n'ai nulle envie de décourager ces infatigables chercheurs et collecteurs de faits qui, pour parler comme Bacon, *vendangent* pour la science; mais, en Angleterre même, l'exclusive préoccupation des faits numérables et mesurables a, par réaction, amené des observateurs d'un autre genre à protester contre les prétentions absolues des écoles économistes. Au moment où j'admirais tant de

magnifiques promesses faites à la statistique victorieuse de la philosophie, je lisais à d'autres heures, et dans un livre anglais qu'il faut bien appeler par son nom, un roman :

« Tel atelier occupe tant de centaines d'ouvriers et une machine de la force d'autant de chevaux. On sait à une livre près ce que peut faire la machine; mais tous les calculateurs de la dette nationale réunis ne sauraient me dire ce que peut, pendant une seconde, pour le bien ou le mal, pour l'amour ou pour la haine, pour le patriotisme ou la révolte, pour la décomposition de la vertu en vice ou la transformation du vice en vertu, l'âme d'un seul de ces travailleurs aux visages paisibles, aux mouvemens réguliers, et qui ne sont que les très humbles serviteurs de cette machine brute. Il n'y a pas le moindre mystère dans la machine, il y a un mystère à jamais impénétrable dans le plus abject de ces hommes. Si donc nous réservions toute notre arithmétique pour les objets matériels, et si nous cherchions d'autres moyens pour gouverner ces terribles quantités inconnues? Qu'en pensez-vous? (1). »

V.

M. Buckle n'est pas le premier qui ait cherché à se rendre compte des élémens de l'histoire de la société : il ne prétend pas l'être d'ailleurs, et il invoque souvent l'autorité de ses devanciers. Lorsqu'on les consulte avec lui, soit historiens, soit philosophes, l'esprit est troublé par l'immense difficulté de concilier la spéculation et l'érudition, l'hypothèse et l'archéologie, les idées et les faits. Vico, Ferguson, Rousseau, Goguet, Turgot, Herder, Herrenschwand, tant d'autres qu'on pourrait nommer, ont varié quant au dénombrement et à l'ordre des faits, et dans la confusion qui résulte de la multiplicité des objets et des points de vue, on conçoit que des esprits positifs et concluans aient cherché à tout simplifier pour tout éclaircir, à rétrécir le cadre du tableau pour le saisir d'un seul coup d'œil. Bien que M. Buckle montre plus de largeur de vue que M. Comte, nous ne pouvons nous empêcher de croire que sa théorie laisse en dehors trop de choses qu'il sera obligé de remettre en ligne de compte quand il l'appliquera à une histoire donnée. Déjà même, en commentant celle de l'Angleterre et de la France, il a rencontré plus de choses qu'il n'en avait annoncé. Le meilleur modèle à nous connu d'une décomposition exacte des élémens de l'histoire d'une nation a été donné par M. Guizot dans ses leçons sur la civilisation française. Essayez de faire entrer tout ce qu'il a vu et montré dans les formules des nouveaux systèmes, et peut-être d'aucun système :

(1) *Les Temps difficiles*, par Charles Dickens, traduction française.

vous n'y réussirez pas. Cependant il faut bien que le contenant égale au moins le contenu, et une théorie ne doit rien laisser en dehors. Sans prétendre à tracer une esquisse complète, on nous permettra de rappeler tout ce qu'une telle esquisse aurait à comprendre, et peut-être cela suffira-t-il pour indiquer les lacunes du système et de l'ouvrage objet de cette étude.

De quelque manière que la société ait commencé, les hommes ont des besoins qui veulent être satisfaits les premiers. A ces besoins répondent la nourriture, l'habitation, le vêtement. Pour avoir ces choses, ils emploient de certains moyens, et, si grossiers qu'on les suppose, l'emploi de ces moyens est un travail, et ces moyens, dès qu'ils se répètent, sont des arts ou tendent à devenir des arts. Dès que l'homme s'applique à satisfaire aux premiers besoins de la vie, le travail et l'art ont commencé. Du travail et de l'art naît déjà la propriété. L'homme ne fît-il que monter à l'arbre pour cueillir un fruit, il se l'approprie. S'il n'est pas seul, et il ne l'est pas, il communique avec ses semblables. Un instinct, un instinct physique, car il lui est commun avec tous les animaux, suffirait pour qu'il propageât son espèce; mais un instinct d'un ordre plus élevé fait naître de ce commerce la famille, comme de ses autres communications est née la société. Dans ce milieu de la famille et de la société encore informes, toutes ces choses, travail, art, propriété, se développent et se caractérisent davantage. Ce que le besoin a commencé, l'habitude le maintient, l'expérience l'améliore, l'exemple le transmet; la tradition s'établit. Pourtant les hommes diffèrent entre eux; l'inégalité des facultés et la diversité des circonstances sont la source des perfectionnemens et des découvertes. Les relations mutuelles d'une sociabilité naissante produisent une certaine communauté, c'est-à-dire que si tous ne jouissent pas de ce qui s'est fait, tous le connaissent, et cette communauté de connaissances est ce qu'on pourrait appeler la civilisation commençante. L'inégalité entre des créatures intelligentes, sensibles, actives, mais passionnées, amène des conflits, et l'état de guerre n'aurait ni trève ni terme, si la raison, bien que faible encore, ne conduisait pas à mettre toutes ces choses, — besoin, travail, arts, propriété, relations de famille et de société, — sous la protection de certaines règles, qui s'établissent surtout par la puissance de l'habitude et par celle de l'intérêt. Ces règles ont besoin d'être défendues; elles ne peuvent l'être que par la force. Si l'intérêt et la force qui le défend sont approuvés même du spectateur désintéressé, le sentiment du droit a pris naissance. Là est l'origine des lois et des gouvernemens. La convention dont on veut que la première organisation sociale soit l'expression n'est que la coïncidence naturelle des besoins, des habitudes, des idées et des volon-

tés de créatures semblables rapprochées par des circonstances analogues. Voilà, si l'on peut ainsi parler, la société nécessaire, la société du besoin.

Ce besoin n'est pas tout l'homme, ou, si l'on tient à ce mot, l'homme a d'autres besoins que ceux dont la satisfaction est assurée par cette condition sociale grossière. Ceux-là même se développent, se compliquent, se raffinent, et sollicitent un système plus parfait de moyens calculés pour les satisfaire. Toute la communication s'étend et se perfectionne en proportion: si l'on veut qu'elle n'ait pas dès le début employé la parole, elle y arrive enfin. Avec le langage, qui devient de plus en plus logique et non pas seulement pathétique, tous les élémens sociaux reçoivent un rapide accroissement.

Mais la nature humaine n'est pas seulement active, elle est contemplative. L'intelligence, non contente de percevoir et de vouloir, de se déterminer par une raison qui semble instinctive, et de recommencer sous l'empire de la mémoire et de l'habitude, est capable de réflexion. La réflexion monte en quelque sorte les degrés du langage, et un de ses premiers actes est de se replier sur les actes antérieurs de l'intelligence et de la volonté, de s'en représenter les circonstances, les conséquences, les motifs, et de former ainsi des associations nouvelles qui composent le premier système de la connaissance. Cet ensemble d'idées, liées par la raison comme par la mémoire, devient un dépôt où l'esprit puise ses déterminations pour des occurrences nouvelles. C'est tout un système de connaissances applicable et disponible; c'est presque de la science. Le premier caractère scientifique est la généralité. Se représenter d'une manière générale les phénomènes de la nature ou ceux de l'activité humaine, c'est ébaucher une théorie de la nature et de l'homme. Seulement la réflexion, qui la commence, ne la continue pas. C'est elle qui dans la contemplation des effets puise la recherche des causes; mais elle les demande le plus souvent à l'imagination. Elle se figure d'abord les causes comme des puissances animées, par analogie avec la cause que l'homme connaît le mieux, puisque cette cause est lui-même. Le pouvoir mystérieux des causes naturelles prend donc pour lui de bonne heure quelques-uns des caractères d'un pouvoir surnaturel. C'est ainsi que, dans le cas où d'autres secours ne lui seraient pas donnés, la réflexion sur l'invisible cause des effets visibles le mettrait sur la voie de la Divinité. Ce serait la première forme que prendrait l'idée religieuse. Mais l'homme ne considère la nature que par rapport à lui-même, il la regarde comme une force active qui s'oppose à lui, et il ne peut le faire sans réfléchir à ses propres actes. L'intérêt, l'expérience, le sentiment obscur du droit lui ont bientôt appris à les approuver ou

à les condamner. Il les a irrésistiblement distingués en bons et mauvais, en permis et non permis; peut-être même le commandement et l'interdiction ont-ils commencé à se faire entendre dans la société. Cette distinction entre le bien et le mal généralisée, c'est l'idée morale. Par les raisons qu'on vient de voir, l'idée morale a dû se lier à l'idée religieuse et à l'idée politique. La nature contraint ou empêche, la société ordonne ou défend. La conscience parle le même langage. Ainsi la religion, la politique, la morale tendent à s'unir, à se confondre, et quoique leur alliance soit rarement conclue dans des conditions raisonnables, quoique la superstition, la force et la passion entrent pour beaucoup dans la combinaison, ce concert, si commun chez les peuples naissans, est cependant le signe d'une civilisation qui se développe : il indique que le genre humain s'élève; mais comme ce mouvement s'est opéré sous l'influence de l'imagination plutôt que de la raison, c'est un progrès vers la vérité encore bien loin de la vérité. Cet état, qu'il plaît à Auguste Comte d'appeler théologique, est trop souvent l'âge d'idolâtrie de la religion.

Quoi qu'il en soit de toutes ces notions ou plutôt de toutes ces croyances religieuses, morales, politiques, naturelles, technologiques, elles restent dans la mémoire avec la tradition des faits qui en ont accompagné la naissance. La réflexion, aidée du langage et servie par l'imagination, tire de là une œuvre nouvelle. C'est l'expression qui reproduit tous ces souvenirs, les développe et les propage. Là est le germe de toute littérature, germe qui éclôt sous la forme de cette fleur qu'on nomme poésie. De même qu'en s'attachant au vrai la littérature trouve le beau, l'art le rencontre aussi en cherchant l'utile. Ainsi la civilisation s'enrichit de ses fruits les plus précieux.

Tels sont les élémens essentiels de toute société. On ne l'appelle à juste titre civilisée qu'après que le temps leur a donné de certains accroissemens, et que la nation, instruite par les traditions orales ou écrites, a pu acquérir une certaine conscience de tout ce qu'elle est avec une certaine mémoire de ce qu'elle a été. D'ailleurs ces élémens qui la composent, ils ont été certainement partout modifiés par les lieux, par les climats, par les grands accidens de la nature, par les influences étrangères, comme la guerre, le commerce, les voyages, les migrations, les colonisations, les conquêtes. Enfin tout le monde parle par tout pays du caractère ou du génie national. Ce paraît être le résultat de toutes les circonstances qui agissent, soit sur l'organisation, soit sur la nature morale de la portion de l'humanité qu'elles ont entourée dès son berceau. Il se peut aussi que dès l'origine cette portion de l'humanité eût de certains traits ineffaçables sans être nécessairement primitifs : ce

sont les caractères de la race. Pour celui même que ne persuadent point nos traditions religieuses, il ne se peut prouver qu'il y ait plusieurs espèces humaines : en histoire naturelle, toute question est insoluble où l'expérience est impossible. Pour le plus convaincu de la vérité du récit de Moïse, il existe cependant des races distinctes qui peuvent se mêler, mais qui ne sauraient se résoudre l'une dans l'autre, en sorte qu'une d'elles, après les avoir absorbées, restât ce qu'elle a toujours été. J'insiste sur ce point, parce qu'en ce moment l'ethnographie joue un grand rôle, non-seulement dans l'opinion commune, mais dans la science, et cependant M. Buckle l'a entièrement négligée. Lorsqu'on cherche à connaître l'homme par l'histoire plutôt que par la philosophie, on ne saurait pourtant passer sous silence l'ethnographie, ou si on l'écarte, il faut en donner les raisons. L'auteur d'un livre qui dénote beaucoup d'instruction et d'esprit, M. de Gobineau, a entrepris d'expliquer toute l'histoire par l'inégalité essentielle des races humaines. Les migrations des peuples et le mélange de leur sang seraient, selon lui, les seules causes de tout ce qu'on est dans l'usage d'attribuer au climat, aux religions, aux lois, aux événemens, ou plutôt les religions, les lois, les événemens mêmes auraient leur source dans les veines des nations. Ainsi l'histoire entière serait à refaire depuis le commencement. On peut ne pas aller jusqu'à ces extrémités, et bien des objections se présentent d'elles-mêmes; mais il faut convenir qu'il y a lieu d'examiner quels sont les fondemens de tant de lieux communs de la politique courante sur les races anglo-saxonnes, sur les néo-latines, sur les slaves, sur les sémites, etc. Dans un ordre plus élevé, il faut bien reconnaître qu'une science tout entière est née, et qu'appuyée sur la physiologie, la géographie physique, l'archéologie et la linguistique, elle se présente sous un aspect assez imposant pour que désormais tout historien doive compter avec elle.

De cet insuffisant résumé des élémens sociaux et des matériaux de l'histoire, il me semble résulter que M. Buckle a considéré son sujet, non pas d'une manière fausse, mais d'une manière étroite. Il ramène tout à un seul fait, le progrès de l'intelligence, et ce progrès, il semble le placer tout entier dans l'existence et le travail de l'esprit d'inquisition scientifique. Or il y a ici quelque confusion. La méthode rationnelle des sciences est tour à tour présentée comme l'âme tant de la science historique que de la civilisation réalisée dans les faits. Sur le premier point, nulle difficulté : la question de la méthode depuis longtemps n'en est plus une. Sur le second point, une certaine distinction est nécessaire. D'un commun aveu, la vraie méthode de la science n'est distinctement connue, explicitement pratiquée, passée dans l'usage enfin, que depuis les temps

de la renaissance. Depuis ces temps seulement, il y aurait donc eu progrès et civilisation. Depuis trois siècles seulement, l'humanité serait digne d'avoir une histoire. Cependant, depuis l'origine des temps historiques, le sens commun, l'imagination, la passion, la tradition, l'habitude, le vice et la vertu, toutes les facultés et tous les penchans empiriques de la nature humaine ont agi sur la terre, fait beaucoup de bien, fait beaucoup de mal, et laissé le sol social couvert de leurs traces et de leurs monumens. Or il est impossible de tout attribuer à ces procédés d'examen méthodique auxquels on assigne une date si récente. Ce n'est pas la méthode baconienne par exemple qui a amené un jour du rivage ionien une tribu détachée de l'antique race aryenne dans la presqu'île hellénique, et qui a fait naître en foule sous un ciel incomparable, entre des mers toujours voisines, ces hérauts d'intelligence parlant la première langue du monde. Ce n'est pourtant pas un fait insignifiant que l'existence de la Grèce dans l'histoire de la civilisation de l'humanité. La Grèce de moins, se figure-t-on ce que serait le monde?

Mais, cette observation faite, nous sommes prêt à reconnaître que toutes les œuvres sociales, toutes les créations de l'humanité, se transformant en connaissances, finissent en dernière analyse par se résumer dans l'intelligence, et qu'on peut retrouver dans l'esprit d'un peuple les effets des institutions qu'il s'est données, des travaux qu'il a accomplis, des guerres qu'il a soutenues, des terres même qu'il a défrichées, de l'air enfin qu'il a respiré. Nous ajouterons que, bien que la nécessité, le hasard, mille causes externes aient contribué à le faire ce qu'il est moralement, de bonne heure, et bien avant le XVIe siècle, un esprit de curiosité instructive s'est développé parmi les hommes, et que, sans être réduit en règles, ni soutenu par une longue expérience, il a dirigé quelques intelligences d'élite, suggéré même à la multitude quelques notions indispensables. Le fil est aussi ancien que le labyrinthe. L'homme s'en est servi avant de s'apercevoir qu'il l'avait dans les mains, et ce que le temps lui a surtout appris, c'est l'art de l'employer, le courage de s'y confier, l'ardeur à le dévider rapidement en pressant le pas. De là en effet date l'émancipation de l'esprit humain, et depuis la réformation et la renaissance, sans que les autres principes d'action aient disparu de la société, l'accélération et l'étendue des progrès sont principalement dues, je veux bien l'avouer, à l'esprit humain en soi, à l'esprit humain soutenu par le sentiment de ses droits, par la confiance dans ses forces, par la puissance de ses méthodes, par la grandeur de ses œuvres, par une pleine possession de lui-même enfin. Toutefois il ne résulte pas de cet aveu que les choses humaines aient à ce point changé de face, qu'elles aient

pour unique cause le mouvement philosophique du savoir, pour seuls faits décisifs les résultats généraux que constate la statistique. Or là semblerait conduire non le livre entier, mais la philosophie du livre de M. Buckle. Ne se pourrait-il pas que, bien qu'assurément il ait conçu son ouvrage avec réflexion, il ne se fût pas rendu un compte assez sévère de sa pensée? Il faut qu'il nous permette d'être plus rigoureux que lui.

VI.

Dès le début (et ce semble une de ses idées fondamentales), il a l'air de regarder comme évident que l'histoire ne sera parfaite et tout à fait elle-même que lorsqu'elle sera une science; mais est-il donc dans sa nature d'être une science? Elle en est une, en ce sens qu'elle nous apprend beaucoup de choses. Assurément les objets de l'histoire sont dignes d'être connus, et elle en est la science en tant qu'elle nous les fait connaître. Elle a de la science qu'elle est tenue d'être exacte, qu'elle a besoin d'ordre et de clarté, qu'elle doit mettre les choses à leur place, bien assortir les causes et les effets, les conséquences et les principes. Est-elle pour cela, peut-elle être une science proprement dite? Une science proprement dite est au moins un système de généralités, tirées par l'induction de faits constatés, ou, par la déduction, de principes certains, en telle sorte qu'elle puisse également servir à expliquer les phénomènes passés, ou à prévoir les phénomènes à venir. L'histoire est un système, si l'on veut, mais de particularités, et non de généralités. Elle recueille, classe, expose des faits particuliers comme ils se sont passés, dans un ordre que la raison accepte du temps, quoique la raison puisse juger après avoir raconté, et enchaîner, suivant ses propres lumières, les faits en les expliquant. De là naissent au besoin certaines vérités générales, qui serviront, j'en conviens, à éclairer l'avenir comme le passé. Ce sera la partie scientifique de l histoire; ce ne sera pas l'histoire, mais la philosophie de l'histoire. Celle-ci n'est peut-être pas fort avancée; au moins comme tentative, elle n'est pas fort nouvelle. Voici quelques propositions qui étaient à peu près convenues parmi les historiens de l'antiquité: — Les mœurs sont plus puissantes que les lois. — Tous les états sont destinés à traverser des âges analogues à ceux qui partagent la vie humaine, l'enfance, la jeunesse, la virilité, la vieillesse. — Le luxe est le signe et la cause de la décadence de l'état. — On pourrait citer d'autres maximes encore. Sans donner celles-ci pour exactes, il faut cependant reconnaître que, si elles l'étaient, elles

pourraient s'appliquer à toute société présente ou future : elles devraient résulter de toute histoire et guider tout historien; mais elles ne constitueraient pas l'histoire, elles ne la suppléeraient pas: elles ne nous apprendraient rien de la manière dont les choses se sont passées. La science de la botanique ou de la zoologie ne nous donne pas d'avance ou ne remplace pas la flore ou la faune d'une pays déterminé, quoiqu'elle soit fort utile, nécessaire même pour rendre la description exacte, complète et profitable. Ainsi l'histoire n'est pas la science; elle peut donner naissance à une science, elle n'en est pas une, elle est plus et elle est moins.

Cela semble si évident qu'il est difficile que M. Buckle s'y soit trompé, et il pourra dire, ou l'on dira pour lui, qu'il n'a voulu parler que de l'histoire de la civilisation, celle-ci seule étant pour lui l'histoire véritable, parce que seule elle peut être scientifique. Par sa nature en effet, elle se compose de généralités. Elle considère la société, non les individus; elle substitue à la narration décousue des guerres, des traités, des événemens, des actions de tel ou tel personnage, la considération systématique des états successifs par lesquels passe une nation, ou, en généralisant l'observation, l'ensemble des nations, l'humanité. Ce pourrait bien n'être encore là que la philosophie de l'histoire; mais, sans disputer sur les mots, admettons avec M. Buckle que l'histoire ainsi conçue sera bien celle de la nature humaine. S'ensuivra-t-il qu'elle ne soit possible que depuis qu'on sait étudier la nature humaine par la voie de la statistique, et que le recensement de toutes les actions particulières numérables et comparables soit la base de l'histoire de la société et de la civilisation? Il faudrait dire, pour commencer, que l'histoire du passé est impossible. La statistique ne fait que de naître, et comme elle ne peut s'appliquer par voie rétroactive, nous serions condamnés à ignorer les civilisations que nous n'avons point vues. Ce n'est pas elle pourtant qui a donné à M. Buckle le principe qu'il applique à l'histoire des temps modernes : c'est l'observation et l'induction qui seules lui ont suggéré l'idée de mesurer leurs progrès par le développement de l'esprit d'inquisition philosophique. Et si nous remontons plus haut, comment, si nous ne consentions à étudier en eux-mêmes les événemens, les hommes, leurs établissemens de toute sorte, pourrions-nous rien savoir des grandes causes qui ont exercé une influence décisive sur les destinées du monde? Quelle statistique ou même quelle méthode philosophique nous apprendrait, si nous ne le savions d'ailleurs, qu'Alexandre a conquis l'Asie et que César a conduit ses légions des Gaules en Italie? Ce ne sont que des faits particuliers; mais l'influence en a été générale, et la civilisation, c'est-à-dire l'humanité, s'en est ressentie. J'admets que,

pour les avérer et les apprécier comme causes et comme effets, la méthode scientifique ait un grand prix, parce qu'elle a des règles communes avec la critique historique; mais elle n'a été pour rien dans les faits mêmes, dans leurs innombrables conséquences, et si en les étudiant nous apprenons à connaître la nature humaine, ce ne sera pas pour y avoir puisé d'excellens documens en chiffres sur le mouvement de la population contemporaine. Si je tiens à la connaître, cette curieuse nature humaine, que préférerai-je? Le compte exact des suicides anonymes de la population de Rome entre l'an 706 et l'an 712 de sa fondation, ou seulement le récit du suicide de deux individus qui se nommaient Caton et Brutus? Mon choix ne sera pas douteux. Mais les faits généraux de l'histoire eux-mêmes ne sont ni des lois abstraites, ni des formules scientifiques, et nous révèlent pour la plupart toute autre chose que des progrès de l'esprit de doute et d'examen. Il s'agit de savoir quelle impulsion chassait incessamment d'Orient en Occident ces races guerrières qui ont envahi et transformé l'Europe. Je voudrais connaître comment le droit romain s'est conservé au moyen âge et quelle action il a exercée sur les mœurs, les idées et les institutions. On me demande pourquoi les conquérans de l'Occident ont été convertis par les vaincus, tandis que les vaincus de l'Orient ont reçu la religion des vainqueurs, c'est-à-dire pourquoi le christianisme règne à Rome et l'islamisme à Constantinople? Voilà autant de questions qui rentreraient difficilement dans le cadre où certains principes de M. Buckle semblent renfermer la science historique, et qui sont solubles au contraire par les méthodes jusqu'ici reçues en histoire. On ne dira pas apparemment qu'il faut les négliger, et laisser le passé comme impénétrable. Le présent est tout plein du passé. Les migrations conquérantes des mille tribus qui se sont mêlées aux ancêtres de toutes les nations vivantes, le droit romain, la religion chrétienne et ses constitutions diverses, le mahométisme et son empire, ne sont pas choses indifférentes au sort actuel de l'humanité, et l'état du monde est une énigme pour qui n'en sait pas l'histoire. Or cette histoire, j'en suis bien fâché, se compose d'individualités et d'événemens, de races et de nations, de guerres, de lois, d'arts, de gouvernemens, d'une foule de choses qui ont eu une forme, une date, un lieu, qui ne sont point des abstractions, et il est aussi impossible d'écrire l'histoire de la civilisation sans les connaître dans le concret, non dans l'abstrait, que d'expliquer les effets sans les causes, et de supprimer de l'astronomie la connaissance des astres.

Cela est si vrai que M. Buckle en a fait l'expérience. Nous pourrions lui citer son propre exemple et l'opposer à lui-même. Son histoire dément sa philosophie. La majeure partie de son livre est la

peinture de la civilisation des deux ou trois derniers siècles de la France et de l'Angleterre. C'est assurément ce qu'il a fait de mieux. La critique a pu relever des assertions hasardées, des jugemens trop absolus, des inexactitudes même. L'ensemble n'en reste pas moins instructif, intéressant, riche en faits et en idées, et il y a bien de la vérité dans cette appréciation générale de la civilisation moderne. Or ici l'auteur s'est-il astreint à la méthode exclusive qu'il semblait prescrire dans ses premiers chapitres? A-t-il dédaigné de puiser à toutes les sources historiques où puisaient ses devanciers? Fait-il abstraction des gouvernemens, des lois, des religions, des lettres, pour expliquer les progrès de la société, c'est-à-dire de la nature humaine, en Angleterre et en France? Nullement; il ne dédaigne même pas de mentionner les individus : Guillaume le Conquérant, Henri VIII, Élisabeth, Guillaume III, Hobbes, Locke, Smith, Richelieu, Louis XIV, Descartes, Voltaire, cent autres sont appelés à rendre compte au lecteur de leur œuvre et de leur influence. Les choses humaines sont remises à leur place et vues dans leur jour. Un passage m'a frappé : point de philosophe à qui ce que M. Buckle dit de Descartes ne doive aller au cœur. Il le place au sommet de son siècle, notre maître à tous, celui dont la méthode, je cite les termes, reposait uniquement sur la conscience que chaque homme a des opérations de son propre esprit. Cette méthode est-elle donc si mauvaise?

Ces observations n'ont point pour but de relever chez un écrivain distingué des inconséquences qui ne sont au contraire que les preuves d'une juste et haute raison : elles montrent que, toutes les fois que M. Buckle échappe aux étreintes de l'esprit de système, il se montre ce qu'il est, capable de voir à fond la vérité. Qu'il ne croie pas en effet que nous ayons envie de lui contester son principe suprême, quoique nous lui contestions quelques vues qu'il a prises peut-être pour des principes. Au-dessus de toutes ces considérations partielles qu'il érige en idées absolues, au-dessus même de cette méthode d'investigation scientifique dont il n'a pas tort d'exalter la valeur, mais dont il exagère l'importance en lui décernant l'universalité, plane dans son esprit et dans son livre une idée supérieure à tout le reste : c'est la foi dans la raison, c'est la conviction que la raison est la légitime maîtresse des choses humaines, et que sa souveraineté est la source de tout bien.

Grâces soient rendues à tous ceux qui rappellent aux hommes et leur plus beau titre et leur plus sûre sauvegarde! Il est une maladie de l'esprit que Platon regarde comme le vrai fléau de la sagesse, c'est la haine de la raison, triste faiblesse à laquelle nous nous laissons entraîner pour bien des causes diverses! Non-seulement le dé-

lire des passions, la brutalité de l'ignorance, l'orgueil de la force, non-seulement cette fourbe puissante qui fait de l'erreur et de la sottise ses meilleurs instrumens, mais l'imagination chimérique, mais l'excusable crédulité, le respect aveugle des illusions établies, la fidélité aux souvenirs, l'honnêteté craintive, la vertu découragée et jusqu'à l'indignation de l'honneur peuvent inspirer aux hommes un mépris ou une défiance de leur pensée qui, même sous les beaux noms de modestie ou d'expérience, n'est qu'abdication et déchéance, ingratitude envers ce que le ciel a fait pour eux, reniement de la vérité. Haïr la raison, c'est prendre en haine ce qui nous fait hommes et abandonner le monde à l'insolence du fait. Et cependant que vaudrait la vie, à quel appui recourir au milieu de tant de revers qui troublent et qui abattent, s'il n'y avait quelque chose de stable, de supérieur aux vicissitudes accidentelles d'un monde changeant, un bon, un droit, un vrai, objet de l'immortel amour de l'âme? Mais il ne suffit pas de croire au Dieu caché derrière les nuages et d'espérer dans une éternelle raison inaccessible ici-bas à nos regards. Il faut, si l'on veut faire autre chose qu'errer sur la terre au hasard, croire que sur la terre descendent les rayons de l'astre voilé. Il faut demeurer fidèle à cette généreuse croyance qui, l y a trois siècles, s'est levée tout à coup comme l'espérance terrestre du genre humain : c'est que, désormais et chaque jour plus libre, son esprit, connaissant mieux et sa force et ses droits, façonnera de plus en plus le monde social à son image, et, fait pour la vérité, rendra tout, lois, sciences, mœurs, gouvernemens, de plus en plus conforme à la vérité. Voilà la foi que nos pères nous ont laissée, celle pour laquelle le sang le plus pur a coulé, celle qui peut triompher de tout, excepté de la lâcheté des esprits faibles. Des apparences nous trompent, des regrets nous abattent; mais au fond rien n'est changé, le monde est le même, tout y est toujours incertain, difficile. Il ne valait pas mieux alors qu'on espérait; mais, aujourd'hui comme alors, il reste toujours qu'il n'y a de vrai que la vérité, de raisonnable que la raison. Ce n'est que pour elle qu'il est bon de tenter quelque chose. L'ignoriez-vous, que tout était difficile? J'aime cette parole de Vauvenargues : « Le monde est ce qu'il doit être pour un être actif, c'est-à-dire fertile en obstacles. »

CHARLES DE RÉMUSAT.

UNE ANNÉE

DANS LE SAHEL

JOURNAL D'UN ABSENT.

Mustapha d'Alger, 27 octobre.

J'ai quitté la France il y a deux jours, comme je te l'écrivais de Marseille en fermant ma lettre par un adieu, et déjà je t'écris d'Afrique. J'arrive aujourd'hui 27 octobre, amené par un grand vent du nord-ouest, le seul, je crois, qu'Ulysse n'eût pas enfermé dans ses outres, le même auquel Énée sacrifia une brebis blanche, celui qu'on appelait Zéphyre, joli nom pour un très vilain vent. On l'appelle aujourd'hui mistral; il en est ainsi, hélas! de tous les souvenirs laissés dans ces parages héroïques par les odyssées grecques et latines. Les choses restent, mais la mythologie des voyages a disparu. La géographie politique a fait trois îles espagnoles des trois corps du monstrueux Géryon. La vitesse a supprimé jusqu'aux aventures; tout est plus simple, plus direct, pas du tout fabuleux et beaucoup moins charmant. La science a détrôné la poésie; l'homme a substitué sa propre force aux dieux jaloux, et nous voyageons orgueilleusement, mais assez tristement, dans la prose. La mer est ce qu'elle était; on peut dire d'elle tout le bien et tout le mal possible, car elle est encore la plus belle, la plus bleue et peut-être la plus perfide des mers du monde. *Mare sævum*, disait Salluste, qui ne faisait plus de métaphores et déjà parlait en historien des flots orageux qui le conduisaient à son gouvernement d'Afrique.

Ainsi quarante-six heures à peu près de fort roulis, un trajet trop long pour le plaisir qu'on y trouve, trop court pour donner

le temps de s'habituer à la mer, de s'y attacher et de voir changer les spectacles; l'ennui du séjour à bord, l'incommodité d'être bercé dans un lit mouvant comme par une nourrice en colère; autour de soi, des scènes d'hôpital; au dehors, des ondes grisâtres, un ciel grisâtre; de longues nuits obscures malgré les étoiles, deux journées blafardes malgré un vif soleil, un horizon confus, des dimensions douteuses à cause du point de vue placé trop bas; ni grandeur, ni beauté; des îles qui fuyaient dans le brouillard; des oiseaux qui venaient nous visiter au passage, comme des sentinelles insulaires chargées d'apprendre qui nous étions; d'autres, comme nous frileux émigrans, qui fuyaient l'hiver et nous devançaient de toute la légèreté de leurs ailes; d'autres encore, mais en petit nombre, qui croisaient notre route, remontaient au nord et naviguaient presque à fleur d'eau avec des peines inouies; une ou deux voiles à l'horizon qui se balançaient sur des collines écumeuses; un grand bruit de vent dans les voiles, de roues déchirant la mer, de balancier frappant à coups redoublés dans les entrailles du navire : — voilà, pour ne rien omettre, le bulletin de ce court voyage, un des moins héroïques à coup sûr qui aient été accomplis sur cette mer fameuse.

Ce matin même, à neuf heures, quarante-deux heures après avoir salué les côtes à demi africaines de Provence, trois heures avant d'être au port, on voyait la terre. Le premier sommet qu'on aperçoit, c'est le vieux Atlas; puis se présente la tête un peu plus voisine de la Bouzareah, puis Alger, un triangle blanchâtre sur des plateaux verts. A midi précis, l'ancre tomba sous les canons de la marine et dans des eaux paisibles. Il faisait chaud. Le vent ne soufflait plus; la mer était d'un bleu sombre, le ciel net et très coloré; je ne sais quelle odeur de benjoin remplissait l'air. Nous entrions dans un climat nouveau, et je reconnaissais cette ville charmante à son odeur. Une heure après, je roulais sur la route de Mustapha, et mon ancien ami le voiturier Slimen, que le hasard m'avait fait rencontrer à la Porte de la Marine, m'arrêtait bientôt devant une petite maison carrée, blanche et sans toiture; j'étais chez moi.

Ma première étape est donc achevée. Je viens à Alger comme au plus près, car c'est ainsi que j'entends les migrations. J'ai passé l'été dernier en Provence, dans un pays qui prépare à celui-ci et le fait désirer : des eaux sereines, un ciel exquis, et presque la vive lumière de l'Orient: je ne suis pas fâché de m'arrêter, les pieds sur la vraie terre arabe, mais à l'autre bord seulement de la mer qui me sépare de France et face à face avec le pays que je quitte. En attendant que je me déplace, je cherche un titre à ce journal. Peut-être l'appellerons-nous plus tard *journal de voyage*. Aujourd'hui soyons modeste, et nommons-le tout simplement *journal d'un absent*.

Cette lettre, mon ami, ne partira pas seule. Je viens à ce moment même de t'envoyer un messager, c'est un oiseau que j'ai recueilli en route, que j'ai ramené jusqu'ici comme un compagnon, le seul à bord dont l'intimité me fût agréable et qui fût discret. Peut-être oubliera-t-il que je l'ai sauvé du naufrage pour se souvenir seulement d'avoir été mon prisonnier. Il est entré dans ma cabine hier au soir, à la tombée de la nuit, par le hublot que j'avais ouvert pendant une courte embellie. Il était à demi mort de fatigue; de lui-même il vint se réfugier dans ma main, tant il avait peur de cette vaste mer sans limites et sans point d'appui. Je l'ai nourri comme j'ai pu, de pain qu'il n'aimait guère et de mouches auxquelles toute la nuit j'ai donné la chasse. C'est un rouge-gorge, de tous les oiseaux peut-être le plus familier, le plus humble, le plus intéressant par sa faiblesse, son vol court et ses goûts sédentaires. Où donc allait-il dans cette saison? Il retournait en France; il en revenait peut-être? Sans doute il avait son but, comme j'ai le mien. — Connais-tu, lui ai-je dit, avant de le rendre à sa destinée, avant de le remettre au vent qui l'emporte, à la mer à qui je le confie, connais-tu, sur une côte où j'aurais pu te voir, un village blanc dans un pays pâle, où l'absynthe amère croît jusqu'au bord des champs d'avoine? Connais-tu une maison silencieuse et souvent fermée, une allée de tilleuls où l'on marche peu, des sentiers sous un bois grêle où les feuilles mortes s'amassent de bonne heure, et dont les oiseaux de ton espèce font leur séjour d'automne et d'hiver? Si tu connais ce pays, cette maison champêtre qui est la mienne, retournes-y, ne fût-ce que pour un jour, et porte de mes nouvelles à ceux qui sont restés. — Je le posai sur ma fenêtre, il hésita; je l'aidai de la main; alors il ouvrit brusquement ses ailes; le vent du soir, qui soufflait de la terre, le décida sans doute à partir, et je le vis s'élancer en droite ligne vers le nord.

Adieu, mon ami, adieu pour ce soir du moins. Je commence une absence dont je ne veux pas encore déterminer la durée; mais sois tranquille : je ne viens pas au pays des Lotophages pour manger le fruit qui fait oublier la patrie.

Mustapha, 5 novembre.

A tous ceux qui me croient un voyageur, tu laisseras en effet supposer que je voyage, et tu diras que je pars. Si l'on demande où je vais, tu répondras que je suis en Afrique : c'est un mot magique qui prête aux conjectures, et qui fait rêver les amateurs de découvertes. A toi je puis avec humilité dire le fait comme il est : ce pays me plaît, il me suffit, et pour le moment je n'irai pas plus

loin que Mustapha d'Alger, c'est-à-dire à deux pas de la plage où le bateau m'a débarqué.

Je veux essayer du *chez moi* sur cette terre étrangère, où jusqu'à présent je n'ai fait que passer, dans les auberges, dans les caravansérails ou sous la tente, changeant tantôt de demeure et tantôt de bivouac, campant toujours, arrivant et partant, dans la mobilité du provisoire et en pèlerin. Cette fois je viens y vivre et l'habiter. C'est à mon avis le meilleur moyen de beaucoup connaître en voyant peu, de bien voir en observant souvent, de voyager cependant, mais comme on assiste à un spectacle, en laissant les tableaux changeans se renouveler d'eux-mêmes autour d'un point de vue fixe et d'une existence immobile. J'y verrai s'écouler toute une année peut-être, et je saurai comment les saisons se succèdent dans ce bienheureux climat, qu'on dit inaltérable. J'y prendrai des habitudes qui seront autant de liens plus étroits pour m'attacher à l'intimité des lieux. Je veux y planter mes souvenirs comme on plante un arbre, afin de demeurer de près ou de loin enraciné dans cette terre d'adoption.

A quoi bon multiplier les souvenirs, accumuler les faits, courir après les curiosités inédites, s'embarrasser de nomenclatures, d'itinéraires et de listes? Le monde extérieur est comme un dictionnaire: c'est un livre rempli de répétitions et de synonymes : beaucoup de mots équivalens pour la même idée. Les idées sont simples, les formes multiples; c'est à nous de choisir et de résumer. Quant aux endroits célèbres, je les compare à des locutions rares, luxe inutile dont le langage humain peut se priver sans y perdre rien. J'ai fait autrefois deux cents lieues pour aller vivre un mois, qui durera toujours, dans un bois de dattiers sans nom, presque inconnu, et je suis passé à deux heures de galop du tombeau numide de Syphax sans me détourner de mon chemin. Tout est dans tout. Pourquoi le résumé des pays algériens ne tiendrait-il pas dans le petit espace encadré par ma fenêtre, et ne puis-je espérer voir le peuple arabe défiler sous mes yeux par la grande route ou dans les prairies qui bordent mon jardin? Ici, comme à l'ordinaire, je trace un cercle autour de ma maison, je l'étends jusqu'où il faut pour que le monde entier soit à peu près contenu dans ses limites, et alors je me retire au fond de mon univers; tout converge au centre que j'habite, et l'imprévu vient m'y chercher. Ai-je tort? Je ne le crois pas, car cette méthode, raisonnable ou non, donne aussitôt le plus grand calme en promettant des loisirs sans bornes, et fait considérer les choses d'un regard paisible, plus attentif, pour ainsi dire accoutumé dès le premier jour. Il faut donc que tu saches que je réside à trente-cinq minutes d'Alger, assez loin de la ville, mais pas

tout à fait en pleins champs, et que je puis voir d'ici, plantée sur la colline, entre deux cyprès, la tour municipale de ma mairie.

La maison que j'habite est charmante. Elle est posée comme un observatoire entre les coteaux et le rivage, et domine un horizon merveilleux : à gauche Alger, à droite tout le bassin du golfe jusqu'au cap Matifou, qui s'indique par un point grisâtre entre le ciel et l'eau; en face de moi, la mer. Je découvre ainsi tout un côté du Sahel et tout le Hamma, c'est-à-dire une longue terrasse boisée, semée de maisons turques et doucement inclinée vers le golfe. Une petite plaine, étroite et longue comme un ruban, la rattache au rivage. C'est un pays de bocage, fertile, humide, presque partout marécageux. On y voit des prairies, des vergers, des cultures, des fermes, des maisons de plaisance aux toits plats, aux murs blanchis, des casernes transformées en métairies, d'anciens forts devenus des villages, le tout sillonné de routes, clair-semé de bouquets d'arbres et découpé par d'innombrables haies de cactus et de nopals toutes pareilles à des broderies d'argent. A l'endroit où le Sahel expire, vers l'embouchure de l'Arrach, on peut apercevoir, quand le soleil le fait briller, le massif un peu blanchâtre de la *Maison carrée*. Plus près du cap encore, on voit briller des étincelles à fleur d'eau : c'est un petit village maltais nommé le village du *Fort de l'eau;* malgré la fièvre, il prospère à quelques pas de l'endroit où la flotte de Charles-Quint prit terre et où son armée périt. Derrière la Maison carrée, on devine une étendue vide et sans mouvement, un grand espace où l'azur commence, où l'air vibre continuellement : c'est l'entrée de la Mitidja. Enfin tout à fait au fond, dans l'est, la chaîne dentelée et toujours bleue des montagnes kabyles ferme, par un dessin sévère, ce magnifique horizon de quarante lieues.

Alger se montre à l'autre extrémité du demi-cercle, au couchant, déployé de profil et descendant par échelons les degrés escarpés de sa haute colline. Quelle ville, mon cher ami! les Arabes l'appelaient *El-Bahadja,* la blanche, et comme elle est encore la bien nommée! A vrai dire, elle est déshonorée, puisqu'elle est française. L'enceinte hautaine de ses remparts turcs, cette vieille ceinture ardente et brunie, est brisée partout, et déjà ne la contient plus tout entière; la haute ville a perdu ses minarets, et peut-être y pourrait-on compter quelques toitures. Toutes les nations de l'Europe et du monde viennent aujourd'hui, par tous les vents, amarrer leurs navires de guerre et de commerce au pied de la grande mosquée; Bordj-el-Fannar n'effraie plus personne, et se pavoise du drapeau tricolore en signe de ralliement. N'importe, Alger demeure toujours la capitale et la vraie reine des Moghrebins. Elle a toujours sa Kasbah pour couronne, avec un cyprès, dernier vestige apparent

des jardins intérieurs du dey Hussein; un maigre cyprès, pointant dans le ciel comme un fil sombre, mais qui, de loin, ressemble à une aigrette sur un turban. Quoi qu'on fasse, elle est encore, et pour longtemps, j'espère, El-Bahadja, c'est-à-dire la plus blanche ville peut-être de tout l'Orient. Et quand le soleil se lève pour l'éclairer, quand elle s'illumine et se colore à ce rayon vermeil qui tous les matins lui vient de La Mecque, on la croirait sortie de la veille d'un immense bloc de marbre blanc, veiné de rose.

La ville est flanquée de ses deux forts, le fort Bab-Azoun, qui ne l'a pas défendue, et le fort de l'Empereur, Bordj-Moulaye-Hassan, qui l'a fait prendre. En avant s'étendent les faubourgs, qu'heureusement je ne vois pas d'ici. Les bâtimens de la marine, jolie ligne architecturale animée de couleurs vives, se reflètent avec des miroitemens infinis dans des eaux du bleu le plus tendre, et je puis dire que je ne perds pas un seul trait regrettable de cette silhouette exquise. Comme tu le vois, ce n'est pas l'étendue, ni l'air vif, ni la lumière qui manquent à ce panorama. Le soleil se promène tout autour de ma cellule sans y pénétrer jamais. Il y règne une ombre inviolable. Pour vis-à-vis direct, j'ai le ciel fixe du nord-est et le rideau bleu de la haute mer. Le demi-jour azuré qui descend du ciel se répand avec égalité sur les murs blancs, sur les lambris et sur le sol parqueté de faïences à fleurs. Rien n'est plus abrité ni plus ouvert, plus sonore ni plus paisible; il y a dans ce réduit, aussi favorable au repos qu'au travail, une sorte de tranquillité froide et blême, et comme une habitude de douceur qui me ravit profondément.

J'ai presque deux jardins. L'un est petit, enclos de murs, planté de rosiers, d'orangers, de caoutchoucs et d'arbres à haut feuillage qui vont me prêter de l'ombre pendant tout l'hiver, ce qui fait que par reconnaissance au moins j'en apprendrai le nom. Au fond, j'ai une écurie avec des chevaux, et toute une compagnie de pigeons blancs et bleus est baraquée au-dessus de la niche du chien de garde. On ne saurait être plus propriétaire. Mon second jardin n'est, à proprement parler, qu'un parterre enclavé dans un pré pâturé que des pluies récentes ont fait un peu reverdir, et qui commence à se garnir de mauves sauvages. Un troupeau de vaches plus décharnées que les animaux de Karel et de Berghem s'y promènent tout le jour, tondant l'herbe à mesure qu'elle pousse, et léchant la terre aux endroits stériles. Ces petites bêtes aux os saillans me rappellent les cantons pauvres de la France, et dans les dispositions d'esprit où je suis, ce souvenir est loin de me déplaire. Quelquefois deux ou trois chameaux noirâtres et galeux, escortés d'un petit ânon tout à fait étrange à cause de la longueur de ses poils, s'y

rencontrent avec le troupeau des bêtes à cornes. L'âne se couche et s'endort. Les grands animaux bossus y passent de longues heures dans des méditations de derviche. Le berger est un jeune Arabe habillé de blanc, beau de visage, et dont la *chachia* brille de loin parmi les cactus, comme une fleur singulière de couleur écarlate.

Au surplus, tout me charme dans ce pays, je n'ai pas à te l'apprendre. La saison est magnifique; l'étonnante beauté du ciel embellirait même un pays sans grâce. L'été continue, quoique nous soyons en novembre. L'humidité de la nuit rafraîchit la terre en attendant la pluie, que rien ne fait prévoir. L'année s'achèvera sans tristesse; l'hiver viendra sans qu'on s'en aperçoive et qu'on le redoute. Pourquoi la vie humaine ne finit-elle pas comme les automnes d'Afrique, par un ciel clair, avec des vents tièdes, sans décrépitude ni pressentimens?

8 novembre.

Mon voisinage est des plus singuliers, et peut faire imaginer de quoi se compose une colonie qui naît. De toutes les maisons qui m'entourent, il n'y en a pas deux qui se ressemblent, ni dont les habitans soient de même race. On y parle à peu près toutes les langues, et je crois qu'on y pourrait trouver tous les degrés à peu près de l'aisance et de la misère. Les industries y sont incompréhensibles, les habitudes équivoques; les existences y prennent la forme d'un mystère.

Mais de toutes ces demeures bizarres, la plus étrange est sans contredit une petite maison d'aspect funeste, dévastée, horriblement malpropre et située à quelques pas de la mienne. Elle est occupée par une légion d'oiseaux de basse-cour, poulets, pigeons, pintades, jusqu'à des oies. Le matin, toute cette famille emplumée s'échappe à la fois par toutes les issues, portes et fenêtres. Les plus agiles se précipitent de l'étage en volant. La journée finie, chacun revient au gîte, et le soleil n'est pas couché que la dernière poule a regagné son perchoir. Quelquefois cependant un homme paraît au seuil de la maison; il siffle pour appeler les oiseaux dispersés, et jette, en faisant un cercle avec le bras, des poignées de grains dans la prairie. Avec des yeux bleus, des cheveux blonds, il conserve, malgré le hâle, le teint rosé d'un homme à peau blanche. Il est vêtu de toile et coiffé d'une casquette sans bords; il fume à grosses bouffées dans une pipe allemande. Mon domestique, qui ne connaît de lui que son prénom, m'apprend qu'il est Polonais, et que depuis plusieurs années il habite cette volière. Tous les jours, à la même heure, je l'aperçois qui rentre en compagnie de gens inconnus dans le voisinage, mis pauvrement et parlant très bas. Une douce odeur

de tabac maure se mêle alors aux fortes exhalaisons de ce taudis. On n'y allume jamais ni feu ni lumière, mais on y fume et l'on y cause; puis, quand la soirée s'est écoulée dans des conversations en sourdine, la triste maison ne fait plus aucun bruit. La nuit seulement, depuis minuit jusqu'à l'aurore, on entend des coqs qui chantent au-dessus de ce rendez-vous d'exilés. Si les hôtes de ce lieu misérable n'ont pas d'autre hôtellerie sur la terre étrangère, ils sont à plaindre; mais je me demande par quelle rencontre cruelle tous ces oiseaux sont placés sous la garde de gens qui probablement n'ont pas toujours dîné.

Mustapha, 10 novembre.

Il y a deux villes dans Alger : la ville française, ou, pour mieux dire, européenne, qui occupe les bas quartiers et se prolonge aujourd'hui sans interruption jusqu'au faubourg de l'Agha; la ville arabe, qui n'a pas dépassé la limite des murailles turques, et se presse comme autrefois autour de la Kasbah, où les zouaves ont remplacé les janissaires.

La France a pris de la vieille enceinte tout ce qui lui convenait, tout ce qui touchait à la marine ou commandait les portes, tout ce qui était à peu près horizontal, facile à dégager, d'un accès commode; elle a pris la Djenina, qu'elle a rasée, et l'ancien palais des pachas, dont elle a fait la maison de ses gouverneurs; elle a détruit les bagnes, réparé les forts, transformé le môle, agrandi le port; elle a créé une petite rue de Rivoli avec les rues Bab-Azoun et Bab-el-Oued, et l'a peuplée comme elle a pu de contrefaçons parisiennes; elle a fait un choix dans les mosquées, laissant les unes au Koran, donnant les autres à l'Évangile. Tout ce qui était administration civile et religieuse, la magistrature et le haut clergé, elle l'a maintenu sous ses yeux et dans sa main; garantissant à chacun la liberté de sa foi religieuse et morale, elle a voulu que les tribunaux et les cultes fussent mitoyens, et, pour mieux exprimer par un petit fait l'idée qui préside à sa politique, elle a permis à ses prêtres catholiques de porter la longue barbe virile des ulémas et des rabbins. Elle a coupé en deux, mais par nécessité seulement, les escaliers qui font communiquer la basse ville avec la haute; elle a conservé les bazars au milieu des nouvelles rues marchandes, afin de mêler les industries par le contact, et pour que l'exemple du travail en commun servît à tous. Des places ont été créées, comme autant de centres de fusion pour les deux races : la porte Bab-Azoun, où l'on suspendait à côté de leurs têtes les corps décapités, a été détruite; les remparts sont tombés; le marché au savon, où se donnaient rendez-vous tous les mendians de la ville, est devenu

la place du théâtre; ce théâtre existe, et, pour le construire, nos ingénieurs ont transformé en terrasse l'énorme rampe qui formait le glacis escarpé du rempart turc. Les anciennes limites une fois franchies, l'œuvre s'est continuée du côté de l'est, la mer lui faisant obstacle à l'ouest et au nord. De vastes faubourgs relient Alger au *Jardin d'essai*. Enfin la Porte-Neuve (Bab-el-Djeddid), celle-là même par laquelle l'armée de 1830 est entrée, reportée plus loin, se nomme aujourd'hui *porte d'Isly*, et la statue du maréchal agronome est placée là comme un emblème définitif de victoire et de possession.

Voilà pour la ville française. L'autre, on l'oublie; ne pouvant supprimer le peuple qui l'habite, nous lui laissons tout juste de quoi se loger, c'est-à-dire le belvédère élevé des anciens pirates. Il y diminue de lui-même, se serrant encore instinctivement contre son palladium inutile, et regardant avec un regret inconsolable la mer qui n'est plus à lui.

Entre ces deux villes si distinctes, il n'y a d'autres barrières, après tant d'années, que ce qui subsiste entre les races de défiance et d'antipathies; cela suffit pour les séparer. Elles se touchent, elles se tiennent dans le plus étroit voisinage, sans pour cela se confondre ni correspondre autrement que par ce qu'elles ont de pire, la boue de leurs ruisseaux et leurs vices. En bas, le peuple algérien est chez nous; en haut, nous pouvons croire encore, à l'heure qu'il est, que nous sommes chez les Algériens. Ici, on parle toutes les langues de l'Europe; là, on ne parle que la langue insociable de l'Orient. De l'une à l'autre, et comme à moitié chemin des deux villes, circule un idiome international et barbare, appelé de ce nom de *sabir*, qui lui-même est figuratif et veut dire « comprendre. » Se comprend-on? se comprendra-t-on jamais? Je ne le crois pas. Il y a des attractions impossibles en morale comme en chimie, et toute la politique des siècles ne changera pas en loi d'amour la loi des inimitiés humaines. La paix est faite en apparence, mais à quel prix? Durera-t-elle? et que produira-t-elle? Grande question qui se débat en Algérie comme ailleurs, partout où l'Occident partage un pouce de territoire avec l'Orient, où le Nord se trouve, par des compétitions fortuites, face à face avec son éternel ennemi le Midi. Nous n'empêcherons pas les fils ennemis de Jocaste de se haïr, de se combattre et de s'entre-tuer. Ils se sont battus dans le ventre de leur mère, et la flamme de leur bûcher se partagera par une antipathie qui survivra jusque dans leur cendre.

Au fond, les Arabes, — nos voisins du moins, ceux que nous appelons les nôtres, — demandent peu de chose; par malheur, ce peu de chose, nous ne saurions le leur accorder. Ils demandent l'inté-

grité et la tranquillité de leur dernier asile, où qu'il soit, et si petit qu'il soit, dans les villes comme dans les campagnes, même à la condition d'en payer le loyer, comme ils ont fait depuis trois siècles, et tant bien que mal, entre les mains des Turcs, qui ne nous valaient pas comme propriétaires. Ils voudraient n'être pas gênés, coudoyés, surveillés, vivre à leur guise, se conduire à leur fantaisie, faire en tout ce que faisaient leurs pères, posséder sans qu'on cadastre leurs terres, bâtir sans qu'on aligne leurs rues, voyager sans qu'on observe leurs démarches, naître sans qu'on les enregistre, grandir sans qu'on les vaccine, et mourir sans formalités. Comme indemnité de ce que la civilisation leur a pris, ils revendiquent le droit d'être nus, d'être indigens, de mendier aux portes, de coucher à la belle étoile, de déserter les marchés, de laisser les champs en friche, de mépriser le sol dont on les a dépossédés, et de fuir une terre qui ne les a pas protégés. Ceux qui possèdent cachent et thésaurisent; ceux qui n'ont plus rien se réfugient dans leur misère, et de tous les droits qu'ils ont perdus, celui qui leur tient le plus au cœur peut-être, c'est le droit de se résigner et l'indépendance de leur pauvreté.

Je me souviens un soir, pendant un séjour que je fis à Blidah, d'avoir rencontré, près de la porte d'Alger, un Arabe qui faisait ses dispositions pour passer la nuit. Il était vieux, fort misérable, mal couvert de haillons qui le cachaient à peine, harassé comme s'il eût fait une longue étape; il rôdait autour du rempart, évitant d'être vu par les sentinelles, et cherchant parmi les cailloux de la route un petit coin pour s'y coucher. Dès qu'il m'aperçut, il se leva et me demanda comme une aumône la permission de rester là. — Tu ferais mieux d'entrer dans la ville, lui dis-je, et d'aller loger au Fondouk. — Il me regarda sans me répondre, prit son bâton, qu'il avait déjà posé par terre, renoua sa sacoche autour de ses reins, et s'éloigna dans un silence farouche. Je le rappelai, mais en vain; il refusait une hospitalité offerte dans nos murs, et ma pitié le faisait fuir.

Ce que ces proscrits volontaires détestent en nous, car ils nous détestent, ce n'est donc pas notre administration, plus équitable que celle des Turcs, notre justice moins vénale, notre religion tolérante envers la leur; ce n'est pas notre industrie, dont ils pourraient profiter, notre commerce, qui leur offre des moyens d'échange; ce n'est pas non plus l'autorité, car ils ont la longue habitude de la soumission, la force ne leur a jamais déplu, et, comme les enfans, ils accepteraient l'obéissance, sauf à désobéir souvent. Ce qu'ils détestent, c'est notre voisinage, c'est-à-dire nous-mêmes; ce sont nos allures, nos coutumes, notre caractère, notre génie. Ils redoutent jusqu'à nos bienfaits. Ne pouvant nous exterminer, ils nous subis-

sent; ne pouvant nous fuir, ils nous évitent. Leur principe, leur maxime, leur méthode est de se taire, de disparaître le plus possible et de se faire oublier.

On a donc oublié la haute ville, et j'y reviens après ce long détour. En devenant inutile, elle échappe aux projets qu'on aurait eus de la rendre française, et la voilà sauvée des démolisseurs et des architectes. Le vieux Alger n'est pas détruit; à considérer les choses au point de vue pittoresque, ce qu'on avait de mieux à faire, c'était de respecter ce dernier monument de l'architecture et de l'existence arabes, le seul peut-être, avec Constantine, qui subsiste en Algérie, non pas intact, mais reconnaissable.

C'est l'ancienne porte Bab-el-Djeddid qui marque à peu près d'une façon visible le point de séparation des deux villes. Il y a précisément à cet endroit une petite place solitaire, sorte de terrain neutre où les gamins français fraternisent avec les enfans maures, où des Juifs, les plus concilians de tous les hommes en matière de nationalité, vendent de la ferraille et de vieux clous. Ici aboutissent les rues qui montent à la Kasbah et celles qui descendent vers le port; ici expirent les coutumes, les industries, les bruits, jusqu'aux odeurs des deux mondes.

A droite, les rues plongeantes mènent en Europe. — Tu te rappelles ces quartiers pauvres, bruyans et mesquins, mal habités, mal famés, avec des volets verts, des enseignes ridicules et des modes inconnues; ces rues suspectes, peuplées de maisons suspectes, de matelots qui rôdent, d'industriels sans industrie, d'agens de police en observation; ces bruits cosmopolites, émigrans qui pérorent dans des patois violens, Juifs qui se querellent, femmes qui jurent, fruitiers espagnols qui chantent des chansons obscènes en s'accompagnant sur la guitare de Blanca. En résumé, on retrouve ici les habitudes triviales, les mœurs bâtardes, la parodie de nos petites bourgades de province avec la dépravation des grandes villes, la misère mal portée, l'indigence à l'état de vice, le vice à l'état de laideur.

A l'opposite de cette colonie sans nom, on voit s'ouvrir discrètement les quartiers recueillis du vieux Alger, et monter des rues bizarres comme autant d'escaliers mystérieux qui conduiraient au silence. La transition est si rapide, le changement de lieu est si complet, que tout d'abord on aperçoit du peuple arabe les meilleurs côtés, les plus beaux, ceux qui font précisément contraste avec le triste échantillon de notre état social. Ce peuple a pour lui un privilége unique, et qui malgré tout le grandit : c'est qu'il échappe au ridicule. Il est pauvre sans être indigent, il est sordide sans trivialité. Sa malpropreté touche au grandiose; ses mendians sont deve-

nus épiques : il y a toujours en lui du Lazare et du Job. Il est grave, il est violent; jamais il n'est ni bête, ni grossier. Toujours pittoresque dans le bon sens du mot, artiste sans en donner la preuve autrement que par sa tenue, naturellement, et par je ne sais quel instinct supérieur, il relève jusqu'à ses défauts et prête à ses petitesses l'énergie des difformités. Ses passions, qui sont à peu près les nôtres, ont un tour plus grand qui les rend presque intéressantes, même quand elles sont coupables. Il est effréné dans ses mœurs, mais il n'a pas de cabaret, ce qui purge au moins ses débauches de l'odeur du vin. Il sait se taire, autre qualité rare que nous n'avons pas; il peut par là se passer d'esprit. « *La parole est d'argent, le silence est d'or,* » c'est une de ses maximes. Il a la dignité naturelle du corps, le sérieux du langage, la solennité du salut, le courage absolu dans sa dévotion : il est sauvage, inculte, ignorant; mais en revanche il touche aux deux extrêmes de l'esprit humain, l'enfance et le génie, par une faculté sans pareille, l'amour du merveilleux. Enfin ses dons extérieurs font de lui un type accompli de la beauté humaine, et pour des yeux exigeans c'est bien quelque chose.

Tous ces attributs, il les garde; toutes ces qualités, il les conserve sans en rien perdre, avec une force de résistance ou d'inertie qui de toutes les forces est la plus invincible. On en peut juger ici, où son obstination n'a pas faibli plus qu'ailleurs, quoiqu'il eût toutes les raisons possibles d'être policé malgré lui-même, d'être usé par les contacts et de s'effacer. Il a tout retenu comme au premier jour, ses usages, ses superstitions, son costume, et la mise en scène à peu près complète de cette existence opiniâtre dans la religion du passé. On pourra le déposséder entièrement, l'expulser de son dernier refuge, sans obtenir de lui quoi que ce soit qui ressemble à l'abandon de lui-même. On l'anéantira plutôt que de le faire abdiquer: je le répète. il disparaîtra avant de se mêler à nous.

En attendant, cerné de toutes parts, serré de près, j'allais dire étranglé, par une colonie envahissante, par des casernes et des corps de garde dont il n'a d'ailleurs qu'un vague souci, mais éloigné volontairement du cours réel des choses, et rebelle à tout progrès, indifférent même aux destinées qu'on lui prépare, aussi libre néanmoins que peut l'être un peuple exproprié, sans commerce, presque sans industrie, il subsiste en vertu de son immobilité même et dans un état voisin de la ruine, sans qu'on puisse imaginer s'il désespère ou s'il attend. Quel que soit le sentiment vrai qui se cache sous la profonde impassibilité de ces quelques milliers d'hommes, isolés désormais parmi nous, désarmés, et qui n'existent plus que par tolérance, il leur reste encore un moyen de défense insaisissable :

ils sont patiens, et la patience arabe est une arme de trempe extraordinaire dont le secret leur appartient, comme celui de leur acier. Ils sont donc là, tels qu'on les a vus de tout temps, dans leurs rues sombres, fuyant le soleil, tenant plus que jamais leurs maisons closes, négligeant le trafic, économisant leurs besoins, s'environnant de solitude par précaution contre la foule, se prémunissant par le silence contre les envahissemens d'un fléau aussi grand pour eux que tous les autres, les importuns.

Leur ville, dont la construction même est le plus significatif des emblêmes, leur *ville blanche* les abrite, à peu près comme le burnouss national les habille, d'une enveloppe uniforme et grossière. Des rues en forme de défilés, obscures et fréquemment voûtées; des maisons sans fenêtres, des portes basses; des échoppes de la plus pauvre apparence; des marchandises empilées pêle-mêle, comme si le marchand avait peur de les montrer; des industries presque sans outils, certains petits commerces risibles, quelquefois des richesses au fond d'un chausson; pas de jardins, pas de verdure, à peine un pied mourant de vigne ou de figuier qui croupit dans les décombres des carrefours; des mosquées qu'on ne voit pas, des bains où l'on va mystérieusement, une seule masse compacte et confuse de maçonnerie, bâtie comme un sépulcre, où la vie se dérobe, où la gaieté craindrait de se faire entendre : telle est l'étrange cité où vit, où s'éteint plutôt un peuple qui ne fut jamais aussi grand qu'on l'a cru, mais qui fut riche, actif, entreprenant. J'ai parlé de sépulcre, et j'ai dit vrai. L'Arabe croit vivre dans sa ville blanche; il s'y enterre, enseveli dans une inaction qui l'épuise, accablé de ce silence même qui me charme, enveloppé de réticences et mourant de langueur.

Tu sais à quoi se réduit ce qu'on aperçoit de sa vie publique, ce que j'appelle par analogie son industrie ou son commerce; la statistique est ici des plus simples : des brodeurs sur étoffes, des cordonniers, des marchands de chaux, des bijoutiers du dernier ordre, des grainetiers vendant à la fois des épices et du tabac; des fruitiers approvisionnés, suivant la saison, d'oranges ou de pastèques, de bananes ou d'artichauts; quelques laiteries, des barbiers surtout, des boulangeries banales et des cafés. Cette énumération, qui n'est pas complète, donne au moins la mesure assez exacte des besoins; elle définit mieux que toutes les redites les causes matérielles de cette tranquillité sans exemple où ce peuple se complaît, et c'est la seule chose qui m'importe en ce récit.

Quant à la vie privée, elle est, comme dans tout l'Orient, protégée par des murs impénétrables. Il en est des maisons particulières comme des boutiques; même apparence discrète et même

incurie à l'extérieur. Les portes ne s'ouvrent jamais qu'à demi, et retombent d'elles-mêmes par leur propre poids. Tout est ombrageux dans ces constructions singulières admirablement complices des cachoteries du maître; les fenêtres ont des barreaux, et toute sorte de précautions sont prises aussi bien contre les indiscrétions du dehors que contre les curiosités du dedans. Derrière ces clôtures taciturnes, ces portes massives comme des portes de citadelles, ces guichets barricadés avec du fer, il y a des choses qu'on ignore, il y a les deux grands mystères de ce pays-ci, la fortune mobilière et les femmes. De l'une et des autres, on ne connaît presque rien. L'argent circule à peine, les femmes sortent peu. L'argent ne se montre guère que pour passer d'une main arabe dans une main arabe, pour se convertir en petite consommation ou en bijoux. Les femmes ne sortent que voilées, et leur rendez-vous le plus habituel est un lieu d'asile inviolable : ce sont les bains. Des rideaux de mousseline légère qui se soulèvent au vent de la rue, des fleurs soignées dans un pot de faïence de forme bizarre, voilà à peu près tout ce qu'on aperçoit de ces gynécées, qui nous font rêver. On entend sortir de ces retraites des bruits qui ne sont plus des bruits, ou des chuchotemens qu'on prendrait pour des soupirs. Tantôt c'est une voix qui parle à travers une ouverture cachée, ou qui descend de la terrasse et qui semble voltiger au-dessus de la rue comme la voix d'un oiseau invisible; tantôt la plainte d'un enfant qui se lamente dans une langue déjà singulière, et dont le balbutiement mêlé de pleurs n'a plus de signification pour une oreille étrangère. Ou bien c'est un son d'instrument, le bruit mat des *darboukas*, qui marque avec lenteur la mesure d'un chant qu'on n'entend pas, et dont la note unique et scandée comme une rime sourde semble accompagner la mélodie d'un rêve. La captivité se console ainsi, en rêvant d'une liberté qu'elle n'a jamais eue et qu'elle ne peut comprendre.

Il y a un proverbe arabe qui dit : *Quand la femme a vu l'hôte, elle ne veut plus de son mari.* Les Arabes ont un livre de la sagesse à leur usage, et toute la politique conjugale est réglée sur ce précepte. Il est donc bien convenu que, délicieuse ou non pour ceux qui l'habitent, luxueuse ou pauvre, une maison d'Arabe est une prison à forte serrure, et fermée comme un coffre-fort. Le maître avare en a la clé; il y renferme ensemble tous ses secrets, et nul ne sait, nul ne peut dire ce qu'il possède, ni combien, ni quel en est le prix.

Beaucoup plus tolérans que les Arabes, les Juifs et les nègres permettent à leurs femmes de sortir sans voiles. Les Juives sont belles; à l'inverse des Mauresques, on les voit partout, aux fontaines, sur le seuil des portes, devant les boutiques, ou réunies autour des bou-

langeries banales à l'heure où les galettes sont tirées du four. Elles s'en vont alors, soit avec leur cruche remplie, soit avec leur planche au pain, traînant leurs pieds nus dans des sandales sans quartiers, leur long corps serré dans des fourreaux de soie de couleur sombre, et portant toutes, comme des veuves, un bandeau noir sur leurs cheveux nattés. Elles marchent le visage au vent, et ces femmes en robe collante, aux joues découvertes, aux beaux yeux fixes, accoutumées aux hardiesses du regard, semblent toutes singulières dans ce monde universellement voilé. Grandes et bien faites, elles ont le port languissant, les traits réguliers, peut-être un peu fades, les bras gros et rouges, assez propres d'ailleurs, mais avec les talons sales; il faut bien que leurs admirateurs, qui sont nombreux, pardonnent quelque chose à cette infirmité des Juifs du bas peuple : heureux encore quand leur malpropreté n'apparaît qu'au talon, comme l'humanité d'Achille. De petites filles mal tenues, dans des accoutremens plus somptueux que choisis, accompagnent ces matrones aux corps minces, qu'on prendrait pour leurs sœurs aînées. La peau rose de ces enfans ne blémit pas à l'action de la chaleur, comme celle des petits Maures; leurs joues s'empourprent aisément, et, comme une forêt de cheveux roux accompagne ordinairement le teint de ces visages où le sang fleurit, ces têtes enluminées et coiffées d'une sorte de broussaille ardente sont d'un effet qu'on imagine malaisément, surtout quand le soleil les enflamme.

Quant aux négresses, ce sont, comme les nègres, des êtres à part. Elles arpentent les rues lestement, d'un pas viril, ne bronchant jamais sous leur charge et marchant avec l'aplomb propre aux gens dont l'allure est aisée, le geste libre et le cœur à l'abri des tristesses. Elles ont beaucoup de gorge, le buste long, les reins énormes : la nature les a destinées à leurs doubles fonctions de nourrices et de bêtes de somme. — *Anesse le jour, femme la nuit,* — dit un proverbe local, qui s'applique aux négresses aussi justement qu'à la femme arabe. Leur maintien, composé d'un dandinement difficile à décrire, met encore en relief la robuste opulence de leurs formes, et leurs haïks quadrillés de blanc flottent, comme un voile nuptial, autour de ces grands corps immodestes.

La ville arabe nous offre donc à peu près les mœurs, les habitudes extérieures ou domestiques d'autrefois; c'est à peu près l'Alger des Turcs, réduit seulement, appauvri et n'ayant plus que le simulacre d'un état social. Quand on entre d'emblée dans cette ville, quand on y pénètre, comme je le fais habituellement, par une brèche ouverte à mi-côte et sans passer par les quartiers francs, quand on oublie l'histoire au milieu de la bizarrerie du présent et les ruines pour ne considérer que ce qui survit, on peut encore se procurer

des illusions de quelques heures, et ces illusions me suffisent. N'existât-il plus qu'un Arabe, on pourrait, d'après l'individu, retrouver le caractère physique et moral du peuple; ne restât-il qu'une rue de cette ville, originale même en Orient, on pourrait, à la rigueur, reconstituer l'Alger d'Omar et du dey Hussein. L'Alger politique est plus difficile à recomposer : c'est un fantôme turc qui s'est évanoui avec les Turcs, et dont l'existence, trop réelle pourtant, semblait improbable même de leur vivant.

J'ai fait aujourd'hui ma visite ordinaire et presque quotidienne au vieux Alger. En pareil cas, je ne m'occupe ni d'histoire ni d'archéologie. J'y vais très naïvement, comme au spectacle; peu m'importe que la pièce soit vieillie, pourvu qu'elle m'intéresse encore et me paraisse nouvelle. D'ailleurs je ne suis pas difficile en fait de nouveautés. Ce que je n'ai pas vu par moi-même est pour moi l'inconnu, et si j'en parle innocemment, comme on parlerait d'une découverte, c'est qu'à tort ou à raison, j'estime qu'en fait d'art il n'y a pas de redites à craindre. Tout est vieux et tout est nouveau; les choses changent avec le point de vue : il n'y a de définitif et d'absolu que les lois du beau. Heureusement pour nous, l'art n'épuise rien : il transforme tout ce qu'il touche, il ajoute aux choses plus encore qu'il ne leur enlève; il renouvellerait, plutôt que de l'épuiser, la source intarissable des idées. Le jour où paraît une œuvre d'art, fût-elle accomplie, chacun peut dire, avec l'ambition de poursuivre la sienne et la certitude de ne répéter personne, que cette œuvre est à refaire, ce qui est très encourageant pour l'esprit humain. Il en est de nos problèmes d'art comme de toutes choses : combien de vérités, aussi âgées que le monde, et qui, si Dieu ne nous aide, seront encore à définir dans mille ans!

Voici donc la promenade que j'ai faite aujourd'hui : d'abord je suis parti de ma maison, que tu connais à peine, et j'ai suivi une route, que tu connais mal, en voiturin, selon les usages du pays, car on aurait tort de se refuser un moyen de transport, moins commode, il est vrai, que la promenade à pied, mais de beaucoup plus expéditif et plus gai, surtout quand on voyage en compagnie. Le voiturin d'Alger est une voiture à claire-voie, faite exprès pour le midi, qui vous abrite à peu près comme un parasol et vous évente avec des rideaux toujours agités. Ces carrioles, aujourd'hui très nombreuses, surtout dans la banlieue que j'habite, sont aussi peu suspendues que possible, vont horriblement vite, et, chose incroyable, ne versent jamais. Ce sont de petits omnibus au coffre large assis sur des roues grêles, menés par de petites rosses barbes à tous crins, efflanquées, haletantes, ayant la maigreur, la coupe aiguë et la vive allure des hirondelles. On les appelle des *corricolos*.

Jamais nom ne fut plus exact, car elles vont toujours au galop, courant sur un lit de poussière, volant comme un char mythologique au milieu d'un nuage, avec un bruit aérien tout particulier de grelots, de claquemens de vitre et de coups de fouet. On dirait que chaque voiture porte un message. Que le cocher soit Provençal, Espagnol ou Maure, la vitesse est la même; la seule chose qui varie, ce sont les procédés pour l'obtenir. Le Provençal aiguillonne son attelage avec des blasphèmes, l'Espagnol le harcelle à coups de lanières, le Maure l'épouvante avec un cri du gosier effrayant. Lucrative ou non, cette industrie pleine de verve a pour effet le plus certain de mettre également tous les voituriers de bonne humeur.

C'était Slimen en personne qui me conduisait dans son voiturin peint en jaune clair, et appelé la *Gazelle*. Slimen est un jeune Maure qui se civilise. Il parle français, regarde effrontément les étrangères et s'arrête aux cabarets pour y boire du vin. Il était frais rasé, dispos, joyeux, tout habillé des couleurs de l'aurore, culotte blanche, veste gris-perle, écharpe rose, et portait, comme une femme au bal, une fleur de grenadier piquée près de l'oreille. Menant son équipage d'une main, de l'autre il fumait une cigarette, et chaque fois qu'il ouvrait la bouche pour exciter ses bêtes, des bouffées odorantes lui sortaient des lèvres. J'avais pour voisin de droite un vieux Maure à figure courtoise, qui rentrait honnêtement de son jardin avec une récolte d'oignons et d'oranges mêlés confusément dans un cabas de paille. En face de moi, un nègre maçon, éclaboussé de chaux vive, se dandinait au cahot des roues, souriant à des idées joyeuses qui lui remontaient à tout propos dans l'esprit. Au fond, trois Mauresques de mine évaporée babillaient sous leurs masques blancs; elles sentaient le musc et la pâtisserie, et leurs haïks s'échappaient par les fenêtres comme de légers pavillons.

Ainsi attelé, ainsi conduit, ainsi accompagné, par un beau temps, par un beau soleil, l'air matinal entrant à pleines portières, égayé moi-même et comme enivré par la sensation de la vitesse, emporté dans un tourbillon mêlé de lumière, de poudre ardente et de bruit, j'aurais pu me croire entraîné vers la ville la plus vivante et la plus joyeuse de la terre. La route est sans ombre, et tout ce qui l'avoisine est poudré à blanc. Les deux berges sont garnies d'aloès qui n'ont plus ni forme animée ni couleur, et d'oliviers plus pâles que des saules; l'extrémité se perd dans une perspective noyée de blancheurs et de brume. Partout où quelque chose remue sur cette longue traînée de poussière, rendue plus subtile encore après six mois de sécheresse, on voit s'élever des nuages, et quand le moindre vent passe sur la campagne, la tête alourdie des vieux arbres semble se dissoudre en fumée. Quelquefois on côtoie la mer; plus loin,

c'est le faubourg de l'Agha, bordé de restaurans, de buvettes et d'auberges, qui forment depuis le champ de manœuvre jusqu'à Alger, et comme pour scandaliser la ville sobre où l'on buvait de l'eau, une sorte d'avenue sacrilége consacrée surtout à la vendange; puis des terrains vagues où bivouaquent tout le jour des bataillons d'ânier avec leurs ânes, venus les uns et les autres des tribus, et non pas des plus riches; enfin un endroit désolé, consumé de soleil, calciné même en plein hiver, pareil, pour la couleur et pour le désordre, à un vaste foyer dont il ne resterait plus que les cendres. Au fond se cache une petite fontaine en maçonnerie blanche, tandis que près de la route, accroupies, quelque temps qu'il fasse, sur un tertre nu, des négresses marchandes de galettes attendent, rangées en ligne et dans une tenue sinistre, la chance impossible d'un ânier qui voudrait manger. A droite, le vieux fort turc, qui sert aujourd'hui de pénitencier militaire, s'élève au milieu d'un fourré d'aloès pareil à des faisceaux de sabres brisés, et tourne du côté de la mer ses embrasures armées. La mer, qui de distance en distance continue d'apparaître, est splendide, d'un azur doux, moiré de larges raies couleur de nacre. Des chevaux s'y baignent, la queue au vent, la tête haute, les crins abondans et peignés comme des cheveux de femme. Ils entrent dans l'eau jusqu'au ventre, et se cabrent sous leurs palefreniers. A l'horizon, des voiles maltaises découpent leur triangle blanc, pareil aux ailes relevées en ciseaux d'un goëland qui pêche.

Un peu plus loin commence un second faubourg, ou, pour mieux dire, l'Alger moderne, grande rue droite, avec des maisons à six étages, quelque chose comme un tronçon de rue des Batignolles. Un palmier subsiste en cet endroit, tu le connais; il est toujours là, le pied muré dans un bloc de plâtre qui le déshonore et ne l'empêchera pas de mourir. Son large éventail ne reverdit plus, les noires fumées tourbillonnent autour de sa tête stérile, la pluie froide des durs hivers crispe son feuillage hérissé; il ressemble au peuple qui l'a planté; comme lui, il est morne, mais il dure; peut-être lui survivra-t-il. Le mouvement augmente et fait pressentir une ville. Voici le bureau arabe, ancienne maison turque, toute blanche, très pittoresque, autour de laquelle il y a toujours un va-et-vient de cavaliers, de messagers avec leur gibecière en sautoir, de chaouchs armés de cannes, de spahis en livrée rouge. En face, c'est une boucherie, avec de maigres animaux parqués le long du mur et liés par les cornes à des anneaux. La porte est ouverte et permet d'entendre des cris d'agonie. Des égorgeurs à mine farouche, le couteau dans les dents, saisissent des moutons pantelans, et les emportent avec des gestes de Médée. Ce sont des Mzabites, car le désert fournit à

la fois les meilleurs moutons et les meilleurs bouchers. Ils sont très noirs sans être nègres, et leur peau foncée se teignant en violet dans ces rouges ablutions de l'abattoir, on les dirait barbouillés de lie plutôt que de sang.

La route ici, presque impossible à décrire, s'encombre à ce point qu'on aurait de la peine même à noter les choses qui passent. Ce sont des promeneurs à pied, des gens à cheval, des chariots militaires chargés de fourrage, des fourgons chargés de munitions marchant sous escorte, des mendians couvrant les trottoirs : une foule paisible, ce sont des Arabes; une foule turbulente, ce sont les Européens; par-ci, par-là, des chameaux que ce tumulte effraie et qui regimbent, des processions de femmes allant à la mer, et des légions d'enfans de toute race dont le plaisir, ici comme ailleurs, est de circuler dans les cohues. Au beau milieu de ce carrefour, et sans se désunir, défilent à chaque minute des troupeaux de petits ânes qu'on emploie à charrier du sable, les uns rentrant en ville avec leurs paniers pleins, les autres revenant les paniers vides et courant à la sablière. Les conducteurs, Biskris pour la plupart, portent la calotte de feutre, la jaquette flottante et le tablier de cuir ou le sarrau des portefaix. C'est une race bonne à connaître, car on la retrouve partout avec des habitudes qui lui sont propres. Ces âniers ont aussi leur cri, un cri du gosier, bizarre, aigu, imité des bêtes fauves, et combiné pour accélérer par la frayeur le pas docile et régulier de leur convoi. Quand les ânes sont chargés, ils suivent à pied, prenant le trot quand ceux-ci trottent; mais au retour ils enfourchent leurs bêtes, et se font impitoyablement porter par ces petites montures de la grosseur d'un grand mouton. Assis tout à fait sur la croupe, leur bâton piqué dans une écorchure de la peau, plaie qu'ils enveniment sans cesse pour la rendre plus sensible, très fiers et très droits, comme s'ils maniaient des chevaux de prix, et serrant entre leurs jambes trop longues l'échine endolorie du baudet, ils n'ont qu'à poser leur talon, qui touche à terre, ou à le relever, pour se trouver alternativement à pied ou montés. Ils se délassent ainsi en écrasant sous leur taille le petit animal courageux, et au moindre cri, au moindre signal, toute la bande s'élance à la fois en droite ligne, les oreilles en arrière, avec ce bruit sec et précipité d'un troupeau de moutons qui fuit.

L'entrée d'Alger, ce qui s'appelle encore Bab-Azoun en souvenir de la porte rasée depuis longtemps, se montre enfin très confusément à travers un nuage de poussière enflammé par le soleil direct du matin. Arrivé là, on n'a plus qu'à mettre pied à terre, qu'à régler le prix de sa place, qui est de cinq sous, monnaie de France, et qu'à monter jusqu'à l'ancienne Bab-el-Djeddid. On a fait, en quel-

ques minutes, un long voyage, car aussitôt après on se trouve à deux cents lieues d'Europe.

Il était dix heures à peu près, quand, ce matin, j'atteignis le but de mes promenades habituelles. Le soleil montait, l'ombre insensiblement se retirait au fond des rues, et l'obscurité qui s'amassait sous les voûtes, la profondeur assombrie des boutiques, le pavé noir qui reposait encore, en attendant midi, dans des douceurs nocturnes, faisaient éclater la lumière à tous les endroits que le soleil frappait, tandis qu'au-dessus des couloirs et collé, pour ainsi dire, à l'angle éblouissant des terrasses, le ciel s'étendait comme un rideau d'un violet foncé, sans tache et presque sans transparence. L'heure était délicieuse. Les ouvriers travaillaient comme les Maures travaillent, paisiblement assis devant leurs établis. Les Mzabites en *gandoura* rayée sommeillaient à l'abri de leurs voiles; ceux qui n'avaient rien à faire, et le nombre en est toujours très grand, fumaient au seuil des cafés. On entendait des bruits charmans, des voix d'enfans qui psalmodiaient dans les écoles publiques, des rossignols captifs qui chantaient comme par une matinée de mai, des fontaines qui ruisselaient dans des vases aux parois sonores. Je cheminais lentement dans ce dédale, allant d'une impasse à l'autre et m'arrêtant de préférence à certains lieux où règne un silence encore plus inquiétant qu'ailleurs. — Pardonne-moi une fois pour toutes ce mot de silence, qui reviendra dans ces lettres beaucoup plus souvent que je ne voudrais. Il n'y a malheureusement qu'un seul mot dans notre langue pour exprimer à tous les degrés imaginables le fait très complexe et tout à fait local de la douceur, de la faiblesse et de l'absence totale des bruits.

Entre onze heures et midi, c'est-à-dire à l'heure où je suis à peu près certain d'y trouver mes amis réunis, je parle ici de mes amis algériens, j'arrivais au carrefour de Si-Mohammed-el-Schériff. C'est un lieu que je t'ai fait connaître à ton dernier voyage, et c'est là, mon ami, que je veux encore te conduire.

11 novembre.

Te souviens-tu du carrefour de Si-Mohammed-el-Schériff? Nous y avons passé ce que j'appelle une matinée arabe. Te souviens-tu aussi du marchand d'habits, sorte de fripier-commissaire-priseur, qui vendait aux enchères tout un assortiment de choses d'occasion, et remplissait la rue de son étalage? Il portait à lui seul la dépouille de vingt femmes, des burnouss, des vestes de brocart et des tapis. Ses épaules et ses bras étaient chargés de *sarouels*, de damas à ramages, de corsets plaqués de métal, de ceintures passementées d'or et de mouchoirs de satin. Une profusion de pendans d'oreilles,

d'anneaux de jambes, de bracelets, étincelaient à ses doigts maigres, recourbés comme des crochets. Ses mains, pleines de bijoux, ressemblaient à des écrins. Perdu sous cette montagne de hardes, n'ayant de libre que le visage, il arriva, la bouche grande ouverte, criant avec véhémence le prix du premier objet mis à l'encan. Il allait et venait, montant et descendant la rue entre deux haies d'acheteurs, ne s'arrêtant guère et n'adjugeant que de loin en loin.

Le carrefour occupe à peu près le centre de l'ancienne ville, à peu de distance de la Kasbah. C'est ici le dernier refuge de la vie arabe, le cœur même du vieux Alger, et je ne connais pas de lieu de conversation plus retiré, ni plus frais, ni mieux disposé. Un côté du carrefour est abattu, celui qui regarde le midi, de sorte qu'on a tout près de soi, pour égayer l'ombre, une assez vaste clairière remplie de soleil, et pour horizon la vue de la mer. Le charme de la vie arabe se compose invariablement de ces deux contrastes : un nid sombre entouré de lumière, un endroit clos d'où la vue peut s'étendre, un séjour étroit avec le plaisir de respirer l'air du large et de regarder loin. Pour rendre ce séjour plus habitable, et pour qu'on puisse au besoin s'y passer du reste du monde, il y a là une mosquée, des barbiers et des cafés, les trois choses les plus nécessaires à un peuple amateur de nouvelles, ayant du temps à perdre, et dévot. On y passe, on y vient, on s'y arrête. Beaucoup de gens n'en sortent jamais ni le jour ni la nuit, ceux qui n'ont pas d'autre chambre à coucher que ce dortoir public et pas d'autre lit que la banquette des échoppes ou le dur pavé de la rue. Enfin j'y rencontre une bonne partie des désœuvrés de la ville, et c'est peut-être à leur exemple que je m'y complais.

Tu sais où nous prenions notre café; c'était près de l'extrémité de la rue, à côté d'une boutique tenue par un Syrien : — au sommet de la rue, car elle est en pente, une école : à l'angle du carrefour un grainetier; à droite, à gauche, un peu partout, des bancs garnis de nattes où des gens fumaient, buvaient et jouaient aux dames; précisément en face de nous, la porte basse de la mosquée de Mohammed-el-Scheriff et la fontaine aux ablutions; au milieu de tout cela, un certain murmure de foule en mouvement qui n'était ni du bruit ni du silence. Le seul bruit véritable et continu qu'on entendît de seconde en seconde, c'était la voix du marchand crieur public qui répétait son éternelle arithmétique : *Tleta douro, arba douro, khamsa douro,* trois douros, quatre douros, cinq douros. Les choses n'ont pas changé, et tu pourras d'autant plus aisément te reconnaître au milieu du petit monde où je te ramène.

La maison d'école est encore là; elle y demeurera tant que vivra le maître, elle y sera sans doute après lui, et pourquoi non? Si l'on

raisonne à l'arabe, il n'y a pas de motif en effet pour que ce qui a été cesse d'être, puisque la stabilité des habitudes n'a pour limite que la fin même des choses, la ruine et la destruction par le temps. Pour nous, vivre, c'est nous modifier; pour les Arabes, exister, c'est durer. N'y eût-il entre les deux peuples que cette différence, c'en serait assez pour les empêcher de se comprendre. Depuis que tu l'as vu, le maître d'école a vieilli de deux ans; quant aux enfans, les plus âgés sont partis, d'autres plus jeunes les ont remplacés; voilà tout le changement : la naturelle évolution de l'âge et des années, rien de plus. Les écoliers continuent d'être placés sur trois rangs, le premier assis par terre, les deux autres étagés contre le mur, sur des banquettes légères, superposées sans plus de façon que les rayons d'un magasin. Par la disposition du lieu, c'est une boutique; pour le bruit et pour la gaieté de ses habitans, on dirait une volière. Le magister, toujours au centre de la classe, administre, instruit, surveille; il met de trois à cinq années scolaires à enseigner trois choses: le Koran, un peu d'écriture et la discipline; des yeux, il suit les versets du livre, la main posée sur une longue gaule, flexible comme un fouet, qui lui permet, sans quitter sa place, de maintenir l'ordre aux quatre coins de la classe.

Le café, je parle de celui qui fut le nôtre et qui est resté le mien, a comme autrefois pour *kaouadji* ce bel homme pâle et sérieux comme un juge sous ses voiles blancs et dans ses habits de drap noir. Tout le jour il est assis près de l'entrée, fumant lui-même autant que pas un de ses cliens, le coude appuyé sur le coffre vert, percé en forme de tirelire, qui reçoit, sou par sou, la recette du jour. Le service est fait par deux jeunes enfans. L'un est un petit garçon de sept ou huit ans, fort maigre, chétif et grimaçant, car il n'y voit que d'un œil. Quand il n'est pas en fonctions, c'est-à-dire occupé à porter les tasses et à présenter la pince à feu, on le trouve paisiblement assis aux pieds de son patron sur un escabeau trop haut pour sa taille, et qui l'oblige à ramener ses jambes à la manière des singes. Il s'appelle Abd-el-Kader, nom grandiose et difficile à porter comme celui de César, qui semble une ironie infligée à cette nature souffreteuse d'où ne sortira jamais un homme. L'autre est le type élégant et mou des enfans maures. Le long sarrau bleu qui est sa livrée de travail l'habille avec des plis tombans comme une robe, et dans notre monde, où les sexes sont mieux définis, il pourrait passer pour une jolie fille.

Tel est le centre de mes habitudes, et je dirai volontiers mon cercle. J'y suis connu et j'y connais à peu près tous les visages. On me réserve à titre d'habitué ma place sur la banquette où l'on sait que je viendrai m'asseoir, et dans cette compagnie fort mêlée de gens de

toute classe et de tout état je prends à la fois des leçons de langue et de savoir-vivre. Quant aux amis algériens dont j'ai parlé, et qui pour la plupart sont des connaissances de carrefour, je désire que tu saches ce que la destinée a fait de quelques-uns d'entre eux pendant mon absence. Il en est qui n'existent plus, je le crains, et, jusqu'à plus amples informations, mon vieux ami le brodeur est du nombre des individus disparus.

Celui-ci, le plus vieux par l'âge et le plus ancien par la date, s'appelait, en raison de son origine tunisienne, Si-Brahim-el-Tounsi. C'était un Maure de bonne souche, brodeur de son état, qui vivait en patriarche, moins les enfans, dans une petite échoppe isolée. Notre rencontre, qui date, hélas! d'une époque éloignée de plusieurs années, a pris déjà pour moi le charme des souvenirs d'un autre âge; voilà pourquoi je t'en parle avec un double regret, aujourd'hui que probablement ce brave homme est mort. C'était le soir même de mon débarquement, en pleine nuit. Je m'étais égaré dans ce haut quartier, encore moins bien éclairé qu'il ne l'est aujourd'hui, c'est-à-dire absolument obscur, excepté pendant les nuits de lune. Tout était clos, muet et éteint. Il n'y avait, pour me guider dans la rue déserte, qu'une petite lueur venant d'une échoppe encore ouverte, et où veillait seul, brodant avec des fils d'or un fond de bourse arabe, un vieillard blême aux mains blanches, la tête enveloppée de mousseline, et rendu plus vénérable encore par la longueur et la blancheur de sa barbe. Une lampe éclairait son travail de nuit; une très petite fleur d'un blanc pur, ayant la forme d'un lis, trempait dans un vase à long goulot posé devant lui pour égayer la veillée de ce solitaire.

Il entendit mon pas, me salua en m'indiquant par un geste poli que je pouvais m'asseoir, m'offrit sa pipe, et se remit au travail avec la sérénité d'un esprit en paix avec les hommes comme avec sa conscience. Il était onze heures. La ville dormait, et j'entendais dans le fond du port la mer se soulever par un mouvement calme et régulier comparable à la respiration d'une poitrine humaine. Je trouvai ce tableau si simple et si complet, d'une mélancolie si mâle et d'une harmonie si parfaite, que ce souvenir me parut être de ceux qu'on n'oublie pas.

Quand je me levai pour le saluer, le brodeur prit sa fleur, en essuya la tige, et me l'offrit. Cette fleur, que je ne connaissais pas, que je n'ai jamais revue nulle part depuis, s'appelle d'un nom que j'hésite à transcrire, tant je suis peu certain de l'exactitude et de l'orthographe. J'ai cru comprendre qu'il l'avait nommée *miskrômi*. Tel qu'il est, imaginaire ou réel, ce nom me plut, et je n'ai même pas songé à vérifier depuis s'il figure dans la nomenclature arabe.

Aujourd'hui la boutique de Si-Brahim est occupée par un tourneur, qui fabrique des bouquins de pipe en ivoire à la place où j'avais vu le *miskrômi*.

En revanche, Si-Hadj-Abdallah est vivant, bien vivant, toujours dans son pittoresque carrefour, au fond de sa même boutique approvisionnée comme un bazar; un peu maigri peut-être, ce qui fait que la peau de ses joues devient trop large, mais aimable, courtois, mis avec le soin d'un homme bien né, plein de bonhomie comme un homme heureux, et toujours pilant son poivre dans son éclat de bombe anglaise. Ce morceau de bombe historique, conservé depuis le bombardement de lord Exmouth, rappelle une date mémorable dans la vie de ce vieillard malicieux, type accompli de la petite bourgeoisie algérienne.

Quant à Nâman, il fume encore un peu plus de *haschisch* que jamais. Grâce à ce régime meurtrier, il devient d'autant plus contemplatif qu'il existe moins. Sa pâleur est effrayante, et sa maigreur ne saurait surprendre quand on sait qu'il ne se nourrit plus que de fumée. Je pourrais bien le voir s'éteindre, ou, s'il traîne jusqu'à mon départ, je lui dirai alors avec certitude adieu pour l'éternité. Il passera doucement de ce monde dans l'autre au milieu d'un rêve qu'aucune agonie, j'espère, ne viendra briser. Il n'a plus de la vie que le sommeil, quand il dort et s'il dort, ce qui n'est pas probable. Déjà il appartient à la mort par l'immuable repos de l'esprit et par la légèreté d'une âme dont les liens terrestres sont aux trois quarts détachés. Ce sage aura donc résolu le problème de mourir sans cesser de vivre, ou plutôt de continuer de vivre sans mourir.

Il m'a reconnu; peut-être m'a-t-il pris pour un habitué de ses rêves, car il m'a souri sans surprise d'un sourire familier et comme s'il m'avait vu la veille. Il m'a cependant demandé d'où je venais. Je lui ai répondu : — De France.

— Tu aimes donc les voyages?

— Beaucoup.

— Et moi aussi. Vivre, c'est quelque chose pour apprendre, ajouta-t-il; mais voyager, c'est mieux.

Toujours étendu sur la même banquette, au fond du même café où je l'avais laissé, il fumait encore la même petite pipe à tuyau mince enjolivé d'un fourreau d'argent. Toute sa barbe est tombée; son visage est celui d'un enfant mourant. Certains fumeurs évaluent la distance qu'ils ont à parcourir d'après la durée d'un cigare. On peut calculer dès aujourd'hui à combien de pipes Nâman est du cimetière Sid-Abd-el-Kader, où je l'attends.

15 novembre.

Voici ce qui m'est arrivé hier pendant ma visite à Sid-Abdallah. Je note entre parenthèse cet incident, de peu de valeur du reste, et qui sort du cadre habituel de mes idées et de mes récits. Il s'agit d'une rencontre de femme arabe, et l'aventure est d'autant plus simple qu'elle se compose uniquement d'une impression musicale.

Sid-Abdallah me montrait ses papiers de famille. Il les avait tirés d'un petit coffre colorié, à serrure de cuivre, qui contenait une montre ancienne et quelques bijoux de prix. C'étaient des feuilles de parchemin couvertes de la plus belle écriture, rehaussées de larges sceaux de cire et d'arabesques bleu et or. Notre ami m'apprenait ses origines, qui le font descendre d'une famille de marabouts. Il m'avait entretenu déjà de ces titres de noblesse; mais il m'en donnait pour la première fois la preuve officielle. Voulait-il par là relever son importance et mieux mériter mon estime? prétendait-il s'assurer une déférence qui lui était si bien garantie d'ailleurs par son âge, par ce que je savais de sa personne et par la dignité parfaite de ses manières, témoignages, à mon avis, de beaucoup supérieurs au certificat de ses parchemins? Il m'en coûtait de croire à un calcul de vanité bourgeoise dans un esprit qui jusque-là m'avait paru exempt de petitesses. Toutefois rien n'est indifférent dans la conduite des Arabes, et une confidence, quelle qu'elle soit, devient, quand on connaît leurs habitudes, un fait inusité sur lequel il y a toujours sujet de réfléchir.

On venait d'annoncer la prière d'une heure après midi sur la galerie de la mosquée voisine. Les femmes descendaient des hauts quartiers pour se rendre au bain. Il en passait un grand nombre, accompagnées de négresses portant sur leur tête le paquet volumineux des vêtemens de rechange. Une femme seule, sans domestique et sans enfant, s'arrêta brusquement devant la boutique et vint s'y accoudér. Son salut fut dit dans la formule du *selam*, d'une voix très douce, un peu voilée à cause du masque de mousseline qui couvrait son visage. Abdallah la vit sans la regarder, entendit son salut, y répondit par un *selam* bourru, continua de feuilleter ses parchemins et ne leva pas la tête.

— *Ouach enta?* — comment te portes-tu? — reprit la voix sur un ton plus ferme, mais toujours un peu roucoulant.

— Bien, répondit Abdallah d'un ton brusque, comme il aurait dit: Passe ton chemin.

Cependant une ou deux interrogations rapides lui firent enfin suspendre sa lecture; il étendit la main vers le coffre, y rangea lentement les précieux feuillets, puis il leva vers la femme un regard

direct. Une imperceptible rougeur parut sur son visage éteint, et pour la première fois je vis s'animer ses yeux toujours remplis d'ombre.

La conversation s'engagea d'une façon très vive, quoique le plus souvent à demi-voix. Il m'était impossible d'en suivre le sens, les mots se croisaient; je distinguais seulement le nom souvent répété d'Amar, et tous les gestes d'Abdallah semblaient indiquer un refus. Tantôt il prenait sa barbe à deux mains et secouait la tête avec défiance, tantôt il allongeait sous son menton le revers de sa main droite et la relevait, par ce geste emphatique dont les Arabes accompagnent leur *la-la* (non). La femme au contraire attaquait sans se décourager, accumulant les prières, adjurant, pressant, menaçant, le tout avec une volubilité de phrases, une souplesse d'accent qui eussent rendu cette harangue si passionnée irrésistible pour tout autre que pour le vieux Abdallah.

Ce que j'admirais le plus dans cette escrime très curieuse de la grâce avec le sang-froid, du pathétique avec la ruse, c'était le charme de la voix si nette, si acérée et si constamment musicale de cette femme suppliante. Quoi qu'elle dît, elle adoucissait les gutturales les plus rudes, et, qu'elle le voulût ou non, ses emportemens les plus vifs s'enveloppaient de mélodie. Même en éclatant, même en s'élevant aux intonations de la colère, son gosier parfait ne rencontrait pas une note fausse. J'écoutais comme on écoute un virtuose, d'abord étonné, puis ravi, et ne me lassant pas d'entendre ce rare instrument. Quelle était cette voix d'oiseau? Quels étaient l'âge et la condition de cette femme? A moins d'un miracle de nature, il y avait déjà de l'art, et beaucoup d'art, dans son langage; j'estimais donc qu'elle avait passé vingt ans. De sa personne, entièrement masquée de la tête aux pieds, je n'entrevis rien. Elle était tout enveloppée de blanc, et ne laissait paraître que l'extrémité d'un poignet délicat tatoué de marques bleues et orné d'un double bracelet d'or. La main, fine et blême, indiquait une femme oisive et soigneuse d'elle-même.

L'entretien finit sans résultat. La Mauresque choisit à l'étalage un sachet de *sbed* et une paire de pantoufles brodées dont elle prit la mesure en les approchant de son pied, mit le tout dans son haïk sans en demander le prix, puis, rajustant ses voiles, elle salua Sid-Abdallah d'un signe de tête. Sans trop y penser, je m'inclinai et dis bonjour en arabe. — Au revoir! me dit-elle avec le plus pur accent français. A ce moment, je pus apercevoir ses yeux, qu'elle dirigea de mon côté. Ce qu'ils exprimaient, je l'ignore; mais je sentis que le regard en était des plus vifs, car je le vis partir et m'arriver comme un trait.

— Tu connais cette femme? demandai-je à Sid-Abdallah, quand elle nous eut quittés.

Il avait repris son calme. Posément il me répondit : — Non.

— Sais-tu si elle habite Alger?

— Je ne sais pas.

— Et que te demandait-elle?

La question était trop directe. Le vieillard hésita, puis, comme il arrive fréquemment en pareil cas, il me répondit par un proverbe : « Une tête sans ruse, une citrouille vaut mieux. » En même temps il se leva, mit ses chaussures, et me quitta pour aller, suivant sa coutume, faire sa prière à la mosquée.

Je connais assez Abdallah ou du moins je crois le connaître assez pour savoir que toute allusion à cet incident aurait à l'avenir le double inconvénient de le désobliger et de rester sans réponse. Je jugeai donc que le mieux était de me taire absolument, et je me le promis. Il me reste à consigner dans mon journal que, pour la première fois peut-être de ma vie, j'ai entendu une admirable voix de femme, chose assez rare en tout pays.

16 novembre.

Je suis retourné chez Abdallah aujourdhui. Je m'y trouvais un peu avant une heure, toujours avec le plus ferme propos de demeurer discret, quoi qu'il arrivât. Et cependant n'était-ce pas déjà comme un aveu de curiosité que de mettre dans cette visite du lendemain l'exactitude apparente d'un rendez-vous?

Nous causions depuis cinq minutes à peine, quand une femme, suivie d'une négresse en haïk rouge, ce qui n'est pas de mode à Alger, apparut au sommet de la rue. Je la vis entrer dans l'ombre de la voûte et s'y arrêter un moment pour rajuster son voile, de sorte qu'au lieu de la suivre, sa servante la précéda. Son costume était irréprochable de blancheur, mais je fus surpris de ne lui voir ni pantalons de ville, ni bas. Deux lourds anneaux d'or emprisonnaient ses chevilles un peu maigres, et son pied nu se dessinait dans des souliers de maroquin noir à hauts quartiers. Elle passa, frappant à chaque pas ses deux anneaux de jambes l'un contre l'autre, comme pour relever sa démarche en la rendant sonore, sans faire un geste, la tête haute et raidie par les plis de sa guimpe, les mains cachées sous ses habits blancs; seulement je m'aperçus que ses yeux égyptiens s'allongeaient pour me regarder de côté, et le mouvement de la mousseline appliquée sur ses joues comme un moule me fit comprendre qu'elle riait.

C'était bien ma Mauresque d'hier: j'en fus prévenu par je ne sais quel vague avertissement, plus significatif encore que son regard

oblique et son sourire. Dois-je avouer, mon ami, que mon premier élan fut de la suivre? Mais il n'y parut pas, car pour rien au monde je n'aurais voulu me trahir devant mon vieil ami par une imprudence capable de me déconsidérer à tout jamais. Elle tourna l'angle de la rue; j'entendis pendant un moment le bruit de ses anneaux de métal, et l'entretien commencé reprit son cours avec le plus grand naturel. Cependant je fis la remarque que Sid-Abdallah ne me quitta pas pour aller à la prière, et que par extraordinaire il parut s'oublier dans des bavardages.

J'éprouve pour cet homme simple, excellent, mais évidemment très perspicace, une estime aujourd'hui mêlée de quelque embarras. Aussi, pour éviter une troisième rencontre, qui pourrait nous compromettre tous les deux, mon hôte et moi, dès demain je changerai mes heures de visite.

Abdallah ne m'a jamais parlé ni de sa maison, ni de son ménage, ni de ce petit monde ordinairement nombreux et compliqué, car les alliances s'y font de bonne heure et sont fécondes, qui constitue la famille arabe. Par lui, je ne sais que ce qui concerne exactement sa vie publique, je veux dire sa naissance, la qualité de ses ancêtres, un ou deux voyages hors de la régence, puis sa carrière de marchand, et tout cela peut se raconter en quelques mots.

A son retour de La Mecque, car il est *hadji* (pèlerin), il s'établit dans cette même boutique qu'il habite, et que tu connais. C'était vers 1814; il avait alors vingt ans. Il ne dit point s'il était marié, mais on doit le croire, car vingt ans c'est déjà bien tard pour un jeune homme de race, surtout quand ce jeune homme a vu La Mecque. Il était d'abord grainetier, et pas autre chose. Depuis, son commerce s'est agrandi, et s'il consacre encore un petit coin de son magasin au trafic des graines, c'est probablement en souvenir de ses années de jeunesse. Tu sais ce qu'un Maure aisé, de bonne souche et de principes honnêtes, entend par faire le commerce : c'est tout simplement avoir sur la voie publique, le seul rendez-vous des hommes pendant le jour, un endroit dont il soit propriétaire et qu'il puisse habiter sans désœuvrement. Il y reçoit des visites ; sans descendre de son divan, il participe au mouvement de la rue, apprend les nouvelles qu'on lui apporte, se tient au courant des choses du quartier, et, si l'on pouvait employer un mot dénué de sens quand on l'applique à la société arabe, je dirais qu'il continue de vivre dans le monde sans sortir de chez lui. Quant au négoce, c'est une occupation accessoire. Les cliens sont des gens qu'il oblige en leur fournissant les objets dont ils ont besoin. Il n'y a jamais avec lui de prix à débattre. — Combien? — Tant. — Prenez ou laissez. La seule chose qui puisse être désagréable au marchand,

c'est d'être occupé quelques minutes de trop d'une affaire dont il n'a souci. Il n'y comptait pas : pourquoi regretterait-il un argent qui, venant par hasard, s'en va par hasard?

Le véritable sens d'un commerce ainsi compris, c'est d'occuper des loisirs dont on ne saurait que faire. « Écoute, me disait Abdallah un jour qu'il m'expliquait toute la moralité de la vie marchande en Orient, l'oisiveté engendre le besoin du *kief* et les mauvaises mœurs. N'est-ce pas comme cela dans ton pays? Aller au café ne convient point à des hommes de race, encore moins aux vieillards; à peine est-ce une habitude excusable chez un jeune homme. Les cafés sont, comme les hôtelleries, des lieux faits pour les voyageurs. Hormis ceux-là, qu'il est aisé de reconnaître, chaque homme qu'on y voit peut être pris pour un vagabond ou pour un mendiant. Toute coutume est mauvaise qui peut ainsi compromettre un honnête homme et donner à penser de lui des choses qui ne sont pas. Le travail des mains est encore le préférable, car il rend à la fois l'esprit calme et diligent; mais j'appartiens à une famille où l'on a toujours mieux manié un chapelet qu'une aiguille. » Il y a du bon dans ces doctrines, surtout quand soi-même on les met strictement en pratique. Enfin Sid-Abdallah ne fume pas, ne prend pas de café, et ne porte jamais que des vêtemens de drap ou de soie de la simplicité la plus sévère.

A tous ces renseignemens sur lui-même, que j'ai recueillis dans nos entretiens et que j'ai dû beaucoup abréger, j'ajouterai ce que je sais par d'autres. Sid-Abdallah a de l'aisance, mais pas de fortune; dans sa jeunesse, il eut trois femmes, mais avec l'âge il réduisit son luxe. Sa dernière femme, aujourd'hui unique, est jeune; elle demeure à peu de distance dans une maison que je connais, mais qu'il ne m'a jamais montrée, bien entendu, et où probablement je n'entrerai jamais. J'oubliais de te dire que l'autre jour j'ai vu dans sa boutique un charmant enfant de douze ans qu'il m'a présenté comme son fils. L'enfant m'a pris la main avec une bonne grâce exquise, puis a porté la sienne à ses lèvres et m'a souri. Je crus qu'il allait me parler français, mais à ma grande surprise je sus qu'on ne lui avait pas fait apprendre le premier mot de notre langue.

J'étais resté plus de deux heures avec Abdallah après le passage de la Mauresque. Lorsque je pris congé de lui, mon vieil ami me regarda d'une façon particulière et me retint la main avec une familiarité qui ne lui était pas habituelle, puis il me dit en appuyant sur chaque mot : « Sidi, je te parle en homme qui sait bien des choses, prends garde à la Kabyle! »

Voici, mon ami, qui m'embarrasse plus que tout le reste. Je ne parle pas du danger que j'aurais pu courir en me conduisant en étourdi, danger qui existe, puisque Abdallah croit devoir m'en aver-

tir; je parle du sens vrai de cette phrase qui se prête à plusieurs interprétations. Cette femme est-elle Kabyle? ou bien est-ce un terme injurieux choisi pour la qualifier? Abdallah, en méthodiste fervent et pétri d'intolérance, déteste et méprise tout ce qui est Kabyles et Juifs. Il emploie ces noms comme autant de blasphèmes. *Kbaïl* et *Youdi*, — *Kbaïl-ben-Kbaïl*, c'est-à-dire Kabyle fils de Kabyle, voilà les seuls termes violens qu'il se soit permis devant moi; mais il y met un accent d'incroyable aversion, et cela équivaut tout à fait à la formule de *chien fils de chien*. Donc, si c'est là ce qu'il entend par Kabyle, je sais à quoi m'en tenir sur la qualité de la femme. Dans le cas contraire, je ne saurais lui faire un crime d'être née dans la montagne, et cela m'explique, en l'excusant, comment elle oublie de mettre des bas quand elle va au bain.

Décembre.

Toujours du beau temps. On ne croirait jamais que l'année s'achève. Moi qui vis en plein air, me levant avec le jour, ne rentrant qu'à la nuit; moi qui assiste, minute par minute, au déclin de cette saison riante, c'est à peine si je m'aperçois qu'un jour succède à l'autre. Aussi j'ignore les dates, et je ne cherche point à recouvrer encore le sentiment de la durée que j'ai perdu, grâce à des illusions trop rares. L'impression du moment répète avec une telle exactitude les souvenirs de la veille, que je ne les distingue plus. C'est un long bien-être, inconnu de ceux qui vivent livrés aux oscillations de nos climats variables. La nuit le suspend sans l'interrompre, et j'oublie que mes sensations se renouvellent en les voyant chaque matin renaître toujours pareilles et précisément aussi vives. Ici comme ailleurs, l'état du ciel règle d'une manière infaillible celui de mon esprit. L'un et l'autre, depuis un mois, sont, si je puis le dire, au beau fixe.

Voici ma vie en deux mots : je produis peu, je ne suis pas certain d'apprendre quelque chose, je regarde et j'écoute. Je me livre corps et âme à la merci de cette nature extérieure que j'aime, qui toujours a disposé de moi, et qui me récompense aujourd'hui par un grand calme des troubles, connus de moi seul, qu'elle m'a fait subir. J'essaie les cordes les plus sensibles et les plus fatiguées de mon cerveau pour savoir si rien n'y est brisé et si le clavier en est toujours d'accord. Je suis heureux de l'entendre résonner juste; j'en conclus que ma jeunesse n'est pas finie, et que je puis encore donner quelques semaines de grâce au plaisir indéterminé de me sentir vivre. Peu de gens s'accommoderaient d'un semblable régime, et je ne proposerai jamais mes promenades champêtres pour exemple aux voyageurs de profession. A mon sens, la vie que je mène n'en a pas moins des côtés assez sérieux; peut-être seras-tu de mon avis. Quelle

autre choisir au surplus sans être inconséquent? Pourquoi donc s'agiter autant lorsque tout repose? Pourquoi se précipiter à plaisir dans les nouveautés du lendemain, tandis que la vie universelle coule à pleins bords, si paisiblement et d'un cours presque insensible, dans le lit régulier des habitudes?

Il est d'usage, mon ami, de mal parler des habitudes, sans doute parce qu'on part d'une idée fausse pour les juger. Pour moi, je n'ai jamais compris qu'on mît son amour-propre à s'en garantir ou bien ses efforts à s'en débarrasser, ni qu'on se crût moins libre pour avoir une méthode, ni qu'on donnât le nom d'esclavage à ce qui est une loi divine, ni enfin qu'on s'imaginât être beaucoup plus maître de son chemin parce qu'on n'a pas laissé derrière soi de point de repère. On s'abuse d'abord, et l'on se calomnie. On s'abuse, parce que, sans habitudes, un jour ne tiendrait plus à l'autre, et les souvenirs n'auraient plus d'attache, pas plus qu'un chapelet qui n'a pas de fil. On se calomnie, car heureusement un homme est impossible à supposer sans habitudes. Celui qui dit n'en pas avoir est tout simplement un esprit à mémoire courte, qui oublie ce qu'il a fait, pensé, senti la veille, pour n'en avoir pas tenu registre, ou un ingrat qui fait fi des jours qu'il a vécus et les abandonne à l'oubli, n'estimant pas que ce soit un trésor à conserver.

Si tu m'en crois, adorons les habitudes; ce n'est pas autre chose que la conscience de notre être déployée derrière nous dans le sens de l'espace et de la durée. Faisons comme le petit Poucet, qui sema des cailloux depuis la porte de sa maison jusqu'à la forêt; marquons nos traces par des habitudes, servons-nous-en pour allonger notre existence de toute la portée de nos souvenirs, qu'il faudrait tâcher de rendre excellens. Transportons cette existence de droite et de gauche, si la destinée le commande; mais qu'elle ne soit au fond qu'une longue identité de nous-mêmes! C'est le moyen de nous retrouver partout et de ne pas perdre en chemin le plus utile et le plus précieux du bagage : je veux parler du sentiment de ce que nous sommes.

Quel doux pays que celui qui permet avec régularité des loisirs pareils! Pas un nuage et pas un souffle, c'est-à-dire que la paix est dans le ciel. Le corps se baigne dans une atmosphère que rien n'agite, et dont la température devient insensible à force d'être égale. De six heures du matin à six heures du soir, le soleil traverse imperturbablement une étendue sans tache, dont la vraie couleur est l'azur. Il descend dans un ciel clair et disparaît, ne laissant après lui, pour indiquer la porte du couchant, qu'un point vermeil pareil à une feuille de rose. Puis une faible humidité se forme au pied des coteaux, et répand une brume légère sur les plans éloignés de l'horizon, comme afin de ménager un passage harmo-

nieux entre la lumière et l'ombre et d'accoutumer les yeux à la nuit par la douceur des couleurs grises. Alors les étoiles s'allument au-dessus de la campagne blémissante et de ce grand pays devenu vague. D'abord on les compte; bientôt le ciel en est illuminé. La nuit s'éclaire à mesure que toute trace du soleil disparaît, et le jour tout à fait clos est remplacé seulement par des demi-ténèbres. Cependant la mer dort, comme jamais je ne l'avais vue dormir, d'un sommeil que depuis un mois rien n'a troublé, toujours limpide et plate, assoupie, à peine rayée par le rare passage des navires, avec la transparence, l'éclat et l'immobilité d'un miroir.

Pourtant ce n'est plus l'été; c'est encore moins l'hiver. On voit peu d'insectes, on n'entend pas les bourdonnemens du printemps. Les mauves sauvages sont courtes, et le gazon reverdit sans s'élever. D'ailleurs ce grand calme n'appartient qu'aux saisons qui se reposent. Dans nos campagnes de France, à l'automne, quand vient le moment des calmes plats, nos paysans disent que *le temps s'écoute*, métaphore ingénue qui rend l'idée de je ne sais quelle méditation vague, et fait comprendre ce qu'il y a de recueilli dans un pareil silence. Nous ne sommes plus dans la jeunesse de l'année, on le sent. Quelque chose a souffert qui se rétablit, et ce repos succède à des accès violens. On dirait une convalescence sereine après l'accablement maladif d'un long été.

Il est neuf heures du matin; je suis dans un endroit charmant, à mi-pente des collines et en vue de la mer, cadre grandiose dont ce paysage maritime ne peut se passer sans perdre beaucoup de son effet, de son caractère et de son étendue. Le lieu est désert, quoique entouré de maisons de plaisance et de vergers; la solitude y règne comme dans toutes les campagnes de ce pays. Pour seul bruit, j'entends des norias dont le moulin tourne et fait ruisseler l'eau dans les auges, et le roulement presque continu des corricolos courant sur la route de Mustapha. Devant moi, j'ai deux maisons turques se groupant à des plans différens pour composer un joli tableau sans aucun style, mais d'une agréable tournure orientale. J'y vois l'accompagnement obligé de toute construction turque : chacune est flanquée de cyprès. Les maisons sont d'un blanc à éblouir et coupées d'ombres fines, rayées comme au burin; les cyprès ne sont ni verts ni roux; on ne se tromperait guère en les voyant absolument noirs. Cette tache extraordinaire de vigueur s'enlève à l'emporte-pièce sur un ciel vif, et découpe avec une précision dure à l'œil la fine nervure de leurs rameaux, leur feuillage compacte et leur branchage singulier en forme de candélabres. Des pentes boisées descendent en moutonnant vers le bas de la vallée, et l'extrémité des côteaux enferme dans des lignes souples et un peu resserrées cet élégant morceau de paysage intime. Tout ceci est peu

connu, du moins je ne me rappelle rien dans la peinture moderne qui en reproduise l'aspect clair et séduisant, et qui surtout rentre avec naïveté dans la simplicité de ces trois couleurs dominantes dont je t'ai parlé déjà, le blanc, le vert et le bleu. Tout le paysage du Sahel se réduit presque à ces trois notes. Ajoutes-y la couleur violente et brune des terrains oxydés de fer, fais monter comme un arbre chimérique au milieu des massifs verts la haute tige d'un peuplier blanc tout pailleté comme un travail d'orfévrerie; rétablis par la ligne horizontale et bleue de la mer l'équilibre de ce tableau un peu cahoté, et tu auras une fois pour toutes la formule du paysage algérien de ce qu'on appelait le *fhas*, avant que nous ne l'eussions nommé la banlieue.

Je suis à l'ombre d'un caroubier magnifique, renommé dans le voisinage et âgé, dit-on, de trois siècles. Son ombre circulaire mesure à peu près quarante pieds de diamètre. L'arbre a fini de grandir, mais il s'étend, se ramifie, se noue, et, par un effort continu de la séve, il se compose une couronne inextricable de branchages si serrés, si bien liés et tressés de si près, qu'un jour il portera plus de rameaux que de feuilles. Aucun oiseau n'habite ce dôme austère, de couleur sombre, hérissé de bois aride, que sa solidité rend immobile et qu'on prendrait pour un arbre de bronze. Rien qu'à le voir, on le sent indestructible. De temps en temps, une feuille verte encore, mais dont le point d'attache est flétri, tombe au pied de l'arbre; une autre la remplace, et le feuillage dure. Tu sais que le caroubier vit aussi longtemps au moins que l'olivier. J'en ai vu de plus vastes, mais je n'en ai pas vu de mieux construits, ni dont la longévité soit plus probable. Je te l'ai dit déjà, rien ne mesure ici la durée; pas de soleil qui pâlit, ni de campagnes qui s'attristent, ni de feuilles qui tombent, ni d'arbres couverts de moisissures funèbres, et qui tristement font semblant de mourir. Il est permis d'oublier que la vie décroît dans cette Hespéride enchantée qui jamais ne parle de déclin, heureux, mon ami, si cette permanence de tout ce que je vois nous faisait croire à la perpétuité possible des choses et des êtres qui nous sont chers!

A deux pas de moi est un cimetière. Il est consacré par la dépouille d'un marabout célèbre, Sid-Abd-el-Kader, qui y repose depuis deux siècles dans un petit monument qui porte son nom. Le pavé de la cour recouvre en outre plusieurs sépultures dont la place est marquée par des dalles de marbre fort usées, grâce au piétinement des dévots. L'intérieur du marabout, fermé de portes étroites et hautes, peintes en vert, ne s'aperçoit pas du dehors; les pèlerins s'y glissent si furtivement, que les portes retombent sur leurs talons. J'ai cru y voir de petites lampes allumées, mais rien de plus. Ces marabouts sont des monumens en miniature; tout est petit, la cour,

les constructions, les coupoles, qui ressemblent à des calottes blanches. Un vieux Maure, avec sa famille, garde ce lieu, doublement consacré par la mort et par la piété de ses hôtes. Il y a des enfans et des femmes, épouses ou servantes, qui vont et viennent dans l'enclos, foulant avec indifférence les inscriptions mortuaires. Des pelures d'oranges, mêlées aux balayures des repas, sont semées çà et là sur les tombes, et des pigeons domestiques roucoulent au soleil sur l'étroit escalier des chapelles. Si je n'avais un respect infini pour ces lieux-là, je pourrais d'une enjambée m'introduire aisément sur la terrasse. Le plus souvent, elle n'a pour gardiens que deux chats engraissés dans la fainéantise, qui dorment pelotonnés à l'ombre des *koubas*. De temps en temps, le gardien lui-même vient examiner l'état des murailles. Avec un petit balai, un pinceau et un pot rempli de chaux liquide, il en fait disparaître les moindres salissures, peignant plutôt qu'il ne badigeonne, et se complaisant à faire revivre sous sa main cette blancheur immaculée qui, pour les Maures, est le seul luxe extérieur de leur logis. Il y met un soin extrême, comme s'il s'agissait du travail le plus délicat. C'est un gros homme un peu ventru, toujours propre, au visage plein d'aménité, et dont la verte vieillesse est due sans doute aux loisirs heureux de sa charge. Quand il m'aperçoit, ce qui n'arrive que rarement, tant il est occupé par ces soins de propreté, nous nous saluons poliment d'une formule courte, et jusqu'à présent je ne connais pas autrement ce vieux homme, moitié fossoyeur et moitié sacristain, que pour lui avoir dit : « Bonjour, sidi, que le salut de Dieu soit sur toi! que ta maison soit prospère, et que la mort de tes semblables t'exhorte à bien vivre! »

Ce monument bizarre, moitié maison de campagne et moitié tombeau, cette existence de famille au milieu des sépultures, ces enfans qui naissent et grandissent sur cette couche de cendres humaines, ce voisinage inusité de la vie et de la mort, enfin ces jolis oiseaux, voués aux plus gracieux emblèmes, dont le doux chant ressemble à l'entretien posthume de tant de cœurs inanimés, de tant de sentimens pour toujours éteints, tout cela, mon ami, sans aucune espèce de poésie, crois-moi, m'intéresse beaucoup, et m'entraîne à des rêveries que tu peux comprendre.

A côté du mausolée, et communiquant par une porte avec l'enclos réservé, s'étend le cimetière public. Il porte le nom du marabout; on l'appelle aussi le cimetière de Bab-Azoun, pour le distinguer du cimetière de l'ouest, situé près de Bab-el-Oued. Il est petit, même pour la moitié d'une aussi grande ville. Aussi l'étroit terrain est-il constamment remué, fouillé dans sa profondeur, et partout où des tombes de pierre ne font pas respecter la propriété du mort, je présume qu'on s'occupe assez peu de l'être inconnu qui

fut déposé là, et que, n'importe comment, on fait faire place au nouvel arrivant. La terre, pétrie de matière humaine, fait pousser des plantes énormes. Les mauves, les cactus, des aloès monstrueux, y prospèrent en toute liberté. Un âne se promène en paix dans ce pâturage riche en engrais.

Les tombes arabes sont très simples, même les plus opulentes, et se ressemblent toutes, ce qui, philosophiquement, est d'un grand goût. C'est un bloc en maçonnerie, d'un carré long, peu élevé au-dessus du sol, portant à ses deux extrémités soit un turban grossièrement sculpté sur un petit fût de colonne, et rappelant assez exactement la forme d'un champignon de couche sur sa tige, soit un morceau d'ardoise triangulaire posé debout comme le style d'un méridien. La dalle de pierre ou de marbre est couverte de quelques inscriptions arabes : noms du mort et préceptes du Koran. Quelquefois cette dalle est taillée en forme d'auge et remplie de terre végétale. On y voit alors un peu de gazon et quelques fleurs, soit qu'on les y ait plantées, soit que le vent lui-même en ait apporté les semences. Quelquefois encore l'on prend soin de creuser aux deux extrémités de la pierre deux petits trous, en forme de coupe ou de godet, où la pluie se dépose et fait un réservoir d'eau. « D'après une coutume des Maures, on a creusé au milieu de cette pierre un léger enfoncement avec le ciseau. L'eau de la pluie se rassemble au fond de cette coupe funèbre, et sert, dans un climat brûlant, à désaltérer l'oiseau du ciel. » Je n'ai pas vu d'oiseau voler vers ces tombes arides, ni boire aux coupes taries; mais je pense au *Dernier Abencerrage* chaque fois à peu près que j'entre dans le cimetière de Sid-Abd-el-Kader.

Cependant on se tromperait beaucoup si l'on croyait que tout y est édifiant. Il y a dans le génie du peuple arabe un mélange de fictions charmantes et de réalités absurdes, de réserve et d'inconvenances, de délicatesse et de brutalités, qui le rendent très difficile à définir d'une façon absolue. Une définition ne suffit pas, il faut des nuances. On l'admire, et aussitôt on croit s'être trompé, tant les démentis sont fréquens dans le caractère de la race, et tant il y a de désaccord entre son génie naturel, qui est subtil, et son éducation, qui toujours est des plus grossières. L'Arabe a dans l'esprit quelque chose d'ailé, et nul parmi les peuples civilisés n'est plus profondément engagé dans la matière. On peut donc, sans se contredire, penser de lui les choses les plus contraires, suivant qu'on l'étudie dans son esprit ou qu'on l'observe dans ses habitudes.

Il y a un jour par semaine, ce doit être le vendredi, où, sous prétexte de rendre hommage aux morts, les femmes d'Alger se font conduire en foule au cimetière, à peu près comme à Constantinople on se réunit aux *Eaux-Douces*. C'est tout simplement un rendez-vous

de plaisir, une partie de campagne autorisée par les maris pour celles qui sont mariées, et j'ai des raisons de croire que c'est le plus petit nombre. D'ailleurs ce rendez-vous se renouvelle à peu près tous les jours, et il est rare que, dans l'après-midi, le champ de Sid-Abd-el-Kader ne soit pas égayé, autant qu'il peut l'être, par les conversations et les rires. On fait plus que d'y converser; on y mange, on s installe sur les tombes; on y étend des haïks en guise de nappe; la pierre tumulaire sert à la fois de siége et de table à manger, et l'on s'y régale, par petits groupes, de pâtisseries et d'œufs au sucre et au safran. Les grands voiles, qui sont de trop quand nul indiscret ne se montre dans le voisinage, flottent suspendus aux cactus; on laisse voir les toilettes de dessous fort brillantes, quelques-unes splendides, car c'est une occasion de vider ses coffres, de faire faste de ses parures, de se couvrir de bijoux, de s'en mettre au cou, aux bras, aux doigts, aux pieds, au corsage, à la ceinture, à la tête, de se peindre avec des couleurs plus vives les sourcils et le bord des yeux, et de s'inonder des odeurs les plus violentes. Qui pourrait dire, mon ami, ce qui se passe alors pendant ces quelques heures d'indépendance entre toutes ces femmes échappées aux sévérités du logis fermé? Qui sait ce qu'elles racontent de médisances, d'histoires de quartier, de commérages, d'indiscrétions domestiques, d'intrigues et de petits complots? Plus libres ici qu'elles ne le sont au bain, elles n'ont pour confidens et pour témoins que des gens fort discrets, ceux qui dorment sous leurs pieds. J'assiste assez souvent à ce spectacle d'un peu loin, caché dans un observatoire ombreux que j'ai choisi exprès. Je vois tout, mais n'entends rien qu'un chuchotement général mêlé de notes gutturales ou suraiguës, une sorte de ramage comparable à celui d'une grande troupe d'oiseaux bavards. Les rangs s'éclaircissent à mesure que le soir approche. Des omnibus qui stationnent à peu de distance du cimetière, comme nos fiacres à la porte des lieux de plaisir, emportent par charretées ces dévotes mondaines vers Alger. Et les morts n'ont de repos que lorsque la nuit est de nouveau descendue sur eux.

Un peu plus loin que le cimetière, en suivant la route, on trouve un endroit très vanté, très souvent reproduit, dont tu dois connaître déjà dix tableaux au moins, ce qui me dispensera, j'espère, de faire aussi le mien : je veux parler du *café des platanes*. Le lieu assurément est fort joli. Le café, construit en dôme, avec ses galeries basses, ses arceaux d'un bon style et ses piliers écrasés, s'abrite au pied d'immenses platanes d'un port, d'une venue, d'une hauteur et d'une ampleur magnifiques. Au-delà, et tenant au café, se prolonge, par une courbe fort originale, une fontaine arabe, c'est-à-dire un long mur dentelé vers le haut, rayé de briques, avec une auge et des robinets primitifs dont on entend constamment le mur-

mure, le tout très écaillé par le temps, un peu délabré, brûlé de soleil, verdi par l'humidité, en somme un agréable échantillon de couleur qui fait penser à Decamps. Une longue série de degrés bas et larges, dallés de briques posées de champ et sertis de pierres émoussées, mènent par une pente douce de la route à l'abreuvoir. On y voit des troupeaux d'ânes trottinant d'un pied sonore, ou des convois de chameaux qui y montent avec lenteur et viennent plonger vers l'eau leurs longs cous hérissés, avec un geste qui peut, suivant qu'on le saisit bien ou mal, devenir ou très difforme ou très beau. En face s'ouvre, par une grille française flanquée de pilastres et précédée de tristes acacias, la grande allée pleine de roses encore fleuries du *Jardin d'essai*. J'y vais quelquefois, mon ami, mais je n'en parlerai pas, n'étant pas botaniste et n'étudiant au surplus que les choses arabes.

Même date, le soir.

J'ai achevé ma journée, parmi les arbres, à regarder des maisons turques. Il y a toute une partie des collines où ces constructions élégantes sont en très grand nombre. On les voit poindre çà et là par-dessus les feuillages à très petite distance les unes des autres, et si bien entourées que chacune d'elles a l'air d'avoir son parc. Toutes sont bâties dans une situation pittoresque, sur un échelon des pentes boisées, et toutes regardent la mer. En s'élevant soi-même sur ce vaste amphithéâtre, disposé régulièrement en terrasse, on peut imaginer la belle et grande vue dont jouissent les habitans de ces jolies demeures. Aujourd'hui, sans exception, elles appartiennent à des Européens. Aussi le grand mystère qu'elles recélaient s'est évanoui, et beaucoup de leur charme a disparu. L'architecture de ces maisons n'a plus grand sens appliquée aux habitudes européennes. Il faut donc les prendre pour l'agrément de leur aspect extérieur et les étudier comme autant de monumens gracieux d'une civilisation exilée.

Habitées par le peuple qui les avait bâties et je pourrais dire rêvées, ces demeures étaient une création à la fois des plus poétiques et des plus spirituelles. Ce peuple avait su faire des prisons qui fussent des lieux de délices et cloîtrer ses femmes dans des couvens impénétrables aux regards et transparens. Pour le jour, une multitude de petites ouvertures, des jardins tendus de jasmins et de vignes; pour la nuit, des terrasses : quoi de plus malicieux et en même temps de plus prévoyant pour la distraction des prisonnières? Ces maisons si bien fermées n'ont, pour ainsi dire, pas de clôture. La campagne y pénètre en quelque sorte et les envahit. Le sommet des arbres touche aux fenêtres; on peut, en étendant le bras, cueillir

des feuilles et des fleurs; l'odeur des orangers les enveloppe, et l'intérieur en est tout parfumé.

Les jardins ressemblent à des joujoux d'art destinés à l'amusement de la femme arabe, cet être singulier dont la vie longue ou courte n'est jamais autre chose qu'une enfance. On n'y voit que petites allées sablées, petits compartimens de marbres creusés de rigoles, où l'eau serpente et dessine en courant des arabesques mobiles. Quant aux bains, c'est encore un séjour imaginé par un mari poète et jaloux. Figure-toi de vastes citernes où l'eau n'a pas plus d'un mètre de niveau, dallées du plus beau marbre blanc et ouvertes par des arceaux sur un horizon vide. Pas un arbre n'atteint à cette hauteur; quand on est assis dans ces baignoires aériennes, on ne voit que le ciel et la mer, et l'on n'est vu que par les oiseaux qui passent.

Nous ne comprenons rien, nous autres, aux mystères d'une pareille existence. Nous jouissons de la campagne en nous y promenant: rentrons-nous dans nos maisons, c'est pour nous enfermer; mais cette vie recluse près d'une fenêtre ouverte, l'immobilité devant un si grand espace, ce luxe intérieur, cette mollesse du climat, le long écoulement des heures, l'oisiveté des habitudes, devant soi, autour de soi, partout, un ciel unique, un pays radieux, la perspective infinie de la mer, tout cela devait développer des rêveries étranges, déranger les forces vitales, en changer le cours, mêler je ne sais quoi d'ineffable au sentiment douloureux d'être captif. Ainsi naissait au fond de ces délicieuses prisons tout un ordre de voluptés d'esprit qui sont à peine imaginables. Au surplus, mon ami, ne me trompé-je pas en prêtant des sensations très littéraires à des êtres qui assurément ne les ont jamais eues?

Mustapha, fin décembre.

J'ai passé la nuit dernière à entendre aboyer des chiens. La campagne était en rumeur, et je ne crois pas qu'il y eût aux environs un seul de ces animaux, soit errant, soit à l'attache, qui ne criât, et dont je ne pusse entendre la voix. Comme la nuit était humide, l'air tranquille et sonore, je calculais, d'après la décroissance indéfinie des bruits, que les plus faibles devaient m'être apportés de plus d'une lieue.

D'abord je craignis un incendie, mais je n'aperçus pas la plus petite lumière ni à terre, ni dans la baie; hormis ces bêtes glapissantes, tout dormait dans une sécurité profonde et sous le paisible regard des étoiles. Les chiens criaient pour se répondre, comme ils ont l'habitude de le faire, parce que quelque part un des leurs

avait d'abord élevé la voix. L'éveil une fois donné dans les chenils, l'alarme avait dû gagner de proche en proche, et par des nuits calmes comme celle-ci il n'était pas impossible que ce long aboiement se répandît de l'autre côté du Sahel, et de gourbi en gourbi, de ferme en ferme, de village en village, se prolongeât par un écho continu jusqu'au fond de la plaine.

Je ne me suis endormi qu'aux approches du jour, et cependant, dois-je avouer de pareils enfantillages? cette nuit singulière m'a paru courte.

Ce que j'ai récapitulé de souvenirs, le nombre de lieux que j'ai revus, le nombre aussi des années écoulées qu'il m'a semblé revivre, je ne saurais l'écrire, car je n'aurais pu les noter même au passage. C'étaient des visions instantanées, rapides, mais d'une vivacité qui m'allait au cœur comme un aiguillon. Elles se succédaient aussi précipitamment que les bruits, et, chose bizarre, au milieu de tous ces aboiemens à peu près pareils, je distinguais des notes très diverses et des tonalités particulières dont chacune avait pour ma mémoire une signification précise et correspondait à des réminiscences. Les uns représentaient telle province de France, les autres telle époque ou telle aventure de ma vie que je croyais oubliée, et qui ne l'était pas, ma vie de campagne surtout et mes années de voyages, les deux périodes où je m'intéressai aux bruits champêtres et vécus le plus activement. Que de coins de pays dans l'ouest, vers la Manche ou vers le Midi, que de petits villages dont je n'ai pas gardé le nom, et que j'ai pour ainsi dire habités cette nuit pendant quelques secondes, grâce à ce mécanisme prodigieux de la mémoire appliquée aux sons!

D'autres voix plus farouches ou plus rauques, ressemblant davantage à des miaulemens, me remémoraient mes séjours en Afrique. Pour la plupart, je les reconnaissais, à les entendre se répéter à la même distance, dans une direction fixe et à des intervalles toujours égaux. Il m'est arrivé d'attendre avec anxiété la voix correspondante à tel souvenir, soit pour me pénétrer mieux du plaisir que j'en éprouvais, soit pour le continuer si d'autres l'avaient interrompu.

Ce matin, presque toutes ces visions ont disparu, à l'exception de quelques-unes dont l'impression demeure. Je me souviens surtout d'avoir pensé longtemps, en écoutant la voix très reconnaissable d'un chien bédouin, à une nuit d'hiver aigre et glacée passée dans un petit douar, vers l'extrémité du *tell* de Constantine. C'était en pleine montagne, hors des routes et dans un pays des plus âpres. Il y a de cela plusieurs années. J'étais arrivé le soir après une longue étape; à peine avais-je eu quelque minutes de

jour pour nettoyer la place où je campais et faire établir ma tente au centre du douar et sous sa garde. Autour, il n'y avait qu'un terrain pétri de boue, d'ordures et de débris; la gelée, qui reprenait avec le soir, avait heureusement tout durci. Le sol était en outre couvert de carcasses d'animaux ou tués pour la boucherie, ou plutôt morts de misère. L'hiver, qui était dur, en faisait partout périr un grand nombre, et parmi les petits douars du *tell* la détresse était affreuse.

Toute la nuit, les chèvres et les petits moutons parqués dans l'enceinte et réfugiés le plus près possible des tentes bêlèrent de souffrance et toussèrent. Les enfans, percés de froid et ne pouvant dormir, geignaient sous le pauvre abri des ménages, et les femmes gémissaient en les berçant sans parvenir à chasser ni le froid, ni l'insomnie. Les chiens hurlaient en s'agitant dans ce douar. Inquiétés par le feu de ma lanterne, ils entouraient ma tente. J'en avais mis toutes les boucles et fortement assujetti les piquets. Dès que ma lumière fut éteinte, leur cercle se rétrécit encore, et jusqu'au matin je pus les entendre gratter la terre, passer leur museau sous la toile en reniflant, et je sentis sur ma figure leur haleine de bêtes fauves. Cette nuit fut lamentable, et je ne fermai pas l'œil. Au point du jour, je quittai le douar, et n'y suis jamais repassé.

Ce souvenir est un des mille que j'aurais à citer. Il est bref, voilà pourquoi je l'ai noté. — L'histoire entière de ma vie se déroula devant moi durant ces quelques heures de veillée. — Il faisait assez clair dans ma chambre aux murs blancs, et ce demi-jour transparent me tenait mystérieusement compagnie. — Vers cinq heures du matin, les aboiemens diminuèrent, et je m'endormis.

4 janvier.

J'ai été averti par un changement de date que nous avons passé d'une année dans une autre. Il n'y a pas de jour, me diras-tu, qui ne soit marqué par un anniversaire et qui ne puisse être pris pour point de départ d'une année nouvelle. Cependant, si cette date de janvier est adoptée par des préjugés de mœurs ou d'habitudes sociales, elle est inscrite aussi dans ce que j'appellerai les préjugés de la conscience, et c'est un calendrier qu'il est toujours bon d'emporter avec soi, même en voyage. Je me suis souvenu tout à coup que le temps fuyait pour tout, pour tous et pour moi-même. Au lieu du bercement si plein d'oublis que j'éprouvais ces jours derniers, je me suis senti soulevé par des eaux courantes. Alors je me suis dit qu'il n'est jamais prudent de laisser couler des mois sans

en faire le compte, que le temps qui passe inaperçu est celui dont on ne peut mesurer l'emploi, et que c'est toujours mauvais signe quand on peut dire d'une année : « Comme elle a été courte! »

Cette calme existence sous un ciel plein de caresses, dans un pays qui plaît, ce quelque chose qui ressemble à la vie pour en avoir pris l'indépendance et les loisirs, et qui n'en a retenu aucun des liens, ni les embarras, ni les servitudes, ni les soucis, ni l'émulation, ni presque les devoirs, cet abandon de soi-même joint à l'abandon de tant de choses, tout cela a-t-il bien en soi sa raison d'être? Il y a dans l'extrême jeunesse des années entières, de longues années, dont toute la cendre, hélas! tiendrait dans un médaillon de femme; mais ce sont les années légères. Les nôtres ont une autre mesure, un poids différent, et doivent laisser après elles quelque chose de mieux que des cendres et des parfums.

J'étais un jour dans un village du sud au coucher du soleil, et par une soirée si belle qu'elle en devenait dangereuse pour un esprit trop naturellement sensible au repos. C'était au bord d'un étang sous des dattiers. Baigné d'air chaud, pénétré de silence et sous l'empire de sensations extraordinairement douces et perfides, je disais à mon compagnon : « Pourquoi donc s'en aller ailleurs, si loin du soleil et du bien-être, si loin de la paix, si loin du beau, si loin de la sagesse? » Mon compagnon, qui n'était pas un philosophe, mais simplement un homme actif, me répondit : « Retournez vite aux pays froids, car vous avez besoin d'être aiguillonné par le vent du nord. Vous y trouverez moins de soleil, moins de bien-être, beaucoup moins de paix surtout; mais vous y verrez des hommes, et, sage ou non, vous y vivrez, ce qui est la loi. L'Orient, c'est un lit de repos trop commode, où l'on s'étend, où l'on est bien, où l'on ne s'ennuie jamais, parce que déjà l'on y sommeille, où l'on croit penser, où l'on dort; beaucoup y semblent vivre qui n'existent plus depuis longtemps. Voyez les Arabes, voyez les Européens qui se font Arabes, pour avoir un moyen lent, commode et détourné d'en finir avec la vie par un voluptueux suicide... »

Je ne retournerai pas aux pays du nord avant le moment que j'ai marqué; mais je me souviendrai plus assidûment du conseil qui me fut donné, et puisque tel est le premier tort de la solitude, puisque tel est, sur moi du moins, l'effet du silence, du ciel bleu, des sentiers déserts, à partir d'aujourd'hui je rentre dans le monde des vivans.

EUGÈNE FROMENTIN.

(*La seconde partie au prochain n°.*)

LES

CONTREBANDIERS DU NOIRMONT

SCÈNES JURASSIENNES.

I.

Le curé de Gilois se promenait dans son jardin. Sa vue errait tantôt sur le ravin sauvage au fond duquel coule l'Ain en mugissant, et, par-delà ce ravin, sur la magnifique forêt de la Joux, tantôt sur le plateau houleux et tourmenté que ferme du côté de la Suisse la sombre muraille des monts Jura. On était au commencement d'avril; le soleil versait ces doux et chauds rayons printaniers qui vous pénètrent jusqu'à la moelle. Le bon curé venait d'achever son bréviaire et sa digestion. Sa santé était excellente, comme cela se lisait sur son visage sec et déjà un peu ridé, mais offrant tous les signes de la solidité montagnarde. Enfin, depuis trente ans environ qu'elle était au presbytère, jamais la vieille Tiennette, sa gouvernante, n'avait été d'aussi agréable humeur envers son maître que ce jour-là. Et cependant, malgré tant de causes de satisfaction morale et physique, le digne abbé Nicod semblait absorbé par de fâcheuses réflexions. Peut-être pensait-il à certain neveu qu'il avait par le monde, garçon de vingt-deux ans qui, après avoir donné, comme on dit, les plus belles espérances, avait ensuite cruellement affligé par son inconduite le cœur honnête de son oncle. Peut-être aussi sa préoccupation n'avait-elle qu'une cause bien moins grave, par exemple l'état où se trouvait le mur de terrasse de son jardin. Ce mur était troué d'une brèche, brèche ancienne déjà, puisque des décombres s'élançaient trois ou quatre vigoureuses touffes de

saules-marceaux couverts en ce moment de jolis châtons dorés que suçaient avec avidité des centaines d'abeilles. En vain depuis quatre années le respectable desservant avait-il adressé pétitions sur pétitions au conseil municipal de Gilois et à la sous-préfecture : faute d'argent dans la caisse communale, ou bien plutôt faute de bonne volonté chez le maire, avec lequel l'abbé Nicod avait le malheur d'être brouillé, la brèche était restée brèche, et n'avait même fait que s'agrandir à chaque dégel.

Absorbé par le souvenir de ses démêlés avec le maire Bulabois ou par toute autre idée fâcheuse, le bon curé ne s'était pas aperçu de l'entrée de toute une bande ennemie dans son jardin. Une demi-douzaine de poules, ses voisines, avaient depuis quelques instans gravi d'une pierre à l'autre le talus de la brèche, et, arrivées au sommet, s'étaient répandues, gloussant, caquetant, battant triomphalement des ailes, à travers allées et plates-bandes. En les apercevant enfin, le curé ne put se défendre d'une véritable colère : non pas qu'à cette saison il pût craindre pour son jardinage; mais elles avaient tant becqueté sa salade les années précédentes, tant picoré les jeunes pousses de ses légumes, tant gratté, gâté et ravagé partout! Et puis, il faut bien le dire, c'étaient les poules des Bulabois, dont la ferme n'était qu'à cinquante pas. Le premier mouvement de l'abbé Nicod fut de s'élancer contre elles en secouant sa soutane pour les épouvanter et leur faire évacuer la place : peine inutile; au lieu de rebrousser chemin, la bande conquérante se mit à tourner et tourner encore autour du jardin, comme pour en narguer le maître, tant et si longtemps qu'au moment où celui-ci renonça à les poursuivre, il était hors d'haleine et tout couvert de sueur. La troupe criarde et pillarde ne resta pas longtemps maîtresse du terrain. Par cette même brèche qui avait donné accès à l'ennemi dans la place, une jeune villageoise entra à son tour et se mit à pourchasser si vivement les poules, qu'en quelques secondes le jardin en fut débarrassé. L'évacuation accomplie, la jeune fille voulut se retirer; mais le curé, qui s'était assis épuisé de fatigue sur le banc d'une tonnelle, l'appela et lui fit signe de venir prendre place auprès de lui.

— Bien le bonjour, monsieur le curé, dit la jeune villageoise en abordant le digne prêtre. Je venais de voir Sophie Margillet, qui est un peu malade; j'ai entendu des poules dans le jardin, et je suis entrée pour leur donner la chasse; je ne vous savais pas là. Voilà enfin le chaud venu, n'est-ce pas, monsieur le curé?

Pendant que la jeune villageoise parlait ainsi, l'abbé Nicod l'observait attentivement. Il crut remarquer dans son visage quelque chose d'insolite.

— Oui, ma fille, répondit-il, voilà le beau temps venu, et Dieu soit loué, ce n'est pas trop tôt pour nos semailles de printemps; mais tu as pleuré, Thérèse : qu'y a-t-il donc?

— Et quand j'aurais pleuré un peu, monsieur le curé : vous savez bien comme je suis, moi; pour une mouche qui passe, je pleure père et mère, et je ris l'instant d'après. Vous rappelez-vous ce jour où vous me disiez...

— Ta, ta, ta, tu n'étais qu'un enfant alors. Conviens-en, tu as revu Ferréol?

— Non, monsieur le curé, pas depuis plus de trois mois, et je vous ai raconté tout ce qu'il m'a dit.

— Que s'est-il donc passé alors? Veux-tu que je croie que tu as quelque chose à me cacher? Toi, Thérèse, par exemple!

Thérèse ne se décida qu'avec peine à communiquer son secret à l'abbé Nicod, non qu'elle manquât de confiance en lui; mais, malgré son humble condition, elle était de ces généreuses natures qui n'ont qu'un égoïsme, celui de garder leurs peines pour elles seules et de n'en affliger leurs amis qu'à la dernière extrémité.

— Eh bien! monsieur le curé, dit-elle à la fin en baissant les yeux, puisque vous voulez à toute force que je parle, voici la chose. J'étais ce matin à étendre notre lessive, quand ma mère est venue vers moi. — Thérèse, m'a-t-elle dit, il faut te décider; ce jeune homme de Cerniébaud est encore venu hier pendant que tu étais à la *fruitière;* il te veut absolument. Il reviendra ce soir chercher la réponse. Voyons, que lui dirai-je?

— Et qu'as-tu répondu? demanda l'abbé Nicod.

— Ce que j'ai répondu! Vous le devinez bien, monsieur le curé. — Vous ne voulez pas me forcer, n'est-ce pas, mère? Vous êtes trop bonne et vous m'aimez trop; eh bien! si jamais je me marie, ce ne sera qu'avec Ferréol. — Prends-le tout de suite, m'a-t-elle répondu; j'ai changé d'avis; je consens présentement à tout. — Non, mère, lui ai-je dit, non, jamais tant qu'il sera ce qu'il est. Est-ce que je ne sais pas pourquoi vous avez changé d'avis? Vous m'avez vue un peu triste par momens, et une fois ou deux vous m'avez surprise à pleurer. Alors vous vous êtes dit avec votre bon cœur : « Décidément elle l'aime; elle tombera malade un de ces jours, si je la contrarie; il vaut mieux que je dise oui. » Mais moi, mère, croyez-vous que je puisse vous faire cette peine-là? Est-ce que je ne me rappelle pas ce que vous avez répondu à Ferréol, quand il m'a demandée, il y a bientôt deux ans? « Ferréol, mon mari était douanier; les contrebandiers l'ont laissé pour mort au Noirmont, et le lendemain le pauvre cher homme a rendu son âme au bon Dieu. Et je donnerais sa fille à un contrebandier! Plutôt voir entrer son

cercueil chez nous! » N'est-ce pas là ce que vous avez répondu, mère? Je m'en souviens bien, j'y étais. J'avais eu bien tort de le laisser venir faire la demande; mais j'étais si jeune il y a deux ans, et surtout si étourdie! Et puis Ferréol commençait seulement à se lancer avec les contrebandiers; j'espérais pouvoir le retenir une fois que nous serions ensemble. Aujourd'hui c'est fini; il a trop l'habitude de cette vie-là : on ne le ramènera pas. Ne m'en parlez donc plus, mère; plutôt mille fois rester fille toute ma vie! — Voilà ce que j'ai répondu, monsieur le curé. Une fois seule, j'ai pleuré un peu; mais je ne pense déjà plus à tout cela, et demain matin je serai gaie comme pinson.

— Tu as bien parlé, Thérèse, tu as parlé comme une bonne et brave fille. Non, non, tu ne peux pas l'épouser; tu ne peux pas te marier avec un pareil mauvais sujet.

Thérèse était bien loin d'approuver la conduite de Ferréol; elle fut vivement choquée cependant d'entendre l'abbé Nicod le qualifier d'une manière aussi dure. Son mécontentement se traduisit par certaine moue involontaire dont le digne abbé, bien qu'assez peu observateur de sa nature, ne put s'empêcher de s'apercevoir.

— Ce que je viens de dire te contrarie, reprit celui-ci; mais n'ai-je pas, moi aussi, aimé Ferréol?... Est-il chose au monde que je n'aie faite pour lui? Après la mort de ma pauvre sœur, je l'ai recueilli au presbytère; je l'ai soigné, je l'ai choyé comme s'il eût été mon propre fils. Quel bel enfant c'était alors, et si éveillé, et pourtant si sage! J'en étais fier, je ne te le cache pas. Quand j'avais mon *sans-façon* (1), mes confrères me disaient tous : « Abbé Nicod, il faut pousser ce garçon-là; il vous fera honneur. » Je l'ai mis au petit séminaire de Nozeroy; tu connais le mur de la terrasse : vingt-cinq pieds de haut, ni plus ni moins; il l'a descendu une nuit, je ne sais pas comment, au risque de se casser le cou, et il a déserté. Je l'ai reconduit à ses maîtres; quinze jours après, il se faisait renvoyer. J'ai dû de nouveau le recevoir à la cure; mais toujours au jeu de quilles, toujours au cabaret, toujours en querelle avec les garçons des autres villages! Une belle conduite vraiment pour le neveu d'un curé! Ah! Thérèse, il m'a bien fait souffrir! Va, ma fille, il te rendrait malheureuse, sois-en sûre. Fais comme moi; je lui ai fermé le presbytère; je l'ai chassé de mon cœur, il ne m'est plus rien, plus rien absolument.

L'abbé Nicod n'avait que trop de raisons de parler ainsi de son neveu. Ferréol avait si souvent désobéi à son oncle, il avait tellement

(1) Dîner *sans façon* que chaque desservant donne à tour de rôle à ses confrères du voisinage.

compromis par ses folies de jeune homme l'honneur du presbytère, que le bon curé était bien en droit de le traiter sans aucune indulgence. Ses paroles n'en froissèrent pas moins Thérèse, qui, par une de ces inconséquences si logiques du cœur, n'hésita pas à prendre la défense de celui qu'elle-même avait condamné, quoiqu'avec moins de rigueur, quelques instans auparavant.

— Tenez, monsieur le curé, dit-elle en feignant de ne pas trop prendre la chose à cœur, vous allez me trouver bien hardie; mais, ma foi, tant pis! Pourquoi aussi m'avez-vous toujours laissée vous dire tout ce qui me passe par la tête? Sauf votre respect, vous me semblez bien dur pour ce pauvre Ferréol. Il est dans le mal présentement, c'est bien certain; mais ne peut-il pas s'amender? Il a toujours eu si bon cœur! Ne vous rappelez-vous pas comme tout le monde l'aimait dans le village? C'est qu'il était si obligeant, si bon! Dans les momens de presse pour la moisson ou pour les foins, on n'avait qu'à lui dire : Ferréol, nous avons besoin d'un coup de main, et il était tout de suite prêt; il se serait mis en quatre pour aider les gens. Quand le feu a pris chez Jean-Louis Pasquier, personne n'osait entrer dans l'écurie à cause de la flamme et de la fumée; il y est entré, lui, et il a sauvé le bétail. Et le jour où le petit Tony est tombé dans l'Ain en voulant prendre un nid sous les racines d'un saule! Tous ceux qui étaient là disaient à Bonguyot : Sauve-le donc, toi qui es le meilleur nageur du pays; mais Bonguyot n'a pas osé. La rivière était si forte ce jour-là! Elle roulait des quartiers de roche. Ferréol n'avait que dix-sept ans; c'est lui cependant qui s'est jeté à l'eau...

— Peut-être, dit le curé sévèrement, peut-être eût-il mieux valu qu'il ne sauvât pas Tony. Ton frère était sage alors; ce serait un ange dans le paradis, et il ne serait pas devenu ce qu'il est, car tu as beau le cacher, Thérèse : depuis deux jours qu'il est parti, il est avec Ferréol; il fait la contrebande.

Thérèse aimait tendrement son frère, vif et espiègle garçon de treize à quatorze ans, et, quoiqu'elle n'en eût rien dit à l'abbé Nicod, elle était bien plus attristée encore du départ de l'enfant que de l'entretien qu'elle avait eu avec sa mère au sujet de Ferréol. Froissée une seconde fois dans ses affections les plus vives, elle ne se contint plus, et sans s'inquiéter de se contredire ou non, elle se mit à défendre la contrebande ou du moins à chercher à l'excuser de son mieux.

— Si Tony est avec Ferréol, je n'en sais rien, répondit-elle sans dissimuler cette fois son dépit : il est parti avant-hier sans dire où il allait; mais quand bien même encore il ferait la contrebande, serait-il le premier dans le pays? Voilà M. Groslambert qui a gagné de

cette façon-là sa fortune; tout le monde ne le salue-t-il pas quand il passe? Est-ce qu'Olympe Riduet, dont le père a fait la contrebande aussi, n'a pas été demandée déjà plusieurs fois par les plus gros du pays? Et le curé des Crozets, avec son bréviaire creux, qui tenait jusqu'à trois et quatre montres! Quand il passait devant le bureau, les douaniers se levaient tous pour lui faire honneur; mais ne voilà-t-il pas qu'un jour une montre à répétition se met à sonner...

— Halte-là, dit le curé stupéfait d'entendre un tel langage dans la bouche de la jeune fille, halte-là, Thérèse, c'était pour bâtir une église.

— Église ou non, répondit sèchement Thérèse, c'était toujours de la contrebande.

La parole la plus impie, le plus affreux blasphème n'eût pas consterné davantage l'abbé Nicod. Un profond soupir sortit de sa poitrine, et en même temps il leva les yeux au ciel.

— Sainte vierge Marie, s'écria-t-il, est-ce bien possible? Thérèse, est-ce bien toi que j'entends?

La sainte horreur dont était saisi le pauvre prêtre ne lui permit pas d'en dire davantage, heureusement peut-être pour lui, car ces quelques paroles, prononcées avec un accent inexprimable d'étonnement et de douleur, firent sur la jeune fille bien plus d'impression que n'en eût produit à coup sûr un sermon en trois points du respectable abbé. Honteuse déjà d'avoir tant osé, elle éprouva un violent remords en voyant combien elle avait affligé le cœur du bon prêtre, devant lequel elle redevint en un instant aussi humble et aussi soumise qu'au confessionnal.

— Pardonnez-moi, dit-elle sans oser lever les yeux, pardonnez-moi, monsieur le curé. Je vous ai manqué de respect et j'ai dit des choses bien mauvaises, mais c'est que, voyez-vous, j'aime tant ce pauvre Tony! J'aurais trop de chagrin si je le savais avec Ferréol! Lui contrebandier, lui dont le père a été tué par les contrebandiers! Mais le pauvre enfant ne sait pas cela, ma mère ne le lui a pas encore dit. J'espère encore qu'il n'est pas avec eux, ou que du moins on pourra le ramener. Quant à Ferréol, il faut que je vous dise tout, monsieur le curé; je ne dois pas avoir de secrets pour vous. Je déteste la contrebande et je condamne les contrebandiers aussi fortement que vous pouvez le faire, et cependant, quand j'entends dire du mal de Ferréol, tenez, j'ai beau me raisonner, cela me froisse le cœur. Nous avons été élevés presque ensemble; vous m'aimiez, et ma mère l'aimait. Il venait souvent me trouver au communal, pendant que je gardais nos bêtes. Un jour que j'y étais, tricotant une paire de bretelles que je voulais, avec la permission de ma mère, lui donner pour sa fête, voilà qu'il arrive vers moi sans que j'aie

le temps de cacher mon tricot. — Thérèse, me dit-il, pour qui ces belles bretelles-là? — Je me mis à rougir, et il devina la chose. Il aurait fallu le voir alors; il sautait de joie par-dessus les buissons. — Sais-tu ce qu'il nous faut faire, Thérèse? ajouta-t-il quelques instans après en me prenant les deux mains, il faut nous marier ensemble; qu'en dis-tu? — Bien volontiers, mais nous sommes encore trop jeunes. — Nous attendrons une année ou deux; tu me promets? — De tout mon cœur! Il faudra parler à ma mère. — Au bout de quelque temps, il commença à se déranger. J'appris d'abord qu'il allait au cabaret, puis qu'on l'avait vu avec des contrebandiers; vous pouvez bien croire que je pleurai toutes les larmes de mes yeux. Quand il voulut faire la demande à ma mère, je le renvoyai à un an en exigeant que pendant tout ce temps-là je n'entendrais parler ni de contrebande ni de cabaret. Il me le promit, et il a tenu sa parole, monsieur le curé; vous-même, sans en savoir la cause, vous avez remarqué son changement de conduite, et vous en étiez tout joyeux. Au bout d'un an, il vint trouver ma mère, comme nous en étions convenus. Je croyais qu'il avait demandé votre consentement; j'ai su plus tard qu'il n'avait pas osé, mais qu'il comptait le faire dès que la chose aurait été arrangée chez nous. Vous savez ce que répondit ma mère; Ferréol eut beau dire et prier, elle ne voulut rien entendre. Le découragement prit alors ce pauvre garçon : on le vit aller au cabaret la tête haute et en plein jour. J'appris bientôt qu'il s'était décidément fait contrebandier. Depuis ce temps-là, je l'ai revu deux fois, et deux fois je lui ai dit de changer de conduite, ou qu'autrement tout était fini entre nous. Vous en savez maintenant autant que moi, monsieur le curé. Encore une fois, pardonnez-moi mes mauvaises paroles de tout à l'heure; je pensais à Ferréol, à Tony..., j'avais perdu la tête, et je ne savais plus ce que je disais.

L'abbé Nicod avait l'âme trop évangélique pour garder, en présence d'un tel repentir, le moindre ressentiment contre Thérèse. Il lui accorda un plein et entier pardon, et la jeune fille prit congé de lui. Au moment où elle s'apprêtait à descendre la brèche par laquelle elle était entrée dans le jardin, elle entendit prononcer, du côté de la ferme Bulabois, le nom de Ferréol. Elle fit quelques pas de plus dans le jardin, et aperçut devant la ferme même un vieux chaudronnier ambulant, qui, tout en fondant ses cuillères, racontait des histoires de contrebande à une demi-douzaine de villageois. La jeune fille se glissa derrière le rucher, et se mit à écouter. — Ferréol, disait avec une emphase des plus comiques le vieux chaudronnier, en voilà un malin! c'est moi qui vous le dis. Pas plus loin qu'hier, savez-vous ce qu'il a fait? Ah! bon Dieu! c'est ça qui

s'appelle un tour! La femme du *fruitier* (1) de Mouthe était un peu malade; que fait mon finaud? Il envoie chercher le médecin à Nozeroy, bon; le médecin arrive avec sa voiture. Pendant qu'il est à ses *micmac* près de la malade, que fait mon malin? Il fourre sa marchandise dans le coffre de la voiture, bon; pour deux mille francs de cachemires, rien que ça! Hein, Renobert, si tu avais ça pour tes filles? C'est pour le coup qu'il faudrait monter sur des échasses pour leur parler! Pour lors mon fin renard prend la traverse et va attendre la voiture de l'autre côté de la seconde ligne. Patatras, patatras, la voiture arrive; bon. — Pardon, docteur, je crois que vous avez quelque chose à moi. — Quelque chose à vous? Pas un fétu. — Oh! que si, docteur; vous allez bien voir. — Il saute comme un chat sur la voiture, qui allait encore, et puis, ma foi, il ouvre le coffre et prend son paquet. — Merci, docteur; quand vous reviendrez à Mouthe, tâchez donc de me le faire savoir. — Et le voilà qui gagne aux jambes par les communaux. En voilà un tour! Quand je vous dis que, depuis que le monde est monde, Ferréol n'a jamais eu son pareil!

Thérèse n'avait pas attendu la fin du récit; ces tristes exploits de son amant lui étaient trop pénibles à entendre. Avant de rentrer chez sa mère, elle voulut faire un tour aux champs pour avoir le temps de se remettre des pénibles émotions qu'elle venait d'éprouver. A peu de distance du village, elle aperçut, venant droit à elle à travers champs, une vieille femme toute *dépenaillée,* comme on dit dans le Jura, dans laquelle elle reconnut la vieille Piroulaz, l'espionne, la *mouche* des douaniers de Mouthe, qui, pour prix de ses services, fermaient, disait-on, les yeux sur un trafic clandestin qu'elle faisait de sucre, de café et d'étoffes de peu de valeur. Thérèse était trop foncièrement honnête pour qu'une telle femme ne fût pas pour elle un objet d'instinctive antipathie; elle commença par hâter le pas pour ne pas se laisser atteindre, mais bientôt elle se ravisa. Si Tony était à Mouthe, la vieille devait certainement le savoir; Thérèse se décida à l'attendre.

— Jésus-Maria, est-on assez jolie! dit l'espionne en abordant la jeune villageoise. Autant de louis d'or que ces yeux-là ont déjà fait tourner de têtes! A quand cette noce? Un beau garçon, je parie.

La vieille femme avait posé à terre un panier plein de marchandises prohibées, et elle s'était mise à en tirer divers objets.

— Ah ça! reprit-elle, qu'est-ce qu'on va lui vendre à cette jeunesse? Du sucre, du café, pour fêter les galans...

— Merci, mère Piroulaz, répondit Thérèse; de sucre et de café, il n'en entre guère chez nous, et de galans encore moins.

(1) Fromager.

— Jésus-Maria, comme c'est avisé, ces jeunesses d'aujourd'hui! ça parle comme des avocats; mais, voyons, nous ne sommes pas ici pour casser des noisettes. Je sais ce qu'il lui faut, à cette tourterelle-là : des dentelles, de jolis rubans, un beau mouchoir de cou pour faire la belle le dimanche. Justement c'est dimanche en huit la fête de Gilois.

La grossièreté de ce langage choqua Thérèse au point de lui faire oublier qu'elle avait un service à demander à la mère Piroulaz, et qu'elle devait la ménager par conséquent.

— Je n'ai besoin ni de dentelles ni de rubans, répondit-elle avec dédain, et d'ailleurs je n'achète jamais de contrebande.

— Suis-je assez innocente de vouloir lui vendre de la contrebande à cette chère amie? répliqua la vieille femme, blessée à son tour; comme si Ferréol n'était pas là! Ne nous fâchons pas, ma petite poule; tu n'as rien voulu m'acheter, mais ce n'est pas une raison pour que je ne te donne pas un avis pour ta gouverne. Tu t'imagines être la seule à qui Ferréol fait des cadeaux; la semaine dernière encore, sans aller plus loin...

— Eh bien! quoi? qu'a-t-il fait? demanda avec anxiété Thérèse, qui, bien que préparée à entendre sur le compte de Ferréol les récits les plus affligeans, n'avait cependant jamais eu, tant elle était confiante et naïve, la moindre crainte qu'il pût jamais lui être infidèle.

Soit reste de bons sentimens et pitié pour la pauvre fille, qu'elle voyait tout à fait troublée, soit au contraire calcul pour prolonger sa torture, la vieille Piroulaz ne répondit à cette question que d'une manière évasive; mais Thérèse revint à la charge en termes plus pressans encore.

— Je vous en conjure, mère Piroulaz, dit-elle d'une voix suppliante; je vous achèterai du sucre, du café, des fichus, tout ce que vous voudrez, mais au nom du ciel dites-moi ce qu'a fait Ferréol la semaine dernière. Vous ne me répondez pas? Vous avez donc menti tout à l'heure? Les gens ont bien raison de dire que vous êtes la plus méchante femme du pays.

— Ah! j'en ai menti! ah! je suis la plus méchante femme du pays! s'écria la Piroulaz en écumant de colère. Ferréol ne va donc pas tous les jours à Mouthe chez la Rosalie! Il n'y était pas hier soir encore avec ton frère Tony, qui sera, c'est moi qui te le dis, un fameux mauvais sujet! Il n'a pas donné la semaine dernière à Rosalie un châle comme on n'en a jamais vu un sur le dos d'une fille de Mouthe! Ils ne se sont pas promenés dimanche dans le village bras dessus, bras dessous, si bien que tout le monde était sur les portes pour les regarder passer! Tu n'es pas trop mal, ma petite biche;

mais tu peux bien compter que la Rosalie ne voudrait point de toi pour nettoyer ses robes... Attrape, chère amie; ça t'apprendra à traiter de méchantes femmes les bonnes vieilles comme moi qui ne te voulaient que du bien... Ah! j'en ai menti!

Thérèse resta comme foudroyée, mais un instant seulement. Plutôt que de laisser jouir une telle femme de son humiliation, elle appela à elle toutes les forces de son âme, et, redevenue bientôt maîtresse d'elle-même, elle s'éloigna sans répondre un seul mot, laissant la vieille femme grommeler tout à son aise.

II.

Mouthe est un des foyers les plus actifs de la contrebande sur notre frontière suisse. Au centre du village existe un cabaret dont l'enseigne, surmontée du traditionnel bouchon de genévrier, porte dans une orthographe irréprochable ces mots pleins de séduction pour le montagnard jurassien : *A la bonne gentiane.* La liqueur de gentiane s'extrait, comme on sait, des racines de la *gentiana lutea,* qui croît en abondance dans les pâturages montagneux du Jura. Quelque affreux qu'en soit le goût, ce breuvage a pourtant ses enthousiastes, qui le placent bien au-dessus de toutes les autres liqueurs. A les entendre, la *gentiane* est la joie du cœur et de l'estomac, le premier des toniques, voire des fébrifuges.

Grâce à l'irrésistible attrait de son enseigne, le cabaret de *la bonne gentiane* ne *désemplissait* pas, comme disent nos paysans. Le lendemain de l'entrevue de Thérèse et de l'abbé Nicod, on n'y comptait pas moins, vers une heure de l'après-midi, de vingt à vingt-cinq consommateurs, — des villageois, trois douaniers en tenue de service, quatre ou cinq individus qu'à leur mise débraillée et à je ne sais quoi d'étrange dans les physionomies il n'était pas difficile de reconnaître pour des contrebandiers. L'administration des douanes ne permet pas à ses agens de fréquenter les personnes connues pour se livrer à la fraude : aussi les trois douaniers s'étaient-ils bien gardés de faire table commune avec les *porte-ballots;* mais leur respect pour le règlement n'allait pas jusqu'à leur interdire de causer et même de trinquer avec eux. Tout ce monde, douaniers, contrebandiers, campagnards, parlaient à voix haute, et tous à la fois s'interpellaient bruyamment d'une table à l'autre, échangeant des plaisanteries plus vives que délicates. Un des villageois ayant chanté une chanson du pays : — Allons, Ferréol, dit un des contrebandiers à son voisin en lui faisant un signe de l'œil, ne veux-tu pas nous en dire une aussi? Celle que tu as chantée l'autre jour chez la *Malmariée,* tu sais bien? Tu feras plaisir à ces trois messieurs.

L'individu auquel avait été demandée la chanson était un grand et vigoureux jeune homme de vingt à vingt-cinq ans. Bien qu'assombri par une épaisse barbe noire assez peu soignée, son visage conservait encore quelque chose d'ouvert et d'intelligent qui contrastait avec l'air farouche et presque entièrement abruti de ses compagnons. Près de lui était assis un jeune garçon de mine éveillée et hardie, qui, on le devine bien, n'était autre que le frère de Thérèse. Comme Ferréol ne s'empressait pas de se rendre au désir de son camarade *la Fouine*, l'enfant se leva avec vivacité :

— Je la sais, moi, dit-il, la chanson de Ferréol.

— Chante-la, petit, répondit *la Fouine*, je te donnerai un foulard.

Séduit par cette promesse, l'enfant entonna aussitôt la chanson suivante, sans s'inquiéter d'en estropier ou non les vers :

Qui chemine là-bas dans l'ombre?
C'est le hardi contrebandier,
A la barbe du douanier
Glissant sans bruit dans la nuit sombre
Comme un fantôme, un loup-cervier.

C'est bien lui; du Brassus à Mouthe,
Le corps ployé sous son fardeau,
Il gravit pelouse et coteau;
Le Noirmont sauvage est sa route
Et le chat-huant son oiseau.

Regardez-le, rien ne l'arrête,
Ni ravins, ni pics altiers,
Ni l'ombre effaçant les sentiers,
Ni foudre grondant sur sa tête,
Ni gouffre béant sous ses pieds.

Lui faut-il d'un bond intrépide
Franchir précipice ou fossé,
Quand par la meute il est pressé,
Le chevreuil n'est pas plus rapide,
Le renard n'est pas plus rusé.

Les douaniers feraient la chaîne,
Même bras dessus, bras dessous,
De Jougnes au val de Mijoux,
Il passe avec sa charge pleine
Et leur glisse entre les genoux.

Qui chemine là-bas dans l'ombre?
C'est le hardi contrebandier,
A la barbe du douanier
Glissant sans bruit dans la nuit sombre
Comme un fantôme, un loup-cervier.

Sa chanson finie, Tony avala d'un trait, et aussi lestement qu'eût pu le faire un chanteur de profession, un plein verre de vin, non

sien, mais appartenant à l'un de ses camarades. La chanson fut assez applaudie, même par les douaniers; le chanteur, et surtout son trait d'espièglerie, le furent bien davantage. Le silence une fois rétabli, un des douaniers, surnommé Fine-Oreille, fit signe qu'à son tour il avait quelque chose à chanter, et il commença sans plus de façon une chanson écrite en patois, qui perdra, à être traduite, beaucoup de sa naïve vivacité.

« Le vaillant contrebandier, quand il s'en va-t-en guerre, a mis ses chaussons de toile (1), il regarde à droite et à gauche.

« Derrière ni devant, il n'aperçoit personne. « Bon, dit-il, les chemins sont libres, tout ira bien.

« Ce n'est pas, Dieu merci! que j'aie peur des *gabelous* (2), fussent-ils dix et dix encore.

« *Jean de l'Épine* (3) que voici en vaut bien dix, et dix le caillou que j'ai noué dans un coin de mon mouchoir.

« La nuit venue, voilà qu'au pied d'un buisson, dans le bois, une souris grignote.

« Oh! oh! dit notre brave, *débretelons* (4), et lestement; ces maudits *gabelous* sont tous à mes trousses.

« Mieux vaut courir qu'être pris; courir exerce les jambes; en Suisse, il y a des prix pour la course.

« Qu'est-ce que dit la chanson? « Hirondelle en l'air chante mieux que rossignol empaillé. »

« Il jette son ballot et prend *Jacques-Déloge* (5). S'il ne court plus, c'est que depuis ce temps-là un *gabelou* lui a mis la main dessus.

« Ce n'était pas une souris qui avait grignoté dans le buisson, ce n'était qu'un *meset* (6), gros à peine comme la noisette qu'il était en train de ronger.

« Il devrait cependant connaître les souris, le vaillant contrebandier; dans la prison de Pontarlier, on en entend plus que de rossignols des bois.

« Savez-vous ce que disait feu ma grand'mère? « Qu'il n'aille pas au bois, celui qui a peur des feuilles. »

« Et la mère de ma grand'mère : « Rien ne vaut de tout ce qui est oiseau de nuit. »

La chanson de Tony n'avait été qu'applaudie; grâce à sa forme burlesque et patoise, celle de Fine-Oreille excita dans la salle entière de véritables transports d'enthousiasme. Malgré ses sympa-

(1) Les contrebandiers portent dans leurs courses de forts chaussons de toile qu'ils fabriquent eux-mêmes avant chacun de leurs voyages.

(2) *Gabelou*, et *loup* par abréviation, de gabelle.

(3) *Jean de l'Épine*, bâton d'épine noire dont s'arment volontiers les montagnards du Jura.

(4) Jetons notre ballot.

(5) *Prendre Jacques-Déloge*, prendre la fuite.

(6) Souriceau, de *mus*.

thies bien connues pour les contrebandiers, la partie campagnarde de l'auditoire manifesta sa satisfaction par d'aussi bruyans qu'interminables éclats de rire. Ferréol était battu : il essaya de prendre sa revanche sur un autre terrain.

— Ah ça! dit-il, puisque nous sommes si poltrons, pourquoi ne sortez-vous jamais qu'armés jusqu'aux dents, et toujours au moins deux ensemble, comme la *mercandière* (1) et son âne?

— Parce que vous ne sortez, vous autres, répondit Fine-Oreille, que par troupes, comme les corbeaux.

— Moi, dit Ferréol, je vais presque toujours seul, et jamais un de vous n'a osé se montrer sur mon chemin.

— Excepté la nuit où nous t'avons fait faire le grand saut à Chapelle-des-Bois, répondit un des douaniers. Six pieds d'un rocher à l'autre, avec l'abîme entre les deux, excusez du peu! Diras-tu que tu n'as pas eu peur cette fois-là?

— Toi qui es si brave, riposta Ferréol, pourquoi n'as-tu pas sauté après moi? Tu m'aurais peut-être pris; mais tu as eu peur pour l'enfant de ta mère, n'est-il pas vrai, mon garçon?

Malgré la brutalité de ce langage, tout cela était dit sans colère. On riait de part et d'autre. Il n'y a pas plus de vingt ans, les bouteilles eussent volé aux visages dès le premier mot un peu vif. C'est qu'alors les situations étaient bien différentes : les contrebandiers ne marchaient qu'armés, eux aussi, et toujours par grandes troupes. Des rencontres ou plutôt de véritables combats s'engageaient fort souvent; il y avait, comme on dit dans les pays de *vendette, du sang* entre les deux partis. Depuis quelques années, ces mœurs sauvages ont à peu près disparu. Dans la plupart des cas, le contrebandier *débretèle* à l'approche de son ennemi et cherche à fuir; il ne se défend plus. Aussi peut-il se trouver face à face avec lui au cabaret, le plaisanter même grossièrement et subir ses railleries à son tour sans risque aucun de collision.

— Tu viens de mal parler des corbeaux, Fine-Oreille, reprit un des douaniers. Si ces pauvres bêtes ne voyagent que par troupes, elles n'ont au moins pas peur de se montrer de jour, tandis qu'eux, ils ne se mettent en route que la nuit, comme les chats-huans.

— Sans compter qu'ils n'ont déjà pas si tort, répondit Fine-Oreille; ne vois-tu pas que c'est pour ne pas épouvanter les gens?

— Que nous allions de jour ou de nuit, répliqua *la Fouine*, qu'est-ce que cela peut vous faire? Les rats aussi sortent la nuit, et cependant les chats les prennent; mais vous, vous ne prenez rien du tout.

— Toujours quelques ballots par-ci par-là, dit Fine-Oreille; mais

(1) Marchande ambulante.

tenez, voulez-vous que je vous dise pourquoi nous ne vous prenons pas à tout coup? Plus de contrebandiers, plus de douaniers, n'est-il pas vrai? Encore faut-il bien que tout le monde vive. Voilà le fin mot de la chose; autrement il y a bien longtemps qu'on ne parlerait pas plus de vous que du sorcier de Mignovillard, qui faisait danser malgré elles les filles sur les buissons.

— Écoute bien ce que je vais te dire, Fine-Oreille, répondit Ferréol, qui venait d'apercevoir un *coup* de contrebande à tenter. A t'en croire, pour une raison ou pour une autre, vous nous épargnez. Eh bien! moi, Ferréol, je te porte un défi à toi et à tous les *loups* et *gabelous* de dix lieues à la ronde, et je dis que tel jour qu'il vous plaira, à telle heure que vous choisirez, en plein midi, si cela vous convient, j'entrerai dans Mouthe, en venant de Suisse par le Noirmont, à votre nez, à votre barbe, avec un ballot de belle et bonne contrebande. Allons, Fine-Oreille, acceptes-tu le défi?

Les douaniers ayant accepté le défi avec empressement, l'exécution fut fixée au surlendemain, à trois heures de l'après-midi.

— Petit, je vais en Suisse, dit alors Ferréol à Tony, viens-tu avec moi?

— En Suisse! cria l'enfant avec enthousiasme, partons-nous tout de suite?

— Dans un instant, répondit le jeune homme, j'ai deux mots à dire dans le village.

— Il va chez la Rosalie, dit un des douaniers à son voisin.

Le douanier n'avait deviné qu'à demi. Ferréol alla bien chez Rosalie; mais son but, en s'y rendant, était surtout de passer devant la scierie de Lupicin Jeantet, lequel à son industrie patentée joignait un commerce clandestin bien autrement lucratif. Sur la porte de l'usine étaient écrits à la craie ces mots : B. lambris 9, chevrons 17, *baudrillons* (1) 43; ce qui signifiait : prendre au Brassus *neuf* cachemires, *quarante-trois* robes et *dix-sept* écharpes. Après avoir jeté un coup d'œil en passant sur cette singulière lettre de chargement, Ferréol alla chez Rosalie, où il ne s'assit même pas, puis il revint tout de suite au cabaret de *la bonne gentiane* prendre Tony, pour se rendre au village du Brassus par le Noirmont.

Le Noirmont est cette partie de la grande chaîne du Jura qui sépare le val de Mouthe de la jolie et pittoresque vallée suisse de Joux. A part quelques clairières occupées par des chalets, la montagne est couverte de la base à la crête par une majestueuse forêt d'épicéas. Rien de plus intéressant à parcourir en été que ces sauvages et imposantes solitudes qu'égaient alors la chanson de cent

(1) *Baudrillons,* pièces de menuiserie.

variétés d'oiseaux et une riche et brillante floraison de spirées, d'anémones *des Alpes*, de cyclamens purpurins et de lis de Saint-Bruno aux pénétrantes senteurs. Au moment de l'année où nos deux compagnons se mirent en route pour gravir la montagne, les fleurs y dormaient encore pour bien des semaines sous le sol; mais déjà de chaque broussaille s'envolaient devant eux bouvreuils, merles, ramiers et gélinottes, tandis que de jolis écureuils noirs interrompaient à peine leurs ébats sur les grands arbres pour les regarder passer. Tony était émerveillé; tout à coup l'espiègle garçon s'arrêta et se mit à crier de toutes ses forces *au loup!* cri inventé, il y a bien des années déjà, par les contrebandiers, pour s'avertir les uns les autres des mouvemens des *loups* ou *gabelous*, et retenu depuis ce temps-là par les bergers et autres polissons du pays. L'appel de Tony ne resta pas sans écho; de toutes les parties du Noirmont, *bouèbes* (1), *armaillis*, coupeurs, se mirent à crier : au loup! Une heure après, ce même cri retentissait encore, mais à plus d'une lieue du point de départ.

Les deux amis étaient arrivés à peu près à mi-côte, quand ils entendirent, derrière un épais hallier, un bruit semblable à celui que fait un animal en s'enfonçant dans un fourré. — Ne fais pas attention, dit Ferréol à Tony; ce n'est que la mère Piroulaz, qui vient de chercher en Suisse ses quatre livres de sucre et autant de café. Elle se cache pour nous espionner; n'est-il pas vrai, la vieille?

— Il paraît que tu as de la sciure de bois dans les yeux aujourd'hui, Ferréol? dit un homme vieux et maigre en sortant du massif de buissons. Prendre Joachim Salambier pour cette vieille sorcière de Piroulaz! Tu prendras bientôt les gélinottes pour des crapauds volans.

— Je crois que tu n'as guère eu la berlue moins que moi, père Joachim, répondit Ferréol. Autrement est-ce que tu te serais caché, comme un marcassin, en nous voyant venir?

— C'est vrai tout de même ce que tu dis là; je t'ai pris de loin pour un de ces satanés garde-chasses qui ne cherchent qu'à faire de la peine aux pauvres gens. Que veux-tu, mon garçon? A soixante-cinq ans révolus, on n'y voit pas aussi bien qu'un petit tiercelet, et, pour ne pas dire de menteries, j'aime mieux me cacher trois fois de suite que d'être pris seulement une.

L'homme qui parlait ainsi n'était autre que le père de Rosalie, la rivale de Thérèse. Contrebandier dans sa jeunesse, il avait renoncé au ballot pour se faire chasseur de gélinottes. La gélinotte abonde au Noirmont. Joachim ne revenait jamais à Mouthe sans en rappor-

(1) *Bouèbe*, berger; de l'allemand *bube*, jeune garçon.

ter au moins trois ou quatre, qu'il avait prises au moyen de lacets; mais ce n'était là encore que sa moindre industrie. Rosalie était sans contredit la plus belle fille du pays, belle, il faut bien le dire, d'une beauté toute physique, car l'âme était des plus communes, et la distinction manquait absolument à la physionomie. Telle qu'elle était, assez de *galans*, même riches cultivateurs, la recherchaient en mariage pour que son père eût pu asseoir sur leurs prétentions amoureuses une spéculation qui lui avait longtemps réussi. — Rosalie ne veut que toi, disait-il séparément à chacun d'eux; elle me l'a encore déclaré hier. Comment diable t'y es-tu pris pour l'ensorceler aussi bien? — L'heureux campagnard invitait son futur beau-père à dîner à l'auberge des *Trois-Pigeons*, lui envoyait des jambons, du blé, des pommes de terre. Il s'en trouva un qui d'une seule fois alla jusqu'au muid de vin. Les cadeaux venaient-ils à se ralentir, le pauvre prétendant était bien vite évincé. Rosalie, qui était fort coquette, n'avait eu pendant longtemps aucune violence à se faire pour prêter la main à ces vilaines manœuvres; mais, devenue un jour sérieusement éprise de Ferréol, elle se mit à traiter si mal tout ce monde de poursuivans, qu'à l'exception d'un seul, Piérin Sornay, moins susceptible ou plus opiniâtre que les autres, tous quittèrent bientôt la place. Joachim fut d'abord fort mécontent, mais Ferréol lui *paya* avec tant de libéralité la gentiane et fit à Rosalie de si riches cadeaux d'objets de toilette, que le vieux braconnier ne tarda pas à prendre son parti de ce nouvel état de choses, et finit même par s'attacher au jeune homme autant que sa nature peu dévouée le comportait.

— Combien de ces gélinottes aujourd'hui, vieux rôdeur de broussailles? reprit Ferréol. Tu devrais bien avoir honte de détruire ces pauvres bêtes juste au moment des nids.

— Qu'est-ce que tu nous chantes là, l'oiseau de nuit? répondit Joachim. Je viens seulement de voir où elles se tiennent, pour y poser mes lacets en saison permise... Prendre maintenant ces pauvres gélinottes, *Jeus-Maria!* ce serait trop mal faire. Peux-tu bien croire Joachim Salambier capable de manquemens pareils?

— Et celle-là? dit Ferréol en tirant de dessous la blouse du braconnier un énorme et magnifique oiseau.

— Celle-là? répondit Joachim avec un rire sournois qui lui était particulier, c'est un coq de bruyère. L'enfant que voilà m'est témoin que je n'ai parlé tout à l'heure que de gélinottes et pas de coqs.

L'enfant n'était plus là pour répondre à l'interpellation du braconnier. Ayant aperçu un nid de ramiers à la cime d'un épicéa, il s'était mis, avec l'agilité d'un chat sauvage, à grimper sur l'arbre.

Déjà de branches en branches il approchait du nid, quand son compagnon lui défendit d'y toucher. L'enfant obéit, quoique bien à regret. Pendant qu'il descendait de l'arbre, Ferréol conta à Joachim le pari qu'il avait fait à *la bonne gentiane*, et il termina en demandant au braconnier son concours, que celui-ci lui promit plein et entier, mais non sans avoir stipulé divers cadeaux pour Rosalie et pour lui-même. Ferréol lui ayant assuré que tous deux seraient contens, il fut convenu qu'ils se reverraient le lendemain à Mouthe pour se concerter sur ce qu'ils auraient à faire, après quoi le braconnier quitta les deux jeunes gens; mais à peine était-il à une demi-portée de fusil, qu'il se retourna en appelant Ferréol.

— Eh bien! qu'y a-t-il? demanda le jeune homme.

— Tu sais les cadeaux que tu m'as promis; ne va pas les oublier au moins.

— Sois tranquille, vieil enjôleur; mais est-ce là tout ce que tu avais à me dire? Tu pouvais bien me laisser continuer mon chemin.

— Vas-tu coucher ce soir au val de Joux?

— A moins que le feu n'ait pris à toutes les paillasses; encore y a-t-il des greniers à foin.

— Vivent les canards! Il va en tomber de cette eau tout à l'heure. Tu n'auras pas besoin de brosse en arrivant, c'est moi qui te le dis.

Ferréol leva la tête. Les sapins ne lui permettaient de voir qu'un étroit espace du ciel. Aucun nuage ne s'y montrait, mais deux aigles tournoyaient sur la forêt en poussant cris sur cris, signe infaillible d'orage, au dire de nos montagnards. Presque au même instant d'ailleurs les épicéas commencèrent à s'agiter, et un sourd et sinistre concert de beuglemens s'éleva de toutes les clairières de la montagne.

— Allons, petit, dit Ferréol à son camarade, en avant et lestement; nous avons encore le temps d'arriver au chalet de Montoiseau.

Les deux voyageurs venaient d'entrer dans la clairière au fond de laquelle se trouve le chalet qui devait leur servir de refuge, quand un de ces *armaillis* de la Suisse allemande, qui sont si nombreux dans les fermes du Haut-Jura, leur cria de loin : N'approchez pas!

— Pourquoi n'approcherions-nous pas? demanda Ferréol; est-ce que le diable est en campagne par ici?

— Derrière ces buissons, il a presque éventré hier Simonet d'un coup de cornes.

Ferréol connaissait parfaitement la vie des chalets : il devina tout de suite la nature du péril qui lui était signalé; Tony, plus inexpérimenté, ne comprit rien à l'avertissement de l'armailli, dont le langage moitié allemand, moitié patois du Jura, était du reste presque inintelligible.

— Ah ça, l'Allemand, dit le jeune garçon en contrefaisant l'accent de l'étranger, qu'est-ce que tu baragouines là? Le diable a éventré hier Simonet d'un coup de cornes?

— Qui te parle du diable, mauvais *bouèbe* que tu es? répondit l'armailli tout à fait en colère, je te parle de Fritz, moi.

Tony allait répliquer à son tour quand un premier coup de tonnerre, dont fut ébranlée toute la montagne, éclata sur leurs têtes. A ce bruit, un puissant taureau, court, ramassé, presque entièrement noir, et qui n'était autre que le *Fritz* de l'armailli, sortit d'un massif de coudriers, à quelques pas des deux jeunes gens. L'animal marchait lentement, la tête basse, flairant l'herbe, déjà arrosée par quelques gouttes de pluie; de temps en temps il relevait ses larges naseaux, et semblait prendre plaisir à humer la tempête. A peine eut-il aperçu les deux compagnons, que, poussant un bref mugissement, il les chargea avec fureur. Ferréol n'ignorait pas combien sont périlleuses, surtout aux heures d'orage, les rencontres avec ces terribles animaux, qui, vivant presque à l'état sauvage, acquièrent une force et une agilité bien supérieures à celles du taureau domestique, déjà si redoutable cependant; il regagna prudemment le bois, sans toutefois trop hâter le pas. Le taureau se tourna alors contre Tony, qui fit mine de vouloir l'attendre de pied ferme en agitant son mouchoir pour l'exciter encore; puis, au moment où l'animal furieux baissait déjà la tête pour lancer son coup de cornes, le jeune garçon se jeta vivement de côté en faisant à son adversaire un de ces gestes de mépris dont n'ont pas seuls le secret les gamins des villes. Quoique Ferréol se fût bien promis de tancer vertement le téméraire enfant dès que celui-ci l'aurait rejoint, l'heure était assez peu propice aux remontrances. La tempête était dans toute sa fureur; les épicéas gigantesques oscillaient comme des joncs battus par le vent. Le tonnerre grondait sans relâche; des éclats de bois hachés par la foudre tombaient de tous les côtés autour d'eux. Heureusement Ferréol connaissait à peu de distance une grotte, où se cachaient quelquefois les contrebandiers; les deux jeunes gens y arrivèrent sains et saufs, mais non moins mouillés que le jour où Ferréol s'était jeté dans l'Ain pour en retirer Tony.

Nos voyageurs étaient à l'abri depuis quelques instans, lorsque Ferréol crut entendre un léger bruit vers le fond de la grotte. Tout en continuant de parler à Tony, il dirigea de ce côté ses yeux perçans, et malgré l'obscurité, qui était grande dans l'enfoncement, il finit par apercevoir le bout d'un soulier et un panier posé à côté. — Pour le coup, se dit-il, je ne me trompe pas, c'est bien cette vieille sorcière de Piroulaz. — Il acheva tranquillement ce qu'il avait commencé de dire, puis, s'adressant à Tony : — Voyons, petit, dit-il, tu

sais mon affaire avec les *gabelous;* puisque tu veux te faire contrebandier, comment t'y prendrais-tu à ma place? dis-moi un peu ça.

— Est-ce que je sais, moi? répondit l'enfant. Je ferais comme à ce jeu que tu nous as appris à Gilois, tu te rappelles bien? Il y en a un qui se fait courir après, et pendant ce temps-là tous les autres passent.

Un mouvement de dépit échappa à Ferréol. Son plan était précisément de faire passer un riche convoi à une lieue ou deux de Mouthe, pendant que les douaniers seraient à leurs embuscades autour du village, et ce n'était même que comme moyen de diversion qu'il avait jeté aux douaniers son défi, en apparence si téméraire. Pris lui-même par eux, il en serait quitte pour une légère amende, bien compensée par le succès presque assuré de son autre entreprise. L'affaire était donc des meilleures; malheureusement Tony venait, sans le vouloir, d'en faire connaître les bases, et cela à l'espionne même des douaniers. Sans se décourager cependant, Ferréol essaya de faire prendre le change à la vieille femme.

— Tu aurais bien raison sans un petit malheur, dit-il : croirais-tu que les magasins sont absolument vides en Suisse? Rien chez Olivier, rien chez Blondeau, ni chez les autres assureurs (1); les contrebandiers des Rousses ont tout enlevé avant-hier. *La Fouine* est revenu ce matin du val de Joux; on n'a pu lui offrir que de l'horlogerie, il a préféré s'en retourner à vide. C'est qu'aussi le gouvernement a mis trop bas les tarifs d'horlogerie; avec leurs montres, il n'y a pas seulement de quoi gagner la toile de ses chaussons. Si j'avais une semaine devant moi, Blondeau ferait venir des marchandises de Genève; mais, d'ici à deux jours, impossible de réunir le moindre chargement. Je ne sais même pas avec quoi je pourrai faire mon ballot. Entre nous, je me suis lancé là dans une mauvaise affaire : *Fine-Oreille* est malin, j'aurai bien de la peine à passer; mais le vin est tiré, il faut le boire. Tiens, voici comme je compte m'y prendre. Il y a plusieurs sentiers qui descendent sur Mouthe; je prends celui des Petites-Loges ou celui de la Rillette : ce sont les meilleurs de tous et les plus en vue, les *gabelous* ne soupçonneront jamais que je puisse choisir ceux-là; mais, tu entends bien, pas un mot de tout ceci, bouche cousue. Les *gabelous* te feront peut-être questionner; chante-leur la chanson : *La gesse* (2) *est un oiseau bavard.* Défie-toi surtout d'une vieille *mouche* qu'on appelle la mère Piroulaz. Voilà que l'orage est passé. Allons, petit : nous avons encore près de deux heures de chemin.

(1) *L'assureur* est celui qui se charge, moyennant un droit de commission, de faire passer de Suisse en France des marchandises par voie de contrebande.

(2) *Gesse,* pie; en italien, *gazza.*

III.

Laissons les deux voyageurs continuer leur route vers le val de Joux, et revenons à Mouthe, où nous avons encore de nouvelles connaissances à faire. A l'une des extrémités du village est une maison basse, étroite, couverte en bardeaux. C'était là que demeuraient Joachim Salambier et sa fille. Bien que construite depuis peu d'années, cette maison était déjà, faute d'entretien, fort délabrée dans ses murs et sa toiture, et l'intérieur ne valait pas mieux. Une table de bois de sapin, un buffet à moitié rongé par les cirons, un lit que Rosalie n'apprêtait jamais qu'au moment de s'y coucher, composaient, avec un fragment de miroir et deux ou trois chaises vieilles et massives, l'ameublement du *poêle*. Meubles, plancher, plafond, tout était couvert de poussière, sale, enfumé; le *cafar* (1) s'y promenait effrontément en plein jour, et l'araignée tissait sa toile, sans crainte du balai, à chaque coin du plafond et de la cheminée.

A l'heure où Ferréol rencontra Joachim au Noirmont, la belle Rosalie était seule dans ce charmant logis avec le plus obstiné de ses adorateurs, Piérin Sornay, épais campagnard de vingt-cinq ou trente ans, mais qui, disait-on dans le pays, possédait autant de journaux de terre qu'il y a de dimanches dans l'almanach. Leur tête-à-tête, qui durait depuis une heure au moins, paraissait avoir avancé assez peu les affaires du patient villageois, car Rosalie était occupée, sans faire aucunement attention à lui, à interroger, sur certaines choses de l'avenir, un jeu de cartes peu neuf, et dont les *armaillis* n'eussent pas voulu. La première réponse de l'oracle n'ayant pas été des plus favorables, la belle villageoise recommença l'expérience, mais avec aussi peu de succès. Une troisième épreuve s'annonçait comme ne devant pas mieux réussir, quand Rosalie, trichant contre le sort, changea la place d'une des cartes.

— Oh! oh! de la contrebande! dit le campagnard, qui avait suivi le jeu de loin, et n'ignorait pas que le valet de cœur s'y nommait Ferréol.

— Qu'est-ce qui vous parle, à vous? répondit sèchement Rosalie, sans seulement faire au villageois l'honneur de lever les yeux vers lui.

— Personne, répondit Piérin; je me parlais à moi-même, et je me disais que la dame de trèfle n'était pas à sa place, et qu'il y avait de la contrebande là-dedans.

— De la contrebande! Vous ne savez parler que de contrebande.

(1) *Cafar*, voyez l'allemand *kaefer*, scarabée.

Qu'est-ce que les contrebandiers vous ont donc fait? Est-ce que ce ne sont pas de braves gens par hasard?

— Ils ne passent du moins pas tout à fait pour ça.

— Et moi je dis qu'ils en valent bien d'autres, et même qu'ils rendent des services. Est-ce que sans eux les pauvres gens pourraient se passer les petites douceurs du sucre et du café? N'est-ce pas grâce à eux que les fumeurs ont du tabac à bon marché?

— Et les filles des mouchoirs de cou pour rien, dit le villageois en affectant de tourner ses yeux vers le fichu de la belle paysanne.

Rosalie lui lança un regard furieux. — Oui, oui, dit-elle, c'est Ferréol qui me l'a donné; est-ce que j'ai jamais cherché à le cacher? Il m'a donné aussi ce peigne. C'est encore lui qui m'a donné le châle que j'avais mis dimanche, et bien d'autres choses... Il est si bon, Ferréol! Il est aussi bon que courageux. C'est un homme, celui-là; personne ne peut se vanter de lui avoir jamais fait peur. Et vous me demandez si je l'aime? C'est vraiment risible! Je l'aime de tout mon cœur, je n'aime que lui, je ne me marierai jamais qu'avec lui. Me croyez-vous faite par hasard pour devenir la femme de quelque gros pataud de paysan? — Rosalie, va donc traire les vaches; Rosalie, as-tu fait la soupe pour les veaux? Rosalie, as-tu arrosé le fumier? — Allons donc !

La jeune fille était arrivée au plus haut point d'exaltation. Piérin se tint pour averti.

— Qu'est-ce qui vous parle de traire les vaches? répondit-il du ton le plus humble. Écoutez-moi sans vous fâcher, Rosalie; c'est la dernière fois que je vous parle de ces choses-là. J'ai plus de cinquante journaux de terre (1) à moi appartenant. Dix ne valent pas grand'chose, mon père les a eus du partage des communaux; mais le reste est le *rognon* du pays. Est-ce qu'il n'y a pas là bien de quoi payer un domestique et une servante pour soigner le fumier et traire les vaches? Ah! si vous vouliez, Rosalie! Je ferais remettre à neuf tout notre logement; j'achèterais cheval et voiture pour vous mener à la ville les jours de foire et de marché. Quand nous passerions dans la rue, les gens diraient : « Quelle est donc cette belle dame, qui a ces beaux rubans? — Eh mon Dieu! c'est la femme du maire de Fraroz. » Je ne suis pas maire encore; mais Louis Godard, qui a l'écharpe présentement, veut absolument se retirer, et le diable s'en mêlerait, si je n'étais pas nommé à sa place. Voyons, Rosalie, est-ce que tout ça ne vous tente pas un peu?

Rosalie n'avait pu entendre, sans y prendre un certain intérêt, le programme séduisant que Piérin venait de dérouler avec tant de

(1) Le journal vaut environ trente-six ares.

complaisance devant elle, car si elle était réellement éprise de Ferréol, elle ne l'était guère moins de la toilette et du bien-être. Malheureusement l'amoureux campagnard ne sut pas s'en tenir à ce premier succès, et, en voulant achever sa victoire, il gâta tout.

— Supposons au contraire, reprit-il, que vous épousiez Ferréol. C'est un adroit garçon, je ne dis pas non; mais, avec toute son adresse, il sera pris tôt ou tard, et il ira manger la soupe de Garneret, vous savez bien, celui qui ne dort jamais que d'un œil, et qui a toujours un trousseau de grosses clés dans les mains. Vous savez ce qu'on dit?

Contrebande n'a qu'une saison;
Aujourd'hui *riôle* (1) à foison,
Demain le mari en prison
Et la misère à la maison.

La misère! entendez-vous, Rosalie? Je veux bien encore que Ferréol ne se laisse pas prendre. Est-ce un état pour une femme que d'être mariée à un contrebandier? Vous disiez tout à l'heure que les contrebandiers étaient de braves gens; c'est donc un brave homme que ce *la Fouine,* qui est toujours avec Ferréol? Il n'y a pas plus de trois ans cependant que le tribunal l'a condamné à sept ou huit mois de prison pour avoir vendu comme tabac à priser de la *tannée* avec je ne sais quels autres ingrédiens. Je m'en souviens bien; j'étais à Pontarlier ce jour-là. Et Sauvageot avec ses sacs de café où il n'y avait que quelques grains de café au-dessus, et tout le reste était du *turquie!* Voilà les amis de Ferréol : il n'en est pas encore à faire de ces choses-là; mais il y viendra, il y viendra, aussi sûr que nous voici tous deux.

Rosalie tenait encore le jeu de cartes; elle le lança presque à la face du villageois. — C'est une indignité! s'écria-t-elle avec fureur, c'est une indignité!

— Mon Dieu, reprit le campagnard du ton le plus tranquille, ne vous fâchez pas si fort, Rosalie. Vous aimez Ferréol, vous le croyez incapable de jamais tromper personne; que diriez-vous donc si on vous apprenait que dans ce moment-ci il vous trompe vous-même? Dieu m'est témoin que je ne voulais pas vous parler de ces choses-là, mais vous m'y forcez. Eh bien! oui, votre Ferréol, si honnête, si brave, ce n'est pas vous qu'il aime, Rosalie; il en aime une autre, et il lui a promis le mariage.

— Promis le mariage! répéta machinalement la jeune fille, dont cette foudroyante révélation semblait avoir anéanti toutes les facultés.

(1) *Riôle,* vieux mot, vie joyeuse.

— Il le lui a promis, aussi vrai que je vous parle, reprit Piérin; il y a des mois et des années qu'il lui fait la cour.

— D'où est-elle? Son nom? Qui vous a dit cela? demanda Rosalie, promptement revenue à elle-même. Me répondrez-vous? Parlez, parlez donc.

— Encore patience, répondit Piérin toujours avec le même flegme; vous voulez que le curé chante vêpres avant que le premier coup soit sonné. Vous me demandez d'où elle est? De Gilois. Son nom? Thérèse Lamy. Elle a de dix-huit à vingt ans. Je me la suis fait montrer à la dernière foire de Nozeroy : elle n'est peut-être pas aussi belle que vous; mais je ne sais pourquoi on ne peut pas s'empêcher de l'aimer rien qu'à la voir, sans compter que les gens du pays en disent tout le bien possible. Intelligente, douce, sage surtout...

— Assez, assez, j'ai compris. Ne disiez-vous pas, il n'y a qu'un instant, que vous aviez l'intention de rentrer de bonne heure à Fraroz? La nuit est bientôt venue dans cette saison-ci, et les chemins ne sont pas bons. Adieu, adieu; si jamais vous passez par Mouthe, ne vous dérangez pas pour venir ici.

Rosalie avait pris le pauvre campagnard par le bras; elle le poussa vivement vers la porte. Piérin, décontenancé et tout confus, se laissa congédier sans mot dire. Rosalie tourna alors la clé dans la serrure, et, restée seule, elle se livra à toute la violence de sa jalousie. D'abord elle ne fit que marcher à grands pas d'un bout de la chambre à l'autre, en maudissant cent fois et Thérèse et Ferréol; puis la pensée lui vint de détruire tout ce qu'elle avait reçu du jeune homme. Un bonnet orné de flots de rubans de toutes couleurs fut le premier objet qui tomba sous sa main; elle le jeta au feu sans hésitation. Il est vrai qu'il commençait à passer de mode, et que les rubans en étaient assez fanés. Un tour de cou et cinq ou six autres colifichets de peu de valeur eurent le même sort; mais quand elle en vint au châle, qui avait fait l'admiration de tout le village le dimanche précédent à la sortie de la messe, elle voulut du moins, avant de le détruire, le jeter encore une fois sur ses épaules. Ainsi parée, elle s'approcha du miroir, et trouva le châle si beau, elle-même si belle, qu'elle ne put s'empêcher de se sourire à elle-même et de faire grâce au châle, qu'elle replaça dans l'armoire après l'avoir enveloppé soigneusement dans un linge fermé à trois ou quatre épingles. — Après tout, se dit-elle, Piérin est jaloux de Ferréol; peut-être n'y a-t-il pas un mot de vrai dans tout ce qu'il m'a raconté. Il est tard, essayons de dormir : il sera demain assez tôt pour éclaircir la chose; malheur à Ferréol, s'il m'a trompée!

IV.

En rentrant à la ferme après avoir quitté la vieille Piroulaz, Thérèse était fort abattue. Sa mère ne put manquer de s'en apercevoir, mais elle n'osa pas la questionner. — Couche-toi, Thérèse, lui dit-elle seulement, tu es fatiguée; cela te fera du bien. — Les gens des campagnes voient dans le sommeil le suprême remède à tous les maux, et certes ils n'auraient pas tort, si ce remède était toujours à la disposition de ceux qui souffrent. Thérèse obéit tout de suite, non qu'elle espérât le sommeil, mais au moins elle serait seule, et n'aurait plus besoin de faire des efforts pour cacher sa peine dans la crainte d'affliger l'excellente femme. Le lendemain, elle se leva avant le point du jour; elle aurait voulu aller à l'église, mais l'abbé Nicod ne disant sa messe que vers sept heures, l'église était fermée pour longtemps encore. A dix minutes de Gilois, au sommet d'une vaste pelouse solitaire, est un de ces oratoires agrestes si nombreux dans la montagne du Jura, oratoires qui ne consistent pour la plupart qu'en une croix de bois qui surmonte une image plus ou moins grossière de la Vierge avec quelques pieuses inscriptions. Alors que dans son enfance elle gardait aux champs le bétail de leur petite ferme, Thérèse ne manquait jamais de conduire ses bêtes dans cette partie du communal pour faire sa prière devant la sainte image, qu'elle se plaisait à entourer de guirlandes de feuillage et de fleurs renouvelées par elle au moins une fois chaque jour. Instinctivement elle prit ce même chemin. Agenouillée au pied de la croix, elle pria longuement et ardemment; elle pria pour Tony, pour Ferréol, pour elle-même. Elle conjura la Vierge de retirer Tony de cette voie malheureuse où il venait de se précipiter, et, bien que regardant ou croyant regarder Ferréol comme étranger désormais à sa destinée et à son cœur, elle se surprit à adresser au ciel la même prière pour lui. Ce qu'elle demanda avec le plus de ferveur, ce fut pour elle-même la force de demeurer calme et ferme au milieu de ces épreuves et d'en épargner à sa mère le contre-coup. Elle était encore à prier quand le bruit des *campènes* (1) du bétail, qui montait au communal, vint lui rappeler qu'il était temps de retourner à la ferme, où elle avait les vaches à traire et le lait à porter à la fromagerie. Elle se leva aussitôt et regagna le logis. De retour du chalet, comme elle cherchait dans son armoire un linge dont elle avait besoin pour essuyer ses vases à lait, le hasard fit qu'elle mit la main sur un chiffon de papier caché depuis deux ou trois jours entre deux de ses robes, et dans lequel elle lut ce qui suit :

(1) *Campène*, clochette de bétail.

« Ma bonne Thérèse,

« Tu m'en voudras, mais pas longtemps, j'en suis bien sûr, à cause de ton bon cœur. Je me fais contrebandier; on dit qu'il n'y a point d'état comme celui-là pour s'amuser et gagner de l'argent. Ça te fait faire la mine? Quand tu auras vu les belles choses que je veux te donner, bien sûr, tu ne la feras plus. On m'a dit que M. Biduet, qui est si riche, a gagné tout ce qu'il a par la contrebande. Quand j'aurai bien de l'argent comme lui, nous partagerons ensemble, et tu te marieras avec Ferréol. Allons, voilà que tu vas recommencer à te fâcher; est-ce que tu crois que je ne sais pas bien que tu l'aimes? Tout le village me l'a dit, et je le savais déjà. Ferréol était à Nozeroy ces jours derniers; j'y suis allé pour le voir. Croirais-tu qu'il ne voulait pas me laisser aller le rejoindre? Je l'ai tant tourmenté qu'il a fini par dire oui; je pars pour Mouthe demain matin; vive la joie! J'espère aller bientôt en Suisse. Soigne bien notre vache, qui est malade; tu me feras savoir aussi ce que je pourrai envoyer à notre bonne vieille mère pour lui faire bien plaisir. Adieu, ma bonne Thérèse. Que vas-tu devenir quand je ne serai plus là pour te faire endiabler?

« TONY. »

La lecture de cette lettre affligea vivement Thérèse, elle y gagna du moins de ne plus rien ignorer de ce qu'elle avait un si grand intérêt à connaître. Un moment elle eut la pensée de courir à Mouthe, de se mettre à la recherche de son frère; mais Ferréol était avec Tony, et qu'eussent dit de sa conduite les gens du village? Elle resta donc, attendant avec résignation que Dieu exauçât les prières qu'elle lui adressait chaque jour pour son frère et pour celui qu'elle n'osait plus nommer son fiancé.

Ferréol cependant ne demeurait pas oisif. Il n'avait que deux jours pour organiser son expédition; ces deux jours lui suffirent. On se rappelle que son but principal était de faire passer un riche convoi pendant que les douaniers seraient occupés à le surveiller lui-même. Beaucoup de sentiers conduisent du Noirmont à Mouthe; Ferréol savait que les douaniers n'étaient pas assez nombreux pour les garder tous; il s'attacha surtout à les éloigner de celui par lequel il se proposait de passer. Devant leur vieille espionne, il avait déroulé un faux plan de campagne; plus tard il envoya Joachim Salambier leur dévoiler son itinéraire véritable, bien convaincu qu'il était que les douaniers, connaissant leurs relations, prendraient précisément le contre-pied de tout ce que leur dirait le prétendu dénonciateur, avec lequel d'ailleurs le jeune homme avait eu soin de se montrer quelques instans auparavant dans le village. Certes Ferréol n'avait dé-

ployé dans tout cela qu'assez peu d'invention; mais peut-être les conditions du pari ne permettaient-elles pas de faire mieux. Et puis encore une fois que lui importait d'être pris, s'il réussissait à faire passer son convoi?

A l'heure convenue, Ferréol franchit le *murgé* (1) qui, vers le sommet du Noirmont, sépare les territoires français et suisse, et il se mit à descendre la montagne, chargé d'un ballot de marchandises prohibées de très faible valeur. Tony et Joachim éclairaient devant lui la marche. Déjà tous trois approchaient du bord de la forêt, quand le vieux braconnier, qui venait d'entendre des bruits suspects derrière un hallier, donna l'alarme en imitant le cri du coq de bruyère. A ce signal convenu, Ferréol voulut rebrousser chemin sans toutefois *débreteler;* mais un des douaniers, accourant par derrière, lui barra le passage. — N'aie pas peur, Ferréol, se mit à crier Tony; nous sommes les plus forts; hardi! *au loup!* — Et, saisissant une pierre, il la lança au douanier, qui, atteint au bras, s'élança sur lui et se mit à le frapper à coups redoublés. — Lâcheras-tu cet enfant, mauvais *gabelou!* cria avec fureur Ferréol, le lâcheras-tu? — En un clin d'œil, il eut jeté son ballot; le douanier, qui était armé, se vit attaqué et renversé avant d'avoir pu se mettre en défense; mais de toutes parts les *habits verts* arrivaient. En un instant, Tony et Joachim furent arrêtés. Seul contre huit ou dix, Ferréol jugea la résistance inutile. — Tu as le dessus, Fine-Oreille, dit-il au chef de la troupe. Tony m'a mis dans une méchante affaire, mais c'est égal; la journée ne sera peut-être encore pas trop mauvaise.

— C'est ce que nous saurons dans deux heures, répondit Fine-Oreille avec un sourire qui parut à Ferréol de fort mauvais augure.

— Trahi! murmura celui-ci entre ses dents, trahi! mais si jamais je viens à le connaître, malheur à l'infâme qui m'a dénoncé!

Mouthe a été longtemps sans caserne de douanes. Les douaniers logeaient où il leur plaisait dans le village, système qui, en les mêlant davantage à la population, leur permettait de surveiller plus efficacement les manœuvres des contrebandiers, mais dont, en revanche, la discipline avait trop souvent à souffrir. Pour parer à cet inconvénient, une caserne fut construite, il y a quelques années, sur la rive droite du Doubs, à moins d'une portée de fusil de la source de cette rivière. Les trois prisonniers durent, pour s'y rendre, traverser le village dans toute sa longueur. Bien que fort humilié intérieurement, Ferréol fit bonne contenance durant le trajet. Tous les campagnards que n'appelaient pas en ce moment les travaux des champs coururent au-devant de lui, cherchèrent à lui serrer la main

(1) *Murgé,* mur en pierre sèche qui sert à séparer les propriétés.

en maudissant ouvertement les *gabelous;* quelques jeunes gens parlèrent même de l'enlever à son escorte. Soutenu par de si chaleureuses sympathies, Ferréol portait la tête haute, saluait les uns, remerciait les autres, plaisantait chemin faisant sur sa mésaventure, dont il se vantait de prendre dix revanches plutôt qu'une. Arrivés à la maison de douane, les trois prisonniers furent enfermés dans la salle des punitions, la seule de la caserne dont la fenêtre fût garnie de barreaux.

La colonne principale n'avait pas été plus heureuse que la petite troupe de diversion. Cette colonne se composait de quinze porteurs chargés tous d'étoffes de prix jusqu'au poids de vingt-cinq à trente livres, *maximum* de la charge du contrebandier. Arrivés un à un l'avant-dernière nuit au village suisse du Brassus, ils étaient demeurés, selon l'usage, tout le jour suivant dans un des magasins de l'assureur à fabriquer leurs *chaussons*, pratique qui a pour but sans doute de soustraire les *porte-ballots* à la surveillance des espions de la douane, mais bien plus encore de s'assurer de leur propre fidélité. La nuit venue, tous étaient partis, le bâton ferré à la main, la gourde au côté, le ballot sur le dos. Contrairement à l'habitude des contrebandiers jurassiens, ils marchaient en une seule troupe. Ferréol l'avait voulu ainsi pour laisser aux faux frères, s'il s'en trouvait parmi eux, moins de facilité pour la trahison. Le dénonciateur a sa part de la prise, qui lui est soldée en numéraire avec toutes les précautions qui peuvent l'empêcher d'être connu. Secret assuré et gain souvent considérable, il y a bien là de quoi tenter des gens qui ne se piquent pas d'être fort scrupuleux, et l'on comprend que les organisateurs de convois n'aient dans leurs auxiliaires qu'une médiocre confiance.

La troupe passa la nuit sur le territoire suisse, dans un chalet appartenant à l'*assureur*. L'expédition se faisant en plein jour, il fallait à toute force marcher vite; l'eau-de-vie et la gentiane furent prodiguées aux hommes; on en remplit les gourdes. La bande se remit en marche vers dix heures du matin, dans l'espoir d'atteindre le vallon de Mouthe vers midi, heure où, selon les calculs de Ferréol, les douaniers devaient être déjà établis à leurs postes pour le surveiller lui-même. Deux *armaillis* précédaient la troupe, porteurs, l'un d'une *campène* ou clochette de bétail qu'il avait ordre d'agiter tant que les chemins seraient libres, le second d'un cornet à bouquin qui devait, le cas échéant, avertir de la présence de l'ennemi. La *campène* ne sonna pas longtemps. Le sentier que suivait la troupe était gardé par plus de vingt douaniers couchés à terre le long des rochers ou derrière d'épais buissons; quelques-uns avaient poussé la précaution jusqu'à se couvrir le corps de ces larges mous-

ses qu'on ne trouve que dans les forêts de sapins. L'*armailli* porteur de la clochette tomba sans défiance au milieu de l'embuscade. Les premiers douaniers le laissèrent passer à dessein; les derniers l'arrêtèrent et l'un d'eux saisit l'instrument, qu'il se mit à son tour à faire retentir. Le second *armailli* suivait à une centaine de pas de distance; trompé par le bruit de la *campène*, il continua d'avancer et fut pris aussi par les arrière-postes avant d'avoir pu faire usage de son cornet à bouquin. La troupe ne tarda pas à paraître. La clochette continuait à sonner, mais elle n'avançait point; inquiet de l'entendre toujours à la même place, le chef du convoi fit faire halte aux hommes pour reconnaître le terrain avant de s'y engager. En ce moment partirent plusieurs coups de fusil; ce n'était qu'un signal; les armes avaient été déchargées en l'air. L'effet n'en fut pas moins grand sur les contrebandiers, qui demeurèrent frappés de stupeur. Ils voulurent fuir, se renversèrent les uns les autres, s'embarrassèrent dans les broussailles; les douaniers se précipitèrent sur eux, les enveloppèrent de tous côtés. Quelques-uns échappèrent cependant, mais pour être ramassés dans leur fuite par la brigade de Bois-d'Amont, embusquée depuis le matin sur un de leurs flancs et accourue au signal donné par les détonations. La victoire des douaniers était complète; quinze prisonniers, sans compter les *armaillis* et le chef du convoi, étaient entre leurs mains; quinze ballots gisaient sur le sol. Deux chariots à bœufs, requis au chalet le plus proche, reçurent le butin, et descendirent lentement vers Mouthe par les chemins difficiles de la forêt.

Revenons à Ferréol. La gaieté qu'il avait affectée en traversant les rues du village ne l'avait pas accompagné plus loin que la porte de la prison. Son convoi avait-il échappé aux *gabelous?* Était-il tombé dans leurs mains? C'était là pour lui une question de vie ou de mort. Dans le cas d'un désastre, qui voudrait encore lui confier des marchandises? de quel front oserait-il même se présenter devant les *assureurs?* Il essaya de se faire illusion sur l'issue probable de l'événement; après avoir bien balancé les chances bonnes et mauvaises, il n'arriva qu'à se convaincre que l'itinéraire de son convoi avait dû aussi être livré aux *gabelous* par le faux frère qui l'avait dénoncé lui-même, car il ne doutait pas que son malheur n'eût été le résultat d'une dénonciation. De nouveau il jura alors de tirer du traître une vengeance éclatante, mais ce traître, quel était-il? Il passa en revue l'un après l'autre tous les *porte-ballots* qui avaient pris part à l'expédition. Trois ou quatre avaient déjà été soupçonnés de perfidies pareilles; le reste ne valait guère mieux. A l'exception de Tony et d'un paysan, qui n'avait consenti que sur ses instances réitérées à faire partie de la bande, tous, y compris le vieux bra-

connier lui-même, lui parurent dix fois capables d'avoir cédé à l'appât de la *part de prise*. Quels tristes compagnons s'était-il donc choisis? Comment avait-il pu descendre à s'associer de telles gens? Ce retour sur lui-même, à l'heure de la solitude, dans la mauvaise fortune, le remplit d'une amère tristesse. Tony, qui n'avait rien perdu de sa gaieté enfantine, ayant cherché en ce moment à le dérider un peu, se vit repoussé presque durement.

Pendant que Ferréol était à la fenêtre, regardant avec anxiété du côté de Mouthe, il aperçut les deux chariots à bœufs qui s'avançaient sur le pont du Doubs, suivis de ses *porte-ballots* au milieu d'une double haie de douaniers; malgré les efforts du jeune homme pour demeurer maître de son émotion, ses yeux s'emplirent de larmes. La troupe fut bientôt devant la maison de douane; quelques-uns des prisonniers paraissaient abattus, la plupart conservaient tout leur aplomb. Ces derniers parlaient bruyamment et riaient de tout, même de leur disgrâce. Ferréol put entendre quelques-uns de leurs discours : ceux qui le proclamaient la veille le roi de la contrebande ne prononçaient aujourd'hui son nom qu'avec colère et le déclaraient responsable de leur mésaventure. Qu'avait-il à leur répondre? L'événement l'avait condamné, et condamné sans appel. Il ne lui restait plus qu'à courber la tête et à maudire toute cette race de gens indignes, dont sa mauvaise étoile avait voulu qu'il devînt le chef.

Ferréol n'était pas à bout de tortures. A peine le dernier prisonnier avait-il franchi le seuil de la caserne, que les douaniers se mirent à décharger les marchandises saisies. Le jeune homme ne put voir dans les mains de ses ennemis, sans un violent serrement de cœur, ces riches ballots qu'il s'était engagé à conduire à bon port. Chaque douanier a aussi sa part des prises, part proportionnée au grade; la journée avait donc été bonne pour eux tous, même sous le rapport du profit. Aussi étaient-ils joyeux; les plaisanteries au sujet des contrebandiers ne tarissaient pas. Un de ceux qui avaient assisté à la scène du cabaret de *la bonne gentiane* s'étant mis à fredonner ironiquement quelques vers de la chanson de Ferréol qu'il avait retenus, un autre répondit en chantant les couplets de Fine-Oreille. « Il devrait cependant bien connaître les rats, le vaillant contrebandier; dans la prison de Pontarlier, on en entend plus que de rossignols des bois. » A *la bonne gentiane*, Ferréol n'avait pas été le dernier à rire de cette chanson; il ne put l'entendre cette fois sans un violent dépit. Le visage enflammé de colère, il courut à la fenêtre pour rendre aux douaniers, faute de mieux, insulte pour insulte. Le premier objet qui s'offrit à ses yeux, ce fut, sous la fenêtre même et paraissant chercher à être vue plutôt qu'à éviter ses regards, Rosalie au bras de Piérin Sornay. La vieille Piroulaz, qui

accompagnait les nouveaux amoureux, les quitta en ce moment, et demanda aux douaniers la permission de visiter Joachim. Le braconnier n'était pour elle qu'un prétexte; c'était Ferréol qu'elle cherchait, Ferréol qui l'avait jouée dans la grotte du Noirmont, et à qui elle gardait, depuis qu'elle avait été plaisantée à ce sujet par les douaniers, une vive et profonde rancune.

— Jésus Maria! dit-elle de son ton le plus hypocrite en entrant dans la prison, je croyais ne trouver ici que ce vieux loup, et voilà aussi ce beau jeune homme avec le petit *saute-buisson!* Comment ces pauvres cabris ont-ils fait pour se laisser prendre? Mais il n'y a pas de déshonneur. Quelques mois de prison sont bientôt passés, et on n'use pas pendant tout ce temps-là la plante de ses pieds. Ah! ça, compère, qui visitera vos lacets pendant que vous serez à l'abri des coups de soleil? Enfin, n'en parlons plus, je vois que ça vous fait de la peine. Savez-vous ce que je viens faire ici? Vous ne devineriez jamais. Je viens de la part de Rosalie demander votre consentement à son mariage.

— Et avec qui donc? fit Joachim, tremblant que le choix de sa fille ne fût tombé sur Ferréol, qu'il voyait en prison pour longtemps et ruiné à jamais.

— Avec des champs, des chenevières, des prés, des bois, des jardins, deux belles et grosses fermes, sans compter ce qui sonne en sortant du sac.

— Sainte vierge Marie! s'écria le vieillard, dont les yeux étincelèrent de joie, est-ce bien possible? Elle se décide donc à épouser Piérin! Mais dis-tu vrai, dis-tu au moins vrai?

— Si je dis vrai, Jésus Maria! J'ai souhaité bien des fois de savoir mentir; je ne serais pas réduite à mon âge à *peiner* toute la journée pour gagner ma pauvre vie, mais j'ai toujours été trop brave femme; c'est ce qui a fait mon malheur. Oui, père Joachim, cette pauvre poulette s'est décidée, elle prend Piérin; il ne manque plus que votre consentement.

Ferréol n'était que faiblement épris de Rosalie. Il l'eût quittée sans beaucoup de peine, il trouva très mauvais qu'elle prît les devans. Son dépit n'échappa point à l'œil exercé de l'espionne, qui, voyant le fer déjà dans la plaie, ne se refusa pas le plaisir de l'y tourner en l'enfonçant encore un peu plus.

— Quel dommage que ce jeune homme se soit laissé prendre! continua-t-elle en s'adressant au contrebandier. Bien sûr, il aurait été de la noce; un ami de la maison! Savez-vous ce que je ferais à votre place? Je demanderais la permission aux *gabelous* pour ce jour-là. Piérin a dit qu'il voulait faire les choses grandement; tout le village sera invité; on dansera toute la nuit...

— Tais-toi, vipère! s'écria Ferréol exaspéré; tais-toi, ma patience est à bout.

— Jésus Maria! ce que c'est que les gens d'aujourd'hui! répondit la vieille femme sans s'émouvoir le moins du monde. Voyons, est-ce ma faute, à moi, si Rosalie ne veut plus de vous? Elle en a pris un autre; vous en courtisiez bien deux à la fois. Je ne sais qui le lui a dit, mais pas plus loin qu'avant-hier, elle est venue me demander ce qui en était. Elle n'était pas contente, allez; elle sifflait comme une couleuvre. Que devais-je lui répondre? Des mensonges, comme j'en ai entendu il n'y a pas longtemps dans une certaine grotte? La mère Piroulaz n'est pas de ces gens-là. J'ai eu pitié de cette pauvre biche, et je lui ai raconté tout ce que je savais. Qui aurait pu croire qu'elle serait allée trouver Fine-Oreille pour vous dénoncer?

— Me dénoncer! c'est donc elle qui m'a dénoncé? s'écria le jeune homme pâle de colère. Alors malheur à elle et à son amant! Et toi, hors d'ici, vieille sorcière, hors d'ici! Je ne réponds plus de moi; je ferais un mauvais coup.

Effrayée cette fois, la vieille Piroulaz ne se fit pas répéter l'ordre de sortir. Malgré le douanier, qui était en faction devant la porte de la salle, Ferréol chassa également le père de Rosalie, en déclarant qu'un malheur était inévitable, si on persistait à le lui donner pour compagnon. Une fois hors d'atteinte, les deux vieux bohémiens se mirent à rire tout haut de la scène qui venait de se passer, ce qui ne diminua pas la colère du jeune homme. On eût pu le voir marcher à pas furibonds dans la salle, accablant de malédictions contrebandiers et *gabelous*, et Joachim, et cette perfide Rosalie, et sa messagère plus odieuse encore. Sa fureur n'était point encore calmée, quand un dernier incident non moins pénible vint y faire diversion, ou plutôt achever d'accabler le pauvre prisonnier.

La nuit approchait, les laboureurs revenaient de toutes parts des champs. A peine instruits de l'événement de la journée, ils couraient à la douane, demandant à voir les prisonniers, parmi lesquels la plupart comptaient des parens ou des amis. L'entrée leur était refusée; ils s'arrêtaient alors devant la caserne, formant des groupes qui grossissaient d'instant en instant. Les sentimens de la population de Mouthe envers Ferréol étaient bien changés depuis l'arrivée de la seconde bande de prisonniers. On l'avait plaint tant qu'on l'avait cru la seule victime; maintenant que chacun croyait devoir lui redemander un frère, un enfant, un mari, la pitié et l'enthousiasme étaient bien diminués. « Où est-il? où l'a-t-on enfermé? » se demandaient les gens les uns aux autres. La vieille Piroulaz indiqua la fenêtre garnie de barreaux.

— C'est cependant lui qui est cause de tout! dit, en traduisant

la pensée de la foule, une femme dont le mari était parmi les prisonniers.

— La Jeanne-Claude a bien raison, répondit un autre; c'est lui qui a tout organisé. D'ailleurs, avant son arrivée à Mouthe, on ne parlait presque plus de contrebande dans le pays.

En ce moment arriva une jeune femme, tenant un enfant sur ses bras et en conduisant un autre par la main. Après avoir demandé en vain, elle aussi, à voir son mari, elle s'avança sous la fenêtre de Ferréol, et d'une voix déchirante se mit à apostropher le jeune homme. L'émotion gagna tous les assistans. Quelques amis de Ferréol essayèrent de le défendre; devant l'indignation générale, ils durent y renoncer. La foule se dispersa enfin. Pour qui a durement travaillé dès l'*angelus* du matin, il n'est ni curiosité ni passion qui tienne devant le besoin de sommeil. Une heure plus tard, tout était rentré dans le silence autour de la maison de douane. Ferréol repassa alors avec amertume dans son esprit tout ce qu'il avait éprouvé de déboires et d'humiliations dans cette journée fatale. Les *gabelous* l'avaient pris, ils avaient pris son convoi. Non contente de le dénoncer, Rosalie l'avait cruellement trahi dans son amour. Dépopularisé près de ces mêmes villageois dont la veille encore il était l'idole, il se voyait en outre ruiné de fond en comble dans ce qu'il appelait son industrie. Si le courage proprement dit était toujours inséparable de la constance à supporter les revers, certes il eût fait de gaieté de cœur tête à l'orage; mais sa force morale était bien loin d'égaler son audace de jeune homme. Le peu qu'il en avait se brisa sous ces chocs redoublés, et il demeura abattu, anéanti. Au bout d'une heure, il était encore dans cet état, refusant de répondre à Tony, refusant de toucher au repas qu'on venait de lui apporter, quand des voix bien connues de lui se firent entendre dans l'escalier. Le jeune homme eût voulu pouvoir disparaître sous terre pour cacher sa honte.

La nouvelle du désastre des contrebandiers était promptement arrivée à Gilois; deux heures après l'événement, Thérèse en était instruite. La pauvre fille avait aussitôt couru tout en larmes au presbytère, et, entraînant avec elle l'abbé Nicod, qu'elle pria vingt fois de parler avec douceur aux deux jeunes gens, elle était partie immédiatement pour Mouthe. Malgré ses promesses à Thérèse, l'honnête abbé allait probablement débuter par sermonner son neveu; celui-ci prit les devans. — Épargnez-moi les reproches, mon oncle, dit-il, osant à peine lever les yeux. Je vous ai cent fois désobéi, j'ai été bien ingrat envers vous, je le sais, j'en conviens; mais depuis quelques heures, mon oncle, j'ai été puni assez cruellement. Je ne souhaiterais pas un pareil supplice à mon plus mortel ennemi.

Je suis déshonoré, ruiné. — Vous avez toujours été bonne pour moi, Thérèse; accordez-moi une dernière grâce, mais d'abord laissez-moi vous dire que ce n'est pas moi qui ai attiré ici Tony; j'ai fait au contraire tout mon possible pour l'empêcher de vous quitter. De grâce, Thérèse, emmenez mon oncle; je ne mérite pas que vous vous occupiez de moi. Tony retournera à Gilois, n'en doutez pas, et quant à moi, j'ai porté mon dernier ballot. Je quitterai le pays, j'irai je ne sais où, le plus loin possible : vous n'entendrez plus parler de moi; mais, au nom du ciel, retirez-vous, laissez-moi seul, je suis assez malheureux.

Ferréol n'avait pas parlé de la sorte sans une visible émotion. Cette émotion fut contagieuse; Thérèse ne put s'empêcher de pleurer; l'abbé Nicod lui-même, qui ne péchait pas par excès de sensibilité, se détourna pour essuyer une larme. Le digne prêtre s'était attendu à une longue lutte contre son neveu pour l'amener à résipiscence; tout en arrivant, il trouvait la chose faite. Restait à consoler le jeune homme, à le détourner de son projet de quitter le pays; ce fut l'affaire d'un cordial pardon de l'oncle et de quelques douces et affectueuses paroles de Thérèse. Tony seul paraissait peu content. Le vif et pétulant garçon ne pouvait se résoudre à renoncer si tôt à la vie d'aventures pour rentrer dans l'existence monotone du foyer maternel; mais sa sœur étant venue à dire que les contrebandiers avaient tué leur père, il s'écria qu'il aimerait mieux subir mille morts que de demeurer contrebandier un instant de plus. Le tribunal correctionnel tint sans doute compte aux deux jeunes gens de leur repentir, car il acquitta l'enfant, et ne prononça contre son compagnon qu'une condamnation sans gravité.

Ainsi renonça à la vie aventureuse de la fraude le dernier contrebandier populaire du Jura, individu très réel dont je n'ai guère eu à changer que le nom et le lieu de naissance pour en faire le principal personnage de ce récit. Qui en effet n'a entendu parler cent fois dans le Jura de ce hardi jeune homme qui, il y a trois ans encore, faisait le désespoir de tout ce qu'il y avait de douaniers sur notre frontière suisse? Ce n'étaient pas seulement les populations des campagnes qui s'entretenaient journellement de ses faits et gestes; dans les villes mêmes, ses exploits, tristes exploits à y regarder de près, défrayaient toutes les conversations, et, comme de coutume, ne s'amoindrissaient pas en passant de bouche en bouche. Plus d'une fois, ayant à conduire des marchandises prohibées jusqu'à des entrepôts clandestins situés bien en-deçà de la seconde ligne de douane, Ferréol, ou celui que j'ai désigné sous ce nom, traversa Salins déguisé en femme. Ce fait très réel est devenu le point de départ des plus absurdes récits. A en croire même la rumeur populaire, Ferréol se plaisait à voyager sous

le costume de religieuse; d'autres l'avaient vu déguisé en prêtre, voire en gendarme. On racontait aussi que, travesti en servante d'auberge, il avait servi à dîner à deux gendarmes envoyés à sa poursuite, et cent autres faits non moins inadmissibles dont Ferréol n'est pas le dernier à rire, et qu'il s'efforce de démentir toutes les fois qu'il en trouve l'occasion. Le contrebandier converti a pris au sérieux la vie agricole, et de toutes manières il a bien fait, car, si cette vie est pleine pour le simple fermier de mauvaises chances et de mauvaises heures, elle constitue une condition fort supportable pour le montagnard qui cultive son propre champ. Or telle est aujourd'hui la situation de Ferréol : le patrimoine de Thérèse n'est que de quelques arpens; mais ce petit domaine, cultivé avec intelligence et en quelque sorte avec amour, suffit et au-delà aux besoins du ménage villageois.

L'arrestation de Ferréol et de sa troupe fit cesser presque entièrement, pour quelques semaines, la contrebande du Noirmont; mais peu à peu ce qui restait de *porte-ballots* s'enhardit de nouveau, et les choses reprirent leur ancien cours. Rien ne supprimera la contrebande sur la frontière suisse, sinon un abaissement considérable des tarifs. Multiplier les douaniers, aggraver la pénalité, c'est n'aboutir à aucun résultat. Terrassée aujourd'hui, la contrebande se relèvera demain, armée de toutes pièces et non moins entreprenante. C'est qu'elle est, dans nos montagnes, comme un produit naturel du sol. L'enfant est trop longtemps berger; au milieu des sites sauvages, il prend un goût singulier à cette vie presque oisive et presque indépendante. Le travail agricole le réclame enfin; ce travail est pénible; le sol est maigre et ingrat. Du champ qu'il lui faut retourner à la sueur de son front, le jeune homme aperçoit la montagne où se sont écoulées, dans une vie libre et sans fatigue, ses premières et ses plus douces années. Il connaît tous les contrebandiers du pays, et plus d'une fois même il leur a servi d'espion. Que l'un d'eux passe en ce moment et vienne à lui parler de cette montagne si vivement regrettée, des profits et des émotions de la contrebande, de la Suisse et de ses *pintes* (cabarets) où le vin blanc est si bon et si bonne la gentiane, il est fort à craindre que l'imprudent jeune homme ne jette sa bêche et ne prenne le ballot. A-t-il fait un premier voyage en Suisse, il appartient à la contrebande; elle ne le lâchera plus. Le repentir de Ferréol est une exception. Égaré, mais honnête encore au moment où il embrasse ce triste métier, le jeune contrebandier ne tarde pas à y perdre, par la contagion de l'exemple, tous ses bons sentimens : heureux encore si sur cette pente fatale il ne descend point jusqu'à l'abjection!

Voilà comment se recrute la contrebande dans nos montagnes; je n'ai plus qu'à en indiquer l'état actuel. Les contrebandiers d'aujourd'hui peuvent se diviser en trois classes : d'abord ceux qui *font la bricote* ou les *bricotiers;* on appelle de ce nom des individus, vieillards, femmes et enfans, qui, comme la vieille Piroulaz, vont acheter en Suisse, par petites quantités, du sucre, du café ou de la poudre de chasse pour les vendre en-deçà de la frontière. Le *bricotier* voyage seul d'ordinaire; pris par les douaniers, il en est quitte pour la perte de sa charge, qui est confisquée, et au pis aller pour deux ou trois jours de prison. Cette contrebande est désignée en style administratif sous le nom de *contrebande de filtration* ou *de pacotille.* Viennent ensuite les *porte-ballots* ou contrebandiers d'étoffes, tels que Ferréol et sa bande. La fraude sur les étoffes et en particulier sur les cachemires a pris depuis quelques années un développement considérable. C'est la plus lucrative pour les porteurs, mais tous n'y sont pas admis. Chaque ballot représentant une valeur assez élevée, on comprend que les *assureurs* ne les confient qu'aux contrebandiers les plus habiles et surtout les plus sûrs. Avantageusement payés, les *porte-ballots* ne se laissent point arrêter par l'hiver; des cercles de bois nommés *raquettes*, qu'ils s'attachent sous les pieds, leur permettent de marcher sur la neige sans y enfoncer, et ils ne craignent point de traverser de la sorte la montagne. Ferréol excellait à voyager ainsi. On a vu des femmes dans leurs rangs; celle qu'on nommait la *grande Célestine* a été longtemps chef de bande à Morteau. La peine ordinaire contre les porteurs d'étoffes varie de trois à six mois de prison, sans compter une forte amende et la confiscation des ballots. Les tribunaux traitaient avec la même sévérité la contrebande sur l'horlogerie; mais déjà, par l'effet de la réduction des tarifs, ce genre de fraude n'existe plus depuis quelques années. La troisième classe des contrebandiers jurassiens est celle des *tabatiers* ou *carotiers*, dénominations qu'il n'est pas besoin d'expliquer. Les *carotiers* voyagent presque toujours par grandes troupes. C'est la pire espèce de tous, car elle ne se compose que d'individus qui, faute d'inspirer assez de confiance aux *assureurs*, n'ont pu être admis dans la catégorie précédente. L'ivrognerie et la débauche sont leurs moindres vices; le vol leur est aussi familier que la fraude, et les incendiaires ne sont pas rares parmi eux. Puissent-ils tous bientôt, *tabatiers*, *bricotiers* et autres, disparaître du sein de nos populations de la frontière! La morale publique y gagnera encore plus que les caisses de l'état.

CHARLES TOUBIN.

LES CHINOIS

HORS DE LA CHINE

I. *The Annals of S. Francisco*, etc., by Frank Soulé; New-York 1855. — II. *Executive Documents*, printed by order of the House of Representatives, 1855-1856. — III. *The China Mail*, 1856-1857. — IV. *Australia, Tasmania and New-Zealand*, by an Englishman, 1857. — V. *Victoria and the Australian gold mines in* 1857, by William Westgarth, 1858. — VI. *Recollections of Manilla and the Philippines*, by Rob. Max Micking. — VII. *Sarawak, the rajah Brooke*, by Hugh Low. — VIII. Journal inédit de M. Tardy de Montravel, capitaine de vaisseau, etc.

Depuis le jour où les navigateurs de l'Europe ont, pour la première fois, franchi l'Atlantique et doublé la pointe méridionale de l'Afrique, le mouvement de découvertes qu'ils inauguraient n'a pas été interrompu, et chaque siècle est venu ajouter sa part d'acquisitions à leurs grandes conquêtes. Le nôtre, dans l'espace de temps qu'il a déjà parcouru, n'a pas fait moins que les précédens : il a découvert le passage nord-ouest, exploré l'Afrique et l'Australie, et complété ainsi la connaissance du globe. Ce n'est pas tout : maintenant que la terre est reconnue et qu'à l'aide des merveilleux agens de communication dont les hommes disposent aujourd'hui, les deux extrémités s'en peuvent aisément rejoindre, des faits nouveaux se produisent : les vastes états de l'extrême Orient, qui avaient appris à se défier du génie actif des Occidentaux et qui se croyaient préservés de nos entreprises par l'isolement, sont forcés de se jeter dans le mouvement général du monde. Des milliers d'hommes, courbés depuis des générations sans nombre sur le même sillon et végétant dans la misère, commencent à jeter des regards avides et curieux du côté des horizons que nous leur avons entr'ouverts; ils apportent des variétés nouvelles d'idées, d'aptitudes et d'instincts. Naguère, quand les

Européens s'en allaient à l'autre bout du monde, ils étaient le plus souvent appelés par des relations de métropole à colonie. Sur les rivages les plus lointains, ils retrouvaient encore l'Europe, et ils pouvaient se croire les seuls acteurs du monde. Ouvrir aux produits de nos industries les grands empires de l'extrême Asie, extérieurement inactifs et en apparence immuables, tel était le rêve des nations maritimes et commerçantes; voici que ces vœux commencent à être dépassés. Le Japon n'en est encore sans doute qu'à modifier l'ancien système de ses relations avec les étrangers; mais la Chine verse déjà au dehors des flots de marchands, d'ouvriers, de mineurs; c'est un débordement qui s'accroît tous les jours. Il semble que le moment est venu où les deux grandes races qui se sont autrefois séparées sur les versans de l'Himalaya et de l'Altaï, l'une, la race blanche, pour aller féconder de son activité les rivages de l'Atlantique, l'autre, la race jaune, pour fonder sur les bords du Pacifique de vastes empires, doivent se rapprocher et créer par leur contact une nouvelle période de l'histoire.

Quels résultats doivent sortir de ce contact? C'est une question à laquelle il serait sans doute bien ambitieux de vouloir répondre, tant ces résultats promettent d'être compliqués. Ce que l'on peut essayer de connaître, ce sont les aptitudes, les qualités bonnes et mauvaises, tout le contingent d'idées et de notions que les nouveau-venus apporteront, si, comme il semble, ils sont destinés à vivre avec nous d'une vie commune et appelés à agir concurremment sur le globe. Pour cela, il faut les suivre dans les conditions de leur nouvelle existence, les voir à l'œuvre hors de chez eux, dans les contrées vers lesquelles se dirigent leurs émigrations. Ces émigrations ont un double caractère, selon qu'elles ont été provoquées ou qu'elles sont libres et spontanées. Dans le premier cas, les Chinois sont des mercenaires, ce que l'on appelle des *coolies,* engagés au service des colons anglais, espagnols ou français. Dans le second cas, ils agissent suivant les seules lois de leurs instincts, de leurs besoins et de leur volonté. Ces deux conditions distinctes de leur existence hors de la Chine méritent d'être étudiées séparément, parce qu'elles produisent des résultats très différens; l'une réussit peu, tend à disparaître et appartient presque à l'histoire du passé, tandis que l'autre prospère, se développe, et c'est elle qui fait présager de grandes complications dans l'avenir.

I. — LES COOLIES CHINOIS.

L'abolition de la traite avait bouleversé le vieux système colonial, et l'Angleterre en souffrait plus que toute autre nation. Les blancs,

entièrement inhabiles aux durs travaux des tropiques sous le soleil, devaient, sous peine de perdre Maurice, la Guyane et les Antilles, aviser au remplacement des bras dont ils étaient privés désormais en partie. Les Anglais songèrent d'abord à recruter des travailleurs sur la côte occidentale de l'Inde, et ils en importèrent un grand nombre à Maurice. Ces Indiens sont ce que l'on appelle proprement des *coolies,* nom qui par la suite a été appliqué à toute espèce de travailleurs recrutés parmi les Chinois ou parmi les nègres. Les Français de la Réunion eurent recours à ces mêmes Indiens et aux Malgaches. Cette ressource, suffisante pour les îles de la mer des Indes, ne pouvait convenir à tout le vaste système des colonies anglaises. Les Indiens refusaient de contracter des engagemens pour des contrées trop lointaines; ils sont peu laborieux, et en outre la compagnie des Indes anglaises, après avoir interdit aux Français d'y recruter des bras, opposa de très grandes difficultés aux colons anglais eux-mêmes, parce qu'elle craignait que l'émigration, qui s'emparait des sujets les plus robustes et les plus vaillans, ne prît trop d'extension. Il fallut essayer d'un autre moyen, et ce fut alors que les Anglais, imités par les Espagnols, tournèrent les yeux vers les Chinois. Quant aux Hollandais, il y avait longtemps déjà, comme nous le verrons, qu'ils se trouvaient en contact avec l'émigration chinoise dans les Indes néerlandaises.

Des agens s'adressèrent donc à la population dont regorgent le Fokien, le Kwang-si et les autres provinces méridionales et maritimes; ils répandirent leurs appels et prodiguèrent leurs promesses à Hongkong et dans les cinq ports. D'abord peu d'individus y répondirent: les Chinois n'avaient pas encore pris l'habitude de regarder au-delà de leur pays; pour eux, le monde était toujours renfermé entre la grande muraille et leurs rivages; les lois qui interdisent l'émigration n'avaient guère cessé d'être respectées. Aujourd'hui ces lois subsistent, mais on les élude sans scrupule et sans difficulté. Cependant, quelques essais partiels ayant paru réussir, les colons crurent avoir mis la main sur le remède qui devait ramener la prospérité dans leurs cultures de cannes et de coton. Leurs agens devinrent plus pressans; les mandarins d'Amoy ou de Canton, bien payés, fermèrent les yeux sur le départ des misérables qui encombraient les rues des villes chinoises; enfin le branle fut donné. Quelques Chinois, rapatriés après l'expiration de leur engagement, émerveillaient la foule sans pain et sans gîte par le récit des richesses et de l'espace qu'offraient des terres fécondes vierges d'habitans. Dans une période d'une dizaine d'années, de 1840 à 1850 environ, les Chinois se laissèrent exporter, travaillèrent dans les colonies et y rendirent quelques services. Cuba sollicitait en 1847 de sa junte

royale l'introduction de colons asiatiques, et s'en trouvait fort bien. En général, on vantait la docilité, la frugalité, l'intelligence des nouveaux *coolies*.

Diverses circonstances ne tardèrent pas à modifier cet état de choses : après avoir mis leur activité au service d'autrui, les Chinois commencèrent à songer qu'ils trouveraient plus de profit à l'utiliser pour leur propre compte. Beaucoup d'entre eux, durant leur temps de service, trouvaient moyen, à force d'économie et de persévérance, d'amasser un petit pécule, et ils essayaient d'exercer librement quelque industrie, ou se faisaient rapatrier pour aller de chez eux aux Philippines. D'ailleurs les planteurs ne tenaient pas tous loyalement les conditions stipulées; beaucoup ne semblaient faire aucune distinction entre les noirs, autrefois leur propriété, et les Chinois, simples mercenaires. Le fait qui par-dessus tout ouvrit les portes du Céleste-Empire, et présenta l'émigration sous une forme nouvelle, fut la découverte de l'or. Nous verrons quelle immense impulsion il donna à l'émigration libre. Toutefois les engagemens de *coolies,* loin d'être suspendus, devinrent plus nombreux, parce que les Chinois des provinces méridionales se portaient en foule dans les ports ouverts aux étrangers. Si le trafic des *coolies* se développait, les abus se multipliaient aussi : le Chinois était regardé comme une marchandise, et les matelots s'ingéniaient par tous les moyens à le froisser dans ses habitudes et dans ses goûts; avec sa longue queue, sa figure étrange, ses usages nouveaux et bizarres, *John Chinaman* était le but de constantes railleries. Qu'était-ce d'ailleurs que cet être à face jaune et aux yeux obliques? Une espèce inférieure, un objet de trafic, presqu'un esclave. Livré à la rapacité des agens et à la grossièreté des hommes du bord, l'émigrant n'obtenait ni la protection ni les égards promis; les uns rapinaient sur la ration de riz et de thé, les autres se jouaient durement de lui. Sa queue même, l'objet sacré de sa personne, à laquelle on ne saurait toucher sans exaspérer le Chinois le plus pacifique, n'était pas respectée; les matelots ne connaissaient pas de plus grand plaisir que celui d'en attacher plusieurs ensemble; quelquefois ils allaient jusqu'à les couper. John Chinaman sortait par intervalles de son calme habituel, et se livrait alors à de terribles représailles. Parmi les hommes recrutés au hasard sur le port d'Amoy ou de Shanghaï sans autre garantie que celle de la vigueur physique, beaucoup étaient le rebut de la population, et se tenaient prêts à saisir les occasions de meurtre et de pillage. Aussi ces dernières années ont-elles enregistré plus d'un drame terrible.

A la fin de 1853, une barque anglaise, le *Spartan,* était partie d'Amoy en destination de Sydney, emportant un chargement de

deux cent cinquante *coolies*. Ils avaient conclu, par l'intermédiaire d'un interprète chinois et d'un agent qui parlait leur langue, un engagement de cinq ans. Chaque homme était muni d'un papier signé par le capitaine du *Spartan*, par le contractant chinois, et certifié par l'agent comme traduction conforme. En vertu de ce document, chaque Chinois s'engageait à servir le capitaine, ses agens, administrateurs, actionnaires, ou toute personne qui serait mise en sa place, à titre de berger, fermier, serviteur, pour cinq années à dater de l'engagement. Le capitaine convenait de son côté de payer 4 dollars par mois, et de fournir une ration hebdomadaire de sucre, riz, blé, viande et thé; les gages partaient du quatorzième jour après l'entrée dans la colonie. Huit dollars avancés à chaque Chinois au moment de son départ devaient être déduits des gages. Les hommes, dit le correspondant de Singapore qui transmettait au *China Mail* ce récit, avaient été bien traités dans le trajet, et avaient obtenu autant de liberté qu'en comporte l'étendue du bâtiment. Tout alla bien pendant les huit premiers jours; le neuvième, tandis que le capitaine avec un maître se trouvait au milieu des *coolies*, que le chef-maître était à une extrémité du bâtiment et les hommes à l'arrière, tous les Chinois s'élancèrent, se saisirent du timonier et s'efforcèrent de le précipiter par-dessus le bord. Celui-ci parvint à leur échapper et se réfugia dans les cordages. D'autres cependant se jetaient sur les cabines et arrachaient les baïonnettes en laissant les mousquets, faute, à ce qu'il paraît, de savoir s'en servir. Plusieurs hommes furent frappés de coups de couteau, le second maître tué, le capitaine lui-même grièvement blessé. Cependant l'équipage, revenu de sa première surprise, se défendit de son mieux; les mousquets entrèrent en jeu, une douzaine de Chinois furent fusillés et jetés à la mer; l'ordre se rétablit. Le *Spartan*, escorté par un navire américain qu'il avait rencontré, se dirigea sur Singapore, où une partie des Chinois fut livrée à la cour de justice pour meurtre et piraterie.

L'affaire du *Robert Browne* fut autrement terrible. Ce bâtiment américain avait quitté Amoy le 20 mars 1852, avec quatre cents *coolies* en destination pour Cuba et le Pérou. A la hauteur des îles Loo-choo, entre Formose et le Japon, quelque mécontentement s'était manifesté parmi les embarqués, sans être tel cependant qu'il pût exciter des craintes sérieuses, lorsque trente Chinois assaillirent inopinément le capitaine, l'égorgèrent, et massacrèrent la plupart des matelots. Le second, retiré avec quelques hommes sur le gaillard d'avant, engagea une lutte désespérée, mais inutile. Neuf matelots qui avaient cherché un refuge à l'arrière du bâtiment furent seuls épargnés; les Chinois leur ordonnèrent, le poignard sur la

gorge, de prendre la manœuvre. Du haut d'une des cabines construites sur le pont, le chef de la bande, un Chinois d'Amoy qui parlait l'anglais, un *revolver* à six coups dans une main, un drapeau dans l'autre, donna le signal du pillage, et en quelques instans tout le bâtiment présenta une scène d'affreux désordre. Les papiers du bord, les instrumens, les effets du capitaine, tout cela gisait pêle-mêle avec le riz, le biscuit, le poisson salé; des Chinois brisaient les chronomètres pour voir si la monture n'était pas en or; d'autres s'amusaient à faire courir en gouttelettes le mercure des baromètres; un d'eux avait forcé la caisse aux médicamens, et, croyant avoir mis la main sur quelque liqueur de prix, il vidait les bouteilles en mangeant du biscuit; celui-là mourut au bout de quelques heures. Les cartes marines, déchirées et maculées de sang, gisaient sur le pont, et les Chinois couraient, gesticulaient, hurlaient tous ensemble. Ils se firent conduire à une petite île située au nord de Formose, ancrèrent et prirent terre avec les embarcations en ne laissant que vingt-deux des leurs à la garde des neuf matelots; mais tandis qu'ils étaient absens, le vent se mit à souffler du rivage, les Américains en profitèrent pour couper le câble; par les promesses et les menaces, ils se rendirent maîtres de leurs gardiens; un bâtiment qu'ils rencontrèrent leur vint en aide, et ils purent regagner Amoy. Le motif ou tout au moins le prétexte de l'insurrection se trouvait dans les mauvais traitemens et dans l'outrage fait à plus de deux cents Chinois, qui avaient été privés de leur longue tresse de cheveux.

Ces événemens et d'autres semblables eurent en Amérique et en Asie un grand retentissement. Les journaux de Shanghaï, de Hongkong et des États-Unis prirent parti contre le commerce des *coolies*, signalant les dangers qu'il présente, enregistrant les catastrophes et déclamant contre ce qu'ils appelaient la traite des jaunes, le commerce des esclaves chinois. Cependant il fallait des bras dans les colonies; de plus le transport des Chinois se trouvait fort lucratif en dehors de ses sanglans épisodes : le trafic ne fut pas interrompu. Voici quelles étaient les promesses et les conditions de l'engagement offert par les agens anglais chargés de recruter des *coolies* pour les Antilles : un climat chaud, la même température que dans la Chine méridionale; la distance est grande, mais on la franchit dans des bâtimens commodes et bien disposés; les usages des travailleurs ne subiront aucun changement; l'engagement est de cinq années. Après une expérience d'un an ou de dix-huit mois, on sera rapatrié si le travail déplaît. Seront alloués quatre dollars par mois, un à l'avance; deux habillemens complets chaque année; dix livres et demie de riz blanc ou de blé par semaine, quatre de

bœuf, porc ou poisson salé, une de sucre, une once de thé, remplacées à volonté par deux dollars. Chaque Chinois aura un coin de terre pour y cultiver des légumes : il n'y aura pas de travail le dimanche, à moins qu'on ne soit très pressé, et alors on recevra une paie exceptionnelle. Les femmes et les enfans des *coolies* auront le passage libre et seront rétribués dès leur introduction dans la colonie, s'ils peuvent être utilisés. A bord de chaque bâtiment sera placé un interprète chargé de rester un an ou deux avec les *coolies* pour leur enseigner les usages et les lois du pays où ils seront transportés. Enfin les soins médicaux leur seront prodigués.

Si les Anglais faisaient de leur mieux pour régulariser ce trafic et en tirer quelque profit, les Américains des États-Unis, qui n'ont jamais trouvé d'intérêt à le pratiquer pour leur compte, et qui ont les premiers entrevu et redouté la concurrence de l'activité chinoise, s'en déclaraient les adversaires absolus. De 1853 à 1857, cette question reparaît dans tous les documens législatifs publiés par le congrès de Washington : il n'y a pas de commerce plus immoral et plus infâme; il est égal à la traite et a coûté la vie à nombre de victimes sans enrichir les survivans; il se fait par bâtimens américains, et il en résulte que les honorables relations des deux empires en sont compromises; les citoyens des États-Unis feront donc bien de s'abstenir de cet odieux trafic. En janvier 1856, par acte signifié publiquement, le gouvernement américain déclare illégal, immoral, plein d'horreurs, ce commerce des *coolies*, qui entraîne, au mépris des anciennes lois de l'empire et des décrets récens, des hommes, des femmes, des enfans, sans qu'ils sachent où, et les fait pour la plupart périr misérablement. Les capitaines américains sont plus que jamais invités à s'en abstenir; mais le moyen de détourner un citoyen des États-Unis d'une industrie lucrative?

On se bornait, dans les ports de la Chine ouverts aux étrangers, à prendre toutes les mesures que l'on croyait propres à conjurer les périls attachés à ce commerce, et à garantir au moins de la part des Chinois le loyal accomplissement des conditions stipulées. Nous avons vu quelles étaient les promesses et les offres des agens anglais; ils s'efforçaient de prendre les *coolies* par la douceur. En outre, les recommandations les plus minutieuses étaient prescrites par les agences aux capitaines chargés du transport des *coolies*, pour éviter tout motif de désaccord et de mécontentement. De leur côté, les autorités portugaises de Macao prenaient à tâche de réglementer par des prescriptions précises et sévères le transport des Chinois. Malgré ces précautions, l'emploi des *coolies* a été en déclinant jusqu'au moment où la guerre de Canton lui a porté un dernier coup. Il n'a pas entièrement cessé : Amoy, Shanghaï, Hong-kong en

ont encore fourni durant la période des hostilités qui se sont élevées entre l'Europe occidentale et le Céleste-Empire; mais cette ressource est devenue tout à fait insuffisante, les colonies s'efforcent d'y suppléer par l'engagement des noirs libres, et l'Angleterre a songé même à transporter sur ses cultures de cannes et de coton les cipayes rebelles dont son armée de l'Inde peut s'emparer. Quant aux Chinois qui consentent encore à subir la condition de *coolies*, ils sont loin de déployer la même activité et la même énergie que ceux qui travaillent pour leur propre compte. Cette forme de leur émigration a été le point de départ du grand mouvement qui entraîne tant d'hommes hors des vieilles barrières de la Chine; mais pour les voir à l'œuvre dans le complet développement de leurs instincts et de leurs facultés, il faut les suivre, dans leur émigration libre, en Californie, en Australie, à Bornéo, aux Philippines, partout où les conduit le besoin de vivre et où les retient le désir d'amasser.

II. — L'ÉMIGRATION LIBRE.

La nouvelle de la découverte des gîtes aurifères de la Californie traversa le Pacifique avec autant de rapidité que l'autre Océan. Les Chinois qui se trouvaient agglomérés dans les ports ouverts, attendant, les uns un engagement de *coolies*, les autres une occasion de se faire transporter à Bornéo, où depuis longtemps le travail de l'or leur était familier, se dirigèrent en grand nombre vers la région signalée à leur activité. Dès 1850, un an après la découverte des mines, ils étaient assez nombreux en Californie pour assister en corps aux obsèques du président Taylor, et présenter une adresse pour expliquer la part prise par eux à ce deuil public. Dans les années suivantes, l'immigration augmenta dans des proportions considérables; parmi eux se trouvaient quelques *coolies* amenés par des compagnies, mais en petit nombre, à cause de la répulsion des Américains pour ce genre de travailleurs; ils consentent à en charger leurs bâtimens pour les colonies, parce que le transport en est lucratif, mais ils n'en veulent pas chez eux. Au surplus, le Chinois libre ne tarda pas à être vu avec non moins d'antipathie.

Ces nouveau-venus se distinguèrent, dès leur entrée dans l'état, par un esprit d'ordre et une persistance dans leur nationalité vraiment remarquables. Au milieu de la Babel où des hommes venaient de tous les coins du monde croiser et mêler leurs habitudes et leurs passions, les Chinois restaient toujours fils du Céleste-Empire, et gardaient une physionomie particulière; ils ne cherchaient en rien à rompre l'isolement dans lequel les plaçaient leur langue et leurs

usages, organisant le travail entre eux et se récréant à part, d'ailleurs sobres, patiens, économes, laborieux, contens du plus mince profit, ne reculant devant aucune tâche, et rappelant, par leurs qualités de patience et de travail, ces Imérétiens, ces Maltais, ces Auvergnats, qui ont monopolisé dans divers pays les travaux pénibles et rebutés. Aux mines, ceux qui n'avaient rien pour entreprendre une exploitation louaient leurs bras aux conditions les plus minimes, quatre ou cinq dollars par mois.

Avec ces qualités et à cause de ces qualités même, les Chinois ne tardèrent pas à devenir pour les Américains un objet de profonde aversion : on ne pouvait voir, disaient les journaux californiens, John Chinaman, John Couleur de Safran, et vivre à côté de lui sans le prendre en haine et en dégoût. Il est sale et couard; habit, couleur, visage, manières, tout répugne dans sa personne. Cependant le pauvre John était, parmi tous les étrangers, le seul qui payât scrupuleusement la licence exigée des mineurs; il était facile et conciliant, se laissant, à la fantaisie des blancs, expulser des lieux qu'il avait choisis, et ne s'avisant jamais de se présenter dans les riches exploitations que ceux-ci se réservent. De l'aveu même d'observateurs américains, il était généralement tranquille, industrieux, charitable pour ses compatriotes, ne s'adonnait jamais à l'ivrognerie; il était attaché à ses parens et plein de respect pour la vieillesse, qui, disait-il, est la sagesse même. Tout ce qu'il demandait, c'était une place, la moindre et la dernière, pour travailler et vivre, puis s'en retourner dans le pays de ses aïeux. En effet, la plupart retournaient en Chine après avoir amassé une petite somme, et ce fait est particulier aux Chinois mineurs en Australie aussi bien qu'en Californie ou à Bornéo. Dans les autres régions baignées par l'Océan-Pacifique, ceux qui s'adonnent au commerce, et surtout à la culture, oublient plus facilement le pays où ils sont nés; mais dans celui où ils s'établissent ils emportent leurs habitudes, conservent leur langue et transportent pour ainsi dire la Chine avec eux.

Si quelques Chinois, leur petite fortune faite, s'en retournaient, en revanche un si grand nombre affluait que les Américains s'effrayèrent de cette disproportion; dans un seul mois de 1852, il en arriva dix mille, et l'on apprit qu'un nombre égal était en chemin; c'était à craindre que la Californie ne devînt pays chinois. On prit l'alarme, et des mesures furent sollicitées pour mettre un terme à cette invasion. Le président Bigler provoqua de la législature une loi interdisant une plus grande immigration; mais son message fut repoussé. En effet, si ces Chinois étaient menaçans pour l'avenir, ils étaient bien utiles dans le présent; il était si commode d'avoir sous la main ces hommes qui, pour un mince salaire, faisaient la besogne la plus

rebutante! On se contenta de les détester en s'en servant; la colonie chinoise put vivre et se développer dans la Californie selon ses goûts et ses habitudes; elle est aujourd'hui de cinquante à soixante mille âmes, et elle serait à coup sûr bien plus considérable sans le dérivatif de l'Australie.

San-Francisco pour sa part compte quelques milliers de Chinois, un peu répandus partout, pour les nécessités de leurs industries, mais plus particulièrement confinés dans un quartier que l'on appelle la Petite-Chine et qui comprend le haut de la rue Sacramento, la rue Dupont et celles qui y aboutissent. Un nombre assez grand de riches marchands chinois y ont leurs boutiques, où ils exposent les différentes productions de leur pays. Ce sont en général des hommes polis, fins, assez instruits et parfois généreux. Beaucoup parlent l'anglais avec facilité, les autres ont des interprètes attachés à leurs maisons. En 1854, ils ont bâti une espèce de bourse, spécialement à l'usage de leurs compatriotes, et le 29 avril de la même année a paru, par leurs soins, le premier numéro d'un journal chinois *the Gold Hills News,* petite feuille de quatre pages. *Gold Hills,* la Montagne-d'Or, c'est le nom que les Chinois donnent à San-Francisco. Les riches marchands de la Petite-Chine s'habillent d'une façon somptueuse; ils ont des maîtresses qu'ils entretiennent, forment des cercles où ne sont pas introduits leurs compatriotes de condition inférieure, et s'adonnent à des plaisirs plus raffinés et plus intellectuels que la masse.

Dans la ville, les Chinois pauvres, et c'est l'immense majorité, sont portefaix, blanchisseurs, tailleurs; on les voit en foule laver le linge aux puits et sur les bords des lagunes, ou le repasser avec leurs petits réchauds de charbons ardens. Pour la récréation de ce public, sont ouvertes, dans les rues Dupont et Sacramento, nombre de maisons de jeu, pleines nuit et jour. Les pièces contiennent trois ou quatre tables avec des bancs; à la partie la plus reculée de chacun des salons principaux se trouve un orchestre de cinq ou six musiciens qui produisent avec leurs bizarres instrumens les sons les plus discordans pour des oreilles non chinoises. Quelquefois un chanteur accompagne de notes rauques et aiguës cette étrange musique. On admire, en pénétrant dans ces lieux de plaisir, l'air grave et mélancolique de tous ces consommateurs chinois et leur singulière façon de s'amuser. Une masse de jetons en cuivre est éparpillée sur une table au-dessus de laquelle se balancent des lanternes en papier de couleur; le banquier, avec une mince et longue baguette, agite et compte les jetons un à un, tandis que les joueurs suivent avec une attention avide tous les mouvemens en échangeant de loin en loin des sons rauques et gutturaux.

Le petit nombre de femmes chinoises qui se sont transportées en Californie ont pris pour leur part de commerce la prostitution. Jusqu'en 1851, il n'en vint que fort peu, car les lois qui interdisent l'émigration sont particulièrement sévères en ce qui les concerne. Peu à peu, les profits étant très considérables, le nombre s'en accrut malgré les Chinois mêmes, qui font tous leurs efforts pour les retenir en Chine. C'est, il paraît, la portion la plus indécente et la plus éhontée de toute la population de San-Francisco.

A leurs maisons de jeu les Chinois ont ajouté le divertissement du théâtre : en 1852, une compagnie dramatique régulière arriva de Chine et monta des pièces purement chinoises; l'année suivante, un second théâtre fut ouvert. Ils ont en outre un autre genre de distraction qui offre un caractère religieux, et qui se renouvelle à deux périodes de l'année, au printemps et à l'automne. Ils forment des processions et marchent à leur cimetière en longues bandes séparées avec bannières et musique en tête. Sur leurs larges étendards s'étalent de grands dragons dorés, et ils portent avec eux des viandes de porc et de bouc rôties dont l'odeur est agréable, disent-ils, aux esprits de leurs parens et de leurs compagnons morts. Ils brûlent des pétards, des papiers mystiques, forment des danses bizarres, puis retournent à la ville en procession, comme ils sont venus, pour manger et se réjouir. Tous prennent part à ces fêtes nationales; il y a cependant parmi eux un grand nombre de chrétiens, et une mission s'est installée à San-Francisco même. Ils tiennent d'ailleurs bien profondément à leurs habitudes et à leur pays; un fait singulier en donnera la preuve. Le 26 mai 1856 entra dans le port de Hong-kong un bâtiment qui venait de Californie; pour chargement, il avait trois cents cadavres. Les parens et les amis de Chinois morts les avaient fait exhumer et transporter de Sis-kyiou et de Mariposa à Francisco, puis ils les avaient placés dans de longues caisses, et ils leur faisaient traverser l'Océan pour qu'ils pussent dormir dans le pays de leurs ancêtres. Pour satisfaire à ce soin pieux, ils n'avaient pas craint de dépenser des sommes énormes. A cette occasion, le *Daily California* écrivait : « La Californie n'a pas de rivale dans l'exportation du Chinois; elle tient le monopole : nous importons le Chinois à l'état brut, vivant; nous le renvoyons manufacturé, mort. »

Ces hommes ont aussi un étrange point d'honneur : il arrive parfois que le débiteur qui ne peut payer ses dettes se tue; la mort règle ses comptes. Il paraît que des femmes même se sont empoisonnées avec de l'opium, ne pouvant pas remplir leurs engagemens. Des espèces de sociétés secrètes et de lois intimes semblent exister au milieu d'eux, diriger leurs actions et amener l'oppres-

sion ou le châtiment de quelques-uns. La police, lorsqu'elle voyait ceux-ci maltraités par leurs compatriotes, essayait d'intervenir comme protectrice, mais le plus souvent sans succès; les opprimés, soit terreur, soit convention, refusaient de mettre à profit sa bonne volonté. Il n'est pas possible de savoir en vertu de quelles causes et de quelles règles ils agissent ainsi; les Chinois n'ont jamais répondu que par des mensonges aux questions relatives à cet objet. D'ailleurs ils se conforment pleinement aux lois de l'état et aux ordonnances municipales, et, s'ils y manquent, ce n'est le plus souvent que par ignorance.

A la suite des nombreux et vastes incendies qui ont désolé San-Francisco, cette ville a en partie remplacé les maisons de bois par des maisons de pierre, et cette pierre, traversant le Pacifique, venait toute taillée de la Chine. Cependant le quartier chinois est presque entièrement construit en bois, et beaucoup des maisons qui le composent ont été apportées en pièces de Chine et remontées sur place : elles sont petites et incommodes; on ne saurait croire pourtant quelle quantité de monde s'y entasse. Il n'y a qu'un nombre très minime de Chinois qui aient adopté le costume européen : les autres conservent leur vêtement national, leur longue queue, et c'est surtout à cette cause, au mouvement des rues, à l'activité qui y règne constamment, aux lanternes en papier peint qui les éclairent, que le quartier chinois doit sa physionomie originale.

En Australie, les trente ou quarante mille Chinois répartis dans les districts aurifères n'ont de même rien abandonné de leurs habitudes et de leur caractère national. Melbourne, comme San-Francisco, a ses rues chinoises. C'est à partir de 1854 que l'émigration, sans abandonner la Californie, se porta de préférence vers l'Australie, à cause sans doute du moindre éloignement et par économie, car les Anglais ne lui ont pas fait meilleur accueil que les Américains. La législature, en les voyant arriver en foule, prit des mesures qu'elle croyait propres à les détourner : elle imposa dix livres sterling par tête, et interdit aux bâtimens d'importer plus d'un Chinois par dix tonnes; mais les navires, se détournant de Port-Phillip, abordaient dans d'autres parties du continent australien, et y déposaient les Chinois, qui gagnaient par terre la colonie, en sorte que le port de Melbourne était privé, sans résultat, d'une de ses principales sources de revenu. Cette mesure, qui manquait son effet, fut supprimée; la première subsista seule. Les Chinois payèrent l'impôt, et l'immigration continua, amenant chaque mois des milliers de travailleurs, si bien que l'alarme se répandit de nouveau. Les feuilles publiques déclamèrent contre cette invasion qui menaçait

de faire disparaître les blancs au milieu des Mongols et des Chinois « comme des aiguilles dans la paille. » La chambre de commerce se réunit en conférence extraordinaire pour agiter la *question chinoise* et délibérer sur les cinq articles suivans : — Les traités entre la Grande-Bretagne et la Chine permettent-ils à une colonie anglaise d'exclure les natifs chinois? — Le gouvernement de Victoria a-t-il le droit de restreindre le mouvement qui s'opère entre ses ports et ceux de la Chine? — Quels résultats une loi d'exclusion relative aux Chinois peut-elle avoir sur la vie et les propriétés des sujets anglais résidant en Chine? quels résultats sur le commerce de la Grande-Bretagne et des colonies australiennes avec la Chine? — Quelles seraient les mesures propres à établir la paix et l'harmonie entre les Chinois et les colons blancs?

En présence de ces nouvelles menaces, les Chinois conçurent des craintes sérieuses; ils discutèrent les moyens de détourner le péril, confièrent à un des vieillards qui les avait amenés le soin de leur défense, et voici quel fut le plaidoyer de John Chinaman :

« *Quang-chew, nouveau débarqué, homme sain de raison et d'affections, et cinquième cousin du mandarin Ta-quang-tsing-loo, qui possède plusieurs jardins près de Macao.*

« Bon peuple de la région attrayante de l'or, moi, homme de quelques années d'âge au-delà des Chinois débarqués sur la plage hospitalière de vos champs jaunes, et désirant d'abord exprimer avec respect la gratitude et l'humilité que je porte dans mon cœur ainsi que tous mes compagnons de voyage, sans oublier ceux qui sont modestement en chemin; moi, homme de modération et de prudence, sachant, selon le sage précepte de Cung-foo-t'see et de Lao-shang, examiner la question sous les deux faces avant de me prononcer, je ne puis trouver de mots pour exprimer la surprise que me causent les bambous noueux et mal taillés qui, selon le rapport de notre interprète Atchaï, menacent les épaules des émigrans du Céleste-Empire-Fleuri, notre lointaine terre natale.

« L'homme est sujet à bien des erreurs, entouré de bien des ténèbres; il doit se soumettre avec résignation. Il faut qu'il soit patient et respectueux, toutes les bonnes lois enseignent cela, et les Chinois honorent et respectent les lois, parce qu'elles sont les plus belles fleurs et les plus beaux fruits que le soleil du ciel ait extraits des racines de la sagesse. De plus l'homme doit se courber comme un arc devant les gouverneurs et les supérieurs, car eux-mêmes sont les racines de la sagesse. Aussi, avec toutes les cérémonies d'usage, souhaitons-nous d'approcher et de nous courber devant le gouverneur de cette ville.

« En quoi donc nous, Chinois, humblement débarqués sur vos délicieuses plages, avons-nous pu donner justement cause à votre colère? C'est ce que nous souhaitons tous d'apprendre. L'homme en tout temps a besoin d'instruction, et surtout lorsqu'il vient sur une terre étrangère. Notre interprète Atchaï n'a pas voulu nous ménager une déception; Atchaï est un digne jeune homme, autrefois agent de Houqua et Mowqua, marchands de

thé; mais il peut avoir mal interprété vos débats et nous les avoir mal rapportés. Telle est mon opinion et celle d'autres gens respectables.

« Je sais par le témoignage de plusieurs personnes distinguées de notre pays, et j'ai été convaincu par d'autres qui ont vécu en Australie et sont retournées dans le Céleste-Empire-Fleuri, que non-seulement le peuple d'Angleterre vient ici, mais encore celui de l'Inde, du Japon, d'Amérique et même des terres de France et d'ailleurs; qu'aucun peuple d'aucune contrée civilisée où les arts et les travaux utiles sont étudiés d'après les plus sages et les plus anciennes traditions et appliqués avec succès n'est exclu, mais qu'il est au contraire cordialement accueilli des deux mains et au son des triangles et des tam-tams. Donc, en raison de cela, en toute révérence et avec toutes les cérémonies d'usage, moi, l'orateur de ceci, Quang-chew, homme très humble, mais de quelque raison, je ne puis penser que le gouverneur, qui tient dans sa main la balance de la sagesse, que ses hauts et sages conseillers (ses mandarins d'écorce d'orange) proposent que toutes les nations soient bienvenues, excepté la nation chinoise. J'en appelle à vous tous, peuples divers de l'attrayante contrée de l'or : ne serait-ce pas un procédé manquant de justice et de droiture? A la pensée d'être renvoyés misérablement et sans avoir causé d'offense, bien qu'innocens, bien que purs de toute faute, nous sommes remplis de crainte.

« Parmi nous, il y a des hommes habiles dans le jardinage et sachant cultiver toute espèce de fleurs et de fruits, des charpentiers et des ouvriers qui travaillent les bois précieux et l'ivoire; nous avons de fins agriculteurs qui savent comment on tire parti d'un bon et d'un mauvais sol, particulièrement Leu-Lee et ses cinq neveux; nous avons aussi deux ouvriers qui sont habiles à ornementer les ponts, et un homme plein d'adresse, nommé Yaw, qui excelle dans l'art de faire des cerfs-volans aux ailes immenses, avec de grands yeux en verre. Nous recommandons encore le petit Yin, qui s'entend à l'éducation des poissons, oiseaux, chiens, chats. Enfin nous avons aussi d'excellens cuisiniers qui ne permettent pas que rien soit gâché ou perdu, des serruriers, des ciseleurs, des hommes habiles à faire des ombrelles, et bien d'autres. Faut-il que tous ces talens soient renvoyés avec disgrâce? Si par malheur il en est parmi nous qui, dans l'ignorance de vos lois, aient commis quelque offense, punissez-les. Il y a deux manières d'instruire les hommes, les sages préceptes et les châtimens. Voilà ce que j'avais à dire ; mais il faut que je parle un peu de l'or.

« J'ai beaucoup réfléchi sur ce sujet, et je puis affirmer que chacun de nous n'est pas appelé à trouver une fortune. Quelques-uns même ne trouveront rien du tout. Alors ces pauvres gens reviendront dans cette ville ou iront dans les autres, dans les villages, dans les fermes, et vendront leur temps pour un bien mince salaire, pour un peu de riz... Une immensité de terres au-delà de cette ville n'a jamais été cultivée, et moi, Quang-chew, l'orateur de ceci, homme plein d'humilité, mais de quelque raison, je suis certain que beaucoup de ceux qui ont eu le bonheur de trouver de l'or sont aujourd'hui possesseurs d'une large portion du sol. La possession de la terre fait les délices de l'homme; il est fier de dire : « Mon enclos, mon jardin, ma ferme. » Mais ces terres sont encore incultes, et cela parce que ceux à qui elles appartiennent sont accoutumés seulement à travailler dans les mines

d'or, et non à labourer le sol, et aussi parce que le nombre des bras n'est pas en rapport avec les besoins de l'agriculture.

« Si ce discours a quelque raison en soi, je sais qu'il sera écouté d'une oreille attentive et la tête penchée sur une épaule. J'espère anxieusement que le gouverneur de cette ville et de toutes les villes et terres environnantes daignera réfléchir un peu sur mes paroles, dans l'espérance de quoi, et avec une profonde humilité de cœur et le cérémonial d'usage, nous attendons en silence une réponse couleur de vermillon. »

Le Chinois gagna sa cause, et son plaidoyer, rempli de tant d'art et de finesse, méritait bien ce succès. La chambre de commerce de Melbourne déclara que, dans son opinion, il était contraire à l'esprit de notre âge, opposé aux intérêts de la colonie et aux traités avec la Chine, de voter aucune loi destinée à interdire aux Chinois l'accès de l'Australie. Les régions de l'or demeurèrent donc toutes ouvertes à l'industrieuse activité de cette multitude d'hommes que la misère chassait de chez eux, et qui s'en venaient demander au reste de la terre du travail et un peu de pain; mais, comme en Californie, les Chinois furent à Victoria un objet de haine et d'horreur. Ils avaient beau se faire humbles et petits, ils étaient la cause de tous les préjudices : ils chassaient les blancs de leurs mines. Sans doute ils ne s'y prenaient pas par la force, mais ils absorbaient une énorme quantité d'eau pour leurs opérations, et d'ailleurs qui pourrait tenir à la puanteur et à la saleté de leur voisinage? Il est bien vrai qu'ils ne se permettent pas d'exploiter de nouveaux *placers* et qu'ils se contentent de relaver des mines abandonnées; mais ne voyez-vous pas qu'ils enlèvent ainsi aux colons la ressource de revenir eux-mêmes plus tard à ces mines? Et de plus, quel dépit si le Chinaman fait sa petite fortune et récolte quelque riche butin dans le lieu creusé par le blanc et délaissé par lui comme stérile!

L'animosité des deux races se traduisit en rixes fréquentes. Voici John Bull et John Chinaman devant la cour de justice; ils veulent parler ensemble, et c'est en vain que le juge fait un appel aux nobles sentimens qui doivent animer quiconque vit sur une terre anglaise; il a grand'peine à débrouiller le fil embarrassé de la cause. John Bull atteste que, passant sur le soir à travers le quartier chinois avec un ami qui s'était permis un *extra*, et qui en conséquence allait un peu la tête en poupe, ils ont été assaillis par A'hin, par A'chin et par une douzaine d'autres, accablés d'injures et de coups jusqu'à craindre pour leur vie. Par bonheur, l'*extra* n'avait pas affaibli les poings de John Bull, et il a pu mettre l'adversaire en fuite. Quand c'est au tour du Chinois de témoigner, il s'agit d'abord de lui faire prêter serment, et ce n'est pas une petite affaire. Quelquefois il affirme qu'il est chrétien, et son conseil garantit qu'il connaît la valeur du serment; mais quand cela n'est pas bien démontré,

on recourt à l'épreuve solennelle du vase brisé, et comme le Chinois est d'une économie proverbiale et que les autorités ont déclaré que le vase mystique serait fourni par la partie plaidante, John Chinaman se munit d'un vase fêlé, d'un fragment ou même simplement d'une anse pour garantir la vérité de son témoignage. Il affirme pour sa part qu'il a été assailli durement et sans motif, tandis qu'il était paisiblement accroupi à la porte de sa tente. Le fait est cependant que le Chinois se tient à l'affût de l'Européen ivre, et que s'il peut l'attirer dans un coin reculé, où il est sûr qu'aucun secours ne lui arrivera, il le jette à terre et l'accable de coups; c'est ainsi qu'il se venge des injures et des dédains continuels auxquels il est en butte.

Habitudes, fêtes, associations, les Chinois de l'Australie, comme ceux de la Californie, ont conservé tous les caractères de leur physionomie nationale. En mai 1856, ils ont, à l'imitation de ceux-ci, publié un journal, le *Chinese Advertiser*. En septembre suivant, Joss-House a été inauguré. C'est un édifice en bois de deux étages, long de soixante-dix pieds et large de trente-cinq, consacré aux rites de la religion chinoise. Les entreprises de cette nature sont accomplies au moyen de souscriptions, et l'argent ne manque jamais. Des tentatives faites par des missionnaires protestans pour établir des missions à Melbourne et à Castlemaine n'ont pas réussi; ceux même des Chinois qui se disent chrétiens conservent les grossières superstitions de leur pays. Ainsi, lors de l'éclipse de soleil qui eut lieu en Australie en 1856, tous frappaient sur des casseroles et des chaudrons pour détourner le méchant esprit qui voulait engloutir le soleil. Il est d'usage aux mines de ne pas travailler le dimanche. Les Chinois, malgré le regret qu'ils éprouvent de perdre une journée, s'abstiennent de travailler pour ne pas contrevenir à cette règle; mais ils ne vont pas, comme l'espéraient les missionnaires, se distraire à l'office : ils restent dans leurs tentes, s'occupent des petites affaires de leur ménage, se rasent la tête et tressent leur longue queue.

Ils n'ont presque pas amené de femmes en Australie. M. Westgarth rapporte, d'après une autorité très admissible, que sur trente mille Chinois il y avait quatre femmes seulement. Toute la masse chinoise est accusée d'immoralité. Quelques individus en très petit nombre ont épousé des femmes étrangères. Outre le travail des mines, les Chinois se sont attribué le menu commerce de détail et toute espèce de labeur pénible et rebuté; ils rendent à la colonie mille services dont elle se passerait difficilement. Aussi, en dehors des matelots et des gens du peuple qui, en les détestant et les maltraitant, obéissent à une antipathie instinctive, ils ont, parmi les gens qui raisonnent et qui écrivent, des partisans aussi bien que des adversaires. Les premiers les appellent et les admettent sans restriction au nom de

l'humanité et des progrès de la civilisation ; les autres s'effraient de ce débordement : ils redoutent leur industrie patiente, et il faut reconnaître en effet que la concurrence de l'invasion chinoise est une des grandes questions de l'avenir.

Bien longtemps avant de se répandre dans les colonies européennes, les Chinois ont entretenu des relations avec leurs voisins et se sont disséminés dans les grands archipels occidentaux du Pacifique. Tout le monde sait que Kiachta est l'entrepôt du commerce considérable qu'ils font avec la Sibérie. Au Japon, ils jouissent de priviléges un peu plus étendus que les Hollandais. Un officier de notre marine, qui le premier a montré le pavillon français aux ports du Japon que se sont fait ouvrir les Américains, M. Tardy de Montravel, a visité leur comptoir de Nangasaki. « Le quartier chinois, dit cet officier, fermé par un mur, est situé à l'une des extrémités de la ville et contient environ deux cents maisons ou magasins. Cette muraille ne leur interdit pas le libre accès de la ville ; ils peuvent la parcourir à leur gré, mais sous la surveillance incessante d'officiers de police et d'une foule d'espions. Leurs priviléges sont compensés par un tribut assez fort qu'ils paient au gouverneur de Nangasaki sous le nom poétique de *fleur d'argent*. Il est vrai qu'ils ne sont pas, comme l'ont été jusqu'ici les Hollandais, tenus d'envoyer à des époques déterminées ces ambassades qui nous ont appris à peu près tout ce que jusqu'ici nous savons de Yedo, mais qui absorbent la plus grande partie des bénéfices de la factorerie. » M. de Montravel a revu les Chinois hors de chez eux, dans la ville toute moderne, mais très importante, de Singapore, à l'extrémité de la longue presqu'île de Malacca, et comme tous les marins, comme tous les voyageurs, il atteste la prodigieuse activité, la richesse et l'importance de cette colonie chinoise. Elle tient exclusivement tout un côté du port, la rive gauche ; en outre, la plupart des rez-de-chaussées des maisons sont occupés par des Chinois. Leurs demeures sont en général des bouges obscurs et sans air, où s'agite pêle-mêle un nombre incroyable d'êtres vivans, hommes, femmes, enfans. Tout cela va, vient, travaille ; on dirait une fourmilière, mais l'aspect en est sale et nauséabond.

Dans le royaume de Siam, un missionnaire, M. Pallegoix, affirme que sur une population de cinq millions d'âmes environ, il n'y a pas moins de quinze cent mille Chinois. A Bangkok, deux cent mille paient la capitation. Ce sont, il paraît, les plus actifs et les plus industrieux habitans de cette capitale : ils travaillent aux sucreries, font d'immenses plantations de tabac, de poivre, de cannes ; ils sont très habiles agriculteurs et jardiniers. Beaucoup d'entre eux, leur petite fortune faite, s'en retournent dans leur pays. Les plus pauvres s'emploient aux terrassemens et aux constructions. Des femmes

chinoises se sont transportées dans cette région voisine de la leur; elles font des pâtisseries, élèvent des vers à soie, tressent des nattes, tissent des étoffes. D'autres Chinois font un petit commerce de cabotage le long des côtes et dans les rivières.

Dans la grande île de Java, d'après des documens administratifs qui datent de 1852, près de deux cent mille Chinois avaient des possessions territoriales très étendues. La grande ville de Samarang, sur le rivage septentrional de l'île, a aussi son quartier chinois que l'on appelle *Campung-tchina;* après celui des Hollandais, c'est le mieux bâti, et volontiers on s'y croirait dans une ville toute chinoise : les inscriptions des grandes portes qui le ferment, les enseignes, le costume de la foule, la physionomie, le langage, rendent l'illusion complète. Les yeux bridés, les pommettes saillantes feraient reconnaître des Chinois, à défaut même de leurs longues queues et de leur vêtement, uniformément composé d'un large pantalon, d'une veste et d'une chemise se boutonnant sur le côté et de couleur blanche ou noire. Les marchands disposent leurs boutiques avec beaucoup d'art; ils sont avenans, polis et très interessés. Dans les croisemens avec les Javanais, le type chinois est peu altéré; la peau seulement prend les teintes basanées de la figure des Malais.

Tout le groupe des Philippines a aussi ses Chinois, agens d'un commerce considérable de curiosités et d'objets manufacturés. Un quartier de Manille est rempli de leurs boutiques étroites, où ils savent disposer avec infiniment d'art un étalage des plus variés. La boutique du Chinois est en même temps sa maison; toute une famille s'y entasse, et le matin, quand vers cinq heures ils ouvrent la porte qui donne sur la rue, il sort de tous ces bouges une odeur infecte. Nombre d'entre eux ont des comptoirs dans tout l'archipel, et les plus riches marchands ont, dans la seule ville de Manille, jusqu'à une douzaine de boutiques contiguës qu'ils font exploiter par des compatriotes pauvres moyennant une mince rétribution, en sorte que l'acheteur, rebuté par le prix d'un objet, se détermine à acheter, s'il entre dans les boutiques voisines, en voyant que ce prix est partout le même. Le montant des affaires faites par quelques-uns de ces Chinois avec les principaux négocians anglais est considérable; il y en a qui font par mois, pour 10 et 15,000 dollars d'achats, payables avec des crédits de trois, quatre, six mois après la date de la livraison. Il y en a bien quelquefois qui manquent à leurs paiemens, mais en général ils sont honnêtes, autant du moins que leur intérêt le commande. La plupart de ces Chinois sont arrivés à Luçon comme *coolies*, sans autre ressource que leurs bras, et c'est à force de travail, de persévérance et d'économie qu'ils se sont libérés d'abord, et qu'ils ont plus tard amassé des fortunes

quelquefois considérables. Si pauvres qu'ils soient, ils savent tous lire et écrire. Il n'y en a guère qui, leur fortune faite, restent aux Philippines; ils retournent dans leur pays, et cela tient peut-être à ce que l'administration espagnole leur accorde peu de protection et de liberté.

Bornéo, à cause de ses riches mines d'or, est la contrée qui, avec la Californie et l'Australie, attire le plus les Chinois. Il y a bien longtemps qu'ils en savent le chemin, car un état aujourd'hui détruit par les indigènes fut fondé à une époque reculée par des Chinois musulmans dans le district de Burni, au nord de l'île, et une ancienne légende raconte comment un des pics élevés de cette région, le Kina-balou, a pris leur nom. Un esprit femelle d'une grande beauté errait alors dans les gorges de la montagne. Un prince chinois en devint amoureux, et entreprit pour le rencontrer un long voyage; mais il se tua dans son ascension en tombant dans un précipice, et depuis ce temps on appelle l'esprit la *veuve du Chinois,* et la montagne dont il fait son séjour le *Kina-balou.*

A Tundong, sur la branche occidentale du Sarawak, rivière qui coule dans Bornéo du sud au nord, les Chinois ont une riche exploitation d'antimoine; ce sont eux qui ont découvert les mines de fer. Quant à l'or, les Malais ne leur permettant pas l'exploitation du roc calcaire, laquelle est la plus productive, ils font des tranchées au pied des montagnes et travaillent les sables d'alluvion. D'après des documens qui datent déjà de dix années, le nombre des Chinois occupés aux mines d'or de Mentrada et autres localités du Bornéo occidental montait à trente-deux mille, qui n'arrachaient pas au sol de l'or pour moins de 936,000 livres sterling par an. La population d'agriculteurs, de manœuvres, de petits marchands, était évaluée au double de celle des mineurs; en moyenne, cinq cents Chinois retournaient chaque année dans leur pays. Pour cela, il faut qu'ils aient au moins 2,000 dollars; beaucoup doublent ou même quadruplent cette somme. Ils seraient bien plus riches, la propriété du sol aurifère appartenant au premier occupant, s'ils n'arrivaient dans un état de dénûment complet. Nombre d'affamés, attirés par les perspectives de richesses que leur promettent les rivages aurifères de Bornéo, prennent passage sur des jonques au prix de 10 dollars par tête. En débarquant, ils sont incapables de payer cette somme et la petite taxe imposée par l'autorité locale; pressés par des besoins de toute sorte, ils ne peuvent travailler à leur compte et engagent leurs services aux propriétaires de mines pour trois ou quatre ans. Aussitôt leur engagement terminé, ils se remettent au travail avec une ardeur nouvelle, amassent un petit pécule, et s'en retournent chez eux.

Au Chili, au Pérou, au Brésil, au Nicaragua, on retrouve encore

les Chinois; mais à quoi bon insister? Partout nous les voyons les mêmes : industrieux, actifs, patiens, ne demandant qu'à vivre et à gagner de l'argent, pour cela se faisant humbles et ne reculant devant aucune peine. Ce sont des fourmis humaines, des millions de Juifs qui se déversent sur le globe et en occupent chaque jour de plus larges espaces.

Voici donc la Chine ouverte : on ne peut plus reprocher à ses habitans de se parquer dans un coin du monde; il y a entre eux et nous un large contact, et les peuples commerçans ont enfin atteint le but qu'ils ont si longtemps poursuivi. Qu'on redouble l'activité des métiers de Birmingham et de Manchester. Le traité du Peï-ho ne reçût-il pas sa pleine exécution, la Chine vient à nous; ses habitans ne se préoccupent plus des lois séculaires d'isolement, leur vieux gouvernement voudrait en vain les retenir : ils entrent en communication avec les nations occidentales, et le marché qu'ils nous ouvrent est de trois cents millions d'hommes. — Mais ces hommes ont-ils plus besoin d'acheter que de vendre? Sont-ils si riches et si peu industrieux qu'ils doivent échanger longtemps leur argent contre nos marchandises? Là où nous les avons vus à l'œuvre, ils n'achètent guère; ils travaillent, vendent, ne reculent devant aucune besogne et amassent. Je sais bien que ces expatriés sont des gens profondément misérables; n'y a-t-il pas cependant un instinct commercial et un esprit d'épargne communs à tous les Chinois? Cette race possède dans une certaine mesure l'invention; elle a au plus haut degré la patience. La cause de son infériorité à l'égard de la nôtre, c'est qu'elle manque des ressources du perfectionnement; mais on peut prévoir qu'en contact avec nous elle ne tardera pas à s'approprier nos procédés. Le Chinois, si habile imitateur, mettra-t-il beaucoup de temps à faire fonctionner la vapeur et à dresser des métiers? On ne peut le penser. Alors cette concurrence, qui porte aujourd'hui principalement sur le travail des mines et sur le commerce de détail, trouvera à s'exercer sur une immense échelle, et causera peut-être un véritable préjudice aux fabriques, qui sont la vie et la fortune des nations commerçantes.

Les Chinois semblent préparés par leurs instincts à accaparer le commerce, et prêts à se faire les ouvriers et les courtiers du monde. S'ils viennent jusque dans nos villes d'Europe exercer les petites industries et apporter leurs services, les repoussera-t-on? L'intérêt immédiat des entrepreneurs, des fabricans, de tous les industriels à qui ils offriront les bénéfices d'un labeur à bas prix s'y oppose; une telle mesure n'a d'ailleurs été praticable ni en Californie, ni à Victoria; comment le serait-elle dans nos pays de liberté accessibles à tous les peuples? Et si les Chinois nous inondent, s'ils privent une partie de nos populations de leurs ressources souvent exiguës,

n'en doit-il pas résulter de nouvelles complications dans les difficiles questions du prolétariat? On est heureux de songer qu'avant d'arriver jusqu'à nous, ils ont bien des espaces libres encore à remplir dans Bornéo, dans Célèbes, la Nouvelle-Guinée, sous ces climats tropicaux fermés à la race blanche, et dont l'empire semble réservé par la nature aux noirs et aux jaunes.

Le contact qui commence aujourd'hui entre les Chinois et nous dans ces régions nouvelles ne paraît pas, d'ici longtemps, devoir se convertir en mélange : les deux races ont peu de sympathie l'une pour l'autre, et la famille anglo-saxonne, avec laquelle la race jaune se trouve le plus en relation, est trop exclusive et trop absolue dans sa fierté pour admettre aucun rapprochement intime. Cependant des millions d'hommes ne communiquent pas journellement entre eux sans agir les uns sur les autres par un certain échange de goûts et de sentimens. On ne saurait nier l'influence réciproque qu'ont jadis exercée et subie les colonies grecques de l'Asie, les peuplades barbares transportées dans l'empire avant la grande invasion, les Grecs en Égypte ou les Phéniciens dans l'Afrique septentrionale. Les temps et les personnages sont changés, mais le principe reste le même, et il est servi de nos jours par la rapidité de la locomotion et la multiplicité du contact. Les Chinois ont beaucoup à recevoir ; en retour, qu'ont-ils à nous donner? Ils sont patiens, sobres, laborieux ; leur unique aristocratie est celle du savoir ; leur religion a de merveilleux élans de charité, et l'on ne peut nier que la morale écrite dans les livres bouddhiques ne soit presque égale à la nôtre. Aux époques de déclin dans la foi et les vieilles croyances, chez eux comme chez nous, des hommes ont senti frémir en eux l'amour de l'humanité, et, demandant à la raison les lois de leur conduite, ils se sont rendus dignes, par l'excellence de leurs préceptes, du respect qui s'attache encore à leur nom. Que leur manque-t-il donc?

Ce qui leur manque, c'est de s'être élevés par l'esprit au-delà de cette vie présente, c'est le sentiment spiritualiste dont nous avons abusé quelquefois pour nous égarer dans les profondeurs d'une métaphysique sans issue, mais qui est le principe des nobles actions. Pour les Chinois, il n'y a que cette terre; ils n'ont jamais nourri de plus hautes ambitions et de meilleures espérances; leur législateur lui-même n'a rien inventé de mieux : un large cercle de migrations dans ce monde, puis l'anéantissement. Et cependant le sentiment d'un autre avenir, l'idée que l'homme est supérieur à cette terre, des espérances qui ne se formulent pas, mais que l'on sent même quand on les nie, voilà le seul principe des actions généreuses. Sans ce principe, la meilleure morale, rejetée ou éludée par les intérêts des passions humaines, devient bientôt insuffisante. Si on lit la

longue série des préceptes de Phrâ-Khodom Sakyamuni, le législateur bouddhiste, on est frappé de respect et d'admiration. Et cependant y a-t-il quelque part plus d'immoralité que chez les Chinois et les Japonais?

L'introduction au milieu de nous de ces millions d'hommes qui n'ont pas d'autre culte que celui des choses humaines, voilà ce qu'on peut craindre à une époque surtout où tant d'hommes dans nos sociétés, par leurs appétits et leur oubli des jouissances intellectuelles, vont au-devant de ces nouveau-venus, et semblent par avance se faire les auxiliaires des instincts matérialistes qui menacent le monde. Quant aux arts, cette expression des sentimens de grandeur et de beauté mis dans le cœur de quelques races privilégiées, dépôt déjà affaibli que nous ont transmis la Grèce et Rome, que deviendront-ils si les Chinois sont appelés un jour à exercer sur eux quelque influence? Il ne semble pas, à en juger par l'exemple de l'Amérique, que le grand mouvement industriel leur porte bonheur, et les hommes qui avant tout ne songent qu'à acquérir n'ont guère l'âme accessible aux inspirations de l'art et de la poésie. Quel est le genre de transformation que peuvent apporter les Chinois avec leur représentation des objets grossière et matérielle et leur petit esprit de gain et d'épargne?

Faudra-t-il donc, si notre civilisation se répand sur ces hommes, qu'elle perde en qualité ce qu'elle aura gagné en étendue? Ce serait une triste perspective pour l'avenir. Par bonheur, le progrès a ses destinées contre lesquelles rien ne peut prévaloir; en dehors et au-dessus des prévisions humaines, la Providence garde ses combinaisons, qui n'ont jamais manqué à l'histoire. Il semble que Dieu se soit fait l'architecte d'un édifice dont il ne nous a livré ni le plan, ni le but, et dont nous sommes tous les ouvriers plus ou moins humbles. Dans la foule qui s'agite sans savoir où son guide la mène, il y a quelques privilégiés, le philosophe et l'historien; ils regardent et disent : « Voilà ce qui a été bâti, voilà peut-être ce qui reste à faire. » Mais ils sont sujets à l'erreur, comme tous les hommes. Il y a neuf siècles, nos aïeux, levant leurs regards sur l'étroit horizon qui pour eux enfermait le monde, et voyant venir l'an mil, s'écriaient avec terreur : « Le monde va finir! » Ne faisons pas comme eux. A l'approche de l'an deux mil, dont quelques générations seulement nous séparent, nous voyons que de grandes choses vont venir; mais l'œuvre de la Providence n'est pas achevée, et, pas plus que le monde physique, le culte de l'esprit, l'intelligence et les nobles instincts ne sauraient périr.

ALFRED JACOBS.

DERNIERS TEMPS

DE L'EMPIRE MOGOL

LES FAMILLES DE HOLKAR ET DE SINDYAH.

II.

TOUKA-DJI-HOLKAR ET MADHA-DJI-SINDYAH.

La défaite de Paniput pouvait porter un coup terrible à la puissance des Mahrattes (1) : elle faillit rompre les liens de la confédération et causer le démembrement de cet empire immense à peine formé. Les chefs des armées accusaient de leurs désastres l'obstination et l'impéritie des brahmanes du Concan, race ambitieuse à laquelle appartenaient les *peshwas*. Ils songeaient à replacer à la tête des affaires et à revêtir de nouveau de toutes les attributions de la royauté les princes légitimes que ces ministres usurpateurs avaient dépouillés du pouvoir. Le mécontentement de l'armée et de la population aurait pu rendre la pleine autorité aux princes de la race de Siva-Dji, si les *peshwas*, malgré leurs dissensions de famille, n'avaient fait de persévérans efforts pour conserver leur influence. De nouvelles complications rendaient nécessaires les talens et même les intrigues de ces maires du palais, qui savaient se faire obéir des chefs les plus puissans. A cette époque, les Mahrattes commençaient

(1) Voyez la livraison du 15 août dernier.

à se trouver gênés dans leur action par la rivalité de la France et de l'Angleterre. Au sud de la presqu'île, les rois de Mysore, devenus redoutables, tantôt leur déclarant la guerre et tantôt les prenant à leur solde, entraînaient les Mahrattes dans de nouveaux hasards. Quant à la formidable coalition des Afghans, des Rohillas et des Mogols, contre laquelle s'étaient brisées toutes les forces de la confédération obéissant à un seul chef, elle allait se dissoudre plus vite encore qu'elle ne s'était formée, par suite des rivalités qui existaient déjà entre les chefs, et aussi par l'impossibilité où se trouvait Ahmed-Shah de maintenir dans le devoir ses indisciplinés Dourranies (1).

Cinq jours après la bataille, et dans tout l'éclat de sa victoire, Ahmed-Shah reprenait le chemin de Dehli avec le secret désir de s'y déclarer empereur; mais ses troupes mutinées réclamaient la solde de deux années de campagne, et menaçaient leur chef de l'abandonner pour regagner le Kaboul, leur pays natal. D'un autre côté, Shoudja-Oul-Dowlah, l'auxiliaire d'Ahmed, devenu suspect au Dourranie à cause des bons offices qu'il avait rendus aux Mahrattes blessés ou prisonniers, ne se trouvait plus en sûreté dans le camp de son allié. Sans prendre congé d'Ahmed-Shah, il partit à la dérobée comme un fugitif, traversa le Gange et se réfugia dans sa vice-royauté d'Oude. Désespérant de pouvoir apaiser ses féroces soldats, le shah dut retourner, à son grand regret, à Kandahar, sa capitale, emportant avec lui une somme de quarante lakhs de roupies, que lui avait comptée le vizir de l'empire mogol, Nadjib-Oul-Dowlah, pour prix de ses services.

L'empire de Dehli se trouvait de fait en pleine dissolution, et l'élément indien dans la personne des chefs mahrattes Sindyah et Holkar allait reprendre le dessus une fois encore sur les musulmans venus de la Perse. Pour l'instant, c'était du côté de la *soubabie* ou vice-royauté mogole du Dekkan que les plus sérieux dangers menaçaient la confédération mahratte. Les fils du fameux Nizam-Oul-Moulouk, — mort à l'âge de cent cinq ans, — s'étaient disputé l'héritage de leur père; celui des deux concurrens que soutenaient les Français avait naturellement les Anglais pour ennemis. Après bien des luttes et des intrigues, Nizam-Ali, que les Anglais cherchaient à tenir sous leur dépendance, resta seul maître du pouvoir. Fourbe, cruel et fanatique, il commença par s'aliéner l'esprit des Mahrattes engagés au service du Grand-Mogol en détruisant un temple hindou d'une grande célébrité, situé sur les bords du Godavery. Après avoir ainsi humilié ses voisins, il fit irruption sur leurs terres et marcha jusqu'à douze lieues de Pounah. L'esprit guerrier des Mahrattes s'étant ré-

(1) Tel était, on se le rappelle, le nom de la tribu d'Ahmed-Shah et de la dynastie qu'il avait fondée à Kandahar.

veillé à la vue de leur capitale menacée, Nizam-Ali craignit de les pousser au désespoir, et la paix fut conclue, mais au préjudice de ces mêmes peuples qui, après avoir pénétré en vainqueurs dans la ville de Dehli quelques années auparavant, en étaient réduits à payer au prix de grands sacrifices la rançon de leur propre capitale. Sur ces entrefaites, le jeune *peshwa* Madhou-Rao, — fils de Balla-Dji, tué à Paniput, — avait été contraint de céder l'autorité à son oncle Ragounâth-Rao, dont le nom se lie aux guerres interminables qui désolèrent le Carnatic et tout le sud de l'Inde de 1772 à 1784. Ce dernier crut affermir sa puissance en appelant ses amis dévoués aux postes les plus importans, mais son imprudence, ses manières hautaines excitèrent contre lui des haines et des jalousies. Un de ses ennemis les plus acharnés, un brahmane comme lui, du nom de Vittal-Soundar, qui remplissait l'office de ministre auprès du musulman Nizam-Ali, conseilla à son maître d'intervenir directement dans les affaires des Mahrattes, en déclarant régent du royaume Djano-Dji-Bhounslay, dont le père, sorti, comme Holkar et Sindyah, d'une humble position, avait acquis dans les armées un haut rang et une certaine influence.

A l'époque où Nizam-Ali se préparait à suivre le conseil de son ministre, trois années à peine s'étaient écoulées depuis le grand désastre de Paniput. Ragounâth, qui usurpait le titre de *peshwa*, n'avait pu réunir une armée bien considérable pour résister à la nouvelle attaque de Nizam-Ali, décidé à soutenir le régent qu'il venait de proclamer. Néanmoins Molhar-Rao-Holkar, fidèle même à celui qui n'était le *peshwa* que par usurpation, prit parti pour Ragounâth. Le vieux guerrier entraîna vivement ses troupes sur le territoire ennemi. Au lieu de risquer une bataille contre Nizam-Ali, supérieur en forces, il le dépassa, ravagea les districts du prétendant Djano-Dji-Bhounslay, pilla les provinces mogoles et déconcerta son adversaire. Déjà les Mahrattes menaçaient Hyderabad, capitale de la vice-royauté du Dekkan. Nizam-Ali, craignant peu pour cette ville, défendue par de solides murailles, se jeta à son tour du côté de Pounah. Les villages de la plaine furent incendiés, et la famille du *peshwa*, contrainte de se réfugier dans la forteresse de Singarh, abandonna au milieu des flammes un grand nombre de manuscrits et de papiers importans. L'avantage restait donc à Nizam-Ali; mais son protégé Djano-Dji-Bhounslay, qui ne se fiait point en ses promesses, prêta l'oreille à des propositions venues de Ragounâth. Les Mahrattes qui servaient encore avec les Mogols et soutenaient les intérêts de Djano-Dji passèrent du côté du *peshwa;* le prétendu régent déserta lui-même et vint faire sa paix. A ce moment, Ragounâth se jeta à l'improviste sur les Mogols. Le combat fut acharné et ne dura pas moins de deux

jours. Auprès du vieux *peshwa*, qui combattait au premier rang, Madhou-Rao, son neveu, — on le nommait le jeune *peshwa*, — faisait aussi des prodiges de valeur (1). Sans rancune contre l'oncle ambitieux qui le dépouillait et exerçait sur lui une surveillance jalouse, il l'aidait de son bras et de ses conseils. Enfin les Mogols prirent la fuite, laissant sur le champ de bataille plus de dix mille morts; la hardiesse du vieux Holkar et l'énergie des cavaliers mahrattes avaient sauvé leur pays d'une destruction complète.

La confédération se sentait assez forte pour reprendre l'offensive et tourner de nouveau ses regards du côté de Dehli. L'année suivante, Ragounâth voulut envoyer une expédition dans l'Hindostan. Holkar devait, selon son usage, commander le premier corps d'armée; mais la mort l'enleva à l'âge de soixante-huit ans. Durant près d'un demi-siècle, ce vaillant soldat avait pris une part active aux entreprises guerrières qui plaçaient les Mahrattes à la tête des nations indiennes. Parmi les chefs de la confédération, aucun ne le surpassait en talens militaires, et il s'élevait lui-même au-dessus de tous ses égaux par la générosité et la franchise de son caractère. Il représentait bien cette première période de gloire et d'élan enthousiaste qui marque le réveil d'un grand peuple. Devenu maître et souverain d'un territoire considérable, il sut administrer ses états de telle sorte qu'il trouva dans les princes ses tributaires des partisans et des amis dévoués. Molhar-Rao laissait à ses descendans une véritable principauté, composée d'un grand nombre de fiefs conquis l'épée à la main, et dont les *peshwas* lui avaient accordé l'investiture. Son fils unique, Koundi-Rao, ayant été tué quelque temps avant la bataille de Paniput, les possessions et les titres du fondateur de la famille Holkar passèrent au petit-fils de ce dernier : il se nommait Malli-Rao. Très jeune encore et faible d'intelligence, Malli-Rao se montra tout à fait incapable de supporter le poids des affaires. Il vivait dans une complète inaction, se livrant à des espiègleries d'enfant qui allaient quelquefois jusqu'à la scélératesse. Sa mère, Alya-Bhaïe, femme renommée pour sa vertu et sa piété, s'effrayait de le voir tourner de plus en plus à l'idiotisme et à l'imbécillité. Elle priait et répandait d'abondantes aumônes entre les mains des brahmanes, espérant ainsi fléchir le ciel et obtenir de lui qu'il délivrât son fils du mauvais esprit qui l'obsédait.

(1) L'histoire de l'administration ferme et intelligente de Madhou-Rao, lorsqu'il eut triomphé par la force de l'usurpation de son oncle, ainsi que le récit de la rivalité de ces deux *peshwas*, forme l'un des plus piquans chapitres des annales de l'empire mahratte; mais il n'entre point dans le plan de ce travail de raconter ces incidens multipliés et difficiles à suivre. Nous ne pouvons que les mentionner lorsqu'ils se rapportent à l'histoire des deux familles qui nous occupent, celle de Holkar et celle de Sindyah.

Un jour Malli-Rao, qui se plaisait à tourmenter les brahmanes, fit cacher des scorpions dans des pots remplis de pièces de monnaie. Appelant alors les prêtres auxquels sa mère témoignait le plus de respect : — Mon aïeul, leur dit-il, avait coutume de dire au soldat qu'il voulait récompenser : Remplis ton bouclier de pièces d'argent. Ma générosité envers vous n'est pas moins grande ! Avancez donc la main, ô deux-fois-nés, et puisez dans ces vases autant qu'il vous plaira. — Les brahmanes plongèrent le bras dans les pots, irritant ainsi les dangereuses bêtes cachées sous les pièces d'argent et qui se vengèrent par de cruelles morsures. Le malin idiot riait de tout son cœur ; il s'amusait autant des larmes qu'arrachait à sa mère cette barbare plaisanterie que des cris de douleur poussés par les brahmanes. C'était là un de ces tours qui ne réussissent qu'une fois ; mais Malli-Rao avait trouvé trop de plaisir à ce jeu pour ne pas le renouveler sous une autre forme : il fit ramasser une quantité de scorpions que l'on glissait par ses ordres dans les vêtemens des brahmanes. Les graves personnages que le jeune fou persécutait ainsi ne tardèrent pas à être vengés ; peut-être même se partagèrent-ils les rôles dans la tragi-comédie qui mit fin aux jours de Malli-Rao.

Le petit-fils de Molhar-Rao-Holkar donnait depuis quelque temps des signes non équivoques d'aliénation mentale : on le voyait passer sans transition de la joie à la fureur. Ayant aperçu un homme qui sortait de son palais, il se précipita sur lui et le tua. Cet homme était un brodeur qui venait de porter aux servantes de sa mère un vêtement commandé par celle-ci, et le jeune prince croyait voir en lui un séducteur qui s'échappait furtivement de l'appartement des femmes. Cet événement fit grand bruit au palais. On proclama l'innocence de la victime en termes si énergiques, que le prince insensé trembla comme un enfant devant les accusations de meurtre qui s'élevaient contre lui. A la vue du sang qu'il venait de verser, Malli-Rao fut décidément frappé de folie. Alya-Bhaïe, en proie aux plus vives alarmes, cherchait vainement à calmer les fureurs insensées de son fils. Quand elle interrogeait les brahmanes, ceux-ci répondaient : « Le brodeur possédait une science surnaturelle, il a ensorcelé Malli-Rao ; qu'y pouvons-nous ? » Ceux-là disaient : « La victime a pris la forme d'un esprit pour entrer dans la personne de son meurtrier et le hanter jusqu'au dernier jour ! » Cet esprit malin qui possédait son fils, Alya-Bhaïe croyait l'entendre parler ; elle le conjurait de s'éloigner et promettait de combler de richesses la famille du brodeur. La voix répondait : « Il a eu ma vie, j'aurai la sienne ; l'innocent a péri, le meurtrier ne doit pas vivre ! » Pendant bien des jours et bien des nuits, la mère éplorée disputa à cet

implacable esprit la vie de son fils unique, héritier d'un grand nom, déjà investi du rang de chef de la famille, et qui mourait au fond de son palais dans les accès d'une terrible frénésie. Quand Malli-Rao eut cessé de vivre, il sembla que tous les gens de cette petite cour respirassent plus librement.

Veuve et privée de son fils, Alya-Bhaïe se vit bientôt environnée de sourdes intrigues, mais elle sut déployer un courage au-dessus de son sexe. Un brahmane placé jadis comme ministre auprès de Molhar-Rao-Holkar par le *peshwa* cherchait à écarter Alya-Bhaïe en la reléguant dans une ville éloignée : les biens de Holkar eussent été dévolus en héritage à quelque enfant de la famille, et l'autorité fût restée entre les mains de ce ministre, devenu régent. Alya-Bhaïe refusa d'accéder à cet arrangement. Lorsque l'ambitieux brahmane déclara que l'affaire était déjà conclue avec Ragounâth, oncle du *peshwa* Madhou-Rao, et qu'une somme d'argent avait été envoyée à celui-ci pour obtenir son concours, la princesse veuve ne lui répondit que par un sourire de pitié ; elle sentait que l'armée serait pour elle contre le ministre traître à la mémoire de ses maîtres. Bientôt Ragounâth reçut de cette femme énergique un message presque menaçant qui se terminait par ces mots : « Gardez-vous de faire la guerre à une femme ; il vous en reviendrait de la honte peut-être, de l'honneur jamais (1) ! » Décidée à la résistance, Alya-Bhaïe fit appel aux troupes. Les vieilles bandes de Holkar répondirent avec enthousiasme à ce noble élan de leur princesse ; elles aimaient cette femme au grand cœur, qui parlait déjà de se mettre à leur tête pour protéger ses états contre toute intervention du dehors. Tandis que les soldats prenaient les armes, Alya-Bhaïe fit placer le *houddah* sur son éléphant favori, et à chacun des quatre coins de ce trône guerrier elle suspendit un carquois rempli de flèches. Cette démonstration un peu théâtrale eut un plein succès. Le *peshwa* ordonna à son oncle Ragounâth de ne rien entreprendre contre la princesse veuve, qui administra en pleine liberté et avec un rare talent les états de Holkar.

Résolue à se renfermer dans l'administration civile, Alya-Bhaïe confia le commandement de l'armée et la direction des affaires militaires à Touka-Dji, chef des troupes d'élite attachées à la personne du vieux Molhar-Rao. Sorti de la même tribu que celui-ci, il se fit connaître sous le nom de Touka-Dji-Holkar, et perpétua ainsi, en le portant lui-même avec honneur, ce nom déjà célèbre qui devait encore briller durant un demi-siècle. Touka-Dji avait atteint l'âge mûr quand il fut appelé à diriger les affaires de la famille Holkar ; cepen-

(1) Voyez les *Mémoires* de sir John Malcolm sur l'Inde centrale.

dant il appela toujours la princesse veuve du titre de *bhaïe* (mère), bien qu'elle fût moins âgée que lui. Il pouvait disposer de cinquante mille cavaliers et de dix mille hommes de pied, et pourtant il demeura fidèle à Alya-Bhaïe, sans cesser de se soumettre à la souveraineté du *peshwa*. Ainsi la paix fut maintenue au dehors, tandis qu'au dedans régnèrent l'union et la concorde. Ces Mahrattes belliqueux et redoutés, sortis de leurs pauvres montagnes pour conquérir des provinces plus riches, obéissaient docilement aux ordres d'une femme dont ils respectaient les vertus et les talens. Il faut avouer que le règne d'Alya-Bhaïe a été une exception dans l'histoire de l'Inde. Restée veuve de bonne heure, cette princesse sut affermir la domination de la famille Holkar sur des provinces récemment conquises. Trop sage pour avoir des favoris, elle conserva pendant trente ans le même ministre; pendant trente ans aussi, elle confia à Touka-Dji un pouvoir et une autorité dont celui-ci n'abusa jamais. Pieuse et même dévote, cette princesse païenne partageait ses heures entre la prière et les affaires du gouvernement. Le principal mobile de ses actions était la crainte de Dieu, et les austérités qu'elle s'imposait au point de nuire à sa santé n'altéraient en rien la douceur de son caractère. On peut dire qu'elle montra les vertus d'une femme chrétienne et les qualités éminentes d'une grande reine. Aussi, sous son règne, les états de Holkar ne cessèrent de prospérer. La ville d'Indore, dont elle avait fait sa capitale, devint une cité considérable et opulente, tandis que les plus turbulens d'entre les chefs tributaires, Radjepoutes, Bheels des montagnes, Gondes du nord de la Nerboudda, contenus dans le devoir par la crainte et par le respect, s'abstenaient de faire des incursions sur le territoire de Holkar, et de troubler les campagnes par leurs déprédations (1).

II.

En 1769, huit ans après la bataille de Paniput, une nouvelle armée mahratte, sous le commandement de Visa-Dji-Kichen, tréso-

(1) Sir John Malcolm a parlé longuement et avec un sincère enthousiasme de cette femme remarquable et de son gouvernement. Après avoir fait allusion à ses pieuses donations, il ajoute : « Chaque jour elle nourrissait les pauvres, et aux grandes fêtes elle donnait des banquets aux classes les plus nécessiteuses. Pendant la saison la plus chaude de l'année, des personnes stationnaient par son ordre sur les routes pour offrir de l'eau aux voyageurs, et au commencement de la saison froide elle distribuait des vêtemens à un grand nombre de ses subordonnés et aussi aux infirmes. Ses sentimens d'humanité envers tous les êtres allaient parfois excessivement loin. Les bêtes de la campagne, les oiseaux de l'air et les poissons des rivières avaient part à sa généreuse compassion. Il leur était accordé des rations de nourriture, et les paysans des environs de la capitale voyaient régulièrement, pendant l'été, leurs attelages de bœufs arrêtés

rier-payeur général du gouvernement de Pounah, franchissait la Nerboudda. Arrivée dans le Malwa, elle se trouvait forte de cinquante mille chevaux; Touka-Dji-Holkar et Madha-Dji-Sindyah en amenaient chacun quinze mille. L'infanterie, composée d'Hindous de toutes les castes, s'était grossie de troupes d'Arabes, d'Abyssins et de gens du Sinde recrutés sur le littoral du Gouzerate, particulièrement dans les ports de Surate et de Cambay. Sur les flancs de cette armée formidable marchaient les Pindarries, redoutables pillards qui ont joué un rôle considérable dans les longues guerres dont l'Inde a été le théâtre durant près d'un siècle. Montés sur de petits chevaux pareils à ceux des Cosaques, auxquels ils ressemblent beaucoup, les Pindarries se chargeaient de ravager le pays ennemi, et même leur propre pays, lorsque l'occasion s'en présentait. Ils harcelaient les troupes en marche, attaquaient le camp du parti opposé et ramassaient le butin à pleines mains. Ce butin, ils le logeaient dans deux grands sacs pendus à leurs selles, et le vendaient le soir aux soldats un peu au-dessous du prix des marchés, de sorte qu'ils se rendaient aussi utiles en approvisionnant l'armée dans laquelle ils servaient comme auxiliaires qu'en combattant avec elle. Les Pindarries s'enrôlaient sous la bannière de chefs qui eux-mêmes se louaient avec leurs bandes pour une campagne; ils avaient plus d'un rapport avec les *grandes compagnies* du XIVe siècle, et comme ces bandes fameuses, ils ont leur histoire pleine d'incidens dramatiques.

L'armée mahratte, conduite par Visa-Dji-Kichen, opéra d'abord contre les petits princes radjepoutes, jadis alliés des *peshwas*, et qui furent rançonnés sans motif plausible; mais il fallait de l'argent au gouvernement de Pounah. Le même traitement fut infligé aux Djats, bien qu'ils eussent jadis prêté leurs forteresses aux Mahrattes. Enfin Visa-Dji-Kichen s'avança vers Dehli, pour se venger du vizir Nadjib-Oul-Dowlah, qui avait organisé la grande coalition des forces musulmanes contre la confédération mahratte et préparé la victoire de Paniput. Les Sindyah ne pouvaient lui pardonner

au milieu de leur travail pour être rafraîchis par l'eau qu'apportaient les serviteurs d'Alya-Bhaïe. » Ce sont là des détails charmans et qui nous permettent de surprendre dans ses occupations les plus intimes cette princesse indienne, qui fut le type le plus excellent de la femme accomplie selon le brahmanisme. L'auteur anglais que nous citons résume parfaitement ce qu'il a dit à la louange d'Alya-Bhaïe dans cette phrase remarquable : « Le moins que l'on puisse dire de son caractère, c'est qu'elle apparaît, dans sa sphère limitée, comme l'une des personnes les plus pures et les plus exemplaires qui aient jamais exercé le gouvernement d'un état. Elle nous présente un exemple frappant de l'avantage que, dans les actions de la vie, une intelligence peut retirer de l'accomplissement des devoirs humains subordonnés au sentiment profond de la responsabilité envers le Créateur. »

la mort de Djounka-Dji, égorgé dans le camp du vainqueur, ni les tortures qu'il avait fait souffrir à leur allié Ibrahim-Khan, tombé vivant entre ses mains. Le nom de Nadjib-Oul-Dowlah était donc exécré des Mahrattes; cependant ceux-ci ne tardèrent pas à traiter avec lui. Il s'agissait de soustraire le faible empereur mogol Shah-Alam à la tutelle des Anglais, qui le retenaient dans leur camp à la suite d'une guerre maladroitement entreprise contre eux, et, pour arriver à ce but, il devenait nécessaire de s'entendre avec le grand-vizir. Celui-ci, sentant sa fin prochaine, accepta les propositions des Mahrattes. Avant de rendre le dernier soupir, il plaça la main de son fils Zabit-Khan dans celle de Touka-Dji-Holkar, réclamant ainsi la protection de cette famille puissante et honorable qui inspirait le respect et la confiance.

A peine Nadjib-Oul-Dowlah avait-il fermé les yeux, que Holkar et Sindyah devinrent, comme les deux héros dont ils portaient le nom, non-seulement les chefs les plus considérés de la confédération mahratte, mais encore les deux plus grands personnages de toute l'Inde. Les Mahrattes, dont aucun obstacle n'entravait la marche, arrivaient à Dehli, exaltés par le souvenir de la défaite de Paniput et fort animés contre Zabit-Khan, fils de Nadjib-Oul-Dowlah, qu'ils eussent certainement maltraité, si Touka-Dji-Holkar ne l'eût pris sous sa protection, ainsi qu'il l'avait promis à son père. Pendant ce temps, Madha-Dji-Sindyah allait au-devant de l'empereur Shah-Alam. Celui-ci s'évadait du camp des Anglais et rentrait dans sa capitale, conduit par ces ambitieux cavaliers qui le gardaient comme un otage tout en le replaçant avec pompe sur le trône de ses aïeux. Les Mahrattes mettaient à profit leur séjour dans l'Hindostan. Ils occupaient le Doab, ravageaient le pays des Rohillas, enlevaient les trésors amassés par Nadjib-Oul-Dowlah dans son fort de Nadjib-garh, et pesaient de tout le poids d'une autorité violente sur le faible empereur qui s'était jeté entre leurs bras. Serviteur empressé et esclave nominal du sultan Shah-Alam, Madha-Dji le tenait courbé sous sa main puissante. Le fier Mahratte exerçait le commandement dans la capitale de l'empire avec une indépendance si complète, qu'il devait le léguer à son successeur comme une part d'héritage.

Sur ces entrefaites mourait auprès de Pounah, à l'âge de vingt-huit ans, le *peshwa* Madhou-Rao : il ne laissait pas de postérité, et sa veuve se brûla sur son cadavre. Son jeune frère Naraïn-Rao, nommé *peshwa* après lui, ne tarda pas à périr assassiné dans une émeute militaire. L'histoire a accusé Ragounâth, — l'oncle de ces jeunes *peshwas*, — d'avoir trempé dans le meurtre de Naraïn-Rao. Suspect à ce dernier par suite de ses intrigues, qui faisaient pressentir une complète usurpation, Ragounâth se trouvait emprisonné

ou au moins gardé à vue lorsque l'émeute éclata, et il l'aurait excitée lui-même pour obtenir son retour à la liberté. Ce qui paraît certain, c'est qu'il avoua sa complicité à un pieux brahmane en demandant ce qu'il devait faire pour expier ce meurtre. Le brahmane, qui avait étudié à Bénarès (1), lui répondit : « Vous devez sacrifier votre vie présente en expiation, car votre future existence ne suffirait pas à vous purifier ! Vous ne serez point heureux, votre gouvernement ne prospérera point. Pour moi, je quitte Pounah et je me retire de tout emploi tant que durera votre administration. » Les paroles du brahmane s'accomplirent; de grandes calamités assaillirent les Mahrattes durant l'administration de Ragounâth-Rao.

Cependant l'empereur Shah-Alam, confiné dans son palais et tenu captif par les Mahrattes, avait essayé de rompre ses fers. Profitant du moment où Sindyah levait les contributions accoutumées sur les Djats et les Radjepoutes, tandis que Holkar et le commandant en chef Visa-Dji-Kichen occupaient le pays des Rohillas avec cinquante mille chevaux, l'empereur avait levé des troupes et risqué une grande bataille. De part et d'autre, on déploya beaucoup de courage; mais la victoire resta aux Mahrattes, qui, sans se montrer trop exigeans, en retirèrent de nouveaux avantages (2). Le cercle étroit dans lequel l'empereur mogol se trouvait enfermé allait donc toujours se rétrécissant, et sa puissance s'effaçait de jour en jour devant celle des Mahrattes. Par malheur pour ceux-ci, leur véritable force se déplaçait. Pendant que Sindyah et Holkar représentaient dans l'Hindostan et dans le Malwa la vitalité de la confédération, des troubles éclataient dans le midi, et des intrigues se formaient contre Ragounâth. On traitait d'usurpateur et de meurtrier ce *peshwa* détesté, que les historiens ont souvent désigné par son nom vulgaire de Ragobah ou Dada-Sahib. Le bruit s'étant répandu que Naraïn-Rao avait laissé sa femme enceinte, on entoura de précautions la jeune veuve, et le fils qu'elle mit au monde fut proclamé *peshwa* quarante jours après sa naissance. Environné d'ennemis, troublé dans sa conscience, Ragounâth avait à lutter

(1) Voyez *History of the Mahrattas*, by J. Grant Duff. — Ce brahmane vertueux et instruit, nommé Rani-Chastrie, avait été le précepteur et le conseiller intime du jeune *peshwa* Madhou-Rao. Il ne faut pas oublier que Ragounâth était brahmane, lui aussi, mais il avait passé plus de temps à intriguer pour obtenir le pouvoir qu'à étudier les livres sacrés.

(2) L'infanterie mogole s'était bravement conduite en cette circonstance. L'auteur anglais de l'*Histoire des Mahrattes* cite particulièrement « deux bataillons de cipayes, disciplinés dans l'origine par les Anglais, et commandés alors par un Français nommé Madoc, qui se retirèrent en bon ordre. » Ce Madoc fut l'un des premiers aventuriers européens qui s'élevèrent à un certain rang en prenant du service chez les princes indiens.

encore contre Hyder-Ali, roi de Mysore, et contre Nizam-Ali, vice-roi du Dekkan. Nous ne le suivrons point dans ces guerres de courte durée, interrompues par des trêves et par des traités. Attaqué dans le Gouzerate par les Anglais à la suite de négociations qu'il refusait d'accepter, Ragounâth dut enfin consentir à recevoir à Pounah un résident de la compagnie. Holkar et Sindyah venaient de l'abandonner pour toujours et de se rallier aux autres chefs qui reconnaissaient l'enfant de Naraïn-Rao et se liguaient contre le gouvernement britannique, « dont le nom, à ce moment critique de l'histoire des Mahrattes, se trouvait associé à la cause du crime et de l'usurpation (1). »

A la tête de cette ligue, qu'on appela *Barra-Bhaïes* (les douze frères) pour marquer le nombre considérable des chefs qui la composaient, figurait le brahmane Balla-Dji-Djanardan, connu dans l'histoire sous le nom de Nana-Farnéwiz; mais le premier rôle militaire appartenait à Madha-Dji-Sindyah. Lorsque ce dernier descendit dans le Gouzerate envahi par les Anglais, il avait sous ses ordres, en y comprenant les cavaliers de Touka-Dji-Holkar, environ vingt-deux mille hommes. Passant à gué la Nerboudda, les deux chefs amis vinrent jusqu'en vue de la ville de Baroda : là, ils rencontrèrent les troupes anglaises commandées par le général Goddard. Celui-ci venait de recevoir des renforts, et le gros de l'armée mahratte n'était pas encore arrivé de Candeish. Sindyah renonça à livrer bataille; comprenant le péril de sa position, il entra en négociation avec le général anglais, qui de son côté, ne jugeant ni prudent ni politique de pousser plus loin les hostilités, prêta l'oreille à un arrangement. Le Mahratte espérait lasser son adversaire à force de lenteurs. Son but était de s'assurer par un traité particulier la possession des territoires qui lui appartenaient et de se soustraire ainsi aux obligations qui pourraient lui être imposées comme étant l'un des chefs de la confédération. En un mot, il voulait rester indépendant vis-à-vis des Anglais et vis-à-vis du gouvernement de Pounah, et sortir de cette guerre, dans laquelle l'avantage ne lui restait pas, plus solidement établi et plus puissant qu'auparavant. Quand il vit que ses projets ne pouvaient réussir, Madha-Dji-Sindyah fit partir en avant les gros bagages et commença à se retirer hors de la portée des forces anglaises. Les négociations se trouvant rompues, il cherchait à se dérober aux coups de son ennemi. Le général Goddard était resté une semaine campé près des Mahrattes, sans cesser d'observer leurs mouvemens. Enfin il attaqua leur camp à la faveur de la nuit et les mit en dé-

(1) Ce sont les propres expressions de sir John Malcolm : « Whose name was, at this crisis of Mahratta history, associated with the cause of guilt and usurpation. »

route. Sindyah s'éloigna à quelque distance, sans précipitation et comme s'il eût opéré sa retraite à loisir. Une seconde attaque le força de reculer; cette fois encore il se retira sans éprouver de pertes considérables, et les Anglais, qui n'avaient pas remporté d'avantage décisif, regardèrent comme un succès très important d'avoir forcé Sindyah et Holkar à refuser bataille et à battre en retraite devant eux (1).

Cette même année, — 1780, — un petit corps de troupes anglaises, commandé par le capitaine W. Popham, enleva par surprise la citadelle de Gwalior, qui obéissait à Madha-Dji-Sindyah. Empêché par l'état de guerre de rejoindre le général Goddard, le capitaine Popham passa la Djamouna et se mit à la poursuite des détachemens mahrattes qui pillaient la province d'Agra. Le *rana* de Gohud, à qui les Mahrattes avaient pris la citadelle de Gwalior à l'époque du démembrement de l'empire mogol, vint implorer le secours des Anglais. Ceux-ci commencèrent par emporter d'assaut la petite place forte de Lahar, appartenant à Madha-Dji-Sindyah; puis, aidés par des espions qui parvinrent à accrocher des échelles le long des murs de la forteresse sans être aperçus par les soldats de la garnison, ils escaladèrent les remparts de Gwalior. Ce coup de main, hardiment conçu et facilement exécuté, livra aux Anglais une des plus importantes citadelles de l'Inde : on la considérait comme imprenable. Les empereurs mogols en avaient fait une prison d'état; dans les donjons bâtis sur des rocs escarpés, ils enfermaient ceux des princes de leur famille qui leur causaient de l'ombrage. Ils y entretenaient pour leur amusement une ménagerie abondamment pourvue de lions et de tigres, dont les rugissemens ébranlaient les voûtes des cavernes creusées par la nature au milieu des rocs. Madha-Dji-Sindyah s'était plu à y amasser de l'artillerie, des armes et des provisions de toute sorte. La perte de cette forteresse lui fut sensible; il s'en consola en y rentrant quatre ans plus tard.

III.

Pendant que des échecs réitérés venaient frapper Madha-Dji-Sindyah, Touka-Dji-Holkar prenait une part active à la guerre que les Mahrattes de Pounah soutenaient contre les Anglais dans la province du Concan avec un avantage réel; il partageait le commandement en chef de l'armée avec le brahmane Harry-Pant-Pharkay. Peu

(1) Voyez *History of the Mahrattas*, by J. Grant Duff. L'armée aux ordres du général Goddard ne se composait pas exclusivement d'Européens. Il avait avec lui des cipayes et des auxiliaires hindous, parmi lesquels un corps de cavalerie du Candahar (*Candahar horses.*)

satisfait des résultats de cette campagne, le gouverneur général du Bengale blâma le système suivi par ses agens, qui s'étaient bornés à une guerre défensive. Il fut résolu en conseil que l'on irait attaquer Madha-Dji-Sindyah au cœur même de ses états. Un corps de troupes anglaises s'y trouvait déjà rendu, celui-là même qui avait enlevé les deux citadelles de Lahar et de Gwalior. Sindyah, qui se retirait du Gouzerate, rencontra un autre corps anglais dans le Malwa. Malgré sa prudence et la rapidité proverbiale de ses mouvemens, le Mahratte se laissa surprendre. Le général Camac dirigea une attaque nocturne contre le camp de Sindyah, qui perdit en un instant treize canons, trois éléphans, son grand étendard et plus de vingt chameaux.

Cette victoire, remportée la nuit et par surprise, affligea beaucoup Sindyah, mais elle ne profita guère aux Anglais; des détachemens mahrattes qui occupaient le pays gênaient singulièrement leurs généraux, qui éprouvaient de grandes difficultés à se procurer des vivres. On en vint de part et d'autre à des propositions de paix. Madha-Dji-Sindyah consentit à se retirer à Ouddjein, l'ancienne capitale du Malwa; de son côté, le général anglais s'engageait à repasser la Djamouna. Il devenait évident pour Sindyah que la continuation des hostilités lui serait défavorable. Ce que l'Angleterre poursuivait et combattait à outrance, c'était la confédération mahratte, partout présente, et qui s'agitait depuis les frontières du Mysore jusque dans le nord de l'Hindostan. Cette confédération avait rêvé l'expulsion des Anglais, elle avait pris les armes et mis sur pied des armées nombreuses, mais des déchiremens intérieurs avaient brisé les liens qui constituaient son unité. Le génie européen, si fécond en ressources, déjouait un à un tous les projets conçus par les Mahrattes dans un jour d'élan patriotique et d'ardeur belliqueuse. Le meilleur moyen de disjoindre ce grand corps, c'était de traiter séparément avec les chefs les plus puissans ou les plus ambitieux. Ceux-ci d'ailleurs commençaient à sacrifier la cause commune à leurs intérêts particuliers. Madha-Dji-Sindyah, non content d'avoir négocié pour son compte, offrit d'aller à Pounah y traiter de la paix avec Nana-Farnéwiz, régent du jeune *peshwa* (1).

Les conférences s'ouvrirent bientôt, et la paix fut signée à Salbye le 17 mai 1781. Par ce traité fameux dans l'histoire sous le nom de *convention de Salbye*, chacune des deux parties reprenait à peu près la situation qu'elle occupait avant la guerre, sauf quelques

(1) Telle était la position qu'occupait, pendant la minorité du *peshwa* Madhou-Rao, fils posthume de Naraïn-Rao, le brahmane Nana-Farnéwiz. Ces deux mots signifient le *grand-père chancelier*. *Farnéwiz* est une corruption du persan *fard*, liste, rôle, et *nowis*, qui écrit.

arrangemens particuliers concernant de petits princes alliés. L'Angleterre, toujours fort animée contre la France, insérait cette clause secondaire, qu'*aucun établissement européen ne serait toléré sur le territoire mahratte, excepté ceux des Portugais*. De leur côté, les chefs ligués contre Ragounâth obtenaient l'expulsion de cet usurpateur, qui devait se retirer là où bon lui semblerait, avec une pension de vingt-cinq mille roupies par mois. Madha-Dji-Sindyah avait pris part à ce traité comme plénipotentiaire du *peshwa* et agissant au nom de tous les confédérés. Le gouvernement anglais le reconnaissait comme un prince indépendant; il gouvernait de fait tout l'Hindostan, de la Sutledje à Agra; il commandait une armée forte de seize bataillons d'infanterie régulière, de cent mille chevaux et de cinq cents pièces d'artillerie. Maître du pays et des places fortes conquises sur les princes radjepoutes, possesseur des deux tiers du Malwa et des plus belles provinces du Dekkan, il affectait toujours de regarder le *peshwa* comme son suzerain. Cette apparente soumission n'empêcha pas Madha-Dji-Sindyah de nourrir plus tard contre Nana-Farnéwiz des sentimens d'envie et de rivalité. Le traité de Salbye, alors favorable aux intérêts des Mahrattes, qu'il importait aux Anglais de ménager pour se tourner plus librement contre le Mysore, laissait à Sindyah plus d'indépendance et d'autorité qu'il ne convenait au régent de lui en voir concéder. Nana-Farnéwiz, représentant du pouvoir central, ne pouvait voir sans inquiétude et sans chagrin cet état de choses, qui équivalait à un démembrement de l'empire mahratte. Tous les deux jaloux du pouvoir, ils prétendaient dominer, celui-ci avec le sceau de premier ministre, celui-là par l'autorité de sa puissance militaire.

Cependant les deux rivaux surent renfermer en eux-mêmes leurs sentimens secrets. Depuis plusieurs années, Madha-Dji-Sindyah avait conçu le projet de chasser les Anglais du Bengale. Il s'inquiétait de l'énergie persévérante de ces Européens, qui fournissaient des troupes auxiliaires au nabab d'Oude dans leurs guerres contre les Mahrattes, et semblaient très empressés de délivrer le Grand-Mogol du joug qui pesait sur lui. Si les Mahrattes étaient partout dans l'Inde à cette époque, partout aussi, dans le Concan, dans le Carnatic, dans le Bengale et dans l'Hindostan, ils rencontraient les armes de l'Angleterre ou au moins sa politique active. Pour tenter sa grande entreprise, Madha-Dji-Sindyah demandait au *peshwa* de lui renvoyer Touka-Dji-Holkar, alors retenu aux environs de Pounah avec ses troupes. Hyder-Ali, roi de Mysore, encourageait Sindyah dans ses projets; il signait avec les Mahrattes un nouveau traité auquel les Français se ralliaient aussi. La mort de Hyder-Ali vint arrêter cette ligue menaçante, qui se fût sans doute rompue d'elle-même. Les

Anglais, prévoyant le péril, l'avaient en partie détourné en déclarant à Madha-Dji-Sindyah leur intention de le laisser agir librement dans la province d'Agra. Ce prince entreprenant ne tarda pas à profiter des avantages qui lui étaient offerts. Tandis que la cour de Pounah, compromise par les allures belliqueuses de Tippou-Saheb, rompait avec le Mysore, tandis que Nana-Farnéwiz faisait les plus grands efforts pour ne pas exciter de nouveau la colère des Anglais et pour rester en de bons termes avec le vice-roi d'Hyderabad, Madha-Dji-Sindyah suivait d'un œil impatient les révolutions de palais qui venaient d'éclater à Dehli. Déjà il avait fait rentrer dans le devoir les petits chefs radjepoutes, qui s'étaient trop hâtés de secouer le joug; l'importante forteresse de Gwalior retombait aussi en son pouvoir après un long siége. Madha-Dji-Sindyah se trouvait donc aussi puissant que jamais; de plus, il avait sous ses ordres un aventurier (1) hardi et intelligent, Benoît de Boigne, qui commandait un corps de soldats réguliers disciplinés à l'européenne. Les troupes aux ordres de Benoît de Boigne étaient alors occupées à soumettre le Bondelkund. Lorsque Madha-Dji apprit ce qui se passait à Dehli, il se tint prêt à agir de ce côté. Mohammed-Beg-Hamadani, chef de l'une des deux factions qui se disputaient l'héritage du grand-vizir Noudjif-Khan, et Afrasiab-Khan, fils adoptif de ce dernier, sollicitèrent également son appui. Afrasiab-Khan représentait, dans cette lutte, le parti de l'empereur; ce fut à son envoyé que Sindyah promit aide et protection, jugeant plus utile à sa propre cause de vendre ses services à un souverain, même déchu, que de les prêter à un sujet rebelle.

A peine les premières ouvertures avaient-elles eu lieu, qu'Afrasiab-Khan mourait assassiné. L'empereur se jeta aussitôt dans les bras de Madha-Dji-Sindyah en lui offrant le titre de grand-vizir (2). Celui-ci refusa; il lui convenait mieux d'accepter le titre un peu moins sonore de vice-régent (3), à la condition de ne le porter qu'au nom du *peshwa* à la cour de Delhi. Sans cesser d'appartenir à la confédération des Mahrattes, et assez fort pour tenir en échec Nana-Farnéwiz, son rival, Madha-Dji-Sindyah devenait du même coup chef des armées impériales, gouverneur des provinces de Dehli et d'Agra, et enfin prince indépendant. Ces succès inespérés humiliaient l'orgueil de Nana-Farnéwiz. La maison de Holkar, représentée par Touka-Dji, souffrait aussi de l'élévation de Sindyah : elle se

(1) Le mot *aventurier* est pris ici dans sa meilleure acception. De Boigne était un homme honorable autant qu'habile, et qui prévit de bonne heure le triomphe des Anglais sur les princes indigènes.

(2) *Amir-oul-omrah*, seigneur des seigneurs. Voyez *History of the Mahrattas*, etc.

(3) *Wakil-oul-moutlak.*

rappelait que Molhar-Rao, fondateur de la famille, avait jadis prêté généreusement de grosses sommes à Rano-Dji-Sindyah. Enfin il était plus glorieux de briller et de commander à Dehli, au milieu des pompes de la cour mogole, que de gouverner à Pounah, au milieu des intrigues, ou de camper avec ses cavaliers au fond des gorges sauvages qui coupent la chaîne des Ghauts, dans la province du Concan.

Touka-Dji-Holkar, nous l'avons dit déjà, appartenait à la tribu, mais non à la famille puissante dont il portait le nom, et dont il commandait l'armée. Tandis que la vertueuse veuve du fils de Molhar-Rao-Holkar gouvernait sagement ses états, Touka-Dji remplissait avec fidélité envers sa souveraine et envers le gouvernement de Pounah son rôle de régent et d'allié. Nana-Farnéwiz, régent du *peshwa*, tenait à le garder près de lui dans le Concan. Lorsque Tippou-Saheb, exalté par la folle passion des conquêtes et ne ménageant pas plus ses amis que ses ennemis, eut irrité les Hindous par son fanatisme et exaspéré les Mahrattes, ses alliés d'alors, par des incursions sur leur territoire, le gouvernement de Pounah lui déclara la guerre. Nana-Farnéwiz refusa d'abord les secours que les Anglais se plaisaient à lui offrir, mais il accepta la coopération de Nizam-Ali, vice-roi d'Hyderabad, et fit alliance avec Moudha-Dji-Bhounslay, chef mahratte, qui vivait à l'écart dans sa principauté de Nagpour (1). La guerre fut longue; emporté par la violence de son caractère, Tippou mettait dans ses attaques une impétuosité terrible. Il était hardi, entreprenant, infatigable; il entraînait ses troupes au milieu des pluies, à travers les montagnes. Cependant les Mahrattes, quoique faiblement secondés par les Mogols de Nizam-Ali, remportèrent sur le roi de Mysore plusieurs avantages. La plus grande part en revenait à Touka-Dji-Holkar, qui se montrait toujours prêt à combattre, et manœuvrait avec autant de rapidité que de prudence. Ce fut par son entremise que les envoyés de Mysore traitèrent des conditions de la paix, qui fut signée au mois d'avril 1787. Lorsque les hostilités eurent cessé, il quitta enfin le Concan, et retourna à Mhysir présenter ses hommages à sa souveraine Alya-Bhaïe.

IV.

En acceptant à la cour de Dehli le premier rang, Madha-Dji-Sindyah s'était mis sur les bras une lourde charge. Il lui fallait à la fois lutter contre les factions anciennes, faire face aux rivalités

(1) Il était l'héritier des fiefs concédés à Djano-Dji-Bhounslay, qui forment ce qu'on nomme encore le petit état des Mahrattes de Nagpour.

nouvelles, maintenir l'autorité de l'empereur dans les provinces et veiller à la conservation de ses propres états. Un homme vulgaire eût succombé à la tâche; Madha-Dji, en sortant sain et sauf des rudes épreuves qu'il eut à subir, prouva qu'il était doué d'une capacité supérieure. Le manque d'argent, — et il en fallait toujours pour payer les troupes, — fut cause qu'il se conduisit d'une façon tyrannique à l'égard des provinces soumises à son autorité. Les Radjepoutes, race fière et belliqueuse, impatiens du joug que leur imposaient les montagnards du midi et ennuyés de payer toujours de grosses sommes d'argent, se soulevèrent à l'instigation de quelques chefs musulmans, jaloux de la prépondérance dont jouissait Madha-Dji-Sindyah à la cour mogole. Les troupes envoyées contre eux par celui-ci furent battues. Cet échec provoqua des murmures de la part des courtisans; l'empereur lui-même parut ébranlé dans sa confiance, et Madha-Dji-Sindyah, dont une partie des troupes marchait au nord de Dehli pour s'opposer à une invasion des Sicks, dut rappeler de Boigne du Bondelkund et s'avancer avec lui contre les Radjepoutes.

Madha-Dji-Sindyah trouva ses adversaires réunis en grand nombre sous leurs chefs de clans, et commandés par les râdjas de Djoudpour et de Djeypour. La veille du combat, Mohammed-Beg-Hamadani, — chef de l'ancienne faction vaincue par Sindyah, et qui s'était réconcilié avec lui, — passa du côté de l'ennemi avec son neveu Ismaël-Beg. Voulant arrêter la désertion, Madha-Dji, sans plus tarder, livra bataille. On se battit avec acharnement; Mohammed-Beg fut tué d'un coup de canon, mais Ismaël rallia les siens qui fuyaient, et rien ne se décida dans ce premier jour de combat. Les jours suivans, Madha-Dji se préparait à une nouvelle attaque, lorsque toute l'infanterie de l'empereur mogol, abandonnant le chef mahratte, courut rejoindre Ismaël-Beg avec quatre-vingts pièces de canon.

A aucun moment de sa vie, Madha-Dji-Sindyah ne montra plus de force d'âme et d'esprit de conduite que dans cette crise terrible (1). Il est vrai qu'il avait auprès de lui de Boigne, dont les conseils et les talens contribuèrent à le tirer de cette position difficile et à le faire arriver à un degré de puissance qu'aucun prince de l'Inde n'avait atteint depuis la mort d'Aurang-Zeb (2). Rappelant

(1) Ce sont les propres paroles de J. Grant Duff, qui raconte en détail cette curieuse campagne. Son témoignage a d'autant plus d'importance qu'il n'éprouve guère pour les héros de l'Inde moderne cette sympathie modérée et toujours raisonnable qui semble animer les récits de sir John Malcolm.

(2) Cette appréciation est celle de sir John Malcolm, qui appelle de Boigne *a man of no ordinary description*. Bien que de Boigne fût né en Savoie, les Mahrattes l'ont toujours considéré comme Français.

à lui les détachemens épars dans le pays, Madha-Dji-Sindyah battit en retraite. Il avait laissé ses gros bagages dans la forteresse de Gwalior et sa plus lourde artillerie dans le fort de Bharatpour, qui appartenait aux Djats, anciens et fidèles alliés des Mahrattes. Pendant huit jours, il y eut entre son armée et celle des Radjepoutes, unis aux troupes d'Ismaël-Beg, des escarmouches continuelles. Les rebelles, enhardis par de nouveaux soulèvemens, venaient d'investir Agra, que défendait le brahmane Lackwa-Dada, homme habile et énergique. Madha-Dji-Sindyah, pour affermir les Djats dans leur résistance, envoyait vers eux de Boigne à la tête de deux brigades d'infanterie régulière, et un corps de cavalerie commandé par Rannay-Khan, — ce même porteur d'eau, Mogol de race, qui l'avait sauvé sur son bœuf après la défaite de Paniput (1). Tandis que les Djats marchaient au secours d'Agra, les rebelles, conduits par Ismaël-Beg, leur livrèrent bataille. Au premier coup de canon, une partie des Djats, aux ordres d'un musulman, passa à l'ennemi. Leur infanterie, attaquée avec une impétuosité extraordinaire, fut mise en fuite; les brigades disciplinées et commandées par un Français du nom de Listenaux furent les seules qu'on vit tenir tête aux rebelles. Les Mahrattes, qui formaient l'aile gauche, ne durent leur salut qu'à l'intrépidité et au courage inébranlable des bataillons commandés par de Boigne.

Sans les deux officiers français, c'en était fait de l'armée combinée des Djats et des Mahrattes de Sindyah. La bataille fut perdue, mais les vaincus purent opérer leur retraite en bon ordre. Quelques jours après, devant Agra, que défendait toujours vaillamment le brahmane Lackwa-Dada, un nouveau combat ayant été livré, de Boigne prit une éclatante revanche. Ce fut une véritable bataille rangée; Ismaël, animé par ses récens succès, entraîna ses troupes avec une ardeur qui semblait présager un triomphe certain; mais cette impétuosité vint se briser devant les *campos*, — tel était le nom donné vulgairement aux bataillons du vaillant de Boigne. Voyant ses troupes battues et dispersées, Ismaël-Beg, grièvement blessé, se jeta dans la Djamouna avec son cheval, et courut se réfugier auprès de Gholam-Kader. Ce dernier était le petit-fils du Rohilla Nadjib-Oul-Dowlah, grand-vizir du sultan Alamguir; ennemi des Mahrattes et de Sindyah, il avait rejoint les rebelles après leur première victoire, et commandait un corps de troupes considérable. Rassemblant à la hâte l'armée des révoltés, battue la veille et débandée, Gholam-Kader se porta rapidement sur Dehli, pénétra de force auprès de l'empereur, l'insulta, lui arracha les yeux et se

(1) Voyez la livraison du 15 août.

livra, durant deux mois, à toute sorte de violences et de cruautés. Ismaël-Beg lui-même, épouvanté des atrocités de Gholam, abandonna la cause de la révolte et se réunit aux Mahrattes : si la domination de ceux-ci avait été oppressive à l'égard des Mogols, jamais au moins ils ne s'étaient rendus odieux aux yeux des nations par des crimes semblables.

Dans sa détresse, Madha-Dji-Sindyah avait poussé un cri d'appel vers Pounah et demandé des secours à Nana-Farnéwiz, au nom des plus chers intérêts de la nation mahratte. Celui-ci, toujours inquiété par la turbulence de Tippou-Saheb et peu désireux de contribuer à l'accroissement de Sindyah, ne se décida point tout d'un coup. Après quelques hésitations, il envoya dans l'Hindostan deux corps d'armée, le premier commandé par Ali-Bahadour, — fils naturel du premier *peshwa* Badji-Rao, déchu de sa caste comme étant né d'une mère musulmane et élevé dans l'islamisme, — le second aux ordres de Touka-Dji. Holkar et Sindyah allaient donc se retrouver sur le même terrain après une longue séparation, mais pour se diviser bientôt et se disputer, les armes à la main, une partie de l'héritage conquis par les chefs des deux familles.

L'armée mahratte fut reçue à Dehli avec des cris de joie. L'ancien porteur d'eau, Rannay-Khan, y rétablit l'ordre et se comporta avec autant de sagesse que d'humanité. Gholam-Kader, réduit à fuir, ne tarda pas à être pris; il périt dans les supplices. Dès que Madha-Dji-Sindyah fut arrivé dans la capitale, Shah-Alam II, tant de fois menacé et outragé par ses propres sujets rebelles, privé de ses yeux, que Gholam-Kader avait percés avec la pointe de son poignard, remonta sur le trône, plus incapable que jamais de gouverner ses états.

Les provinces d'Agra et de Dehli faisaient partie désormais des territoires soumis à l'empire des Mahrattes, ainsi que la plupart des districts compris dans le Doab; mais Sindyah occupait pour son compte des pays que d'autres familles revendiquaient comme leur appartenant par droit de conquête ancienne. Nana-Farnéwiz n'avait envoyé Ali-Bahadour et Touka-Dji-Holkar au secours de Madha-Dji qu'à la condition que celui-ci partageât également avec eux les territoires situés au nord de la rivière Tchambal, dans le Malwa. Ni l'un ni l'autre de ces deux chefs ne se montrait disposé à aider Madha-Dji dans ses projets particuliers (1), et Touka-Dji-Holkar

(1) Lorsque lord Cornwallis négociait une alliance avec les Mahrattes contre Tippou-Saheb, il chargea le major Palmer, résident anglais auprès de Sindyah, d'engager ce dernier et Holkar à user de leur influence à la cour de Pounah pour la décider à cet arrangement. Sindyah promit son concours, mais à la condition qu'on lui prêtât deux bataillons pareils à ceux qui avaient été mis à la disposition du nabab d'Hyderabad par

donna bientôt des preuves de son peu de sympathie pour la cause de Sindyah. Ismaël-Beg n'avait pas tardé à se séparer de celui-ci; il venait de se remettre en campagne avec l'aide des râdjas radjepoutes de Djoudpour et de Djeypour. Une bataille étant devenue inévitable, Madha-Dji-Sindyah invoqua vainement le secours de Touka-Dji-Holkar. A la tête de ses Mogols, Ismaël fit des charges désespérées; sa cavalerie, passant par-dessus l'infanterie des Mahrattes, tuait les canonniers sur leurs pièces. Le carnage fut grand de part et d'autre; mais en dépit de sa bravoure, Ismaël dut fuir avec ses troupes, mises en complète déroute, et qui se dispersaient abandonnant toute leur artillerie. Ce succès, chèrement acheté, mais décisif, était dû à la solidité des bataillons disciplinés à l'européenne et au courage inébranlable de leur chef de Boigne.

Les Radjepoutes, privés du secours d'Ismaël-Beg, tentèrent seuls les chances d'un second combat; ils ne furent pas plus heureux, et montrèrent moins d'ardeur que les Mogols n'en avaient déployé dans les précédentes attaques. On cite cependant une charge exécutée par deux mille cavaliers de la tribu des Rathores du Marwar, qui peut se comparer au brillant fait d'armes de la cavalerie anglaise dans la guerre de Crimée. Emportés par un irrésistible élan, les Rathores traversèrent de part en part les bataillons serrés commandés par de Boigne; mais au retour ils furent mitraillés et presque anéantis (1). Cette bataille, qui a été appelée la journée de Meirtah, — du nom d'une petite ville voisine, — assura la suprématie de la famille Sindyah sur les états radjepoutes. Touka-Dji-Holkar, jaloux de cette grande victoire, se retira en-deçà de la Tchambal, et Ali-Bahadour s'occupa de conquérir pour son compte la province de Bondelkund, où il parvint à se maintenir au milieu de beaucoup de difficultés.

Ce fut à cette époque, — 1792, — que Madha-Dji-Sindyah jugea nécessaire de faire un voyage à Pounah. Selon toute probabilité, deux motifs lui inspirèrent cette démarche : la prétention d'exclure

les Anglais, et que le gouvernement britannique se chargeât de la défense de ses états pendant son absence. Ces conditions, jugées inadmissibles, furent rejetées, et Sindyah ne signa point le traité de Pounah. (Voyez *History of the Mahrattas*, by J. Grant Duff.) Ainsi les Anglais avaient déjà un résident auprès du chef mahratte, qu'ils regardaient comme un prince indépendant, et d'un autre côté ils refusaient de le défendre chez lui tandis qu'il irait s'exposer pour eux à l'extrémité de la presqu'île. Ceci prouve combien était grande la puissance de Sindyah dans l'Hindostan, et combien il importait aux Anglais qu'elle ne se consolidât pas au point de constituer un royaume compacte, dont les troupes aguerries menaceraient tôt ou tard leurs établissemens du Bengale, après avoir arrêté leur marche vers Dehli.

(1) Les Rathores étaient aux ordres du râdja de Marwar, Badji-Singh, celui-là même qui vingt ans auparavant avait traîtreusement assassiné Djaïpat-Sindyah, l'aîné des cinq fils de Rano-Dji; Madha-Dji était le plus jeune.

la famille Holkar de tout partage des territoires acquis dans l'Hindostan, puis le désir de s'assurer des progrès que les Anglais avaient faits à Pounah dans l'esprit de Nana-Farnéwiz. Bien que ce dernier agît avec l'autorité d'un *peshwa*, il n'était en réalité que le régent du véritable titulaire de cette importante fonction, le jeune Madhou-Naraïn-Rao : c'était à celui-ci que Madha-Dji-Sindyah venait, à la tête d'un corps de troupes, présenter ses hommages et donner l'investiture du titre de *wakil-oul-moutlak* (vice-régent) de la part de l'empereur de Dehli. Jamais la ville de Pounah et les montagnes pelées qui l'entourent n'avaient vu rien de pareil aux pompeuses cérémonies qui accompagnèrent la remise des présens envoyés par le Grand-Mogol. Au jour de l'audience solennelle, Madha-Dji-Sindyah descendit de son éléphant aux portes de la ville et prit place au-dessous de tous les grands assis dans la salle du palais. Lorsque le jeune *peshwa* l'invita à s'asseoir parmi les premiers de la cour, il refusa, et, dénouant un petit paquet qu'il portait sous le bras, il en tira les vieilles pantoufles que son père avait eu pour office de tenir à la main, en disant : « Tel était l'emploi de mon père et tel doit être le mien; je ne suis, par ma naissance, que le fils d'un *patel* (1), et j'en garde le titre. »

Sans aucun doute, cette humilité n'avait rien de bien sincère (2). En s'abaissant ainsi, Madha-Dji-Sindyah voulait plaire au jeune *peshwa*, dont il flattait l'orgueil brahmanique. Il savait que l'on porte moins ombrage à ceux dont on respecte le rang et la naissance. Les *peshwas* eux-mêmes n'étaient parvenus à gouverner leurs propres souverains et à les dominer au point de se substituer à eux qu'en les traitant avec déférence et en se courbant devant leur personne royale. Arrivé au faîte de la puissance, Madha-Dji-Sindyah cherchait à s'y maintenir; pour cela, il lui fallait attirer à son parti par des attentions particulières le jeune *peshwa* Madhou-Naraïn. En lui remettant en grande pompe les présens offerts par l'empereur et en l'accablant de riches cadeaux qu'il présentait lui-même à titre de vassal, il avait l'air de déposer aux pieds du chef nominal de la confédération son autorité souveraine avec l'hommage de sa fidélité.

(1) Chef de village.

(2) Il y a cependant quelque exagération à dire, comme M. J. Grant Duff, qu'*elle excite le dégoût*. Cet écrivain a donné dans sa précieuse et substantielle *Histoire des Mahrattes* tous les détails des cérémonies et des fêtes qui eurent lieu à l'occasion de cette investiture; il a tracé là, en quelques pages, une scène de mœurs qui montre sous un aspect vraiment féerique cette cour mahratte désormais muette et déserte.

V.

Tandis que Madha-Dji-Sindyah jouait un rôle si brillant à la cour de Pounah, Ismaël-Beg, dont tant de défaites n'avaient point découragé l'esprit entreprenant, se soulevait de nouveau dans l'Hindostan. Touka-Dji-Holkar, de plus en plus jaloux de la prépondérance acquise par son rival, vit avec une joie secrète la levée de boucliers que préparait Ismaël, peut-être même en avait-il été l'instigateur; mais les troupes de Sindyah, accoutumées à vaincre, triomphèrent cette fois encore. Ismaël-Beg, battu et trahi par la garnison du fort de Canoond, où il s'était réfugié, se rendit au général Perron, qui commandait sous de Boigne. L'armée aux ordres de ce dernier consistait en vingt mille chevaux et neuf mille fantassins réguliers. Elle continuait de lever le tribut dans la province de Malwa et sur le territoire des Radjepoutes. De son côté, Touka-Dji-Holkar tenait la campagne et rançonnait le pays. Les deux familles de Holkar et de Sindyah, jadis étroitement unies et maintenant rivales, prétendaient avoir des droits égaux sur certains districts. La question restait pendante depuis le temps de Molhar-Rao et de Rano-Dji; mais l'héritier de ce dernier, le puissant Madha-Dji-Sindyah, retardait toujours le moment de conclure aucun arrangement : il avait pour lui la raison du plus fort. Ce fut précisément sur le territoire contesté que se rencontrèrent Touka-Dji et les lieutenans de Sindyah. Une querelle s'engagea à propos des dépouilles d'un fort que les deux armées venaient de prendre en commun. Touka-Dji, depuis longtemps irrité et comptant sur ses trente mille cavaliers, que soutenaient quatre brigades d'infanterie régulière conduites par le chevalier Du Dernaic (1), — il avait, lui aussi, son officier français, — livra bataille aux troupes de Sindyah. Les brigades de Du Dernaic combattirent jusqu'à la fin avec un courage héroïque; mais, à la suite d'une lutte acharnée, de Boigne remporta une victoire complète. Après ce conflit terrible, qui avait coûté si cher aux deux chefs mahrattes, l'armée de Sindyah s'en retourna dans l'Hindostan. Touka-Dji-Holkar continua sa marche vers Indore et Mhysir, les deux principales villes des états de sa souveraine Alya-Bhaïe, sans chercher à se venger de sa défaite en ravageant les districts du Malwa soumis à Madha-Dji (2).

La nouvelle de cette collision ne tarda pas à arriver à Pounah,

(1) Ou Dudrenec.

(2) Je suis ici la version de sir John Malcolm. L'auteur de l'*Histoire des Mahrattes*, J. Grant Duff, dit au contraire que, « dans sa rage impuissante, Holkar saccagea Ouddjein, la capitale de son rival. » S'il en fut ainsi, la rage du vaincu ne demeura pas tout à fait impuissante.

où sans doute elle ne surprit personne. Néanmoins Madha-Dji affecta de se croire menacé par les intrigues de Nana-Farnéwiz, et il s'en servit comme d'un prétexte pour faire arriver auprès de Pounah les brigades du général Perron, l'un de ses plus solides lieutenans. De son côté, Nana-Farnéwiz appela des troupes pour mettre la personne du jeune *peshwa,* dont il était le régent, à l'abri d'une surprise. Le rusé brahmane employait toutes les ressources de son esprit à éclairer son pupille Madhou-Naraïn sur ses véritables intérêts; il excitait aussi la jalousie des chefs mahrattes du midi contre Sindyah. Une guerre civile paraissait imminente, lorsque celui qui donnait tant d'ombrage au gouvernement de Pounah et causait aux Anglais de sérieuses inquiétudes mourut d'un accès de fièvre à l'âge de cinquante-deux ans. Madha-Dji ne laissait pas de fils; il désigna pour son successeur un de ses petits-neveux qu'il avait adopté, et qui fut reconnu sans opposition sérieuse par les grands et par l'armée sous le nom de Dowlat-Rao.

Le successeur de Madha-Dji-Sindyah entrait à peine dans sa quinzième année. Il recevait en héritage des territoires assez étendus pour mériter le nom de royaume, une armée immense, bien aguerrie et parfaitement disciplinée. Le corps principal, aux ordres du commandant de Boigne, — et que Madha-Dji affectait d'appeler l'armée impériale, comme si elle eût été moins à lui qu'au Grand-Mogol, — se composait de dix-huit mille hommes d'infanterie régulière, de six mille irréguliers, Mogols et Rohillas, armés de fusils à baïonnette, de deux mille chevaux et de six cents cavaliers persans. Pour l'entretien de ces troupes, qu'il avait disciplinées, armées, vêtues et fournies de chevaux à ses frais, de Boigne touchait un revenu de 5 millions et demi de francs, prélevés sur des districts situés dans le Doab. Son artillerie ne comptait pas moins de deux cents pièces de canons; la citadelle d'Agra lui servait de dépôt d'armes et d'arsenal. Quelques Mahrattes des vieilles familles ne voyaient pas sans déplaisir la formation de ces corps réguliers armés à l'européenne et traînant à leur suite de gros canons. Ils prétendaient que leur manière de combattre se trouvait entièrement changée, et qu'il leur devenait impossible de recourir, en un cas pressant, à ces retraites précipitées par lesquelles ils savaient se soustraire à une défaite générale. Les batailles sanglantes, où l'on se dispute pied à pied un terrain couvert de morts, où l'artillerie fait dans les rangs de larges trouées, les épouvantaient, et ils regrettaient les subites et impétueuses attaques à la manière des Mogols et des Arabes. Se sentant beaucoup plus inférieurs aux Européens quand ils essayaient de lutter contre eux avec leurs propres armes, ils se trouvaient humiliés, et ne comprenaient pas que ni la lance, ni l'épée, ni le bouclier

antique, ni le long fusil à mèche n'auraient pu défendre leur pays contre le calme persévérant et le courage soutenu des étrangers.

Dowlat-Rao étant trop jeune encore pour porter avec éclat le nom de Sindyah, celui de Touka-Dji-Holkar reparaissait au premier rang. Ce vieux guerrier, âgé de soixante-dix ans, avait vu les beaux temps de l'empire mahratte. Une grande considération s'attachait à sa personne, et le gouvernement de Pounah plaçait en lui toute sa confiance. Lorsque, au mois de janvier 1795, Nana-Farnéwiz convoqua tous les confédérés pour aller combattre Nizam-Ali, le vice-roi du Dekkan, Touka-Dji arriva avec huit mille chevaux, les deux mille fantassins de Du Dernaic et une foule de Pindarries, qui suivaient sur leurs petits chevaux, combattant et pillant sans relâche. Raghou-Dji-Bhounslay, râdja de Nagpour, toujours allié, quoique indépendant du gouvernement mahratte, amenait quinze mille soldats. L'armée de Dowlat-Rao-Sindyah égalait en force ces trois corps de troupes, quoiqu'il en eût laissé dans le nord de l'Inde une grande partie aux ordres du général de Boigne. Le résultat de cette campagne, dans laquelle Nizam-Ali, battu et réduit à s'enfermer dans une citadelle, demanda la paix, fut une augmentation de territoire pour Raghou-Dji-Bhounslay, qui se trouva à la tête d'un royaume, — celui de Nagpour, — peu fertile à la vérité, mais assez vaste et peu exposé aux attaques des pays voisins. A la fin de l'été, les chefs de cette grande armée mahratte, qui ne comptait pas moins de cent cinquante mille combattans, retournèrent dans leurs états respectifs, à l'exception de Touka-Dji-Holkar, dont les forces et l'intelligence commençaient à faiblir. Nana-Farnéwiz trouva Dowlat-Rao-Sindyah plus traitable que ne l'avait été son grand-oncle : il fit la paix avec lui et le congédia avec beaucoup d'honneurs. Ne pouvant plus compter sur le secours de Touka-Dji, devenu trop vieux, pour tenir en échec la puissante famille de Sindyah, il s'était attaché à mettre dans ses intérêts celui qui la représentait.

La position de Nana-Farnéwiz était celle d'un régent à demi usurpateur, contraint, pour conserver un pouvoir transitoire, d'exercer une pression violente sur ceux à qui il l'a enlevé. D'une part, il surveillait avec défiance tous les actes du jeune *peshwa* Madhou-Naraïn, qu'il tenait en tutelle; de l'autre, il gardait en prison, loin de la capitale, les héritiers de l'ancien *peswha* Ragounâth, de funèbre mémoire. Par son habileté consommée, par ses talens et par l'étendue de ses connaissances, Nana-Farnéwiz se montrait capable de gouverner : quand on lit sa correspondance, publiée après sa mort, on est surpris de trouver chez un brahmane mahratte cette largeur de vue et cette entente des affaires, qui dénotent un homme instruit et fort élevé au-dessus de ses compatriotes du

même temps. Cependant, parmi les fils de Ragounâth, il y avait un jeune homme d'une intelligence remarquable aussi et d'un esprit cultivé, Badji-Rao. Ceux qui l'approchaient étaient unanimes à vanter ses belles manières, la grâce de sa personne, et surtout sa connaissance des livres sacrés de l'Inde, car il était brahmane de caste, comme Nana-Farnéwiz et comme Madhou-Naraïn (1). Badji-Rao, plus encore que ses frères, supportait impatiemment la captivité qui lui était imposée. Il ne désespérait pas d'arriver au pouvoir à son tour, bien qu'il se trouvât relégué au troisième plan. Devant lui, en effet, se plaçaient le ministre ambitieux qui l'opprimait, et aussi Madhou-Rao, prétendant légitime au titre de *peshwa;* mais il recevait les confidences de ceux qui détestaient Nana-Farnéwiz et s'exagérait sans doute son impopularité. Cédant à l'entraînement qui trompe les captifs comme les exilés, Badji-Rao réussit à se mettre en correspondance avec Madhou-Naraïn. Bientôt les deux jeunes princes, attirés l'un vers l'autre par une commune douleur, oublièrent un passé dont ils n'étaient point responsables et se mirent à conspirer par écrit contre Nana-Farnéwiz. Une lettre fort compromettante fut interceptée; on la porta au ministre, qui s'aperçut avec épouvante de la double intrigue ourdie contre lui. Nana-Farnéwiz fit jeter dans les fers l'aîné des fils de Ragounâth, et rendit plus rigoureuse la captivité de Badji-Rao. N'osant agir avec autant de violence contre Madhou-Naraïn, il le manda en sa présence, et dans une entrevue secrète il l'accabla de reproches et de menaces.

Cette scène, dans laquelle Nana-Farnéwiz, sortant de sa réserve habituelle, avait trahi ses projets ambitieux par des paroles insultantes, brisa le cœur du jeune *peshwa*. Humilié du joug qui pesait sur lui et trop faible pour s'en débarrasser, Madhou-Naraïn courba la tête et s'abîma dans un chagrin profond. Il fallait que l'instinct du pouvoir et le sentiment de la dignité personnelle fussent bien enracinés dans cette famille de *peshwas* pour que Madhou-Naraïn ressentît aussi vivement l'injure qui lui était faite. N'oubliait-il pas trop le roi légitime confiné dans son palais de Satara, éloigné des affaires et tenu dans l'ombre par l'autorité jalouse de ses propres aïeux? Pendant plusieurs jours, Madhou-Naraïn refusa de paraître à l'audience. Bientôt, les chefs de la confédération et les envoyés des nations amies étant venus, à l'occasion de la fête annuelle du

(1) Ils appartenaient tous à cette race de brahmanes de la province du Concan qui ont exercé une si grande influence sur le gouvernement mahratte. Les brahmanes du nord de l'Inde ne les reconnaissent pas cependant pour des Aryens de pure race; ils s'abstiennent même de manger avec eux et ne voudraient à aucun prix contracter des alliances avec leurs familles.

dassarah (1), lui rendre leurs devoirs, il consentit à se montrer en public, inspecta les vieilles bandes qui avaient répandu la gloire du nom mahratte dans tout l'Hindostan, et distribua aux brahmanes les aumônes et les présens d'usage. On eût dit que le jeune *peshwa* reprenait goût à la vie en exerçant ce simulacre de pouvoir, et que son esprit, glacé par la douleur, se réchauffait aux rayons de cette pompe; mais la terrible figure de Nana-Farnéwiz en colère le poursuivait toujours comme un fantôme. Après les cérémonies, il retomba dans sa sombre mélancolie, et quelques jours plus tard le bruit se répandit que Madhou-Naraïn, dans un accès de désespoir, s'était laissé choir du haut de la terrasse de son palais. Quand on le releva. il respirait encore : son œil s'ouvrit, il jeta un regard mourant sur les hautes montagnes où les aigles nichent en liberté, et expira sans se plaindre. Il était mort à la manière des brahmanes, qui se vengent d'une insulte en se tuant eux-mêmes.

Avant de mourir, Madhou-Naraïn avait dicté une requête dans laquelle il désignait pour son successeur Badji-Rao, son cousin, celui-là même avec qui il avait conspiré contre l'injuste oppression de Nana-Farnéwiz. Le régent, qui avait tout à redouter de Badji-Rao, supprima la requête dressée par le jeune *peshwa* sur son lit de mort; puis il réussit à s'assurer du concours des principaux chefs mahrattes. Raghou-Dji-Bhounslay de Nagpour, le jeune Dowlat-Rao-Sindyah et le vieux Touka-Dji-Holkar promirent tout aussitôt de l'aider à repousser les prétentions de Badji-Rao. Son projet était de laisser vacant l'office de *peshwa* jusqu'à ce que la veuve de Madhou-Naraïn, à peine sortie de l'enfance, fût en âge d'adopter un fils. Ce plan, quelque bizarre qu'il paraisse, avait des chances d'être accepté par la nation mahratte et par les principaux chefs de la confédération; mais Badji-Rao, toujours enfermé dans une citadelle, avait été averti de ce qui se tramait contre lui. Son premier soin fut de nouer des relations avec Dowlat-Rao-Sindyah, qui promit secrètement de l'appuyer moyennant une augmentation de territoire. Nana-Farnéwiz, déjoué dans ses projets, changea habilement de manœuvre. Craignant que Badji-Rao ne sortît triomphant de sa prison sous la protection des troupes de Sindyah, il lui en fit ouvrir les portes par le chef de sa propre armée, et lui offrit de partager à l'amiable le pouvoir qu'il n'était pas de force à lui disputer. Nana-Farnéwiz et Badji-Rao eurent à Pounah une entrevue dans laquelle ils jurèrent d'oublier leurs inimitiés passées pour le plus grand bien de l'état.

La paix était donc conclue, et elle eût été peut-être de longue

(1) Elle avait lieu à Pounah en octobre; après les cérémonies religieuses et militaires, les chefs assemblés avaient coutume de délibérer sur la prochaine campagne et d'arrêter les plans des invasions à entreprendre.

durée, si l'inexpérience et l'ambition du jeune Dowlat-Rao-Sindyah n'eussent jeté le pays dans de nouvelles complications qui devaient aboutir à la guerre civile. Cédant aux suggestions de l'un de ses conseillers, Balloba-Tantya (1), en qui il plaçait toute sa confiance, Dowlat-Sindyah renonça à retourner dans l'Hindostan, et il se mit à marcher sur Pounah, enseignes déployées, pour renverser le gouvernement auquel il avait prêté son appui. Hors d'état de résister à un pareil ennemi, trop timide d'ailleurs pour tenter un coup hardi, Nana-Farnéwiz prit la fuite. Il se croyait perdu. Tout en cherchant un refuge du côté de Satara, il songeait à rendre au légitime souverain la libre possession du trône de ses ancêtres; mais effrayé des conséquences d'un pareil acte, qui pouvait amener une révolution, il hésitait encore à tenter l'entreprise. Tandis qu'il se cachait dans les montagnes, incertain sur le parti qu'il devait prendre, le chef de ses propres troupes, Pureshram-Bhow, le trahissait à son tour, et s'entendait avec Dowlat-Sindyah pour nommer à la fois un autre *peshwa* et un autre ministre. Pureshram-Bhow lui-même prenait la place de Nana-Farnéwiz, et Tchimna-Dji-Appa, propre frère de Badji-Rao, était proclamé *peshwa*, malgré ses répugnances et son refus formellement exprimés.

Le nouveau *peshwa* ne se pressait pas de saisir le pouvoir qu'on lui offrait; son ministre Pureshram-Bhow, assez embarrassé du gouvernement et comme honteux de sa conduite, cherchait à rappeler Nana-Farnéwiz pour lui remettre la direction des affaires, ne se réservant à lui-même que le commandement des troupes. Nana-Farnéwiz, redoutant un piége, se tenait sur la défensive, sans rejeter l'offre qui lui était faite de le réconcilier avec le puissant Dowlat-Sindyah. D'autre part, il prêtait volontiers l'oreille aux propositions que lui adressait Badji-Rao, en l'invitant à unir de nouveau ses intérêts aux siens. Le plus grand ou plutôt le seul obstacle à leur restauration, c'était la présence auprès de Sindyah de ce conseiller entreprenant et ambitieux, — Balloba-Tantya, — qui avait causé leur chute à tous les deux.

Une fois assuré du concours de Badji-Rao, Nana-Farnéwiz reprit courage et mit en œuvre toutes les ressources de son esprit si fécond en ruses pour attirer dans son parti Dowlat-Sindyah. L'héritier de Madha-Dji avait alors à son service un chef actif et entreprenant du nom de Soukaram-Ghatgay, issu d'une famille respectée, et que des démêlés avec un proche parent du râdja de Kolapour (2) venaient de contraindre à s'expatrier. Soukaram, nommé comman-

(1) Les Tantya forment une famille puissante, dont un descendant, Tantya-Topie, joue, à côté de Nana-Sahib, un rôle d'une certaine importance dans la guerre actuelle de l'Inde.

(2) Dans la province de Bedjapour, territoire mahratte.

dant de cent chevaux par Nana-Farnéwiz, n'avait abandonné celui-ci qu'à l'époque de sa fuite pour entrer dans l'armée de Dowlat-Sindyah. Ce jeune prince, sachant que Soukaram possédait une fille d'une rare beauté, lui prodiguait les plus grands égards; mais, tout puissant qu'il était, le descendant d'un petit chef de village, né dans une humble caste, ne pouvait obtenir en mariage la fille d'un chef de clan, fier de sa noblesse. Nana-Farnéwiz et Badji-Rao s'entendirent pour vaincre les scrupules de Soukaram-Ghatgay. Celui-ci consentit à être le beau-père de Dowlat-Sindyah, à la condition de devenir le premier ministre de son gendre et de toucher une forte somme d'argent. Dès lors le plus puissant chef de la confédération mahratte passa du côté de Nana-Farnéwiz et de Badji-Rao, qui exigèrent à leur tour l'éloignement du conseiller dont ils avaient à se plaindre. Balloba-Tantya, dupe de toute cette intrigue, fut arrêté par son propre souverain; Pureshram-Bhow et et Tchimna-Dji-Appa (1), qui avaient été un instant, l'un ministre et l'autre *peshwa*, prirent la fuite pour se soustraire, eux aussi, à un emprisonnement.

Au mois de décembre 1796, Badji-Rao reçut l'investiture des fonctions de *peshwa*. Pour la seconde fois, la paix paraissait conclue, et tout rentrait dans l'ordre après des péripéties qui auraient pu amener de grands malheurs. Il y a lieu même d'être surpris que cette double révolution n'ait pas causé des catastrophes dans un pays où tant de personnages importans intervenaient dans les affaires publiques et se mouvaient en tous sens avec des armées assez mal disciplinées. Aucune rupture ouverte n'avait eu lieu entre les membres de cette féodalité guerrière, et l'ordre public n'avait point été sérieusement troublé. Malheureusement à cette époque mourait le vieux et respectable Touka-Dji-Holkar, dernier représentant de la fidélité et du désintéressement. Dowlat-Rao-Sindyah, arrivé trop jeune au pouvoir pour ne pas être tenté d'en abuser, se laissait aller à ses caprices. Bientôt la ville de Pounah fut le théâtre de violences et de crimes odieux commis par Soukaram-Ghatgay au nom de Sindyah, dont il était le beau-père et le ministre. La faute doit en retomber en grande partie sur le *peshwa* et sur Nana-Farnéwiz, coupables d'avoir fait entrer cet homme sanguinaire dans la famille la plus considérable de la confédération. Ils avaient cherché à satisfaire leur propre ambition en aidant à la conclusion du mariage de Sindyah avec la fille de Soukaram; mais cette funeste alliance ne devait être en réalité qu'une nouvelle source de maux pour eux et pour leur pays!

THÉODORE PAVIE.

(1) Celui-ci, après avoir subi une pénitence en expiation de son usurpation forcée, fut appelé par son frère Badji-Rao au gouvernement de la province de Gouzerate.

SOUVENIRS

D'UN AMIRAL

—

SECONDE PARTIE.

LES ÉPREUVES DU COMMANDEMENT.

IV.

LA MARINE DE L'EMPIRE.

I.

Les cinq années pendant lesquelles il me fut interdit de prendre une part active à la guerre (1) furent marquées par deux funestes événemens : la bataille de Trafalgar et le combat de Santo-Domingo, la perte d'une flotte et celle d'une escadre. Quand je revins prendre ma place au milieu de mes camarades, les plus chers compagnons de mes jeunes années avaient disparu, moissonnés presque tous par le feu de l'ennemi. De nouvelles renommées commençaient à grandir, et la marine impériale essayait de renaître. La mort de l'amiral Latouche et le temps qui efface tout, jusqu'à la rancune des ministres, avaient désarmé les ressentimens de l'amiral Decrès. Dans les premiers jours de l'année 1808, je reçus l'avis officiel que mon échange était ratifié, et que l'empereur m'avait désigné pour commander le vaisseau le *Dantzick*, en armement au port d'Anvers. J'étais alors à Brest; je partis aussitôt pour ma nouvelle destination.

(1) Voyez les livraisons du 15 septembre, du 1er et du 15 octobre.

En passant par Paris, je fus appelé auprès du ministre de la marine. Le roi Charles IV venait d'abdiquer entre les mains de l'empereur Napoléon, qui avait disposé de la couronne d'Espagne en faveur de son frère Joseph Bonaparte. Les premiers soulèvemens de la Péninsule firent craindre au gouvernement français que les colonies espagnoles, s'associant aux protestations de la mère-patrie, ne voulussent proclamer leur indépendance ou se jeter dans les bras de l'Angleterre. On recherchait partout les officiers de marine qui pouvaient donner quelques renseignemens sur la situation de ces possessions lointaines. J'étais peut-être alors en France le seul officier qui eût pénétré dans la Plata. Dès la première entrevue que j'eus avec le ministre de la marine, il me questionna longuement sur les côtes du Brésil, que j'avais explorées à deux reprises différentes, et sur Montevideo, où j'avais séjourné durant plusieurs mois. Il s'informa surtout si j'avais eu l'occasion de connaître, pendant le temps que j'avais passé dans la Plata, un Français nommé M. de Liniers, qui avait récemment chassé les Anglais de Buenos-Ayres, et qui paraissait jouir dans les provinces de l'Amérique espagnole d'une immense influence. Le hasard en cette occasion nous servait admirablement, car ce n'étaient point seulement des relations banales que j'avais eues avec M. de Liniers; il avait existé entre nous une véritable intimité, fondée sur une vive sympathie et sur une mutuelle estime. M. Decrès fut très satisfait de mes renseignemens. Il me prescrivit de lui remettre le plus tôt possible un rapport non-seulement sur la navigation de ces parages, mais aussi sur le pays, les habitans, les forces militaires des provinces que j'avais visitées. Il voulut en outre que j'entrasse dans les plus minutieux détails concernant M. de Liniers, sa famille, son caractère, ses goûts, son influence tant à Montevideo qu'à Buenos-Ayres. Je m'occupai de ce travail jour et nuit. Après l'avoir lu, le ministre me dit : « Vous allez remplir la plus importante des missions; si vous réussissez, les portes des Tuileries ne seront pas assez grandes pour vous recevoir. Gardez le plus profond secret sur le voyage que vous êtes sur le point d'entreprendre, et faites mystérieusement vos préparatifs de départ. Un colonel d'artillerie sera placé sous vos ordres avec vingt-cinq soldats d'élite de son régiment. Cinq cents fusils seront mis à votre disposition, vous les distribuerez à nos partisans. » Le ministre puisa dans le rapport que je lui avais remis de longues instructions qu'il soumit au chef de l'état. L'empereur les jugea inutiles; de sa main il écrivit au bas de ce projet : « Point d'instructions écrites ! L'officier auquel vous confiez cette mission agira dans l'intérêt de la France. Jusqu'à son départ, il lui sera adressé deux exemplaires du *Moniteur,* afin qu'il soit au courant des événemens. »

Cette décision de l'empereur simplifiait la tâche du ministre de la marine. L'amiral Decrès me fit appeler et m'annonça que j'allais partir immédiatement pour Lorient, où je prendrais le commandement de la frégate la *Créole*. Ce puissant ministre, qui jusqu'alors m'avait été si contraire, semblait avoir complétement changé de sentimens à mon égard. Il m'entretenait avec bienveillance de la campagne que j'allais faire, me donnait des conseils sur la conduite que j'aurais à tenir à mon arrivée à Montevideo, et m'indiquait, avec la complaisance d'un homme fier de son habileté, les moyens de séduction que je devrais employer pour attacher les habitans du pays à notre cause. Dans le dernier entretien que j'eus avec lui, il termina son discours par ces mots : « Votre mission remplie, allez avec votre frégate où bon vous semblera; passez dans la mer du Sud, si la mer du Sud vous convient; allez à l'île de France, si vous le préférez; revenez en Europe, si le retour vous sourit davantage. Vous êtes absolument le maître d'agir comme vous l'entendrez. »

Si je survivais aux chances que j'allais courir, ma fortune militaire était faite. Je n'attendais plus qu'un vent favorable et l'éloignement de la croisière anglaise pour mettre sous voiles, quand une nouvelle inattendue vint suspendre mon départ et mettre encore une fois à néant toutes mes espérances : le 26 août 1809, M. de Liniers avait été fusillé par la faction anti-française. Ma jeunesse avait connu bien des misères, mais les misères de la jeunesse sont encore du bonheur, et d'ailleurs à travers ces pénibles épreuves tout m'avait réussi : lieutenant de vaisseau à vingt-trois ans, capitaine de frégate à vingt-cinq, capitaine de vaisseau à trente, j'avais rapidement marché dans ma carrière. Depuis cinq ans au contraire, tout semblait tourner contre moi; ceux que j'avais aimés disparaissaient emportés l'un après l'autre par la destinée. Heureusement je n'étais pas homme à perdre courage : ma trame était rompue, je m'occupai à l'instant d'en renouer une autre. J'avais, je puis le dire, un ardent amour de la gloire; c'était la passion de cette époque, et nul cœur n'en était plus rempli que le mien. Je m'indignais en secret de ne compter encore que de bons services, lorsque plus d'un de mes camarades s'était déjà fait connaître par de glorieux faits d'armes.

Aussitôt que la funeste nouvelle qui renversait tout l'échafaudage de ma mission me fut parvenue, je m'étais empressé d'adresser au ministre un projet de croisière sur divers points fréquentés par les navires de commerce anglais, et particulièrement sur les côtes du Brésil. J'entrais à ce sujet dans des développemens qui attirèrent l'attention de l'amiral Decrès. Deux nouvelles frégates, la *Revanche* et la *Concorde*, furent adjointes à la *Créole*, et je fus nommé au commandement supérieur de cette division. Tant que dura la belle

saison, nos ports furent rigoureusement bloqués; nous eûmes donc, avant de sortir de Lorient, tout le temps nécessaire pour instruire à loisir nos équipages.

Je n'ai jamais conçu l'intérêt qu'il pouvait y avoir à faire de nos marins des automates, à les dresser comme des *sentries* anglais, et à leur retrancher toute espèce d'initiative. Peut-être, avec les tendances dont je ne pouvais me défendre, aurais-je fini par tomber dans l'excès opposé; peut-être, trop imbu des vieilles traditions de nos pères, serais-je un peu resté en arrière des progrès dont on commençait à chercher l'exemple chez nos rivaux. Cependant je puis me rendre cette justice, que je ne négligeai rien pour perfectionner l'instruction des marins de la *Créole*. Ils étaient tous du quartier de Saint-Malo, le quartier qui fournit les meilleurs matelots de France. Je les avais formés non-seulement à la manœuvre des voiles et à celle de l'artillerie, mais aussi, ce qui était plus rare en ce temps-là, au tir du fusil et au jet de la grenade. Il est vrai que le lieutenant en pied de la frégate, sans être un grand marin, — il n'avait pas reçu du ciel l'*influence secrète,* — était possédé au plus haut degré de la manie des exercices. Je me serais bien gardé de refroidir son zèle, n'eût-ce été que dans la crainte de le désobliger, et je fis sagement, car au bout de quelques mois j'avais incontestablement le meilleur équipage qui fût sur la rade de Lorient : mes gabiers étaient excellens, et mes canonniers n'auraient pas manqué à vingt ou trente brasses la coque d'une frégate. Tous les vaisseaux anglais n'auraient pu, quoi qu'on nous ait conté de leur habileté, se vanter d'en faire autant. Nous allions dans quelques semaines en avoir la preuve.

Le 19 février 1809, la flotte de lord Gambier, qui s'était maintenue jusqu'alors à la hauteur d'Ouessant, fut forcée par le mauvais temps d'abandonner son poste habituel de croisière. Une escadre française, composée de huit vaisseaux de ligne et de deux frégates, sortit à l'instant même de Brest et parut trois jours après devant le port de Lorient. Quatre vaisseaux anglais, sous les ordres du commodore Beresford, bloquaient étroitement ce port; ils prirent chasse devant notre escadre. A six heures du soir, ces bâtimens se trouvèrent hors de vue. Les forces navales rassemblées sur la rade de Lorient furent informées, par l'envoi d'un aviso, que la mer était libre devant elles, et l'escadre de Brest, profitant d'une jolie brise de nord-ouest, poursuivit sa route vers le Pertuis-d'Antioche. A l'entrée de ce pertuis était mouillée, sous les ordres du contre-amiral Stopford, une autre division anglaise, composée de trois vaisseaux : le *Cæsar*, de quatre-vingts canons, le *Donegal* et le *Defiance*, de soixante-quatorze. Cette division, prévenue à temps par la frégate de sa majesté britannique l'*Amethyst*, échappa, comme la division du com-

modore Beresford, au danger qui la menaçait. La brise cependant n'avait pas tardé à tomber. De tous les bâtimens mouillés sur la rade de Lorient, les trois frégates que je commandais furent les seules qui purent prendre la mer. Le 23 février, à neuf heures du matin, j'étais en dehors des passes, et je faisais route pour la rade de l'île d'Aix, où l'empereur avait voulu rassembler de tous les points du golfe de Gascogne une masse de forces assez imposantes pour se frayer aisément un passage jusqu'aux mers du Brésil et des Antilles. L'escadre de Brest avait disparu. Au moment où je donnais dans le canal de Belle-Isle, deux bâtimens anglais, cachés dans la baie de Quiberon, mirent sous voiles. L'un d'eux, le *Dotherel*, brick de dix-huit canons, se plaça dans les eaux de ma division et se tint à portée de l'observer. En même temps le sémaphore de Belle-Isle, interrogé sur la position de l'ennemi, me signalait quatre vaisseaux et une frégate se dirigeant vers l'entrée de Lorient. C'était la division du commodore Beresford qui venait reprendre son poste de blocus. Le commodore n'hésita point à laisser nos frégates continuer leur route pour aller s'opposer à la sortie des forces plus importantes qu'il avait mission de garder. Il se contenta de détacher sur nos traces la frégate l'*Amelia*.

La nuit fut très belle, mais fort obscure. Les frégates françaises se tinrent à portée de voix l'une de l'autre, en branle-bas de combat, masquant leurs feux et s'attendant à chaque instant à voir apparaître quelques-uns des croiseurs que les mouvemens de notre escadre avaient dispersés dans toute l'étendue du golfe. L'*Amelia* et le *Dotherel* avaient sur nous un grand avantage de marche, car nous étions chargés outre mesure des approvisionnemens nécessaires à une longue campagne. Malgré l'obscurité, ces deux bâtimens ne nous perdirent pas de vue. Au point du jour, nous avions franchi le canal de l'île d'Yeu; nous distinguions déjà la tour de la Baleine, lorsque les vents changèrent et soufflèrent du sud-est, c'est-à-dire du point même où nous voulions nous rendre. Dans cette direction, amenées vers nous par la brise, se montraient quatre voiles suspectes : l'une de ces voiles était la frégate la *Naïad*, qui, plus rapprochée de nous, venait de se couvrir de signaux; les trois autres appartenaient à l'escadre de l'amiral Stopford, chassée pendant la nuit précédente de l'entrée du Pertuis-d'Antioche. Je restai quelque temps en suspens sur le parti que je devais prendre. Je ne savais encore si j'avais devant moi une partie de l'escadre de Brest ou des bâtimens ennemis; mais bientôt le doute ne fut plus possible. Je fis signal à ma division de virer de bord, et je pris la bordée du nord-est. Cette manœuvre conduisit nos frégates à portée de canon des deux croiseurs qui nous avaient observés toute la nuit. Pour éviter de tomber sous notre volée, ces bâtimens durent laisser

arriver vent arrière; mais bientôt l'*Amelia* s'aperçut que la *Concorde*, qui marchait moins bien que ses conserves, se trouvait séparée du reste de la division par une assez grande distance. Elle revint brusquement au vent et gouverna de manière à lui couper la route. Sans doute, lorsqu'il exécuta cette manœuvre hardie, le capitaine de l'*Amelia* pensait que, pressés comme nous l'étions par une division de vaisseaux, nous continuerions notre marche sans intervenir. La *Concorde* était, comme la *Revanche*, commandée par un des plus braves capitaines de notre marine. Loin de fuir le combat auquel on la provoquait, elle avait, semblable à un athlète qui dépose ses vêtemens sur l'arène, cargué ses basses voiles et ses perroquets pour être mieux en mesure de soutenir la lutte. Quelques minutes encore, et c'était une frégate perdue. Une ou deux volées, en hachant son gréement, allaient la livrer aux vaisseaux, qui déjà grossissaient à vue d'œil. Pour ne pas compromettre toute la division à la fois, je hélai à la *Revanche* de continuer sa route, et me portai seul avec la *Créole* à la rencontre de la frégate anglaise. Pardonnera-t-on ce petit mouvement d'orgueil à un homme qu'on n'a jamais accusé d'une suffisance excessive? Le moment où nous virâmes de bord pour venir en aide à la *Concorde* fut un beau moment dans ma vie. Les braves officiers de la *Créole*, j'en suis sûr, s'en souviennent encore. A notre approche, la frégate anglaise laissa de nouveau arriver, et, hissant ses bonnettes, se mit bientôt hors de portée de canon. Cependant les vaisseaux de l'amiral Stopford approchaient rapidement. Je me décidai à aller prendre le mouillage des Sables-d'Olonne, mouillage dangereux, semé de hauts-fonds, sans abri contre les vents du large, et où je pensais que l'ennemi hésiterait dans cette saison à nous poursuivre.

Vers dix heures du matin, nos frégates donnèrent dans la passe étroite que suivent les caboteurs. Les vaisseaux anglais continuaient de longer la côte. Nous avions à peine jeté l'ancre à quatre cents mètres environ de terre, et rectifié à la hâte notre ligne d'embossage, que nous vîmes l'ennemi s'engager hardiment entre les sables de la côte et les plateaux de roche que nous avions franchis. Les frégates l'*Amelia* et la *Naïad* s'arrêtèrent en dehors de la portée du canon, mais les vaisseaux s'avancèrent beaupré sur poupe, formés en ligne de bataille. Le *Defiance*, qui marchait en tête, mit sans hésiter le cap sur la *Créole*, au grand mât de laquelle il voyait flotter le guidon de commandement. Je crus un instant que ce vaisseau avait l'intention de nous enlever à l'abordage. Le feu des trois frégates, ou une brusque diminution du fond, le fit renoncer à ce projet. Il vint au vent en carguant ses huniers, et mouilla par le bossoir de tribord de la *Créole* à portée de pistolet. L'amiral Stopford (trente ans plus tard j'ai appris ces détails de sa bouche) n'approuvait pas

la manœuvre du *Defiance*. Il se souvenait de la leçon que l'amiral Saumarez avait reçue à Algésiras, et trouvait que la prise ou la destruction de trois frégates ne valait pas la peine de compromettre un vaisseau. Le *Cæsar* et le *Donegal* restèrent donc sous voiles. La brise soufflait de terre, et il était presque aussi facile de combattre en panne qu'au mouillage. Le *Donegal* s'arrêta par le travers de la *Concorde*, le *Cæsar* en face de la *Revanche*.

Le *Defiance* avait pris un parti vigoureux. Son feu, bien dirigé, devait à lui seul réduire ou couler bas nos trois frégates, mais la plupart de ses coups portèrent trop haut : ils ne firent pendant longtemps que hacher nos manœuvres et cribler notre mâture. Les canonniers du *Defiance* n'avaient probablement pas l'habitude de diriger leurs pièces sur un but aussi peu élevé au-dessus de l'eau que la coque d'une frégate. Chaque fois qu'une bouffée de brise venait faire une trouée dans le nuage épais qui nous enveloppait, ces canonniers devaient bien s'étonner, j'imagine, de nous retrouver encore à la surface. Un charme semblait nous protéger. Quelques projectiles cependant arrivaient bien de temps à autre à leur destination. De l'avant des porte-haubans de misaine au bossoir, dans un espace de quelques mètres carrés, on comptait dix-neuf boulets de 32 qui avaient traversé la frégate des deux bords. Les soldats de marine anglais, rangés sur la dunette du *Defiance*, occupaient une position dominante, d'où ils faisaient pleuvoir sur notre pont une grêle de balles. Les *valets* même, ces tampons de corde qu'on place dans le canon pour maintenir la charge, devenaient, dans un combat aussi rapproché, des projectiles presque aussi dangereux que les boulets ou la mitraille. Quelques-uns de ces valets, en tombant sur le pont, mirent le feu à bord de la *Créole*. Tout commencement d'incendie est chose grave dans un combat naval. J'animais les hommes occupés à puiser de l'eau le long du bord, lorsque je me sentis frappé d'un coup violent à la nuque. Je chancelai, et me serais affaissé sur moi-même, si je n'avais trouvé l'appui du bastingage. A la pâleur de mon visage, l'officier de manœuvre me crut mortellement atteint. Ce n'était qu'un des valets du *Defiance* qui m'avait étourdi. Je souffrais beaucoup, mais l'animation du combat me fit bientôt oublier la douleur.

Nous ripostions de notre mieux au feu du *Defiance*. Notre but à nous n'était pas de ceux qu'on peut manquer. Malheureusement un vaisseau de ligne a les côtes plus dures qu'une frégate. Après une heure et demie de combat, le *Defiance* ne comptait encore qu'une trentaine d'hommes tués ou blessés; mais la mer commençait à baisser : l'amiral Stopford fit signal à son escadre de prendre le large, et en donna lui-même l'exemple en mettant le cap au sud-

ouest. Le *Defiance* dut se disposer à appareiller. En ce moment, il se trouvait seul contre trois. Pour abattre au large, il dut filer son embossure, c'est-à-dire le câble qui lui faisait présenter le travers aux frégates. Au lieu de sa batterie, il nous montra sa large poupe presque dégarnie de feux. En quelques minutes, nos canons y eurent pratiqué une brèche où, selon l'expression familière à nos adversaires, un carrosse à quatre chevaux aurait pu passer. Les deux sabords de retraite n'en faisaient plus qu'un. Le feu du *Defiance*, tout occupé de son appareillage, avait alors cessé. Nous cherchâmes des yeux son pavillon; on n'en voyait plus flotter à la corne. Sa brigantine avait été traversée par plus de vingt boulets, et probablement un de ces projectiles avait coupé la drisse qui supportait les couleurs anglaises. Il n'y eut qu'un cri à bord de la *Créole*. « Le vaisseau est rendu! le vaisseau vient d'amener. » Nos acclamations trouvèrent de l'écho à bord de la *Concorde* et de la *Revanche*, et on dut les entendre au loin dans la campagne. Un singulier hasard avait réuni sur les trois frégates de cette division des officiers que leur rare intelligence, non moins que leur intrépidité, devait porter un demi-siècle plus tard à la tête d'un corps dont quelques-uns d'entre eux sont encore l'honneur. Le souvenir du 24 février 1809 s'est ainsi perpétué dans nos rangs, moins encore par l'éclat de cette action même que par les noms si chers à la marine de ceux qui y prirent part. Ce fut un de ces braves officiers que je chargeai de se rendre à bord du *Defiance* pour y enlever le capitaine et le déposer à terre : folle mission qui pourtant fut acceptée avec enthousiasme; mais pendant que le canot de la *Créole* s'armait à la hâte, le *Defiance* avait hissé son petit hunier. Un boulet d'une de nos frégates en coupa la drisse; le hunier retomba sur le chouque. Ce furent de nouveaux cris de victoire. Le *Cæsar*, suivi du *Donegal*, se trouvait alors à près de deux milles dans le sud, et par conséquent hors de portée de prêter au *Defiance* un secours immédiat. Si ce dernier vaisseau, au lieu d'abattre du côté du large, eût, comme il pouvait le craindre après cette avarie, abattu du côté de la terre, il était bien à nous. La fortune lui vint malheureusement en aide; le vent enfla ses focs du côté favorable. Dès qu'il eut le cap dans la direction voulue, il s'éloigna lentement du théâtre de ce long combat; il s'enfuit, mais en Parthe, en nous envoyant pour adieux un feu de file dont presque tous les coups arrivèrent à leur adresse.

L'amiral Stopford avait pris une résolution hardie en venant nous attaquer sur une rade foraine, où ses vaisseaux se seraient échoués s'ils s'étaient laissé surprendre par la basse mer; mais j'ose dire qu'il ne s'attendait pas à la résistance qu'il allait rencontrer. Auquel des deux adversaires demeurait la victoire? L'escadre anglaise s'éloignait; nous restions à notre poste, flamme et pavillon déployés,

défiant pendant cinq jours de suite l'ennemi de recommencer. Le vaisseau anglais qui avait supporté presque seul tout le poids de l'action laissait entre nos mains un gage de sa brusque retraite : son ancre et soixante-quinze brasses de câble. J'ignore pour quel motif le rapport officiel publié sur cette affaire par l'amirauté anglaise essaya d'établir que le *Defiance* avait mouillé à 600 mètres de nos bâtimens. Heureusement pour la réputation du capitaine Hotham et pour la nôtre, le *Defiance* avait laissé sur la rade des Sables un témoignage irrécusable de l'espace qui le séparait de la *Créole*. La bouée de l'ancre dont il avait coupé le câble n'était qu'à trente brasses de celle de la frégate. J'en avais déjà la conviction, mais le combat que je venais de soutenir me le prouvait bien mieux encore. Depuis que nous avions raffermi la discipline dans notre flotte, les Anglais ne nous étaient pas supérieurs. Ils avaient sur nous l'ascendant que donne une longue série de victoires, la confiance qu'inspire l'avantage du nombre. Ils savaient qu'au bruit du canon quelque auxiliaire ne tarderait pas à leur venir en aide, tandis que toute voile inconnue nous était à l'avance suspecte. La guerre offrait donc à l'ennemi tout l'attrait et toutes les ressources que présente la guerre offensive; mais le jour où nous eussions eu une marine numériquement comparable à la sienne, — et pourquoi ne l'aurions-nous pas eue sous l'empire aussi bien que sous le règne de Louis XVI ou sous celui de Louis XIV? — ce jour-là, de braves gens n'auraient plus eu d'excuses pour se laisser battre, et la palme eût, suivant la devise de Nelson, appartenu au plus digne.

Nos frégates, dont les câbles avaient été coupés par le feu de l'ennemi, s'étaient échouées vers la fin du combat. Aussitôt que les vaisseaux anglais se furent éloignés, je m'occupai de les remettre à flot, car je m'attendais à une nouvelle attaque. Le jour même, à dix heures du soir, la *Créole*, la *Revanche* et la *Concorde* avaient repris leurs postes à deux encâblures environ de la plage. Au lever du soleil, on aperçut des bâtimens ennemis qui s'étaient établis en croisière, à quelques lieues au large. La saison devenait chaque jour moins rigoureuse. Nous devions donc nous attendre à être gardés à vue jusqu'au retour de l'hiver, ou jusqu'au moment où l'escadre de Rochefort se chargerait de nous débloquer. La rade des Sables n'est pas tenable avec les vents du large. Il n'y avait qu'un parti à prendre pour sauver nos frégates : c'était de les faire entrer, après avoir réduit leur tirant d'eau, dans la petite darse des Sables. Là, nos bâtimens, échoués sur la vase pendant une partie de la marée, attendraient tranquillement une circonstance favorable qui permît de les conduire à Rochefort, à Nantes ou à Lorient. Je fis mettre à l'instant en réquisition tous les bateaux de pêche du pays, et l'on travailla avec ardeur au débarquement des poudres, de l'ar-

tillerie, des vivres et de tous les objets d'armement. Pendant cette opération, les vents, comme je l'avais prévu, passèrent au sud-ouest. Les frégates chassèrent et s'échouèrent de nouveau. Le mauvais temps heureusement dura peu; d'incroyables efforts parvinrent à remettre une seconde fois la *Créole* et la *Revanche* à flot. Le cinquième jour après le combat, les deux frégates, entièrement allégées, entrèrent dans le port des Sables. La *Concorde* seule ne se releva pas de ce second échouage : c'était un vieux bâtiment dont la coque n'offrait pas autant de résistance que celle de la *Créole* et de la *Revanche*. A force de talonner sur le sable et les roches, elle détacha la partie inférieure de sa carène, et bien que de loin elle parût encore flotter, il n'y avait plus d'attachés à ses ancres que les ponts, séparés de la cale qui jadis les portait.

Cette frégate isolée, dont ils ne soupçonnaient pas la ruine, tenta la convoitise des Anglais. La frégate de sa majesté britannique l'*Alcmène* vint mouiller à une lieue de l'entrée du port des Sables. A la nuit close, elle détacha un canot vers la *Concorde* pour reconnaître de plus près la position. Nous étions heureusement sur nos gardes : quatre canots armés en guerre se mirent à la poursuite de l'embarcation anglaise. L'officier qui les commandait manœuvra avec habileté. Il coupa la retraite à l'ennemi et s'empara de son canot, monté par quinze hommes et un *midshipman*. Parmi ces prisonniers se trouvait un mousse français âgé de quatorze ans; nous interrogeâmes ce mousse, et nos aspirans firent de leur côté causer le *midshipman*. Nous apprîmes ainsi que l'escadre anglaise, en croisière devant les pertuis, venait d'être réduite de onze vaisseaux à neuf, par suite du renvoi en Angleterre du *Defiance*, escorté par le *Triumph;* mais des renforts considérables étaient attendus, et une grande quantité de brûlots devaient, d'un jour à l'autre, venir se joindre à la flotte. Tout annonçait l'intention de tenter un grand effort pour détruire les onze vaisseaux et les quatre frégates que nous avions réunis sur la rade de l'île d'Aix.

L'importance de ces nouvelles me détermina à expédier immédiatement une estafette au préfet maritime de Rochefort pour qu'il en avisât l'amiral qui commandait en chef notre escadre. Je savais que la rade de l'île d'Aix était sans défense contre l'attaque combinée d'une flotte de guerre et d'une flottille de brûlots. Il n'y avait qu'un moyen infaillible de parer à ce double danger, c'était de remonter la Charente. L'amiral français pensa qu'il lui suffirait de se couvrir par une estacade : on sait quelles furent les conséquences de cette fâcheuse décision. Le 11 avril 1809, par une nuit des plus noires, le vent de nord-ouest soufflant avec violence, la marée conspirant avec le vent, les premiers brûlots anglais rompirent l'estacade. La panique se mit dans l'escadre française.

La plupart des vaisseaux coupèrent leur câble et allèrent s'échouer où le vent les porta. Le lendemain, une division de frégates et de bâtimens légers, aux ordres de lord Cochrane, entrait dans la rade de l'île d'Aix, et détruisait une partie des bâtimens, qui s'étaient mis dans l'impossibilité de se défendre. Un esprit de vertige semblait s'être emparé, dans cette affreuse nuit et dans les journées qui suivirent, des plus braves capitaines. Des vaisseaux que l'ennemi n'avait pas même attaqués furent abandonnés par leurs équipages, et des hommes qu'avaient illustrés maints combats héroïques partagèrent la faiblesse commune. La mollesse de lord Gambier, le courage et le sang-froid de quelques-uns de nos officiers, préservèrent seuls l'escadre française d'une ruine totale. Nous ne perdîmes que quatre vaisseaux et une frégate. Les Anglais avaient dépensé pour cette expédition plus de 16 millions : le résultat obtenu était hors de proportion avec les dépenses; mais le dommage moral causé à notre marine fut bien autrement sérieux que le tort matériel. Au moment où cette marine aspirait à renaître, où elle pouvait se flatter de grandir, elle s'étonna de ne plus trouver de sécurité sur les rades mêmes où elle avait pendant seize ans bravé les efforts de l'ennemi. La confiance de nos équipages, que tant de revers n'avaient pas détruite, se sentit ébranlée, et pour la première fois peut-être depuis 1793, on les entendit vanter *l'audace de nos ennemis*. Ce fut là, ainsi que l'écrivait un des officiers qui assistèrent au désastre du 11 avril 1809, le plus grand tort que nous firent les Anglais. L'empereur ne s'y trompa point. Il voulut laisser au temps le soin de détruire cette fâcheuse impression. A dater de cette époque, il limita ses plans, renferma ses escadres dans les ports, et demanda au blocus continental la ruine de l'Angleterre. De leur côté, les escadres britanniques ne laissèrent plus un port de la Méditerranée ou de l'Océan qui ne fût observé. Leurs divisions s'échelonnèrent sur tout notre littoral, de Dunkerque à Bayonne, de l'Espagne à la Sicile. Le port des Sables eut l'honneur de partager avec la rade de l'île d'Aix la surveillance de leurs croisières. Dans le nouveau système qu'il avait adopté, l'empereur ne demandait point à son ministre de la marine d'éclatans succès, mais il ne voulait pas de revers. L'amiral Decrès ne se soucia point d'exposer nos deux frégates à être interceptées dans leur trajet du port des Sables à Rochefort. Il jugea plus prudent de les vendre au commerce. Ainsi furent perdus, pour le service de la flotte, ces deux navires, si énergiquement défendus contre l'ennemi et sauvés de la tempête au prix de tant d'efforts.

II.

En 1809, on n'était point prodigue de faveurs envers la marine; mais je dois dire aussi qu'on ne recherchait pas ces récompenses avec une ambition démesurée. La modération de nos vœux ne venait pas seulement de la modération de notre caractère : elle prenait plutôt sa source dans le prestige dont l'opinion publique entourait alors des positions qu'on a fini par considérer aujourd'hui comme des positions subalternes. Le grade de colonel était le plus beau grade de l'armée; celui de capitaine de vaisseau, le plus beau grade de la marine. Je me crus donc magnifiquement payé du combat des Sables par le commandement d'un vaisseau de quatre-vingts canons. Ce bâtiment, pareil à celui qui avait porté le pavillon de l'amiral Latouche-Tréville, se nommait le *Borée*. Je reçus l'ordre d'aller l'armer à Lorient, et j'obtins la faveur bien précieuse d'emmener avec moi les marins de la *Créole*, qui formèrent ainsi le noyau de mon nouvel équipage. Vers la fin du mois d'avril, quelques jours après le désastre de l'île d'Aix, je partis des Sables à la tête de ces braves gens, tout heureux de ne pas séparer leur fortune de celle de leurs officiers et de leur capitaine. Nous cheminâmes ainsi à petites étapes, et dans les premiers jours de mai 1809 nous arrivâmes au lieu de notre destination. L'accueil que nous reçûmes partout sur notre passage, particulièrement celui que nous trouvâmes à notre entrée à Lorient, étaient bien faits pour flatter notre amour-propre. La musique du régiment d'artillerie de marine nous attendait à Kérautré, où s'était déjà réunie toute la population de Lorient. Arrivés sur le Champ-de-Bataille, nos marins furent passés en revue par le préfet maritime, qui leur adressa une allocution chaleureuse et les félicita, dans les meilleurs termes, de leur belle conduite. Cet excellent homme ne s'en tint pas là. Le 12 mai 1809, il écrivit au ministre de la marine une courte dépêche que je ne puis m'empêcher de citer, car je la regarde comme la meilleure pièce de mon dossier. « J'ai l'honneur de vous annoncer, disait-il à l'amiral Decrès, que l'état-major, ainsi que l'équipage de la frégate la *Créole*, au nombre de trois cent vingt hommes tout compris, est arrivé hier après-midi en ce port... Le capitaine de vaisseau P. J..., qui m'a remis cet équipage dans le meilleur état, n'a pas perdu un seul homme, parce que chacun de ses marins, lui étant dévoué, n'aspire qu'au bonheur de se trouver de nouveau au poste d'honneur sous ses ordres. »

Si j'avais mis peu d'empressement à faire valoir mes droits aux faveurs du ministre, je ne me croyais pas autorisé à montrer le même désintéressement pour les officiers qui m'avaient si bien secondé. J'avais donc adressé à l'amiral Decrès de nombreuses de-

mandes de récompenses qui ne furent point écartées, mais qui furent assez froidement accueillies. Le ministre me fit répondre qu'il fallait attendre la première promotion. Je ne trouvais ce retard ni juste ni politique; je m'en plaignis donc avec une certaine amertume, et je commis la faute de comparer le combat des Sables à celui du vaisseau le *Guillaume-Tell,* en rappelant les avancemens que l'amiral Decrès avait à cette occasion obtenus pour ses officiers. Je ne reçus pas de réponse à ma lettre, mais le ministre chargea mon frère de m'inviter *à ne plus faire de comparaisons qui le désobligeaient.* Je ne savais pas alors que, dans ce combat du *Guillaume Tell,* on avait plus admiré le courage du commandant que son talent de manœuvrier. Du reste, les officiers et les aspirans de ma division ne perdirent rien à ma vivacité : ils ne furent pas oubliés dans la promotion, qui ne tarda pas à paraître.

Tout semblait alors me sourire. Le vaisseau le *Borée,* dont l'équipage avait été complété par l'embarquement de deux cents soldats d'artillerie de marine, était en état de présenter le travers à n'importe quel vaisseau anglais, j'en avais la confiance, et mes braves marins, qui se souvenaient du combat des Sables, l'avaient aussi. Trois autres vaisseaux, dont l'armement avait été préparé par mes mains, s'étaient depuis trois mois rangés sous mes ordres. Ils composaient avec le *Borée* une division dont le commandement devait me fournir l'occasion de gagner mon brevet de contre-amiral. J'étais loin, en ce moment, de prévoir l'affreux malheur qui me menaçait. Le frère que j'aimais si tendrement, et qui avait été l'ange gardien de ma carrière, avait vu sa santé, jusque-là si robuste, s'altérer subitement. Il avait voulu qu'on me dissimulât la gravité de sa situation : il savait que si je l'eusse soupçonnée, j'aurais tout quitté pour aller lui prodiguer mes soins. Aussi m'écrivait-il régulièrement tous les jours. Ses lettres n'étaient que l'expression affectueuse de sa tendresse pour moi et de sa sollicitude pour mon avenir. Il ne me parlait jamais de ses souffrances. La nouvelle de sa mort me frappa comme un coup de foudre. Je me sentis sans force et sans courage contre une pareille épreuve. Bien des années se sont écoulées depuis ce déplorable événement; le temps, qui efface, dit-on, tous les souvenirs, n'a pas encore effacé celui-là de mon cœur.

Est-il donc vrai qu'un malheur n'arrive jamais seul? Le destin prendrait-il en effet plaisir à accabler ceux que sa colère a frappés? J'étais encore consterné de la perte cruelle que je venais de subir, lorsque j'appris que la division dont le commandement eût pu seul apporter quelque distraction à ma douleur allait m'être enlevée. L'officier-général qui commandait l'escadre de l'île d'Aix dans la nuit du 11 avril 1809 avait été envoyé à Toulon pour s'y mettre à la tête d'une flotte de vingt-cinq vaisseaux. Son crédit avait sur-

vécu à un désastre dont on n'avait point voulu rechercher trop minutieusement l'origine; il ne put résister aux plaintes unanimes que soulevèrent des violences et des emportemens dont la marine a gardé la mémoire. On ne savait que faire de ce vice-amiral tombé en disgrâce, car on tenait encore à le ménager : on n'imagina rien de mieux que de lui offrir les quatre vaisseaux mouillés en rade de Lorient. Une lettre ministérielle du 25 avril 1811 m'annonça que cet officier-général allait arborer son pavillon sur le vaisseau même que je montais. C'était là un double désappointement; pendant deux mois, j'eus le courage de dévorer les ennuis inhérens à une position qui n'est supportable qu'avec un officier-général qu'on estime et dont on possède la confiance. Enfin le 15 juin 1811, grâce à l'intervention de l'amiral Ganteaume, j'obtins de quitter ce vaisseau, qui avait si longtemps fait mon orgueil, mais où je ne pouvais plus rester sans me trouver exposé chaque jour à manquer gravement à la discipline. Le capitaine du *Marengo* passa sur le *Borée*, et je le remplaçai à bord de son vaisseau. En fait de bâtiment, je n'avais pas gagné au change. Le *Borée* était un vaisseau de quatre-vingts canons, le *Marengo* n'était qu'un vaisseau de soixante-quatorze. Le premier était presque neuf, admirablement disposé pour la mer et pour le combat; le second était tellement arqué, que de l'avant on ne voyait pas les genoux d'un homme qui se promenait sur l'arrière; il était si extraordinairement tordu, qu'il donnait la bande à tribord derrière et à bâbord devant. Je ne puis mieux le comparer qu'à ce fameux *Redoutable* qui coula sur place après le combat de Trafalgar. Le personnel du *Marengo* heureusement n'était sous aucun rapport inférieur à celui du *Borée*. Si ce dernier vaisseau, pour composer le fond de son équipage, avait eu les marins de la *Créole*, le *Marengo* s'était recruté dans de meilleures conditions encore. La plupart des matelots du *Marengo* provenaient de cette glorieuse division de frégates qui avait fait trembler les mers de l'Inde jusqu'au moment de la capitulation de l'île de France. Presque tous avaient reçu le baptême du feu; ils étaient habitués à vaincre, et j'étais certain que la vue d'un vaisseau anglais ne leur rappellerait que leurs triomphes passés.

Ces excellens élémens avaient formé, avec l'adjonction de nombreux conscrits, le 24e équipage de haut-bord. L'équipage du *Borée* composait le 11e, car, il faut bien le remarquer, le système des équipages permanens, souvent modifié dans ses détails, mais toujours respecté dans son principe, a eu son origine sous l'empire. Un jour vint où le grand capitaine auquel on a reproché, non sans raison, d'avoir trop souvent méconnu les nécessités de la guerre maritime les comprit au contraire admirablement : c'est le jour où il cessa de considérer nos forces navales comme un enjeu sacrifié

d'avance au succès de combinaisons gigantesques. Nous n'avions plus ni matelots, ni commerce; il fallut bien entreprendre de fonder avec des recrues une marine nouvelle. L'empereur n'hésita pas à prendre pour base de cette marine la permanence des armemens et l'invariable fixité des équipages. Ce n'était pas là le rêve d'un utopiste; c'était simplement une idée pratique, car, ne pouvant faire revivre ce qui nous manquait, on cherchait courageusement à y suppléer; c'était une idée juste, car on n'eût point eu d'objection à lui opposer, s'il n'y avait eu pour les conscrits de la marine cette terrible épreuve épargnée aux conscrits de Lutzen et de Bautzen : le mal de mer. En politique néanmoins, il faut quelquefois savoir fermer les yeux sur les inconvéniens qu'on ne peut éviter.

Le nouveau système imposé par de fatales circonstances à notre marine exigeait de fréquens exercices. Il fallait instruire nos escadres dans le port, puisque nous renoncions très sagement à faire leur éducation à la mer. La rade de Lorient n'offrait point l'espace nécessaire pour les évolutions de quatre vaisseaux : elle laissait au contraire à l'ennemi mouillé sous l'île de Groix toute facilité pour bloquer cette division. L'officier-général qui nous commandait reçut l'ordre de saisir la première occasion de passer de Lorient à Brest. Nous nous préparâmes immédiatement à l'appareillage, et nous n'attendîmes plus pour mettre sous voiles que le moment où la croisière anglaise serait amenée, par une éventualité quelconque, à se relâcher de sa surveillance. Pour qui n'a point vécu dans les temps agités au milieu desquels se sont écoulés mon âge mûr et ma jeunesse, la résolution que je pris à l'annonce de ce prochain départ demeurera inexplicable. Je sollicitai sur-le-champ du ministre de la marine l'autorisation d'unir mon sort à celui d'une femme que j'aimais en secret depuis deux ans. Jusqu'alors je ne m'étais point senti le courage de lui offrir ce triste don, gage de tant d'inquiétudes et de souffrances, qu'on appelle l'amour d'un marin; mais je pensai qu'au sortir du port nous pourrions rencontrer l'ennemi, et je voulais, dans le cas où je trouverais la mort sur le champ de bataille, laisser à la femme dont mon cœur avait fait choix mon nom et ma chétive fortune. Le jour même où je contractai cette union, nous n'attendions que l'heure de la marée favorable pour appareiller. La marée venue, le vent manqua, l'ennemi reparut devant les passes, et nous restâmes encore un mois sur la rade de Lorient.

Un matin enfin, le 8 mars 1812, les sémaphores signalèrent qu'un des quatre vaisseaux de la croisière anglaise qui se tenait habituellement mouillée sous l'île d'Yédik, à l'entrée de la baie de Quiberon, venait de se jeter à la côte. Cet événement, qui nous donnait sur l'ennemi la supériorité du nombre, concordait avec une marée favorable. Après une longue indécision, l'amiral se décida

enfin à faire le signal de mettre sous voiles. Je pensais qu'une fois hors des passes nous allions nous mettre à la poursuite de l'ennemi et profiter d'une si belle occasion de l'anéantir : il n'en fut rien. J'hésite aujourd'hui à blâmer une prudence dont je ne pouvais apprécier qu'imparfaitement les motifs; mais en 1811 je ne me cachais pas pour gémir d'une tactique qui paralysait l'ardeur de nos braves équipages, et qui faisait presqu'un devoir de la timidité à des gens dont la première vertu est d'être téméraires.

Aussitôt que l'escadre française, composée de quatre vaisseaux et de deux corvettes, fut réunie dans le canal de l'île de Groix, elle serra le vent pour se diriger sur le port de Brest. Je ne tardai pas à m'apercevoir que le *Marengo* avait un grand désavantage sur ses compagnons. Non-seulement il marchait beaucoup moins bien qu'eux, mais il dérivait infiniment plus et gouvernait mal. Le 10 mars, nous avions dépassé la baie d'Audierne; le vent, qui soufflait du nord-est, était contraire pour gagner la rade de Brest, distante encore d'une quinzaine de lieues. L'escadre continuait à gouverner ainsi au large d'Ouessant. A neuf heures du matin, une voile fut signalée derrière nous. C'était la frégate anglaise la *Diana*, qui nous observait. Vers trois heures de l'après-midi, cette frégate fut rejointe par le vaisseau de 74 le *Pompée*. Ces deux bâtimens étant sous le vent, nous pouvions à notre gré les attaquer ou les éviter. Nous prîmes le dernier parti : il faut dire que presque en même temps deux autres voiles se montraient à l'horizon, mais cette fois du côté du vent. Ces deux voiles étaient les vaisseaux de 74 le *Poitiers* et le *Tremendous*. Ils ne nous eurent pas plutôt aperçus qu'ils laissèrent arriver sur nous, et, malgré l'impossibilité où se fussent trouvés la *Diana* et le *Pompée* de les secourir, ils s'attachèrent obstinément à nos pas. Je veux croire, pour l'honneur de notre amiral, qu'il était lié par ses instructions, puisqu'il ne fit rien pour mettre un terme à cette imprudente poursuite. Peut-être craignit-il, s'il attendait ces deux vaisseaux ou s'il se portait à leur rencontre, de donner l'éveil à quelque autre escadre anglaise, car l'ennemi était alors partout, et, où il n'était pas, notre imagination frappée croyait encore le voir. La nuit vint cacher cette manœuvre de son manteau et nous dérober à la vue des deux persévérans limiers qui ne voulaient point abandonner nos traces. Le 11, au point du jour, nous les apercevions encore, mais vers deux heures de l'après-midi une brume épaisse enveloppa l'horizon et obligea le *Tremendous* et le *Poitiers* à lever la chasse. Du reste, si je m'exprimai à cette époque avec une certaine vivacité sur cette humiliante retraite de quatre vaisseaux français devant deux vaisseaux ennemis, je dois, pour être juste aujourd'hui, ajouter que la croisière anglaise de Lorient avait reconnu notre absence de ce port le lendemain même de notre dé-

part, qu'elle s'était mise sans perdre un instant à notre recherche, et que le 11 au soir trois de ses vaisseaux, le *Tonnant*, le *Bulwark* et le *Colossus*, venaient se joindre au *Pompée*, au *Poitiers* et au *Tremendous*. Une résolution plus hardie eût donc pu nous entraîner dans un combat inégal, et c'est ce que, sous aucun prétexte, n'avait autorisé le ministre.

Notre amiral avait fait plusieurs croisières heureuses dans sa vie; il avait acquis ainsi la réputation, non pas d'un grand homme de guerre, mais d'un homme de mer fort habile. Nul mieux que lui, disait-on, ne savait se rendre invisible. Je faisais peu de cas de ses talens, mais c'était peut-être défaut de sympathie de ma part. Toujours est-il que pour entrer à Brest il prit un moyen fort adroit, dont personne, ce semble, ne s'était avisé avant lui. Il alla, dès qu'il fut délivré de la poursuite du *Poitiers* et du *Tremendous*, s'établir en croisière sur le parallèle des cinq *grosses têtes*. Ces prétendues roches, placées à l'ouvert du golfe de Gascogne, étaient autrefois la terreur des navigateurs. On les a depuis quelques années effacées de nos cartes, car aucun document certain n'en a pu prouver l'existence, et il est fort probable que le premier capitaine qui les a signalées aura pris quelque glace flottante ou quelque carcasse de navire abandonné pour des roches; mais en 1812 il n'y avait pas de marin qui n'évitât soigneusement de se mettre en position de les rencontrer. Il en résulta que nous pûmes attendre fort tranquillement dans ces parages qu'un coup de vent de sud-ouest éloignât des côtes de Bretagne les vaisseaux qui sans doute nous y attendaient et nous permît de faire route vers le port. Cependant, si nous adoptâmes le meilleur parti pour notre sécurité, nous nous privâmes aussi de l'avantage de rendre notre sortie fructueuse. Nous ne capturâmes que quelques navires de commerce de peu de valeur que nous détruisîmes à l'instant.

Pendant dix ou douze jours, l'escadre resta à la cape sous la misaine, avec de gros vents de nord-est et une mer très dure. Les vents passèrent enfin au sud-ouest grand frais. Nous en profitâmes pour nous diriger sur le port de Brest. Le temps était fort brumeux : depuis plusieurs jours, nous n'avions pu obtenir de latitude ; nous n'avions pour nous guider dans notre atterrage d'autres indications que celles de la sonde, indications toujours fort incertaines. Toutefois la diminution du fond et le changement de couleur de l'eau témoignaient que nous étions peu éloignés des côtes de Bretagne. En effet, le 29 mars 1812, vers les dix heures du matin, celui de nos vaisseaux qui marchait en tête signala devant nous les rochers de Penmarch. Peu après, nous aperçûmes nous-mêmes du pont du *Marengo* toutes les plages qui forment le fond de la baie d'Audierne. Dans cette position, nous pouvions craindre que, si le vent

passait au nord-ouest, nous fussions trop affalés pour nous relever de la côte. La mer n'était pas très grosse, mais le vent soufflait avec une violence extrême. Les vaisseaux naviguaient sur deux colonnes. Les corvettes avaient été détachées en avant : elles cherchaient à découvrir le bec du Raz, une des pointes extrêmes du Finistère, qui forme avec la petite île de Sein un des trois passages par lesquels on arrive au goulet de la rade de Brest.

Dès que le cap eut été reconnu par les corvettes, nous vînmes au vent pour le laisser sur notre droite. Toutes ces manœuvres ne se firent pas avec le calme que je mets à les raconter : il régnait encore une grande indécision sur notre position réelle, et la moindre erreur nous conduisait à une perte certaine. Je marchais par le travers du *Borée*, m'en tenant à une centaine de mètres à peu près du côté du vent, lorsque, par un mouvement d'une brusquerie tout à fait imprévue, ce vaisseau vint mettre son beaupré dans mes grands haubans. La manœuvre que je dus faire pour éviter un affreux abordage me priva de mon grand hunier, qui fut déchiré et emporté en lambeaux par le vent. Une pareille avarie dans une position aussi critique pouvait avoir les suites les plus funestes. Mon vaillant équipage montra heureusement dans cette circonstance ce qu'il savait faire. En moins d'une demi-heure, un nouveau hunier fut en vergues, et le *Marengo* prenait son poste dans la ligne de bataille que l'amiral venait de donner l'ordre de former. Nous étions le vaisseau de queue ou serre-file de cette ligne. Le serre-file d'une ligne est toujours plus compromis que les autres vaisseaux, et c'est lui qui mérite par-dessus tout la sollicitude d'un habile amiral. Les vaisseaux de tête franchissent sans le moindre risque bien des obstacles insurmontables pour la queue de la ligne, car l'effet des courans et de la dérive la porte insensiblement sous le vent. Le serre-file devrait donc être un des meilleurs vaisseaux de l'armée. Le *Marengo* était de beaucoup le pire. L'amiral, monté sur un magnifique navire qui marchait et évoluait mieux que la plus légère des frégates, s'avançait fièrement en tête de son escadre sans se préoccuper de ce qui se passait derrière lui; mais moi, qui jugeais bien les dangers de ma position, j'étais loin d'être sans inquiétude. J'avais demandé par signal liberté de manœuvre : on me répondit de rester à mon poste. Pour m'y maintenir, j'étais obligé de porter beaucoup plus de voiles que les autres vaisseaux. A mesure que nous approchions de l'entrée du Raz, la mer devenait affreuse. Notre gaillard d'avant tout entier se plongeait dans la lame. A chaque instant, je m'attendais à voir tomber la mâture. Plusieurs haubans s'étaient déjà rompus. S'il y avait eu un espace suffisant entre le vaisseau et la terre pour exécuter cette évolution, je n'aurais pas hésité à virer vent arrière et à me porter au large, aimant encore

mieux enfreindre les ordres de l'amiral que de périr. Engagés comme nous l'étions, il fallait continuer à courir sous les mêmes amures et se résigner à toutes les chances du plus terrible naufrage. L'amiral finit cependant par s'apercevoir des périls de notre situation : il laissa *chaque capitaine libre de sa manœuvre pour la sûreté de son bâtiment.* Cette tardive décision en effet ne pouvait plus rien pour le *Marengo.* La route nous portait sous le vent de *la Vieille*, la dernière des roches qui prolongent la pointe du Raz. Nous n'avions d'espoir que dans l'influence du courant qui tourbillonne autour de cet écueil, et qui pouvait miraculeusement nous le faire doubler. Ce fut alors que je pus apprécier toute la valeur de mon excellent équipage. Le silence le plus profond régnait à bord; on n'entendit pas un cri, on ne vit pas un signe de faiblesse. Chacun, attentif aux ordres que je donnais, ne songeait qu'à les exécuter. S'il y eut en ce moment quelque symptôme de crainte, ce ne fut que parmi nos prisonniers. Comme je l'avais prévu, le courant, quand nous nous fûmes rapprochés de la Vieille, nous soutint un peu contre l'effort du vent. Nous parvînmes à doubler ce danger, sur lequel la mer déferlait avec une incroyable furie; mais nous en passâmes à peine à quelques brasses. Ainsi se vérifia pour nous ce vieux proverbe recueilli par le vice-amiral Thévenard : *Qui a passé le Raz sans malheur ne l'a pas passé sans peur.*

Les vents se maintinrent au sud-ouest grand frais; la croisière ennemie avait dû prendre le large. L'escadre se dirigea donc sur le goulet de Brest, et le soir même, avant que la nuit fût close, elle jetait l'ancre sur la rade, à côté du vaisseau le *Nestor,* le seul vaisseau qui, avec quelques frégates, fût mouillé en ce moment devant le premier port de l'empire. L'arrivée de notre division fut un grand événement pour ce port, condamné depuis plusieurs années à la solitude. La population de Brest n'a point d'autre industrie que le service de l'état; c'est pour ainsi dire son unique moyen d'existence. Aussi l'absence de nos forces navales était-elle pour cette ville une calamité véritable : une profonde misère en était la conséquence naturelle. Pendant que, grâce aux efforts d'un gouvernement qui réparait magnifiquement ses fautes, nous comptions à la fin de 1811 près de soixante vaisseaux armés, dix-huit dans l'Escaut, sept au Texel, deux à Cherbourg, quatre à Lorient, trois à Rochefort, dix-sept ou dix-huit à Toulon, cinq ou six à Gênes, à Venise et à Naples, la ville de Brest restait veuve de ses escadres et ne voyait plus d'autres bâtimens que ceux mêmes qui sortaient de sa rade. Notre arrivée fut donc saluée par une joie unanime et nous valut le plus cordial accueil. Pour moi, j'allais retrouver ma famille. Les fonctions de mon père l'avaient fixé à Brest, et cette ville si bonne, si patriotique, si hospitalière, est restée depuis lors ma pa-

trie adoptive. Ma femme, partie de Lorient le lendemain même de notre départ, était venue m'y attendre. Je lui avais donné l'espoir que l'escadre y arriverait avant elle. Vingt jours s'étaient écoulés, et l'on n'avait encore aucune nouvelle de nos vaisseaux. Nous pouvions aussi bien être sur le chemin de Portsmouth ou de Plymouth que sur celui de Brest. Qu'on juge des inquiétudes d'une jeune femme séparée dans de telles circonstances de son mari; mais les peines passées ne sont heureusement qu'un songe, et lorsqu'un canot du port l'amena le long du *Marengo*, ma pauvre femme oublia bien vite ce trop véridique dicton, qui devait prendre naissance sous le ciel mélancolique de la Bretagne : *Femme de marin, femme de chagrin!*

III.

On a souvent reproché aux marins français l'absence de discipline. Ce reproche est-il bien fondé? Sans doute une révolution qui avait passé le niveau sur toutes les têtes ne pouvait manquer de relâcher pendant quelque temps les liens de la subordination dans la marine aussi bien que dans l'armée; mais lorsque l'édifice social se fut raffermi, le salutaire principe de l'obéissance passive ne fut plus que bien rarement méconnu dans nos rangs. On le vit respecté dans notre escadre alors même que le chef semblait s'aliéner à plaisir l'estime et l'affection de ses subordonnés. Pendant près de deux ans, j'ai été témoin des plus déplorables scènes; je n'ai jamais été témoin d'un acte sérieux d'indiscipline. Les plaintes trop fondées auxquelles donnait lieu un caractère violent et fantasque, dont la bizarrerie touchait presque à l'extravagance, finirent par arriver jusqu'aux oreilles de l'empereur. Le ministre Decrès reçut l'ordre de chercher un autre commandant pour l'escadre de Brest : il fit choix d'un des officiers qui venaient de s'illustrer dans les mers de l'Inde, et cet honneur, décerné à une glorieuse carrière, fut un plus grand service rendu à la discipline que ne l'eussent été tous les lits de justice ministériels et tous les conseils de guerre. Le commandement de l'escadre m'avait été remis par l'amiral tombé en disgrâce, plus soucieux d'aller se justifier que d'attendre son successeur. J'avais quelques titres peut-être à conserver cette position, qui n'eût été, avec le grade d'officier-général, que le juste prix de mes services : j'aurais pu invoquer sans crainte à cet égard le témoignage de tous mes camarades; mais, je puis l'affirmer, aucune amertume ne se mêla à mes regrets. Je me sentis heureux de me trouver sous les ordres d'un chef dont la loyauté m'était depuis longtemps connue, et qui devait, dans le cours de son commandement, m'en donner à diverses reprises les plus honorables preuves.

Si pendant de longues années on avait négligé d'exercer nos équipages, il faut convenir que depuis 1810 c'était un système entièrement contraire qui avait prévalu. Jamais on n'avait déployé plus d'activité que notre nouvel amiral. Nos marins, qui l'adoraient, l'avaient surnommé *Tourmentin*. Nous manœuvrions du matin jusqu'au soir. Chaque jour, on changeait ou les vergues ou les voiles; on dépassait les mâts de hune, et on les repassait aussitôt; puis à l'instant même on appareillait, poussant quelquefois une bordée jusqu'en dehors de la baie de Bertheaume. On en était venu à ne plus tenir compte ni du vent, ni du courant. Rien n'était, disait-on, impossible en marine. Tous les vaisseaux partaient à la fois, comme une volée de perdreaux, sans laisser à ceux qui étaient mouillés le plus en dehors le temps de faire place aux autres; tous revenaient prendre leurs amarres avec un aplomb magistral. Les Anglais, à coup sûr, n'auraient pas mieux fait, et je doute que nos beaux vaisseaux d'aujourd'hui eussent pu nous primer. C'était un spectacle réjouissant pour l'œil d'un chef, et il y avait là de quoi le pénétrer de confiance. Du reste, s'il fut jamais un homme d'honneur et de résolution, c'était bien celui-là. Il avait la franchise et la candeur antiques. Bref, concis, sans emphase, il rêvait secrètement au moyen d'employer d'une manière utile au service de son pays cette escadre qu'il avait mis tous ses soins à former.

Au sud de la presqu'île qui ferme la rade de Brest s'ouvre une autre baie bien plus vaste, mais moins sûre, où les vaisseaux de la croisière anglaise étaient venus s'établir avec une singulière audace. Cette baie est la baie de Douarnenez. Les Anglais y calaient leurs mâts de hune, y réparaient leurs gréemens, calfataient leurs navires, montraient en un mot une telle confiance dans notre longanimité, que je crus devoir entretenir l'amiral des facilités qu'ils nous offraient pour les attaquer. Plein d'ardeur pour la gloire de son arme, l'amiral saisit avec empressement cette pensée. Il réunit en conseil de guerre tous ses capitaines, et leur exposa brièvement son projet. De la tour de Crozon, on dominait la baie de Douarnenez, dont on était tout au plus à une demi-lieue. On voyait les vaisseaux ennemis à l'ancre, et on pouvait suivre tous leurs mouvemens. Il était donc facile de les faire repentir de leur insolente sécurité. Il suffisait pour cela d'appareiller au milieu de la nuit de manière à se trouver à l'entrée de la baie de Douarnenez avant le point du jour. En profitant d'un vent qui s'opposât à la sortie de l'ennemi, on l'obligerait d'accepter le combat sur nos côtes, en vue de nos clochers. Quel motif d'enthousiasme pour nos équipages! L'ennemi, surpris probablement, se défendrait mal; mais, en admettant même qu'il nous fît acheter chèrement le succès, la proximité de notre premier port militaire nous garantissait un refuge

assuré et des secours de tout genre. Si l'amiral eut un tort dans cette circonstance, ce fut de consulter ses capitaines. Des gens que l'on consulte, même parmi les plus braves, font toujours des objections, ne fût-ce que pour mettre leur responsabilité à couvert. Mon sentiment à moi ne pouvait être douteux : « je répondais à l'amiral non-seulement de mon vaisseau, mais du vaisseau anglais que j'aurais par mon travers. » Ce n'était point là, je voudrais bien qu'on en fût convaincu, le langage d'un fanfaron; c'était le cri de l'honneur blessé, protestant contre une longue humiliation dont le terme me semblait enfin arrivé. Notre organisation sous tous les rapports était excellente. Il y avait tel vaisseau parmi nous qui n'eût rien envié, pour les exercices militaires, pour les dispositions les plus minutieuses qui précèdent le combat, aux meilleurs bâtimens de nos jours. D'ailleurs, pour se bien battre, il ne faut pas tant de finesse et de subtilité qu'on le pense, et quoique j'aie le plus grand respect pour les gens habiles, je crois encore que dans la guerre les plus habiles seront souvent les plus audacieux, car seuls ils conserveront toute leur clairvoyance et tout leur sang-froid à l'approche du danger. Je suis donc convaincu que si notre intrépide amiral, qui avait habitué son escadre à mettre sous voiles à toute heure, n'eût dit son secret à personne et eût fait une belle nuit le signal d'appareiller, s'il nous eût conduits ainsi à l'entrée de la baie de Douarnenez en ordonnant simplement le branle-bas de combat, la présence de l'ennemi et le courage français eussent fait le reste. Il n'y avait point là de manœuvres savantes à exécuter; il ne s'agissait que d'attaquer des vaisseaux à l'ancre, de les attaquer à l'improviste et dans la situation la plus défavorable où des bâtimens puissent se trouver. Quoi qu'il en soit, à partir de cette délibération, les Anglais agirent comme des gens informés secrètement de nos projets. Ils se tinrent plus fréquemment sous voiles : lorsqu'à de rares intervalles ils se hasardèrent encore à jeter l'ancre, ce ne fut plus qu'à l'entrée de la baie et dans une position qui indiquait qu'ils étaient sur leurs gardes et prêts à appareiller à la première alarme. Cette belle occasion de rendre à notre pavillon quelque lustre se trouva donc manquée, et notre amiral ne s'en consola jamais. Qu'importait cependant cette déception nouvelle, si déjà nous en étions venus à considérer comme heureuse la chance qui nous ferait rencontrer les Anglais à forces égales ou avec de faibles avantages? Notre nouvelle marine était l'œuvre de quatre ou cinq années. Si le destin lui en accordait quatre ou cinq autres, elle cesserait d'être une arme secondaire; elle redeviendrait ce qu'elle était au temps de Louis XVI, la véritable épée de la France.

Déjà cependant l'empire était entré dans sa période décroissante. A la campagne de Saxe allait succéder la campagne de France. Nous

ne combattions plus pour conserver nos conquêtes, nous luttions pour repousser l'ennemi du sol natal. Au milieu de ces désastreux événemens, le ministre de la marine me fit annoncer son intention de me proposer à l'empereur pour le grade de contre-amiral. Afin de me prouver sa bonne volonté, il me confia une mission qui avait été destinée à un officier-général. Après avoir fait entrer dans le port le vaisseau le *Marengo*, qui avait besoin de grandes réparations, je devais aller inspecter les bâtimens de flottille des arrondissemens de Brest et de Lorient pour y rechercher les marins capables d'être incorporés dans nos équipages de haut-bord. Je partis sur-le-champ, et je visitai ainsi tous les ports des côtes de Bretagne. Le résultat de cette inspection ne fut pas sans quelque importance. Sept cents hommes furent immédiatement dirigés sur le port de Brest : nos ressources en marins n'étaient pas tellement épuisées qu'on aurait pu le croire; mais les convoyeurs et les stationnaires, multipliés à l'infini, absorbaient nos meilleurs matelots. Ces bâtimens n'avaient pour équipages que des hommes d'élite, et leur effectif était toujours supérieur au chiffre réglementaire, tant il est vrai que sans une bonne administration les richesses en hommes aussi bien qu'en matériel se gaspillent! Le ministre voulut bien lire avec quelque intérêt le rapport que je lui envoyai au retour de ma mission. Il m'en fit adresser ses félicitations, et j'avais l'espoir qu'il réaliserait bientôt sa promesse. Malheureusement les événemens ne lui en laissèrent pas le temps, et ce ne fut point sous l'empire que j'obtins le grade de contre-amiral. Ces désappointemens successifs n'avaient pourtant ni affaibli mon zèle, ni même ébranlé mon dévouement. Quel était le militaire qui n'était pas dévoué à cette époque? Il faut un fanatisme quelconque à l'homme de guerre; le nôtre n'était pas le sentiment religieux des anciens chevaliers, c'était l'attachement passionné du soldat pour son général. Nous n'aurions même pas compris la distinction qu'on eût voulu faire entre les intérêts de la France et ceux du grand capitaine qui la gouvernait.

L'escadre de Brest cependant demeurait inactive; quelques frégates seulement avaient été envoyées en croisière, et avaient réussi à tromper, à force d'audace, la vigilance des bâtimens qui faisaient le blocus. Quelques-unes de ces frégates succombèrent après de glorieux combats; d'autres parvinrent à rentrer dans nos ports, après avoir capturé et brûlé un grand nombre de navires de commerce. Ce fut le suprême effort de notre marine. Bientôt nous vîmes arriver à Brest d'énormes convois de prisonniers, qu'on faisait refluer de l'intérieur de la France sur la Bretagne, afin de les empêcher de retomber entre les mains des armées ennemies. Le bruit

d'étonnans succès arrivait avec eux. On disait que Napoléon avait repris l'offensive, que les alliés étaient coupés des routes de l'Allemagne, que ces armées innombrables, qui nous avaient envahis, allaient repasser la frontière. On était habitué à attendre des prodiges d'une fortune qui devait être en effet jusqu'au bout prodigieuse; mais bientôt les communications avec la capitale se trouvèrent interrompues, et une sinistre nouvelle circula parmi nous : Paris était au pouvoir de l'ennemi! A ce cri, toute la marine se leva en masse. Les officiers présens au port de Brest se rassemblèrent, et vinrent m'offrir de prendre le commandement des équipages de haut-bord, équipages dont la réunion pouvait composer un corps de plus de sept mille hommes. Avec ces soldats d'élite et complétement dévoués, nous marcherions au secours de Paris.

Ce témoignage si flatteur d'une confiance que jamais l'intrigue n'a pu surprendre me toucha plus que toutes les distinctions qui auraient pu m'être accordées. Il est doux, quoi qu'on en puisse dire, d'être populaire, et c'est le dépit de ne point l'être qui pousse tant de gens à ravaler ce genre de succès. Néanmoins le sentiment de la hiérarchie militaire ne m'a jamais abandonné. Je remerciai mes camarades, avec une émotion profonde, de l'honneur qu'ils avaient voulu me réserver; mais je crus devoir leur faire remarquer qu'ils avaient dans l'amiral placé à la tête de l'escadre un chef bien plus que moi digne de les conduire, et sous les ordres duquel je serais le premier à me ranger. J'allais prévenir le préfet maritime de leur démarche. Si le préfet et l'amiral, après s'être concertés, ne s'opposaient ni l'un ni l'autre à ce projet, j'étais prêt à partir immédiatement. — La réponse du préfet fut très bienveillante. Après avoir loué ma réserve, il entra dans des considérations dont il était impossible de méconnaître la sagesse. Le port de Brest était le premier port de France et le plus riche de nos arsenaux. Il serait imprudent de le priver de ses défenseurs naturels, surtout lorsqu'une escadre anglaise se trouvait en position de forcer l'entrée de la rade. D'ailleurs, ajouta-t-il, le départ des équipages de haut-bord était sans but. Un gouvernement provisoire venait de s'établir à Paris, et il fallait, avant de rien entreprendre, attendre ses ordres.

Une paix onéreuse termina une longue série de triomphes suivis d'incroyables revers. Les officiers de la marine impériale furent mis au nombre des vaincus, et les meilleurs furent traités comme tels. Leur cœur, il faut bien le dire, n'était pas avec le régime nouveau. Ceux mêmes qui, comme moi et quelques-uns de mes camarades, devinrent plus tard l'objet des plus bienveillantes faveurs de la part de la restauration ne purent jamais étouffer ni dissimuler complétement leurs regrets. Entre eux et les Bourbons ce fut jus-

qu'au dernier jour l'alliance d'Andromaque et de Pyrrhus. La restauration aimait la marine cependant, et on a pu reprocher à l'empire d'avoir traité la nôtre sans sympathies et sans ménagemens; mais ceci n'était vrai que du commencement de l'empire, car la date de nos derniers désastres se confond avec la renaissance de notre marine. C'est lorsque tout semblait désespéré qu'une saine politique fit sortir un nouvel édifice des cendres de l'ancien. Je ne crois pas, je le répète, qu'on eût pu mieux faire que l'empereur le jour où il cessa d'employer la marine comme un rouage secondaire de ses projets. A partir de ce moment, il avait préparé lentement et avec patience l'avenir. Il n'avait plus voulu de luttes inégales, mais il n'avait pas renoncé à nous placer un jour au niveau de l'ennemi. Il faut lui savoir gré de cette ambition : je suis loin de la classer au nombre des illusions dans lesquelles s'est égaré son génie; ce serait une illusion d'ailleurs, que je la préférerais à celle qui se complaît à nous mettre en présence d'un ennemi dont les forces seraient le double ou le triple des nôtres. Les Anglais sont les descendans de ces rudes champions contre lesquels combattait Beaumanoir. Pour les vaincre, il fallait nous rendre le combat des trente. Je ne prétends certes pas qu'à défaut d'une marine aussi considérable que celle de l'ennemi, rien ne soit possible, mais je déclare mauvaise toute stratégie qui aboutit à mettre contre soi l'avantage du nombre. Avec moins de vaisseaux que l'ennemi, il faut, sur un point donné, savoir se trouver le plus fort. Des navires plus rapides, des armemens plus prompts, des concentrations habilement ménagées peuvent amener ce résultat. Je dis qu'avant tout on y doit tendre. Pour créer une marine, il faut donc savoir à l'avance l'emploi qu'on en veut faire, les mers dans lesquelles on la destine à opérer, les combinaisons auxquelles on lui réserve de prendre part. Ce n'est pas seulement de l'administration, c'est de la politique. Dieu me préserve de m'étendre davantage sur un pareil sujet! Ce ne serait ni d'un bon citoyen, ni d'un officier pénétré des sages exigences de la discipline. De semblables questions ne sont pas faites pour la publicité. Je serais, en tout cas, le dernier à vouloir les offrir en aliment aux passions populaires, car nul n'apprécie plus que moi les bienfaits de l'alliance anglaise et n'en désire plus sincèrement la perpétuité. Seulement je voudrais, — ce vœu doit m'être permis, — qu'une si grande alliance, fondée sur la sympathie mutuelle et sur les intérêts communs des deux peuples, ne pût jamais se rompre sans que cette rupture fût autant à craindre pour l'Angleterre que pour la France.

E. Jurien de La Gravière.

LE

ROMAN INTIME

DE LA LITTÉRATURE RÉALISTE

Fanny, étude, par Ernest Feydeau, 1 vol. in-12; Paris, Amyot, 1858.

« Il n'y a pas de livre sans importance, » nous disait un jour un des esprits les plus délicats de ce temps-ci. Je me permettrai de modifier légèrement cette assertion, un peu trop absolue. Je sais, hélas! par expérience, et pour en avoir lu quelques centaines, qu'il existe beaucoup de livres inutiles, qui eussent dû rester plongés dans les limbes d'où ils sont sortis pour l'ennui du public et le châtiment des critiques. En revanche, on peut avancer hardiment qu'il n'y a pas de succès sans importance. Songez à tout ce que renferme ce mot magique : le succès! Un succès, légitime ou non, aura des conséquences bienfaisantes ou funestes, mais toujours sérieuses. S'il est légitime et durable, son influence modifiera forcément la manière de penser et de sentir des contemporains; ce sera l'apparition soudaine d'une source nouvelle de sentiment, ce sera l'arrêt de mort d'un vieux système poétique, ce sera le premier ébranlement d'une institution malfaisante. S'il est illégitime et qu'il ne soit pas né viable, il n'en mérite pas moins l'attention; son influence alors gagnera en intensité ce qu'elle perdra en longévité, l'action qu'il exercera sera peut-être plus directe et plus immédiate. Enfin, dernière considération, un succès est toujours un signe du temps : le livre qui l'obtient peut être bon ou mauvais, cela importe assez peu;

mais le public qui le fait, qui le subit, est toujours intéressant, et importe souvent beaucoup plus que le livre. Le succès, c'est la pierre de touche des esprits, et, qu'on nous passe cette expression, c'est le thermomètre des cœurs; il indique, à ne pas s'y tromper, les dispositions présentes des âmes contemporaines, l'état de la santé morale publique; il révèle la présence des polypes cachés, des infections contagieuses, des chancres rongeurs. Grâce à lui, on connaît la transformation la plus récente de cette maladie compliquée, dont les philosophes ont cherché vainement l'origine et le principe, qui s'appelle le mal moral. Il ne faut donc jamais laisser passer un succès sans l'arrêter au passage, car il porte toujours avec lui un enseignement, quel qu'il soit, et il est toujours curieux, même lorsqu'il est désespérant.

Le roman de *Fanny* est un succès; des préfaces sournoisement élogieuses le disent, et M. Ernest Feydeau le constate glorieusement dans une certaine dédicace où il offre son livre comme un gage *durable* de son amitié. *Exegi monumentum ære perennius.* Plus ambitieux pour M. Feydeau que lui-même, nous souhaitons l'éternité à ses amitiés et un prompt oubli à son livre. L'enthousiasme a gagné jusqu'à l'éditeur, qui, dans des prospectus lyriques, proclame que *Fanny* est un de ces livres qui laissent une *trace,* un *conseil,* un *souvenir.* — Si parmi les lecteurs il est quelques malheureux sur lesquels ce roman ait laissé une trace, qu'ils prennent un fer rouge et qu'ils cautérisent vivement la plaie. — Ces prospectus lyriques sont d'ailleurs un chant de triomphe en même temps qu'un cantique de louanges, car les éditions se succèdent de mois en mois; le public tout entier, sans acception d'âge ni de sexe, a lu le livre avec empressement et curiosité.

Une chose me frappe cependant, c'est le caractère tout à fait excentrique et inusité qu'a revêtu ce succès. On lit *Fanny* avec empressement sans doute, mais on en cause avec un entraînement modéré. C'est un succès muet. Ce livre est caché, nous dit-on, sous toutes les toilettes, mais je suppose qu'on le trouve rarement dessus. Toutes les femmes l'ont lu certainement, et pourtant je doute que, dans les maisons où la folie n'est pas encore entrée, elles le laissent traîner sur les canapés et sur les tables. Je présume même que plus d'une fois on l'a dissimulé vivement à l'entrée de certains visiteurs, et qu'on a nié avec une vertueuse hypocrisie avoir commis cette lecture. On nous cite à ce propos un petit trait de mœurs tout à fait significatif, qui est trop joli pour être faux, et qui éclairera peut-être M. Feydeau sur la nature de son succès : il s'agit des précautions qu'emploient pour acheter ce roman les belles dames qui n'ont pas osé l'emprunter, ni même prier quelque complaisante

personne de leur connaissance de le leur procurer. Elles passent comme des ombres furtives devant les boutiques des boulevards, entrent d'un pas discret, et, s'adressant au libraire en baissant la voix, comme pour communiquer un mystère, et avec hésitation, comme pour demander le secret : « S'il vous plaît, monsieur, je voudrais le *nouveau roman qui fait du bruit.* — Quel est le titre du roman, madame? — Je ne sais trop; l'auteur est un monsieur Fey... Fey... — Feydeau; alors c'est *Fanny* que vous demandez, madame. » Et, après avoir ainsi préservé leur pudeur tout en satisfaisant leur désir, elles sortent aussi discrètement qu'elles sont entrées, en emportant la précieuse denrée qu'elles n'osaient nommer par candeur. Ce livre, demandé avec mystère, est lu aussi avec mystère; on le dévore, on en parle peu, excepté dans l'intimité à deux, et entre personnes du même âge. Ce qui est plus curieux encore, c'est que, pour une raison ou pour une autre, le sexe fort et cynique imite quelque chose de cette réserve féminine : je n'ai encore rencontré personne ayant sur ce livre une opinion nette et catégorique. C'est un succès qui, contrairement aux règles habituelles, ne soulève aucune controverse : on hésite à se prononcer, on loue avec tiédeur, on blâme avec indifférence. Les jeunes gens avoueraient, s'ils l'osaient, que le livre les a ennuyés, mais le succès leur impose silence; les hommes faits sourient de la situation invraisemblable dans laquelle le romancier a placé ses personnages, et, ne comprenant pas qu'il a voulu prendre cette situation très au sérieux, disent que le sujet est manqué, parce qu'il pouvait fournir des scènes très comiques, et que l'auteur a préféré prendre le ton larmoyant. Quant aux gens lettrés, ils ont cette fois complétement abdiqué. Ne leur demandez pas si le livre est bon ou mauvais, ils n'en savent rien. On dirait que la confusion morale, le mélange de sentimens faux et vrais qui remplit le roman, a saturé leur cerveau de ses vapeurs et obscurci leur jugement. Timidement, si vous leur demandez une opinion, ils répondront : « Oui, ce n'est point mal, » ou : « Je trouve cela bien grossier. » Ils s'expriment avec modération et hésitation, comme s'ils avaient peur de blesser en vous quelque sentiment moral s'ils louent trop fort, de passer pour des sots s'ils blâment ouvertement. En vérité, je n'ai entendu exprimer une opinion franche et tranchée que par une bonne femme dont l'industrie consiste à mettre en circulation le poison des romans modernes. « On a beaucoup crié contre *Madame Bovary*. Sans doute *Madame Bovary* contient des peintures un peu crues, un peu cyniques; mais enfin ce n'est pas un livre immoral, tandis que *Fanny*, monsieur, *Fanny* est un livre indécent. » L'opinion de cette innocente Locuste est peut-être un peu sévère, je n'hésite cependant pas à la citer, car elle me semble se rappro-

cher beaucoup plus de la vérité que toutes les appréciations timides du public littéraire.

Le jugement de cette honnête femme étonnera certainement l'auteur, car son intention, en écrivant *Fanny*, a été précisément de faire un acte de haute moralité. Il a voulu montrer les douleurs de l'adultère, les conséquences horribles qu'il entraîne après lui, et dans son indignation résolue, ne se contentant pas des châtimens connus, il a voulu infliger à ce crime une punition d'un genre tout nouveau. M. Feydeau a voulu remplir un rôle de justicier, son éditeur l'affirme, et lui-même, pour lever tous les doutes du lecteur à cet égard, a commencé par placer son livre sous la protection de la morale divine et par invoquer l'autorité des saintes Écritures. Ce livre, surprenant à tant de titres, s'ouvre par deux surprenantes épigraphes. La première est tirée de saint Matthieu : « En vérité, je vous dis que vous ne sortirez pas de là que vous n'ayez payé jusqu'à la dernière obole. » Vraiment! jusqu'à la dernière obole! C'est bien cher. La seconde épigraphe est tirée de l'Ecclésiaste : « Celui qui creuse une fosse y tombera, et celui qui renverse une clôture sera mordu par un serpent. » Traduction vulgaire : « Qui s'y frotte s'y piquera. »

Quoi qu'il en soit, ces épigraphes nous annoncent que M. Feydeau a pris sa thèse au sérieux, que le livre qu'il nous offre n'a rien de badin ni de léger. Si donc il fait décrire par le héros de son histoire les plaisirs qu'il éprouve avec trop de complaisance, c'est pour mieux faire comprendre combien la privation de ces plaisirs ajoutera à son châtiment. Les scènes de bonheur licencieux n'abondent que pour mieux faire saisir l'étendue et la profondeur de ce châtiment. Il faut donc nous attendre à du tragique, si les épigraphes ne sont pas menteuses. Quel enfer dantesque, quelle géhenne biblique, quels limbes swédenborgiens allons-nous contempler? — Les châtimens ordinaires de l'adultère, avons-nous dit, n'ont pas suffi à M. Feydeau, et Dieu sait pourtant qu'ils sont assez variés et assez redoutables. On peut avoir affaire à un mari peu commode qui vous fera payer vos plaisirs volés avec trois pouces de fer bien affilé, ou en logeant un peu de plomb dans votre trop ardent cerveau; on peut avoir à répondre de sa conduite devant un tribunal qui, en vertu de lois peu romanesques, vous infligera une prison ridicule, et il est des châtimens beaucoup moins doux encore. Grâces à vous, la femme que vous avez compromise portera peut-être toute sa vie le poids de sa faute. Assassin involontaire, peut-être briserez-vous le cœur de l'homme que vous avez outragé. Enfin, vous qui n'avez cherché qu'un plaisir égoïste, vous pouvez vous trouver chargé pour toute la vie d'une femme qui n'est pas la vôtre et qui vous suivra par-

tout comme une vivante malédiction. Tous ces châtimens sont assez redoutables, mais ne suffisent pas à apaiser la Némésis insatiable de M. Feydeau. Quel supplice nouveau a-t-il donc inventé, grands dieux! pour détourner ses contemporains de toute tentation adultère, puisqu'il n'a eu recours ni au coup de pistolet, ni aux pénalités légales, ni aux tortures d'un cœur brisé, ni au déshonneur public, ni aux remords? M. Feydeau nous présente un adultère accompli dans les meilleures conditions : la sécurité des deux amans est complète, et c'est de cette sécurité même que naîtra leur châtiment. L'amant s'irritera de ce bonheur, et le fantôme du mari trompé se dressera devant lui comme le fantôme d'un rival. Une jalousie imprévue brûlera le cerveau du jeune adultère et le conduira à l'anéantissement physique et moral. Je crains fort que M. Feydeau n'ait manqué son but, et que ceux de ses jeunes lecteurs qui méditeraient de suivre les traces de Roger n'aient fermé le livre en disant : « N'est-ce que cela? Je m'en moque; je ne paierai pas une seule obole, je ne serai mordu par aucun serpent. » Je crois que le livre de M. Feydeau fera peu de conversions, et que lui-même fera bien de renoncer à la prétention de moraliser les populations. Ce thème de l'amant jaloux du mari peut avoir une autre valeur; il peut intéresser le psychologue, l'homme qui se complaît dans l'histoire naturelle des passions. Il est certainement curieux, s'il n'est pas moral. Que la gloire d'avoir découvert une nuance nouvelle dans un sentiment humain suffise donc à M. Feydeau!

La morale étant mise hors de cause, restent le mérite littéraire, la peinture des caractères, qui sont assez vrais, s'ils sont insignifians, l'analyse d'un sentiment qui, s'il n'est pas exquis, est certainement rare. Avant d'entrer dans l'examen détaillé des beautés du chef-d'œuvre, nous dirons l'impression générale qu'il nous a laissée. A la première lecture, le livre fait illusion; il frappe par un certain relief, par une certaine couleur, par un certain rhythme. On se laisse aller jusqu'au bout sans trop de résistance; l'auteur vous fouette, vous éperonne habilement et vous enlève le temps de la réflexion. A la seconde lecture, tout change; l'illusion s'est évanouie, le relief s'est effacé, les couleurs sont ternies, le rhythme est plein de discordances. L'auteur ayant perdu le pouvoir de vous éperonner pour vous faire parcourir une route que vous avez déjà faite avec lui, vous distinguez mille détails choquans qui avaient disparu dans la rapidité de la première lecture. Le véritable mérite de ce livre est, si je puis m'exprimer ainsi, un mérite fantasmagorique; on sent que l'auteur est allé fréquemment en visite chez certains sorciers littéraires, et qu'il a essayé de déchiffrer le grimoire de leurs évocations. Malheureusement sa science est incomplète; il connaît

quelques-unes des formules les plus compliquées de l'algèbre littéraire, et il ignore les élémens de l'arithmétique. Un autre défaut qui frappe à la seconde lecture, c'est une intolérable monotonie : du commencement à la fin du livre, la situation ne change pas, la passion jalouse du jeune homme reste immobile et se répète à satiété. C'est moins une passion qu'une idée fixe, une hallucination. Voilà l'impression que laisse l'ensemble du livre; voyons-en les détails.

Fanny peut être regardée comme l'expression concentrée des tendances de la littérature des dernières années. Dans ce petit flacon sont renfermées toutes les essences plus ou moins empoisonnées des œuvres applaudies depuis dix ans. Tout y est : la prétention à la moralité et la crudité lascive, les peintures voluptueuses, l'idolâtrie de la matière. Prenons par exemple ce dernier détail. Le livre, déjà très mince, serait réduit d'un bon tiers, si l'on supprimait les descriptions d'appartemens, de mobiliers, les épithètes *soyeuses, veloutées, chatoyantes,* par lesquelles l'auteur exprime son extase en face des guéridons et des commodes. Une sorte d'admiration béate, presque dévotieuse, pour les meubles, les tapisseries, les toilettes, s'échappe, comme un parfum de patchouli, de chacune de ces pages. Les confidences du héros au lecteur se partagent entre sa passion et son mobilier. Il n'oublie rien, ce monsieur, de ce qui peut nous donner une bonne idée de son état de fortune. Regardez-le se préparant à recevoir sa maîtresse : « Je baissais les rideaux de *brocatelle rose, ramagés de grands bouquets;* je dressais savamment les tentures de *mousseline,* et je lissais des mains le couvre-pied *capitonné* de mon lit. Sur un guéridon de *bois des îles,* je disposais dans des soucoupes de *chine* des pâtes sèches, etc... Mon valet étant congédié par moi jusqu'au soir, je me trouvais enfin maître absolu de mon *élégant* réduit. » Comment M. Feydeau, qui est évidemment un homme d'esprit, a-t-il pu tomber dans ce philistinisme d'un nouveau genre? Et vous, jeune Roger, qui vous présentez comme ayant l'habitude de la richesse, comment empruntez-vous ces façons de parler à la populace des parvenus récens et des enrichis vulgaires? Ne savez-vous donc pas que les gens bien élevés disent : Je tirai mes rideaux, je mis mes soucoupes sur mon guéridon, sans spécifier si les rideaux sont ramagés et si le guéridon est de bois des îles? Et crime plus impardonnable encore, dites-moi pourquoi, vous qui avez l'habitude de dîner en ville, dans de bonnes maisons, vous êtes ébloui, ni plus ni moins que la vulgaire Mme Bovary, par *la réverbération des touches de lumière sur les cloches bombées qui couvrent les plats!* Cher jeune homme, vous êtes bien puéril pour être intéressant; il est fort à craindre que votre

passion ne ressemble beaucoup à cet éblouissement causé par les *cloches bombées*, et en effet elle y ressemble. La toilette de sa maîtresse entre pour moitié au moins dans l'amour du jeune homme. Écoutez-le décrivant les joies et les anxiétés de l'attente : on ne sait ce qu'il désire le plus vivement, sa maîtresse ou les chiffons qui la couvrent. « Maintenant, debout devant son miroir, elle noue sous son menton le *double* ruban de sa capote de *velours;* elle enveloppe ses épaules du châle *sombre* et le fixe sur sa poitrine avec la *broche de camée*, et maintenant sur ses yeux bleus elle accumule les plis de sa *voilette noire*. » La passion de Roger est une passion qui s'arrête aux surfaces, quand elle n'est pas une hallucination. Il aime sa maîtresse comme un bon dîner qu'il ne veut pas partager, comme un livre bien relié qu'il ne voudrait pas prêter.

Le jeune Roger a d'autres défauts, et de plus graves : il est innocemment corrompu, mais en revanche corrompu jusqu'à la dernière fibre. Il y a deux genres de corruption, la corruption qui a conscience d'elle-même, et celle qui ne se connaît pas. La plus grave des deux n'est pas celle qu'on pense. Il n'y a jamais à désespérer entièrement d'un corrompu cynique, qui se donne hardiment pour ce qu'il est, et qui connaît sa propre damnation; il sait où il a pris son mal, et il est en son pouvoir d'en détruire la cause. Savoir qu'on est corrompu, c'est conserver encore la notion du bien et du mal, connaître la distinction qui existe entre le vice et la vertu. Le cynisme est après tout l'indice d'une nature saine, franche et judicieuse qui vit en familiarité crapuleuse avec ses vices, mais qui les traite sans obséquiosité et sans politesse. Le cynique se conduit avec ses vices en bon camarade : il leur donnera tout l'argent qu'il possède, il leur sacrifiera tout son temps, il se compromettra même pour eux; mais il les tutoie et les appelle grossièrement par leurs noms, qui n'ont rien de gracieux. Que penser au contraire de l'homme qui ne se sait pas malade, qui ignore sa dépravation, et qui s'imagine faire acte de vertu au moment même où il se couvre d'ignominie? Notre société parisienne produit un grand nombre de ces corrompus inconsciens de leur mal. Ils se sont corrompus lentement, jour par jour, par l'habitude de vivre dans des milieux empestés; le poison a pénétré en eux goutte à goutte, si bien qu'un jour leur constitution morale en a été saturée, et que leur sens moral s'est trouvé paralysé. Ils ignorent leur mal, et vous-même, lorsque vous les rencontrez, vous ne le devineriez pas, si tout à coup, dans les hasards de la conversation ou dans les mille et un petits incidens de la vie, un mot malsonnant, une phrase étourdie, un geste hors de propos ne vous donnait l'éveil. Vous êtes offensé, révolté même, et votre interlocuteur est cependant bien loin de pen-

ser qu'il est un objet de scandale, et que vous auriez bonne envie de lui dire : *Raca!*

Tel est le jeune Roger. A chaque instant, il blesse le sens moral du lecteur sans penser à mal, tout en croyant peut-être dire une chose digne d'admiration. De la bouche de ce jeune amoureux, qui pense cracher des rubis et des perles, s'échappent en abondance les souris et les crapauds. Ainsi, pour célébrer sa maîtresse et pour vous faire admirer son inaltérable sérénité, il vous dira avec onction que, dans la *splendeur de son désordre*, « rien ne la surprenait, rien ne la choquait. Je ne sais ce qu'elle n'eût pas fait de l'air le plus naturel et le plus digne. » Les expressions ordinaires ne suffisent pas à Roger : pour trouver une épithète nouvelle, il profanera volontiers le vocabulaire des sentimens les plus purs. Il ne lui suffit pas que les caresses de Fanny soient celles d'une maîtresse : « Alors je regardais ses mains potelées et si blanches, et je pensais qu'elles s'étaient comme doublées, afin que leurs dernières caresses fussent plus amples, plus *maternelles*. » Comme l'éloquence de Roger tient beaucoup à une excellente mémoire, qu'il a lu beaucoup de livres modernes et qu'il ne déteste pas le placage, je lui rendrai cette justice qu'il n'est pas l'inventeur de cette affreuse épithète, et qu'il a dû la puiser dans quelque roman contemporain. Mais ce n'est pas seulement en amour que Roger manque de sens moral; les indiscrétions de sa corruption naïve nous en disent assez pour nous laisser la persuasion qu'il en manquerait également dans toutes les affaires de la vie. Roger admire le mari de sa maîtresse, et voici en quels termes il fait l'éloge de celui qu'il nomme son *rival* : « Lorsque sa fortune fut compromise, à *force d'audace* il parvint à en ressaisir la meilleure part en abandonnant l'autre *comme une faveur dérisoire* aux créanciers, ses *rivaux*. » Il est impossible de dire plus galamment que cet homme énergique n'a pas hésité à frauder ses créanciers pour refaire sa fortune. Roger l'admire et reconnaît qu'il est incapable d'une pareille énergie, non par délicatesse morale, s'il vous plaît, mais parce qu'il n'aurait pu *vouloir* avec la même intrépidité. Nous pourrions multiplier les exemples, mais il faut se borner. Cependant nous ne résisterons pas au désir de citer encore un trait d'éloquence passionnée qui ne pourra manquer de faire plaisir au lecteur. Dans une dernière entrevue, où il reproche à sa maîtresse la ridicule, la grotesque, la saugrenue trahison dont il a été témoin, Roger, voulant faire comprendre toute l'étendue de son amour, rencontre des hardiesses de sentiment tout à fait inattendues et fort dignes d'étonnement, sinon d'admiration : « Je t'ai offert toute ma fortune; avec bonheur, de moi-même, je t'aurais tout donné : pour toi, *j'aurais volé les pauvres!* » Veillez un peu à vos paroles, coupable étourdi!

Il ne faut pas chercher grand intérêt dans des caractères où le sens moral est à ce point oblitéré. Et en effet les personnages de ce roman sont l'insignifiance elle-même. Chez Roger, la passion s'unit agréablement à la sottise, et même il ne serait pas difficile de prouver que la cause de cette immense jalousie qui le ronge est un fonds de sottise peu commune. Plus insignifiante encore est Fanny, personnage à demi muet, qui pose devant nous comme un portrait, ou, pour être plus exact, comme un *tableau vivant*, dans toute sorte d'attitudes attrayantes et de postures pittoresques, mais dont le caractère par trop discret refuse de s'expliquer au lecteur. Un seul détail, assez caractéristique il est vrai, est bien accusé dans ce personnage : c'est son irritante placidité et son étonnante égalité de physionomie devant toutes les émotions. Qu'il s'agisse de tromper son mari, de mentir à son amant, de trembler pour ses enfans malades : Fanny est toujours la même, froide, fausse, impénétrable. On se demande quelle est son excuse, et on ne la trouve pas. Elle ne peut alléguer les mouvemens d'une âme violente, son âme est immobile; elle ne peut accuser les entraînemens de l'imagination, elle en est entièrement dépourvue; elle ne peut même pas accuser un penchant irrésistible du cœur, car le sentiment qu'elle éprouve pour Roger est une sorte de compassion sensuelle, et il n'est pas bien certain qu'elle n'aime pas son mari plus que son amant. Dans de telles conditions, il est vrai, elle est fort excusable de ne pas se montrer très passionnée; cependant elle abuse de la permission. Voilà une femme qui ne fait pas un usage exagéré de l'éloquence et de l'esprit. Il est fâcheux pour Roger que la jalousie soit entrée en lui comme une idée fixe, car ce ne sont pas les insidieux discours de sa maîtresse qui auraient pu jamais la faire naître en lui. En revanche, lorsque cette jalousie est née, Fanny ne trouve pas un mot pour l'apaiser. Ses ressources morales sont bornées : elle a à son service un certain nombre de phrases qui reviennent périodiquement, et qui doivent être pour Roger une médiocre récompense, une consolation plus médiocre encore. Les paroles de Fanny sont pleines d'une résignation tout à fait concise, et ses sentimens s'expriment sous une forme laconique. « Mais si on nous découvrait? dit Roger. — Que veux-tu! répond Fanny. — Je suis horriblement jaloux. — Que tu es enfant! — Comme je souffre! — Tu perds ton temps. » Tel est le résumé exact et fidèle des conversations de Roger avec sa maîtresse. Il est vrai que Fanny complète ces monosyllabes par des caresses; mais comme, moins heureux que Roger, nous ne les recevons pas, nous aimerions, en échange de cette pantomime expressive, mais muette, quelques scènes d'un drame parlé.

Et cependant, malgré leur insignifiance et leur néant moral, ces

personnages sont bien de ce temps-ci et d'un certain monde. Ce sont deux pauvres créatures artificielles, poussées dans la serre chaude d'une civilisation excessive, grandies sous l'influence d'une atmosphère factice. La nature a été vaincue, ou, pour pour mieux dire, dupée par un art coupable; ils n'ont en eux rien de naturel ni de naïf, c'est un couple d'*homunculi* créés par l'atmosphère parisienne, les influences sociales, les mauvaises lectures. Ils ne disent et ne font rien qui sorte spontanément de leur âme. Tout chez eux est d'imitation : ils aiment comme les chiens savans dansent, ils parlent comme les perruches bien dressées bavardent. Sont-ils assez pourris de sentimentalités, assez saturés de phrases banales, de passions fausses, de métaphores rancies, d'émotions factices, de sensualités énervantes, de sonnets et de sonates, et de toutes ces billevesées que le bonhomme Gorgibus envoyait à tous les diables? Hélas! Gorgibus ne serait pas de trop ici pour venger le bon sens et le bon goût; malheureusement Gorgibus n'est plus de notre temps, et s'il vivait, il est trop probable que lui aussi serait corrompu par le pathos de ses nièces sentimentales. A la place de Gorgibus, nous avons, pour représenter la prose, le mari, un énergique Turcaret, venu au monde dans une époque de littérature romantique, un Turcaret qui a vu représenter *Henri III* et *les Saltimbanques*, et qui, après avoir, à l'imitation du duc de Guise, serré le poignet de sa femme pour lui faire signer un acte qui compromet sa fortune, met le papier dans sa poche, en disant sans doute comme Bilboquet : « Cette fortune est-elle à moi? Elle doit être à moi. »

Mais le public n'a pas pris garde à l'insignifiance des caractères. Le livre a réussi pour d'autres raisons que des mérites de style et d'analyse. La curiosité du public s'est éveillée lorsqu'il a su que ce livre contenait un certain paradoxe, non moins neuf qu'ingénieux, sur la jalousie. Généralement le jaloux est l'homme qui est trompé ou qui croit l'être; mais M. Feydeau, comme le médecin de Molière, a changé tout cela. Le livre nous raconte donc, et, mieux que cela, nous montre en action la *sganarellisation* de l'amant par le mari. Comme cette donnée audacieuse a fait la fortune du livre, on nous pardonnera de la discuter, quoiqu'elle choque également le bon goût et la morale. Je n'irai pas aussi loin que certains critiques, et je ne dirai pas que cette donnée est fausse, car l'amour est une puissance excentrique, et je croirais volontiers qu'avec lui tout est possible. J'admets donc que la jalousie de Roger ait existé, et je l'en plains d'autant plus vivement qu'elle ne prouve pas en faveur de sa santé physique et de son honnêteté morale. La jalousie de Roger est plutôt une maladie qu'une passion; elle témoigne d'un cerveau en désordre plutôt que d'un cœur épris. L'adultère dont Roger est le

complice actif s'accomplit dans les meilleures conditions possibles, de manière à ne blesser aucune des délicatesses de l'honneur mondain et des susceptibilités de cette vanité qu'on nomme respect humain, et qui est une variété inférieure de la dignité personnelle. Les relations des deux amans sont entourées de sécurité et de mystère. Fanny a osé deviner un amour muet, et, sans qu'aucune démarche compromettante ait rien révélé aux yeux du monde, les deux amans ont pu satisfaire dans la solitude un amour conçu dans le silence. Leurs relations sont en outre entièrement désintéressées : riches et indépendans tous les deux, ils ne se doivent rien qu'une mutuelle tendresse et une mutuelle reconnaissance. Enfin, suprême bonheur, Roger ne connaît pas le mari, et, avec un peu de bonne volonté, il peut se persuader qu'il n'existe pas. Et cependant toutes ses joies sont empoisonnées, tous ses plaisirs sont amers! Un beau jour, la pensée du mari a traversé son cerveau et s'est emparée tyranniquement de son esprit. Poussé par un désir dépravé, il a voulu connaître le légitime possesseur de tous les biens dont il est l'usufruitier clandestin, et, depuis le jour où ce désir a été satisfait, le spectre du mari s'est dressé devant ses yeux comme une hallucination. Pourquoi cette idée fixe est entrée en lui tout à coup, le lecteur n'en sait rien; la jalousie de Roger est inexplicable, fatale et soudaine comme une monomanie. Je regrette pour M. Feydeau qu'il n'ait pas essayé d'expliquer l'origine de cette singulière jalousie, car cette explication pouvait donner à son livre l'intérêt moral qui lui manque. Dans de bonnes conditions de santé physique, une telle jalousie ne peut s'expliquer que par la trop grande sécurité dont la passion est entourée; elle naît d'un bonheur trop paisible et trop égal. La paix trop complète de l'âme, la satisfaction trop facile des sens laissent l'imagination inoccupée, et c'est un fait trop réel, hélas! que l'amour s'endort facilement lorsque l'imagination est inactive. Or la passion de Roger est pour ainsi dire solitaire au milieu du tumultueux Paris. Tout le monde l'ignore, personne ne l'envie, elle ne rencontre ni obstacles, ni rivalités. Dans de telles conditions, on conçoit que l'imagination irritée, et ne trouvant autour d'elle aucun aliment, s'arrête à la pensée du seul être dont elle sache le nom, et qu'elle prenne ombrage du mari. Sa jalousie étant ainsi expliquée, Roger aura peut-être le droit de dire, en parlant du mari : *mon rival;* mais ce droit qu'il s'arroge dans le roman de M. Feydeau, il ne le possède pas. Sa jalousie, je le répète, n'est pas une passion; c'est une hallucination, une idée fixe, une maladie mentale.

J'ai admis que la jalousie de Roger était possible, mais elle est possible comme exception: elle sort des règles ordinaires qui régis-

sent la jalousie. C'est un cas particulier, une bizarrerie du cœur, et non un des accidens ordinaires des passions adultères. On n'a qu'à consulter la nature pour comprendre que, dans de telles passions, le mari seul a le droit et le devoir d'être jaloux. Pour que l'amant ait le droit d'être jaloux, il faut supposer l'existence d'un rival, c'est-à-dire la possibilité d'un deuxième amant. Qu'est-ce que la jalousie? C'est le tourment d'un cœur qui sent qu'il est moins aimé ou qu'il est à la veille d'être moins aimé que par le passé. L'amant n'est jaloux que parce qu'il suppose chez l'être aimé une préférence : entre deux rivaux par conséquent il ne peut y en avoir logiquement qu'un seul de jaloux, et ce jaloux sera celui qui se sentira le moins aimé. Telle est, je crois, la loi générale qui régit la jalousie. Si Fanny a accepté Roger pour son amant, c'est évidemment qu'elle l'aime plus que son mari, et s'il est le plus aimé, quelle raison a-t-il d'être jaloux? Par la préférence dont il est favorisé, il est fait pour inspirer la jalousie, non pour la ressentir. La jalousie de Roger est donc un cas particulier, irrationnel, excentrique, qui viole toutes les règles de la logique des passions, car les passions ont leur logique comme la raison.

La jalousie de Roger est chimérique, irrationnelle, et elle est basse. Ce sentiment douloureux de la jalousie ne se compose pas seulement de nobles susceptibilités, de délicatesses froissées; il y entre certains élémens vils, méprisables, matériels, empreints de bestialité, que toutes les âmes bien nées redoutent et prennent soin d'extirper d'elles-mêmes dès qu'elles en aperçoivent la présence. Il y a une jalousie à la fois grotesque et animale qui accompagne d'ordinaire la persévérance acharnée dans un amour notoirement dédaigné ou notoirement trahi, et que ressentent les âmes assez lâches pour acheter un plaisir infâme même au prix du dégoût et du mépris de l'être aimé. Les tourmens de cette jalousie naissent de la pensée du partage de la personne physique. C'est à un autre que l'être aimé appartient en réalité; c'est pour lui que sont réservées les plus ardentes caresses et les expressions les plus affectueuses, et, chose plus horrible, c'est ce rival favorisé qui possède le privilége non-seulement de recevoir, mais de donner tout ce que l'amour physique contient de bonheur. Cette jalousie-là est véritablement celle de Roger; il n'en exprime pas d'autre. Elle naît chez lui d'un sentiment d'humiliation devant le mari de Fanny, un mari capable de racheter amplement la qualité par la quantité. Laissons-le expliquer lui-même la nature de sa jalousie : « En me rappelant combien elle était *sensible aux caresses,* en me représentant les scènes les plus enivrantes de notre amour, et me comparant à son mari, *je me sentis rougir*... Elle m'aime pour changer, me dis-je avec amer-

tume, pour satisfaire, par un *contraire exagéré*, un désir plus délicat, plus sentimental... » Et le malheureux jeune homme ajoute, avec un accent de désespoir grotesque qui produirait le plus grand effet à la scène dans la bouche de quelque bouffon célèbre, d'Arnal par exemple : « Je n'emplis que la moitié d'un cœur! On m'a mesuré, on m'a trouvé incomplet! Je ne suis qu'une addition! je ne suis qu'un complément! » Il est impossible de faire entendre plus clairement quel est le genre d'infériorité qui désespère Roger : le spectre de ce mari aux larges épaules, aux *bruyans pectoraux*, ne cesse de le poursuivre, de le railler, de persiffler son élégante faiblesse et ses capacités amoureuses trop limitées. Il le poursuit tant et si bien qu'enfin un jour il veut se convaincre par ses propres yeux de la supériorité de son rival, et qu'il contemple et nous fait contempler une des pantomimes les plus animées et les plus révoltantes que jamais romancier ait osé décrire.

Tel est ce livre *suave* que de trop indulgens amis ont bien voulu qualifier de poème. C'est une lecture attristante, mais par compensation monotone et ennuyeuse au dernier degré. Ni les caractères ni les passions ne sont dignes d'intérêt, et quant à la donnée, elle ressemble à un parti-pris paradoxal. Ce livre a cependant un mérite que je ne veux pas nier, c'est une certaine habileté licencieuse. Les poses, les attitudes secrètes des deux amans sont comme photographiées; il y a une certaine précision plastique dans toutes les peintures du plaisir. Si M. Feydeau, comme je le lui conseille, se décide à faire une édition illustrée de son roman, une édition de luxe avec gravures, le dessinateur n'aura qu'à copier le plus exactement possible la prose qu'il aura sous les yeux.

Si les étrangers jugent de la société française par les peintures que nos modernes romanciers leur en envoient, ils doivent prendre de nous une assez triste opinion. Je les avertis donc patriotiquement qu'ils ne doivent accorder au témoignage de nos romanciers à la mode qu'une confiance limitée, et que les tableaux qu'ils leur présentent comme des scènes de la vie française sont des tableaux exclusivement de la vie parisienne, et encore de la vie parisienne prise dans certains quartiers et dans certaines conditions. Nos modernes romanciers connaissent leur quartier, et ne connaissent pas autre chose; toute la vie humaine tient dans le cercle étroit où ils vivent, et ils jugent le monde d'après le spectacle borné qu'ils ont sous les yeux. Ils mettent en scène leurs amis et connaissances, ils s'y mettent eux-mêmes, et ont épuisé tout leur trésor d'observations lorsqu'ils vous ont raconté l'histoire de leur ménage, les petites péripéties de leur vie errante, les aventures plaisantes de tel atelier ou de telle table d'hôte. Quand une fois ils vous ont dit qu'il leur

est arrivé par hasard de ne pas déjeuner un certain jour, qu'ils ont été trompés par une grisette ou qu'ils ont eu l'imprudence d'épouser une comédienne, ils vous ont dit tout ce qu'ils ont jamais su et tout ce qu'ils sauront jamais. C'est beaucoup sans doute, mais franchement ce n'est pas assez. Jamais, à aucune époque, il n'y a eu moins de puissance de vision que chez nos jeunes dramaturges et romanciers. Non-seulement ils ne comprennent que ce qu'ils voient, et ce qu'ils voient est peu de chose, mais ils n'ont aucun désir de connaître ce qu'ils n'ont jamais vu. Ils n'ont à aucun degré l'insatiable et ardente curiosité de l'artiste et de l'observateur; peut-être aussi est-il juste de dire que cette absence de curiosité s'explique par leur myopie morale. Pour tel dramaturge, le monde est renfermé entre la Bourse et le boulevard Montmartre; pour tel autre, la vie humaine tient tout entière chez les courtisanes. Ce romancier a pris spécialement sous sa protection les bals de la banlieue. Son voisin ne sort pas de l'atelier de ce peintre infortuné que les brocanteurs volent si indignement, et de l'éternelle mansarde de l'éternelle Mlle Colibri, qui, si elle est encore de ce monde, doit bien avoir à l'heure présente quarante ans sonnés. C'est le principe de la division du travail appliqué à l'observation morale. Nous proposons une nouvelle application de ce principe : c'est que chaque profession aura ses écrivains, et que chaque fraction de la société se peindra elle-même. Il y a déjà des signes certains que cette révolution est à la veille de s'accomplir. Les hommes de Bourse, gens de grande initiative, ont commencé le mouvement. N'est-ce pas de ce point de l'horizon qu'est venu le drame sentimental de *la Fiammina?* N'est-ce pas de là encore que nous vient aujourd'hui le roman intime de *Fanny?* Pour résumer les observations qui précèdent, nous avertissons donc les lecteurs étrangers que nos nouveaux romanciers sont incompétens pour les renseigner sur d'autres parties de la société française que celles dans lesquelles ils ont vécu, que par conséquent l'histoire de *Fanny*, si elle est vraie, est toute *locale*, et qu'un Parisien désignerait au besoin les quartiers et les rues où une telle histoire peut se passer.

Mais cependant, me dira-t-on, cette histoire toute *locale* a été lue partout; elle a eu un succès universel auprès du public français!... Oui, sans doute, et comme c'est ce succès qui nous a décidé à parler du livre, nous tâcherons d'en expliquer les causes véritables. Avez-vous jamais rencontré un certain type de gourmand exclusivement parisien, et tel qu'il ne peut se rencontrer que dans une civilisation *faisandée* comme celle de notre bonne capitale? C'est l'homme qui, ayant trente sous à dépenser pour son dîner, au lieu de satisfaire son appétit avec une tranche de *roatsbeef* substantiel,

s'en va, dans quelque restaurant équivoque, demander un plat de saumon, des petits pois et une meringue à la crême. Il dîne mal, c'est vrai; mais il s'est donné l'illusion d'un bon repas. Les personnages du roman contemporain, depuis quelques années, ressemblent tout à fait à ce gourmand parisien; ils voudraient bien avoir des passions : hélas! ils n'ont que des vices. Rien n'est triste par exemple comme les vains efforts de Fanny et de son amant pour s'élever vers une sphère à laquelle ils ne pourront jamais atteindre. Pauvres enfans! leur nature est trop maigre, leurs ailes sont trop courtes! Ils se battent les flancs pour être exaltés, romanesques, poétiques, et ils restent comme devant, très vulgaires et très prosaïques. Ils s'élancent et tombent à plat. Ils dressent leur table comme pour un festin splendide, et sur les plats d'argent empruntés qui la couvrent, ils n'ont à déposer qu'un assez médiocre ragoût de sentimentalité. Ils ont beau faire, Roger restera un jeune *polka* du boulevard de Gand (1), et Fanny restera ce qu'elle est probablement, l'agréable épouse de quelque entrepreneur d'affaires. Ce qu'ils prennent pour des passions, ce sont des vices très réels, des concupiscences très positives, qu'ils affublent d'oripeaux romanesques, de lambeaux poétiques, de défroques traînées depuis cinquante ans dans toute la littérature. Ouvrez un roman moderne, et vous y trouverez toujours cet inutile effort du vice pour se poétiser, pris au sérieux comme dans *Fanny*, ou parodié comme dans *Madame Bovary*.

Le succès de tels livres s'explique précisément par ce mélange de vice sérieux et de fausse passion, par ce placage de sentimens artificiels sur des sensualités réelles. Puisque j'ai osé dire à M. Feydeau que son livre me semblait mauvais, j'aurai le courage de faire une leçon de morale au public de mon temps. Veut-il me permettre de lui dire qu'il ressemble un peu aux héros et héroïnes des romans modernes? Ses vices lui suffisent dans la vie réelle, mais il n'aimerait pas qu'on les lui montrât dans leur crudité cynique, et, comme le roi nègre d'Henri Heine, il aime assez à se voir peindre en blanc. S'il n'a pas de passions, il ne serait pas fâché de croire qu'il en a, et il lui plaît de voir poétiser ses vulgaires aventures de la veille et ses vulgaires projets du lendemain. Il est certainement agréable pour le jeune Roger de se croire transformé en René, et pour Mme Fanny de se croire passée à l'état d'Indiana ou de Valentine. Il est déplaisant pour un jeune homme de s'avouer que, tout bien considéré, sa maîtresse n'est qu'une personne agréable, avec de jolis yeux et une taille plus ou moins souple; il est triste pour une jeune femme de s'avouer que son amant n'est après tout que le pre-

(1) C'est à regret que j'emprunte une expression à l'argot parisien. C'est un tort sans doute, mais en vérité j'emploie tous les moyens en mon pouvoir pour exprimer tout le charme du beau livre dont j'ai entrepris de parler!

mier venu. Et il y a des aveux qu'il est encore plus pénible de se faire : comment oser se dire que cette maîtresse, on l'a prise tout simplement parce qu'on la trouvait à sa portée, et que cet amant, on l'a accepté tout simplement parce qu'on le trouvait à son gré? C'est une sensualité satisfaite de part et d'autre, et il n'y a pas là de quoi être bien fier. De bonne foi, peut-on se résigner à une pareille humiliation? Venez donc à notre aide, sentimens affectés, phrases de romans, refrains de romances, galimatias passionné! Des bonnes choses, on n'en saurait trop prendre; avalons tant que nous pourrons de cet alcool poétique jusqu'à ce que la tête nous tourne. Au bout de quelques semaines de cet agréable exercice, nous ferons de la poésie comme M. Jourdain faisait de la prose, sans nous en douter, et nous pourrons nous écrier, à la façon du Corrége : « Et moi aussi, je suis un héros de roman! » Notre époque philanthropique, économique, amie du bon marché, aura le mérite d'avoir inventé le romanesque à la portée de toutes les bourses. Ainsi donc ne vous gênez pas; vivez en concubinage, commettez quelque bon adultère dans des conditions bien infâmes : nous avons pour poétiser tout cela des recettes aussi simples que peu coûteuses. Le roman de *Fanny* vous en enseigne quelques-unes, par exemple celle-ci : si vous pensez qu'un peu de jalousie épicerait agréablement votre passion, et que vous ne trouviez autour de vous personne qui veuille jouer le rôle de rival, — eh! mon Dieu! prenez le mari; à défaut du mari, prenez les enfans. Ouf! J'ai envie de rouvrir mon Rabelais, de relire les plus salées des *Cent Nouvelles*, les *Contes* de La Fontaine, que sais-je? l'abbé Grécourt lui-même. Il n'est pas de lecture cynique qui ne me paraisse morale, salutaire, fortifiante, si elle me débarrasse des larmes de crocodile et des gémissemens puérils de la vorace sensualité contemporaine. Ce besoin de geindre, quand en définitive on ne demande qu'à jouir, agace les nerfs comme une hypocrisie.

Voilà pourquoi et comment la sensualité moderne, rapace, positive comme Harpagon, encourage les livres dont nous venons de parler. Cela lui fait plaisir de se voir, dans ce miroir qui n'est pas de Venise, bien vêtue, bien meublée, avec des robes de velours, des rideaux *ramagés à grandes fleurs*, des guéridons *en bois des îles*, et tous les précieux bibelots de ce bon Roger. Le public est complice en plus d'un sens des livres qu'il applaudit, et c'est là le côté réellement grave de pareils succès. Quel est en effet le véritable public de notre temps? C'est le public des classes moyennes. Or je prendrai la liberté de demander à ce public à quel propos il se permet d'applaudir à tort et à travers de pareils livres. Eh! chers bourgeois, mes frères et mes cousins, os de mes os, chair de ma chair, vous que je connais si bien, voulez-vous donc me faire croire que

depuis notre dernière entrevue vous vous êtes transformés en poétiques amoureux et en mélancoliques rêveurs? Eh! non, détrompez-vous, vous êtes encore bien plus Sganarelle, bien plus Gorgibus, bien plus George Dandin que vous ne le supposez. Relisez donc attentivement ce roman qui vous charme si fort, et où vous aimez à trouver poétisées vos infortunes conjugales et vos sottises amoureuses; sous l'enflure et la fausse poésie dont ils se masquent, vous découvrirez dans ses personnages les types connus de nos pères : l'énergique époux, je le répète, c'est Turcaret marié; la seule différence qu'il y ait entre Fanny et les nièces de Gorgibus, c'est qu'elle a lu les romans de M. de Balzac beaucoup plus que ceux de Mlle de Scudéry, et quant à cet aimable Roger, c'est Thomas Diafoirus à vingt-quatre ans. Sachez donc, bourgeois jeunes et vieux, que vous n'avez pas été mis dans le monde pour représenter les passions idéales, ni même la corruption poétique, et qu'il vous est défendu de chercher et de désirer rien de pareil. D'ailleurs votre nature robuste et musculeuse trompera toujours vos efforts, et vous ne saurez jamais, heureusement pour vous, combien il faut de finesse, de souplesse, de force nerveuse, d'ardeur d'imagination, de mépris des hommes, d'égoïsme sympathique et de hautaine immoralité pour atteindre à ce qu'on appelle la corruption poétique. Il faut une culture morale très raffinée pour être corrompu avec grâce, et votre culture morale n'est pas à la hauteur de votre énergie d'action, qui est votre grande faculté. Votre démarche est pesante et votre pas est lourd, et il faut un pas très léger pour traverser sans se crotter les ornières qui séparent le vice scandaleux de l'élégance corrompue. Des priapées peuvent avoir leur beauté, mais il faut qu'elles soient dessinées par Jules Romain. Le métier de pirate et de ravisseur de femmes peut avoir sa grandeur, mais il faut qu'il soit exercé par les héros de lord Byron, ou par lord Byron lui-même. Que sais-je? des sentimens incestueux pourront être acceptables, pourvu qu'ils soient exprimés par un mélancolique René. Allez donc, vous n'êtes ni artistes italiens, ni pairs d'Angleterre, ni gentilshommes bretons catholiques, athées et ennuyés : vous êtes d'honnêtes employés, d'actifs entrepreneurs, de laborieux manufacturiers. La corruption poétique ne va bien qu'à des aristocrates, à des artistes, à des aventuriers, et si vous tenez absolument à ce qu'elle soit représentée dans la société, je vous conseille de rétablir tout de suite une noblesse; elle s'acquittera mieux que vous de cette tâche. Votre lot est moins brillant, mais il est beaucoup plus sérieux. Vous avez été mis dans le monde pour représenter les vertus honnêtes et d'un usage familier : la régularité laborieuse, la probité scrupuleuse, la puissance de la volonté, les affections raisonnées, le bon sens et la prose. Si ce n'est

pas tout cela que vous êtes chargés de représenter, je ne sais plus quel intérêt moral vous représentez en ce monde.

Notre époque prétend souvent qu'on la calomnie, et que les défauts qu'on lui reproche n'existent que dans l'imagination de certains misanthropes mécontens; mais quelqu'un de ces misanthropes pourrait demander à son tour si la société ne doit pas la bonne opinion qu'elle a d'elle-même à l'affaiblissement d'une toute petite faculté qui s'appelle le sens moral. C'est le sens moral qui fait surtout défaut à notre époque; où que vous alliez, vous sentirez qu'il est absent. Vous allez passer votre soirée dans un théâtre de vaudeville, et vous assistez à un spectacle stupide et qui semble fait pour distraire un public de nègres entre deux *bamboulas;* le matin, vous ouvrez les journaux, et vous y trouvez qu'on ne peut s'entendre sur la question de savoir s'il est légitime de soustraire un enfant à la tutelle de parens honorables; pour vous distraire de cette discussion ennuyeuse, vous ouvrez le roman nouveau : c'est *Fanny!* Et il y a d'honorables personnes qui vont disant que le bon goût se perd; je le crois bien. Le bon goût n'est que le sens moral appliqué aux choses littéraires. Si le sens moral ne vous avertit pas qu'il est certaines choses que l'on ne doit pas oser, il est vain d'espérer que le bon goût vous prêtera secours pour les exprimer. Une audace excentrique ne peut parler qu'un langage excentrique comme elle. Nous en avons la preuve dans maint roman contemporain où un style, prétentieusement incorrect, devient le vêtement naturel d'une pensée moralement incorrecte.

Tout cela fait mal à voir et à entendre, assourdit les oreilles comme les discordances d'un instrument faux, offense l'odorat comme un parfum ranci, soulève le cœur comme un mets corrompu. Ah! quand on sort de pareilles impressions, comme on comprend bien tout ce qu'il y a de divin dans le rire! Comme sa lumineuse clarté montre avec une implacable précision les laideurs qui se voilaient de brouillards! comme sa bienfaisante chaleur soulève les fétides exhalaisons de la boue! comme ses flèches d'or percent bien les Pythons de la fange! Un railleur, s'il vous plaît, divine Providence! un railleur, quel qu'il soit! Nous l'accepterons avec joie. A défaut du franc et large rire de Rabelais et de Molière, nous nous contenterons de la bonne humeur ironique de Lesage; que dis-je? il y a si longtemps que nous sommes privés de cette puissance morale du rire, que nous accueillerions avec plaisir même la grimace misanthropique de l'amer Swift, ou l'hilarité bruyante du cynique Fielding. Qu'il vienne donc, ce railleur, et qu'il corrige cette société en la faisant rire aux éclats d'elle-même!

ÉMILE MONTÉGUT.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 octobre 1858.

Il faudrait, nous ne craignons point de le dire, avoir l'esprit mal fait pour attribuer à une pensée de taquinerie mesquine les vœux exprimés par nous en faveur de la liberté des discussions politiques. Les intérêts auxquels est liée en France la cause libérale sont si élevés et si grands, qu'ils ne peuvent exciter chez ceux qui les ont pris à cœur d'autre sentiment qu'une sincère et ardente sollicitude, et qu'il nous paraîtrait odieux et bas d'y chercher un prétexte à des jeux d'esprit malicieux et à des personnalités épigrammatiques. Cette cause se résume pour nous en un intérêt d'honneur national et de sécurité sociale. La liberté est une question d'honneur pour la France, car il n'y aurait pas d'humiliation plus navrante pour notre patrie que celle qu'elle subirait, si elle se laissait persuader qu'elle est radicalement incapable de participer à son gouvernement par l'exercice régulier et complet des libertés politiques. La liberté est également pour nous une question de sécurité sociale : la sécurité d'un peuple dépend en effet de son aptitude à se gouverner lui-même. On a eu beau pousser à outrance l'adulation superstitieuse des grands hommes et l'idolâtrie des héros : les grands hommes et les héros sont en définitive gouvernés eux-mêmes par les nations qu'ils semblent conduire. Il faut toujours en venir là : il y a des heures dans l'histoire des peuples les mieux assujettis et les plus dociles où la force gouvernementale tombe en défaillance aux mains d'un simple mortel, et où l'on ne peut la reconstituer que par l'intelligence et l'énergie communes de la nation tout entière. Quand on n'aurait en vue que les éventualités inévitables dans le cours des choses humaines, n'est-il pas manifeste que la meilleure préparation à ces situations critiques, c'est pour un peuple la pratique de la liberté? Sans parler même des circonstances extraordinaires, nous vivons à une époque où l'intervention de la raison publique dans la conduite des gouvernemens a le caractère d'une nécessité pratique. Ce temps-là est loin de

nous en effet où l'autorité politique semblait venir d'en haut comme une religion, et avait, elle aussi, ses mystères. L'*arcanum regni*, depuis longtemps percé à jour par les philosophes et les lettrés, n'existe plus pour les sociétés industrielles et commerçantes du XIXe siècle. Nous savons tous que le gouvernement n'est que la gestion de la chose sociale; actionnaires dans cette vaste commandite, nous savons souvent aussi bien, quelquefois mieux que les plus habiles, comment doivent être conduites nos affaires collectives. Le pouvoir politique, quelque parure que lui prêtent de vieux décors du passé, est dépouillé devant les générations contemporaines de ce prestige mystique où l'on adorait autrefois le principe d'autorité. L'autorité est maintenant en nous tous, elle dérive de nous; celle que possède le pouvoir n'est que la délégation de la nôtre.

Nous conservons donc vis-à-vis du pouvoir tous les droits de contrôle, et au besoin d'initiative, que le mandant a sur son mandataire. Ce sont ces droits qui dans le langage politique s'appellent des libertés : liberté de la presse par exemple, liberté et publicité des discussions dans les conseils du pays. Un peuple qui, ayant ces droits-là, ne les exercerait pas, qui négligerait l'étude de ses intérêts, abandonnerait la surveillance de ses affaires, refuserait de donner à son gouvernement les lumières et les inspirations que seul il est en mesure de fournir, un tel peuple se précipiterait lui-même dans la décadence, et ne tarderait pas à être puni de cet oubli de ses devoirs par de longues perturbations et de douloureux désastres. Voilà les conséquences que nous redouterions des restrictions apportées à certaines libertés, si elles devaient être prolongées outre mesure. L'éducation politique de la France n'est déjà malheureusement que trop imparfaite : les tristes issues de nos révolutions le disent assez. Ce sont de nouveaux dangers et de nouvelles fautes que nous voudrions prévenir, lorsque nous demandons avec anxiété que l'on détourne les obstacles qui retardent encore l'apprentissage politique si nécessaire à notre pays.

On ne se tromperait pas sur le sentiment qui nous dirige, si l'on tenait compte des symptômes qui annoncent que nos préoccupations sont partagées en France par un grand nombre d'esprits désintéressés. Elles se sont récemment trahies dans ces discours officiels où de grands personnages protestaient contre les excès de la centralisation, et faisaient appel aux énergies individuelles. Elles se manifestent, on peut le dire, dans les conversations des hommes de tous les partis, et nous ne serions pas surpris de les entendre s'exprimer désormais avec une liberté et une force croissantes. On les retrouve et on les retrouvera de plus en plus dans les brochures, cette forme de publicité qui semble particulièrement adaptée à la situation actuelle de la presse. Nous signalerons parmi les écrits de ce genre un petit volume que nous avons sous les yeux : *De la Liberté et du Gouvernement*. L'auteur, M. H. Bosselet, était candidat à la députation, lors des dernières élections générales, dans le département d'Eure-et-Loir. Il avait réuni, comme candidat libéral, plus de 10,000 voix. C'est à ses électeurs qu'il adresse sa brochure. « Je me sers, dit-il, du seul organe indépendant : le livre. » Nous ne prétendons point juger ce petit livre de M. Bosselet. C'est une sorte de catéchisme politique des doctrines du libéralisme moderne écrit

d'un style libre et familier. Peut-être, si nous voulions entrer dans une appréciation détaillée de ce petit ouvrage, aurions-nous à reprocher à l'auteur d'avoir embrassé un sujet trop vaste et d'avoir écourté les questions abordées par lui. Peut-être aussi trouvera-t-on qu'il n'a point été aussi hardi que sa préface le promettait, et qu'il n'a pas pris les libertés que se refuse la presse quotidienne. Mais, loin de chercher de petites chicanes au candidat libéral du département d'Eure-et-Loir, nous applaudissons à sa tentative. Il est bon de parler au pays de ses affaires; il est bon de protester contre l'oisive et impuissante abstention; il est bon que ceux qui n'ont point renoncé à la vie publique renouent par la presse, en l'absence d'autres moyens, ces relations politiques de citoyen à citoyen, et ne laissent point le corps électoral s'en aller en poussière.

Il y a peu de jours, en Angleterre, un des membres les plus considérables du parlement, un ancien et l'on peut ajouter un futur ministre, un homme que sa naissance et sa fortune placent aux premiers rangs des classes conservatrices, mais que son intelligence et sa probité politique ont enrôlé dans la cause libérale, un des amis de sir Robert Peel, en un mot M. Sidney Herbert, a rendu un magnifique hommage au rôle joué par la presse dans la vie politique de l'Angleterre. C'était dans une réunion qui inaugurait un de ces athénées d'ouvriers que l'aristocratie et les classes moyennes multiplient chez nos voisins au profit du peuple. M. Sidney Herbert, le héros de la fête, a prononcé, sur l'instruction populaire et sur les délassemens intellectuels des travailleurs, un discours plein d'intérêt : les journaux, dans un pareil sujet, ne pouvaient point être oubliés. « Les journaux, a dit l'illustre homme d'état, nous fournissent plus que des nouvelles; ils nous présentent les discussions les plus admirables sur toutes les questions contemporaines. Je ne crois point qu'aucun pays ait jamais vu une littérature d'improvisation comme celle-là pénétrée d'aussi profondes pensées. Il n'y a pas de questions au dedans ou au dehors, pas de questions politiques et très peu de questions scientifiques, qui ne soient discutées avec une admirable supériorité dans la presse quotidienne de ce pays. Les articles qui paraissent dans les journaux sont la condensation en un petit espace de nombreuses lectures et de profondes méditations. Et nous qui n'avons pas beaucoup de temps à notre service, — nous sommes tous dans ce siècle pressés par le temps, — nous obtenons ainsi le résultat de grands travaux et de vastes pensées sous une forme que je pourrais appeler, suivant le langage des manufacturiers du Lancashire, « un article achevé. » Croyez-moi, celui qui ferme les yeux à l'histoire contemporaine écrite par les journaux est incapable de satisfaire aux besoins et aux intérêts de la société. » Homme d'état appelé au pouvoir par sa vocation, éloquent et mâle orateur, membre de la chambre des communes, M. Sidney Herbert, avec une abnégation qui fait honneur à la droiture de son esprit et de sa conscience, avoue que la presse en grandissant diminue le rôle du parlement dans le mécanisme des libertés anglaises, et il ne le regrette point, il s'en félicite au contraire, parce qu'en instruisant les masses, la presse élargit chaque jour le cercle des citoyens informés des affaires de leur pays et capables d'en apprécier la conduite. Nous n'aurons pas le courage de comparer la presse française actuelle à ce portrait superbe

de la presse anglaise tracé par M. Sidney Herbert : le contraste est trop cruel pour notre amour-propre national ; mais croit-on qu'il n'y ait point là aussi un avertissement pour nos intérêts? La presse est le plus puissant outil de gouvernement dans le mécanisme des sociétés modernes. Les journaux sont appelés à faire et à alimenter sans cesse l'éducation économique et politique de tout le monde. Croit-on qu'il soit indifférent au développement intellectuel de la France, à ses intérêts économiques, à sa prospérité, à sa gloire, que sa presse politique soit indéfiniment maintenue dans une situation où elle s'énerve ?

Certes c'est bien des adversaires de la liberté que l'on a le droit de dire qu'ils ne savent pas ce qu'ils font. On se plaint souvent en France des violences des partis et des sentimens haineux qui les animent les uns contre les autres. On se sert du prétexte des passions politiques pour proscrire la liberté. Ce qui se passe en Angleterre démontre l'inconséquence de notre conduite. Les inimitiés politiques ont été portées aussi loin que possible en Angleterre : aujourd'hui l'on peut dire qu'elles y sont inconnues. Ce grand changement s'est accompli de nos jours, sous nos yeux. En même temps que nous avons vu ce merveilleux effet, nous avons pu suivre à l'œuvre la cause qui l'a produit. Chaque développement nouveau donné à la liberté a été accompagné d'un progrès dans la pacification des esprits et l'adoucissement des mœurs politiques. L'émancipation des catholiques, la réforme parlementaire, l'abolition des lois céréales, voilà les grands actes de libéralisme et de justice qui ont amené cette généreuse extinction des haines politiques. L'harmonie qui règne entre les grands agens de la vie politique anglaise est établie entre les divers partis et existe au fond entre les principaux chefs des partis différens. La vie politique n'entretient plus ces irritations invétérées qu'attisent les dénis obstinés de justice. Les partis et les personnes n'échangent plus la haine et le mépris ; leurs luttes ne sont plus que le jeu d'une émulation qui permet à des rivaux de talent et de patriotisme de s'estimer en se combattant. Nous avons la conviction profonde que les progrès du libéralisme produiraient les mêmes résultats dans notre pays. La générosité enfante la générosité. Pour notre part, après les vicissitudes politiques que la France, les partis et les hommes ont eu à traverser dans notre temps, devant celles qui les attendent encore, lorsque nous nous souvenons du passé et que nous songeons à l'avenir, le sentiment qui nous anime envers les hommes publics, c'est l'indulgence, quand nous ne croyons pas pouvoir donner notre sympathie ; mais la franche liberté pourra seule calmer les irritations concentrées qui ont survécu à nos discordes.

Nous n'avons pas besoin d'exprimer une opinion sur le procès intenté à M. de Montalembert et à un recueil périodique à l'occasion d'un article de l'éloquent orateur sur un épisode de la dernière session du parlement anglais : nos sentimens sur les procès de presse ne seront une énigme pour personne ; mais tout le monde, nous l'espérons, nous permettra de dire que les procès de presse, malgré leurs inconvéniens, nous paraissent préférables, et pour la dignité de la presse et pour la responsabilité du gouvernement, au système des avertissemens administratifs. Si donc le procès actuel, — qu'on nous pardonne cette supposition, — pouvait être considéré comme

annonçant la rentrée de la presse dans le droit commun, — au risque de passer pour des disciples de Pangloss, — nous oserions trouver une consolation dans ce changement de système.

L'incident du Portugal est terminé. Le *Charles-et-George* ayant été capturé hors des eaux du Portugal, et la présence d'un délégué du ministère de la marine à bord du navire étant une garantie de la moralité de ses opérations, on ne pouvait permettre au Portugal d'abuser de sa faiblesse au point de soumettre un navire et un capitaine français à une juridiction illégale. Le Portugal a bien fait de céder, et nous espérons que ce fâcheux incident ne jettera point de froideur dans les relations de la cour de Lisbonne avec la France. Quoi qu'il en soit, si les correspondances parisiennes des journaux anglais sont bien informées, l'affaire du *Charles-et-George* aurait eu au moins un résultat indirect, dont les amis de l'humanité auront à se féliciter : elle aurait confirmé le gouvernement français dans la résolution, déjà prise, dit-on, depuis quelque temps, de renoncer aux engagemens des noirs sur la côte d'Afrique. Nous l'avons dit à plusieurs reprises : il est difficile que des engagemens libres puissent être contractés sur la côte d'Afrique; il y a lieu de craindre que les noirs engagés par les recruteurs ne soient des esclaves vendus par les petits sultans ou chefs de ces contrées. Il serait déplorable qu'un pareil commerce encourageât ces chefs à se procurer par la guerre des esclaves qu'ils iraient vendre sous le nom d'engagés. M. Benson, le président de la petite république noire de Liberia, constate, dans un document récemment publié à la suite de l'affaire de la *Regina-Cœli*, que les noirs qui passent sur le territoire de la république pour être mis à la disposition des recruteurs ne viennent pas de leur gré, et sont au contraire vendus par les chefs des tribus voisines. Il n'est guère permis de croire à la spontanéité des engagemens sur la côte orientale d'Afrique et dans le Mozambique. Il y a sur ce point un témoignage considérable, c'est celui du docteur Livingstone, l'illustre voyageur qui poursuit en ce moment ses courageuses explorations et ses belles découvertes dans l'intérieur de l'Afrique. Les Portugais avaient formé de petits établissemens à l'embouchure du Zambesi. A son retour en Afrique, le docteur n'a plus retrouvé ces établissemens. Les Portugais avaient été chassés par les tribus voisines. Pour quel motif? « A cause, écrit-il, de la coopération prêtée par les Portugais au plan français de l'émigration. » Ce fait n'indique point chez les nègres un goût prononcé pour l'émigration. Il faut dire à l'honneur du gouvernement portugais qu'il s'est associé depuis plusieurs années avec un zèle très efficace à l'abolition de la traite, et que ses honorables efforts ont obtenu leur récompense. Son établissement de Loando, sur la côte d'Angola, a fait de remarquables progrès depuis la cessation du trafic des esclaves. Loando exportait autrefois de quinze à dix-huit mille esclaves par an. Depuis l'abolition de ce honteux trafic, le commerce de Loando, qui était nul auparavant, a conquis une véritable importance. En 1856, les importations se sont élevées dans cet établissement à une valeur de 6 millions, et les exportations à plus de 7 millions. Cet exemple prouve que les populations noires de l'Afrique peuvent être progressivement gagnées à la civilisation par les opérations d'un commerce régulier; il rend plus hideux encore ce crime de la traite, ou de tout

ce qui lui ressemble, qui substitue les désolations de la guerre et de l'esclavage aux féconds avantages d'un commerce légitime et pacifique. Aussi donnerons-nous au gouvernement français de sincères éloges, s'il procède, comme on le dit, à une enquête sérieuse sur les fâcheuses conséquences qu'aurait pu avoir dans l'application la législation de 1852 sur les engagemens volontaires.

Les sentimens d'humanité qui forment la conscience morale des sociétés modernes viennent d'être mis à une cruelle et triste épreuve, et, par une lamentable rencontre, c'est la plus haute autorité religieuse du monde qui a donné ce scandale contre la justice civile telle que la pratiquent les nations civilisées. Que nos lecteurs se rassurent, nous ne répéterons point les affligeantes controverses auxquelles a donné lieu l'enlèvement du jeune Mortara à sa famille. Nous ne combattrons pas les apologies à la fois odieuses et ridicules par lesquelles on n'a point rougi de défendre un acte qui non-seulement est contraire à la morale naturelle, mais qui, s'il eût été commis en France, aurait été puni par nos tribunaux comme criminel. Le dogme catholique autorise-t-il l'enlèvement d'un enfant juif baptisé clandestinement par une servante avant l'âge de raison, avant l'époque de la vie où un acte de la volonté aussi considérable que le choix d'une religion peut être accompli avec discernement? Les uns disent oui, les autres disent non. On cite des textes en sens contraire. Nous avons vu seulement avec regret que l'on ait fait figurer parmi les autorités affirmatives Benoît XIV, le spirituel correspondant de Voltaire, ce bon Lambertini, qui recevait à Bologne le président de Brosses, lui contait des histoires salées sur les filles romaines, se faisait répéter par l'espiègle président les aventures édifiantes du cardinal Dubois, *del Bosco,* comme il l'appelait, et qui, au conclave où il fut élu, disait avec bonhomie à ses collègues : *Se volete un buon c....., pigliate mi.* On est fâché d'apprendre que ce pontife bon vivant était d'avis qu'il est juste d'enlever aux Juifs leurs enfans baptisés à leur insu. Les faits prouvent qu'il n'est point vrai que le catholicisme soit aussi absolu que le veulent les défenseurs à outrance des baptêmes clandestins. Si en France un enfant israélite était baptisé de la sorte, quel est l'évêque qui oserait braver la loi civile pour appliquer dans sa rigueur le droit canon interprété par Benoît XIV? Si ni en France, ni en Angleterre, ni en Allemagne, le catholicisme n'ose entrer en lutte sur ce point avec la loi civile, il est bien permis de conclure à l'honneur du catholicisme que son dogme ne prescrit point la séparation de l'enfant et du père sous prétexte de baptême. C'est là au surplus une question religieuse devant laquelle nous avouons notre incompétence; la question politique seule nous appartient.

La question politique est grave, c'est une des plus graves de notre temps. L'enlèvement du jeune Mortara est un de ces attentats qui, en éveillant les consciences, révèlent à tous le vice radical d'un système politique condamné. Nous n'attribuons pas aux hommes la faute qui vient d'être commise, nous ne l'imputons point au pape Pie IX : nous en accusons la théocratie et la monstruosité du gouvernement temporel uni dans la même personne au gouvernement religieux. C'est cette dualité contraire aux principes des sociétés modernes qui engendre des contre-sens moraux comme celui dont

le monde gémit aujourd'hui. Si le pape n'eût été qu'un souverain temporel, un organe de la loi humaine, il n'eût pu songer un instant à se prononcer sur la validité du baptême d'un enfant par une servante, et à donner à une interprétation du dogme une conséquence actuelle aussi révoltante que l'enlèvement d'un enfant à son père. Si le pape n'eût été qu'un pontife, il eût pu donner l'interprétation qu'il eût voulue au dogme religieux engagé dans le baptême du jeune Israélite; mais sa décision ne fût point sortie de la sphère de la conscience. Les droits naturels et la puissance du père eussent été protégés par la loi et la magistrature civile contre toute entreprise de cœrcition matérielle tentée au nom d'une opinion religieuse. « Reléguée aux choses de la terre, comme le disait Royer-Collard dans son discours immortel sur la loi du sacrilége, la loi humaine ne participe point aux croyances religieuses; dans sa capacité temporelle, elle ne les connaît ni ne les comprend; au-delà des intérêts de cette vie, elle est frappée d'ignorance et d'impuissance. Comme la religion n'est pas de ce monde, la loi humaine n'est pas du monde invisible; ces deux mondes qui se touchent ne sauraient jamais se confondre, le tombeau est leur limite. » Cette confusion des deux autorités que Royer-Collard dénonçait comme absurde et impie, cette confusion qui offense aujourd'hui la conscience des peuples éclairés, elle n'existe dans notre Europe occidentale qu'à Rome. « Est-ce qu'on oserait prétendre que les états ont le droit, entre les diverses religions qui se professent sur la terre, de décider laquelle est la vraie? Ce serait un blasphème. » Ce blasphème, pour employer le langage énergique du grand orateur, jaillit invinciblement de l'union de l'autorité spirituelle et du pouvoir temporel dans le même homme; il est éternellement proféré par la théocratie. Le pape, chef spirituel de l'église, décide quelle est la vraie religion, et comment pourrait-il oublier comme souverain les décisions qui obligent sa conscience comme pontife? La conclusion à tirer de cette contradiction terrible, c'est le divorce inévitable de l'autorité spirituelle et du pouvoir temporel. Par l'enlèvement du jeune Juif de Bologne, la cour de Rome n'a pas seulement commis la faute de créer un antagonisme redoutable entre la morale naturelle, civile, humaine, et la morale catholique; elle a hâté, dans la conscience de l'Europe, la solution du problème que soulève la présence d'une théocratie au centre de l'Italie.

La limite qui sépare absolument le domaine spirituel du domaine civil et politique, et qui s'oppose à la confusion des deux autorités, n'interdit point leur alliance. Les événemens contemporains ont plus d'une fois appris à l'Europe la réserve que les états doivent apporter dans cette alliance. L'Autriche nous présente sous ce rapport l'expérience la plus récente et la plus instructive. Elle fondait de grandes espérances sur le concordat rétrograde qu'elle a conclu avec Rome. Elle croyait que ce traité augmenterait en face du Piémont, si injustement maltraité par la cour romaine, son influence morale en Italie. Nous le demandons : à qui ce concordat a-t-il profité davantage au cœur des populations italiennes? N'est-ce pas au Piémont? Nous ne savons si l'archiduc Maximilien, placé à la tête du gouvernement de la Lombardie, aurait pu, avec ses bonnes intentions et le concours que lui prête une princesse jeune, aimée et populaire, triompher des antipathies des populations

lombardes contre la domination allemande; mais nous ne serions pas surpris que les tracasseries ecclésiastiques auxquelles le concordat a donné naissance n'eussent été un des plus grands obstacles au succès de son œuvre. L'archiduc retourne, dit-on, en Italie. Il va trouver les populations lombardes mécontentes cette fois d'une atteinte sérieuse portée à leurs intérêts matériels dans l'affaire de la conversion monétaire qui accompagne la reprise des paiemens de la banque de Vienne. La Lombardie, pour conserver une saine circulation monétaire et se préserver du fléau du papier-monnaie qui infestait les autres provinces de l'empire, avait accepté le poids d'impôts onéreux. Il semble qu'elle avait bien mérité d'échapper aux charges qu'entraîne le retour de l'Autriche à une situation financière normale. La monnaie lombarde, les anciens *zwansiger,* ont été cependant dépréciés par le gouvernement autrichien dans les nouveaux arrangemens monétaires, et cette dépréciation est assez forte pour faire subir aux détenteurs de la vielle monnaie, c'est-à-dire au pays tout entier, une perte notable. Cette vexation nouvelle ne doit point cependant nous empêcher de rendre au ministre des finances autrichiennes la justice qui lui est due. M. de Bruck, qui a pris les finances de l'empire dans un état de banqueroute organisée, touche au terme de l'œuvre de réparation qu'il a entreprise et conduite avec une rare sagacité et une persévérante énergie. Grâce à un ensemble de mesures qu'il a conçues dès son entrée au ministère des finances, et qu'il a réalisées au milieu de difficultés énormes, il est arrivé à la reprise des paiemens en espèces. Parmi les récentes combinaisons qu'il a dû mettre en œuvre pour assurer la libération graduelle des charges que le passé a léguées à l'Autriche, il faut placer en premier lieu la concession des chemins de fer de Vienne à Trieste et du Tyrol, d'autres lignes encore, qui, réunis aux chemins de fer lombards-vénitiens, vont former un des plus beaux réseaux de l'Europe. Grâce à cette combinaison, une communication ferrée déjà presque achevée reliera Vienne à Trieste, Venise, Milan, et, par le prolongement de voies semblables, à Turin, Gênes, Florence et Livourne. Toute l'Allemagne orientale, une partie de la Pologne et de la Russie se trouveront ainsi desservies commercialement par Trieste, l'unique port de l'Allemagne méridionale, et par les ports italiens. La ligne du Tyrol, qui unira le réseau lombard au réseau bavarois, mettra en communication avec l'Italie l'Allemagne occidentale, et la ligne de Vienne à Trieste sera reliée en outre par des affluens avec les riches provinces agricoles du Banat et de la Hongrie. M. de Bruck a su intéresser à cette vaste entreprise les grands capitaux de l'Angleterre et de la France en leur offrant des conditions libérales et très avantageuses. Il a donné par-là à la géographie de l'empire autrichien une perfection qui lui manquait; il a augmenté la cohésion de ses provinces, il a assuré à l'Autriche non-seulement la circulation de ses produits, qui manquaient de voies de communication économiques et rapides, mais un des plus magnifiques transits de l'Europe.

Tandis que l'Autriche travaille à l'organisation de ses ressources matérielles, la Prusse traverse avec bonheur une salutaire épreuve : la régence s'est constituée, et la nation prussienne, à la veille de se manifester par une prochaine élection générale, salue avec confiance le règne nouveau, pour-

rait-on dire, qui va prendre la direction de ses destinées. La régence a été votée sans discussion par les chambres. Ce vote silencieux est d'un bon augure, et prouve que l'esprit pratique a fait des progrès en Prusse. On pouvait craindre en effet que cette question de la régence ne devînt le prétexte de harangues théoriques et subtiles sur la nature du droit en vertu duquel le prince-régent a pris le pouvoir. La coterie des hobereaux a bien essayé de faire une manifestation dans la chambre haute en proposant une adresse au roi que la majorité a repoussée pour ne pas prêter les mains à une manœuvre de parti. Nous croyons que l'on peut attendre avec confiance le remaniement du ministère dans un sens libéral. Pour notre compte, nous suivons avec une sympathique sollicitude les indices qui se produisent dans les diverses parties de l'Europe, et qui semblent annoncer le retour du bon temps de l'honnête liberté, car toutes les nations européennes sont solidaires dans leurs vicissitudes politiques. Nous avons été heureux, dans cet ordre de choses, de pouvoir élargir le cercle de nos sympathies jusqu'à la Russie, dont un souverain généreux s'efforce d'élever les immenses populations à la liberté sociale. Les encouragemens de l'Europe libérale ne doivent pas manquer à l'empereur Alexandre dans l'œuvre admirable à laquelle il se voue avec un entrain chevaleresque. Les difficultés qu'il rencontre sont en effet nombreuses et graves. La chaleureuse allocution qu'il a récemment adressée à la noblesse de Moscou indique assez d'où viennent ces difficultés. La noblesse de la seconde capitale de l'empire s'oppose à l'affranchissement des serfs, et cette opposition redoutable voit à sa tête celui-là même qui fut le mauvais génie de la Russie dans la dernière guerre, un homme sans doute d'un grand esprit et d'une rare énergie, le prince Menchikof en personne.

L'Angleterre et la Russie! nous avons ouvert avec curiosité une brochure qu'un écrivain de la presse gouvernementale, M. de Cesena, vient de publier sous ce titre. Après Cherbourg et après le discours de M. de Persigny, nous avions espéré que le langage des journaux et des écrivains se calmerait quelque peu à l'endroit de nos alliés. Nous avouons notre déception : une portion trop considérable de la presse actuelle, mue par je ne sais quel fil invisible, prend machinalement les mêmes attitudes d'hostilité contre l'Angleterre. Comment M. de Cesena, que nous ne voulons pas confondre avec ces automates, a-t-il été conduit à proclamer la décadence de l'Angleterre? Il conseille aux Anglais, condamnés à perdre l'Inde, d'organiser dans la population hindoue des dynasties hindoues, et promet à la Russie la succession de toutes les grandeurs commerciales et coloniales de la Grande-Bretagne. M. de Cesena ne s'est point aperçu qu'il allait sur les brisées de M. Ledru-Rollin, lequel paya l'hospitalité anglaise, dès les premiers mois de son séjour à Londres, par un livre sur la décadence de l'Angleterre. Il y a longtemps que ceux qui ne connaissent pas l'Angleterre, qui la jugent sur la foi des saillies incomplétement traduites de quelques-uns de ses orateurs d'opposition, qui croient naïvement le mal qu'elle a le courage de dire d'elle-même pour signaler ses vices et les réformer, vont s'écriant : « L'Angleterre est perdue! » Il faut toujours leur répondre avec Mirabeau : « L'Angleterre perdue! sous quelle latitude? » A quoi bon ces pro-

phéties fâcheuses qui ressemblent à des vœux malveillans? Les peuples chrétiens et libres ne tombent point, et nos sociétés européennes sont trop peu avancées encore dans le travail de réorganisation où elles sont lancées pour qu'il soit raisonnable de croire qu'aucune d'elles soit à la veille de terminer sa tâche dans l'œuvre de la civilisation générale. Le moment est bien choisi d'ailleurs pour signaler le déclin de l'Angleterre, lorsqu'à aucune époque peut-être cette grande nation n'a montré, nous ne dirons pas de plus puissantes ressources matérielles, mais plus de vertu et d'activité politique. Allez entendre lord John Russell et M. Gladstone initiant à Liverpool des assemblées populaires à l'étude des questions sociales; allez vous mêler à cette foule qui applaudissait hier au discours de M. Bright sur la réforme électorale, et osez répéter ensuite que tant de zèle, d'amour du bien public et de la justice, un déploiement aussi vigoureux des facultés de l'intelligence, une si belle santé de pensée et de langage, sont les signes de la caducité d'un peuple! D'où vient cette inquiète ignorance qui nous pousse à dénoncer les vices imaginaires des autres et à dissimuler nos propres infirmités? N'y aurait-il pas plus d'orgueil et de profit à nous occuper surtout de nous-mêmes, et à nous exhorter avec une consciencieuse sévérité à amender nos défauts et à accomplir les progrès auxquels nous sommes appelés?

E. FORCADE.

REVUE MUSICALE.

La saison musicale s'engage lentement, et a bien de la peine à prendre un caractère. Le temps exceptionnel dont nous jouissons cette année, qui restera une année fameuse dans les fastes des astronomes et des vignerons, retient à la campagne une grande partie de ce qu'on est convenu d'appeler la société. Paris cependant ne s'en porte pas plus mal; il est rempli d'étrangers, surtout de Russes, d'Espagnols, de Brésiliens et d'Américains de toutes les couleurs. Ce sont là les plus grands consommateurs des opéras de M. Verdi, comme on a pu le voir par la liste des abonnés au Théâtre-Italien que l'administration a fait publier. Dans cette curieuse statistique, qui pourrait devenir un élément intéressant de la science économique appliquée aux matières de goût, on peut s'assurer que Paris attire dans son immense tourbillon un nombre d'intelligences diversement et très inégalement développées, qui doivent finir par exercer une influence appréciable sur la qualité de notre civilisation morale. Il est bien certain par exemple que le public qui fréquente aujourd'hui le Théâtre-Italien ne ressemble pas à cette société d'élite qui, sous la restauration et le gouvernement de juillet, venait applaudir des chefs-d'œuvre immortels exécutés par des virtuoses qui étaient nés sur le sol même *ove il bel si risuona*, et qui avaient dans la voix et dans le style l'accent du terroir et la tradition des maîtres dont ils interprétaient la pensée. Le public dont le goût s'était formé sous cette tradition entendait à demi-

mot les plus fines nuances du sentiment et de l'art qui en était la manifestation, en sorte qu'il y avait une entente parfaite entre le compositeur, ses interprètes et les auditeurs pour qui étaient instituées ces agapes de l'esprit. Le goût d'un public éclairé réagissait d'une manière favorable sur l'ensemble de l'exécution, qui se maintenait à un niveau digne de la capitale du monde civilisé. Cette pondération des divers élémens d'une représentation théâtrale n'existe plus. A proprement parler, il n'y a plus de public; les salles de spectacle sont remplies d'une foule très mêlée, qui vient y étaler son luxe de fraîche date et l'ennui qui la dévore. Réunie pour quelques heures, dominée par une phalange d'applaudisseurs à gage, cette société de hasard, qui ne se tient par aucune alliance d'éducation commune, ne sait point discerner le vrai du faux, le délicat du sublime : elle subit grossièrement les sensations qu'on lui impose, sans résistance et presque sans contrôle. Au dehors, la presse, qui devrait être la gardienne vigilante de quelques principes incontestables et se charger d'éclairer par ses conseils cette foule qui traverse Paris comme une caravane, la presse, il faut bien le dire, est généralement plus soucieuse de défendre les intérêts matériels des théâtres et des artistes que l'avenir de l'art lui-même, en sorte que tout conspire à rompre le fil de la tradition, c'est-à-dire à altérer un certain idéal qui s'est formé lentement dans l'esprit humain par des siècles d'expérience et une succession de chefs-d'œuvre.

Il y a quelques jours, je m'entretenais sur ce sujet avec un sociétaire de la Comédie-Française. — Vous avez bien raison, me dit-il, et nulle part cette absence d'un public difficile et soigneux de ses plaisirs n'est plus sensible qu'au Théâtre-Français. Si on nous enlevait trente ou quarante personnes qui jouissent de leurs entrées, qui possèdent la tradition de nos devanciers, et qui viennent chaque soir nous honorer de leur présence et de leur critique, nous serions livrés aux bêtes, à une foule affamée de distractions, aussi incapable de comprendre les chefs-d'œuvre que nous interprétons que de nous diriger par des encouragemens de bon aloi. — Cette question importante, que nous ne faisons qu'effleurer ici, mériterait d'être étudiée avec plus de soin et de loisir. Cela vaudrait bien peut-être l'intérêt qu'inspire aux académies la civilisation de Babylone ou de Memphis.

Cependant le Théâtre-Lyrique, qui n'a pas de subvention, mais qui est conduit par un administrateur courageux, fait toujours merveille avec une vieillerie comme *les Noces de Figaro* de Mozart, ainsi qu'aiment à la qualifier les jeunes-premiers du feuilleton du progrès. Soixante représentations de la pâle musique que Mozart a mise sur l'esprit de Beaumarchais n'ont pas encore suffi à rassasier le public qui, trois fois par semaine, fait une lieue et demie pour aller entendre un opéra sans cloches, sans enclume et sans marteau. Que serait-ce donc si au lieu d'une traduction estimable, mais souvent infidèle, le public pouvait entendre le poème de Mozart rendu par une Mainvielle-Fodor, une Malibran, par un Garcia, un Lablache, accompagnés de tout le reste? Non que je veuille amoindrir le mérite des trois cantatrices distinguées qui ont fait réussir au Théâtre-Lyrique cette difficile entreprise; mais enfin elles chantent dans une langue qui n'est pas celle de Mozart, et les arrangeurs ont dû faire subir à la pensée du maître

quelques-unes de ces légères modifications qui altèrent l'essence de la beauté. Oh! les délicats sont bien à plaindre!

Un de ces hommes de goût et de cœur comme il y en a peu malheureusement, un ami de Charlet, qui a raconté la vie du peintre en un livre plein de faits intéressans et d'une émotion communicative, M. de Lacombe, ancien colonel d'artillerie, dont le beau talent sur le cor est connu et apprécié depuis longtemps, me disait, en parlant des *Noces de Figaro :* « Si la musique des plus beaux opéras que nous connaissons est l'œuvre du génie, celle de Mozart est l'inspiration d'un dieu. — Très bien! lui dis-je, vous appliquez heureusement le mot de Rousseau comparant la mort de Socrate à celle de Jésus-Christ. »

Le Théâtre-Lyrique ne se prive pas pour cela de nouveautés. Il cherche aussi et de bonne foi un musicien, mais un musicien qui ait quelque chose sous la mamelle gauche, qui ne soit pas un perroquet habile venant répéter ce qu'il entend dire autour de lui depuis qu'il est au monde. Est-ce pour cela qu'il a cru devoir donner au commencement de la saison un opéra en deux actes intitulé *la Harpe d'or*, de M. Félix Godefroid? L'auteur de cet ouvrage et l'administration qui lui a prêté son appui auraient dû être plus prudens. M. Godefroid est un virtuose de mérite, qui a fait de la harpe, dont il joue avec habileté, un instrument particulier sur lequel il y aurait bien des choses à dire. Ses compositions pour ce noble instrument, dont il a dénaturé un peu le caractère, ne sont que des fantaisies de courte haleine, sans développement et, disons le mot, dépourvues de style. Ses opérettes de salon, ses romances, sa musique de piano, car M. Godefroid a touché à toutes les cordes, ne l'avaient nullement préparé à prétendre aux honneurs d'un opéra en deux actes, qui exige plus que des étincelles mélodiques et des ramages de notes sans cohésion. Il y a pourtant quelque chose dans *la Harpe d'or,* qui a fourni honorablement un certain nombre de représentations où le ténor Michot, qui possède une voix si vibrante et si chaude, a trouvé l'occasion de placer avantageusement un *si* naturel de poitrine. Il est évidemment plus fort que celui de ses confrères qui ne pourrait donner qu'un *si bémol!* C'est pourtant pour avoir trop aimé les *ut* et les *si* de poitrine que nous sommes dans un si bel état. Ce qui vaut mieux que *la Harpe d'or*, c'est un joli opéra en deux actes qui lui a succédé et qui s'intitule *Broskovano,* une histoire de bandits dont je ne veux point épouvanter les lecteurs de la *Revue.* L'auteur de la musique de *Broskovano*, M. Deffès, s'était déjà recommandé à l'attention des directeurs par deux petits ouvrages en un acte, *l'Anneau d'argent* et *la Clé des champs*, qui n'avaient point passé inaperçus au théâtre de l'Opéra-Comique. Il y a du talent dans la musique de *Broskovano*, de la franchise dans le style, de la vivacité, le sentiment des situations et plus de verve que d'originalité. Le public a fait à l'œuvre nouvelle de M. Deffès un si bon accueil qu'il a droit à être écouté plus longuement dans un très prochain avenir. Que le temps lui soit léger!

Le théâtre de l'Opéra-Comique médite, étudie et prépare sans doute quelques grands coups qui puissent exciter la curiosité publique en sa faveur, ce dont il me semble avoir grand besoin. En attendant, il existe, s'il ne vit pas, il existe du produit de son fonds, fonds solide, qui pourrait être d'un

bon rapport, si le personnel qui l'exploite n'était pas si médiocre. On a repris cependant *la Part du Diable*, de M. Auber, le dernier des compositeurs français qui nous restent, et dans cet opéra Mme Cabel est chargée du rôle intéressant du jeune organiste Carlo Broschi, qu'elle chante et qu'elle joue avec la désinvolture qu'on lui connaît. Pourquoi tourmenter cette agréable artiste et vouloir lui donner des prétentions de grande cantatrice qu'elle ne pourra jamais justifier? Qu'on la laisse donc une bonne fois tourner son compliment comme elle l'entend, qu'elle gazouille tout à son aise en franchissant d'un pied mignon le ruisseau qui passe, sans trop se préoccuper des mauvaises langues et des regards indiscrets! Elle est comme Dieu l'a faite, elle plaît comme cela; qu'on ne lui gâte pas ses succès. On a repris également *les Monténégrins*, opéra en trois actes, de M. Limnander, qu'on a réduit d'un tiers pour l'approprier à la taille d'un jeune ténor qui s'y est produit, M. Warot. C'est un ténor de genre, dont la voix grêle ne manque pas d'un certain charme dans la partie supérieure de son échelle. Si M. Warot parvient à corriger un peu le défaut qu'il possède de chanter de la gorge, alors qu'il étreint trop fortement les notes qui forment la première octave de sa voix débile, il peut devenir un artiste utile et agréable.

L'Opéra est toujours dans cet état, défini par Bossuet quelque part, qui, sans être la vie, n'est pas la mort. C'est là, dans ce grand établissement lyrique et chorégraphique du siècle de Louis XIV, qu'il manque une autorité tout à fait compétente pour renouer la chaîne des temps. On y danse plus qu'on n'y chante; tout s'y fait trop au hasard, et ce n'est pas probablement la faute de l'homme d'esprit qui fait mouvoir les ressorts de cette vaste machine, si le public est condamné à entendre perpétuellement les quatre ou cinq ouvrages qui sont au répertoire, considérablement affaiblis, altérés et souvent méconnaissables, comme *le Comte Ory*, qu'on a donné l'autre jour avec la reprise de *la Sylphide* pour les débuts d'une nouvelle danseuse, Mlle Emma Livry. N'était-ce pas bien téméraire à la jeune débutante d'éveiller le souvenir de la Taglioni, c'est-à-dire de la seule danseuse moderne qui ait possédé la grâce parfaite unie à la chasteté des poses? J'avoue humblement que la danse n'a pour moi d'attrait et de véritable signification qu'alors qu'elle exprime la simplicité d'une nature choisie et élégante, ou bien l'idéal. Voilà pourquoi Mlle Taglioni est restée pour moi un type incomparable qui m'a fait tomber les écailles des yeux. Je ne demande pas mieux que de convenir que Mlle Livry a beaucoup de talent, une grande légèreté, et qu'elle fait des prodiges de ses pieds; mais cela m'est parfaitement égal. Les amateurs de ces sortes de merveilles ont été très satisfaits de Mlle Emma Livry, et son nom a été inscrit à côté du meilleur cheval de course de la saison. Mlle Emma Livry a trop d'habileté pour ne pas aspirer à mieux : elle est jeune, partant l'avenir lui appartient.

Le Théâtre-Français mérite, selon nous, une mention honorable pour la tentative hardie qu'il a faite de mettre sous les yeux d'un public frivole un chef-d'œuvre de l'esprit humain, l'*Œdipe-Roi* de Sophocle. Je sais tout ce qu'on peut dire contre la possibilité de faire goûter une conception dramatique d'un ordre aussi élevé et appartenant à une civilisation si différente de la nôtre. Cependant il appartient au Théâtre-Français d'entreprendre de

pareils essais et de remonter de temps en temps à la grande source de sa tradition, le théâtre grec et romain. Ici même la valeur de la traduction de M. Jules Lacroix a été appréciée; je n'ai plus qu'à blâmer l'usage qu'on a fait de la musique en l'introduisant si maladroitement dans une œuvre dramatique de l'antiquité. Fût-elle aussi bonne qu'elle est insignifiante, la musique de M. Membrée troublerait encore le plaisir qu'on va chercher à une représentation d'une tragédie de Sophocle. D'abord il faut se résigner à convenir qu'on ne connaît pas une note de la musique grecque, sur laquelle on a écrit tant de livres savantissimes, et qu'on ignore tout à fait comment cet art, aujourd'hui émancipé et vivant de sa propre vie, s'alliait alors à la poésie, dont il n'était qu'un accessoire. Voulez-vous avoir une idée de ce que pouvait être la mélopée antique, cette espèce de récitatif d'une sonorité modérée et d'un rhythme flottant, sur laquelle on a débité tant de niaiseries doctorales? Allez dans une église catholique, et écoutez ces belles mélodies grégoriennes, dont elle a pieusement conservé la tradition. C'est là tout ce qui nous reste de moins équivoque de la musique des anciens Grecs, qui n'avaient pas d'autres oreilles que nous, et partant pas d'autre *tonalité* que celle que nous possédons.

Je ne fais que toucher ici d'un doigt indiscret à une énorme question historique, qui est des plus simples; mais, comme les savans se sont mêlés de l'éclaircir, ils en ont fait un grimoire indéchiffrable. Quoi qu'il en soit de cette question antique et solennelle, qui se représentera plus d'une fois sous notre plume, nous dirons qu'il ne faut pas mêler la musique aux représentations du Théâtre-Français, à moins que ce ne soient les fredons que Lulli a intercalés dans quelques comédies de Molière. Ici la vérité historique et le respect qu'on doit à l'auteur du *Misanthrope* et du *Bourgeois gentilhomme* font accepter avec condescendance ce qui ne serait pas supportable sans cette raison; mais M. Membrée n'a pas le même droit que Lulli d'ennuyer le public de ses lambeaux de symphonie, que les Grecs ni Sophocle ne connaissaient pas, heureusement pour eux.

Le Théâtre-Italien a bravement inauguré la saison par *la Traviata* de M. Verdi, avec une nouvelle cantatrice, Mme Penco, et un nouveau ténor, M. Ludovico Graziani, frère du baryton qui chante à Paris depuis quelques années. La musique de *la Traviata*, nous la connaissions déjà, et nous en avons parlé ici assez longuement pour être dispensé de redites inutiles (1). La pensée de M. Verdi se comprend tout d'abord. On n'a pas besoin de se creuser longtemps l'esprit pour en saisir les effets heureux et pour être bientôt fatigué de la pauvreté de combinaisons du compositeur lombard.

M. Graziani, qui débutait dans le rôle d'Alfredo, n'a plus ni l'âge heureux qui fait pardonner bien des erreurs, ni la voix nécessaire pour rendre vraisemblable son fol amour. D'une taille élevée et fortement constitué, M. Graziani possède une voix fatiguée et ternie par les excès d'une déclamation violente. Il est évident que M. Graziani a été élevé avec la musique de M. Verdi. Aussi manque-t-il de flexibilité dans l'organe, et, comme le maître dont il chante la mélopée, le virtuose ne peut obtenir de certains effets dra-

(1) Voyez la *Revue* du 15 décembre 1856.

matiques qu'aux dépens de la grâce et du naturel. Il serait injuste cependant de prétendre que M. Graziani n'a pas une certaine expérience de l'art de chanter, et même du sentiment. Si M. Graziani ténor pouvait avoir la voix de son frère le baryton, ou si le baryton avait l'intelligence et l'habileté du ténor, on obtiendrait, par cette fusion, un virtuose qui laisserait peu de chose à désirer. Après *la Traviata*, on a repris *Rigoletto* pour les débuts d'une nouvelle cantatrice, Mlle de Ruda, d'origine hongroise. C'est à peu près tout ce qu'on peut en dire, à moins que Mlle de Ruda ne se résigne à descendre au second rang, où elle pourrait être agréable et utile. M. Corsi a eu de très beaux élans dans le rôle du pauvre bouffon, qu'il chante et qu'il joue en véritable artiste qu'il est. La grosse voix de basse de M. Angiolini lui-même s'est éclaircie, et annonce un certain progrès d'assouplissement. Je ne sais plus lequel de mes contradicteurs me reprochait dernièrement d'avoir osé prétendre que le quatuor de *Rigoletto* était le premier morceau de musique bien écrit que j'eusse entendu de M. Verdi. Il est très vrai que nous avons commis cette énormité (1), que nous voulons aggraver encore en ajoutant que la scène du *Miserere* du troisième acte du *Trovatore,* dont nous avons reconnu dans le temps le puissant effet, aurait pu devenir un chef-d'œuvre de l'art musical, si l'auteur avait su mieux en combiner les élémens. Qu'on se rassure, le succès des opéras de M. Verdi ne nous empêche pas de dormir. Nous avons la sérénité et l'assurance que donne la foi, mais la foi qui résulte de l'adhésion de la raison à quelques vérités immortelles dont nous nous efforçons d'appliquer les principes aux œuvres éphémères qui excitent les acclamations de la foule. Une représentation des *Noces de Figaro* nous console de bien des mécomptes, comme l'audition d'une symphonie de Beethoven nous affermit dans le dédain que nous inspirent ses tristes imitateurs.

L'Italiana in Algieri a succédé à *Rigoletto* au Théâtre-Italien, mais avec une exécution très imparfaite. Mme Nantier-Didiée, qui s'était chargée imprudemment du rôle d'Isabella, n'a pas la voix, ni le charme, ni l'accent qu'il faut pour cette musique, née du sourire d'un génie éminemment italien. Mme Nantier-Didiée veut absolument avoir une voix de contralto, quand la nature ne lui a donné qu'un mezzo-soprano d'un timbre grêle et vibrottant. Qu'elle reste donc une cantatrice de fantaisie et *di mezzo-carattere*, comme disent les Italiens, et elle sera toujours la bienvenue, parce qu'elle a du talent et de la distinction. Zucchini a été plein de verve et de bonne humeur dans le rôle de Taddeo, et il ne manque à M. Corsi, pour bien chanter celui de Mustapha, qu'une voix de basse qu'il ne possède pas. Quant au nouveau ténor, M. Galvani, qui s'est essayé dans le rôle de Lindoro, nous dirons qu'il s'est rendu justice lui-même en résiliant son engagement. Mais un succès qui n'est pas contestable, qui a surpris tout le monde, et qui grandira à chaque représentation, c'est la reprise de la *Norma* avec Mme Penco. Mme Penco nous est apparue il y a trois ans au Théâtre-Italien, où elle a chanté très imparfaitement le rôle de Desdemona, dans *Otello,* après la Frezzolini, dont on se rappelle la suprême élégance de *gentildonna* et l'accent pathétique au troisième acte. Mme Penco est allée depuis à Madrid, et ensuite

(1) Voyez la livraison du 1er avril 1857.

à Londres, ne laissant à Paris que la réputation d'une cantatrice inégale et fiévreuse, maladie que lui avait inculquée la mélopée violente de M. Verdi.

Que j'en ai vu mourir, de jeunes filles...

pour avoir trop aimé cette mélopée-là! Mme Penco avait reçu du public de Paris une leçon qu'elle n'a pas oubliée sans doute, car elle nous est revenue avec des qualités qu'elle ne possédait pas et qui ne peuvent que s'agrandir. Sa voix est un soprano étendu, d'une égalité au moins suffisante, d'un timbre chaud, et j'oserais presque dire *affectueux*. Sa vocalisation, brillante et souvent audacieuse, laisse à désirer une plus grande perfection, particulièrement dans les gammes chromatiques, dont elle effleure les intervalles sans les étreindre. D'ailleurs n'abuse-t-elle pas de ces ornemens d'opéra-comique qui ne sont pas toujours à leur place, même dans le style de convention que se sont fait les cantatrices italiennes? Il faut savoir vocaliser, être maître de son instrument et pouvoir en tirer tous les effets nécessaires, car on n'est un chanteur qu'à ce prix; mais le goût, c'est-à-dire la raison, doit diriger l'artiste dans l'emploi de ces ornemens, qui ne conviennent ni à tous les personnages, ni à toutes les situations. Ce que Mme Penco fait à merveille, c'est le trille, ce battement de deux sons rapprochés qui rappelle le tressaillement joyeux de l'alouette. Mme Penco fait durer longtemps cette prouesse, passant tour à tour du *piano* au *forte*, et illuminant la salle de son *gorgheggio* passionné et phosphorescent. Ce sont là toutefois des détails de mécanisme qui ne constituent pas le vrai mérite de Mme Penco. C'est par l'accent maternel, par une sensibilité exquise et pénétrante, qui rappelle volontiers le diapason de Mme Ristori, que se distingue Mme Penco. Elle chante avec son âme, trop peut-être pour ne pas dépasser quelquefois la mesure de cette *vérité relative* qu'il convient à l'art de traduire. Ce beau rôle de la *Norma*, qui fut composé à Milan pour Mme Pasta, Mme Grisi se l'était approprié, et y a déployé les plus grandes qualités de sa belle et somptueuse nature; mais si Mme Grisi avait la force, l'ampleur et la splendide vocalisation que nous lui avons connues, si elle réussissait dans l'expression du dédain et de la colère, elle manquait de finesse, et n'a jamais eu la profonde sensibilité qui distingue Mme Penco. Nous le répétons, il y a dans le talent vrai et sincère de Mme Penco quelques-unes des intonations pathétiques de Mme Ristori, surtout dans la scène finale du second acte :

Qual cor tradisti!
Qual cor perdisti!

phrase divine qu'elle dit à *mezzo voce*, en refoulant les sanglots qui l'étouffent. Puis sa douleur éclate à la conclusion de cet *andante*, digne du sentiment éternel qu'il exprime :

Sul rogo istesso
Che mi divora
Sotterra ancora
Sarò con te.

Ce sont des larmes, de vraies larmes, je vous l'assure, qui roulent alors

dans la voix touchante de Mme Penco. Ah! elles sont si douces, les larmes que l'art fait couler en reproduisant les accens de la noble nature humaine! Dans la seconde période de cette scène finale, qui est un chef-d'œuvre de simplicité pathétique, lorsque commence ce dessin d'accompagnement en *mi mineur* qui rappelle ou plutôt qui reproduit une phrase de Paisiello dans l'accompagnement du duo de *l'Olympiade:*

Ne' giorni tuoi felici
Riccordati di me,

Mme Penco s'élève à la hauteur de la belle inspiration de Bellini. Sa douleur suit le développement de la pensée du maître dans ce *crescendo chromatique* qui n'imite pas la formule de Rossini, et qui monte par ondées qui s'accumulent les unes sur les autres comme les vagues de la mer. Voilà un art que M. Verdi n'a jamais connu, quoiqu'il ait pris à Bellini et à Donizetti le germe de toutes ses idées. Le trio si dramatique qui termine le premier acte de la *Norma*,

Oh! di qual sei tu vittima
Crudo e funeste inganno!

est un morceau capital où se trouve la source des meilleures inspirations de M. Verdi.

Mme Penco, qui a une figure intéressante, le geste noble et un talent qui ne peut que grandir, si elle ne prodigue pas inconsidérément les trésors de sa profonde sensibilité, est fort bien secondée par Mme Cambardi, qui a fait de notables progrès, et qui chante toute la partie d'Adalgisa avec un fini d'exécution qui a frappé le public. Mme Cambardi a de l'ambition, et elle la justifie par les efforts qu'elle fait pour obtenir les suffrages des juges difficiles. Il serait injuste de ne pas reconnaître que M. Ludovico Graziani montre beaucoup d'intelligence et de goût dans le rôle ingrat de Pollione. Nous ne craignons pas de dire en finissant que les représentations de la *Norma* sont un événement heureux pour le Théâtre-Italien de cette année. P. SCUDO

CRITIQUE HISTORIQUE.

Histoire des Révolutions d'Italie, ou Guelfes et Gibelins, par M. J. Ferrari, 4 vol. in-8°; Paris, Didier, 1858.

C'est peu de raconter les faits, si l'on ne parvient à dissiper les obscurités, à résoudre les contradictions dont l'histoire fourmille. Plus qu'aucun autre, le XIXe siècle a senti l'impérieux besoin de porter la lumière dans ce formidable chaos des annales des peuples. Après les chroniqueurs, qui racontaient sans juger, sont venus les historiens, qui racontent et qui jugent, et nous avons maintenant les philosophes, qui jugent sans raconter. Si grands que soient les dangers de cette dernière méthode, je souhaiterais fort que M. Ferrari s'y fût tenu : la nature ne l'a pas fait narrateur, et je ne crois pas qu'il ait fait lui-même beaucoup d'efforts pour le devenir. Il y a d'ailleurs

des tâches impossibles : un seul homme ne saurait, dans un même ouvrage, expliquer avec quelque clarté les lois de l'histoire d'un grand peuple et raconter tous les faits dont il a pu induire ces lois, surtout lorsque ce peuple n'a pas d'histoire générale, et qu'il faut recommencer le récit pour chacune des innombrables villes qui poussent en quelque sorte sur le sol qu'il habite.

En Italie, chaque cité, on pourrait presque dire chaque bourgade, a eu son chroniqueur, quelquefois son historien. M. Ferrari pouvait donc, il devait peut-être renvoyer le lecteur à ces sources locales, sauf à prendre dans les faits racontés par d'autres plusieurs exemples mémorables à l'appui de ses théories. Il a raison de penser que ce qu'il importe de savoir, c'est comment marche l'Italie, âme du monde au moyen âge, comment les autres peuples la suivent, et non pas que Grimoald meurt empoisonné, ou que Théodelinde donne une couronne à Agilulf en le recevant dans son lit. Les Grimoald, les Théodelinde, les Agilulf pullulent dans les villes italiennes, et j'en veux à M. Ferrari, après s'être moqué justement de cette manière d'écrire l'histoire, de nous les montrer tous jusqu'au dernier, ne fût-ce qu'en passant et de profil. Le grand mérite de son ouvrage est dans les clartés nouvelles qu'il projette sur ces mêlées continuelles et mal expliquées des catholiques contre le pape, des impériaux contre l'empereur, des peuples les plus unis en apparence, les plus divisés en réalité, qui veulent des chefs indigènes et ne se lassent point d'appeler l'étranger, qui regardent Rome comme le principe de tous leurs maux, et qui la défendent à outrance contre Luther. Cette philosophie de l'histoire d'Italie est assez nouvelle pour qu'il convienne de la résumer rapidement, malgré les objections que soulèvent les abus de l'esprit de système, et en quelques endroits l'obscurité de l'exposition et de l'expression.

Tout peuple, suivant M. Ferrari, est soumis à une loi unique, invariable, à laquelle il ne peut que par exception se montrer infidèle. Ainsi l'Allemagne a la diète, l'Angleterre le parlement, la France le pouvoir absolu, la Russie le schisme, l'Italie la lutte éternelle du pape et de l'empereur. Je ne veux pas montrer tout ce qu'il y a de contestable dans ces réductions à l'unité : quelques mois avant l'éclat de Luther, on eût pu dire que le catholicisme était la loi de l'Allemagne. Je rappellerai seulement qu'on ne peut condamner un peuple, comme un homme, à une fixité invariable, sans aboutir au fatalisme. Il y a un moyen sûr de reconnaître si les lois que la philosophie assigne à l'histoire peuvent être vraies, c'est de s'assurer qu'elles ne détruisent pas la liberté. De même que l'homme est susceptible de se modifier sous l'influence des passions ou en profitant des leçons de l'expérience, les peuples ne sont point privés du triste bénéfice de s'instruire par leurs propres malheurs, quoiqu'il soit vrai de dire que l'identité d'un être collectif est moins complète que celle de l'individu, et que, dans une nation, l'expérience des vieillards s'éteint trop souvent avec eux, loin de profiter aux nouveau-venus.

Pour l'Italie en particulier, la loi de M. Ferrari ne se vérifie qu'imparfaitement. Il reconnaît lui-même l'impossibilité de retrouver l'antagonisme du pape et de l'empereur après le règne de Charles-Quint, et plutôt que de renoncer à son système, il préfère sonner le glas funèbre de l'Italie. Que l'Italie

cesse, à partir de la réforme, d'être à la tête du monde civilisé, cela n'est pas douteux; mais elle survit si bien à son hégémonie, que, plus de trois cents ans après le commencement de sa décadence, elle donne des signes d'une vitalité héroïque et occupe l'Europe entière de ses moindres mouvemens. L'antagonisme du pape et de l'empereur n'est donc la loi que d'une période de son histoire. Cela suffit sans doute à démontrer l'insuffisance de cette loi; mais je me hâte d'ajouter que, si l'on veut se renfermer dans la période où elle se vérifie, on peut suivre avec intérêt et profit les développemens de M. Ferrari.

Dès les premiers temps du moyen âge se manifeste en Italie la lutte du pouvoir laïque contre le pouvoir spirituel. Le pape siége à Rome, les Lombards règnent à Pavie. Rome sait qu'elle ne peut rien contre la force brutale de Pavie, mais Pavie sait de son côté « qu'il y a des forces indomptables dans ces fragmens de terre échappés à la domination longobarde. » Il faut que l'une des deux abatte l'autre, et naturellement la victoire reste au plus faible, à celui qu'on ne peut saisir. En 712, le royaume lombard d'arien est devenu catholique, sans que l'inepte Paul Diacre nous apprenne les circonstances de sa conversion. Gênans pour Rome, non plus comme hérétiques, mais comme voisins, les Lombards ne devaient pas tarder à trouver plus catholiques qu'eux. Les Franks barbares de Pepin et de Charlemagne consomment leur ruine avant que le siècle soit écoulé.

Ce triomphe pontifical est, suivant M. Ferrari, celui de la fédération et de la liberté italiennes. Je ne lui demanderai pas où est alors la fédération, où est surtout la liberté. J'aime mieux montrer avec lui l'inanité d'une victoire qui réduit le pape à créer un empereur, à le nommer duc et patrice de Rome, à battre monnaie à son effigie : le dualisme renaît ainsi du fait même qui semblait l'anéantir. L'Italie a deux chefs : l'un, toujours en armes, réside au loin dans le nord; l'autre, désarmé et présent, n'aura de force qu'autant que l'Italie voudra s'associer à ses projets. C'est l'effrayante unité vers laquelle tend Charlemagne, le chef armé, qui rend la fédération nécessaire, et le pape met au service de la fédération son pouvoir spirituel, essentiellement unitaire. Cette combinaison produit bientôt une puissance de premier ordre, capable d'infliger une pénitence publique à l'empereur Louis et d'excommunier Carloman. D'autres fois ce sont les révolutions intérieures de l'Italie qui mettent le dualisme en danger. Marozia, mère du pape Jean XI, épouse Hugues de Provence, roi d'Italie : voilà Rome et le royaume sous la même main. Un soufflet donné par Hugues à Albéric, son beau-fils, amène la séparation. Le fils d'Albéric ceint la tiare : il a beau ordonner les diacres à l'écurie, chasser, boire, jouer au ballon, courir les femmes galantes jusque dans l'église, être en un mot aussi peu pape que possible dans sa conduite : il l'est autant que possible dans sa politique. Quoi encore? Les désordres, les violences du temps amènent le triomphe de l'empereur Othon Ier, qui règne par le clergé : aussitôt naissent les communes italiennes, qui vont reprendre la tradition fédérale, abandonnée un moment par le saint-siége : grande révolution, que M. Ferrari montre successivement au sein de toutes les villes italiennes et de tous les états de l'Europe.

Ce récit, dans les longs et nombreux chapitres qu'il remplit, est néces-

sairement sommaire et par suite obscur : pour tout comprendre, il faudrait savoir autant que l'auteur lui-même. Tous les peuples épousent la querelle du pape ou celle de l'empereur, non point au hasard et par caprice, mais d'après une loi invariable. Il suffit que, docile à ses intérêts ou à ses tendances naturelles, une *grande* nation (M. Ferrari n'insiste pas assez sur l'épithète) ait pris parti pour celui-ci ou pour celui-là : la politique de toutes les autres est, du même coup, déterminée. Ainsi la France de Charlemagne, ayant créé le pouvoir temporel des papes et détruit le royaume lombard, défend son œuvre, et, quoique unitaire pour elle-même, se prononce pour la fédération italienne et le saint-siége; l'Allemagne fédérale au contraire soutient nécessairement la cause de l'unité et du pouvoir laïque en Italie, parce qu'il est dans ses destinées d'être en rivalité avec la France, sa voisine. Adoptons les mots consacrés de guelfes et de gibelins, quoiqu'ils ne fassent leur apparition que plus tard : nous aurons l'Angleterre gibeline pour le même motif que l'Allemagne, l'Écosse guelfe, et par conséquent amie de la France, en haine de l'Angleterre. De même le Portugal s'unit aux ennemis de l'Espagne, la Norvége à ceux de la Suède, et ainsi de tous les autres. Pour compléter la contradiction régulière de ces séries, il faut ajouter que chaque pays contient une opposition aux principes qui y dominent. Ainsi l'opposition est gibeline en France et guelfe en Angleterre, en sorte qu'on trouve une Europe opposante au rebours de l'Europe officielle et gouvernementale.

Rien n'est plus clair, plus vrai, plus satisfaisant pour l'esprit. Ce qui l'est moins, c'est l'histoire des communes italiennes. Pour se diriger dans ce chaos, M. Ferrari se voit obligé de nier ce qui a été le plus universellement affirmé jusqu'à ce jour ; il nie donc que l'Italie combattît alors pour l'affranchissement du sol et l'expulsion des empereurs. Contre la tyrannie odieuse des rois indigènes, elle appelait en effet le défenseur dont l'éloignement lui rendait la domination plus supportable, ou bien elle aimait dans le pape un chef à qui la conquête était impossible. Les communes combattent tantôt l'un tantôt l'autre, et se tournent contre celui qui semble menacer leurs libertés, dont elles s'occupent infiniment plus que de leur indépendance. Au sein même de la commune, le dualisme, réduit à de moindres proportions, se retrouve dans la lutte constante du comte et de l'évêque; puis, après la victoire de celui-ci, vers l'an mil, il renaît de la question de savoir qui nommera le chef spirituel de la cité. L'empereur, le pape, les communes mêmes, pour leurs prêtres et leurs chapitres, revendiquent ce droit, et la querelle s'étend d'abord à l'élection des papes, puis à celle des investitures, bien autrement grave, puisque la solution réclamée par les guelfes pouvait donner au saint-siége des occasions presque continuelles d'intervenir dans les affaires de l'Allemagne et de la chrétienté tout entière, d'exercer contre les empereurs son droit d'excommunication, et de leur donner à son gré des successeurs.

C'est pour avoir compris la portée de cette lutte et cherché à en assurer les avantages au trône pontifical que Grégoire VII mérite d'être rangé parmi les plus grands génies du moyen âge. Il n'avait oublié qu'une chose, à savoir que la suprématie des empereurs avait toujours été contre-balancée par l'influence des prêtres, tandis que la suprématie des papes, établie sur les ruines

du pouvoir civil, devait se trouver sans contre-poids. Aussi, dès le lendemain du triomphe de Rome, un nombreux parti d'hommes effrayés et clairvoyans se prononçait pour l'empire. Pour rétablir l'équilibre, ils en venaient à nier l'infaillibilité pontificale, et, par suite, à soutenir que le pape, soumis aux conciles, doit être déposé quand il manque à sa mission. On ajoutait que le saint-siége, au temporel, devait tout à des empereurs de fait ou de nom, et que par conséquent l'on ne pouvait refuser aux héritiers de Pépin et de Charlemagne le droit d'investiture. Rome rappelait alors la donation de Constantin; mais les moines de Farfa, établis à ses portes, répondaient en demandant pourquoi elle n'avait allégué jusque-là que la donation de Pépin, et ils prouvaient en réalité qu'après Constantin, les exarques gouvernaient l'Italie au nom des empereurs de Byzance et que les papes leur étaient soumis. Ainsi les argumens changent, mais c'est toujours la même querelle entre les deux grandes puissances du monde au nom de la liberté. Après quarante-cinq ans de cette guerre impitoyable, l'empereur battu n'a plus d'autre ressource que de se faire, lui étranger, le champion de l'indépendance, de la liberté italienne. L'Italie du nord est pour lui, celle du midi pour le pape, appuyé sur la France. Le mouvement social est toujours grand, dit M. Ferrari, et le mouvement politique toujours misérable.

Jusqu'à présent les maîtres seuls ont paru dans l'arène; le peuple y descend à son tour. Ses consuls relèguent les évêques dans leurs églises; le pape et l'empereur, un moment conjurés, échouent devant la spontanéité et l'unanimité de ce mouvement. Voilà donc les villes maîtresses d'elles-mêmes; à proprement parler, il n'y a plus d'autre puissance qu'elles en Italie. Pour rétablir l'inévitable dualisme, elles vont s'entre-déchirer. Alors commence ce prodigieux chaos des guerres municipales, compliqué encore par les vols, les extorsions des grandes routes que font ou favorisent les hobereaux maîtres de la campagne. Rien n'a été plus mal expliqué par les historiens. Le grave Muratori se borne à dire qu'il passa par la tête (*saltò in capo*) au peuple des villes d'élargir ses confins. Sismondi ne voit point d'autre cause que le voisinage, source naturelle de conflits. M. Ferrari, qui donne une foule d'explications, ne s'aperçoit pas qu'elles peuvent être combattues par l'argument qu'il oppose à Sismondi : dans d'autres pays, les mêmes causes n'ont pas produit les mêmes résultats. Mieux vaudrait peut-être s'en tenir à l'opinion commune et dire que l'absence de tout centre prépondérant auquel ils pussent se rattacher prédisposait les Italiens aux passions municipales, et rendait inintelligible pour eux l'idée d'une grande patrie, qui, même aujourd'hui, a tant de peine à entrer dans leur tête. M. Ferrari a donc bien raison de ne pas voir dans cette fameuse ligue lombarde contre Frédéric Barberousse la première manifestation du principe de nationalité. Barberousse, empereur sans soldats, n'a d'armée que celle des villes pour lesquelles il se déclare; il n'est qu'un partisan de plus, et n'a contre lui que la ligue des cités guelfes. C'est affaire de parti, non de patriotisme.

Cette lutte des villes entre elles n'empêche point la défaite des seigneurs campagnards. Battus dans leurs châteaux, ils sont réduits à se retirer dans les villes qu'ils n'ont pu vaincre, et ils y deviennent, suivant l'expression assez singulière de M. Ferrari, non pas citoyens, mais concitoyens. Ici nous

sommes dans la partie vraiment neuve de l'ouvrage : cette période et les suivantes, auparavant si mal comprises, y sont mises en lumière avec un rare bonheur. Ces vaincus de la veille, internés au milieu de leurs vainqueurs, sont encore redoutables; si on leur a pris leurs armées et leurs châteaux, ne leur a-t-on pas laissé leurs terres, leurs palais et leurs serfs? Riches entre les riches, aristocrates de naissance, ils raillent sans pitié cette aristocratie de fortune « qui surfait dans ses comptes, vole dans ses boutiques et a des origines héroï-comiques. » Leurs palais à la ville deviennent des forteresses; ils les flanquent de tours, ils inaugurent une guerre civile sans issue possible, car ici les deux termes sont irréductibles, et s'attachent dans le nord de l'Italie à l'empereur, dans le midi au pape, parce que dans le nord les citoyens sont guelfes et dans le midi gibelins. Encore une forme du dualisme italien!

Il semble que ce devrait être la ruine de l'Italie. Admirez la vitalité de ce peuple. « Chaque tour qui tombe est remplacée par un palais qui surgit; chaque forteresse que l'on rase laisse plus libre la végétation de la campagne; les soldats deviennent des laboureurs, les serfs des citoyens; les masures se transforment en villages, et il n'y a pas de vaincus. Le dur châtelain dont on renverse les donjons voit ses fonds prospérer; ses repaires disparaissent, ses rentes sont décuplées. Quand le citoyen se rue sur un concitoyen, la victoire lui livre des lois, des douanes, des péages, des routes, des communications qui doublent son commerce. Quand le concitoyen se venge en levant la main sur les consuls, il sème l'or dans la plèbe. Pas une goutte de sang qui ne devienne le germe d'une liberté nouvelle! »

Ces luttes intestines et de ville à ville, que n'apaise point l'institution du podestat, magistrat étranger, ne tardent pas à rapprocher de l'une à l'autre cité les hommes qui soutiennent la même cause. Apparaît alors pour la première fois ce nom fameux de guelfes et de gibelins qui a eu une si grande fortune dans l'histoire. C'est l'époque où « les rencontres de hasard deviennent des batailles préméditées, où l'on proscrit les hommes, où l'on rase les palais avec une fureur sans pareille, où la question est de savoir si la république sera aristocratique ou démocratique, féodale ou mercantile, où tout sert à la contradiction des partis, depuis la manière de couper l'ail et les pommes jusqu'à celle de porter l'épée. » Le pape est nominalement le chef de la démocratie et des guelfes, l'empereur celui de la féodalité et des gibelins; mais de sa personne l'empereur est quelquefois guelfe et le pape gibelin. A ces contradictions, qui ne s'arrêtent pas aux têtes couronnées, tout le monde trouve son compte. Le triomphe des guelfes, c'est l'introduction des arts et métiers dans la société officielle; celui des gibelins, c'est l'élévation de la canaille par les tumultes des *ciompi*, des *piccolini*, des *senza braghe*, ou sans-culottes. La querelle prend alors des formes politiques et précises : les gibelins accusent les guelfes d'être des démagogues ingouvernables, de propager le massacre et l'incendie; les guelfes attaquent les mystères de la raison d'état, la fausse liberté de la féodalité, une légalité menteuse, le peu de souci qu'ont leurs adversaires du sort du genre humain, cela non-seulement en Italie, mais dans toute l'Europe.

Que la durée de ces guerres civiles et municipales ait amené la substitu-

tion des tyrans aux républiques par la nécessité de donner une tête à l'attaque et à la défense, de mieux concentrer les mouvemens et de mieux diriger les coups, c'est un fait incontestable; mais il suffisait de le constater, il n'y fallait pas voir un progrès. « Les villes qui n'entrent pas dans l'ère de la tyrannie, dit M. Ferrari, se tordent dans les angoisses de la guerre civile, et sont en retard d'une période sur la marche générale de l'Italie. » Ne dirait-on pas que le sort est plus enviable de celles qui sont soumises à la tyrannie? Sans doute on y trouve une certaine concentration de forces et une apparente grandeur, mais c'est toujours au profit de la guerre civile. La vraie grandeur est moins dans cette unité factice, qui résulte de l'oppression et qui annule toutes les volontés, que dans l'harmonieux concours, ou même dans la lutte discordante, mais virile, de ces mêmes volontés. M. Ferrari voit dans les tyranneaux de l'Italie les chefs naturels du petit peuple, qui lui communiquent leur puissance. « Ils sont, dit-il, les premiers hommes qui pensent au nom des masses et donnent la vie aux chroniques. L'Italie ne pouvait être sauvée que par des hommes décidés à perdre leur âme. » Que le progrès général de la société européenne ne se soit pas arrêté, parce que des tyrans avaient étouffé des républiques, rien n'est plus probable : pour si peu, l'humanité n'interrompt pas sa marche; mais la question est de savoir s'il ne se fût pas plus vite et plus réellement accompli sous un régime de liberté. Si la tyrannie est un besoin social pour les villes italiennes, pourquoi tant de villes qui refusent de s'y soumettre? C'est, dit M. Ferrari, qu'elles sont attardées. Les gibelins triomphent partout, Florence presque seule reste guelfe. Pourquoi? C'est, dit encore M. Ferrari, qu'il faut un contraste. De telles raisons sont dignes de la cause, et je ne m'étonne pas qu'on n'en trouve point de meilleures; mais je n'insiste pas, car je ne pourrais que répéter en moins bons termes ce que M. Edgar Quinet a dit ici même, sur la tendance à transformer en progrès tous les faits accomplis, dans d'éloquentes pages que le lecteur n'a pas oubliées, et auxquelles je suis heureux de le renvoyer.

Qu'ils continuent le progrès ou commencent la décadence, les tyrans réussissent : à travers mille péripéties, ils accoutument l'Italie au pouvoir d'un seul. Par eux, les gibelins triomphent, mais dès le lendemain ils se divisent : l'empereur, jaloux des tyrans, descend en Italie, réveille l'esprit guelfe par sa seule présence, et se fait battre par ses amis et par ses ennemis pendant que l'idée monarchique fait son chemin. Saint Thomas d'Aquin demande le pouvoir pour l'église, son disciple Gilles de Rome (communément et à tort appelé Egidius Colonna) pour Philippe le Bel, et le même titre, *de regimine principum,* suffit aux deux ouvrages où maître et disciple soutiennent les deux thèses opposées. Gilles de Rome est un faible champion de la monarchie laïque; mais il a Dante derrière lui.

Quand le principe monarchique n'est plus sérieusement contesté, la tyrannie peut s'adoucir, il faut même qu'elle s'adoucisse, car on ne supporterait pas plus longtemps ses violences. Alors s'ouvre l'ère des seigneurs, c'est-à-dire de la ruse hypocrite, de l'impartialité, dit M. Ferrari, ou plutôt de l'indifférence, qui rend impossible le retour des anciennes fureurs. Cette distinction entre les tyrans et les seigneurs est aussi fondée que neuve. Les

Visconti à Milan, les Scala à Vérone, les Este à Ferrare, règnent par la paix, s'inquiètent peu du bien et du mal, et laissent aux dupes le respect de la justice et les sentimens de fidélité. Plus de rébellions, un sourd écho seulement des anciennes querelles; les petites villes gravitent dans l'orbite des grandes et disparaissent, comme Pavie, Ivrée, Plaisance, lorsqu'elles ne peuvent trouver des seigneurs indigènes.

Sous cette apparence de calme et de bonheur, que M. Ferrari vante outre mesure, le pêle-mêle est à son comble. Les seigneurs sont guelfes ou gibelins suivant l'occasion; la papauté les combat, soutenue par les dernières républiques et les derniers tyrans, à défaut des Valois, ses alliés naturels, trop faibles pour se mêler aux agitations extérieures. Les vieux partis continuent de remuer dans l'ombre, et à la réaction pontificale vient s'ajouter la réaction impériale, incarnée dans Louis de Bavière. C'est le commencement de la fin. L'empire, avili sous Charles IV, devient presque exclusivement allemand; la papauté, ravivée un instant par le génie du légat Albornoz, renonce définitivement à l'unité rêvée par Grégoire VII, et dans cette merveilleuse Italie du moyen âge il ne reste plus debout que trois villes : Milan, qui veut régner sur toutes les autres; Florence, qui s'y oppose et qui groupe les mécontens autour d'elle; Venise, qui grandit isolée dans ses lagunes.

Cette période offre des difficultés qui ont dû fort embarrasser M. Ferrari. Comment se fait-il que la plus glorieuse cité d'Italie, l'immortelle Florence, échappe constamment aux lois qu'il croit avoir découvertes? Ses seigneurs, s'ils ont une signification, marquent l'avénement de l'esprit moderne, qui répugne à la force. Que signifie donc cette ère brutale des *condottieri* qui les efface, et où les armes reprennent leur empire? Voilà le moyen âge qui recommence : il n'est plus question que de villes saccagées, de rébellions, de trahisons, de massacres. Les vieilles plaies de l'Italie se rouvrent, la civilisation s'arrête, la littérature disparaît. Est-ce bien le moyen âge? Non, car désormais la victoire n'est pas au plus fort, mais au plus offrant; c'est le progrès de la misère. « Jamais, dit l'auteur, on ne vit affluer sur le marché un plus grand nombre d'hommes prêts à se casser le cou à des prix plus modérés. » Ce sont les progrès de l'esprit de paix qui ressuscitent la guerre : les Italiens, fatigués de porter les armes, sont bien aises de trouver à peu de frais qui les porte à leur place. Rien de plus semblable au recul, et pourtant il y a un progrès réel dans l'intervention des idées commerciales d'offre, de demande, de crédit. Si l'héroïsme s'en va, personne ne le regrette : ne coûte-t-il pas aux hommes leur sang, aux peuples leur indépendance? Pendant qu'on se bat pour eux, ou qu'on feint de se battre, car les mercenaires se ménagent d'un camp à l'autre, les Italiens s'essaient à une vie nouvelle, où « les lois du crédit, l'inviolabilité du créancier, le besoin impérieux de protéger l'industrie, de stimuler le commerce, d'exciter les échanges, d'encourager la spéculation, remplacent les anciennes garanties politiques par des garanties toutes sociales. La rente, cette lèpre bienfaisante, s'attache pour la première fois aux gouvernemens, comme une maladie incurable et progressive destinée à les faire pencher sans cesse vers les multitudes et à réaliser une loi agraire dont personne ne peut encore aujourd'hui prévoir les innombrables révolutions. »

Remarquable coïncidence que celle de l'avénement du crédit, c'est-à-dire de la richesse, avec la plus effroyable misère qui fut jamais! C'est le mal qui engendre le remède. La misère, en devenant générale, rend les peuples indifférens au bien de l'indépendance : ils font bon marché d'un isolement qui est leur ruine par la multitude de douaniers, d'employés, d'ambassadeurs, de courtisans qu'ils se voient forcés d'entretenir. Ainsi naît le désir des rapprochemens, et, comme on dit aujourd'hui, des fusions. Républiques et seigneuries disparaissent en foule, absorbées par les plus puissantes d'entre elles, sous cette loi de la faim, supérieure à l'ambition des républiques et des monarchies. Cette révolution n'a pas lieu sans secousses, sans réactions, sans retours, mais elle a lieu, et, à tout prendre, elle est salutaire, puisqu'elle diminue le morcellement de l'Italie.

Ainsi peu à peu la misère est chassée des seigneuries; elle passe alors aux *condottieri :* double bénéfice pour l'Italie, double progrès. Débarrassés des révolutions, les seigneurs développent ou plutôt laissent se développer chez eux ce que nous appelons maintenant la prospérité matérielle. Ils apprennent à frapper qui les gêne et les trahit, à isoler les *condottieri* et leurs troupes, à négocier pour avoir la paix, en s'abstenant de victoires qui auraient doublé l'ascendant et les exigences des capitaines. On subdivise les commandemens, on soudoie des rivaux, on neutralise tous leurs efforts pour en revenir à la bienheureuse époque des rébellions, des séditions, de l'anarchie, et, ne faisant plus leurs frais, mercenaires et *condottieri* finissent par disparaître.

A la force militaire qui s'en va succède alors pour les derniers jours d'hégémonie celle qui résulte de l'union, de la fédération. Milan, Venise, Rome, Florence et Naples en deviennent les centres. Nicolas V prêche une croisade contre les Turcs, maîtres de Constantinople. La croisade manque, mais le rapprochement des villes amène le premier traité de paix générale qui ait été conclu en Italie. Par là se trouve supprimée à jamais, M. Ferrari le confesse, la lutte des guelfes et des gibelins. Les réactions qui s'essaient encore échouent misérablement. C'est une époque intermédiaire entre le moyen âge, dont aucun principe n'était péremptoirement nié, et le monde moderne, dont aucun principe n'était encore catégoriquement affirmé.

J'insiste sur cette fin des guelfes et des gibelins, car après eux le système de M. Ferrari ne trouve plus son application. Désormais on ne voit plus ces évolutions si régulières de l'action et de la réaction dans les villes italiennes, que se disputent la papauté, l'empire, l'Europe entière. Après vingt siècles d'un éclat incomparable, après avoir mené si longtemps le monde par les armes, la religion et les idées, voilà ce grand peuple qui s'arrête! Le mouvement est ailleurs. En religion, ce n'est pas de son sein que naissent les Gerson et les Torquemada. S'agit-il de conquêtes lointaines? l'Espagne et le Portugal sont au premier rang; du mouvement des idées? il est avec Wiclef et Jean Hus; de la gloire des armes? nous avons la France et la Suisse; de l'unité et de la fédération? l'Espagne est le modèle de l'une, et l'Allemagne de l'autre. Désormais l'histoire est au rebours : il faut observer en France et ailleurs les progrès de la force et les développemens de la pensée; l'Italie n'a plus que des contre-coups. La décadence politique est incontestable à partir des inva-

sions de Charles VIII et de Louis XII, quoiqu'elle soit encore masquée, aux yeux émerveillés de la postérité, par les splendeurs du siècle de Léon X. Après les inepties et les défaites de l'invasion française, l'Espagne s'impose à l'Italie et règne sur elle. Ne faut-il pas résister à la réforme, qui est la négation de tout ce qu'ont cru et aimé les Italiens? L'Espagne est acceptée, parce que, au rebours des papes et des empereurs, elle admet le travail des révolutions passées, et ne cherche ni à réveiller les vieilles inimitiés, ni à en susciter de nouvelles.

Essayons de résumer, d'après M. Ferrari, cette histoire si complexe et si difficile. Pendant les siècles où l'Italie a marché vers l'accomplissement de ses orageuses, mais grandes destinées, il y aurait eu neuf époques après celle du royaume longobard : — les comtes, — les évêques, — les consuls, — les podestats, — les deux sectes, — les tyrans, — les seigneurs, — les *condottieri*, — le protectorat espagnol. Chacune de ces révolutions se subdivise en plusieurs phases, chaque phase engendre son gouvernement, chaque gouvernement essuie le feu d'une réaction impériale et pontificale, et chaque réaction celui d'une nouvelle insurrection qui rétablit son gouvernement toujours plus victorieux. En outre, chaque époque particulière a sa loi. Prenons par exemple celle des évêques : le comte est chassé par le chef spirituel de la cité, puis imposé par la réaction, puis chassé de nouveau, puis remplacé par un évêque librement élu, lequel succombe à son tour à une nouvelle réaction, dont, par un sixième mouvement, il sort victorieux. Six révolutions dans une époque, voilà le compte, d'après M. Ferrari; encore avoue-t-il qu'il y en a quelquefois davantage, onze à Milan, et trente à Rome. Quelques exceptions de plus comme celle-là, et la règle court grand danger de n'exister que dans le cerveau du philosophe.

En faisant un travail analogue sur chaque époque, on arrive à quarante-deux mutations par ville, et en multipliant ce nombre par celui des centres politiques, on obtient approximativement sept mille deux cent vingt-quatre mutations d'Othon Ier à Charles-Quint. Que serait-ce si M. Ferrari n'y mettait pas de modération? Il néglige tous les mouvemens avortés et ne calcule que sur cent soixante-douze états, quoiqu'il déclare qu'au début il y avait plus de deux mille centres en Italie! J'avoue que je ne vois pas sans effroi l'histoire, même la philosophie de l'histoire, s'engager dans une pareille voie, car de l'arithmétique à l'algèbre il n'y a pas loin, et bientôt l'on en vient à dire « que les hommes sont des signes algébriques, des êtres abstraits, que le génie de l'un est compensé par l'ineptie de l'autre, qu'il s'agit de deviner l'énigme et non d'admonester les gens, que les hasards sont des détails cédant à la loi qui les régit. » Ce serait à faire maudire Herder et Vico, si l'on ne tenait compte de l'exagération naturelle aux meilleurs disciples, et si on ne leur savait gré de s'être inspirés de cette vérité, que, « hors du mouvement des idées, il n'y a de salut ni pour la philosophie, ni pour l'érudition. »

Il y a toutefois un grand argument contre les idées de M. Ferrari, c'est que, pour les admettre, il faut croire qu'à partir du jour où le système n'est plus applicable, l'Italie a cessé d'exister, ou marche du moins d'un pas rapide vers la mort qui l'attend. Il faut être bien sûr de posséder la vérité, et par

surcroît, bien impitoyable, pour ne pas craindre d'annoncer l'arrêt fatal à un peuple qui se débat héroïquement contre des difficultés extrêmes et donne chaque jour des preuves nouvelles de vitalité. Or l'Italie n'a-t-elle pas semblé plusieurs fois sur le point de finir, et ne s'est-elle pas relevée avec un étonnant ressort que personne n'aurait cru trouver en elle? Quoi! après ce XVIIe siècle italien, si terne et si pâle, où l'esprit et le corps étaient également abaissés, n'est-ce donc rien que cette double renaissance littéraire et politique du XVIIIe siècle et du XIXe? Alfieri, créateur d'un genre; Manzoni, régénérateur de la poésie; Leopardi, le plus grand des Italiens après Dante, sont-ils des poètes de la décadence? Ces peuples toujours vaincus et toujours prêts à remonter sur la brèche, ne fût-ce que pour jeter en mourant à l'ennemi commun leur dernière malédiction, sont-ils des fils dégénérés? Non, c'est le découragement, un découragement prématuré, qui trouble la vue à M. Ferrari, et qui lui inspire un système remarquable par d'excellentes parties, par de profondes observations, et fondé sur une érudition de bénédictin, mais dont le terme final était arrêté dans son esprit avant le commencement et le milieu. Il voulait écrire à la dernière page de son livre ce triste mot, emprunté aux annales d'un peuple éteint : *Finis Italiæ,* et ne cherchait qu'à mettre l'histoire d'accord avec ses sinistres convictions. Par désespoir patriotique, il est arrivé aux dernières limites du pessimisme, et je ne puis mieux le réfuter qu'en citant ces lignes, que je voudrais pouvoir effacer de son livre : « L'histoire n'est-elle pas la mise en jeu des passions les plus effrénées, des perfidies les plus raffinées, des ambitions les plus gigantesques? n'est-elle pas une série de scandales? Ses époques les plus splendides ne sont-elles pas les plus criminelles? Ne doit-elle pas créer des monstres quand elle s'efforce de créer des géans? Que si notre morale moderne, si hypocritement difficile, accuse les contemporains de Léon X, il ne faut pas oublier non plus qu'ils ont le droit d'être jugés d'après leur loi, de ne pas être soumis aux codes de Luther ou de Calvin, et surtout le droit d'être soustraits aux tribunaux des nations unitaires et des gouvernemens absolus?... Tout homme était libre, comme un roi à l'état de nature, et bien des trahisons n'étaient que des actes naturels, tandis que bien des crimes se réduisaient aux proportions de simples coups d'état. » Je ne puis vraiment croire à ce pessimisme, ni le prendre au sérieux. La parole de M. Ferrari est constamment empreinte de cette ironie âpre, mordante, amère, dont on sent la trace dans cette page comme dans bien d'autres. Non, je ne croirai pas « qu'il soit aussi insensé d'attaquer le pape que de le défendre, ni de se faire éclopper par tel roi que de prendre des rhumatismes en faveur de telle république. » Ce sont là des paroles injustes qui trahissent les déceptions d'une âme ulcérée. L'historien des *révolutions d'Italie* est merveilleusement ingénieux à trouver dans les plus atroces époques du passé la marque du progrès : ne saurait-il donc la trouver encore dans les maux plus tolérables du présent?

P. BRISSET.

V. DE MARS.

UNE ANNÉE

DANS LE SAHEL

JOURNAL D'UN ABSENT.

SECONDE PARTIE.

Mustapha d'Alger, janvier.

Jusqu'à présent, je ne t'ai fait des Algériens qu'un portrait général (1). J'ai parlé de gravité, de discrétion, de dignité naturelle dans le port, dans le langage, dans les habitudes, voulant indiquer par des traits d'ensemble ce qui frappe au premier abord tout nouveau-venu qui débarque d'un pays d'Europe où ces qualités extérieures sont précisément les plus rares. N'oublions pas cependant qu'il y a deux peuples ici, pleins de ressemblance si nous les comparons à nous, absolument divers dès qu'on définit chacun d'eux. Nous avons vu les similitudes; aujourd'hui voyons les diversités. Restituons à chacun le nom dont il est jaloux; laissons l'Arabe où il est, dans la campagne, fixé dans les villages ou promenant ses tentes, et pendant que j'habite Alger, parlons des Maures. Peut-être leur portrait perdra-t-il quelque chose à devenir en effet plus ressemblant; il pourrait arriver que la précision, au lieu de grandir leurs traits, les diminuât.

Alger est une ville arabe habitée par des *Maures;* les Maures forment les trois quarts au moins de sa population indigène. Le reste

(1) Voyez la livraison du 1er novembre.

est mêlé de nègres, d'émigrans biskris ou mzabites, de Juifs parlant la langue commune et restés toujours les mêmes depuis leur transportation sous Titus et sous Adrien, enfin de quelques Arabes, mais en si petit nombre qu'on peut dire avec certitude qu'il n'y a pas d'Arabes dans Alger. Cette ville n'était au surplus leur capitale et leur citadelle que par fiction : c'était le chef-lieu d'un gouvernement qu'ils n'aimaient pas et le centre administratif d'une administration à laquelle ils obéissaient mal. Ils y tenaient pour l'honneur du croissant, mais nullement par intérêt pour leur dernier pacha. Ils n'avaient jamais lié leur cause à la sienne, et telle était leur indifférence à l'égard de la moderne Carthage qu'ils l'ont laissé tomber sans lui porter secours, sans prévoir qu'ils se perdaient eux-mêmes en l'abandonnant. Ils n'avaient mis là qu'une petite part de leur orgueil, en dépôt sous la garde des Turcs, et comme les Sahariens font pour leurs grains dans des *silos* étrangers. Leurs vraies destinées étaient ailleurs. Ils se réservaient de les défendre sur leur propre territoire et pied à pied, et cette longue guerre numide, qui finit à peine, a prouvé comment ils entendaient la politique et comment ils pratiquaient la guerre.

Les historiens ont beaucoup écrit sur les Maures. D'où viennent-ils? qui sont-ils? A quelle famille orientale les rattacher? Sont-ils de la race aborigène? Viennent-ils des Maures d'Espagne refoulés le long des états barbaresques? Sont-ils, comme on l'a dit encore, les descendans directs d'une invasion arabe antérieure à celle des kalifes? Y doit-on voir, au contraire, un produit fort mélangé de toutes les invasions, et n'y aurait-il pas dans les veines de ce peuple aux traits charmans, mais indécis, un composé de sang barbare et de sang gréco-romain? Voilà la moindre partie des hypothèses. La question reste douteuse, et la filiation des Maures est encore à prouver.

Quelle que soit la parenté des Arabes et des Maures, qu'on puisse ou non les rapprocher à leur point d'origine, il est impossible aujourd'hui de les confondre; eux-mêmes ne veulent pas être confondus. Peut-être n'y a-t-il pas là deux races, mais il y a deux branches, et bien nettement deux familles, qui n'ont en réalité rien de commun que la langue et la religion, qui ne se ressemblent ni par le type, ni par les habitudes, ni par la façon de vivre, ni par le tempérament, ni par le caractère, ni par le costume, et pas plus par les qualités que par les vices, qui ne s'aiment ni ne s'estiment, dont les intérêts mêmes sont opposés, et qui vivraient peut-être en ennemies si nous n'étions pas là, n'ayant plus alors, pour faire amitié contre nous, le lien commun des antipathies et la fraternité des rancunes. L'une est un peuple encore féodal, de campagnards, de voya-

geurs et de soldats, nombreux, plein de ressources, très grand de toutes manières, par ses origines, par son histoire et par ses mœurs; héroïque à la façon d'Alexandre, aventureux comme lui, comme lui faisant de la guerre un voyage armé; père d'une religion qui a failli couvrir le monde; répandu jusqu'aux extrémités de l'Orient, sans être à proprement parler maître nulle part; vivant ainsi dans des pays incomparables, et toujours portant sur son visage, comme un air de noblesse, la beauté même de sa destinée. — L'autre est un petit peuple d'artisans, de boutiquiers, de rentiers et de scribes, très bourgeois, un peu mesquin dans ses mœurs, comme il est étriqué dans son costume; élégant, mais sans grandeur, joli plutôt que beau, tout juste aisé, jamais pauvre, et qui n'atteint au splendide ni par le luxe ni par les misères. Chacun d'eux d'ailleurs a son orgueil, et ce serait leur faire une injure égale que de se tromper de nom, comme avec deux individus consanguins.

Ce qui manque à ce dernier peuple, c'est précisément ce que le premier possède en excès, ce quelque chose que j'appellerai la grandeur, ou, pour parler en peintre, le style. Les Maures n'ont aucun style; cela tient beaucoup à leur personne, beaucoup aussi au milieu dans lequel on les voit. Tout autour d'eux est petit et contribue à les diminuer : leurs rues étroites, leurs boutiques à peine habitables, leur vie sédentaire, et leur habitude d'être assis à la turque plutôt qu'étendus à l'arabe. Leur costume les habille avec grâce et ne les drape pas; il est étroit, il manque d'abondance et de plis, n'ajoute rien à l'importance de l'homme, et amoindrirait au contraire celle qu'on lui suppose. Un vêtement plus ample fait, je ne sais pourquoi, présumer des passions plus fortes, une âme plus grande. C'est un préjugé d'ordre *artistique*, si tu veux; mais ici, bien entendu, je parle en artiste. Avec leur veste collant à la taille, leur culotte en forme de jupe, et leur ceinture, que beaucoup portent lâche, il est aussi difficile aux vieillards de paraître majestueux qu'aux jeunes gens de ne pas avoir l'air efféminé.

Efféminé, voilà, je crois, le mot qui convient, car il définit leur caractère, s'adapte à leurs goûts, précise exactement leurs aptitudes, les résume au physique comme au moral, et les juge. N'est-ce pas le propre des pays de gynécées de produire une sorte de confusion dans les sexes et d'affaiblir l'un dans la mesure même où l'autre est dégradé? Chose bizarre, en même temps qu'elle disparaît de la vie publique, la femme aussitôt se manifeste dans le tempérament de la race; moins on lui reconnaît d'importance extérieure, plus elle en acquiert par le sang. On la méprise en raison de l'abus qu'on fait d'elle : elle est cloîtrée, oisive, on l'assimile aux objets de luxe ou de plaisir ; mais l'homme alors la remplace, et en vient à lui

ressembler par des substitutions d'emploi qui le font descendre. C'est par là que la femme se venge, en abaissant l'espèce, et l'espèce est punie du tort de la société.

Il en résulte ce que nous voyons : un peuple quasi-féminin, — des garçons presque filles, des jeunes gens qu'on prendrait pour des femmes, un visage imberbe, des formes rondes, de beaux traits, mais un peu mous, rien de fort ni de résolu; une beauté incertaine et jamais virile, jusqu'à l'âge où la jeunesse elle-même est effacée par la gravité des années. A l'inverse des Arabes, chez qui la fainéantise est le droit du mâle, ici c'est le mari qui travaille, je veux dire qui manie l'aiguille. Il prépare les laines, il les teint, il fabrique les étoffes, il coud, il fait non-seulement ses propres habits, mais ceux des femmes et des enfans, leurs chaussures avec les siennes, leurs toilettes aussi bien que leurs bijoux. Lui seul a l'art des passementeries et des broderies; il sait comment assortir les couleurs, comment la soie se croise avec les fils d'or; il a ses métiers, ses dévidoirs, ses écheveaux, ses pelotons, ses bobines, ses ciseaux, tout un petit arsenal d'instrumens qui paraît bizarre entre ses mains, et qui le rend méprisable aux yeux de ses voisins manieurs de sabre. Si la force lui manque, il hérite au moins des contraires de la force : il a l'adresse, l'habileté des doigts, la délicatesse et la grâce. Il est intelligent, souple et docile; il calcule, et si le commerce ne lui convient qu'à demi, loin de le déclarer indigne, il l'estime. Son activité d'ailleurs n'est jamais bien grande. Aussi indolent à son établi qu'il est insouciant dans sa boutique, aussi peu diligent à coudre qu'il est peu pressé de vendre, il considère le commerce aussi bien que l'industrie comme des passe-temps, et le travail est plutôt fait pour remplir ses loisirs que pour occuper sa vie. A vrai dire, c'est un moyen de se distraire et de se désennuyer du repos.

Les Maures n'aiment pas les chevaux, n'en possèdent guère, et les manient mal. Leur tournure un peu grêle jure avec le lourd équipement des chevaux arabes, car il faut une tenue de cavalier et l'attirail de guerre pour occuper dignement la selle à haut dossier et pour chausser les étriers turcs. Ils ont la sandale de cuir noir des gens qui vont à pied et marchent peu, des demi-bas pendant l'hiver, et jamais de bottes. Un éperon traînant rendrait leur marche impossible. Le soir, on rencontre certains d'entre eux, les plus riches, qui partent pour leurs jardins, mais portés alors par des mules, assis de côté sur une selle large et plate, matelassée comme une litière, et menant leur tranquille monture à coups de houssine, sans se servir de la bride ni du talon. Leur équitation ne va jamais plus loin. Chose encore plus inconnue des Arabes et plus superflue

pour ces yeux infatigables, beaucoup de vieillards portent des besicles. Ce sont les compteurs d'argent, les scribes, les maîtres d'école, en un mot les *tolbas,* ceux qu'on voit écrire avec un roseau sur de petits carrés de papier posés sans autre appui dans leur main gauche, et dont la longue écritoire de cuivre est engaînée dans un pli de leur ceinture, à cette place au-dessous du cœur où les gens de guerre portent le poignard. L'écritoire, le stylet de roseau, quelques feuillets de papier, plus un vieux Koran manuscrit que peu de gens lisent et qu'un très petit nombre comprend, voilà au reste tout ce qui rappelle les lettres, et cela suffit pour distinguer les Maures des Arabes, beaucoup plus illettrés encore. Le vrai peuple cependant lit peu et n'écrit guère. Celui-là fume, rêve, regarde et cause en travaillant des doigts. Il passe à l'ombre et dans l'azur froid des bazars les longues journées que les gens de même race sont tenus à dépenser hors de leurs maisons. Le bazar lui tient lieu de *forum.* Il représente à la fois la chambre de travail et la place publique, et chacun s'y trouve chez tout le monde et chez soi.

Il y a là des cafés, des essences, des fleurs et des oiseaux. Des rossignols chantent dans de petites cages en pointes de porc-épic suspendues à l'auvent des boutiques. Au-dessous des cages, et sur des tréteaux, on voit des jeunes gens assis côte à côte, avec des broderies sur leurs genoux, des écheveaux de fils d'or ou de soie passés derrière l'oreille; propres, bien mis et le visage un peu plus clair que de l'ambre pâle, peu vêtus, car ils ont le cou, les jambes et les bras nus, avec des vestes de couleurs bien choisies, des ceintures qui varient du rouge au rose vif, et des culottes blanches à mille plis qui s'évasent autour d'eux quand ils sont assis; des attitudes élégantes, soit au repos, soit au travail; beaucoup de langueur dans les yeux, et, pour achever de n'être plus des hommes, quelquefois les paupières peintes, presque toujours des fleurs posées près de la joue. Ils fument du tabac odorant, les voluptueux, du *tekrouri,* c'est-à-dire de la feuille de chanvre réduite en poussière, ou, pour employer le terme connu, du *haschisch;* c'est ce qu'ils appellent faire le *kief.* Le *kief* est proprement le repos plein de bien-être, et poussé jusqu'à l'ivresse, produit par toute boisson ou par toute fumée stupéfiante. Il signifie l'effet du sorbet ou de la pipe. Par abus de mots, on l'applique à l'objet lui-même; il m'est arrivé de demander du *kief* et d'être compris des marchands de *tekrouri.*

Le goût du *haschisch* ne vient jamais sans la passion des oiseaux. A Constantine surtout, mais aussi à Alger, chaque fumeur de *haschisch* possède un rossignol, et je ne connais que Nâman qui, par indigence ou par oubli des choses extérieures de la vie, n'ait pas le sien. Le rossignol est, faut-il le dire? un oiseau très positif et gour-

mand, dont la voix devient d'autant plus claire et le chant plus robuste qu'il est mieux nourri. On lui donne à manger de la viande crue, hachée menu et pétrie avec du beurre. Remis en belle humeur par cette nourriture active, l'oiseau recouvre son haleine et se met à chanter, — Dieu sait quoi!... peut-être les satisfactions d'un estomac repu, — mais sur un mode si tendre, avec un tel sentiment du rhythme, et d'un élan si passionné, qu'on oublie l'oiseau pour n'entendre plus que le musicien. Quel étrange poète que cet oiseau! Qui n'a-t-il pas bercé et enchanté depuis qu'il existe, et que, libre ou prisonnier, il habite au milieu de nous? N'est-ce pas l'âme éloquente des choses tendres, la musique même des sentimens humains? Il a l'air d'exprimer ce que chacun de nous éprouve. L'amoureux retrouve en lui ses tendresses, celui qui souffre ses amertumes, la mère affligée ses désespoirs. « Chantre des nuits heureuses! » a dit de lui un des plus inconsolables rêveurs de ce siècle. « Déjà, s'écrie le jeune Albano, le rossignol frappait du bec à la porte triomphale du printemps. » Le fumeur stupide écoute à sa manière cette chanson sans paroles qui le pénètre tant bien que mal à travers l'épaisseur de ses rêves. Me comprendrait-il, mon ami, si je lui disais qu'elle a fait pleurer un homme qui s'appelait Obermann du regret d'être seul au bord d'un lac, de se sentir grand et faible, et de n'avoir pas vécu?

Je suis entré l'autre jour au tribunal du kadi. J'ai vu comment est rendue la justice; c'est une chose si facile, si intime et si familière, qu'on ne saurait imaginer de formalités plus attrayantes ni plus capables de faire excuser les procès. Le tribunal est situé rue de la Marine, dans la cour de la mosquée. La même porte mène au prétoire et à l'église, la même enceinte enferme la justice et la religion; le justiciable et le juge sont de la sorte aussi près que possible de l'œil de Dieu. La cour est dallée et fermée de balustrades à l'extrémité qui donne sur la mer. Au centre et faisant vestibule à la mosquée, parmi des arbustes, des rosiers, de grands bananiers constamment verts, s'élèvent une fontaine et deux pavillons. Le plus petit, le moins fréquenté, appartient au muphti, qui représente la cour d'appel; l'autre, reconstruit il y a peu d'années, et par les soins de l'administration française, dans un style approximativement arabe, est la chambre de première instance, occupée par le kadi. L'auvent, très saillant et de forme asiatique, protége un large perron de deux marches, où les cliens déposent leurs savates et s'asseoient à l'ombre en attendant l'appel de leur cause. Une grande porte ouverte à deux battans permet au public d'assister de l'extérieur aux débats, et éclaire en même temps la salle, qui n'a pas d'autre ouverture. Cette salle, petite, carrée, blanchie seulement à

la chaux, est disposée et meublée de la manière la plus simple : de chaque côté, une rangée de banquettes appuyées aux murs derrière une rangée de tables-bureaux, où se tiennent les scribes ou greffiers, assesseurs du kadi. A l'entrée, un tabouret de bois pour l'huissier ou *chaouch;* par terre, des nattes où les cliens s'accroupissent. Au fond, faisant face à la porte, se trouve la place du kadi, — ce qu'en France on appelle proprement le tribunal, — c'est-à-dire une estrade avec un bureau, un canapé bas à dossier de drap vert, et des coussins. Rien au mur que de fausses fenêtres formant niches, de petites armoires fermées, servant d'archives et contenant quelques livres et des papiers; enfin, au-dessus du juge, une légende écrite en gros caractères, et tirée d'un verset du Koran.

La fonction des scribes (*adouls*) est de suivre les interrogatoires, d'examiner les actes, et de dresser les jugemens. On les reconnaît à leur singulière coiffure de cotonnade blanche en forme de citrouille, à leur pelisse de soie, qui cache entièrement la culotte, à leur air plus grave et plus digne, qui les fait distinguer du commun des hommes et révèle en eux des magistrats. N'oublie pas que l'*adel,* le scribe, est à la fois un homme de loi et un homme d'église, qu'il préside aux cérémonies du culte, aux enterremens, comme il assiste aux démêlés judiciaires, et qu'il touche ainsi, par ce double ministère, aux plus graves intérêts de la vie présente et de la vie future.

Quant au kadi, sa charge fait de lui un personnage important, même à côté de notre juridiction française; celui-ci est personnellement le type le plus accompli que je connaisse de la haute bourgeoisie d'Alger. Il est grand, maigre, avec une barbe noire et peu fournie; il a l'œil sagace et doux, beaucoup de distinction dans tout son air, la parole un peu voilée, le geste lent et la pâleur maladive d'un homme à santé délicate. Il est vêtu de blanc, de gris et de noir. Une longue écharpe de mousseline plissée sur son vaste turban sphéroïde le coiffe à la manière des marabouts et le drape abondamment jusqu'à la ceinture. Il parle peu, interroge à voix basse, et ne regarde directement les cliens que si la question paraît mériter son attention. Autrement il écoute un peu négligemment, le coude appuyé parmi des coussins, les yeux à demi fermés, moitié méditant, moitié distrait, et dans la tenue d'un homme à qui l'on ferait des confidences de peu de valeur.

Quatre ou cinq scribes, un huissier armé d'une baguette, un juge à figure belle et douce, qui représente en sa personne le conseil et l'autorité, la jurisprudence et la loi : voilà toute la magistrature. Pas d'avoués ni d'avocats, ni de ministère public; ni délais, ni procédure à suivre, ni complications, ni lenteurs. On entre avec son adversaire, on s'assied par terre à côté de lui; chacun à son tour expose

son affaire; le débat contradictoire compose à la fois l'enquête et les plaidoyers. Rien n'est plus sommaire. C'est à peu près la justice de paix, c'est-à-dire la juridiction la plus logique, la plus humaine et la mieux nommée, s'il est vrai que le premier but de la justice doive être de concilier. Si l'accord est impossible, alors le kadi juge, dans sa sagesse et dans sa conscience, comme Salomon.

Les femmes n'entrent pas dans l'enceinte. Il y a pour elles, attenant à la salle d'audience, deux galeries ouvertes, communiquant avec le prétoire par une fenêtre grillée, à hauteur d'appui. La femme, qui reste voilée et qui plaide par l'étroite ouverture, peut tout au plus passer les doigts à travers le grillage en barreaux quadrillés et s'aider d'une courte pantomime pour animer l'exposé de sa cause.

Le jour où je fis connaissance avec les mœurs judiciaires dont je te parle, il y avait précisément une affaire pendante entre une femme et son mari. Il s'agissait d'une demande en divorce. Retranchée derrière la lucarne et absolument invisible sous ses voiles, la plaignante articulait avec d'autant plus d'aisance des griefs à peine avouables, et racontait sans sourciller l'histoire impossible à traduire ici de sa vie conjugale. Le mari, que le kadi venait d'interroger, écoutait ingénument ce qui se disait de lui. C'étaient des choses qui faisaient sourire. Le kadi ne jugea pas cependant le mariage aussi désespéré que le prétendait l'épouse impatiente, et ne le voulut pas rompre; au contraire, il lui conseilla de faire meilleur ménage que jamais et remit la cause à l'année prochaine.

Au-dessus de ce premier degré de juridiction, il y a, comme je te l'ai dit, le muphti, qui prononce en dernier ressort. C'est un vieillard fort âgé, que je rencontre se promenant dans les bazars, vêtu d'un kaftan rougeâtre, d'une pelisse verte, avec des babouches jaunes, et la tête enveloppée d'un voile de soie de couleur pourpre. Le petit pavillon qu'il habite à côté du kadi est une sorte de marabout de forme sépulcrale, fort petit, très silencieux, et presque pas éclairé. Il m'a semblé que le plus religieux respect entourait ce sanctuaire de la haute justice. Le vieillard y sommeillait, retiré sous la coupole comme un mage, et dans une attitude que son grand âge et la gravité du lieu faisaient paraître auguste. Lorsqu'un plaideur a perdu sa cause, il n'a que la cour à traverser pour passer de première instance en appel. Les deux juridictions épuisées, tout n'est pas fini. A ceux que la loi humaine a mécontentés, il reste un dernier recours : c'est d'en appeler à la justice céleste et d'aller dans la mosquée se pourvoir en cassation devant Dieu.

12 janvier.

Voici la pluie. Elle a commencé ce soir à trois heures par quelques gouttes larges et rares. J'achevais ma promenade au moment où ce signal d'espérance imploré par tout le pays s'échappa comme avec effort d'un ciel orageux, mais obstinément aride. Je n'en fus pas surpris, car j'étais sorti pour l'attendre. Il y avait huit jours que le temps se préparait à un changement; l'air était devenu trop sonore pour rester longtemps serein, et le ciel, d'un bleu particulier, ne permettait plus de croire à la durée des beaux jours. Ce sont des nuances, mais qu'on distingue avec un peu d'habitude. Intérieurement aussi, je sentais approcher la pluie par un pressentiment qui n'a rien d'imaginaire.

J'arrivais près d'un champ qu'un laboureur arabe en tunique courte était en train d'ensemencer d'orge; il achevait d'en recouvrir les derniers sillons, y poussant à fleur du sol une petite charrue primitive attelée de deux vaches maigres. En voyant le temps si bien disposé pour les semailles, il aiguillonnait les animaux, et se hâtait de manière à terminer son travail avant la nuit, calculant sans doute avec certitude que demain il serait trop tard. A l'extrémité du champ déjà labouré, deux enfans, aussi de race arabe, faisaient brûler de grands tas d'herbes nuisibles, d'où s'échappaient d'épais tourbillons de fumée d'une odeur âcre. Je reconnus avec quelque surprise en pareil lieu l'odeur si commune en France des champs brûlés; ce faible indice était le premier qui sensiblement m'eût indiqué l'automne.

Je m'assis et regardai ce champ rayé de sillons bruns, où je voyais deux choses assez rares dans ce pays d'insouciance : une charrue arabe en travail, des enfans indigènes partageant avec leur père les soins donnés au labourage. Les petites vaches, non pas accouplées sous un joug, mais attelées par le poitrail et tirant des épaules à la manière des chevaux, soufflaient d'épuisement, quoique le travail ne fût pas rude, car la terre était à peine entamée.

A ce moment, je remarquai que les fumées, lourdes jusque-là, tournèrent. Un vent léger, mais frais, arriva de l'ouest, et suivit le pied des coteaux, en faisant sur son passage le bruit d'un oiseau de grande envergure. La campagne en fut comme étonnée, et les uns après les autres, par un mouvement brusque, tous les arbres de la plaine en frissonnèrent. Ce ne fut qu'un instant. Le souffle passé, tout rentra dans un calme plat. C'est alors que les premières gouttes de pluie tombèrent.

Rien n'était plus reconnaissable, ni Alger, qui ne formait alors

qu'un amphitéâtre sans couleur, ni les maisons turques d'un blanc de linge, et qui perdaient leur forme en n'ayant plus d'ombre, ni la mer, devenue livide, ni les bois du *Sahel,* d'un vert éteint. Quoique l'air fût encore tiède, on y sentait courir des fraîcheurs humides. En même temps, dans les villages, dans les fermes, quelques cheminées se mirent à fumer, comme si chacun profitait du même avis pour faire aussitôt ses dispositions d'hiver. Les pigeons répandus dans la campagne regagnaient deux par deux les colombiers. Les poules rentraient avec émoi. Il y avait au contraire des compagnies d'oies qui sortaient en hâte des basses-cours, et les canards domestiques battaient joyeusement des ailes en recevant la pluie, et poussaient leurs clameurs de mauvais augure au bord des réservoirs desséchés. Les merles volaient d'un arbre à l'autre, s'appelant par leur cri du soir, et, quoique le soleil n'eût pas quitté l'horizon, se couchaient déjà, par prévoyance, au plus épais des taillis. J'entendis chanter des grives, les premières peut-être que l'hiver eût chargées de ses messages, et des volées d'étourneaux, venues des prairies, arrivaient par légions serrées pour s'assurer d'un abri sous les collines.

C'était bien l'été qui finissait. Il s'achevait sans violence, sous un ciel morne et doux, sans orage, et seulement par des ondées propices. Était-ce un dernier adieu de la saison maintenant passée? était-ce le premier présent d'un hiver qui voulait qu'on fêtât son arrivée, et la signalait par des bienfaits?

Même date, onze heures du soir.

Il pleut à torrens. Le vent est faible, mais il souffle directement de l'ouest, mauvais signe à pareille époque. La mer s'émeut. Je l'entends qui gronde au large, sous une nuit sans lune, sans étoiles, écrasée de nuages, et rendue plus épaisse encore par les flots de la pluie. C'est plutôt un murmure intérieur que l'agitation même des vagues. On dirait que la profondeur des eaux est remuée par un orage qui remonterait du fond des abîmes à la surface. Il n'y a pas le plus faible bruit dans la campagne, qui paraît morte ou frappée d'un sommeil de plomb. Les feux sont éteints depuis longtemps partout, même dans la partie du faubourg que j'aperçois de ma fenêtre. Adieu le ciel bleu, adieu le soleil, adieu tout ce qui semblait inaltérable !

13 janvier.

La pluie continue. Le vent, qui n'a fait que s'accroître d'heure en heure en se fixant à son point d'hiver, commence à labourer profondément les eaux de la baie. La côte a disparu dans les remous,

et n'est plus marquée que par le jet rapide et blanchâtre des embruns. A chaque instant, le grain, qui redouble, rétrécit l'horizon en le fermant d'une nappe continue presque impénétrable, et tendue de haut en bas comme un rideau. La campagne, aussi déserte que la mer, est inondée, car la terre, surprise par ce brusque arrosement, n'a pu s'imbiber assez vite; l'eau court dans les chemins changés en ruisseaux, ou séjourne à la surface des prairies; le Hamma n'est plus qu'un long marécage. On voit des oiseaux épouvantés qui traversent comme des ombres le ciel couleur de boue. Incapables de gouverner au vent ni de soutenir un vol de quelque durée, ils plongent au premier buisson venu comme des oiseaux morts. Quant aux oliviers, ils font pitié sous cette pluie qui les rend semblables à des arbres du Nord et sous le vent glacé qui déchire leur maigre feuillage, en les frappant comme avec des lanières. Toute circulation semble interrompue; personne encore n'a paru sur les routes. Chacun attend, pour reprendre ses habitudes, ou que la bourrasque ait cédé, ou que la saison se soit fait reconnaître par des rigueurs plus décisives.

J'ai visité mon jardin, qui forme un petit étang, puis la basse-cour, où le chien dort dans sa niche, où les chevaux dorment sur leur litière, où les pigeons ramagent doucement, retirés au plus profond de leur colombier à claire-voie. J'ai revu mon voisin, M. Adam, debout au seuil de sa maison en ruines. Les poulets de son poulailler se consolaient de leur mieux en becquetant des grains oubliés sur l'appui délabré des fenêtres; M. Adam fumait sa pipe allemande. Tristement il attend que la pluie cesse, et l'exil aussi. J'ai fermé les moindres ouvertures de mon logis, et, pour inaugurer la saison qui commence, j'ai allumé un grand feu de bois odorant. Me voici donc comme en France, les pieds devant la flamme, très étonné du changement qui s'est produit autour de moi depuis vingt-quatre heures, et bien averti que je vais avoir à payer de quelque ennui des satisfactions qui furent très vives. Au surplus, mon emprisonnement, car c'en est un, ne durera qu'autant qu'il me plaira de le prolonger : cela dépendra du poids de la solitude.

18 janvier.

Depuis cinq jours, j'assiste à quelque chose de moins redoutable, mais d'aussi désespéré qu'un déluge : un ciel noir, des eaux noires, presque pas de jour, un fracas monotone et assoupissant comme le silence, de la pluie, toujours de la pluie, qui tombe dans un marais, d'immenses cataractes qui vont descendre sur la mer. Le tonnerre a grondé la nuit dernière; je l'entendais à peine au milieu du tumulte de l'air. Les volets de mes fenêtres, qui ne sont pas

construites pour de pareils assauts, menaçaient d'éclater à chaque nouvel effort du vent; les vitres pliaient, tout près de se rompre, et ma maison tremblait comme un arbre déraciné; mais la chose effrayante à entendre et à voir, quand on parvient à la voir, c'est la mer.

Fin janvier.

Le soleil n'a pas reparu, le ciel est terne; des couleurs chagrines ont défiguré ce beau pays, revêtu de feuillage en dépit de l'hiver : heureux pays, dont la seule expression naturelle est le sourire! Le vent continue de souffler, la mer de remuer des eaux mornes en exhalant des soupirs irrités.

Sais-tu ce qu'il y a de plus pénible pour l'esprit dans ce sombre tableau, si confusément composé de pluie qui tombe, de flots qui roulent, d'écumes qui jaillissent, de nuages en mouvement? C'est de ne trouver d'équilibre nulle part, et de regarder indéfiniment des choses vagues qui vont et viennent, se balancent, se troublent, dans la perpétuelle oscillation d'un roulis qui semble ne pouvoir plus s'apaiser. Rien pour arrêter la vue, ni qui la repose, ni qui la satisfasse en la fixant sur des points d'appui : une étendue flottante, une perspective indécise de formes insaisissables; à terre, pas un objet qui ne soit agité; en mer, pas une ligne de nuages ou d'eau qui ne soit mobile, pas un trait qui ne s'évanouisse aussitôt formé. Ce petit supplice est un de ceux que j'ignorais.

S'il devait durer, je quitterais Mustapha, où la mer est insupportable à voir quand elle n'est plus calme. En attendant, je ne la regarde plus, je tâche de ne plus l'entendre, et je fais mon possible pour l'oublier. Je travaille; je me console avec des couleurs claires, des formes rigides, de grandes lignes bien nettes. Ce n'est pas la gaieté qui me plaît dans la lumière; ce qui me ravit, c'est la précision qu'elle donne aux contours, et de tous les attributs propres à la grandeur, le plus beau, selon moi, c'est l'immobilité. En d'autres termes, je n'ai de goût sérieux que pour les choses durables, et je ne considère avec un sentiment passionné que les choses qui sont fixes.

4 février.

Je ne sais pas si l'hiver est fini, mais il fait très beau.

Le paysage est transfiguré, et toute la campagne est redevenue verte. J'avais donc calomnié l'hiver, qui témoigne aujourd'hui de sa bienfaisance. Grâce à la prodigieuse quantité des pluies tombées, voici les sources remplies, les sillons ranimés, les arbres gonflés de séve, et les plus petites veines de la terre approvisionnées d'eau pour une année. Il n'y a pas de terrain si maigre qui n'ait recouvré

l'abondante fertilité des prairies, ni de lande abandonnée où ne poussent à foison des herbages utiles, et cette immense étendue couleur d'espérance se prolonge ainsi par-dessus les villages, les fermes et les grands chemins, depuis le mur d'Alger jusqu'aux montagnes kabyles, où s'est amassée la réserve des neiges pour l'époque des premières chaleurs. Les moissons disparaissent au milieu de cette steppe uniforme, où le blé n'apparaîtra plus qu'en jaunissant. Il y a des moutons mis en pacage dans l'hippodrome, où la cavalerie ne manœuvre plus. Les amandiers sont en fleurs; le long des fossés humides, des chameaux gardés dévorent les boutons naissans des jeunes frênes.

Ce pays déjà printanier n'attendait plus qu'une journée pareille pour se trouver en harmonie parfaite avec le climat; mais ici le printemps n'est jamais bien loin. La saison change avec le vent : sitôt qu'il monte au nord, l'hiver, qui n'a que la mer à traverser, peut accourir en quelques heures; pour peu qu'il descende, la saison nouvelle arrive en quelques minutes, avec la chaude exhalaison du Sahara. Le vent est si faible aujourd'hui que les fumées les plus légères en sont à peine inclinées; mais au premier souffle qu'on respire, on devine et d'où il vient et ce qu'il promet. Il apporte la première nouvelle du printemps, et j'affirme qu'il n'y a pas un brin d'herbe de ce pays qui n'en soit averti depuis le lever du jour.

J'ai profité de ce court moment de miséricorde, peut-être sans lendemain, pour faire une promenade de convalescent. N'ayant pas de but, je l'ai faite au hasard, par le premier chemin venu, à pied, lentement et doucement, à l'exemple des valétudinaires, dont le retour à la santé se manifeste d'abord par la surprise de tout ce qu'ils voient et par la joie silencieuse de vivre. J'ai vu des choses très simples qui m'ont ravi; mais le véritable événement de ma journée, c'est le beau temps. Connais-tu, mon ami, les effets incalculables produits par un baromètre qui monte ou qui descend, et t'es-tu jamais aperçu à quel point ce petit instrument nous gouverne? Peut-être vivons-nous, tous tant que nous sommes, sous la dépendance de certains agens occultes dont nous subissons l'action sans l'avouer ni la définir; peut-être y a-t-il au fond de la destinée de chacun de nous de petits secrets misérables dont nous ne parlons pas, de peur de confesser notre servitude et d'humilier devant la matière une âme humaine qui se prétend libre. Quant à moi, après ce long emprisonnement, après un mois de tête-à-tête avec mon ombre, le moindre ébranlement d'esprit devient une aventure, une sensation reçue vaut une anecdote, et ne t'étonne pas si j'arrive à ce résultat de considérer comme un plaisir inusité le plaisir même de me sentir ému!

J'ai suivi le chemin qui côtoie la mer; plus tard, il deviendra une grande voie commerciale, car il mène en Kabylie. Pour le moment, c'est un des plus déserts. On n'y rencontre que de rares piétons arabes revenant du marché avec de pauvres convois d'animaux, les *tellis* (sacs de voyage) vides, les bâts sans charges, et des paquets de cordes lâches flottant autour des harnais ruinés, ou bien, chose plus rare encore, quelques rôdeurs maltais, moitié paysans, moitié matelots, qui vont, après chaque bourrasque, ravager le bord de la mer et recueillir les épaves. Il n'y avait personne dans les champs, où les cultivateurs n'ont plus rien à faire après les semailles, la pluie d'abord et puis le soleil se chargeant du reste. Le temps était gris, très calme, et clair jusqu'aux plus lointains horizons. C'était ce que les habitans de mon pays et du tien, où le hâle est dur, appellent un *temps de demoiselle*.

A mi-chemin de la *Maison-Carrée*, je me suis assis sur un petit promontoire écarté. S'il n'y avait eu là beaucoup de cactus et d'aloès, j'aurais pu me croire à quatre cents lieues d'Afrique, sur une côte élevée aussi et toujours déserte d'où se voit une mer qui n'est pas celle-ci. L'impression était la même, la grandeur égale. Aujourd'hui la Méditerranée ressemblait à l'Océan; elle était pâle et ne roulait plus qu'à de longs intervalles de grands flots tristes, sans force, et dont le bruit diminuait d'heure en heure, à mesure que le calme de l'air s'emparait d'eux. A peine entendait-on vers Matifou le murmure encore sensible d'un orage retenu sans doute au large par le vent contraire. A mes pieds, et si près du flot qu'on eût dit à chaque instant qu'il allait les engloutir, piétinaient des oiseaux de rivage tout à fait semblables à nos oiseaux de France, avec un plumage gris et des ailes pointues. Comme tous les habitans des sables, ils marchent sur des échasses; leur bec, aiguisé comme un épieu, pique incessamment le sol spongieux des grèves, et leur cri, composé d'un petit soupir aussi ténu que peut l'être un bruit, leur semble donné pour mesurer par sa faiblesse l'énormité des bruits de la mer. Rien n'est plus mélancolique et plus frappant que ce petit oiseau, vivant, courant, chantant à deux pouces du flot, ne s'en écartant jamais, ni pour habiter la terre, ni pour se hasarder dans de longs voyages, traversant au plus, quand il est chassé, les baies étroites, et ne s'éloignant pas de cette mince lisière de sable humide où sa vie se passe. Quand une vague approche, il ouvre ses ailes et l'évite. Où se cache-t-il pendant la tempête? Il n'est plus là, mais il en est témoin. Il laisse s'apaiser les grandes violences, et sitôt que le rivage devient habitable, il reprend ses familiarités avec la mer.

Je suis rentré vers la nuit, par des chemins sombres, et tout en-

veloppé de l'abondante humidité qui tombait. Je ne distinguais plus la mer, je l'entendais. Alger s'étoilait de lumières, et partout où se cachait une habitation, la campagne obscure était piquée d'un feu rouge. En entrant dans le champ de manœuvres, j'aperçus vaguement le contour de ma maison, et je vis ma lampe allumée qui brillait par ma fenêtre ouverte.

7 février.

Je reçois aujourd'hui même la lettre que voici :

« On m'apprend que vous êtes revenu. Je suis à Blidah depuis trois jours, et je compte y séjourner une semaine ou deux pour y restaurer mon vieux cheval qui n'en peut plus. Si rien ne vous retient où vous êtes, je vous attends. J'ai vu ce matin même, près des orangeries, une petite maison selon vos goûts et les miens.

« En souvenir du passé qui nous a faits compagnons de route et par précaution pour l'avenir, je vous serre affectueusement la main.

« BOU-DJABA.

« Mon adresse : rue des Koulouglis, chez Bou-Dhiaf. »

Une autre fois je te rappellerai, si tu l'as oublié, ce que c'est que mon ami Bou-Djaba, en français Louis Vandell. Pour le moment, je prépare à la hâte mon bagage de route, en vue d'une absence indéterminée, et je ferme, avec un peu de confusion de le trouver si vide, mon *journal* de Mustapha. Bonsoir, je pars demain par la diligence de sept heures.

Blidah, 8 février.

Me voici à Blidah, logé, installé et t'écrivant. J'ai fait la route à grande vitesse, dans une diligence où tout le monde, excepté moi, parlait provençal, ce qui m'a permis de ne pas dire un seul mot pendant un trajet de cinq heures. Cette faculté de se taire est la première liberté que je réclame en voyage, et je voudrais qu'il fût écrit dans un article spécial du droit des gens que chacun est tenu de la respecter chez les autres.

A peine ai-je eu le temps d'entrevoir Bir-Mandréis tandis que l'attelage en traversait au galop les pentes ravinées; mais les chevaux, toujours épuisés après avoir escaladé, puis descendu la route en colimaçon du Sahel, soufflent ordinairement trois minutes devant la jolie fontaine arabe de Bir-Kradem. Elle est restaurée, recrépie, mais sans que le style en soit altéré, et j'ai pu, en examinant comme une ancienne connaissance cette élégante façade de marbre dorée par le soleil, rappeler à moi de vieux souvenirs africains qui datent de notre premier voyage.

La matinée était fraîche, l'air très vif, le ciel admirablement lim-

pide et d'un bleu ferme. Je pouvais apercevoir et mesurer d'un coup d'œil le périmètre de cette plaine magnifique, qui fut avec la Sicile le grenier d'abondance des Romains, et qui deviendra le nôtre quand elle aura ses légions de laboureurs. J'aime les plaines, et celle-ci est une des plus grandioses, sinon des plus vastes, que j'aie vues de ma vie. On a beau la parcourir à la française sur une longue chaussée civilisée par des ornières, y trouver des relais, des villages, et de loin en loin des fermes habitées : c'est encore une vaste étendue solitaire où le travail de l'homme est imperceptible, où les plus grands arbres disparaissent sous le niveau des lignes, très mystérieuse comme tous les horizons plats, et dont on ne découvre distinctement que les extrêmes limites : à droite, la ligne abaissée du Sahel; au fond, les montagnes de Milianah, perdues dans des bleus légers; à gauche, le haut escarpement de l'Atlas, tendu d'un vert sombre avec des neiges partout sur les sommets. Il n'y avait pas un nuage autour de cette arête étincelante; à peine y voyait-on, mais à mi-côte, un reste de brouillards qui s'évaporaient des ravins, et se roulaient en flocons blancs comme la fumée d'un coup de canon. La partie basse de la plaine est cachée sous l'eau; beaucoup de fermes ont l'air d'être bâties sur un étang, et le marais d'Oued-el-Laleg, à peine humide pendant l'été, inonde en ce moment deux lieues de pays.

J'ai revu Bouffarick en pleine prospérité. Plus de malades, plus de fiévreux. Les Européens s'y portent aujourd'hui mieux qu'ailleurs, et c'est là de préférence que les convalescens des environs vont purger leurs fièvres d'Afrique. Pendant que tant d'hommes y mouraient empoisonnés par la double exhalaison des eaux stagnantes et des terres remuées, les arbres qui vivent de ce qui nous tue y poussaient violemment comme dans du fumier. Imagine à présent un verger normand, planté de peupliers, de trembles et de saules, soigné, fertile, abondant en fruits, rempli d'odeurs d'étable et d'activité champêtre, la vraie campagne et de vrais campagnards. Le passé de ce petit pays en exploitation définitive de sa richesse, nous n'y pensons plus. Nous oublions qu'il a fallu, pour se l'approprier, dix années de guerre avec les Arabes et vingt années de lutte avec un climat beaucoup plus meurtrier que la guerre. Le voyageur s'en souvient seulement en passant près des cimetières, ou quand il s'arrête à *Beni-Mered*, au pied de la colonne du sergent Blandan. La véritable histoire de la colonie est, ici comme partout, déposée dans les sépultures. Que d'héroïsmes, mon ami, connus ou inconnus, presque tous oubliés déjà, et dont pas un cependant n'a été inutile!

A onze heures, j'étais à Blidah. J'ai trouvé là Vandell, qui, depuis l'envoi de sa lettre, m'attendait à chaque arrivée des voitures. Je

l'ai reconnu de loin à sa casquette jaunâtre, la même qu'il portait il y a quatre ans; il fumait sa petite pipe courte à tuyau de cerisier sans bouquin, et toute sa personne a conservé ce même air un peu bizarre qu'il est également impossible de définir et d'oublier.

J'ai loué la maison proposée par Vandell, et il a été convenu que nous y camperions ensemble. Cette maison est située à l'extrémité de la ville, sur une place déserte plantée d'orangers et séparée seulement des grandes orangeries extérieures par le mur fortifié du rempart. Nous avons d'un côté la vue de la plaine, de l'autre celle de la montagne, que nous croirions toucher de la main, tant elle est proche et domine de haut la ville assise à ses pieds. Quoique la terrasse, en mauvais état, ait laissé couler la pluie dans toutes les chambres, ce logis paraît très habitable. Un ruisseau qui passe au-dessous de la maison même sort de terre à ma porte, et fait entendre parmi les cailloux le petit gargouillement continu d'une eau courante. A six pas de là pousse un grand cyprès à feuillage en pointe, à tronc unique. Il reçoit le soleil toute la journée et dans toute sa hauteur. Son ombre, qui fait autour du tronc sa révolution complète, dessine sur le terrain plat un cadran parfaitement régulier : j'en marquerai les divisions par des cailloux, et ce sera mon horloge.

Blidah, février.

Vandell n'a pas plus changé d'habitudes qu'il n'a changé de physionomie et de costume. Il ne ressemble à personne, mais il ressemble et ressemblera toujours à lui-même; il est singulier, mais inaltérable. Il y a bien quelques fils gris mêlés à sa chevelure, qu'il porte coupée ras, et dans sa barbe, qu'il laisse au contraire croître à volonté; mais ces légers changements sont presque invisibles. Quant à son visage, il est de ceux qui n'ont plus rien à perdre ni en fraîcheur ni en embonpoint. Aussi brun qu'un homme blanc peut l'être, aussi maigre que peut l'être un homme en santé, le voyageur est maintenant à l'épreuve de la fatigue, du soleil et des années, et dans un état à les braver avec sécurité. Il ne paraît plus qu'il ait été jeune; on ne verra jamais dans quelle mesure il vieillit; je défie dorénavant qu'on lui donne un âge. Toujours bien portant, d'autant mieux qu'il est plus sec, alerte et maître de ses jambes comme un excellent piéton devenu, par nécessité, cavalier médiocre, Vandell ne prend d'autres soins de ce qu'il appelle son enveloppe que ceux qui consistent à la rendre utile aux services qu'il attend d'elle, et tu peux imaginer s'ils sont excessifs. Son unique souci, c'est de diminuer le dedans et d'épaissir le dessus; en d'autres termes, de réduire ses muscles et d'endurcir sa peau. Il a sur ce sujet une philosophie

pratique qui lui est propre. « N'est-il pas pitoyable, me disait-il un jour, qu'un méchant drap comme celui que je porte soit plus solide qu'une peau d'homme fabriquée par des époux robustes? Soyez tranquille, je saurai me rendre imperméable, insensible, inusable et résistant comme un cuir de bœuf. » A en juger par son visage et par ses mains, il a réussi. — Je lui disais aujourd'hui : « Je crois, mon ami, que c'est vous qui userez le temps. La vie vous mord, mais comme le serpent qui mord la lime. — Cela n'empêche pas, m'a-t-il répondu avec inquiétude, que le mécanisme est fatigué. » Ce que Vandell appelle le mécanisme, c'est son cerveau et les ressorts de sa vie morale. Il fait ainsi des abus de mots par je ne sais quel respect pudique pour les idées, car il est au fond très spiritualiste, comme tous les solitaires.

T'ai-je dit comment j'ai connu Vandell? C'était à mon second voyage, et dans une excursion que je faisais vers le sud. Nous traversions en caravane un pays montueux et boisé, avec un convoi composé de mulets au lieu de chameaux. Toute cette nombreuse cavalcade aux sabots durs avait, pendant un long jour de printemps, foulé les petits sentiers caillouteux de la montagne; il pouvait être cinq heures, et nous approchions du bivouac. La caravane entière débouchait alors sur des plateaux couverts de taillis bas et de buissons, sans routes, mais sillonnés de percées étroites, où nous nous aventurions isolément, chacun comptant sur son cheval pour suivre d'instinct la piste odorante des cavaliers qui tenaient la tête. Je marchais à l'arrière-garde, et mon cheval était de ceux qu'en pareil cas on n'a pas besoin de diriger. Il se mit à hennir, puis à s'agiter, et je vis au-dessus des broussailles paraître un cavalier que je ne reconnus point pour un des nôtres. Le nouveau-venu, grand jeune homme en tenue de voyageur, montait une bête fort maigre, mal harnachée à l'arabe, et d'un blanc sale. Maigre lui-même, efflanqué, brûlé comme un Saharien, le seul détail significatif qui rachetât la pauvreté manifeste de son équipage et rappelât l'homme à peu près civilisé, c'est qu'au lieu d'armes il portait en bandoulière quelque chose comme un long baromètre contenu dans un fourreau de cuir et un volumineux cylindre en fer-blanc.

— Pardon, monsieur! me dit-il en gardant sa distance. Votre cheval prend-il feu pour les jumens?

— Beaucoup, monsieur, lui répondis-je, et constamment.

— En ce cas, je vous précède.

Et, sans plus attendre, il donna un coup de houssine à sa monture, et la mit au trot. Il se tenait à l'anglaise, ne quittant pas la selle et se soulevant seulement, par un mouvement cadencé des genoux, sur ses larges étriers arabes. Je le vis disparaître, emboîté

jusqu'au-dessus de la taille, dans le dossier profond de sa selle, après quoi je continuai d'entendre pendant une ou deux minutes le bruit régulier de son baromètre frappant contre son herbier.

En arrivant au bivouac, je retrouvai le personnage fumant sa pipe et causant. On nous présenta l'un à l'autre, et l'on nomma M. Louis Vandell. J'avais beaucoup entendu parler de lui. Partout on me l'avait cité pour ses courses aventureuses et pour la singularité de sa vie; je pus donc lui dire sincèrement le prix que j'attachais à cette rencontre. Notre connaissance se fit au bivouac et le soir même. Ce fut moi qui le logeai, comme ayant le moins de bagage et le plus de place à donner dans ma tente. Il y déposa son porte-manteau, je veux dire un *burnouss* noir roulé et ficelé de courroies, sa selle arabe et ses instrumens; il en composa son lit, sa couverture et son oreiller. La nuit fut magnifique, et je la passai presque tout entière à l'écouter. — Voyez-vous, me disait-il, ce pays est le mien : il m'a adopté; je lui dois une indépendance sans exemple, une vie sans pareille. Voilà des bienfaits que je paierai, si je le puis, par un petit travail qui sera l'œuvre de mon repos. Communément, on croit que je flâne; mais peut-être prouverai-je un jour que je n'ai pas tout à fait perdu mon temps, et ce baromètre, qui m'a valu mon nom arabe (*Bou-Djâba,* l'homme au canon de fusil), me paraît plus utile entre mes mains qu'un vrai fusil.

Il était sur pied au jour levant, appelant sa jument, qu'il avait lâchée sans autre précaution dans le bivouac. Il la sella, la sangla lui-même, après l'avoir fait déjeuner d'un peu d'orge qui restait dans un des compartimens de sa *djebira* (sacoche); les autres étaient pleins d'échantillons de pierres. Nous partîmes, et Vandell nous accompagna jusqu'à la grande halte. De temps en temps il mettait pied à terre, lorsqu'il rencontrait un point d'appui vertical qui lui convînt; il y suspendait son baromètre, notait une observation sur un vieux cahier en lambeaux, puis il activait le pas de sa bête, qui jamais ne trottait bien vite, et rejoignait la queue du convoi.

— Je vous quitte ici, me dit-il quand on se remit à cheval pour l'étape du soir; je dois coucher là-bas, où vous voyez cette montagne en bec d'aigle. — Puis il me tendit la main et me dit : — Je voudrais vous offrir quelque chose en souvenir de moi. — Et il tira de sa poche un bâton de sucre de réglisse noir, qu'il rompit en deux, plus une pelote de ficelle, dont il me donna la moitié. — Voici pour vous désaltérer, quand vous aurez trop soif, ajouta-t-il, et pour réparer votre équipage, si la chaleur fait casser vos sangles. Cela peut vous rendre un petit service à l'occasion. Maintenant à revoir, car, à moins que vous ne quittiez le pays bientôt, il est probable que nous nous reverrons. — A revoir! lui dis-je, et je lui

serrai cordialement la main. Nos chevaux, qui pendant ce temps-là fraternisaient, obéirent à l'éperon et nous séparèrent. Nous étions en plaine, et je pus apercevoir pendant une grande heure la croupe blanche de son cheval et son herbier, qui brillait au soleil comme un miroir.

Ainsi qu'il l'avait prévu, je l'ai rencontré deux fois depuis, dans ce même voyage : la première, au bord d'une source où, tout seul, il faisait sa grande halte; la seconde, dans un *douar* où nous campions, et où lui-même arriva vers minuit. J'entendis un grand tumulte parmi les chiens et le pas d'un cheval qui s'arrêtait. Deux minutes après, quelqu'un souleva la toile de ma tente, et je vis paraître Vandell. Il éclaircissait alors un point d'histoire peu connu sur le séjour de la troisième légion romaine dans la province, et depuis un mois il rôdait dans les environs.

Aujourd'hui comme alors, il continue de battre le pays, toujours loin des villes, en dehors des chemins fréquentés, toujours seul et ne ralliant les *douars* que pour le coucher. La saison lui est indifférente, d'abord, je te l'ai dit, parce qu'il est aussi peu sensible à l'extrême froid qu'à l'extrême chaleur, et puis parce qu'il a organisé son travail de manière à employer le printemps et l'automne à de longues expéditions, l'été à de petites promenades circulaires, l'hiver à ce qu'il appelle son œuvre de cabinet. Cela veut dire que pendant les grandes pluies il s'enferme dans le premier *douar* venu; il y reste huit jours, quinze jours, s'il le faut, roulé dans son *burnouss* et écrivant. De temps en temps il rassemble ses matériaux, très compliqués, très divers, quelquefois très abondans, et les dépose, au poste le plus proche, entre les mains d'un ami sûr. Il a dispersé de la sorte son trésor aux quatre coins de l'Algérie, et le jour où il se décidera peut-être à le réunir, il lui faudra entreprendre un dernier voyage, qui ne sera pas le moins long de tous.

Vandell est allé partout où peut aller un voyageur intrépide et inoffensif : il a vu tout ce qui mérite d'être vu; il sait sur les trois provinces tout ce qu'une mémoire encyclopédique est capable de retenir. Grâce à la variété de ses connaissances, à l'étendue des services qu'il est en mesure de rendre, mais d'abord grâce à la bizarrerie de ses allures et à l'étrangeté de sa vie, il est aussi bien accueilli des Arabes que doit l'être un *derviche* doublé d'un *tbeb* (médecin). Aussi se montre-t-il impunément là où ne passerait pas un bataillon, n'ayant rien à craindre ni jour ni nuit, si ce n'est la distraction d'un coupeur de route. Son dénûment fait sa sauvegarde. — Le plus sûr, me disait-il à ce propos, est de ne tenter personne. « Mille cavaliers ne sauraient dépouiller un homme nu. »

Il campait à peu de lieues de Taguin quand la colonne du duc

d'Aumale y surprit la *smala*. Il a suivi, sans y prendre part autrement qu'en spectateur, le long siége de Zaatcha. Depuis et tout récemment, il apprit, un jour qu'il cheminait chez les Ouled-Nayl, entre Djelfa et Chareff, qu'une armée se rassemblait devant El-Aghouat. Aussitôt il doubla les étapes, de peur d'arriver trop tard, et il atteignait le sommet des collines au moment où partaient les premiers coups de canon du siége. Alors, c'est lui qui me l'a raconté, il mit pied à terre, et du haut de son observatoire il assista aussi commodément que possible à la bataille. J'ai vu dans son portefeuille les croquis faits pendant cette journée. Il a commencé par établir le plan de la ville et le cadre panoramique de l'action; puis, au fur et à mesure des manœuvres, qu'il discernait très bien, il indiquait, au moyen de lignes pleines ou d'un pointillé de crayon noir, le mouvement des corps en marche ou la position momentanée des bataillons d'attaque. A l'instant même où chaque coup de canon tiré, soit de la ville, soit des batteries françaises, produisait au-dessus du champ de bataille un flot de fumée distinct et plus large, le dessinateur en exprimait le jet rapide et la forme exacte à l'aide d'un léger frottis de crayon blanc. La ville prise, il plia bagage. Il y pénétra aussitôt qu'il le put faire, armé cette fois d'un fusil qu'on lui prêta; puis, quand il eut vu ce qu'il voulait voir et noté ce qui lui parut instructif, il partit, se remit en course vers le nord, et fit une pointe audacieuse, à travers les Ouled-Nayl, jusqu'à Bouçada.

— A propos, lui demandai-je aujourd'hui, par quel hasard vous trouvez-vous donc à Blidah?

— Par hasard, mon cher ami, me dit-il. A dix lieues d'ici dans la montagne, pendant que je sommeillais apparemment, ma jument, qui de loin flairait une écurie, a tourné à gauche, au lieu de tourner à droite, et m'a conduit à la porte du ravin. En définitive, je n'en suis pas fâché, ajouta-t-il avec amabilité, ni la pauvre bête non plus.

Blidah, février.

L'étranger t'appelle une *petite ville* (*Blidah*),
Et moi, Blidien, je t'appelle une *petite rose* (*ourida*).

Voilà tout ce qui reste de Blidah, un distique de forme amoureuse, un nom charmant qui rime avec rose. La ville n'existe plus. Le nom résonne encore sur les lèvres des Arabes, comme un souvenir tendre et regretté d'anciennes délices.

Blidah était en effet la ville par excellence des roses, des jasmins et des femmes. Du bord de la plaine où l'on apercevait ses tours et ses maisons blanches, cachées à demi dans des forêts d'arbres aux fruits d'or, elle apparaissait précisément en face de *Koleah la Sainte*,

comme une image anticipée des joies permises et promises du paradis. Il y avait là des jardins constamment verts, des rues tapissées de feuillage et plus ombreuses que des allées de bois, de grands cafés pleins de musique, de petites maisons habitées par des plaisirs délicats, des eaux partout et des eaux exquises; puis, pour achever par les odeurs, le bien-être de ce peuple sensuel, la continuelle exhalaison des orangeries en fleurs y faisait de l'atmosphère tout entière un parfum. On y fabriquait des essences, on y vendait des bijoux. Les gens de guerre venaient s'y délasser, les jeunes gens s'y corrompre. Les marabouts, dont ce n'était pas la place, habitaient à l'écart dans la montagne. Les mosquées n'y figuraient que pour mémoire, et comme un chapelet dans la main des débauchés.

Blidah ressemble aujourd'hui, trait pour trait, à une Mauresque que je vois se promener dans la ville, qui a été belle et qui, ne l'étant plus, s'habille à la française avec un chapeau de mauvais goût, une robe mal faite et des gants fanés : plus d'ombre dans les rues, plus de cafés; les trois quarts des maisons détruites et remplacées par des bâtisses européennes; d'immenses casernes, des rues de colonies; au lieu de la vie arabe, la vie des camps, la moins mystérieuse de toutes, surtout dans la recherche de ses plaisirs. Ce que la guerre a commencé, la paix l'achève. Le jour où Blidah n'aura plus rien d'arabe, elle redeviendra une très jolie ville; la nouvelle Blidah fera peut-être oublier l'ancienne le jour où ceux qui la regrettent auront eux-mêmes disparu.

D'ailleurs il lui restera tant de choses pour l'embellir et pour la faire prospérer: — sa situation d'abord, si parfaite qu'on y rebâtirait encore, si un nouveau tremblement de terre démolissait la ville actuelle; — un sol fertile, de belles eaux, mieux distribuées que jamais, que l'industrie française utilise, où les Arabes n'ont vu qu'un agrément, où nous trouverons des fortunes; — à la porte de la ville, une plaine admirable, et la montagne au-dessus d'elle; — un climat très doux, juste assez d'hiver pour aider les cultures européennes, un été qui semble propice aux tropicales; un air salubre, peu de vents du désert, tous ceux de la mer et venant sans obstacle, depuis l'est jusqu'à l'ouest en passant par le nord plein; — pour horizon, trois cent mille hectares de terre attendant la charrue; — enfin, luxe assez rare, des orangeries fort amoindries, dit-on, mais qui font encore de cet ancien jardin des Hespérides le premier pays des oranges. Ce qu'il y avait de délicieux dans ce lieu de plaisance étant évanoui, il faut bien se consoler par le spectacle de l'utile. L'avenir effacera le passé, je le répète; mais surtout il excusera le présent, qui, cela soit dit sans injustice, a besoin d'être excusé.

En attendant, j'erre au milieu de la ville informe, ne voyant pas

encore ce qu'elle sera, cherchant ce qu'elle a cessé d'être et ne l'imaginant plus qu'avec effort. Je m'assieds chez les barbiers, je cause avec les marchands d'herbes, je vais au marché français voir les premières fleurs, au marché arabe regarder les négresses, les gens des tribus et les montagnards qui descendent tous les matins, poussant devant eux des troupeaux d'ânes chargés de bois mort et de charbon. Il y a là des cafés encore, mais modernes, et quels cafés! Ce que leur clientèle offre en général de plus choisi, ce sont les agens de la police indigène. Ils sont vêtus à la turque et fort propres; ils portent, comme dans tous les pays du monde, les deux insignes de la loi répressive, le bâton et le poignard, qui vaut l'épée.

Quelquefois un magistrat à longue pelisse, kadi ou autre, y vient débonnairement prendre son café. Il a toujours entre les doigts trois choses qui ne le quittent pas : sa pipe en jasmin, son chapelet et un mouchoir de Tunis. Il reçoit au passage quelques accolades, et le *kaouadgi* lui baise l'épaule. Quand il arrive que par hasard la société soit nombreuse et de qualité, alors le *kaouadgi* paraît avec un flacon d'eau de rose, de jasmin ou de benjoin, fermé comme une poivrière par un bouchon de métal percé de trous. Il fait le tour de l'assemblée, et très gravement, comme s'il s'agissait d'une cérémonie, il asperge les visages et les habits d'une fine pluie d'essence. Cette galanterie coûte d'ordinaire quelque menue monnaie, offerte sous forme de remerciement.

De temps en temps je me donne le plaisir de sortir par Bab-el-Sebt, et tout à coup, comme si c'était la première fois que je la visse, je regarde la plaine. L'horizon est admirable d'étendue, de grandeur et de gravité; le voyageur y reste attaché, même après avoir contemplé des tableaux plus rares : — en face de Blidah, le *tombeau de la chrétienne* (*Kubber-er-Roumia*), posé entre le lac Haloûla, qui dort à ses pieds, et la masse écrasée du Chenoûa; le Mazafran, la rivière *aux eaux jaunes*, qui débouche à travers le Sahel par une étroite ouverture où la mer paraît; Koleah, toute blanche, et qui le soir forme des pétillemens singuliers sur les coteaux bruns; à gauche, la ligne profonde des montagnes de Milianah, étagées par triples assises et fermant la plaine énorme d'un rideau d'azur sombre moiré d'argent : tout cela composé avec de belles lignes et consacré par des noms qui plaisent. C'est ici, mon ami, qu'autrefois, dans la joie de la première arrivée, reconnaissant enfin la vraie terre arabe après l'avoir longtemps imaginée, nous disions : *O Palestine!*

Il y a une heure que je préfère aux heures lumineuses dans cette ville en ruines, et qui me réconcilie même avec son présent : c'est le soir, à la tombée de la nuit, le court moment d'incertitude qui suit immédiatement la fin du jour et précède l'obscurité. L'ombre

descend, accompagnée, dans cette saison, d'un épais brouillard qui rend douteuse et bleuit l'extrémité des rues les plus courtes. Le pavé se mouille et le pied glisse un peu dans ces demi-ténèbres, car cette partie de la ville est mal éclairée. Le côté du couchant nage alors dans des lueurs violettes; les architectures deviennent singulières, et le ciel, qui peu à peu se décolore, semble, l'une après l'autre, les faire évaporer. On n'aperçoit plus que vaguement tout ce peuple étranger qui regagne les rues qu'il habite, s'y amasse confusément et les rétrécit. On entend autour de soi parler dans une langue rauque et un peu bizarre; on distingue la voix des femmes à leur parler plus doux, et celle des enfans à des intonations criardes. Des petites filles passent, portant sur leur tête la planche aux pains et se glissent parmi la foule en disant : *Balek!* On frôle, sans définir aucune attitude, des femmes voilées, que la blancheur de leurs vêtemens fait reconnaître et qui semblent se dérober. Alors, pour peu qu'on ait le goût des rêves et des conjectures, il est possible de recomposer toute une société morte, et permis de supposer beaucoup de choses qui n'existent plus, en fait d'art comme en fait de galanterie.

25 février.

Je ne m'attendais guère à ce qui m'arrive. J'ai retrouvé ma Mauresque inconnue du carrefour de Si-Mohammed-el-Scheriff; elle habite Blidah, et, pour dire les choses à la française, je suis autorisé à me présenter chez elle demain à midi.

On tambourinait aujourd'hui, vers deux heures, dans une petite rue du voisinage. Outre le bruit des crochets de bois frappant sur les peaux tendues, un cliquetis de castagnettes de fer et des voix de chanteurs nous arrivaient par-dessus les terrasses. — Venez-vous entendre un peu de musique? me dit Vandell. — Volontiers, lui dis-je, et puisque nous voilà réduits aux concerts nègres, allons. — Je dois noter ici que mon ami Vandell, très indulgent d'ailleurs pour les Arabes, leur pardonne difficilement de n'être pas musiciens. — Vous connaissez leur prétention, me disait-il chemin faisant; ils ont la vanité de supposer que les fleurs de certaines plantes, en particulier du bouillon et de l'armoise, tombent de leur tige lorsqu'ils jouent de leur *mizmoune*. C'est une vieille imagination latine dont ils ont hérité je ne sais comment :

> Ilicibus glandes, cantataque vitibus uva
> Decidit.....

La maison d'où venait le bruit avait un mur démoli sur la rue, de sorte que, par une grande brèche ouverte à hauteur d'appui, nous

pouvions voir ce qui se passait à l'intérieur à peu près aussi bien que si nous y fussions entrés. C'était une petite fête de famille où chacun faisait sa partie. On formait cercle devant le seuil d'une chambre basse où se tenait assise, présidant la réunion, qui sans doute avait lieu pour elle, une jeune et jolie négresse, ayant la gorge découverte et allaitant un nourrisson complétement nu. Deux Mauresques accroupies sur des tapis tenaient chacune une paire d'énormes castagnettes de fer, beaucoup trop lourdes pour leurs mains menues. Deux nègres frappaient en chantant sur des tambourins; un troisième, debout à quelques pas de la nourrice, à moitié déshabillé, nu-tête et la ceinture au vent, exécutait des danses furieuses en l'honneur du nouveau-né. La cour était petite et presque entièrement plafonnée par un vaste figuier sans feuilles, mais tellement noueux et si branchu que la multiplicité de ses rameaux formait une ombre sur le pavé. Le pied de l'arbre trempait dans une flaque d'eau croupissante où s'agitaient des canards; des poules attachées deux à deux par la patte, comme des prisonniers dont on se défie, se promenaient autour d'un fumier, très embarrassées de leur entrave, chacune tirant le fil à soi sans parvenir à marcher d'accord. C'était, comme tu le vois, une scène à la flamande on ne peut plus intime. Je ne composerais point le tableau ainsi; mais je te rapporte exactement ce qu'on y voyait.

Un jeune enfant, qui n'était point occupé dans ce concert, nous aperçut, vint ouvrir la porte et nous introduisit. On se salua du geste et brièvement, afin de ne pas suspendre la fête une seule minute : le danseur activa sa danse en précipita la mesure, frappa ses castagnettes avec d'autant plus d'entrain et de gaieté qu'il avait maintenant deux étrangers pour spectateurs. Il était hors de lui, inondé de sueur et tout semblable à du bronze qu'on vient d'arroser.

Les Mauresques avaient le visage découvert : elles étaient jolies et bien mises, en tenue d'hiver, avec le kaftan à manches par-dessus le corset. Leur habillement se composait d'un ramage de soie à fleurs et de dorures, et toute leur personne imbibée d'eau de senteur exhalait une intolérable odeur d'ambre. Pas un de nous ne dit mot pendant une heure. Le nouveau-né, qui geignait en harcelant le sein magnifique de sa nourrice, était le seul dont on entendît la voix. Enfin le nègre se lassa naturellement le premier; la musique aussitôt s'interrompit, et la fête finit comme finissent les fêtes de ce genre, où, chose incompréhensible, la lassitude vient toujours avant l'ennui. Nous prîmes congé des gens de la maison, et les Mauresques, qui n'étaient aussi que des invitées, firent, comme nous, leur dispositions de départ. Quand elles eurent repris leurs *haïks*, remis leurs masques de cotonnade blanche, et comme elles passaient

devant nous aussi noblement voilées que dans la rue, Vandell les salua en arabe, et je l'imitai. — *A revoir, monsieur*, me dit en français la plus petite et la plus mince des deux femmes. Je reconnus le *à revoir, monsieur,* du carrefour d'Alger. Cette fois le vieux Abdallah n'était plus là, et sans prendre le temps de délibérer, je les suivis.

— Vous savez à qui vous avez affaire? me dit Vandell.

— Je m'en doute, lui répondis-je, mais j'ai des raisons que je vous dirai pour m'intéresser à celle des deux qui m'a dit : A revoir.

Les deux femmes se séparèrent au bout de la rue. Je laissai s'éloigner la grande amie, et j'accompagnai l'autre. Elle ne tourna pas la tête une seule fois, du moins je ne le vis pas. Après quelques circuits, elle arriva chez elle ; le quartier était désert, la rue arabe, la maison arabe. Elle poussa la lourde porte en s'y appuyant de tout le corps et disparut. J'arrivais sur ses pas, et je vis la porte qui retombait par son propre poids et tremblait encore sur ses gonds ; on n'avait pas mis l'arc-boutant, et quelque chose comme un courant d'air la faisait encore et par intervalle faiblement s'entr'ouvrir. J'attendis une demi-minute, incertain de ce que j'allais faire ; la porte se rouvrit : la femme était devant moi qui me regardait par l'échancrure de son masque, avec des yeux dont je ne voyais qu'un point fixe et lumineux comme un diamant. — N'entrez pas, me dit-elle en *sabir,* c'est-à-dire en italien barbare ; mais venez demain, à midi.

Te l'avouerai-je, mon ami? Je fus pris au dépourvu par une cordialité si prompte, et je répétai seulement : Demain, à midi.

Vandell faisait sentinelle au bout de la rue. — Eh bien? me dit-il. — Eh bien! j'irai demain.

Je le mis en deux mots au courant de notre première rencontre. Il connaît Sid-Abd-Allah ; qui ne connaît-il pas? Le marchand est un homme de bien à la loyauté de qui l'on peut se fier, et l'avis qu'il m'a donné de *prendre garde* vaut un conseil. — Quant à la femme, ajouta Vandell, pour peu que vous teniez à savoir son histoire, nous irons trouver le barbier Hassan, et nous le ferons causer, s'il est en humeur d'être indiscret.

L'enquête est-elle bien utile dans une affaire de si médiocre intérêt?

26 février.

Vandell m'a conduit hier soir chez le barbier Hassan.

Hassan veut dire cheval ; mais proprement ce mot signifie *le plus bel animal* et *le plus beau*. C'est un nom fier, qui ne va pas toujours bien à ceux qui le portent ; pour notre ami le barbier de Blidah, on

pourrait dire que ses parens l'ont baptisé d'après la belle opinion qu'il devait avoir de lui-même. Hassan est un homme entre deux âges, ni beau, ni laid, prétentieux dans sa mise et trop familier pour un Arabe : c'est l'état qui le veut apparemment. Il voit et reçoit toute sorte de gens; j'entends que les habitués prennent sa boutique comme un endroit public et s'y donnent rendez-vous sans plus de façons que dans la rue.

Suivant sa coutume, il avait nombreuse compagnie. C'était quelque chose comme une soirée bourgeoise. On jouait aux dames et aux échecs; on fumait dans les pipes du maître de la maison (le râtelier aux pipes de Hassan est le plus richement pourvu du quartier), et le *kaouadji* d'à côté apportait le café, que chacun payait.

Au moment où nous entrions, un long jeune homme au visage maigre achevait une partie de dames et disait à son adversaire en lui poussant son dernier pion : — « Si tout ce qu'on désire arrivait, le mendiant deviendrait bey. » — C'est un proverbe connu, fit observer Vandell, qui, le prenant aussitôt par la main et l'amenant à moi, me dit : Mon cher, je vous présente l'homme le plus spirituel et le plus lettré des trois provinces, *taleb* à la *zaouïa* (1) de ....., mon ami *Ben-Hamida* le vaudevilliste. Vous pourrez ensemble causer de Paris, car monsieur l'habite, ajouta-t-il en me désignant, et Si-ben-Hamida y a vécu.

Si-ben-Hamida, je l'appris de lui-même, est un élève du collége Saint-Louis. Il y passa, faisant ses classes et suivant les cours élémentaires d'histoire et de géographie, les quatre ou cinq années que dura son séjour en France. Le véritable motif de cette éducation parisienne, je ne l'ai pas su et probablement ne le saurai point. Il y a telles existences, dans ce pays des sous-entendus, dont l'origine est assurée de rester douteuse. — J'ai presque tout oublié, me disait-il en cherchant ses mots, et je finirai par ne plus pouvoir parler français. — C'est un esprit prompt, vif, enjoué, plein de reparties, quand on s'y prête, et qui doit être singulièrement délié. Son éducation, commencée parmi nous, semble avoir développé certaines aptitudes on ne peut plus rares chez le peuple arabe, même des hautes classes. Il a la démarche ouverte, la parole expansive, le geste démonstratif, la voix goguenarde, et toujours comme un sourire irrésistible dans le regard. De son passage au milieu de nos universités, il n'a gardé que ce qu'il a voulu : l'amour des lettres et le goût facétieux des proverbes et des calembours. C'est à cause de cette légèreté quasi-française et de cet atticisme littéraire que Vandell l'a surnommé le *vaudevilliste*. Sa mise était celle des Maures, et

(1) École religieuse.

comme il portait le turban d'hiver, il avait le cou, la tête et le visage élégamment enveloppés d'une écharpe de mousseline à petits pois roses.

Son adversaire, celui contre lequel il avait perdu, était un Arabe de la plaine, un peu court, un peu gros, barbu, très basané, en *burnouss*, en *haïk*, et par-dessous habillé, comme les cavaliers, de la veste et des gilets brodés de soie; un mince cordonnet de soie grise, à glands d'or, accompagnait autour de sa tête le *khrit*, ou corde en poil de chameau noir; un chapelet lui pendait au cou, et deux ou trois amulettes étaient attachées dans sa coiffure.

— Regardez bien celui-ci, me dit Vandell, c'est un homme de sabre : je vous dirai comment il s'en sert à l'occasion.

La réunion se composait en outre de bourgeois du voisinage, moitié marchands d'épices et de tabac, moitié rentiers, gens âgés, grisonnans, parlant à voix basse, fumant lentement, prudemment couverts de *burnouss* de chambre qui les habillaient comme des douillettes, avec des turbans aux plis méthodiques, des gilets fermés et des bas de laine écrue qui les chaussaient jusqu'aux mollets. Les savates étaient alignées par terre, devant les banquettes, et chacun d'eux avait à portée de la main soit la courte bougie rose, soit la lanterne de papier peint, qui devait l'éclairer au retour, car la nuit était fort obscure.

Je voudrais te faire comprendre à peu près de quoi l'on causa, car des gens de vie casanière ne prendraient pas rendez-vous, à pareille heure du soir, chez un barbier, dans l'unique intention d'y former cercle et de se taire. Or la conversation arabe ressemble à toutes les conversations oiseuses, où l'inutilité des choses dites ne s'explique que par une contagieuse démangeaison de la langue, mais avec des modes particuliers que la pantomime traduirait plus aisément que la parole écrite. Ce sont d'abord les salutations de l'arrivée, qui reviennent à temps égaux, comme des retours voulus de politesses, et qui marquent le rhythme du discours, en fixent les repos, en signalent les reprises : — politesses sur tout, questions sur tout, bénédictions sur tout, excepté sur la femme, dont jamais on ne doit s'informer; — puis des curiosités comme les nôtres, mais qui ne sont plus les nôtres; un commérage en sourdine, et tout à fait local, sur la politique, sur les affaires françaises, sur des intérêts minimes de municipalité, de ville, ou de tribu; — puis encore des anecdotes d'un autre monde et de l'autre monde, vieilleries à dormir debout qui, depuis leur origine, ont conservé le don d'émouvoir, de rendre attentifs, ou de faire rire avec satisfaction ceux des auditeurs qui les connaissent le mieux. Chacun les sait par cœur, et chacun cependant se donne tour à tour le plaisir naïf de les en-

tendre ou de les réciter. Tout cela est entremêlé de jeux de mots, la plupart combinés pour l'oreille, reposant sur des assonances, et par cela même intraduisibles, puis de maximes, de *concetti*, de proverbes, et sous ce rapport le scribe Ben-Hamida est bien l'expression fleurie et littéraire du génie primordial arabe.

Vandell raconta dans le style obligé, c'est-à-dire avec les onomatopées les plus figuratives, le siége récent dont il avait été témoin. Il reproduisit le bruit du canon par un mouvement des lèvres très imitatif, et, voulant donner l'idée d'une bataille acharnée, il répéta le plus longuement et le plus fréquemment qu'il put les *ba, ba, ba* interminables par lesquels un Arabe accompagne ordinairement le récit d'une aventure où la poudre a beaucoup parlé. Il fut ensuite question des *djerad* (sauterelles), qui, dit-on, fourmillent dans le sud, et qui bientôt vont se mettre en voyage. On a pris des mesures, commandé des corvées, organisé des battues pour les détruire: échapperont-elles? Et à ce propos un ancien Blidien, le marchand Ben-Saïd, raconta, d'après son père, qui le tenait de son père, lequel avait assisté très vieux déjà, mais de sa personne, à ce grand désastre, l'invasion sans pareille de 1724 à 1725, comment ce fut une plaie comparable à celles décrites dans les histoires juives, comment les *djerad* avaient tout détruit, mais surtout les vignes, mangeant les pampres, puis le sarment, puis dévorant jusqu'au cep lui-même. Le feu n'aurait pas été plus prompt ni plus funeste: jamais depuis les vignes n'ont produit, et le vin de Blidah, fameux jadis, n'existe plus depuis cette époque. On en extermina des milliards de milliards, sans que le nombre en parût diminué; le ciel en était obscurci, la ville encombrée, l'eau des sources empoisonnée. On se vengea comme on put de ce fléau maudit, on en fit des fritures, des confitures, des salaisons et du fumier; enfin un fort vent du sud, s'étant élevé, emporta vers la mer cette armée de bêtes enragées, et les y noya.

— Après quoi elles se changèrent en crevettes, et les gens du Fhas les y pêchèrent, ajouta Ben-Hamida, qui paraît s'égayer beaucoup des superstitions de son pays.

Là-dessus, on disserta des monstres : depuis le dragon des Hespérides jusqu'au *Niam-niam*, l'Afrique a toujours passé pour en produire. — « L'Afrique produit toujours quelque chose de nouveau, » dit Vandell, qui fit à son tour l'érudit; ceci est une maxime ancienne. Et après avoir cité Aristote, il en donna, d'après Pline, le commentaire savant que voici : « La rareté de l'eau obligeant les animaux à s'assembler pêle-mêle près d'un petit nombre de rivières, les petits ont toute sorte de formes étranges, vu que les mâles, soit de gré ou de force, s'accouplent indistinctement avec les femelles de toute

espèce. » Le barbier Hassan opina que la chose était évidente, les vieillards furent de l'avis de Hassan; Ben-Hamida seul n'admit pas cette explication comme le dernier mot de la science européenne et sourit.

Dernière histoire : on parla de Si-Mustapha-ben-Roumi, autrement dit le commandant X..., et de sa fameuse aventure avec Béchir. L'anecdote est chevaleresque : ce fut l'Arabe en *burnouss*, Hadjout, qui la raconta, non pas, bien entendu, comme une histoire nouvelle, car elle court les rues, mais comme un récit qu'un homme de sa race ne peut jamais répéter trop souvent. La voici, du moins très abrégée :

Le commandant X... arriva tout jeune à Alger, vers la première ou la deuxième année qui suivit la prise. A cette époque, Alger n'avait pas de collége, et la première éducation de l'écolier se fit sur la place publique avec les enfans du peuple indigène. Il apprit là diverses choses qu'à pareil âge on apprend sans maître, entre autres la langue du pays et les plaisirs de l'indépendance; mais on ne trouva pas que cela valût des leçons de famille, on le corrigea. La correction lui déplut, et comme il n'aimait pas la contrainte, il quitta sa famille et s'enfuit. Arrivé dans le Sahel d'Alger, au moment de descendre vers la plaine et peut-être de réfléchir aux hasards de son entreprise, il rencontra deux cavaliers arabes qui voyageaient ou maraudaient. — Qui es-tu? — Un tel, fils d'un tel. — Où vas-tu? — Devant moi. — Veux-tu venir chez les Hadjout? — Les Hadjout alors étaient un grand sujet d'effroi. Bravement l'enfant répondit : — Je veux bien. Un des maraudeurs le prit en croupe, et le soir même on le conduisait tout droit à la tente du kalifat Béchir. — C'est un otage, dirent les cavaliers. — Non pas, dit Béchir, c'est un enfant. — Et ce sera le mien, dit la femme de Béchir, qui l'adopta comme un présent du hasard, le fit circoncire et le nomma *Mustapha*, c'est-à-dire *le purifié*. Mustapha grandit sous la tente, il brunit au soleil, tout de suite il mania des sabres; élevé par des centaures, il devint ce qu'il est, un extraordinaire cavalier. Quand il eut quinze ans, on lui donna un cheval et des armes. Quand il en eut dix-huit, un beau jour l'ennui de la tente le prit, comme l'avait pris déjà l'ennui de la maison. La guerre était partout; il avait à choisir entre deux patries, l'une natale et l'autre adoptive : il se décida pour la première. Il quitta le *douar*, non pas la nuit, mais en plein jour; il dit à Béchir : — Je m'en vais, — et il courut à Blidah s'enrôler dans les spahis. De Blidah il passa à Koleah; de libre qu'il était, il devint soldat, mais toujours plutôt Arabe que Français. Deux ans plus tard, une *razzia* fut organisée contre les Hadjout. Il fallait un guide pour diriger la colonne, un guide sûr, qui connût le pays, la lan-

gue et surtout les habitudes de l'ennemi ; Mustapha fut désigné. L'affaire eut lieu, on se battit. Vers la fin de l'action, deux cavaliers se rencontrèrent, échangèrent le feu croisé de leurs pistolets, puis se chargèrent, pour s'aborder, le plus jeune avec le sabre, le plus âgé avec la lance. Au moment où les chevaux allaient se toucher, les combattans se reconnurent : — C'est toi, Mustapha! — — C'est toi, Béchir! — Béchir, au dire des Arabes, était un héros, beau, intrépide et montant des chevaux admirables. Il s'arrêta tout droit devant le jeune homme, fit seulement le geste de lui effleurer l'épaule afin de ne déchirer que le *burnouss*, et lui jeta sa lance. — Prends-la, dit-il, va la porter au général *** et dis-lui que tu as enlevé la lance de Béchir. — Puis, désarmé, les deux mains vides, il tourna bride et disparut.

Ainsi finit la soirée, par une légende héroïque. Nous nous séparâmes vers dix heures, au moment où le clairon de la caserne des Turcs sonnait le couvre-feu. Chacun alors alluma sa lanterne, chaussa ses babouches, releva le capuchon de son *burnouss*, et nous sortîmes tous ensemble, excepté l'Hadjout, qui resta chez le barbier et parut devoir y passer la nuit ; ce fut dans la rue qu'eurent lieu les *salam-aleïkoum* et *aleïkoum-salam* du départ. — Ce n'est pas peu de chose qu'un ami, nous dit Hamida en prenant chaleureusement les mains de Vandell et les miennes, — et ce n'est pas trop de mille. — Puis, sur ce dernier proverbe, dit de la façon la plus aimable, le jeune *taleb* de *zaouïa*, ex-collégien de Saint-Louis, s'en alla en chantonnant par les rues tranquilles.

— Charmant, mais hypocrite, me dit Vandell quand nous fûmes seuls, — *homme à la langue douce et qui saura téter les lionnes.* — Quant à l'Arabe, continua-t-il, celui que nous laissons chez Hassan, il a sur la conscience un petit péché qui le rend un peu taciturne, car il sait que la justice a les yeux sur lui. Un soir qu'il rentrait au *douar* avec un cousin dont il avait, dit-il, à se plaindre, tous les deux à cheval et par des chemins écartés, il laissa son compagnon passer devant, prit un pistolet et le lui déchargea dans les reins. Le cheval, sans cavalier, rentra au *douar*. Le cadavre ne fut découvert que quelques jours après, parce qu'on vit beaucoup de corbeaux et de milans tourner en cercle au-dessus des broussailles. La blessure était impossible à reconnaître sur un corps mis en lambeaux par les bêtes de proie. Cependant on soupçonna la vérité, et Amar-ben-Arif fut interrogé; mais l'affaire en resta là faute de preuves. C'était une querelle de famille, une rancune de jalousie, je crois. Le fait du coup de pistolet est positif : c'est Amar-ben-Harif lui-même qui me l'a conté.

— Pour ce qui vous regarde, ajouta Vandell, voici quelques dé-

tails. La femme est à Blidah depuis un mois. Elle y vit seule, avec sa domestique Assra, la négresse qui faisait aujourd'hui ses relevailles. Il n'y a dans sa maison, dont vous connaissez la porte, que son petit ménage et des Juifs. Elle s'appelle Haoûa; son amie s'appelle Aïchouna. On fêtait aujourd'hui la naissance du premier enfant d'Assra; le mari était ce nègre beau danseur qui s'est tant fatigué pour exprimer la joie qu'il avait d'être père. Avez-vous remarqué que l'enfant n'est presque pas noir? C'est un miracle! m'a dit le malicieux barbier. De mauvais plaisans en ont déjà fait la remarque. Il paraît que le père a répondu : *Chouïa-chouïa, sara negro* (patience, patience, il deviendra nègre). En attendant, il fait auprès de son fils le métier de corybante et l'élève, ni plus ni moins qu'un jeune Jupiter, au bruit des danses et des boucliers d'airain. Nous retournerons au bureau de renseignemens quand il faudra; mais ménageons Hassan, et puisque Ben-Hamida nous a donné le goût des proverbes, souvenez-vous de cette maxime pour votre gouverne : — *Il y a cinq degrés pour arriver à être sage, se taire, écouter, se rappeler, agir, étudier.* Ceci est de la sagesse arabe, c'est-à-dire de la politique.

Il est dix heures du matin, mon ami, et dans deux heures j'irai voir si l'appartement d'Haoûa ressemble à l'admirable tableau de Delacroix intitulé : *Les femmes d'Alger.*

Même date, au soir.

Oui, mon ami, c'est tout semblable. C'est aussi charmant, ce n'est pas plus beau. Dans la nature, la vie est plus multiple, le détail plus imprévu; les nuances sont infinies. Il y a le bruit, les odeurs, le silence, la succession du geste et la durée. Dans le tableau, le caractère est définitif, le moment déterminé, le choix parfait, la scène fixée pour toujours et absolue. C'est la formule des choses, ce qui doit être vu plutôt que ce qui est, la vraisemblance du vrai plutôt que le vrai. Il n'y a guère, que je sache, d'autre réel en fait d'art que cette vérité d'élection, et il serait inutile d'être un excellent esprit et un grand peintre, si l'on ne mettait dans son œuvre quelque chose que la réalité n'a pas. C'est en quoi l'homme est plus intelligent que le soleil, et j'en remercie Dieu.

A midi précis, je frappai à la porte d'Haoûa. J'entendis à l'intérieur plusieurs voix qui crièrent à la fois: *Minhou?* qui est là? — Et au-dessus de ma tête, dans une chambre formant étage, une autre voix facile à reconnaître qui répétait : *Ache Koune?* qui est-ce? — Puis un volet fermé fit du bruit, et la même voix dit aussitôt : *Ya Assra, heull el bab* (Assra, ouvre la porte). La négresse vint ouvrir.

Je traversai la cour, où j'aperçus, dans quatre chambres, quatre ménages juifs, des femmes qui savonnaient des langes, beaucoup

d'enfans jouant fraternellement au seuil des portes, et des nouveau-nés que leurs mères balançaient dans des berceaux mobiles en forme de hamacs. L'étage était en galerie; j'en fis le tour avec Assra, qui me précédait, traînant ses talons nus sur les carreaux de faïence, les reins pris, comme par un sarrau, dans son étroit *fouta* d'étoffe orange et bleue. Arrivée devant la chambre de sa maîtresse, la noire servante tourna la tête à demi de mon côté, et fit exactement le geste que tu peux voir dans le tableau de Delacroix, pour écarter le rideau de mousseline à fleurs.

Je vis, en entrant, Haoûa qui m'attendait, couchée de côté sur un long divan bas et large, au milieu d'une quantité de petits coussins, dont l'arrangement prouvait qu'elle avait dormi.

— Bonjour, me dit-elle, asseyez-vous. — Je m'assis, non pas à côté d'elle, mais à ses pieds et pas trop près, de manière à la bien voir.

Un narghilé brûlait au milieu de la chambre; elle en tenait l'extrémité entre ses doigts chargés de bagues, et regardait voler la fumée qui s'échappait en filet tremblant par l'orifice du bouquin d'ambre. Le long tuyau, annelé de brun et d'or, s'enroulait autour de sa jambe fine, nerveuse, jaune comme du vieux ivoire, et semblait la presser d'un nœud vivant, comme le serpent de Cléopâtre. Elle était pâle, immobile, à demi souriante, et la vie dont était animé ce corps tranquille soulevait paisiblement son étroit corsage. Rien ne manquait à sa toilette pour la rendre aussi accomplie que possible; elle avait pris des soins exquis pour se parer, se parfumer et se peindre. Coiffée de foulards noirs et bleus et peut-être un peu moins déshabillée que ne l'est une femme ma resque dans son intérieur, elle portait un corset de drap bleu richement doré sous un caftan bleu sans manche, et contre l'usage du pays, une sorte de ceinturon d'or à fermoir massif retenait autour de sa taille un peu grêle un *fouta* très ample de couleur écarlate. Son costume, ainsi composé de trois couleurs, mais où le rouge ardent écrasait tout, exagérait encore, par ce contact extrêmement vif, la pâleur morne de sa peau. Elle avait les yeux bordés d'antimoine, les mains enluminées de *henné*, les pieds aussi; ses talons rougis par la teinture « ressemblaient à deux oranges. »

— Comment t'appelles-tu? — demandai-je. — *Ouech-esmek?*

Elle aspira une dernière bouffée de *tombak*, et, par un joli geste, me tendit le bouquin du narghilé, dont le souple tuyau resta roulé sur sa jambe. — *Ouech-entekfi?* dit-elle en l'approchant tout près de mes lèvres; qu'est-ce que cela te fait?

— Pour savoir si ton nom est aussi doux que ta voix.

Et comme je la regardais sans rien ajouter, elle répondit aussitôt :
— Je m'appelle Haoûa.

— Tu es la bien nommée, lui dis-je en répétant ce mot aérien, tout composé de voyelles et qui se prononce d'une seule haleine, exactement comme on respire, — car ton nom veut dire : l'air respirable et l'amitié.

— Fait-il chaud? reprit-elle entre deux silences.

— Très chaud, et *il est bien fou celui qui cherche auprès du feu un abri contre le soleil.*

Il y eut une nouvelle pose après ce nouveau madrigal, qui la fit sourire.

Considère, mon ami, qu'excepté les mots de *monsieur, bonjour, à revoir, asseyez-vous,* Haoûa ne connaît pas quatre syllabes de pur français, et que j'en suis réduit à parler arabe, ne voulant pas employer le *sabir,* affreux dialecte indigne de cette voix unique, craignant avant tout de la rendre ridicule, et volontiers me résignant à l'être. L'entretien dès lors fut si simple, que j'aurais de la peine à te le rapporter. Je renouvelai le *tombak* du narghilé, je fis des cigarettes qu'elle fuma; Assra nous servit le café; je parcourus la chambre et l'examinai; j'allais de la porte au volet fermé donnant sur la rue; j'admirais ses étagères, et de ses étagères je revenais à elle.

Elle avait au cou, entortillé trois ou quatre fois comme un immense collier, un de ces longs chapelets de fleurs d'oranger que fabriquent les Juifs. Il était tout frais cueilli du matin, et l'odeur en était telle que, pour la supporter sans ivresse, il faut être femme, et femme arabe.

— Prends-le, me dit Haoûa en détachant lentement cette longue guirlande embaumée et en me la jetant comme elle aurait fait d'une chaîne.

Le temps se passa de la sorte, je veux dire une heure ou deux. A ce moment, je crus qu'elle avait envie de dormir. — Non pas, dit-elle. — Et cependant elle se pencha en arrière, la tête à demi renversée sur les coussins. Le silence était profond, l'air alourdi de fumées odorantes et accablant. On n'entendait plus que le murmure assoupissant du narghilé qui s'épuisait. Ses yeux se fermèrent; je vis une ombre légère descendre alors sur ses joues, dont la peau frémit; c'était l'ombre nocturne de ses longs cils, qui se posaient sur elles comme deux papillons noirs. Haoûa ne bougea plus, et moins d'une minute après qu'elle avait dit : non, ce paisible esprit appartenait déjà au sommeil.

Comme je traversais la cour pour quitter la maison, un des enfans juifs, le plus petit, cracha de côté en détournant la tête, ce qui, tu le sauras, est un signe de souverain mépris.

Blidah, 28 février.

J'ai assisté aujourd'hui à une scène affreuse. C'étaient, m'a-t-on dit, quatre scélérats, et je n'ai pas eu de peine à le croire en les voyant. Ils marchaient deux par deux dans une boue épaisse et sous une pluie battante, les mains liées derrière le dos, en *burnouss* et pieds nus, flanqués du peloton de tirailleurs qui devait les fusiller. Il y avait en outre, pour protéger la loi, deux bataillons de ligne et de la cavalerie. La foule précédait, entourait, suivait l'enterrement. Le cortége allait au plus petit pas. Des fanfares sonnaient une marche funèbre. On les menait à l'extrémité du bois des Oliviers, à gauche, sur un tertre élevé de quelques mètres au-dessus d'une tranchée naturelle. J'eus la triste curiosité de suivre la foule et d'accompagner jusqu'au bout de leur vie ces quatre misérables.

Le temps était glacial et très sombre, quoiqu'il fût midi. D'abord on leur délia les mains. Chacun d'eux, sur un ordre reçu, ôta son *burnouss* et en fit un paquet qu'il déposa par terre, à ses pieds; puis ils furent placés debout au bord de la tranchée, à six pas d'intervalle, et faisant face à la montagne. Le peloton se rangea à dix pas derrière eux. Il était de quarante-huit hommes, douze pour chacun des condamnés. L'infanterie formait un étroit demi-cercle autour du lieu d'exécution, et, pour prévenir toute évasion, deux pelotons de cavalerie, le sabre au poing, stationnaient à droite et à gauche, au bord de la rivière. Au-delà de l'Oued, gonflé par la fonte des neiges, et qui leur barrait le passage, s'élevait la montagne, presque à pic en cet endroit-là. Un rideau de pluie attristait encore cette sombre perspective, fermée à tout espoir de délivrance.

Ces dispositions prises et rapidement, un officier lut le jugement, d'abord en français, puis en arabe. J'apercevais ces terribles papiers, je pouvais en compter les feuilles et en mesurer la longueur. L'œil sur ma montre, calculant ce qui restait à lire, j'évaluais les minutes de grâce.

Ils étaient debout, calmes, plantés sur leurs jambes avec un aplomb qui ne fléchissait pas, imperturbables devant la mort prochaine, la main gauche pendante, la droite élevée à la hauteur du front et l'index dirigé vers le ciel. C'est dans cette tenue mystérieuse qu'un Arabe qui subit sa destinée attend avec tranquillité son dernier moment.

— Savez-vous à quoi ils pensent? me dit Vandell. Ils se disent que ce qui est écrit est écrit, et que si leur mort n'est pas décidée là-haut, malgré tout cet appareil effrayant, malgré ces quarante-huit carabines rayées qui vont tirer sur eux comme dans une cible, ils vivront.

Quand la lecture fut achevée, il y eut quelques secondes de silence. Je sentis que tout était fini. Un des condamnés essaya de tourner la tête, il n'en eut pas le temps. Involontairement je fermai les yeux, mais involontairement aussi l'explosion me les fit ouvrir, et je vis les quatre hommes bondir sur eux-mêmes comme des clowns qui font un saut de carpe, et disparaître dans la tranchée. Puis j'entendis quatre coups de grâce, et les clairons sonnèrent aussitôt le départ. Un piquet de quelques soldats fut seulement mis en faction près des cadavres, qui devaient rester exposés là jusqu'au soir, pour être livrés alors à leur famille, si quelqu'un les réclamait.

Tout le jour, la pluie tomba sur eux. Vers le soir, le temps s'étant éclairci, je pus sortir de nouveau pour aller voir ce qu'ils devenaient. Il y avait là plusieurs Arabes avec des chevaux et des bêtes de somme. Quand on jugea que le soleil se couchait, les sentinelles s'éloignèrent. Alors, sans cris, sans pleurs, comme s'il se fût agi d'un ballot, chacun des cadavres fut hissé, puis couché en travers d'un mulet, puis ficelé de manière à garder son équilibre. Aussitôt la cavalcade prit le pas et s'éloigna du côté de la Chiffa. Les corps étendus à plat dépassaient, de toute la longueur de la poitrine et des jambes, le bât très étroit qui leur servait de civière. Ils étaient horriblement raidis par ce séjour de six heures au froid, et suivaient sans fléchir le pas balancé des animaux : à les voir à distance et vaguement dessinés sur le ciel, où le jour s'éteignait, on eût dit que les mulets portaient des planches.

Blidah, mars.

Le printemps s'établit. Nous voici dans la saison variable, avec un soleil déjà chaud, des jours splendides, et de temps en temps de fortes pluies qui sont amenées par des orages et jamais ne durent plus de quelques heures. Le vent ne se fixe nulle part; il hésite entre son point d'hiver et celui d'été, et fait à tout moment le tour du compas. Le thermomètre se maintient au tempéré, entre un minimum assez rare de 15 à 18 degrés et un maximum de 24 à 25 degrés. Les neiges commencent à fondre. L'Oued coule à pleins bords. Les petits ruisseaux qu'il alimente ont grossi, et les jardins sont de plus en plus égayés par le mouvement joyeux des eaux courantes. Il n'y a presque plus d'eau dans la plaine, où le lac lui-même est à peu près rentré dans son lit. Il apparaît à gauche du Mazafran, derrière les Hadjout, étendu au pied du *Tombeau de la Chrétienne*, sur une ligne mince, ayant la forme et l'éclat vibrant d'une longue épée.

Quelquefois, après une semaine de chaleur continue, le ciel se

couvre de vapeurs, et l'atmosphère, surtout au-dessus de la ville, en est alors si chargée et devient si basse, que la montagne disparaît, cachée bizarrement jusqu'à moitié comme par un rideau de théâtre. Bien qu'elle nous touche, nous n'en distinguons plus que la base et le fond des ravins boisés, rendus d'un bleu sombre par une ombre impénétrable. Si le vent reste mou, si le brouillard, au lieu de se fondre en rosée, remonte jusqu'à la région ordinaire des nuages, on est à peu près certain d'entendre, vers le soir, un ou deux coups de tonnerre éclater dans la montagne et de voir la pluie tomber : elle continue jusqu'au matin. Vers quatre heures, nous apercevons des étoiles; tout se dissipe avec la nuit, comme si, chassés eux-mêmes par les approches du jour, les nuages s'évanouissaient pêle-mêle avec les ténèbres. Le soleil paraît dans un ciel où ne reste pas le plus petit trouble; les horizons sont nets, vifs et fermes. Nous pourrions compter les cèdres plantés, à trois mille pieds au-dessus de nos têtes, sur les derniers pitons des Beni-Salah.

Le plus ordinairement, les soirées sont magnifiques; je les passe au bois des Oliviers. En ce moment de l'année (12 mars), le soleil se couche un peu après six heures, et directement au pied de la plaine, entre le promontoire avancé de la Mouzaïa et le pays montueux des Beni-Menasser, sur des collines qui ont l'air d'une mer agitée. On le voit suspendu comme un globe au-dessus de cette haute barrière violette, ou faisant rayonner, quand il y a des nuages, un vaste triangle enflammé. A mesure qu'il descend, l'orbe grandit; on peut pendant un instant le considérer sans fatigue, car il n'envoie plus ni chaleur ni rayons. Il plonge enfin parmi les collines et disparaît, tout rouge et comme déchiré par les aspérités de l'horizon. Aussitôt commence un crépuscule ardent de quelques minutes. L'humidité précède la nuit, et moins d'un quart d'heure après le départ du soleil, toute la campagne est inondée de rosée.

Je ne vais plus guère au bois des Oliviers que pour assister à ce spectacle, un des plus beaux de la journée. Autrefois c'était un lieu que nous aimions pour toute sorte de raisons, dont beaucoup au moins n'existent plus; peut-être était-il plus attrayant, peut-être étions-nous plus jeunes. Nous y vivions à l'ombre, adossés contre le tronc des arbres, étendus sur de courts gazons et causant de souvenirs classiques en regardant tomber autour de nous les petites olives sauvages que le vent du printemps secouait des branches. Nous pouvions encore, à ce moment-là, rêver à quelque chose de grave et de grand à l'ombre de ces beaux arbres chargés d'années, et devant ce petit marabout à coupole basse, assez semblable à un autel. Je me souviens que nous y avons lu l'*Œdipe à Colonne* pendant une après-midi qui rappelait la Grèce. « Étranger, te voici dans

le séjour le plus délicieux de l'Attique, à Colonne, riche en coursiers... Là fleurit chaque jour, sous la rosée céleste, le narcisse au calice gracieux, antique couronne des grandes déesses. Sur cette terre croît un arbre que ne possède ni l'Asie ni la grande île dorienne de Pélops, arbre qui ne fut pas planté par une main mortelle, qui vient sans culture, et devant lequel reculent les lances ennemies. Nulle part il ne pousse plus vigoureux que dans cette contrée. C'est l'olivier au pâle feuillage. »

Des hommes vêtus de blanc, avec un air sérieux, passaient au loin parmi les arbres. La ville, dont on apercevait les tours blanches, était séparée de nous par des haies épineuses de nopals et d'aloès. Des cavaliers « dompteurs de coursiers » cheminaient sur une étroite chaussée entre la montagne et nous, à demi nus, sans selle, et maniant de petits chevaux à mâchoires nerveuses, à courtes oreilles, à qui nous trouvions des airs thessaliens.

Aujourd'hui le *bois sacré* de Blidah n'est plus reconnaissable. Tout y dépérit. Les oliviers au pâle feuillage se découronnent; il n'est plus possible de trouver de l'ombre à leur pied, tant est rare et misérable la maigre verdure qui tremble au bout de leurs immenses rameaux. « Les lances ennemies n'ont pas reculé devant eux, » et ni Jupiter protecteur des oliviers sacrés, ni Minerve aux yeux bleus, n'empêcheront qu'ils ne soient extirpés du sol par une main étrangère.

Le marché arabe ne se tient plus ici depuis longtemps, quoiqu'il n'y ait pas dans Blidah de place plus pittoresque pour un marché. Tu y verrais maintenant des baraques, presque constamment des bivouacs militaires et des tranchées faites pour amener les eaux, secours tardif qui ne ressuscitera pas le bois expirant. Seul le marabout subsiste, toujours éclairé à l'intérieur d'une quantité de bougies roses et de petites lampes, toujours exhalant, comme une chapelle, une chaude et mystérieuse odeur de cire qui se consume et d'encens. Il durera autant que la superstition, c'est-à-dire très probablement plus que les oliviers.

Une agréable nouvelle que je ne t'ai pas dite : les cigognes sont arrivées. J'ai vu l'autre jour leur premier courrier. C'était le matin de très bonne heure; beaucoup de gens dormaient encore dans Blidah. Il venait du sud, porté par une légère brise, s'appuyant, sans presque les mouvoir, sur ses grandes ailes à l'extrémité noire, le corps suspendu entre elles « comme entre deux bannières. » Une troupe de ramiers, de corneilles et de petits milans lui faisaient un joyeux cortége, et saluaient sa bienvenue par des battemens d'ailes et par des cris. Des aigles volaient à distance, les yeux tournés vers le soleil levant. Je vis la cigogne, suivie de son escorte, descendre

de la montagne et se diriger vers Bab-el-Sebt. Il y avait là des Arabes qui sans doute avaient voyagé la nuit, car ils étaient couchés pêle-mêle avec des dromadaires fatigués, toutes les charges réunies au centre du bivouac, et les animaux n'ayant plus que leurs bâts. Quand l'oiseau sacré passa sur leurs têtes, un des Arabes qui le vit étendit le bras, et dit en se levant tout droit : — *Chouf el bel-ardj,* regarde, voici la cigogne. Ils l'aperçurent tous aussitôt, et, comme un voyageur qui revient, ils la regardèrent en se répétant de l'un à l'autre : — *Chouf'ouchi?* l'as-tu vue? — Longtemps l'oiseau parut hésiter, tantôt rasant les murs, tantôt s'élevant à de grandes hauteurs, les pieds allongés et tournant lentement la tête vers tous les horizons du pays retrouvé. Un moment il eut l'air de vouloir prendre terre; mais le vent qui l'avait amené rebroussa ses ailes et l'emporta du côté du lac.

Les cigognes émigrent à l'automne pour ne revenir qu'au printemps. Elles se montrent rarement dans la plaine, et n'habitent jamais Alger. A Medeah au contraire et dans toutes les villes de la montagne, elles se réunissent en grand nombre. Constantine en est peuplée. Je connais peu de maisons dans cette ville, la plus africaine et la moins orientale de toutes les villes algériennes, je connais peu de toitures un peu hautes qui ne supportent un nid. Chaque mosquée a le sien, quand elle n'en a pas plusieurs. C'est une faveur pour une maison d'être choisie par les cigognes. Comme les hirondelles, elles portent bonheur à leurs hôtes. Il y a toute une fable qui les consacre et les protége : ce sont des *tolba* changés en oiseaux pour avoir mangé un jour de jeûne. Elles reprennent tous les ans leur forme humaine dans un pays inconnu et très éloigné, et quand, appuyées sur une patte, le cou renversé dans les épaules et la tête élevée vers le ciel, elles font avec un claquement de leur bec le bruit singulier de *kuam... kuam... kuam,* c'est qu'alors l'âme des *tolba,* toujours vivante en elles, se met en prière. — Jadis c'était Antigone, fille de Laomédon et sœur de Priam, que Junon changeait en cigogne pour la punir de l'orgueil que lui causait sa beauté. Tous les peuples ont eu le génie des métamorphoses, et chacun y a mis sa propre histoire : la Grèce artiste devait être punie dans sa vanité de femme; l'Arabe dévot et gourmand devait l'être pour un péché commis en carême.

Blidah, mars.

Aujourd'hui nous avons fait une course au fond du ravin de l'Oued-el-Kebir. L'Oued-el-Kebir, malgré son nom de *grande,* est une toute petite rivière, — en France on dirait un ruisseau, — dont les pluies d'hiver et la fonte des neiges font tout à coup un torrent.

Réduite à ses propres ressources, elle n'est plus rien. Elle prend naissance au fond d'un ravin étroit, peu profond, et comme toutes les rivières montagneuses à leur origine, on la surprend d'abord dans un riant berceau à fond de roche, tapissé de feuillage, de roseaux et de lauriers-roses; elle y naît dans la fraîcheur de l'ombre, dans la retraite et dans le silence, comme les idées dans le paisible esprit d'un solitaire.

Il y a quelques années encore, les Blidiens ne sortaient pas sans avoir un fusil chargé sur l'épaule, et croyaient prudent d'être en nombre et tous armés, pour accomplir cette petite promenade à deux kilomètres au plus de leur ville. Aujourd'hui bien entendu chacun va seul aux sources de l'Oued en fumant son cigare avec autant de sécurité qu'au jardin public du *Tapis-Vert*, et beaucoup plus agréablement.

On a bâti, jusqu'à l'entrée de la gorge, des moulins et des rudimens d'usine. Je n'y regarde jamais de très près; je crois cependant que ce sont des briqueteries. Un peu plus loin, des travaux de barrage ont été faits pour régulariser le cours du ruisseau; ce n'est donc que quelques cents mètres au-delà que la promenade commence à devenir intéressante. La route s'engage alors dans le ravin entre des pentes fort pittoresques, parmi des rochers tombés de la montagne et roulés par la rivière au moment des grandes eaux. L'Oued coule à côté du sentier, tantôt sur un lit de sable et de gravier ressemblant à de l'ardoise en poudre, tantôt à travers de larges blocs que le courant contourne en écumant un peu, quand il n'a pas la force de les arracher de son lit. La montagne est rocheuse, escarpée et fréquemment creusée par de profonds éboulemens. On y voit peu d'arbres, excepté de loin en loin quelques vieux oliviers plantés presque horizontalement dans les talus, qui restent attachés par les racines et dont le branchage échevelé pend sur le chemin. Un peu plus loin, la gorge s'élargit et se découpe en ravins latéraux; la végétation s'épaissit, et chaque écartement de la montagne forme alors un entonnoir baigné par le fond et encombré de hauts feuillages.

On approche ainsi du cimetière. Il est tel que tu l'as vu : tout entouré de barrières rustiques, composées d'arbres morts et de halliers, et protégé par une ceinture impénétrable de lentisques, de myrtes et de lianes; au fond, une sorte de bocage ombreux, de grands oliviers très verts, des caroubiers plus sombres encore, d'immenses frênes et des peupliers-trembles, au tronc blanchâtre, ayant à peu près la taille et le port des platanes; au centre de cet enclos solitaire, très recueilli, très abrité, où le soleil ne pénètre que pendant le milieu du jour, un terrain plein d'herbes et couvert

de tombeaux. Trois ou quatre seulement forment de petits monumens semblables à des marabouts de quatre ou cinq pieds de haut, avec un couronnement dentelé et la *kouba* conique. Telle est la sépulture ordinaire des personnages religieux ou célèbres à quelques titres.

Une vieille femme gardait le cimetière, accroupie sur le revers d'une tombe, la tête inclinée sur ses genoux. Elle avait un sarrau rayé de bleu, de jaune vif et de rouge éclatant, mal attaché sur ses épaules. Les bras et les pieds nus, la tête entourée d'un fichu noir, et le visage à moitié caché par des cheveux tout grisonnans, elle tenait à la main, comme un emblème de toutes les fragilités humaines, une longue et mince baguette en roseau.

— Salut sur toi, ô mère! lui dit Vandell. Que ta journée soit bonne!

— Qu'y a-t-il, et que viens-tu faire? demanda la vieille avec un peu d'alarme en nous voyant tout à coup dans l'enceinte réservée.

Nous répondîmes : — Rien que le bien. — Et nous nous assîmes sur une des barrières.

Une bougie rose brûlait dans le creux d'un arbre renversé vers le milieu du cimetière. La face des quatre marabouts qui regarde le levant était inondée de cire fondue, et dans une sorte de niche, creusée dans la paroi du plus orné et du plus ancien des quatre, brûlait une autre mèche odorante dont on voyait seulement la fumée.

— Savez-vous ce que c'était que ces gens-là, demandai-je à Vandell, vous qui savez tout?

— Des hommes, me répondit Vandell un peu sentencieusement. Si vous y teniez, je vous dirais leurs noms et leur légende plutôt que leur histoire; mais à quoi bon? Ils ont fait leur temps : ils habitaient un pays qui n'est pas le vôtre, et parlaient une langue que vous entendez à peine. S'ils ont fait du bien ou du mal, cela ne nous regarde pas, et nous n'avons pas même le droit d'allumer une bougie rose en leur honneur.

Au moment où nous repassions la barrière, un Arabe qui venait d'entrer dans l'enceinte alla dévotement baiser la tombe du saint, et se mit à genoux dans l'herbe pour faire sa troisième prière, car il était une heure après midi.

A quelques pas en arrière du cimetière se cache un village, ancien séjour de l'aristocratie de Blidah. Incendié et pillé en 1836, pillé encore en 1840, aujourd'hui il est réduit à une quinzaine de masures, dont une seule couverte en tuiles, le reste en pisé avec la toiture en roseaux. Des chiens en gardaient l'entrée, et nous aboyaient aux jambes; des enfans criaient comme s'il se fût agi d'un nouveau siége.

Nous continuâmes notre promenade en parlant très philosophiquement de la mort. — Je n'y crois pas, me disait mon compagnon. C'est un passage sombre que chacun de nous rencontre à un moment donné dans sa vie. Beaucoup de gens s'en alarment, ceux à qui l'obscurité fait peur comme aux enfans. Quant à moi, les trois ou quatre fois qu'il m'est arrivé de m'en trouver tout près, j'ai vu de l'autre côté une petite lumière, je ne sais trop laquelle, mais évidente, et qui m'a tout à fait tranquillisé.

Avril.

J'ai revu Haoûa souvent depuis trois semaines, et décidément nous voilà bons amis. Le début présageait au reste que nous n'aurions pas grand'peine à le devenir. Vandell, qui s'accommode à peu près de tout ce que je lui propose, m'accompagne ordinairement dans mes visites. Nous allumons en son honneur le narghilé. C'est là son droit d'interprète, et comme le narghilé a trois branches et que chacun de nous peut ainsi disposer d'un tuyau, souvent alors notre conversation consiste à faire à tour de rôle murmurer, dans le vase en cristal, l'eau parfumée de rose où se rafraîchit la fumée. Nous passons ainsi des après-midi chaudes ou des soirées, indolemment couchés sur des coussins. J'ai toute liberté de fouiller dans les meubles d'Haoûa, et j'en profite. J'ouvre ses grands coffres couleur de cinabre, à serrure de cuivre, et j'en tire tantôt sa garde-robe et tantôt ses bijoux. C'est un vestiaire arabe des plus riches et des plus variés : vestes d'été, vestes d'hiver; petits gilets tout chargés d'orfévrerie, avec d'énormes boutons d'or ou d'argent; kaftans de drap ou de soie, pantalons de négligé, de tenue moyenne ou d'apparat, depuis la simple cotonnade ou la mousseline des Indes jusqu'au lourd brocart chamarré de soie et d'or; plus un assortiment de *fouta* pour entourer la taille, de guimpes légères pour accompagner le turban, de mouchoirs de tête et de ceintures, tout cela bizarrement appelé de noms inutiles à dire et bariolé des couleurs les plus tranchantes. Les bijoux sont réunis à part, empaquetés dans un foulard; ce sont des anneaux de jambes, des bracelets, des gourmettes en *sultanins,* des miroirs de main à manche écaillé de nacre; les pantoufles y sont aussi comme représentant de vrais bijoux par le luxe et pour la valeur.

— Tu as donc hérité d'un sultan, dis-je à Haoûa le jour où je découvris ce riche mobilier et cette fortune de femme élégante.

— Ce n'est pas un sultan qui m'a donné cela, c'est mon mari.

— Lequel? interrompit Vandell, sans se douter que sa plaisanterie devait s'appliquer si juste.

— Celui qui est mort, répondit Haoûa assez tristement pour nous convaincre qu'elle avait été veuve.

— Et qu'as-tu fait, demandai-je, de ton second mari?

Elle hésita d'abord, devint pâle autant que peut pâlir un visage qui jamais n'a l'ombre de couleur, et répondit en nous regardant fixement l'un après l'autre : Je l'ai quitté.

— Après tout, dit Vandell en manière de conclusion, tu as bien fait, s'il t'ennuyait.

Ce soir-là même, Vandell allait aux renseignemens chez Hassan, et il apprenait qu'en effet Haoûa était veuve d'un premier mari, et qu'elle avait divorcé six mois après son second mariage; mais Hassan n'en dit pas davantage, et je ne sais pourquoi parut tenir à ne nommer aucun des deux personnages qui ont fait, l'un la fortune, et l'autre le malheur d'Haoûa. Haoûa est Arabe. Elle est née dans la plaine. Si les informations sont exactes, son père appartenait aux Arib, une famille d'origine saharienne établie dans la Mitidja, qui l'habita sans existence légale, y vivant dispersée dans les tribus et maraudant sur toutes jusqu'en 1834, époque où l'administration la réunit pour en faire une auxiliaire et comme une sentinelle avancée de la France. Haoûa conserve donc un peu de sang saharien dans les veines, et son teint plus fauve, son œil plus sombre, sinon plus ardent, la juvénilité singulière de ses formes, que l'embonpoint commun chez les Mauresques n'épaissira pas, concordent exactement avec ses origines. Par ses alliances, nous supposons qu'elle doit tenir soit aux Beni-Khrelil, soit plus probablement aux Hadjout. Au reste ce sont des éclaircissemens qui regarderaient l'état civil, s'il en existait un chez les Arabes, et non pas nous. Depuis lors, il n'a plus été question de ce que le hasard nous avait révélé de la vie antérieure d'Haoûa, et nous ne nous souvenons plus de son divorce que pour en conclure qu'elle est libre, et qu'ainsi les assiduités de ses deux nouveaux amis ne sauraient causer d'ombrage légitime à personne.

La maison, très bruyante au rez-de-chaussée, surtout si quelque différend de voisinage éclate entre les Juives, est on ne peut plus paisible à l'étage où la silencieuse Haoûa habite seule, et dont elle occupe la galerie avec Assra la négresse et le mari d'Assra, qui vient y passer la nuit. A quelque moment que ce soit de la journée, excepté aux heures du bain, nous la trouvons là, dans un angle obscur de sa chambre, assise ou couchée sur son divan, se teignant les yeux, jouant avec un miroir, fumant le tombak, couverte de guirlandes fleuries comme une madone, les bras aussi froids que le marbre, l'œil admirable et vague, inerte et comme épuisée par l'oisiveté mortelle de sa vie : personne autour d'elle, ni famille ni enfans. Exemple singulier de beauté presque accomplie et stérile, elle vit, si cela peut s'appeler vivre, pour je ne sais quelle destinée incompréhensible qui semble l'empêcher d'être épouse et la con-

damne à n'être point mère. Aussi l'attrait qu'elle exerce est tout à fait étrange : il est très vif, et ne pénètre pas, j'imagine, au-delà de l'épiderme sensible du cœur. Elle a les séductions de la femme, mais sans le vouloir et moins les intentions de séduire. On l'écoute, on la contemple, on l'admire, ravi par une chose charmante sans être attiré. C'est une de ces créations bizarres qui seraient monstrueuses en Europe, où la femme est femme. Imagine quelque chose comme une fleur de luxe exquise et rare, née pour un gynécée d'Orient, qui doit l'embellir et le parfumer pendant le court épanouissement de sa jeunesse, et compare, si tu le veux, à la plus subtile des essences le charme qui se dégage, à l'insu de lui-même, de cet être inutile et délicieux.

— Vous parlez de fleurs, me disait mon ami Vandell un jour où je cherchais, comme aujourd'hui, des comparaisons pour la définir, mais vous n'avez pas trouvé le mot qui convient. Tous les termes sont trop actifs pour donner l'idée de cette existence embryonnaire, sans initiative ni conscience. Il faut un verbe neutre, et le plus neutre sera le meilleur. Je vous en propose un latin : *olet*, elle exhale. Ajoutez un qualificatif pour exprimer l'attrait de ce fluide odorant, et dites qu'elle sent bon et rayonne comme une bonne odeur. Voilà, je crois, tout ce qui peut être raconté d'elle, et quant à nous, nous sommes des sensuels, agréablement parfumés par le voisinage d'une plante exotique. Il n'y a rien là de bien dangereux, pourvu que de temps en temps nous changions d'air; seulement c'est à faire douter de l'âme humaine.

La voix d'Haoûa est une musique, je te l'ai dit le jour où je l'entendis pour la première fois, plutôt une musique qu'un langage. Elle parle à peu près comme les oiseaux chantent. Aussi, pour se plaire aux entretiens d'Haoûa, il faut avoir le goût des mélodies incertaines, et l'écouter parler comme on écoute le bruit du vent. Quand on veut la rendre un peu plus tendre, il faut l'appeler *aïni*, mon œil. Elle alors répond *habibi*, mon ami, ou bien *ro'ah-diali*, mon âme, et rien n'est plus musical et moins passionné : un rossignol dans sa cage en dirait autant.

Il m'est impossible de t'expliquer ce que nous faisons chez elle, et comment le temps s'y passe. Nous y entrons, nous y restons, nous la quittons, sans que les souvenirs d'aujourd'hui soient plus vifs ni plus mémorables que ceux de la veille. Le soleil pendant ce temps-là décline au-dessus de la cour; il éclaire alors la chambre d'Haoûa, il y filtre en fine poussière d'or à travers le tissu léger du rideau tendu devant la porte. C'est une illumination qui dure un moment, et pendant laquelle tout ce petit intérieur, plein de soieries, de meubles à facettes, d'étagères enluminées et de porcelaines peintes,

est envahi par des reflets brûlans. Dès que le soleil est descendu derrière la terrasse, le crépuscule entre dans la chambre. Alors les couleurs s'effacent, les ors s'éteignent, le narghilé transpire des fumées plus bleues, et nous voyons apparaître le feu du fourneau. Le soir n'est pas loin, et nous atteignons ainsi la fin du jour.

Il nous est arrivé de dîner chez Haoûa. Ces jours-là, l'après-midi se passe en cuisine, à piler le poivre, la cannelle et le safran, à rouler le *couscoussou* dans les bassins de cuivre, à le faire mijoter sur un feu mesuré. Assra s'occupe des pâtisseries au miel. Vandell, qui se pique avec raison d'avoir été traité par les khalifats des trois provinces, introduit à la table d'Haoûa des mets quasi-fabuleux. Le fond de toute cette cuisine princière se compose invariablement de petits morceaux de viande et d'une grande quantité de fruits secs; mais la nouveauté dépend du choix, de l'abondance et de la violence exagérée des épices.

Lorsque par hasard la grande amie d'Haoûa, la belle et blanche Aïchouna, arrive à l'heure du dîner, ou, ce qui est d'un meilleur monde, se fait annoncer dès le matin par sa petite négresse Yasmina, la fête alors devient complète, car on peut être assuré qu'il y aura entre les deux amies émulation de toilette et de parures. Ce plaisir nous a été donné l'autre soir. Aïchouna arriva vers six heures, suivie de sa servante toute vêtue de rouge. En entrant dans la chambre, elle ôta son grand voile, laissa tomber au bord du tapis ses sandales de cuir noir, et vint se poser sur le divan, magnifiquement, comme une idole. Elle était tout à fait splendide, les jambes entortillées dans un *fouta* noué très bas avec un petit corset sans manches, émaillé de métal comme un fourreau de poignard, et une simple chemisette de gaze étoilée d'argent, qui, par une vanité fort excusable, ne servait qu'à moucheter de points brillans la nudité presque absolue de ses épaules et de sa large poitrine.

— Autant vaudrait ne pas avoir de linge, observa Vandell en la voyant entrer, car il y en a si peu épais qu'on dirait une buée.

— Mon cher ami, lui dis-je, ne savez-vous pas le mot des Indiens, ces pudiques amateurs de la transparence? Ils comparent ces gazes légères à *des eaux courantes*. La belle Aïchouna est de leur avis; elle s'habille avec une métaphore.

Presque aussitôt Haoûa, qui nous avait quittés depuis une heure, souleva la portière de sa chambre de toilette, et parut. Elle portait avec un grand air le costume impérial des femmes de Constantine, c'est-à-dire trois longs kaftans l'un sur l'autre. Deux étaient de mousseline à fleurs; le troisième, en drap d'or et l'habillant sans plis, donnait une certaine raideur à sa taille si souple, et l'enfermait dans une sorte d'armure éblouissante. Un fichu de drap d'or aussi,

roulé d'une façon bizarre, cachait entièrement ses cheveux, et s'appuyait, comme une mitre asiatique, sur l'arc relevé de ses sourcils peints. Elle avait d'ailleurs peu de bijoux et pas de bagues, modestie assez rare, et qui me parut d'un goût parfait. Un simple trait d'antimoine allongeait ses yeux superbes et les bridait un peu, de manière à les faire involontairement sourire, et une toute petite étoile peinte en bleu pâle la marquait au milieu du front d'un signe hiératique et mystérieux. Elle entra, traînant ses pieds nus sur la haute laine des tapis, et secouant, pour en répandre l'odeur autour d'elle, un mouchoir turc qu'elle venait d'imbiber d'essence. Elle s'approcha du divan, très bas, posa sa main brune et nerveuse sur l'épaule nue de son amie, et se laissa glisser plutôt qu'elle ne s'assit par un mouvement de lassitude impossible à rendre.

— Admirable! dit Vandell en lui faisant avec cérémonie le salut qu'on doit aux reines.

Nous dînâmes sur le tapis, couchés de côté autour d'une petite table en marqueterie, qui portait les bougies, et d'un *haïk* de négresse formant nappe, sur lequel on posait les plats. Le service était fait par les deux négresses, et c'était le mari d'Assra qui, pour la circonstance, nous présentait l'aiguière et la serviette brodée de soie de couleur.

Après le dîner, qui fut long, les convives prirent le café, puis le thé, puis fumèrent sans interruption jusqu'à dix heures. Aïchouna se leva la première. Elle s'enveloppa pour partir, mais plus négligemment qu'elle n'aurait fait le jour, du *haïk* épais qui est de mode à Blidah. Elle en avait seulement un pan plié deux fois sur la tête: le reste la drapait comme un manteau. Avec sa taille élevée, son corset d'argent qui miroitait au-dessous de sa gorge nue, et la tournure assez grandiose de cette draperie flottante, je la trouvai beaucoup plus imposante alors que sans voile, et je la suivis des yeux jusqu'au bout de la galerie. Elle y passa sans bruit dans la lumière blanche de la lune. Yasmina la suivait, portant quelque chose de lourd empaqueté dans un coin de son *haïk* couleur de sang.

— Vous savez, me dit Vandell en riant, que ce ne sont que des pâtisseries.

Hier un orage éclata dans la soirée pendant que nous prenions le café chez Haoûa. Vers dix heures, il pleuvait à torrens, et l'obscurité devenait telle qu'il était impossible de se diriger pour sortir, à moins de suivre en tâtonnant le pied des murailles. Il ne fallait pas songer à porter une lanterne allumée par un temps pareil. Je demandai donc à Haoüa qu'elle nous permît de passer la nuit chez elle, et comme elle y consentit de bonne grâce, nous restâmes. — Ne t'occupe pas de nous, lui dis-je. Si-Bou-Djâba *fera ses plans*, moi

j'écrirai ou je dormirai si l'envie m'en vient. Ainsi bonne nuit, et à demain!

— Bonne nuit à tous deux! dit-elle.

Et elle alla s'étendre sur le divan qui lui sert de lit. C'est une sorte d'estrade en maçonnerie, dallée et lambrissée de faïences. La garniture se compose de trois ou quatre épaisseurs de *djerbi*, d'un matelas de soie piquée, de coussinets pour appuyer les plis du corps, et d'oreillers de satin pour soutenir la tête. Haoûa s'y coucha tout habillée, suivant l'usage arabe, et ne tarda pas à s'endormir.

Il n'y avait plus aucun mouvement ni dans la rue ni dans la maison. Les Juifs du rez-de-chaussée s'étaient enfermés de bonne heure, n'ayant pas d'autres moyens d'empêcher l'eau de pénétrer dans leur logis que d'en barricader, puis d'en calfater l'unique ouverture. Les enfans ne criaient plus. La nuit tout entière était remplie par le ruissellement continu de la pluie, qui rejaillissait des terrasses et tombait dans la cour inondée comme dans un étang. Je descendis afin de barrer la porte extérieure, qui n'avait été que poussée, et je mis l'arc-boutant. Quand je passai devant la chambre où la négresse était couchée près de son mari, j'entendis le nègre Saïd, qui ronflait comme un lion qui dort, et la voix d'Assra, qui fredonnait avec douceur un air africain pour encourager le sommeil de son enfant.

Vandell avait renouvelé les bougies, déplié des cartes manuscrites dont il porte toujours, comme un en-cas, deux ou trois rouleaux dans ses poches, et s'était mis à déterminer l'itinéraire de ses prochains voyages. Il me prêta son livre de notes, livre un peu hiéroglyphique comme l'auteur lui-même, et je lus tant bien que mal sa récente excursion du sud dans l'est du Sahara algérien. Nous passâmes ainsi cette nuit pluvieuse, lui projetant de nouvelles aventures, moi réfléchissant au peu que j'ai vu, et n'osant pas rêver à des expéditions qui me sont interdites.

Je ne suis pas un voyageur, mon ami, je te l'ai déjà dit et plus d'une fois; tout au plus suis-je un homme errant. Mes voyages, si j'en faisais, ne serviraient pas même à donner à d'autres la curiosité de les refaire après moi. Je battrais vainement les chemins du monde : la géographie, l'histoire et la science n'en obtiendraient pas un renseignement qui fût nouveau. Souvent le souvenir que je garde des choses est inénarrable, car, quoique très fidèle, il n'a jamais la certitude, admissible pour tous, d'un document. Plus il s'affaiblit d'ailleurs, plus il se transforme en devenant la propriété de ma mémoire, et mieux il vaut pour l'emploi qu'à tort ou à raison je lui destine. A mesure que la forme exacte s'altère, il en vient une

autre, moitié réelle et moitié imaginaire, et que je crois préférable. Tout cela ne fait pas un voyageur, et cette manière de procéder prouve au contraire que je ne suis pas né pour aller loin.

— Vous avez vu Sidi-Okba? me dit Vandell en suivant sur sa carte la ligne ponctuée qui de Biskara conduit à l'Oued-Ghrir.

— Oui, lui dis-je, à mon second voyage.

— Vous souvenez-vous de la mosquée et de la sépulture du saint, le vicaire et l'un des premiers lieutenans du prophète? Avez-vous remarqué la forme toute particulière du monument, l'un des plus curieux des Zibans, et vous a-t-on raconté la légende extrêmement célèbre qui s'y rattache?

— Et comme il me vit embarrassé de lui répondre : — Qu'avez-vous donc fait à Sidi-Okba, si vous ne connaissez même pas la seule chose qu'il y eût à connaître?

— Mon cher ami, lui dis-je, il faisait très chaud, très beau le jour où j'y passai. Le ciel chauffé à blanc s'étendait comme un miroir d'étain au-dessus du village, à demi consumé déjà par une demi-journée de soleil sans nuages. On me mena voir la mosquée, et je la vis; on me raconta son histoire, et je l'écoutai; mais ce dont je me souviens nettement, c'est surtout ce qui suivit. Il y avait une collation préparée pour nous dans un jardin; des nattes par terre, au pied d'un figuier, sur nos têtes une étoffe de tente attachée par des cordes à trois palmiers faisant triangle. Le kaïd, que je pourrais vous peindre, nous servait. Nos chevaux étaient entravés dans le même enclos, couverts d'écume et les naseaux enflammés par la marche du matin. Il était midi, et c'était, je vous dirai la date exacte, le 15 mars 1848. Nous quittions la *smala* d'un neveu du scheik El-Arab, un Ben-Ganâh riche et beau comme tous les membres de cette famille magnifique. Comme nous étions en route et à mi-chemin à peu près du *douar* au village, un courrier arabe qui nous cherchait depuis le matin était accouru vers nous au grand galop. Il avait à nous remettre un billet et le premier feuillet d'un journal de la part du commandant, nous dit-il. Ce billet et ce journal, qui portait en tête *République française*, nous apprenaient une nouvelle inattendue et fort grave, comme vous voyez. Je relus l'un et l'autre et attentivement après le repas, dans le jardin même, au milieu d'un cercle de gens dont pas un ne parlait ma langue, mais très soupçonneux comme des Arabes. Vous savez comment les nouvelles s'ébruitent dans ce pays, c'est le vent qui les porte; les palmiers faisaient en froissant leurs feuilles un certain bruit qui ressemblait à des inquiétudes. Je cueillis des palmes mouchetées, en raison de la circonstance et puis du lieu; je songeai à mes amis de France. Un coup de fusil parti par hasard fit envoler des centaines de moi-

neaux et de tourterelles qui dormaient à l'ombre dans le creux des arbres, et je me souviens qu'en voyant s'enfuir à tire-d'aile tous ces oiseaux brusquement réveillés, je pensais que toute ma tranquillité d'esprit s'en allait aussi. Voilà ce qui me reste de ma visite à Sidi-Okba : la date d'une émotion politique mêlée subitement à une pastorale africaine et un faisceau de palmes qui fixe à tout jamais mes souvenirs.

— C'est une jolie promenade, me dit Vandell, qui n'avait pas écouté les dix premiers mots de mon récit. Pour la centième fois, depuis que je le connais, le voyageur né pour les voyages avait jugé l'artiste.

Entre quatre et cinq heures, la pluie cessa. On entendit la voix des coqs, qui n'avaient pas chanté depuis minuit. Des animaux logés dans un *fondouck* voisin commencèrent à s'agiter sur leurs litières et à faire un bruit matinal dans leurs mangeoires vides. La lune se leva; elle était à son dernier quartier : son disque tout à fait renversé, ce qui est, dit-on, un indice d'orage, parut au-dessus des terrasses, mais trop diminué pour éclairer la nuit et pareil à un anneau brisé. Haoûa ne s'était pas éveillée une seule minute : rien absolument n'était dérangé dans sa toilette. La chaleur du sommeil avait seulement fané les colliers d'oranger dont elle aime à rester parée nuit et jour; l'odeur même en était devenue si faible, qu'on ne la sentait presque plus. Alors, en la voyant couverte encore de ses fleurs préférées, mais de fleurs mourantes, dormant d'un sommeil sans rêves et dans un repos aussi profond que l'oubli, il me vint, je ne sais pourquoi, une pensée amère, et je dis à Vandell : N'est-ce pas mauvais signe quand les fleurs se fanent vite au corsage des femmes ?

Mais Vandell, pour toute réponse, me montra le ciel du levant où l'aube allait poindre.

— Vous avez raison, lui dis-je, il ne faut pas que le jour nous surprenne en bonne fortune ; allons-nous-en.

Et nous sortîmes avec précaution, comme si nous avions craint de déplaire aux yeux chastes du jour naissant.

EUGÈNE FROMENTIN.

(*La troisième partie au prochain n°.*)

L'ANGLETERRE

ET

LA VIE ANGLAISE

IV.

LES HOUBLONNIÈRES DU KENT. — LES BRASSERIES ET LES TAVERNES DE LONDRES.

L'Europe moderne se partage en deux groupes, les races latines, qui boivent du vin, et les races plus ou moins saxonnes, qui boivent de la bière. Cette différence n'est point étrangère aux mœurs, à l'économie agricole, à l'état hygiénique et même aux facultés morales des populations. Les caractères des sociétés humaines se forment par les alliances, ils se consolident par la manière de vivre et surtout par les boissons alimentaires. L'impétuosité des races latines, leur esprit sémillant, leur ardeur guerrière répondent aux qualités de cette liqueur qu'on a nommée le sang de la vigne. Les peuples que la nature a condamnés à une boisson plus sévère se distinguent de leur côté par la force, la patience, la réflexion, le travail opiniâtre et envahissant.

A ne considérer que les faits actuels, on serait tenté de croire que la bière est originaire du Nord. Telle n'est pourtant pas la patrie de cette boisson. La première bière que les hommes aient bue paraît avoir été faite en Égypte. Les Égyptiens, qui aimaient à rapporter aux dieux les découvertes utiles et les conquêtes économiques, faisaient honneur de cette invention à Osiris. La bière est donc la boisson adoptée de temps immémorial dans les pays où la vigne refuse de croître, soit par excès, soit par défaut de chaleur.

Les premières colonies qui se détachèrent de l'Orient et qui percèrent les sombres forêts de l'Europe suppléèrent à l'absence du fruit que pressa Noé par le même moyen qu'avait trouvé l'ancienne Égypte : une boisson faite avec de l'orge et de l'eau. Cette boisson était la liqueur favorite des Anglo-Saxons et des Danois, que nous avons vus descendre successivement sur le sol de la Grande-Bretagne (1). Avant leur conversion au christianisme, ils croyaient qu'une des principales félicités dont jouissaient les héros admis après leur mort dans le paradis d'Odin consistait à boire de l'*ale* à longs traits dans de larges coupes. Des économistes tant soit peu archéologues ont fait de savantes et laborieuses recherches pour retrouver l'histoire de la bière dans la Grande-Bretagne. Il nous suffira de dire que dans le pays de Galles (*Wales*) l'*ale,* même commune, était considérée autrefois comme un objet de luxe; elle ne figurait que sur la table des grands. En Angleterre, vers le milieu du XVIe siècle, Harrisson nous assure que quand les marchands et les artisans avaient la bonne fortune de tomber sur un morceau de venaison et sur un verre de forte bière, ils se croyaient aussi magnifiquement traités que le lord-maire de Londres (2).

Aujourd'hui quel changement! L'*ale* et le *porter* coulent à flots sur le comptoir des plus humbles tavernes; ils écument dans les pots d'étain. Riche et pauvre, — le pauvre souvent plus que le riche, — s'abreuvent aux sources de la liqueur nationale, comme les Israélites dans le désert se désaltéraient, a dit un ministre de l'église anglicane, à l'eau qui jaillissait du rocher. Cette abondance, comparée à l'ancienne pénurie, réjouit à un certain point de vue l'économiste; il y voit le mouvement naturel de la science, de l'industrie et de l'agriculture, lequel met avec le temps à la portée de la classe la plus nombreuse et transforme en objets communs des produits qui, à l'origine, étaient considérés comme des articles de luxe et de choix. Non-seulement la bière est devenue d'un usage plus accessible aux classes laborieuses, mais la qualité de cette boisson s'est améliorée. Aujourd'hui la bière anglaise ne reconnaît guère de rivale sur le continent.

Une boisson qui est de tous les repas, qui réunit les amis autour de la table ou du foyer domestique, dont la préparation occupe des milliers de bras, que les poètes ont chantée, ne pouvait man-

(1) Voyez les livraisons du 15 septembre 1857, du 15 février et du 15 juin 1858.

(2) *Historical Description of the island of Britain.* Ce livre curieux, écrit par un observateur, jette un jour particulier sur les mœurs et les habitudes du peuple anglais au XVIe siècle. Le sixième chapitre du second livre est consacré à l'*Histoire de la Nourriture et du Régime diététique.* On y trouve des détails intéressans sur la méthode qu'on suivait alors pour brasser la bière dans les familles.

quer d'exercer quelque influence sur la vie anglaise. A la fabrication, à la consommation de cette liqueur se rattache tout un groupe d'industries rurales et urbaines, qui, étudiées sur les divers théâtres de leur activité, depuis les houblonnières jusqu'aux brasseries et aux tavernes, nous révéleront quelques-uns des aspects les plus caractéristiques de la civilisation anglo-saxonne.

I.

De par ordre du parlement, la bière anglaise ne peut être faite qu'avec de l'orge et du houblon. Il faut donc s'occuper d'abord de ce dernier produit agricole. La récolte des houblons commence, selon les années, à la fin d'août ou au commencement de septembre. Les routes du Kent, du Sussex et du Surrey, — les trois comtés de l'Angleterre qui se partagent plus ou moins cette culture, — se couvrent alors d'une multitude de piétons qui se rendent aux *hop-gardens* (jardins de houblons). Des groupes de femmes, d'enfans, de vieillards, quelquefois des familles isolées, s'avancent d'un pas inégal, non sans charmer la longueur du chemin par des chansons et des saillies. C'est de distance en distance un spectacle animé et pittoresque qu'on chercherait en vain dans les autres saisons de l'année. Quelques-uns de ces groupes voyageurs viennent de loin; on distingue dans le nombre des familles du pays de Galles et surtout des femmes irlandaises qui se font remarquer à leur accent, à leur désinvolture, à leur gaieté bruyante et trop souvent, il faut le dire, à leurs pieds nus. Ce dénûment contraste avec le chapeau de lady plus ou moins fané qu'elles ont sur la tête, et qu'elles ajustent avec un air de coquetterie, de façon que cette coiffure retombe sur les yeux pour les préserver sans doute des rayons du soleil. Hommes et femmes portent généralement sur leur dos quelques bagages, et de temps en temps avec les bagages un objet plus cher, un enfant. La cueillette des houblons (*hop-picking*) est considérée par la classe malheureuse comme le grand jubilé rural. A cette époque de l'année, le vagabond secoue sa paresse, l'étameur ambulant éteint son fourneau, le mendiant cesse de tendre la main, le ménestrel quitte son violon, le garçon laboureur dit pour quelque temps adieu à la charrue; tous vont à la fête des houblons. Là se rencontrent le pauvre en habits décens et le pauvre en guenilles, l'ouvrier à figure ouverte et l'aventurier à la mine peu rassurante, l'honnête homme et le voleur; seulement ce dernier ne vole plus, il travaille. Parmi les femmes, ce sont les mêmes contrastes : la misère sordide et la misère coquette, l'adolescence et la vieillesse, la vertu et le vice, mais le vice sanctifié main-

tenant par une occupation utile. Tout cela se mêle, se coudoie, s'interpelle en riant le long de la route. D'étape en étape, les caravanes s'arrêtent pour faire le thé en plein vent. Les hommes, assis près du feu et de la chaudière, fument gaiement leur pipe, ou dorment la figure couverte de leur chapeau, tandis que les jeunes filles folâtrent au bord des haies, cueillent des noisettes ou dételent l'âne qui traîne dans une petite charrette une vieille femme et quelques ustensiles de ménage. Tout le monde ne va point à pied, c'est trop cher : plusieurs des immigrans ont reconnu que le chemin de fer était le moyen de locomotion à la fois le plus rapide et le plus économique. Cette année même, à l'ouverture de la moisson de 1858, sur la ligne du *South-Eastern railway*, le train du dimanche matin, quoique d'une longueur inusitée, ne put suffire à la foule des voyageurs qui allaient s'engager dans les houblonnières. Il fallut y joindre un second, puis un troisième train à bon marché, pour transporter les essaims de *cueilleurs de houblon* (*hop-pickers*) sur le théâtre des travaux. Ce dimanche seul, le nombre des *hoppers* ainsi transportés, et allant pour la plupart de Londres et de Gravesend vers Maidstone, s'élevait à plus de trois mille. On peut par là se faire une idée de l'affluence d'ouvriers nomades et, comme disent les Anglais, de *mains extra* que la récolte des houblons attire sur certains comtés du sud de l'Angleterre à la fin de l'automne. La migration de ces ouvriers continue pendant plus d'une semaine.

Quand la récolte des houblons vient à manquer, — ce qui n'arrive encore que trop souvent, — une sombre détresse s'étend non-seulement sur les districts du sud, où cette plante croît en abondance, mais encore sur les provinces du nord les plus éloignées. Ces hivers-là, dans les campagnes la misère est grande, et les jeunes filles disent, en montrant leurs vêtemens usés : « Que voulez-vous? les houblons ne prospèrent pas toujours. » Un mois avant que ne commence la moisson, les houblons sur pied ont déjà donné lieu, dans le Kent, le Sussex et le Surrey, à de nombreuses gageures entre les paysans, les fermiers, les artisans, les gentilshommes campagnards (*country gentlemen*). Ces gageures portent sur la valeur probable de la récolte (1). C'est un véritable jeu. On parie sur les houblons dans certains districts comme dans d'autres on parie sur les chevaux de course. D'immenses sommes d'argent se trouvent ainsi gagnées ou perdues chaque année dans ces transactions. Des dîners ont lieu, appelés *dîners de houblon* (*hop-dinners*), dans lesquels on

(1) Le droit d'accise que paient les propriétaires est environ de 18 shillings par 100 livres de houblon, d'où est née l'habitude en Angleterre de donner le total estimé des contributions comme un moyen de juger le produit de la récolte. C'est sur cette estimation que s'exercent d'avance les calculs des joueurs.

fait de nouveaux paris et l'on solde les anciens. Il arrive assez souvent, grâce à ces gageures, que le riche d'hier devient le pauvre d'aujourd'hui, et que le pauvre se réveille tout à coup maître d'une fortune considérable. On cite un facteur de houblon qui a réalisé en 1857 plus de 60,000 livres sterling dans ces aventures aléatoires.

Choisissons pour notre théâtre d'observation le Kent, ce district surnommé à juste droit la grande houblonnière (*great hop growing*) du royaume-uni. Les premiers jardins de houblon se montrent un peu au-delà d'Érith, joli village assis au bord de la Tamise, et qui se distingue par une vieille église fière de son clocher, de son manteau de lierre et de ses tombes éparpillées sur l'herbe. Les jardins de houblon se développent vers Rochester et Chatam, petite ville curieusement située au bas d'une colline nue, et qui se découvre dans l'enfoncement comme un nid d'oiseau. Enfin ils s'étendent magnifiquement, et sur une échelle encore plus considérable, dans les environs de Maidstone. Au moment où vont commencer les travaux du *hop-picking*, la face de la nature présente dans le Kent, cette province si fertile, des traits particuliers. Les champs de blé ont perdu leur blonde chevelure, qui vient de tomber sous la faux; des groupes de meules de paille, souvent au nombre de dix-huit ou vingt, et semblables à des huttes de sauvages, élèvent au milieu d'espaces vides et rasés leur toit conique, autour duquel rôdent par instans des nuées de moineaux pillards. Les arbres n'ont déjà plus l'éclat verdoyant ni la riche uniformité de l'été : leur feuillage revêt une nuance foncée que je n'ai vue qu'en Angleterre, et qui sert comme de fond sombre à une broderie dessinée par de jeunes branches, lesquelles ont toute la fraîcheur d'une verdure printanière. A l'exception de quelques fruits d'hiver qui pendent lourdement aux arbres des vergers (*orchards*), la nature a donné tout ce qu'elle avait promis. Au milieu de ce paysage, devenu plus sévère avec le progrès de l'année, sur lequel s'étendent déjà quelques légères teintes de mélancolie, et dont les beautés touchent à la décadence, les jardins de houblon se détachent avec une grâce et une jeunesse merveilleuses. Ces plantations sont entourées de haies vives, composées le plus souvent de grands arbustes, et qui les enferment comme un mur impénétrable. Le houblon est par lui-même une noble plante, au port délicat et hardi, qui grimpe à une hauteur considérable (1) le long des soutiens qu'on lui ménage. J'ai vu en Angleterre de charmans berceaux tapissés de *hops*, et sous lesquels, aux chaudes heures du jour, on allait prendre le thé. Un pied de houblon est quelquefois l'orgueil et la joie d'une pauvre mansarde,

(1) Douze ou quinze pieds, et même davantage.

dont il cache les cicatrices sous des pampres qui feraient envie à la vigne elle-même. Cependant la vue d'un champ de houblon (*hop-field*) est bien autrement imposante : ces hautes plantes, mariées à des perches dont elles atteignent le faîte, et d'où elles pendent quelquefois en vertes girandoles, ces allées étroites et mystérieuses qui s'alignent entre une double rangée de feuillage, ces fortes oppositions d'ombre et de lumière qui luttent et finissent par se confondre au pied des *vignes* (1) dans une sorte de clair-obscur ravissant, ces belles grappes, vertes d'abord, mais qui jaunissent en mûrissant, et qui, agitées par la brise, répandent vers le soir une forte odeur amère, tout cela donne à cette culture, et à ce qu'on pourrait appeler les *vendanges saxonnes*, un vif caractère de poésie rustique.

Le houblon à l'état sauvage est originaire de la Grande-Bretagne (2). Je l'ai rencontré plus d'une fois dans les haies qui serpentent le long des *lanes* solitaires, sur la lisière des bois, ou même parmi les saules qui penchent au bord des rivières. Il fleurit en juin, et ses grappes mûrissent en septembre. Les pauvres gens cueillent au printemps les jeunes pousses du houblon sauvage, et les font bouillir en guise d'asperges sous le nom de *hop-tops*. Un fait singulier, c'est que la plante cultivée ne descend point en Angleterre, comme on serait porté à le croire, de la plante indigène. Un ancien distique anglais veut que le dindon, la carpe et le houblon soient venus la même année dans la Grande-Bretagne (3). Il faut entendre par là le houblon perfectionné par l'art. Ce dernier fut en effet importé des Pays-Bas vers le règne de Henri VIII. Cette culture, une fois introduite, se développa, mais lentement. Comme toutes les innovations, elle avait trouvé des adversaires. Des pétitions furent adressées plus d'une fois aux rois et au parlement d'Angleterre contre cette plante étrangère, qu'on accusait de toute sorte de méchancetés, *wicked weed*. Le parlement tint bon, et se montra plus sage que la nation elle-même en refusant de sévir contre une branche de culture qui fournit aujourd'hui à l'état des revenus considérables, tout en accroissant la prospérité individuelle et le bien-être des classes ouvrières (4).

La grande migration des *hop-pickers*, que nous avons vue s'avancer par toutes les routes dans l'intérieur du Kent, ne s'arrête point

(1) C'est le nom qu'on donne aux jets du houblon, *vines*.

(2) Le nom latin de cette plante, *humulus*, est formé de *humus* (terre fraîche), le houblon ne croissant que dans un sol riche et humide. Le nom anglais *hop* semble provenir du mot anglo-saxon *hoppan*, grimper.

(3) Ce distique, devenu proverbial, est cité dans *Baker's Chronicle*.

(4) Le nombre d'acres de terre consacrées en 1855 à la culture du houblon était de 57,757 1/2.

aux premiers jardins de houblon qui s'élèvent du côté de Crayford. La population locale des femmes et des enfans suffit dans ce village à la nature des travaux, qui sont peu étendus. Il nous faut donc suivre la masse des voyageurs jusqu'aux environs de Maidstone, jolie ville, agréablement située sur la belle rivière Medway, que traverse un pont à plusieurs arches, ancien, mais retouché. Autour de l'église se groupent des restes d'architecture historique. Un débris de l'ancien palais du primat, *Primate Palace*, construit sous le roi Jean, pend d'un côté du cimetière sur la rivière toujours jeune, malgré les rides que le vent grave et que le courant efface. Là j'ai vu aussi une vieille maison qu'on appelle le château, les ruines du collége de Courtenay et les restes d'un prieuré. Un air calme d'antiquité règne sur cette partie de la ville, qui dans d'autres endroits affecte l'élégance moderne; mais ce sont surtout les environs qui donnent à Maidstone un caractère pittoresque. Les riches vergers, les taillis, les anciens châteaux, la surface ondulée et boisée des collines, les opulentes cultures, les villages propres et tranquilles, les jardins de houblon avec leurs festons gracieux groupés autour des perches hardies, les vignes qui laissent pendre leurs tresses blondes comme une Anglaise coquette, tout cela forme un type de paysage qui ne se rencontre point ailleurs, et qui explique bien ces mots : l'heureuse Angleterre, *happy England*.

Le premier jardin de houblon dans lequel je m'arrêtai, à une lieue de Maidstone, était surveillé par un contre-maître, *superintendent of the picking*, jeune homme blond, aux bras nus et vigoureux, qui parmi les guirlandes naturelles se tenait fièrement sur le théâtre des travaux, avec des airs de Bacchus saxon. « Un beau temps! me dit-il (c'est toujours par là qu'un Anglais engage la conversation). Vous venez voir le *hop-picking*. C'est un spectacle auquel on n'assiste pas tous les jours, et qui doit intéresser un étranger, car je reconnais à votre figure et à votre accent que vous êtes Français. Le houblon est le fleuron (*gem*) de la culture anglaise : une belle plante, mais délicate et capricieuse! Le terrain qui lui convient le mieux est celui-ci : une surface profonde et grasse, avec un sous-sol de marne et de terre à brique. Tout le monde n'est d'ailleurs pas à même de former une plantation : cela exige des dépenses considérables. On évalue les frais de 70 à 100 livres sterling par acre. Et puis cette plante se montre sujette à tant de maladies, elle souffre de tant d'accidens, elle fait payer si cher la moindre négligence, que les rêves d'or de l'agronome s'évanouissent bien souvent en une nuit. Aussi devez-vous regarder comme une erreur l'opinion, généralement répandue dans les livres, qui veut que les fermiers du Kent consacrent tous leurs soins aux houblonnières. Le résultat est trop

chanceux pour qu'on s'appuie entièrement sur cette culture. Il est vrai qu'elle produit quelquefois des bénéfices énormes : j'ai vu un acre de houblon donner par récolte un profit clair de 30 et même de 50 livres sterling; mais il faut, pour s'aventurer dans cette entreprise, des fermiers qui aient à la fois de grands capitaux et le caractère spéculateur. Quand elle réussit, une houblonnière est l'orgueil et l'amour (*love*) de l'agriculteur enthousiaste. Ce jardin dans lequel vous êtes a été planté il y a sept années : il est beau, je l'avoue; mais en le voyant vous ne vous doutez guère, je suis sûr, des peines ni des dépenses qu'il a coûtées. Une grande affaire, quand le terrain a été fouillé, épierré, enrichi d'engrais, quand les jeunes plants ont été disposés avec art et symétrie, c'est l'achat des perches. Il est nécessaire à la santé des houblons que l'air et la lumière jouent librement dans toutes les directions; aussi vous remarquerez que ces hautes perches sont placées de manière à laisser vers le midi de plus larges ouvertures, par lesquelles s'introduisent les rayons du soleil. Il a fallu ensuite lier les vignes aux perches : c'est une branche de travail qui emploie beaucoup de personnes, surtout des femmes. On attache les tiges avec des joncs, mais de manière à ne point gêner le mouvement de croissance. Le houblon veut être soutenu, protégé; il ne veut point être gouverné. Plus tard, quand les houblons ont atteint le sommet des perches, des ouvriers viennent avec des échelles pour retenir celles des vignes qui paraissent d'humeur à s'égarer. Il se passe ainsi de deux à trois années avant qu'un shilling soit entré dans la poche du fermier. Il y en a, je le sais, qui veulent tirer des produits de leurs houblons dès la première année, mais c'est au grand détriment des récoltes futures, et ces gens-là mangent leur bien en herbe. Je ne songe pas d'ailleurs sans tristesse que d'ici à quelques années cette plantation si riche, qui a demandé tant de soins, dont les vignes se couronnent chaque été de si belles grappes, subira la loi du temps. Les plantations de houblon vivent de quinze à vingt ans dans les bonnes terres; mais elles commencent à décliner après la dixième année. Heureusement la récolte de 1858 sera belle, et vous voyez que les bras ne manqueront pas à l'ouvrage. Nous sommes avertis de la maturité quand la grappe ou la fleur qui contient la semence tourne du jaune paille au brun. Plus tard, elle prendrait une teinte plus sombre, qui ne serait point à l'avantage du produit. Il n'y a donc pas de temps à perdre, et cela vous explique le grand concours de personnes étrangères au district que nous avons engagées pour le *hop-picking*. »

Ce jeune homme, qui était le fils d'un riche fermier, me fit les honneurs de chez lui, — car il était réellement chez lui, au milieu

de ses houblons, — avec une courtoisie toute britannique. La politesse anglaise va droit au but. Je fus donc conduit sur les différens théâtres de travaux, à travers ces étroites allées de terre molle qu'on foule à regret, tant elles semblent faites pour les pieds des fées et des oiseaux. On était déjà en train d'abattre une partie de la forêt de perches et de houblons. Un ouvrier, qui coupait à l'aide d'une sorte de faucille le pied des *vignes*, m'expliqua lui-même que ce travail devait être pratiqué avec méthode : si l'on tranchait la tige trop près du sol, cela affaiblirait la racine en la faisant *saigner*. Il soulevait ensuite les perches enfoncées en terre avec un instrument qu'on appelle *chien* et qui mérite bien ce nom, si l'on regarde aux dents dont il est armé. Ces perches, couchées à terre avec la plante qui les enlaçait de festons, étaient ensuite transportées à bras ou sur chariot dans une autre division du chantier de travail où se tenaient les *hop-pickers*. C'est ici que la scène s'anime et présente un caractère intéressant. Il est curieux de voir à l'ombre des houblons encore debout des enfans de tout âge, quelques vieillards, deux ou trois cents femmes aux robes de diverses couleurs, rangés sur une même ligne et les mains à l'ouvrage. Toute cette population se distribue par groupes autour des *bins* ou *cribs;* on nomme ainsi une espèce de crèche en bois d'une construction grossière, soutenue par quatre pieds, et avec une toile au milieu pour recevoir la fleur mûre des houblons. Un homme couche horizontalement sur chacune des crèches deux ou trois perches revêtues de longues *vignes*, dont les femmes, les enfans et les jeunes filles épluchent les grappes blondes. Quelques-uns de ces groupes, composés de six, sept ou huit personnes, sont formés par les membres d'une même famille. J'ai vu plus d'une mère qui avait près de là, dans un berceau ou une petite voiture, son nouveau-né, et qui, de temps en temps, quittait l'ouvrage pour lui donner le sein. La saison du *hop-picking* est considérée comme une réjouissance. D'abord cette besogne n'a rien de pénible ni de répugnant, et ensuite c'est presque le seul moyen que trouve la population ouvrière des campagnes, surtout les femmes et les enfans, de gagner quelque argent à la fin de l'été. Une réunion de tant de personnes dans les grands jardins de houblon donne d'ailleurs lieu à des scènes amusantes, qui entretiennent la gaieté. Si le maître est de bonne humeur et si le temps est beau, les plaisanteries, les chants, les éclats de rire circulent à la ronde dans ces jardins où régnait hier le silence de la nature. Les Irlandaises se distinguent entre toutes par leur hilarité bruyante et leur babil intarissable. L'étranger qui visite les travaux est plus d'une fois, je l'avoue, l'objet de cette jovialité naïve et de cette raillerie qui, après tout, n'a rien d'offensant. Les joyeux propos n'empê-

chent point les doigts de courir sur les grappes de fleurs qui tombent effeuillées dans les crèches. Quand ces crèches sont pleines, le maître ou le contre-maître en mesure le contenu, car les *pickers* ne sont pas gagés à la journée, mais à la tâche, et ils ne reçoivent leur rétribution qu'à la fin de la moisson. Le salaire varie d'une année à l'autre suivant l'abondance et la qualité de la récolte ; le prix ne se fixe que quand les travaux sont commencés et que les propriétaires ont eu le temps de se consulter entre eux. On a donné en 1858 un shilling pour neuf boisseaux de fleurs cueillies. Quelques ouvrières habiles ont gagné jusqu'à une demi-couronne par jour.

La tombée de la nuit suspend les travaux, qui sont repris le lendemain matin, quand les rayons du soleil ont bu le plus fort de la rosée, car une humidité trop abondante déflorerait plus ou moins la qualité du houblon. La nature de ces travaux ne permet point aux ouvriers ni aux ouvrières de s'éloigner du jardin où se fait la récolte. Les groupes de *hop-pickers,* pour la plupart étrangers à la localité, dorment donc pendant la nuit dans les granges, les hangars, quelquefois même sous des tentes. Je me suis convaincu que la plupart des personnes qui se rendent aux houblonnières sont attirées sans doute par l'appât du gain, mais aussi par le goût de la vie aventureuse et par le désir de voir du pays. Elles s'accommodent volontiers à toutes les exigences de leur état et supportent bravement la couche dure sur laquelle descend le lourd sommeil. On m'a raconté que des femmes du monde, sur l'avis de leur médecin, s'étaient engagées secrètement dans les travaux du *hop-picking.* Je ne nie point le caractère salubre de cette vie en plein air ni de ces occupations, qui n'ont rien de rebutant, même pour des mains blanches et aristocratiques; mais quand je considère le dur personnel qui travaille dans les grands jardins de houblon, je suis tenté de reléguer ces récits parmi les contes des anciens âges, où les reines se cachaient sous des habits de bergère. Un fait plus certain, c'est que des mariages s'arrangent et s'escomptent quelquefois, il faut le dire, au milieu de cette communauté du jour et de la nuit qu'établit entre les deux sexes la nature des travaux. Une Irlandaise à laquelle on demandait devant moi quel était le père de son enfant répondit, par manière de plaisanterie sans doute : « Il est l'enfant du houblon. »

Quand la fleur des *hops* est cueillie et mesurée, on la transporte vers les fours en toute hâte pour la faire sécher, car, si on la laissait trop longtemps dans les sacs à l'état vert, elle perdrait de sa couleur et de son parfum. Il n'y a presque pas de ferme dans les districts houblonniers qui n'ait un *oast-house,* bâtiment construit tout exprès pour le séchage de la récolte. L'étendue de ces bâtimens varie selon l'importance des cultures; mais la forme est toujours à

peu près la même, et ne manque point de caractère. C'est une construction en bois flanquée de deux ou trois tourelles en briques, dont le cône allongé et recouvert de tuiles se termine par une cheminée qui fume. Au rez-de-chaussée se trouve une large provision de charbon de terre et de charbon de bois qu'on mêle dans les fours, *drying-kilns*. On y ajoute une certaine proportion de soufre, qui communique au houblon une couleur agréable. La chaleur monte et pénètre dans l'étage supérieur à travers un plafond de lattes à claire-voie et un tissu de crin. Cet étage supérieur, auquel on monte par un escalier en échelle, contient d'abord deux ou trois petites chambres qui sont une dépendance des fours, et où sèche le houblon, puis une grande salle appelée *stowage-room*, dans laquelle on dépose en deux tas d'un côté les fleurs vertes qui viennent du jardin, et de l'autre les fleurs qu'on veut faire refroidir après les avoir soumises à l'action du feu. Le sécheur doit être un ouvrier habile : une grande partie des intérêts de la récolte pèse sur lui. Après six heures de chauffage, il doit retourner à la pelle le houblon qui sèche et le retirer à la douzième heure. Le four veille jour et nuit; il doit veiller avec le four. S'il prend çà et là un instant de sommeil, c'est pour ainsi dire à la dérobée; il ne dort que d'un œil et d une oreille, sa pensée même ne dort point. Quand on songe que les travaux du *hop-drying* continuent durant trois semaines, un mois, et même davantage, selon l'importance des fermes, on s'étonne que les forces humaines puissent résister à une si rude épreuve. Tous les ouvriers sécheurs que j'ai vus, quoique jeunes et robustes, avaient les traits altérés, les yeux rouges et le regard inquiet. A la privation de sommeil, à la surveillance perpétuelle qu'exige la besogne du sécheur, il faut ajouter, comme influence délétère, la forte odeur de soufre qu'on respire dans la chambre des fours. L'un de ces ouvriers, s'étant absenté un instant pour boire un verre d'*ale* qui lui était offert, quitta bien vite la table en disant: « Le four m'appelle. C'est un enfant terrible. A peine a-t-on le dos tourné, qu'il fait des sottises. Je suis ici, mais ma pensée est où est mon devoir (1). » On devine que des fonctions si pénibles sont un peu mieux rétribuées que les travaux ordinaires de l'agriculture : le *kiln-dryer* gagne 5 shillings par jour; mais pour lui le jour a vingt-quatre heures.

Quand le houblon séché au four a reposé cinq ou six jours dans le *stowage-room*, il passe entre les mains d'autres ouvriers. Sur le plancher de la salle, il y a une trappe ou un trou dont la dimension est égale à celle de l'embouchure des sacs. Un homme entre dans

(1) La langue anglaise, empreinte en cela d'un haut sentiment de moralité, appelle toute fonction un devoir, *duty*.

le sac qu'on se propose de remplir. Sa fonction est de distribuer et de fouler avec les pieds le houblon qu'un autre homme jette de l'étage supérieur par petites quantités à la fois. On met les belles fleurs blondes dans des sacs plus coquets, connus sous le nom de poches, *pockets*, et les fleurs brunes dans des sacs grossiers, *bags*. Les premières sont surtout destinées à brasser de l'*ale*, et les secondes servent à la fabrication du *porter*. Cela fait, il ne reste plus qu'à expédier les houblons au marché. Si l'on réfléchit à l'ensemble des préparations que nécessite cette plante, on jugera que tout n'est point bénéfice pour les fermiers. La charge dont ils se plaignent le plus est l'impôt très lourd qui pèse sur les houblonnières (1). Une association qui tient des *meetings*, et qui a des échos dans la presse anglaise, s'est formée pour obtenir la suppression de cet impôt. Des démarches officielles ont été faites, et des pétitions adressées par elle au gouvernement. Jusqu'ici, le gouvernement anglais a résisté à ces réclamations, en disant par la bouche de ses ministres que l'intérêt particulier devait fléchir devant l'intérêt général. Cette réponse n'a point découragé les propriétaires de houblon, qui continuent de se réunir et de prononcer des discours dans lesquels ils soutiennent, eux aussi, que leur intérêt particulier s'appuie dans cette question sur l'avantage et le bien-être des classes laborieuses.

Si l'on veut se faire une idée de l'ensemble du *hop-harvest*, on ne doit d'ailleurs point s'arrêter à un jardin : il faut parcourir la superficie des districts houblonniers. Toute la campagne présente alors un spectacle inusité : les groupes de *pickers* assis sur l'herbe à l'heure des repas, la confusion des accens et même des langues, les querelles moitié sérieuses, moitié plaisantes, la diversité des costumes, les agaceries des jeunes gens, le rire inextinguible des femmes, les ébats des enfans, les migrations d'un jardin à l'autre, tout cela répand sur cette branche de travail agricole un air de fête qui contraste avec la vie morne des ouvriers dans les manufactures et les fabriques. Le gain n'est pas très considérable; mais la joie, le grand air, la liberté, l'oubli de la veille et l'insouciance du lendemain ajoutent du prix au salaire. A défaut d'or, plus d'une jeune fille ajuste dans ses longs cheveux, avec des airs de bacchante, les fleurs du houblon, qui, rondes et plates, ressemblent à une poignée de sequins espagnols. Il est touchant de voir le bon accord qui règne dans cette famille d'ouvriers, composée d'élémens si mêlés : le fort donne la main au faible; les caractères hargneux ou dépravés s'adoucissent, le vice lui-même se purifie dans le travail, et

(1) On calcule qu'en 1858 les droits prélevés sur les houblons doivent donner à l'état une somme de 500,000 livres sterling.

peut-être aussi dans les saintes beautés de la nature. Tout le monde fait alors des vœux pour que le temps se maintienne calme et sec, car la pluie, le brouillard, la bruine, n'assombrissent pas seulement les travaux des moissonneurs, ils nuisent encore à la qualité des houblons qu'on égrappe. Par bonheur, le climat de l'Angleterre a été calomnié; il y a de beaux jours, surtout en automne. D'autres fois, il est vrai, le soleil britannique n'a pas même l'éclat d'une pâle lune; mais, tel qu'il est, ce ciel chargé de brumes profondes et ondoyantes produit à l'œil des effets de lumière enchantée, de radieuses éclaircies entre les nuages et des horizons pleins d'une indéfinissable harmonie. Au milieu des sobres beautés du paysage anglais, ce qui distingue surtout la saison du *hop-picking*, ce sont les grâces taciturnes de la nuit à l'heure où elle secoue sa couronne de houblon sur les yeux des moissonneurs endormis dans les fermes, les granges, le long des chemins solitaires qui serpentent entre les haies d'aubépine (1). Cette année, la comète a déployé dans le ciel sa palme de lumière depuis l'ouverture des travaux jusqu'à la fin, et plus d'un paysan naïf fait honneur à cette visiteuse céleste de la richesse tout exceptionnelle de la moisson de 1858.

Vers la fin de septembre ou au milieu d'octobre, les travaux sont à peu près terminés; il reste seulement çà et là quelques jardins aux grappes paresseuses que cueillent des bandes traînardes. Ces forêts abattues et qui ne croîtront plus qu'au printemps prochain, en renaissant de leurs racines, laissent la campagne vide et dégarnie : maintenant l'hiver peut venir. Hommes, femmes, enfans, songent alors à regagner leurs foyers. Avant de se séparer, on célèbre généralement une fête. Autrefois c'était une coutume d'élire, parmi les moissonneuses, une *reine des houblons* (*hop-queen*), et l'on devine bien qu'on ne choisissait pas la plus laide. Aujourd'hui encore il reste dans certains districts houblonniers une trace de cette royauté champêtre. J'ai rencontré près de Chatam un chariot rustique, chargé d'un groupe de moissonneurs et de moissonneuses, au milieu duquel siégeait majestueusement une femme ou un jeune homme habillé en femme, car il était difficile de déterminer le sexe de cette divinité aux traits virils. Enlacé et couronné de guirlandes, le personnage mythologique tenait à la main, en guise de sceptre, un thyrse orné de houblon, cette bonne plante qui, disait la chanson des *hop-pickers*, « donne du travail aux femmes, aux vieillards et aux enfans. » Le tout était accompagné d'un joyeux bruit d'instrumens. Il n'est pas rare non plus de voir dans le Kent des cabarets

(1) Les Anglais attribuent à cette plante des vertus somnifères. Un oreiller rempli de fleurs de houblon a, dit-on, procuré le sommeil dans des cas où tous les autres moyens connus en médecine avaient échoué.

à la porte desquels pend alors une branche de houblon avec des fleurs, et où l'on boit au succès de la moisson : la bière sert à fêter la bière. Cependant d'autres groupes, plus sobres et plus paisibles, s'avancent à pied, mais le cœur léger, car les femmes rapportent à la maison, dans leur bourse un peu gonflée, du pain pour leur famille; les enfans, la joie d'avoir gagné leurs journées, et les jeunes filles l'espoir d'acheter une robe neuve. A mesure que les émigrans s'éloignent et rentrent dans leurs humbles foyers, commencent les inquiétudes du fermier sur la vente des houblons. « La récolte de 1858 a été trop belle, ai-je entendu dire; elle succède à plusieurs années d'une fertilité injurieuse; l'abondance nous tue. » Une conséquence de la grande production est, comme on le devine, de faire descendre les houblons sur les marchés à un prix très bas. Le commerce de cette denrée agricole constitue certainement une branche de spéculation incertaine; mais il faut souvent attribuer les pertes qui en résultent au caractère avide des spéculateurs. On cite dans le Kent un grand cultivateur de houblon qui, durant une année de disette, refusa une somme de 28 livres sterling qui lui était offerte par cent livres de cette plante. Il entassa la récolte dans ses greniers. Les années se succédèrent, et le prix des houblons descendit au lieu de monter; ce prix devint même si bas qu'un beau jour le fermier en colère tira les vieux houblons du grenier et les jeta dans une de ses cours pour servir de fumier. On a calculé que si cet homme avait vendu dans le temps sa récolte au prix qui lui était offert, il se serait assuré une somme de 17 shillings par jour pour tout le reste de sa vie. Au milieu de ce concert de plaintes que font entendre les riches fermiers du Kent contre les largesses de la nature, je fus frappé de rencontrer, il y a quelques semaines, dans les voitures du chemin de fer, un pauvre vieillard en guenilles qui revenait des environs de Maidstone. « Oh! me disait-il, combien nous devons être reconnaissans envers la Providence! l'année a été abondante en tout, en grain, en pommes de terre, en houblon. Que Dieu soit béni! » La reconnaissance de ce malheureux pour des biens auxquels il devait si peu participer avait quelque chose de simple et de touchant qui remuait le cœur.

La seconde substance qui concourt à la fabrication de la bière anglaise est l'orge, mais l'orge préparée, et qui reçoit alors le nom de *malt*. Les grandes brasseries de Londres ont, dans la campagne, des agens chargés d'acheter la provision d'orge et de la diriger vers des établissemens connus sous le nom de *malt-houses*. Ces maisons se rencontrent surtout dans les districts qu'on peut considérer comme les principaux greniers de la Grande-Bretagne, le Hertfordshire, l'Essex, le Suffolk et le Norfolk. A Ware, où je me suis arrêté

dans une auberge célèbre par un lit monumental dans lequel peuvent coucher à la fois vingt personnes, j'ai compté jusqu'à deux cents *malt-houses*, et à Bishop-Storford, une ville non éloignée de la première, soixante établissemens très considérables du même genre (1). Dans l'Essex, les fabriques de *malt* sont favorablement situées le long de la rivière Lea, qui se décharge dans la Tamise près de Barking, et sur les bords du canal qui communique avec Londres. Dans le Suffolk et le Norfolk, elles se groupent près des nombreux petits ports de mer qui entourent les côtes de ces deux comtés. La physionomie de tels établissemens ne manque point d'un certain style. Le bâtiment, très long, est généralement construit en briques avec un toit qui a la forme d'un A. Au sommet de ce bâtiment peu élevé se présente comme seul objet remarquable un immense capuchon de tôle, qui se tourne avec le vent, et qui, placé sur la souche de la cheminée, joue vis-à-vis de la fumée indécise le rôle de conducteur. Une de ces maisons que j'ai vue à Brancaster, joli village situé à un quart d'heure de la mer, avec une ceinture de dunes et des marais dans lesquels se répandent les flots tumultueux aux heures de la haute marée, peut être considérée comme un type de cette architecture sévère et pratique. Elle a été bâtie il y a plus d'un siècle. C'est, m'a-t-on dit, la plus grande qui existe en Angleterre, assertion aujourd'hui contestable, mais qui était exacte au temps passé. Les bâtimens ont cent sept mètres de longueur, un double toit anguleux, quatre capuchons de tôle indiquant qu'il y a quatre fourneaux, deux citernes pouvant contenir huit mille boisseaux d'orge, — autant qu'en pourrait porter un vaisseau de petite taille. Ce vaste établissement, je regrette de le dire, ne travaille point; il y a peu de personnes qui disposent de capitaux suffisans pour alimenter une pareille exploitation. On assure, et je le crois volontiers, que cet établissement était autrefois soutenu par de nombreuses demandes venues de la Hollande, dont la côte s'étend juste en face de la côte de Norfolk.

L'intérieur des *malt-houses* est occupé par une citerne (*steep*), qui se trouve à un bout du bâtiment, et par un four (*kiln*), qui s'allume à l'autre extrémité. La citerne, d'une forme généralement carrée, en pierre, reçoit une quantité d'eau pure qui recouvre la quantité d'orge destinée à être transformée en *malt*, environ de 800 à 1,000 boisseaux. Dans ces réservoirs, l'orge reste au moins quarante

(1) Les soixante *malt-houses* de Bishop-Storford font, m'a-t-on dit, autant de besogne que les deux cents maisons de Ware, dont quelques-unes sont relativement petites, quoique d'autres fabriquent par an jusqu'à 130,000 boisseaux d'orge germée. C'est là (à Bishop-Storford) que la fameuse brasserie Truman, Hanbury et Buxton fait convertir son orge en *malt*.

heures (1). Lorsque le *maltster* juge qu'elle a trempé assez longtemps, on écoule l'eau, et le grain retiré de la citerne est jeté sur le plancher, où il forme un tas régulier et rectangulaire qu'on appelle *couch*. Jusqu'ici, le grain ne trahit guère de modification visible; mais avec le temps une sourde chaleur se développe, le thermomètre monte, et l'orge en travail exhale une agréable odeur de pommes. Si vous plongez la main dans le tas, vous sentirez que le grain est tiède et qu'il s'en dégage une humidité assez forte pour mouiller les doigts : on dit alors qu'il sue. Encore un peu, et les racines apparaissent. J'ai vu ces racines délicates, vermiculaires, croître en une seule nuit de la longueur d'un ou deux pouces. Toute la méthode du *malting* consiste à développer une germination artificielle, qu'on arrête avant que ne se montrent les feuilles vertes. Le frein qui sert à réprimer cette végétation en voie de progrès est le feu. Aussi le dernier travail consiste-t-il à faire sécher sur le *kiln* l'orge germée, et qui commence, comme on dit, à *former gazon*. Ce *kiln* est une chambre dont le plancher est généralement construit avec des lames de fer percées de beaucoup de trous. L'air chaud fourni par le feu qui brûle sous cette chambre pénètre par les trous à travers la masse du grain, qu'il dépouille de toute humidité, et auquel il enlève les racines mortes-nées (*comings*). Il importe de produire une chaleur mesurée, basse d'abord, puis qui s'élève par degrés, car une température trop haute obtenue dès le début pourrait exposer le *malt* à noircir et à carboniser. L'orge est ou séchée ou rôtie : cette dernière a quelque peu le goût du café brûlé (2). En Angleterre, il se passe généralement de douze à quatorze jours entre le moment où le grain sort de la citerne et celui où il entre dans le four. Les masses d'orge se renouvellent et se succèdent d'ailleurs sans interruption sur ces différens théâtres du *maltage*, de manière à indiquer, par la position qu'elles occupent le degré des transformations chimiques. Dans les établissemens que j'ai visités, un contre-maître (*foreman*), avec trois hommes sous sa direction, conduisait l'ensemble des travaux. Le contre-maître recevait un salaire d'environ 30 shillings par semaine, et les ouvriers étaient payés 15 shillings. Je n'ai pu rien découvrir de particulier dans la vie de ces hommes, qui se confondent pour les mœurs avec la masse des ouvriers agricoles.

(1) Le temps du *steeping* est proportionné à l'état de l'atmosphère. En Écosse, où il fait plus froid qu'en Angleterre, on laisse quelquefois l'orge sous l'eau pendant quatre-vingt-dix et même cent douze heures. Les autres procédés du *malting* sont également soumis, quant à la durée, au degré plus ou moins élevé de la température ambiante.

(2) La quantité de boisseaux de *malt* consommée depuis le 10 octobre 1854 jusqu'au 30 septembre 1855 a été, dans les brasseries, de 20,955,443 boisseaux, et dans les cabarets qui brassent eux-mêmes leur bière, de 6,757,843.

Les propriétaires des *malt-houses* sont en général des gens riches et ils doivent l'être, car le fisc exige d'eux des sommes considérables et toujours prêtes (1). Dans le comté de Norfolk, ils se livrent pour la plupart au commerce et ont des vaisseaux à eux qui transportent le grain vers les autres marchés de l'Angleterre. Ces négocians sont en même temps des fermiers sur une grande échelle. Leurs vaisseaux, partis chargés de grain, reviennent soit des ports de la Grande-Bretagne, soit des côtes du continent baignées par l'Océan germanique, avec une cargaison de houille, d'engrais ou de tourteaux pour le bétail (*oil-cakes*). Les propriétaires ne demeurent pas dans les *malt-houses;* ils habitent de grands manoirs ou de jolies résidences situées près du théâtre de leurs affaires, entretiennent un nombreux domestique, ont des chevaux et une voiture, vont à la chasse et mènent la vie de ce qu'on appelle en Angleterre des *gentlemen farmers.* Les uns sont les fils de leurs œuvres, les autres succèdent à la fortune et à l'état de leurs pères. Ils descendent, dans ce dernier cas, de bonnes familles bourgeoises, bien anglaises, qui mangent religieusement des *hot cross buns* (2) le vendredi saint, qui garnissent les vases de la cheminée avec des noix de galle et des feuilles de chêne le 29 mai (3), qui font rôtir une oie le jour de la Saint-Michel (4), dont les filles reçoivent des *valentines* (5) le matin du 14 février, et dont les garçons tirent des feux d'artifices dans la nuit du 5 novembre (6). Il n'est point nécessaire pour faire un bon *maltster* d'avoir reçu une éducation classique. Aussi, quand une de ces familles envoie l'un de ses fils à l'université d'Oxford ou de Cambridge, c'est qu'elle le destine à une carrière libérale, telle que la chaire ou le barreau. Les autres reçoivent

(1) Le fisc exerce sur ces établissemens une surveillance de jour et de nuit; il assiste, dans la personne de l'*exciseman* (employé des accises), à l'ouverture de la citerne. Le grain est mesuré au sortir de l'eau. Le droit est exigible immédiatement. Quelques *maltsters* obtiennent, il est vrai, un délai de six semaines; mais ce délai est une grâce, et pour qu'elle leur soit accordée, ils doivent fournir la garantie de gens qui les cautionnent. Il faut que ces gens soient notoirement assez riches pour payer le tout ou la différence dans le cas où le propriétaire viendrait à ne pas remplir ses engagemens.

(2) Petits pains au lait marqués d'une croix.

(3) En souvenir de la restauration du roi Charles II et du chêne sur lequel il trouva un refuge, dans le bois de Boscobel, après sa défaite à Worcester en 1651.

(4) En mémoire de la reine Élisabeth, qui était à table et qui mangeait une oie, quand elle apprit ce même jour la nouvelle d'une victoire.

(5) Sortes de billets doux anonymes.

(6) Jour de la fameuse conspiration des poudres découverte sous Jacques Ier. A chaque anniversaire, on brûle l'effigie de Guy Fawkes, qui se trouve ainsi condamné aux flammes à perpétuité. Le nombre des masques, des mannequins brûlés, des pétards et des fusées lancées en l'air se mesure chaque année, dans les villes et les campagnes, à l'attitude plus ou moins menaçante du catholicisme.

néanmoins une bonne éducation, j'entends par là une bonne éducation commerciale. On leur apprend dès le premier âge à devenir des hommes d'affaires âpres, ferrés, subtils, qui puissent voir loin devant eux dans le cercle des transactions financières. Les riches propriétaires de *malt-houses* font quelquefois des voyages d'agrément à Londres et sur le continent; mais au milieu des plaisirs ils ne perdent jamais de vue la trace des opérations commerciales qu'ils poursuivent avec l'œil exercé du chasseur.

Convertie en *malt*, l'orge est dirigée vers les brasseries : là nous attendent un autre théâtre de travaux et une face nouvelle de la vie ouvrière dans la Grande-Bretagne.

II.

Les grandes brasseries de Londres ne sont pas seulement des fabriques, ce sont des villes. Vus à l'extérieur, ces établissemens frappent, non par un caractère de beauté, mais par l'étendue et la sombre puissance des constructions. Je choisirai pour type du genre *Barclay, Perkins and co's Brewery,* la plus ancienne des brasseries de Londres et la plus vaste qui existe dans le monde. Un style d'architecture brutal, mais cyclopéen, une entrée principale qu'on ne franchit qu'avec une permission écrite, un mur d'enceinte donnant raison au proverbe : « qui trop embrasse mal étreint, » et d'où s'échappent des structures bizarres, d'une élévation de quarante pieds, en pierre et en fer; des lignes d'une monotonie grandiose, brisées de distance en distance par le pittoresque désordre des angles et des demi-lunes; des ponts aériens qui enjambent les rues et qui relient les bâtimens aux bâtimens; des fenêtres sans vitres, et garnies de grosses persiennes mobiles; de hautes murailles enfumées par le temps et par la vapeur du charbon, le long desquelles sue et dégoutte la bière (1); des cours qui succèdent aux cours; des toits entourés en guise de terrasse d'une plate-forme, du haut de laquelle le sphinx de l'industrie moderne peut considérer l'étendue de ses domaines en disant : « Tout cela est à moi; » des greniers, des magasins, des chambres de machines (*engine-rooms*), des écuries, des chantiers de travail à ciel ouvert, — c'en est assez pour justifier le titre de *Leviathan des brasseries* qui a été donné à cet établissement, situé dans le *Borough,* l'un des plus vieux quartiers de Londres, au milieu d'un labyrinthe de ruelles pauvres et boueuses. Un souvenir littéraire se rattache à cette Babylone du travail manuel : le célèbre docteur Johnson fut un des exécuteurs testamentaires de M. Thrale, le pre-

(1) Une inscription avertit les passans de se tenir sur leurs gardes.

mier propriétaire de la brasserie. On raconte l'avoir vu courant alors çà et là avec un encrier de corne et une plume à sa boutonnière, comme un *exciseman*. A ceux qui lui demandaient quelle était, selon lui, la valeur de cette propriété qu'on allait adjuger, il répondit: « Nous ne sommes pas ici pour vendre des cuivres ni des douves, mais pour vendre le moyen de devenir riche au-delà des rêves de l'avarice. » L'établissement fut alors cédé pour 135,000 livres sterling. Les ouvriers de la brasserie Barclay et Perkins montrent encore aujourd'hui un petit appartement dans lequel, s'il faut en croire la tradition, le docteur Johnson aurait écrit son *Dictionnaire*.

Il existait en 1856 dans la Grande-Bretagne 2,514 brasseries (1). Ces établissemens, qui exigent le concours de sommes considérables, produisent généralement des bénéfices énormes. On parle en Écosse d'un capital qui, placé dans le commerce de la bière, s'éleva en seize années de 200,000 à 600,000 liv. sterl. L'heureux brasseur acheta dans les *highlands* une résidence royale, eut des chasses d'un caractère princier, des chevaux de course, et épousa une personne de famille noble. Sa fortune, réunie à celle de sa femme, lui donna un revenu de 15,000 livres sterling par an. Les brasseries des divers comtés de l'Écosse et de l'Angleterre n'offrent pourtant rien de comparable avec les brasseries de Londres. A la maison Barclay et Perkins on ne peut opposer que la maison Truman, Hanbury, Buxton et Cᵉ, située sur l'autre rive de la Tamise, dans Brick Lane. L'une nous représente l'ancien, l'autre le nouveau style. Dans l'une des cours du dernier établissement, on lit sur une pierre scellée dans le mur une inscription indiquant les limites de cet empire industriel. Somme toute, la brasserie Truman, Hanbury et Buxton est pourtant moins étendue que celle de Barclay et Perkins; mais elle est, comme disent les Anglais, plus compacte. Ici les bâtimens s'élèvent sur les bâtimens, les machines se serrent contre les machines. Depuis ces dernières années, la maison Truman et Cᵉ figure en tête des brasseries de Londres pour le chiffre de la production. Il faut réunir et comparer dans un même tableau les traits de ces deux grandes usines, si l'on veut donner une idée de la fabrication de la bière entre les mains des Anglais, et surtout à Londres, où elle a créé une sorte d'aristocratie ouvrière. La plupart des maîtres-brasseurs de Londres appartiennent à d'anciennes familles de la Cité; ils forment de longue date une corporation puissante, presque une dynastie, qu'on a quelquefois désignée sous le nom des douze césars de la tonne (2).

(1) Voyez *Blue Books of parliamentary Reports, committees* 1855-6. La statistique des années suivantes n'est pas encore publiée.

(2) Les autres principales brasseries de Londres sont celles de MM. Meux, Reid

L'intérieur des brasseries anglaises, auxquelles on ne peut rien comparer sur le continent, présente plus d'une scène intéressante pour l'homme d'étude. Il est curieux de voir l'orge et le houblon devenir bière, surtout dans ces proportions exorbitantes. Je me bornerai à décrire les principales phases de cette transformation, à laquelle se rattachent les différentes branches du travail, le mouvement extraordinaire des machines et le rôle particulier des divers groupes d'ouvriers brasseurs.

Le *malt*, que nous avons laissé à la campagne, se retrouve maintenant entassé par sacs dans d'immenses greniers qui, malgré une apparence séculaire, portent vaillamment ces montagnes d'orge séchée au feu (1). Au fur et à mesure des besoins, on tire l'orge des magasins pour la moudre. Il existe une chambre des cylindres (*rollers*) dans laquelle se broient jusqu'à cent quarante sacs de *malt* en une heure. En sortant de dessous la dent des machines, cette farine grossièrement moulue monte par des échelles de Jacob (*Jacob's ladders*) vers le ciel de l'établissement, à une hauteur de soixante pieds. Une telle ascension s'accomplit par le miracle de la vapeur. Les degrés de cette échelle de Jacob ne sont point occupés par des anges, mais par des boîtes en fer-blanc, qui s'engrènent à une chaîne de gutta-percha indéfiniment longue. Le *malt*, ainsi pulvérisé et déplacé, va maintenant commencer le cours de ses changemens à vue. Il nous faut le suivre dans un autre département de la brasserie, sur un premier théâtre de combinaisons chimiques, où il se mélange avec l'eau (*mashing*). L'acte du parlement qui décrète que la bière anglaise ne doit être fabriquée qu'avec de l'orge et du houblon ne fait aucune mention de l'eau; mais les brasseurs n'ont pas cru devoir porter le respect de la loi jusqu'à se passer d'un auxiliaire aussi indispensable. Il y a maintenant lieu de se demander d'où vient cette eau. L'opinion commune est que toutes les grandes brasseries de Londres reçoivent leur eau de la Tamise, surnommée dans ces derniers temps la *rivière de mort* (2). On va même jusqu'à croire que les

Elliot, Whitbread, Hoare, Man, Combe, Taylor, Charrington, Goding, Courage, Wood et Tubbs.

(1) L'étendue et l'élévation de ces greniers d'abondance sont généralement considérables. Dans la brasserie Barclay et Perkins, il y a vingt-quatre magasins d'approvisionnement qui contiennent tous ensemble cinquante mille sacs.

(2) Ce fleuve reçoit les immondices de la ville et les eaux des égoûts qui, repoussés par le mouvement du reflux, ne peuvent que difficilement se diriger vers la mer. Cette année, à cause de la sécheresse et de la chaleur, il roulait littéralement des flots d'encre. Quelques articles du *Times* sur l'insalubrité de cet incommode voisin jetèrent l'alarme dans la population et amenèrent durant l'été, tant est grande la puissance de ce journal, une véritable émigration de gens riches. Les petits journaux, tels que le *Punch* et le *Town Talk*, s'en mêlèrent et publièrent de leur côté des caricatures dans

impuretés de ce fleuve concourent aux qualités généreuses de la bière en lui donnant du corps, selon l'expression consacrée. Cette opinion est fort discutable. D'abord plusieurs maisons très importantes, telles que celle de Truman, Hanbury et Buxton, ne tirent point du tout leur eau de la Tamise : elles ont un puits artésien creusé à une profondeur très considérable (sept cents pieds), et dont elles se servent pour brasser. D'autres, il est vrai, telle que celle de Barclay et Perkins, quoique ayant aussi un puits artésien dans l'établissement, font venir leur provision d'eau de la Tamise, mais elles la prennent à vingt milles de Londres. Dans ces conditions-là, l'eau du fleuve est certainement préférable à celle des puits; les Anglais, qui y mettent peut-être un peu de vanité nationale, la déclarent même la première du monde. Elle est douce et exempte des principes minéraux que contiennent, dit-on, les eaux artésiennes.

Un autre agent non moins nécessaire que l'eau à la fabrication de la bière est le feu. Toutes les grandes brasseries ont une ou deux machines à vapeur de la force de 40 à 60 chevaux. Ces machines font plus d'ouvrage que tous les hommes ensemble. La vapeur est l'âme matérielle de la maison : elle fait vivre les mécaniques, elle emplit de bruit et de mouvement les vastes salles, elle éperonne les foyers, d'où elle se reproduit elle-même comme le phénix. Son bras invisible décharge les sacs de *malt* amenés par les chariots; il les transporte d'un grenier à l'autre, il nettoie les tonneaux, il soulève et fait voyager à de grandes distances les fleuves de bière. Quiconque a visité ces établissemens uniques dans le monde est demeuré surpris du nombre et de la puissance des fournaises, qui brûlent toujours. Il y a souvent dans les limites de la brasserie de quatorze à seize tuyaux de brique, qui représentent une consommation de 5 à 6,000 tonnes de charbon de terre par année. Il est dès lors facile de croire que ces soupiraux chargés de suie dégorgeaient jadis dans le ciel de Londres un prodigieux nuage de fumée. Les murs de la brasserie et des maisons voisines sont là pour attester les injures qu'ils ont autrefois subies de la part des cheminées, poussant du matin au soir leurs bouffées sombres et fuligineuses. Je dis autrefois, car aujourd'hui ces cheminées ne fument plus. On se demande ce que les brasseries font en ce cas de leur fumée : elles la brûlent. Le premier établissement qui ait eu l'idée

lesquelles le bon père la Tamise (*father Thames*) était représenté avec sa sinistre famille, la peste, le choléra-morbus, la fièvre, la mort. Ces plaintes, très sérieuses au fond, malgré l'exagération de la forme, appelèrent enfin l'attention des magistrats chargés de veiller sur l'édilité publique, et plusieurs plans sont à l'étude pour débarrasser la ville de Londres des eaux impures sans les verser dans la Tamise, ou du moins pour les conduire dans ce fleuve à plusieurs lieues de la ville, vers la mer.

d'inventer un appareil pour consumer la vapeur noire du charbon est celui de MM. Truman, Hanbury et Buxton. Il était d'autant plus nécessaire d'apporter un remède au mal que cette brasserie se trouve située au centre de Spitalfields, le quartier des manufactures de soie, et que le souffle des bouches à feu de l'industrie déflorait les riches étoffes jusque sur le métier. Cette entreprise eut un plein succès. Aujourd'hui vous pouvez lever les yeux vers le faîte des bâtimens et les promener sur l'enceinte de la fabrique, obscurcie jadis par un voile impénétrable : vous ne découvrirez plus dans l'atmosphère le moindre atome de fumée. Les tuyaux de brique, au nombre de seize, debout et oisifs en apparence, ressemblent plutôt à des obélisques qu'à des cheminées. La même réforme a été introduite dernièrement dans les autres brasseries (1). Encore quelques années, et la fumée de Londres, si célèbre dans le monde entier, ne sera plus qu'un souvenir de ce que les Anglais appellent les siècles de ténèbres, *dark ages.*

Le sentiment qu'on éprouve en entrant dans les ateliers où se fait la bière est tout au moins la surprise. L'étendue et l'irrégularité de ces salles, la variété des escaliers de fer en hélice qui grimpent de tous côtés, les galeries, les plates-formes, les renfoncemens obscurs, les tonnes colossales, les machines de toute taille et de toute forme, les unes en mouvement, les autres au repos, tout cela produit une sorte de confusion d'idées. Je me crus transporté dans le royaume de Brobdignag, et les hommes autour de moi, quoique grands et vigoureux, ne semblaient plus que d'imperceptibles Gullivers, écrasés qu'ils étaient par les massives proportions des instrumens de travail, surtout les *mash-tuns* et les *boilers.* Le *mash-tun* est une cuve titanique en bois dans laquelle on place une énorme quantité de *malt,* déterminée d'ailleurs par l'importance de la brasserie et par les saisons de l'année (2). L'eau chauffe dans le *boiler,* et ce volume d'eau, égal au moins à celui du *malt,* est versé dans la cuve, où une vis tournante, armée de cinq ou six bras formidables, agite, mêle, désagrége les molécules récalcitrantes de cette poussière d'orge. Quand le travail mécanique est terminé, on couvre la cuve

(1) Un acte du parlement oblige aujourd'hui toutes les fabriques de Londres à consumer la fumée de leurs fournaises. On propose en outre d'appliquer divers systèmes aux cheminées des maisons particulières pour débarrasser la ville du rideau sombre qui lui voilait le ciel et ternissait les monumens. En même temps qu'ils suppriment les inconvéniens de la fumée, les Anglais en cultivent les propriétés utiles et économiques; ils ont imaginé dernièrement de la mettre en bouteille, pour préparer certaines viandes.

(2) La bière faite pendant l'été ne vaut pas celle qu'on brasse pendant l'hiver, et qui est en grande partie destinée à l'exportation. La brasserie Barclay et Perkins consume 700 sacs de *malt* par jour pendant l'été, et de 12 à 1,400 pendant l'hiver.

et on la laisse reposer deux ou trois heures, durant lesquelles s'accomplit le mariage du *malt* et de l'eau. Alors un robinet à arrêt, placé dans la cuve, s'ouvre, et le liquide, désigné par les brasseurs anglais sous le nom de *wort* (moût de bière), se répand à longs flots dans un immense réservoir en bois (*underback*), où il forme un véritable étang d'une belle couleur d'ambre, d'une clarté transparente et d'une odeur particulière, mais agréable.

Au bout d'un certain temps, cette mare se dessèche à vue d'œil; après s'être séparé du *malt*, qu'il a laissé au fond de la cuve, le *wort* se trouve pompé par la force gigantesque des machines dans les chaudières (*coppers*). Il est difficile d'imaginer quelque chose de plus imposant que ces vaisseaux de cuivre aux flancs caverneux, où, quand ils sont vides, la voix humaine produit un écho formidable, et où, quand ils sont pleins, le liquide bout avec un bruit de tempête (1). Des ouvertures rondes à fleur de terre, ou creusées dans l'épaisseur des murs, fument de distance en distance comme des cratères : ce sont les bouches des *coppers*. Il y a quelques années, dans la brasserie Truman, Hanbury et Buxton, un homme se laissa tomber dans une de ces sombres cavités de liquide bouillant, où il disparut et périt à l'instant même. L'administration fit aussitôt écouler par les gouttières toute la cuvée, qui s'élevait à huit cents barils. Ce fut pour l'établissement une perte de 1,000 livres sterling. On laisse bouillir le *wort* durant plusieurs heures, et pendant qu'il est dans la chaudière, on y ajoute une certaine quantité de houblon. L'effet de cette plante est de parfumer la bière. On attribue cette qualité à une huile odorante qui, tout en communiquant à la bière une saveur amère et agréable, la conserve pendant des années. Les brasseurs houblonnent plus fortement la bière destinée à l'exportation que celle qui doit se consommer dans la métropole. Malgré ces vertus aromatiques, le houblon n'est employé dans les brasseries anglaises que depuis 1524; il est vrai qu'on y suppléait autrefois par des épices (2).

Il existe deux bières anglaises très renommées et très distinctes, l'*ale* et le *porter*. On croit communément que ces deux boissons exi-

(1) Il y a dans la brasserie Barclay et Perkins six *coppers*, dont chacun contient onze mille gallons d'eau. Le gallon est une mesure anglaise qui correspond à quatre litres. Il faut trente-six gallons pour faire un baril.

(2) Les *ales* épicés (*spiced ales*) sont célèbres dans la littérature écossaise du moyen âge. Même depuis la découverte du houblon, on a plus d'une fois cherché à lui substituer un équivalent. Une femme du nom de Johnson, qui tenait un *public-house* près d'Édimbourg au commencement du dernier siècle, s'était rendue célèbre par les qualités agréables et savoureuses de sa bière, qu'elle brassait elle-même. Au lieu de houblon, elle se servait des pousses amères du genêt. Je cite le fait parce que l'ale, la maison et la femme ont été chantés dans les poèmes d'Allan Ramsay.

gent une méthode de fabrication toute particulière; c'est une erreur : la différence est dans la couleur plus ou moins brune du houblon et dans une certaine proportion de *malt* grillé au feu qu'on ajoute pour faire le *porter*. La plupart des grandes maisons brassent à la fois du *porter* et de l'*ale;* d'autres, comme celle de M. Meux, ne fabriquent que la première de ces deux boissons. On a remarqué d'ailleurs que l'on pouvait produire d'excellent *ale* sur une petite échelle, tandis que le bon *porter* ne s'obtient que dans les grandes brasseries, où l'on opère sur des masses énormes. Ces deux variétés de la même boisson ne sont pas également demandées dans le commerce, et la différence indique assez de quel côté est la préférence des Anglais. On fait généralement quatre fois plus de *porter* que d'*ale;* le *porter* est donc le vrai vin britannique.

Quand ils sortent des chaudières, le *porter* et l'*ale* recommencent à voyager sous l'action des pompes; mais où vont à présent ces rivières bouillantes? L'*ale* est envoyé d'un côté, le *porter* d'un autre dans des bâtimens séparés et toujours à des hauteurs considérables, car, à mesure que la bière se fait, elle monte. Il nous faut donc atteindre d'escaliers en escaliers, et pour ainsi dire d'échelles en échelles, le faîte de l'établissement : là nous nous trouverons au niveau d'une mer noire qui remplit les *coolers*, immenses réservoirs placés sous les toits, dans la partie la plus aérée et la mieux exposée de la brasserie. Le *wort* arrive à gros bouillons sur ce lit de fer ou de bois, et se répand en un lac fumant. Il s'agit maintenant de refroidir au plus vite le liquide, car, si le moût restait longtemps à l'état chaud, il menacerait de s'aigrir, et alors toute la cuvée serait perdue. La supériorité des grandes brasseries anglaises consiste donc en partie dans la construction des *coolers :* ayant une vaste étendue et peu de profondeur, ils se trouvent disposés de manière à réduire en un temps assez court la température du liquide à celle de l'atmosphère. Tantôt les fenêtres sont percées à jour et dégarnies, d'autres fois elles sont masquées par de grosses persiennes, dont les feuillets mobiles s'ouvrent et chassent un frais courant d'air à la surface de ces lacs, qui se distinguent par une couleur différente, suivant qu'ils sont formés de sombre *porter* ou d'*ale* aux flots ambrés. Il est curieux de voir les appareils que s'attachent aux pieds les ouvriers pour marcher dans ces bassins : figurez-vous de monumentales chaussures exhaussées et supportées par deux branches de fer, quelque chose de semblable à ce qu'un géologue anglais a cru découvrir chez certains oiseaux anté-diluviens, destinés à vivre dans les marais des anciens mondes.

Cependant le *wort* n'en a point fini avec la série de ses pérégrinations. Des *coolers,* il coule par cataractes, — mais par cataractes

à cours réglé, — dans les *fermenting squares* ou *gyle-tuns*. La fermentation constitue une phase importante dans la fabrication du vin anglais : par elle, le liquide sucré et douceâtre qu'on appelle *wort* se convertit en cette liqueur énergique et enivrante connue sous le nom de *porter*. C'est un curieux moment que celui où l'on jette la levure (*yeast*) dans ces profonds et immenses réceptacles construits en bois (les *gyle-tuns*) ; bientôt la masse du liquide s'émeut, des bulles d'air s'en échappent, et des îlots d'écume se forment en tournoyant à la surface de cet océan noir. Plus tard, si vous regardez par l'ouverture en forme de lucarne qui sert aux ouvriers à surveiller les développemens du liquide, vous ne découvrez plus qu'une épaisse couche floconneuse ayant la couleur de la neige tombée depuis plusieurs jours sur une terre jaunâtre. La première fois que je visitai une des grandes brasseries de Londres, mon guide souleva l'un des volets à coulisse qui masquent la vue de ces réservoirs et m'invita malicieusement à m'approcher : je humai une vapeur renversante produite par le dégagement du gaz acide carbonique; un peu plus, et l'on respirerait l'ivresse. Le brasseur laisse la bière fermenter durant deux jours et une nuit; puis il arrête le travail de décomposition au moment où, après avoir développé une certaine quantité d'esprit, le liquide tournerait à l'acidité. De ces abîmes (les *fermenting squares*), la bière est alors conduite dans les *rounds*, c'est-à-dire dans une double rangée de tonnes, dont les couvercles entr'ouverts communiquent avec une sorte d'auge en bois qui court en s'abaissant dans toute la longueur de la salle. Là le liquide se nettoie, se purifie en rejetant l'écume par la bouche des tonnes. On donne à cette dernière opération le nom de *cleansing* (1).

Désormais la bière est faite; mais elle gagne à être gardée quelque temps avant d'être livrée à la consommation. On la dépose alors dans le *store-house*. Ces celliers spacieux, éclairés par des becs de gaz, et dont l'architecture rappelle le style des cathédrales romanes, avec de sombres piliers et de frêles colonnettes à hauteur d'homme, ne constituent pas la partie la moins curieuse de la brasserie. Les pyramides de tonneaux qu'on empile ou qu'on roule sur le pavé humide, les perspectives de lumière qui luttent avec la nuit ou avec la clarté des lampes, les ouvriers aux épaules d'Atlas qui vont et viennent dans les galeries, tout cela présente une scène dans le goût de Rembrandt; mais tout ce que nous avons vu se trouve surpassé, en fait de grandeur, par les monstrueuses cuves appelées *vats*, et telles que Gargantua devait en contempler dans ses rêves. La bras-

(1) Ceux qui seraient curieux de connaître en détail les procédés de la brasserie anglaise peuvent consulter *Art of brewing and fermenting*, par Levesque, publié à Londres en 1847.

serie Truman possède 134 de ces cuves, dont quelques-unes contiennent jusqu'à 2,200 barils de *porter*, et sont supportées par des colonnes de fer. Dans de tels vaisseaux de bois, la bière achève de *mûrir*. Le séjour qu'elle fait dans le *store-house* dépend de la destination; celle qui doit aller dans la campagne ou au-delà des mers (1) exige un plus long temps de repos que celle qui va être bue dans la ville de Londres. Une des galanteries que font au visiteur ces établissemens grandioses est de lui offrir une mesure de *stout* (2) dans un pot d'étain. Cette liqueur excellente, qui n'a point passé par la filière des altérations commerciales, est bien faite pour donner une idée de la richesse du vin anglais.

Nous savons comment la bière est produite; il nous reste à voir comment elle se distribue. Aussitôt que le liquide est suffisamment *mûr*, il passe des énormes *vats* dans les tonneaux ordinaires. Il n'est pas rare de rencontrer dans la brasserie Truman, Hanbury et Buxton, jusqu'à quatre-vingt mille futailles qui appartiennent à l'établissement, et qui se meuvent dans les cours sous l'action de la vapeur comme les anneaux d'un énorme serpent boa. Neuf, chacun de ces tonneaux coûte une guinée : cela seul représente donc un capital de 84,000 livres sterling. Les barils sont transmis aux débitans par des chevaux et par une armée de *draymen* ou de charretiers. Il n'est personne qui, traversant les rues et les ponts de Londres, n'ait remarqué ces attelages d'animaux aux formes éléphantiques traînant des chars qui ne manquent point d'élégance et conduits par un hercule à bonnet rouge, qui tient solennellement au port d'arme un beau fouet à manche doublé de cuivre. Les écuries des brasseries anglaises sont des monumens. Il y a dans quelques-unes d'entre elles de cent cinquante à deux cents chevaux séparés par de riches compartimens en fer. Chaque cheval a sa place et son nom écrit au-dessus du râtelier. J'ai noté quelques-uns de ces noms : Havelock, Campbell, Blücher, Bayard, Milton, Remus, Nelson. Ces nobles animaux, quand je les vis, mangeaient bravement, sans se douter, du moins en apparence, des souvenirs glorieux qu'ils portaient. Je dois d'ailleurs avertir que ces noms à effet sont purement officiels : les *draymen* se servent de noms plus familiers, qui vont mieux, il faut le croire, à l'oreille des chevaux et auxquels ceux-ci obéissent. Sur cent Anglais, il y en a quatre-vingt-dix-neuf qui croient que les chevaux de brasserie doivent leurs formes exubérantes à la nourriture, laquelle consisterait, suivant eux, en détritus du *malt* qui a

(1) La bière anglaise s'exporte aux Indes, dans les deux Amériques, en Afrique, en Australie, au bout du monde.

(2) Le *stout* est encore du *porter*, mais plus fort, plus généreux que cette seconde liqueur.

servi à faire la bière. C'est pourtant une erreur : la drèche ne convient point aux chevaux; l'établissement la vend aux nourrisseurs, qui la donnent aux vaches, dont elle enrichit le lait (1). Ces colosses de la race chevaline viennent en général du Lincolnshire. Leur nourriture consiste en un mélange de foin, de luzerne et d'orge. Quelques-uns d'entre eux coûtent jusqu'à 80 livres sterling. La moyenne du temps de leurs services est de six ou sept années. L'intelligence et le bon caractère de ces créatures égalent leur ardeur au travail, leur force et leur rude complaisance sous le harnais. Au moment où je visitais une de ces écuries, une jeune lady flattait de sa main délicate la tête lourde et hérissée de crins d'un de ces puissans animaux, qui semblait répondre à cet honneur avec une grâce brutale. Une des gloires de l'économie sociale en Angleterre est d'avoir créé, depuis le cheval de course maigre et efflanqué jusqu'au volumineux cheval de brasseur, différentes races du même animal qui répondent admirablement aux différentes branches du travail.

Les grandes brasseries emploient de trois cent cinquante à quatre cents ouvriers. On s'étonne, en voyant la masse des produits réalisés (2), que de tels résultats industriels puissent s'obtenir avec si peu de bras, mais il ne faut jamais perdre de vue dans le recensement des forces un ouvrier qui travaille comme mille, la vapeur. Les hommes employés dans les brasseries anglaises se distinguent par un costume particulier et traditionnel : un chapeau rond en toile cirée sur lequel glisse la pluie, une sorte de large jaquette blanche en tiretaine qui leur descend jusqu'aux genoux, un pantalon de la même couleur, de hautes guêtres boutonnées et un grand tablier. Les plus remarquables d'entre eux pour la taille, le costume et la large figure saxonne sont les *draymen*, qui semblent appartenir à une race éteinte de colosses. S'il faut en croire certains rapports médicaux, la santé de ces hommes ne serait pas aussi inébranlable que l'annoncent ces apparences de muscles herculéens et la riche couleur du sang. Les blessures des *draymen*, dit-on, guérissent lentement, et leurs maladies présentent des caractères spéciaux de gravité. Ils subissent en fait de santé les inconvéniens de l'opulence. On les choisit à la taille et pour ainsi dire au poids, comme certains cavaliers dans les corps d'élite. Il y a des brasseries qui emploient jusqu'à quatre-vingts et cent de ces puissans soldats de l'industrie, qui ont sous eux les garçons d'écurie. « En cas de guerre, me disait un des ouvriers de la maison Barclay et Perkins, nous pourrions mettre

(1) Le brasseur signe pour cela avec les laitiers des contrats qui ne sont point sans importance.

(2) La maison Barclay, Perkins et C° brasse quelquefois cent mille gallons de bière par jour.

sur pied, hommes et chevaux, un escadron de grosse cavalerie. »

Les salaires varient, selon l'ordre et l'importance des ouvriers, depuis une livre jusqu'à trois livres sterling par semaine. On ne sait pas assez ce que cette régularité du paiement hebdomadaire répand d'aisance et de liberté d'esprit dans la classe laborieuse de la Grande-Bretagne. Les marchés, les fournisseurs s'approvisionnent en conséquence le samedi soir, et les divers quartiers de la ville prennent alors un air d'animation singulière. Un tel mode de rétribution assure en même temps à l'ouvrier anglais un joyeux dimanche, et le met à l'abri des excès qu'engendre trop souvent l'affluence venant à la suite d'une longue gêne. Les ouvriers brasseurs reçoivent, outre leur argent, une ration de bière par jour. On attribue généralement la formidable corpulence de ces hommes à l'usage immodéré qu'ils feraient, dit-on, de cette liqueur; mais nous ne saurions partager cette manière de voir, car la limite de boisson imposée par l'établissement est rarement franchie. Ce n'est pas dans les lieux où s'élaborent les moyens de la produire qu'il faut chercher l'ivresse. Cette puissance musculaire est un trait de race. Quelques brasseries de Londres ne tiennent guère compte dans le choix des ouvriers que de la force physique; d'autres au contraire regardent à l'intelligence. Dans ces derniers établissemens, une certaine éducation, très élémentaire d'ailleurs, est plus ou moins exigée. Il y en a même qui ont pris à cœur de développer ces germes de culture morale. On ne voit pas sans intérêt dans une des cours de la brasserie Truman ces mots écrits sur le mur : *library*. Cette bibliothèque se compose au moins de deux mille volumes, que l'on prête ou loue aux ouvriers pour la légère rétribution d'un demi-penny par semaine. Il suffit de feuilleter ces livres pour se convaincre qu'ils ne sont point oisifs, selon l'expression anglaise, et qu'ils ont circulé à travers beaucoup de mains. On avait autrefois adjoint un cabinet de lecture (*reading room*) à cette bibliothèque, mais l'expérience ne fut point heureuse : il est facile de comprendre que des hommes qui ont supporté la fatigue du jour ne sont guère disposés à revenir le soir sur le théâtre de leurs travaux. Cette institution demandait d'ailleurs à la vie de famille certains sacrifices que l'ouvrier anglais accorde difficilement. Il aime à lire au coin de son feu, auprès de sa femme et de ses enfans. Son grand jour d'éducation morale est le dimanche : je ne parle pas seulement des instructions qui se font dans les églises protestantes, je parle des journaux hebdomadaires à bon marché et des *magazines* qui se répandent dès le matin par millions. Un journal français a bien fait rire les Anglais en leur apprenant, il y a quelques mois, que dans leur pays il n'y avait pas de journal pour le peuple; j'en ai compté plus de cent cinquante qui

s'adressent particulièrement à la classe ouvrière, et dont la plupart jouissent d'une immense circulation (1).

Les anciennes brasseries abandonnent généralement à l'ouvrier le soin de faire et de gérer lui-même, comme il l'entend, ses économies. La maison Truman et compagnie au contraire a voulu développer chez ses administrés le sentiment de la prévoyance en fondant, il y a déjà plusieurs années, une caisse d'épargne. Cette institution a porté de bons fruits : je ne parle pas seulement des dépôts, qui s'élevaient dès 1854 à 12,000 livres sterling; je parle surtout des habitudes d'ordre qu'elle a fait fleurir et des goûts de dissipation qu'elle a combattus. Dans les brasseries même où il n'existe pas de semblables institutions, la veuve et les enfans de l'ouvrier ne frappent point en vain à la porte de ces établissemens princiers, auxquels l'opulence rend plus facile l'exercice de la charité. Ce sentiment généreux n'est point absent non plus du cœur des ouvriers brasseurs, qui s'aident volontiers entre eux et sans bruit, car un des traits de la philanthropie anglaise est d'obliger sans faire valoir le prix de ses services. Peut-être sont-ils bons parce qu'ils sont forts. A un sang chaud aisément révolté contre l'injustice ou contre des actes d'inhumanité, — ils en ont plus d'une fois donné la preuve, — les ouvriers brasseurs joignent un fonds de sensibilité âpre et enjouée pour tout ce qui est faible, dénué, impuissant. Un enfant abandonné, il y a quelques années, à la porte d'une des grandes brasseries de Londres fut adopté par les ouvriers, qui se cotisèrent entre eux pour subvenir aux frais d'éducation. On l'appelait gaiement « l'enfant de la cuve, » *the child of the vat.*

La bière sort des brasseries pour se répandre dans les *public-houses*, où elle se vend au détail. C'est ici une nouvelle branche de commerce et un nouveau foyer d'observations qui n'est point à négliger, surtout s'il est vrai, comme le dit un physiologiste anglais, que le caractère d'un peuple se dévoile mieux dans les heures de récréation et de plaisir que dans le cercle même des affaires.

III.

L'étranger qui se promène dans les rues de Londres, ou dans la campagne, sur les grandes routes, doit avoir été frappé par la répétition des mêmes noms propres, écrits en lettres plus ou moins do-

(1) Cette grande diffusion des gazettes hebdomadaires et des écrits périodiques ne date, il est vrai, que de quelques années. Avant la suppression du timbre, l'ouvrier anglais ne lisait pas. Les philosophes et les moralistes, comme lord Brougham, réclament maintenant, dans l'intérêt de l'éducation publique, la suppression du droit qui pèse sur la fabrication du papier.

rées sur les tableaux qui dominent les *public-houses*. L'un d'eux, lisant le nom de *Whitbread* sur son chemin de distance en distance, se demandait si ce M. Whitbread n'était point une sorte de marquis de Carabas, auquel appartenaient toutes ces maisons. Je dissipai son illusion en lui apprenant que les débits de bière avaient deux tableaux, l'un portant le nom du brasseur et qui est généralement le plus en vue, l'autre indiquant le nom du *publicain* (1). Or il arrive souvent qu'un grand nombre des *public-houses* placés à la suite les uns des autres sur une grande route se fournissent à la même brasserie. Une autre circonstance préoccupe le voyageur qui met à déchiffrer les inscriptions des sociétés vivantes le même intérêt qu'apportent certains savans à lire les devises des civilisations mortes. Je parle du mot *entire*, placé à la suite du nom du brasseur qui alimente la maison. Que veut dire par exemple *Allsopp's entire?* Voici la signification de ce mot, dont plusieurs Anglais eux-mêmes ignorent l'origine. Avant 1730, les publicains de l'Angleterre vendaient aux « âmes altérées » de leur temps trois sortes de bière qu'ils versaient de trois tonneaux différens dans le même verre, et ils donnaient à ce mélange le nom de *half-and-half*. Ce fut alors que le maître d'un de ces cabarets (l'histoire a conservé son nom), Horwood, voulant s'épargner la peine de renouveler chaque jour et à toute heure, sous les yeux de ses pratiques, le miracle de l'unité dans la trinité, imagina de brasser une liqueur qui réunirait une fois pour toutes les qualités des trois autres bières. Il désigna cette composition sous le nom d'*entière* (*entire*), qui lui est resté jusqu'à ce jour, au moins sur les affiches. On l'appela ensuite *porter* à cause de la consommation qu'en font les portefaix et les ouvriers. Les tableaux qui servent d'enseigne aux *public-houses* sont fournis le plus souvent par les brasseries; elles ont pour cela un peintre à leur service. La charge de cet artiste n'est pas seulement de dorer des lettres, c'est aussi de peindre les diverses enseignes des débitans, des girafes broutant le feuillage d'un arbre, des lions rouges, des hommes verts (2), des cœurs blancs, des roses blanches, des Robin Hood, des oncles Tom, des Falfstaff, des marquis de Granby, et une grande quantité de portraits d'hommes politiques, les uns morts,

(1) On appelle *publican* en Angleterre le maître du *public-house*. Il existe plus d'un lien entre lui et le brasseur. Ces rapports peuvent d'ailleurs se résumer en deux mots : surveillance et protection. La surveillance se fonde sur l'espèce de garantie que le nom écrit du brasseur donne à la marchandise débitée. La protection consiste à assister, dans les cas de besoin, ces espèces de succursales auxquelles les grandes brasseries doivent leur splendeur. Il y avait d'ailleurs en 1856 25,454 débitans qui brassaient eux-mêmes leur bière.

(2) Le *green man*, si célèbre par les enseignes de village, n'a de vert en définitive que le costume. C'est un *forester* (homme des bois).

les autres vivans. Parmi ces enseignes, qui florissent principalement sur les grandes routes, il en est de pure fantaisie; il en est d'autres qui ont un caractère historique, et dont l'origine a fort exercé l'érudition des archéologues littéraires.

La célébrité des enseignes date d'une époque où l'on ne connaissait point l'usage de numéroter les maisons; mais ce qu'il y a de particulier à l'histoire d'Angleterre, c'est que ces sortes d'armoiries marchandes ont figuré sur des médailles de cuivre, de plomb ou d'étain, frappées par les boutiquiers eux-mêmes et ayant une valeur monétaire. Ces pièces d'un *farthing* ou d'un *half-penny* répondaient à deux intentions : elles servaient d'annonce courante à la maison dont elles portaient l'enseigne, et elles fournissaient aux pratiques le moyen de changer les pièces d'or ou d'argent dans un temps où la petite monnaie était excessivement rare (1). Les plus intéressans parmi ces anciens sous ou ces anciens liards sont ceux que lancèrent dans la circulation les vieilles tavernes de Londres, de 1648 à 1672. Là se retrouvent, en manière d'effigie, les enseignes de plusieurs de ces tavernes qui existent encore, par exemple le fameux *Coq*, près de Temple-Bar, un luxueux volatile, qui, s'il faut en croire la tradition, buvait du vin dans un vase d'argent et mangeait de l'orge dorée ni plus ni moins que le cheval de Caligula. Quelques anecdotes se rattachent à ces coins et à ces enseignes. On raconte qu'un *cockney* se trouvait à bord d'un vaisseau qui doublait les côtes de l'Angleterre durant une tempête; le malheureux, en proie au mal de mer et plus encore au mal de la peur, se tordait les mains en criant : « Oh! si je pouvais voir les *deux étoiles*, ou du moins l'une des deux! » Le capitaine, impatienté, lui demanda ce qu'il voulait dire. « Je parle, répondit-il, de l'endroit où nous nous réunissions le soir, — où nous ne nous réunirons plus : — l'*Étoile* dans *Colemanstreet*, ou l'*Étoile* dans *Puddinglane*. » Quelques tavernes de Londres sont demeurées fidèles à leur vieille enseigne; d'autres l'ont changée ou en ont modifié le sens pour l'approprier aux révolutions religieuses et politiques. La taverne de la *Salutation*, à Billingsgate, représentait d'abord l'ange Gabriel saluant la vierge Marie; mais, pour accommoder le nom de l'établissement aux idées protestantes, on remplaça la scène religieuse par la rencontre de deux hommes qui s'abordent et qui se saluent. La littérature anglaise du XVIIIe siècle a rendu célèbre cet autre publicain qui demeurait près d'Islington, et qui avait d'abord arboré l'enseigne du roi de France; la guerre ayant éclaté entre la France et l'Angleterre, il remplaça l'ancien tableau par celui de la reine de Hongrie, puis, la

(1) Akerman décrit deux mille quatre cent soixante et une de ces empreintes.

reine de Hongrie ayant cessé d'être en faveur parmi ses pratiques, il la détrôna et lui substitua l'image du roi de Prusse.

On compte dans le royaume-uni 92,065 débits de bière, parmi lesquels 39,789 ont une patente (*license*) qui les autorise à vendre cette boisson pour être consommée sur place, et 3,765 autres n'ont la permission de la vendre que pour être consommée au dehors. Ces chiffres proclament assez combien de tels établissemens répondent aux besoins, aux goûts et aux mœurs de la population. On étonnerait peut-être les Français en leur disant que la majorité des Anglais préfère, au moins comme boisson habituelle, la bière au vin, et plusieurs d'entre eux seraient tentés de songer en souriant à la fable du *renard et des raisins*. Les habitans de la Grande-Bretagne sont pourtant de très bonne foi quand ils célèbrent la boisson nationale. La bière a inspiré leurs poètes, leurs artistes, leurs grands acteurs. Ils se souviennent de la taverne où se réunissaient dans Temple-Bar Swift, Addison, Garth, Johnson. Un ouvrier anglais qui avait longtemps travaillé dans les pays vignobles me disait un jour, après m'avoir exprimé ses souffrances et ses privations : « Si John Bull oubliait la bière, il oublierait le pays; mais plutôt que d'en venir là, sa langue s'attacherait à son palais. » Les Anglais attribuent à l'usage de cette boisson les muscles de fer de la classe laborieuse qui lutte si vaillamment sur terre et sur mer, dans les fabriques et les vaisseaux, pour la puissance de la Grande-Bretagne; ils lui attribuent même leurs victoires : « La bière et le vin, s'écriait un orateur dans un *meeting* auquel j'assistais, se sont rencontrés à Waterloo; le vin, rouge de fureur, bouillant d'enthousiasme, fou d'audace, s'est répandu par trois fois à la hauteur du coteau sur lequel se tenait un mur d'hommes inébranlables, les enfans de la bière. Vous savez l'histoire : c'est la bière qui a vaincu. » Autrefois l'Angleterre avait des vignes dont elle se vantait, comme elle se vante aujourd'hui de ses orges et de ses houblons. Du temps de Henri VIII, ces vignes entouraient le château de Windsor; mais soit que la température ait changé, soit que les chroniqueurs du temps aient doré ces grappes des couleurs de la fantaisie, les ceps ont disparu, et les Anglais s'en consolent. Ils est pourtant vrai de dire qu'ils y suppléent par les fruits du sureau, les groseilles à maquereau, appelées ici groseilles à oie (*gooseberries*), les cerises, le gingembre, le cassis, le panais. Les Anglais font du vin avec tout, même avec du raisin; mais ces vins indigènes, auxquels ils n'attachent d'ailleurs que peu d'importance, figurent pour une proportion insignifiante dans le chiffre de la consommation. La vraie boisson patriotique est le *porter* et l'*ale*. L'*ale* est, si j'ose ainsi dire, la femme du *porter* : on la caresse des noms

les plus flatteurs; elle est, à en croire les inscriptions des *public-houses, belle, brillante, splendide;* le *porter* au contraire est *fort, célèbre, monumental.* Une des conséquences de cette double boisson alimentaire est de remplacer plus ou moins chez les peuples du Nord l'usage du pain. On s'étonnera peu d'un tel résultat diététique, si l'on considère que la bière contient, sous une forme liquide, les mêmes principes substantiels que le produit de nos boulangeries contient sous une forme solide. Les races latines mangent le pain, les races saxonnes le boivent.

On faisait autrefois une distinction entre les *inns,* les *taverns* et les *public-houses.* Les *inns* (auberges) appartiennent maintenant à l'histoire de la vieille Angleterre. Leur règne a fini avec celui des diligences. On rencontre pourtant encore quelques auberges dans les vieux quartiers du vieux Londres. La plus ancienne est le *Talbot* ou *Tabard,* à laquelle se rattache un intérêt littéraire : elle a eu l'honneur d'être mentionnée par le poète Chaucer dans ses *Contes de Canterbury* (1). Les autres sont les *Clés croisées* (*Cross Keys*), la *Treille,* les *Quatre Cygnes,* le *Dragon vert* et le *Bœuf,* qui, s'il faut en croire les antiquaires, existaient avant 1750. On peut se faire une idée de ce qu'étaient alors les *inns* de Londres et de la campagne par une gravure de Hogarth dans laquelle on voit une diligence arrêtée et les voyageurs, — parmi lesquels une volumineuse femme, — en train de monter une échelle courte et d'entrer dans l'intérieur du véhicule. Au front de la voiture, attelée le plus souvent de huit chevaux, luisait une large lanterne comme un œil de cyclope, et chacun de ces chevaux secouait une sonnette suspendue à ses harnais qui répandait dans les villes et sur les grandes routes, au milieu des calmes nuits d'été, un bruit agréable. A l'entrée du cabaret ou de l'auberge était une enseigne fixée à un poteau de bois, ou d'autres fois un monstrueux pot d'étain tenu à une cer-

(1) Une société de vingt-neuf pèlerins se rencontre à Tabard-Inn. Ils ont tous fait vœu de se rendre à la châsse de Thomas Becket, dans la ville de Canterbury. Ces pèlerinages n'interdisaient point la bonne chère et les gais propos. Le poète se met joyeusement de la partie. Le maître du cabaret en fait autant et propose que, pour charmer les longueurs de la route, chacun d'eux raconte une histoire, en allant et en revenant; celui dont le récit sera le plus intéressant aura un souper payé par le reste des convives. Chaucer vivait de 1308 à 1400. On lit dans *High street* (Southwark), une des plus anciennes rues de Londres, une inscription ainsi conçue : « Ici est l'auberge où Geoffrey Chaucer et vingt-neuf pèlerins logèrent lors de leur voyage à Canterbury en 1383.» Par une confusion de mots, l'enseigne du *Tabard,* — une cotte d'armes sans manches portée autrefois par les nobles à la guerre, — a été changée en celle du *Talbot,* une espèce de chien de chasse. Les antiquaires admirent dans la cour de cette hôtellerie une galerie en bois qui se présente en face de l'entrée dans *High street.* Cette galerie est supportée par de gros piliers ronds, aussi en bois; elle soutient à son tour, sur d'autres piliers d'une forme plus légère, un toit très élevé qui s'incline en une pente rude.

taine hauteur par un crochet de fer et sous lequel de joyeux buveurs s'attablaient en plein vent. De ces anciens *inns,* les uns ont disparu, les autres ont été retouchés, rajeunis, transformés, surtout depuis l'introduction des chemins de fer. Ces maisons, quoique mises plus ou moins en harmonie avec les idées et les besoins du jour, ont conservé sous le fard du replâtrage un air de vétusté et un caractère à part qui les désignent à l'intérêt de l'artiste. Là on respire l'air du vieux temps; les poètes anglais se sont plu à colorer de teintes flatteuses ces époques évanouies de leur histoire; peut-être n'est-ce au fond qu'un aveu de l'impuissance du cœur humain, qui, inhabile à saisir le bonheur dans le présent, le place dans les fictions du passé ou dans les rêves de l'avenir. Les *public-houses* ou palais de gin (*gin-palaces*) ont remplacé les anciens cabarets; les *taverns,* il y a lieu de le croire, remplaceront les *public-houses.* Ces établissemens ne se caractérisent d'ailleurs que par des nuances. Les tavernes sont tenues sur un pied plus respectable : on y vend du vin en même temps que de la bière, on y trouve une table mieux servie que dans les cabarets ordinaires; mais dans un temps où, selon l'expression d'un conservateur anglais, personne ne veut se tenir à sa place, cette distinction tend de jour en jour à s'effacer, les humbles *public-houses* ayant pour la plupart la prétention d'être ou de devenir des *taverns.*

L'intérieur de ces établissemens si nombreux présente quelque intérêt en ce qu'il explique la société anglaise. Il y a d'abord la salle du comptoir (*bar-room*), sorte de terrain neutre sur lequel des hommes et des femmes debout se rencontrent pour étancher leur soif aux flots d'ambre liquide. Le publicain détache à chaque nouveau-venu un des pots de différentes mesures qui pendent au râtelier, presse avec la main le manche en ivoire ou en acajou d'une machine à bière (*beer-engine*), d'où la noire ou blonde liqueur sort en écumant. Les pots d'étain n'ont pas, je l'avoue, l'élégance des vases étrusques, mais ils sont d'une bonne forme saxonne que le temps a peu modifiée. Le comptoir est pour ainsi dire l'antichambre du *public-house.* On ne s'y arrête guère, on y passe. Là se pressent tous les types de Londres, le brocanteur, le chasseur aux décès et aux incendies (*death and fire hunter*), le marchand ambulant d'anguilles bouillantes, *hot eels,* avec ses boîtes de fer-blanc, le saltimbanque, l'exhibiteur de marionnettes avec son théâtre, dont les deux principaux acteurs sont *Punch* et *Judea,* le marchand de cresson de ruisseau, le mendiant de profession, le joueur d'orgue, l'aristocratique balayeur des rues, le Juif marchand de vieux habits, la revendeuse à la toilette. Les autres divisions du *public-house* sont le *tap-room* et le *parlour.* Le *tap* est le rendez-vous de

l'ouvrier et jouit à ce titre de certaines immunités (1). Le *parlour*, plus propre, mieux éclairé, mieux décoré, en un mot plus *respectable*, selon l'expression anglaise, est fréquenté en général par des personnes de la petite bourgeoisie, des marchands, des employés, des acteurs, des gens de lettres plus ou moins obscurs, des journalistes. Les tables qui garnissent le *parlour* se trouvent jusqu'à un certain point isolées les unes des autres par des compartimens en bois d'une certaine hauteur auxquels s'adossent les bancs. La séparation dans la réunion, toute la vie anglaise est là. Chacun de ces salons a ses habitués, dont le caractère varie selon les quartiers de la ville et selon les traditions bien connues du *public-house*. Les uns forment un cercle de profonds politiques, lesquels se rassemblent le soir, après l'heure des affaires, pour lire les journaux et causer des événemens, les autres s'occupent de littérature (2); mais l'art le plus généralement cultivé dans ces lieux de réunion est la musique. Des sociétés d'harmonie y donnent une fois par mois ou par semaine des concerts d'amateurs. La conversation ou le chant est entrecoupé de rasades. Les Anglais ont plus ou moins conservé l'habitude de leurs ancêtres, qui buvaient les uns à la suite des autres dans le même verre ou dans le même pot. Cet usage s'arrête, comme on le devine, à une certaine zone sociale; mais il est plus étendu qu'on ne le croirait. On présente d'abord la coupe d'étain à la personne qu'on veut honorer, pour que celle-ci y trempe les lèvres. Les vrais Anglais (je parle de ceux qui ne sont point démonétisés par l'éducation moderne ou par des rapports avec le continent) ne boivent guère avant d'avoir prononcé un *toast*. Ils ne trinquent jamais. Ces toasts expriment en général des souhaits pour le bonheur et la santé des personnes présentes. Le plus souvent aussi le pays n'est point oublié. Je ne citerai que trois de ces toasts patriotiques : « Que nos marins, depuis le capitaine jusqu'au mousse, soient comme leurs vaisseaux, de chêne! — Puisse la peau de nos ennemis se tourner en parchemin, et que nos droits soient écrits dessus! — Que si la liberté venait à faire naufrage sur tout le continent, notre île soit debout pour en recueillir les débris! » Le *tap* n'a aucune communication avec le *parlour*. Toute l'économie de la société anglaise repose sur une forte division des classes. Le rang et la condition

(1) Dans le *tap*, l'ouvrier peut apporter son morceau de viande crue et le faire cuire gratis (ainsi le veut la loi) par le publicain, tandis que ces mêmes apprêts de cuisine sont frappés dans le *parlour* d'un droit de 10 centimes (1 *penny*). Il y a également des bières d'un prix inférieur, *ale* et *porter*, qu'on ne sert que sur les tables du *tap*.

(2) L'association de la bière, de la littérature et des beaux-arts est aussi ancienne que la vieille Angleterre. Shakspeare fréquentait près de Temple-Bar une taverne tenue par le joyeux Old Sim.

des personnes se reconnaissent en Angleterre jusqu'à la manière dont on fait retentir un marteau de porte (1). Il serait pourtant injuste de regarder comme infranchissables les barrières qui s'élèvent dans le royaume-uni entre les différens groupes de la société. Dès qu'un artisan sort de sa profession par des talens qui le distinguent, il est aussitôt admis dans une autre sphère : il y en a plus d'un exemple dans l'industrie, dans les arts et dans la littérature.

Pour décrire le caractère, le personnel et les habitués des différens *public-houses*, il faudrait embrasser toute la vie de Londres, depuis le haut jusqu'au bas de l'échelle, depuis le *West-End* jusqu'à *Wapping*. Quelques-uns de ces établissemens sont considérables, et affectent des somptuosités de bon goût. Le comptoir est tenu par des femmes belles, froides et ornées, les princesses du commerce, telles qu'il ne s'en rencontre peut-être qu'en Angleterre, à l'abri des séductions humaines derrière un calme imposant et la majesté olympique des affaires. Les vastes caves se vident et se remplissent tous les huit jours de gros tonneaux cerclés de fer. Les chevaux de brasseurs, malgré leur grande force, ont été entraînés plus d'une fois par le poids des larges tonnes dans l'embouchure de ces souterrains. Le publicain préside solennellement à tout, aidé par les garçons (*pot-boys*), entre les mains desquels circulent jour et nuit les coupes d'étain bordées d'une frange d'écume. Ici tout est lumière, joie tranquille, comfort mêlé d'élégance. Dans les quartiers populeux au contraire, la figure extérieure des *public-houses* se rembrunit. Quelques-uns de ces établissemens conservent bien encore un air de luxe, mais de luxe sale et enfumé, qui annonce les palais de l'orgie. Là, de pauvres gens cherchent aux maux habituels d'une vie incertaine d'âpres consolations. La loi abandonne à la conscience du publicain le soin de tempérer des excès qu'il a malheureusement tout intérêt à encourager. L'un de ces cabarets, connu sous le nom de *Dirty-Dick*, à la porte sombre et étroite duquel se presse dans *Bishopsgate* une population étrange, hommes et femmes en haillons, refuse néanmoins de servir à chacune de ses nombreuses pratiques plus d'un verre de liqueur enivrante. Une aventure tragique explique, dit-on, cet usage : un homme tomba mort près du comptoir à la suite de plusieurs libations copieuses et répétées. Je dois dire que cette limite, quoique bonne et morale en elle-même, n'arrête point les excès. Les gens altérés, et qui craignent, comme disent les Anglais, qu'une « toile d'araignée ne s'attache à leur gosier sec, » en sont quittes pour sortir de la maison et pour y ren-

(1) Il y a le frappement (*knock*) du petit fournisseur, du mendiant, du marchand forain (un seul coup), celui du facteur (un double coup sec), du visiteur qui, selon son importance, s'annonce à toute la maison par plusieurs coups répétés.

trer plusieurs fois de suite. Dans *Wapping* et *Shadwell,* quartiers des marins, les tavernes présentent un aspect singulier : la confusion de toutes les langues, la réunion de tous les costumes plus ou moins tachés de goudron, l'assemblage de toutes les couleurs de la peau humaine. Une reine d'Afrique, descendue à Londres il y a deux ans, avait choisi pour palais de sa majesté noire un cabaret situé dans le voisinage de *Saint-Catherine's-dock.* Quelques *public-houses* touchent de près aux mystères de Londres, dont on a trop abusé dans ces derniers temps pour que je m'y arrête. Les allées sombres et tortueuses de certaines maisons à la porte desquelles éclate une joie sinistre conduisent trop souvent aux abîmes de la prostitution, de l'ivresse et de la misère (1). Passant une fois, très avant dans la nuit, à travers ces rues alors désertes, je n'avisai pas sans tristesse, en face d'un cabaret dont les voix et les lumières commençaient à s'éteindre, un groupe d'hommes sombres et déguenillés qui se passaient l'un à l'autre une écuelle de fer maintenue par une chaîne à une fontaine publique. Je m'éloignai; mais, au milieu des ténèbres, le bruit répété de cette écuelle de fer retombant à temps égaux sur le pavé, et destinée à étancher la soif du pauvre ou à rafraîchir l'ivresse, était d'un effet glacial qui serrait le cœur.

Les statistiques dénoncent à Londres cent cinquante mille ivrognes de profession (*habitual drunkards*). Il y a quelque chose de plus triste que l'ivresse elle-même, c'est le désir de l'ivresse. Il n'est pas rare de rencontrer dans les rues de Londres, à la porte d'un *public-house,* un vieillard pâle, d'une quarantaine d'années, aux yeux dilatés par la convoitise, aux mouvemens épileptiques, aux vêtemens en haillons, qui regarde d'un air morne et fasciné les pots de bière auxquels d'heureux mortels, ses frères, suspendent avidement leurs lèvres. On dirait le spectre de Tantale. Il y a des temps de l'année où l'ivresse est périodique, car l'Anglais se montre réglé jusque dans ses excès. Cette épidémie règne surtout pendant la semaine de Noël et pendant la semaine de la Pentecôte. Les *policemen* de Londres ont alors fort à faire, ne fût-ce que pour lier et enlever sur des civières des femmes ivres-mortes, le plus souvent des Irlandaises, dont quelques-unes présentent sous la flétrissure de l'abrutissement les traits de la jeunesse, et parfois une beauté qui attriste à voir. Le *policeman* est le héros, le martyr, le bon génie de l'ordre public. On ne saurait dire avec quelle grandeur d'âme stoïque il supporte les injures du délire, avec quelle patience, quelle dou-

(1) L'autorité exerce une certaine surveillance sur les *public-houses* et peut les frapper d'une peine qui consiste, dans le cas de mauvaise conduite, à leur refuser le renouvellement de la patente; mais très peu de publicains ont encouru jusqu'ici cette punition.

ceur, il manie ces cadavres de l'ivresse. Les ravages d'un tel fléau social n'affligent pas seulement la rue, ils désolent la famille. On a vu dans de grandes villes industrielles, comme Liverpool, des pères, des mères, engager entre les mains du prêteur sur gage (*pawn broker*) (1) les habits de leurs enfans et les boire. La bière, il faut le dire, n'est pas seule responsable de ces excès ni de ces tragédies domestiques : il faut rapporter le plus grand nombre des cas d'ivresse au *gin* et au *wisky*, deux liqueurs fortes, perfides comme l'onde, dont elles ont la transparence, et qui noient la raison. Lorsque le wisky fut introduit en Écosse, on ne s'en servait d'abord que comme d'un remède pharmaceutique. Les médecins du temps le tenaient sous clé, et avaient seuls le privilége de le vendre aux malades. Aujourd'hui cette *rosée de la montagne* coule à larges gouttes sur le comptoir des publicains, et répand le feu de la fièvre dans les veines d'une population ouvrière qui s'altère en buvant. Le remède est devenu poison, un poison général et attrayant, qui fait plus de victimes à coup sûr que l'emploi de cette liqueur en médecine n'a produit de guérisons. L'ivrognerie n'est point un vice qui soit particulier à la Grande-Bretagne. Je dois pourtant faire observer que les peuples du Nord se montrent plus portés vers l'usage des liqueurs fortes que les peuples du Midi. Ce besoin, déterminé par le climat, touche de près à l'abus. Tous les *public-houses* n'ont pourtant pas le droit de vendre des liqueurs spiritueuses; il faut pour cela une patente (*license*) toute spéciale qui ne s'accorde que sur un certain nombre de signatures recueillies dans le voisinage par le publicain.

Un vice qui tue l'âme et le corps, qui peuple les hospices d'aliénés, qui frappe de stérilité toutes les tentatives faites pour relever le moral des classes laborieuses, devait attirer l'attention des législateurs anglais. On a cru combattre sur une certaine échelle les fureurs de l'intempérance en faisant fermer les *public-houses* le dimanche, durant les heures du service religieux. Cette mesure a passé, sous ce rapport du moins, à côté du but qu'on se proposait d'atteindre : les habitués des cabarets regagnent à leur manière, durant la soirée, le temps qu'ils ont été forcés de perdre pendant le jour. Il y a lieu de se demander, avec les moralistes du *Sunday league*, si l'ouverture de certains établissemens publics, les musées royaux et le *Crystal-Palace*, ne combattrait pas plus victorieusement l'ivro-

(1) Le peintre Hogarth avait très bien compris le lien qui existe entre le cabaret et le mont-de-piété. Dans ses deux belles gravures, *Gin lane* et *Beer street*, il n'a point oublié de placer en face des buveurs une boutique de *pawn broker*, avec le signe qui sert encore aujourd'hui à faire reconnaître ces maisons, trois boules suspendues à une branche de fer.

gnerie, fille de l'oisiveté, en lui opposant de puissans moyens de diversion dans la vue et l'étude, même superficielle, des objets d'art, qui élèvent l'âme. En Écosse, quelques restrictions partielles ont été apportées dans ces derniers temps au commerce des liqueurs fortes, et cette limite légale paraît avoir exercé une influence assez heureuse sur les mœurs de la population (1). Les Anglais au contraire repoussent tout ce qui leur semble gêner la liberté individuelle, et vous auriez de la peine à les convaincre qu'on puisse rendre un peuple sobre par un acte du parlement. Le gouvernement connaît le mal, il en gémit; mais il ne se croit ni le droit ni peut-être la force de le réprimer, et il laisse aux sociétés de tempérance le soin d'intervenir dans une question de moralité publique. Les *teetotallers* constituent une confrérie qui a dans chaque ville ses centres de réunion, ses statuts, ses moyens de propagande, tels que livres et journaux. J'ai suivi quelques-uns de leurs *meetings* au thé : ce sont des séances intéressantes, dans lesquelles on entend certaines confessions publiques faites par d'anciens ivrognes convertis. Ils racontent, avec une simplicité qui ajoute au caractère dramatique de tels aveux, les sensations d'un homme poussé, les yeux ouverts et la volonté enchaînée, vers un précipice sans fond; l'espèce de stupeur avec laquelle ils assistaient à leur propre ruine; la nature de leurs songes, dans lesquels, à la suite des ardeurs de la fièvre, ils s'imaginaient se désaltérer pendant la nuit à un courant d'eau pure; enfin leur lutte impuissante contre le démon des habitudes invétérées, suivie d'un état de ténèbres, de trouble et d'anéantissement moral, où *la raison ne les visitait plus que pendant l'ivresse.* Ces révélations ouvrent de sombres perspectives sur l'intérieur de certains ménages anglais, les enfans qui pleurent parce qu'ils n'ont point de pain, la mère comptant dans la nuit avec les battemens de son cœur les minutes, les heures que l'homme passe au cabaret, les vêtemens et le linge, fruits des épargnes de la femme, impitoyablement jetés au feu par les mains du délire aveugle. A ces sombres tableaux on oppose, comme contraste et comme motif d'encouragement, les exemples d'ivrognes rachetés, délivrés, régénérés par la société de tempérance. De malheureux ouvriers bien connus, dont la vie n'était que dissipation, misère et accablement d'esprit, ont retrouvé dans des habitudes nouvelles la force, le bien-être, la paix du foyer, l'estime du monde. Quelques-uns d'entre eux sont maintenant établis, dirigent des ateliers, des fermes, et placent à la caisse d'épargne ou achètent de la terre. Les membres de ces con-

(1) Le nombre des cas d'ivresse signalés par la police dans dix-sept des principales villes d'Écosse s'est abaissé de 145,366 à 116,102. Chacun de ces chiffres comprend le résultat de trois années.

fréries libres prêtent le serment de ne jamais toucher aux boissons fermentées, si ce n'est dans les cas de maladie et sur l'ordre du médecin. Les sociétés de tempérance ont sans doute jugé qu'il fallait dépasser le but pour l'atteindre : il n'en est pas moins vrai que cette extrême austérité nuit au développement de telles institutions. Plusieurs moralistes anglais, sans rejeter les services de cette propagande utile, comptent avant tout sur les progrès de l'éducation pour combattre un vice destructeur de la dignité humaine. Il est reconnu dans la Grande-Bretagne que l'ivrognerie est le plus souvent le fruit amer de la misère et de l'ignorance. La diffusion des lumières et du bien-être extirperait donc, il est permis de le croire, l'abus des liqueurs spiritueuses et fermentées sans en proscrire l'usage.

Les *teetotallers*, qui sont d'ailleurs d'origine américaine, enlèveraient, s'ils réussissaient jamais complétement, aux mœurs anglaises le cachet qui les distingue. La bière confirme les amitiés par un signe visible, elle aide et sanctionne les transactions commerciales; enfin elle n'est point même étrangère aux affaires de l'état. Dans les temps d'élection, les *public-houses* revêtent les couleurs d'un des deux ou trois candidats entre lesquels hésitent les suffrages. Il est curieux de voir alors ces maisons couvertes de bas en haut par des bandes de papier et des affiches peintes sur lesquelles s'épanouit en grandes lettres le nom de l'homme politique adopté par la taverne. Chacun de ces établissemens est alors le théâtre de discussions animées, quelquefois orageuses. On y distribue en masse des professions de foi, des lettres aux électeurs. Ces intérêts solennels associés aux habitudes vulgaires de la vie donnent aux mœurs publiques un caractère de grandeur et d'originalité qui n'appartient qu'aux peuples libres. Si le candidat appuyé par la taverne sort victorieux de la lutte, l'établissement prend sa part du triomphe, et l'élection est baptisée par de nombreuses rasades, non sans accompagnement de *toasts* (1). Dans plusieurs villes de la Grande-Bretagne, un *public-house* choisi par les confrères sert de rendez-vous à l'une des nombreuses sociétés d'amitié (*friendly societies*) qui existent dans les classes ouvrières et agricoles. Le but de ces institutions d'assurance mutuelle est de soutenir, au moyen de contributions hebdomadaires, l'ouvrier malade, de servir, en cas de mort, une pension à la veuve et aux enfans. J'ai assisté avec intérêt à plusieurs de leurs fêtes, où se trouvaient réunis les *foresters*, les *odd fellows* et les *shepherds*, —

(1) Je me souviens d'avoir un jour rencontré dans Olborn, à la vitre d'un *public-house*, une affiche dans laquelle on donnait les résultats d'un premier tour de scrutin. Il s'agissait d'une élection municipale. Le nom du vainqueur était écrit avec le nombre des votes en caractères énormes, le nom du vaincu avec le nombre des votes en caractères microscopiques.

différentes branches de compagnonnage. Le costume théâtral et romanesque des *foresters*, les riches écharpes des *odd fellows*, les houlettes des *shepherds* (bergers), la pompe du cortége, les enseignes et les bannières déployées sur lesquelles on lisait : « Bonne foi, — amitié, — nous soutenons la veuve et l'orphelin, » tout cela composait une scène touchante qui se terminait par un banquet dans un jardin de plaisir ou au *Crystal-Palace*. On évalue à vingt mille le nombre de ces franc-maçonneries ouvrières qui existent aujourd'hui en Angleterre ou dans le pays de Galles; le chiffre des membres affiliés excède deux millions, et l'ensemble des fonds s'élève à plus de 9 millions de livres sterling. La forte personnalité du caractère anglais, qui sans cela dégénérerait volontiers en égoïsme, a pour correctif ces associations, qui entretiennent entre les ouvriers des liens de famille. D'autres fois les tavernes ajoutent aux agrémens de leur spécialité des sujets d'attraction plus frivoles. Le baron Nicholson siége tous les soirs dans un de ces établissemens de Londres (*cider cellars*) avec toute la pompe de son double menton, de sa robe officielle de grand-juge et de sa perruque blanche; il appelle à la barre de son tribunal, assisté d'un nombreux jury, les accusés et les témoins. Ce sont des scènes de la vie privée assez amusantes, mais où le père ne conduit point son fils. Je ne parlerai point des salles de concert, ni des salles de danse, que plusieurs tavernes de Londres ont ouvertes dans ces derniers temps, mais qui changent plus ou moins le caractère de ces établissemens, et qui nécessitent d'ailleurs une *license* spéciale.

Au sortir d'un *public-house* des grandes villes, on aime à secouer cette atmosphère chargée de fumée, de bruit, de poussière, et trop souvent de mauvaises paroles pour reposer ses yeux sur une modeste auberge de village anglais. Près d'une mare dans laquelle s'ébattent des oies ou barbotent des canards, s'élève une vieille maison autour de laquelle une vigne française noue ses bras vigoureux. Cet arbre est heureux, il ne regrette point la patrie. Un abreuvoir toujours plein invite les chevaux à s'arrêter et à tremper dans l'eau claire leur bouche altérée. Une enseigne rouillée, suspendue à une tige de fer, laisse deviner une image à demi effacée par la pluie. Là, tout respire le calme, et pour ainsi dire la bonne conscience de la maison. L'intérieur est propre, net, joyeux : une chambre d'entrée avec des pots d'étain rangés par ordre d'importance le long d'une planche clouée au mur, et auxquels une main vigilante a donné l'éclat de l'argent, — un *parlour* aux murs blanchis à la craie, au plancher doré d'un sable fin, avec des bancs de bois, des tables, — une vieille horloge à poids qui anime la chambre d'un monotone tic tac, — des gravures représentant des scènes

d'histoire, le portrait de Wellington, — une vieille cheminée où flambe un feu de houille et où chante le grillon, des fenêtres sur lesquelles une main inconnue a gravé dans l'épaisseur du verre quelques inscriptions naïves... De ces fenêtres, on découvre l'église, l'herbe sainte des morts, l'école autour de laquelle bourdonnent les enfans, le *grand mai* (*may-pole*) qui se couronne au moins une fois l'an de fleurs et de rubans. Le *public-house* entretient dans les villages anglais le lien de la vie sociale entre des hommes séparés les uns des autres pendant la plus grande partie du jour par les travaux et la solitude des champs. Ils s'y réunissent le soir pour causer des blés, des houblons, des courses de chevaux. Quelques jeux de hasard, mais innocens, des *raffles* (sortes de loteries), occupent les heures de loisir, au grand amusement de ces hommes simples et laborieux, qui ont le rire facile. La sévère uniformité des travaux rustiques les rend sensibles aux petits bonheurs de la vie. N'est-ce point à la nuit que nous devons de voir les étoiles? Un ou deux politiques de village apportent des nouvelles plus vieilles, comme dit Goldsmith, que l'*ale* de l'hôtesse. Cependant ce petit commerce de boisson fait vivre une famille, une veuve, dont les garçons pendant le jour vont labourer les champs. Là se célèbre la fête des moissons, avec des couronnes d'épis, des chansons et des pots de bière. Excepté pendant la nuit du samedi, la lampe s'éteint de bonne heure; mais dès l'aube retentit dans l'écurie la voix matinale du roulier qui a couché dans l'unique lit vacant de la maison, et qui fait la toilette des chevaux.

Envisagée comme branche d'industrie et comme élément inséparable des mœurs anglaises, la bière ne mérite pas moins d'attention que les intérêts d'état dont se préoccupent les historiens. Les grands événemens n'apparaissent qu'à de rares intervalles dans l'existence d'un peuple, tandis que les faits économiques se renouvellent chaque jour, embrassent toute la vie, gravent les principaux traits du caractère national, et fondent le bien-être matériel à l'aide duquel les civilisations se disputent sur terre et sur mer la couronne du monde.

ALPHONSE ESQUIROS.

LES

VOYAGEURS EN ORIENT

IV.

LES PRINCIPAUTÉS DU DANUBE.[1]

I. *La Question des Principautés devant l'Europe*, par M. Ubicini. — II. *L'Empereur Napoléon III et les Principautés roumaines*, juin 1858. — III. *Convention pour l'Organisation définitive des principautés danubiennes de Moldavie et de Valachie*, 19 août 1858. — IV. *Circulaire de M. le comte Walewski*, 20 août 1858. — V. *Lettres sur les Principautés à M. le chevalier Vegezzi-Rascalla.*

I.

Un congrès européen a siégé à Paris pendant plus de trois mois pour régler le sort des principautés du Danube. Il a, dans un acte solennel, déterminé les conditions politiques de leur existence. Cependant ni les délibérations du congrès ni l'acte qui en a été le résultat n'ont excité beaucoup de curiosité : à quoi tient cette indifférence, que je m'accuse d'avoir partagée? Cela tient-il à quelqu'une de ces vicissitudes d'opinion, si fréquentes dans notre pays, qui font que nous sommes tantôt pour les Grecs et tantôt pour les Turcs, sauf, au bout de quelque temps, à ne plus penser ni aux uns ni aux autres? Faut-il s'en prendre à la légèreté française? Nous ne voyons point que les autres peuples de l'Europe se soient beaucoup plus préoccupés que nous de la constitution moldo-valaque promulguée par le congrès de Paris. Est-ce qu'étant un peu blasés en France sur les constitutions et sur l'efficacité des chartes, nous n'avons pas pu prendre fort au sérieux celle que l'Europe donne aux principautés roumaines? Est-ce enfin que, sachant d'avance quel devait être le

(1) Voyez les trois premières parties de cette série dans la *Revue* du 15 mars, du 15 avril et du 1er juillet 1858.

résultat des délibérations du congrès, sachant que l'Europe ne pouvait pas s'entendre sur la question de l'union des principautés, nous ne pouvions pas nous intéresser bien vivement à un drame dont nous connaissions d'avance le dénoûment?

Ajoutez que ce dénoûment n'a rien qui puisse plaire à la politique française. Le gouvernement français avait été l'un des plus ardens promoteurs de l'union des principautés, et l'opinion publique lui savait gré de cette généreuse sympathie, témoignée en mille occasions. Personne n'a oublié que, le 26 mars 1855, dans une des séances des conférences de Vienne, l'ambassadeur de France, M. le baron de Bourqueney, demandait l'union des principautés; il insistait sur la nécessité « de faire des principautés une espèce de barrière naturelle qu'il ne serait plus permis de franchir de façon à menacer l'existence de l'empire ottoman. Parmi les combinaisons qui se présentent comme assurant à la Moldavie et à la Valachie une force de résistance suffisante, disait le mémorandum présenté par M. le baron de Bourqueney, la première nous a paru être la réunion des deux principautés en un seule. Il est inutile d'insister sur ce que la nature a fait pour faciliter cette combinaison, de signaler l'identité de langage, de mœurs, de lois, d'intérêts : les désirs des deux provinces paraissent, sous ce rapport, d'accord avec les vues des gouvernemens alliés... Il y a des motifs de croire que les conseillers les plus éclairés du sultan seront favorables à une combinaison qui créerait sur la rive gauche du Danube une grande principauté de quatre millions d'habitans, au lieu de deux états qui jusqu'à présent ont été trop faibles pour opposer une résistance efficace à l'action de la Russie. »

J'interromps un instant cette importante citation pour faire en passant une observation. Je crois, avec le mémorandum français du 26 mars 1855, que la Porte à ce moment acceptait l'union des principautés. Elle avait peur, et elle avait la sagesse de la peur. Elle avait besoin de l'Europe et de l'appui de la France, qui, on s'en souvient, avait marché la première, et résolûment, à son secours. Plus tard, et une fois délivrée du péril, la Turquie s'est opposée opiniâtrément à l'union des principautés : elle ne craignait plus la Russie, et elle s'applaudissait comme d'une grande habileté d'avoir repoussé la Russie à l'aide des forces de l'Occident. « Il y a deux manières de saisir un charbon ardent, disait un officier turc : un imbécile le saisit avec les doigts, et se brûle; l'homme habile le prend avec les pincettes. Les puissances alliées sont les pincettes avec lesquelles nous avons saisi la Russie (1). »

(1) J'extrais ce mot des lettres de M. Lejeau sur les principautés. Une de ces lettres a été insérée dans le *Journal des Débats* en 1857.

« Les mêmes considérations, reprend le mémorandum français, qui doivent rendre désirable que la Valachie et la Moldavie soient placées sous le même gouvernement exigent aussi, pour que ce gouvernement possède toutes les conditions de force et de durée, qu'on y établisse un système approchant autant que possible de la forme monarchique, laquelle peut seule répondre au but qu'on a en vue. Un pouvoir temporaire laisserait le champ libre aux brigues et aux luttes des partis, et faciliterait ainsi le retour de l'influence qu'on veut essayer de détruire. Un pouvoir nommé à vie aurait à peu près les mêmes inconvéniens, car les changemens de personnes, pour être moins fréquens, ne soulèveraient pas moins d'ambitions et ne provoqueraient pas moins d'intrigues. L'histoire des principautés a été en quelque sorte la triste expérience de ces deux systèmes. L'autorité suprême devrait donc être héréditaire, si l'on veut qu'elle puisse remplir avec succès la tâche importante qui lui serait assignée. Nous ne connaissons pas l'opinion de la Porte sur cette question de la succession héréditaire. Dans tous les cas, le fait ne serait pas nouveau pour elle. La famille des Milosch en Servie avait obtenu du sultan Mahmoud le privilége des transmissions héréditaires. Le même droit fut accordé aux descendans de Méhémet-Ali en Égypte; il continue encore à y régler la transmission du pouvoir. La Porte, dans ces concessions, n'a rien vu d'incompatible avec ses droits souverains ni avec les principes d'intégrité de son empire : elle ne pourrait donc avoir aucune objection fondamentale contre un arrangement qui serait si favorable à ses intérêts sur la rive gauche du Danube. — Il y aurait deux voies à suivre, soit de nous borner pour le moment à proclamer le principe de la succession héréditaire conférant la souveraineté avec un titre à convenir à un prince du pays,... ou bien de trancher sur-le-champ la question en recourant à un prince d'une des familles souveraines de l'Europe, mesure qui serait peut-être la meilleure. — Ceci fut, on s'en souvient, la combinaison mise en avant pour la Grèce à une époque où les puissances qui aidèrent à la constituer croyaient qu'il y avait encore quelque possibilité de la laisser sous le pouvoir suzerain de la Porte... — Cela résulte du protocole de la conférence de Londres en date du 22 mars 1829. L'importance de la nouvelle principauté (la Moldo-Valachie), tant par suite de sa position politique que du chiffre de sa population, assurerait à une dynastie chrétienne des avantages suffisans pour qu'une condition de vasselage ne soulevât pas d'objection sérieuse (1). »

J'ai cité presque tout entier ce mémorandum du 26 mars 1855

(1) Ubicini, pages 7, 8, 9, 10.

pour plusieurs raisons : d'abord il est le point de départ de la question des principautés, et il exprime dès le commencement toutes les raisons qu'on peut faire valoir en faveur de l'union; il les exprime avec une précision et une clarté singulières, si bien que tout ce qu'on a dit depuis ce temps n'a été que le commentaire et la paraphrase de ce mémorandum. Je dois même, à ce sujet, faire une observation. Quelques personnes croient et d'autres affectent de croire que l'union des principautés est une fantaisie de lettrés et de publicistes. C'est une grande erreur. Les écrivains qui, en France, se sont occupés de la question des principautés et qui ont soutenu la cause de la nationalité roumaine n'ont point eu la prétention de s'ériger en diplomates et de prononcer d'avance sur la question qu'avait à décider le congrès de Paris. Ils ont suivi la diplomatie; ils ne l'ont pas devancée. Ces écrivains appartiennent à des nuances très diverses de l'opinion publique; mais comme le gouvernement français a défendu dès l'origine la cause de la nationalité roumaine, de son union et de son indépendance, ces écrivains n'ont eu qu'à s'associer à cette politique, et ils s'en félicitent; ils auraient été heureux de voir prévaloir cette politique du gouvernement français dans les délibérations du congrés de 1858, ils l'espéraient encore le 5 février 1857 en lisant *le Moniteur,* qui maintenait hardiment tous les principes et toutes les conclusions du mémorandum du 26 mars 1855. Ils ont perdu cette espérance; ils ont été vaincus, mais ils l'ont été avec le gouvernement français, et personne ne peut les railler de leur échec et de la ruine de leurs combinaisons politiques qui ne raille en même temps les auteurs et les défenseurs du mémorandum de 1855.

Il y a des gens qui aimeraient mieux que la défaite qu'a essuyée la nationalité roumaine ne regardât que les Roumains et les écrivains, cela les mettrait à l'aise; des gens qui croient qu'un gouvernement. et surtout le gouvernement français, ne doit jamais être vaincu et jamais reculer. Nous n'avons pas ces prétentions de Fierabras. Un gouvernement peut avoir raison et il peut cependant être vaincu par la coalition des intérêts ou des préjugés européens. Doit-il alors jeter le gant à l'Europe et risquer le tout pour le tout? Non, certes. Les gouvernemens peuvent, comme les individus, reculer, tant que l'honneur ou le salut public n'est pas engagé. Les raideurs et les raffinemens du point d'honneur ne sont point à l'usage des gouvernemens; ils peuvent se résigner à ne pas gagner tout ce qu'ils ont demandé et se contenter de n'obtenir que la moitié ou le quart de ce qu'ils ont voulu.

Telle a été la situation de la France en 1840, et telle elle est encore aujourd'hui. Il y a entre l'attitude de la France, en 1840, dans

la question d'Égypte, et son attitude, en 1858, dans la question des principautés, des ressemblances et des différences qu'il est curieux d'indiquer.

En 1840, la France demandait pour Méhémet-Ali l'hérédité en Égypte et le pachalik viager de la Syrie. La Russie parvint à coaliser l'Angleterre, l'Autriche et la Prusse contre cette prétention pacificatrice de la France, à la mettre, comme on disait alors, hors du concert européen. Cet échec procuré à la monarchie de 1830 fit grand plaisir à l'empereur Nicolas. Qu'en résulta-t-il pour l'Orient? La Syrie fut rendue à la Porte-Ottomane, c'est-à-dire à l'anarchie, qui consume cette belle province depuis 1840, car la Turquie peut bien recouvrer les provinces qui lui sont rendues par les calculs plus ou moins avisés, plus ou moins intéressés de la diplomatie européenne; mais elle ne peut pas les gouverner. Quant à l'Égypte, elle resta sous le pouvoir héréditaire de Méhémet-Ali et de sa famille; elle y est encore. La France, quoique hors du concert européen, obtint la plus importante de ses conclusions, l'hérédité en Égypte. Elle parvint à établir ce qu'elle voulait, un état nouveau en Égypte, une exception au dépérissement universel de l'Orient; c'est là en effet toute la politique de la France en Orient depuis cinquante ans : créer selon les circonstances toutes les exceptions possibles à la décadence et à la consomption générale de l'Orient, ne pas brusquer les circonstances, ne pas les amener de force, mais, quand elles viennent, ne pas les négliger, favoriser l'œuvre du temps, régénérer enfin et émanciper l'Orient par lui-même, afin qu'il ne soit pas conquis et asservi par des voisins ambitieux, qu'il ne cesse pas d'être turc pour devenir russe, autrichien ou anglais, qu'il ne détruise pas par sa mort l'équilibre européen. C'est bien assez des embarras qu'il donne en ce moment à l'Europe par les faiblesses et les ébranlemens perpétuels de son existence.

Le gouvernement français a suivi dans la question des principautés la politique demi-séculaire de la France : il a voulu aussi créer dans les principautés un nouvel état en Orient, une exception aux chances de la grande liquidation orientale. La cause des principautés était meilleure à défendre que celle de l'Égypte. L'Égypte de Méhémet-Ali était l'œuvre d'un homme et de vingt-cinq ans d'efforts habiles. Les principautés étaient une nation et un état indépendant, reconnu par des traités solennels, anciens et nouveaux, depuis le moyen âge jusqu'à nos jours. En demandant pour les principautés l'union et un prince étranger, le gouvernement français en 1858 semblait suivre la marche du temps; il ne faisait pour ainsi dire que donner un tour de faveur à l'œuvre infaillible de l'avenir. Pourquoi donc cette politique honnête, modérée, essentiellement

pacifique, n'a-t-elle pas réussi? Comment la France de 1858, après tant de glorieuses victoires, n'a-t-elle pas obtenu de l'Europe pour les principautés ce que la France de 1840, isolée et exclue du concert européen, a obtenu pour l'Égypte, ayant de moins bonnes raisons pour l'obtenir? Est-ce qu'en ce monde on réussit d'autant moins qu'on a plus raison? L'hospodarat, d'après l'acte du 19 août 1858, sera viager. Or le mémorandum du 26 mars 1855 le disait avec beaucoup de force et de raison : l'hospodarat viager ne vaut guère mieux que l'hospodarat temporaire. Le règlement organique avait aussi créé, si je ne me trompe, l'hospodarat à vie; cela n'a pas empêché l'hospodar Alexandre Ghika d'être destitué. Il a été remplacé par M. Bibesco, qui lui-même l'a été par M. Stirbey. M. Stirbey a été remplacé à son tour par M. Alexandre Ghika, revenant occuper, sous le titre de caïmacan, ce trône hospodaral qu'il ne devait quitter qu'avec la vie, et si M. Ghika est nommé de nouveau hospodar, ce sera pour la seconde ou pour la troisième fois qu'il aura fait son avénement viager.

Ainsi la France n'a obtenu pour les principautés ni l'hérédité ni le prince étranger. Je me souviens qu'en 1840, au moment de l'échec de notre politique sur la question de Syrie, beaucoup de personnes disaient : « Voilà ce que c'est que de nous être laissés mettre hors du concert européen! » et d'autres : « Voilà ce que c'est que de n'avoir pas accepté dès le commencement l'alliance que l'Angleterre nous offrait contre la Russie! » Eh bien! en 1858, nous avons fait le contraire de 1840 : nous sommes restés dans le concert européen et nous nous sommes alliés avec l'Angleterre contre la Russie. Je persiste à croire que nous avons bien fait; mais avons-nous plus obtenu de notre persistance à demeurer dans le concert européen et de notre alliance avec l'Angleterre que nous n'avons obtenu en 1840 de notre isolement d'avec l'Europe et d'avec l'Angleterre? Non assurément. Si je ne regardais dans la question d'Orient que celle des principautés, je serais tenté de croire que nous avons été dupes de notre alliance avec l'Angleterre et de nos ménagemens pour l'Autriche. La question des principautés n'est pas heureusement la seule question orientale. Outre la gloire que nous avons acquise, nous avons, par cette gloire même, obtenu en Orient sur les populations une influence morale qui nous donnera l'ascendant le jour où nous voudrons nous servir de cette influence : je parle de notre influence sur les populations, parce que je ne pense pas que personne encore puisse croire à la reconnaissance des gouvernemens, surtout de la Porte-Ottomane, envers nous. Depuis le traité particulier fait entre la Turquie et l'Angleterre, la Porte-Ottomane a rayé la France de la liste de ses sauveurs. Elle ne se croit plus

notre obligée pour le passé, ne croyant plus avoir besoin de nous pour l'avenir.

Nous nous souvenons de la vive et profonde rancune que le traité du 15 juillet 1840, qui réglait sans la France la question égyptienne, excita en France contre l'Angleterre. Et pourtant, il faut bien le dire et le redire, l'Europe, même en se séparant de nous et en nous excluant, tenait grand compte de nos conclusions, puisqu'elle nous accordait la principale, c'est-à-dire l'hérédité en Égypte, et qu'elle ne nous refusait que l'accessoire, le pachalik viager de Syrie. Le traité du 15 juillet 1840 était plutôt une brillante intrigue russe, un échec personnel procuré à la dynastie de 1830, que ce n'était une défaite diplomatique de la France en Orient. Nous sommes très persuadé qu'aucune puissance en Europe ne veut ménager d'échec ou de désagrémens personnels à l'empereur Napoléon III. On s'est étudié au contraire à lui témoigner toute sorte d'empressemens; mais dans l'affaire des principautés, la politique de l'Autriche et de l'Angleterre n'a rien cédé, ni sur la question principale ni sur la question accessoire. Au congrès de Vienne, comme le roi de Danemark, qui avait perdu la Norvége et n'avait rien obtenu en dédommagement, prenait congé de l'empereur de Russie, Alexandre lui disait avec une politesse consolatrice : « Vous emportez d'ici tous les cœurs. — Oui, mais pas une âme, » répondit spirituellement le roi. La France, au congrès de 1858, ne voulait ni conquête ni agrandissement; elle ne demandait pas une âme de plus, elle ne demandait que justice pour les principautés : elle ne l'a pas obtenue. Elle a droit de s'en plaindre; elle a droit de se trouver blessée de l'ingratitude dont la Turquie s'est faite le triste et aveugle instrument. La France ne demandait pas qu'on lui payât sa gloire; mais elle peut trouver étrange qu'on ne veuille la payer qu'avec sa gloire, quand, pour prix de cette gloire, qui a sauvé l'équilibre européen, et qui surtout a sauvé la Turquie, elle ne demandait que le prix le plus désintéressé du monde, l'indépendance et le bonheur d'une nation chrétienne.

L'Europe peut croire qu'avec des politesses et des éloges on satisfait aisément la France. C'est une erreur; elle a des rancunes instinctives et durables. Je sais bien que ce n'est point à l'Angleterre surtout que nous devons savoir mauvais gré du déni de justice fait aux principautés et du déni d'égards fait à la France. Il y a deux puissances que notre intervention en Orient avait plus particulièrement servies, l'Autriche, en faisant reculer la Russie, sa puissante libératrice de 1849, la Turquie, en la sauvant de la conquête et de l'asservissement. Ce sont ces deux puissances qui se sont surtout montrées ingrates envers la France. Personne n'a autant gagné que

l'Autriche à la guerre d'Orient, qu'elle n'a pas faite; mais est-il juste que la France n'y ait rien gagné, pas même le droit de faire triompher la justice et la raison? Est-il juste que, pendant que l'Autriche continue dans la paix les succès qu'elle a remportés de loin dans la guerre, la France soit amenée à comprendre qu'à mesure qu'elle s'est éloignée de ses jours de victoire, elle a perdu l'influence légitime que ses victoires lui avaient procurée? Comparez en effet, dans cette affaire des principautés, les premiers jours avec les derniers. En 1855, M. le baron de Bourqueney, dans le mémorandum du 26 mars, disait qu'il y avait lieu de croire que la cour suzeraine, la Turquie, était favorable à l'union des principautés, et comme la cour suzeraine était encore en péril, comme nos troupes étaient en Orient, la cour suzeraine avait grand soin de ne pas démentir les espérances de la France. En 1856, dans la séance du congrès du 8 mars, quand M. le comte Walewski proposait l'union des principautés, quand lord Clarendon l'appuyait si énergiquement, quand le comte Orlof exprimait d'une manière vive et opportune le consentement de la Russie à cette union, la Turquie alors et l'Autriche ne résistaient que timidement au vœu du congrès. La guerre, en ce moment, finissait à peine; les acclamations que la prise de Sébastopol avait excitées en Europe retentissaient encore à toutes les oreilles. La reconnaissance était toute fraîche; l'ingratitude était en germe, mais elle avait besoin de temps pour pousser. Pourquoi le congrès, pourquoi la France surtout n'a-t-elle pas, à ce moment, fait décider l'union? Pourquoi par trop de modération et trop de courtoisie a-t-elle accordé du temps? On a bien employé ce temps contre elle. La cause de l'union des principautés a été perdue le 8 mars 1856, précisément parce qu'elle n'a pas été gagnée ce jour-là.

Cependant en 1857, un an seulement après la guerre, le gouvernement français croyait encore qu'il ferait prévaloir sa politique sur la question des principautés; il croyait encore à la sagesse de la Porte-Ottomane ou à sa reconnaissance. En 1858, ces généreuses espérances ont été forcées de se dissiper. Deux ans de paix, deux ans de négociations nous ont fait perdre tout ce que la guerre nous avait fait gagner.

Est-ce à dire que, pour punir l'ingratitude de la Turquie, nous demandons que la guerre se rallume en Orient ou en Europe? A Dieu ne plaise que nous ayons de pareilles idées! Elles sont insensées. Nous avons lu, il y a trois mois à peu près, une brochure intitulée : *l'Empereur Napoléon III et les principautés*, qu'on voulait faire passer pour semi-officielle. Le gouvernement l'a désavouée, et il a eu bien raison. L'auteur anonyme de cette brochure

dit (1) : « Le gouvernement français, tant par ses notes au *Moniteur* que par ses représentans à l'étranger, a constamment encouragé la cause de l'union. Si maintenant elle n'avait pas lieu, on se dirait que le gouvernement de l'empereur manque de force, ou qu'il a manqué de franchise..... La France ne peut pas accepter que la guerre d'Orient, qui lui a tant coûté, reste sans le moindre résultat positif. Faudra-t-il, pour l'obtenir, recommencer la guerre? Mieux vaudrait mille fois la guerre que le moindre déshonneur pour le drapeau français..... La guerre n'est décriée que par ceux qui verraient dans la paix quand même la justification des dix-huit ans de paix à tout prix, qui voudraient faire descendre ce gouvernement au niveau de la couardise du dernier règne, assurés alors que ce serait le commencement de la fin. Certaines puissances font grand bruit de leurs craintes d'un coup d'état européen; elles feraient mieux de renoncer à vouloir infliger à la France un Waterloo diplomatique. » Quant à nous, nous n'avons jamais voulu de la paix à tout prix, mais nous sommes de ceux qui, en 1840, ont cru que la possession viagère de la Syrie ne valait pas une guerre européenne, puisqu'en même temps on accordait à la France l'hérédité en Égypte; nous sommes aussi de ceux qui ont cru alors qu'il était bon de rester hors du concert européen et de faire des préparatifs militaires pour montrer que nous étions prêts à tout, si on voulait refuser à la France toute satisfaction en Orient. Cette attitude convenait au gouvernement de 1830, qui n'était pas celui de la paix à tout prix, puisqu'il risquait hardiment le siége d'Anvers et l'occupation d'Ancône, ce que nous n'appellerons pas des coups d'état européens, mais ce que nous appellerons des audaces intelligentes. N'ayant pas voulu la guerre en 1840 pour la question de Syrie, la voudrons-nous en 1858 pour la question des principautés? Nous avons assurément un grief contre l'Europe, mais nous nous gardons bien d'appeler ce grief *un Waterloo diplomatique*. Cette exagération de paroles nous déplaît toujours, et nous ne trouvons pas que la *couardise du dernier règne* ait rien à gagner à voir le règne suivant subir *un Waterloo diplomatique*. Sous tous les règnes et sous toutes les dynasties, nous voyons d'abord la France, et nous n'aimons pas que la déclamation mette si facilement en jeu notre honneur national.

Nous prenons très volontiers pour règle de l'attitude de la France aujourd'hui la circulaire du 20 août 1858 de M. le comte Walewski. M. Walewski ne croit pas, bien entendu, que l'acte du 19 août 1858, qui règle la condition politique des principautés, soit un Waterloo

(1) Pages 46 et 48.

diplomatique: il ne croit pas non plus que ce soit une victoire : il se tient dans une mesure excellente. Il déclare nettement que « le gouvernement de l'empereur s'était prononcé pour l'union complète des deux principautés sous le gouvernement d'un prince étranger qu'aurait rattaché au sultan un lien de suzeraineté. Sa conviction à cet égard ne s'est pas modifiée. » Le gouvernement français a donc été vaincu dans le congrès de 1858 : pourquoi le nier? Nous savons gré au gouvernement de cette attitude de vaincu qu'il prend résolûment; elle lui servira dans l'avenir, elle l'honore dans le présent. Toute autre attitude eût été une fiction que le silence de la presse aurait été forcé de couvrir, mais qui n'eût trompé personne. — Eh quoi! disent les déclamateurs, la France aura donc été vaincue! — Eh oui! comme en 1840, et même plus qu'en 1840, mais sans déshonneur non plus, maintenant ses convictions et attendant l'avenir. Si vous voulez que la France, pour n'être jamais vaincue, fasse partout et toujours prévaloir ses opinions, vous voulez alors que la France soit la dictatrice de l'Europe. Elle l'a essayé sous le premier empire, et elle a échoué avec toute sorte de malheurs publics et privés. Voulez-vous recommencer? Il y a des gens qui croient que l'empire de 1852 gagne quelque chose à se rapprocher de l'empire de 1804. Il gagne au contraire à s'en éloigner. Loin de vivre par ses ressemblances avec le premier empire, il vit par ses différences. Ce n'est pas nous qui nous plaindrons, si ces différences, manifestes à l'extérieur, deviennent chaque jour plus visibles à l'intérieur.

II.

Est-il vrai cependant que la France dans le congrès de 1858 ait été aussi complétement vaincue que nous le disons? M. le comte Walewski, dans sa circulaire, « aime à croire que les efforts du gouvernement français en faveur des principautés n'ont pas été sans succès. » Examinons donc la convention du 19 août 1858, non point dans ses détails, mais seulement dans ce qui touche à la constitution diplomatique des principautés et à leur état en Europe.

M. le comte Walewski s'applaudit beaucoup, dans sa circulaire du 20 août, du titre de principautés-unies qu'a obtenu la Roumanie. Ce titre, dit-on, est un principe, et le principe aura tôt ou tard ses conséquences. Dieu le veuille! nous avons en France une confiance en la force et la vertu des principes dont rien jusqu'ici n'a pu nous corriger. Nous croyons de bonne foi qu'il suffit de proclamer un principe pour le faire vivre. Tous nos principes vivent, j'en suis sûr : ils ont été proclamés assez souvent pour cela; mais ils n'a-

gissent pas, ils vivent à la façon de la Belle au Bois dormant, dans un enchantement qui les conserve immortels, mais inactifs et indifférens. Je crains le même enchantement pour le principe de l'unité roumaine. Il existe par sa propre force, indépendamment du titre inséré dans l'acte du 19 août 1858 : il est et il continuera d'être le vœu et l'espérance d'une nation souffrante; mais quelle vie aura-t-il? Quelle influence exercera-t-il? En quoi ce principe proclamé changera-t-il l'état des choses en Moldavie et en Valachie?

Vous oubliez, me dira-t-on, la commission centrale et ce que la circulaire du 20 août appelle *le conseil permanent* chargé de veiller *au maintien de l'unité de législation* dans les deux principautés. Je ne veux pas tirer un mauvais horoscope de la commission centrale, je suis même prêt à reconnaître que cette commission centrale, si elle était composée d'hommes très indépendans, très fermes, un peu ambitieux, et de plus si elle était unie, pourrait gouverner le pays. Ce serait le conseil des dix; mais le sera-t-elle? Être membre de la commission centrale sera une place et non un pouvoir. Je me souviens qu'examinant un jour l'ancien règlement organique des principautés, je fus frappé de la ressemblance que ce règlement avait avec la constitution française de 1848. Cette ressemblance n'a porté bonheur ni au règlement organique ni à la constitution de 1848. Je suis frappé en ce moment d'une ressemblance aussi que je trouve entre la commission centrale des principautés et notre sénat conservateur. Il y a des personnes qui croient que le sénat n'a aucun pouvoir : c'est une grande erreur; on voit, quand on lit la constitution, que le sénat conservateur a un pouvoir immense. Il pourrait tout pour la liberté, tout même pour la révolution, plus même encore pour la révolution que pour la liberté; mais rassurons-nous, le temps, les mœurs, les caractères, font que le pouvoir immense qu'a le sénat est entre ses mains un dépôt qu'il garde comme les vieux notaires gardaient les dépôts, sans leur faire produire aucun revenu. Ce qui fait que le sénat, outre ses mœurs et son caractère, ne fait pas volontiers usage du pouvoir qu'il a, comme *le Moniteur* même le lui reprochait il y a deux ou trois ans, c'est que le sénat, non plus que le corps législatif, n'a ni action ni influence directe sur l'administration et sur les ministres. La commission centrale des principautés est,

..... Si parva licet componere magnis,

comme le sénat conservateur, sans action et sans influence directe sur l'administration. C'est l'hospodar qui administre. « Or, dit Mirabeau quelque part dans sa correspondance avec M. de La Marck, administrer, c'est gouverner; gouverner, c'est régner. » Voilà le

vrai mot du pouvoir. L'hospodar a tout pouvoir pour administrer : que pourra faire contre lui la commission centrale? Quel contrôle aura-t-elle sur les actes de l'administration?

Je vois bien dans l'article 32 de l'acte d'organisation que la commission centrale *pourra signaler aux hospodars les abus qu'il lui paraîtrait urgent de réformer;* mais si l'hospodar ne tient pas compte des remontrances de la commission centrale, qu'en arrivera-t-il? Celle-ci, en cas de déni de réforme, pourra-t-elle porter ses plaintes à la cour suzeraine et aux puissances garantes? Non ; ce droit n'est accordé qu'à l'hospodar *en cas de violation des immunités des principautés* (1). La commission centrale n'a donc aucun recours, aucun pouvoir indépendant de l'hospodar. Ajoutez qu'elle est salariée, qu'elle est réélue chaque fois que l'assemblée nationale est réélue, c'est-à-dire tous les sept ans. Quelle force, quelle indépendance peut-on attendre des membres d'une pareille commission, si ce n'est l'indépendance qui vient des caractères? Mais celle-là dépend des hommes, et elle a sa place dans toutes les institutions. Il y a des pays qui, même avec des institutions despotiques, ont eu la bonne fortune d'avoir des fonctionnaires indépendans; il y a des pays qui, même avec des institutions libres, ont des députés serviles. Je ne veux pas, encore un coup, tirer un mauvais horoscope de la commission centrale; mais si quelque publiciste se mettait à prétendre que la commission centrale, telle qu'elle est constituée, a plus de chances pour être le conseil d'état de l'hospodar que pour être le corps chargé de représenter et de préparer l'unité et l'indépendance de la nation roumaine; s'il prédisait que cette commission servira plutôt aux hospodars pour combattre et pour annuler la représentation nationale de l'assemblée élective que pour maintenir ce qu'il y a d'unité politique, sociale et civile entre les deux principautés; s'il annonçait qu'elle emploiera les pouvoirs qu'elle a plutôt contre les députés du pays que contre les hospodars et leurs ministres, j'avoue qu'il me serait difficile de contredire ce publiciste. Il est très possible que la commission centrale démente ces tristes augures et devienne le pouvoir libérateur et pacificateur du pays. Personne ne sera plus heureux que moi de m'être trompé dans mes prévisions.

Je veux le répéter en effet, je sais un gré infini au gouvernement français de l'attitude qu'il a prise dans le congrès. Ne pouvant pas y faire prévaloir sa politique, il ne l'a pourtant pas désavouée. Chose curieuse : le gouvernement français, dans le congrès, avait la majorité sur la question de l'union des principautés sous un prince étranger; la Russie, la Prusse et la Sardaigne votaient avec lui et

(1) Article 9.

comme lui. Il n'a pas voulu pousser jusqu'au bout son avantage numérique; il a pesé les votes plutôt qu'il ne les a comptés. Il en avait avec lui d'un grand poids; il en avait un seul contre lui d'un poids qui lui a semblé décisif : le suffrage de l'Angleterre a fait la majorité contre toutes les lois de l'arithmétique, et trois l'ont emporté sur quatre. Est-ce nous qui blâmerons la modération du gouvernement français? Non. L'alliance anglaise est, à nos yeux, d'un grand prix; ce prix, il a toujours fallu le payer; il le faut encore. Nous faisons seulement une réflexion. Si, dans tous les congrès et dans toutes les questions diplomatiques, trois avec le suffrage de l'Angleterre valent quatre, cela veut dire qu'il n'y a plus d'égalité en Europe et que l'équilibre européen n'existe plus; cela veut dire, pour qui sait compter en politique, qu'un, même seul, vaut cinq ou six. Ce ne sera pas là, nous en sommes convaincus, le résultat de la guerre d'Orient, entreprise pour le maintien de l'équilibre européen. Nous avons cédé cette fois à l'Angleterre, quoique nous eussions la majorité pour nous; l'Angleterre nous cédera une autre fois. Nous avons en ce moment une créance sur sa modération : elle y fera honneur dans la plus prochaine liquidation diplomatique.

Nous avons exprimé franchement en quoi nous différions et en quoi nous nous rapprochions de la circulaire de M. le comte Walewski. Une fois notre dissentiment exprimé sur le point principal, c'est-à-dire sur la commission centrale, dont nous attendons moins que M. le comte Walewski, nous ne pouvons que louer la bienveillance sincère et consolatrice que cette circulaire témoigne à la nation roumaine. Excepté la vie que demandaient les Moldo-Valaques, la France leur a fait accorder tout ce qu'elle a pu, elle leur a même donné ce qu'elle n'a pas elle-même; ainsi, dans les principes de 89 qui se trouvent reproduits par l'acte collectif des principautés, et que la circulaire de M. Walewski énumère avec une légitime fierté, j'en vois qui ne sont pas en pratique chez nous de nos jours, par exemple la responsabilité ministérielle. Chez nous, les ministres ne sont plus responsables devant les chambres; ils ne sont plus responsables que devant l'empereur, qui lui-même ne répond qu'au peuple. De ce côté, la constitution roumaine se rapproche plus que la nôtre des principes de 89. Je lisais, il y a plus de trente ans, une histoire des Juifs jusqu'à Jésus-Christ, écrite par un Juif; elle finissait par ces mots : « Nous avons donné au monde la religion dont nous n'avons pas voulu. » Cette phrase ne manquait pas d'une certaine fierté que je me suis rappelée en lisant la circulaire de M. le comte Walewski, qui s'applaudit d'avoir donné aux populations moldo-valaques la pratique de quelques-uns mêmes des principes de 89 que la France n'a pas gardés.

Pourquoi donner aux Moldo-Valaques une constitution si libérale et les traiter presque mieux que nous-mêmes? Cette objection pouvait être faite à l'étranger et embarrasser quelque peu nos agens diplomatiques. La circulaire de M. le comte Walewski répond en finissant à cette objection, et nous ne saurions mieux faire que de citer cette réponse, qui est pleine de sens et de portée : « Le gouvernement de l'empereur, en s'efforçant de donner ainsi à la nation moldo-valaque un régime plus libéral que ne le comporterait l'état de sa civilisation et de ses mœurs, n'a cédé à l'entraînement d'aucune théorie abstraite; mais, sachant que le pays à l'organisation duquel il s'agissait de pourvoir était depuis des siècles livré à des abus et à des désordres administratifs aussi nombreux qu'invétérés, il a dû chercher un remède, et en l'absence d'hommes investis de l'autorité morale nécessaire pour suffire à cette tâche, il ne lui a pas paru possible de le trouver ailleurs que dans un contrôle sévère et efficace, dont l'exercice serait remis aux mains d'une assemblée élective. »

Il y a dans cette phrase des vérités particulières et des vérités générales à l'adresse de tout le monde.

J'en tire d'abord cette conclusion particulière à la Moldavie et à la Valachie : puisque, selon la pensée du gouvernement français, le seul moyen de guérir les abus et les désordres invétérés de l'administration dans les principautés est le contrôle sévère et efficace des assemblées électives, c'est à ces assemblées que doit appartenir une certaine prépondérance; c'est à elles de prendre l'ascendant. Souvenons-nous de cette pensée : nous sommes persuadés en effet qu'aussitôt que ces assemblées électives voudront agir et exercer ce contrôle sévère et efficace que leur attribue le gouvernement français, il s'élèvera des cris de toutes parts. On criera à l'esprit révolutionnaire; on dira que les révolutions de 1848 vont revenir en Europe par la Roumanie : nous prévoyons le tapage qui se fera, et comme le gouvernement français l'a prévu aussi, il ne prendra pas pour des tentatives de l'esprit révolutionnaire la réforme des abus. Il soutiendra les assemblées électives, et de ce côté nous regrettons presque que les assemblées électives n'aient pas le droit, comme elles l'avaient dans l'ancien règlement organique, de recourir, dans les cas extrêmes, à la cour suzeraine d'abord et aux cours garantes ensuite. — Anarchie, dira-t-on, que ce recours! Hélas! tout ce qui sert à la liberté peut aussi servir à l'anarchie : cela dépend des temps et des mœurs. Quoi qu'il en soit, la surveillance des cours garantes suppléera au recours des assemblées, et les cours garantes, les cours impartiales surtout, ne laisseront pas étouffer le pouvoir des assemblées électives, puisque c'est du con-

trôle sévère et efficace de ces assemblées que la France attend la réforme des abus.

Autre vérité particulière encore à la Moldavie et à la Valachie. Comme il n'y a point dans les principautés d'hommes investis d'une assez grande autorité morale pour réformer les abus, il faut charger les assemblées de cette réforme. Mais à quoi tient donc dans les principautés cette absence d'hommes investis d'une grande autorité morale, cette absence de chefs? Elle tient à mille causes. Je sais qu'il y a des théoriciens ingénieux, et ces théoriciens sont en général les voisins de la Moldavie et de la Valachie, qui disent que la race roumaine n'est pas de nature à produire des hommes énergiques et décidés. C'est une race ingénieuse, élégante, polie dans les hautes classes, laborieuse et patiente dans les basses, éminemment propre à la civilisation, peu propre au commandement et par conséquent à l'indépendance; les principautés ont tout ce qu'il faut pour faire des provinces excellentes, gouvernées soit par l'Autriche, soit par la Russie. Elles ne peuvent pas faire un état, parce qu'elles manquent d'hommes.

Je connais cette théorie des races qui attribue à chaque race son genre de gouvernement, décidé d'avance par la Providence, et je m'en défie, parce que j'ai remarqué que la théorie était toujours faite dans l'intérêt d'un voisin ambitieux ou du gouvernement du moment. Et d'abord, pour ne parler que de la Moldavie et de la Valachie, prenez l'histoire des principautés : est-ce que les hommes manquent? est-ce que les Roumains n'ont pas eu leur Étienne le Grand, leur Michel le Brave, et même Wlad l'Empaleur? Il y a dans leur histoire des guerriers intrépides, des chefs habiles, des princes sanguinaires : il faut bien citer aussi les cruels, puisqu'on refuse aux Roumains toute énergie. La race roumaine n'a cessé de produire de grands hommes que le jour où elle a perdu son indépendance. Ce n'est pas la nature qui a perdu sa fécondité et son originalité, c'est la société qui n'a plus fait leur place aux âmes énergiques et aux esprits hardis : quand le bon grain tombe sur la pierre ou sur les épines, le bon grain périt. Que pouvaient faire sous les Turcs ou sous les Fanariotes les hommes de cœur ou les hommes de génie? Le malheur a abaissé les âmes et les esprits. L'ambition, ne pouvant plus prendre les grandes voies de la guerre ou de la liberté, a pris les voies tortueuses de l'intrigue. On dit que ce sont les grands hommes qui font l'indépendance des nations; oui, mais c'est aussi l'indépendance des nations qui fait les grands hommes. Les deux choses se tiennent. Voyez la première race de l'Europe, la race italienne : que n'a-t-elle pas produit tant qu'elle a été indépendante! La plus grande puissance connue sur la terre, l'empire romain; une littérature ad-

mirable, une législation qui sert de loi à l'Europe : voilà pour l'Italie antique. L'Italie du moyen âge n'a pas été moins féconde et moins merveilleuse : quelle puissance que la papauté! quels poètes que ceux de l'Italie! A côté des poètes, quels grands écrivains politiques! à côté des écrivains, quels artistes! à côté des artistes, quels savans! Depuis que l'Italie a perdu son indépendance, qu'a-t-elle produit? La nature italienne n'est pas moins grande et moins féconde, j'en suis convaincu; mais la société manque à la nature. L'Italie végète dans un désappointement perpétuel, et je ne veux d'autres témoignages de sa force et de sa vitalité que les convulsions révolutionnaires qui l'agitent de temps en temps. Le vieux titan enseveli sous l'Etna cherche à soulever le poids qui l'accable : il fait trembler la terre; mais il ne la change pas, et retombe brisé de l'effort qu'il a fait. Les Roumains, qui sont de race latine, ont, comme l'Italie, subi le joug étranger, et ce joug a étouffé leur force. Où donc voulez-vous que les Roumains aient appris à être forts et hardis? Quel usage auraient-ils pu faire des qualités que vous leur reprochez de ne pas avoir? Est-ce à la cour des Fanariotes? et les Fanariotes eux-mêmes, toujours à la veille d'être décapités, qu'auraient-ils fait de leurs grandes vertus? Est-ce à Constantinople qu'elles leur auraient servi? Roumains et Fanariotes ont eu les qualités et aussi les vices que comportait leur histoire. Est-ce plus tard, sous la surveillance dictatoriale des consuls russes, qu'ils auraient pu devenir fermes, énergiques, dignes de l'indépendance? L'histoire des principautés explique pourquoi les principautés n'ont pas d'hommes investis d'une grande autorité morale. Depuis près de trois cents ans, elles sont sous le niveau.

« La guerre civile, dit quelque part Mirabeau, est parfois le seul moyen de redonner des chefs aux hommes, aux partis, aux opinions. » Mot terrible et profond, qui n'est pas moins justifié par l'histoire des nations qui ont eu des guerres civiles que par celle des nations qui n'en ont pas eu! Ce n'est pas seulement la guerre civile qui amène cet effet, c'est la guerre en général. Le malheur peut-être des principautés dans notre siècle est de n'avoir pas eu de guerre ni nationale ni civile. De là leur manque d'hommes et de noms. Les nations ne vivent que par les noms de quelques grands hommes. La foule n'intéresse jamais. Il faut des individus pour signaler et pour recommander un peuple, comme il faut des monumens pour signaler une ville et la montrer de loin. Ne me parlez pas des villages qui n'ont pas de clochers : ce sont des taupinières ramassées ensemble. Voyez dans notre siècle ce qui a fait la fortune de la Grèce : c'est l'héroïsme de quelques hommes aidé du courage de tous. Canaris, Colocotroni, Botzaris et bien d'autres encore ont appris leurs noms à l'Europe, et ces noms ont protégé la Grèce. Voyez

la Serbie : la guerre y a fait des hommes, George le Noir, Milosch, et le nom de ces hommes a fait un état. Voyez le Montenegro : il a des hommes et des noms; il sera un état indépendant. Le sort a refusé aux Moldo-Valaques les chances d'une guerre nationale ou civile; ils ont eu en 1848 une révolution trop courte pour avoir produit des hommes. Les grandes épreuves leur ont manqué. J'ajoute que les Moldo-Valaques, avec une confiance en l'Europe qui méritait d'être mieux récompensée, ont toujours attendu leur destinée des mains de la diplomatie, au lieu de se la faire à eux-mêmes. Tout le monde leur disait de craindre l'esprit révolutionnaire, qui gâterait leur cause; ils sont restés calmes et dociles. Ils n'ont pas voulu combattre contre les Turcs, de peur de paraître Russes; ils n'ont pas pu combattre contre les Russes, parce qu'on n'a pas voulu en faire des soldats, craignant qu'une fois armés, ils ne voulussent plus redevenir sujets. Tout les a desservis, leur sagesse, leur confiance, leur situation géographique surtout; ils n'ont pas eu de guerre, et par conséquent ils n'ont point d'hommes.

Prenez garde, me dira-t-on, vous avez l'air de prêcher la révolution! — Non : en Orient, il n'y a pas d'esprit révolutionnaire; il n'y a qu'un esprit d'indépendance nationale et chrétienne. Il y a des Grecs, des Serbes, des Bulgares, des Monténégrins, des Roumains; il n'y a pas de jacobins.

Comme la guerre dans les principautés *n'a pas donné de chefs aux hommes, aux partis, aux opinions*, comme il n'y a pas d'homme investi d'une grande autorité morale, la circulaire de M. le comte Walewski dit que le gouvernement français a eu recours au pouvoir d'une assemblée élective pour réformer l'administration de la Valachie et de la Moldavie. Quand même il y aurait eu en Moldavie et en Valachie un homme investi par la guerre ou par une révolution d'une grande autorité morale, je n'aurais pas été d'avis de lui confier le pouvoir absolu, indépendant du contrôle de l'assemblée élective. Les hommes importans sont nécessaires à un pays : ils le fortifient, ils y servent de centre et de noyau, ils empêchent à la fois l'éparpillement et le nivellement; mais je ne voudrais confier à aucun d'eux la puissance souveraine. Toute force a besoin de frein. Plusieurs à côté de quelqu'un, le contrôle à côté de l'action, voilà la théorie de gouvernement qu'on a de tout temps opposée à la théorie du pouvoir absolu d'un seul, ou du pouvoir anarchique de tout le monde : *Ubi non est gubernator, populus corruit; salus autem ubi multa consilia* (1). Je sais bien qu'en parlant comme il le fait dans sa circulaire, M. le comte Walewski veut suggérer une bonne réponse à

(1) Proverbes de Salomon, chap. II, verset 14.

l'objection qui pourrait être faite à nos agens diplomatiques : « Pourquoi, peut-on leur dire, pourquoi n'avez-vous pas établi dans les principautés danubiennes un pouvoir absolu? — Parce qu'il n'y avait pas de quoi, » répondront nos agens selon la circulaire. J'aurais mieux aimé qu'ils répondissent : Parce que, dans aucun pays tant soit peu civilisé, il n'y a de quoi créer un gouvernement absolu. Le contrôle d'une assemblée n'est pas seulement nécessaire dans un pays où il y a de grands abus et des désordres invétérés à réformer, comme la circulaire le dit de la Moldavie et de la Valachie; il est nécessaire aussi dans un pays où l'on ne veut pas que les abus s'introduisent. J'accorderais volontiers qu'un peuple très vertueux peut être gouverné par une seule volonté très vertueuse : avec la vertu en haut et en bas, tous les gouvernemens sont bons; mais, comme cet état-là ne se trouvera qu'en paradis, il faut en attendant adapter les institutions à la faiblesse humaine. Or un peuple civilisé, et qui s'abandonne volontiers aux plaisirs de la civilisation, plaisirs coûteux et qui ont besoin de beaucoup d'argent, quel frein lui donnerez-vous pour l'empêcher de se passer toutes ses fantaisies de luxe et de jouissance, et surtout pour l'empêcher de chercher dans l'agiotage, dans les spéculations, parfois même dans la corruption, les moyens de satisfaire à ses passions? Quelle censure lui appliquerez-vous? Les censeurs de Rome n'ont été de mise que tant que Rome a été vertueuse, et qu'elle pouvait se passer de censeurs. Quand elle en eut le plus besoin, elle n'était plus capable de les souffrir. Il n'y a qu'une censure qui soit possible chez les peuples civilisés, c'est celle de tout le monde sur tout le monde, celle de la tribune et de la presse; c'est cette censure-là qui prévient les abus ou qui les corrige. L'efficacité que la circulaire de M. le comte Walewski attribue avec raison en Valachie et en Moldavie au contrôle des assemblées électives n'est pas une vérité seulement sur les bords du Danube, c'est une vérité partout.

III.

On voit que nous n'avons pas un bien grand enthousiasme pour l'organisation des principautés danubiennes. Il est un point cependant qui nous paraît très important. Cette organisation a été faite dans un congrès européen, et cet acte a réalisé la garantie collective sous laquelle les principautés sont désormais placées. Que cet acte soit très imparfait et très incomplet, nous le reconnaissons volontiers; qu'on y trouve la marque de je ne sais combien de pensées contradictoires, cela est évident; qu'on ait fait des concessions exor-

bitantes à la Turquie, qu'en même temps on ait été fâché de faire si peu pour les principautés, et qu'on l'ait laissé voir en plusieurs articles dela nouvelle constitution, personne n'en peut douter; mais tout cela n'empêche pas que l'acte ait été fait par toute l'Europe, garanti par toute l'Europe; tout cela n'empêche pas qu'il n'y ait dorénavant en Europe un nouvel état reconnu par l'Europe, les principautés unies du Danube. Voilà ce qui est nouveau et important. Le congrès, par son existence même, vaut mille fois plus pour les principautés que la constitution qu'il leur a donnée. L'œuvre a été ce qu'elle a pu : l'ouvrier est tout. Qui peut croire en effet que cet ouvrier abandonnera son œuvre aux mains qui voudraient la détruire? Qui peut croire que l'Europe garante n'exercera pas sa surveillance sur les principautés, qu'elle ne prendra pas à cœur de maintenir l'indépendance relative qu'elle leur a donnée? La majorité du congrès n'a pas pu faire pour les Roumains tout ce qu'elle voulait : elle défendra du moins ce qu'elle a fait, elle ne laissera pas enlever aux principautés le peu qu'elles ont obtenu; elle veillera, elle a besoin de veiller. Que la majorité du congrès ne se le dissimule pas en effet : de même qu'en 1840, en rendant la Syrie à la Porte-Ottomane, l'Europe l'a rendue à l'anarchie, en 1858, en donnant à la Porte-Ottomane sur les principautés des droits qu'elle n'avait pas, elle a donné de grandes prises au désordre et à l'anarchie. Si le nouveau gouvernement des principautés ne va pas bien, si elles retombent dans les difficultés et dans les impossibilités d'existence qui font leur malheur depuis si longtemps, les uns s'en prendront aux défauts originels de la race roumaine, les autres à l'esprit révolutionnaire. Quant à moi, je sais d'avance qu'il faudra s'en prendre à la part d'ingérence que l'acte du congrès aura faite à la Turquie dans les affaires des principautés.

Au lieu de permettre aux principautés de suivre la politique de neutralité qui convient à leur destinée, au lieu de les laisser à ce que j'appelle la vie privée et intérieure, la seule qui soit bonne pour les petits états européens dont la seule ambition et la seule politique doit être de vivre et de prospérer; au lieu de cela, la Porte voudra les subordonner à sa politique. Si du moins encore la Porte-Ottomane avait une politique, si elle pouvait en avoir une! Mais la politique de la Turquie est un mécanisme dont les ressorts ne sont pas à Constantinople, mais à Londres, à Vienne, à Saint-Pétersbourg, à Paris, partout, et tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre, selon les vicissitudes du temps et de la fortune. Ne demandez donc pas aux principautés d'avoir une politique simple et toute personnelle : elles subiront la politique de la Porte, et la Porte elle-même subira une politique tantôt anglaise et tantôt française, tantôt russe et tantôt autrichienne. L'égoïsme intelligent qui ferait le salut des

principautés leur est devenu impossible le jour où elles n'ont point obtenu l'union et un prince étranger, le jour surtout où, par je ne sais quel aveuglement fatal ou par quelque calcul machiavélique, on a peu à peu changé en une sorte de souveraineté la suzeraineté de la Porte sur les principautés. La Turquie tâche de devenir un état centralisé : avec ces entreprises de centralisation dont elle a compris bien vite le profit et les bénéfices, comment voulez-vous que la Turquie ait des vassaux? Elle ne peut plus avoir que des sujets. Centralisation et suzeraineté sont des idées et des mots de temps si différens qu'il ne peut y avoir entre eux aucun accord. L'Europe en ce moment se prête par complaisance ou par intérêt à cette centralisation de la Porte-Ottomane et à ses empiétemens. Ainsi je vois dans l'article 8 de l'acte constitutif des principautés qu'elles seront soumises à l'effet des traités que la Porte-Ottomane fera avec les nations étrangères, de telle sorte que le jour où il plairait à la Turquie, dans une heure de pauvreté dépensière, de vendre quelque privilége exorbitant sur son territoire, les principautés se trouveraient comprises dans le marché. Et qui sait même si le marché n'aurait pas été conclu avec toute la Turquie pour avoir surtout son effet dans les principautés?

« Ce que les principautés ont retiré de la guerre d'Orient, c'est une plus complète assimilation aux provinces turques et l'ingérence de l'Autriche dans leurs affaires intérieures (1). » Ainsi s'exprime un écrivain valaque, et il ajoute : « Franchement, après toutes les souffrances que cette guerre leur a infligées, ce n'est pas assez! » Franchement aussi, après tous les sacrifices que la France a faits, elle pouvait, dans les principautés, prétendre à quelque chose de plus.

SAINT-MARC GIRARDIN.

(1) *Lettres sur les Principautés à M. le chevalier Vegezzi-Ruscalla*, page 167.

LE

ROMAN DE MŒURS

EN ESPAGNE

FERNAN CABALLERO ET SES RÉCITS.

I. *La Gaviota.* — II. *Elia ó la España treinta años ha.* — III. *Clemencia.* — IV. *La Familia de Alvareda.* — V. *Cuadros de Costumbres.* — VI. *Relaciones.* Madrid 1857-1858.

Il paraissait de temps à autre en Espagne, il y a quelques années, des récits d'une simplicité originale, qui ne devaient rien à une inspiration étrangère, et qui plaisaient par un heureux mélange de délicatesse morale, de sentiment poétique et de pénétrante observation. Les premiers se hasardaient dans un journal, ce lieu de passage, cette étape forcée de presque toutes les intelligences contemporaines; les autres se succédaient peu à peu, comme les fruits d'une séve tardive dans un mouvement littéraire déjà ralenti : tous avaient ce qui fait la vie des œuvres de l'esprit, l'intérêt, la grâce communicative, le trait juste et saisissant. Ces récits, créations imprévues d'un talent nouveau, reproduisaient merveilleusement l'ingénuité ardente, le caractere, la beauté, les couleurs, le ciel de toute une partie de l'Espagne, de l'Andalousie. Ils ne décrivaient pas seulement l'extérieur, le paysage matériel et sensible d'une contrée qui a son originalité, même à côté des autres provinces espagnoles; ils animaient ce paysage par la peinture de toutes les nuances de la nature morale, et, dans un enchaînement de fictions d'un tissu

fin et transparent, ils faisaient passer tout un monde avec ses types, ses mœurs, ses traditions et ses légendes familières. De qui étaient ces récits, nés à l'improviste, toujours datés de Cadix ou de Séville, de Jerez ou de Puerto-Santa-Maria, jamais de Madrid? On ne le savait d'abord; on ne connaissait que le nom inscrit sur les premières pages, celui de Fernan Caballero, et ce nom avait l'air d'un déguisement provocant. Cherchait-on à détacher ce masque si bien porté, on ne retrouvait rien qui rappelât un des écrivains actuels de l'Espagne. Fernan Caballero restait un gracieux et poétique inconnu.

Autre question plus grave : le romancier nouveau était-il un homme ou une femme? Il y avait sans doute en certaines scènes une force virile, et puis l'auteur ne disait-il pas un peu cavalièrement quelque part qu'une femme écrivant un livre ressemblait à un homme qui mettrait au monde un enfant? Voilà bien de quoi troubler les présomptions hardies! Malgré tout cependant, l'inspiration féminine était sensible : elle se laissait apercevoir aux qualités et aux défauts, à l'inexpérience parfois et à la ténuité des inventions, comme aussi à la grâce des détails, à la délicatesse du pinceau, et surtout à l'art consommé avec lequel l'auteur se jouait de préférence dans la peinture des caractères féminins. Fernan Caballero était effectivement une femme, — on n'a point tardé à l'apprendre, — une femme d'un rang assez élevé pour n'être étrangère à aucune des élégances du monde, d'un esprit assez curieux, assez sympathique pour tout voir, pour tout comprendre dans cette Andalousie qu'elle habitait, et d'un talent naturel assez ferme pour tout reproduire. C'était une femme alliée par un premier mariage à la noblesse de Séville; elle se rattachait à l'Allemagne par son père, M. Bohl de Faber, commerçant de Hambourg fixé à Cadix, et plus connu encore comme bibliographe éclairé, comme auteur d'une collection de poésies castillanes. Elle était tout Espagnole par sa mère, qui avait été mêlée, dit-on, aux polémiques littéraires du commencement du siècle. Fernan Caballero a eu un tel succès qu'une édition de ses œuvres se fait aux frais de la reine Isabelle, et que l'auteur réside aujourd'hui à l'Alcazar de Séville comme gouvernante des infans de Castille. On a raconté la vie douloureuse et opprimée de miss Brontë, cette Anglaise éloquente qui a intéressé tous les esprits par des œuvres d'une sagacité poignante, d'une véhémence passionnée(1). L'auteur de *la Gaviota*, d'*Elia*, de *Simon Verde*, Fernan Caballero en un mot, ressemble à l'écrivain anglais caché sous le nom de Currer Bell par le sexe, par la spontanéité du talent et par

(1) Voyez la *Revue* du 1er et du 15 juillet 1857.

le mystère de la première apparition; quant à l'essence de l'inspiration et au coloris des tableaux, les deux romanciers diffèrent autant que l'Andalousie peut différer des rudes contrées du Yorkshire, autant que le génie anglais diffère du génie espagnol.

Des romans vrais, originaux, des romans conçus, imaginés par une femme, double nouveauté dans l'histoire sociale et littéraire de la Péninsule. L'Espagne a eu des poètes dramatiques, des historiens, des lyriques, des moralistes, des mystiques; elle compte peu de romanciers. *Don Quichotte* lui-même est moins un roman qu'une vaste épopée, où l'auteur s'est plu à condenser dans des types humains tout ce qui flottait dans son âme, où la réalité s'éclaire et se colore de tous les reflets de l'idéal. Les récits picaresques sont la description humoristique d'un monde spécial; c'est, si l'on veut, le roman des écoliers, des mendians et des héros de grande route. *La Célestine,* elle aussi, est un roman dialogué, d'une nudité sinistre, d'une licence tragique, et en définitive toutes ces œuvres, fruits d'une séve vigoureuse, ne constituent pas une tradition. Comme genre, le roman a gardé un caractère restreint, exceptionnel et inachevé au-delà des Pyrénées. La raison en est simple, elle tient à la nature du roman aussi bien qu'à l'essence de la civilisation espagnole. Comment se développe l'inspiration romanesque? Par l'observation appliquée à tous les accidens de la vie sociale ou aux phénomènes intérieurs de l'âme, par l'étude du monde et par l'analyse morale de l'individualité humaine. Là où la vie sociale est un fait puissant et offre un aliment à l'observation, là où la nature individuelle de l'homme se manifeste dans son activité avec ses drames mystérieux et ses luttes intimes, le roman naît spontanément, il a sa raison d'être. En France, où l'esprit de sociabilité domine et se reflète jusque dans les œuvres de l'intelligence, il a été surtout une peinture du monde. En Angleterre, il est né du sentiment énergique de la réalité, combiné avec le goût de l'analyse morale développé par l'influence protestante.

C'est ainsi que le roman est devenu ce qu'on l'a vu, une sorte d'histoire idéale et fictive des choses qui n'ont jamais existé, mais qui auraient pu être, histoire apocryphe et cependant vraie, car elle est faite avec les passions, les émotions, les caractères, les instincts humains, qui sont le principe générateur des événemens réels eux-mêmes. *La Princesse de Clèves* n'est qu'une fiction, et cette fiction, encadrée dans le XVIIe siècle, aide à comprendre ce monde évanoui mieux que ne le pourraient faire les documens les plus authentiques et les plus inédits. Les héros de Fielding n'ont rien d'historique, et cependant ces personnages, fils de l'imagination, sont d'incontestables citoyens de la société anglaise au dernier siècle. Il en serait

de même si l'on voulait suivre l'inspiration romanesque dans ses développemens successifs, à mesure qu'elle étend son domaine : ce qui veut dire que le roman est un genre d'histoire affectionné surtout par les peuples qui aiment à se connaître, à s'étudier, à se peindre dans leurs goûts, dans leurs penchans, dans les détails familiers de leur existence et jusque dans leurs faiblesses; ce qui veut dire encore qu'il faut des conditions particulières pour que le roman puisse naître et fleurir.

Dans l'atmosphère où a vécu l'Espagne, la littérature romanesque n'a point de place : elle a été paralysée à sa naissance et elle devait l'être, car tout est organisé au-delà des Pyrénées pour échapper à l'observation et pour faire de l'analyse un procédé moral entièrement étranger au génie espagnol. Repliée en elle-même, l'Espagne s'est de bonne heure enveloppée dans sa fierté et s'est réfugiée dans l'inviolable originalité de ses mœurs intimes. Il n'y a jamais eu peut-être un peuple qui ait eu moins de souci de se connaître, de se décrire, et surtout d'être connu des autres peuples. S'il fallait chercher un mot pour caractériser cette société, il n'y en aurait qu'un, ce serait le mystère, le silence; tout a une couleur mystérieuse. Les hommes apparaissent et se succèdent sans rien dire d'eux-mêmes et du monde qui les entoure; ils n'écrivent point de mémoires, et on n'en écrit pas pour eux. Philippe II et le duc d'Albe sont des personnages qui ont fait quelque figure : c'est à peine si on les connaît en dehors de leur rôle historique. Le monde de Philippe III et de Philippe IV, d'Olivarès et de Lerme, serait curieux à étudier : on ne peut que le deviner à l'aide de certains détails épars, en rapprochant des faits les révélations indirectes et impersonnelles de quelques satiriques. La vérité est qu'on n'a point vu, en Espagne comme en France, cette chose surprenante qu'on nomme la vie sociale, qui n'est ni la vie publique ni la vie privée, mais qui est entre les deux et où l'observation peut puiser à pleines mains en y trouvant des élémens d'inspiration littéraire. Ce n'est pas que, sous ce voile impénétrable, il n'y ait aussi des passions, des luttes, des tragédies. La vie espagnole a, sans nul doute, ses caractères et son originalité profonde; seulement, telle qu'elle est, cette existence reste à peu près close. On dirait que les Arabes ont légué à l'Espagne quelque chose de leur esprit et de leurs usages, ce je ne sais quoi d'oriental qui se laisse voir surtout dans le silence organisé autour des mœurs privées. Les femmes peuvent être encore puissantes par le fait, comme elles le sont toujours là où la passion est un mobile universel; elles ont leur influence dans la maison et dans la vie pratique, elles n'ont pas ce qu'on pourrait appeler un rôle social, ostensiblement actif, et, pour tout dire, c'est ce qui explique com-

ment elles comptent en si petit nombre dans les traditions intellectuelles de l'Espagne. Les quelques femmes espagnoles qui ont été des écrivains l'ont été sans le savoir, sans le vouloir, et surtout sans éducation littéraire. Les mœurs ne se prêtaient pas à ce genre d'éducation et d'influence pour les femmes.

Ce monde, qui se suffit à lui-même et qui semble se soustraire aux regards comme pour mieux se défendre dans son intégrité, le roman ne l'a pas peint, il ne pouvait le peindre, et si le roman n'est pas né de l'observation appliquée à la vie sociale, il pouvait encore moins naître de l'analyse morale et philosophique, procédé trop incompatible avec un génie dominé, dirigé exclusivement par la foi religieuse. Pour le génie espagnol, le catholicisme est la solution de tous les doutes, l'apaisement de toutes les agitations intérieures; il met en fuite toutes les subtilités métaphysiques de la conscience et débarrasse l'âme individuelle de ce fardeau de problèmes sous lequel ont plié les pâles héros de tant de fictions : c'est la souveraine lumière comme c'est le souverain et unique instrument de recherche morale. Sous ce rapport, on pourrait dire que les vrais, les grands romanciers de l'âme espagnole, ce sont les mystiques. Et voilà justement pourquoi le roman dans son acception moderne, le roman composé d'observation sociale et d'analyse psychologique, n'a pu se développer au-delà des Pyrénées. La littérature romanesque n'a eu qu'un moment en Espagne ; elle s'est résumée dans Cervantes, et avec lui elle a disparu. Au dernier siècle, il n'y eut qu'un roman, un tableau satirique de certaines classes du clergé, le *Fray Gerundio* du père Isla, et, par une curieuse coïncidence, c'était un prêtre qui écrivait cette satire des prédicateurs espagnols, de même qu'un siècle auparavant c'était un soldat qui accompagnait de son ironie la chevalerie expirante, représentée par l'*ingénieux hidalgo*, le bon et touchant compagnon de Sancho Pança.

Les influences modernes, en pénétrant en Espagne, ont-elles changé tellement la face des choses que le génie de l'observation s'éveille aujourd'hui, excité et fécondé au spectacle d'une société nouvelle? Ces influences ont manifestement agi tout à la fois sur l'esprit et sur les mœurs. L'Espagne ressemble un peu à tous les pays qui, avec l'âge et les révolutions, ont des goûts moins simples, des habitudes moins naïves, une sorte de curiosité morale et intellectuelle, — fruit d'une civilisation plus compliquée. Elle aimerait peut-être à s'entendre raconter sa propre histoire par un de ces historiens qui ajoutent à la vérité tout ce que la fiction a de séduisant. Cette histoire, où la réalité hardiment ressaisie se combine avec l'invention, c'est le roman lui-même; mais que peut être le roman aujourd'hui en Espagne? Où trouvera-t-il une vivace et juste inspira-

tion? S'il ne décrit que ce monde aux mœurs élégantes et à demi étrangères où apparaît le reflet de tout ce qui vit en Angleterre et en France, il ne sera qu'une œuvre artificielle, une pâle imitation, ou, mieux encore, une traduction servile et inintelligente. Si, par un effort nouveau, il cherche à naturaliser au-delà des Pyrénées l'analyse psychologique, l'étude abstraite de l'âme humaine, il ne sera qu'une œuvre obscure et incompréhensible. René et Obermann n'ont point en Espagne de frères inconnus prêts à recueillir et à savourer leurs mélancoliques confidences. Les inquiétudes de l'âme solitaire et la philosophie de la tristesse n'ont point de place sous ce ciel de l'Andalousie, dont la chaude clarté est faite pour chasser tous les fantômes. Le roman, au contraire, peut être vrai et original en Espagne, si, échappant à cette atmosphère factice, il va s'inspirer des mœurs nationales elles-mêmes, de ces mœurs que les influences nouvelles gagnent déjà de toutes parts, mais qui résistent encore à l'invasion, et se laissent apercevoir dans ce qu'elles ont d'ingénu, de vigoureux et de profond.

Dans un des récits de Fernan Caballero, il y a une scène où divers personnages se mettent à l'œuvre pour composer ensemble un roman; mais comment fera-t-on ce roman? Il faudra tout d'abord qu'il n'y ait ni adultères, ni suicides, ni travestissemens de l'Évangile, ni aventures incroyables; ce ne sera pas non plus une histoire fantastique ou sentimentale. Que reste-t-il donc? « A mes yeux, dit un personnage, il y a deux genres qui nous conviennent, le roman historique et le roman de mœurs. Celui-ci est le roman par excellence; chaque nation devrait avoir ses récits en ce genre. Écrits avec exactitude, avec un véritable esprit d'observation, ils aideraient beaucoup à l'étude de l'humanité, de l'histoire, de la morale pratique, à la connaissance des localités et des époques. Si j'étais la reine, je commanderais d'écrire un roman de mœurs dans chaque province, sans rien laisser à observer et à rapporter. — Oui, ajoute un interlocuteur, ce serait une nouvelle espèce de géographie... » Fernan Caballero est justement ce conteur de la vie domestique et populaire, ce géographe moral de l'Espagne, le fidèle et sympathique révélateur d'un monde inconnu, au-dessus duquel passent les agitations politiques, comme ces nuages qui flottent au-dessus des vallées dont ils voilent les sinuosités et les aspects.

Il est un moment où le génie intime des races semble chercher une expression suprême et attend un historien qui l'interroge, qui ait le don de le comprendre et de l'interpréter. L'Écosse a eu Walter Scott. Depuis que l'auteur de *Wawerley* a paru au commencement de ce siècle, on s'est pris d'un amour singulier pour le roman historique; on n'a pas vu que le genre en lui-même pouvait être dé-

fectueux ou équivoque, surtout entre des mains infidèles ou vulgaires, et que l'originalité de l'écrivain était indépendante de la forme qu'il avait adoptée. Les romans de Walter Scott ont intéressé et intéressent encore par l'essence même de l'inspiration, parce qu'ils ont ce je ne sais quoi de vivant qui parle à l'imagination en réveillant toute une race. Le génie familier de la vieille Écosse semble passer dans ces sympathiques peintures. Fernan Caballero n'a point sans doute la force virile et la patiente habileté de reproduction du romancier écossais; comme Walter Scott, il a le sentiment pénétrant de la vie traditionnelle et locale des contrées dont il s'est fait à la fois l'historien et le poète. Fernan Caballero aime l'Espagne, c'est là sa première, son unique inspiration: il aime l'Espagne dans ses paysages, dans ses mœurs, dans son passé, dans ses légendes, et même dans ses misères, qui ne sont pas sans grandeur. En aimant l'Espagne, il la devine par une sorte d'intuition, il la dépeint moins par un artifice laborieux et prémédité que par le privilége d'une nature heureuse. L'artifice et la préoccupation littéraires! on les sent bien peut-être encore chez Fernan Caballero, ne fût-ce que dans ce luxe d'épigraphes et de citations françaises qui sont le piége éternel de tous les écrivains étrangers, et qui font ici parfois une discordante figure; mais quand il raconte, il se retrouve dans sa spontanéité, et il n'est plus qu'Espagnol, un esprit de la plus fine race espagnole. Ses créations, ses combinaisons, ses personnages n'ont aucun reflet d'imitation; ils sont pris au cœur de la vie nationale. Ils procèdent de l'observation de la réalité et du sentiment de la poésie des choses, deux qualités qui, en se réunissant, en s'équilibrant, font les inventeurs vrais et originaux.

Un autre trait de ce rare talent, un trait surtout où se révèle une imagination de femme, c'est que ses drames n'ont rien de compliqué; ils n'ont point de ces nœuds vigoureux et puissans qui serrent une action. Fernan Caballero a plutôt le génie des détails, et il fait tout vivre. Il a l'instinct de ces mille nuances souvent imperceptibles pour les regards vulgaires, et qui donnent aux spectacles de la nature, à tous les êtres humains, une physionomie distincte. Comme Walter Scott, plus que Walter Scott lui-même, il se plaît aux digressions, aux conversations sinueuses, s'y abandonne avec délices, multiplie les portraits et les tableaux pleins de fraîcheur, prodigue tout ce qui jette du jour sur les mœurs et les caractères; il recueille les légendes chantées par les aveugles de l'Andalousie, et passe, avec une aisance gracieuse, des raffinemens de la vie mondaine aux plus humbles scènes populaires, car Fernan Caballero est l'historien du peuple aussi bien que des classes supérieures de la société espagnole. C'est ainsi que tous ces types de la vieille patricienne

de Séville, du vieux général de la guerre de l'indépendance et des guerres d'Amérique, du grand propriétaire de l'intérieur, de la pauvre femme de village, du moine décloîtré, du pêcheur des côtes et même du *bandolero* se succèdent ou se groupent dans ces romans de *la Gaviota, Clemencia, la Famille de Alvareda, Elia*, dans tous ces récits à la trame plus facile que forte dont l'Espagne est au fond la véritable et unique héroïne.

L'Espagne, dis-je, est l'héroïne de Fernan Caballero; il faut dire plutôt l'Andalousie. Quand on descend de France en Espagne, après avoir traversé le pays basque, cette Suisse pyrénéenne, les plaines nues et poudreuses de la Castille et la Manche, où n'erre plus don Quichotte, le bon chevalier, on arrive à une sauvage *sierra* et au passage presque effrayant de *Despeña-Perros*. La route se replie comme un serpent autour des flancs de la montagne. Nulle trace d'habitation humaine, peu d'arbres, et dans l'intervalle des rochers le lit de quelque torrent entraînant un peu de terre végétale. Quand on a franchi le *puerto* et qu'on arrive à mi-côte sur l'autre versant, tout change d'aspect. Le bleu du ciel semble devenir tout à coup plus lumineux et plus pur. L'aloès et les lauriers-roses annoncent une contrée nouvelle, qui se déroule jusqu'à Cadix, en passant par Cordoue, Ecija, Séville. C'est toujours l'Espagne sans doute, mais c'est une Espagne à demi orientale. La nature est parfois nue et desséchée par un soleil ardent, parfois aussi la terre ressemble à un jardin. La *sierra* aux teintes fauves alterne avec les *vegas* couvertes de moissons. D'immenses prairies, où les troupeaux paissent en liberté, rappellent les savanes américaines, qui elles-mêmes, par une sorte de solennité mystérieuse, font souvenir de l'Orient. Cette partie de l'Espagne, qu'on nomme la Basse-Andalousie, a pour ceinture l'Océan, et sur cette bordure qui trempe dans la mer, ou dans un rayon peu étendu, sont dispersées des villes d'une couleur originale. C'est Cadix, « qui s'avance à travers les flots comme pour aller au-devant de ses escadres. » A deux lieues de la côte, c'est la noble et commerçante Jerez de la Frontera, « entourée de ses vignes fameuses soignées comme des princesses, et de ses champs de blé dont les tiges inclinent leurs têtes dorées. » Un peu plus loin du côté de Séville, c'est la vieille Carmona, la ville mauresque assise sur une roche, « semblable à un belvédère que quelque roi de la Basse-Andalousie eût élevé pour contempler d'un regard tous ses domaines. » Au pied des rochers s'étend la *vega*, « verte comme l'espérance au printemps, dorée comme l'abondance en été. »

Au reste, voulez-vous voir se dérouler un de ces spectacles de l'Andalousie, placez-vous avec le poète ou avec le peintre sur une hauteur de Puerto-Santa-Maria. Tout se réunit, la clarté de l'atmo-

sphère, la mer dans son éclat et sa majesté, en face Cadix se dessinant dans l'azur, d'un côté l'élégant Puerto-Real et l'île de Léon, de l'autre une pente douce montant vers San-Lucar de Barrameda, au nord la route qui conduit à Jerez, et dans le fond de cet horizon les montagnes de Ronda, dominées par le fort San-Cristobal, qui élève sa tête dans les nues. C'est là le paysage, quelquefois uniforme, souvent plein de contrastes, toujours saisissant, que Fernan Caballero décrit avec une inépuisable abondance, et qui sert en quelque sorte de cadre à ses créations, ou plutôt qui fait partie de ces créations mêmes, comme pour ajouter l'attrait pittoresque à l'attrait moral dans cette reproduction de la vie familière d'un peuple.

Fernan Caballero est donc avant tout un peintre de la nature et des mœurs. Je ne veux pas dire que l'écrivain espagnol ne joigne à ce don de la description locale une fine connaissance du cœur et qu'il n'ait, lui aussi, ses histoires intimes où palpitent les plus doux et les plus profonds sentimens de l'âme humaine. *Elia* est une attendrissante figure, une gracieuse et douloureuse image de l'amour virginal allant se heurter contre les conventions sociales et retombant par un sacrifice volontaire dans la paix du cloître. *Clemencia* est l'histoire des luttes intérieures d'une jeune femme, d'une jeune veuve, éprouvée par un premier mariage malheureux et bientôt ramenée dans son veuvage à tous les combats de la vie. Néanmoins, dans ces pages d'une psychologie délicate, la hardiesse de l'analyse ne va pas évidemment au-delà d'un certain degré, et l'intérêt de ces récits n'est pas tant peut-être dans le développement d'une passion, d'une idée, ou dans l'anatomie d'une situation morale, que dans la variété des scènes, dans le contraste des caractères et dans l'ingénieuse nouveauté d'une succession de tableaux où se reflète la vie espagnole. Chacun des romans de Fernan Caballero est comme une galerie de types, les uns esquissés d'un trait léger et rapide, les autres retracés avec prédilection et remis au jour comme de vieux portraits de famille dont on aime à secouer la poussière.

Ouvrez *Elia ou l'Espagne il y a trente ans;* voyez-vous, tandis que Séville célèbre la restauration de son roi *bien-aimé*, Ferdinand VII, voyez-vous à un balcon cette petite vieille « au visage ridé comme un raisin sec, aux yeux petits et vifs comme des graines de piment, » avec une mantille de dentelle noire placée sans prétention sur ses cheveux blancs? C'est doña Isabel Orrea, sœur du défunt marquis de Val de Jara, veuve du renommé et puissant *assistente* de Séville, don Manuel Farsan y Calatrava, qui était lui-même fils d'un vice-roi du Mexique. L'*assistenta*, comme on la nomme, est une Espagnole d'autrefois, du temps où Séville ressemblait à une noble matrone, le rosaire à la main, allant le matin dévotement à la messe, jouant au

tresillo le soir et vivant en elle-même avec son monde de chanoines, d'*auditeurs* et de *vingt-quatre* (1). C'est, à vrai dire, une des plus originales expressions de cette société dans ce qu'elle a de plus entier et de plus aimable. Naturellement la señora de Calatrava est plus royaliste que le roi et plus catholique que le pape; elle est surtout ennemie des habitudes étrangères, du *bon ton* français et de toutes les innovations. Elle aime sa vieille maison, ses vieux meubles et ses vieilles toiles de Murillo ou de Velasquez pendues à ses vieux murs blancs et nus. Aussi est-elle saisie d'une naïve indignation lorsque chez sa nièce, la jeune comtesse de Palma, qui arrive de Londres et de Paris, elle voit tout bouleversé, les tableaux de famille remplacés par des portraits de grands hommes dont pas un n'est Espagnol, et dont le plus remarquable est « un vieux, très laid, à la face de renard affamé, » qui n'est ni plus ni moins que Voltaire. L'*assistenta* est quelque peu suffoquée d'avoir vu Voltaire de si près. Au demeurant, elle n'est pas moins bonne, indulgente pour la jeunesse, délicate dans ses charités, facile avec tous ceux qui l'entourent. Volontiers elle demande à son intendant don Benigno un chapitre de *Don Quichotte* après une lecture de l'*Année chrétienne*, et si elle est vive de parole, sa causticité est sans fiel. Elle n'entre tout à fait en humeur guerrière que contre les libéraux, les encyclopédistes et les athées, qui veulent qu'un roi ait besoin d'une constitution, et qui soutiennent qu'il peut y avoir en Angleterre des évêques mariés. Pour ceux-là, elle les voue au diable dans la personne d'un certain Narcisso Delgado, qui est lui-même un être assez plaisant, grand, maigre, espèce de chevalier de la triste figure de la philanthropie et du progrès, trébuchant à chaque pas sur un préjugé ou une superstition, et s'apitoyant profondément, quoique sans succès, sur l'ignorance opaque, sur l'incurable misère du peuple espagnol. L'*assistenta* a donc une antipathie, c'est Narcisso Delgado, et elle a aussi une passion, c'est Elia, une jeune fille qu'elle a recueillie par charité, et qu'elle a fait élever comme son enfant en la laissant dans l'ignorance de son origine obscure et souillée. Que devient Elia? Elle aime, elle voit tout à coup se relever devant elle le fantôme d'une naissance inavouée qui la sépare de son amant, et, frappée au cœur, elle n'a plus qu'à fuir le monde. Quant à l'*assistenta*, elle a toutes les anxiétés d'une bonne âme qui craint de s'être trompée : « Don Benigno, dit-elle à son intendant, vous qui avez étudié, dites-moi comment il se fait que les personnes guidées par la prudence et la raison réussissent mieux d'ordinaire que celles qui se laissent conduire aveuglément par leur cœur? » Là est le nœud de ce petit récit,

(1) Magistrats chargés de la police et de l'administration municipale.

relevé par mille détails combinés avec art, et dont l'*assistenta* reste la physionomie dominante.

Ces types de la vieille Espagne qui vont chaque jour en s'évanouissant, Fernan Caballero les aime, et il les ressaisit avec une sûreté ingénieuse partout où il les rencontre. Quel est le personnage original et saillant dans *Clemencia?* Ce n'est point peut-être la jeune veuve malgré la noblesse de son âme et sa candeur passionnée; c'est don Martin Ladron de Guevara dans son domaine de Villa-Maria, vrai type du grand propriétaire de l'intérieur, du seigneur de la terre, du gentilhomme de campagne, bien différent du gentilhomme de cour en Espagne comme ailleurs. Physiquement don Martin est grand, d'une fière mine andalouse, et ses traits, quoique un peu grossis par l'âge, sont encore beaux et réguliers. Il est toujours vêtu de même, portant des bas de soie bleue, une culotte de casimir noir avec des boucles d'argent au genou, un grand gilet de soie brodé, une veste de même étoffe, une cape de riche drap noir ornée de passementeries et de franges, une résille pour retenir ses cheveux, qui ne sont jamais coupés, et sur sa tête un chapeau aux bords rabattus comme ceux des *picadores* dans les courses de taureaux. Don Martin n'a reçu aucune instruction si ce n'est en religion, car en sa qualité d'aîné il devait avoir le majorat, et cela suffit, ce qui ne l'empêche pas d'ailleurs d'avoir cette originalité et cette intelligence naturelle qu'ont presque tous les Andaloux. Accoutumé à être écouté, il a la parole haute et prompte, et même il ne manque pas de ce genre d'esprit propre à ceux qui ont le privilége de tout dire, bien que de sa vie il ne se soit occupé que de ses chevaux, de ses taureaux, de ses cultures et de tous les propos du village. C'est à peine s'il est allé à Séville. Sa maison, la première de Villa-Maria, est une massive construction avec de vastes dépendances, un immense *patio* et des salles où l'on pourrait faire courir des chevaux. Au-dessus de l'entrée est un grand balcon couronné par les armes de famille. Là ont été reçus au passage Charles IV, les princesses de Bragance, Ferdinand VII, et si l'on demande à don Martin pourquoi il n'a pas mis à sa porte le signe distinctif des maisons qui ont reçu des hôtes royaux, — une chaîne, — il répond que « vieille taverne n'a pas besoin de rameau. »

Dans ce personnage, il y a un curieux mélange des choses les plus diverses, un certain instinct chevaleresque et de la grossièreté, des violences despotiques et de la bonhomie, de l'égoïsme et de la générosité, de la grandeur et de la petitesse. En vieux chrétien qu'il est, il a la main toujours ouverte à l'aumône; dans une année de famine, il refuse de vendre ses récoltes, parce que, dit-il, elles appartiennent à ceux qui ont besoin; si les moissons des pauvres de Villa-Maria

sont brûlées, il donne simplement la moitié de ses propres moissons, et en même temps il entre dans des querelles furieuses avec toutes les mendiantes qui l'exaspèrent et finissent par en avoir raison. Ainsi vit don Martin Ladron de Guevara jusqu'au jour où il est emporté au sortir de table après un souper de Noël. Bien d'autres personnages se groupent autour de don Martin, son frère l'abbé, sa femme doña Brigida Mendoza, personne « réservée, austère et impassible, » Clemencia elle-même sa belle-fille, la *tia* (tante) Latrana, cette fine et impudente guêpe, type bizarre des mendiantes espagnoles. C'est comme un coin de l'Andalousie que l'auteur dévoile en rassemblant ses traits les plus saillans sur une figure placée pour ainsi dire aux confins de la noblesse et du peuple.

Le peuple de l'Andalousie,— le peuple surtout,— trouve en Fernan Caballero un sympathique et inépuisable historien, et les plus charmans récits du conteur espagnol sont comme une épopée familière et variée de la vie des campagnes. Tantôt sous la forme d'une dramatique fiction, tantôt sous la forme de simples tableaux de mœurs, Fernan Caballero combine toutes les nuances de cette existence populaire où la nature morale est en merveilleuse harmonie avec la nature physique. Il a fait son domaine, je le disais, de cette partie de l'Andalousie, de la côte, de la sierra et de la plaine. C'est à Rota, la ville des pêcheurs, que la *pauvre Dolorès* a vécu; c'est au village de *Dos Hermanas,* à quelques lieues de Séville, que s'accomplit la destinée de *la Famille de Alvareda.* C'est un simple récit, tout populaire, tragiquement simple, cette histoire de *la Famille de Alvareda,* et dès le premier instant tout a un relief et une couleur. Franchissez la porte de cette maison où vous voyez un petit fanal devant une image du Christ : au milieu du *patio* s'élève, paisible et robuste, un oranger qui semble faire partie de la famille. Le vieux Juan Alvareda, de son vivant, le faisait dater de l'expulsion des Maures, après laquelle il aurait été planté, selon lui, par un Alvareda, soldat du saint roi Ferdinand. L'oranger sert à tout : avec les feuilles, les femmes font des préparations toniques, les jeunes filles se parent de ses fleurs, les enfans mangent ses fruits, les oiseaux chantent dans ses branches. Pendant l'été, on l'arrose sans cesse, et quand vient l'hiver, on le dépouille de son bois mort, « comme on arrache les cheveux blancs d'une tête chérie qu'on ne voudrait jamais voir vieillir. » Dans un coin du *patio,* n'apercevez-vous point un paisible animal, l'œil toujours à demi ouvert? C'est Melampo, un chien honorable et grave, sans prétentions à la beauté, sobre, taciturne, caressant peu ses maîtres et ne les quittant pas un instant. De sa vie, il n'a mordu créature humaine; mais il a tué six renards, trois loups, et un jour il a sauvé son maître en se précipitant sur un

taureau furieux. Pourquoi s'appelle-t-il Melampo, direz-vous? Parce que c'est le nom d'un des chiens des trois bergers qui allèrent adorer Jésus naissant.

Cinq ou six personnages, sans compter l'oranger et le chien Melampo, vont paraître. Ana, la veuve de Juan Alvareda, est une femme distinguée dans sa sphère, de manières dignes, d'un esprit prévoyant et à demi cultivé, car elle a été élevée par son frère, qui était curé. Le fils d'Ana, Perico, est un jeune homme peu brillant, mais modeste, laborieux et soumis. La sœur de Perico, Elvira, est une jeune fille maladive qui a gardé sur son visage une vague et touchante expression de délicatesse et de douceur résignée. Voici tout à côté le vieux *tio* Pedro, un bonhomme à qui les paroles coûtent peu et qui est en fonds de proverbes. Pedro a un fils, Ventura, jeune homme à la taille haute et naturellement élégante, beau, fier et plein de vie. Ventura a toujours l'escopette à l'épaule, Perico n'a que la bêche. Enfin Rita, une nièce des Alvareda, est une jeune fille d'une beauté dangereuse, d'un caractère violent et d'un cœur froid; c'est une nature hardie, provocante et moqueuse. C'est entre ces quelques personnages que se noue le drame de *la Famille de Alvareda.* Le beau Ventura aime Elvira et veut se marier avec elle. Par cette mystérieuse loi des contrastes qui se retrouve si souvent dans l'amour, le bon Perico est passionnément épris de Rita et veut aussi en faire sa femme. Vainement sa mère cherche-t-elle à le détourner de ce mariage, d'abord à cause du caractère de cette jeune fille, ensuite parce qu'elle dit que « la réprobation pèse sur l'union d'un même sang. » Ana est obligée de céder. Les arrangemens sont bientôt faits, et le jour est déjà venu où ces noces populaires vont se célébrer, lorsque tout à coup on entend un bruit confus et effrayant; c'est une foule fugitive qui se précipite à l'approche des Français, car on est en 1810. Il n'en faut pas plus pour disperser ce petit monde dans la campagne. Le vieux Pedro, se croyant suffisamment garanti par l'âge, veut seul rester dans sa maison, après avoir forcé son fils Ventura à se cacher.

Au même instant survient un grenadier français. En ce temps-là, les grenadiers de la France étaient-ils tous sur ce modèle? Toujours est-il que celui-ci entre en victorieux, demandant au vieux Pedro de lui donner son argent et de lui amener ses filles. Ceci, vous le voyez, n'est pas d'un bon augure, et on ne tarde pas à entendre le bruit sec et clair d'un soufflet tombant sur la joue de l'Espagnol. Aussitôt Ventura, caché jusque-là, s'élance comme un lion, saisit une arme et la plonge dans le corps du Français, qui tombe mort sans pousser un cri. Ces deux hommes, restés debout, le père et le fils, après s'être regardés un instant, prennent le cadavre, qu'ils

jettent dans un puits, et ils effacent le sang. Dès ce moment, Ventura voit bien qu'il n'a plus à songer à son mariage; il se sauve, il cherche à gagner le premier corps de troupes espagnoles pour s'engager. On n'entend plus parler de lui, et de monotones années se succèdent à Dos Hermanas. Perico et Rita se sont mariés, et il leur est né deux enfans jumeaux. Le soir, à la veillée, la mère Ana récite son rosaire ou raconte des histoires aux enfans. Elvira dévore silencieusement le souvenir de son amour perdu. Le vieux Pedro croit toujours voir le grenadier sortant du puits, et regrette son fils, mort sans doute. Melampo garde philosophiquement la maison, et le vent passe à travers les feuilles frémissantes de l'oranger.

Ventura n'est pas mort pourtant; il revient au contraire après avoir fait ses années de service. Va-t-il cette fois se marier avec Elvira? Il le veut sans doute, et tout le monde le pense ainsi; mais Ventura a vu le monde et d'autres amours que des amours de village. Il se trouve tout à coup entre une jeune fille maladive, pâlie par la souffrance, et une jeune femme, Rita, hardie, provocante. C'est là le malheur. Ventura et Rita sont bientôt deux amans, ou à peu près, et ils se cachent si peu qu'ils se laissent surprendre dans une fête au milieu de toutes les ivresses de la danse. Perico a été le dernier à soupçonner cette aventure; mais alors cette nature paisible se révolte. Un matin, Perico, armé de son escopette, va se poster dans un champ d'oliviers, et, voyant approcher Ventura, il l'étend mort. Ventura est rapporté au village, et quant à Perico, il ne lui reste plus qu'à mener l'existence du fugitif dans la montagne.

Ici commence pour ce malheureux une vie nouvelle, pleine d'angoisses et décrite parfois avec une singulière énergie. Sa misère n'est rien auprès de ses tortures morales. Une fois jeté dans cette voie, Perico sent chaque jour plus durement le poids d'un premier acte sanglant. Un soir, il rencontre du côté d'Ecija un homme à l'aspect étrange, richement vêtu à la manière des contrebandiers; cet homme a un visage dur, audacieux et tranquille, une parole âpre et brève comme tous ceux qui parlent peu : c'est Diego, un chef de bandits redouté. Perico va devenir forcément le soldat de ce capitaine, de ce roi de la montagne et de la plaine, et son introduction dans la bande ne laisse pas d'être originale. « Vous êtes en fuite, lui dit le capitaine sans faire un seul mouvement et en le regardant de haut en bas. — Perico ne répondit pas et baissa la tête. — Il n'y a point de quoi s'effrayer, poursuivit Diego; il y a des heures fatales, et parmi ces heures il en est qui sont rouges comme du sang, d'autres noires comme le deuil. Une seule suffit pour perdre un homme et lui tourner le cœur... Un homme est perdu parce que le passé est passé. La vie est une bataille où il faut regarder en avant comme un vaillant,

non en arrière comme un lâche. — Je ne puis le faire, s'écria Perico. Si vous saviez... — Le capitaine étendit le bras, faisant un geste impératif pour imposer silence à Perico, et ajouta : Ici chacun a son secret en lui-même comme sous un pli scellé, sans que cela excite la curiosité ou l'intérêt des autres. Si vous ne savez où aller, demeurez avec nous : nous défendons ici l'unique chose qui nous reste, notre vie. Pour moi, je ne la défends pas pour ce qu'elle vaut, mais pour ne pas la livrer au bourreau. — Mais volez-vous? dit Perico. — Il faut bien faire quelque chose, répondit le *bandolero* en se retournant comme la tortue pour se remettre sous son âpre et dure enveloppe. Perico n'accepta ni ne refusa. C'était une masse inerte et sans volonté; le hasard disposait de sa misérable existence, comme le vent du désert du sable lourd et aride. »

Telle est la destinée nouvelle de Perico; c'est un bandit sans le vouloir. Sa conscience est assaillie par tous les souvenirs du bien. Cette lutte intérieure éclate dans une scène suprême. Une vieille bohémienne est venue avertir Diego et sa bande qu'il y avait une église à voler :

« Sublime et redoutable spectacle, dit l'auteur, que celui d'une église déserte à une heure avancée de la nuit! Combien ces sombres nefs paraissent immenses et terribles! Comme semblent hautes ces arcades, qui, soutenues par des géans de pierre, se perdent dans la mystérieuse obscurité d'un ciel sans étoiles!... Là rien ne distrait l'esprit. Cette complète immobilité, ce silence ininterrompu forment comme une suspension de la vie, qui n'est point la mort, qui n'est point le sommeil, mais qui a de celle-là la solennité et de celui-ci la douceur. Telle était l'église d'Alcala lorsque les bandits y entrèrent, éclairés par la lanterne de l'horrible *gitana* et poussant devant eux le malheureux Perico.

« — Lâchez-le, et fermez, barricadez cette porte, dit Diego.

« — Il va crier et nous faire découvrir, répondirent les autres.

« — Lâchez-le, vous dis-je, reprit le capitaine : qui l'entendra et que peut-il arriver?

« — Il peut crier, répliqua Léon, qui, aidé par la gitana, dépouillait déjà le maître-autel de ses ornemens.

« —Ayez l'œil sur lui, dit le capitaine. — Et aussitôt deux de ses hommes, les plus timides sans doute, ceux qui répugnaient le plus à mettre la main sur les choses saintes, s'approchèrent de Perico. Celui-ci, qui, comme tous les hommes accoutumés à se contenir, était impétueux et irrésistible lorsque des circonstances extraordinaires l'arrachaient à lui-même, éclata en recouvrant son énergie.

« — A bas les chapeaux, hérétiques! vous êtes dans la maison de Dieu.

« — Vite! un bâillon! cria le capitaine furieux. A l'instant même, on lui mit un mouchoir sur la bouche en désarmant sa résistance; mais quoique le mouchoir l'étouffât, en voyant la gitana et Léon briser la porte du tabernacle, Perico fit un effort désespéré et tomba à genoux en criant :

— Sacrilége! sacrilége! Cri terrible qui parcourut les chapelles, retentit sous la voûte comme le tonnerre dans la nue, et qui, en réveillant le grand et sonore instrument qui accompagne l'imposant *De Profundis* et le glorieux *Te Deum,* alla se perdre dans les tubes de métal comme un douloureux gémissement. Ces misérables eurent un mouvement de terreur froide. Diego lui-même trembla; mais, bientôt remis, il s'approcha furieux de Perico, le jeta contre les dalles, le foula aux pieds, le maudit, et donna l'ordre aux autres de le tuer à coups de crosse, s'il proférait un mot. Le malheureux, à terre et maltraité par les bandits, balbutiait encore :

« — Miséricorde, Seigneur! miséricorde!

« — Tuez-le s'il souffle, répéta Diego, et faisons vite, car la nuit s'éclaircit déjà, et on peut nous voir sortir. — Effectivement les nuées s'entr'ouvrirent, et un rayon de la lune, entrant en ce moment par une des hautes fenêtres de l'église, alla baiser le pied d'une image miraculeuse de l'immaculée conception.

« — Maudite lune! s'écria la gitana en proférant d'horribles imprécations. — Et tous, effrayés de se voir les uns les autres au reflet de cette clarté soudaine, se hâtèrent dans leur œuvre de pillage et consommèrent le sacrilége. Ils sortirent enfin, et lorsque la gitana les eut vus partir à cheval avec leur butin, elle retourna se cacher dans la terre... »

Le dénoûment de la scène de l'église d'Alcala, c'est que les bandits sont bientôt pris, livrés par un d'entre eux, le *presidiario*, qui coupe les jarrets du cheval du capitaine pour que celui-ci ne puisse se sauver, et Perico lui-même va expier sur la place de Séville les crimes dont il n'a été que l'involontaire complice. Le vieux Pedro, le père de Ventura, mourut dans l'année à Dos Hermanas. Elvira s'éteignit le jour où l'on apprit l'exécution de son frère, et sa mère Ana ne tarda pas à la suivre. La maison Alvareda fut désormais triste et vide. Le vieil oranger se dessécha dans le *patio*, et le pauvre chien Melampo, le jour où on enterra sa maîtresse, se mit à hurler tristement et se laissa mourir de faim à sa place accoutumée. Aujourd'hui il n'y a plus dans le champ d'oliviers voisin qu'une petite croix rouge plantée à l'endroit où tomba Ventura, « le plus beau garçon qui eût foulé la terre de Dos Hermanas, tué par celui qui était le plus homme de bien et d'honneur. » — « Comment cela est-il arrivé? dit le marquis de ***, interrogeant celui qui parle ainsi. — Le vin et les femmes, señor, la cause de tous les malheurs, répond le *capataz* en se découvrant devant la petite croix. » Voilà le squelette du drame, et ce drame vit par la grâce des détails, par le charme des peintures.

Que Fernan Caballero raconte les malheurs des Alvareda ou les simples et pathétiques aventures de *Pauvre Dolorès;* qu'il décrive les mœurs des côtes ou les rustiques sites de Villamar, de Val-de-Paz, de Val-de-Florès; qu'il retrace toutes ces vivantes physionomies

du *tio* Bartolo, le vieux *guerillero,* du maître d'école Jose Mentor, du chantre de village don Gil, ou qu'il montre dans *Simon Verde* un paysan des bords du Guadalquivir aux prises avec tous les mauvais vents de la fortune, c'est toujours la vie des campagnes. Ces scènes, ces types, ces épisodes sont pour ainsi dire la traduction diversifiée d'un caractère moral, d'un génie populaire. Vous souvenez-vous de ces tableaux de mœurs russes esquissées par M. Ivan Tourguenef dans ses *Récits d'un Chasseur?* Le mérite de ces scènes, d'un relief saisissant, et plus éloquentes que l'histoire, est de laisser voir le peuple des campagnes de la Russie dans sa condition réelle, dans ses sentimens familiers, dans toute sa manière d'être, de vivre et même de mourir. Le peuple russe est là tout entier, courbé et résigné, insouciant et farouche, ingénument passionné et craintif. Ses superstitions, filles d'une imagination effarée qui aime à peupler la nature d'êtres invisibles, ont une couleur mystérieuse et bizarre. Ses chants, se prolongeant dans la steppe, ont je ne sais quel accent de mélancolie vague et indéfinissable qui révèle de longues souffrances, et qui est passé dans la musique poétiquement attendrissante de Chopin. Les transparentes fictions de Fernan Caballero, sans ressembler aux rapides et nerveuses descriptions de M. Tourguenef, dévoilent, comme celles-ci, les traits dominans, les nuances intimes et essentielles d'une nature populaire singulièrement originale.

Le peuple espagnol a au plus haut degré ce qu'on peut appeler le sentiment traditionnel. Les souvenirs de son histoire, transformés en légendes, circulent dans tous les foyers. C'est là une des sources de cette unité morale qui a si longtemps caractérisé la société espagnole. C'est ce qui fait que dans cette société il peut y avoir des différences de rang et de fortune sans qu'il y ait de différences de sentimens et d'instincts. Dans la plus humble maison comme dans la plus haute, chez le plus petit comme chez le plus grand, on retrouve les mêmes habitudes, les mêmes usages, nés d'un esprit identique, et cet instinct d'égalité morale donne un cachet étrange d'aisance et de liberté au caractère populaire. C'est un trait commun à la plupart des Espagnols, seulement il doit chez l'Andaloux un relief plus vif à la grâce d'une imagination méridionale exubérante. L'Andaloux ne doute point de lui-même, il est fier, et cette fierté se traduit parfois dans la vie pratique d'une façon bizarre. Voyez dans *Elia* cet ânier appelé pour porter des provisions dans une course à la campagne; il rudoie sa bête, et la bonne *assistenta* qu'on connaît s'apitoie sur le pauvre animal. « Bah! dit l'homme, s'il était né pour être évêque, il donnerait des bénédictions. — Moi, je ne veux pas qu'on maltraite ainsi les bêtes, dit l'*assistenta* avec

vivacité; brise ce bâton si tu veux venir; sinon, va-t'en, ce sera le plus court. — Et l'ânier, sans répondre, se mit à décharger sa bête. — Señora, dit le *capataz*, parce que l'âne fait une ruade, faut-il lui couper les pattes? C'est un malheureux qui a six enfans; le prix de la journée et le dîner lui viendraient à propos.—Soit donc! qu'il vienne, répondit l'*assistenta*, mais qu'il brise son bâton. — Miguel, dit alors le *capataz*, recharge, la señora le veut. — Tu es bon, toi! répliqua l'ânier; s'il n'y a d'autre que moi pour porter cette charge, elle peut rester là jusqu'au jour du jugement... A moi, on ne me dit pas deux fois de m'en aller, une seule suffit. Je gagne mon pain avec honneur, ou je me passe de manger. — Disant cela, il monta sur son âne, et, lui donnant un furieux coup, il disparut. — A-t-on vu plus superbe drôle? dit l'*assistenta*. — Jactance andalouse! dit le señor Delgado; pauvres comme Job et superbes comme Tarquin! — Et cela, dit la comtesse de Palma en riant, sans avoir lu votre *Contrat social* et sans que vous leur ayez fait une harangue sur *la dignité de l'homme*..... Il n'y a point de doute : ce sont des âmes de princes sous la bure grossière... Frasco, ajouta-t-elle, parlant à un serviteur, donne-lui une demi-once de ma part. » Cela prouve deux choses : d'abord, que le paysan andaloux ne ressemble pas au pauvre serf russe, pour qui tout se résume dans un mot : « Le barine l'a dit; » puis, qu'il y a des Espagnoles, même de haut rang, qui aiment ces explosions de fierté populaire.

« Pauvres comme Job! » dit le seigneur Delgado. Effectivement l'Andaloux des campagnes est pauvre d'habitude. Il travaille peu, et il n'aime pas trop même à voir les étrangers venir travailler pour lui; mais aussi son organisation le défend contre les besoins, il est naturellement sobre : avec un morceau de pain, une orange et un rayon de soleil, il est content, et il se console parfois en répétant que « profit et honneur ne sont pas dans un même sac. » Une singulière égalité d'humeur est la compagne de sa pauvreté. « Pour moi, dit le *tio* Jose, un personnage de l'un des derniers romans de Fernan Caballero, pour moi, je suis satisfait si demain n'est pas pire qu'aujourd'hui, et quand il en est ainsi, mon *gazpacho* a meilleure saveur qu'un poulet. » Le paysan de l'Espagne méridionale gagne ou peut gagner une piécette par jour, et avec cela tout marche dans la maison. On vit à la grâce de Dieu; mais le chef de la famille se donne toujours ce costume national qui est souvent la plus grande richesse de l'Andaloux. C'est un peuple matériellement misérable et moralement aristocratique, qui ne songe point au nécessaire, et qui a le goût de tous les luxes de la vie, le plaisir, la passion, les danses, les chants. Le temps peut lui manquer pour le travail, il ne lui manque pas pour ses divertissemens de prédilection.

Il passe avec une facilité extrême de la prière à une fête, d'une procession à une course de taureaux : nature étrange qui, sentant peu la pauvreté matérielle, est toujours, par son imagination, par la vivacité de ses entraînemens, par l'indépendance de ses goûts et de ses instincts, au-dessus de sa fortune.

Aussi le peuple andaloux est-il essentiellement poétique. Il n'est pas une impression, pas un sentiment, pas un souvenir familier qui ne trouve son expression dans une multitude de chants dont la mémoire populaire est la fidèle gardienne. Quelques-uns de ces chants sont des légendes pieuses, d'autres sont des histoires de bandits ou un écho des lointaines traditions locales; la plupart sont consacrés au plaisir, à la passion, à l'amour, et ce sont les plus vifs, les plus colorés. « Une femme andalouse a dans ses yeux le soleil, une aurore dans son sourire, et le paradis dans son amour. » Le soir, dans quelque vallée comme celle de Val-de-Paz, si poétiquement décrite par Fernan Caballero, au milieu de cette paix de la campagne, « qui se compose de silence et de solitude, » une voix vibrante s'élève tout à coup, et répète peut-être quelque chant comme celui-ci où un jeune homme trace le portrait de sa maîtresse : « Tu as un front qui est une place de guerre où l'amour triomphant a planté sa bannière. — Tu as des yeux, lumières de l'aube, dont l'éclat s'adoucit aux rayons de la lune. — Ton nez fin ressemble au fil d'une épée qui perce tous les cœurs. — Tu as un menton avec une fossette au milieu; si on devait m'enterrer là, je voudrais être mort. — Tu as une gorge si claire, si belle, que même ce que tu bois se voit au travers. — Ta taille, ô jeune fille, ressemble à un beau palmier qui se détache superbe entre toutes les plantes. — Tes pieds foulent si fièrement la terre, que partout où tu passes fleurissent les roses. — Voilà tes traits esquissés, ô jeune fille; vienne à présent le mois de mai qui te donnera des couleurs! » Et maintenant, en laissant de côté tant d'autres parties où la pauvre Andalousie n'aurait pas le beau rôle, je le crains, si l'on veut juger par ces choses légères de deux mouvemens différens de société, de deux natures populaires diverses, de deux génies poétiques opposés, qu'on se rappelle quelques-unes de ces chansons nées sous l'influence de la faim dans les districts industriels de l'Angleterre, ou, mieux encore, ce terrible *chant de la chemise* de Thomas Hood : « Travaille, dit la jeune femme en haillons, rivée à sa tâche, dans sa petite chambre glacée et nue; — travaille, travaille, misérable esclave! travaille dès que le coq chante, travaille quand les étoiles brillent, travaille jusqu'à ce que le sommeil te dompte, et qu'en rêvant tu achèves ta misérable besogne! » L'Andaloux répond : « Laissez pleurer les nuages, laissez briller le soleil, laissez les

vieux se plaindre, et le jeune homme jouir de son amour. » Ou bien encore : « Si je me perds, que l'on me cherche du côté du midi, là où naissent les brunes jeunes filles, là où on fait le sel. »

Un des points les plus curieux à observer, ce serait la part du catholicisme dans cette vie sociale, dans ce caractère populaire. Cette part est immense. Le catholicisme de l'Espagne, et surtout de l'Andalousie, n'est pas seulement une religion, un ensemble de dogmes parlant à l'intelligence; il n'a rien de métaphysique ni d'abstrait, il a au contraire une couleur extraordinaire de réalité. Il est partout et il est l'explication de tout; il est dans les mœurs, dans la manière de voir et de sentir, dans les caresses de la mère à son enfant, dans les relations des hommes, dans les usages les plus familiers et même dans le plaisir. Il est passé dans la chair et dans le sang du peuple. Lorsque, dans *la Famille de Alvareda;* le jeune Ventura, revenant de l'armée, raconte qu'un de ses camarades est allé au nord avec le marquis de la Romana dans une terre où on ne manie pas le couteau, il est vrai, mais où la neige couvre le sol, où l'on mange du pain noir, des pommes de terre et du lait, où il n'y a ni frères ni moines, où enfin les églises sont peu nombreuses et ressemblent à des hôpitaux dévalisés, sans chapelles, sans autels et sans images, c'est une stupéfaction profonde parmi les naïfs auditeurs, qui ont comme un frisson de joie en se sentant à l'abri de ce ciel froid et de l'hérésie. « Oh! mon soleil, mon pain blanc, mon église, ma vierge *santissima,* ma terre, ma foi et mon Dieu! s'écrie la vieille Maria; bienheureuse mille fois d'être née ici et d'y mourir! Grâce à Dieu, tu n'es pas allé à cette terre, fils; terre d'hérétiques!... »

On sait la puissance de la représentation extérieure dans la religion en Espagne. La *passion* est tout un drame; les fêtes ont une mise en scène éclatante, où se mêlent les choses les plus diverses, témoin cette danse qui est un des intermèdes de la procession du *Corpus.* Il s'est formé en outre une sorte de mythologie populaire où les traditions chrétiennes sont fécondées, brodées et transformées par une imagination qui aime à rendre tout sensible, à donner une forme familière à ses croyances et à rattacher les plus simples faits à quelque souvenir religieux. Pourquoi, direz-vous, le romarin est-il une plante qui se plaît chez les pauvres, et que les pauvres ont en prédilection? Parce que pour ceux-ci c'est une plante sacrée depuis que la Vierge étendit sur un romarin les langes du Dieu-enfant. Pourquoi l'hirondelle est-elle un oiseau aimé et respecté, accueilli en signe de bonheur? C'est que ce fut une hirondelle qui alla arracher les épines enfoncées dans le front saignant du Christ. Le hibou était autrefois un des oiseaux qui chantaient le mieux; il se trouva présent lorsque le Seigneur expira, et depuis ce moment il n'a plus

fait entendre que le cri plaintif où le peuple andaloux croit distinguer encore le mot *cruz, cruz!* Il y avait au pied de la croix un beau rosier aux fleurs blanches; une goutte du sang de Jésus tomba sur ces fleurs, et depuis lors c'est ce qu'on nomme la rose de la passion. Ces légendes sont innombrables, et sont répétées dans tous les foyers. Le catholicisme a laissé sa trace dans une foule d'autres coutumes. C'est évidemment d'une pensée religieuse qu'est née cette tradition qui consiste à laisser, « par une respectable illégalité, » comme dit Fernan Caballero, l'horloge du palais de l'Audience de Séville en retard de dix minutes, comme pour accorder aux suppliciés dix minutes de plus pour se repentir ou pour obtenir une grâce tardive.

Ce catholicisme, au surplus, est parfois d'une étrange sorte. Il se combine avec bien d'autres entraînemens, bien d'autres instincts violens et passionnés, entre lesquels il fait une assez surprenante figure. Le bandit, lui aussi, est catholique, et il l'est même à sa manière, avec une sorte de sincérité bizarre, sans apparence d'hypocrisie, car il sait bien que s'il se laisse prendre, cela ne le sauvera pas humainement du dernier supplice. Le capitaine de voleurs Diego dévalise l'église d'Alcala, et cela ne l'empêche pas de se découvrir devant une croix dans la solitude, là où nul ne le voit. Nulle part ces contradictions ou ces mystérieuses combinaisons du caractère espagnol ne sont décrites d'un trait plus saisissant que dans une petite scène d'un des contes de Fernan Caballero, *l'Ex-voto*. Tandis qu'au-dehors une nuit silencieuse et pure de mai s'emplit de murmures indistincts, tandis que la mer « semble regarder le ciel comme pour apprendre de lui à ne pas s'agiter, » voici, dans un village perdu, une petite auberge, refuge habituel des vagabonds, des déserteurs, des contrebandiers, de tous ces hommes sans foyer, sans asile, sans lien dans la vie. Une lumière rouge et moribonde se laisse apercevoir dans l'atmosphère épaisse de ce lieu sordide. L'aubergiste est digne de la scène; pour avertir sa clientèle de ne pas s'attarder, il psalmodie de temps à autre ces mots : « Nous entrons, nous buvons, nous payons, nous sortons. » Il y a là deux hommes, un galérien et un déserteur, attendant un troisième personnage, une espèce de contrebandier qui arrive bientôt. La conversation s'anime. « Je gage, dit le dernier venu, qu'aucun de vous n'est capable de faire ce que je ferai..... tuer, en sortant d'ici, le premier homme qui se trouvera devant nous, non par trahison, mais loyalement, face à face, en le laissant se défendre comme il pourra.—Pourquoi troubler le monde sans profit? dit le déserteur. — Il ne le ferait pas lui-même, ajouta le *presidiario;* — pure fanfaronnade! beaucoup de bruit et peu de noix, comme dit le proverbe. — Par l'âme de ma mère! s'écrie le *baratero*

furieux en levant son bras; vous verrez si c'est de la fanfaronnade! Voyez qui parle de jactance andalouse, — un Valencien! — En même temps, comme il avait la main en l'air, sa chemise retomba et laissa voir un bras velu et musculeux où était imprimée avec de la poudre une croix bleue comme celles que se font les mariniers. — Ah! on voit que tu es bon chrétien, dit ironiquement le *presidiario* en regardant cette croix. — Non, je ne suis pas bon chrétien, répondit le *baratero*, mais je ne suis pas impie comme toi; je n'ai point échappé aux galères des Maures, entends-tu? Je ne suis ni hérétique ni Juif; je respecte la croix; cela, je l'ai sucé avec le lait de ma mère. Que Dieu ait son âme et que le démon ait la mienne, si je ne fais pas taire pour plus de temps qu'il ne voudra celui qui y trouvera à redire! »

Cela signifie, ce nous semble, que le catholicisme n'est pas seulement une religion; il fait partie du caractère populaire dans lequel il s'est en quelque sorte incorporé et dont il reste un des élémens intimes, même quand il n'exerce pas une influence complétement rassurante. C'est ce qui fait que, de tous les peuples, l'Espagnol ou l'Andaloux est le moins propre à changer de religion. « Comment instruire ces gens? dit Delgado dans *Elia*. Ils ont leurs chroniques et leur croyance dans des couplets, des fleurs, des romances et des contes! » Ainsi apparaît le peuple de l'Andalousie, indolent pour le travail et ardent pour le plaisir, pauvre, mais non famélique, inculte et non vulgaire, fier et insolent peut-être, rarement grossier, fort insouciant de libertés politiques et passionné pour la liberté pratique de ses mœurs, mêlant enfin dans sa religion cet instinct de la réalité qui aime à tout matérialiser et la vivacité poétique de son imagination. Il n'apparaît point autrement dans les romans de Fernan Caballero.

Il est vrai, de cette nature bien des traits s'effacent jour par jour, bien des nuances originales s'altèrent; des caractères nouveaux se dessinent à travers ce mouvement confus d'une société qui se transforme. Telle est la puissance du passé cependant, que ce qui a été survit encore partout. Dans les mœurs, on retrouve mille traces de la vie, des instincts et des croyances d'autrefois, de même que sur le sol on rencontre à chaque pas tous ces débris qui furent des monumens, — tours mauresques, couvens, oratoires, — comme le laboureur de Virgile, dans les campagnes latines, rencontrait sous son soc des armures, des casques et des restes humains qui l'étonnaient. Ces débris sont abandonnés de la vie sans doute; les monumens ont subi mille transformations, ils n'ont plus leur destination primitive. Un couvent est devenu une prison; la tour de doña Maria de Padilla, après avoir appartenu à la cathédrale de Séville, est passée

entre les mains d'un particulier, et elle est aujourd'hui blanchie à la chaux. Le château du Mnesteo, à Puerto-Santa-Maria, « ce vigoureux et grandiose squelette aux pieds phéniciens, au corps romain, à la tête mauresque et aux bras espagnols, » le château du Mnesteo est maintenant occupé par une église et par quelques paisibles habitans qui cultivent un jardin là où les Maures avaient leurs arsenaux de guerre. Telles qu'elles sont pourtant, ces ruines subsistent: elles ont une légende et des traditions connues du peuple; elles font partie du paysage.

Ce mélange de toutes choses, cette persistance des traditions au milieu des envahissemens de la vie moderne, ce contraste du passé et du présent, c'est une des poésies de l'Espagne, une poésie qui se reflète dans les romans de Fernan Caballero. Le conteur espagnol semble avoir voulu résumer cette lutte en faisant apparaître dans un de ses récits, *la Gaviota*, deux monumens, le couvent de Villamar et le fort San-Cristobal, — deux images du passé, deux ruines qui se trouvent en quelque sorte personnifiées sous une forme ingénieuse et touchante, et qui viennent se mêler à la fiction. Le couvent de Villamar est placé sur une élévation en face de la mer; c'est un de ces vastes et riches monastères d'autrefois où toutes les merveilles de l'art avaient été prodiguées. Aujourd'hui il est vide et nu. Le clocher, dépouillé de son ornement, s'élève « comme un géant inanimé qui a vu s'éteindre dans ses orbites creux la lumière de la vie. » En face de l'entrée est une croix de marbre blanc, penchée sur un piédestal à demi détruit. Dans l'intérieur, tout tombe de vétusté; les autels sont dépouillés, les lampes d'argent ont disparu, les vitraux brisés laissent entrer les hibous et tous les oiseaux qui vont nicher dans les voûtes. Lorsque les couvens ont été fermés, cette ruine a été mise sous la garde d'une famille de laboureurs qui l'habite. Tout près du couvent de Villamar, et comme pour se livrer avec lui à un dialogue mélancolique, est le fort San-Cristobal, un vieux fort planté sur un rocher abandonné, « un squelette de château avec une garnison de lézards. »

Ces pierres ont, pour ainsi dire, une personnification humaine qui exprime leur destinée d'aujourd'hui. Le couvent a *fray* Gabriel, le fort a son commandant, don Modesto Guerrero, deux des personnages les plus curieux assurément de Fernan Caballero, deux bas-reliefs sculptés sur ces vieux frontons. A l'époque où les moines furent chassés, un vieux frère lai s'assit sur les degrés de la croix blanche de la porte, et il pleurait : c'était fray Gabriel. « Ne venez-vous pas? lui dit-on. — Et où puis-je aller? répondit fray Gabriel. Jamais je ne suis sorti de ces murs où j'ai été recueilli tout enfant et orphelin. Je ne connais personne dans le monde; je ne sais que soigner le jar-

din du couvent. Où irai-je et que ferai-je? Je ne puis vivre qu'ici. » Alors la famille du laboureur chargée de la garde du couvent lui dit de rester, et depuis ce moment il a vécu avec ces pauvres gens, soignant toujours le jardin et attaché à ces vieux murs comme un lierre. Fray Gabriel parle peu d'habitude, il se borne à répéter ce que dit la vieille Maria, la mère de famille, qui a soin de lui. « Il appartenait, dit l'auteur, à l'excellente classe des pauvres d'esprit qui le sont aussi de paroles; il concentrait en lui-même sa tristesse incolore, ses souvenirs uniformes, ses pensées monotones. » La vieille Maria dit de lui que le sang ne court pas dans ses veines, mais qu'il se promène. Fray Gabriel vit dans l'attente du jour où les pères reviendront au couvent, où les cloches remonteront au haut de la tour, et où on lui rendra des *norias* pour cultiver le jardin.

Quant à don Modesto Guerrero, c'est vraiment un personnage d'une autre trempe. C'est le fils d'un laboureur qui a fait la guerre autrefois et qui a conquis un grade, après quoi on l'a placé comme commandant au vieux fort de San-Cristobal, où il est depuis quarante ans. Modesto Guerrero n'a qu'un souci, comme fray Gabriel : c'est sa citadelle démantelée. Il écrit sans cesse au gouvernement pour lui demander des réparations, des canons, des soldats, et le gouvernement depuis quarante ans ne lui répond pas. Malheureusement don Modesto ne reçoit pas non plus sa solde, ce qui fait qu'il a un uniforme qui commence à dater, puisqu'il remonte à ses campagnes. Depuis longtemps, il ne connaît d'autre argent que celui qui brille à la garde de son épée. Du reste, don Modesto vit résigné et sans ambition, ami des habitans qui le saluent avec respect en l'appelant : mon commandant! et qui renouvellent ses provisions. Modesto Guerrero s'est accoutumé à une douce intimité avec une vieille fille aigre, sèche et dévote, du nom de Rosa. On les appelle tous deux dans le village : *Turris davidica* et *Rosa mystica*. Don Modesto poursuit quelquefois de plaisantes et inoffensives objurgations le bon fray Gabriel, il lui reproche de n'être point de l'église militante. Au demeurant, ces deux hommes, fray Gabriel et don Modesto Guerrero, — et ces deux ruines, le couvent de Villamar et le fort de San-Cristobal, — n'apparaissent-ils pas comme une personnification de l'Espagne religieuse et guerrière d'autrefois au milieu de tous les envahissemens du présent?

C'est à l'ombre de ces ruines que Fernan Caballero s'est plu à nouer d'une main délicate et hardie un de ses drames les plus originaux, *la Gaviota*. Le paysage lui-même, ce paysage qui entoure le vieux couvent et le vieux fort, a un aspect vivant et coloré. C'est un coin de terre aux bords de la mer, dans le comté de Niebla. Pla-

cez-vous devant le couvent, d'où l'on découvre une perspective immense et uniforme :

« A droite la mer sans limites, à gauche la prairie sans fin; au centre se dessinait dans la clarté de l'horizon le profil obscur du fort en ruines de San-Cristobal, comme l'image du néant au milieu de l'immensité. La mer, que n'agitait pas le plus léger souffle, se balançait mollement, soulevant sans effort ses vagues, que les reflets du soleil doraient, comme une reine qui laisse flotter son manteau. Le couvent, avec ses grandes lignes sévères et anguleuses, était en harmonie avec ce grave et monotone paysage. Sa masse cachait l'unique point de l'horizon intercepté dans ce panorama uniforme. C'est sur ce point que se trouvait le village de Villamar, situé au bord d'une petite rivière aussi abondante et turbulente en hiver qu'elle était pauvre et stagnante en été. Les environs présentaient de loin l'aspect d'un damier dont les carrés offraient mille variétés de verdure : ici le vert-jaune de la vigne encore couverte de ses feuilles, là le vert cendré d'un champ d'oliviers, ou le vert émeraude du blé que les pluies d'automne avaient fait pousser, ou le vert sombre des figuiers, et tout cela divisé par le vert azuré des haies d'aloès. A l'embouchure de la rivière croisaient quelques barques de pêcheurs. Sur une hauteur voisine était une chapelle, et devant cette chapelle une grande croix s'élevait sur un piédestal semblable à une pyramide. Derrière s'étendait un enclos couvert de croix noires : c'était le cimetière. Sur le devant de la croix pendait un fanal toujours allumé, et cette croix, emblème du salut, servait de phare aux mariniers... »

C'est là que vont se succéder, se grouper et vivre tous ces personnages qui ont une singulière couleur de vérité et de naturel : le frère Gabriel et Modesto Guerrero, le vieux Santalo, le pêcheur catalan toujours dur à la fatigue et cachant une bonté inculte sous une rude enveloppe, la bonne Dolorès, la femme du laboureur, qui garde le couvent, Momo, le petit démon andaloux, qui poursuit tout le monde de sa spirituelle et impitoyable causticité, l'Allemand Frédéric Stein, le jeune chirurgien qui a d'abord servi dans la guerre de Navarre, et qui est venu par une matinée d'automne échouer tristement à Villamar. Mais entre tous ces personnages épisodiques, le plus frappant au point de vue humain et moral, c'est l'héroïne même, Marisalada, à qui on a donné le nom de *la Gaviota,* — la mouette. Un jour, le duc d'Almansa, qui a été blessé à la chasse près de Villamar et qui a été soigné par Stein, se promène avec celui-ci au bord de la mer, lorsque tout à coup retentit une voix vibrante et expressive, d'une puissance merveilleuse. « Il y a des sirènes dans cette mer, ou des anges dans cette atmosphère, » dit le duc. C'est Marisalada, la fille du pêcheur Santalo.

Avec une voix merveilleuse qui semble un don égaré du ciel, Marisalada est une nature étrange, pleine de contradictions et de

mystères, à la fois antipathique et séduisante comme un sphinx humain. Cette nature a une sorte de peine à se dégager; elle est d'abord maladive, et ne surmonte qu'avec effort le premier travail d'une organisation incohérente. Marisalada a-t-elle de la beauté? On ne le sait pas; son visage est brun et pâle, et son regard offre souvent une indéfinissable expression. Moralement c'est un mélange des élémens les plus divers, sinon les plus contraires. Marisalada est à la fois ardente et froide, indifférente et fougueuse, dure jusqu'à la férocité, hautaine et capable d'une soumission d'esclave, fantasque et vulgaire, indolente et passionnée. Elle est inquiète et farouche, elle se plaît dans la solitude. Il y a parfois en elle comme des lueurs d'instincts supérieurs à sa condition, et aussitôt elle retombe dans le matérialisme le plus grossier. Au fond, c'est une de ces femmes dont la vulgarité est l'essence, qui peuvent avoir reçu un don privilégié, la beauté ou une voix magique, mais qui ne s'élèveront jamais jusqu'à la noblesse morale.

Maintenant que cette nature soit mise en présence de tous les accidens de la vie, qu'une certaine éducation superficielle l'aide à se dégager, que cette voix qu'elle a reçue en partage la conduise sur les théâtres de Séville et de Madrid, en devenant un moyen de succès, de fortune et de domination, — alors, à chaque pas dans cette carrière, elle éclatera et se laissera voir dans ses véritables instincts. Lorsque le bon Stein, le jeune et rêveur Allemand qui a soigné Marisalada, qui s'est fait son instituteur et son maître de musique, lorsque ce jeune et paisible fou se met à aimer cette créature étrange, celle-ci ne comprend guère cette sérieuse et pure affection. Elle est tout près de trouver que le chirurgien est vieux à trente ans. Tandis que, sur le bord de la mer, à la clarté du ciel, Stein cherche naïvement à initier *la Gaviota* à la poésie allemande, et veut savoir d'elle s'il sera toujours aimé, s'il ne sera jamais payé de perfidie, Marisalada s'ennuie profondément; pour se dispenser de répondre, elle trace négligemment sur le sable ces mots : toujours! jamais! « et les vagues se divertissent à effacer ces paroles, comme pour parodier le pouvoir des jours, ces vagues du temps, qui vont effaçant dans le cœur ce qu'on assurait y avoir gravé pour toujours. » — « Oui, il m'aime, se dit-elle, je le savais; mais il m'aime comme fray Gabriel aime la *tia* Maria, comme s'aiment les vieux... Il veut se marier avec moi, comme don Modesto veut se marier avec sa chère Rosa de tous les diables. » Et elle se décide à épouser le chirurgien allemand, non par goût, mais par une sorte d'apathie à travers laquelle perce comme un secret et vague besoin d'agitation.

A mesure qu'elle semble s'élever en sortant de sa sphère, lorsqu'elle est devenue la femme de Stein, lorsqu'elle passe de Villa-

mar à Séville et à Madrid, où l'appellent des succès de théâtre, lorsqu'enfin elle est fêtée, recherchée et attirée, on le dirait, vers une vie supérieure, Marisalada ne se dément pas un instant. Comme elle a une voix divine qui a été perfectionnée par l'art, elle chante sans doute merveilleusement la *Casta diva;* mais c'est dans la chanson andalouse qu'elle est vraiment elle-même, exprimant sans effort toute cette dangereuse et irritante passion du Midi. On lui demande à son entrée dans le monde « comment elle trouve Séville? — Assez bien, répond-elle. — Comment vous semble la cathédrale? — Trop grande. — Et comment vous paraissent nos promenades? — Trop petites. — Qu'est-ce donc qui vous a plu? — Les taureaux... » Et quel sera l'homme qui dominera cette créature mystérieuse? Ce sera un *torero,* Pepe Vera, une nature semblable, un personnage qui vient se mêler à la vie de la chanteuse d'une leste façon.

« Maria quittait la scène au bruit des applaudissemens, quand elle se trouva face à face avec Pepe Vera et quelques autres jeunes gens.

« — Bénie soit, dit le célèbre torero en étendant à terre sa cape comme un tapis, bénie soit cette gorge de cristal capable de faire mourir d'envie tous les rossignols du mois de mai!

« — Et ces yeux, ajouta un autre, qui blessent plus de chrétiens que tous les poignards d'Albacete.

« Maria passa sans peur et dédaigneuse comme toujours.

« — Elle ne nous regarde même pas, dit Pepe Vera. Voyez-vous? Un roi est un roi, et il regarde un chat. Pour sûr, c'est une belle fille, quoique...

« — Quoi donc? dit un de ses compagnons.

« — Quoiqu'elle soit boiteuse, dit Pepe Vera.

« En entendant ces paroles, Maria ne put contenir un mouvement involontaire et fixa sur le groupe ses grands yeux étonnés. Les jeunes gens se mirent à rire, et Pepe Vera lui envoya un baiser du bout des doigts. Maria comprit bien que ce mot n'avait été dit que pour la faire retourner. Elle ne put s'empêcher de sourire, et elle s'éloigna, laissant tomber son mouchoir. Pepe le ramassa aussitôt et s'approcha d'elle comme pour le lui rendre.

« — Je vous le donnerai ce soir, à la grille de votre fenêtre, lui dit-il tout bas et avec précipitation.

« A minuit, Maria quittait la chambre à pas furtifs, après s'être assurée que son mari était plongé dans un profond sommeil..... »

Alors commence pour *la Gaviota* une vie étrange, une vie conforme après tout à ses instincts. Vainement Stein entoure Marisalada de soins délicats; le duc d'Almansa, qui s'est épris d'elle, a beau la convier à une passion plus noble, *la Gaviota* ne reconnaît qu'un dominateur, Pepe Vera, et elle plie servilement sous le joug d'une nature qui n'est pas plus relevée qu'elle, mais qui est plus brutale et plus forte. Si Pepe Vera ne veut pas qu'elle paraisse au théâtre,

elle ne paraîtra pas; si elle est malade, elle ne sera pas moins obligée d'aller à une course de taureaux, parce que son amant sera là disputant sa vie. Qu'arrive-t-il? Stein découvre les amours de sa femme, et il part pour La Havane. Le duc d'Almansa cesse de s'intéresser à cette capricieuse créature. Pepe Vera est tué dans une course; Marisalada enfin, glacée d'épouvante, perd la voix, et cette *étoile,* cette reine de théâtre, s'éclipse subitement. Allez un peu plus tard à Villamar; dans une boutique de barbier, vous verrez une femme pâle et maigrie, au geste hautain et brusque, aux cheveux mal tressés, à la voix rauque et éraillée : c'est Marisalada, qui est devenue la femme du barbier, et qui traîne deux enfans avec elle. Cela est logique : *la Gaviota* n'avait qu'un admirable instrument, elle n'avait pas d'âme; ni la bonté de cœur de Stein, ni la grâce aristocratique du duc d'Almansa, ni l'attrait supérieur de l'art ne parlaient à sa nature rebelle, impropre pour ainsi dire à toute éducation morale. Pour elle, tout était dans la voix. L'instrument une fois brisé, elle retombe à son niveau primitif de vulgarité; elle est la femme du barbier Ramon Perez! Et pendant ce temps que sont devenus les autres personnages du roman? Le vieux Santalo, le père de Marisalada, est mort; la vieille Maria, qui habitait le couvent, est morte aussi. Don Modesto Guerrero est plus que jamais à son fort de San-Cristobal. Et fray Gabriel? « Pauvre fray Gabriel! dit don Modesto; tous les vendredis de sa vie, il allait au Christ-du-Secours pour lui demander une bonne mort... Je le rencontrai un vendredi matin à genoux devant la grille de la chapelle du Christ, la tête inclinée. Je l'appelai, il ne me répondit pas; je m'approchai, il était mort, mort comme il a vécu, en silence et seul. Pauvre fray Gabriel! ajouta le commandant, tu es mort sans avoir vu ton couvent réhabilité. Moi aussi, je mourrai sans avoir vu mon fort reconstruit..... » Au-dessus de ce drame humain de *la Gaviota,* Fernan Caballero semble placer cet autre drame des destinées morales de l'Espagne, représentées par les deux ruines qui se dessinent encore à l'horizon.

Ainsi, dans cette carrière si étrangement accidentée qu'elle parcourt depuis longtemps, l'Espagne a trouvé un historien vrai, délicat et émouvant, original surtout, qui la peint dans ce qu'elle a de plus intime et de plus profond, dans toutes ces nuances contradictoires inhérentes à un état d'universelle transition. De tous les personnages que Fernan Caballero fait vivre, et dont il peuple ses fictions, quels sont ceux qu'il aime, qui ont toutes les prédilections de son esprit? Ce sont évidemment ceux qui portent pour ainsi dire sur le front un rayon du passé. La connaissance du passé est la substance savoureuse des récits du conteur espagnol. La vie moderne au contraire est quelquefois décrite avec une humeur enjouée et iro-

nique. La vie moderne pourrait trouver son expression dans quelque portrait comme celui d'*une notabilité*. « Don Andres Peralta, dit l'auteur, se retira du service, acheta du bien et se consacra à diverses entreprises, notamment à la démolition des couvens, dont il vendait à bas prix les matériaux de grande valeur. Il avait été alcade, et il était actuellement député provincial. En un mot, il était devenu un personnage, le type du citoyen moderne, grand dépensier de phrases sonores, apôtre zélé de la moralité et de la philanthropie, arrogant ennemi des superstitions, archiprêtre de *saint Positif*, habile architecte de son propre piédestal. Rien ne manquait à ce Salomon des jugemens de conciliation, à ce Démosthène d'une société récemment fondée pour la création d'un canal dont les travaux, à force de juntes et de rapports, étaient déjà fort avancés, car il ne manquait plus pour la réalisation complète du canal projeté que de l'argent pour l'ouvrir et de l'eau pour le remplir. » Le portrait peut être vrai, il n'est pas flatté. D'ailleurs, Fernan Caballero le dit lui-même, c'est un homme qu'il a peint, ce n'est point l'époque. Est-ce à dire en effet que cet amour des choses anciennes qui inspire Fernan Caballero, qui est la vertu créatrice de son imagination, trouble son regard si ferme et si pénétrant, et l'empêche de voir l'irrésistible courant des choses contemporaines?

L'Espagne est aujourd'hui et depuis bien des années un vaste champ d'expériences. Il y a des hommes dont le regard est tourné uniquement vers le passé, qui ont la haine de tout ce qui est nouveau et de tout ce qui est étranger. Il en est d'autres qui affectent une sorte de dédain pour tout ce qui est espagnol, et qui suivent dans leurs idées, comme dans leurs habitudes, tous les caprices de la mode étrangère. Il en est enfin qui aiment le passé sans illusion, qui ont l'intelligence de tout ce qui s'accomplit de grand dans le monde moderne sans vouloir s'asservir absolument à la domination d'une pensée étrangère; ceux-ci voudraient que l'Espagne s'éclairât elle-même, qu'elle sondât ses forces, qu'elle s'inspirât dans ses œuvres de son esprit national, et que, sans résister à cette loi invariable du progrès, elle mesurât ses transformations aux nécessités de son génie et de ses mœurs. C'est là peut-être toute la politique, — la seule qui puisse conduire l'Espagne à travers les écueils. Elle est dans les romans de Fernan Caballero; mais, dans la politique comme dans toutes les affaires de ce monde, est-il donc si facile de passer du roman à la vie pratique?

CH. DE MAZADE.

L'ASILE

I.

L'histoire qu'on va lire a été mille fois racontée et le sera mille fois encore en produisant même indignation chez ceux-ci, même attendrissement chez ceux-là. Tu ne te doutes guère, ma pauvre Lucette, toi qui atteins à peine tes vingt ans, que depuis dix-huit siècles et plus on médit de ton cœur où un dieu cependant a savouré le premier sacrifice des tendres repentirs et des larmes sacrées. Tu as touché en secret plus d'un docteur, mais tu ne désarmeras jamais les belles pharisiennes. — Comment, diront-elles, peut-on aimer de pareilles créatures? En vérité les attachemens qu'elles inspirent tiennent de la dégradation et de la folie. — Chacun de nous connaît ces aménités, et peut en retrouver toute la série dans sa mémoire. Voici par quel récit on pourrait leur répondre, si ce qui suit toutefois peut s'appeler un récit, car lettres, entretiens, rêveries, tout ce que je pourrai prendre d'une existence où j'ai pénétré, je le jetterai dans cette page intime que je voudrais rendre par excellence vivante et animée. J'imiterai l'artiste florentin jetant tout ce qui se rencontre sous sa main dans la fournaise d'où doit sortir sa statue.

« En avançant dans la vie, disait récemment Jacques de Mesrour, il y a bien des jalousies que je ne comprends plus, ou, pour parler avec plus de justesse, que je ne pratique plus. J'ai en horreur les tortures que nous imposons à nos premières maîtresses par toutes nos questions indiscrètes, suivies de fureurs et de lamentations. J'accepte avec résignation cette pensée que les femmes ont un passé tout comme nous, bagage un peu moins lourd que le nôtre, mais d'une nature encore fort embarrassante et très désobligeante surtout, quand il s'agit de se lancer dans les grands pèlerinages amou-

reux. Eh bien! voyez l'étrange chose : l'inquiète délicatesse que j'ai perdue à l'endroit de ces créatures vivantes d'où naissent toutes les grandes souffrances aussi bien que toutes les grandes joies de l'âme et des sens, je l'ai conservée pour des objets inanimés. Certains lieux m'inspirent encore une sorte de tendresse farouche; il y a des noms assurément dont le mystère me semble moins sacré que celui de quelques contrées où je me suis réputé heureux. » J'obéirai à ce sentiment, qui me fut confié, en rendant le plus vague qu'il me sera possible le théâtre de cette histoire. Je dirai pourtant que la maison qui joue dans tout ceci un grand rôle était située dans un village appartenant à cette merveilleuse campagne, semblable en diversité et en charme à l'esprit même de notre nation, qui réunit à quelques lieues de Paris des attraits de toute nature. Placez-le, si vous voulez, à l'entrée de cette vallée de Chevreuse dont l'austère mélancolie fait songer de Philippe de Champagne et du Poussin, ou tout près de la forêt de Fontainebleau, forêt divine, ici d'une rêverie germanique et là d'une fierté espagnole. Ce que je voudrais, c'est que ce village fût pour vous ce qu'il a été pour celui dont je découvre aujourd'hui les pensées, un lieu tout rempli d'émotions, un de ces sites où je ne sais quel trouble s'empare tout à coup de votre cœur, un de ces pays enfin qui ont la puissance de ces airs étranges dont l'âme est en même temps meurtrie et caressée. Tout au bout de Sainte-Marcelle, — par des motifs d'harmonie secrète que je n'ai pas envie d'expliquer j'appellerai mon village ainsi, — il y a une maison qui a été plus aimée que bien des êtres faits de chair et de sang. Il est vrai que cette maison semble toute remplie d'une existence singulière et je dirais volontiers surnaturelle. Un des hôtes charmans qui l'ont habitée, cette jolie Anna de Frédy, qui est morte dans la première année de son mariage, l'appelait une maison-fée, et je ne sais rien de plus vrai que cette expression. Imaginez une sorte de pavillon élancé d'une remarquable blancheur, tout environné de grands arbres épais et sombres, se dressant à l'extrémité d'un gazon d'une verdure sérieuse, comme une apparition au bord d'un lac. Quoique séparée par un espace bien étroit d'une route assez passagère, cette retraite est parée d'un indincible attrait de solitude. Le jardin qui l'entoure est clos de tous côtés par de hautes murailles couvertes de lierre, première enceinte qui elle-même est presque partout cachée par une seconde enceinte de charmilles. On sent dans ce lieu tout un système de savantes défenses contre le bruit et le grand jour, les indiscrétions des regards humains et celles du soleil. Ce fut devant cette demeure digne de la Philomèle de La Fontaine que s'arrêta entre quatre et cinq heures du soir, il y a de cela une année à peine, un personnage à la tournure dégagée, au visage résolu, qui peut avoir

eu quelquefois la tristesse, mais qui n'a jamais eu la mine des Werther et des Saint-Preux.

Au bout de quelques instans, la maison déserte avait repris une sorte d'animation. Ses fenêtres s'ouvraient l'une après l'autre comme les yeux d'une personne qui se réveille. Dans une grande pièce située au premier, toute peuplée de livres, où régnait cette espèce de mélancolie que les bibliothèques de campagne partagent avec les cimetières de village, un homme était assis à un bureau, et voici ce qu'il écrivait :

« Il y a une demi-heure à peine que je suis à Sainte-Marcelle, dans cette maison que j'aimais si ardemment, que je vous décrivais sans cesse en ces entretiens disparus avec les meilleurs jours de ma jeunesse. Cette maison, je suis décidé à la vendre; c'est pour cela que j'y reviens aujourd'hui. Elle me cause des émotions dont je ne veux plus, car j'ai pris en aversion tout ce qui arrache mon cœur à ce sommeil de malade où j'essaie incessamment de le plonger. A l'époque où j'entrais dans la vie, que votre regard et votre sourire doraient pour moi d'une lumière si chaude, vous rappelez-vous mes projets? C'était là que je voulais aller m'ensevelir avec vous. Je vous enlevais à tout ce qui vous entourait, à ce monde où j'éprouvais toute sorte de joies et de souffrances dont j'ai perdu le secret, et c'était une idylle dont le souvenir m'émeut encore. Je vous offrais en cette retraite un royaume plus vaste que celui du ciel, mon amour; oui, madame, mon amour, qui m'inspirait tant de fierté, qui me semblait la vraie région de l'immortel et de l'infini. Malheureusement la maison de Sainte-Marcelle ne m'appartenait pas plus alors que vous ne vous apparteniez à vous-même. C'était ce que vous me répondiez en riant. La plus jeune de mes plus jeunes affections, l'aube fraîche, souriante et pure de la lumière brûlante qui devait m'envahir, Anna, ma cousine Anna, s'était envolée de cette demeure; mais sa mère, ma chère tante de Frédy, l'habitait toujours, et mon cousin Gaston, qui était au service depuis six mois, prétendait qu'il y passerait les années de sa retraite. Quand plus tard Anna, Gaston, puis celle qui m'avait élevé comme eux, aimé comme eux, ne furent plus pour moi que de chers et cruels souvenirs, quand le malheur m'eut rendu maître des lieux où le bonheur m'avait bercé, j'avais en vous cette adorable amie dont je cherche instinctivement la main, si je viens à sentir autour de moi des ténèbres trop froides et trop épaisses; depuis longtemps, l'héroïne de mes églogues m'avait quitté... Vous savez de quelles magiciennes j'ai été l'esclave. Celles-là se seraient bien moquées de moi si je leur avais proposé de me suivre à Sainte-Marcelle; mais je songeais à cet asile, et je me disais : Si jamais je puis renoncer aux bruyans

sabbats où elles me conduisent toutes les nuits, c'est là assurément que je viendrai.

« Au lieu de m'enfuir à Sainte-Marcelle, j'ai pris ma course à travers le monde. J'ai assisté aux grands spectacles de la guerre. Il y a quelques années, quand je suis revenu dans mon pays, je m'imaginais sortir d'une fontaine de Jouvence. J'avais oublié maintes choses qui s'offraient à moi toutes resplendissantes d'illusions. C'est alors que je voulais me confiner à Sainte-Marcelle avec Augusta. Vous savez comment s'est terminé un chapitre qui m'a l'air d'une transposition faite par un esprit moqueur dans le roman de ma vie. J'ai eu un désespoir plein de jeunesse, suivi d'un chagrin plein de maturité, d'un de ces chagrins profonds, graves, raisonnés, qui mettent l'arme du suicide entre les mains des hommes sans énergie et sans foi. Heureusement ce qui m'a déjà sauvé si souvent me sauve encore aujourd'hui. Je me suis jeté avec emportement dans mon métier, le meilleur des refuges assurément contre tous les dégoûts et toutes les tristesses de ce monde. J'aurai quitté prochainement l'Europe, qui me paraît mériter de plus en plus le jugement que portait sur elle le jeune vainqueur de l'Égypte, qui me semble vieille et ennuyeuse. Je sais bien que l'Afrique, où je compte aller, manque aussi de jeunesse et même d'imprévu. Notre globe sera bientôt une geôle qu'on aura parcourue en quelques instans, et qui rendra sensible pour tous le mystère de la patrie céleste; mais j'ai choisi pour mon prochain séjour un pays où l'on meurt de mainte manière : je vais rejoindre un corps qui fait la guerre au Sénégal. Le danger conserve ces vagues et attrayans horizons que les voyages ne nous offrent plus. Avant de m'éloigner, j'ai voulu vous écrire dans les seuls lieux qui parlent vivement à mon cœur. Je vous écrirai encore de pays bien différens, dans des situations bien variées. Je garde souvent vis-à-vis de vous d'inexplicables silences; puis tout à coup, n'importe en quelle contrée, n'importe en quelle circonstance, je me trouve, je me mets à vous écrire en cet instant où les poètes se mettent, dit-on, à faire des vers, quand je me sens l'âme toute remplie de trouble, quand j'entends au fond de moi le frémissement de ces pensées qui ont des ailes et qui s'envolent, les unes pour chercher Dieu, les autres pour aller vers ceux que nous aimons. »

Après avoir écrit cette lettre, Mesrour descendit dans une salle à manger, où bien souvent il avait fait de joyeux repas. Il était seul à cette table de chêne qu'il avait vue entourée de figures animées et gracieuses. Une lumière, qui semblait s'être empreinte de mystère et de tristesse en glissant à travers les ombrages du jardin, entrait par une fenêtre ouverte : elle éclairait quatre murailles dé-

corées de tableaux sans grande valeur pour un artiste, mais où Jacques retrouvait toutes ces rêveries que nous envoyons errer sur les vieilles toiles à l'époque où nous possédons dans toute sa plénitude l'incomparable poésie de l'enfance. Un seul domestique le servait, c'était le gardien de cette maison délaissée, l'honnête Magloire, bien connu dans Sainte-Marcelle, où il est venu se marier et chanter au lutrin après avoir porté vaillamment le nom français en Afrique et en Crimée. Mesrour, par instans, adressait la parole à ce brave garçon, qui lui rappelait des temps et des lieux bien loin de lui; puis il s'abîmait dans le silence. L'heure des repas ne peut jamais être une heure indifférente; il faut qu'elle soit marquée par ce qu'a de plus intime et de plus profond soit la gaieté, soit la tristesse. Le repas habituel, journalier, est bien souvent, pour nombre d'entre nous, le signal de mille mouvemens invisibles. Quand nous sommes à table au milieu des nôtres, nous sentons quelquefois tout à coup une sorte de joie attendrie et presque solennelle; quand nous sommes à une table solitaire, les chères ombres viennent s'asseoir en face de nous, et suivent nos mouvemens distraits de leurs longs regards.

II.

Depuis longtemps déjà le repas dont nous avons parlé était fini. La nuit était venue. Jacques se sentit envahi par une de ces tristesses qu'aucune nature ne peut impunément supporter. Cet instinct impérieux qui tout à coup nous pousse hors de la solitude, nous force à rechercher une société vivante, n'importe laquelle, avec autant d'avidité que, sous l'empire de l'effroi et des ténèbres, nous recherchons l'air et le jour, cet instinct s'éveilla en lui. Tout près de Sainte-Marcelle était un petit château, appelé Coudray, qu'habitait M. de Fernelles. M. de Fernelles avait servi dans le même régiment que Mesrour. C'était un vaillant officier, mais qui un jour, dans un accès inattendu de courage civil, prit le parti énergique de se marier. Ce jour-là, il dit adieu aux aventures lointaines pour se consacrer tout entier au nouvel état dans lequel il venait d'entrer. Mme de Fernelles avait de quoi occcuper l'esprit le plus fécond et le plus varié. J'ai rarement rencontré plus aimable femme. Elle ressemblait à celle dont chacun de nous a dit : Voilà une personne que je préfère aux plus merveilleuses beautés. Son corps, un peu frêle, était l'enveloppe transparente d'une âme toute remplie à la fois de puissance et de douceur. Elle était singulièrement douée pour tous les arts. J'ai vu d'elle quelques paysages empreints d'une poésie si passionnée que la charmante Mme de S... disait en riant : « Je ne les laisserai point voir à ma fille. » Elle ne s'est jamais brouillée

avec aucune des amies dont elle a reproduit les traits, et son pinceau pourtant n'avait pas cette flatterie qui, en caressant les vanités individuelles, cause de vraies douleurs à la conscience publique. Ses portraits étaient touchés avec une grâce si habile, qu'ils forçaient Alceste et Philinte à se réunir dans une commune admiration. Fernelles n'avait jamais eu pour lui qu'une assez agréable figure dont les années avaient très vite altéré l'expression. C'était un beau vieilli. Le petit parfum romanesque qu'il avait offert à sa femme aux premières heures de leur mariage s'était évaporé depuis longtemps. C'est ce que Mesrour avait parfaitement compris à une époque où il avait été appelé à voir sans cesse Mme de Fernelles; mais quoiqu'on lui ait souvent reproché ce qu'on nomme pompeusement et vaguement une absence de tout principe, il s'est plusieurs fois piqué en amitié d'une sorte de religion. Aussi avait-il avec la femme de son compagnon une de ces intimités qui ne causent à l'hymen que de légers et réparables dégâts. Il se livrait vis-à-vis d'elle à ces confessions que les femmes écoutent avec tant de douceur; elle avait un certain sourire dont il recevait toujours, assurait-il, un soulagement immédiat, qu'il appelait une manière de donner l'absolution. Malheureusement le soir dont je parle aucun sourire, aucun regard, aucune parole dorée d'intelligence ou parfumée de bonté n'aurait pu enlever à Jacques le poids implacable qui l'oppressait. Dans cette bataille incessante de la vie, il y a certaines défaites qui nous donnent la morne attitude d'un sauvage réduit en captivité. C'était une de ces défaites-là que Mesrour croyait avoir subies. Cependant il se dirigea vers le Coudray, qui lui parut bien différent de la maison d'où venait de l'exiler un élan de douloureux ennui.

Le Coudray semblait être le toit de l'homme marié insultant au toit du célibataire. Un bruit de piano, un jeu de lumière, des éclats de voix s'échappaient d'une vaste pièce dont les fenêtres étaient ouvertes sur un perron bordé de fleurs. Il y avait une réunion assez nombreuse chez Mme de Fernelles, et à la seule manière dont les hommes et les femmes étaient groupés on sentait un salon régi par des lois intelligentes. Une jeune fille faisait de la musique; mais ce n'était pas une de ces virtuoses domestiques imposant, de par la volonté maternelle, le supplice d'une sonate à ses auditeurs contristés; la jolie musicienne semblait jouer pour son propre plaisir, et laissait courir ses doigts sur les touches du piano, comme elle aurait laissé ses pieds courir sur un gazon. L'écoutait qui voulait. Tandis que deux ou trois personnes attentives voyageaient avec elle dans la région de l'harmonie, d'autres parcouraient en toute liberté des régions moins idéales. Une femme assez élégante, et qui semblait très versée dans l'art antique de la coquetterie, déployait une

singulière prestesse de paroles et de regards pour répondre en même temps à deux hommes, tous deux armés également d'un sourire vainqueur sur leurs lèvres, d'une brioche dans leur main gauche, et d'une tasse de thé dans leur main droite.

Fernelles accueillit Mesrour avec de grandes exclamations de joie, et Mme de Fernelles, en abordant notre ami, eut un de ces attrayans sourires que les plus honnêtes femmes ne s'interdisent pas. Camille, c'est ainsi qu'elle s'appelait, eut bientôt trouvé le moyen de s'établir avec Jacques dans cet isolement que favorisent les dispositions de certains salons. — Comment êtes-vous? que devenez-vous? dit-elle d'une voix qui pénétrait comme un souffle bienfaisant dans les solitudes mornes et embrasées de cette âme.

— Je suis résigné, répondit Mesrour, et je cherche à devenir le plus promptement possible le je ne sais quoi que nous deviendrons tous, c'est-à-dire à m'en aller de cette vie où il me semble que je commence à compter parmi les attardés. J'ai rompu depuis que je vous ai vue avec toutes les illusions. Je suis encore en coquetterie avec l'espérance; mais l'espérance est pour moi un personnage masqué dont je craindrais de voir le visage. Je ne saurais plus dire nettement ce que je désirerais.

Elle lui adressa en riant cette question banale : Pourquoi ne vous mariez-vous pas? — En ce moment, les regards de Jacques se portèrent machinalement sur la jeune fille qui était au piano. C'était une personne délicate, au visage pâle, aux traits doux et fins, à l'air discret; son expression avait quelque chose de tendre et de rassurant. Toutefois on n'aurait peut-être pas dit d'elle ce que tant d'hommes disent des femmes, suivant la Marianne d'Alfred de Musset : Voilà une belle nuit qui passe. — Non, mais elle semblait promettre toute une série d'heureux jours.

— Pourquoi je ne me marie pas? repartit Mesrour en la regardant. Parce que j'ai déjà laissé s'envoler dans ma vie la seule heure où le mariage me paraisse une chose honnête et sensée. Notre femme doit toujours être faite d'une de nos côtes, Dieu l'a voulu ainsi. Or ma chair à moi est trop corrompue pour que je me soucie d'y tailler une compagne. Je ne connais pas cette jeune fille qui est là-bas au piano; je sens toutefois que sa personne m'est sympathique, et peut-être aurais-je pu trouver en elle, il n'y a pas encore bien longtemps, une source de joies sérieuses. Aujourd'hui ce me semblerait une mauvaise action de l'associer à mes destinées et à mes pensées surtout; pourtant elle est réservée, suivant toutes les probabilités, à un homme qui vaudra moins que moi. Elle appartiendra peut-être à quelque sot, et cet éden, ce paradis terrestre d'où elle aurait été bientôt chassée avec moi par l'esprit de trouble et d'inquiétude, mais où au moins je l'aurais promenée un instant, elle ne le connaîtra même pas. Vous

souriez, vous me trouvez une mélancolie passée de mode, et vous regardez cette Célimène qui m'a l'air de traiter une question sentimentale entre cette brioche et cette tasse de thé. Voilà qui devrait vous attirer : n'est-ce pas ce que vous voulez me dire? Eh bien! ce côté-là de la vie m'est, je crois, plus insupportable que tous les autres. Il y a de par le monde une galanterie encore plus fade que la vertu, qui procède avec la même monotonie et la même régularité d'allures. Du reste, je suis de triste humeur ce soir, laissons un peu de côté ce que je puis penser sur toute chose. Et vous, madame, que devenez-vous?

Ainsi s'engagea entre eux une de ces conversations qui sont choses infiniment plus dangereuses que l'objet des vieilles malédictions jalouses, cette pauvre valse, si cruellement traitée par Werther. C'est au sortir de ces entretiens que l'esprit est tout rempli de ces vertiges malsains qui nous jettent dans les insondables abîmes. Quand Jacques se sépara de Camille, il était merveilleusement disposé aux ardentes et irréparables folies. Il n'aimait aucune femme en ce moment, c'est vrai : celle qu'il venait de quitter, malgré ce qu'elle avait de séduisant, ne s'était pas emparée de son cœur; mais il sentait dans toute son âme ce trouble qui, suivant les pères de l'église, annonce les apparitions. L'apparition allait venir; elle était déjà entrée dans son logis.

III.

L'honnête Magloire, qui vint, un flambeau à la main, lui ouvrir la porte, avait un visage mystérieux. On sentait une nouvelle sur ses lèvres. — Une jeune dame, dit-il à son maître, vous a demandé il n'y a pas deux heures; elle a écrit un mot sur la table verte.

Jacques courut à la table et lut ces deux lignes : « Hier j'ai songé à vous, aujourd'hui je viens vous trouver. Attendez-moi demain matin à neuf heures. » Ces deux lignes étaient signées Luce.

— Et où est-elle? s'écria Mesrour. Pourquoi n'est-elle pas restée?

— Elle était descendue, à ce qu'elle m'a dit, à l'hôtel du *Lièvre-d'Or*, elle a voulu y retourner.

Mesrour avait une violente envie de courir à cette hôtellerie; mais l'aiguille d'une grande pendule du XVIIIe siècle, revêtue par le temps d'une grâce pensive et surannée, marquait une heure. Il se résolut à attendre. Il se coucha et ne put s'endormir. Il éprouvait une émotion dont il ne pouvait se rendre compte. — Ce qui m'arrive, se disait-il, n'a rien de bien étrange cependant. Cette pauvre Luce aura eu quelque mésaventure; elle vient frapper à mon logis, car elle sait que j'ai toujours été un refuge pour les affligés de son espèce. Serait-ce une vieille blessure qui se rouvrirait? Est-ce par

hasard le fantôme de l'Augusta qui surgit encore dans mon cœur? Non assurément, je ne le crois pas. Ce ne peut être pourtant, à coup sûr, la pensée de voir cette petite personne, dont je n'ai jamais été épris, qui éveille en moi de si singuliers tressaillemens.

Il chercha alors dans ses souvenirs tout ce qui avait trait à Luce ou Lucette, comme vous voudrez, et voici ce qu'il y trouva.

Il y avait de cela près d'une année, il était dans la lune de miel de son dernier amour, et qu'est-ce donc que la lune de miel de l'amour, quand celle du mariage a déjà tant de charmante puissance! Il était livré à tout ce que cette passion défendue, qui nous sépare en même temps du ciel et des hommes, a de plus délicieux et de plus brûlant. Elle l'avait emmené dans une retraite où elle jouait vis-à-vis de lui le rôle cher aux Marion de Lorme, car elle aimait, comme ses semblables, ces contrastes qui donnent un attrait éternel aux histoires de ces brigands romanesques, une nuit spectres sinistres des grands chemins, et l'autre hôtes gracieux des salons. Elle déployait à son endroit un luxe inoui de coquetteries virginales. C'étaient des robes blanches, des bouquets blancs, des regards dont l'ardeur se cachait sous un voile de tendresse ingénue. Malgré sa longue pratique des Armides de toute nature, Mesrour savourait une espèce inconnue d'enchantement. Mais ce n'est pas l'histoire d'Augusta que je veux raconter; c'est uniquement de Lucette qu'il s'agit. Lucette alors avait à peine dix-neuf ans. Élevée dans le même couvent qu'Augusta, elle avait eu pour cette séduisante créature une de ces amitiés printanières qui, dans quelques âmes, annoncent et précèdent l'amour. Elle avait vu cette compagne bien-aimée, plus âgée qu'elle de quelques années, disparaître tout à fait de sa vie. On sait où Augusta s'élança du premier bond. Lucette semblait destinée à une existence aussi paisible que celle de son amie était agitée. Malheureusement son père, employé subalterne dans je ne sais quelle administration, vint à mourir tout à coup; elle avait une mère coquette qui avait toujours placé toutes ses tendresses hors de la maison. Au lieu d'éviter Augusta, devenue l'arbitre d'une certaine espèce d'élégance, Mme D... la rechercha avec empressement. Dans le village où elle avait emmené Mesrour, Augusta était un personnage important. Elle occupait une habitation des plus compliquées, tenant du cottage, du chalet et du manoir; cette résidence éblouit la mère de Lucette, qui était venue tout près de là s'établir sous un toit modeste. Elle conclut avec Augusta la vieille alliance qui se forme si vite, d'une part entre l'indigence et la vanité, de l'autre entre le luxe et le vice. Pour Augusta, Mme D... était une manière de femme honnête, et pour Mme D..., Augusta était une sorte de grande dame. Lucette fut tout simplement heureuse de retrouver une amie.

Quelles étranges scènes se sont passées dans cet été, disparu maintenant comme tant d'autres étés, entre Augusta, Lucette et Mesrour! L'amour, qui n'a pas dans son sac autant de tours qu'on veut bien le dire, usa de cette éternelle malice qu'il emploie contre l'amitié dès qu'elle essaie, n'importe sous quelle forme, d'intervenir dans un des couples où il règne : il mit dans le cœur de Lucette une secrète inclination pour Jacques. C'était la première fois que la pauvre fille approchait autant du feu où brûlent leurs ailes tous ceux d'entre nous qui sont choses légères et ailées; puis Augusta ne lui ménageait ni les confidences pleines de trouble, ni les tableaux pleins de danger. La passion de Mesrour était un joyau dont elle aimait tant à se parer! Jacques, ma foi! trouvait alors sa vie assez heureusement ordonnée. Quoiqu'il ne répondît pas à la tendresse de Lucette, cette tendresse le flattait, je dois le dire, puisqu'avant tout je veux la vérité dans ce récit : il trouvait que c'était une fleur agréablement éclose dans la solitude où une grande passion l'avait confiné. Parfois, le soir, Mesrour, assis sur un banc de gazon, entre deux femmes couronnées de beauté et de jeunesse, savourait l'heure présente en homme qui craint les trahisons de l'avenir et qui sait à quoi s'en tenir sur le passé. Je sais un soir surtout où il retenait son haleine pour ne pas faire envoler ce songe d'une nuit d'été au milieu duquel il se trouvait. Il était donc entre elles deux, au fond d'un bosquet tout rempli de charmantes ténèbres; il tenait la main d'Augusta et la portait de temps en temps à ses lèvres, quand tout à coup, sur sa main à lui, il sentit un baiser, mais quel baiser! quelque chose de brûlant et de léger qui fit pénétrer comme le souffle d'une caresse inconnue dans son cœur. C'était Lucette, dont l'âme parlait. Il eut alors la révélation brusque et soudaine de ce qu'il devait éprouver plus tard; mais rien de passager comme ces violens élans du cœur qui interrompent l'ordre du temps et nous portent tout à coup vers les heures encore voilées de notre vie! Il retomba dans le fatal amour auquel ce baiser imprévu l'avait un instant arraché.

« Jacques, je vous aime, vous le savez. Maintenant je déteste Augusta, dont cette cruelle passion est l'œuvre. Si vous ne m'aimez pas, Dieu sait ce que je deviendrai. Je mène ici une vie odieuse et insensée qui perd pour toujours mon bonheur en ce monde. Vous avez compris, j'en suis sûre, que je n'ai pas de mère. Vous seul pouvez peut-être me sauver. Le voulez-vous? » C'est ainsi qu'elle lui parla un jour, la pauvre Luce. Il était quatre heures. Augusta, qui faisait une excursion dans le village, avait prié son amie, avec une insolente confiance, de tenir compagnie à son amant. On était à la fin d'une chaude journée de septembre; il y avait dans l'air, sur le gazon et sur le feuillage une couleur dorée. Lucette écrasait

entre ses doigts une rose rouge qui semblait l'image de ce cœur odorant et déchiré. Mesrour eut envie de la prendre dans ses bras et de s'enfuir avec elle; mais une conjuration de choses extravagantes et sensées, dépravées et honnêtes, le retint avec une force invincible.

— Il me répugnerait de vous mentir, ma chère enfant, lui répondit-il, en ce moment surtout où vous êtes si touchante et si belle. A coup sûr, je me sens attiré vers vous et avec une extrême puissance, mais je ne puis pas vous donner l'amour que vous souhaitez et que vous méritez. Je suis rivé plus que jamais à Augusta. Et si cette passion, sur laquelle je ne comptais plus, a le sort que tant de passions ont eu déjà dans ma vie, je dirai enfin un suprême adieu à tous les rêves cruels et charmans qui ont jusqu'à présent occupé ma pensée. Vous savez peindre, chère Luce, vous avez même une singulière intelligence de l'art. Eh bien! songez à ces tableaux des maîtres allemands qui représentent une belle jeune fille donnant le bras à un squelette. Vis-à-vis de vous je serais ce hideux fantôme. Le bonheur que vous me demandez aujourd'hui, j'y crois à peine, et dans un peu de temps je n'y croirai plus. Ah! Luce, il y a cependant des paroles que je voudrais bien vous dire et entendre sortir de vos lèvres!

Augusta rentra pendant qu'il parlait ainsi. Elle avait ce double et bizarre attrait de réserve et de volupté qui agissait sur lui avec tant de violence. C'était en même temps sainte Élisabeth revenant de visiter les pauvres et Ninon s'échappant pour un rendez-vous. Il ne pensa plus à Lucette, qui se retira en se disant soudainement malade, et il passa auprès d'Augusta quelques-unes de ces heures ardentes, où lui semblaient alors enfermées les plus grandes joies de ce monde.

Plus tard, un soir de cet hiver où, battu chaque jour par toute sorte d'orages maudits, cet amour, qui portait, disait-il, toute sa vie, vint enfin à sombrer, on lui remit une petite lettre dont il ne connaissait pas l'écriture. Cette lettre contenait une invitation à laquelle il n'eut même point la pensée de se rendre. Elle n'était pas signée. Il ne s'inquiéta guère de savoir qui lui donnait ainsi rendez-vous. Il était alors le jouet d'une funeste ivresse qui mettait entre toutes choses et lui un rideau de vapeurs brûlantes. Seulement, quinze jours après qu'il eût reçu ce billet, Augusta vint par hasard à lui dire : « Savez-vous ce qu'est devenue cette petite Luce que vous rencontriez si souvent chez moi cet été et qui a tout à coup cessé de me voir? Elle est une des plus célèbres entre ces femmes dont vous parlez parfois si durement, malgré ce que cette dureté, après tout, a de désobligeant pour moi. Elle a entrepris de ruiner lord Simwood. » Cette nouvelle fut apprise à Mesrour dans cette affreuse nuit où il éprouva

contre l'objet de son culte insensé une colère dont aujourd'hui encore il a honte et regret. Quand il rentra chez lui par une triste matinée de janvier, pâle, défait, brisé, l'âme toute remplie de ce dégoût sans nom et sans mesure qui est la plus poignante punition de certaines attaches, il ne songea pas assurément à Lucette. Puis arriva cette époque de sa vie qu'il traversa délivré pour la première fois d'une de ces chaînes dont il avait trouvé le moyen, avec un esprit libre et presque sauvage, d'être toujours garrotté. Ce fut alors qu'il tomba dans cet état moral tout nouveau pour lui, qui certainement ne l'a pas préparé au bonheur tel que l'entend et le pratique la sagesse humaine, mais qui l'a formé peut-être pour des jouissances d'un ordre élevé et secret dont je le crois digne. Si son âme fut envahie par l'immense dédain de ce qui fait le soin, le souci, l'anxiété de bien des hommes, il ne se fit pas en lui pourtant une de ces mornes solitudes où toute pensée généreuse cesse de s'épanouir. Toutes ces affections ardentes et déréglées qu'il a portées tour à tour sur un si grand nombre d'idoles se convertirent en un besoin de dévouement qu'il satisfera un jour, je l'espère, suivant les fins de sa nature et les vues de Dieu. Je crains bien cependant qu'on le trouve fort loin des voies où il me semble destiné à marcher quand on aura lu cette histoire, que je poursuis.

Il passa donc une nuit pleine de fièvre et d'insomnie. Ce fut seulement à l'heure où s'envolent tous les souffles brûlans dont sont chargées les ténèbres qu'il parvint à goûter quelques instans de sommeil. Quand il se réveilla, le soleil avait envahi sa chambre, et dessinait, du pied de son lit à la dernière vitre de sa fenêtre, un de ces larges sillons lumineux qui invitent la pensée à de joyeuses ascensions. Tout à coup la porte s'ouvrit, et il aperçut Lucette, qui s'avança dans cette atmosphère dorée comme une vision matinale, et vint s'asseoir en face de lui.

IV.

En vérité, si je traçais d'elle le portrait que je comprends, que je vois, qui me tient en ce moment sous le charme, je pourrais cesser ensuite ce récit. Ce serait bien assez d'avoir rendu cette aimable figure. Malheureusement il n'appartient qu'à quelques grands peintres de produire ces images solitaires plus remplies d'émotions et de pensées que les toiles aux innombrables personnages. J'essaierai pourtant de vous dire comment elle était, ou plutôt comment il la voyait, car ma Lucette, la vraie Lucette, était celle qu'éclairait si bien la chaude lumière de ce cœur. Elle avait à peine vingt ans, et ne semblait guère en avoir que seize. Un de ses plus vifs attraits était son grand air de jeunesse. Quand il l'appelait mon enfant, ma

chère enfant, c'était bien le visage qu'il contemplait, et non pas une convention du langage galant qui mettait ces mots-là sur ses lèvres. Elle offrait un genre de délicatesse qui ne tenait ni à la pâleur, ni à la maigreur, car elle avait au contraire des formes arrondies et des teintes fraîches. Sa délicatesse était celle d'une fleur. Elle avait un petit pied qui le faisait toujours sourire et une taille qui l'attendrissait, disait-il, parce qu'elle était si fine et si mince, qu'elle éveillait une idée de protection. C'était en prenant cette taille entre ses deux mains qu'il lui disait : « Mon cher petit Chaperon-Rouge, tant que je te tiendrai ainsi, je défie aucun loup de te croquer. » Quant à son visage, imaginez-vous une tête de Greuze qui aurait été retouchée par Murillo. C'était quelque chose de gai, de souriant, d'enfantin, et en même temps de passionné. Ce n'est pas du reste tout à coup que Mesrour a compris sa beauté, car le charme de la femme qu'on aime est un philtre qui ne se vide pas d'un seul trait; il pénètre peu à peu dans toutes les parties de votre être. Ce matin-là pourtant elle l'émut profondément, quoiqu'il trouvât un grand changement dans toute sa personne. Elle était aussi pâle que peut l'être une créature appartenant, comme elle, à l'espèce des roses, et son joli visage était chargé de toute la mélancolie qu'il pouvait supporter. Elle avait dans les yeux une tristesse d'enfant malade. Quand elle lui eut tendu une main qu'il baisa longuement et tendrement, voici à peu près ce qu'elle lui dit :

— Je viens de faire un cruel apprentissage de la vie, et Dieu sait quelles épreuves m'attendent. J'ai quitté, dans un moment de dégoût, l'homme à qui je m'étais donnée; mais je sais fort bien qu'à présent je suis marquée d'un sceau indélébile. J'ai dû accepter la seule servitude que rien ne peut détruire, sauf pourtant, ajouta-t-elle en souriant, quelque grand et miraculeux amour sur lequel je ne compte pas. J'appartiens à un maître dont le nom et le visage changeront, mais dont les exigences ne changeront point, et qui me réclamera quand il voudra. J'accepte une condition où je me suis jetée. Seulement j'ai voulu mettre dans cette existence quelques jours de repos. Je me suis souvenue que chez Augusta je vous avais entendu parler de ce village où vous voici. Sainte-Marcelle a d'ailleurs une célébrité qu'il mérite. Vous savez que je me suis occupée un peu de peinture; eh bien! tous les peintres prétendent que Sainte-Marcelle est un des pays où la nature se montre sous sa forme la plus attrayante. Enfin j'avais quelque espoir de vous trouver. Seulement, en ce cas, je m'étais proposé de vous dire ce que je vous supplie de vouloir bien écouter. Bien loin de vous demander cette passion que j'ai un jour si follement implorée de vous, je vous conjure, au contraire, de ne me faire entendre aucune parole qui ressemble à une parole d'amour. Je voudrais de la paix et de l'amitié. Seraient-ce

encore des chimères que je poursuivrais! Laissez-moi croire que non. Oh! quelle reconnaissance j'aurais pour vous si pendant quelques jours je menais une vie qui ressemblât un peu à cette vie de campagne que les écoliers rêvent pour leurs vacances! Comprenez-vous mon caprice et obéirez-vous à ma prière?

Mesrour lui jura en toute sincérité de lui obéir, et il ne la comprenait que trop bien. Il devinait toutes les misères dont la pauvre enfant ne voulait pas lui parler.

— Pour me servir de la vieille comparaison, répondit-il, vous êtes un oiseau battu par l'orage en quête d'un refuge. Ce refuge-là, vous l'avez trouvé. Établissez-vous dans mon logis et restez tant que le gîte ne vous déplaira pas. Moi aussi, je suis de triste humeur, et la vie m'a en définitive assez maltraité. Cependant je tâcherai d'être gai pour être plus sûr d'agir suivant vos désirs, car la mélancolie, voyez-vous, attire l'amour comme la nuit attire les fantômes. Si nous ne voulons pas voir rôder autour de nous ce cher et cruel ennemi du genre humain, appelons la gaieté à notre aide. Du reste, tenez, je me sens ce matin dans une disposition que depuis longtemps je ne connaissais plus. Vous êtes arrivée chez moi à l'heure des rêves roses, et vous m'avez réveillé de concert avec le soleil. Allez faire une promenade dans mon jardin, chère enfant, et tout à l'heure nous déjeunerons ensemble. Envoyez quérir vos hardes au *Lièvre d'or,* où vous n'auriez pas dû passer un seul instant. L'honnête Magloire, mon domestique et mon intendant, vous ouvrira une chambre où je ne pénétrerai jamais, si vous le voulez. Regardez-moi à la fois comme une manière de camarade et de tuteur, de tuteur sans despotisme, bien entendu, et aussi sans prétentions amoureuses. Si plus tard vos yeux, votre bouche, un signe, me disaient que je puis changer de rôle, croyez que cela ne me serait pas difficile; mais, poursuivit-il avec un sourire plein de bonté, laissons de côté la galanterie comme l'amour. Ne songeons qu'à ce qui vous amène, qu'aux besoins actuels de votre esprit et de votre cœur. Encore une fois, Luce, vous êtes dans l'asile que vous cherchiez.

Le lendemain, ils étaient assis l'un en face de l'autre dans cette pièce où Mesrour avait dîné si tristement le jour de son arrivée. Cette vieille salle à manger avait repris l'air de gaieté que Jacques lui avait jadis connu. Un lait d'une blancheur éclatante riait dans un grand vase de terre brune, à côté d'un bouquet doucement sentimental de roses pâles. Suivant un usage de bivouac dont Lucette ne s'offensait pas, Mesrour fumait tout en portant à ses lèvres une tasse remplie d'un café brûlant et noir comme des yeux de houris. A travers la fumée de son cigare, il regardait le visage de sa compagne, et il lui semblait qu'il se passait dans son cœur quelque chose de semblable à ce qui s'était passé dans sa chambre la veille au matin,

à l'heure où il avait aperçu la gracieuse apparition dont sa vue était encore égayée. Le regard de Luce lui envoyait des rayons de soleil. Tout à coup une expression douloureuse se peignit sur les traits de Jacques. — Quand j'aurai repris ma vie parisienne,... avait dit étourdiment la jeune fille en essuyant quelques gouttes de lait suspendues à sa bouche vermeille. — Vous la reprendrez donc, Lucette, dit-il avec un long soupir, cette exécrable vie? — Elle lui tendit entre le vase brun et le bouquet de fleurs une main qu'il embrassa, et tout en faisant ce mouvement produit par une inspiration soudaine, elle attacha sur lui des yeux voilés par un nuage de tendresse d'où jaillit un adorable sourire. — Vous savez bien que tout nous sépare, lui dit-elle, mon passé et votre avenir. — Vous avez raison, répondit-il, je manque à nos conventions d'hier plus gravement que je ne l'ai fait encore. Pardonnez-moi, jouissons de l'heure présente, et allons faire un tour dans notre jardin, oui dans notre jardin, Lucette; que je profite au moins du temps où je pourrai dire ce mot-là!

Il la regardait courant à travers les gazons quand on lui apporta une lettre de Mme de Fernelles. C'était une invitation à dîner pour le soir même. Mesrour sentit une sorte de piqûre en recevant ce billet. — Déjà! pensa-t-il. C'était en effet la première irruption des nécessités sociales dans ce monde à part, où depuis quelques heures il essayait de s'ensevelir. Son logis lui paraissait trop agréablement habité pour qu'il songeât à s'en absenter une soirée entière. Toutefois il ne pouvait se dispenser de répondre avec une tendre politesse à l'aimable personne qui s'inquiétait de lui. Il résolut d'aller sur-le-champ porter lui-même ses excuses à Mme de Fernelles.

Il la trouva dans un assez vaste salon, à demi couchée sur une chaise longue. Quoiqu'il régnât autour d'elle une de ces lumières savantes que les moins coquettes d'entre les femmes se ménagent quand elles commencent à dépasser l'âge rapide où leur est permise la confiance dans le grand jour, Jacques fut saisi d'une pensée qui ne laissa pas d'avoir quelque influence sur son esprit. Il songea, sans le vouloir, au contraste qui existait entre ce visage fin et gracieux assurément, mais où se projetait déjà l'ombre attristante des années, et ce visage de Lucette qu'il venait de laisser rayonnant de fraîcheur et de jeunesse sous la plus indiscrète des clartés. Pourquoi, me direz-vous, ces songeries à propos de l'honnête Camille, dont il n'avait jamais été que l'ami? Ces songeries sont dans notre nature à tous; l'amitié, quand elle veut nous persuader sous les traits d'une femme, ne doit pas faire mépris de la beauté.

Quoi qu'il en soit, Mme de Fernelles ne lui parut pas en ce moment armée de tous ses avantages pour le prêcher, ce qu'elle ne devait pas tarder à faire. Les femmes ont un incroyable instinct

pour reconnaître l'amour qu'elles inspirent et celui dont une autre est l'objet; partout on les trouve toujours prêtes à combattre l'un avec les armes émoussées, l'autre avec l'épée acérée, le poignard de miséricorde, tous les instrumens de mort. Il avait suffi à Camille d'un seul regard jeté sur Jacques pour être certaine qu'il était sous l'empire de quelque tendre et puissante fantaisie dont elle devait être blessée. Du reste, au bout de quelques instans, elle était maîtresse du secret dont elle avait eu la prescience. Mesrour n'avait pas su perdre une occasion de savourer ce charme suprême que trouvent les hommes dans les amitiés féminines, le plaisir de la confession. Sans cet aveu, que lui aurait dit ce jour-là Camille? Je n'en sais trop rien. Jamais, je crois, l'aphorisme le plus brutal de M. de La Rochefoucauld n'a été et ne sera plus vrai qu'il ne l'était en ce moment pour cette créature vertueuse et découragée. Elle trahissait *la lassitude de son métier* par un abandon d'expression et une nonchalance de poses qui auraient frappé l'esprit le moins observateur; mais quand les confidences de Mesrour eurent tout à coup dissipé, comme un souffle cruel, les douces vapeurs où flottait sa pensée, elle eut secoué en un instant la langueur qui l'avait envahie, et Jacques trouva debout devant lui une intelligence nette, lucide, disposée à employer contre sa passion naissante les moyens les plus énergiques.

— Savez-vous, dit-elle, ce que vous refusez ce soir pour les beaux yeux de cette demoiselle errante qui prend votre maison pour un couvent, confusion, à mon sens, beaucoup plus difficile à accepter que celle de don Quichotte prenant les hôtelleries pour des châteaux? Apprenez que j'avais engagé, tout exprès pour vous permettre de l'apprécier, cette belle jeune fille au regard rêveur qui était au piano le jour de votre arrivée. Vous auriez vu que son air de muse ne l'empêche pas d'être dans la vie habituelle une des plus agréables personnes qu'on puisse rencontrer. Tous les mauvais argumens que vous avez entassés pour défendre cette exécrable situation, flottant entre la servitude et la licence, que vous appelez votre liberté, n'auraient pas tenu contre elle, j'en suis sûre. Croyez-moi, Jacques : c'est la seule femme qui pourrait maintenant vous donner le bonheur sérieux dont vous êtes digne. — Et elle continua sur ce ton avec une éloquence que vous connaissez. Point de célibataire qui n'ait eu à subir ces sortes de catilinaires empruntant leur pompe aux lois publiques méconnues et leur violence à des sentimens intimes outragés. Aussi Mesrour, en sortant de cet entretien, était-il dans un état de trouble. — Après tout, se disait-il, elle a raison, et je suis un grand fou. Que l'on se jette dans les sentiers âpres et solitaires pour chercher la vertu, rien de mieux; mais qu'on s'engage dans ces détestables routes à la suite d'une

fantaisie, quand on pourrait cheminer si commodément dans les voies ouvertes et faciles qui conduisent au bonheur permis et aux plaisirs tolérés, c'est une insigne extravagance à coup sûr. — Tandis qu'il devisait en lui-même de cette façon, ses pas le portaient vers son logis. En franchissant le seuil de sa porte, il aperçut au bout de son jardin Lucette qui se dirigeait vers lui. Dans sa démarche, dans son sourire, elle lui apportait un bonheur d'une espèce nouvelle et inattendue qui mit en une seconde tous les discours de Mme de Fernelles à néant. Quand elle l'eut rejoint, elle s'appuya sur son bras, et lui, l'homme aux grandes tristesses, il se sentit au cœur quelque chose de léger, de vif et de doux comme l'être gracieux qui marchait à ses côtés. La puissance de cette créature charmante, il l'ignorait encore; dans quelques instans, il allait l'éprouver.

V.

Vous avez peut-être connu le prince Ottavio Ligoni, à qui les Vénitiens ne peuvent pardonner de porter l'uniforme autrichien, quoiqu'il le porte à merveille cependant. Dans les conditions où Dieu l'a placé, il m'a rappelé plus d'une fois ces pâtres dans lesquels un voyageur découvre un maître de la musique ou de la peinture. C'est un grand artiste qui s'ignore. Sous ce rapport uniquement, il est naïf, car il a du reste une science assez complète de la vie. Sa jeunesse ne se trahit guère que par ce scepticisme un peu exagéré qui est une marque des âmes printanières quand elles ne sont pas buissons en fleurs où viennent s'abattre les illusions. Ottavio est un esclave du plaisir, il le déteste comme Lovelace détestait l'amour; seulement il a le malheur de croire que c'est le seul souverain possible de ce monde. Son génie est en insurrection constante contre cette foi naturelle ou acquise. Rien de plus profond, de plus tendre et de plus rêveur. Son imagination est une prisonnière romanesque dans un repaire de bandits. Dès qu'elle trouve un peu de solitude et de liberté, elle se plaint aux anges dans leur langage. Quelquefois, à ce moment des orgies où naît du bruit, du tumulte, de la folie, une sorte d'indépendance et d'isolement, où chacun peut à son gré s'ensevelir dans un caprice, s'envoler dans un rêve ou même se recueillir dans une pensée, je l'ai vu se mettre au piano et en tirer des accens qui m'emportaient tantôt dans les retraites secrètes et chéries du monde terrestre où j'ai déjà vécu, tantôt dans les radieuses demeures du monde divin où j'espère vivre. Mesrour avait un goût très vif pour Ligoni, dont il était bien loin pourtant de partager les bruyantes dissipations, car c'est aux folies sentimentales que ce pauvre Jacques s'est presque toujours consacré. Ce qui l'at-

tachait à ce jeune homme, c'était l'intelligence d'un talent s'ignorant lui-même et ignoré de presque tous. Il jouissait de ce don inconnu comme on jouit d'un beau paysage que les admirations vulgaires n'ont point souillé. Souvent il avait parlé à Ottavio de Sainte-Marcelle, et l'Italien lui avait dit qu'il viendrait un jour visiter ce logis. Tous deux s'étaient promis les joies intimes des soirées passées entre la fumerie, les longs entretiens et les improvisations au piano. Aucune époque toutefois n'avait été assignée à ces réunions, et Jacques aurait juré à coup sûr qu'elles appartenaient au monde des chimères, quand tout à coup, le jour même où il venait de sacrifier à Lucette les projets matrimoniaux de Mme de Fernelles, il aperçut son ami le Vénitien qui envahissait sa retraite.

Ottavio n'était pas seul, il donnait le bras à une grande personne fort connue, que l'on a, je crois, surnommée Mandoline, parce que son parrain dans le monde où elle a acquis une sorte de célébrité fut don Sanche de Terzio, gentilhomme, poète et député espagnol. Excepté la couleur de sa chevelure et de ses yeux, Mandoline n'avait rien d'une Andalouse : c'était une robuste fille normande. Il y avait dans le choix que Ligoni avait fait d'elle pour sa compagne habituelle comme une arrière-pensée insolente à l'endroit des amours délicates et rêveuses. Mesrour fit un accueil cordial à Ligoni, et le soir la maison de Sainte-Marcelle prit vraiment un aspect insolite. C'étaient deux couples qui étaient à table dans cette salle à manger jadis si triste, deux couples fort différens à coup sûr. Ce contraste, qui frappa Jacques, le jeta dans de singulières rêveries.

Tandis que Mandoline s'abandonnait à ses allures habituelles et devisait bruyamment, en son langage, des seules choses qui lui fussent familières dans la vie parisienne, une sorte de tristesse s'était emparée de Lucette. Elle eut tout à coup un regard qui fit tressaillir Jacques dans les plus secrètes parties de son cœur. Il lui sembla que cette rêveuse enfant, assise à sa table, était sa chair, et que l'on froissait en elle, par les propos qu'elle était obligée de subir, ses délicatesses les plus sacrées. Elle ressemblait si peu à cette femme dont le hasard l'avait rapprochée! A une allusion grossière que lui fit Mandoline sur ses amours avec Jacques, elle répondit par quelques mots d'un embarras presque candide, qui commencèrent à troubler entièrement l'âme déjà fort ébranlée de notre ami. Plus Ligoni traitait sa compagne avec une familiarité moqueuse, plus Mesrour affectait vis-à-vis de la sienne une déférence pleine de tendresse. A la fin du repas, il lui dit à voix basse : « Je vous demande pardon, Lucette, de la soirée que je vous fais passer. Ah! si vous saviez combien vous me devenez chère par cette épreuve que je vous impose malgré moi! » Et il baisa furtivement la main que lui

tendit la jeune fille avec un respect dont vous vous moquerez tant que vous voudrez, mais qui le rendit heureux.

On entra dans le salon, où était un piano, muet depuis bien des années. Ottavio s'assit devant l'instrument, tandis que Mandoline roulait une cigarette. Jacques et Lucette s'assirent dans le fond de la pièce sur un sofa placé entre deux croisées. Le salon de Sainte-Marcelle se prêtait, il faut en convenir, aux émotions dont il allait être le théâtre. Ses grandes fenêtres, dont on n'avait point poussé les volets, laissaient voir les solitudes embaumées du parc. On apercevait sur le gazon une clarté de lune qui ressemblait à un voile de fée. Une partie de la vaste salle, d'où l'on pouvait s'unir par la vue à cette nature sereine et recueillie, était toute remplie d'obscurité. Un candélabre chargé de pâles bougies, et placé au milieu d'une table entre deux grands vases de fleurs hautes et sombres, soutenait une lutte malheureuse contre les clartés nocturnes qui venaient du dehors et contre l'ombre qui régnait paisiblement sur tous les points où ne pénétraient pas ces clartés. Ottavio tira du piano des sons merveilleusement en harmonie avec le lieu où il se trouvait. Il improvisa une sorte de valse en même temps ardente et songeuse, qui fit d'abord tourbillonner devant les yeux de Jacques toute sorte de fantômes tristes et gracieux, évoqués de son propre cœur. — Je les sentais, m'a-t-il dit souvent en me racontant cette soirée, je les sentais, ces ombres légères, se lever une à une au fond de mon âme, puis la quitter et s'enlacer, devant mon regard noyé et fixe, dans de véritables danses de willies. Tout à coup, par je ne sais quel accord, le magicien qui disposait de ma pensée fit évanouir toutes ces visions : quelque chose d'aussi puissant, d'aussi matinal, mais de plus brûlant que l'aurore, avait conjuré tous ces spectres : c'était un nouvel amour se levant en moi, d'abord rose et voilé, bientôt rouge et étincelant. Je me penchai vers Luce, et je lui dis : « Luce, m'entends-tu? me comprends-tu? Je t'aime de toute mon âme, comme je n'avais jamais aimé, ni pensé aimer jamais aucune femme en ce monde! » Si j'ai été trompé, que le destin me laisse mon erreur! si je suis fou, que Dieu me garde ma folie! mais je crus trouver sur ses lèvres la pensée qui venait de traverser mon cœur.

VI.

Le lendemain, Ligoni regagnait Paris avec sa compagne, et Mesrour restait dans sa retraite avec sa passion. Depuis cet instant que je viens de raconter, où tout à coup il sentit passer devant sa face l'esprit mystérieux, le souffle embrasé d'où naissent ici-bas toute grande pensée, toute noble action, toute folie charmante ou sacrée,

il s'était abandonné à cette joie d'aimer une fois encore une créature humaine de tout son cœur, comme on dit si bien, sans défiance, sans arrière-pensée, avec cette foi vaillante qui était le fond de sa nature. On était alors à la fin de l'été, et il visitait avec elle ces admirables paysages toujours prêts à se faire si chaleureusement complices des jeunes et fortes amours. Il y avait un coin de forêt où Mesrour était saisi par des éblouissemens de verdure. Ce coin de forêt, s'il vit encore et s'il veut un jour le revoir, le retrouvera-t-il sans Lucette? C'était une sorte de clairière étroite et couverte, un véritable antre de feuillage où se passait un miracle de lumière presque semblable à l'enchantement napolitain de la grotte d'azur; mais le vert tendre, le vert charmant, le vert de la robe de Daphné, des atours de la nature, du voile magique de l'espérance qui, là, remplaçait le bleu de la grotte italienne, n'altérait en rien les couleurs de Lucette. Elle était éblouissante de fraîcheur, au pied de ces grands arbres, comme une de ces roses qui, au détour des allées solitaires, ont l'air d'apparitions de fées. J'ai dit, je crois, qu'elle dessinait. Quelquefois elle s'arrêtait devant un buisson, devant un tronc d'arbre, devant une fontaine, qu'elle essayait de reproduire. Comment rendrai-je alors les joies de Mesrour et ses profondes admirations pour ces esquisses? Il lui disait : « Ma Lucette, tu as plus de génie que Poussin, Ruysdaël et tous les grands peintres dont tous les siècles et tous les pays se soient occupés. Tu vois et tu rends ces choses secrètes dont les Allemands exigent l'intelligence chez le paysagiste. Tu attaches ce que ton regard embrasse à ce que sent ton cœur. Ce n'est pas seulement la grâce de la nature que tu fixes sous ton crayon, c'est aussi l'attrait de notre amour. » Elle lui répondait en lui souriant et en livrant à ses baisers la main d'où lui semblaient sortir toutes ces merveilles.

Le fait est que Jacques était enivré par la moindre avance que faisait cette séduisante enfant au monde aimable et austère de l'intelligence. Si elle prenait goût à une lecture, il la regardait avec des yeux tout remplis de reconnaissance. Il embrassait quelquefois le crayon qu'il lui donnait, car, il le sentait, chaque pas qu'elle essayait de faire, appuyée à son bras, dans ce divin pays où l'on rencontre des illusions plus vraies que la plupart des réalités, des fantômes plus vivans que la plupart des hommes, chacun de ces pas mettait d'immenses distances entre elle et l'affreuse région où elle avait un moment vécu. N'allez pas croire cependant que le passé de Luce l'amenât jamais à des tristesses grondeuses, à des colères iniques et stériles! Le seul fruit qu'eût laissé tomber pour lui l'arbre si vainement ébranlé de l'expérience, c'était une douceur sensée à l'endroit des femmes, la haine de ces bizarres et absurdes

martyres d'où la victime et le bourreau sortent également brisés après avoir cent fois échangé leurs rôles.

D'ailleurs, ce cruel passé de sa maîtresse, s'il eût pu le mettre à néant, je crois vraiment qu'il ne l'eût point voulu, car c'est ici qu'il faut bien parler du terrible attrait de certaines amours. Manon a fait verser plus de larmes, de larmes brûlantes surtout, que Virginie. Si la sérénité d'une nature ingénue est un charme puissant, cette langueur que laisse après elle la première épreuve des passions humaines est un philtre bien plus puissant encore. Une singulière destinée avait réuni chez Lucette les deux moyens opposés de séduction. Une saine fraîcheur et un éclat fébrile se disputaient tour à tour sa beauté. Si la robe des Laïs, qu'elle avait portée un instant, l'avait imprégnée de ces irritans parfums qui s'évaporent avec tant de peine, elle avait conservé aussi la douce odeur du foyer, de sorte que Jacques se prenait cent fois par jour à l'adorer pour les motifs les plus contraires. Quelquefois il ressentait à son propos tous les attendrissemens maladifs qu'inspirent les créatures égarées. Puis, en d'autres instans, ce qu'il chérissait dans sa Lucette, c'était une grâce enfantine dont il se sentait touché avec une force qui l'étonnait. « Tu m'as fait connaître, lui a-t-il dit bien souvent, un sentiment que je ne pensais jamais éprouver. Quand tu marches, quand tu parles, je comprends le mystère qui se passe entre la mère et son enfant. Quand tu souris, oh! vois-tu? quand tu souris d'un certain sourire, je me sens pénétré d'une émotion à la fois grave et joyeuse, d'un caractère si vif, si doux et si puissant, que j'ai envie d'en remercier Dieu. »

Tels étaient les élans auxquels s'abandonnait cette âme. Plus d'un a senti ces transports, mais sans les exprimer avec cette franchise et s'y livrer avec cette confiance. Lucette méritait-elle une passion semblable? Que de problèmes seraient résolus, si je pouvais répondre à cette question! Ce dont je suis toutefois bien convaincu, c'est qu'elle a compris et partagé souvent, sinon toujours, les sentimens dont elle était la cause. Jacques, qui en était venu à regarder son visage comme les marins regardent le ciel, pour y épier le moindre changement, Jacques a vu bien des fois cette charmante petite figure avoir tout à coup comme une dignité imposante. A l'instant même où elle se sent pénétrée par les rayons d'un véritable amour, point de femme qui ne prenne quelque chose d'auguste. Les véritables visions en ce monde, ce sont les aspects pleins de variété et d'éclat sous lesquels une même femme apparaît sans cesse à celui dont elle est aimée.

Parmi les mauvaises puissances qui pèsent sur notre vie et qui composent ce personnage sinistre que les anciens nommaient la

fatalité, il en est une dont je n'aime pas à parler, et que je suis bien forcé pourtant de faire intervenir dans ce récit. Lucette ne pouvait se dissimuler qu'en entrant dans la voie où la noblesse de ses nouveaux sentimens la poussait, elle devenait la promise de la misère. Une vieille tradition conservée dans les Pyrénées rapporte qu'un Mesrour trouva autrefois un trésor en Terre-Sainte. Si le fait est vrai, il y a longtemps que ce trésor n'existe plus. Jacques se demandait parfois avec anxiété ce que deviendrait sa maîtresse. Il s'était dit aux premières heures de cette liaison, transformée plus tard par un enchantement subit en un redoutable amour, il s'était dit : « Voilà une voyageuse à qui je donne un asile, je la renverrai ensuite au pays d'où elle vient. » Le moment était arrivé bien vite où il n'aurait point pu se tenir sans horreur de semblables discours. Luce elle-même avait changé. Cet avenir, qu'elle envisageait naguère avec une insouciante mélancolie, elle ne pouvait plus maintenant le regarder sans qu'un effroi douloureux se peignît sur son visage. Tous deux se taisaient sur leurs craintes; mais quand tout à coup, entre des paroles d'amour, leurs regards devenaient inquiets et sombres, ils comprenaient, sans se rien dire, qu'ils apercevaient le même spectre.

Un matin, on remit une lettre à Luce au moment où elle déjeunait avec Jacques. C'était un grand événement. Sainte-Marcelle semblait être devenu l'univers de Lucette. Qui pouvait lui écrire dans cette retraite? Mesrour éprouva un trouble qui alla en augmentant, et dont il lui fut bien impossible de cacher la violence, quand il vit sa compagne, à la lecture de cette missive, devenir embarrassée et songeuse. Une de ces lois qui dominent chez certaines natures les sentimens les plus tumultueux l'empêchait d'étendre la main vers cette lettre; mais Luce ne pouvait pas feindre d'ignorer ce qu'exprimaient ses yeux. — Jacques, mon cher Jacques, lui dit-elle, je vous en supplie, ne me demandez pas à voir ce qu'on m'écrit. — A ces paroles, il devint si pâle, je puis vous affirmer le fait, qu'il pensa tomber en défaillance, lui qui a reçu pourtant plus d'une blessure sans que la douleur ait jamais pu mettre son énergie à néant. Lucette eut un élan de tendresse et de terreur; elle vint à lui, toute tremblante, et lui jeta la lettre en l'embrassant. Jacques fut quelques instans sans pouvoir lire les mots qui étaient sous ses yeux. Quand le trouble qui l'avait envahi avec tant de violence se fut un peu dissipé, voici ce qu'il apprit.

Entre les créatures dont ses mauvais destins avaient rapproché la pauvre Luce, il en était une qui lui avait paru douée d'une certaine sensibilité, et, chose plus rare, exempte de toute moquerie. Or elle avait imaginé de s'adresser au seul être un peu sympa-

thique qu'elle eût trouvé sur la liste restreinte et malheureuse de ses relations. Un moyen, même dur, même laborieux, d'aller à la conquête du pain quotidien sans engager pour cela des trésors dont maintenant elle connaissait le prix, voilà ce qu'elle avait demandé à cette femme en lui racontant sa situation. On lui répondait par la triste démonstration de l'impuissance dont toutes ses honnêtes combinaisons étaient atteintes. Son talent de « grand maître, » comme disait Jacques, n'avait point rencontré chez les marchands de tableaux la même appréciation que chez son amant. Une esquisse qu'elle avait envoyée en secret avait subi des critiques telles qu'on jugeait inutile de les lui raconter. Quant à ces humbles travaux dont elle avait courageusement embrassé la pensée, ils exigeaient de cruelles épreuves pour n'amener que des résultats stériles. On finissait par lui conseiller timidement et tristement, il est vrai, de revenir à ce qu'elle avait quitté. On lui prêchait avec une sorte d'onction douloureuse une résignation qui n'avait rien de moral. Telle était en définitive la conclusion de la lettre qu'elle avait provoquée.

Lorsqu'il eut fini cette lecture, Jacques se leva impétueusement et serra Lucette entre ses bras. « Mon cher amour, s'écria-t-il, j'ai eu le cœur serré tout à l'heure par des craintes si cruelles, par de si terribles soupçons, que tout me semble maintenant sans amertume en songeant à ce que j'ai éprouvé. Tu m'aimes, voilà ce que cette lettre me révèle, et malgré ce qu'elle a de pénible et de vulgaire, elle ne me cause ni tristesse ni courroux. Quoi! tu voulais, mon enfant adorée, engager pour moi, pour notre amour, ces cruelles luttes avec la vie qui brisent les plus fortes volontés? Va! n'aie plus aucune inquiétude : tu es venue à moi, je te garde. Que Dieu me maudisse si je te chasse jamais de l'asile où sa volonté t'a conduite! » Ce disant, il eut une de ces émotions douces comme l'illusion, ardentes comme l'enthousiasme, qu'elle seule, cette Lucette, l'objet de maints jugemens sévères, je le sais bien, a eu le secret de lui donner.

VII.

« Parlez-moi donc de Mme de Fernelles, me disait une personne qui a déjà entendu cette histoire; c'est elle seule qui m'intéresse. Votre Jacques était trop heureux d'avoir une semblable amie. » Mme de Fernelles, c'est en effet, dans ce récit du moins, la gracieuse incarnation de la sagesse mondaine. Aussi la voyons-nous reparaître à l'heure fatale et suprême des pauvres amours que j'ai essayé de raconter. Mesrour, qui s'efforçait de s'ensevelir dans le sommeil pas-

sager où nous plonge le seul bonheur qui appartienne à cette terre, reçut un matin un petit billet de Camille. On avait à lui parler de choses importantes; on l'engageait à venir sur-le-champ. Il trouva Mme de Fernelles armée de son maintien le plus imposant. Il n'y avait pas à se tromper sur les paroles qui allaient sortir de sa bouche. Elle avait cet air onctueux et solennel que prennent nos amis quand ils vont se faire à notre endroit les ministres de la raison humaine. Avec cette rapide intuition de toute chose qui est son immense charme, Jacques comprit qu'il allait subir une de ces tortures qu'aucune loi ne pourra jamais abolir.

— Allons, lui dit-il, vous vous préparez à m'imposer la question ordinaire et extraordinaire; en ce moment, vous faites chauffer vos instrumens.

— Mon cher Jacques, répondit-elle, ne riez pas; le sujet que je veux aborder avec vous aujourd'hui est un de ceux qu'aucun homme n'a le droit de traiter avec légèreté... On m'a écrit de Paris...

Mais pourquoi transcrire tout ce discours? Vous l'avez entendu ou vous l'entendrez; il vous a été ou il vous sera profondément pénible. C'était le combat éternel livré par cette imposante et lourde phalange des argumens que vous savez aux rapides et enthousiastes insurrections du cœur. « Tous ceux qui aimaient Jacques se lamentaient, et ses chefs commençaient à s'indigner... » Mesrour l'interrompit. — Il y a des paroles, s'écria-t-il, qui m'irritent comme le rouge irrite les taureaux; épargnez-les-moi, je vous en supplie. Ma décision est prise depuis ce matin sur ce qui est le point essentiel de tout ce discours; demain ou après-demain, je vous l'apprendrai. Votre raison s'indignera peut-être, mais votre cœur m'approuvera, j'en suis sûr. Maintenant laissons là le côté le plus triste peut-être de cette vie où les aspects désolés ne manquent pas. Otez votre casque de Minerve, que vous avez cru devoir coiffer pour cette circonstance, et redevenez tout simplement une des femmes que j'ai le mieux aimées.

Cela fut dit avec tant de calme et de fermeté, que Mme de Fernelles reprit en effet l'aimable et indulgente physionomie qui lui était habituelle. Jacques resta quelques instans auprès d'elle, parlant de maintes choses avec abandon et une sorte de gaieté. Camille eut soudain un soupçon terrible au moment où il prit congé d'elle. Jacques la devina et lui dit en souriant : — N'allez pas vous imaginer au moins que je médite un dessein sinistre. Il y a dans le suicide à la Werther quelque chose de printanier qui ne me siérait plus. Rassurez-vous : si jamais je meurs de mort violente, ce sera par le fait de mon prochain et non par le mien. Adieu et serrez ma main sans épouvante, ce n'est pas celle d'un homme qui se dispose à se transformer en fantôme.

Quelques jours après cet entretien, voici la lettre que reçut Mme de Fernelles :

« Je suis arrivé à Paris ce soir; demain je pars pour le Sénégal. Il me semble que je vous écris d'outre-tombe, car j'ai dit adieu à Lucette dans la journée. La pauvre enfant n'a rien soupçonné. Cependant elle avait des larmes dans les yeux quand je suis parti. Depuis plusieurs mois, c'était la première fois que je la quittais. Elle toujours si résignée et si soumise, elle m'a dit : « Ne t'en va pas, » avec un accent où il y avait une tendresse impérieuse et presqu'irritée. Elle s'efforçait de sourire, mais tout à coup son regard a pris un éclat humide qui a failli amener chez moi une explosion de passion et de douleur. Son visage tel qu'il était en ce moment, je l'emporte dans mon cœur; c'est un portrait vivant fait par un maître immortel que je garderai tant que j'appartiendrai à ce monde. Je n'ai pas voulu qu'elle m'accompagnât. J'avais hâte de la quitter. J'éprouvais ce sentiment terrible qu'inspire l'agonie des êtres aimés. J'avais le désir et la terreur d'en finir avec ce déchirement suprême. Quand je me suis trouvé seul en voiture, je me suis mis à sangloter. Je sentais tomber le long de mes joues ces larmes abondantes et chaudes qui nous donnent une sorte de volupté pendant qu'elles coulent, parce qu'elles sont toutes chargées de notre bonheur, de notre bonheur qu'elles emportent comme les pluies d'orage emportent les fleurs ou la verdure d'un champ dévasté.

« Puisque je l'aimais ainsi, comment ai-je pu la quitter? Voilà ce que je veux vous dire en quelques mots. J'ai songé à la prendre hardiment pour ma femme. J'ai rejeté cette pensée, non point certainement par déférence pour l'opinion d'autrui : ceux qui m'auraient le plus sévèrement blâmé contractent tous les jours, aux applaudissemens de tous, les seules unions que je trouve vraiment dignes de mépris; mais, quoique profondément pénétré de certaines vérités qui ne peuvent être niées de nos jours que par des vanités intéressées ou puériles, j'ai gardé pour mon nom, pour mon nom que je ne désire transmettre à personne, une sorte de respect solitaire et farouche. Je suis le dernier rejeton d'une longue lignée où l'on a toujours suivi, en vue d'un certain idéal, à coup sûr, car ce n'est pas en vue de la fortune, qui n'a jamais rien eu à démêler avec aucun de nous, où l'on a toujours suivi, dis-je, des lois que je ne veux pas enfreindre. Je n'insisterai pas sur ce point-là davantage; vous qui me connaissez, vous m'avez compris. Seulement voici ce que je me suis dit et ce que je répéterais à la face du monde entier, sûr d'être cette fois avec la vérité, avec l'honneur : c'est qu'il ne peut s'élever contre moi ni d'entre les vivans, ni d'entre les morts, aucun blâme dont je doive avoir cure : s'il est vis-à-vis de

ma chère idole, de cette idole faite de ce que mon âme a de plus passionné, mon sang de plus chaud, de mon amour en un mot, un sacrifice que je ne puis ni ne veux faire, il en est un autre qui m'est permis et que je ferai. On m'a bien des fois accusé d'être un homme léger, sans mœurs, disaient quelques bouches sévères : eh bien! ce qui est vrai, c'est qu'il n'est pas une seule femme, parmi celles mêmes dont m'a rapproché pour le moins d'instans ce qu'on est convenu d'appeler le caprice, qui n'ait fait naître en moi les émotions les plus profondes et les plus sérieuses pensées. Quand je crois avoir surpris chez une créature humaine la moindre étincelle de ce feu mystérieux que Dieu s'était réservé, qu'il nous a donné à regret, qui a la toute-puissance à la fois de sa bonté et de sa colère, cette créature-là, même en dépit de tous mes vouloirs, prend pour moi quelque chose de sacré. Comment donc devais-je traiter celle qui m'a fait connaître de cette flamme divine tout ce qu'une âme peut enfermer? Rejeter dans le néant un être que j'en avais tiré pour en faire mon bien, ma joie, mon trésor, rendre à toutes les misères, à toutes les abjections de la vie celle à qui j'avais donné l'hospitalité dans mon cœur, cela m'eût été impossible. Madame, un certain Jacques de Mesrour, avant de se croiser, laissa tout ce qu'il possédait aux pauvres. J'ai fait pour mon amour ce que mon ancêtre fit pour la charité. Luce, en apprenant mon départ, saura demain qu'elle est en possession du peu qui m'appartenait. Je lui laisse ma maison de Sainte-Marcelle, cette maison où elle est venue me demander asile. Que fera cette créature bien-aimée, à qui je donne tout ce que je puis donner? Je n'en sais rien. La goutte d'eau que j'ai recueillie dans ma main, et dont je désire aujourd'hui qu'un miracle fasse une perle, tombera probablement dans la poussière. Vous le pensez, n'est-ce pas? Moi, je veux en douter; en tout cas, je suis la loi de toute ma vie, j'obéis à tout mouvement de mon cœur, n'importe comment vous voudrez l'appeler, élan, inspiration, fantaisie, qui ne froisse pas l'honneur, c'est-à-dire la seule idée humaine dont j'aie gardé le souci, car chaque jour, madame, je vous l'avouerai, je me sens plus étranger à toutes les choses de ce monde. Est-ce une bonne ou mauvaise pensée? Je l'ignore, mais je me dis : N'importe à quel brasier on l'enlève, point de charbon qui ne purifie les lèvres. Qui sait ce que je devrai peut-être à la passion qui indignait tant, me disiez-vous l'autre jour quand je vous ai interrompue, tous les cœurs honnêtes et tous les esprits sensés?... »

PAUL DE MOLÈNES.

DU

SYSTÈME NERVEUX

I. *Leçons sur la physiologie et la pathologie du système nerveux*, par M. Claude Bernard, de l'Institut, etc., 1858. — II. *De la Vie et de l'Intelligence*, par M. Flourens, 1858. — III. *De l'Électrisation localisée*, etc., par le docteur Duchenne, de Boulogne, 1855. — IV. *Traité des Applications de l'électricité*, par M. A. Becquerel, 1857. — V. *Leçons sur les effets des substances toxiques et médicamenteuses*, par M. Claude Bernard, 1857.

C'est un grand inconvénient pour une science que d'être trop voisine de la métaphysique; elle ne risque pas seulement d'y perdre en clarté et en rigueur, on veut encore qu'elle rende raison de faits inexplicables. C'est ce qui arrive un peu à la physiologie. Elle traite des objets les plus élevés peut-être de nos connaissances, et va d'un côté jusqu'aux relations de l'esprit avec la matière, tandis que de l'autre elle touche aux fonctions les plus simples et les plus familières de l'organisation, et l'on exige qu'elle explique les unes comme les autres. Tandis que chacun se contente d'apprendre des physiciens les manifestations et les effets, les lois de la pesanteur, sans s'inquiéter de la nature même ni de la cause première de cette force, il ne suffit à personne de connaître les faits de la science de la vie; on veut que les physiologistes exposent et raisonnent tout à la fois. On néglige volontiers l'étude minutieuse des manifestations et des lois de la force vitale, des causes principales qui en arrêtent ou excitent le développement, pour arriver aussitôt à la connaissance de la nature même de la vie, de la pensée, de la sensibilité et de l'action d'une volonté, qui n'a nulle apparence matérielle, sur des substances solides comme les nerfs ou les muscles. La physiologie enseigne quel chemin suit l'agent nerveux, d'où il vient et où il va,

le point précis où il se forme, elle distingue les organes conducteurs de l'agent nerveux de ceux qui le produisent, de même que la physique démontre quels métaux conduisent l'électricité, quelles machines la dégagent, puis en expose les effets divers. La précision a pénétré dans chacune de ces deux sciences, mais la première ne satisfera personne tant qu'elle ne dira rien de plus sur l'essence même de la force qui est mise en jeu. C'est sans doute, à un certain point de vue, un avantage pour cette science que d'être ainsi élevée jusqu'au niveau de la philosophie, et c'est une preuve que sa supériorité sur toutes les autres n'est pas méconnue. On conçoit d'ailleurs que les hommes soient plus curieux de cette étude que de toute autre. Soit; mais c'est aussi un danger, car cette tendance, qui peut la faire admirer de ceux qui l'ignorent, peut souvent fausser l'esprit de ceux qui la savent et la faire dédaigner par ceux qui tentent d'y trouver ce que doit avant tout offrir une science, l'exactitude et des faits.

L'étude du système nerveux surtout se complique naturellement des plus graves problèmes, et cette étude est le but principal de la physiologie. Si dans les phénomènes nerveux on pouvait rendre raison de tout, expliquer toute chose, les causes comme les effets, les bien connaître ne serait plus savoir une partie de la science, une branche de la physiologie; ce serait presque savoir toute science, et en particulier la philosophie proprement dite, car la sensibilité connue dans ses profondeurs supposerait une science complète de l'être. Malheureusement nous n'en sommes pas là, et il faut se dire que la science contient, qu'elle contiendra toujours sans doute bien des parties mystérieuses. Dans la simple action de lever le bras, il faudrait, pour ne rien laisser d'obscur, expliquer le raisonnement qui nous y porte, la volonté qui en décide, la transmission de la volonté qui fait enfin contracter les muscles. Rendre clairement compte de tout cela serait impossible, mais on peut distinguer les divers phénomènes, écarter d'abord ceux qui sont de la compétence de la physique et qui s'expliquent par la théorie du levier, puis laisser la pensée et le raisonnement dans le domaine de la philosophie, et garder pour la physiologie la transmission de la volonté aux muscles qui doivent se contracter. Les phénomènes vitaux sont assujettis aux lois générales, et il faut avant toute chose déterminer dans ces actions compliquées ce qui peut et ce qui doit être le résultat des causes recherchées par d'autres sciences, ou de phénomènes placés au-dessus des connaissances positives, pour n'étudier enfin que ce qui doit faire partie de cette science spéciale à laquelle on a donné le nom de physiologie.

On conçoit ainsi qu'il y ait deux manières de considérer les phé-

nomènes physiologiques, de même qu'il y a deux parties dans le système nerveux. On peut rechercher les causes de la force vitale ou bien les manifestations de cette force, comme on peut étudier le cerveau, siége physique de la pensée, ou les nerfs, qui conduisent les sensations et les volontés. La partie philosophique est très obscure, et il faut ici, comme toujours, connaître la partie réelle et positive avant de raisonner sur le reste. C'est de la réalité et de l'expérience que nous voulons parler aujourd'hui. Il suffira d'exposer les derniers progrès de la physiologie dans cette voie, et en particulier les travaux récens d'un grand physiologiste, digne successeur de M. Magendie, M. Claude Bernard. Le système nerveux dans ses usages divers, l'action de certaines substances sur ce système, l'analogie de l'agent nerveux avec l'électricité, ont été l'objet d'études spéciales et curieuses depuis quelques années. On s'attachera surtout à ces études sans insister sur les problèmes les plus connus du système nerveux, et qui tiennent aux parties les plus élémentaires de la science. Et pourtant, qui donc connaît d'une manière complète les élémens même de la physiologie?

I.

Les anciens anatomistes n'ignoraient pas seulement les usages du système nerveux, ils n'en connaissaient pas l'existence. Ils confondaient les nerfs avec ces cordes blanches et tendineuses qui unissent les muscles et les os sous le nom de ligamens ou de tendons. Dans le langage vulgaire, la même confusion subsiste, et il n'est pas rare de voir des gens se plaindre de ne pouvoir marcher, parce que leur nerf, disent-ils, est distendu ou durci. Hippocrate eût peut-être parlé ainsi, mais il n'est pas certain qu'Aristote ne fût pas un peu plus habile, car il a décrit avec soin le nerf optique de la taupe, ce qui semble au premier abord un choix singulier. D'ailleurs il nie tout rapport entre le cerveau et la sensibilité. Hérophile, qui, selon Galien, doit être considéré comme le plus grand anatomiste de l'antiquité, confondait encore les nerfs avec les tendons, mais il leur attribuait un certain rôle dans les sensations et même dans les mouvemens volontaires. C'étaient là seulement des vues intelligentes, mais nullement des propositions démontrées, car plus tard Celse, Asclépiade et Arétée ne distinguaient pas encore les nerfs des tendons, et ce n'est guère qu'avec Galien qu'on arrive à une connaissance, sinon plus raisonnable, du moins plus raisonnée, du système nerveux. Si la partie anatomique même a fait de grands progrès depuis les descriptions que donne Galien, on peut dire, je crois, que la partie physiologique ne s'est guère perfectionnée jusqu'à la

fin du siècle dernier. Une différence réelle entre les nerfs qui transmettent la sensibilité et ceux qui conduisent la volonté ou le mouvement, entrevue quelquefois, n'avait jamais été clairement établie. Galien faisait venir les uns de la moelle et les autres du cerveau. Il faut arriver non pas seulement à la physiologie moderne, mais à la physiologie récente de ces quarante dernières années, pour obtenir quelques notions claires sur ces difficiles problèmes, et encore verrons-nous que ces notions sont restées incomplètes, et que bien des choses, comme disait Sénèque, se meuvent toujours dans les ombres d'un secret impénétrable. Nous ne ferons donc pas ici l'histoire minutieuse de chaque progrès du savoir, et nous entrerons tout de suite en matière.

Que se passe-t-il lorsqu'une impression reçue du dehors vient provoquer un mouvement? On répond que cette impression est transmise par les nerfs au cerveau, qui, en vertu de l'excitation qu'il reçoit, réagit à son tour, et, envoyant une excitation nouvelle à l'extrémité du membre, irrite le muscle ou les muscles : ceux-ci se contractent, se raccourcissent, et le mouvement est exécuté. Tout cela paraît fort compliqué, et ce double trajet est un peu long. Il semble que toutes ces actions et réactions sont inutiles, et que le raisonnement et l'excitation pourraient bien avoir lieu dans le membre lui-même, sans que le cerveau intervînt. Il n'en est pourtant pas ainsi, et les preuves abondent : si l'on coupe tous les nerfs d'un membre, aucune sensation n'est perçue, aucun mouvement ne peut être produit; la communication avec le cerveau est donc indispensable à la sensibilité et à la contractilité volontaire. A première vue, la rapidité de ces excitations diverses paraît excessive, et l'on a parfois donné la simultanéité apparente de l'impression, de la réflexion et du mouvement, comme une preuve que cette transmission et ce retour étaient impossibles. Cette rapidité pourtant n'est pas infinie, comme on l'a cru, et quoiqu'il soit difficile de la mesurer, on a pu s'assurer pourtant par des comparaisons qu'elle n'avait rien de merveilleux. Haller calculait que cette vitesse était de neuf mille pieds par minute, ce qui n'est pas très considérable auprès de la vitesse de la lumière et de l'électricité. Sauvage croyait à trente-deux mille quatre cents pieds, et un autre physiologiste à plus de cinquante-sept millions de pieds par seconde; mais c'étaient des conjectures et non des expériences. Valentin avait observé un pianiste qui, doué d'une grande agilité, pouvait fléchir son doigt trois cent vingt fois par minute, c'est-à-dire faire parcourir à l'agent nerveux trois cent vingt fois en une minute la distance qui sépare le bout du doigt du cerveau. En évaluant cette distance à deux pieds et demi, on conclut seulement à une vitesse de treize pieds par seconde. En

prenant des exemples chez les animaux qui paraissent avoir la plus grande rapidité dans les mouvemens, et par conséquent dans les impressions, les insectes, on a vu que quelques-uns peuvent étendre et fléchir leurs ailes sept mille fois par seconde, ce qui donne une vitesse de cent onze pieds. Enfin, dans des expériences plus récentes, M. Helmholtz, avec un appareil ingénieux, a mesuré pour la transmission de l'agent nerveux une vitesse de quinze à vingt mètres par seconde. Dans le même temps, le son parcourt dans l'air plus de trois cents mètres, la lumière sept mille lieues, et l'électricité une distance plus grande encore. Il n'y a là rien de merveilleux, ni qui soit en dehors des phénomènes les mieux connus de la physique élémentaire.

Ainsi on distingue une sensation avec transmission au cerveau, excitation, puis nouvelle transmission avec mouvement. Ces deux transmissions, celle de l'impression reçue et celle de l'excitation nécessaire à la contraction du muscle, se font-elles par le même organe? En d'autres termes, les mêmes nerfs président-ils à la sensibilité et au mouvement? On savait depuis longtemps que celle-là peut être perdue, tandis que celui-ci reste intact, et Galien lui-même avait observé des paralysies des deux ordres; mais il a fallu des siècles pour que l'on pût conclure d'une manière certaine de la différence des fonctions à la différence des organes, et c'est il y a quarante ans à peu près que Charles Bell annonça que tout nerf émanant de la moelle épinière est formé de deux parties, l'une antérieure qui préside aux mouvemens, l'autre postérieure qui transmet les sensations. Chacune de ces parties se subdivise ensuite à l'infini et va porter dans les muscles et sous la peau la motricité et la sensibilité. Ces deux sortes de nerfs doivent être parcourus en sens inverse par l'agent nerveux. Dans les uns, il se propage de la périphérie au centre, dans les autres, du centre à la périphérie, car le cerveau reçoit les impressions et commande les mouvemens. Cette découverte de Charles Bell était sans doute importante, mais elle resta longtemps peu connue. Il ne l'avait publiée que dans un livre tiré à peu d'exemplaires et distribué à des amis. Il était d'ailleurs peu expérimentateur; ses observations n'avaient pas toute la netteté et la précision que les premières expériences d'un savant jeune alors, mais déjà célèbre, introduisaient dans la physiologie, et la division des nerfs ne fut admise par tout le monde que le jour où ce savant lui-même, M. Magendie, l'eut démontrée.

L'anatomie, la pathologie eurent bientôt confirmé ce que le raisonnement seul aurait suffi à prouver, mais le raisonnement n'est rien aux yeux du physiologiste, et, disait M. Magendie, on doit avoir des yeux et pas d'oreilles. Il y eut désormais deux sortes de nerfs,

deux systèmes nerveux pour ainsi dire; mais il faut remarquer tout d'abord que les fonctions de ces systèmes sont loin d'être indépendantes, et que les deux ordres de phénomènes sont solidaires. Il est assez difficile de concevoir un être vivant et sensible qui ne peut se mouvoir, et les allégories qui décrivent la transformation d'un homme en rocher ou en arbre sont toujours terribles et effrayantes. Dans les expériences même, la distinction peut rarement être complète, et bien des erreurs sont possibles. Chez les animaux, la sensibilité ne se traduit que par le mouvement, et l'on peut facilement confondre l'insensibilité avec la paralysie des nerfs moteurs, et réciproquement. Aussi les difficultés sont-elles grandes. Les membres devenus insensibles perdent bientôt une de leurs facultés précieuses, le sens musculaire, qui leur permet d'apprécier l'énergie de leurs contractions et la portée d'un effort donné. Ils déploient tantôt plus, tantôt moins de force qu'il n'est nécessaire. Un animal paralysé seulement quant à la sensibilité marcherait fort mal et même ne marcherait pas, car il ne saurait quels efforts faire pour soulever ses pattes, et il ne distinguerait pas le moment où elles sont soulevées de celui durant lequel elles reposent à terre. On verra mieux encore tout à l'heure quelles sont les relations intimes de la sensibilité et de la volonté. L'habitude de certains mouvemens, la tendance à exécuter avec le membre droit un mouvement analogue à celui du membre gauche, les dispositions anatomiques qui souvent empêchent un muscle de se contracter indépendamment de ses voisins, peuvent amener bien des causes d'erreur.

Le cours de physiologie professé par M. Bernard au Collége de France pendant les années 1856 et 1857 a été surtout consacré à l'étude des phénomènes nerveux; le savant professeur a perfectionné la distinction entre les nerfs du mouvement et ceux du sentiment, il a démontré les fonctions, les effets de la section, de l'irritation et de l'empoisonnement des uns et des autres. Il a éclairci bien des points de l'histoire de ces nerfs, il a expliqué et rectifié quelques erreurs qui avaient pénétré dans la science dès les premiers jours mêmes de la découverte de Ch. Bell, et qui l'avaient compromise. Un exemple montrera par quelle série d'efforts et de recherches délicates la science doit passer pour arriver à ces rectifications. Magendie, après quelques expériences qui avaient confirmé la distinction entre les nerfs moteurs et les nerfs sensitifs, s'était aperçu tout à coup que les racines motrices étaient sensibles; il avait reconnu presqu'en même temps que la section d'une racine sensible éteint la sensibilité de la racine motrice correspondante. La sensibilité du nerf moteur provenait donc de filets du nerf sensitif, dont les fibrilles extrêmes s'unissent aux nerfs du mouvement et retour-

nent avec eux jusqu'à la moelle. Effectivement, lorsqu'on éthérise un animal, on voit la sensibilité disparaître d'abord dans la racine motrice, puis à la peau et enfin dans la moelle, et il est clair que la sensibilité doit disparaître d'abord à l'extrémité des nerfs, puis dans les parties centrales. Elle doit suivre une marche contraire, lorsqu'elle reparaît.

La sensibilité des nerfs moteurs due au retour, au repli des nerfs sensitifs, avait été appelée la sensibilité récurrente. Les expériences avaient été souvent répétées par Magendie et ses élèves, lorsque M. Longet, qui avait eu peut-être quelques droits à cette découverte, voulant faire des observations nouvelles, prépara des animaux par le procédé connu, et remarqua que jamais la racine motrice n'était sensible. L'expérience, a-t-il dit, fut répétée trois cent trente fois, et jamais la sensibilité ne fut constatée. M. Magendie tenta de renouveler ses expériences, et à son tour il ne retrouva plus la sensibilité récurrente tant de fois observée par lui. Ce qu'il avait vu en 1822, il ne pouvait plus le voir en 1839, et pourtant les conditions paraissaient les mêmes, les animaux étaient de même espèce, le même opérateur agissait, les instrumens étaient identiques. Que conclure? Les animaux avaient-ils perdu une faculté, peu importante peut-être, mais réelle? Avait-on mal vu dans un des deux cas? Cela était peu probable. M. Magendie s'occupait peu, comme on sait, de chercher des conclusions, il était sûr de l'habileté de ses mains et de sa précision, et il se contenta d'imprimer les deux faits avec son dédain supérieur pour les théories.

Les choses en restèrent là pendant quatre ans, et la sensibilité récurrente avait disparu de la science, lorsque M. Bernard y appliqua les qualités de son esprit et de son scalpel, non plus comme un élève de Magendie, mais comme un maître. Les expériences de M. Longet furent très exactement répétées, et le résultat fut d'abord identique; mais il remarqua bientôt quels troubles doit produire dans l'organisation une expérience qui tranche la peau du dos, ouvre l'épine dorsale et dissèque la moelle épinière. La peau même devient moins sensible, et la douleur et l'épuisement produisent un effet analogue à celui du chloroforme. Il fit reposer l'animal; au bout de quelques heures, la sensibilité de la peau reparut, et bientôt après la sensibilité récurrente était retrouvée. L'expérience fut souvent répétée, et toujours le nerf moteur irrité aussitôt après l'opération était insensible, tandis que le contraire arrivait quelques heures après. Si Magendie et M. Longet avaient obtenu des résultats opposés en 1822 et en 1839, c'est que le hasard avait voulu que dans le second cas les chiens eussent toujours été observés immédiatement après l'opération, tandis que dans le premier ils avaient

été préparés quelques heures d'avance. Il faut remarquer toutefois qu'on ne doit pas trop tarder, car l'inflammation est bientôt assez grande pour nuire à la sensibilité. Il est nécessaire que le sujet de l'expérience ne soit spécialement ni trop, ni trop peu irritable, qu'il soit vigoureux, qu'il ait mangé, que dans l'opération les racines sensibles ne soient ni coupées, ni même blessées; il faut avoir des instrumens choisis, ne pas oublier que chez le chien les racines nerveuses sont revêtues d'une gaîne spéciale qui n'existe pas chez l'homme; il faut avoir enfin pour soi l'habileté, la science et quelquefois le hasard.

Outre ces nerfs sensitifs ou moteurs, je dois mentionner encore, sans insister, le système nerveux qui préside aux mouvemens involontaires des organes internes, c'est-à-dire le grand sympathique. Il est encore moins connu que l'autre. Il présente d'abord cette singularité que, quoiqu'il anime tous les organes internes, la section du grand sympathique ne leur fait pas perdre immédiatement leurs mouvemens ni toutes leurs facultés. Ainsi le cœur séparé du corps peut battre quelque temps. De plus le mouvement de l'agent nerveux dans ces nerfs semble plus lent que dans les autres, quoique souvent les passions, les sensations les plus rapides et les plus fugitives traversent le cerveau et agissent sur l'organisation d'une façon qui paraît instantanée. Les émotions violentes qui excitent le nerf facial et les nerfs respiratoires ont aussi une action incontestable sur le cœur et les glandes, à tel point que l'on a voulu assigner à chaque organe des relations avec une passion différente. Même des savans, influencés sans doute par les habitudes du langage, ont tenté d'associer le cœur à l'émotion de la joie, le foie à celle du chagrin ou de la tristesse, etc. Rien n'est plus faux, et dans les passions ces organes participent seulement au désordre général, quoiqu'on puisse dire peut-être que leur rôle y est d'autant plus actif qu'ils ont une disposition plus grande à être altérés. De là l'influence des passions sur les maladies. Les effets des premières se propagent en rayonnant du cerveau à la moelle épinière, et de celle-ci dans tout le système nerveux. Ce qui arrive de spécial est purement individuel. Une chose pourtant est remarquable et connue dans le système du grand sympathique : tandis que les contractions qu'il détermine sous l'influence des irritans sont plus lentes que les autres à se produire, elles sont aussi plus persistantes. Irritez un nerf du bras, vous produirez aussitôt un mouvement ou une douleur; mais l'irritant enlevé, la contraction cessera, ou la douleur sera calmée. Un irritant appliqué sur un nerf du système sympathique, sur un nerf de la vie organique, comme on dit depuis Bichat, ne produira pas d'effet immédiat ni passager. Il semble que le cerveau lui transmette de temps

en temps une certaine somme d'agent nerveux qui est dépensée ensuite peu à peu. Ce système serait semblable ainsi à une bouteille de Leyde, inerte par elle-même, mais qui, chargée d'électricité, agit ensuite à son tour, et perd peu à peu son fluide par des décharges qui semblent lui être propres. Ceci explique en partie pourquoi, dans le sommeil, le cœur bat avec une rapidité toujours égale, quoique la sensibilité et les mouvemens des membres aient en grande partie cessé. Le système sympathique agit alors par lui-même, comme un producteur d'agent nerveux, quoiqu'il n'en produise point; mais il a reçu de l'encéphale, pendant la veille, la somme d'agent nerveux qu'il dépense durant le sommeil. Ajoutons enfin que M. Flourens a vu depuis longtemps que les filets de ce nerf ont une sensibilité très obtuse, et que M. Bernard a observé ce fait singulier, que la section du grand sympathique élève la température du corps, tandis que celle des nerfs du mouvement et de la sensibilité l'abaisse. C'est un résultat qu'aucune théorie ne pouvait prévoir et ne peut expliquer.

Quant aux nerfs des organes des sens, ils mériteraient une étude à part, car ils ont chacun une sensibilité propre, et lorsqu'on les irrite, on ne produit ni douleur ni mouvement, mais une sensation particulière et différente pour chacun d'eux. L'excitation du nerf optique lui fait transmettre au cerveau l'impression de la lumière, comme il arrive à la suite d'un coup frappé sur l'œil, et ainsi des autres. Ces nerfs ne peuvent point se remplacer, et chacun d'eux a des propriétés spéciales; sans cela, ils serviraient tous indistinctement à la vue, au toucher, au goût ou à l'ouïe, ce qui n'est pas. A ce propos, nous ne ferons qu'une seule remarque, relative aux impressions que la plupart d'entre eux transmettent. Ces impressions sont dues à un certain état des nerfs sensoriels, et non point aux qualités réelles des corps extérieurs. La lumière n'est pas lumineuse, le son n'est pas sonore; mais certaines vibrations de l'éther ou de l'air mettent des nerfs déterminés dans un état tel que nous éprouvons la sensation de la lumière ou du son. Entre cette sensation et la réalité, il n'y a point d'analogie appréciable. Autant il est faux de dire que nous sommes trompés sans cesse par nos sens, autant il est juste de distinguer ce qu'ils nous transmettent de ce qui les affecte. Le son et la lumière existent seulement comme vibration : faites vibrer un diapason près de la main, et vous aurez la sensation d'un chatouillement. Pour que cette même sensation soit perçue comme son, il faut que quelque chose soit ajouté aux vibrations, et cette condition n'est attachée qu'au nerf auditif. Réciproquement aussi, par un irritant ou par l'électricité, on produit l'impression d'une irritation du nerf optique, c'est-à-dire une impression lumi-

neuse, sans qu'aucune lumière soit obtenue. Dans un procès jugé en Allemagne, un homme prétendait avoir reconnu un voleur à l'aide de la lumière éclatante produite par un coup de poing qu'avait assené ce voleur imprudent : il se trompait ou trompait les juges. Son œil avait vu la lumière, sans que rien eût été éclairé. On pourrait en dire autant de tous les nerfs sensoriels. Ils nous révèlent l'existence du monde corporel, mais ils ne nous apprennent rien touchant sa nature et son essence.

II.

Trois théories ont successivement expliqué l'action des poisons, des médicamens et des alimens sur l'organisation : celle des chimistes, celle des physiciens et celle des vitalistes. Pour les premiers, le poison ou le médicament (1) cause la mort, la maladie ou la guérison par une altération reconnaissable des solides ou des liquides de l'économie. Pour les physiciens comme Borelli ou Boerhaave, il y a dans tous ces cas changement dans les conditions physiques auxquelles sont liés les phénomènes de la vie. Enfin les vitalistes, et l'école de Montpellier en particulier, ont attribué aux substances toxiques une action directe sur ces forces peu connues que Bichat énumérait et distinguait, et que l'on confond maintenant sous le nom générique de force vitale. On a longtemps cherché la vérité au milieu de ces opinions diverses, et on ne la trouvera que le jour où l'on apercevra clairement, ce que l'on commence à entrevoir, qu'elles sont vraies ou fausses suivant les cas, et que les substances organiques ou minérales peuvent agir chimiquement, mecaniquement, et quelquefois aussi, dans l'état actuel de la science du moins, non pas sur la force vitale, mais sur le système nerveux. Ainsi l'acide sulfurique désorganise les tissus; les tartrates enlèvent au sang son oxygène; certains sels de fer lui en donnent un excès, toutes choses faciles à observer et à mesurer : voilà pour la chimie. D'autres substances, assez rares, peuvent ralentir l'écoulement des liquides ou l'accélérer. C'est du moins ce que pense M. Poiseuille et ce qu'il paraît avoir démontré par d'élégantes expériences. Il a vu que l'eau chargée d'alcool s'écoule moins vite que l'eau pure dans les mêmes conditions. La circulation d'un sang chargé d'alcool doit donc être ralentie. En effet, le sang circule très lentement chez les gens ivres. L'eau chargée de certains sels de potasse coule plus vite que l'eau pure; par conséquent l'azotate de potasse doit activer

(1) La distinction entre l'un et l'autre est superficielle, et presque tout médicament est un poison, si la dose est plus forte.

la circulation, et en effet il agit sur les phénomènes de l'ivresse.

Enfin il est des substances qui ont une action directe sur le système nerveux. Un jour peut-être, on découvrira que c'est une action chimique ou physique sur la substance des nerfs ou sur un agent nerveux inconnu. Pour le moment, il faut admettre le fait sans tenter de l'expliquer et l'employer à l'étude des phénomènes qui nous occupent. On connaît depuis longtemps quelques-unes de ces substances dont les médecins se servent dans des cas de paralysie. Ainsi l'on a souvent obtenu de bons effets de la strychnine, et en sens inverse il est clair que, dans les empoisonnemens qu'elle cause, les accidens tétaniques, le spasme musculaire, la raideur, les fourmillemens, les convulsions, en démontrent l'action immédiate sur le système nerveux. C'est M. Fouquier qui conseilla le premier de l'employer contre la paralysie, et elle n'a pas toujours été inutile. L'action de la strychnine sur l'organisme ne peut dans tous les cas s'expliquer, aujourd'hui du moins, par aucune théorie de la chimie ou de la physique. En outre, une substance singulière, découverte dès l'année 1575, mais dont les propriétés ne sont connues que depuis peu de temps, le curare, agit d'une façon spéciale et évidente sur les nerfs. Il est formé par le suc d'une ou de plusieurs lianes mal connues, car il n'a jamais été scientifiquement préparé; on l'a toujours importé d'Amérique, et les voyageurs qui ont assisté à la confection du curare ne sont point d'accord sur la nature des plantes employées; mais que ce poison soit constitué par le suc du mancenillier, par celui de la racine de *woorara*, par l'essence de *worba corbacoura*, par le lait de l'*euphorbia cotinifolia*, du *guateria veneficiorum*, du *bejuco de mavacure*, etc., comme l'ont cru successivement La Condamine, Bancroft, M. de Humboldt, M. Boussingault, M. Goudot, cela est peu important pour nous. Ce qui est certain, c'est que depuis longtemps on connaît une propriété de ce poison regardée autrefois comme merveilleuse : il tue s'il est introduit dans une veine, mais on peut l'avaler impunément. C'est dans une dissolution de curare que les sauvages trempent ces flèches dont la moindre blessure est mortelle, tandis que la chair des animaux tués ainsi n'est nullement vénéneuse. D'un autre côté, et cette découverte est plus récente, les convulsions de l'animal, ses mouvemens, la rapidité de sa mort, tous les symptômes en un mot, démontrent une altération profonde du système nerveux. Cette altération n'est malheusement pas visible, mais peut-être est-il possible de savoir sur quels nerfs le poison agit, et si ses effets sont analogues à ceux de la strychnine. On vient de voir que le système nerveux n'est pas simple, et que les nerfs du mouvement sont distincts des nerfs de la sensibilité. Quels sont donc les nerfs lésés?

Sont-ce toujours les mêmes, ou bien l'animal meurt-il parce qu'il a perdu dans un cas la faculté de se mouvoir, dans l'autre celle de sentir? C'est ce qu'il importait de voir, et c'est ce qu'a vu M. Bernard avec tout le bonheur des gens habiles.

Un bœuf empoisonné par le curare meurt en vingt-cinq secondes à peu près, sans qu'aucune lésion explique cette mort rapide. La respiration pourtant est interrompue, mais le cœur continue de battre. Le poison agit donc peu ou point sur le système sympathique. D'un autre côté, si l'on envoie de temps en temps, par un soufflet convenablement placé, de l'air dans le poumon, en comprimant dans les intervalles la poitrine avec les mains, si, en un mot, on entretient une respiration artificielle, l'échange d'oxygène et d'acide carbonique recommence; le poison est bientôt détruit en vertu de cette espèce de combustion qui entretient la vie; l'animal renaît, et toute trace d'empoisonement disparaît. C'est là une preuve excellente de l'absence de toute lésion, de toute action physique ou chimique ordinaire, car si l'une de ces altérations existait, la vie ne reviendrait point. Les animaux à sang froid ressemblent fort aux animaux supérieurs, mais chez eux les phénomènes vitaux sont plus lents soit à se manifester, soit à disparaître. Or, si c'est sur l'un des premiers que l'on opère, sur une grenouille par exemple, le curare injecté sous la peau n'amène pas une mort immédiate. Il arrête la respiration non parce que le sang est coagulé ou ne peut plus arriver au poumon, ni parce que l'animal ne sent plus le besoin de respirer, mais simplement parce que les nerfs du mouvement sont paralysés et que, ces nerfs n'agissant plus sur les muscles de la poitrine, les côtes ne se soulèvent plus; il n'y a ni expiration ni inspiration. M. Bernard a donc vu que cette paralysie affecte les seuls nerfs du mouvement, tandis que la sensibilité persiste. Ainsi, lorsque la dose de poison n'est pas suffisante pour tuer l'animal, celui-ci cesse de se mouvoir, et l'on peut pincer, irriter ses membres sans qu'il les retire. A-t-il perdu la sensibilité? Non, et la preuve, quoique difficile, en est certaine. Si, avant d'empoisonner l'animal, on empêche le sang d'arriver dans ses pattes inférieures, ces pattes ne seront point intoxiquées avec le reste du corps, car le sang seul peut y amener le curare. Elles resteront donc dans leur état normal, et ne perdront ni leur motricité ni leur sensibilité. Eh bien! toute excitation, tout pincement des autres membres ou du corps fera mouvoir ces pattes restées saines, tandis que la partie supérieure n'en paraîtra point affectée et conservera une immobilité parfaite. Donc la partie empoisonnée sur laquelle porte l'irritation a perdu le mouvement par l'effet du poison, mais elle a gardé la faculté de sentir, puisque les pattes postérieures s'agitent violemment

comme pour fuir et échapper à la douleur. Il n'est pas nécessaire de réfléchir beaucoup pour comprendre cette démonstration, et il est clair que, dans ce cas, le système moteur est atteint, tandis que les nerfs sensitifs sont intacts. De plus, le curare agit directement sur les nerfs et non sur l'encéphale et les centres nerveux, car, si ces derniers avaient perdu leurs propriétés, les nerfs des pattes non empoisonnées n'auraient pu conserver les leurs.

La strychnine de son côté, que l'on extrait de la noix vomique, agit en sens inverse. Elle tue avec une grande rapidité, et pourtant, administrée avec soin, elle divise aussi les deux systèmes, mais en sens inverse. Elle éteint la sensibilité tandis qu'elle respecte le mouvement. Les animaux soumis à son action ne vivent pas longtemps; mais avant que n'aient commencé leur agonie et les convulsions violentes qui la terminent, il est possible de les observer. D'ailleurs ces convulsions mêmes sont les preuves que le nerf moteur est plutôt excité qu'endormi. Les mouvemens volontaires paraissent cependant avoir cessé, mais par une conséquence de la disparition de la sensibilité. Les nerfs peuvent bien encore faire contracter les muscles: quant aux causes qui agissent sur les organes pour déterminer cet envoi de l'agent nerveux, elles n'existent plus. Lorsqu'on oppose un obstacle à un mouvement de l'animal, celui-ci ne sait comment le vaincre, car il a perdu le sentiment de sa force; il ne distingue plus le poids ni le danger de ce qu'il veut fuir; il n'a nulle conscience de ce qui se passe ni sur lui, ni à côté de lui, et aucun de ses mouvemens n'a de précision. La sensibilité est donc une partie, une cause de la volonté; la volonté n'est peut-être, sous ce rapport, qu'une transformation de la sensibilité. M. Flourens a démontré que le siége de la volonté est cette partie du cerveau qui porte le nom de moelle allongée. Là est aussi celui de la faculté de sentir. L'une et l'autre se transmettent également par les mêmes organes. Les substances qui tuent le mouvement n'agissent point sur la volonté, tandis qu'elle disparaît avec la sensibilité. Dans l'empoisonnement par le curare, tout mouvement volontaire cesse, mais la volonté d'agir semble persister, tout impuissante qu'elle est. Dans l'empoisonnement par la strychnine, le mouvement reste intact, mais la volonté est abolie. Il y aurait à faire sur ce point des restrictions, des remarques et des distinctions, mais nous ne nous occupons que des faits, et l'on voit combien ces deux substances sont précieuses. L'emploi du curare et de la strychnine eût fait découvrir autrefois la division des nerfs en nerfs moteurs et nerfs sensibles. Aujourd'hui il a servi à la confirmer, et l'on conçoit combien de vérifications et d'expériences ces deux agens peuvent faciliter.

Les poisons agissent sur le système nerveux et nous aident à con-

naître les phénomènes généraux, mais pour les détails, pour la connaissance de chaque nerf et de ses usages, ils ne peuvent suffire. Un procédé se présente aussitôt à l'esprit : puisque les nerfs aboutissent tous au cerveau ou à la moelle et tirent de ces centres leurs propriétés, la section doit leur enlever toute puissance. En coupant successivement chaque nerf, en remarquant ensuite quelles parties sont paralysées, quelles autres restent intactes, on doit voir quels nerfs animent chaque membre, chaque organe. Si, après la section du nerf facial, la physionomie reste immobile et incapable d'exprimer aucun sentiment ni aucune passion, tandis qu'après celle du nerf optique l'œil n'est plus sensible à la lumière, on en conclut que le premier préside aux mouvemens de la figure et l'autre au sens de la vue. Tel est le procédé le plus usité en physiologie. Pour connaître les fonctions d'un organe, on enlève cet organe et l'on examine les désordres qui surviennent. En empêchant les animaux de respirer, on peut étudier l'influence de la respiration sur la composition du sang; en enlevant le foie, on a vu la production du sucre s'arrêter, et l'on a vérifié la fonction glycogénique. Les phénomènes dont s'occupent les sciences naturelles ne peuvent guère être artificiellement produits et directement étudiés comme les phénomènes physiques. Pour déterminer l'action de la chaleur sur les métaux ou d'un alcali sur un acide, on fait chauffer une barre de fer, ou l'on verse de l'acide sulfurique dans une dissolution de potasse, et pourtant, même en chimie, on n'arrive à connaître la composition d'un corps qu'après l'avoir décomposé. Dans presque toutes les parties de la physiologie, il en est de même, et l'on ne peut étudier un phénomène que lorsqu'il a cessé de se produire; mais depuis quelque temps on a fait pour le système nerveux une heureuse exception à cette règle. On a vu que les nerfs peuvent être soumis à des irritations qui déterminent des réactions quelquefois morbides, souvent normales, que l'on peut étudier. L'agent ou le fluide nerveux, comme on voudra, n'affecte pas seul les nerfs et ne porte pas seul aux muscles l'excitation qui les fait contracter; la plus mystérieuse des forces naturelles dont les hommes disposent a elle-même une action, sinon identique, du moins très analogue à celle de cet agent. L'électricité ou mieux le galvanisme peut produire la sensation et le mouvement avec une précision si grande et si naturelle que l'on a pu croire que tout mouvement était un phénomène électrique. On peut avec une pile étudier l'action et la fonction de chaque nerf en particulier, comme celles du système général, rechercher les effets de la section ou des maladies de ce nerf, en observer la direction, mieux que ne pourraient le faire les minutieuses observations de l'anatomie la plus détaillée.

Un nerf traversé par un courant électrique amène la contraction des muscles auxquels il se rend; mais ici une distinction est nécessaire. Le nerf ne transmet point au muscle l'électricité comme la conduirait un fil de fer ou de cuivre, tel que ceux qu'emploie le télégraphe électrique. Le phénomène est beaucoup plus complexe, et le nerf n'est pas purement passif. Le galvanisme agit sur le nerf, qui, à son tour, réagit sur le muscle. La propriété nerveuse est mise en mouvement, et le muscle est provoqué à se contracter. C'est là une question capitale dont tous les détails ne sont point élucidés, mais dont il faut connaître les difficultés pour avoir une idée un peu nette des faits qui nous occupent. Les muscles sont indépendans des nerfs et ont, pour ainsi dire, une vie spéciale. Ce ne sont point des substances inertes qui se contractent, comme le croient les enfans, lorsque les nerfs tirent les fibres qui les composent. Ils doivent bien aux nerfs leur sensibilité, mais la contractilité des muscles est indépendante et leur est essentielle. Cette contractilité, ou, si l'on veut, cette irritabilité, car ici la science est tellement obstruée de mots qu'il faut les prendre un peu au hasard pour ne point se perdre dans de stériles distinctions, se manifeste après toute excitation mécanique, électrique ou nerveuse. Haller connaissait cette propriété, mais il l'avait plutôt devinée que démontrée; elle est hors de doute aujourd'hui. En effet, un muscle privé de nerf se contracte encore s'il est traversé par un courant électrique, et ces contractions survivent même à la mort; elles disparaissent seulement d'autant plus vite que l'animal est plus parfait. Ainsi il est rare que l'irritabilité du muscle dure plus d'une heure chez l'homme, tandis que les muscles d'une grenouille morte depuis quinze ou vingt heures peuvent encore se contracter. L'affluence du sang, et surtout du sang artériel, paraît avoir une grande action sur la durée et sur l'existence de cette propriété. Enfin elle persiste aussi plus ou moins suivant le genre de mort, et les poisons qui tuent les nerfs ne tuent pas du même coup les muscles. Le cœur se contracte longtemps après que les nerfs du mouvement ont été paralysés par le curare et sont devenus incapables même de transmettre les irritations électriques. Outre la paralysie du mouvement et celle du sentiment, en voici donc une troisième, celle des muscles eux-mêmes indépendamment des nerfs. Tandis que le curare amène la première, la strychnine la seconde, celle-ci paraît pouvoir être artificiellement produite par le sulfo-cyanure de potassium. Sur ces points délicats, on ne peut insister, car l'esprit se perd lorsqu'on songe aux complications infinies que présente cette science si nouvelle et si peu connue. Les contradictions y abondent, et on y voit se multiplier ces phases scientifiques si fréquentes et toujours singulières, où une théorie, d'abord

vraie et triomphante, est renversée par une autre meilleure, qui explique plus de faits, et qui, à son tour, disparaît pour faire place à la première, démontrée de nouveau. Les nouvelles raisons sont excellentes, seulement elles sont diamétralement opposées à celles qui avaient d'abord fait prévaloir la théorie remise en honneur. Ainsi Galvani avait fait en 1790 sa célèbre expérience. Il avait suspendu une grenouille par un crochet de cuivre à un barreau de fer. La grenouille était morte, et pourtant aussitôt ses membres s'étaient agités. L'électricité qui agissait dans ce cas, Galvani l'attribuait à la grenouille elle-même, à ses muscles, et le fer et le cuivre n'étaient à ses yeux que des conducteurs. On sait que cette théorie, dès son apparition, fut combattue par Volta, qui attribuait au contraire le courant au contact du cuivre et du fer, et qui, en voulant démontrer son hypothèse, découvrit la pile à laquelle on a donné son nom. De son côté, Galvani continua ses expériences, et ce n'est qu'après sa mort que l'électricité voltaïque, d'ailleurs bien constatée et employée à tant d'usages, cessa d'expliquer la première expérience qui semblait l'avoir manifestée. On découvrit dans le muscle même de la grenouille un courant que Galvani, dans une expérience quelque temps oubliée, avait démontré en produisant l'électricité par la simple application du nerf crural sur la jambe de l'animal. Pourtant Volta ne se trompait pas en affirmant que le fer et le cuivre produisaient un courant électrique, et ils avaient ainsi tous deux à moitié tort, à moitié raison. L'expérience de Galvani a été souvent répétée depuis, et le phénomène exactement étudié. Il n'est pas spécial à la grenouille, comme une expression employée mal à propos l'a souvent fait croire. Ces animaux sont plus commodes pour les expériences, et voilà tout. Des courans identiques existent dans tous les muscles, et avec les appareils si sensibles dont les physiciens disposent aujourd'hui, on a pu les constater et en étudier la force, le sens, la production. M. Du Bois Raymond surtout s'est acquis dans ce genre de recherches une grande habileté et une juste renommée. Il a vu que l'électricité, mise en évidence par l'expérience de Galvani, est une électricité propre au nerf, mais au nerf moteur seulement. En outre, un autre courant est très appréciable dans le muscle lui-même; il est dirigé de la coupe longitudinale à la coupe transversale, sans qu'il soit possible de rendre ces deux courans solidaires l'un de l'autre. Aucun des deux n'existe dans la moelle épinière. A quoi donc sert cette extrême complication? On ne le sait, et il paraît impossible de le prévoir. L'électricité existe partout, se développe partout. Le moindre contact, la plus faible action chimique détermine un courant, ou, comme on dit pour les besoins de la théorie, sépare les deux

sortes d'électricité qui existent normalement dans toute substance; le fluide positif va d'un côté, le fluide négatif de l'autre. On conçoit que, dans l'organisme, où tant de corps se combinent ou se décomposent, où tant de muscles glissent les uns sur les autres à chaque instant, la dose d'électricité soit considérable et fort variable. Est-elle un résultat forcé, mais inutile, de toutes ces actions et réactions diverses, ou sert-elle en effet au mouvement et à la sensibilité? Pour acquérir là-dessus quelque certitude, il faudrait pouvoir la mesurer, établir une sorte de balance entre l'électricité produite et l'électricité consommée ; mais si des appareils délicats peuvent montrer qu'une substance est électrisée, si même il est possible de mesurer la charge d'une barre métallique ou d'une bouteille de Leyde, la chose devient impraticable lorsqu'il s'agit du corps d'un être animé, qui se charge à chaque instant et où se passent des combinaisons chimiques sans cesse activées et sans cesse ralenties, sans que l'on en puisse deviner la cause, sans surtout que l'on puisse connaître le moment précis de leur plus grande ou de leur plus faible activité. En même temps, le fluide se dégage sur toute la surface du corps. L'observateur même en fournit à l'animal qui est le sujet de l'expérience, l'air lui en enlève ou peut lui en donner. Rien ne saurait donc être précis dans cette partie de la science, et il faut savoir beaucoup de gré à ceux qui veulent bien s'y consacrer, car ils ont de grandes chances de passer leur vie à collectionner des faits dont les conclusions ne seront tirées qu'après eux.

III.

Avant de parler de l'agent nerveux lui-même et de son analogie avec l'électricité, il faut dire quelques mots de tentatives récentes qui ont fait beaucoup de bruit et qui méritent d'être connues. Pour être tout à fait clair et pour bien faire comprendre les relations du galvanisme avec les nerfs, je ne puis omettre l'action de l'un sur les maladies des autres. Les expériences dont je veux parler n'ont pas pour but principal d'éclaircir ces relations, et le médecin qui les a faites s'est préoccupé surtout des services qu'elles peuvent rendre à l'art de guérir, mais elles n'en doivent pas moins trouver place ici; à défaut d'intérêt même, elles exciteraient la curiosité. La physiologie d'ailleurs est bien près de la médecine, trop près, pourrait-on dire. S'il est vrai que toute science vient d'un art, il faut remarquer pourtant qu'une science n'est complète que lorsqu'elle est bien distincte de l'art qui lui a donné naissance. C'est cette distinction qu'il faut établir maintenant entre la physiologie et la médecine, non que

la seconde puisse se passer de la première, mais elle n'en doit être qu'une application; les physiologistes ne sont pas uniquement des médecins, mais ceux-ci ne peuvent guérir les maladies que s'ils connaissent l'état de santé. La chimie, dont le développement logique est un modèle excellent pour les autres sciences, était d'abord purement théorique, et les alchimistes lui faisaient faire peu de progrès. Les applications arrivèrent, et elle commença de se constituer. Aujourd'hui elle est assez avancée pour comporter des généralités. De même la physiologie, d'abord peu distincte de la philosophie, ne s'est perfectionnée que par une étroite union avec la médecine, comme les applications à la direction des navires ont contribué aux progrès de l'astronomie. Pourtant peu à peu la route est tracée, et les deux sciences doivent se séparer. Du moment que l'on a vu que la maladie et la mort étaient des modifications de la nature vivante, il a fallu étudier celle-ci, et la science de la vie s'est placée au-dessus de la médecine. Dans toutes deux, les procédés sont identiques, et l'expérimentation doit dominer. Magendie ne se serait jamais, comme Archimède, excusé envers la postérité d'avoir appliqué son génie à des inventions pratiques; mais les deux sciences sont assez avancées, assez importantes, assez compliquées, pour que chacune ait ses adeptes.

M. Duchenne de Boulogne, l'auteur des applications dont il s'agit, est un médecin plutôt qu'un physiologiste. Quoique son livre parle au nom des deux sciences, je doute qu'il se fût fort occupé des relations de l'électricité avec les nerfs et les muscles, s'il n'avait espéré y trouver des remèdes nouveaux. Il n'est pas d'ailleurs le premier qui ait suivi cette voie, et, si sa tentative est plus intéressante par la manière dont il l'a exposée, par les appareils qu'il a inventés, par la précision de ses expériences, et surtout par le progrès qu'elle a fait faire à l'étude de la physiologie, elle est loin d'être la première application de l'électricité à la pathologie. Les maladies sont toujours plus ou moins mystérieuses, et la tentation est grande d'employer pour les guérir ce qu'on ne comprend pas. C'est ce qui devait arriver nécessairement pour une force aussi singulière, aussi inexplicable dans sa cause que variable dans ses effets. Je ne parle point d'un essai tenté déjà avant Galien pour appliquer l'électricité à la guérison des malades, mais dès 1748 Jallabert avait remarqué l'action singulière des étincelles d'une machine électrique sur la rapidité du pouls, la chaleur du corps et même les mouvemens. Bientôt l'abbé Sans, et peu après Mauduyt et Mazars de Cazelles, publièrent des mémoires sur le même sujet avec des observations diverses, des raisonnemens et peu d'expériences. L'électricité devint alors à la mode, et chacun voulut en essayer. Malheureusement

quelques malades guérirent, et des apparences de succès encouragèrent les praticiens. On arriva ainsi peu à peu à torturer les malades par des applications faites au hasard d'une force terrible et inconnue, qu'on ne pouvait mesurer ni graduer, et qui, soit qu'on employât la bouteille de Leyde ou la machine électrique, pouvait produire et produisait des accidens graves. Quoique pour l'effet des remèdes nouveaux les illusions des médecins qui croient guérir égalent celles des malades qui se figurent être guéris, on ne pouvait méconnaître les paralysies nombreuses, et malheureusement les morts aussi causées par cette médicamentation inconsidérée, qui n'eut pas même pour effet de conduire à la découverte réservée à Franklin. Il est probable que des gens plus habiles auraient su conclure de l'identité dans les effets à l'identité dans la cause, et assimiler les décharges électriques à la foudre. Dans les nombreux accidens qu'ils ont causés, et que la plupart se sont bien gardés de raconter, les praticiens qui employèrent l'électricité ont dû observer quelques-uns de ces phénomènes singuliers qu'on rencontre rarement, puisqu'il ne meurt environ en France par an que cent quarante personnes frappées du tonnerre, et quatre mille dans le monde entier (1). Ils ont dû voir ces morts debout, ces vêtemens enlevés et transportés assez loin quelquefois, ces images imprimées sur le corps des individus foudroyés, ces surdités, ces amauroses, ces paralysies, ces brûlures. Voilà de quels phénomènes ils pouvaient parler, et dans ce cas leurs cruelles expériences eussent du moins servi à quelque chose.

Après la découverte de la pile, les essais recommencèrent avec plus de succès. M. de Humboldt en 1799, Aldini en 1804, puis Fabré Palaprat, firent les premières expériences, et quoique leurs instrumens fussent très imparfaits, quoiqu'une trop grande confiance dans le galvanisme le fît appliquer à la paralysie comme à la monomanie, à la cécité comme aux spasmes, aux maladies des nerfs comme à celles du sang, on ne peut reprocher que des illusions à ces expérimentateurs. L'électricité dynamique est plus commode et moins dangereuse que l'électricité statique. La vraie manière de l'employer fut pourtant découverte seulement vers 1825 par Sarlandière. Celui-ci faisait arriver l'électricité dans les muscles, en y enfonçant de petites aiguilles qui terminaient les conducteurs de la pile. Ce mode de traitement, l'électro-puncture, fut longtemps en usage, et les plus habiles médecins de notre temps, M. Andral, M. Rayer, M. Magendie, lui ont attribué d'heureux effets. Il n'était plus nécessaire alors d'électriser le corps tout entier, de faire passer le

(1) *Annales d'hygiène* (année 1855).

courant par tous les organes pour guérir une maladie locale. On pouvait condenser le fluide sur un point précis, à la surface de la peau ou au-dessous. En même temps, mieux qu'avec une machine électrique, il était possible de mesurer les doses et de graduer les décharges. On vit alors des effets divers se produire suivant que le courant passait dans le muscle d'une manière continue ou que le passage était par momens interrompu. Dans ce dernier cas d'abord, les effets chimiques sont supprimés, mais de plus l'action d'une pile dont le courant est rendu intermittent est plus grande que celle d'une pile plus forte à courant continu. Le courant continu le plus intense produit de la chaleur dans les membres, mais les contractions qu'il provoque sont insignifiantes. Les courans intermittens ont au contraire une triple action sur les muscles, à l'entrée du courant, à sa sortie, et dans l'intervalle de l'entrée et de la sortie. La sensibilité de la peau est plus excitée, mais les tissus sont moins désorganisés que dans le premier cas, les contractions sont plus fortes, et la répétition peut en être salutaire. Il est d'ailleurs inutile d'insister, car l'électro-puncture est à peu près abandonnée aujourd'hui, et si quelques praticiens guérissent encore avec l'électricité galvanique, ils ont renoncé du moins à se servir des piles ordinaires. A peine les emploie-t-on parfois, comme l'ont fait MM. Becquerel et Breschet, pour faciliter quelques réactions chimiques dans l'organisme. Les piles à auges ont été remplacées par des mélanges de poudre de zinc et de poudre de cuivre, ou mieux par des chaînes. On peut voir ces derniers appareils dessinés sur tous les murs de Paris. Le charlatanisme et les annonces quotidiennes attirent un peu trop les malades et éloignent peut-être trop les médecins; mais ces chaînes sont réellement des piles ingénieuses, fournissant, sous une forme légère et très maniable, une dose considérable d'électricité galvanique. On y ajoute d'ailleurs un petit appareil, qui se monte comme une montre et qui permet d'interrompre le courant.

La véritable électricité médicale, celle qui agit de la manière la plus évidente sur l'organisation, celle qui servira plus que l'électricité statique et l'électricité galvanique à expliquer les phénomènes nerveux, si ceux-ci ont des relations quelconques avec les forces connues de la nature, c'est l'induction. Celle-ci peut être facilement dosée, dirigée, interrompue. Les appareils qui la fournissent sont légers, commodes, élégans. Tout le monde d'ailleurs (sans bien connaître les détails, sans distinguer les appareils électro-magnétiques ou volta-électriques des magnéto-électriques), tout le monde sait que l'électricité ainsi nommée est due à l'action d'un aimant sur un corps conducteur, en général sur un fil de cuivre roulé autour de

lui. Lorsqu'un barreau aimanté est rapproché d'une telle bobine, le fil est aussitôt traversé par un courant qui s'interrompt quelques instans après pour recommencer si le barreau est éloigné, puis s'interrompre, puis reprendre si l'aimant est rapproché de nouveau, cesser encore, et ainsi à l'infini. On conçoit que les interruptions soient alors faciles à produire, car elles sont presque naturelles; on conçoit encore que, suivant la longueur du fil, la force de l'aimant, la rapidité de son mouvement, on puisse mesurer la dose. Le courant d'induction produit par un barreau aimanté peut d'ailleurs agir à son tour sur d'autres fils de cuivre qui, disposés convenablement, peuvent créer d'autres courans induits. Un même instrument peut ainsi donner des courans du premier ordre, du second, du troisième, courans dont on a étudié les effets divers. Le premier appareil de ce genre, employé alors seulement à des expériences de physique, et la découverte même de l'induction sont, comme on sait, l'un des titres de gloire de M. Faraday.

Les courans d'induction sont connus depuis 1831. L'application de ces courans à la médecine a été prompte, et les appareils n'ont pas tardé à se multiplier. Chaque médecin, chaque constructeur d'instrumens a le sien. Près de trente sont décrits dans les livres de M. Becquerel et de M. Duchenne de Boulogne, et presque tous sont excellens. Ils ne diffèrent guère que par la manière dont le courant est interrompu et rétabli, et aussi par la nature du corps inducteur, qui peut être soit un aimant, soit une pile. Au point de vue physiologique, cette dernière distinction a quelque importance, mais à ce point de vue seulement, car il ne faut pas se lasser de dire que toutes ces électricités d'induction, quoique diversement produites, ne sont que des manifestations variées d'une force unique. Il faut même aller plus loin et affirmer, autant qu'on peut affirmer dans les sciences, que l'électricité des machines, celle des piles, celle des aimans, les courans induits et les courans inducteurs, sont des modifications de l'électricité, et non pas des forces distinctes, telles que la chaleur et la lumière. Comment ce fluide, qu'on eût appelé autrefois un fluide impondérable, peut-il être modifié? Comment en général une force peut-elle être transformée? Comment des corps matériels peuvent-ils agir sur une force qui implique l'idée d'immatérialité? Cela n'est guère compréhensible. La chaleur paraît toujours identique, qu'elle soit produite par du bois ou du charbon de terre, par la combustion du gaz hydrogène ou l'incandescence du soleil; mais l'opinion contraire serait plus irrationnelle et plus incompréhensible encore, et la logique ordonne de ne pas multiplier sans nécessité absolue le nombre des forces naturelles. Le désir de les confondre toutes et de simplifier les phénomènes a pu, j'en conviens, produire de grandes erreurs:

même dans la science, la simplicité n'est pas toujours la vérité; pourtant on doit la poursuivre partout, et il ne faut pas oublier qu'expliquer un phénomène, c'est seulement l'attribuer à la même cause mystérieuse qui produit un phénomène voisin et mieux connu. Nulle raison péremptoire ne s'oppose du reste à l'assimilation de l'électricité avec le magnétisme. Leurs actions sont dans bien des cas semblables, et ils ne se distinguent pas plus l'un de l'autre que les modifications d'une même force qu'on ne songe pas à diviser. Entre les propriétés de la lumière ordinaire et de la lumière polarisée, il y a autant de différence tout au moins.

Quoi qu'il en soit des procédés d'application, ce n'est point d'eux ni des combinaisons de roues dentées dont les mouvemens plus ou moins rapides servent à interrompre le courant, c'est de l'effet qu'il faut parler, non pas seulement de l'effet général, dont s'étaient surtout occupés les premiers expérimentateurs, mais de l'action sur une partie déterminée du corps, sur un muscle ou sur un nerf. Là est la découverte ou plutôt l'heureuse application de tant de découvertes faite par M. Duchenne. C'est grâce à lui surtout que l'on peut maintenant diriger l'électricité sur le point précis qu'elle doit atteindre. Sans incision ni piqûre, en employant seulement les conducteurs tantôt secs et tantôt humides, on lui fait traverser la peau, et on limite son action dans les nerfs, dans les muscles et même dans les os. Cela est si vrai que des muscles du bras ayant perdu leur sensibilité et leur contractilité par la destruction du nerf radial ont pu être électrisés sans qu'aucune sensation ait été éprouvée à la peau, qui pourtant avait conservé toutes ses propriétés. M. Duchenne a remarqué de plus que la contraction des muscles par l'électricité d'induction est directe, c'est-à-dire que la volonté, le cerveau même n'interviennent point. Il n'y a donc, dans ce cas, ni excitation de la sensibilité de la peau, ni commotion, ni stupeur, ni apoplexie, ni en un mot aucun des inconvéniens tant de fois observés dans les opérations faites par l'électricité des machines. Il n'y a pas nécessité de piquer la peau et d'ajouter une nouvelle douleur. En un mot, tout médecin et tout malade ayant quelque confiance dans l'électricité doivent s'adresser aux courans d'induction, ou, pour employer l'expression un peu barbare de M. Duchenne, à la *faradisation*.

Quant à l'opportunité même de l'emploi de l'électrisation localisée au traitement des maladies, quant aux cas où elle est indiquée, inutile ou nuisible, ce n'est point ici le lieu d'en parler. C'est surtout au point de vue de la physiologie que les procédés et le livre de M. Duchenne de Boulogne ont dû nous occuper. A nos yeux d'ailleurs, le premier mérite peut-être de sa découverte est d'ensei-

gner l'anatomie. Les dissections sont lentes et difficiles : elles apprennent même peu de chose sur l'action spéciale des muscles. Des deux points d'attache, de la longueur, de la forme de chacun d'eux, des dimensions de l'os et de la connaissance des lois du levier, on conclut d'une manière assez incertaine aux effets de la contraction. Les mouvemens ne sont jamais simples, et plusieurs muscles concourent par leurs contractions à l'accomplissement du plus facile d'entre eux, les uns comme auteurs principaux, les autres comme aides. Dans l'action d'écrire par exemple, plus de vingt muscles se contractent pour placer chacun des doigts dans la position qu'il doit occuper, serrer les dernières phalanges, appuyer le poignet et le bras sur la table, les pousser tantôt à droite et tantôt à gauche, plier le coude, donner à l'humérus un léger mouvement de rotation autour de l'épaule, etc. L'énumération des muscles ainsi contractés prendrait des pages entières. Quoique la myologie soit la plus facile et la plus connue des parties de l'anatomie, quoique Winslow et Borelli aient éclairci la mécanique des membres, tout n'est pas dit. Les muscles si compliqués de la main sont mal connus, du moins quant à leurs usages. L'électrisation ne servirait-elle qu'à vérifier des connaissances acquises, elle aurait son importance; mais de plus elle a commencé à rectifier des erreurs. On a fait là, comme on l'a dit, de véritables autopsies sur le vivant. L'étonnement était grand, il y a peu d'années, lorsque M. Duchenne rendait témoins de ses expériences les élèves de l'ingénieux professeur Bérard. Il faisait, par une contraction électrique et involontaire, exécuter aux membres les mouvemens les plus divers et les plus compliqués. Aidé par sa connaissance profonde de l'anatomie, il nous montrait quels muscles abaissent le bras, quels autres l'élèvent, et comment, par plusieurs contractions simultanées, les grands changemens de volume et de forme d'un membre qui se contracte sont évités. Un même mouvement peut être exécuté dans des conditions bien diverses suivant le nombre de muscles qui agissent. On peut observer ces différences dans des cas particuliers de paralysie. Le membre malade peut souvent encore exécuter tous ses mouvemens, mais des bosses disgracieuses apparaissent aussitôt. Ces difformités sont cachées dans l'état normal par les contractions simultanées de muscles analogues ou antagonistes, et l'équilibre est rétabli. On pourrait chercher dans cette complication merveilleuse de grands argumens pour les causes finales, et Galien n'y aurait pas manqué; mais d'où vient la nécessité qu'un muscle, en se contractant, durcisse et change de forme?

Les anatomistes aiment à parler de l'application de leur science aux arts, à la peinture et à la sculpture. Sous ce rapport, les expériences de M. Duchenne sont également précieuses. Rien n'est plus

choquant dans les tableaux ou les statues que des muscles hors de leur place, et surtout, ce qui est plus fréquent, des contractions trop fortes ou trop faibles, ou même inutiles au mouvement exécuté. Une erreur de ce genre n'est pas décisive pour une œuvre d'art, et le gladiateur antique n'en est pas moins une belle statue malgré une contraction singulière d'un des muscles du bras; mais toute faute est bonne à éviter, et comme on n'est jamais sûr d'avoir les grandes qualités, il faut écarter d'abord les défauts. L'imitation du modèle est rarement assez parfaite pour que, si l'on ne connaît pas le mécanisme des muscles, on puisse être assuré de ne pas se tromper. Or ces expériences, en analysant pour ainsi dire chaque mouvement, peuvent n'être pas inutiles et enseigner aux élèves à quels endroits il faut faire saillir le marbre, à quels autres il faut creuser. Pour la physionomie surtout, là où les muscles sont nombreux et resserrés sur un petit espace, où les mouvemens sont compliqués et significatifs, où le moindre pli formé par la contraction exprime une passion ou un sentiment, l'étude des muscles, de leurs points d'attache et de leur action sur les joues, les lèvres ou le front, est très nécessaire. Tout le monde sait que des contractions habituelles donnent rapidement à la physionomie des expressions très diverses; mais certaines contractions sont incompatibles avec d'autres : quelques-unes ne conviennent qu'à la vieillesse, à l'âge mûr ou à la jeunesse; il en est de volontaires et d'involontaires. A l'aide d'applications convenables des conducteurs de l'induction, on prête à la figure un air de vieillesse par la contraction du myrtiforme, de gaieté par celle du grand zygomatique, de tristesse par celle du petit; on peut en un mot, par des expériences faciles et courtes, acquérir des notions que des études longues et patientes enseignaient à peine autrefois. Rien de tout cela n'est inutile ni pour les arts, ni pour la chirurgie, ni pour la physiologie.

Puisque chaque muscle a une fonction, la paralysie, soit du muscle, soit du nerf qui l'anime, nuit à l'exercice de cette fonction, car il ne faut pas oublier qu'un membre peut être paralysé par des maladies soit des nerfs, soit des muscles. Indépendamment des paralysies complètes et des hémiplégies, il y a des paralysies tout à fait locales. Les altérations du nerf facial rendent la physionomie immobile, celles de l'orbiculaire des lèvres nuisent à la prononciation de certaines voyelles; un soldat paralysé du grand dorsal ne pourrait se tenir droit dans l'attitude du port d'armes; un évêque privé des contractions du muscle grand pectoral ne pourrait plus bénir les fidèles. La galvanisation localisée, enseignant à merveille les fonctions des muscles, montre en même temps où il faut porter le remède. Elle est d'ailleurs elle-même le remède dans une foule

de cas; mais, comme l'on pense, bien des distinctions doivent être faites outre celles dont nous avons parlé, par exemple celle des maladies du mouvement et des maladies du sentiment. Avant toutes choses, une question se présente : l'irritabilité, c'est-à-dire la faculté de se contracter sous l'influence des irritans électriques ou autres, subsiste-t-elle lorsque le muscle est paralysé? On ne sait pas assez combien la physiologie est chose difficile, si l'on croit que poser la question et faire une expérience, c'est la résoudre. Ainsi Prochaska, Nysten et Legallois croyaient l'irritabilité intacte; Muller ne l'a pas trouvée telle pourtant; M. Marshal-Hall a distingué le cas de paralysie cérébrale de celui de paralysie spinale; enfin M. Duchenne de Boulogne a pu mieux diviser encore les phénomènes, et, comme il arrive dans les sciences qui ne sont pas encore bien avancées, il a compliqué ce qui paraissait tout d'abord si simple. Il a vu que toute paralysie qui tient à une lésion de la moelle ou des nerfs a pour conséquence la perte ou la diminution de la contractilité électro-musculaire. Dans les maladies qui affectent les muscles seuls, comme celle qui a reçu le joli nom de paralysie saturnine et qui suit l'empoisonnement par le plomb, la contractilité électrique disparaît, mais en partie seulement et spécialement dans certains muscles, tandis que d'autres, sans doute moins malades, la conservent, et qu'aucun ou presque aucun ne perd la sensibilité électrique. Enfin, dans les maladies cérébrales, l'irritabilité est à peine altérée, ainsi que dans les paralysies qui sont les conséquences des rhumatismes provenant d'un refroidissement ou d'une cause analogue.

Sans tenter d'expliquer pour chaque cas l'irritabilité, la contractilité, l'excitabilité, la motricité, sur lesquelles on a plus discuté qu'il n'était nécessaire dans un temps où la physiologie n'était pas encore positive, et sur lesquelles certains savans se plaisent encore à disputer aujourd'hui, nous avons peut-être montré que l'électricité a tout au moins de grands rapports avec l'agent naturel qui excite les muscles. Leurs contractions et leurs relâchemens successifs, obtenus à l'aide de courans interrompus, sont très analogues aux phénomènes que la vie et la volonté y déterminent, et cette sorte de gymnastique favorise souvent le retour des mouvemens volontaires, soit que l'électricité augmente la production de l'agent nerveux, soit qu'elle en rende l'écoulement plus rapide, soit qu'elle agisse comme la gymnastique elle-même et en vertu du même principe, les membres souvent exercés augmentant de force ou de volume. Il reste donc établi que les rapports entre l'électricité et le fluide nerveux sont nombreux. Les médecins ne doivent plus maintenant dédaigner l'électricité comme un remède empirique, et n'en

prescrire l'usage que dans les cas où tous les remèdes ont échoué. Elle a parfois amené des guérisons rapides, et le traitement est rarement très pénible. Dans les centaines d'observations réunies par M. Duchenne, il y a d'ailleurs beaucoup de bonne foi, et l'auteur ne semble pas avoir trop oublié de raconter ses insuccès, malgré le dédain habituel de ses confrères pour ces sortes de confidences. Ici nous trouvons presque l'impartialité, et l'on doit savoir gré à un inventeur de ne pas tout rapporter à son procédé, de ne pas prétendre tout guérir. Il y a quelques années, un physicien avait remarqué que l'eau jetée sur un fer rouge ne se vaporise pas aussitôt, et il avait expliqué pourquoi. Dès lors tout phénomène pour lui fut produit par un état analogue des liquides, et le merveilleux anneau de Saturne rentra dans son explication générale. M. Duchenne de Boulogne n'est pas tombé dans cet excès, et il est permis de conclure que l'électrisation localisée doit aider les médecins dans ces parties importantes de leur science, le diagnostic et le pronostic, l'art de juger et l'art de prévoir, et rendre moins pénible l'exercice de cette première qualité des malades, la patience.

IV.

De tant d'observations, d'expériences, de guérisons, d'une étude si attentive des propriétés des nerfs, de tous ces faits et de tous ces livres, que doit-on conclure sur la nature même de l'agent nerveux? Une conclusion même est-elle possible? Nous n'avons pas prétendu faire une histoire des nerfs, et nous avons négligé pour le moment bien des notions et bien des phénomènes sur la volonté, sur les mouvemens associés, instinctifs, automatiques, volontaires, sur les relations de l'âme et du corps, qui peuvent jeter quelque jour sur cette question. Nous ne voulions parler que des découvertes les plus récentes. Cependant l'agent nerveux a été trop souvent nommé ici pour qu'une explication de ces mots ne soit pas nécessaire, pour que nous ne soyons pas obligé de dire ce qu'ils signifient, ou même s'ils signifient quelque chose. Il ne s'agit ici ni de l'union de l'âme et du corps, ni de la formation des idées et de la volonté, mais simplement de la cause immédiate de la contraction des muscles. L'énumération de tout ce qu'on sait là-dessus et de tout ce qu'on ignore serait longue; mais, sans la tenter, serait-il possible de définir l'agent, le liquide, le fluide pondérable ou impondérable que transmettent, dit-on, la volonté ou la sensibilité? On sait que le sang est poussé dans les artères et revient par les veines, on connaît la lymphe et son mouvement : a-t-on des notions aussi précises sur la substance des

nerfs? Ceux-ci même sont-ils de petits tubes, ou simplement des fils analogues aux conducteurs d'un télégraphe électrique? Quelle différence physique ou chimique existe enfin entre l'agent de la sensibilité et celui de la motricité?

Quelques physiologistes ont cru que la volonté fait vibrer les fibres nerveuses, et que cette vibration, transmise de proche en proche, vient pour ainsi dire secouer le muscle et exciter en lui une propriété inconnue qui le fait contracter. Dans cette hypothèse, on n'explique ni la cause ni l'effet de la vibration. A peine est-il besoin de la réfuter. Les nerfs sont mous et lâches, et leurs vibrations, comme celles d'une corde non tendue, se transmettraient mal, ou ne se transmettraient pas. Sans cesse les objets de nos sensations nous seraient imparfaitement représentés, jamais ils ne nous apparaîtraient nettement, et les mouvemens n'auraient ni rigueur ni précision. Quant aux esprits animaux, imaginés par les anciens pour être créés par le cerveau et envoyés dans toutes les parties du corps, il n'est pas même nécessaire de les nommer. Il pourrait y avoir un liquide sécrété par l'encéphale et coulant d'une façon intermittente dans les petits tubes qui constituent les nerfs. Le liquide viendrait donner aux muscles la sensibilité, qu'il transmettrait au cerveau par un mouvement de flux et de reflux, comme le sang nourrit toutes les parties du corps; mais même si les nerfs sont des tubes, le liquide qu'ils doivent contenir est inconnu. Ils ne semblent pas d'ailleurs remplis à un moment plutôt qu'à un autre. Le cerveau n'a ni la forme ni la structure des organes de sécrétion, et le liquide dont il est entouré ne semble pas avoir sur les phénomènes de la vie une influence bien déterminée. Magendie l'avait considéré autrefois comme le régulateur des mouvemens, et ses expériences ont prouvé qu'il fallait renoncer à lui attribuer même cette fonction.

L'analogie entre la rapidité du principe actif des nerfs et celle de l'électricité, les intermittences de son action, les lois de sa propagation, ont identifié pour bien des savans les deux fluides. Après la découverte du galvanisme, le doute n'a presque plus semblé permis. Sur un cadavre même, les excitations galvaniques font contracter les muscles, et toutes les parties du corps, la chair, les nerfs et les os, sont sans cesse chargées d'électricité. On a cru voir que les aiguilles enfoncées dans la chair deviennent magnétiques. Wilson Philip a tenté de faire digérer un animal vivant, auquel il avait coupé les nerfs vagues, en galvanisant le bout des nerfs et il a cru réussir. Un observateur a vu l'aiguille de la boussole s'agiter sous l'influence de sa volonté seule, comme s'il y avait eu par ce seul fait dégagement d'électricité. On ne peut dire que cette explication n'expliquerait rien, puisqu'on ne connaît pas la nature intime de

l'électricité, que ce serait simplement mettre un nom à la place d'un autre, et qu'attribuer deux phénomènes à une cause, ce n'est point connaître cette cause : les sciences ne peuvent avoir d'autre but que de classer les phénomènes, de réduire le nombre des forces. Newton a certainement expliqué la cause du mouvement des astres en l'identifiant avec la pesanteur. Le jour où M. Regnault achèvera de démontrer clairement la transformation de la chaleur en force mécanique, il aura fait une grande découverte.

Malheureusement le cerveau ne produit pas plus d'électricité qu'un autre organe, et les nerfs ne sont pas bons conducteurs. Quoique ces expériences soient difficiles, on a cru voir que le principe nerveux va plus lentement que le fluide galvanique. Les nerfs ne sont pas entourés d'une enveloppe isolante; ils peuvent perdre la faculté de faire contracter les muscles et conserver celle de conduire l'électricité. Quelquefois même le mouvement volontaire survit à la contractilité électro-musculaire. M. Duchenne de Boulogne l'a observé chez un malade guéri par lui d'une paralysie saturnine. Ces objections et bien d'autres sont sérieuses, et quoique l'analogie entre les deux agens puisse encore être soutenue, l'identité est abandonnée. Peut-être sont-ils semblables et distincts pourtant, comme l'électricité et le magnétisme. Je crois cependant que, malgré les analogies, on pourrait ne pas renoncer à découvrir une explication plus matérielle du phénomène. Les anciens donnaient au cerveau la fonction de séparer du sang les esprits animaux : ce n'est là qu'une image; mais peut-être n'est-elle pas fausse. Malgré de bonnes raisons de douter, l'encéphale et peut-être la moelle pourraient être des organes sécréteurs qui, filtrant, pour ainsi dire, le sang, extrairaient un liquide particulier, et des valvules, placées en sens inverse dans les nerfs du sentiment et dans ceux du mouvement, en arrêteraient ou en faciliteraient le cours. Sous certaines impressions, ce liquide serait sécrété ou excrété avec plus d'abondance, comme les glandes salivaires sont plus actives dans des conditions déterminées. Des masses considérables du liquide ainsi extrait sont peut-être accumulées parfois et s'écoulent en un instant pour produire les sensations violentes, les mouvemens brusques, énergiques. Elles s'accumulent aussi à l'origine du grand sympathique pour s'écouler lentement pendant le sommeil. D'un autre côté, la production du liquide doit cesser lorsque le sang n'arrive plus au cerveau, et c'est ce qu'on a observé cent fois. Quelle action aurait le sang sur un fluide impondérable, sur sa production ou sur son dégagement? Il est vrai aussi que le problème est effroyablement compliqué, et que, par exemple, les fonctions des glandes, les intermittences de leurs sécrétions s'expliquent fort bien par les réactions du système ner-

veux. Il est facile de dire : A tel moment, la glande devient plus active parce qu'elle reçoit l'influx nerveux en abondance; mais quelle cause appréciable agirait sur la production du liquide nerveux? Puis, lorsqu'il faudrait expliquer les intermittences des sensations, les mouvemens rhythmiques, les contractions volontaires, on serait fort embarrassé. De quelque côté que le problème soit considéré, des difficultés qui semblent bien près d'être des impossibilités apparaissent et forment dans l'état actuel de la science un dédale inextricable.

Il vaut mieux, avec M. Bernard, se contenter des faits observés, en observer de nouveaux, et attendre. Autant le successeur de Magendie est hardi lorsqu'il opère, autant il est timide lorsqu'il faut conclure, et l'on ne trouve dans son livre ni une affirmation, ni une hypothèse sur ces points délicats. Il faut se résigner à l'incertitude, et arriver à cette conclusion presque inévitable après la lecture des livres scientifiques : une grande admiration pour ce que l'on a déjà fait, un grand étonnement qu'il reste tant à faire. Dans cette science surtout, la précision et l'exactitude des observations et des expériences sont plus grandes que la clarté du résultat, et pour bien des esprits la clarté vaut mieux que la précision. On regrettait ici même, il y a peu de jours, que les physiciens ne fussent que des expérimentateurs, et l'on exposait d'une manière supérieure comment la science positive devait ramener d'elle-même à la théorie. La difficulté consiste surtout à bien connaître le moment où cette transition est raisonnable et où l'on peut se permettre les généralités. Les physiologistes modernes sont donc obligés, dans l'état actuel de la science, de se contenter d'être précis dans l'exposition de leurs expériences et sévères pour les hypothèses, de collectionner des faits certains et de peu conclure. Notre génération ne connaîtra sans doute point l'explication véritable et claire des phénomènes de la vie et du système nerveux, mais il n'en résulte pas nécessairement que la physiologie ne soit pas une science avancée. Si elle n'a pu encore découvrir la cause des phénomènes qu'elle décrit, les physiciens connaissent-ils mieux la pesanteur, les chimistes la cohésion ou l'affinité, les philosophes la nature de Dieu et l'essence de l'âme?

PAUL DE RÉMUSAT.

DE L'INFLUENCE

DE LA

RÉVOLUTION FRANÇAISE

SUR L'AGRICULTURE

I.

Quelle a été l'influence de la révolution française sur l'agriculture? Grande et difficile question, qui ne peut être résolue qu'à l'aide d'une distinction capitale. Si l'on compare l'état de l'agriculture en 1788 et en 1848 par exemple, on trouve qu'elle a fait dans ces soixante ans de grands progrès, dus pour la plupart aux principes nouveaux que la révolution a introduits dans nos lois; mais si l'on borne l'examen à la période révolutionnaire proprement dite, c'est-à-dire aux temps écoulés de 1789 à 1800, ou même à 1815, on voit que les progrès accomplis dans ces vingt-cinq ans ont été fort inférieurs à ceux de la période qui avait précédé et de celle qui a suivi : d'où il faut conclure que les idées généralement désignées sous le millésime de 1789, et qui ont en effet reçu dans cette mémorable année leur plus éclatante consécration, ont été extrêmement favorables au développement de l'agriculture, mais que les excès de tout genre survenus plus tard lui ont fait beaucoup de mal, et qu'elle ne s'est relevée sérieusement que lorsque la séparation s'est faite entre les bonnes et les mauvaises conséquences de la révolution.

Il importe d'abord, pour bien établir les faits, de rendre justice aux temps écoulés de 1774 à 1789. Il s'en faut de beaucoup que ces quinze années aient été sans résultats, soit pour l'application des

idées qui devaient triompher en 1789, soit pour l'accroissement de la richesse publique. On confond trop souvent, sous le nom commun d'ancien régime, deux époques fort différentes. La mémoire de Louis XIV et de Louis XV mérite le jugement le plus sévère, mais il n'en est pas de même de Louis XVI. Ce règne, qui a si mal fini, est au contraire une des plus heureuses époques de notre histoire; il n'y a que les trente ans de la restauration et de la monarchie constitutionnelle qui puissent lui être comparés. Le changement qui s'était opéré pacifiquement avant 1789 dans notre organisation nationale s'est perdu dans les dramatiques incidens de la fin du siècle; mais s'il frappe moins les yeux, il a été plus réellement utile que la plupart des violences qui l'ont fait oublier.

Au moment où Louis XVI montait sur le trône, la grande révolution qui allait bientôt passer dans les faits était consommée dans les esprits. Les écrivains du XVIIIe siècle, philosophes, légistes, économistes, l'avaient préparée. Dès son premier pas, le nouveau roi appela à lui deux hommes qui sont restés les modèles de la vertu au pouvoir, Malesherbes et Turgot. Ils n'y restèrent pas longtemps, mais ce qu'ils y firent leur survécut, du moins en partie. Quand il n'y aurait eu que les célèbres édits sur la liberté du commerce des grains et des vins, sur l'abolition des corvées et des jurandes, c'était assez pour changer l'économie du travail agricole, commercial et industriel. Après eux vint Necker, qui porta dans les finances publiques un ordre inconnu jusqu'à lui. Les derniers serfs furent affranchis, la question fut supprimée. La France monarchique tendit la main à l'Amérique républicaine, et l'aida à briser le joug de l'Angleterre. La victoire revint à nos drapeaux, qu'elle avait abandonné depuis Rosbach. En même temps florissaient les lettres, les sciences, les arts : Lavoisier inventait la chimie, Montgolfier découvrait les aérostats, Buffon publiait les *Époques de la Nature,* Haüy fondait la minéralogie, Lagrange écrivait la *Mécanique analytique*, Jussieu perfectionnait la botanique, Bougainville achevait le tour du monde, Greuze et Vien régénéraient la peinture, Grétry créait la musique nationale, Sedaine et Beaumarchais transformaient le théâtre. En agriculture, les deux plus grandes conquêtes qu'on ait faites depuis des siècles, les seules qu'il soit possible de citer depuis l'introduction du maïs et de la soie, commençaient à s'accomplir : Parmentier popularisait la pomme de terre, Daubenton introduisait la race espagnole du mouton mérinos. De leur côté, le commerce et l'industrie, longtemps comprimés, avaient pris l'essor. La seule colonie de Saint-Domingue, aujourd'hui perdue, donnait lieu à un va-et-vient maritime de près de 200 millions. Toutes nos villes s'enrichissaient à vue d'œil, et leurs plus beaux quartiers datent encore de ce temps.

Dans son grand ouvrage sur l'*Administration des Finances*, publié en 1784, Necker évalue le nombre annuel des naissances à 1 million, et celui des décès à 818,000, soit un excédant de 182,000 existences nouvelles par an, ce que nous sommes loin d'égaler aujourd'hui.

A cette prospérité renaissante se mêlaient toujours de graves abus. L'ancien régime, assiégé de toutes parts, ébranlé dans ses fondemens, résistait encore. Les intérêts nouveaux manquaient de garanties : la nation, qui sentait sa force et qui ne voulait plus retomber dans l'abîme d'où elle sortait, les exigea. Les états-généraux furent convoqués. Dès leur réunion, l'ordre nouveau qu'appelaient les vœux et les besoins apparut tout entier. La double représentation du tiers, la réunion des ordres, le vote par tête, furent des pas décisifs vers ce que la France voulait, l'égalité civile et la liberté politique. Les premières délibérations de l'assemblée inscrivirent dans la déclaration des droits, sous une forme trop métaphysique sans doute, mais énergique et nette, les principes immortels qui sont comme la raison même de tous les peuples civilisés. Le comité de constitution, inspiré par Mounier, jeta les bases d'une constitution libre. La nuit du 4 août y mit le sceau en amenant l'abandon spontané des priviléges par les privilégiés eux-mêmes. Tout était dit alors : la révolution légitime était accomplie. Malheureusement l'impatience nationale, cette furie française qui nous a si souvent perdus au milieu de nos succès, voulut aller plus loin, et le bel édifice que les travaux de tout un siècle avaient préparé s'écroula pour ne se relever qu'après d'horribles convulsions.

Arrêtons-nous un moment à cette grande date d'août 1789, et voyons quels étaient les termes des articles rédigés le 11 à la suite des résolutions du 4. « L'assemblée nationale, est-il dit dans l'article 1er, détruit entièrement le régime féodal; elle décrète que, dans les droits tant féodaux que censuels, ceux qui tiennent à la servitude personnelle sont abolis sans indemnité; tous les autres sont déclarés rachetables, le prix et le mode du rachat seront fixés par l'assemblée nationale. » Les articles 2 et 3 abolissent le droit exclusif de colombier et le droit de chasse et de garenne ouverte. L'article 4 supprime les justices seigneuriales. L'article 5 supprime les dîmes possédées par des corps séculiers et réguliers, sauf à subvenir d'une autre manière aux dépenses du culte et au soulagement des pauvres: il déclare rachetables les autres dîmes, de quelque nature qu'elles soient. L'article 6 déclare également rachetables les rentes foncières perpétuelles, soit en nature, soit en argent, et les *champarts* (1) de toute espèce. L'article 7 supprime la vénalité des

(1) On entendait par *champart* le prélèvement en nature d'une partie des fruits obtenus par la culture.

offices de judicature et de municipalité. L'article 8 supprime le casuel des curés de campagne, sous la condition qu'il sera pourvu à l'augmentation de ce qu'on appelait leurs *portions congrues*. L'article 9 abolit les priviléges pécuniaires en matière de subsides, et ordonne que la perception se fera sur tous les biens et sur tous les citoyens de la même manière. L'article 10 abolit les priviléges particuliers des provinces, principautés, cantons, villes, etc. L'article 11 porte que tous les citoyens seront admis sans distinction de naissance à tous les emplois et dignités. Les articles 12 et 13 abolissent les annates et les droits de déport. L'article 14 supprime la pluralité des bénéfices au-delà d'un revenu annuel de 3,000 livres. L'article 15 ordonne la révision des pensions.

Si l'on peut reprocher quelque chose à ces décisions, c'est d'avoir compromis par trop de précipitation les résultats qu'on voulait obtenir. Rien n'est plus sage à cet égard que la lettre du roi à l'assemblée lue dans la séance du 18 septembre. Louis XVI approuvait l'abolition des droits féodaux en ce qu'ils avaient de dégradant pour les personnes, mais il croyait devoir faire des réserves pour ceux qui avaient une valeur importante pour les propriétaires; il lui paraissait juste de les ranger parmi ceux qu'on déclarait rachetables. La suppression du droit de colombier et du droit de chasse était approuvée, mais sous la réserve qu'on prît des mesures pour que le port d'armes ne pût se multiplier d'une manière contraire à l'ordre public. La suppression des dîmes était acceptée en principe, mais à la condition qu'on s'expliquerait sur l'impôt qu'il faudrait établir en échange. Le droit de rachat des rentes perpétuelles était approuvé, ainsi que la suppression du casuel des curés, l'égalité en matière d'impôts, l'égale admissibilité des Français à tous les emplois, la suppression de la pluralité des bénéfices; mais le roi présentait des objections fondées sur l'abolition des annates, qui, perçues en exécution d'un traité avec la cour de Rome, ne pouvaient être supprimées par une des parties sans le consentement de l'autre, et sur quelques autres points peu importans.

Nul doute que les articles du 11 août, combinés avec la déclaration des droits et les propositions du comité de constitution, ne fussent parfaitement suffisans pour établir en France le régime nouveau. On peut même trouver que le roi allait trop loin en accordant la suppression pure et simple des dîmes. Perçues d'après le produit brut et réparties à l'origine très inégalement, les dîmes passaient avec raison pour un très mauvais impôt; certains fonds en étaient affranchis, tandis que d'autres payaient beaucoup plus que leur part. Une réforme était indispensable, mais on pouvait leur appliquer le principe du rachat, qu'on posait en même temps pour d'au-

tres redevances. C'était la véritable opinion de l'assemblée, qui l'avait ainsi décidé d'abord, et qui revint plus tard sur sa décision. C'était en particulier l'avis de Sieyès, qui écrivit à ce sujet une brochure remarquable, où il n'avait pas de peine à prouver qu'en se rachetant au denier 20, les décimés avaient encore un grand bénéfice. Les dîmes ecclésiastiques, c'est le roi qui le dit dans sa lettre à l'assemblée, rapportaient de 60 à 80 millions nets; mais les contribuables payaient une quarantaine de millions de plus, qui se perdaient en frais de perception (1). En se rachetant pour un capital de 12 ou 1,500 millions, ils auraient gagné au moins autant, sans imposer aucune perte de revenu aux titulaires. A l'inégalité de perception se joignait une non moins grande inégalité de distribution : l'archevêque de Strasbourg avait 400,000 livres de rentes, tandis que la plupart des curés de campagne n'avaient que leur *portion congrue*, qui était de 500 livres; mais tout le monde était d'accord pour corriger cette disproportion criante, sans qu'il fût nécessaire d'aller jusqu'à l'abolition. C'est précisément à ce propos que Sieyès, mécontent, dit son fameux mot : « Ils veulent être libres, et ils ne savent pas être justes! »

Cette suppression des dîmes a eu en réalité bien moins d'importance qu'il ne semble. La charge a été déplacée, non détruite, car les frais du culte coûtent aujourd'hui à la masse des contribuables bien près de 50 millions, et on n'a pas encore tenu à tous les curés de campagne la promesse solennelle, qu'on leur a faite en 1789, de porter le minimum de leur traitement à 1,200 francs. C'est une vingtaine de millions de moins pour le clergé, soit; mais croit-on que cette somme, les contribuables l'aient gagnée? Je ne serais pas bien embarrassé si j'avais à désigner dans notre budget actuel, non pas vingt millions, mais cent, moins utilement dépensés dans l'intérêt des campagnes que les produits des anciennes dîmes.

L'abolition radicale des droits féodaux peut donner lieu à des observations analogues. Le moment était évidemment venu où toute espèce de droits féodaux devaient disparaître à jamais; mais fallait-il les abolir sans indemnité? Voilà qui n'est pas également démontré. L'assemblée nationale a fait une distinction parfaitement rationnelle entre les droits qui dérivaient de l'autorité féodale et ceux qui représentaient une concession de propriété; mais en fait cette distinction n'était pas toujours applicable, et elle n'a pas été toujours appliquée. Le principe de l'abolition sans indemnité s'est étendu de

(1) Le comité des impositions de l'assemblée constituante a évalué le produit total des dîmes à 133 millions, mais il y comprenait, avec les dîmes ecclésiastiques, celles qui appartenaient à des laïques, et qu'on appelait *inféodées*. Ces dernières dépassaient 10 millions; elles avaient été exceptées de la suppression et déclarées rachetables.

proche en proche de manière à embrasser presque toutes les redevances, quelle qu'en fût l'origine. Il eût mieux valu poser le principe contraire, sauf à l'appliquer avec ménagement, suivant les cas. Le mode de rachat devant être réglé par l'assemblée, il était facile de le rendre nominal, quand il s'agirait d'un droit odieux ou ridicule, comme il en restait encore quelques-uns. Au fond, c'est ce que le roi désirait, sans le dire explicitement; c'était mieux encore, c'était l'opinion de Turgot et de ses amis, exprimée dans le livre de Boncerf, *Inconvéniens des Droits féodaux*, publié en 1776.

Quoi qu'il en soit, voilà les dîmes et les droits féodaux abolis du consentement du roi au mois d'août 1789. Dès ce moment, toutes les conséquences qu'un pareil fait pouvait avoir pour l'agriculture lui étaient acquises. En même temps les redevances devenaient rachetables, l'égalité de toutes les propriétés en matière d'impôt était proclamée. Les autres droits de l'homme et du citoyen, tels que la sûreté personnelle, la propriété, la liberté du travail, la liberté de conscience, la liberté de parler et d'écrire, le droit de participer au vote de l'impôt et de prendre part au gouvernement des affaires publiques, n'étaient plus contestés. C'est cet ensemble de conquêtes qui a survécu et qui a vraiment fécondé le sol.

A ces causes générales il faut ajouter la loi du 28 septembre 1791, sur les *biens et usages ruraux*, venue un peu plus tard, mais encore tout imprégnée du grand esprit de 1789; il suffira d'en citer les deux premiers articles, qui la contiennent en quelque sorte tout entière : — « Art. 1er. Le territoire de la France, dans toute son étendue, est libre comme les personnes qui l'habitent; ainsi toute propriété territoriale ne peut être sujette qu'aux usages établis ou reconnus par la loi et aux sacrifices que peut exiger le bien général, sous la condition d'une juste et préalable indemnité. — Art. 2. Les propriétaires sont libres de varier à leur gré la culture et l'exploitation de leurs terres, de conserver à leur gré leurs récoltes, et de disposer de toutes les productions de leur propriété dans l'intérieur du royaume et au dehors, sans préjudicier aux droits d'autrui et en se conformant aux lois. » Quand une nation adopte de pareils principes, elle ouvre devant elle une carrière indéfinie de prospérité. Par malheur, ces principes, à peine posés, ont subi de graves violations et n'ont pu porter que plus tard leurs fruits. Il en est même qui n'ont pas reçu encore aujourd'hui une complète satisfaction. Nous voyons de temps en temps, aux époques de disette, quelques représentans de l'autorité publique contester aux propriétaires le droit de *conserver* leurs récoltes et *d'en disposer à leur gré*, meme dans l'intérieur du territoire, et pour ce qui est du dehors, nous avons un système de douanes qui prohibe positivement dans

beaucoup de cas l'exportation des denrées agricoles, et qui, dans beaucoup d'autres, y met obstacle indirectement.

N'oublions pas d'ailleurs de rapporter à son véritable auteur, à Turgot, l'honneur de la loi de 1791. Les principes de cette loi sont d'avance inscrits dans les fameux édits de 1774, 1775 et 1776. « La prospérité publique, disait le roi dans le préambule de l'édit sur les vins, a pour premier fondement la culture des terres, l'abondance des denrées et leur débit avantageux, seul encouragement de la culture, seul gage de l'abondance. *Ce débit avantageux ne peut naître que de la plus entière liberté des ventes et des achats.* C'est cette liberté seule qui assure aux cultivateurs la juste récompense de leurs travaux, aux propriétaires un revenu fixe, aux hommes industrieux des salaires constans et proportionnés, aux consommateurs les objets de leurs besoins, aux citoyens de tous les ordres la jouissance de leurs droits. » On reconnaît dans ce langage le prélude évident de ces belles paroles de la loi de 1791 : « Le territoire de la France, dans toute son étendue, est libre comme les personnes qui l'habitent. » La loi de la révolution n'a fait que confirmer ce qu'avait dit l'édit royal quinze ans auparavant, et au moment où ont paru les édits de Turgot, on avait plus de mérite à parler ainsi qu'en 1791, car les préjugés du passé étaient bien autrement vivans et puissans, témoin la résistance insensée que ces innovations soulevèrent dans toutes les classes de la société.

Ici s'arrête l'heureuse influence de la révolution sur l'agriculture, parce qu'en effet ici s'arrêtent les idées de 89; à partir des derniers mois de cette année si pleine d'événemens, l'assemblée nationale, qui seule représentait la France, perd la direction du mouvement; elle obéit et ne commande plus. A l'esprit de justice et de liberté succède l'esprit de violence et d'oppression; tous les droits sont foulés aux pieds, toutes les propriétés violées, toutes les libertés détruites, le sang finit par couler à flots. Les législateurs de 1789, disciples de Turgot et de Malesherbes, connaissaient les lois de l'ordre économique comme les véritables conditions de la liberté politique; leurs successeurs ignorent tout et confondent tout. Quand il s'agira, après bien des épreuves, de fonder une organisation régulière, il faudra revenir au point de départ.

II.

Deux des actes les plus violens de la révolution sont souvent présentés comme ayant rendu de grands services à l'agriculture en divisant le sol : la vente générale des biens du clergé, la vente des biens des émigrés, des déportés et des condamnés révolutionnaire-

ment. Cette opinion a un côté spécieux, en ce qu'elle paraît intéresser la petite propriété, qui est en effet une des principales forces de l'agriculture en France; mais je ne la crois pas fondée.

Il n'est pas impossible, malgré le chaos des affirmations contradictoires, de se faire une idée approximative de la valeur des biens d'église qui appartenaient principalement au clergé régulier. Le premier qui en ait parlé à l'assemblée constituante, l'évêque d'Autun, évaluait, dans la séance du 10 octobre 1789, les revenus de ces biens à 70 millions. Plus tard, le 18 décembre, Treilhard en portait la valeur capitale à 4 milliards. Outre que ce dernier chiffre a été fort contesté au moment où il a été émis, on y comprenait les maisons religieuses, qui ne donnaient pas de revenu; dans la seule ville de Paris, on estimait de 150 à 200 millions les bâtimens et terrains occupés par des couvens. Il est à remarquer en même temps que, beaucoup de revenus ecclésiastiques se composant de redevances et de rentes perpétuelles, on pouvait varier extrêmement sur le mode de capitalisation. En portant à 3 milliards de capital, donnant, à deux et demi pour 100, 75 millions de revenu, la valeur de ces propriétés tant rurales qu'urbaines, on doit être bien près du vrai. Encore faut-il retrancher du revenu net les dettes du clergé, que le rapporteur du comité des dîmes évaluait, le 9 avril 1790, à 11 millions d'intérêts, et le don annuel, appelé *gratuit* pour la forme, que le clergé était tenu de faire au roi; restent 60 millions environ.

Dans la discussion qui se termina par l'abolition des vœux monastiques le 13 février 1790, il fut constaté qu'il y avait en France 17,000 religieux et 30,000 religieuses. Ce chiffre paraîtra sans doute bien faible à côté de tout le bruit qu'on a fait, mais il n'en est pas moins avéré; beaucoup de couvens, autrefois très peuplés, ne contenaient plus que très peu d'habitans. Avec les chanoines et les autres bénéficiers, le nombre des parties prenantes s'élevait environ à 60,000. La répartition des revenus eût donné tout au plus 1,000 fr. par tête, si elle avait été égale, et elle ne l'était pas : tel abbé avait à lui seul 100,000 livres de rentes, ce qui réduisait d'autant la part des autres, et avec ces revenus il fallait pourvoir à la pompe du culte, aux dépenses des arts, des sciences et des lettres, qui avaient conservé dans les cloîtres d'importans foyers, aux fondations de charité, à l'enseignement, et même aux améliorations agricoles, qui n'étaient pas tout à fait oubliées.

Qu'il y eût quelque chose à faire pour les biens ecclésiastiques comme pour les dîmes, on n'en peut douter. Ce n'était pas, à proprement parler, une propriété comme une autre, en ce sens que le roi, collateur de la plupart des bénéfices, avait une sorte de

droit de co-propriété consacré par le temps. On avait déjà coupé court à l'accroissement indéfini de ces biens par une série de mesures dont la plus efficace avait été l'édit de 1749, rédigé par le chancelier d'Aguesseau, qui défendait à l'église de recevoir aucun immeuble, soit par donation, soit par testament, soit même par échange, sans lettres-patentes du roi enregistrées au parlement. Le moment était venu de faire un pas de plus. Les chefs du clergé reconnaissaient la nécessité d'une réforme et même d'une réduction. On pouvait, d'accord avec eux, supprimer et mettre en vente les couvens devenus inutiles, surtout dans les villes, et réaliser par ce moyen 400 millions au moins, qu'ils consentaient à affecter à la garantie de la dette publique. Parmi les biens productifs, on pouvait en aliéner une partie pour payer les dettes du clergé lui-même et soumettre les autres à tous les impôts supportés par la généralité des propriétaires, ce qui n'était plus contesté par personne, comme on peut s'en convaincre par le texte à peu près unanime des cahiers du clergé. On pouvait enfin décréter, ce qui ne souffrait pas beaucoup plus de difficultés, que les biens des bénéfices qui viendraient à vaquer à l'avenir, du consentement de l'autorité ecclésiastique, seraient vendus successivement. Une grande partie des revenus du clergé consistant en rentes perpétuelles, la décision qui avait rendu ces rentes rachetables suffisait d'ailleurs pour que, dans un temps donné, le sol en fût affranchi.

Cette liquidation faite, le clergé, tant séculier que régulier, serait resté en possession de 2 milliards environ d'immeubles, y compris les bâtimens; c'était encore beaucoup sans doute, ce n'était pas trop en présence des charges qu'il avait à supporter. La charité publique et l'instruction gratuite absorbent aujourd'hui bien au-delà des 50 millions dont il aurait pu disposer, et il aurait eu de plus à conserver l'éclat de ces splendides abbayes, chefs-d'œuvre de tous les arts catholiques, dont la destruction afflige aujourd'hui les regards. Nos campagnes ont beaucoup perdu en perdant ces établissemens séculaires, qui les avaient défrichées primitivement, et qui animaient encore de leur présence les coins les plus reculés. Il y avait régné autrefois de grands désordres, car les institutions monastiques ont mérité tour à tour le bien et le mal qu'on en a pu dire; mais la plupart de ces désordres n'existaient plus, et ce qui en restait était facile à réprimer. Tout le monde y donnait les mains, le clergé surtout, dont la grande majorité réclamait une distribution plus égale des revenus et le rétablissement de la discipline. Parmi les articles du 11 août, il en était un qui interdisait le cumul des bénéfices au-delà d'un revenu de 3,000 livres.

Je sais bien qu'aux yeux de certains réformateurs qui répétaient

à satiété les anciens griefs, ces 50 millions n'auraient servi qu'à entretenir une partie de la nation dans le célibat et l'oisiveté: mais cette objection ne pouvait plus en être une que pour des esprits passionnés. 50,000 religieux et religieuses pour une nation de 26 millions d'âmes, ou deux têtes environ sur 1,000, il ne pouvait en résulter aucun effet sensible, ni sur la population, ni sur le travail. Ces religieux remplissaient, pour la plupart, une fonction utile, en se livrant à l'étude, à l'enseignement, à l'aumône, à la garde des malades, et quand même ils n'auraient été bons à rien, personne n'avait le droit de violenter leur conscience. Tout ne se mesure pas en ce monde par l'utilité matérielle; la méditation, l'abstinence, la pénitence, la prière, le repos même, ont aussi leurs droits. Pour que la liberté personnelle fût entière, il suffisait que la législation ne reconnût pas les vœux perpétuels, et que le pouvoir temporel veillât avec soin à ce qu'aucune vocation ne fût contrainte; le reste ne le regardait pas. On ne pouvait, sans violer la liberté même, chasser des cloîtres par la force ceux qui voulaient y rester.

Au lieu de s'en tenir à ce qui était légitime, accepté, véritablement utile, l'assemblée a dépassé le but en ordonnant la vente de tous ces biens sans distinction. Outre que le droit du pouvoir temporel ne pouvait en aucun cas aller jusque-là, c'était excéder les limites du possible aussi bien que du juste. L'histoire de cette œuvre de violence, la première qu'ait accomplie la révolution et la source secrète de toutes les autres, est bonne à étudier. L'idée première commence à paraître après les journées des 5 et 6 octobre. Quoique déjà atteinte dans sa liberté par sa translation forcée à Paris, l'assemblée résiste d'abord; elle refuse de déclarer en principe que les biens du clergé sont une propriété nationale, et n'adopte que le 2 novembre, à la majorité de 568 voix contre 386, la proposition insidieuse de Mirabeau, portant que ces biens sont *à la disposition de la nation*, à la charge de pourvoir d'une manière convenable aux frais du culte, à l'entretien de ses ministres et au soulagement des pauvres. Le 18 décembre, on décide que 400 millions de ces biens seront vendus. Le 13 février 1790, le torrent grossissant toujours, les ordres monastiques sont abolis. Le 14 avril, un nouveau décret est rendu, sous la menace incessante des clubs, des journaux et des émeutes, portant que l'administration des biens d'église sera désormais confiée aux assemblées de département, sous la réserve de pensions équivalentes (70 millions), servies par le trésor public aux religieux dépossédés. Enfin, au mois de juin, l'assemblée, décidément subjuguée, décrète la constitution civile du clergé, et autorise l'aliénation générale de ce que la loi appelle pour la première fois les *domaines nationaux*.

On a beaucoup dit, pour justifier cette mesure, qu'elle avait eu pour but et pour effet de supprimer en France les biens de main-morte et de les diviser. Même en admettant que ce double résultat ait été atteint, on peut douter qu'il y eût avantage à l'obtenir par ce moyen. Assurément la main-morte est par elle-même plus nuisible qu'utile à l'agriculture, et dans tout état bien ordonné, on doit éviter ce qui l'impose ou même la favorise; mais il n'est pas également prouvé que, quand elle existe, on puisse gagner quelque chose à la détruire violemment et d'un seul coup. En vendant les biens, on ne crée pas les capitaux nécessaires pour les mettre en valeur. C'était déjà beaucoup que de mettre en vente pour 400 millions de propriétés et de préparer pour un temps assez rapproché l'aliénation successive de 600 autres millions; une pareille entreprise ne pouvait trouver son excuse que dans la nécessité de parer aux dettes de l'état et à celles du clergé, et dans la convenance impérieuse d'une réforme demandée par les intéressés eux-mêmes. Jeter ensemble sur le marché 3 milliards d'immeubles, c'était passer toutes les bornes; il ne pouvait en résulter qu'un effroyable désordre, l'avilissement général de la propriété foncière, et par conséquent la ruine momentanée de l'agriculture, la démoralisation de la partie du public qu'on invitait à se partager cette énorme proie. « Vous ne pourrez pas vendre toutes ces terres à la fois, disait-on un jour à Mirabeau. — Eh bien! répondit-il, nous les donnerons. »

Est-on bien sûr d'ailleurs d'avoir réduit autant qu'on l'affirme la somme des biens de main-morte? Les immeubles ecclésiastiques ont tous été mis en vente, mais tous n'ont pas été vendus. Les forêts par exemple, qui en constituaient la plus belle partie, sont restées en grand nombre à l'état. Ceux des bâtimens qui n'ont pas été démolis appartiennent presque tous à l'état ou aux municipalités. Il s'est trouvé tout récemment que les hospices possédaient pour 500 millions de propriétés foncières; le patrimoine des pauvres s'est reconstitué sous un autre nom. Si l'on entreprenait de faire le compte exact de ce qui est encore frappé de main-morte à des titres divers, soit parmi les anciens biens du clergé, soit parmi ceux qui les ont remplacés, en y ajoutant les valeurs détruites qui n'ont profité à personne, on trouverait peut-être qu'il n'est pas entré dans le domaine de la propriété privée beaucoup plus d'un milliard. Croit-on que les communautés religieuses, qu'on a voulu dépouiller à tout jamais, ne possèdent réellement plus rien? J'ignore quelle est la valeur des propriétés qui leur appartiennent aujourd'hui; je sais seulement qu'elle est très élevée. Dans quelques provinces, on affirme qu'elle sera bientôt égale à ce qu'elle était en 1789. Un fait positif peut en donner une idée, c'est la quantité de ceux qui en

vivent. D'après le dénombrement officiel de 1851, le nombre des religieuses était à lui seul de 29,486, et il n'a certainement pas diminué depuis cette époque. Le département de la Seine en compte près de 4,000; d'autres départemens en ont plus de 1,000. On n'en comptait pas davantage en 1789. Le nombre des religieux n'est pas aussi exactement connu; mais il doit être de plusieurs milliers.

Telle est l'impuissance des révolutions, quand elles veulent changer le monde à leur guise. La persécution révolutionnaire est assurément pour beaucoup dans l'intérêt qui s'attache aujourd'hui aux fondations monastiques. Si les biens du clergé avaient été mieux respectés, s'il avait conservé la jouissance incontestée de propriétés transmises par les siècles, on peut affirmer que les fidèles s'appliqueraient avec moins de passion à lui en créer d'autres, et que, dans tous les cas, les mesures prises comme autrefois par la loi pour mettre obstacle à de nouveaux dons et legs recevraient un assentiment plus général et une exécution plus efficace.

Les ennemis de toute espèce de main-morte diront que cette persistance est un grand malheur. Peu importe à la question spéciale qui nous occupe; en fait, la main-morte a survécu pour une grande partie des biens mis en vente, ce qui atténue d'autant l'effet produit. Il s'en faut d'ailleurs que l'objection contre la main-morte ne souffre aucune exception. Il est au contraire très heureux que certaines natures de biens échappent à la mobilité de la propriété privée. Même sans parler des monumens, des statues, des tableaux, des bibliothèques, qui ne sont, à vrai dire, que des dépôts entre les mains des générations vivantes, on peut citer les forêts. Celles des forêts du clergé qui ont été achetées par des spéculateurs n'existent plus. Dans les cas assez rares où elles ont été remplacées par de bonnes prairies ou de bonnes terres arables, il n'y a qu'à s'en féliciter; mais il est arrivé plus souvent qu'on n'a mis à la place que de mauvais taillis ou des landes improductives, et on en regrette amèrement l'absence. Celles que l'état possède ont gardé plus de valeur, mais elles sont à tout moment menacées d'être vendues à leur tour. Dans certaines provinces, les propriétés ecclésiastiques étaient rares et clair-semées; dans d'autres, elles comprenaient le quart, le tiers et jusqu'à la moitié du sol. Il fallait corriger ces inégalités, en choisissant avec le temps entre les propriétés que le clergé devait garder et celles qu'il devait vendre. On a voulu s'épargner des difficultés de détail, on s'en est donné de bien plus graves. « Si la nation a droit à la partie, elle a droit au tout, » disait à la tribune un membre de l'assemblée à propos des 400 millions que le clergé abandonnait : parole spécieuse, mais fatale, en ce qu'elle montre cette malheureuse tendance de l'esprit français à tout généraliser

outre mesure et à ne pas comprendre que, dans ces questions délicates où plusieurs droits sont en présence, il y a également abus et danger à invoquer de part et d'autre le *summum jus*.

A coup sûr, une partie des biens du clergé pouvait utilement se diviser; mais fallait-il diviser le tout? Et en fait l'a-t-on divisé? Non-seulement ce qui n'a pas été vendu a échappé à la division, mais une partie seulement des biens vendûs s'est divisée. On ne partage pas à volonté les exploitations rurales; chaque domaine forme le plus souvent un tout proportionné à la nature du sol, à l'étendue des bâtimens, à la constitution locale du travail. Partout où la division était réclamée par des circonstances antérieures, elle s'est faite; partout où ces circonstances n'existaient pas, elle a échoué. Outre les terres incultes et les forêts, qui sont restées généralement en grandes masses, beaucoup d'anciennes fermes et métairies ayant appartenu au clergé ont encore aujourd'hui les mêmes dimensions qu'alors. On se trompe quand on suppose que les propriétés ecclésiastiques formaient toutes d'immenses agglomérations; quelques riches abbayes possédaient en effet de grandes étendues, mais les petits bénéfices, qui se comptaient par milliers, n'ont pas pu se diviser beaucoup. Dans tous les cas, la division telle quelle a beaucoup plus profité à la moyenne propriété qu'à la petite, parce que l'une était plus prête que l'autre à tirer parti de l'occasion. Les petits propriétaires se sont beaucoup moins multipliés depuis la révolution qu'on ne croit communément. « Le nombre des petits propriétaires est si prodigieux, disait Arthur Young en 1789, que je crois bien qu'il comprend un tiers du royaume. » Il n'en comprend pas davantage aujourd'hui. La petite propriété mise ainsi hors de cause, la vente forcée doit avoir beaucoup moins de partisans. Qu'à 60,000 propriétaires ecclésiastiques, et par conséquent viagers, on ait substitué un égal nombre de bourgeois possédant sous une autre forme, c'est un changement considérable sans doute, mais qui n'a pas la portée qu'on veut lui donner.

J'ai dû me renfermer dans la question agricole et économique, la seule qui soit de mon sujet. Il eût été facile de montrer que le but moral et politique n'a pas été moins dépassé. Sans examiner en principe s'il était utile ou non à la bonne organisation de la société que le clergé restât propriétaire, je dirai seulement qu'on a commis une grande faute en le blessant dans ses intérêts, dans sa dignité et dans sa foi. Il ne faut pas oublier qu'en 1789 la grande majorité du clergé était animée des sentimens les plus libéraux : c'est l'ordre du clergé qui le premier a voté sa réunion à l'ordre du tiers, et qui, dans l'église Saint-Louis, à Versailles, effectua sous la protection de l'autel cette réunion décisive, malgré la résistance de

la noblesse et de la cour. Ses prélats les plus éminens (1) comme ses plus modestes curés ont pris une part active aux premières délibérations de l'assemblée et aux résolutions du 4 août. Un prêtre français ultramontain était alors aussi rare que peut l'être aujourd'hui un gallican. En séparant, par une série de persécutions, les deux plus grandes puissances de ce monde, la religion et la liberté, on a fait à l'une et à l'autre un mal qui sera difficilement réparable.

III.

L'expropriation révolutionnaire a eu pour les biens des émigrés encore moins de résultats que pour les biens d'église. L'église a perdu ses propriétés, les familles des émigrés sont pour la plupart rentrées dans les leurs.

La somme des propriétés confisquées sur les émigrés, les déportés et les condamnés révolutionnairement était énorme à l'origine; elle égalait presque la valeur des propriétés ecclésiastiques, ou deux ou trois milliards. En y ajoutant les domaines de la couronne, la totalité des terres de diverse origine mises en vente à la fois comprenait un tiers du territoire. Jamais transformation plus radicale de la propriété n'avait été tentée. Qu'en est-il arrivé? Plus de la moitié des domaines mis en vente n'ont pas été vendus et ont fait retour en nature à leurs propriétaires, soit pendant l'empire, soit en vertu de la loi du 5 décembre 1814. Il n'en a été vendu en réalité que pour un milliard, exactement 987,819,968 fr. 96 cent. (2), et la plus grande partie de ce milliard a été restituée aux ayant-droits par la loi d'indemnité du 17 avril 1825. La dépossession réelle n'a pas dépassé 3 ou 400 millions, et l'équivalent de cette perte ayant été depuis reconquise et au-delà par des mariages, on trouverait probablement, si l'on y regardait de près, la plupart des familles que la révolution avait cru ruiner plus riches aujourd'hui qu'en 1789. D'après Sieyès, le nombre des nobles n'était que de 110,000, en y comprenant les hommes, les femmes et les enfans; d'après Lavoisier, il était moindre encore, ou de 83,000, ce qui suppose de 20 à 25,000 chefs de famille au plus. Aujourd'hui le nombre des chefs de famille payant en moyenne 1,000 fr. de contributions directes est de 40 à 50,000.

(1) L'archevêque de Bordeaux (M. de Cicé), l'archevêque de Vienne (M. de Pompignan), l'archevêque d'Aix (M. de Boisgelin), etc. D'autres membres du clergé ont suivi la révolution jusqu'au bout, tels que l'évêque d'Autun (M. de Talleyrand), l'abbé Sieyès, l'abbé Grégoire, etc.

(2) Exposé des motifs de la loi sur l'indemnité, par M. de Martignac, séance du 3 janvier 1825, à la chambre des députés.

On croit en général l'ancienne noblesse plus riche qu'elle n'était. Elle possédait nominalement un quart environ du sol, mais si négligé, si mal administré, si grevé de dettes de toute sorte, que le revenu net était presque nul. Un très petit nombre de grands seigneurs avaient des biens immenses, des charges de cour, des pensions, qu'ils dépensaient à Versailles dans un luxe extravagant; le reste végétait pauvrement, dans de petits fiefs de campagne, qui ne valaient pas souvent beaucoup plus de 2,000 ou 3,000 francs de rente. Le sot préjugé qui leur imposait l'obligation de *vivre noblement*, c'est-à-dire de ne rien faire de lucratif, au milieu des progrès d'un tiers-état industrieux, les avait réduits avec le temps à une véritable gêne, et beaucoup d'entre eux ne disaient que trop vrai quand ils se plaignaient qu'en leur enlevant leurs redevances féodales, leur droit de garenne et de colombier, on leur ôtât leurs moyens d'existence. Beaucoup de ces modestes châtellenies sont encore debout, et on peut juger, par leur intérieur comme par leurs dépendances, du genre de vie qu'on y menait.

La distribution même de l'indemnité de 1825 donne la preuve de cette pauvreté. Quand on parcourt la liste des indemnisés, on en trouve quelques-uns qui ont reçu un million et au-delà; mais on en voit en même temps beaucoup qui ont reçu moins de 1,000 fr.; le plus grand nombre des indemnités ne dépasse pas 50,000 fr. Il s'en faut d'ailleurs que tous les riches eussent émigré; parmi ceux qui ont eu leurs biens confisqués, se trouvaient beaucoup de bourgeois et même de pauvres paysans, comme il est facile de s'en assurer par le chiffre plus que modeste de leurs indemnités. Ce n'est pas la vente de ces petites propriétés qui aura beaucoup contribué à diviser le sol; il en était, surtout en Alsace, au-dessous de 100 et même de 50 fr.

Telle était la condition déplorable où l'action des deux derniers règnes avait réduit la noblesse française, que ceux même qui avaient le plus conservé l'apparence de grandes fortunes n'en tiraient aucun produit. Leurs châteaux héréditaires tombaient en ruines, leurs terres restaient incultes. « Toutes les fois, dit Arthur Young, que vous rencontrez les terres d'un grand seigneur, même quand il possède des millions, vous êtes sûr de les trouver en friche. Le prince de Soubise et le duc de Bouillon sont les deux plus grands propriétaires de France, et les seules marques que j'aie encore vues de leur grandeur sont des jachères, des landes et des déserts. Ah! si j'étais seulement pendant quelques jours législateur de France, comme je ferais danser tous ces grands seigneurs! » Arthur Young ajoute en note qu'il avait eu plus tard, après les événemens accomplis, envie d'effacer ce passage, mais qu'il l'avait laissé comme témoignage de l'impression du moment. Il aurait dû faire plus, il aurait dû l'expli-

quer, car il ne pouvait entrer dans sa pensée, même au plus fort de son indignation contre les grands propriétaires qui ne remplissaient pas leurs devoirs, de les dépouiller et de les tuer; la condamnation sévère qu'il porte plus loin sur les excès de la révolution, quand il en est témoin, ne peut laisser aucun doute.

Qu'aurait donc fait Arthur Young, et que pouvait la loi *pour faire danser*, comme il le dit, tous ces grands seigneurs? Il suffisait de leur enlever leurs priviléges, et de les obliger, comme tout le monde, à payer leurs dettes : c'est ce qu'avait fait la déclaration du 4 août. Une liquidation aurait produit tout l'effet utile des mesures révolutionnaires, sans aucun mélange criminel. Beaucoup de ces grands domaines se seraient fondus pour parer aux charges accumulées par un désordre séculaire. C'est ce qui est arrivé pour quelques-uns de ceux qui n'ont pas émigré, car toutes les propriétés nobiliaires vendues pendant la révolution ne l'ont pas été révolutionnairement, et il en est qui ont disparu tout simplement par suite de mauvaises affaires.

Il ne faut pas non plus que la France nouvelle se montre trop sévère envers l'ancienne. Rien de plus beau assurément que cette grande pensée qui, en supprimant tous les ordres, n'a fait qu'une nation homogène de ces corps séparés et hostiles; mais tout n'était pas également mauvais dans la vieille société, et ne méritait pas également d'être condamné. Le plus puissant élément de cette constitution séculaire, c'était, malgré les apparences, le tiers-état, et il l'a bien prouvé; mais en prenant fièrement sa place à la tête des anciens privilégiés, en les attirant, en les confondant dans son sein, rien ne le forçait à méconnaître les services qu'ils avaient rendus et qu'ils pouvaient rendre encore. L'ancien clergé, malgré des abus qu'il déplorait lui-même, était par ses lumières le premier de l'Europe; on ne voit pas que ceux qu'il élevait fussent si mal élevés, car la grande génération de 1789 sortait de ses écoles. Quand le jour des épreuves est venu pour lui, il a préféré l'exil et la mort aux lâches complaisances, et après avoir salué un des premiers la liberté légale, il a un des premiers protesté contre l'oppression révolutionnaire. La noblesse aussi avait de grands torts, mais elle avait en même temps de grands mérites; c'est à elle surtout qu'ont nui ses défauts, ses qualités ont servi la nation entière. Elle était brave jusqu'à la folie; ces soldats plébéiens qui étonnent de nos jours le monde par leur fougue intrépide ne font que suivre la trace des gentilshommes d'autrefois. Si beaucoup d'entre eux se déshonoraient par des bassesses de cour, d'autres vivaient loin de Versailles, à l'armée ou dans leurs terres, et s'ils y commettaient la faute énorme de s'isoler dans leur orgueil, ils s'y montraient du moins animés d'un vif sentiment d'honneur.

En perdant ses priviléges, la noblesse avait encore une place à prendre dans la société nouvelle. Au lieu de l'y convier, la révolution a violé envers elle ses propres principes; la confiscation avait été abolie de fait, et on ne pouvait la rétablir sans blesser le droit écrit aussi bien que le droit naturel. Les violences contre les propriétés ont bientôt conduit à des violences contre les personnes, la mort a suivi la spoliation. On a éternisé la lutte en la rendant sans pitié, on a fermé aux émigrés toute voie de conciliation et de retour, et pour arriver à un résultat impossible. « En révolution, disait un bel esprit terroriste, il n'y a que les morts qui ne reviennent pas. » Il se trompait, les morts sont revenus. On a fait seulement pour la noblesse ce qu'on a fait pour le clergé, on lui a rendu suspectes les idées de 1789, que ses plus illustres membres avaient adoptées avec passion. Qui trouve-t-on parmi les principaux acteurs de la nuit du 4 août et des premières délibérations de l'assemblée? Le marquis de Lafayette, le duc de La Rochefoucauld-Liancourt, le comte de Clermont-Tonnerre, le comte de Montmorency, le vicomte de Noailles, le comte de Lally-Tolendal, et celui qu'il faut citer à part, le comte de Mirabeau.

De tout ce mal est sorti un certain bien. L'ancienne noblesse paraît avoir compris combien elle avait eu tort de négliger le sol, elle a vu ce qu'elle avait gagné à devenir à la fois faible et abusive, insolente et pauvre, et elle cherche à établir désormais sa puissance, non sur d'odieux et inutiles priviléges, mais sur ce qui vaut mieux de toute façon, la propriété bien entendue. Son intérêt se confond ainsi avec l'intérêt commun, car la richesse privée est l'élément constitutif de la richesse publique, quand elle ne provient pas du parasitisme et de la déprédation, et qu'elle découle de sa source légitime, la bonne administration du travail, de l'intelligence et du capital. C'est ainsi que l'ancienne noblesse peut reprendre dans la société française une place moins apparente, mais plus effective qu'avant 1789. Par son principe et son origine, elle était essentiellement rurale, elle n'a qu'à le redevenir pour se régénérer. Combien cette transformation eût pu être plus prompte et plus efficace, si le rapprochement du passé et de l'avenir eût été plus complet dès le premier jour! L'ancienne noblesse, ou, pour parler plus exactement, la classe riche, redoute et redoutera longtemps encore l'esprit niveleur dont elle a eu tant à souffrir, et qui se confond pour elle avec le véritable esprit de liberté; elle jette un dernier regard de regret sur les priviléges, en se demandant s'ils n'étaient pas une garantie de la propriété : erreur excusable après tout ce qui s'est passé, mais funeste pour tout le monde.

Au nombre des reproches qu'on fait à la révolution, et celui-ci porte bien directement sur les idées de 1789, se trouve la portée

qu'on prête à la loi de succession. On oublie que le principe du partage égal n'est pas nouveau, il existait sous l'ancien régime pour les propriétés non nobles, le code civil n'a fait que le généraliser; il n'a pas eu d'ailleurs les conséquences dont on l'accuse, puisque le nombre des riches s'est accru sous son empire. C'est avec la loi du partage égal que, sous l'ancien régime, le tiers-état avait grandi en richesse et en puissance, au point de pouvoir dire en 1789 qu'il était la nation même. C'est avec le droit d'aînesse et les substitutions que la noblesse avait perdu sa richesse, presque son existence, car les trois quarts des nobles n'étaient que des bourgeois enrichis. Le véritable effet du partage égal est de stimuler l'activité individuelle; avec lui, les aînés ne sont pas beaucoup moins riches, et les cadets le sont davantage, parce que tous héritent d'une partie de leur fortune et ont l'autre à créer. « L'avantage du droit d'aînesse, disait ironiquement en Angleterre le docteur Johnson, c'est qu'il ne fait qu'un sot par famille. » Souvent même il fait pis qu'un sot. De même, la substitution, qui paraît un obstacle à la dissipation, la favorise, en ce qu'elle donne à une classe de la société le privilége d'une banqueroute légale et périodique. Ce fatal privilége tourne contre ceux qui l'exercent; il dispense d'ordre, de travail et même de moralité; il nuit doublement à la bonne administration du sol, en le retenant de force entre les mains de ceux qui l'épuisent et en ôtant à ceux qui pourraient l'améliorer les moyens et jusqu'à l'envie de l'entreprendre. Ces combinaisons légales manquent donc leur but, elles n'aident que faiblement à conserver la richesse acquise et elles empêchent de l'augmenter. Peu importe que la richesse se divise, pourvu qu'elle s'accroisse, et, pour mieux dire, il est heureux qu'elle se divise, puisque la division est un moyen d'accroissement.

Quoi qu'il en soit, cette question de la loi de succession est distincte de la confiscation. L'une fait partie des conséquences légitimes, l'autre des conséquences illégitimes de la révolution. Elles n'ont de commun que la tendance à la division du sol, et sous ce rapport toutes deux ensemble ont eu assez peu d'effet. Il y a même un troisième agent de division qui diminue encore la part des deux autres; c'est ce qu'on a appelé en France *la bande noire* et en Allemagne *les bouchers de domaines*. Tout le monde sait combien la spéculation des ventes au détail, regrettable à quelques égards, utile à beaucoup d'autres, et qui a fait en définitive plus de bien que de mal, a eu d'activité depuis un demi-siècle. Elle a contribué plus que toute autre cause à la division, car elle a cet avantage qu'elle n'agit qu'à propos, dans la mesure des besoins, et comme une conséquence naturelle du libre mouvement des intérêts privés. Rien ne prouve mieux combien la révolution avait laissé son œuvre incomplète, puisque, même après elle, une spéculation pareille a pu se

développer à ce point, et que cependant le sol est encore loin de tomber en poussière.

On peut enfin reprocher à la révolution d'avoir créé ou du moins fortifié, dans sa haine pour la propriété nobiliaire, une espèce particulière de main-morte qui a plus que compensé la réduction de la main-morte ecclésiastique. Dans l'ancien droit, la propriété des terres vaines et vagues était disputée entre les seigneurs et les communes. La révolution a tranché le débat en les attribuant exclusivement aux communes. Quand les idées des économistes ont commencé à pénétrer dans le gouvernement, c'est-à-dire vers 1760, on avait entrepris de diviser les communaux. Un arrêt du conseil entre autres, de mars 1777, avait ordonné qu'en Flandre on en fît trois parts, l'une pour le seigneur, l'autre pour les habitans, la troisième pour être amodiée ou vendue au profit de la commune. Si le gouvernement royal avait duré, on serait certainement parvenu à les faire tous passer peu à peu, sous une forme ou sous une autre, dans le domaine de la propriété privée. Deux lois de la période révolutionnaire, l'une de 1792, l'autre de 1793, ordonnèrent à leur tour le partage; mais, des difficultés d'exécution s'étant élevées, on y renonça, et la jouissance en commun, la plus mauvaise de toutes, finit par l'emporter. Cinq millions d'hectares, le dixième du territoire, ont été ainsi frappés de stérilité et d'immobilité, autant du moins que le pouvait la loi, car des aliénations volontaires en ont depuis réduit beaucoup l'étendue; mais le principe subsiste toujours avec ses tristes conséquences, tandis qu'en Angleterre et en Écosse, où des principes contraires ont prévalu, presque toutes les terres autrefois incultes sont aujourd'hui parfaitement cultivées. En France même, les pays où les communaux ont été partagés ou vendus, soit avant 1789, soit depuis, sont sans comparaison plus riches et plus peuplés que ceux qui ont conservé de grandes étendues de terres communes.

IV.

Nous venons de voir combien les mesures révolutionnaires ont peu profité à l'agriculture, puisque la plupart de leurs résultats auraient pu être obtenus sans spoliation et sans secousse, par le seul effet de l'égalité civile et de la liberté politique inaugurées en 1789. Il faut aussi montrer à quel prix ces mesures ont été achetées, et combien l'agriculture a souffert de la perturbation générale qu'elles ont amenée.

Transportons-nous de nouveau à la fin d'août 1789. L'assemblée nationale vient d'abolir le régime féodal, les dîmes, les priviléges, et de déclarer rachetables les redevances, champarts, rentes fon-

cières de toute nature; elle n'a plus qu'à consolider ces conquêtes et à organiser les moyens d'exécution. Il semble que la joie et le travail doivent régner dans les campagnes affranchies; il n'en est rien. Une insurrection violente avait déjà commencé; au lieu de s'arrêter, elle s'étend. Des bandes de pillards parcourent les provinces en portant avec elles la mort et l'incendie. Ce n'est plus à la féodalité, c'est à la propriété qu'on en veut. *Guerre aux châteaux*, dit-on, *et paix aux chaumières!* Mais la distance entre la chaumière et le château n'est pas si grande que, quand l'un brûle, l'autre soit à l'abri. La destruction, une fois commencée, ne s'arrête plus : après avoir détruit les lapins, les pigeons, les tourelles, les forêts, les titres de propriété, on détruit aussi les granges, les bestiaux, les récoltes, et de proche en proche le ravage et la peur vont loin. Croit-on que, dans un pareil moment, le cultivateur, quoique dégagé des dîmes et des droits féodaux, fût fort encouragé à semer, à labourer, à moissonner, à poursuivre son rude et fécond labeur? On s'aperçut bien vite des conséquences inévitables de ces désordres : les subsistances étaient déjà rares, elles le devinrent encore plus, et le premier effet de l'émancipation agricole fut une disette.

Cette disette même devint une arme entre les mains des révolutionnaires. Une déplorable législation sur les grains avait donné naissance, sous l'ancien régime, à de grands abus, grossis encore par l'imagination populaire. Le souvenir de ce qu'on appelait le *pacte de famine*, c'est-à-dire de spéculations coupables sur le prix des grains à l'aide du pouvoir arbitraire du gouvernement, fut exploité avec une habileté funeste. Les passions soulevées accusèrent les ennemis de la révolution du mal qu'elles avaient fait. Les violences s'en accrurent, et avec elles le manque de pain. Pendant toute la durée de la période révolutionnaire, la disette fut en permanence. On essaya de la combattre par les fameuses lois du *maximum*, on amena une véritable famine. La population de Paris se vit réduite à faire queue à la porte des boulangers, avec des cartes de pain délivrées par la commune; les cultivateurs furent contraints par la force à envoyer leurs grains au marché et à les vendre un prix déterminé. Qu'étaient devenues les sages prescriptions de la loi de 1791?

Quel temps pour l'agriculture, comme pour toutes les autres branches du travail national, que 1792 et les années suivantes! La guerre civile et la guerre étrangère déchaînées à la fois, tout l'ouest en feu, tout le midi frémissant, Lyon soulevé, trois cent mille suspects jetés en prison, une moitié de la France acharnée contre l'autre, et cinq cent mille hommes armés se jetant sur l'Europe! Est-ce le besoin d'institutions libres qui a produit cette terrible crise? Non sans doute, puisqu'il était satisfait dès le premier jour;

c'est un autre motif, bien moins légitime. Sans l'expropriation d'un tiers du territoire, toutes ces fureurs étaient inutiles; avec elle, tout devient nécessaire, tout s'enchaîne; le coup porté à la propriété conduit à la guerre civile, la guerre civile à la mort du roi, la mort du roi à la guerre universelle. Aujourd'hui que ces cendres sont refroidies par près de trois quarts de siècle, on peut dire ces vérités sans danger.

Qui a le plus supporté les conséquences funestes de ces violences accumulées? La dupe éternelle de tous ceux qui le flattent, le peuple. Pendant que les habiles spéculaient sur la confusion et achetaient pour la moitié ou le quart de leur valeur les biens mis en vente, le plus grand nombre courait aux armes. Même sans prendre au pied de la lettre les quatorze armées de la convention, que d'hommes enlevés à la charrue et moissonnés par la misère plus que par l'ennemi! Nous avons vu récemment combien la guerre fait de victimes, à une époque où l'organisation administrative, la science médicale, la puissance financière, l'art des transports, tout ce qui peut défendre la vie des hommes est parvenu à un haut point de perfection; que faut-il penser d'un temps où tout manquait à la fois, l'argent, l'expérience, la discipline, et où des soldats improvisés marchaient au combat sans pain, sans souliers, sans chefs, presque sans armes? Combien en est-il mort sur les routes et dans les hôpitaux, de ces héroïques volontaires? Qui le sait, et qui le saura jamais? En évaluant à un million d'hommes la perte de la France dans les huit années de la guerre révolutionnaire, de 1792 à 1799, on est probablement au-dessous de la vérité, sans compter ceux qui ont péri à l'intérieur par la famine et par les exécutions capitales. En même temps le séquestre était mis sur un tiers du territoire (on sait ce que devient l'administration des biens placés sous le séquestre), et l'agiotage sur les assignats jetait dans toutes les affaires privées un épouvantable désordre.

« Dès ce moment, portait le décret du 23 août 1793 pour la fameuse levée en masse, *tous les Français seront en réquisition pour le service des armées.* Les jeunes gens iront au combat, les hommes mariés forgeront des armes et transporteront les subsistances; les femmes feront des tentes, des habits, et serviront dans les hôpitaux; les enfans mettront du vieux linge en charpie; les vieillards se feront porter sur les places publiques pour exciter le courage des guerriers, prêcher la haine des rois et l'amour de la république. » Chevaux, grains, bestiaux, tout était mis en réquisition, et il s'en perdait au moins autant par le vol et le gaspillage qu'il s'en employait utilement. Si ces prescriptions avaient été exécutées à la rigueur, il ne serait resté ni un homme ni une bête de somme pour ouvrir un sillon. Il fallait sans doute défendre le sol national contre

l'invasion; mais n'eût-il pas mieux valu n'avoir pas à l'en défendre? Même après le règne de la terreur, quand un ordre relatif se rétablit dans le gouvernement, l'agriculture a peine à se relever. Les documens du temps s'accordent à dire que le prix de toutes les propriétés rurales, écrasé par les difficultés de la culture non moins que par la concurrence des biens nationaux, était tombé de 50 pour 100 en 1795 et 1796. Le principal embarras des financiers révolutionnaires est de trouver des acquéreurs pour les biens nationaux, à quelque prix que ce soit. La première passion satisfaite, on n'en veut plus, ce qui force le gouvernement à recourir aux emprunts forcés et à faire argent sans relâche avec la planche aux assignats.

Les quatre années du consulat amenèrent une trève dont profita l'agriculture. La paix rétablie sur terre et sur mer par les traités de Lunéville et d'Amiens, l'ordre revenu à l'intérieur, les principes de 1789 invoqués de nouveau, tout contribuait à ranimer le travail. Le seul ministre qui ait fait quelque bien, de 1789 à 1815, à l'agriculture et à l'industrie, Chaptal, est entré au ministère au commencement de 1801 et en est sorti à la fin de 1804; mais quatre ans, c'est bien court pour un peuple. La proclamation de l'empire ajourna de nouveau la plupart des conséquences économiques et politiques de 1789. Une lutte gigantesque recommença, glorieuse pour nous pendant cinq ans, désastreuse pendant cinq autres; un second million de Français au moins paya de sa vie ce nouveau défi. Pendant qu'ils arrosaient de leur sang la terre étrangère, leurs sueurs ne fécondaient pas le sol natal. Les intempéries furent sans doute pour beaucoup dans les disettes qui affligèrent les dernières années de l'empire et les premières de la restauration; mais il est probable que le défaut de bras et de capitaux, en 1812, 1813, 1814 et 1815, n'y fut pas étranger. Comme au temps de la convention, toutes les forces du pays se concentraient dans un suprême effort. On avait du moins réussi, sous la république, à expulser les étrangers du territoire; on fut moins heureux sous l'empire, et les désastres de deux invasions vinrent mettre le comble à nos malheurs.

Aux fureurs de la guerre se joignaient toujours les mauvais effets de l'ignorance économique. Les lois du *maximum* furent renouvelées par un décret de mai 1812, qui défendait de faire du blé *un objet de spéculation* et le taxait *à* 33 *francs l'hectolitre*. Il en résulta naturellement, comme en 1793, l'aggravation de la disette. Un autre monument de cette ignorance, qui eut des conséquences moins graves, mais qui n'est pas moins caractéristique, est le décret du 8 mars 1811 pour l'*amélioration des bêtes à laine*. Il était interdit par ce décret à tout propriétaire d'un troupeau mérinos de *faire châtrer aucun bélier* sans l'autorisation d'un inspecteur, et il était ordonné à tout

propriétaire de troupeau métis ou indigène de faire châtrer tous les siens, le tout sous peine de confiscation des animaux et d'une amende de 100 fr. à 1,000 francs, *et du double en cas de récidive*. Comme de juste, ces prescriptions n'eurent d'autre effet que de vexer les éleveurs et d'entraver le progrès des troupeaux. Nous voilà de nouveau bien loin de la loi de 1791.

Si quelque chose a droit d'étonner, c'est que la culture n'ait pas été plus complétement abandonnée, soit sous la république, soit sous l'empire. Il faut que la race énergique des cultivateurs soit douée d'un véritable acharnement pour avoir résisté à tant de causes de dispersion. Disons aussi que les idées de 1789, proscrites à la surface, descendaient lentement dans les profondeurs nationales et y prenaient racine. Même au moment où les gouvernemens les violaient ouvertement par leurs actes sous l'excuse apparente de la nécessité, ils continuaient à les arborer comme drapeaux, ce qui entraînait à leur donner quelques satisfactions de détail. Elles en ont reçu sous le consulat de nombreuses et d'effectives; la plus grande de toutes a été la rédaction de nos lois civiles, où l'esprit de 1789 est partout visible, et qui, malgré des exagérations et des lacunes dues pour la plupart au mélange de l'esprit révolutionnaire, offrent le plus beau corps de législation qui soit au monde. Ce sont ces lois qui, en réalisant une moitié des promesses de 1789, ont compensé en partie la perte de l'autre.

Ces aperçus généraux se trouvent confirmés par les faits, si l'on essaie de comparer les produits de l'agriculture en 1789 et en 1815. En 1789, la statistique naissait à peine, les documens qui nous restent de ce temps ne nous font connaître qu'imparfaitement la production. Ce que nous possédons de plus complet, outre le voyage d'Arthur Young, est l'extrait d'un grand travail préparé par Lavoisier et ayant pour titre : *Richesse territoriale du royaume de France*. L'ouvrage proprement dit n'a jamais été fini, mais l'extrait a été lu au comité de l'imposition de l'assemblée nationale en 1791 et imprimé par son ordre. L'auteur était lui-même député et commissaire de la trésorerie; il avait été fermier-général, agronome éminent, et s'était occupé toute sa vie de ce qu'on appelait alors l'*arithmétique politique*. Son travail se présente donc avec les caractères d'une œuvre sérieuse, et s'il ne peut être également adopté dans toutes ces parties, il offre au moins un excellent sujet de discussion. Or, d'après Lavoisier, le produit total de l'agriculture en 1789 était de 2 milliards 750 millions. J'admets cette évaluation, qui me paraît exacte; j'en retrancherais seulement 150 millions pour tenir compte de quelques exagérations. Ainsi Lavoisier porte le prix du blé à 24 livres le setier ou 16 francs l'hectolitre, ce qui était en effet alors le prix moyen du froment; mais il dit lui-même que sous ce

nom il entend avec le froment toutes les céréales qui servaient à la consommation des hommes, comme le seigle et l'orge : à ce compte, le prix de 24 livres le setier est trop élevé, il doit être réduit au moins d'un quart pour représenter la valeur des céréales inférieures. La somme totale des produits obtenus par l'agriculture aurait été alors de 2 milliards 600 millions ou 100 francs environ par tête.

Nous possédons également sur l'état de l'agriculture à la fin de l'empire un document d'une autorité suffisante dans l'ouvrage de Chaptal, *de l'Industrie française,* publié en 1818. D'après Chaptal, le total des produits de l'agriculture s'élevait vers 1815 à 4 milliards 678 millions; mais, pour établir la comparaison entre ce chiffre et celui de Lavoisier, il faut y faire d'importantes rectifications. Lavoisier n'avait compris dans le produit total ni les semences, que Chaptal évalue à part à 381 millions, ni la consommation des animaux attachés à la ferme, que Chaptal évalue à 863 millions, ni le dépérissement et la mortalité de ces mêmes animaux, ni les poissons des marais et rivières, etc. Ces retranchemens s'élèvent ensemble à près de 1,400 millions. En ramenant les deux statistiques à des bases communes, on trouve pour le produit total annuel de l'agriculture à la fin de l'empire un peu plus de 3 milliards; ce produit ne se serait alors accru que de 500 millions en vingt-cinq ans, et il est probable que l'augmentation presque tout entière avait été obtenue sous le consulat; la république et l'empire n'auraient alors rien ou presque rien ajouté à la richesse territoriale de la France. Cette conséquence des recherches de Chaptal se trouve confirmée par un autre indice, le mouvement de la population. La population nationale était en 1790 de 26,500,000 âmes; elle était en 1815 de 29,500,000; différence, 3 millions, ou proportionnellement moins que l'augmentation signalée dans les produits de l'agriculture.

L'industrie s'était développée plus vite, mais sans faire encore de bien grands pas. Un document fort curieux, retrouvé par M. Moreau de Jonnès dans ses infatigables recherches sur l'histoire de la statistique, et qui émane de M. de Tolosan, alors inspecteur général du commerce, nous apprend que le produit total de l'industrie française en 1789 pouvait être évalué à 930 millions, y compris la valeur des matières premières. L'exposé de la situation de l'empire en 1812, publié par M. de Montalivet, ministre de l'intérieur, porte le produit correspondant, pour les quatre-vingt-six départemens de l'ancienne France, à 1,325 millions : augmentation, 400 millions seulement. Quant au commerce extérieur, il était tout au plus en 1815 au même point qu'en 1789, le développement du trafic par terre ayant à peine compensé la perte de tout commerce maritime. Il ne peut rester aucun doute sur ce point, quand on lit le passage suivant de l'introduction au livre de Chaptal : « En comparant l'état commercial de

la France en 1789 avec celui de nos jours, on ne peut qu'éprouver des regrets sur la différence qui marque ces deux époques. La perte de nos plus belles colonies nous a privés à la fois de débouchés considérables et de moyens d'échange pour notre commerce avec l'étranger; nos établissemens dans les échelles du Levant et de Barbarie ont disparu. La suspension des relations commerciales entre les peuples leur a fait prendre de nouvelles habitudes; *tout est donc à recréer.* »

V.

Voilà où la France en était après vingt-cinq ans d'efforts surhumains. Elle n'avait pas fait plus de progrès que dans les quinze années du règne de Louis XVI. L'agriculture n'avait augmenté ses produits que de 20 pour 100, l'industrie de 40 pour 100. J'ai dû remplir un pénible devoir en montrant les suites des excès révolutionnaires et des guerres impériales; ce qui me reste à dire est plus agréable. A partir de 1815, le mouvement se précipite. Bien que l'empire ait laissé derrière lui de lourdes charges, un milliard à payer aux étrangers pour les frais de la guerre et un autre milliard d'arriéré à solder, bien que la lutte envenimée par les souvenirs du passé entre les élémens de la société française ait amené en 1830 une nouvelle secousse, la prospérité publique s'est accrue de 1815 à 1848, car le temps n'est pas encore venu d'apprécier en pleine connaissance de cause les années qui ont suivi, sinon sans intermittence, du moins sans interruption prolongée, et parfois avec de rapides et magnifiques élans. Le commerce extérieur a quintuplé, l'industrie a quadruplé ses produits (1), et l'agriculture, moins prompte par sa masse, a presque doublé les siens. C'est que les principes de 1789, qui se résument en trois mots : paix, justice et liberté, ont pris de plus en plus, depuis 1815, possession de la société française; ils ont toujours à lutter contre les mêmes ennemis, qui ont quelquefois encore l'air de les vaincre, mais leurs éclipses ne sont jamais aussi complètes que par le passé, et dans tous les cas elles sont plus courtes. Si leur triomphe n'est pas complet et définitif, il est certain, comme ces majestueuses marées dont les flots ne reculent par intervalles que pour revenir plus haut et plus loin.

Nous ignorons quelle était exactement en 1789 la distribution de la propriété. Nous savons seulement en gros que le clergé possédait le sixième du sol, ou 8 millions d'hectares environ, l'état et les communes 7 autres millions d'hectares, et que la noblesse, le tiers-état

(1) On en jugera par un seul fait. Nos manufactures employaient en 1816 12 millions de kilos de coton en laine; elles en ont employé en 1850 72 millions de kilos.

et les paysans se partageaient les 35 millions d'hectares restans. Or voici quelle était, en 1815, suivant un des plus grands ennemis de la division des terres, M. Rubichon, cette distribution :

21,456	familles possédant en moyenne	880 hectares.....	19 millions	d'hectares.
168,643	— —	62 —	10,500,000	—
217,817	— —	22 —	4,800,000	—
265,533	— —	12 —	3,000,000	—
258,452	— —	8 —	2,000,000	—
361,711	— —	5 —	1,800,000	—
567,687	— —	3 —	1,700,000	—
851,280	— —	1 — 66 ares.	1,400,000	—
1,101,421	— —	» — 50 —	550,000	—
3,814,000	propriétaires de terres possédant.....		44,750,000	hect.
	Propriétés de l'état et des communes.....		5,250,000	—
	Total.....		50,000,000	hect.

Je n'ai pu retrouver l'origine de ces chiffres, mais M. Rubichon les donne comme ayant un caractère positif et officiel; il en résulterait qu'après vingt-cinq ans de révolution, la grande propriété possédait encore la moitié environ du sol, et que la petite, même en y comprenant les domaines de 12 hectares en moyenne, n'embrassait même pas ce tiers que lui attribuait Arthur Young en 1789. Depuis 1815, la division a fait des progrès bien autrement marqués, qui montrent ceux qu'elle aurait faits naturellement de 1789 à 1815, si elle avait été livrée à elle-même. Au lieu de 22,000 familles de riches propriétaires, nous en avons aujourd'hui au moins le double, et par conséquent la part de chacune d'elles a dû diminuer environ de moitié, mais comme en même temps la valeur des biens a doublé, la richesse moyenne est restée la même. De leur côté, les petits propriétaires, qui, d'après M. Rubichon, étaient au nombre de 3 millions et demi en 1815, sont aujourd'hui beaucoup plus nombreux; ils ont gagné du terrain, et on ne saurait qu'y applaudir, car ils l'ont conquis par le travail, non par la spoliation, si bien qu'ils l'ont payé en général au-dessus de sa valeur.

Telles ont été, à première vue, les conséquences de l'ordre légal et régulier, de la paix intérieure et extérieure, de la liberté civile et politique, c'est-à-dire des véritables conquêtes de la révolution : *mieux fait douceur que violence.* Nous allons maintenant pénétrer dans les détails et chercher quels ont pu être, dans l'ordre purement agricole, les effets des principes généraux qui ont inspiré, soit l'ensemble de nos lois, soit la loi spéciale de 1791, si souvent qualifiée de *code rural.* Ces faits n'ont en apparence aucun rapport avec l'ordre civil et politique, mais en réalité ils en découlent. « La religion chrétienne, dit Montesquieu, qui ne semble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci. »

De même, la liberté sous toutes ses formes, qui paraît n'avoir d'autre but que de donner des satisfaction morales, est encore le meilleur et le plus sûr instrument des progrès matériels.

Le sol se divisait en 1789, quant à la culture, d'après les évaluations d'Arthur Young, légèrement rectifiées dans quelques parties, ainsi qu'il suit :

Terres de labour	26,500,000 hectares.
Vignes	1,500,000 —
Bois	9,000,000 —
Prairies	3,000,000 —
Landes	10,000,000 —
Total	50 millions d'hect.

Voici maintenant la distribution actuelle :

Terres de labour	28 millions d'hectares.
Vignes	2,000,000 —
Bois	8,000,000 —
Prairies	4,000,000 —
Landes	8,000,000 —
Total	50 millions d'hect.

D'où il suit que depuis 1789 l'étendue des landes aurait diminué de 2 millions d'hectares, et celle des bois de 1 million, tandis que les terres de labour se seraient accrues de 1,500,000 hectares, les prairies de 1 million, et les vignes de 500,000. Ces conquêtes paraîtront sans doute bien peu de chose pour une si longue période; mais si le changement dans la distribution des terres n'est pas très grand, l'amélioration est plus sensible pour l'exploitation des terres cultivées, comme on va voir :

	1789.	1848.
Jachères	10 millions d'hectares.	5 millions d'hectares.
Froment	4,000,000 —	6,000,000 —
Seigle et autres grains	7,000,000 —	6,000,000 —
Avoine	2,000,000 —	3,000,000 —
Prairies artificielles	1,000,000 —	3,000,000 —
Racines	0,100,000 —	2,000,000 —
Cultures diverses	2,400,000 —	3,000,000 —
	26,500,000 hect.	28,000,000 hect.

Ainsi les jachères auraient reculé de 5 millions d'hectares, et le seigle de 1 million; en revanche, l'étendue cultivée en froment se serait accrue de 2 millions d'hectares, les prairies artificielles auraient triplé; une culture à peu près inconnue en 1789, celle des racines, aurait passé de 100,000 hectares à 2 millions, et les cultures diverses, qui sont les plus riches, de 2,400,000 à 3 millions. Grâce à cette meilleure division du sol, qui permet de consacrer

6 millions d'hectares de plus à la nourriture des animaux, et par conséquent à la production des fumiers, grâce à des marnages, des irrigations, des assainissemens, des labours mieux faits, le rendement de toutes les cultures s'est élevé. Le froment, qui ne donnait en moyenne que 8 hectolitres à l'hectare, semence déduite, en a donné 12, et comme en même temps l'étendue semée s'est accrue, la production totale a doublé. Le même fait s'est présenté pour le bétail, qui, recevant deux fois plus d'alimens, a grandi à la fois en nombre et en qualité, de manière à doubler ses produits; les cultures industrielles se sont développées, la soie et le colza ont quintuplé, le sucre indigène a pris naissance, le vin a doublé. Il n'y a pas jusqu'au bois qui, mieux défendu contre la dent des animaux, mieux exploité en vue des nouveaux débouchés, n'ait augmenté ses produits annuels, mais trop souvent aux dépens du capital.

Le prix moyen du blé ne paraît pas avoir changé. Arthur Young dit que le pain de froment se payait 3 sols la livre, et le pain de seigle, que mangeait communément le peuple, 2 sols; s'il y a une différence, elle est plutôt en moins. La viande a haussé; Arthur Young dit qu'elle se vendait 7 sols la livre sur l'étal, ce qui suppose une moyenne de 6 sols ou 30 centimes pour le producteur. La moyenne actuelle doit être de 40 centimes ou 8 sols par livre, elle aurait alors augmenté d'un tiers. Ce prix de 40 centimes paraîtra sans doute bien faible, surtout aux Parisiens; mais c'est du prix des campagnes qu'il s'agit, avant que la viande ait été chargée des frais de transport, des droits de marché, d'abattoir et d'octroi, des bénéfices des marchands de bœufs et des bouchers, du loyer et de l'entretien des étaux, tous frais beaucoup plus considérables aujourd'hui qu'autrefois, et qui doublent la valeur de la denrée avant qu'elle arrive chez le consommateur des grandes villes. Arthur Young porte le vin à 4 sols 6 deniers la bouteille; comme le prix du vin varie extrêmement, suivant l'âge, la qualité, le lieu où on le boit, etc., il est difficile de tirer de cette indication aucune conclusion positive. Je crois cependant qu'à prendre les choses dans leur ensemble, le prix du vin n'a pas beaucoup plus changé que celui du pain; il a dû hausser dans la plupart des lieux de production et baisser partout ailleurs par suite du perfectionnement des communications.

En acceptant les données de Lavoisier pour 1789, celles de Chaptal pour 1815, et celles de la *Statistique générale de France* pour 1848, on arrive à l'aperçu suivant des principales productions agricoles à ces trois époques :

		1789.		1815.	1848.
Froment	(semence déduite)..	34	millions d'hectolitres	44 id.	70 id.
Seigle et autres grains	(—)..	46	id. id.	44 id.	40 id.
Pommes de terre.....		2	id. id.	20 id.	100 id.

Pour le vin, Lavoisier estime la consommation totale à 5 millions 700,000 muids ou 17 millions d'hectolitres, mais il a soin de dire que, ses informations étant très vagues sur ce point, il peut se tromper d'un quart, d'un tiers, ou *même de moitié*. Il est probable qu'en effet il se trompait d'un tiers. Chaptal à son tour se trompe probablement en trop; il porte cette production en 1815 à 35 millions et demi d'hectolitres; elle doit être aujourd'hui de 40. En revanche, Lavoisier estime la consommation totale de la viande à 1,200 millions de livres ou 600 millions de kilos, ce qui doit être très exagéré, car Chaptal ne la porte, vingt-cinq ans après, qu'à 500 millions de kilos. Je crois bien que la production de la viande n'a pas beaucoup augmenté de 1789 à 1815, mais je ne crois pas qu'elle ait diminué; elle est aujourd'hui d'un milliard de kilos au moins.

En répartissant également par tête d'habitant le blé et la viande obtenus à ces trois époques, la ration annuelle devient : pour 1789 (26 millions et demi d'habitans), 1 hectolitre et quart de froment, 1 hectolitre trois quarts de seigle et autres grains, 18 kilos de viande; pour 1815 (29 millions et demi d'habitans), 1 hectolitre et demi de froment, 1 hectolitre et demi de seigle et autres grains (1), 18 kilos de viande; pour 1848 (36 millions d'habitans), 2 hectolitres de froment, 1 hectolitre de seigle et autres grains, 28 kilos de viande; plus les pommes de terre, le vin, les légumes secs et frais, le lait, etc.

Lavoisier estime à 600 millions en tout pour 1789, ou 12 fr. en moyenne par hectare, le revenu net des propriétaires français. On ne peut qu'accepter cette évaluation, qui est en même temps celle de Forbonnais. La rente donne le prix vénal des terres : à 3 pour 100, c'est 400 francs l'hectare. A ce compte, la rente moyenne et avec elle le prix vénal auraient marché plus vite que le produit brut, car on peut estimer aujourd'hui la rente moyenne à 30 francs, et le prix vénal à 1,000 francs l'hectare : juste récompense du surcroît d'attention que les propriétaires ont donné à leurs domaines et des nouveaux capitaux qu'ils y ont enfouis.

C'est une question assez délicate que celle de l'impôt que payait la propriété rurale avant 1789. Lavoisier l'estime à 600 millions, c'est-à-dire à l'équivalent de la rente. « Le revenu net, dit-il, montant à 1,200 millions, déduction faite des frais de culture, est partagé à peu près par égales portions entre le trésor public et les propriétaires. » Mais Lavoisier, imbu d'une opinion économique fort répandue de son temps, fait peser sur la propriété rurale la totalité du revenu public, qui était en effet de 600 millions, tandis qu'elle

(1) Chaptal compte un peu plus, mais il oublie de déduire les semences.

n'en supportait réellement qu'une partie. Les impôts de consommation, les produits des domaines, les postes, etc., produisaient environ 380 millions; les impôts directs sur le sol, comme les tailles et les vingtièmes, en rapportaient tout au plus 220, en y comprenant les contributions des pays d'états et même les corvées. A l'impôt proprement dit venaient se joindre les dîmes, qui rapportaient, comme on l'a vu, 130 millions, d'où il suit que le fardeau total devait être de 350 millions, devenu encore plus lourd pour une partie des contribuables par suite d'une répartition très inégale. L'impôt direct est aujourd'hui un peu allégé, et surtout il est mieux réparti, mais en même temps les autres branches des recettes publiques, dont la propriété rurale supporte sa part, ont pris un énorme accroissement. Le droit seigneurial de *lods et ventes,* qui rapportait en 1789, suivant M. Bailly, 38 millions, a plus que sextuplé depuis qu'il est devenu un droit de l'état. Les impôts indirects, dont les noms seuls ont changé, ont monté presque aussi vite. Somme toute, nous payons aujourd'hui le double de ce que payaient nos pères, dîmes comprises. Il est vrai que, la richesse générale ayant au moins triplé, il est plus facile aujourd'hui de payer 1,500 millions qu'alors d'en payer la moitié (1); mais cette progression dans les taxes n'en est pas moins regrettable. Ce sont les guerres de la révolution et de l'empire qui l'ont rendue nécessaire; par elles, la dette publique s'est reformée, malgré de honteuses banqueroutes, et exige aujourd'hui une dotation annuelle de 500 millions. Les idées de 1789 donnent les moyens de payer ce gros budget, mais elles ne l'ont pas fait, et si elles avaient pleinement triomphé, il ne serait pas.

Arthur Young évalue à *dix-neuf sous* le prix moyen de la journée de travail, qui doit être aujourd'hui d'*un franc cinquante centimes.* Bien que la nation rurale soit restée à peu près la même, puisque les statistiques du temps accusaient 20 millions de population rurale comme celles d'aujourd'hui, l'excédant de population survenu depuis 1789 s'étant concentré dans les villes, le nombre effectif des journées de travail est plus grand, d'abord parce que, la vie moyenne s'étant allongée, le nombre des hommes valides s'est élevé, et ensuite parce que le travail est mieux organisé, soit par la suppression

(1) Je ne sais pourquoi M. Bailly, dans son *Histoire financière de la France,* après avoir porté les impôts de toute espèce perçus en 1789, soit par l'état, soit par les provinces, soit par les particuliers et les communautés, à 880 millions, ce qui est déjà exagéré, puisqu'il y comprend des tributs volontaires comme le produit des quêtes des ordres mendians, estime ensuite cette somme de 880 millions à 1,271 millions de notre monnaie actuelle. La livre tournois n'équivalait comme poids d'argent qu'à 98 centimes : il y aurait donc plutôt à réduire la somme qu'à l'augmenter. M. Bailly s'appuie sur le prix du blé, qui, suivant lui, aurait haussé de 50 pour 100 depuis 1789; mais cette supposition est toute gratuite.

de plusieurs fêtes chômées, soit par le seul effet d'une demande plus active. Avec un égal nombre de travailleurs, on a obtenu plus de travail, et ce travail, devenant plus productif, a pu être mieux rétribué. Ce genre de progrès marchait au moins aussi vite avant 1789, car Arthur Young dit que, vingt-cinq ans seulement avant son voyage, le salaire moyen n'était que de *seize sous* par jour, et qu'il avait par conséquent monté de 20 pour 100 dans cet intervalle. Il est d'ailleurs à remarquer que cette augmentation dans le salaire se traduit pour l'ouvrier en une augmentation au moins correspondante de bien-être, puisque le prix des principaux objets nécessaires à la vie a peu changé et que celui des objets fabriqués en général, des tissus par exemple, a sensiblement baissé. L'habitation aussi est devenue meilleure, sinon partout, du moins dans la plupart de nos provinces.

De tout ce qui précède résulte le tableau suivant, pour le partage du produit brut par hectare :

	1789.	1815.	1848.
Rente du propriétaire.....	12 fr.	18 fr.	30 fr.
Bénéfice de l'exploitant.....	5	6	10
Frais accessoires.....	1	2	5
Impôts fonciers et dîmes.....	7	4	5
Salaires.....	25	32	50
Total.....	50 fr.	62 fr.	100 fr.

Ces progrès suffisent pour nous inspirer un légitime orgueil et une juste confiance dans l'avenir; mais nous ne devons jamais oublier qu'ils auraient pu être au moins doublés, puisque nous avons perdu la moitié environ du temps écoulé depuis la révolution. Un pays voisin, chez qui les principes de 1789 ont été dans l'ensemble, et malgré quelques exceptions apparentes, plus anciennement et plus constamment appliqués que chez nous, a fait dans le même laps de temps des progrès plus rapides encore. Il ne nous a pas fallu, après tout, moins de soixante ans pour défricher deux millions d'hectares de landes, supprimer la moitié de nos jachères, doubler nos produits ruraux, accroître la population de 30 pour 100, le salaire de 50 pour 100, la rente de 150 pour 100. A ce compte, il nous faudrait encore plus d'un demi-siècle pour arriver au point où en est aujourd'hui l'Angleterre.

LÉONCE DE LAVERGNE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 novembre 1858.

Si l'on voulait nous permettre de parler un instant sans prétention, avec bonhomie, de nous-mêmes, nous relèverions les bruits auxquels, ces jours passés, a donné lieu la chronique de la *Revue*, et que nous ont rapportés les feuilles étrangères, véritables *gazettes de Hollande* de ce temps-ci. On a bien voulu nous donner quelques marques d'intérêt; mais, sans marchander notre reconnaissance pour les sympathies qui nous ont été témoignées, la vérité nous oblige de confesser qu'en cette circonstance nous ne croyons point les avoir méritées. Les périls que l'on nous a fait courir sont imaginaires : on le comprendra aisément. Sans doute, nos principes libéraux ne sont un mystère pour personne; nous savons ce que nous devons à ces principes, qui établissent, nous pouvons le dire avec une légitime fierté, les vieilles et nombreuses affinités de la *Revue* avec la France et avec l'Europe éclairée. Nous croyons que la cause libérale ne doit point être désertée par ses amis; nous n'aimons l'émigration sous aucune forme. Nous sommes de l'avis de l'homme d'état illustre qui disait, il y a peu d'années, à la France qu'elle ne sait pas se servir des libertés qui lui restent. Nous voudrions, pour notre part, ne point mériter le reproche qu'enveloppait une observation si juste. Telle est notre ambition; mais l'on accordera bien, nous l'espérons, que nous ne sommes pas dépourvus de sens pratique au point de nous laisser emporter par une ambition si simple et si désintéressée au-delà des limites du possible. Si donc quelques personnes nous avaient prêté la pensée de nous attaquer à la constitution de 1852, ainsi que le prétendent certaines correspondances étrangères, nous les avertissons qu'elles se sont trompées. Nous le disons sans orgueil comme sans modestie : il est absurde de prendre une part quelconque à l'activité politique de son temps et de son pays sans accepter comme point de départ la légalité actuelle. Ceux qui pensent différemment se condamnent au silence, à l'inaction, à cette émigration morale

qui nous inspire à nous une répugnance presque aussi profonde que l'émigration matérielle qui fut si funeste à la France il y a plus de soixante ans. Certes, depuis qu'il existe des sociétés politiques, la controverse est ouverte sur le mérite des constitutions. Aristote a énuméré plus de trois cents constitutions différentes dans sa *Politique*, et qui sait le chiffre auquel un philosophe moderne pourrait porter le nombre de ses observations dans une étude de cet ordre? Aucun homme doué de raison ne revendiquera donc pour une constitution ces deux qualités refusées aux œuvres humaines : la perfection et la finalité. En revanche, tout homme qui ne sera point dépourvu de sens commun devra chercher et trouver des garanties dans la constitution établie de son pays, et sera tenu à ce titre de la respecter. C'est ce que nous sommes résolus à faire pour notre part. La constitution de 1852 se place elle-même sous l'invocation des idées toujours militantes de la révolution française : au lieu d'y voir des obstacles aux libertés dont nous poursuivons le développement, nous préférons donc y chercher un abri contre les hostilités que ces libertés pourraient rencontrer dans leur marche. Si cette opinion devait paraître paradoxale à quelques-uns, ce ne serait point en tout cas à ceux qui font état, suivant la vieille locution française, de défendre les institutions actuelles. Telle est notre profession de foi : on voit qu'elle ne nous expose point aux interprétations fâcheuses qui ont couru dans les correspondances étrangères. Après cela, avons-nous besoin de justifier auprès de nos lecteurs le ton de nos discussions? Avons-nous jamais, par quelque excès de langage, donné le droit de douter de la modération de nos sentimens envers les personnes? Et ferions-nous vraiment injure au caractère de nos adversaires, si nous avions jamais le malheur d'en avoir, en les supposant capables d'endurer une contradiction polie dans les discussions que la constitution autorise ou tolère?

Nous n'avons point à regretter par exemple d'avoir à plusieurs reprises, depuis la tragédie de la *Regina-Cœli*, signalé à l'attention du gouvernement et du public les graves inconvéniens du système des émigrations prétendues volontaires de la côte d'Afrique. Nous appelions les investigations d'une enquête sérieuse et la lumière de la publicité sur les circonstances du commerce des émigrans noirs inauguré en 1852. Une lettre de l'empereur au prince Napoléon, publiée dans *le Moniteur* du 8 novembre, vient de donner satisfaction aux vœux et aux généreuses sollicitudes dont nous n'avions point hésité à nous constituer les organes. La lettre de l'empereur prouve que les faits n'ont point répondu aux intentions qui guidaient le gouvernement lorsqu'il autorisa le trafic des émigrans noirs. Cette autorisation, vainement sollicitée par certains négocians de nos ports de mer sous le règne de Louis-Philippe et sous la république, ne fut obtenue qu'en 1852. Il est évident que le gouvernement avait espéré que la petite république noire du Liberia serait capable d'alimenter l'émigration libre; mais les résultats ont trompé cette espérance, et la lettre de l'empereur corrige noblement une méprise dans laquelle le sentiment de son honneur ne permettait point à la France de s'obstiner. Quant à nous, nous n'avons pas besoin d'attendre les résultats de l'enquête annoncée pour porter un jugement sur le système des engagemens des noirs sur la côte d'Afrique. Notre conviction est depuis

longtemps arrêtée. Le Liberia, cela est démontré, ne peut fournir à l'émigration un nombre sérieux de travailleurs libres. Quant aux autres populations noires, elles n'ont aucun penchant pour l'émigration. « Aucun homme n'ira de lui-même à l'émigration, » disait naïvement le chef d'une de ces tribus, le roi de Calabar, dans une lettre lue par lord Brougham à la chambre des lords. Ce sont donc ces petits chefs qui, à l'exemple du roi de Calabar, se font les pourvoyeurs des recruteurs d'émigrans. En réalité, ils vendent des émigrans comme autrefois ils vendaient des esclaves. Qui pourrait sur ce point être dupe des mots, lorsqu'on voit le traitement qui accompagne et attend à bord ce malheureux bétail humain? Singuliers engagés volontaires que l'on conduit au navire, les mains liées derrière le dos! Étrange liberté qui choisit ses instrumens dans des monceaux de chaînes et de fers! Mais s'il n'y a pas réellement d'engagemens volontaires, si les nègres ne sont fournis aux recruteurs que par les rois de la côte africaine, comment ces petits despotes sauvages se procureront-ils eux-mêmes la marchandise humaine qu'on leur demande et qu'on leur paie? Par violence ou par ruse, par des guerres féroces, par des crimes : la conclusion est inévitable, et ce n'est point là une simple conjecture. Les faits qui établissent cette odieuse corrélation entre le système des engagemens et les désordres qui sont l'accompagnement obligé de la traite ne manqueront point à l'enquête annoncée. On peut voir un échantillon attristant des faits de cette nature dans une remarquable étude sur la *traite des esclaves en* 1858 que renferme le dernier numéro de l'*Edinburgh Review*.

Or l'Afrique mérite aujourd'hui d'autres traitemens de la part des nations civilisées. Ce siècle sera celui des grandes explorations et des grandes campagnes dans l'intérieur du continent africain. De toutes parts, l'Afrique est entamée. Tantôt ce sont d'héroïques voyageurs qui percent ses brûlantes solitudes, qui traversent ses populations barbares, et viennent glorieusement, comme Barth et Livingstone, apporter à l'Europe le fruit de leurs fécondes observations; tantôt ce sont les gouvernemens européens eux-mêmes qui prennent pied sur ce continent, pressentant bien la belle moisson que promettent à l'avenir ses richesses inexploitées. Pour ne parler que de la France, nous attaquons l'Afrique par le nord et par l'ouest : nous y avons l'Algérie, dont il est permis de tout attendre; nous y avons le Sénégal, où, sous l'active et heureuse administration de M. Faidherbe, s'agrandit chaque jour notre influence. Est-ce au moment où la France doit y poursuivre des desseins généreux et grandioses que nous pourrions de sang-froid contredire notre œuvre principale en perpétuant en Afrique, avec les perturbations qui accompagnent la traite, un foyer incessant de barbarie? Le sol de l'Afrique est favorable à toutes les productions coloniales. Les noirs, lorsque la traite les laisse en repos, s'adonnent, au contact du commerce européen, à la culture et aux fructueux échanges. Pourquoi irait-on transplanter malgré elle cette race, lorsqu'elle peut tirer de son propre sol, sous l'influence humaine et pacifique du commerce régulier, les richesses qu'on la condamnait autrefois à exploiter ailleurs au prix de sa liberté? Il suffit de signaler ce contre-sens à l'opinion française pour que le système des engagemens n'inspire qu'une médiocre confiance. Du reste, même avant que l'opinion fût

éclairée, une vague inquiétude régnait sur ce point. Aussi la lettre du 8 novembre a-t-elle été un soulagement pour la conscience publique. La France de la révolution condamne l'esclavage et tout ce qui peut lui ressembler. La France de la révolution n'aime pas à laisser à d'autres peuples le monopole des sentimens généreux et l'initiative des émancipations civilisatrices. Nous ne voyons donc point seulement dans la lettre de l'empereur une concession honnête et habile aux justes susceptibilités de l'opinion publique dans un pays voisin : nous y voyons surtout l'inspiration des sentimens spontanés de la France.

La triste affaire du *Charles-et-George* ne laissera point un mauvais souvenir dans l'histoire contemporaine, puisque c'est à cet incident que nous serons redevables du résultat annoncé par la lettre impériale. Dans cet ordre d'idées, nous ne craindrons pas de dire que les ennuis causés par cette affaire au Portugal ne seront point sans compensation pour cette puissance. Nous écartons le fait de la restitution du navire réclamé au Portugal; suivant nous, si des faits de traite avaient été commis par le *Charles-et-George*, et si ce navire eût été saisi dans les eaux portugaises, la juridiction du Portugal eût été légitime. Le *Charles-et-George* a-t-il été pris dans les eaux portugaises? Le Portugal disait oui, mais la France disait non. La France, ne considérant pas la saisie du navire comme opérée dans les eaux portugaises, ne pouvait abandonner le *Charles-et-George* à une juridiction étrangère. Rien dans une réclamation pareille n'était de nature à porter atteinte à l'honneur du Portugal, et on trouvera tout naturel que nous ayons, dans une question semblable, une prévention favorable pour la thèse soutenue par le gouvernement de notre pays. Ce fait écarté, le roi et le peuple de Portugal se sont honorés, nous le reconnaissons, même aux yeux de la France, par l'énergie avec laquelle ils ont, en cette circonstance, manifesté leur opposition à la traite et à tout ce qui lui ressemble. Dans le discours qu'il vient de prononcer à l'ouverture des chambres, le jeune roi de Portugal annonce que tous les documens relatifs à l'affaire du *Charles-et-George* seront publiés. Nous ne croyons pas trop nous avancer en disant que ces documens, lus partout avec intérêt, seront jugés avec une impartialité dont le Portugal n'aura point à se plaindre.

Si les peuples heureux sont ceux qui n'ont point d'histoire, rien ne manque, à l'heure qu'il est, au bonheur de la France, car nous ne sachions pas que, sauf l'importante lettre de l'empereur, dont nous venons de parler, nous ayons à mentionner aucun fait dans l'histoire au jour le jour de notre calme et silencieuse patrie. Sur ce point, l'Europe en ce moment ne suit pas tout à fait notre exemple. Quelques petits pays constitutionnels, tels que la Belgique et le Portugal, ont déjà repris leurs travaux parlementaires annuels. D'autres, comme l'Espagne et la Prusse, font des élections générales. L'Angleterre enfin, suivant son habitude, fait publiquement les préparatifs de sa prochaine session. Dans ce réveil de l'activité politique dont les symptômes apparaissent à peu près partout autour de nous, c'est la Prusse surtout qui attire l'attention, et appelle l'encourageante sympathie du libéralisme européen.

Pourquoi ne le dirions-nous pas? Même pour un étranger, pourvu qu'il

porte quelque intérêt à la cause de la liberté et de l'honnêteté dans le monde, le spectacle que donne en ce moment la Prusse est une grande consolation. La Prusse est le premier pays du continent qui échappe enfin à la réaction qu'ont provoquée les désordres de 1848. Bénie soit l'heure où quelque part en Europe la réaction libérale succède honnêtement et pacifiquement aux réactions absolutistes! Heureux le peuple qui jouit le premier de cette bonne fortune, et qui le premier donne ce bon exemple! Arrêtons-nous un moment sur ces nobles commencemens de la régence du prince de Prusse. Pourquoi a-t-il été donné au prince de Prusse d'imprimer le signal d'une renaissance libérale? Pourquoi la constitution de 1850, par laquelle est réglé le gouvernement représentatif de la Prusse, cette constitution si mal reçue à son origine, si vivement attaquée depuis par les uns, si mollement négligée par les autres, et si mal observée par le gouvernement, est-elle devenue aujourd'hui l'espérance de la nation prussienne? Ce sont des questions qu'il vaut la peine d'examiner.

Nous attribuons la signification libérale qui s'attache à l'avènement du prince Guillaume à la constance d'esprit et de caractère que ce prince a montrée à travers les troubles et les incertitudes de ces dernières années. Il suffit d'un esprit droit et modéré uni à un caractère solide pour faire un libéral constant. Du roi Frédéric-Guillaume ou du prince de Prusse, lequel en 1848 paraissait le plus libéral? C'était le roi : le prince au contraire passait alors pour un conservateur froid et un réactionnaire déterminé. Quelques années plus tard, le prince était resté le même : il était pourtant devenu l'espoir du parti constitutionnel, tandis que le roi de Prusse s'était livré aux ennemis déclarés du régime constitutionnel. C'est que, par les temps de révolution, vous verrez toujours dans l'un ou l'autre excès les esprits légers et déréglés, les caractères faibles, ou les hommes sans scrupules : l'anarchiste ou le conservateur efféminé de la veille sera l'absolutiste du lendemain, tandis qu'une conviction ferme, unie à une conscience résolue, n'aura qu'à laisser couler le courant des choses qui passent et des hommes qui changent pour reprendre peu à peu dans l'opinion cette autorité persuasive qui distingue l'esprit libéral. Nous ne voudrions point établir entre le roi de Prusse et le nouveau régent un parallèle que ne justifieraient point les convenances. Nous savons tous les titres que les qualités généreuses ou brillantes de cœur et d'esprit que possédait le roi Frédéric-Guillaume lui assurent à l'indulgence de l'histoire; après s'être laissé emporter par ses qualités mêmes à des chimères qui séduisaient les passions de la démocratie allemande, par une égale faiblesse d'intelligence et de caractère il s'est ensuite précipité dans la réaction féodale, à laquelle il avait fini par abandonner la domination de la Prusse. Le prince au contraire n'avait rien cédé aux rêves de 1848; il n'avait rien à sacrifier aux réactions qui ont suivi. Animé de ce patriotisme allemand qui a toujours distingué la maison de Hohenzollern, comprenant comme les meilleurs esprits de sa race que le pouvoir monarchique de la Prusse trouve sa force dans une étroite relation avec le sentiment national, il n'a eu qu'à rester fidèle à lui-même pour comprendre que la constitution était le pacte de cette alliance du pouvoir royal et du peuple, alliance aussi utile à la maison royale qu'à la nation. Il a fermement adhéré à la constitution. En récompense, ceux qui dans leur

emportement chimérique dénonçaient en lui, il y a dix ans, un ennemi de la liberté sont forcés de saluer aujourd'hui dans son avénement la bonne fortune du libéralisme prussien.

La constitution de 1850 n'était point faite, il en faut convenir, pour conquérir une rapide et universelle popularité dans les circonstances où elle fut promulguée. Les partis étaient alors dans cet état d'effervescence qui leur fait perdre l'intelligence et le goût des transactions et des moyens termes. La Prusse subissait du reste une de ces humiliations qui ne permettent point aux peuples de conserver leur bonne humeur. Elle venait, après les visions de l'unité germanique et de l'empire allemand, de reconnaître, sous la pression de la Russie, la suprématie autrichienne dans la confédération. Du beau rêve de l'unité allemande tomber dans la constitution de 1850, c'était pour le parti démocratique une chute si cruelle qu'il dut confondre dans la même réprobation la constitution avec les causes de sa défaite. Quant au parti féodal, la constitution venait le surprendre dans son triomphe et mettre, ne fût-ce qu'en perspective, des bornes à ses envahissemens. La charte fut pour lui un objet de haine et de mépris. Ce parti, avec une audace qui ne peut s'expliquer que par les sympathies qu'il rencontrait dans les bizarres théories politiques du roi Frédéric-Guillaume, déclarait la guerre aux tendances les plus prononcées, aux aspirations les plus légitimes de ce siècle. Il détestait cette activité industrielle et commerciale qui n'accroît pas seulement la puissance collective des sociétés contemporaines, mais qui, au sein de ces sociétés, tire de l'océan populaire et fait monter sans cesse au plus haut niveau de l'influence sociale et politique une multitude d'hommes nouveaux et d'énergiques plébéiens. Il en était en religion aux intolérances du XVIe siècle. Sacrifiant le patriotisme à ses théories sociales, il voulait faire de l'empereur de Russie l'Agamemnon de l'Europe, le fléau impitoyable des idées et des intérêts de la liberté, le tuteur et le gardien invincible de tous les despotismes. Comment il accoutrait un pareil esprit de haine contre le génie du XIXe siècle, ce qu'il y mêlait de spéculations mystiques, d'oripeaux poétiques, de romantisme gothique, on l'a exposé plusieurs fois dans la *Revue*. Nous avons également montré à l'œuvre, notamment pendant les négociations qui ont accompagné la guerre d'Orient, le misérable esprit de commérage et d'intrigue que le parti féodal déployait à la cour de Berlin. Pour cette secte de hobereaux, la constitution n'était qu'une impertinence confiée à un chiffon de papier. La Prusse, suivant ces énergumènes, n'était point faite pour les constitutions. Qu'était-ce d'ailleurs qu'une constitution qu'on peut mettre dans sa poche, comme disait M. de Maistre? On s'en débarrasse quand on veut par un coup d'état. Mais, pour enlever son efficacité à la constitution de 1850, le parti de la croix n'avait pas même besoin de la force : la ruse lui suffisait. Secondé par un ministre qui ne lui appartenait pourtant point, mais dont l'esprit judicieux était perpétuellement trahi par un caractère faible et pliant, le parti féodal avait réussi à enchaîner la presse et à fermer ou à corrompre les is sues de l'opinion publique par un système honteux de restrictions, d'espionnage et de police. En somme, où l'influence du parti de la croix, l'inconsistance affairée et effarée du roi, la docilité énervée de M. de Manteuffel avaient-elles conduit la Prusse? A l'intérieur, la nation perdait progressivement son énergie et l'initiative qui est sa vocation

et sa gloire au sein de la race germanique; au dehors, la Prusse, n'osant prendre aucune résolution franche, assiégée de velléités d'amour-propre et de défaillances dans l'action, perdait ce rang de puissance de premier ordre dont elle est si justement fière. Son mauvais gouvernement l'avait fait déchoir à n'être plus que la première des puissances de second ordre. Elle ne trouvait plus l'emploi de ses forces que dans les insipides et sempiternelles querelles de ménage de la confédération.

Voilà le triste régime auquel la Prusse échappe enfin. Dans la crise bienfaisante qui vient de modifier sa situation, son bonheur n'a pas été seulement de rencontrer dans le prince de Prusse un ferme et honnête esprit, digne de gouverner un peuple actif, intelligent et généreux; la constitution de 1850, cette pauvre constitution dont les libéraux faisaient si peu de cas dans le principe, et qu'ils n'ont appréciée qu'à la longue, en y cherchant un abri contre les entreprises du parti de la croix, cette constitution a rendu un service décisif à la cause libérale, et a fourni le lien qui attache la nouvelle régence à cette cause. Comment la constitution a-t-elle eu cette efficacité? La chose mérite d'être racontée.

Tout le monde a rendu justice à la réserve qu'a montrée le prince de Prusse depuis que la maladie du roi Frédéric-Guillaume l'a appelé au pouvoir. Le prince de Prusse n'a témoigné aucune impatience de prendre la régence. Lorsque la maladie a altéré les facultés intellectuelles du roi, on a dû craindre que le rétablissement de la santé du souverain ne fût impossible. L'article 56 de la charte de 1850 avait pourvu à une éventualité semblable. En vertu de cette disposition constitutionnelle, le roi ne pouvant plus remplir les fonctions royales, « l'agnat le plus rapproché de la couronne devait prendre la régence. » Tel était, en vertu de la constitution, le droit du prince de Prusse dès que la maladie du roi paraissait aux médecins devoir durer quelque temps. Par un sentiment de haute convenance, le prince ne crut pas devoir user de ce droit tout d'abord. Il ne prit le gouvernement qu'à titre provisoire, sur une lettre portant la signature du roi, et qui, sans faire mention de régence ni de constitution, l'invitait à le remplacer dans la direction des affaires de l'état pendant trois mois. Le prince prit le pouvoir à ce titre, mais comme une simple suppléance, déclarant qu'il agirait au nom du roi, « suivant les intentions de sa majesté, telles qu'elles lui étaient connues, » ce qui signifiait que, se considérant comme remplissant un simple intérim, il ne se croyait point autorisé à apporter aucun changement dans le personnel du ministère ou dans la direction des affaires. Lorsque les trois mois furent expirés, la situation était changée. En continuant à gouverner au même titre, le prince de Prusse ne pouvait se dissimuler qu'il assumait la responsabilité du pouvoir, sans avoir cependant la liberté d'action que la responsabilité suppose. Gouverner indéfiniment « d'après les intentions connues du roi, » c'était abandonner indéfiniment la réalité du pouvoir au ministère en exercice au moment où le souverain avait été obligé d'interrompre ses fonctions royales. Il y avait dans cette situation une contradiction étrange, qui n'échappait ni au prince, ni aux ministres, ni au parti de la croix, ni surtout à l'opinion publique, laquelle attendait du prince l'inauguration d'un système libéral. La délégation royale fut pourtant renouvelée en janvier, en avril et en juillet. A chaque renouvellement, les dif-

ficultés de cette bizarre condition du pouvoir devenaient plus sensibles. Ceux qui étaient intéressés à ramener les choses à l'état régulier, les libéraux, demandaient la constitution d'une régence. Ceux qui étaient intéressés au maintien du *statu quo,* les ministres et le parti de la croix, s'ingéniaient à trouver des raisons pour empêcher qu'on n'eût recours à une régence, redoutant l'effet certain de l'antipathie qu'ils inspiraient au prince de Prusse. Le parti de la croix crut avoir trouvé un argument tout puissant contre la régence dans cette charte de 1850, si méprisée par lui. L'article 56, qui pourvoit à la nécessité d'une régence, limite cette nécessité au cas où le roi serait réduit à l'*incapacité permanente* de prendre part aux affaires. La camarilla et les hobereaux triomphèrent d'abord : qui oserait déclarer que la maladie du roi était inguérissable et créait une incapacité permanente? Ils ne s'apercevaient pas que, bonne ou mauvaise, l'objection était tirée de la constitution, leur ennemie. Ce fut le parti de la croix, qui, par un de ces contre-sens de conduite qui pullulent dans la vie des partis extrêmes, tira ainsi de l'oubli et remit en honneur la constitution, dont le texte était ignoré à peu près de tout le monde. La constitution eut, grâce aux absolutistes, une vogue soudaine. Les boutiques de libraires étaient assaillies de gens qui venaient l'acheter. En retournant dans tous les sens les mots invoqués par les hobereaux, « si l'incapacité est permanente, » on s'habitua de toutes parts à demander la régence en invoquant la constitution. Le mouvement de l'opinion devint bientôt irrésistible : les ministres durent y céder, et les hobereaux aussi, furieux d'avoir, par une maladresse, donné un éclatant prestige, aux yeux du public, à ce malheureux chiffon de papier où l'opinion libérale trouvait enfin un invincible talisman.

Il faut rendre à la nation prussienne la justice qu'elle mérite : aucun mauvais sentiment ne s'est allié à l'élan pacifique qu'elle a pris dans cette circonstance vers la liberté constitutionnelle et l'honnêteté politique. L'opinion qui exigeait la régence n'a pas voulu cependant, par un sentiment d'affection et de respect pour la personne du roi, que ce grand acte fût accompli en vertu seulement de la constitution et à l'exclusion de l'intervention royale. Comment a-t-on obtenu du souverain malade sa signature au bas de la lettre qui confère la régence au prince de Prusse? C'est un mystère que nous n'essaierons point de pénétrer. La reine, qui approchait seule l'auguste malade, personne ne l'ignorait, favorisait la politique du parti féodal. Aussi n'est-il point surprenant que le document signé par Frédéric-Guillaume ne mentionne point la constitution. Mais la publication de cette lettre fut suivie d'une proclamation du régent où l'omission était amplement réparée. « En conséquence, disait le prince, de la requête de sa majesté et conformément à l'article 56 de la charte de 1850, je prends la régence. » Ainsi, on peut le dire, a été consacrée la constitution prussienne par l'invocation victorieuse que l'opinion publique en a faite, et par la série d'actes solennels qui, conformément à la charte, ont accompagné la proclamation de la régence : nous voulons parler de la convocation des chambres et du serment prêté par le régent. Tels sont les faits qui donnent à la charte de 1850 le caractère libéral d'un pacte constitutionnel entre le peuple prussien et la famille du prince de Prusse.

On voit qu'en dépit des sceptiques et des absolutistes, les constitutions,

même les constitutions octroyées, même les constitutions écrites et qu'on peut mettre dans sa poche, peuvent encore de nos jours servir à quelque chose. Le prince de Prusse a loyalement inauguré sa régence par un changement de ministère qui assure un changement de système. Nous serions fâchés de commettre une injustice envers le chef du ministère tombé; mais la chute de son système est un bonheur pour la Prusse. On a pu avoir récemment une idée des pratiques mesquines et basses par lesquelles le cabinet déchu compromettait la dignité du gouvernement et le sens moral du pays. Nous ne faisons point seulement allusion aux entraves et aux tracasseries suscitées aux organes de l'opinion : nous voulons parler de cet espionnage de police dont les pratiques viennent d'être révélées dans un mémoire d'un ancien fonctionnaire important, M. Seiffart, qui fut compromis, il y a trois ans, dans le vol des lettres du chef de cabinet du roi, M. Niebuhr, et du général de Gerlach. Il est impossible de lire ce document sans dégoût et de ne pas gémir sur la dégradation que de telles pratiques infligent au caractère des hommes publics. Les noms seuls dont se compose le nouveau cabinet nous semblent déjà éclaircir et purifier l'atmosphère politique de Berlin. Le choix du nouveau président du conseil, le prince de Hohenzollern, indique, ce nous semble, le prix que le prince de Prusse attache à élever son cabinet dans l'estime de l'Europe. Le prince de Hohenzollern n'est pas seulement allié à la famille régnante de Prusse et beau-père du jeune roi de Portugal, c'est un général renommé pour ses connaissances militaires, un homme politique auquel l'opinion prête des vues éclairées et pénétrantes. Il appartient au culte catholique, et sa présence à la tête du ministère est une garantie du libéralisme que le gouvernement nouveau apportera dans les affaires religieuses. M. de Schleinitz et le général de Bonin ont déjà été ministres et ont marqué dans l'histoire contemporaine. On se rappelle notamment la disgrâce du général de Bonin pendant la guerre d'Orient. Le roi ne lui pardonna point d'avoir discuté devant une commission de la chambre les éventualités de la campagne que la Prusse pourrait avoir à faire contre la Russie dans l'hypothèse où elle aurait rempli ses engagemens envers les puissances occidentales. M. de Patow, le ministre des finances, est un libéral décidé, qui, nous l'espérons, réalisera l'égalisation de l'impôt, si vivement combattue par les féodaux, mais réclamée avec justice par les classes industrielles et commerçantes, et nécessaire aux progrès financiers de la Prusse. La liberté commerciale peut compter également sur l'intelligence et le bon vouloir de M. de Patow. Le ministre de l'instruction publique, M. Bethmann-Holweg, chef du centre gauche, appartient à cette élite d'hommes distingués qui aspirent à rapprocher autant que possible les institutions prussiennes des institutions anglaises. Le baron Bunsen, une des plus pures renommées politiques de l'Europe, et qui, dans sa retraite de Heidelberg, consacrait à la défense des principes de la liberté religieuse et à de nobles travaux d'érudition les loisirs de sa disgrâce politique, a été appelé aussi par le régent. Consulté sur la formation du ministère, il aurait, dit-on, refusé un portefeuille, préférant un siége indépendant dans la chambre haute. En somme, le ministère du régent aura en Prusse et en Europe un éclat que ne possédait plus depuis longtemps la cour de Berlin. Les élections qui s'accomplissent en ce moment apporteront à cette administration nouvelle une

représentation neuve aussi des intérêts et des sentimens publics. Tout porte à croire que le gouvernement sera facile avec des élémens si favorables. La Prusse est si satisfaite du changement qui s'opère dans le personnel et dans le système du pouvoir, qu'elle n'est point exigeante et ne manifeste aucune passion malveillante. Ce qui se passe en Prusse est comme un soulagement de la conscience publique; c'est le bonheur qu'éprouve tout un peuple de respirer librement après avoir été débarrassé d'un système mesquin qui l'étouffait et l'agaçait; c'est la confiance d'une nation fière qui sent que, dignement représentée, elle va reprendre sa place légitime dans le monde.

Ce qui se passe en Prusse excite à juste titre les applaudissemens de l'Angleterre. La mariage du prince de Prusse, fils du régent, avec la princesse Victoria, mariage dont les cérémonies s'accomplirent au milieu des manifestations les plus cordiales et les plus expansives de l'enthousiasme populaire, a été comme le prélude du nouveau régime. L'établissement de la régence en Prusse n'est donc pas seulement un fait purement intérieur : c'est aussi un changement dans le système des affinités politiques, pour ne pas dire des alliances, où s'équilibrent les états européens. Les auteurs des brochures qui se multiplient parmi nous contre l'Angleterre feraient peut-être bien de tenir compte de cet incident, et de prendre garde que, dans les jugemens qu'ils portent sur l'état actuel de l'Angleterre, ils sont tous en arrière d'une année. La situation de l'Angleterre a bien changé depuis un an : dans l'improvisation brillante dont il a animé le banquet du lord-maire, lord Derby vient de le constater avec une patriotique satisfaction. La révolte des cipayes pourra laisser pendant des mois, et peut-être des années, des fermens de troubles dans les vastes possessions anglaises d'Asie; mais la grande insurrection, la rébellion organisée, la guerre qui mettait en péril la domination de l'Angleterre, peut être considérée comme terminée. La crise commerciale, qui sévissait si cruellement il y a un an, est finie depuis plusieurs mois. L'industrie a repris ses travaux; le commerce a recommencé ses armemens, et les revenus publics ont recouvré leur élasticité croissante. Ce n'est point le seul conseil que nous donnerons aux auteurs des brochures contre l'Angleterre. Nous avons sous les yeux un nouvel écrit de ce genre, qui porte ce titre : *l'Angleterre et la Guerre.* L'objet de l'auteur est celui-ci : prouver que l'Angleterre ne serait point en mesure aujourd'hui de faire dans une guerre contre la France le déploiement de forces qu'elle a pu accomplir durant les luttes du premier empire. Nous pourrions demander s'il y a quelque opportunité à soulever une pareille question, et si ce n'est point être dupe de la superstition et de la fatalité des noms que d'évoquer sans cesse le souvenir des luttes du premier empire et le cauchemar de ces guerres sanglantes contre lesquelles protestent aujourd'hui la conscience et les intérêts du genre humain. Nous nous contenterons de faire deux représentations à ces anglophobes. Pourquoi d'abord parlent-ils de ce qu'ils ignorent? Pourquoi veulent-ils juger l'Angleterre sans savoir l'anglais? Pourquoi cherchent-ils leurs statistiques et les élémens de leurs opinions dans des livres de seconde main, dans des traductions incorrectes et incomplètes, dans des compilations qui ont vieilli et qui n'ont plus aucun rapport avec les faits actuels? C'est ce qui arrive notamment à l'auteur de l'écrit que nous venons de signaler. Cet écrivain inexpérimenté,

malgré le luxe de ses citations, ignore absolument les questions qu'il veut traiter. Mais passons sur l'incompétence des écrivains atteints de l'anglophobie; supposons qu'ils atteignent l'objet qu'ils poursuivent, supposons qu'ils réussissent à persuader à la France que l'Angleterre serait hors d'état de nous résister : pensent-ils qu'ils auraient rendu un grand service à leur pays? Nous croirions à notre force, nous serions convaincus de la faiblesse de nos rivaux. Endormis dans le sentiment d'une supériorité imaginaire, à quel désastreux réveil ne nous exposerions-nous point? Le procédé des Anglais est entièrement différent de celui qu'emploient chez nous leurs ennemis. Plus fiers et plus pratiques, plus appliqués à combler leurs lacunes et à accroître leurs ressources, ils dénoncent eux-mêmes avec fracas leurs défauts, leurs vices, les points faibles de leur organisation politique et militaire, et par contre ils exagèrent systématiquement les avantages de leurs rivaux. Telle est la tactique anglaise; nous voudrions qu'elle fût imitée chez nous, et, si l'on veut, nous allons donner l'exemple. C'est la légitime ambition de la France d'agrandir sa marine. Nous avons sans doute une magnifique escadre; mais la force maritime d'un peuple n'est point seulement dans le matériel naval dont il a la disposition actuelle : elle réside surtout dans l'abondance et l'organisation des ressources qui lui permettraient de renouveler promptement ce matériel en cas de guerre. Que l'on compare à ce point de vue la situation de l'Angleterre et celle de la France. Le tonnage de la marine marchande anglaise est quatre ou cinq fois plus considérable que le tonnage de la marine marchande française. La conséquence pratique de cette différence est celle-ci : la nation qui, par ses chantiers de construction, entretient un tonnage commercial quatre ou cinq fois plus considérable est une nation qui a quatre ou cinq fois plus de ressources que sa rivale pour renouveler en temps de guerre son matériel naval. Est-il patriotique de dissimuler sur ce point notre infériorité, et la dissimuler, ne serait-ce point s'y résigner avec une triste abnégation? Ayons donc le courage de voir où est notre faiblesse, et nous aurons peut-être aussi le courage et la force de travailler au moins à la faire disparaître. Il n'y a qu'un seul moyen, c'est de nous occuper de notre marine marchande. Sans doute la marine marchande d'un pays doit être proportionnée à l'importance de son commerce extérieur : la marine marchande française reste bien en-deçà de cette proportion; mais, au lieu de l'encourager et d'exciter ses efforts, nous l'entravons dans son développement. Nos constructeurs ne peuvent soutenir la concurrence étrangère qu'à une condition, c'est qu'ils ne paieront point les matières qu'ils emploient plus cher que leurs concurrens. Une des matières les plus importantes dans les constructions navales, c'est le fer. Or que se passe-t-il en ce moment? Les décrets qui avaient dans ces dernières années abaissé les droits sur les fers sont périmés. Le système protecteur reporte ses faveurs sur les maîtres de forges, au détriment des constructeurs maritimes, et au préjudice, on le voit, d'un des premiers intérêts de la puissance et de la sécurité nationale, au préjudice de l'intérêt qu'a la France, dans l'hypothèse d'une guerre avec l'Angleterre, d'assurer sur la plus vaste échelle l'entretien et le renouvellement de son matériel naval. Voilà des aperçus que l'on ne rencontre point dans les vulgaires pamphlets que produit l'anglophobie, anglophobie qu'attise d'ailleurs de toutes ses forces le parti prohibitioniste. Soyons jaloux des Anglais, nous

le voulons bien, mais soyons-le de la bonne façon. Excitons-nous à les égaler; nous ne demandons pas mieux : travaillons-y du moins avec le sens, la résolution et la logique qui conviennent à un peuple sérieux.

En attendant, l'Angleterre, rassurée sur ses difficultés extérieures et coloniales, satisfaite d'avoir, par l'habileté d'un des membres les plus remarquables de son aristocratie, lord Elgin, ouvert à son commerce les deux débouchés du plus extrême orient, la Chine et le Japon, va reprendre l'élaboration de ses institutions politiques. Plus que jamais, la nouvelle réforme électorale paraît devoir être la grande affaire de la prochaine session. Les discours que M. Bright a prononcés à Birmingham sur cette vaste question ont soulevé sans doute des protestations bruyantes au sein de l'aristocratie et même des classes moyenues. M. Bright n'en a pas moins été choisi par les réformistes radicaux, réunis au café de Guildhall, pour préparer un projet de réforme et le présenter à la chambre des communes au nom des libéraux indépendans. En acceptant cette mission, M. Bright a témoigné plus de modération qu'il n'en avait montré dans les *meetings* de Birmingham. Il n'a plus répété ses éloquentes déclamations contre l'aristocratie territoriale et les pairs ecclésiastiques; il s'est au contraire montré préoccupé des difficultés pratiques qu'il devait rencontrer même dans les rangs de son parti. Cette modération de M. Bright est très digne de remarque. Elle illustre une fois de plus une vérité que nous avons trop souvent négligée en France, à savoir qu'une part de pouvoir, d'initiative, de commandement, de responsabilité, donnée aux esprits en apparence les plus téméraires, les calme aussitôt, et les oblige à compter avec ces difficultés multiples que présentent les affaires humaines, et dont la conciliation successive est tout l'art du gouvernement. C'est en effet un pouvoir véritable qui vient d'être conféré à M. Bright par ses amis. On lui assigne le rôle d'un chef parlementaire : on lui donne une autorité qui entraîne, comme toutes les autorités, la nécessité des tempéramens et la responsabilité d'une conduite générale. La mission nouvelle acceptée par M. Bright nous paraît de nature à rassurer le cabinet de lord Derby sur l'issue des luttes de la session prochaine. Elle rend en effet définitives les scissions opérées l'année dernière dans le parti libéral. Trois bills de réforme différens se trouveront en présence : celui du ministère, celui de lord John Russell et celui de M. Bright. Aucun de ces projets ne peut compter sur une majorité assurée. La question sera donc résolue par une transaction qui sans doute ne coûtera pas le pouvoir à lord Derby. Dans tous les cas, il n'est pas possible que lord Palmerston conserve à travers ces débats la direction du parti whig, laquelle sera probablement reprise avec autorité par le chef naturel du parti libéral, lord John Russell. E. FORCADE.

Œuvres complètes de Edgar Quinet (1).

Nous avons déjà signalé l'édition des œuvres complètes de M. Edgar Quinet, et nous y avons trouvé l'occasion d'une étude sur les différentes phases qu'a traversées ce généreux esprit. Le dixième volume, qui vient de paraître et

(1) X^e volume, *Histoire de mes Idées,* chez Pagnerre.

qui termine cette publication, contient des pages inédites où l'auteur a mis toute une part de lui-même. Sous ce titre : *Histoire de mes idées,* M. Quinet raconte les impressions de son enfance et de sa première jeunesse. Une œuvre nouvelle de M. Quinet a toujours le privilége d'éveiller l'attention des intelligences élevées; celle-ci présente un double attrait, puisqu'elle nous initie à l'éducation morale d'un homme qui a pris une part active au mouvement philosophique et religieux de notre siècle. Cette simple histoire, où l'art de l'écrivain n'enlève rien à l'ingénuité des confidences, peut être rangée au nombre des plus intéressantes productions de l'auteur. Ce sont bien des mémoires sincères, en même temps que c'est un travail d'artiste. De graves problèmes sont ingénieusement dissimulés sous la sobriété du récit et le charme familier des détails. L'histoire est d'un enfant, mais c'est un homme qui la raconte. « Avant d'entrer dans ces intimités, dit M. Quinet, je m'interroge encore une fois; je me demande s'il est bon, s'il est convenable de donner son secret, comme je le fais dans ces pages. Je me réponds sans doute avec trop de complaisance que cette appréhension serait naturelle, si je composais de ces souvenirs un livre destiné à affronter le grand jour; mais relégué à la fin de mes œuvres, il me semble que je parle chez moi, incognito, porte close, sans avoir à craindre aucune indiscrétion. » Cette sécurité, que M. Quinet s'est préparée ainsi, il en profite avec une parfaite mesure. Dans ce tableau des premières impressions de son âme, il n'y a ni complaisance ni contrainte; l'auteur sait ce qu'il faut dire et ce qu'il faut taire, *dicenda tacendaque callet.* On remarquera surtout trois influences très diverses dans les vingt premières années de la vie du poète, le souvenir de la vie militaire aux bords du Rhin, les enchantemens de la nature au sein d'une solitude agreste, et l'éducation librement religieuse donnée par une mère protestante à un enfant catholique. Vous voyez se former ici une à une les inspirations qui entraîneront plus tard l'auteur de *Napoléon* et de *Prométhée.* Le poète, le publiciste, le penseur, sont annoncés déjà dans ces émotions juvéniles :

Qui viret in foliis, viget in radicibus humor.

On ne lira pas sans profit l'histoire de la légende napoléonienne chez une âme de quinze ans. M. Quinet, en exposant les contradictions naïves de son intelligence au sujet de l'empereur, trace l'histoire de l'élite généreuse du XIXe siècle. L'éducation religieuse de celui qui écrira un jour le *Génie des Religions*, l'éducation poétique du futur poète d'*Ahasvérus*, le tableau d'un collége sous l'empire, les révoltes de l'enfant contre les influences extérieures et même contre les visions de son cœur et de son esprit, ses efforts pour reprendre possession de soi-même, ce sont là autant de peintures qui provoquent la méditation. Si M. Quinet fut souvent vainqueur dans ces luttes, il est bien forcé aujourd'hui de reconnaître qu'il succomba plus d'une fois. Au moment même où il se débarrassait de la fascination de la gloire pour embrasser l'idéal de la justice et de la liberté, il lui arriva de subir la fascination de la nature, et de compromettre dans les enivremens du panthéisme l'indépendance qu'il venait de conquérir. Un des épisodes les plus caractéristiques de ce récit, c'est l'action exercée sur le jeune rêveur par les soli-

tudes de la Bresse. « Moi qui devais tant accorder à l'influence des choses inanimées sur l'homme, je ressentis cette influence autant que créature au monde peut l'éprouver. Elle me possédait, elle me tyrannisait... Encore aujourd'hui, je me sens le fils de nos grands horizons dépeuplés, de nos landes, de nos bruyères, de nos sillons de pierres de granit roulées dans la Crau, de nos maremmes inhabitées, de nos étangs solitaires, lacs boisés qu'aucun vent ne ride jamais, et dont la sérénité est si trompeuse... Toute ma jeunesse a été embarrassée, enveloppée de cette influence d'une nature primitive, qui n'était pas encore domptée, réglée, asservie par l'homme. Elle agissait sur moi en souveraine... J'étais égaré dans un vague infini tracé autour de moi. Quel long circuit avant de revenir à un point précis, à un objet distinct! Quels efforts pour me régler, quand tout était déréglé autour de moi, quand les choses ne m'offraient que l'image d'un monde où la main de l'homme ne se faisait presque pas sentir! Je méprisais l'art comme un artifice. Tout ce qui n'était pas inculte me semblait apprêté. On m'accusait de vague, de germanisme; que n'accusait-on aussi les lieux, les choses, les bruits indistincts, les plages sans bornes, les nuées, filles voilées, vagabondes, de nos lacs souterrains? Voilà mes vrais complices. C'était beaucoup d'échapper au vertige. » Cette dangereuse ivresse des solitudes et des brouillards, M. Edgar Quinet la ressentit au moment même où il allait entrer dans le domaine de la pensée et se préparer à sa carrière d'écrivain. Hélas! sous une forme ou sous une autre, chacun a ses nuages et ses brumes dont il faut se dégager. Toute la vie est une marche vers la lumière. Pour la société comme pour les individus, il y a des saisons et des climats redoutables. Heureux celui qui connaît si bien son mal! M. Quinet ne craint pas de décrire le sien avec une poignante exactitude, parce qu'il s'en affranchit de jour en jour... Et nous-mêmes, nous tous, dans quelque ordre que ce soit, écrivains ou citoyens, si nous traversons aussi des maremmes, si le matérialisme nous envahit, saurons-nous retrouver la lumière et reprendre goût à la vie? Ces réflexions naissent ici naturellement; un souffle moral anime ces pages touchantes. J'aurais pu signaler dans les confidences de M. Quinet des scènes variées, des tableaux pleins de grâce, des portraits vivement tracés, et qui se gravent dans le souvenir : ici les portraits de famille, figures austères et douces, là les profils des professeurs de Lyon, les joyeuses silhouettes des écoliers du collége, Jules Janin, le docteur Trousseau, et M. Jayr, l'un des derniers ministres de la monarchie de Louis-Philippe. J'aurais pu citer de belles pages sur les premières lectures de l'auteur, sur son amour du génie italien, sur son goût des sciences exactes, sur le ravissement que lui causait la « pureté incorruptible de la géométrie et cette langue de l'algèbre, mystérieuse et lumineuse, la langue du dieu de l'esprit. » J'ai mieux aimé mettre en relief ce qui est le fond de l'ouvrage, l'inspiration virile de l'écrivain, l'effort continu d'un esprit qui cherche la vérité, et qui, pour l'atteindre avec fruit, veut s'élever d'abord à la pleine possession de lui-même.

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

V. DE MARS.

UNE ANNÉE

DANS LE SAHEL

JOURNAL D'UN ABSENT.

DERNIÈRE PARTIE.[1]

Mustapha d'Alger, avril.

Je t'écris d'Alger, où je suis venu assister à la *fête des fèves,* — *Aïd-el-Fould,* — une fête nègre, que l'usage est de célébrer chaque année, dans le courant d'avril, à l'époque où commence la récolte des premières fèves. Pourquoi les fèves précisément? Quel est le sens religieux de la fête? Pourquoi ce taureau habillé d'étoffes, décoré de bouquets, qu'un sacrificateur égorge au milieu d'un cérémonial barbare? Pourquoi la fontaine, l'eau lustrale et le sang du taureau, dont la foule est aspergée comme d'une pluie sacrée? D'où vient enfin que la fête a particulièrement lieu par les femmes et pour les femmes? car c'est une femme qui distribue le sang, qui la première puise à la source, et si les hommes exécutent les danses, les femmes ont l'air d'y présider. Il y a sur l'*Aïd-el-Fould* d'Alger de nombreux détails explicatifs publiés dans plusieurs livres; permets-moi de m'en tenir au récit de ce que j'ai vu. C'est un tableau fort original et très brillant, et je n'ai pas songé une seule fois aujourd'hui que cette cérémonie tout africaine, mêlée de pompes tragiques et de divertissemens, de ballets et de bombances, fût autre

(1) Voyez les deux premières parties dans la *Revue* du 1er et du 15 novembre.

chose qu'un grand spectacle imaginé par ce peuple joyeux pour s'éblouir lui-même, s'amuser beaucoup et s'accorder une fois par an les plaisirs combinés du faste, des gaietés permises et de l'intempérance.

La fête se donne au bord de la mer, entre le champ de manœuvres et le hameau d'Hussein-Dey, autour d'un marabout enfoui dans les cactus, sur une large esplanade d'où la vue embrasse jusqu'à l'horizon la double étendue de la mer sans limites et du Hamma. C'est sur ce terrain relevé, on ne peut mieux choisi pour une aussi vaste mise en scène, que sont réunis les deux ou trois mille spectateurs de la fête, tous nègres ou négresses. On y dresse des tentes, on y improvise des fourneaux, on y établit des cuisines en plein vent, à peu près comme dans nos fêtes de village. Les cafetiers maures s'y rendent avec leur matériel de cuisine, et aussitôt la cérémonie terminée commencent les collations, qui sont en définitive la plus sérieuse occupation de la journée. Au-dessous de cet amphithéâtre ainsi couronné de tentes et tout pavoisé de pavillons, et sur la plage même, se tient l'autre moitié de la foule, c'est-à-dire les fanatiques chargés de la cérémonie, les dévots qui veulent la suivre de près, les curieux européens ou arabes qui viennent pour voir, enfin les quelques centaines de nègres accourus avec la volonté, le courage et la vigueur de danser douze heures de suite, ce qui par parenthèse est un tour de force surhumain.

Je n'ai fait qu'apercevoir le taureau, tant les places étaient disputées au moment où la procession arriva. J'entendis, quoique la distance et le vent de la mer en adoucissent beaucoup l'effet, une effroyable musique de castagnettes de fer, de tambourins et de hautbois, qui débouchait tout à coup sur la plage et sonnait l'arrivée du cortége. La foule aussitôt se précipita, et je compris à son mouvement concentrique que le taureau devait en occuper le milieu. Quelques minutes après, le cercle s'ouvrit et laissa voir la victime couchée sur le sable, la gorge coupée, et déjà prête à livrer tout son sang. A peine abattue, les plus ardens s'étaient jetés sur elle, et quand elle eut achevé de saigner, à l'instant même on la dépeça. Cette œuvre de boucherie s'accomplit au pied du marabout et le plus près possible de la fontaine, de telle sorte que les lustrations et le sacrifice eurent lieu dans le même instant. Alors beaucoup de spectateurs descendirent à la source, et je vis pendant une partie de la matinée circuler de petites bouteilles pleines d'eau. Des négresses revenaient, portant avec satisfaction des éclaboussures sanglantes sur le visage; mais l'écarlate du sang se perdait dans la couleur pourpre des *haïks,* et ceci est un détail que je te recommande.

Imagine un millier de femmes au moins, c'est-à-dire la grande moitié de cette étrange assemblée, toutes, non pas habillées, — car le voile uniforme cachait au contraire des splendeurs innombrables de couleurs, — mais enveloppées de rouge, et de rouge éclatant, sans nuances, sans adoucissement ni mélange, le pur rouge à peine exprimable par la palette, enflammé en outre par le soleil, et poussé jusqu'à l'extrême ardeur par toute sorte de contacts irritans. Ce vaste étalage d'étoffes flamboyantes se déployait en effet sur un tapis d'herbes printanières du vert le plus vif, et se détachait sur une mer du bleu le plus âpre, car il faisait un peu de vent, et la mer frissonnait. De loin, ce qu'on apercevait d'abord, c'était un tertre verdoyant, confusément empourpré de coquelicots. De près, l'effet de ces fleurs singulières devenait insoutenable, et lorsqu'une douzaine de femmes se réunissaient sur le même point, entourées d'enfans vêtus comme elles, et de manière à ne plus former qu'un seul groupe pleinement coloré de vermillon, il était impossible de considérer longtemps ce foyer de lumière et d'éclat sans en être pour ainsi dire aveuglé. Tout pâlissait à côté de ce rouge inimitable, dont la violence eût effrayé Rubens, le seul homme du monde à qui le rouge, quel qu'il fût, n'ait jamais fait peur, et c'était la note dominante qui forçait les autres couleurs à se marier dans des accords doux.

La population nègre d'Alger avait aujourd'hui vidé ses coffres; elle avait mis dehors sans réserve, et avec l'excessive ostentation des pauvres, des avares et des sauvages, l'opulence inattendue de ses costumes, de ses parures et de ses bijoux, car la garde-robe des marchandes de galettes et des servantes renferme des trésors dont personne ne se doute, et qui sont réservés pour paraître dans cette fête unique. Chacune d'elles avait donc, comme un navire qui se pavoise, arboré ce qu'elle possédait de plus riche, c'est-à-dire de plus bizarre et de plus *voyant*. Pas une ne portait le voile gros bleu. Les *haïks* quadrillés de couleurs tristes tenaient lieu de tapis à celles qui n'en avaient pas d'autres, ou servaient à composer des tentes, des abris et des parasols, et c'était à l'ombre de leur livrée de domestiques que les esclaves déguisées en princesses passaient cette journée d'indépendance et de luxe.

On voyait là tout ce que la teinture orientale peut produire en vivacités, avec ce que la polychromie nègre peut imaginer de plus imprévu : les soieries, les laines multicolores, les chemisettes lamées, rayées, pointillées, pailletées de broderies, dont les manches ondoyaient avec des étincelles; de petits corsets d'étoffe, d'autres couverts de métal, agrafés très haut, comprimant la gorge et la gonflant; les *fouta* de soie légère et frissonnante bariolés à l'infini et habillant

les femmes par le bas comme une sorte d'arc-en-ciel changeant. Là-dessus étaient semés à profusion des bijoux de toute espèce : dorures, verroteries, perles, sultanins, coraux, colliers de coquillages apportés de Guinée, flacons d'essences venus de Stamboul, anneaux de jambes appelés *khrôl-khrâl* à cause du bruit qu'ils font quand on les entrechoque en marchant, orfévreries scintillant sur de noires poitrines. Imagine encore trois ou quatre pendeloques à la même oreille; au turban, des miroirs; au bras, des bracelets accumulés l'un sur l'autre et montant depuis le poignet jusqu'au coude; des bagues à tous les doigts, des fleurs partout, et toutes les mains occupées à tenir en manière d'éventails des mouchoirs qui, de loin, ressemblaient à des oiseaux blancs qui s'envolent.

Quand on n'a vu les négresses que dans leur vie ordinaire, habillées de bleu sombre et faisant leur petit commerce au coin des rues, dans une tenue si morne et avec des airs si taciturnes, on ne saurait prévoir ce que devient ce peuple ami des joies bruyantes dès qu'il a fait sa toilette et qu'il se ranime. Alors il prend sa physionomie native : il est vif, il est alerte, la chaleur l'excite, le soleil qui ne mord pas sur lui l'agite à la façon des reptiles. Étrange race, inquiétante à voir comme un sphinx qui rirait sans cesse; pleine de contrastes et de contradictions; à l'état de nature, aussi libre que les animaux; partout transportée, acclimatée, asservie, j'allais dire, — que l'humanité me pardonne! — apprivoisée comme eux; robuste et docile, patiente sous la chaîne et portant avec ingénuité le poids d'une destinée abominable; belle et repoussante à la fois; les yeux caressans, la voix sifflante, le parler doux; joviale avec un visage aussi funèbre que celui de la nuit; rieuse, mais avec la bouche fendue comme le masque antique, et donnant ainsi je ne sais quoi de difforme à la plus aimable expression du visage humain!

Comiques même en étant sérieux, et risibles autant qu'ils sont rieurs, le véritable élément de ces pauvres gens, c'est la joie. J'ai vu là en quelques heures plus de dents blanches et de lèvres épanouies que je n'en verrai de ma vie dans notre monde européen, où l'on a beaucoup moins de philosophie que chez les nègres. Comme tous les types y figuraient, les beautés étaient très diverses, quelques-unes presque parfaites, la plupart d'une originalité de mise et de tournure qui eût embelli la laideur même. — Je te parle ici des femmes, les hommes n'occupant que les derniers plans du tableau. — Le voile encadrait seulement leurs visages sans les couvrir, et ne descendait guère au-dessous de la taille. Debout tant que dura la fête religieuse, entassées sur les pentes, elles s'y pressaient en masses compactes comme sur des gradins. Chaque saillie du terrain portait un groupe. Les débris d'un vieux mur de briques

servirent, pendant une partie de la matinée, de piédestal à une assemblée de statues, les plus belles peut-être et les plus jeunes de la fête.

C'étaient de grandes filles au nez droit, aux yeux luisans, aux joues fermes et polies comme du basalte, coiffées à l'égyptienne, et de formes si vigoureuses que, malgré l'ampleur des voiles et des *fouta*, les muscles vivaient sous leurs habits aussi nettement que sous des draperies mouillées. Elles composaient une seule ligne, faisaient face à l'horizon vide, et se découpaient sur l'émail bleu de la mer avec la dureté d'une peinture chinoise. Quatre ou cinq d'entre elles étaient vêtues de rouge; au centre, il y en avait une habillée de vert, mince, allongée, flexible comme un jonc de rivière, et très jolie avec son turban noir et des argenteries sur son corset pourpre. Elles se tenaient par la taille ou les mains enlacées, rattachées ainsi l'une à l'autre par de beaux bras aux poignets fins, la tête droite, la poitrine saillante, les reins un peu faussés par l'habitude de vivre accroupies, les pieds se touchant comme ceux des Isis. D'autres, étendues à plat ventre sur l'herbe même, avaient la gorge appuyée sur le sol, dans une langueur un peu bestiale qui leur donnait l'air de ramper. D'autres, à l'écart, causaient entre elles ou s'occupaient de leur toilette, et se posaient des grappes d'acacias autour des joues, en vertu de ce goût paradoxal qui leur fait aimer précisément ce qui peut les noircir davantage.

Un murmure indéfinissable et comme un gazouillement sans paroles, qui remplissait l'air d'un bruit léger, ajoutait encore à l'effet très singulier produit par cette armée de femmes à la peau sombre. On eût dit une peuplade d'amazones éthiopiennes ou le harem de quelque sultan fabuleux surpris en une matinée de réjouissance. C'était fort beau, et dans cette alliance inattendue du costume et de la statuaire, de la forme pure et de la fantaisie barbare, il y avait un exemple de goût détestable à suivre, mais éblouissant. Au reste, ne parlons pas de goût dans un pareil sujet. Pour aujourd'hui, laissons les règles. Il s'agit d'un tableau sans discipline, et qui n'a presque rien de commun avec l'art. Gardons-nous bien de le discuter; voyons. Ainsi j'ai dû faire, et je me suis promené, regardant, notant les détails, ne vivant plus que par les yeux, plongé sans arrière-pensée ni scrupule dans ce tourbillon de couleurs en mouvement.

Le tableau se composait en amphithéâtre, je te l'ai dit, et dans un cadre aussi beau qu'il était vaste, sur un terrain tapissé d'herbes et de hautes herbes; pas un arbre, mais d'épais massifs d'aloès et de cactus; autour, la plaine bocagère du Hamma; pour fond, d'un côté le Sahel ombreux et vert, de l'autre la mer, avec Alger qui

s'inclinait vers elle au couchant; au levant, les montagnes kabyles qui venaient y mourir; au-dessus, un ciel net et le soleil, le dieu des idolâtres et le vrai roi de la fête.

Les hommes se pressaient, amassés sur le sable fin du rivage, en uniforme blanc, en multitude épaisse, comme un grand troupeau. Les danses commencèrent vers midi et durèrent jusqu'à la nuit close. L'infernale musique ne cessa pas une seule minute, tant il y avait de gens de bonne volonté pour remplacer les musiciens et les danseurs épuisés. Pendant ce temps, les femmes s'établirent sous les tentes ou près des tentes, et l'on mangea.

Au centre du bivouac, sous un pavillon surmonté d'étendards et le plus luxueux de tous, se tenait, à titre de personnage officiel, l'*amin* des nègres d'Alger. C'est un petit homme maigre, à la barbe frisée, au regard aigu, qui a du diplomate tout ce qu'un homme de sa race peut en avoir. Il était sérieux et affable; il offrait le café à ceux qui lui paraissaient valoir cet honneur; à force de rôder autour de lui, je lui parus sans doute quelqu'un de notable, car il m'invita.

J'attendis courageusement jusqu'au soir. Je vis le soleil tomber derrière les collines, et ce fut au milieu de la foule et des musiques que je rentrai chez moi, brisé de lassitude, gorgé de couleurs, mais fort satisfait de ma journée, car je m'imaginais avoir fait provision de lumière pour les jours ténébreux et trop fréquens où l'esprit n'a plus que des vues tristes.

Mustapha d'Alger.

Nâman est mort, Nâman le fumeur de *haschisch*, celui dont je te disais, au mois de novembre dernier, avec la prévision de sa fin prochaine, qu'il brûlait sa vie dans le fourneau de sa pipe. Je l'ai vu passer hier, dans le champ de manœuvres, sur un brancard et couvert d'un drap rouge. Il était porté par des amis et par des voisins qui, suivant l'usage, se relayaient de minute en minute et conduisaient le mort au pas de course. J'entends par voisins ceux du café, car Nâman n'avait pas d'autre domicile que la boutique enfumée du *kaouadji* de Si-Mohammed-el-Cheriff. C'est en reconnaissant les figures accoutumées du carrefour que je pris garde à l'enterrement, et je sus que c'était ce pauvre diable, à moitié mort depuis longtemps, qui venait de mourir tout à fait. Il avait continué ses habitudes, rêvant, dormant, fumant à la même place et ne respirant plus d'autre air vital que sa fumée. Il n'était ni plus gai, ni plus triste, ni plus absorbé que d'ordinaire. On le vit le matin prendre sa pipe et l'allumer; il fit ainsi jusqu'à midi. Le soir, on remarqua qu'il ne fumait pas; sa pipe était pour toujours éteinte, sa vie aussi!

Je voulus me joindre au très petit nombre de ceux qui lui faisaient cortége, et je le suivis jusqu'au cimetière. La cérémonie fut courte; il ne fit que passer par le marabout où l'on déshabille ordinairement les morts et qui sert de vestibule au tombeau. Presque aussitôt je le vis paraître, porté à bras et noué seulement dans un linceul. Deux fossoyeurs faisaient le trou, à peu près comme dans *Hamlet :* un dans la fosse et la creusant, l'autre enlevant la terre avec un panier. Le trou fait, on y laissa couler le cadavre, puis la terre. Dix minutes après, la fosse était comblée et formait seulement dos de sillon; c'était à ne plus savoir ce qu'on avait mis là, si c'était un homme ou quelque semence.

Si Nâman n'a pas laissé d'héritier, ce qui est probable, et si sa pipe est restée entre les mains du *kaouadji,* je l'achèterai, et tu verras un jour cette pipe homicide.

P. S. Rien de nouveau ici. Je suis monté au carrefour, où j'ai vu Sid-Abdallah, qui me croyait parti pour la France; il ne m'a point parlé d'Haoûa. J'ai retrouvé avec émotion ma maison, ma prison d'hiver, et le jardin où les arbres fleurissent. La prairie n'est plus un pré, mais une vraie moisson. Les vaches s'y promènent, enfouies dans l'herbe jusqu'au ventre. La campagne est inondée de l'odeur des foins. Je n'ai pas de raisons pour rester à Mustapha. Vandell m'attend à Blidah, et je pars demain.

Blidah, mai.

Il s'est écoulé plusieurs semaines depuis le jour où je t'écrivais d'Alger. Je les ai passées aussi laborieusement que possible, enfermé dans cette petite ville dont l'air humide et chaud affaiblirait les plus forts par des conseils irrésistibles de mollesse. C'est la dernière séduction qu'elle ait gardée de ses origines : une sorte de bien-être physique et d'oubli de soi-même, qui ressemble à l'effet d'un bain prolongé. Nous voici au 15 mai, c'est-à-dire en été. Les jours sont longs, les midis pesans; pour vivre d'accord avec le climat, il faut jouir des matinées et des soirées, qui sont encore douces, et déjà consacrer le milieu du jour au sommeil.

Vandell m'a quitté hier. Il ne va pas loin, m'a-t-il dit, et ne restera pas longtemps absent. Comme il ne m'avait aucunement prévenu de son départ, je fus très surpris, en m'éveillant au petit jour, de le voir à la porte de ma chambre bouclant ses guêtres de voyage et roulant son *burnouss* en porte-manteau.

— Où donc allez-vous? lui criai-je.

— Je pars, me dit-il; j'ai réfléchi cette nuit que je m'engourdissais et prenais de mauvaises habitudes. Je ne saurais vous dire où je vais; mais je m'en vais. Que je vous écrive ou non, ne m'atten-

dez pas avant le milieu de juillet. Si vous voyagiez vous-même, laissez votre clé chez Bou-Dhiaf.

Bou-Dhiaf est le maître de l'hôtellerie arabe de la rue des Koulouglis et le logeur ordinaire de Vandell, quand celui-ci vient à Blidah. Son nom vaut une bonne enseigne, car il signifie *père de l'hôte.*

Une demi-heure après, Vandell revenait avec sa jument blanche. Il attacha sur le dos de la bête son modeste et léger bagage, se mit en selle, et me quitta. Lui parti, je me suis demandé ce que j'allais devenir. Je trouvai ma maison vide, et je compris, à cette nouvelle appréhension d'être seul après avoir été deux, que je venais de prendre aussi, moi, ce que Vandell appelle stoïquement de mauvaises habitudes.

Même date, la nuit.

J'ai fait ce soir le tour de la ville (voilà que je recommence à dire je). J'ai suivi le contour du rempart à l'extérieur, d'abord en plaine, ensuite au pied même de la montagne. Il était six heures quand je sortis, et neuf à peu près quand je revins à mon point de départ, ce qui te prouve que je marchais lentement et m'arrêtais souvent. La soirée était chaude, l'air très calme. Un brouillard de bon augure descendit de bonne heure sur la plaine, et le lac et les marais se dessinèrent bientôt par des lignes de vapeurs blanches. Les hirondelles, qui sont en nombre incalculable à Blidah, disparurent peu à peu du ciel, où le jour pâlissait; l'air était plein du vol des insectes de nuit et des moustiques.

En arrivant à la porte de l'ouest, je trouvai tout un bivouac établi autour des abreuvoirs : — une cinquantaine de chameaux, une trentaine à peu près de chameliers. Quoiqu'il fît déjà sombre, je vis à leur air et à leur tenue, à leur teint plus obscur, à leurs yeux plus âpres, qu'ils étaient des Sahariens.

— D'où venez-vous? leur dis-je.

— Un d'entre eux me dit : — D'El-Aghouat.

El-Aghouat, dans une bouche arabe, est un mot très dur et plein de caractère, à cause de la gutturale *gh*, qui équivaut au *j* espagnol. J'écoutai ce nom bizarre, et me le fis répéter, pour me donner le plaisir de l'entendre. C'était la première fois qu'un Arabe le prononçait devant moi avec cet accent tendre et fier propre à l'homme qui parle de son pays à des étrangers. Je demandai combien de jours de voyage. Il me dit : — Dix jours jusqu'à Boghar, et deux jours de Boghar à Medeah.

— Et comment est le chemin?

Il fit alors le geste superlatif des Arabes, me montra la route unie qui passait près du bivouac, allongea le bras indéfiniment pour ex-

primer la distance indéterminée d'un immense parcours, et me dit : — Regarde, voilà le Sahara, — comme si rien au monde n'était plus beau pour le regard d'un homme que le vide indéfini d'un horizon plat.

— Bonsoir. Salut sur tous ! leur dis-je.

— Sur toi le salut! répondit l'Aghouati.

Et j'achevai ma promenade.

Avant de rentrer, j'allai m'asseoir au café de Bou-Djima. C'est un petit café champêtre situé hors de la ville, parmi des arbres, presque au milieu des orangers, et tout entouré de ruisseaux comme un îlot. Il n'y avait personne. Bou-Djima dormait à côté de ses fourneaux, au-dessous de sa lanterne quasi éteinte. Je ne le réveillai point, et m'assis devant la porte. De distance en distance, on voyait paraître et disparaître des points de lumière dans la montagne, et de loin en loin des chiens aboyaient; puis je regardai le ciel, où brillaient toutes les constellations de l'été. Le souvenir des Sahariens, au lieu de s'affaiblir, ne me quitta plus, et je me mis sans le vouloir à voyager. Or, quand je voyage, soit en réalité, soit en rêve, c'est toujours dans la même direction, le cap au sud.

Il est minuit. Je ne résous rien, mais il est possible que je me lève demain comme Vandell s'est éveillé hier, avec la décision subite de me mettre en route.

Blidah, août.

Je reviens du sud, après avoir fait ce que j'appellerai, ambitieusement peut-être, un curieux voyage. Ce voyage est noté, presque jour par jour et étape par étape, dans un journal qui reste indépendant de celui-ci (1). Mon journal saharien s'arrête à El-Aghouat, et sur un cri d'homme altéré par trois mois à peu près de soif continue. Je suis revenu vaincu, je puis le dire, par cette soif mortelle, et poussé vers le nord par je ne sais quel désir déraisonnable de voir de l'eau fraîche, d'en boire et de m'y plonger.

J'ai fait en moins de six jours la route qui nous en avait demandé dix en allant. J'ai voyagé sans débrider ni dormir, marchant de jour, marchant de nuit, ne faisant plus de grandes haltes et ne bivouaquant jamais plus de quelques heures, trouvant les sources taries, de la boue liquide au lieu d'eau, ou, ce qui est pis encore, des résidus d'écume verdâtre, éreintant mon cheval, épuisé moi-même, mais soutenu jusqu'au bout par cette certitude de renaître en arrivant. J'ai cessé de noter la température en quittant El-Aghouat. Ce dont je me souviens, c'est que le thermomètre mar-

(1) *Un Été dans le Sahara*, 1857.

quait 50 degrés moins un dixième le jour de mon départ à quatre heures. Le curé me remit lui-même sa dernière observation au moment où je montais à cheval; c'est un certificat que je conserve en témoignage d'un climat qui, pendant les derniers jours, m'a paru terrible.

Parti d'El-Aghouat un dimanche, après vêpres, — comme on dirait en pays chrétien, — j'étais à Boghari le vendredi matin à huit heures et demie. J'allai droit au caravansérail, où je m'établis. J'y passai la journée avec mon domestique et mes chameliers, couché sur la dure banquette d'un hangar, et dans une ombre qui n'était pas beaucoup plus rafraîchissante que le soleil. Le soir, un cavalier entra dans la cour du *fondouk;* c'était Vandell. Il avait appris mon départ, puis mon retour; il venait à ma rencontre à Boghari, se doutant bien que je ne monterais point à Boghar.

— A la bonne heure! dit-il en m'examinant, pour cette fois vous ressemblez à un voyageur.

— Mon cher ami, lui répondis-je, je meurs de soif!

Et je le regardais, comme si la vue seule d'un ami revenant du nord allait déjà me désaltérer.

Le lendemain, à trois heures et demie du matin, la lune brillant encore et le jour blanchissant à peine, nous reprenions ensemble la route de Medeah. Nous avions assez bien employé l'un et l'autre ces trois mois d'absence, lui au profit de l'érudition, moi de mes études.

— Qui vous a donc décidé à partir? me demanda-t-il.

Je ne lui dis point que c'était son propre exemple, et je lui parlai seulement de la rencontre fortuite des Sahariens d'El-Aghouat.

— Et qu'avez-vous vu là-bas?

— L'été, lui dis-je.

— C'est un peu vague, objecta Vandell; mais chacun a son point de vue.

Les moissons étaient coupées depuis longtemps, et dans la vallée de l'Oued-el-Akoum je ne retrouvai plus qu'une étendue sans diversité de terre sèche et redevenue poudreuse. Le soleil avait dévoré des chaumes le peu qui restait sur pied. La chaleur était extrême, même à l'abri des bois dans la montagne; les pins exhalaient une odeur suffocante de résine, et le cri des cigales, se mêlant aux craquemens des rameaux échauffés, formait autour de nous comme un petillement d'incendie. Il fallut cheminer jusqu'à deux heures pour trouver enfin une source digne de ce nom.

C'était un réservoir d'eau limpide, profonde et glacée, ombragée par de grands arbres et reposant, comme dans une corbeille, au milieu de lauriers-roses tout épanouis.

— Vois-tu? dis-je à mon *bach'amar* (conducteur de convoi) saharien. Voici comment est l'eau de mon pays.

Le *bach'amar* en but une gorgée dans le creux de sa main, la goûta comme il aurait fait d'une boisson inconnue, regarda le sentier pierreux qui montait en spirale autour des flancs sombres du coteau, les arbres qui n'étaient point des palmiers, et répondit simplement : — Dieu fait bien ce qu'il fait.

Je pensai comme lui, mon ami, et quand la première ardeur de boire fut apaisée, je dis au Saharien : — Tu as raison, ton pays est le plus beau du monde.

Le onzième jour après mon départ d'El-Aghouat, j'arrivai chez moi au moment où le cyprès qui me sert de cadran indiquait un peu plus de quatre heures.

Blidah, août.

— D'où viens-tu? m'a demandé Haoûa en me revoyant.

— Du sud, lui dis-je, et je lui nommai El-Aghouat.

— Le Sahara est le pays de mon père, ajouta-t-elle alors avec autant d'indifférence qu'un spinosiste à qui l'on parlerait du paradis d'Adam. — Et pourquoi m'as-tu quittée?

Je repris ma place accoutumée sur son divan et je lui répondis : — Pour te laisser faire ta sieste d'été.

Je l'ai retrouvée telle à peu près qu'il y a trois mois, seulement un peu plus languissante encore et sensiblement moins vêtue. Aïchouna, dont je me suis informé, passe une partie de ses soirées dans les *bîtas*, petites fêtes de nuit moitié bals et moitié concerts, où elle a, dit-on, beaucoup de succès comme danseuse. Le barbier Hassan m'a témoigné combien mon départ subit et ma longue absence l'avaient inquiété; pour donner plus de prix à ses paroles, il entremêla son vocabulaire un peu corrompu de locutions françaises telles que celles-ci : *mon cher* et *sacredié*. Quant au scribe Ben-Hamida, je l'ai rencontré le lendemain même de mon arrivée. Charmant, frais et reposé comme une fille qui sort du bain, il portait, ce qui me l'a fait apercevoir de loin, une longue pelisse de couleur tendre et se dandinait élégamment avec un éventail de boudoir à la main.

— Beau visage, bonne étoile, lui dit Vandell en le complimentant de sa bonne mine.

Ben-Hamida me questionna sur mon voyage, sur l'avenir probable de notre établissement à El-Aghouat, sur l'esprit des populations sahariennes, me demanda quelle était leur attitude, ce qu'on disait du schériff agitateur du sud et ce qu'on redoutait de lui, le tout avec la curiosité naturelle d'un homme éclairé que la politique

de son pays intéresse. Et comme je lui donnais l'assurance qu'El-Aghouat allait devenir entre nos mains un poste-frontière solide et parfaitement gardé, que le pays était sain, habitable, et qu'après l'avoir pris malgré les Arabes, nous saurions bien le conserver en dépit du climat, il se contenta de sourire et répondit avec une impertinence exquise : — De fort grands personnages ont été suffoqués par une mouche. — Et aussitôt il prit congé de nous.

— Ce diable d'homme combat à la manière des Parthes, dis-je en le voyant brusquement s'éloigner.

— Oui, dit Vandell, en lançant des proverbes. C'est dommage qu'il ait tourné le dos si vite, j'en avais dix à lui renvoyer.

Maintenant que j'ai vu l'été chez lui, dans son royaume, il n'a plus rien à m'apprendre, et je n'attends aucune émotion nouvelle d'un climat relativement variable, où le soleil a, comme les oiseaux de passage, des saisons pour paraître et pour émigrer. Il fait très beau, mais ce n'est pas le même beau que dans le sud; très chaud, mais la chaleur est plus molle que jamais; très sec, mais cette sécheresse n'est pas comparable à l'aridité menaçante, et aussi vieille que le monde, qui garde les barrières du Sahara. On voit encore ici des ruisseaux qui coulent, un lac qui fume le soir, des marais qui s'évaporent; les horizons sont chargés, le ciel est d'un bleu de velours, il n'est plus d'airain. D'ailleurs les récoltes sont finies; herbages et cultures, tout est rentré, la plaine est nue, septembre approche; dès aujourd'hui l'automne peut venir.

Je mets en ordre mon journal et mes dessins de route, un peu tristement, car la comparaison de ce que j'ai vu là-bas fait paraître médiocre tout ce qui n'est pas très beau, et petit tout ce qui n'est plus vide. Blidah est une sorte de Normandie numide qu'il est bon de visiter en arrivant d'Europe, mais où l'on a tort de s'arrêter quand on revient du sud, parce qu'on retombe alors du grand au joli. Il n'y a pas de verger, fût-il africain, qui vaille une oasis, et le désert fait tort aux plus grandes plaines.

Le jour se lève entre quatre et cinq heures. Involontairement je m'éveille aussitôt qu'il commence à poindre, dernière habitude apportée d'un pays où le sommeil n'a plus d'heures, et où jamais l'on ne dort tout à fait. Ma chambre se remplit confusément de lueurs blanchissantes et de bruits vagues. Je vois l'aube qui s'épanouit par-dessus la ligne verte d'un horizon boisé. J'écoute : voici la diane, un air qui m'a fait battre le cœur pendant deux mois, un air sans pareil, quand on l'associe dans sa mémoire à des sensations poignantes et uniques. Des chevaux hennissent, des chameaux brament; j'entends passer sous ma fenêtre des gens qui vont pieds nus et marchent d'un pas mou; la brise errante qui précède le soleil fait

doucement frissonner les orangers du voisinage; l'air est tiède, la matinée tranquille. Suis-je encore au Sahara? C'est une illusion de tous les matins qui dure un moment, juste le temps de reconnaître où je suis, et de m'apercevoir que je n'ai plus de moustiquaire étendu sur moi comme un linceul, que je respire à l'aise, et que le bourdonnement des mouches a cessé : après quoi, je me retrouve ici dans un autre monde. Je m'éveille avec sécurité, je cherche, au milieu de sensations toutes paisibles, la secrète angoisse et le sentiment d'un danger possible. La vie est commode, le climat salubre, la saison clémente. Alors j'éprouve un regret bizarre, et je regarde avec indifférence se dérouler des jours qui n'ont plus rien de redoutable.

C'est ainsi que s'ouvrent mes journées, par des bruits, par des lueurs, par des formes entrevues, par le rayonnement grisâtre de l'aurore à travers ma fenêtre ouverte, par un salut donné du fond de l'âme à chaque chose qui s'éveille en même temps que moi. Ce n'est pas ma faute si la nature envahit à ce point tout ce que j'écris. Je lui donne ici tout au plus la part qu'elle a dans ma propre vie. Agir au milieu de sensations vives, produire en ne cessant pas d'être en correspondance avec ce qui nous entoure, servir de miroir aux choses extérieures, mais volontairement, et sans leur être assujetti; faire enfin de sa propre destinée ce que les poètes font de leurs poèmes, c'est-à-dire enfermer une action forte dans des rêveries; modifier l'*homo sum* de Térence, et dire : « Rien de ce qui est divin ne m'est étranger, » voilà, mon ami, qui ne serait ni trop, ni trop peu; voilà qui serait vivre.

Je lisais aujourd'hui même un livre publié sur Alger vers 1830, et j'y trouvais un détail inattendu, qui, tout insignifiant qu'il est, m'a cependant frappé. Ce livre est l'*Esquisse de l'État d'Alger* du consul américain W. Shaler. C'est le plus précis, le plus fidèle et le mieux renseigné qu'on ait écrit sur la situation du gouvernement algérien à l'époque très curieuse où ce gouvernement de flibustiers s'introduisit ou plutôt fut introduit dans les démêlés de la politique européenne, et passa du brigandage à la diplomatie. L'auteur, qui séjournait dans la régence depuis 1815, qui avait vu le règne d'Omar, et qui recevait les confidences du dey Hussein, terminait son livre en 1825, au moment même où la guerre était sur le point de renaître avec l'Angleterre. Les événemens devenaient graves, une escadre anglaise bloquait la ville, et la menaçait d'un nouveau bombardement. Shaler assistait alors de sa maison consulaire à tous ces préparatifs de guerre, surveillant tout ce qui se passait dans la rade, notant exactement le mouvement du port, l'arrivée des navires, leur nombre, leur force, leurs dispositions, indiquant

l'état du ciel, quel vent, quelle température, puis mêlant à tout cela les renseignemens venus de la Kasbah. De toutes ces notes, prises jour par jour, heure par heure, il composait un journal fort original, une sorte d'histoire panoramique qui devient vivante à force de précision, et pittoresque à cause du point de vue.

A la date du 14 juin 1825, voici ce que l'observateur écrit : « Ce soir, comme pour faire contraste avec l'aspect sombre de la guerre et l'inquiétude qui existe naturellement dans un pays comme celui-ci, nous avons joui des plus beaux phénomènes de la nature. Au coucher du soleil, un *cactus grandiflora* a commencé à fleurir dans le jardin du consulat; développant insensiblement sa gloire éphémère aux rayons d'un beau clair de lune, il embaume l'air à la distance de plusieurs toises de ses doux parfums, et répand une forte odeur de vanille.

« 15 juin. Pendant la plus grande partie du jour, l'horizon a été couvert d'un épais brouillard. A environ cinq heures du soir, le brouillard a disparu en partie, et on a découvert en pleine mer seize vaisseaux anglais. La belle fleur qui s'était épanouie la nuit dernière était fermée le matin; le soir, elle était desséchée sur sa tige. »

Et le lendemain le diplomate continue le récit du blocus. Ce mince détail observé par hasard illumine à mon avis tout le cours du volume. Ce brouillard des journées chaudes, cette plante rare qui fleurit pendant une nuit d'été et ne reste ouverte que quelques heures, il y a là, mon ami, tout un paysage. Est-il inutile? Je ne le crois pas, car il rend le tableau plus local, il rappelle l'Alger physique qu'on oubliait; il encadre l'histoire, sans que l'histoire y perde rien de sa gravité. Si jamais il m'arrivait d'être l'historiographe d'un événement politique ou militaire, sois bien assuré qu'à mon insu je trouverais moyen de faire épanouir à un moment donné, soit parmi les aridités de la politique, soit au milieu des péripéties d'un champ de bataille, quelque chose comme le *cactus grandiflora* de l'Américain Shaler.

Septembre.

Nous recommençons la vie que tu connais, aux mêmes lieux, dans la même maison, sans nous écarter des sillons marqués par de longues habitudes. Nous travaillons. Vandell est retourné à la géologie. Il ne sort plus sans son marteau, et partout où nous allons ensemble, il se met, comme un cantonnier sur les routes, à casser des cailloux. Je l'aide à porter ses échantillons. Il en a couvert le plancher de sa chambre. C'est là qu'il les dépose et qu'il les classe, sans avoir l'air de prévoir que tôt ou tard il nous faudra

déménager. Il a rapporté de sa dernière course une foule de petits dessins fort curieux : profils de montagnes, formes de rochers, avec le multiple détail intérieur des stratifications. Rien n'est plus exact, ni plus net, ni plus minutieux. Chaque contour est indiqué d'une manière enfantine, par un trait si délié, qu'on dirait le travail du burin le plus aigu. Il n'y a, bien entendu, ni ombre, ni lumière; c'est l'architecture des choses reproduite indépendamment de l'air, de la couleur, de l'effet, en un mot de tout ce qui représente la vie. C'est froid et démonstratif comme une figure de géométrie. Sans attacher d'ailleurs la moindre importance *artistique* à ces dessins, que lui-même appelle des plans, il s'étonne pourtant quelquefois, si j'hésite à reconnaître les lieux, de m'en voir contester l'exactitude absolue. J'accorde volontiers l'exactitude, mais je nie la ressemblance, ou bien encore, la ressemblance admise, je nie la vérité, et c'est alors le point de départ d'une dissertation qui nous mène, à travers des théories que tu devines, aux conclusions les plus opposées.

— Il faut pourtant, me disait-il aujourd'hui, que vous m'expliquiez au juste ce que vous prétendez faire de ce pays. Je vous entends dire tantôt qu'il est curieux, tantôt qu'il est beau; vous parlez tour à tour de naïveté et de parti-pris; vous invoquez l'indépendance et les traditions; vous avez toujours un pied ici, l'autre dans les musées; bref, je vous vois faire un grand écart très périlleux, et je vous demande à vous-même si l'équilibre est possible à tenir.

— Mon cher ami, lui dis-je, c'est une des faiblesses de notre époque d'essayer ce que les plus forts n'avaient point entrepris, non par timidité, mais par sagesse, et de mettre beaucoup de résolution dans des chimères. Il fut un temps où les choses étaient moins compliquées et les hommes plus grands, peut-être parce qu'ils étaient plus simples. En tout cas, le but était direct, les moyens de l'atteindre étaient peu nombreux. On prétend que le but continue d'être le même; j'en doute, à voir mille chemins ouverts, et que chacun prend un détour nouveau pour y arriver. On ne pensait pas alors qu'il y eût autre chose au monde que ce que soi-même on voyait tous les jours : de belles formes humaines équivalentes à de belles idées, ou de beaux paysages, c'est-à-dire des arbres, de l'eau, des terrains et du ciel; l'air, la terre et l'eau, trois élémens sur quatre, c'était déjà vaste, et cela suffisait. A chaque chose on donnait à peu près sa couleur générale, et chaque forme était exprimée dans le sens le plus propre, non point à la corriger, mais à la manifester, en vertu de ce principe très modeste, et cependant très fier, qui, faisant équitablement deux parts dans les productions de l'art, donne à la nature l'initiative du beau, et nous réserve à nous

le droit de le concevoir et de le révéler. On appelle embellir ou créer cette opération de l'esprit; ce n'est qu'une demi-erreur, et peut-être un abus de mots.

Après ce préambule un peu solennel, engagé dans une exposition de principes que je n'avais ni provoquée ni préparée, je continuai, mon ami, raisonnant, divaguant, prenant les faits pour témoignages, invoquant l'exemple de ceux que nous appelons les maîtres, et, comme tu pourras le reconnaître, sans beaucoup d'ordre ni de méthode.

« Ce qui nous a perdus, disais-je aux termes près, c'est la curiosité et le goût des anecdotes. Il y a déjà quelque temps qu'on le répète, et c'est vrai, mais irrémédiable. Autrefois l'homme était tout. Une figure humaine valait un poème. Quand la nature apparaissait derrière l'homme, c'était à l'état d'auréole, et pour remplacer les fonds noirs des portraitistes ou les nimbes d'or des primitifs Italiens. La peinture et la sculpture se donnaient la main, à ce point que la peinture avait l'air d'être soutenue par sa sœur aînée. Toute pleine encore des traces de cette commune origine et de cette éducation commune, elle avait le sens individuel, le relief abstrait et positif de la statuaire. Et telle était, à la plus grande époque de la renaissance italienne, la fraternité de ces deux arts jumeaux que l'homme qui les a réunis et presque confondus dans ses œuvres est demeuré par là le premier artiste du monde, moins parfait que les Grecs et plus complet. Je ne crois pas que *le Jugement dernier* soit autre chose qu'un immense bas-relief avec le mouvement et la couleur. Le jour où la séparation eut lieu, l'art diminua. Il se transforma le jour où le *sujet* s'introduisit dans la peinture, il tomba tout à fait le jour à jamais déplorable où le *sujet* en devint l'intérêt. En d'autres termes, le *genre* a détruit la grande peinture et dénaturé le paysage même.

« Le *sujet* date de loin, et le *genre* aussi. Si l'on voulait sincèrement remonter aux origines, on manquerait peut-être de respect à des noms singulièrement vénérables et que j'aurais peur de prononcer même entre nous. Nous avons toujours eu trop d'esprit en France. Cette disposition a porté malheur à nos grands hommes. On accorderait peut-être plus de génie à l'homme-roi du XVIIIe siècle, s'il avait été moins spirituel, et l'on remarque peu que le plus grand peintre français du XVIIe avait lui-même autant de dextérité d'esprit que de bon sens. Le bon sens et l'esprit, la finesse et la logique, voilà des qualités gauloises dont les Italiens ne se doutaient pas, ou qu'ils n'ont jamais laissé voir. C'est pourquoi Poussin est moderne; il l'est malgré lui, malgré ses traditions, malgré son sens exquis de l'antique. Il a beau vivre et mourir à

Rome, il reste au fond le Normand des Andelys, voisin de Corneille et parent de La Fontaine. Il a beau faire : il est grave, mais spirituel. Il est soucieux, mais il raisonne; il a le trait, le pathétique et la leçon; il est peu naïf en somme dans l'acception simple, forte, ingénument plastique, que les anciens donnaient à ce mot. Le très grand art ne raisonne pas, du moins dans le sens du syllogisme; il conçoit, il rêve, il voit, il sent, il exprime : mécanisme simple et plus naïf. Qu'est-ce que le *sujet*, sinon l'anecdote introduite dans l'art, le fait au lieu de l'idée plastique, le récit quand il y a récit, la scène, l'exactitude du costume, la vraisemblance de l'effet, en un mot la vérité, soit historique, soit pittoresque? Tout se déduit et tout s'enchaîne. La logique apportée dans le *sujet* conduit tout droit à la couleur locale, c'est-à-dire à une impasse, car, arrivé là, l'art n'a plus qu'à s'arrêter; il est fini.

« L'histoire religieuse, l'Ancien et le Nouveau Testament, par l'élévation de l'idée, qui touchait à la foi, par le contact avec le fond des croyances, par leur éloignement légendaire, par le mystérieux des faits, s'élevaient au-dessus de l'anecdote et rentraient dans l'épopée; mais à quelle condition? A la condition d'être le *credo* d'une âme émue, comme chez le moine de Fiesole, ou d'être coulés dans le moule d'une forme sublime, comme dans Léonard, Raphaël, André del Sarto, ces païens. Le *sujet* n'a jamais été pour eux qu'une occasion de représenter l'apothéose de l'homme dans tous ses attributs. Du moment que la mise en scène se fait plus explicative, de deux choses l'une : ou le *sujet* se transfigure comme entre les mains des coloristes-dessinateurs vénitiens, et, par l'absence de toute couleur *vraie*, par le mépris de l'histoire et de la chronologie, il sert de prétexte à une fantaisie épique, au fond de laquelle il passe inaperçu; ou bien l'intention de rester vrai prend le dessus, et subitement l'art est rapetissé. A la façon dont les metteurs en scène vénitiens ont compris le *sujet*, il est aisé de voir le cas médiocre qu'ils en faisaient. Quand Titien peint l'*ensevelissement du Christ*, qu'y voit-il? Un contraste, — idée plastique, — un corps blanc, livide et mort, porté par des hommes sanguins, et pleuré, dans un deuil qui les rend plus belles, par de grandes Lombardes aux cheveux roux : voilà comment on entendait le *sujet*. Vous voyez que la curiosité d'être vrai n'était pas grande, et que le désir d'être nouveau n'allait pas plus loin que celui d'être exact. Être beau, tel était le premier et le dernier mot, l'alpha et l'oméga d'un catéchisme que nous ne connaissons plus guère aujourd'hui.

« Tout à coup, il y a quelque vingt ans, après avoir épuisé l'histoire ancienne, et puis l'histoire locale, de lassitude ou autrement, les peintres se sont mis en route. De cette époque date un

mouvement très inattendu : je veux parler du besoin des aventures et du goût des voyages. Or notez bien qu'on voyage du moment qu'on s'attache aux diversités de la nature. La distance n'y fait rien. On peut ne jamais dépasser Saint-Denis, et cependant rapporter des bords de la Seine des œuvres que j'appellerai des notes de voyage. On peut au contraire faire le tour du monde, et ne produire que des œuvres plus générales, impossibles à localiser, ne portant ni timbre, ni certificat de distance, et qui sont alors tout simplement des tableaux. En un mot, il y a deux hommes qu'il ne faut pas confondre, il y a le voyageur qui peint, et puis il y a le peintre qui voyage. C'est toute une différence comme vous voyez. Et le jour où je saurai positivement si je suis l'un ou l'autre, je vous dirai exactement ce que je prétends faire de ce pays. »

Nous étions en ce moment sur la place du Marché. Une troupe d'enfans indigènes s'y livraient à un exercice d'adresse et d'agilité dont nos collégiens ont l'habitude, et qui, je crois, est cosmopolite, car on le trouve en Irlande aussi bien qu'en Orient. Le jeu consiste à lancer une boule, ou un bâton, ou n'importe quoi de léger qui puisse être enlevé rapidement et rejeté loin. Chaque joueur est armé d'un bâton, et c'est à qui arrivera le premier pour relever la boule et la lancer de nouveau. Les joueurs étaient de jeunes enfans de huit à douze ans, agréables de visage et déliés de tournure, comme la plupart des petits Maures, avec la physionomie fine, les yeux grands et beaux, le teint aussi pur que celui des femmes. Ils avaient les bras nus, leur cou délicat sortait d'un gilet très ouvert, leur culotte flottante était relevée jusqu'au-dessus du genou pour les aider à mieux courir, et une petite *chachia* rouge pareille à la calotte des enfans de chœur garnissait à peine le sommet de leur jolie tête chauve. Chaque fois que la boule était atteinte et partait, tous ensemble s'élançaient à sa poursuite côte à côte, en troupeau serré, comme des gazelles. Ils couraient en gesticulant beaucoup, perdant leur coiffure, perdant leur ceinture, mais n'y prenant pas garde, volant directement au but, sans qu'on les vît toucher le sol, car on n'apercevait du pas léger des coureurs que des talons nus agités dans un flot de poussière, et ce nuage aérien semblait accélérer leur course et les porter.

Il était deux heures. Le marché venait de finir, la place était entièrement déserte. Un carré de maisons basses et sans toitures, un ou deux cyprès qui pyramidaient au-dessus des terrasses, la montagne au-delà dont l'horizon dentelé partageait le ciel à plus de moitié, un ciel vide, un grand terrain sans accidens, voilà pour le paysage. Les maisons étaient d'un blanc mat à peine altéré par des écorchures, les cyprès noirs; la montagne était franchement

verte, le ciel d'un bleu vif, le terrain couleur de poussière, c'est-à-dire à peu près lilas. Une seule ombre au milieu de la vive lumière se dessinait du côté de la place où déjà le soleil inclinait, et cette ombre, inondée des reflets du ciel, aurait pu, grossièrement du moins, s'exprimer elle-même par du bleu.

« Vous voyez bien, dis-je à mon auditeur, cette place et ces enfans? La scène est familière et dans les conditions du *genre;* le cadre lui-même a ce double avantage de l'accompagner d'une manière très simple et cependant très locale. Prenons pour exemple ce tableau qui semble tout préparé d'avance et facile à copier comme à décrire. L'exemple en vaut un autre. L'Orient peut à la rigueur tenir dans ce cadre étroit.

« Et d'abord, si vous me permettez d'être pédant tout à mon aise, que voyons-nous? Sont-ce des enfans qui jouent dans le soleil? Est-ce une place au soleil dans laquelle jouent des enfans? La question n'est pas inutile, car elle détermine avant tout deux points de vue très différens. Dans le premier cas, c'est un tableau de figures où le paysage est considéré comme accessoire; dans le second, c'est un paysage où la figure humaine est subordonnée, mise au dernier plan, dans un rôle absolument sacrifié. A cette question, qui crée aussitôt tant d'opinions diverses, chacun répondra d'après son tempérament propre, sa manière de comprendre les choses, l'habitude de son œil et les dispositions de son talent. Le paysagiste y verra donc un paysage, le peintre de figures un sujet; l'un y distinguera des taches, l'autre des costumes, un troisième en étudiera l'effet, un quatrième y verra des gestes; un autre encore, des physionomies. Suivant qu'on les envisagera de près ou de loin, les enfans deviendront tout ou ne seront plus rien, et si nous les supposons assez près du peintre pour que le portrait de chacun d'eux prenne un intérêt dominant, alors une modification singulière apparaîtra dans ce tableau si simple. Tout le paysage à la fois disparaîtra; à peine apercevra-t-on vaguement quelque chose comme un terrain frappé de lumière et des indications de mise en scène orientale; il ne restera plus de visible et de formulé qu'un groupe important surtout par sa signification humaine, composé d'enfans animés de mouvemens rapides et de passions joyeuses, et présenté de manière à mettre en évidence l'expression du geste chez les uns, le jeu de la physionomie chez les autres. D'élimination en élimination, nous arrivons de la sorte à réduire le cadre, puis à le supprimer, à grandir le groupe, puis à le simplifier. Le costume lui-même devient un accident secondaire dans un sujet dont l'intérêt se concentre à ce point sur des formes humaines et sur des visages, et du premier coup nous supprimons le soleil et l'excessive lumière, double ob-

stacle dont personne au monde ne s'était préoccupé quand il s'agissait de peindre des hommes.

« Que devient alors le milieu même où nous apercevons la scène : cette place blanche, ces cyprès verts, ce soleil blanc des heures méridiennes? Que devient tout cet entourage local et significatif, — essentiel si l'on veut localiser la scène, inutile au contraire si l'on veut la généraliser? On touche ainsi aux abstractions, et, sans le vouloir, par le seul fait d'un point de vue plus sévère et plus concentrique, on sort de la nature pour entrer dans les combinaisons de l'atelier; on abandonne le vrai relatif pour un ordre de vérité plus large, moins précise et d'autant plus absolue qu'elle est moins locale. Pour nous, cette petite place de Blidah, solitaire, fortement éclairée par la pleine lumière d'un beau jour d'été, ces vestes rouges et ces culottes blanches, ces jolis enfans un peu bizarres, et c'est par là surtout qu'ils nous séduisent, la chaleur, le bruit, la diversité de la scène à chaque instant changeante, tout cela compose un ensemble d'impressions multiples et nous charme à ce titre surtout que nous y voyons l'individuel caractère d'un tableau d'Orient. Il y a au contraire des peintres, et j'en connais, qui ne prendraient là que le nécessaire, estimant que ce qu'il y a de plus intéressant dans ces enfans, ce n'est pas d'être de petits Blidiens, c'est d'être des enfans; ceux-là sans contredit auraient raison.

« Ce procédé de l'esprit qui consiste à choisir son point de vue, à déterminer la scène, à l'isoler du milieu qui l'absorbe, à sacrifier les fonds, à les faire imaginer plutôt qu'à les montrer; le soin d'expliquer ce qui doit être expliqué et de sous-entendre les accessoires; l'art d'indiquer les choses par des ellipses et de faire imaginer même ce que le spectateur ne voit pas, ce grand art de se servir de la nature sans la stéréotyper, tantôt de la copier jusqu'à la servilité, tantôt de la négliger jusqu'à l'oubli; ce difficile équilibre des vraisemblances qui oblige à demeurer vrai sans être exact, à peindre et non pas à décrire, à donner non pas les illusions, mais les impressions de la vie : tout cela se traduit par un mot ordinaire, et qui fait le sujet de bien des équivoques, peut-être parce qu'il n'a jamais été bien défini, je veux dire l'interprétation.

« La question se réduit à savoir si l'Orient se prête à l'interprétation, dans quelle mesure il l'admet, et si l'interpréter n'est pas le détruire. Je ne fais point de paradoxe; j'examine. Ce n'est pas une objection que je crée, je la signale. Et croyez qu'il m'en coûte de médire d'un pays auquel je dois beaucoup.

« L'Orient est très particulier. Il a ce grand tort pour nous d'être inconnu et nouveau, et d'éveiller d'abord un sentiment étranger à l'art, le plus dangereux de tous, et que je voudrais proscrire : celui

de la curiosité. Il est exceptionnel, et l'histoire atteste que rien de beau ni de durable n'a été fait avec des exceptions. Il échappe aux lois générales, les seules qui soient bonnes à suivre. Enfin il s'adresse aux yeux, peu à l'esprit, et je ne le crois pas capable d'émouvoir. Je parle ici de ceux, et c'est le plus grand nombre, qui ne l'ont pas habité, et n'ont pas, pour le comprendre, l'intime familiarité des habitudes et l'affectueuse émotion des souvenirs. Même quand il est très beau, il conserve je ne sais quoi d'entier, d'exagéré, de violent, qui le rend excessif, et c'est un ordre de beauté qui, ne rencontrant pas de précédens dans la littérature ancienne ni dans l'art, a pour premier effet de paraître bizarre.

« D'ailleurs il s'impose avec tous ses traits : avec la nouveauté de ses aspects, la singularité de ses costumes, l'originalité de ses types, l'âpreté de ses effets, le rhythme particulier de ses lignes, la gamme inusitée de ses couleurs. Changer quoi que ce soit dans cette physionomie si nettement nouvelle et décisive, c'est l'amoindrir; apaiser ce qu'elle a de trop vif, c'est l'affadir; généraliser une pareille effigie, c'est la défigurer. Il faut donc l'admettre en son entier, et je défie qu'on échappe à cette nécessité d'être vrai quand même, d'en exprimer d'abord les côtés bizarres et d'être conduit par la logique même de la sincérité jusqu'à l'excès forcé du naturalisme et du fac-simile.

« Il en résulte dans chaque genre également une aberration pareille et certaine.

« Le peintre qui bravement prendra le parti de se montrer véridique à tout prix rapportera de ses voyages quelque chose de tellement inédit, de si difficile à déterminer, que, le dictionnaire *artistique* n'ayant pas de terme approprié à des œuvres de caractère si imprévu, j'appellerai cet ordre de sujets des *documens*. J'entends par documens le signalement d'un pays, ce qui le distingue, ce qui le rend lui-même, ce qui le fait revivre pour ceux qui le connaissent, ce qui le fait connaître à ceux qui l'ignorent; je veux dire le type exact de ses habitans, fût-il exagéré par le sang nègre, et n'eût-il pas d'autre intérêt que son extravagance, leurs costumes étrangers et étranges, leurs attitudes, leur maintien, leurs coutumes, leur démarche, qui n'est pas la nôtre. Or, comme il n'y a plus de limite aux investigations du voyageur lorsqu'il a pris pour règle l'exactitude, nous saurons et nous verrons, à n'en plus douter, d'après ces images minutieuses copiées avec la scrupuleuse authenticité d'un portrait, comment le peuple d'outre-mer s'habille, comment il se coiffe, comment il se chausse. Nous apprendrons quelles sont ses armes, et le peintre les décrira autant qu'un pinceau peut décrire. Les harnais des montures, il faudra de même qu'on les connaisse;

il y a plus, il faudra qu'on les comprenne, car à l'artifice ingénieux de montrer tant de choses nouvelles se joindra pour le peintre voyageur l'obligation d'être catégorique et d'expliquer. Et comme l'attrait de l'inédit correspond à ce malheureux instinct universel de la curiosité, beaucoup de gens, se méprenant eux-mêmes, demanderont alors à la peinture ce que donne exclusivement un récit de voyage; ils voudront des tableaux composés comme un inventaire, et le goût de l'ethnographie finira par se confondre avec le sentiment du beau.

« En paysage, il se produira des effets semblables, moins évidens peut-être, non moins réels. L'intérêt des lieux éloignés est immense. Il y a un plaisir irrésistible à dire d'un pays que peu de gens ont visité : Je l'ai vu. Vous savez cela, vous qui passez votre vie à découvrir. Il faut être très modeste d'abord, — et c'est déjà une vertu humaine assez rare, — pour dissimuler ses titres de voyageur et ne pas afficher le nom des lieux à côté de celui du peintre. Il faut être plus modeste encore, — et cette modestie-là devient un principe d'art, — pour résumer tant de notes précieuses dans un tableau, pour sacrifier la propre satisfaction de ses souvenirs à la vague recherche d'un but général et incertain. Disons le mot, il faut une véritable abnégation de soi-même pour cacher ses études et n'en manifester que le résultat.

« Mais la difficulté n'est pas là seulement : elle est ailleurs, elle est partout. Le difficile est, je le répète, d'intéresser notre public européen à des lieux qu'il ignore; le difficile est de montrer ces lieux pour les faire connaître, et cependant dans l'acception commune aux objets déjà familiers, — de dégager ainsi le beau du bizarre et l'impression de la mise en scène, qui presque toujours est accablante, — de faire admettre les plus périlleuses nouveautés par des moyens d'expression usuels, d'obtenir enfin ce résultat qu'un pays si particulier devienne un tableau sensible, intelligible et vraisemblable, en s'accommodant aux lois du goût, et que l'exception rentre dans la règle, sans l'excéder ni s'y amoindrir. Or, je vous l'ai dit, l'Orient est extraordinaire, et je prends le mot dans son sens grammatical. Il échappe aux conventions, il est hors de toute discipline; il transpose, il intervertit tout; il renverse les harmonies dont le paysage a vécu depuis des siècles. Je ne parle pas ici d'un Orient fictif, antérieur aux études récentes qu'on a faites sur les lieux mêmes : je parle de ce pays poudreux, blanchâtre, un peu cru dès qu'il se colore, un peu morne quand aucune coloration vive ne le réveille, uniforme alors et cachant, sous cette apparente unité de tons, des décompositions infinies de nuances et de valeurs, rigide de formes, dessiné en largeur plus souvent qu'en hauteur, très net,

sans vapeur, sans atténuation, presque sans atmosphère appréciable et sans distance. Tel est l'Orient que, vous et moi, nous connaissons, qui nous entoure et que nous voyons. C'est le pays par excellence du grand dans les lignes fuyantes, du clair et de l'immobile, — des terrains enflammés sous un ciel bleu, c'est-à-dire plus clairs que le ciel, ce qui amène, notez-le bien, à tout moment des tableaux renversés; — pas de centre, car la lumière afflue partout; pas d'ombres mobiles, car le ciel est sans nuages. Enfin, jamais que je sache avant nous, personne ne s'est préoccupé de lutter contre ce capital obstacle du soleil, et ne s'est imaginé qu'un des buts de la peinture pouvait être d'exprimer, avec les pauvres moyens que vous savez, l'excès de la lumière solaire, accrue par la diffusion. Je vous signale ici des difficultés de pratique; il y en a mille autres, plus profondes, plus sérieuses, et beaucoup plus dignes d'être méditées.

« Trois hommes, depuis vingt ans, résument à peu près tout ce que la critique moderne a nommé la peinture orientale. Vous connaissez au moins l'un des trois; son nom a fait trop de bruit en France pour qu'il n'en soit pas arrivé quelque lointain retentissement jusque dans vos déserts. Je ne me permettrai point de les juger, même en tête-à-tête, à quatre cents lieues de Paris. Je vous dirai seulement, pour employer le vocabulaire à la mode, que l'un a fait avec l'Orient du paysage, l'autre du paysage et du genre, le troisième du genre et de la grande peinture. Chacun d'eux a vu l'Orient, et l'a bien vu, sinon avec une intelligence égale, du moins avec un amour aussi vif, aussi sincère, aussi durable, et l'ensemble de leurs œuvres a été une révélation.

« Le paysagiste a commencé par visiter les lieux les plus célèbres de la terre, et les a décrits, les signant d'un nom de ville, de village ou de mosquée : les traitant à peu près comme des portraits, il fallait bien qu'il nommât l'original. Son œuvre est l'exquise et parfaite illustration d'un voyage dont il aurait pu lui-même écrire le texte, car il apportait en écrivant comme en peignant la même exactitude de coup d'œil, la même vivacité de style et d'expression. Or, de tout cet œuvre considérable, et dont le souvenir aujourd'hui déjà devient confus, ce qui restera peut-être de plus lumineux, de plus choisi, de plus mémorable, ce sont de petits tableaux sans nom, sans désignation précise, par exemple un *crépuscule* au bord du Nil, ou bien des *pèlerins* pauvres voyageant à midi dans l'aride atmosphère d'un pays sans eau. Deux notes générales, une impression de mélancolie nocturne, la terreur des chaudes solitudes, voilà peut-être ce qu'il aura laissé, je ne dis pas de plus parfait, car la nette intelligence de l'homme et la main habile du praticien sont

visibles dans tous les tableaux signés de lui, mais de plus heureux pour sa renommée et de plus honorable pour l'art moderne.

« Le peintre de genre a procédé plus résolûment. Dans l'Orient, il a vu l'effet : l'opposition nette, aiguë, tranchante des ombres, et de la lumière. Ne pouvant pas atteindre directement le soleil, qui brûle toutes les mains qui le cherchent, il a pris un détour fort spirituel, et, dans l'impossibilité d'exprimer beaucoup de soleil avec peu d'ombres, il a pensé qu'avec beaucoup d'ombres il parviendrait à produire un peu de soleil, et il a réussi. Cette abstraction de l'effet, ce thème invariable des oppositions vives, il les a poursuivis partout, dans tous les sujets de figure ou de paysage, violemment, obstinément, et avec un succès qui a légitimé ses audaces. Il a beaucoup imaginé, beaucoup rêvé, mais à distance, à travers des partis-pris d'esprit, de méthode et de pratique. Il n'est ni vrai, ni vraisemblable. *Peu nature*, permettez-moi ce barbarisme d'atelier, sa supériorité la plus incontestable lui vient de ce qu'il a, comme tous les visionnaires, l'esprit rempli de métamorphoses. Il invente encore plus qu'il ne se souvient. Il a gardé de ses séjours en Orient je ne sais quel amour des angles droits, des horizons rectilignes, des intersections brusques, dont il a composé pour ainsi dire la formule et la géométrie de son art. Chaque chose qu'il produit se reconnaît à ce double caractère : l'intensité de l'effet, la combinaison méthodique des formes, et peut-être, à son insu, le sujet n'est-il qu'un prétexte varié pour appliquer identiquement ses formules. Au fond, si quelque chose manque à cet art très indépendant, c'est de l'être trop dans un sens et de ne pas l'être assez dans l'autre, en un mot d'avoir fait d'énormes sacrifices à la lumière comme à l'indispensable raison du beau.

« Le troisième est monté d'un échelon sur l'escalier presque sans fin du grand art, et dans l'Orient il a vu les spectacles humains. Notez bien que je ne dis pas l'homme. Il a vu l'homme habillé, par conséquent la tournure, le geste, vaguement la physionomie, mais splendidement le costume et la couleur. De la couleur, il a fait à son tour son abstraction. Il a tellement agrandi son rôle, il l'a douée d'une telle importance, il en a tiré des significations si diverses, si hautes, si frappantes, et parfois si pathétiques, qu'en nous forçant pour ainsi dire à oublier la forme, il a fait supposer qu'il la méprisait ou l'ignorait, deux erreurs dont il est innocent. En vertu de ce principe que la couleur décomposée par des ombres rigoureuses et des lumières perd son effet de plénitude et sa qualité intense, il a imaginé, même pour ses tableaux de plein air, une sorte de jour élyséen doux, tempéré, égal, que j'appellerai le clair-obscur des campagnes ouvertes. Il a pris à l'Orient les bleus forts de son ciel,

ses ombres blêmes, ses demi-teintes molles; quelquefois il a fait tomber sur un parasol ouvert quelque chose comme la pesanteur d'un morne et lourd rayon de soleil; mais plus souvent il se plaît dans les demi-clartés froides, la vraie lumière de Véronèse; il substitue sans scrupule des campagnes vertes aux horizons brûlés: il prend le paysage comme un point d'appui, une sorte d'accompagnement sourd et profond qui fait valoir, soutient et centuple la sonorité magnifique de ses colorations. Son chef-d'œuvre, dans le *genre* au moins, est un tableau d'intérieur, blond, clair, limpide, et si nettement écrit, qu'on le dirait exécuté d'un seul trait, d'une seule haleine. Et ce tableau, par sa perfection, témoigne exactement comment l'homme dont je parle a compris l'Orient : son amour du costume, ses scrupules pour l'aspect, enfin le peu de souci qu'il a du soleil et de ses effets. On dit de ses œuvres qu'elles sont belles, mais imaginaires; on le voudrait plus vrai, plus naïf, peut-être le voudrait-on plus oriental... N'écoutez jamais ceux qui vous parleront de la sorte. Croyez plutôt que ce qu'il y a de plus beau chez lui, c'est l'élément le plus général.

« Le *paysagiste*, par je ne sais quelle prédestination singulière, était né peintre d'Orient, car on dit qu'il ressemblait lui-même à un Arabe. Le *peintre de genre* a le goût des pays turcs; il les aime en raison même de leur originalité. Le *peintre d'histoire* est un Vénitien qui se délecte avec des sujets contemporains analogues pour la couleur aux souvenirs passionnés qu'il a gardés de ses maîtres. Il est donc le plus traditionnel et le moins oriental des trois, et c'est la plus minime des raisons qui me font l'estimer si grand.

« J'étais au bord de la Seine, un jour de printemps, avec un paysagiste célèbre qui fut mon maître. Il m'expliquait les changemens que l'expérience, l'étude des musées, ses voyages en Italie surtout, avaient apportés dans sa manière de voir les choses et de sentir. Il me disait qu'aujourd'hui il n'apercevait plus que des résumés là où jadis il était enchanté par les détails, et qu'après avoir cherché le particulier, il cherchait maintenant la forme et l'idée typiques. Un berger passa, conduisant sur la berge même de la rivière un long troupeau de moutons qui se profilaient avec des mouvemens souples sur les eaux blanchies par un ciel gris de la fin d'avril. Le berger avait la besace au dos, le feutre noir, les guêtres de cuir d'un conducteur de troupeaux; deux chiens noirs, très pittoresques de tournure, se traînaient lentement entre ses jambes, car le troupeau marchait en bon ordre. — Savez-vous, me dit mon maître, que c'est une chose très belle à peindre qu'un berger au bord d'*un fleuve?* — La Seine avait changé de nom, comme le sujet avait changé d'acception : la Seine était devenue *le fleuve*. — Qui de nous pourra

faire avec l'Orient quelque chose d'assez individuel et à la fois d'assez général pour devenir l'équivalent de cette idée simple du fleuve? »

Voilà, mon ami, à peu près ce que je disais à Vandell. Tire de ce chaos d'objections, d'aperçus, de notes éparses, la conclusion que tu voudras. Je te rapporte un entretien qui n'est pas un livre de dogme, qui n'est pas même un chapitre de critique. La conclusion personnelle que j'en ai tirée, moi, la voici : il est probable que j'échouerai dans ce que j'entreprends, ce qui ne prouvera pas que l'entreprise est irréalisable. Il est possible aussi que, par une contradiction trop commune à beaucoup d'esprits, je sois entraîné précisément vers les curiosités que je condamne, que le penchant soit plus fort que les idées, et l'instinct plus impérieux que les théories.

Octobre.

Il est convenu que nous partirons demain pour une excursion de chasse qui doit durer trois ou quatre jours. Nous battrons d'abord le lac Haloula, puis toutes les collines jusqu'à Tipaza, où nous irons tuer des lapins dans les voies romaines.

C'est le commandant *** qui conduit la chasse; nos compagnons sont de vieux Africains, officiers de cavalerie indigène, connus comme des tireurs de premier ordre, et, ceci soit dit afin de t'expliquer d'avance l'allure militaire de notre expédition, nous emmenons, à titre de domestiques, de garde d'honneur ou d'escorte, suivant le cas, dix spahis pris dans les manteaux rouges de Blidah. Le convoi, qui pourrait être plus modeste, se compose de deux prolonges ou chariots du train à quatre chevaux. Les chiens, dont on veut ménager les forces pour le lendemain, voyageront dans les voitures avec le matériel de campement, les bagages, l'arsenal des fusils de chasse et les munitions, lesquelles sont calculées d'après un minimum de cent coups par tireur. Dernier détail enfin qui te fera juger du massacre qui se prépare, nous emportons trois grands sacs à pain destinés à contenir le gibier qui ne sera pas mangé sur place et le gibier d'eau qui ne sera pas mangeable.

— Ne vous attendez pas, m'a dit Vandell en me renseignant sur des habitudes peu connues sans doute ailleurs qu'en Algérie, à procéder, comme en France, à petit bruit et à petits pas. Les chiens d'arrêt ne servent ici qu'à trouver la piste. Le gibier rencontré, le chasseur se charge du reste, avec son fusil pour le tirer tant qu'il vole, avec son cheval pour le poursuivre de remise en remise, pour le lasser, le forcer, le piétiner, quand il n'en peut plus. C'est une alliance assez originale, et qui vous surprendra, je crois, de la chasse à courre et de la chasse à tir, le mélange attrayant de deux

satisfactions très vives, l'adresse du coup d'œil et la promptitude. Rien là-bas n'est à ménager, ni le terrain, qui n'appartient à personne, ni le gibier, très abondant. Chacun est libre de charger à fond de train, comme en pays ennemi; le but est de tuer beaucoup. C'est un exercice qu'on apprend en faisant la guerre. Voilà pourquoi tous les officiers aiment la chasse et la pratiquent bien, de même que tout bon coureur de lièvres et de perdreaux est de droit un excellent soldat d'Afrique. Dans les deux cas, la gymnastique est la même, et pour une âme un peu vigoureuse la chasse, assure-t-on, vaudrait la guerre, s'il ne lui manquait un plaisir que rien ne remplace, l'égalité dans la lutte et le charme incomparable du danger. — Je vous préviens de tout celà, ajouta Vandell, pour que vous sachiez ce que vous aurez à faire demain, si vous entendez y mettre de l'amour-propre, ou si modestement vous devez suivre la course en spectateur. Quant à moi, je prendrai ma jument. — La jument blanche de Vandell est, selon lui, la seule monture sur laquelle il ait pu réfléchir à l'aise.

Je suivrai la course comme je pourrai, mon ami, mon unique désir étant de voir le lac, et tu sais pourquoi. Le lac est du petit nombre des curiosités que je me connaisse, et dont je m'accuse comme d'une inconséquence. Nous avions autrefois projeté ce petit voyage sans jamais l'accomplir; c'est bien le moins, puisque l'occasion m'en est offerte, que j'aille éclaircir ou vérifier des imaginations qui nous étaient communes. J'y vais donc comme en pèlerinage, et pour saluer de plus près cet inconnu avec la dévotion qu'on doit à l'objet de ses anciens rêves. C'est peu de chose; mais, toute imagination mise à part, il est bon de remplacer un point d'interrogation par un fait, surtout quand ce point d'interrogation, fixe depuis des années, vous sollicite incessamment par un : Qu'y a-t-il là-bas?

Il y a là-bas, je m'en doute, ce qu'il y a partout, ce qu'on rencontre au bout de son chemin après chaque étape un peu longue, — le jeune enthousiasme des années révolues couché par terre, et si malade, hélas! qu'il est presque mort.

Fera-t-il beau demain? Voilà ce qui nous occupe. Depuis cinq jours, le vent du sud souffle avec furie. C'est l'adieu brûlant de l'été caniculaire, qui finit avec septembre, le mouvement orageux de l'équinoxe et le signal de la saison belle et tempérée où nous entrons, et qu'on appelle ici le *second été*. Je t'ai parlé ailleurs de ce vent funeste : il est très beau à voir, et très excitant pour l'esprit, quand le corps n'en est pas trop abattu. Les Blidiens le maudissent; ils en souffrent, ils s'en préservent comme ils peuvent, en restant chez eux, en bouchant les fenêtres, en ne respirant plus. La

chaleur a été extrême et sans adoucissement, ni le matin, ni le soir. La nuit dernière, j'en ai fait l'épreuve, il y avait à minuit, sous les orangers, 37 degrés centigrades, température extraordinaire à pareille heure et en pareille saison. J'ai tâché de me figurer ce que des arbres pouvaient souffrir, en les voyant tordus à se rompre dans une lutte impossible à peindre, harrassés d'efforts, et comme écartelés entre le vent qui voulait les arracher du sol et ce terrible lien des racines qu'ils ne pouvaient pas rompre. Il y eut un moment où tout sembla craquer; une sorte de bruit déchirant sortit à la fois des entrailles de chaque arbre. Voyons, pensai-je, laquelle sera la plus forte, de la destruction ou de la vie? La vie fut la plus forte, et je t'assure que je m'en sentis soulagé : pas un arbre ne fut déraciné. Seulement des milliers de branches et des milliers de feuilles tourbillonnaient dans l'air, et des centaines de fruits à demi mûrs roulaient par les chemins. Quant au long cyprès qui m'avoisine, soit solidité, soit souplesse, il pliait comme un jonc pour se relever aussitôt, sans paraître autrement souffrir; puis, le souffle devenant continu, il demeura penché fortement sous le vent, et ne se redressa qu'au matin, à l'heure où tout à coup l'ouragan se calma. Au surplus, moi qui déteste le vent, je pardonne à celui-ci, peut-être en faveur de son origine, et je dis quand même au vent du désert qu'il est le bienvenu, comme à tout ce qui m'apporte des nouvelles directes du Sahara.

Autre particularité de la saison, qui donne au pays je ne sais quel aspect menaçant. Tous les soirs, nous voyons de longs incendies s'élever au fond de la plaine. Ce sont les Arabes qui brûlent les broussailles, suivant leur méthode expéditive de défricher le plus vite possible, sans le secours de la serpe ni de la charrue. Le feu suit la direction du vent, et se propage du sud-ouest au nord-est. Le jour, on n'aperçoit plus que des fumées un peu vagues, et qu'on prendrait pour des brouillards. Le soir, la flamme apparaît de nouveau, distinctement le feu reprend sa course, et l'horizon du Sahel en est éclairé d'une façon sinistre.

Ce soir, le *khamsin* est tombé à plat et comme par enchantement. Le ciel est presque bleu; l'air est de l'air, et non plus de la poussière en ébullition. Adieu donc jusqu'à demain. Le rendez-vous est à Bab-el-Sebt; l'heure indiquée, six heures. Nous pouvons compter sur le soleil, admirable compagnon qui jamais ne fait défaut. On lui dit : A demain! on peut lui dire : A l'année prochaine! Et si quelqu'un manque aux rendez-vous qu'il a donnés, ce n'est pas lui.

Au bivouac du lac Haloula, octobre.

Nous arrivons. Je suis donc où je voulais venir. La chasse com-

mence demain. Pendant que nos compagnons s'y préparent, je te parlerai dès ce soir de notre marche en plaine, qui n'a été qu'une promenade assez courte faite avec lenteur.

Nous sommes partis à six heures précises, accompagnés de l'escorte assez bruyante dont je t'ai parlé, — en tout vingt-huit ou trente chevaux, — faisant ensemble beaucoup de tapage et soulevant un flot de poussière qui ne nous a quittés qu'à notre entrée dans les broussailles. Le temps était admirablement beau, net et reposé. Une énorme humidité couvrait la plaine, et, comme le soleil est le plus grand bienfaiteur de notre monde après Dieu, on aurait dit que, par la seule vertu de sa lumière, il changeait la rosée nocturne en une pluie d'argent. Ce mirage étincelant, qui ne trompa personne, joua devant nos yeux pendant une petite heure; puis le soleil lui-même en fit ce que la réalité fait des mensonges, et la plaine apparut telle qu'elle est, non pas morte, mais aride, plutôt inculte que stérile, non pas déserte, mais négligée par les mains de l'homme. Au reste, elle ressemble aux cantons que les arrivans traversent en venant d'Alger, avec moins de broussailles qu'à la sortie du Sahel, moins de marécages qu'aux environs de Bouffarik, et plus de landes. J'entends par landes, ici comme ailleurs, tout ce qui pousse au hasard partout où la charrue n'est pas venue, le produit spontané d'une terre qui n'a été labourée ni fortifiée, à qui l'on n'a rien confié, et qui, même en ce pays des générosités naturelles, se fatigue alors le moins possible : les indestructibles oignons mêlés aux indestructibles palmiers nains, le désespoir des colons à venir; les artichauts sauvages, qui déjà commencent à paraître avec leur tige incolore et leurs fruits barbus; les romarins, les lavandes, les genêts aux fleurs jaunes, la broussaille enfin à demi dépouillée du peu de feuillage épineux qui lui donnât l'air de végéter, et qui depuis longtemps a pris la couleur indéfinissable des choses poudreuses ou inanimées. L'été n'a pas laissé une herbe vivace sur cette longue étendue, tour à tour battue par les grandes pluies, puis écrasée par le poids des eaux stagnantes, puis durcie, gercée, brûlée par cinq mois déjà de sécheresse et de soleils à peu près continus. De grands espaces vides et d'un parcours aussi doux au pas des chevaux que peut l'être un pré fauché ressemblent à des chaumes dont la paille aurait été coupée très court. Ce qui poussait dans ces prés sans herbe avant que la morsure du soleil ou la dent des troupeaux les eût rasés, je l'ignore; mais on n'y voit plus qu'une multitude de grands chardons à haute tige, tous couronnés, comme la hampe des drapeaux arabes, d'une boule blanche composée d'un duvet soyeux. Rien n'est plus stérile ni plus bizarre. Le vent de l'été passe, sans y former le plus petit murmure, à travers cette claire

moisson de fleurs innombrables; il en disperse les soies brillantes et répand leur graine inutile sur des lieues de pays abandonné. Puis viennent les terrains plus maigres, où la marne est encore plus nue, puis de loin en loin des zones basses, où la fraîcheur des eaux souterraines fait naître et verdoyer tristement la végétation rigide et silencieuse des marais. Tout cela n'est ni beau ni laid, ni gai ni triste; mais le détail insignifiant disparaît dans un ensemble tellement vaste et si prodigieusement baigné de lumière et d'air, cette immense perspective presque incommensurable est cependant contenue dans un cadre si visible et si bien défini, les couleurs y sont si légères et les formes si nettes, qu'on ne saurait imaginer plus de grandeur vague avec autant de précision. C'est l'indéfini réduit aux proportions du tableau et résumé sobrement dans d'exactes limites : spectacle assez frappant lorsqu'on n'a vu que des plaines sans bornes aucunes ou des plaines à contours trop étroits, c'est-à-dire le défaut ou l'excès du grand.

Je te l'ai dit ailleurs, en traversant cette même plaine, les accidens s'évanouissent dans ce grand vide. Au loin vers le nord, on distingue des lignes buissonneuses que nous laissons à droite, et qui sont des bois, puis à de longs intervalles un point blanc de forme indécise, à peu près comme un linge oublié dans la campagne, et qui représente une ferme française isolée, ou plus rarement encore une série de taches noirâtres agglomérées dans un certain ordre et légèrement arrondies, comme des tas d'herbes consumées : c'est un *douar*. Quand un arbre apparaît dans cet horizon plat, où la vue se fatigue à décomposer des azurs, où le vert manque, où l'ombre est nulle, tantôt c'est un vieux olivier protégé par les superstitions locales, où les femmes stériles des tribus voisines vont suspendre en *ex voto* des lambeaux de guenilles arrachés de leurs voiles, tantôt un groupe inattendu de dattiers poussant de la même souche, comme afin de se tenir compagnie, et martyrisés par les intempéries d'un climat qui n'est pas le leur. De loin en loin, et toutes convergeant à Blidah, on aperçoit des routes, mais à de telles distances qu'une armée pourrait y défiler sans être vue. Blidah se relève à mesure que le voyageur s'en éloigne et descend vers les bas niveaux de la plaine; la ville se dessine alors plus nettement au-dessus d'un petit plateau rattaché de très près à la montagne, et se découpe en silhouette vive et claire sur le rideau bleuissant de ses jardins.

A huit heures, nous passions la Chiffa, qui est à sec, chose à peine croyable pour ceux qui l'ont affrontée pendant les pluies. Rien n'était plus inoffensif, plus riant : des graviers menus, des sables fins, une jolie guirlande arcadienne de lauriers-roses encore étoilés de fleurs, et deux filets d'eau coulant invisiblement dans un grand

lit abandonné capable de contenir un fleuve. A deux lieues de nous, sur la gauche, s'ouvrait la gorge d'où sort aujourd'hui cette veine épuisée, et qui fut témoin de tant de désastres.

A neuf heures, la *poudre parla* sans grand effet, et ce furent les seuls coups de fusil de cette journée, préambule insignifiant de la chasse de demain. Une volée de poules de Carthage partit d'un fouillis de cactus semés en désordre autour d'un marabout abandonné, mais fort loin et au premier bruit qui leur parvint du roulement de nos prolonges. Les premiers prêts les tirèrent à toute fortune. La bande ailée, qui sentit le vent du plomb, fit un écart involontaire, comme pour laisser passer la charge, puis serra ses rangs et s'enfuit à tire-d'aile. Le soleil éclaira un moment encore des plumages blanchâtres, et tout disparut.

La poule de Carthage, ou petite outarde, ou canepetière, est un oiseau rare en France, et qui fait l'envie de bien des chasseurs; voilà pourquoi je te le signale avec quelque déférence dans cette lettre où très exceptionnellement je te parle chasse. Il figure dans nos fastes de province en compagnie d'un oiseau plus vénérable encore, cent fois plus rare et quasi fabuleux : — je veux parler de la grosse outarde, appelée ici *houbara*, et dont les Arabes eux-mêmes, le peuple le moins chasseur de la terre, s'entretiennent avec curiosité. Shaw, qui lui conteste son identité avec l'outarde, décrit ainsi le *houbara :* jaune pâle tacheté de brun, ailes noires avec taches blanches, collerette blanchâtre rayée de noir, bec plat comme celui des étourneaux, pieds sans orteils. — Outarde ou non, c'est un fort bel oiseau, d'autant plus beau qu'il est introuvable, d'autant plus envié qu'il est moins difficile encore à rencontrer qu'à saisir, comme l'occasion. Un jour, dans le Hodna, sur les ruines mêmes de la romaine Tobna, je vis deux de ces oiseaux insaisissables s'envoler tout à coup du milieu des décombres; ils étaient, bien entendu, hors de portée, et, comme si le hasard seul les avait rapprochés dans une amitié d'un moment, les deux oiseaux solitaires se désunirent; l'un prit à droite, l'autre à gauche, et chacun d'eux, mais isolément, mit le désert entre nous et lui. Pourtant, à quelques jours de là, un *houbara* fut tué devant moi, et de la façon que voici. Nous voyagions en colonne, précédés d'une avant-garde et de fanfares, et je ne sais comment l'oiseau se laissa surprendre, et puis dérouter. Au lieu de fuir devant la colonne, il rebroussa chemin, et tout à coup apparut au-dessus des bataillons, volant d'un vol lourd et peu rapide, comme s'il avait perdu à la fois toute prudence et tout espoir de fuite, et que l'effroi l'eût paralysé. Il défila ainsi de la tête à l'extrémité de la petite armée; miraculeusement il allait atteindre l'arrière-garde sans avoir été tiré, quand un cantinier, qui le voyait venir et pre-

nait son temps, l'ajusta comme une cible et le fit tomber à deux pas en avant de son mulet. C'était un oiseau magnifique, de la grosseur d'une petite dinde, et pesant de quatre à cinq livres. Sa collerette blanchâtre et hérissée l'habillait par le col comme une fraise tuyautée à la Henri IV.

A onze heures, nous faisions halte dans le lit de l'Oued-Djer, rivière profonde encaissée dans des berges limoneuses, tarie comme la Chiffa, dont elle est un des affluens, et n'ayant retenu de son cours d'hiver qu'un ou deux pouces d'eau, où, quand nous arrivâmes, un long troupeau de vaches s'abreuvait : bords escarpés, plantés de grands arbres, oliviers, tamarins, lentisques. Vers trois heures, nous remontâmes à cheval pour reprendre notre course à travers la plaine. Nous laissions à gauche les Hadjout, dont on voyait les tentes, avec des chevaux errans par troupeaux comme dans la Camargue; quelques chameaux égarés loin du *douar* s'approchaient au lieu de fuir, et paisiblement nous regardaient passer. Droits, debout, osseux, avec leurs bosses poilues, leurs épaules chargées de toisons, leurs genoux cagneux et calleux, leurs grands pieds mous, et la charpente énorme et bizarre de leur tête, aux lèvres mobiles, à l'œil si doux, ces grandes bêtes brunes, posées entre le terrain pâle et le ciel d'un bleu tendre, doublaient de proportions et de volume, et prenaient, comme un éléphant vu de près, l'intérêt monumental d'une chose hors nature. La plaine tout entière, c'est-à-dire dix lieues de perspective fuyante, était comprise entre leurs jarrets; la silhouette des hautes montagnes, qui se dessinait comme au pinceau par une ligne indéterminable à hauteur de leur ventre, formait le fond de ce tableau singulier. Ils ne broutaient pas, n'ayant rien à paître. Ils se promenaient avec l'air inoccupé, distrait, je dirais ennuyé, propre aux ruminans qui ne sont pas gourmands. La sobriété de ces animaux prend extraordinairement la signification d'une qualité morale : ne les voyant pas affamés, on les croirait pensifs.

Toute cette plaine est un champ de bataille; les Hadjout en savent quelque chose. C'est là que nous avons gagné petit à petit, escarmouche par escarmouche, notre interminable bataille de Zama. Quand la charrue viendra, quand enfin la pioche ouvrira cette terre où l'on a semé tant de fer et si peu de blé, on trouvera là aussi les restes de nos légionnaires, des épées, des boulets et de grands ossemens.

La seule rencontre que nous ayons faite aujourd'hui pendant sept ou huit heures de marche fut celle de trois bergers, deux jeunes gens et un vieillard. Debout sur un pan de mur écroulé, dernier vestige de je ne sais quelle ruine, peut-être romaine, peut-être vandale,

peut-être byzantine, peut-être turque, peut-être arabe (car un antiquaire ferait l'histoire de cinq grands peuples avec les origines probables de ce petit mur), le plus âgé des deux fils, un jeune homme de vingt ans, gardait un troupeau de moutons à large queue et de chèvres noires. Il soufflait dans un chalumeau primitif et en tirait non pas précisément une musique, mais des sons sans mesure et sans rhythme, que le vent prolongeait assez mélancoliquement sur la lande, et dont le chien de garde à longues oreilles paraissait s'émouvoir, car il hurlait. A l'écart marchait le vieillard, appuyé d'un bras sur un grand enfant qui pouvait avoir seize ans. Tous les deux portaient le costume étroit et court des bergers : la jaquette attachée à la taille, la calotte en feutre tressé, les sandales à courroies, coupées dans une peau d'agneau. Le vieillard avait les yeux si clignotans que je le crus aveugle, et le jeune homme était si beau, qu'en passant près de lui, Vandell lui dit dans la noble formule du salut arabe : — Salut sur toi, Jacob, fils d'Isaac, et salut sur ton père! — Me serais-je trompé, mon ami, en déclarant la Bible vivante introuvable?

Un peu après, nous entrions dans les taillis qui bordent le lac au nord-ouest; fourrés bas, mais très serrés, de lentisques, de myrtes, de tamarins et de genêts. L'incendie les avait percés; on y voyait partout la trace d'un feu rapide, soit aux rameaux dégarnis de feuilles, soit à la rousseur des feuillages. La flamme en avait fait des arbres d'automne, et pour les rougir encore davantage, le soleil y répandait, comme une teinture ardente, la pourpre de ses derniers rayons.

Il était six heures. Pas une seule feuille agitée ne remuait dans l'épaisseur des taillis, où l'ombre descendait paisiblement sans être accompagnée du moindre souffle. Alors, grâce au silence absolu de cette soirée tranquille, j'entendis s'élever un bruit très singulier. Imagine un tumulte léger et bizarre de voix, de rumeurs, de soupirs mêlés à des battemens d'ailes, à des clapotemens d'eau remuée; une sorte de ramage et de murmure agité, qu'on eût pris pour la conversation de je ne sais quelle peuplade à la langue douce, assemblée je ne pouvais dire où, invisible encore, mais que nous allions surprendre.

— C'est le bruit du lac, me dit Vandell. A pareille heure, on l'entend dix minutes au moins avant de le voir.

Il se montra au moment même où nous sortions du bois, étendu devant nous dans sa plus grande largeur (une lieue à peu près), et sur une longueur incertaine, car il allait se confondre à l'ouest avec l'extrémité discernable de l'horizon, immobile comme une eau morte, parfaitement pur comme un miroir où se répétaient avec

exactitude les rougeurs magnifiques du couchant, couvert enfin, — là était le spectacle, — d'un peuple innombrable d'oiseaux. Tous ces oiseaux, les uns connus, les autres inconnus, tous divisés par espèces, chacune avec ses habitudes, son logis, son cri, son chant, ses mœurs et son territoire, toute cette population étrange faisait ses dispositions pour la nuit. J'en distinguais des légions succédant à des légions établies au centre des grandes eaux, de manière à figurer, par une multitude de points obscurs, une sorte de végétation aquatique comparable à des prés flottans sur un marais. C'était la zone habitée par les canards, les sarcelles, les macreuses, les petits plongeurs de couleur sombre. Je les reconnaissais, même à distance, au volume de leur tête, à leur équilibre à fleur d'eau, à leur forme d'oiseaux nageurs qui les fait ressembler à de petits navires. Plus près, et parmi les roseaux, où frémissaient des milliers d'habitans que l'on ne voyait pas, allaient et venaient des bécassines volant par saccades avec leur cri rapide, leur coup d'aile en crochet, leur chute aussi brusque que leur départ est prompt. Au loin passaient des hérons gris ou des ibis d'Égypte, le bec allongé, les pieds tendus, le corps aminci comme des javelots. Dans une anse découverte, mais hors d'atteinte, à peine à portée de carabine, deux grands cygnes, qu'on aurait pris pour le couple royal appelé, par la taille et par la beauté, à régner sur ce petit monde, naviguaient lentement l'un près de l'autre, avec leur col arrondi et leurs plumes couleur de neige, un peu roses du côté du couchant. En même temps des bataillons d'étourneaux qui descendaient des collines passaient au-dessus de nos têtes en faisant le bruit du vent dans des peupliers. Comme une armée qui défile, ils se succédaient à quelques secondes d'intervalle; la masse entière ne forma bientôt plus qu'un long ruban immense qui se dévida sur le lac d'un bord à l'autre, puis tout se fondit en un brouillard. Un moment après, le bruit cessa, et le lac lui-même disparut dans la brume.

La nuit tombait. A quelque cent mètres de nous, un peu sur la droite et presque au pied du *Tombeau de la Chrétienne*, j'apercevais un petit tertre planté de cinq gros oliviers et des feux qui commençaient à flamber parmi les arbres : c'était le bivouac.

La nuit, onze heures.

« Je me souviens, m'a dit ce soir Vandell, qu'à deux portées de fusil tout au plus du village maritime de S. M.... se trouvait une ferme isolée qui jadis, pendant bien des années de mon enfance, représenta pour moi le bout du monde. La ferme se composait d'un amas de maisonnettes entourées d'arbres, de fumier et de provi-

sions de fourrage. Les maisons se voyaient peu : ce qu'on apercevait de loin, au penchant des vignobles et sur la limite de grands champs de blé, perspective absolument nue pendant l'automne, ce qui faisait remarquer cette habitation, qui n'a jamais, que je sache, préoccupé personne excepté moi, c'étaient de vieux noyers dépouillés de bonne heure par les vents salés de la mer et quelques rangées d'ormeaux trapus, dont le fermier ébranchait la tête. Il y avait sous ces arbres une pelouse assez courte, et dans ces arbres quelquefois des oiseaux posés, tels que des huppes, des tourterelles et des ramiers. Quant aux imaginations que je m'étais faites avant qu'il me fût permis d'aller jusque-là, elles se résumaient toutes dans deux sentimens très vagues et d'autant plus perplexes, celui de la distance et celui de l'inconnu. Enfin le jour arriva où des chasseurs que j'accompagnais m'y conduisirent. C'était en octobre; les champs étaient vides, la campagne dépouillée de ses deux récoltes devenait à la fois plus grave, plus sonore et plus grande. Un oiseau s'envola du petit bois d'ormeaux, — un chathuant, je l'ai compris plus tard en me rappelant cette journée d'émancipation, qui fut en quelque sorte le début et le prologue de mes voyages. Ce jour-là, et comparativement à ma propre taille, la bête que je vis s'envoler me sembla quelque chose d'énorme et d'extraordinaire, avec de grandes ailes soyeuses, le vol léger d'un oiseau tout en plumes, la mine effarouchée d'un oiseau surpris. Le génie inquiet de la solitude, l'idéal ombrageux de l'inconnu ne pouvaient m'apparaître sous une forme qui fût plus ressemblante à l'esprit visible des chimères, ni prendre une allure plus imaginaire en s'évanouissant pour toujours. A dater de cette première visite, le charme fut rompu, et, soit que tout le mystère du lieu se fût bien réellement envolé à la minute même où j'y mis les pieds, soit qu'il m'eût suffi de grandir pour rectifier mes idées de distance, les choses me parurent beaucoup plus simples, et l'habitude acheva de me montrer que cette maison de fermier ressemblait à toutes les fermes, avec cette différence toutefois que le souvenir persistant de mon illusion lui conservait je ne sais quel indéfinissable attrait. »

Il m'est arrivé ce soir quelque chose de semblable à cette aventure. Le lac, dans ma vie de voyage, représentait ce que la ferme de S. M... a représenté dans la jeunesse de Vandell : quelques centaines de pas pour aller à l'une, six ou sept lieues tout au plus pour venir à l'autre, et dans les deux cas le même désir vague et continu de voir, de connaître et de s'assurer. La solitude a pris la même occasion pour se révéler, presque la même forme pour m'apparaître; peut-être s'enfuira-t-elle demain, emportée par des millions d'ailes. Le charme est-il rompu? Je n'en sais rien, mais je le

croirais. On ne bivouaque pas impunément avec trente chevaux dans l'inconnu.

Nous habitons le bivouac adopté par les voyageurs qui viennent de Cherchell ou de Milianah, au bord même du lac, au pied des collines, et si près du *Kouber-er-Roumiia*, que l'on voit d'ici son triangle émoussé se dessiner en ombre sur la tenture étoilée de la nuit. Il est posé sur le sommet du Sahel exactement comme les petites pyramides de pierres qui jalonnent les longues courbes des steppes sahariens. On l'aperçoit à égale distance de la terre et de la mer; depuis quinze siècles, la vieille balise sert de guide aux matelots et aux caravanes, et mystérieusement les invite à s'arrêter. Un petit plateau circulaire constamment battu, piétiné par les chevaux, troué par les piquets des tentes, incendié par les feux de bivouac, des cendres, des débris, de vieilles litières, c'est-à-dire tout ce que laissent après eux les voyageurs d'un moment; une source d'eau douce à deux pas du lac, dont l'eau saumâtre n'est pas buvable; de gros oliviers contemporains peut-être de la dynastie douteuse qui dort là-haut sous son *tumulus* de cailloux, — voilà ce qui compose le camp.

Il est tard. La lune a paru vers neuf heures; elle est à deux jours de son plein, pas tout à fait ronde, un peu comme un cercle mal dessiné, admirablement douce à regarder, limpide et sereine. Les feux allumés dans le ventre même des oliviers, dont l'énorme cavité sert de cheminées, sont éteints, moins une ou deux étincelles. Il ne reste autour de nous que la froide humidité des minuits d'octobre, des rayons pâles et des voiles de brume. Jamais nuit n'aura fait descendre sur des yeux que le soleil a fatigués des clartés plus sommeillantes, ni des rideaux plus blancs.

Au bivouac du lac, mardi soir.

Nous avons dormi sous nos tentes froides comme on dort au bivouac, d'un sommeil transparent qui perçoit, presque aussi distinctement que la veille, les bruits, les lueurs, les murmures mêmes de la nuit. Entre minuit et une heure du matin, un grand tumulte s'est élevé dans le camp; nos chevaux se battaient; trois des plus vifs ont brisé leurs entraves, se sont d'abord précipités dans les roseaux, puis se sont échappés vers les collines en hennissant avec frénésie. La poursuite a duré deux heures. A travers le tissu grisâtre de mon pavillon de toile, j'ai vu de nouveau flamber de grands feux, et respiré l'aromatique fumée des bois résineux. Nos Arabes ont continué de veiller rangés en cercle autour de la flamme et aussi près que possible du foyer pour se préserver de deux ennemis re-

doutables à pareille époque et en pareil lieu, l'humidité qui tombait comme la pluie, et les moustiques.

La lune a décliné vers les montagnes de l'ouest, et j'ai soulevé la porte de ma tente au moment même où l'aube rougeâtre commençait à naître au-dessus de Blidah. Le ciel, orangé d'abord, pâlissait et blanchissait rapidement à mesure que le soleil approchait de ce haut horizon. Rappelle-toi deux belles gravures d'après Edwin Landseer, deux gravures qui semblent colorées, tant les valeurs de gris et de noir sont justes et singulièrement bien observées : l'une a pour titre *the Sanctuary*, l'autre *the Challenge*. Je ne saurais te donner une idée ni plus exacte, ni plus belle, du lac et de la silhouette acérée des montagnes, vues à cette heure de demi-ténèbres, à travers le premier crépuscule qui suit la nuit; puis tout à coup la diane a sonné pour annoncer le point du jour, et quelques minutes après, le soleil tout rose jaillissait dans une atmosphère éclatante comme de l'argent.

Je t'ai dit que nos compagnons comptaient faire de la chasse au lac un massacre; cette chasse a été nulle ou à peu près. Un obstacle que personne n'avait prévu a rendu la battue impossible; il fallait des bateaux pour arriver jusqu'au large, et les bateaux n'existaient plus. Les deux ou trois petits sabots à fond plat que l'eau n'a pas coulés ou la vase engloutis avaient été pris par des guetteurs d'ibis arrivés cette nuit. Les canards, les sarcelles, les ibis, les cygnes et les hérons, tous les oiseaux qui nagent, ou que leur instinct tient éloignés du bord, nous échappaient. Il restait un pis-aller : c'était de fouiller les roseaux. De toutes les façons de chasser, il n'en est pas de plus originale et de moins certaine. A midi seulement, car il fallut prendre des précautions d'hygiène comme pour un bain, nous nous mîmes en chasse; autrement dit, nous nous mîmes à l'eau.

Le lac est entouré de roseaux élevés de huit ou dix pieds, si serrés qu'on les croirait plantés exprès pour rendre les abords inaccessibles, disposés par lignes épaisses et rangés symétriquement comme des palissades. Je ne connais pas de halliers plus difficiles à percer, ni plus incommodes à côtoyer. Ils portent tous une échelle d'étiage parfaitement graduée par des lignes de boue, depuis le plus haut jusqu'au plus bas niveau du marais, limite extrême que le lac atteint en ce moment. Aussitôt engagé dans cette broussaille à feuilles aiguës et tranchantes, à cannes serrées, à fûts réguliers comme des tuyaux d'orgue, on ne voit plus que le petit espace de ciel presque imperceptible qui reste à découvert au-dessus de la tête et l'eau noirâtre où l'on est plongé jusqu'à mi-corps. Il est également impossible de se diriger, de se reconnaître, de faire appel à

ses compagnons ou de leur porter secours en cas de détresse. Il faut marcher en tâtonnant, s'assurer de la résistance de la boue, afin d'éviter les fondrières, et se tenir toujours droit, debout, le fusil haut et la carnassière aussi près que possible des épaules.

Vandell avait pris, non pas un fusil, mais un long bâton qui nous servit de canne. Autant que nous le pûmes, nous naviguâmes de conserve. De temps en temps, une aile apparaissait à travers les taillis, ou passait sur nos têtes à nous effleurer, pour s'abattre aussitôt derrière le rideau vert des roseaux. Quelquefois, mais de loin en loin, une explosion se faisait entendre à petite distance; alors des centaines de canards qu'on ne voyait pas s'envolaient, en battant l'eau de leurs ailes, avec un bruit pareil à celui d'une multitude d'avirons.

Je ne puis dire ni combien de chemin nous fîmes, ni dans quelles parties du lac, ni dans quelle direction. Je sais que nous marchâmes consciencieusement de midi à cinq heures, toujours à couvert, toujours embarrassés dans les halliers, toujours avec de l'eau jusqu'aux hanches. Nous nous dirigions d'après le soleil d'abord, puis, quand on eut cessé de le voir, d'après les couleurs du zénith. Une heure à peu près avant la fin du jour, nous rencontrâmes un des chasseurs d'ibis. Il avait établi son embuscade dans une sorte de bassin découvert, sur la lisière intérieure des roseaux. C'était une étroite cabane faite de joncs coupés, ayant un toit et un plancher, l'un et l'autre fort à jour, et portée sur des pilotis. Au pied était amarré un bateau. On n'apercevait du chasseur, immobile au fond de sa cachette, que le canon d'un long fusil qui sortait par une embrasure, et donnait à sa citadelle flottante un aspect assez menaçant.

— *Ya!* fils de Nemrod, lui cria Vandell, bonjour.

— Bonjour, répondit l'Arabe, qui fit mouvoir en s'y tournant les branchages de sa cabane.

— Ta journée a-t-elle été bonne?

— Regarde dans le bateau, dit le chasseur.

Nous vîmes au fond du bateau trois oiseaux étendus : deux ibis de couleur un peu triste et un cygne magnifique.

— Il a tué le roi du lac, dis-je à Vandell en regardant le bel oiseau, frappé droit au cœur d'une blessure encore saignante qui le rendait plus beau.

Le soleil était tout à fait bas. Il n'éclairait plus que le sommet des taillis; de longues zones d'ombres s'étendaient sur les eaux du lac et les glaçaient de couleurs froides. A cinq heures et demie, nous rentrions à nos tentes. On a tendu des cordes entre les oliviers pour y suspendre le gibier. J'y ai vu des poules sultanes, des butors, des râles d'eau, quelques canards, un petit nombre de bécassines, — en tout soixante-trois pièces.

Au bivouac du lac, mercredi soir.

Je saurai tout à l'heure ce que la chasse a produit, et puisque cette lettre ne doit plus être qu'un registre de chasseur, je joindrai ce détail aux précédens. Nous descendons de cheval après avoir couru pendant douze heures à travers un fort beau pays, vu Tipaza, qui ressemble à toutes les villes détruites, et le Chenoua, qui rappelle, avec des proportions colossales, des formes plus âpres et des irisations plus délicates, la Sainte-Baume de Provence. La ville romaine est à trois lieues du camp, de l'autre côté du Sahel, en obliquant vers Cherchell. L'ancienne Julia-Cæsarea et l'ancienne Tipaza de la Mauritanie césaréenne étaient séparées par le Chenoua, dont le sommet pouvait servir aux deux villes d'observatoire commun. Cherchell est devenue arabe; Tipaza a été abandonnée. On l'a ruinée, saccagée, détruite de fond en comble. Deux ou trois choses seulement sont restées reconnaissables pour tout homme qui n'est pas un antiquaire : les portes, les voies extérieures et les tombeaux. Ceux-ci sont ouverts, comme si les morts qui les habitaient étaient déjà ressuscités, et tous les couvercles renversés ont mis à découvert des auges vides, qui serviront plus tard d'abreuvoirs pour les chevaux. Les sables apportés par le vent de la mer ont depuis longtemps remplacé les cendres humaines. Quelques inscriptions à recueillir, des chapiteaux tombés des colonnes, des colonnes morcelées par tronçons, de rares débris de marbre sculpté, de longs pans de murs à briques étroites couverts de l'énorme végétation des lentisques en boule, deux longues allées de sépultures qui vont expirer dans des dunes de sable, vastes amas de poussière blanche et stérile accumulés sur des choses déjà mortes comme des monceaux d'oublis, — voilà ce qui reste d'un peuple qui fut le plus grand envahisseur, le plus grand colonisateur, et l'un des plus solides architectes des peuples de la terre : exemple pour ceux qui n'ont ni dans l'esprit, ni dans les mœurs, ni dans les établissemens, la solidité du génie romain.

Nous avons dîné sur les ruines, et j'ai tué deux perdreaux rouges qui picoraient des graines dans le tombeau ouvert d'une... *Hortensia*,..... pleurée et regrettée, dit l'inscription, par un *Tullius*. — J'ai vu dans des lentisques grands comme des ormeaux des compagnies tout entières de perdreaux perchés, — chose assez rare, et que je n'avais pas vue ailleurs. — Les cordes tendues au travers du bivouac sont chargées de butin. C'est un magnifique étalage de gibier. En perdreaux, lapins et lièvres, il y a ce soir trois cent quatre-vingt-quatorze pièces.

Blidah, fin d'octobre.

Deux jours après notre retour du lac, nous reprenions, Vandell et moi, le chemin de la plaine. C'était un samedi, jour du *sebt* ou grand marché des Hadjout; il y avait fête à l'issue du marché, et nous avions reçu du kaïd lui-même un billet cérémonieux qui nous invitait à la *diffa* du soir.

La fête était une sorte de réunion cantonale organisée par plusieurs *douars* voisins dans l'intention de se divertir à frais communs, de monter à cheval, de courir, de brûler de la poudre, derniers plaisirs qui restent à cette petite peuplade aux trois quarts détruite, à qui les réelles émotions de la vie militaire sont interdites, et que la paix ennuie comme le néant. Les Hadjout n'ont jamais aimé ni pratiqué quoi que ce soit, excepté les industries de la guerre. On se faisait Hadjout comme on se fait soldat. Quant aux femmes, épouses ou mères, filles ou sœurs de soldat, seller des chevaux qui vont combattre, armer de leurs propres mains des hommes intrépides, les assister de loin, les accueillir par des *you-you* d'enthousiasme, pleurer les morts et panser des blessures bien reçues, tel était le plaisir martial qui leur revenait dans une existence aventureuse dont la guerre, sous toutes ses formes, petites ou grandes, faisait le fond, le mobile, les charmes et le profit. Voilà pourquoi une *fantasia*, qui ne vaut pas la guerre, mais qui lui ressemble, est aujourd'hui le spectacle le plus propre à consoler des vétérans qui ne la font plus, ou des jeunes gens qui ne l'ont jamais faite.

— Vous ne trouverez là-bas, m'avait dit Vandell, rien que vous ne connaissiez de longue date : des gens assemblés sous des tentes, une fête équestre, suivie d'une danse de nuit, avec des repas homériques, qui sont la réjouissance obligée de l'estomac; mais c'est une politesse due au kaïd, qui nous attend. Peut-être au surplus nous amuserons-nous, car j'ai beaucoup d'amis chez les Hadjout, à commencer par ce gueux d'Amar-ben-Arif, qui fera devant vous ses tours de force de jongleur et d'écuyer.

Amar-ben-Arif devait être en effet, mon ami, le héros de la journée, et beaucoup plus sérieusement que Vandell ne l'avait prévu, car il nous ménageait la surprise d'un exploit tragique et d'un deuil navrant.

A midi, nous arrivions au marché, où nous savions trouver le kaïd : c'était lui faire doublement honneur que de nous rendre à son audience du *sebt* et de venir le saluer dans sa tente. Le *sebt* se tient au fond de la plaine, sur le territoire hadjout, dans la grande lande qui s'étend entre la Mouzaïa et le lac. Comme son nom l'indique, il a lieu le septième jour de la semaine, sous la présidence

soit d'un officier du bureau arabe, soit du kaïd, qui remplit les fonctions de juge pendant ces journées fertiles en contestations, en querelles d'intérêts, en escroqueries, petits procès inséparables de tout commerce, et qui sont réglés séance tenante.

Un marché arabe ressemble à nos foires de villages; mêmes usages ou à peu près, même personnel de campagnards, de marchands ambulans, de colporteurs, de maquignons. Changez les races, substituez les *chaouchs* armés de cannes et les cavaliers du *beylik* aux gardes champêtres et aux gendarmes, la tente mobile du kaïd à la maison communale du maire, imaginez des denrées africaines au lieu de denrées françaises, des troupeaux de chameaux mêlant leur physionomie et leurs grognemens, qui n'ont pas d'analogue, à l'aspect, au mouvement connus d'un parc de bétail composé de chèvres, de moutons, d'ânes, de mulets, de chevaux, de vaches et de bœufs maigres, et vous aurez une première idée du marché du *sebt*. Reste à supposer maintenant la grandeur du lieu, l'étendue de la plaine environnante, la beauté propre aux horizons de la Mitidja, la gravité d'une lande algérienne, l'éclat de la lumière, l'âpreté du soleil insoutenable même en octobre, enfin une réunion de tentes, avec la forme conique des pavillons de guerre ou de voyage, emblème intéressant quand il est l'expression des mœurs d'une société primitive, usage absurde en Europe, où la tente est la maison toujours suspecte des gens sans profession légitime, où l'homme errant est présumé n'avoir ni feu ni lieu, où le nomade est plus ou moins un vagabond. Qu'on suppose encore, pour approcher du vrai, le murmure particulier des foules arabes, la nouveauté des costumes, tous à peu près pareils et presque tous blancs, enfin certaines industries locales et bizarres, surtout à cause de leur extrême simplicité.

Les bouchers y viennent avec leurs étaux garnis de viandes saignantes, les maréchaux-ferrans, les cordonniers, les cafetiers, les rôtisseurs avec leurs ustensiles et leur matériel on ne peut plus réduit, les gens du sud avec leurs laines et leurs dattes, ceux de la plaine avec leurs grains, les montagnards avec leur huile, leur bois et leur charbon. Les jardiniers de Blidah apportent les fruits et tous les légumes cultivables, depuis les oranges et les cédrats jusqu'aux pois chiches rôtis, qui sont le grain rôti de l'Écriture sainte, jusqu'aux lentilles, dont on fait un potage rouge en souvenir du plat d'Ésaü. Les colporteurs juifs ou arabes vendent la mercerie, la droguerie, les épices, les essences, les bijoux grossiers, les cotonnades de tout pays et les tissus de toute fabrique, etc. Chacun a son étalage en plein vent ou couvert, et dans les deux cas les dispositions sont fort simples. Une ou deux caisses ou bien des paniers pour contenir les marchandises, une natte pour les exposer, un carré

d'étoffe en manière de parasol, voilà, je crois, le seul mobilier nécessaire au marchand forain.

Celui des artisans n'est guère plus compliqué. Le maréchal-ferrant, que je prends pour exemple, est un homme en tenue de voyage, coiffé du voile, en jaquette et les pieds chaussés de sandales à courroies, qui porte avec lui dans le capuchon de son manteau tout le matériel d'une industrie qui semble un art de fantaisie, tant elle a peu d'occasions de s'exercer. Ce sont des morceaux de fer brut ou préparés d'avance, un marteau, des clous, un chalumeau, une très minime provision de charbon de bois, enfin l'enclume, c'est-à-dire un instrument portatif semblable lui-même à un marteau dont le manche sert de tige et de point d'appui. Trouve-t-il un cheval à ferrer, aussitôt il s'installe. Il fait un trou dans la terre, et y établit son fourneau de forge. Il plante son enclume à côté du fourneau, s'accroupit de manière à la saisir entre ses genoux, choisit un fer dans sa provision, et le voilà prêt. Un apprenti, un voisin, le premier passant venu rend à l'industriel le service de souffler le feu, et lui prête obligeamment le secours de ses poumons. Le fer rougi et façonné, le reste se pratique comme en Europe, mais avec moins d'effort, moins de précaution, moins de perfection surtout. Le fer est rarement autre chose qu'une sorte de croissant très mince, à moitié rongé de rouille, qui ressemble à du cuir taillé dans une vieille savate hors d'usage. Quand le charbon manque, on le remplace alors par de la tourbe, ou plus simplement par du fumier de chameau, combustible actif, qui se consume à petit feu sourd, comme un cigare, et se reconnaît tout de suite à des combinaisons d'odeurs végétales absolument fétides.

Boutiques, acheteurs, marchands, gens à pied et à cheval, bêtes de service et bêtes d'achat, tout se trouve aggloméré sans beaucoup d'ordre, ni de prudence. Les grands dromadaires se promènent librement et se font faire place, comme des géans dans une assemblée de petits hommes; le bétail se répand partout où il peut; l'âne au piquet fraternise avec l'âne mis en vente, et dans ce pêle-mêle, où les intéressés seuls savent se reconnaître, il est assez malaisé de distinguer les gens qui vendent de ceux qui achètent. Les affaires se traitent à demi-voix, avec la ruse du campagnard et les cachoteries du trafiquant arabe; on fume des pipes afin d'en délibérer; on boit du café comme un moyen amical de se mettre d'accord; il y a, de même qu'en France, des poignées de main significatives pour sceller les marchés conclus. Les paiemens se font à regret, l'argent s'écoule avec lenteur, avec effort, comme le sang d'une plaie mal ouverte, tandis qu'au fond des mouchoirs (le mouchoir tient ordinairement lieu de bourse), on entend résonner, longtemps avant

qu'elle se décide à paraître, cette chose mystérieuse, si bien gardée, si bien défendue, si bien cachée, qui s'appelle ici le *douro*.

Au centre de ce bivouac, improvisé pour quelques heures seulement, s'élevait la tente du kaïd, surmontée de ses trois boules de cuivre et du croissant, et précédée de l'étendard arabe aux trois couleurs, qui accompagne partout les chefs militaires. Deux fort beaux chevaux tout sellés étaient entravés devant la porte. A l'intérieur, il y avait des tapis, des coussins, des armes posées dans les coins, un ample chapeau de paille accroché au pilier de la tente, avec une jolie tasse en argent ciselé suspendue par un long cordonnet de soie rouge à glands d'or. Tel est, mon ami, l'aspect le plus ordinaire des tentes de guerre; celle-ci ressemblait en outre à un prétoire, tant il y avait de cliens empressés d'y trouver place, tous une bourse à la main et causant de la grande affaire du moment, de règlemens de compte, de déficits, d'erreurs, de chicanes d'argent. Le kaïd en occupait le centre et le fond; il donnait des ordres, expédiait ses *chaouchs*, et de temps en temps recevait lui-même et comptait de ses propres mains je ne sais quel impôt, soldé en monnaie de cuivre, qui passait aussitôt dans une grande bourse à fond d'or, où j'avais cru d'abord qu'il mettait son tabac. C'est un homme de quarante-cinq ans au moins, très grand, très maigre, très beau, avec l'air ennuyé qui sied bien au commandement, beaucoup de dignité d'allure, le teint jaune ardent, la physionomie impérieuse et douce, les yeux admirables; il était vêtu de blanc comme un lévite, ce qui le rajeunissait un peu, sans *burnouss*, coiffé seulement du voile, enveloppé du *haïk* et des *gandoura* d'été, irréprochable par la blancheur des étoffes et négligé par la mise comme un grand seigneur en déshabillé de maison. Il fut affectueux pour Vandell et poli pour moi. Sans se rendre compte au juste de ce que nous faisons l'un et l'autre dans son pays, l'un avec sa plume et son baromomètre, moi avec ma boîte à couleurs et mes crayons, il admet qu'un homme aime à s'instruire et qu'il ait beaucoup à apprendre en venant chez lui. D'ailleurs, pour peu qu'on ne ressemble pas à tout le monde, du moment qu'on n'a pas d'industrie reconnue, qu'on n'est pas *mercanti*, comme ils disent, la curiosité s'attache à vos démarches, et en pareil cas un étranger a toujours beau jeu près des Arabes. Tout ce qui se marque sur le papier passe à leurs yeux pour de l'écriture; toute écriture est d'intérêt public. Pourquoi un peintre ne serait-il pas un espion politique? La politique est au fond de leur vie, de leurs espérances et de leurs soupçons.

Quand le moment fut arrivé de lever la séance, le kaïd se fit amener son cheval. Ses cavaliers se mirent en selle; ses musiciens se groupèrent en ligne derrière lui. Le porte-étendard s'empara

du drapeau et se plaça, d'après l'usage, entre le kaïd et les musiciens. Deux cavaliers, le fusil droit, formaient l'avant-garde. J'imaginai que cet appareil, bien superflu, n'avait pas d'autre but que de nous faire honneur, et nous achevâmes, au son continu des tambourins, des hautbois et des fifres, au pas mesuré des processions, la petite lieue qui nous séparait du rendez-vous où se donnait la fête.

C'était à peu de distance des *douars,* dans un terrain vague, peu broussailleux, choisi tout exprès pour que la course y fût facile. On y avait établi d'un côté des tentes ouvertes (tentes d'hospitalité à l'intention de ceux qui voudraient y dormir), et de l'autre une grande tente en laine sombre, vaste comme une maison, entièrement close, excepté par un seul endroit, celui qui regardait l'horizon vide. La paroi qui faisait face au champ de course était abattue jusqu'à terre; seulement, comme l'étoffe était vieillie et criblée de trous, les femmes, réunies d'avance, avaient beaucoup plus de fenêtres qu'il n'en fallait pour bien voir, mais n'en avaient pas d'assez larges pour qu'on les vît. Une troupe d'enfans s'ébattait aux alentours comme des poussins sur la limite d'un poulailler; deux ou trois chiens de bonne garde surveillaient les approches.

Précisément en face du pavillon des femmes, au-dessus duquel flottait un petit drapeau rouge, était planté l'étendard de soie du kaïd. Ces deux bannières mesuraient la largeur de l'hippodrome, qui s'étendait indéfiniment dans la longueur; elles déterminaient le point d'arrivée des coureurs, c'est-à-dire le but où les chevaux bien menés devaient s'arrêter court, où les fusils devaient tirer, les saluts de la poudre s'adressant de droit au kaïd d'abord, et puis aux femmes.

Il était quatre heures. Les préparatifs semblaient terminés. La *diffa* cuisait dans la tente fermée, où de confuses rumeurs se faisaient entendre et d'où s'échappait, comme à travers des soupiraux de cuisine, une forte odeur de ragoûts mêlée à des fumées de bois vert. La mesure lente et monotone d'une danse nationale (diminutif un peu plus décent de la danse égyptienne de l'*abeille*) était marquée par des chants rhythmés et des battemens de mains, et les explosions d'une joie immodérée couvraient par intervalles le cri des poulets égorgés qui se débattaient sous le couteau des servantes. Tout ce que le territoire hadjout pouvait fournir de cavaliers valides était réuni : une ligne épaisse de deux cents chevaux environ fermait au sud l'extrémité du champ de course. Le bivouac se remplissait de gens en tenue de guerre, allant et venant dans l'herbe, avec cette marche incertaine que donnent aux cavaliers arabes le volume et le poids des doubles bottes, et surtout l'embarras des longs éperons traînans.

A ce moment arrivait de la plaine, et dans la direction de Blidah, une petite cavalcade composée de deux mulets, montés chacun par une femme en costume de ville et abondamment enveloppée de voiles. Un nègre les précédait, assis de côté sur un âne; une négresse à pied les accompagnait.

— Voici Assra et le nègre Saïd, dit Vandell, qui reconnut à cette distance la servante d'Haoûa et son mari.

— En ce cas, lui dis-je, il est aisé de présumer quelles sont les deux cavalières.

Elles entrèrent dans le camp, mais ne descendirent point à la demeure des femmes : on leur fit traverser la foule entière, et je ne sais quel ordonnateur de la fête les conduisit droit à une petite tente dressée à l'écart, dans laquelle il y avait des tapis, des coussins, et qui semblait en effet préparée pour un hôte attendu qui devait l'occuper seul. Personne au reste ne prit garde à leur arrivée; j'entendis vaguement dire autour de moi que c'étaient les danseuses.

A peine assises, l'une d'elles ôta son voile, et la belle Aïchouna se laissa voir dans la tenue légère et transparente qu'elle aime et qui lui va si bien. L'autre ne fit qu'entr'ouvrir sa guimpe juste assez pour qu'on la reconnût, pour montrer qu'elle était fort bien mise, et qu'elle avait au cou, outre ses colliers et ses parures, douze aunes au moins de chapelets fleuris.

— Tu aurais mieux fait de rester chez toi, lui dit Vandell.

Haoûa fit sans répondre un geste indifférent qui signifiait que toute chose lui était à peu près égale, qu'elle n'avait pas eu de raison précise pour venir ici, qu'elle n'en avait pas non plus pour s'y déplaire, et je la vis sourire, du sourire inexprimable qui faisait sa grâce et sa froideur, au triste hasard qui déjà semblait avoir disposé d'elle.

Le kaïd ne s'approcha point de la tente, non plus qu'aucun des vieillards ni des hommes sérieux. Un grand vide était formé tout autour, moins par discrétion que par dédain. On y remarquait seulement, rôdant à quelques pas de la porte soulevée, des jeunes gens de seize à vingt ans, aux airs indolens, à la tournure galante, au visage amaigri, blanchâtre et fané, les yeux noircis, la coiffure un peu de côté : ils souriaient à la brillante Aïchouna, qui paraissait connue de tous, et regardaient, — c'était leur droit, — mais avec un certain embarras mêlé d'impertinence, la petite étrangère au maintien sérieux que pas un d'entre eux ne paraissait connaître.

— Est-ce qu'elles vont rester là, demandai-je à Vandell, loin des femmes, comme des baladines et des filles de *parias*, exposées même en plein jour à la curiosité d'une troupe de soldats et sous les regards insolens de ces beaux fils qui les déshonorent?

— Que faire contre le préjugé? me dit Vandell. Il est partout, et ni vous ni moi n'y changerons rien. Non, mon ami, Haoûa ne sera pas admise dans la tente des mères de famille. On y parle un langage que peut-être elle n'a jamais parlé, on s'y livre à des jeux dont rougirait peut-être son pâle visage; mais l'une a montré ses joues, les autres restent voilées; l'une ouvre volontiers sa maison, les autres ferment la leur : ce n'est point une question de sentiment, c'est une question de discipline. Toute la différence est dans un rideau : baissé, la femme est honnête; levé, la femme ne l'est plus. C'est, comme vous le voyez, très fictif, très déraisonnable, et cependant sacré comme un principe et respectable comme le devoir. Au surplus, ajouta Vandell, laissons agir le préjugé. Il est hypocrite, il est injuste et cruel, il fait des victimes et les choisit mal, les sacrifie sans en avoir le droit; au fond, il est utile. L'intolérance est l'hypocrisie de la vertu, d'accord; mais c'est aussi le dernier hommage rendu à la loi morale par un peuple qui n'a plus de mœurs.

Au moment où retentirent les premiers coups de fusil de la course, Aïchouna dit à son amie : — Viens, voici que les chevaux partent.

Elles se levèrent alors, prirent leur voile et se mêlèrent à la foule des spectateurs. — Au revoir, me dit Haoûa selon sa coutume. — Au revoir, lui dis-je comme autrefois. J'aurais pu lui dire : adieu, car je ne la retrouvai plus que dans sa tente, à demi morte et méconnaissable.

D'abord nous vîmes courir la valetaille, les gens de classe inférieure, les plus pauvrement montés de la tribu : de petits chevaux sans tournure, des cavaliers sans luxe, de mauvais fusils rouillés, quelquefois un bout de ficelle au lieu de bride. De pareils écuyers n'ont pour se rendre intéressans que la vitesse. Ils montent leurs chevaux comme ils monteraient des oiseaux rapides, ne les gouvernent point, les maîtrisent à peine et les laissent voler de toute la légèreté d'un galop qui ne fait pas beaucoup plus de bruit que des ailes. La première bête venue leur est bonne, fût-elle à demi dressée, n'eût-elle pas encore l'âge de servir, pourvu qu'elle ait l'allure vive, et la plus méchante arme leur convient, pourvu qu'elle contienne la poudre et fasse explosion sans éclater. Quand ils n'ont ni bottes, ni éperons, ils se servent de la houssine et du tranchant de l'étrier; à défaut de cravache, ils ont leur cri de *arrah*, sorte de clameur irrésistible pour des chevaux aussi excitables qu'ils sont dociles. Il ne s'agit point de parader, de faire des prouesses; il suffit de courir ventre à terre, de décharger ses armes en atteignant le but, et de recueillir, en passant devant la tente où sont les femmes, les *youyou* qui répondent en manière d'applaudissemens aux salves dont la mousqueterie les salue. Toutes les classes et toutes les fortunes

ont droit de prendre part à ces jeux. Le peuple le plus aristocrate de la terre se montre en pareil cas plein de bonhomie. Chacun s'amuse pour son compte : le valet court à côté de son maître, s'il est assez bien monté pour suivre son allure. En vertu de ce principe applicable aux jeux militaires, que devant l'ennemi il n'y a ni distinctions de caste, ni supériorité de naissance, un cavalier vaut un cavalier, et le galop d'un cheval doit égaliser tous les rangs.

Ce prélude au reste fut très court, et ne dura pas plus de quelques minutes; il mit les spectateurs en haleine, et fit sentir aux chevaux l'odeur de la poudre. Le kaïd avait pris place au pied du drapeau, ayant près de lui ses deux fils, deux jolis enfans, l'un de six ans, l'autre de dix. L'aîné, costumé, coiffé, botté, comme un jeune soldat, avec de longs bas de cuir jaune, et trônant dans une attitude princière, comme si le spectacle eût été donné en son honneur, se renversait, pour être plus à l'aise, sur de vieux serviteurs à barbe grise, qui s'étaient couchés à plat ventre, de manière à lui servir de coussins. Des cris éclataient au fond de l'hippodrome, où la cavalerie, prête à partir, s'organisait par petits pelotons.

Le premier départ fut magnifique; douze ou quinze cavaliers s'élançaient en ligne. C'étaient des hommes et des chevaux d'élite. Les chevaux avaient leurs harnais de parade; les hommes étaient en tenue de fête, c'est-à-dire en tenue de combat : culottes flottantes, *haïk* roulés en écharpe, ceinturons garnis de cartouches et bouclés très haut sur des gilets sans manche de couleur éclatante. Partis ensemble, ils arrivaient de front, chose assez rare pour des Arabes, serrés botte à botte, étriers contre étriers, droits sur la selle, les bras tendus, la bride au vent, poussant de grands cris, faisant de grands gestes, mais dans un aplomb si parfait, que la plupart portaient leurs fusils posés en équilibre sur leur coiffure en forme de turban, et de leurs deux mains libres manœuvraient soit des pistolets, soit des sabres. A dix pas de nous, et par un mouvement qui ne peut se décrire, tous les fusils voltigèrent au-dessus des têtes; une seconde après, chaque homme était immobile et nous tenait en joue. Le soleil étincela sur des armes, sur des baudriers, sur des orfévreries; on vit dans un miroitement rapide briller des étoffes, des selles brodées, des étriers et des brides d'or; ils passèrent comme la foudre, en faisant une décharge générale qui nous couvrit de poudre et les enveloppa de fumée blanche. Les femmes applaudirent. Un second peloton les suivait de si près, que les fumées des armes se confondirent, et que la seconde décharge répéta la première, comme un écho presque instantané. Un troisième accourait sur leurs traces, dans un nouveau tourbillon de poussière, et tous les fusils abattus vers la terre. Il était conduit par le nègre Kaddour,

un cavalier accompli, célèbre dans la plaine, où sa jument grise a fait des miracles. Cette jument est un petit animal efflanqué, très souple et fluet, couleur de souris, complétement rasé, sans crinière, et dont la queue tondue ressemble au fouet des chiens courans. Des argenteries fanées, des grelots, des amulettes, une multitude de chaînettes pendantes, la décoraient d'une sorte de parure originale pleine de bruissemens et d'étincelles. Kaddour était en veste écarlate, en pantalon de couleur pourpre. Il portait deux fusils, l'un sur la tête, l'autre dans la main gauche; dans la droite, il avait un pistolet dont il fit feu; puis il fit feu de ses deux fusils, l'un après l'autre, en les changeant de main, les lança comme un jongleur fait de deux cannes, et disparut étendu sur le cou de sa bête, son menton touchant la crinière.

La mousqueterie ne cessa plus. Coup sur coup, sans relâche, des cavaliers se succédèrent à travers un rideau de poussière et de poudre enflammée, et les femmes, qui continuèrent de battre des mains et de pousser leurs glapissemens bizarres, purent respirer pendant une heure l'ardente atmosphère d'un champ de bataille. Imagine, mon ami, ce qui ne pourra jamais revivre dans ces notes, où la forme est froide, où la phrase est lente; imagine ce qu'il y a de plus impétueux dans le désordre, de plus insaisissable dans la vitesse, de plus rayonnant dans des couleurs crues frappées de soleil. Figure-toi le scintillement des armes, le petillement de la lumière sur tous ces groupes en mouvement, les *haïk* dénoués par la course, les frissonnemens du vent dans les étoffes, l'éclat fugitif, comme l'éclair, de tant de choses brillantes, des rouges vifs, des orangés pareils à du feu, des blancs froids qu'inondaient les gris du ciel; les selles de velours, les selles d'or, les pompons aux têtières des chevaux, les œillères criblées de broderies, les plastrons, les brides, les mors trempés de sueur ou ruisselans d'écume. Ajoute à ce luxe de visions, fait pour les yeux, le tumulte encore plus étourdissant de ce qu'on entend : les cris des coureurs, les clameurs des femmes, le tapage de la poudre, le terrible galop des chevaux lancés à toute volée, le tintement, le cliquetis de mille et mille choses sonores. Donne à la scène son vrai cadre que tu connais, calme et blond, seulement un peu voilé par des poussières, et peut-être entreverras-tu, dans le pêle-mêle d'une action joyeuse comme une fête, enivrante en effet comme la guerre, le spectacle éblouissant qu'on appelle une *fantasia* arabe. Ce spectacle attend son peintre. Un seul homme aujourd'hui saurait le comprendre et le traduire; lui seul aurait la fantaisie ingénieuse et la puissance, l'audace et le droit de l'essayer.

Réduite à des élémens tout à fait simples, à ne regarder dans cette mise en scène surabondante qu'un seul groupe, et dans ce

groupe qu'un seul cavalier, la *fantasia,* c'est-à-dire le galop d'un cheval bien monté, est encore un spectacle unique, comme tout exercice équestre fait pour montrer dans leur moment d'activité commune et dans leur accord les deux créatures les plus intelligentes et les plus achevées par la forme que Dieu ait faites. Séparez-les, on dirait que chacune d'elles est incomplète, car ni l'une, ni l'autre n'a plus son maximum de puissance; accouplez-les, mêlez l'homme au cheval, donnez au torse l'initiative et la volonté, donnez au reste du corps les attributs combinés de la promptitude et de la vigueur, et vous avez un être souverainement fort, pensant et agissant, courageux et rapide, libre et soumis. La Grèce artiste n'a rien imaginé ni de plus naturel, ni de plus grand. Elle a montré par là que la statue équestre était le dernier mot de la statuaire humaine, et de ce monstre aux proportions réelles, qui n'est que l'alliance audacieusement figurée d'un robuste cheval et d'un bel homme, elle a fait l'éducateur de ses héros, l'inventeur de ses sciences, le précepteur du plus agile, du plus brave et du plus beau des hommes.

De temps en temps, et comme des acteurs de premier ordre sûrs d'eux-mêmes et toujours certains d'être applaudis, des cavaliers couraient isolément ou deux par deux, et alors dans un tel ensemble que les deux chevaux avaient l'air d'être conduits par une seule main ou attelés à un même timon qu'on ne voyait pas. Ceux-là valaient qu'on les nommât : c'était Kaddour, qui recommençait ses courses avec sa jument taillée comme un lévrier; Djelloul, sur un cheval bai sombre caparaçonné de soie cramoisie; Ben-Saïd-Khrelili, tout habillé de rose et montant un cheval tout noir comme un corbeau; Mohammed-ben-Daoud, le manchot, vieux débris des anciennes guerres, à qui l'on passait des fusils chargés, et qui, ne pouvant plus les mettre à l'épaule, les tirait à bras tendu, comme des pistolets. Le vieux Bou-Noua, beau-père du kaïd, courut accompagné seulement de ses trois fils, charmans jeunes gens vêtus à la légère, et qui lui servaient de pages. Il montait un cheval de haute taille, lourdement équipé, aux larges sabots, à vaste encolure, qui galopait avec emphase, comme les chevaux de Rubens, les jarrets pliés, d'une allure arrondie, redondante et retentissante. Lui-même était énorme, grand, gros, ventru, la barbe en éventail, le visage blond, les yeux clairs et ronds comme ceux des aigles. Il portait avec une ampleur singulière un *haïk* flottant, que le mouvement de la course amplifiait encore en le faisant voler, et deux ou trois vestes chargées d'or, plus un baudrier d'or, formaient autour de sa taille une sorte de plastron solide où le soleil rayonnait comme sur une cuirasse. Il galopait, non pas debout, car le poids de son

costume et son embonpoint l'empêchaient de se dresser tout à fait, mais à demi soulevé sur ses étriers, une main posée carrément sur le pommeau de sa selle, l'autre agitant un long fusil, arme magnifique qu'il dédaignait de charger à poudre. Un sabre kabyle à fourreau d'argent pendait à son épaule gauche, et complétait ce splendide harnais de guerre. Après chaque course fournie, les cavaliers revenaient au petit pas ou dans un galop plein d'allure. Ils s'arrêtaient un moment vers le milieu du champ de course, y faisaient bondir leurs chevaux pour les exciter davantage, les harcelaient de la bride, les éperonnaient sur place, et retournaient, en paradant, se former en bataille à leur point de départ.

Au milieu de ce luxe, de ce désordre et de ce bruit passait et repassait l'aventureux Amar-ben-Arif. Je ne l'avais pas vu depuis la soirée d'Hassan; je me souvenais du joueur d'échecs, sobre de gestes, froid de paroles, et quand Vandell me dit : Voici Ben-Arif, je ne le reconnus plus.

A cheval, il me parut court, moins élégant que beaucoup d'autres, mais d'une solidité qui n'avait pas d'égale. On le sentait inébranlable, et, soit qu'il quittât la selle ou qu'il s'y cramponnât, debout comme assis, même dans le plus périlleux des équilibres, il conservait la puissance de carrure et la facilité d'évolutions d'un lutteur. De son visage, à moitié masqué par un pli relevé du *haïk*, on n'apercevait que le haut des joues d'une pâleur ardente, deux pointes de moustaches hérissées et des yeux couleur de charbons en feu. Modestement habillé de drap sombre, sans beaucoup de broderies, mais avec toute sorte d'armes passées dans la ceinture, il maniait en écuyer consommé un cheval grisâtre dont tout le harnachement, moitié cuir violet, moitié métal, ressemblait à des aciers ciselés. Pour fusil, il avait une arme française à double canon, dans lequel il versait des pleines mains de poudre. Il l'amorçait en courant, et de minute en minute nous le voyions paraître, soit seul, soit accompagné, mais toujours reconnaissable à sa mine un peu étrange, à son cheval tout miroitant d'acier bleuâtre, à la double détonation de son fusil, qui nous éclatait en plein visage. Il s'annonçait d'ailleurs par un galop bruyant, car, contre l'usage presque général dans les tribus, son cheval était ferré.

Cette course effrénée durait depuis une heure. Amar paraissait aussi infatigable qu'au début; il n'avait pas mis pied à terre une seule fois, et sa bête n'avait pas soufflé une seule minute.

— *Ya!* Ben-Arif, lui criait-on, prends garde à ton cheval, qui saigne. Tu l'éventreras, prends-y garde.

Il répondait seulement : — Patience, j'en ai un autre. — Puis il repartait ventre à terre, et fournissait un galop, sinon plus rapide, du moins plus impétueux que les précédens.

Enfin, non par lassitude, mais sans doute par pitié pour sa monture, ou par précaution, comme on l'a compris plus tard, il s'arrêta. Il examina les flancs de son cheval, où chaque coup d'éperon se dessinait par un bourrelet de poils hérissés, par des sillons de peau rougeâtre, par des filets de sang, suivant qu'il l'avait piqué plus au vif. Avec un peu d'herbe, il étancha le sang; avec un peu de terre pétrie de salive, il fit un emplâtre dont il boucha les plaies qui saignaient trop; partout où l'animal avait des écumes, il l'épongea rapidement d'un coin de son *haïk;* il le dessangla légèrement pour soulager sa respiration haletante; par une flatterie singulière, il le baisa sur les narines en l'appelant d'un nom que je n'entendis pas; puis il sauta sur son cheval de rechange, qu'un valet d'écurie tenait en main. C'était un étalon bai-cerise, tout frais, tout reposé, complétement équipé, comme pour une expédition de guerre. Une longue *djebira* pendait au pommeau de la selle; on voyait passé sous la sangle un sabre de fabrique espagnole, à lame un peu courbe, à poignée de corne, et sans fourreau.

— Cet enragé finira par faire des sottises, observa Vandell en le regardant partir à fond de train.

Amar-ben-Arif reparut au bout de quelques minutes, et comme il défilait devant nous, nous saluant à bout portant de ses deux décharges, le kaïd lui fit signe de la main, et lui dit : — Attends un peu, Ben-Arif, je vais courir.

Le soir approchait, la fête allait finir, et je m'étonnais que le kaïd fût resté si longtemps sans y prendre part.

Il resta chaussé de ses babouches, boucla seulement son ceinturon, releva, pour être plus à l'aise, le long *haïk* qui l'enveloppait négligemment, et lui donnait, malgré son âge, je ne sais quelle juvénile et hautaine élégance. Il enfourcha son cheval blanc, le même qui l'avait ramené du marché. Trois jeunes gens qui n'avaient pas encore couru l'imitèrent. Lentement ils prirent du champ, puis s'arrêtèrent. Amar était à sa gauche, un jeune homme, neveu du kaïd, à sa droite, en tout cinq cavaliers. J'entendis le kaïd dire à ses compagnons : « Êtes-vous prêts? » Et les cinq chevaux partirent à la fois. Ils arrivèrent de front et dans l'ordre du départ. Le kaïd n'était point armé. Trois coups de fusil retentirent : c'étaient les trois jeunes gens qui faisaient feu. Amar ne tira pas. Rapidement il posa son fusil en travers de sa selle, rassembla son cheval comme pour le faire sauter, fit un écart à gauche, et comme il était à deux pas seulement du premier rang des spectateurs, l'animal, enlevé tout droit, retomba des quatre pieds au milieu d'eux. Il y eut un cri déchirant, — je l'entends encore au moment où je t'écris, — puis des clameurs, puis un tumulte. La foule s'ouvrit, je vis à terre quelque chose de blanc qui roula, puis resta couché.

— Ah! le misérable! s'écria Vandell.

— Arrêtez-le! hurla le kaïd, qui s'élança sur Amar.

Mais personne n'eut le temps de le saisir; il passa près de nous presque à nous renverser, se retourna pour voir qui le suivait, et siffla bruyamment. Son premier cheval, tout fatigué qu'il était, s'échappa des mains du palefrenier et partit comme un trait. Quelques secondes après, nous vîmes dans un flot de poussière un petit groupe de cavaliers lancés à toute bride à travers la plaine. A une petite distance en avant, à portée de pistolet tout au plus, on apercevait Ben-Arif, couché à plat ventre sur sa selle, qui piquait droit vers la montagne, et près de lui son cheval de rechange, la selle vide, qui galopait avec la légèreté d'un cheval sauvage.

Ce tragique incident fut si rapide, que je vis en même temps, et pour ainsi dire d'un seul coup d'œil, l'écart du cheval, la fuite d'Amar, puis le tumulte des gens qui s'empressaient autour de la personne atteinte, et que j'entendis à la fois les cris confus de : « Le misérable! arrêtez! courez! » et des voix dans la foule qui disaient : « Elle est morte! »

Je regardai Vandell, qui comprit mon geste et me dit : « Oui, c'est elle. »

C'était en effet la pauvre Haoûa qui venait de recevoir en plein visage le terrible choc du cheval d'Amar. Elle n'était pas morte, mais elle avait au-dessus du sourcil droit une blessure béante qui lui labourait le crâne. Le sang qui s'en échappait à flots l'inondait de la tête aux pieds. Elle gémissait faiblement, les yeux hagards, complétement évanouie, et les traits décomposés par une horrible pâleur. On la porta dans sa petite tente, on la déposa sur un matelas. Tout de suite on courut aux cuisines pour y faire rougir des fers, méthode arabe qui consiste à soigner les blessures avec des moxas; mais le kaïd et Vandell, qui l'examinaient, dirent l'un après l'autre : « C'est inutile. »

Au bout d'une heure seulement, elle reprit connaissance, son regard devint mobile, et son bel œil éteint nous regarda comme à travers un voile de sang.

— *Ya, habibi!* me dit-elle, ô mon ami! je suis tuée. — Elle fit un second effort pour se faire entendre, et dit : — Il m'a tuée!

Il y avait foule autour de la blessée, et des attroupemens de curieux commentaient, expliquaient avec la plus bruyante émotion l'accident qui ne passait aux yeux de personne pour une maladresse de Ben-Arif.

— Il l'a tuée et bien tuée, me dit Vandell... Il l'a voulu... Peut-être le voulait-il depuis longtemps... C'était sa femme... On le dit ici, et si nous avions été plus curieux, nous l'aurions su plus tôt. Il a tué son premier mari pour l'épouser; elle l'a quitté en le sachant

assassin; il l'assassine aujourd'hui pour prouver qu'un meurtre ne pèse pas d'un poids bien lourd quand il s'agit d'un désir ou d'une haine.

Il était six heures à peu près; la fête était finie; la nuit descendit sur ce lugubre dénoûment.

Je ne m'occupai guère, mon ami, de ce qui suivit, et le reste de cette veillée funèbre peut se raconter en quelques mots... Aussitôt que la nuit fut noire, et tandis que la blessée agonisait dans sa tente, assistée d'Aïchouna, qui la regardait mourir, et de la négresse Assra, qui se lamentait, on servit la *diffa*, et tout le monde alla manger. Pendant une ou deux heures, je n'entendis plus que le murmure de la foule attablée sur l'herbe, le va-et-vient des cuisiniers qui portaient les plats; puis après la *diffa* vint la danse. Un jeune homme, un enfant de seize ans, fut choisi pour remplacer Aïchouna, qui fut la plus regrettée des deux absentes. De grands feux furent allumés dans la lande, d'immenses feux de broussailles qui jetèrent une flamme claire. Un grand cercle s'établit tout autour, si vaste qu'il touchait d'un côté à la tente des femmes, et de l'autre arrivait presque jusqu'au petit pavillon d'Haoûa, dont personne alors ne s'approcha plus. Deux ou trois bougies à la lueur tremblante éclairaient vaguement le groupe obscur des deux pleureuses étendues presque à l'étouffer sur le corps pâmé de la mourante.

Cependant le danseur commença de faire à petits pas le tour de l'assemblée; devant chaque spectateur, il s'arrêtait, exécutait, longuement accompagné par la voix des chanteurs et par des battemens de mains monotones, la même et régulière pantomime. Chacun, en retour d'un plaisir égal pour tous, lui tendait une pièce de monnaie; le danseur la recevait, soit sur le front soit sur les joues, et continuait sa collecte jusqu'à ce qu'il eût le visage à peu près couvert de piécettes d'argent.

Entre onze heures et minuit, les cavaliers revinrent, exténués d'une course de quatre heures et ne ramenant pas Ben-Arif, qui s'était échappé par un défilé de la montagne.

La nuit était magnifique d'étoiles, mais excessivement humide et glacée. Jusqu'au matin, nous restâmes assis sur l'herbe et grelottans sous la rosée. Puis le danseur, fatigué, ne dansa plus; les chants épuisés s'interrompirent, et les feux continuèrent seuls de petiller au milieu du silence absolu d'une assemblée de gens accroupis dont les trois quarts au moins s'assoupissaient.

Vers quatre heures, et comme un repos profond couvrait la plaine, pour la dernière fois nous entrâmes dans la tente. Un reste de bougie s'éteignait. Aïchouna dormait. Assra, accablée de lassitude, les cheveux en désordre et le visage absolument labouré de coups d'on-

gles, s'était laissée tomber d'épuisement et dormait. Haoûa était morte. La tête un peu de côté, les bras raidis, les paupières fermées, dans un sommeil qui devait ne plus finir, elle était telle à peu près que nous l'avions vue dormir sur son estrade de soie, et toute couverte encore de ses fleurs blanches, qui, cette fois, lui survivaient.

Blidah, fin d'octobre.

Me voilà seul, mon ami. Vandell m'a quitté. Nous nous sommes séparés aujourd'hui même. Il part je ne sais trop pour où, ni pourquoi. Il s'en va parce que la saison l'avertit de se mettre en route, parce que sa destinée est de vivre sur les grands chemins, et d'y mourir, dit-il, lorsque son heure aura sonné.

Depuis trois jours, il m'avait annoncé sa décision. Il a recueilli tout ce qui meublait sa chambre, collections, papiers et notes, et les a transportés ailleurs. Il a renouvelé sa provision de tabac, la seule qui lui fasse quelquefois défaut lorsqu'il se trouve en plein désert. Ce matin, à sept heures, il était prêt.

— Si vous le voulez, m'avait-il dit, nous monterons par les Beni-Moussa, nous nous arrêterons soit au télégraphe, soit aux cèdres, et nous nous quitterons là-haut, c'est-à-dire le plus tard possible.

Je montai donc à cheval et l'accompagnai.

Comme nous traversions la place du marché arabe, bon nombre de gens des tribus le reconnurent : — Bonjour, Si-bou-Djaba, lui disaient-ils, où vas-tu? — Je pars. — Tu quittes Blidah? — Oui. — Passeras-tu par...? — Et chacun nommait sa tribu. — Peut-être, répondait Vandell, s'il plaît à Dieu. — Bon voyage, Si-bou-Djaba, que Dieu t'assiste, que le salut t'accompagne, que ton chemin soit bon! — Salut sur tous! reprenait Vandell. J'irai chez vous avant l'été. — A l'un il disait : fin décembre, à l'autre : après les neiges; à d'autres au contraire : pendant les pluies, — suivant l'emploi qu'il destinait à chacune des divisions de son prochain hiver. Au moment de franchir la porte du ravin, il s'arrêta comme frappé d'une idée subite et tout à fait nouvelle, et me dit : — Savez-vous qu'il y a juste huit mois je passais par ici, croyant venir à Blidah pour huit jours?

Tu connais la route escarpée que nous avons suivie, cette longue rampe en colimaçon qui commence au lit de l'Oued, décrit de grands cercles sur le flanc nord de la montagne, et conduit en quatre ou cinq heures de cheval au dernier sommet qui domine immédiatement Blidah. A mi-côte à peu près se trouve la glacière, jadis habitée par des Maltais, pourvoyeurs de neige, charbonniers et chasseurs. Il reste une ou deux baraques en manière d'abri, posées au

bord de l'étroite esplanade où, par une claire matinée de mars, ensemble, il y a de cela trop d'années pour que je les calcule, nous avons vu voler des aigles et cueilli des fleurs qui ne fleurissent plus en automne. Un peu plus haut, sur un piton qui se voit de Blidah, est perché le télégraphe, avec ses longs bras articulés qui meurent d'inaction pendant les obscurs brouillards de l'hiver. Tout à fait au sommet, parmi les cèdres et sur le dernier repos de la montagne, taillée en pain de sucre, subsiste encore un vieux marabout, autrefois ouvert, aujourd'hui barricadé de broussailles, qui cependant n'est pas en ruine, quoiqu'il ait l'air absolument abandonné. Le plateau n'a pas plus de cent pas d'étendue; il est environné de cèdres et pavé de roches vives, plates et blanches, si fortement lavées, puis dévorées par le soleil, qu'elles ont pris l'aspect aride et dénudé des ossemens qui sont restés longtemps en plein air. Une herbe rude et courte, sorte de végétation métallique, la seule qui puisse vivre sur ce sol de pierre et dans les duretés de ce haut climat, forme, avec des lichens grisâtres et des lambeaux de je ne sais quelle mousse épineuse, l'indigente et morne couverture du rocher. Les cèdres sont bas, mais très larges; leur feuillage est noirâtre, leur tronc couleur de fer rouillé. Le vent, les neiges, la pluie, le soleil, qui semble encore plus âpre ici que dans la plaine, la foudre, qui de temps en temps les frappe et les partage en deux comme de fabuleux coups de hache, toutes les intempéries des saisons extrêmes les criblent de blessures mortelles, qui pourtant ne les font pas mourir. Leur enveloppe exfoliée les abandonne et se répand en poussière autour de leur tronc. Les passans les ébranchent, les bergers les mutilent, les bûcherons en font des fagots; ils finissent petit à petit, mais avec l'intrépidité des choses vivaces; leurs racines ont la solidité de la pierre qui les nourrit, et la séve, qui semble fuir devant les nécessités inévitables de la mort certaine, se réfugie dans les rameaux, qui toujours verdissent et fructifient.

Nous nous assîmes au pied de ces vieux arbres respectables et pleins de conseils. La journée était belle, et me parut triste, peut-être parce que nous n'étions gais ni l'un ni l'autre. Il faisait chaud et très calme, circonstance que je n'oublierai jamais, car je lui dois la plus forte impression de grandeur et de paix complète qu'on puisse éprouver dans sa vie. Le silence était si sévère, l'immobilité de l'air était telle que nous remarquâmes le bruit de nos paroles, et qu'involontairement nous nous mîmes à causer plus bas.

Mesuré de l'endroit dont je parle au pied du marabout, l'horizon décrit un cercle parfait, excepté sur un seul point, où le cône noirâtre de la Mouzaïa fait saillie. Au nord, nous embrassions la plaine avec ses villages à peine indiqués, ses routes tracées par des rayures

pâles, puis tout le Sahel, courant, comme un sombre bourrelet, depuis Alger, dont la place exacte était déterminée par des maisons blanches, jusqu'au Chenoua, dont le pied s'avançait distinctement, comme un promontoire entre deux golfes; au-delà, entre la côte d'Afrique et le ciel infini, la mer s'étendait à perte de vue comme un désert bleu. Dans le sud-est, on apercevait le Djurdjura, toujours blanchâtre; à l'opposé, montait la pyramide obscure de l'Ouarensenis; quatre-vingts lieues d'air libre, sans nuage et sans tache aucune, séparaient ces deux bornes milliaires posées aux deux extrémités des pays kabyles.

A nos pieds se développaient quinze lieues de montagnes échelonnées dans un relief impossible à saisir, enchevêtrées l'une à l'autre, et noyées, confondues dans un réseau d'azurs indéfinissables. Nous aurions pu voir Médéah, si la ville n'était masquée par le Nador et perdue dans le pli d'un ravin, qui lui-même est le versant d'un plateau très élevé, puisqu'il y neige. Droit au sud, et bien au-delà de ce vague échelonnement de formes rondes, de plissures, de vallées, de sommets, — géographie réduite à l'état de carte panoramique du vaste pays montueux qu'on appelle le Tell et l'Atlas, — on découvrait des lignes plus souples, à peine sinueuses, tendues comme des fils bleuâtres entre de hautes saillies, dont la dernière, à droite, porte la citadelle de Boghar. Plus loin encore commençait la ligne aplatie des plaines. Enfin à l'extrême limite de cette interminable étendue, dans une sorte de mirage indécis, où la terre n'avait plus ni solidité ni couleur, où l'œil ébloui aurait pu prendre des montagnes pour des filets de vapeurs grises, je voyais, — du moins Vandell les nommait avec la certitude du voyageur géographe, — les sept têtes des Seba-Rous, et par conséquent le défilé de Guelt-Esthel et l'entrée du pays des Ouled-Nayl. La moitié de l'Afrique française était étendue devant nous : les Kabyles de l'est, ceux de l'ouest, le massif d'Alger, l'Atlas, les steppes, et, directement à l'opposé de la mer, le Sahara.

— Voilà mon territoire, me dit Vandell; le monde est à celui qui voyage! — Et il étendit les deux bras par un grand geste qui sembla contenir un moment tout le périmètre visible de cette terre africaine dont il a fait la propriété de son esprit.

Pendant quelques minutes, il examina dans le nord un point blanc qui semblait flotter entre le ciel vague et la mer très pâle. — C'est un navire qui retourne en France, lui dis-je.

Il cligna fortement des yeux, pour amortir l'éclat de la lumière qui nous aveuglait, et dit : « Peut-être, j'en ai vu quelquefois de plus loin. » Puis il tourna le dos à la mer et ne la regarda plus.

— Croyez-vous que nous nous reverrons? lui demandai-je.

— Cela dépend de vous. Oui, si vous revenez ici; non, si je dois aller vous trouver en France, où probablement je n'irai jamais. Qu'irais-je y faire? Je ne suis plus des vôtres. A force de répandre autour de moi ma civilisation, ajouta-t-il en souriant, il ne m'en reste plus assez pour vivre là-bas, où, dit-on, vous en avez trop.

Quand le soir approcha, Vandell interrogea la hauteur du soleil, et se leva.

— Il est quatre heures, ou peu s'en faut, me dit-il; allez-vous-en. Vous avez juste le temps de vous laisser glisser jusqu'aux sources de l'Oued et de rentrer au trot par le ravin. Moi, je n'ai qu'une petite marche à faire, deux lieues de pente douce, et je trouve un *douar*.

Et là-dessus il siffla sa jument, qui vint d'elle-même, et, par une vieille habitude, lui présenta le côté du montoir. Lorsqu'il fut établi dans sa selle en forme de fauteuil, il alluma sa pipe, resta immobile encore un instant sans fumer ni regarder rien. Puis brusquement il me tendit sa main osseuse et brune, et me dit : — Qui sait? *Insha Allah*, s'il plaît à Dieu! voilà le grand mot et toute la sagesse humaine. — Presque aussitôt il descendit lentement, tout à fait renversé sur sa selle afin de soulager la bête, dont les genoux pliaient, tant la pente était rapide.

— Bonne chance! me cria-t-il encore.

Et comme si un souvenir plus joyeux lui revenait en mémoire, il arrêta sa jument et ajouta : — Souvenez-vous de ceci, ce n'est pas moi qui vous le dis, c'est notre jovial ami Ben-Hamida : *Tâchez d'agir avec le bonheur plutôt qu'avec cent cavaliers.*

— Adieu, lui criai-je en lui tendant de loin mes deux mains.

Puis il fit demi-tour et s'éloigna. Cinq minutes après, je n'entendis et ne vis plus rien. Un léger vent, le premier souffle qui eût traversé l'air depuis midi, fit tomber deux ou trois pommes de cèdre qui roulèrent sur la pente et se perdirent dans le chemin plongeant qu'avait suivi Vandell. Je regardai le sud, où il s'en allait, puis le versant nord, où j'allais descendre.

— Si-Bou-Djaba est parti? me dit, en me tenant l'étrier, l'Arabe qui m'accompagnait.

— Oui, répondis-je.

— Et toi, où vas-tu?

— Moi, je vais à Blidah, et dans trois jours je serai en France.

Il est dix heures, mon ami. Le clairon des Turcs, que je n'entendrai plus, sonne le couvre-feu. Bonne nuit, et à bientôt.

EUGÈNE FROMENTIN.

JOHN DRYDEN

SON TALENT ET SES ŒUVRES

Il s'agit d'un jeune homme, lord Hastings, mort à dix-neuf ans de la petite vérole.

« Son corps était un orbe, et son âme sublime — se mouvait autour du pôle de la vertu et du savoir... — Viens, docte Ptolémée, et essaie — de mesurer la hauteur de ce héros... — Les pustules gonflées d'orgueil qui bourgeonnaient à travers sa chair, — comme des boutons de rose, s'enfonçaient dans sa peau de lis. — Chaque petite rougeur avait une larme en elle — pour pleurer la faute que commettait sa naissance, — ou bien étaient-ce des diamans envoyés pour orner sa peau, — sa peau, le cabinet d'une âme intérieure plus riche encore? — Il n'y eut pas besoin de comète pour prédire ce changement, — puisque son cadavre pouvait passer pour une constellation! »

C'est par ces belles choses que débuta Dryden, le plus grand poète de l'âge classique en Angleterre.

De telles énormités indiquent la fin d'un âge littéraire. L'excès de la sottise en poésie, comme l'excès de l'injustice en politique, amène et prédit les révolutions. La renaissance, effrénée et inventive, avait livré les esprits aux fougues et aux caprices de l'imagination, aux bizarreries, aux curiosités, aux dévergondages de la verve, qui ne se soucie que de se satisfaire, qui éclate en singularités, qui a besoin de nouveautés, et qui aime l'audace et l'extravagance, comme la raison aime la justesse et la vérité. Le génie éteint, resta la folie; l'inspiration ôtée, on n'eut plus que l'absurdité. Jadis le désordre et l'élan intérieur produisaient et excusaient les *concetti* et les écarts; désormais on les fit à froid, par calcul et sans excuse.

Ils exprimaient jadis l'état de l'esprit, désormais ils le démentirent. Ainsi s'accomplissent les révolutions littéraires. La forme, qui n'est plus inventée ni spontanée, mais imitée et transmise, survit à l'esprit passé, qui l'a faite, et contredit l'esprit présent, qui la défait. Cette lutte préalable et cette transformation progressive composent la vie de Dryden, et expliquent son impuissance et ses chutes, son talent et son succès.

I. — LE POÈTE.

Ses commencemens font un contraste frappant avec ceux des poètes de la renaissance, acteurs, vagabonds, soldats, qui dès l'abord roulaient dans tous les contrastes et toutes les misères de la vie active. Il naquit vers 1631, d'une bonne famille : son grand-père et son oncle étaient barons; sir Gilbert Pickering, son parent, fut chevalier, député, membre sous Cromwell du conseil des vingt et un, l'un des grands-officiers de la nouvelle cour. Dryden fut élevé dans une excellente école, chez le docteur Busby, alors célèbre; il passa ensuite quatre ans à Cambridge. Ayant hérité, par la mort de son père, d'un petit domaine, il n'usa de sa liberté et de sa fortune que pour persister dans sa vie studieuse, et s'enferma à l'université trois ans encore. Vous voyez ici les habitudes régulières d'une famille honorable et aisée, la discipline d'une éducation suivie et solide, le goût des études classiques et complètes. De telles circonstances annonçaient et préparaient non un artiste, mais un écrivain.

Je trouve les mêmes inclinations et les mêmes signes dans le reste de sa vie privée ou publique. Il passe régulièrement sa matinée à écrire ou à lire, puis dîne en famille. Ses lectures sont d'un homme instruit et d'un esprit critique, qui songe peu à se divertir ou à s'enflammer, mais qui apprend et qui juge : Virgile, Ovide, Horace, Juvénal, Perse, voilà ses auteurs favoris; il en traduit plusieurs, il a leurs noms sans cesse sous la plume, il discute leurs opinions et leur mérite, il se nourrit de cette raison que les habitudes oratoires ont imprimée dans toutes les œuvres de l'esprit romain. Il est familier avec les nouvelles lettres françaises, héritières des latines, avec Corneille et Racine, avec Boileau, Rapin et Bossu; il raisonne avec eux, souvent d'après eux, écrit avec réflexion, et ne manque guère d'arranger quelque bonne théorie pour justifier chacune de ses nouvelles pièces. Sauf quelques inexactitudes, il connaît fort bien la littérature de sa nation, marque aux auteurs leur rang, classe les genres, remonte jusqu'au vieux Chaucer, qu'il traduit et rajeunit. Ainsi muni, il va s'asseoir l'après-midi au café de Will, qui est le

grand rendez-vous littéraire; les jeunes poètes, les étudians qui sortent de l'université, les amateurs de style se pressent autour de sa chaise, qui est soigneusement placée l'été près du balcon, l'hiver au coin de la cheminée, heureux d'un mot, d'une prise de tabac respectueusement puisée dans sa docte tabatière. C'est qu'en effet il est le roi du goût et l'arbitre des lettres; il juge les nouveautés, la dernière tragédie de Racine, une lourde épopée de Blackmore, les premières odes de Swift, un peu vaniteux, louant ses propres écrits jusqu'à dire « qu'on n'a jamais composé et qu'on ne composera jamais qu'une belle ode, » sa pièce sur *la fête d'Alexandre*, mais communicatif, aimant ce renouvellement d'idées que la discussion ne manque jamais de produire, capable de souffrir la contradiction et de donner raison à son adversaire. Ces mœurs montrent que la littérature est devenue une œuvre d'étude, non d'inspiration, un emploi du goût, non de l'enthousiasme, une source de distractions, non d'émotions.

Son public, ses amitiés, ses actions, ses luttes, aboutissent au même effet. Il vécut parmi les grands et les gens de cour, société de mœurs artificielles et de langage calculé. Il avait épousé la fille de Thomas, comte de Berkshire; il fut historiographe, puis poète lauréat. Il voyait fréquemment le roi et les princes. Il adressait chacune de ses œuvres à un seigneur dans une préface louangeuse écrite en style de domestique, et qui témoignait d'un commerce intime avec les grands. Il recevait une bourse d'or pour chaque dédicace, allait remercier, introduisait les uns sous des noms déguisés dans son *Essai sur le Drame*, écrivait des introductions pour les œuvres des autres, les appelait Mécène, Tibulle ou Pollion, discutait avec eux les œuvres et les opinions littéraires. L'établissement d'une cour avait amené la conversation, la vanité, l'obligation de paraître lettré et d'avoir bon goût, toutes les habitudes de salon qui sont les sources de la littérature classique, et qui enseignent aux hommes l'art de bien parler (1). D'autre part, les lettres, rapprochées du monde, entraient dans les affaires du monde, et d'abord dans les petites disputes privées. Pendant que les gens de lettres apprennent à saluer, les gens de cour apprennent à écrire. Bientôt ils se mêlent, et naturellement ils se battent. Le duc de Buckingham écrit une parodie de Dryden, le *Rehearsal*, et prend une peine infinie pour faire attraper au principal acteur le ton et les gestes de son ennemi. Plus tard Rochester entre en guerre avec le poète, soutient Settle contre lui, et loue une bande de coquins pour lui donner des

(1) « Si quelqu'un me demande ce qui a si fort poli notre conversation, je répondrai que c'est la cour. » Dryden, *Défense de l'Épilogue de la Conquête de Grenade.*

coups de bâton. Dryden eut, outre cela, des querelles contre Shadwell et une foule d'autres, puis à la fin contre Blackmore et Jeremy Collier. Pour comble, il entra dans le conflit des partis politiques et des sectes religieuses, combattit pour les tories et les anglicans, puis pour les catholiques, écrivit *la Médaille, Absalon et Achitophel* contre les whigs, la *Religio Laïci* contre les dissidens et les papistes, puis *la Biche et la Panthère* pour le roi Jacques II, avec la logique d'un homme de controverse et l'âpreté d'un homme de parti. Il y a bien loin de cette vie militante et raisonneuse aux rêveries et au détachement d'un vrai poète. De telles circonstances enseignent l'art d'écrire clairement et solidement le discours méthodique et suivi, le style exact et fort, la plaisanterie et la réfutation, l'éloquence et la satire, car il n'y a pas d'autres voies pour se faire écouter ou se faire croire, et l'esprit entre de force dans les voies qui le conduisent à son but. Celui-ci y entrait de lui-même. Dès sa seconde pièce (1), l'abondance des idées serrées, l'énergie et la liaison oratoire, la simplicité, le sérieux, le souffle héroïque et romain annoncent un génie classique, parent non de Shakspeare, mais de Corneille, capable non de drames, mais de discours.

Et cependant dès l'abord il se donna au drame; il en fit vingt-sept, et signa un traité avec les acteurs du Théâtre du Roi pour leur en fournir trois par an. Le théâtre, interdit sous la république, venait de se rouvrir avec une magnificence et un succès extraordinaires. Les décorations enrichies et devenues mobiles, les rôles de femmes joués non plus par de jeunes garçons, mais par des femmes, l'éclairage splendide et nouveau des bougies, les machines, la popularité récente des acteurs, qui devenaient les héros de la mode, l'importance scandaleuse des actrices, qui devenaient les maîtresses des grands seigneurs et du roi, l'exemple de la cour et l'imitation de la France attiraient les spectateurs en foule. La soif du plaisir, longtemps comprimée, débordait. On se dédommageait de la longue abstinence imposée par les puritains fanatiques; les yeux et les oreilles, dégoûtés des visages moroses, de la prononciation nasale, des éjaculations officielles sur le péché et la damnation, se rassasiaient de la douceur des chants, du chatoiement des étoffes, de la séduction des danses voluptueuses. On voulait jouir, et jouir d'une façon nouvelle, car un nouveau monde, celui des courtisans et des oisifs, s'était formé. L'abolition des tenures féodales, l'augmentation énorme du commerce et de la richesse, l'affluence des propriétaires, qui mettaient des fermiers à leur place et venaient à Londres pour goûter les plaisirs de la ville et chercher les faveurs du roi,

(1) Stances sur la mort d'Olivier Cromwell.

avaient établi, ici comme en France, la classe, l'autorité, les mœurs et les goûts des gens du monde, hommes de salons et de loisir, amateurs de plaisir, de conversation, d'esprit et de savoir-vivre, occupés de la pièce en vogue moins pour s'en divertir que pour la juger. Ainsi se bâtit le théâtre de Dryden; le poète, avide de gloire et pressé d'argent, y trouvait l'argent avec la gloire, et innovait à demi, à grand renfort de théories et de préfaces, s'écartant de l'ancien drame anglais, s'approchant de la nouvelle tragédie française, essayant un compromis entre l'éloquence classique et la vérité romantique, s'accommodant tant bien que mal au nouveau public qui le payait et l'acclamait.

« La langue, la conversation et l'esprit (1), dit-il, se sont perfectionnés depuis le siècle dernier, » ce qui a fait découvrir dans les anciens poètes beaucoup de fautes, et a introduit un genre de drame nouveau. « Qu'un homme sachant l'anglais lise attentivement les œuvres de Shakspeare et de Fletcher, j'ose affirmer qu'il trouvera à chaque page, soit quelque solécisme de langue, soit quelque manque de sens notable. La plupart de leurs fables sont composées avec une histoire ridicule et incohérente. Beaucoup de pièces de Shakspeare sont fondées sur des impossibilités, ou du moins si bassement écrites, que la partie comique n'excite point notre rire, ni la partie sérieuse notre intérêt. Je montrerais aisément que notre Fletcher si admiré n'entendait ni l'art de bien nouer une intrigue, ni ce qu'on appelle les bienséances du théâtre. Par exemple son Philaster blesse sa maîtresse sur le théâtre; son berger commet deux fois la même brutalité. » Nulle part il ne garde aux rois la dignité royale. D'ailleurs l'action est chez eux toute barbare. Ils mettent des batailles sur le théâtre : ils transportent en un instant la scène à vingt ans ou à cinq cents lieues de distance, et vingt fois de suite en un acte; ils entassent ensemble trois ou quatre actions différentes, surtout dans les drames historiques. Mais c'est par le style qu'ils pèchent le plus. « Dans Shakspeare, beaucoup de mots et encore plus de phrases sont à peine intelligibles, et de celles que nous entendons, quelques-unes sont contre la grammaire, d'autres grossières, et tout son style est tellement empoisonné d'expressions figurées qu'il est aussi affecté qu'obscur. » Ben Jonson lui-même a souvent de mauvaises constructions, des redondances, des barbarismes. « L'art de bien placer les mots pour la douceur de la prononciation a été inconnu jusqu'au moment où M. Waller l'introduisit. » Enfin tous descendent jusqu'aux calembours, aux expressions

(1) *Defense of the Epilogue to the Conquest of Grenada. — Grounds of Criticism in tragedy.*

populacières et basses. « C'est que, outre le manque de savoir et d'éducation, ils n'avaient pas le bonheur d'entendre la bonne conversation. Il y avait dans leur siècle moins de galanterie que dans le nôtre. Les gentilshommes aujourd'hui veulent qu'on les divertisse en leur montrant leurs propres ridicules. Ils veulent bien accorder que votre compère Jean et votre compère Jacques parlent selon leur état; mais ils ne s'amusent point de leurs pots à bière et de leurs guenilles. » C'est pour eux maintenant qu'on doit écrire, et surtout pour les plus instruits (1), car ce n'est pas assez d'avoir de l'esprit ou d'aimer la tragédie pour être bon juge : il faut encore posséder une solide science et une haute raison, connaître Aristote, Horace, Longin, et prononcer d'après leurs règles. Ces règles, fondées sur l'observation et la logique, ordonnent qu'il n'y ait qu'une action, que cette action ait un commencement, un milieu et une fin, que ses parties dérivent naturellement l'une de l'autre, qu'elle excite la terreur et la pitié de manière à nous instruire et à nous améliorer, que les caractères soient distincts, suivis, conformes à la tradition ou au dessein du poète. — Telle sera, dit Dryden, la nouvelle tragédie, fort voisine, ce semble, de la tragédie française, d'autant plus qu'il cite ici Bossu et Rapin comme s'il les prenait pour précepteurs.

Elle en diffère néanmoins, et Dryden (2) énumère tout ce qu'un parterre anglais peut blâmer chez nous. — Les Français, dit-il, n'ont point de caractères vraiment comiques : à peine si Corneille en a mis un dans son *Menteur;* tous leurs personnages se ressemblent, ce sont des êtres effacés, sans originalité distinctive. *Le Menteur,* quoique bien traduit et bien joué, a paru plat aux Anglais et fort au-dessous des caractères de Fletcher et de Ben Jonson. Pareillement leurs intrigues sont trop maigres, trop réduites à une action unique, privées de l'accompagnement des petites actions secondaires. D'ailleurs ils parlent au lieu d'agir. « *Cinna, Pompée,* ne sont point des tragédies, mais de longs discours sur la raison d'état, et *Polyeucte,* en matière de religion, est aussi solennel qu'un long point d'orgue dans un motet. Quand le cardinal Richelieu réforma le théâtre français, on y introduisit ces harangues pour l'accommoder à la gravité d'un prélat..... Je ne nie pas que cela ne puisse convenir à l'humeur des Français; nous qui sommes plus moroses, nous venons au théâtre pour être divertis; eux qui sont d'un tempérament gai et léger y viennent pour se rendre plus sérieux. » Quant aux tumultes et aux combats, qu'ils rejettent derrière la scène, « il y a une sorte d'âpreté farouche dans le caractère de nos compatriotes qui les réclame et

(1) Préface de *All for Love.*
(2) *Essay on Dramatic Poesy.*

fait qu'ils ne peuvent s'en passer. » Aussi bien les Français, à force de s'embarrasser dans ces scrupules, et de se confiner dans leurs unités et dans leurs règles, ont ôté l'action de leur théâtre, et se sont réduits à une monotonie et à une sécheresse insupportables. Ils manquent d'invention, de naturel, de variété, d'abondance. « Ils se contentent d'être maigrement réguliers. Leur langue affaiblie s'est trop raffinée, et, comme l'or pur, plie à tous les chocs; notre vigoureux anglais obéit encore à l'art, mais il est plus propre aux pensées viriles, et son alliage l'a fortifié. » Qu'on raille tant qu'on voudra Fletcher et Shakspeare, « il y a dans leur style une imagination plus mâle et un plus grand souffle que dans aucun des Français. »

Quoique excessive, cette critique est bonne, et c'est parce qu'elle est bonne que je me défie des œuvres qu'elle va produire. Il est dangereux pour un artiste d'être excellent théoricien; l'esprit qui crée s'accommode mal avec l'esprit qui juge; celui qui, tranquillement assis sur le bord, disserte et compare n'est guère capable de se lancer droit et audacieusement dans la mer orageuse de l'invention. Ajoutez que Dryden se tient trop dans le juste milieu des tempéramens; les artistes originaux aiment uniquement et injustement une certaine idée et un certain monde; le reste disparaît à leurs yeux. Enfermés dans une portion de l'art, ils nient ou raillent l'autre; c'est parce qu'ils sont bornés qu'ils sont forts. On voit d'avance que Dryden, poussé d'un côté par son esprit anglais, sera tiré d'un autre par ses règles françaises, que tour à tour il osera et se contiendra à moitié, qu'en fait de mérite il atteindra la médiocrité, c'est-à-dire la platitude, qu'en matière de défauts il tombera dans les disparates, c'est-à-dire dans les absurdités. Tout art original est réglé par lui-même, et nul art original ne peut être réglé par un autre; il porte en lui-même son contre-poids et ne reçoit pas de contre-poids d'autrui; il forme un tout inviolable : c'est un être animé qui vit de son propre sang, et qui languit ou meurt, si on lui ôte une partie de son sang pour le remplacer par du sang étranger. L'imagination de Shakspeare ne peut être guidée par la raison de Racine, et la raison de Racine ne peut être exaltée par l'imagination de Shakspeare; chacune est bien en soi et exclut sa rivale : c'est faire un bâtard, un malade et un monstre que de les mêler. Le désordre, l'action violente et brusque, les crudités, l'horreur, la profondeur, la vérité, l'imitation exacte du réel et l'élan effréné des passions folles, tous les traits de Shakspeare se conviennent. L'ordre, la mesure, l'éloquence, la finesse aristocratique, la politesse mondaine, la peinture exquise de la délicatesse et de la vertu, tous les traits de Racine se conviennent. C'est détruire l'un que l'atténuer,

c'est détruire l'autre que l'enflammer. Tout leur être et toute leur beauté consistent dans l'accord de leurs parties : renverser cet accord, c'est abolir leur être et leur beauté. Pour produire, il faut inventer une conception personnelle et conséquente ; il ne faut pas mêler deux conceptions étrangères et opposées : Dryden n'a pas fait ce qu'il fallait, et a fait ce qu'il ne fallait pas.

Il avait d'ailleurs le pire des publics, débauché et frivole, dépourvu d'un goût personnel, égaré à travers les souvenirs confus de la littérature nationale et les imitations déformées des littératures étrangères, ne demandant au théâtre que la volupté des sens ou l'amusement de la curiosité. Au fond, le drame, comme toute œuvre d'art, ne fait que rendre sensible une idée profonde de l'homme et de la vie; il y a une philosophie cachée sous ses enroulemens et sous ses violences, et le public doit être capable de la comprendre comme le poète de la trouver. Il faut que l'auditeur ait réfléchi ou senti avec énergie ou délicatesse pour entendre des pensées énergiques ou délicates, et jamais *Hamlet* ou *Iphigénie* ne toucheront un viveur vulgaire ou un coureur d'argent. Le personnage qui pleure sur la scène ne fait que renouveler nos propres larmes; notre intérêt n'est que de la sympathie, et le drame est comme une conscience extérieure qui nous avertit de ce que nous sommes, de ce que nous aimons et de ce que nous avons senti. De quoi le drame aurait-il averti des joueurs comme Saint-Albans, des ivrognes comme Rochester, des prostituées comme lady Castlemaine, de vieux enfans comme Charles II? Quels spectateurs que des épicuriens grossiers incapables même de décence feinte, amateurs de volupté brutale, barbares dans leurs jeux, orduriers dans leurs paroles, dépourvus d'honneur, d'humanité, de politesse, et qui faisaient de la cour un mauvais lieu! Des décorations splendides, des changemens à vue, le tapage des grands vers et des sentimens forcés, l'apparence de quelques règles apportées de Paris, voilà la pâture naturelle de leur vanité et de leur sottise, et voilà le théâtre de la restauration anglaise.

Je prends l'une de ces tragédies, fort célèbre alors, *l'Amour tyrannique ou la Royale Martyre*, beau titre et propre à faire fracas. La royale martyre est sainte Catherine, princesse royale à ce qu'il paraît, amenée au tyran Maximin. Elle confesse sa foi, et on lui lâche un philosophe païen, Apollonius, pour la réfuter. « Prêtre, lui dit Maximin, pourquoi restes-tu muet? Tu vis du ciel, tu dois disputer. » Encouragé, il dispute; mais sainte Catherine argumente vigoureusement : « La raison combat contre votre chère religion, — car plusieurs dieux feraient plusieurs infinis; — ceci était connu des premiers philosophes, — qui sous différens noms n'en adoraient

qu'un seul, — quoique vos vains poètes se soient ensuite trompés — en faisant un dieu de chaque attribut. » Apollonius se gratte un peu l'oreille, et finit par répondre qu'il y a de grandes vérités et de bonnes règles morales dans le paganisme. La pieuse logicienne lui répond aussitôt : « Alors que toute la dispute se réduise — à comparer ces règles et le christianisme ! » Désarçonné, Apollonius se convertit à l'instant même, injurie le prince, qui, trouvant sainte Catherine fort belle, se sent amoureux tout d'un coup et fait des calembours : « Absent, je puis ordonner son martyre; — mais un regard de plus, et le martyr sera moi. »

Dans cet embarras, il envoie un grand-officier pour déclarer son amour à sainte Catherine; le grand-officier cite et loue les dieux d'Épicure : à l'instant, la sainte établit la doctrine des causes finales, qui renverse celle des atomes. Maximin arrive lui-même et lui dit « que si elle continue à repousser sa flamme, il la fera périr dans d'autres flammes. » Là-dessus elle le tutoie, le brave, l'appelle esclave et s'en va. Touché de ces procédés, il veut l'épouser légitimement, et pour cela répudie sa femme. Cependant, afin de n'omettre aucun expédient, il emploie un magicien qui fait des conjurations (sur le théâtre), évoque les esprits infernaux, et amène une ronde de petits amours : ceux-ci dansent et chantent des chansons voluptueuses autour du lit de sainte Catherine. Son ange gardien survient et les chasse. Pour dernière ressource, Maximin fait mettre une roue sur le théâtre pour y exposer sainte Catherine et sa mère. Au moment où l'on déshabille la sainte, un ange pudique descend fort à propos et casse la roue; après quoi, on les emmène et on leur coupe le cou dans la coulisse. Joignez à ces belles inventions une double intrigue, l'amour de Valéria, fille de Maximin, pour Porphyrius, général des prétoriens, celui de Porphyrius pour Bérénice, femme de Maximin, puis une catastrophe subite, trois morts, et le règne des honnêtes gens qui s'épousent et se disent des politesses. Telle est cette tragédie, qui se dit française, et la plupart des autres sont semblables. Dans *la Reine vierge*, dans *le Mariage à la mode*, dans *Aurengzèbe*, dans *l'Empereur indien*, et surtout dans *la Conquête de Grenade*, tout est extravagant. On se taille en pièces, on prend des villes, on se poignarde, et on déclame de tout son gosier. Ces drames ont justement la vérité et le naturel d'un *libretto* d'opéra. Les incantations y abondent; un esprit apparaît dans *Montezuma* et déclare que les dieux indiens s'en vont. Les ballets s'y trouvent; Vasquez et Pizarre, assis dans une jolie grotte, regardent en conquérans les danses des Indiennes, qui folâtrent voluptueusement autour d'eux. Les scènes de Lulli n'y manquent pas. Alméria, comme Armide, arrive pour tuer Cortez endormi, et tout d'un coup se prend d'amour

pour lui. Encore les *libretti* d'opéra n'ont-ils pas de disparates; ils évitent tout ce qui pourrait choquer l'imagination ou les yeux; ils sont faits pour des gens de goût qui fuient toute laideur et toute lourdeur. Ici croiriez-vous bien qu'on donne la torture à Montézuma sur le théâtre, et que pour comble un prêtre pendant ce temps dispute avec lui? Je reconnais dans cette pédanterie atroce les beaux cavaliers du temps, logiciens et bourreaux, qui se nourrissaient de controverse, et par plaisir allaient voir les supplices des puritains. Je reconnais derrière ces cascades d'invraisemblances et d'aventures les courtisans puérils et blasés qui, alourdis par le vin, ne sentaient plus les discordances, et dont les nerfs ne renaissent que par le choc des méprises et la barbarie des événemens.

Entrons plus avant. Dryden veut mettre dans son théâtre les beautés de la tragédie française, et d'abord la noblesse des sentimens. Est-ce assez de copier, comme il fait, des phrases chevaleresques? Il s'en faut de tout un monde, car il faut tout un monde pour former des âmes nobles. La vertu chez nos tragiques est fondée sur la raison, sur la religion, sur l'éducation, sur la philosophie. Leurs personnages ont cette justesse d'esprit, cette netteté de logique, cette élévation de jugement qui instituent dans l'homme des maximes arrêtées et l'empire de soi. On aperçoit dans leur voisinage les doctrines de Bossuet et de Descartes; la réflexion aide en eux la conscience; l'habitude du monde y joint le tact et la finesse. La fuite des actions violentes et des horreurs physiques, la proportion et l'ordre de la fable, l'art de déguiser ou d'éviter les êtres grossiers ou trop bas, la perfection continue du style le plus mesuré et le plus noble, tout contribue à porter la scène dans une région sublime, et nous croyons à des âmes plus hautes en les voyant dans un air plus pur. Dans Dryden, peut-on y croire? Les personnages atroces ou infâmes viennent à chaque instant par leurs crudités nous rabattre dans leur fange. Maximin, ayant poignardé Placidius, s'assied sur son corps, le poignarde deux fois encore, et dit aux gardes : « Amenez-moi l'impératrice et Porphyrius morts; je veux braver le ciel une tête dans chaque main. » Nourmahal, repoussée par le fils de son mari, insiste quatre fois avec l'indécente pédanterie que voici : « Pourquoi ces scrupules contre un plaisir où la nature rassemble toutes ses joies en une seule? La promiscuité dans l'amour est la loi générale. Quels qu'aient été les premiers amans, un frère et une sœur furent le second couple. » A l'instant l'illusion s'en va; on se croyait dans un salon de nobles personnages, on y trouve une prostituée folle et un sauvage ivre. Levez les masques : les autres ne valent guère mieux. Alméria, à qui l'on offre une couronne, répond insolemment : « Je la prends non

comme donnée par vous, mais comme due à mon mérite et à ma beauté. » Indamora, à qui un vieux courtisan fait une déclaration d'amour, lui dit son fait avec une gloriole de parvenue et une grossièreté de servante : « Quand je ne serais pas reine, avez-vous pesé ma beauté, ma jeunesse, qui est dans sa fleur, et votre vieillesse, qui est dans sa décrépitude? » Nulle d'entre ces héroïnes ne sait se conduire; elles prennent l'impertinence pour la dignité, la sensualité pour la tendresse; elles ont des abandons de courtisane, des jalousies de grisette, des petitesses de bourgeoise et des injures de harengère. Quant aux héros, ce sont les plus déplaisans des Fierabras. Léonidas, d'abord reconnu pour prince héréditaire, puis tout d'un coup abandonné, se console par cette réflexion modeste : « Il est vrai, je suis seul; mais Dieu l'était aussi avant de faire le monde, et il était mieux servi par lui-même que par la nature. » Parlerai-je du plus grand sonneur de fanfares, Almanzor, peint, dit Dryden lui-même, d'après Artaban, redresseur de torts, pourfendeur de bataillons, destructeur de monarchies? Ce ne sont que sentimens chargés, dévouemens improvisés, générosités exagérées, emphase ronflante de chevalerie maladroite; au fond, les personnages sont des rustres et des barbares qui ont essayé de s'affubler de l'honneur français et de la politesse mondaine. Et telle est en effet cette cour : elle imite celle de Louis XIV comme un faiseur d'enseignes copie un peintre. Elle n'a ni goût ni délicatesse, et s'en veut donner l'extérieur. Des entremetteurs et des dévergondées, des courtisans spadassins ou bourreaux qui vont voir éventrer Harrison ou qui mutilent Coventry, des filles d'honneur qui accouchent au bal, ou vendent aux planteurs les condamnés qu'on leur livre, un palais plein de chiens qui aboient et de joueurs qui crient, un roi qui en public lutte de gros mots avec ses maîtresses en chemise, voilà cet illustre monde; ils n'ont pris des façons françaises que le costume, et des sentimens nobles que les grands mots.

Le second point digne d'imitation dans la tragédie classique est le style. A la vérité Dryden épure et éclaircit le sien, introduisant le raisonnement serré et les mots exacts. Il y a chez lui des disputes oratoires comme dans Corneille, des répliques lancées coup sur coup, symétriques, et comme un duel d'argumens. Il y a des maximes vigoureusement ramassées dans l'enceinte d'un vers unique, des distinctions, des développemens, et tout l'art des bonnes plaidoiries. Il y a d'heureuses antithèses, des épithètes d'ornement, de belles comparaisons travaillées, et tous les artifices de l'esprit littéraire. Et ce qu'il y a de plus frappant, c'est qu'il abandonne le vers dramatique et national, qui est sans rime, ainsi que le mélange de prose commun à tous les anciens poètes, pour rimer toute

sa tragédie à la française, croyant inventer ainsi un nouveau genre, qu'il nomme *heroic play;* mais, dans cette transformation, le bon périt, le mauvais reste, car remarquez que la rime est chose différente chez des races différentes. Pour un Anglais, elle ressemble à un chant, et le transporte à l'instant dans un monde idéal ou féerique. Pour un Français, elle n'est qu'une convention ou une convenance, et le transporte à l'instant dans une antichambre ou un salon; pour lui, c'est un costume d'ornement et rien qu'un costume; s'il gêne la prose, il l'anoblit; il impose le respect, non l'enthousiasme, et change le style roturier en style titré. D'ailleurs dans nos vers aristocratiques tout se tient. Toute pédanterie, tout appareil de logique en sont exclus; rien de plus désagréable que la rouille scolastique à des gens bien élevés et délicats. Les images y sont rares, toujours soutenues, et la poésie audacieuse, la vraie fantaisie, n'y ont point de place; de tels éclats, des écarts si forts, dérangeraient la politesse et le train régulier du monde. Les mots propres, le relief des expressions franches ne s'y trouvent pas; les termes généraux, toujours un peu effacés, conviennent bien mieux aux ménagemens et aux finesses de la société choisie. Contre toutes ces règles, Dryden vient se heurter lourdement. Sa rime, pour les oreilles d'un Anglais, écarte à l'instant toute illusion théâtrale; on sent que les personnages qui parlent ainsi sont des mannequins sonores; il avoue lui-même que sa tragédie héroïque ne fait que mettre en scène des poèmes chevaleresques comme ceux de l'Arioste et de Spenser.

Des élans poétiques achèvent de ruiner toute vraisemblance. Reconnaissez-vous l'accent du drame dans cette comparaison d'épopée? « Comme une belle tulipe opprimée par l'orage, — frissonnante, se ferme, et plie ses bras de soie pour s'endormir, — se courbe sous l'ouragan, toute pâle, et presque morte, — pendant que le vent sonore chante autour de sa tête courbée, — ainsi disparaît votre beauté voilée (1). » Quelle singulière entrée que ces *concetti* de Cortez qui débarque! « Dans quel climat fortuné sommes-nous jetés, — si longtemps caché, si récemment connu, — comme si notre vieux monde s'était écarté par pudeur — pour venir ici secrètement accoucher d'un nouvel univers? » Jugez combien ces plaques de couleur font contraste sur le sobre dessin de la dissertation française. Chez lui, les amoureux font assaut de métaphores. Là, un amant, pour vanter les beautés de sa maîtresse, dit que « des cœurs sanglans gisent palpitans dans sa main. » A chaque page, des mots crus ou bas viennent salir la régularité du style noble.

(1) *Almanzor.*

La pesante logique s'étale carrément dans les discours des princesses : « Deux si, dit Lyndaxara, font à peine une possibilité. » Dryden met son bonnet de gradué sur la tête de ces pauvres femmes. Ni lui ni ses personnages ne sont des gens bien élevés, maîtres de leur style; ils n'ont pris aux Français que le gros appareil du barreau et de l'école; ils ont laissé là l'éloquence unie, la diction modérée, l'élégance et la finesse. Tout à l'heure la grossièreté licencieuse de la restauration perçait à travers le masque des beaux sentimens dont elle se couvrait; maintenant la rude imagination anglaise a crevé le moule oratoire où elle tâchait de s'enfermer.

Retournons le tableau. Dryden veut garder le fond du vieux drame anglais, et conserve l'abondance des événemens, la variété des intrigues, l'imprévu des accidens et la représentation physique des actions sanglantes ou violentes. Il tue autant que Shakspeare. Par malheur, tous les poètes n'ont pas le droit de tuer. Quand on promène les spectateurs parmi les meurtres et les surprises, on a besoin de cent préparations secrètes. Supposez une sorte de verve et de folie romanesque, le style le plus osé, tout bizarre et poétique, des chansons, des peintures, des rêveries à haute voix, le franc dédain de toute vraisemblance, un mélange de tendresse, de philosophie et de moquerie, toutes les grâces fuyantes des sentimens nuancés, tous les caprices de la fantaisie bondissante : la vérité des événemens ne vous importera guère. Personne, devant *Cymbeline* ou *As you like it*, n'est politique ou historien; on ne prend point au sérieux ces courses d'armées, ces avénemens de princes; on assiste à une fantasmagorie. On n'exige pas que les choses aillent selon les lois naturelles; au contraire on exige volontiers qu'elles aillent contre les lois naturelles. La déraison en fait le charme. Il faut que ce nouveau monde soit tout imaginaire; s'il ne l'était qu'à demi, personne n'y voudrait monter. C'est pourquoi nous ne montons point dans celui de Dryden. Une reine qu'on détrône, puis qu'on rétablit à l'improviste; un tyran qui retrouve son fils perdu, se trompe, adopte une jeune fille à sa place; un jeune prince qui, mené au supplice, arrache l'épée d'un garde et reprend sa couronne, voilà les romans qui composent sa *Reine vierge* et son *Mariage à la mode*. On devine quel air ces dissertations classiques ont dans ce pêle-mêle; la solide raison rabat coup sur coup l'imagination sur le pavé. On ne sait s'il s'agit d'un portrait ou d'une arabesque; on reste suspendu entre la vérité et la fantaisie; on voudrait monter au ciel ou descendre en terre, et l'on saute au plus vite hors de l'échafaudage maladroit où le poète veut nous jucher.

D'autre part, quand Shakspeare veut, non plus éveiller un songe, mais imprimer une croyance, il nous dispose encore et par avance,

mais d'une autre façon. Naturellement nous doutons en face d'une action atroce; nous devinons que les fers rougis qui vont brûler les yeux du petit Arthur sont des bâtons peints, et que les six drôles qui font le siége de Rome sont des figurans loués à trente sous par nuit. Contre cette défiance, il faut employer le style le plus naturel, l'imitation circonstanciée et crue des mœurs de corps de garde et de cabaret; je ne croirai à la sédition de Jack Cade qu'en entendant des paroles fangeuses de luxure bestiale, de stupidité populacière; il faut me montrer les quolibets, le gros rire, l'ivrognerie, les habitudes de boucher et de corroyeur, pour que je me figure un attroupement et une élection. Pareillement, dans les meurtres, faites-moi sentir la flamme des passions grondantes, l'accumulation de désespoir ou de haine qui ont lancé la volonté et raidi la main; quand les paroles effrénées, les soubresauts du délire, les cris convulsifs du désir exaspéré, m'auront fait toucher tous les liens de la nécessité intérieure qui a ployé l'homme et forgé le crime, je ne songerai plus à regarder si le couteau saigne, parce que je sentirai en moi, et frémissante, la passion qui l'a manié. Est-ce que j'ai besoin de vérifier si Cléopâtre est morte? Le singulier rire dont elle éclate quand on apporte le panier d'aspics, le brusque raidissement nerveux, le flux de paroles fiévreuses, la gaieté saccadée, les gros mots, le torrent d'idées dont elle déborde, m'ont déjà fait mesurer tout l'abîme du suicide, et je l'ai prévu dès l'entrée. Cette furie d'imagination allumée par le climat et la toute-puissance, ces nerfs de femme, de reine et de courtisane, cet abandon extraordinaire de soi-même à toutes les fougues de l'invention et du désir, ces cris, ces larmes, cette écume aux lèvres, cette tempête d'injures, d'actions, d'émotions, cette promptitude au meurtre annonçaient de quel élan elle allait heurter le dernier obstacle et le briser. Qu'est-ce que Dryden vient faire ici avec ses phrases écrites? Qu'est-ce qu'une suivante qui parle avec des mots d'auteur, et qui dit à sa maîtresse demi-folle : « Appelez la raison à votre secours (1)? » Qu'est-ce qu'une Cléopâtre comme la sienne, copiée d'après la Castlemaine, habile aux manéges et aux pleurnicheries, voluptueuse et coquette, n'ayant ni la noblesse de la vertu ni la grandeur du crime? « La nature m'avait faite pour être une bonne épouse, une pauvre innocente colombe domestique, tendre sans art, douce sans tromperie. » Non, certes, ou du moins cette tourterelle n'eût point dompté ni gardé Antoine; une bohémienne seule le pouvait par la supériorité de l'audace et la flamme du génie. Je vois, dès le titre de la pièce, pourquoi Dryden a amolli Shaks-

(1) *The World well lost*, act. II.

peare : *Tout pour l'amour, ou le Monde bien perdu.* Quelle misère que de réduire de tels événemens à une pastorale, d'excuser Antoine, de louer par contre-coup Charles II, de roucouler comme dans une bergerie! Et tel était le goût des contemporains : quand Dryden écrivit d'après Shakspeare *la Tempête* et d'après Milton *l'État d'innocence,* il corrompit encore une fois les idées de ses maîtres; il changea Ève et Miranda en courtisanes; il abolit partout, sous les convenances et les indécences, la franchise, la sévérité, la finesse et la grâce de l'invention originale. Autour de lui, Settle, Shadwell, sir Robert Howard, faisaient pis. *L'Impératrice du Maroc,* par Settle, fut si admirée, que les gentilshommes et les dames de la cour l'apprirent pour la jouer à White-Hall, devant le roi. Et ce ne fut point là une mode passagère; quoique dégrossi, ce goût dura. En vain les poètes rejetèrent une partie de l'alliage français dont ils avaient chargé leur métal natif; en vain ils revinrent au vieux vers sans rime qu'avaient manié Jonson et Shakspeare; en vain Dryden, dans les rôles d'Antoine, de Ventidius, d'Octavie, de don Sébastien et de Dorax, retrouva une portion du naturel et de l'énergie antiques; en vain Otway, qui avait un vrai talent dramatique, Lee et Southern atteignirent à des accens vrais ou touchans, en telle sorte qu'une fois, dans *Venise sauvée,* on crut que le drame allait renaître: le drame était mort, et la tragédie ne pouvait le remplacer, ou plutôt chacun d'eux mourait par l'autre, et leur union, qui les avait énervés sous Dryden, les énervait sous ses successeurs. Le style littéraire émoussait la vérité dramatique, la vérité dramatique gâtait le style littéraire; l'œuvre n'était ni assez vivante ni assez bien écrite; l'auteur n'était ni assez poète ni assez orateur : il n'avait ni la fougue et l'imagination de Shakspeare ni la politesse et l'art de Racine (1). Il errait sur les confins des deux théâtres, et ne convenait ni à des artistes à demi barbares ni à des gens de cour finement polis. Tel est en effet le public qui l'écoute, incertain entre deux formes de pensées, nourri de deux civilisations contraires. Ces hommes n'ont plus la jeunesse des sens, la profondeur des impressions, l'originalité audacieuse et la folie poétique des cavaliers et des aventuriers de la renaissance; ils n'auront jamais les adresses de langage, la douceur de mœurs, les habitudes de la cour et les finesses de sentiment ou de pensée qui ont orné la cour de Louis XIV. Ils quittent l'âge de l'imagination et de l'invention solitaire, qui convient à leur race, pour l'âge de la raison et de la conversation mondaine, qui ne convient pas à leur race; ils perdent leurs mérites propres et n'acquièrent pas les mérites de leurs voisins. Ce sont des

(1) Cette impuissance ressemble à celle de Casimir Delavigne.

poètes étriqués et des courtisans mal élevés, ne sachant plus rêver et ne sachant pas encore vivre, tantôt plats ou brutaux, tantôt emphatiques ou raides. Pour qu'une belle poésie naisse, il faut qu'une race rencontre son siècle. Celle-ci, égarée hors du sien et entravée d'abord par l'imitation étrangère, ne forme que lentement sa littérature classique; elle ne l'atteindra qu'après avoir transformé son état religieux et politique : ce sera le règne de la raison anglaise. Dryden l'ouvre par ses autres œuvres, et les écrivains qui paraîtront sous la reine Anne lui donneront son achèvement, son autorité et son éclat.

II. — L'ÉCRIVAIN.

C'est ici le véritable domaine de Dryden et de la raison classique : des pamphlets et des dissertations en vers, des épîtres, des satires, des traductions et des imitations, tel est le champ où les facultés logiques et l'art d'écrire trouvent leur meilleur emploi. Avant d'y descendre et d'y observer leur œuvre, il est à propos de regarder de plus près l'homme qui les y portait.

C'est un esprit singulièrement solide et judicieux, excellent argumentateur, habitué à digérer ses idées, tout nourri de bonnes preuves longuement méditées, ferme dans la discussion, posant des principes, établissant des divisions, apportant des autorités, tirant des conséquences, tellement que, si on lisait ses préfaces sans lire ses pièces, on le prendrait pour un des maîtres du drame. Il atteint naturellement la prose définitive; ses idées se déroulent avec ampleur et clarté; son style est de bon aloi, exact et simple, pur des affectations et des ciselures dont Pope plus tard chargera le sien; sa phrase ressemble à celle de Corneille, périodique et large par la seule vertu du raisonnement intérieur qui la déploie et la soutient. On voit qu'il pense, et par lui-même, qu'il lie ses pensées, qu'il les vérifie, que par-dessus tout cela naturellement il voit juste, et qu'avec la méthode il a le bon sens. Il a les goûts et les faiblesses qui conviennent à sa forme d'intelligence. Il élève au premier rang « l'admirable Boileau, dont les expressions sont nobles, le rhythme excellent, les pensées justes, le langage pur, dont la satire est perçante et dont les idées sont serrées, qui, lorsqu'il emprunte aux anciens, les paie avec usure de son propre fonds, en monnaie aussi bonne et de cours presque aussi universel. » Il a la raideur des poètes logiciens, trop réguliers et raisonnables, blâmant l'Arioste, « qui n'a su ni faire un plan proportionné, ni garder quelque unité d'action, ou quelque limite de temps, ou quelque mesure dans son énorme fable, dont le style est exubérant, sans majesté ni décence,

et dont les aventures sortent des bornes du naturel et du possible (1). » Il ne comprend pas mieux la finesse que la fantaisie. Parlant d'Horace, il trouve que « son esprit est terne et son sel presque sans goût; celui de Juvénal est plus vigoureux et plus mâle, et me donne autant de plaisir que j'en puis porter. » Par la même raison, il rabaisse les délicatesses du style français. « La langue française n'est pas munie de muscles comme notre anglais; elle a l'agilité d'un lévrier, mais non la masse et le corps d'un dogue. Ils ont donné pour règle à leur style la pureté; la vigueur virile est celle du nôtre. » Deux ou trois mots pareils peignent un homme; Dryden vient de marquer sans le savoir la mesure et la qualité de son esprit.

Cet esprit, on le devine, est lourd, et particulièrement dans la flatterie. L'art de flatter est le premier dans un âge monarchique. Dryden n'y est guère habile, non plus que ses contemporains. De l'autre côté du détroit, à la même époque, on loue autant, mais sans trop s'avilir, parce qu'on apprête la louange; tantôt on la déguise ou on la relève par la grâce du style, tantôt on a l'air de s'y conformer comme à une mode. Ainsi tempérée, les gens la digèrent. Ici, loin de la fine cuisine aristocratique, elle pèse toute crue et massive sur l'estomac. Le ministre Clarendon, apprenant que sa fille venait d'épouser en secret le duc d'York, suppliait le roi de la faire décapiter au plus vite. La chambre des communes, composée en majorité de presbytériens, se déclarait elle-même et le peuple anglais rebelles, dignes du dernier supplice, et allait en corps se jeter aux pieds du roi, d'un air contrit, pour le supplier de pardonner à la chambre et à la nation. Dryden n'est pas plus délicat que les hommes d'état et les législateurs. Ordinairement ses dédicaces donnent la nausée. Il dit à la duchesse de Monmouth que « nulle partie de l'Europe ne peut offrir quelqu'un qui égale son noble époux pour la mâle beauté et l'excellence de l'extérieur. » — « Vous n'avez qu'à vous montrer tous deux ensemble pour recevoir les bénédictions et les prières de l'humanité. Nous sommes prêts à conclure que vous êtes un couple d'anges envoyés ici-bas pour rendre la vertu aimable ou pour offrir des modèles aux poètes, quand ils voudront instruire et charmer leur siècle en peignant la bonté sous la forme la plus parfaite et la plus séduisante qui soit dans la nature. » Ailleurs, se tournant vers Monmouth, il ajoutait : « Tous les hommes se joindront à moi pour le tribut d'adoration dont je m'acquitte envers votre grâce. » Sa grâce ne sourcillait pas, ne bouchait pas sa narine, et sa grâce avait raison. Un autre écrivain, mistress Afra Rehn, allumait sous le nez d'Éléonor

(1) « Il n'a manqué à Spenser, dit aussi Dryden, que d'avoir lu les règles de Bossu. »

Gwynn des lampions bien plus infects; les nerfs alors étaient robustes, l'on respirait agréablement là où d'autres suffoqueraient. Le comte de Dorset ayant écrit quelques petites chansons et satires, Dryden lui jure que dans son genre il égale Shakspeare et surpasse tous les anciens. Et ces panégyriques assénés en face durent imperturbablement pendant vingt pages, l'auteur passant tour à tour en revue les diverses vertus de son grand homme et trouvant toujours que la dernière est la plus belle; après quoi, en récompense il recevait une bourse d'or. Notez qu'en cela Dryden n'était pas plus laquais qu'un autre. La corporation de Hall, haranguée un jour par le duc de Monmouth, lui fit cadeau de six pièces d'or, que Monmouth donnait à M. Marvell, député de Hall au parlement. Les scrupules modernes n'étaient pas nés. Je crois que Dryden, avec tous ses prosternemens, a plutôt manqué d'esprit que d'honneur.

Un second talent, peut-être le premier en temps de carnaval, est l'art de dire des polissonneries, et la restauration fut un carnaval à peu près aussi délicat qu'un bal de débardeurs. Il y a d'étranges chansons et des prologues plus que hasardés dans les pièces de Dryden. Son *Mariage à la Mode* s'ouvre par ces vers, que chante une dame mariée : « Pourquoi un sot vœu de mariage, fait il y a longtemps, nous lierait-il maintenant que notre passion est éteinte? » Le lecteur lira lui-même le reste; on n'en peut rien citer. D'ailleurs Dryden y réussit mal : son fonds d'esprit est trop solide; son naturel est trop sérieux, même réservé, taciturne. « Son ton libre, dit très bien Walter Scott, ressemble à l'impudence forcée d'un homme timide. » Il voulait avoir les belles façons d'un Sedley, d'un Rochester, se faisait pétulant par calcul, et s'asseyait carrément dans l'ordure où les autres ne faisaient que gambader. Rien de plus nauséabond qu'une gravelure étudiée, et Dryden étudie tout, jusqu'à la plaisanterie et la politesse. Il écrit à Dennis, qui l'avait loué : « Les belles qualités que vous me prêtez ne sont pas plus à moi que la lumière de la lune ne peut être dite lui appartenir, puisqu'elle ne brille que par la clarté réfléchie de son frère. » Il écrit à sa cousine, en manière de narration divertissante, ces détails sur une grosse femme avec qui il a voyagé : « Son poids faisait que les chevaux cheminaient très péniblement; mais, pour leur donner le temps de souffler, elle nous arrêtait souvent, et alléguait quelque nécessité de la nature, et nous disait que nous sommes tous chair et sang. » Il paraît qu'alors ces jolies choses égayaient les dames. Ses lettres sont composées de grosses civilités officielles, de complimens vigoureusement équarris, de révérences mathématiques; son badinage est une dissertation; il étaie les bagatelles avec des périodes. Il dit au comte de Rochester, qui l'avait complimenté : « J'éprouve qu'il ne

me sied pas de disputer en aucune chose contre votre seigneurie, qui écrit mieux sur le moindre des sujets que je ne puis le faire sur le meilleur. » Cette réplique paraissait vive. J'ai trouvé chez lui de beaux morceaux, je n'en ai jamais rencontré d'agréables; il ne sait pas même disserter avec goût. Les personnages de son *Essai sur le Drame* se croient encore sur les bancs de l'école, citent doctoralement Paterculus, et en latin encore, combattent la définition de l'adversaire en remarquant qu'elle est faite *a genere et fine*, au lieu d'être établie selon la bonne règle, d'après le genre et l'espèce. « On m'accuse, dit-il doctoralement dans une préface, d'avoir choisi des personnes débauchées pour protagonistes ou personnages principaux de mon drame, et de les avoir rendus heureux dans la conclusion de ma pièce, ce qui est contre la loi de la comédie, qui est de récompenser la vertu et de punir le vice. » Ailleurs il déclare « qu'il ne veut pas abolir dans la passion l'emploi des métaphores, parce que Longin les juge nécessaires pour l'exciter. » Son grand discours *sur l'origine et les progrès de la satire* fourmille d'inutilités, de longueurs, de recherches et de comparaisons de commentateur. Il ne sait pas effacer en lui l'érudit, le logicien, le rhétoricien, pour ne montrer que « l'honnête homme. »

Mais l'homme de cœur apparaît souvent; à travers plusieurs chutes et beaucoup de glissades, on découvre un esprit qui se tient debout, plié plutôt par convenance que par nature, ayant de l'élan et du souffle, occupé de pensées graves, et livrant sa conduite à ses convictions. Il se convertit loyalement et après réflexion à la religion catholique, y persévéra après la chute de Jacques II, perdit sa place d'historiographe et de poète lauréat, et quoique pauvre, chargé de famille et infirme, refusa de dédier son *Virgile* au roi Guillaume. « La dissimulation, écrit-il à ses fils, quoique permise en quelques cas, n'est pas mon talent. Cependant, pour l'amour de vous, je lutterai contre la franchise de ma nature. Au reste je ne me flatte d'aucune espérance, mais je fais mon devoir et je souffre pour l'amour de Dieu. Vous savez que les profits de mon livre auraient pu être plus grands, mais ni ma conscience ni mon honneur ne me permettaient de les prendre. Je ne me repentirai jamais de ma constance, puisque je suis profondément persuadé de la justice de la cause pour laquelle je souffre. » Un de ses fils ayant été renvoyé de l'école, il écrivit au directeur, M. Busby, son ancien maître, avec une gravité et une noblesse très grandes, le priant sans s'humilier, le désapprouvant sans l'offenser, d'un style contenu et fier qui fait plaisir, lui redemandant ses bonnes grâces, sinon comme une dette envers le père, du moins comme un don pour l'enfant, et ajoutant à la fin : « Je mérite pourtant quelque chose, ne serait-ce que pour

avoir vaincu mon cœur jusqu'à prier. » On le trouve bon père avec ses enfans, libéral envers son fermier, généreux même. « On a écrit, dit-il, plus de libelles contre moi que contre presque aucun homme vivant, et j'aurais eu le droit de défendre mon innocence; j'ai rarement répondu aux pamphlets diffamatoires, ayant dans les mains les moyens de confondre mes ennemis, et, quoique naturellement vindicatif, j'ai souffert en silence et maintenu mon âme dans la paix. » Insulté par Collier comme corrupteur des mœurs, il souffrit cette réprimande brutale et confessa noblement les fautes de sa jeunesse. « M. Collier en beaucoup de points m'a blâmé justement: je ne cherche d'excuse pour aucune de mes pensées ou de mes expressions; quand on peut les taxer équitablement d'impiété, d'immoralité ou de licence, je les rétracte. S'il est mon ennemi, qu'il triomphe; s'il est mon ami, et je ne lui ai donné aucune occasion personnelle d'être autrement, il sera content de mon repentir. » Une telle pénitence relève; pour s'abaisser ainsi, il faut être grand. Il l'était de l'esprit comme du cœur, muni de raisonnemens solides et de jugemens personnels, élevé au-dessus des petits procédés de rhétorique et des arrangemens de style, maître de son vers, serviteur de son idée, ayant cette abondance de pensées qui est la marque du vrai génie. « Elles arrivent sur moi si vite et si pressées que ma seule difficulté est de choisir ou de rejeter parmi elles. » C'est avec ces forces qu'il entra dans sa seconde carrière; la constitution et le génie de l'Angleterre la lui ouvraient.

« Un homme, dit La Bruyère, né Français et chrétien, se trouve contraint dans la satire; les grands sujets lui sont défendus; il les entame quelquefois et se détourne ensuite sur de petites choses qu'il relève par la beauté de son génie et de son style. » Il n'en était point ainsi en Angleterre. Les grands sujets étaient livrés aux discussions violentes; la politique et la religion, comme deux arènes, appelaient à l'audace et à la bataille tous les talens et toutes les passions. Le roi, d'abord populaire, avait relevé l'opposition par ses vices et par ses fautes, et pliait sous le mécontentement public comme sous l'intrigue des partis. On savait qu'il avait vendu les intérêts de l'Angleterre à la France; on croyait qu'il voulait livrer les consciences des protestans aux papistes. Les mensonges d'Oates, l'assassinat du magistrat Godfrey, son cadavre promené solennellement dans les rues de Londres, avaient enflammé l'imagination et les préjugés du peuple; les juges intimidés ou aveugles envoyaient à l'échafaud les catholiques innocens, et la foule accueillait par des insultes et des malédictions leurs protestations d'innocence. On avait exclu le frère du roi de ses emplois, on voulait l'exclure de ses droits au trône. Les chaires, les théâtres, la presse, les *hus-*

tings retentissaient de discussions et d'injures. Les noms de whigs et de tories venaient de naître, et les plus hauts débats de philosophie politique s'agitaient, nourris par le sentiment d'intérêts présens et pratiques, aigris par la rancune de passions anciennes et blessées. Dryden s'y lança, et son poème d'*Absalon et Achitophel* fut un pamphlet. « Je manie mieux le style âpre que le style doux, » disait-il dans sa préface, et en effet, dans une telle guerre il fallait des armes; c'est à peine si une allégorie biblique conforme au goût du temps dissimule les noms sans cacher les hommes. Il expose la tranquille vieillesse et le droit incontesté du roi David (1), la grâce, l'humeur pliante, la popularité de son fils naturel Absalon (2), le génie et la perfidie d'Achitophel (3), qui soulève le fils contre le père, rassemble les ambitions froissées et ranime les factions vaincues. D'esprit, il n'y en a guère : on n'a pas le loisir d'être spirituel en de pareilles batailles; songez à ce peuple soulevé qui écoute, à ces hommes emprisonnés, exilés, qui attendent : c'est la fortune, la liberté, la vie ici qui sont en jeu. Il s'agit de frapper juste et fort, il ne s'agit point de frapper avec grâce. Il faut que le public reconnaisse les personnages, qu'il crie leurs noms sous leurs portraits, qu'il applaudisse à l'insulte dont on les charge, qu'il les bafoue, qu'il les précipite du haut rang où ils veulent monter. Dryden les passe tous en revue.

« Shimei (4), de qui la jeunesse avait été fertile en promesses — de zèle pour son Dieu et de haine pour son roi, — qui sagement s'abstenait des péchés coûteux — et ne rompait jamais le sabbat, excepté pour un bénéfice, — qu'on ne vit jamais lâcher une malédiction — ou un juron, si ce n'est contre le gouvernement...

« ... Zimri (5), — homme si divers qu'il semblait ne point être — un seul homme, mais l'abrégé de tout le genre humain. — Raide dans ses opinions, et toujours du mauvais côté, — étant toute chose par écarts, et jamais rien longtemps; — vous le trouviez, dans le cours d'une lune révolue, — chimiste, ménétrier, homme d'état et bouffon, — puis tout aux femmes, à la peinture, aux vers, à la bouteille, — outre dix mille boutades qui mouraient en lui en naissant. — Heureux fou, qui pouvait employer toutes ses heures — à désirer ou à goûter quelque chose de nouveau ! — L'injure et l'enthousiasme étaient son style ordinaire; — l'un et l'autre (signe de bon jugement!) toujours dans l'excès, — si extrêmement violent ou si extrêmement poli, — que chaque homme pour lui était un dieu ou un diable. — Dissiper la richesse était son talent propre. — Nulle chose qu'il laissât sans récom-

(1) Charles Ier.
(2) Le duc de Monmouth.
(3) Le comte de Shaftesbury.
(4) Slingsby Bethel.
(5) Le duc de Buckingham.

pense, hors le mérite. — Pillé par des parasites qui encore lui vinrent trop tard, — il avait son bon mot, ils avaient son domaine. — Ses bouffonneries l'avaient chassé de la cour; il se consola — à former des partis sans pouvoir être chef. — Ainsi, pervers de volonté, impuissant d'action, — il suivait les factions, qui ne le suivaient pas. »

Contre les malédictions, Shaftesbury se raidissait; accusé de haute trahison, il était absous par le grand jury, malgré tous les efforts de la cour, aux applaudissemens d'une foule immense, et ses partisans faisaient frapper une médaille à son image, montrant audacieusement sur le revers le soleil royal obscurci par un nuage. Dryden répliqua par son poème de *la Médaille*, et la diatribe effrénée rabattit la provocation ouverte :

« Oh ! si le crayon qui a copié toutes ses grâces, — et labouré de tels sillons pour cette face d'eunuque, — avait pu tracer sa volonté toujours changeante! — Ce travail infini eût lassé l'art du graveur : — beau héros de bataille d'abord, et, comme un pygmée que le vent emporte, — lancé dans la guerre par une inquiétude prématurée ; — général sans barbe, rebelle avant d'être homme, — tant sa haine contre son prince commença jeune ! — Puis vermine frétillante dans l'oreille de l'usurpateur, — trafiquant de son esprit vénal contre des masses d'or, — il se jeta dans le moule des saints cafards, — gémit, soupira, pria, tant que la cafardise fut un lucre, — la plus bruyante cornemuse du glapissant cortége ! »

Dryden porta la même amertume dans la controverse religieuse. Les disputes de dogme, un instant rejetées dans l'ombre par les mœurs débauchées et sceptiques, avaient éclaté de nouveau, enflammées par le catholicisme bigot du prince et par les craintes justifiées de la nation. Le poète qui, dans la *Religion d'un laïque*, était encore anglican tiède et demi-douteur, entraîné peu à peu par ses inclinations absolutistes, s'était converti à la religion catholique, et, dans son poème de *la Biche et la Panthère*, combattit pour sa nouvelle foi. « La nation, dit-il en commençant, est dans une trop grande fermentation pour que je puisse attendre guerre loyale ou même simplement quartier des lecteurs du parti contraire. » Et là-dessus, empruntant les allégories du moyen âge, il représente toutes les sectes hérétiques comme des bêtes de proie acharnées contre une biche blanche d'origine céleste, n'épargnant ni comparaisons brutales, ni sarcasmes grossiers, ni injures ouvertes. Aussi la discussion est toute serrée et théologique. Ses auditeurs ne sont pas de beaux esprits intéressés à voir comment on peut orner une matière sèche, théologiens par occasion, et pour un moment avec défiance et réserve, comme Boileau dans son *amour de Dieu*. Ce sont des opprimés à peine soulagés depuis un instant d'une persécution séculaire, attachés à leur foi par leurs souffrances, respirant à demi

parmi les menaces visibles et les haines grondantes de leurs ennemis contenus. Il faut que leur poète soit dialecticien; comme un docteur d'école, il a besoin de toute la rigueur de la logique; il s'y accroche en nouveau converti, tout imbu des preuves qui l'ont arraché à la foi nationale, qui le soutiennent contre la défaveur publique, fécond en distinctions, marquant du doigt le défaut des argumens, divisant les réponses, ramenant l'adversaire à la question, épineux et déplaisant pour un lecteur moderne, mais d'autant plus loué et aimé de son temps. Il y a dans tous ces esprits anglais un fonds de sérieux et de véhémence; la haine s'y soulève, toute tragique, avec un éclat sombre comme la houle d'une mer du nord. Au milieu de ses combats publics, Dryden s'abattit sur un ennemi privé, Shadwell, et l'accabla d'un immortel mépris (1). Le grand style épique et la rime solennelle vinrent assener le sarcasme, et le malheureux rimeur, par un triomphe dérisoire, fut traîné sur le char poétique où la Muse assied les héros et les dieux. Dryden peignit l'Irlandais Fleknoë, antique roi de la sottise, délibérant pour trouver un successeur digne de lui, et choisissant Shadwell, héritier de son bavardage, propagateur prédit de la niaiserie, glorieux vainqueur du sens commun. De toutes parts, à travers les rues jonchées de paperasses, les nations s'assemblent pour contempler le jeune héros, debout auprès du trône paternel, le front ceint de brouillards mornes, laissant errer sur son visage le fade sourire de l'imbécillité contente. Son père le bénit: « Règne, mon fils, depuis l'Irlande jusqu'aux Barbades lointaines (2). Avance tous les jours plus loin dans la sottise et l'impudence; d'autres t'enseigneront le succès; apprends de moi le travail infécond, les accouchemens avortés. Ta muse tragique fait sourire, ta muse comique fait dormir. De quelque fiel que tu charges ta plume, tes satires inoffensives ne peuvent jamais mordre. Quitte le théâtre, et choisis pour régner quelque paisible province dans le pays des acrostiches. » Ainsi se déploie l'insultante mascarade, non point étudiée et polie comme *le Lutrin* de Boileau, mais pompeuse et crue, poussée en avant par un souffle brutal et poétique, comme on voit un grand navire entrer dans les bourbes de la Tamise, toutes voiles ouvertes, et froissant l'eau.

C'est dans ces trois poèmes que l'art d'écrire, signe et source de la littérature classique, apparut pour la première fois. Un nouvel esprit naissait et renouvelait l'art avec le reste; désormais et pour un siècle, les idées s'engendrent et s'ordonnent par une loi différente de celle qui jusqu'alors les a formées. Sous Spenser et Shakspeare, les mots vivans comme des cris ou comme une musique faisaient voir l'inspiration intérieure qui les lançait. Une sorte de

(1) *Mac-Fleknoë.*

(2) Iles où l'on transportait les condamnés.

vision possédait l'artiste; les paysages et les événemens se déroulaient dans son esprit comme dans la nature; il concentrait dans un éclair tous les détails et toutes les forces qui composent un être, et cette image agissait et se développait en lui comme l'objet hors de lui; il imitait ses personnages, il entendait leurs paroles; il trouvait plus aisé de les répéter toutes palpitantes que de raconter ou d'expliquer leurs sentimens; il ne jugeait pas, il voyait; il était involontairement acteur et mime; le drame était son œuvre naturelle, parce que les personnages y parlent et que l'auteur n'y parle pas. Voici que cette conception complexe et imitative se décolore et se décompose; l'homme n'aperçoit plus les choses d'un jet, mais par détails; il tourne autour d'elles pas à pas, portant sa lampe tour à tour sur toutes leurs parties. La flamme qui d'une illumination les révélait s'est éteinte; il remarque des qualités, il note des points de vue, il classe des groupes d'actions, il juge et il raisonne. Les mots, tout à l'heure animés et comme gonflés de séve, se flétrissent et se sèchent; ils deviennent abstraits; ils cessent de susciter en lui des figures et des paysages; ils ne remuent que des restes de passions affaiblies; ils jettent à peine quelques lueurs défaillantes sur la toile uniforme de sa conception ternie; ils deviennent exacts, presque scientifiques, voisins des chiffres, et comme les chiffres, ils se disposent en séries, alliés par leurs analogies, les premiers plus simples conduisant aux seconds plus composés, tous du même ordre, en telle sorte que l'esprit qui entre dans une voie la trouve unie et ne soit jamais contraint de la quitter. Dès lors une nouvelle carrière s'ouvre : l'homme a le monde entier à repenser; le changement de sa pensée a changé tous les points de vue, et tous les objets vont prendre une nouvelle forme dans son esprit transformé. Il s'agit d'expliquer et de prouver; c'est là tout le style classique, c'est tout le style de Dryden.

Il développe, il précise, il conclut; il annonce sa pensée, puis la résume, pour que le lecteur la reçoive préparée et, l'ayant reçue, la retienne. Il la fixe en termes exacts justifiés par le dictionnaire, en constructions simples justifiées par la grammaire, pour que le lecteur ait à chaque pas une méthode de vérification et une source de clarté. Il oppose les idées aux idées, et les phrases aux phrases, pour que le lecteur, guidé par le contraste, ne puisse dévier de la route tracée. Vous devinez quelle peut être la beauté dans une pareille œuvre. Cette poésie n'est qu'une prose plus forte. Les idées plus serrées, les oppositions plus marquées, les images plus hardies, ne font qu'ajouter de l'autorité au raisonnement. La mesure et la rime transforment les jugemens en sentences. L'esprit, tendu par le rhythme, s'étudie davantage, et arrive à la noblesse par la

réflexion. Les jugemens s'enchâssent en des images abréviatives ou en des lignes symétriques qui leur donnent la solidité et la popularité d'un dogme. Les vérités générales atteignent la forme définitive qui les transmet à l'avenir et les étend sur le genre humain. Tel est le mérite de ces poèmes; ils plaisent par leurs bonnes et leurs belles expressions. Sur un tissu plein et solide se détachent des fils habilement noués ou éclatans. Ici Dryden a rassemblé en un vers un long raisonnement; là une métaphore heureuse a ouvert sous l'idée principale une perspective nouvelle; plus loin deux mots semblables collés l'un contre l'autre ont frappé l'esprit d'une preuve imprévue et victorieuse; ailleurs une comparaison cachée a jeté une teinte de gloire ou de honte sur le personnage qui ne s'y attendait pas. Ce sont toutes les adresses et les réussites du style calculé, qui rend l'esprit attentif, et le laisse persuadé ou convaincu.

A la vérité, il n'y a guère ici d'autre mérite littéraire. Si Dryden est un politique expérimenté, un controversiste instruit, bien muni d'argumens, sachant tous les tournans de la discussion, versé dans l'histoire des hommes et des partis, cette habileté de pamphlétaire toute pratique et anglaise le retient dans la basse région des combats journaliers et personnels, bien loin de la haute philosophie et de la liberté spéculative qui impriment au style classique des contemporains français la durée et la grandeur. Au fond, dans ce siècle en Angleterre, toutes les discussions restent étroites. Excepté le terrible Hobbes, ils manquent tous de la grande invention. Dryden, comme les autres, reste confiné dans des raisonnemens et des insultes de secte et de faction. Les idées alors sont aussi petites que les haines sont fortes; nulle doctrine générale n'ouvre au-dessus du tumulte de la bataille des perspectives poétiques : des textes, des traditions, une triste escorte de raisonnemens rigides, voilà les armes; les préjugés et les passions se valent dans les deux partis. C'est pourquoi la matière manque à l'art d'écrire. Dryden n'a point de philosophie personnelle qu'il puisse développer; il ne fait que vérifier des thèmes qui lui sont donnés par autrui. Dans cette stérilité, l'art se réduit bientôt à revêtir des pensées étrangères, et l'écrivain se fait antiquaire ou traducteur. En effet, la plus grande partie des vers de Dryden sont des imitations, des remaniemens ou des copies. Il a traduit Perse, Virgile, une partie d'Horace, de Théocrite, de Juvénal, de Lucrèce et d'Homère, et mis en anglais moderne plusieurs contes de Boccace et de Chaucer. Ces traductions alors semblaient d'aussi grandes œuvres que des compositions originales. Quand il aborda *l'Énéide*, « la nation, dit Johnson, parut se croire intéressée d'honneur à l'issue. » Addison lui fournit les argumens de chaque livre et un essai sur *les Géorgiques;* d'autres lui don-

nèrent des éditions, des notes; des grands seigneurs rivalisèrent pour lui offrir l'hospitalité; les souscripteurs abondèrent. On disait que le Virgile anglais allait donner le Virgile latin à l'Angleterre. Longtemps ce travail fut considéré comme sa première gloire; de même à Rome, sous Cicéron, dans la disette originelle de la poésie nationale, les traducteurs des pièces grecques étaient aussi loués que les inventeurs.

Cette stérilité d'invention altère le goût ou l'alourdit, car le goût est un système instinctif, et nous mène par des maximes intérieures que nous ignorons; l'esprit, guidé par lui, sent des liaisons, fuit des dissonances, jouit ou souffre, choisit ou rejette, d'après des conceptions générales qui le maîtrisent et qu'il ne voit pas; elles ôtées, on voit disparaître le tact qu'elles produisent, et l'écrivain commet des maladresses, parce que la philosophie lui a manqué. Telle est l'imperfection des récits remaniés par Dryden d'après Chaucer ou Boccace. Dryden ne sent pas que des contes de fées ou de chevaliers ne conviennent qu'à une poésie enfantine, que des sujets naïfs exigent un style naïf, que les conversations de Renard et de Chanteclair, les aventures de Palémon et d'Arcite, les métamorphoses, les tournois, les apparitions réclament la négligence étonnée et le gracieux babil du vieux Chaucer. Les vigoureuses périodes, les antithèses réfléchies oppriment ici les aimables fantômes; les phrases classiques les écrasent dans leurs plis trop serrés : on ne les voit plus; on se retourne pour les retrouver vers leur premier père; on quitte la lumière trop crue d'un âge savant et viril; on ne les distingue qu'à l'aurore de la pensée crédule, dans la vapeur qui joue autour de leurs formes vagues, avec toutes les rougeurs et tous les sourires du matin. D'ailleurs, quand Dryden entre en scène, il écrase les délicatesses de son maître, insérant des tirades ou des raisonnemens, effaçant les tendresses abandonnées et sincères. Quelle distance entre son récit de la mort d'Arcite et celui de Chaucer! Quelles misères que ses beaux mots d'auteur, sa galanterie, ses phrases symétriques, ses froids regrets, si on les compare aux cris douloureux, aux effusions vraies, à l'amour profond qui éclate dans l'autre! Mais le pire défaut, c'est que, presque partout, il est copiste, laissant les fautes, traducteur littéral, les yeux collés sur son ouvrage, impuissant à l'embrasser pour le refondre, plus voisin du versificateur que du poète. Quand La Fontaine a mis Ésope ou Boccace en vers, il leur a soufflé un nouvel esprit; il ne leur a pris qu'une matière; l'âme nouvelle, qui fait le prix de son œuvre, est à lui et n'est qu'à lui, et cette âme convient à son œuvre. Au lieu des périodes cicéroniennes de Boccace, on voit courir de petits vers lestes, finement moqueurs, de volupté friande, de naïveté feinte, qui goûtent le fruit défendu parce qu'il est fruit et parce

qu'il est défendu. Le tragique s'en va, les souvenirs du moyen âge sont à mille lieues; il ne reste que la gaieté malicieuse, gauloise et bourgeoise, d'un frondeur et d'un gourmet. Ici les disparates abondent, et Dryden en est si peu choqué qu'il les importe ailleurs, dans ses poèmes théologiques par exemple, représentant l'église catholique par une biche, et les hérésies par diverses bêtes, qui disputent entre elles aussi longuement et aussi savamment que des gradués d'Oxford. Je ne l'aime pas davantage dans ses *épîtres;* ordinairement elles ne consistent qu'en flatteries, presque toujours violentes, souvent mythologiques, parsemées de sentences un peu banales. « J'ai étudié Horace, dit-il (1), et je pense que le style de ses épîtres n'est pas mal imité ici. » N'en croyez rien. Les lettres d'Horace, quoique en vers, sont de vraies lettres, agiles, de mouvement inégal, toujours improvisées, naturelles. Rien de plus éloigné de Dryden que cet esprit original et mondain, philosophe et polisson (2), le plus délicat et le plus nerveux des épicuriens, parent (à dix-huit cents ans de distance) d'Alfred de Musset et de Voltaire. Il faut, comme Horace, être penseur et homme du monde pour écrire de la morale agréable, et Dryden, à l'exemple de ses contemporains, n'est ni homme du monde ni penseur.

Mais d'autres traits non moins anglais le soutiennent. Tout d'un coup, au milieu des bâillemens qu'excitaient ces épîtres, les yeux s'arrêtent. L'accent vrai, les idées neuves ont paru; Dryden, écrivant à son cousin, gentilhomme de campagne (3), a rencontré une matière anglaise et originale. Il peint la vie d'un *squire* rural qui est l'arbitre de ses voisins, qui évite les procès et les médecins de la ville, qui se maintient en santé par la chasse et l'exercice. Il cause avec lui des affaires publiques. Il montre le bon député « servant à la fois le roi et le peuple, conservant à l'un sa prérogative, à l'autre son privilége, » placé comme une digue entre les deux fleuves, cédant plus au roi en temps de guerre et plus au peuple en temps de paix, empêchant l'un et l'autre de déborder et de tarir. Cette grave conversation indique un esprit politique nourri par le spectacle des affaires, ayant en matière de débats publics et pratiques la supériorité que les Français ont dans les dissertations spéculatives et les entretiens de société. Pareillement, au milieu des sécheresses de sa polémique, éclatent des magnificences subites, un jet de poésie, une prière sortie du plus profond du cœur; la source anglaise de passion concentrée s'est tout d'un coup rouverte avec une largeur et un élan qu'on ne rencontre point ailleurs :

(1) Préface de la *Religio Laïci.*

(2) Le mot d'Auguste est charmant; mais on ne peut le citer, même en latin.

(3) Treizième épître.

« Comme les rayons empruntés de la lune et des étoiles — luisent vainement pour le voyageur seul, las et égaré, — ainsi la pâle raison luit vainement pour l'âme. Et comme — ces feux roulans ne découvrent que la voûte céleste — sans nous éclairer ici-bas, tel le rayon vacillant de la raison — nous fut prêté, non pour assurer notre route incertaine, — mais pour nous guider là-haut vers un jour meilleur. — Et comme ces cierges de la nuit disparaissent — quand l'éclatant seigneur du jour gravit notre hémisphère, — ainsi pâlit la raison quand la religion se montre, — ainsi la raison meurt et s'évanouit dans la lumière surnaturelle.

« ..... O Dieu miséricordieux, comme tu as bien préparé — pour nos jugemens faillibles un guide infaillible! — Ton trône est une obscurité dans l'abîme de lumière, — un flamboiement de gloire qui interdit le regard. — Oh! enseigne-moi à croire en toi, tout caché que tu demeures, — à ne rien chercher au-delà de ce que toi-même as révélé, — à prendre celle-là seule pour ma souveraine — que tu as promis de ne jamais abandonner! — Ma jeunesse imprudente a volé parmi les vains désirs; — mon âge viril, longtemps égaré par des feux vagabonds, — a suivi des lueurs fausses, et quand leur éclair a disparu, — mon orgueil a fait jaillir de lui-même d'aussi trompeuses étincelles. — Tel j'étais, tel par nature je suis encore. — A toi la gloire, à moi la honte. — Que toute ma tâche maintenant soit de bien vivre! Mes doutes sont finis (1). »

Telle est la poésie de ces âmes sérieuses. Après avoir erré dans les débauches et les pompes de la restauration, Dryden entrait dans les graves émotions de la vie intérieure; quoique catholique, il sentait en protestant les misères de l'homme et la présence de la grâce; il était capable d'enthousiasme. De temps en temps un vers viril et poignant décèle, au milieu de ses raisonnemens, la puissance de la conception et le souffle du désir. Quand le tragique se rencontre, il s'y asseoit comme dans son domaine; au besoin, il fouille dans l'horrible. Dryden a décrit la chasse infernale et le supplice de la jeune fille déchirée par les chiens avec la sauvage énergie de Milton (2). Par contraste il a aimé la nature; ce goût a toujours duré en Angleterre; les sombres passions réfléchies se détendent dans la grande paix et l'harmonie des champs. Au milieu de la dispute théologique se développent des paysages; il voit « de nouveaux bourgeons fleurir, de nouvelles fleurs se lever, comme si Dieu eût laissé en cet endroit les traces de ses pas et reformé l'année. Les collines pleines de soleil brillaient dans le lointain sous les rayons splendides, et, dans les prairies au-dessous d'elles, les ruisseaux polis semblaient rouler de l'or liquide. Enfin ils entendirent chanter le coucou folâtre, dont la note proclamait la fête du printemps. » On démêle sous ces vers réguliers une âme d'artiste; quoique rétréci par les habitudes du raisonnement classique, quoique raidi par la controverse et la

(1) *Religio Laïci, Hind and Panther.*
(2) *Theodore and Honoria.*

polémique, quoique impuissant à créer des âmes ou à peindre les sentimens naïfs et fins, il reste vraiment poète; il est troublé, soulevé par les beaux sons et les belles formes; il écrit hardiment sous la pression d'idées véhémentes; il s'entoure volontiers d'images magnifiques; il s'émeut au bruissement de leurs essaims, au chatoiement de leurs splendeurs; il est au besoin musicien et peintre; il écrit des airs de bravoure qui ébranlent tous les sens, s'ils ne descendent pas jusqu'au cœur. Telle est cette ode pour la fête de sainte Cécile, admirable fanfare où le mètre et le son impriment dans les nerfs les émotions de l'esprit, chef-d'œuvre d'entraînement et d'art que Victor Hugo seul a renouvelé. Alexandre est sur son trône dans le palais de Persépolis; à côté de lui, Thaïs florissante de beauté; devant lui, dans l'immense salle, tous ses glorieux capitaines. Et Timothée chante : il chante Bacchus, Bacchus toujours beau, Bacchus toujours jeune; le joyeux dieu vient en triomphe; sonnez les trompettes! battez les tambours! Il vient la face empourprée, les yeux rians; que les hautbois résonnent! Il vient, il vient, Bacchus toujours beau, toujours jeune; Bacchus a le premier établi les joies du vin; les dons de Bacchus sont un trésor; le vin est le plaisir du soldat; riche est le trésor, doux est le plaisir; doux est le plaisir après la peine. — Et sous les sons vibrans, le roi se trouble; ses joues s'enflamment, ses combats lui reviennent en mémoire; il défie les hommes et les dieux. Alors un chant triste l'apaise : Timothée pleure la mort de Darius trahi; puis un chant tendre l'amollit : Timothée célèbre l'amour et la rayonnante beauté de Thaïs. Tout à coup les sons de la lyre s'enflent; ils s'enflent plus haut; ils grondent comme un tonnerre; le roi assoupi se redresse égaré, les yeux fixes. « Vengeance! vengeance! regarde les Furies qui se lèvent; regarde les serpens qu'elles brandissent, comme ils sifflent dans l'air! et ces étincelles qui jaillissent de leurs yeux! Vois cette bande de spectres, chacun une torche à la main : ce sont les spectres des Grecs immolés dans les batailles, laissés sur la plaine sans sépulture, sans honneur! Regarde comme ils secouent leurs torches, comme ils les lèvent, comme ils montrent les palais persans, les temples étincelans des dieux leurs ennemis! » — Le prince applaudit, ils saisissent des flambeaux, ils courent, Thaïs la première, et la nouvelle Hélène brûle la nouvelle Troie! Ainsi jadis la musique attendrissait, exaltait, maîtrisait les hommes; les vers de Dryden, en décrivant son pouvoir, l'ont retrouvé.

Ce fut là une de ses dernières œuvres; toute brillante et poétique, elle était née parmi les pires tristesses. Le roi pour lequel il avait écrit était détrôné et chassé; la religion qu'il avait embrassée était méprisée et opprimée; catholique et royaliste, il était confiné dans un parti vaincu, que la nation considérait avec ressentiment et

avec défiance comme l'adversaire naturel de la liberté et de la raison. Il avait perdu les deux places qui le faisaient vivre; il subsistait misérablement, chargé de famille, obligé de soutenir ses fils à l'étranger, traité en mercenaire par un libraire grossier, forcé de lui demander de l'argent pour payer une montre qu'on ne voulait pas lui laisser à crédit, priant lord Bolingbroke de le protéger contre ses injures, vilipendé par lui quand la page promise n'était pas pleine au jour dit. Ses ennemis le persécutaient de pamphlets; le puritain Collier flagellait brutalement ses comédies; on le damnait sans pitié et en conscience. Il était malade depuis longtemps, impotent, contraint de beaucoup écrire, réduit à exagérer la flatterie pour obtenir des grands l'argent indispensable que les éditeurs ne lui donnaient pas (1). « Ce que Virgile a composé (2), disait-il, dans la vigueur de son âge, dans l'abondance et le loisir, j'ai entrepris de le traduire dans le déclin de mes années; luttant contre le besoin, opprimé par la maladie, contraint dans mon génie, exposé à voir mal interpréter tout ce que je dis, avec des juges qui, s'ils ne sont pas très équitables, sont déjà indisposés contre moi par le portrait diffamatoire qu'on a fait de mon caractère. » Quoique bien disposé pour lui-même, il savait que sa conduite n'avait pas toujours été digne, et que tous ses écrits n'étaient pas durables. Né entre deux époques, il avait oscillé entre deux formes de vie et deux formes de pensée, n'ayant atteint la perfection ni de l'une ni de l'autre, ayant gardé des défauts de l'une et de l'autre, n'ayant point trouvé dans les mœurs environnantes un soutien digne de son caractère, ni dans les idées environnantes une matière digne de son talent. S'il avait institué la critique et le bon style, cette critique n'avait trouvé place qu'en des traités pédantesques ou des préfaces décousues; ce bon style restait dépaysé dans des tragédies enflées, dispersé en des traductions multipliées, égaré en des pièces d'occasion, en des odes de commande, en des poèmes de parti, ne rencontrant que de loin en loin un souffle capable de l'employer et un sujet capable de le soutenir. Que d'efforts pour un effet médiocre! C'est la condition naturelle de l'homme. Au bout de tout, voici venir la douleur et l'agonie. La gravelle, la goutte, depuis longtemps ne lui laissaient plus de relâche; un érysipèle couvrit sa jambe. Vers le mois d'avril 1700, il essaya de sortir; son pied foulé se gangrena; on voulut tenter l'opération, mais il jugea que ce qui lui restait de santé et de bonheur n'en valait pas la peine. Il mourut à soixante-neuf ans.

H. Taine.

(1) On lui payait dix mille vers deux cent cinquante guinées.
(2) *Post-scriptum* de la traduction de Virgile.

Mme FORTUNI

SCÈNES ET RÉCITS DES BORDS DE LA MER-NOIRE.

I.

Varna est une ville forte située sur la côte de la Mer-Noire. Peu de gens en avaient entendu parler avant ces dernières années; mais elle est devenue célèbre par le séjour qu'y fit l'armée française au commencement de la dernière guerre contre la Russie. Pendant le siége de Sébastopol, Varna resta occupée par les Français, et les événemens y réunirent les personnages les plus divers. Si l'on arrive à Varna par mer, on aperçoit d'abord, au-dessus des remparts, un rideau de maisons bariolées de toutes couleurs et ornées de mâts où flottent des pavillons : ce sont les demeures des consuls et des autres Européens. Derrière ce rideau, la ville se cache, formée d'un amas irrégulier de maisons bâties avec du bois et de la boue. Elle se divise en plusieurs parties : ici le bazar, où les marchands grecs, juifs et turcs passent fraternellement leurs journées à côté les uns des autres, dans des échoppes ouvertes; à gauche, le quartier des Grecs, sale et tortueux, mais vivant et animé; dans le fond, le quartier turc, indiqué par les minarets aigus de ses mosquées, désert et silencieux. Les rues n'y sont bordées que de murs nus et tristes; à peine de loin en loin paraît une fenêtre garnie d'un épais treillage; les portes des maisons ne s'ouvrent que rarement et avec mystère.

Si l'on arrive dans la ville en venant de terre, on trouve, après avoir franchi l'enceinte fortifiée et avant d'arriver aux premières cabanes, un vaste espace vide, et l'on traverse le cimetière des mu-

sulmans, tout encombré de longues pierres tumulaires usées et démolies. En cet endroit s'ouvre dans le rempart une large brèche pratiquée de temps immémorial par les pluies. Deux ou trois fois les Turcs se sont décidés à la réparer; mais toujours de nouveaux orages sont venus détruire l'ouvrage à peine achevé. La brèche reste donc béante, comme le signe de la volonté d'Allah et de la résignation des croyans.

C'est par ce côté que, vers le milieu de l'année 1855, deux jeunes officiers, l'un anglais, l'autre russe, entraient un matin dans Varna. Ils voyageaient ensemble à cheval, suivis chacun d'un domestique. Nourakof, capitaine aux gardes, officier de famille princière, avait été fait prisonnier à Sébastopol dans une sortie. Interné depuis six mois à Varna, il avait obtenu l'autorisation de s'absenter pour quelques semaines et revenait de ce voyage : c'était un grand jeune homme aux moustaches fines et noires, au visage ouvert et agréable. L'officier britannique, William Spentley, servait, avec le titre de major, dans les *bachi-bozouks*. On sait que l'Angleterre organisait à cette époque, sous le commandement d'officiers anglais, un corps de cavalerie ottomane irrégulière. Les *bachi-bozouks* eurent leur quartier-général à Chumla, au centre de la Bulgarie.

L'aspect de ces régimens, où chaque individu conservait son costume national, était des plus pittoresques. Ici c'étaient des Albanais avec leur veste rouge brodée d'or et leurs fustanelles blanches superposées comme les jupes de gaze de nos danseuses. Là des Kurdes portaient en guise de manteau une ample pièce d'étoffe grise ou verte, fixée sur le front par un diadème de cuivre et descendant par derrière jusque sur les talons; je crois avoir vu, sur certains théâtres de France, Agamemnon, le roi des rois, dans un accoutrement analogue. Des Syriens du désert maniaient de grandes lances qu'ils faisaient voltiger sur leurs têtes en exécutant d'habiles manœuvres. Chacun de ces soldats portait à sa ceinture l'arsenal de sa famille, pistolets argentés et ferrés de tous les calibres, yatagans, *boutchaqs*, couteaux persans; mais tous avaient un sabre anglais d'ordonnance, seule pièce uniforme de leur armement. Il faisait beau les voir galoper en tous sens dans les grandes plaines de Chumla, les jambes ramenées en arrière sous le ventre de leurs petits chevaux turcs caparaçonnés de glands rouges et de croissans d'argent, et dont ils ensanglantaient la bouche avec leurs mors annulaires. Je n'ai jamais vu un *bachi-bozouk* trotter, et je n'en ai jamais vu deux galoper de front; mais tous leurs officiers assuraient qu'ils montraient les plus heureuses dispositions pour les manœuvres européennes, et que l'on pourrait, dès qu'on le voudrait, les faire charger en ligne.

William Spentley avait sans doute partagé cet avis; mais il avait voulu traiter trop durement ces cavaliers indisciplinés. Hautains et froids, les Anglais se font généralement détester de leurs milices étrangères. Des désordres avaient éclaté dans le régiment de William, et le général avait jugé utile qu'il s'éloignât de Chumla pour quelque temps. C'était un joli cavalier que William Spentley, monté sur une forte jument de Transylvanie. Il portait un pantalon amarante à double bande d'or et une longue redingote à brandebourgs. Une casquette rouge sans visière et garnie d'un large galon d'or faisait ressortir la blancheur de son teint britannique et l'éclat de ses yeux bleus. Ses tempes étaient garnies de cheveux d'un blond clair et vif. La fermeté de son caractère se lisait sur son visage; ses voyages avaient commencé dès sa première jeunesse. Il avait servi aux Indes, et s'y était acquis la réputation d'un des plus habiles chasseurs d'éléphans. Il avait guerroyé au cap de Bonne-Espérance, et conduit contre les Cafres des bandes de naturels armés en partisans. Il avait enfin suivi comme amateur les colonnes françaises dans leurs campagnes de Kabylie. William avait un extrême sang-froid, non pas celui qui naît d'un tempérament flegmatique, mais celui qui vient d'un jugement prompt et d'un esprit fertile. Il ne doutait de rien, sachant que toujours son imagination lui fournirait le plus sûr moyen de se tirer d'affaire. Comme la plupart de ses compatriotes d'ailleurs, il professait la plus suprême insouciance pour les opinions du monde. Il ne reconnaissait d'autre juge que lui-même, et prenait son plaisir où il le trouvait.

Spentley et Nourakof avaient fait connaissance depuis quelques jours seulement. Deux hommes s'attachent vite l'un à l'autre, quand ils se rencontrent en voyage dans des pays lointains, deux militaires surtout. Dans de telles circonstances, les Anglais eux-mêmes se relâchent de leur *cant* et oublient vite ce qui a pu manquer à la régularité des présentations. Quant aux gentilshommes russes, ils sont d'un caractère particulièrement liant et communicatif. Placés dans leur nation bien au-dessus des autres hommes, ils sont trop solidement assis dans leur noblesse pour craindre d'être compromis, si par hasard ils ont serré une main douteuse. La sympathie était donc grande entre le capitaine aux gardes et le major des *bachi-bozouks*. A des manières élégantes et polies, à un tour de conversation délié et original, à une imagination mobile et enjouée, Nourakof joignait une grande droiture d'âme. Chez lui, le vif sentiment du devoir n'était jamais obscurci par les délicatesses de l'esprit ou par les subtilités de la passion. Plein de mesure et d'*entregent* dans le cours habituel de la vie, il était rapidement ramené, dès que les circonstances devenaient graves, à l'expression énergique de la vérité.

Cependant les deux amis traversèrent au pas de leurs chevaux la plaine inculte qui suit la porte de Chumla et s'engagèrent dans les rues pierreuses de Varna. Il s'agissait de trouver un logement pour l'officier anglais. C'est là une opération qui se fait sans trop de peine dans les pays d'Occident, où l'on rencontre des auberges et des hôtels. En Turquie, ce n'est pas beaucoup plus difficile. Si l'on arrive dans un village, on monte sur la plus haute butte de l'endroit, et l'on crie de sa voix la plus forte : — Eh ! *kiaya!* — Le *kiaya* est un magistrat spécial que l'hospitalité musulmane charge de veiller aux besoins des voyageurs. Ce fourrier des logemens accourt à votre appel; il juge de votre importance par l'aspect de votre physionomie et de vos bagages, vous conduit dans la maison qui doit vous convenir, et vous y installe. Dans les villes, on s'adresse directement au gouverneur, pacha ou caïmacan, qui met à la disposition de l'étranger le commissaire des quartiers.

Ce fut par ce procédé que le major Spentley, une demi-heure après être entré dans Varna, se trouva logé dans une maison de planches, où il se rasa, se lava et s'habilla.

Nourakof, qui habitait Varna depuis six mois, avait à faire les honneurs de la ville à son compagnon de voyage, qui y venait pour la première fois. Après qu'ils eurent déjeuné, il lui proposa donc de monter à cheval et de se rendre au Petit-Monastère, qui est l'endroit où les Grecs et les Européens vont généralement prendre l'air. Quant aux Turcs, ils ne vont ni là ni ailleurs, n'ayant guère pour agréable de se promener. On donne le nom de Petit-Monastère à une chapelle grecque située à deux lieues de la ville, sur la pointe d'un cap. Un pope y habite, qui dit la messe le dimanche, et dans la semaine débite aux visiteurs des verres de *raki* (1). Le chemin qui mène au monastère est inégal, montueux, généralement étroit et encaissé dans des vignes, peu propre à la circulation des voitures. Cependant les deux jeunes gens virent bientôt venir derrière eux une calèche découverte, d'une coupe simple, mais proprement tenue. Elle était traînée par deux chevaux de taille et de robe différentes, l'un gris de fer, solide et massif comme un mecklembourgeois, l'autre de couleur blanche, fin et délié, ayant les yeux ardens et la longue queue d'un arabe. Sur le siége, un domestique coiffé du *fez* rouge, vêtu d'une redingote boutonnée à collet droit, tenait les rênes dans ses mains gantées de coton blanc.

Les cavaliers s'arrêtèrent pour laisser passer la voiture : elle contenait une dame vêtue à l'européenne, que Nourakof salua.

— Qui est-ce? demanda Spentley.

(1) Eau-de-vie de prunes.

— C'est Mme Fortuni. Vous ferez tout à l'heure sa connaissance. Comment la trouvez-vous?

— Elle n'est pas jolie, répondit simplement l'Anglais.

Les deux jeunes gens, continuant leur promenade au pas, laissèrent la voiture prendre une longue avance. Arrivés au monastère, ils entrèrent dans une première cour, entourée d'écuries et de hangars, où était arrêtée la voiture de Mme Fortuni. William et Nourakof descendirent de cheval et traversèrent une galerie qui longe la chapelle et l'habitation du prêtre. Ils entrèrent enfin sur un large terrain plat, ouvert de tous côtés, et qui domine la mer. Au centre de cette plate-forme est un pavillon rustique, une toiture soutenue par quatre montans. Mme Fortuni y prenait le frais, assise sur une chaise pliante. Elle sourit à l'officier russe, lui tendit la main et le complimenta sur son retour. William fut alors présenté, et la conversation s'engagea sur les voyages.

— Vous qui avez tant voyagé, madame, lui dit Nourakof, quel séjour préférez-vous?

— Je me suis habituée, répondit-elle, à me trouver bien partout. Les femmes de l'Occident, m'a-t-on assuré, n'aiment point à vivre hors des lieux où elles sont nées. Nous ne sommes point ainsi dans le Levant. Nos maisons sont bâties légèrement et faites pour ne pas durer. Dans mes courses vagabondes à la suite de mon mari, j'ai fait comme l'Arabe du désert, qui ne connaît que sa tente.

— Il me semble cependant, reprit Nourakof, que l'on a toujours une patrie, sinon celle où l'on a vu le jour, du moins une terre que le cœur a élue entre toutes.

— Peut-être, répliqua-t-elle, est-ce nécessaire pour les hommes qui ont à s'occuper de choses matérielles et d'intérêts positifs; mais pour nous autres femmes, qui n'avons qu'à rêver, tous les pays nous sont bons. Partout il y a du soleil et de l'ombre, des plaines et des collines, des arbres et de l'eau. Je regardais la mer tout à l'heure quand vous êtes entrés. Eh bien! je serais de l'autre côté de cette mer, à Trébizonde ou à Batoun, que je l'aurais regardée de même, et que j'aurais eu sans doute les mêmes pensées.

William examinait attentivement le visage de Mme Fortuni, dont les traits irréguliers l'avaient choqué au premier abord. Ce visage était pâle et allongé; les cheveux étaient noirs et abondamment plantés sur un front proéminent, le nez long et effilé, la bouche grande et mince, les dents belles, le menton pointu. Deux grands yeux noirs, si noirs qu'on ne distinguait pas la prunelle de la pupille, éclairaient cet ensemble. Le teint avait la demi-transparence de la nacre. Quand on apercevait cette femme pour la première fois, on pouvait dire, comme avait dit Spentley : « Elle n'est pas jolie! »

Quand on l'avait regardée un instant, on disait : « Elle est étrange! »

Mme Fortuni se leva bientôt et remonta dans sa voiture. Les deux officiers la suivirent de loin. Ils se dirigèrent vers la ville.

— Vous lui faites la cour? dit William.

— A peine, répondit Nourakof; juste ce qu'il faut pour passer le temps.

— Elle m'a l'air, ajouta Spentley, d'une intrigante qui vient chercher fortune à Varna.

— Mon ami, reprit l'officier russe, voici sa biographie officielle. Je vous parlerai comme un dictionnaire d'histoire et de géographie. Antonia est née, il y a vingt-deux ou vingt-trois ans, dans la province de Servie. Elle épousa fort jeune, vers quinze ans, un médecin italien, et le suivit dans ses voyages. Ce sont de curieuses odyssées, mon ami, que les vies des médecins dans les pays d'Orient. Ils y font successivement tous les métiers et ne restent guère en place. Il me serait difficile de vous raconter toute l'existence de M. Fortuni. On le trouve une première fois établi à Venise, saignant et purgeant les filles des doges, puis à Bucharest, où il guérit les migraines des boyardes. On le voit plus tard à Constantinople médecin *in partibus* du harem impérial. On le rencontre à certains momens en Égypte, vendant d'une main des sacs de blé, et de l'autre des emplâtres pour les ophthalmies. Quand Omer-Pacha fit la campagne du Danube, Fortuni était avec lui, s'occupant de l'intendance de l'armée et donnant ses avis sur la conduite de la guerre. On le revoit ensuite à Smyrne, à Bagdad, à Damas. Il est alors ingénieur, et veut canaliser le Tigre et l'Euphrate. Que sais-je? Au milieu de cette vie bigarrée, il y a des lacunes, des années dont l'emploi reste obscur, et au sujet desquelles l'imagination peut se donner carrière. Mme Fortuni n'a jamais quitté son mari, et s'est trouvée mêlée à toutes ses aventures. Elle a vu de près la plupart des personnages célèbres de l'Orient; elle a vécu de la vie des peuples les plus divers. Si vous la cultivez, elle vous racontera plus d'une anecdote piquante, et vous verrez chez elle une très agréable collection de costumes féminins.

— Alors, dit Spentley, pourquoi met-elle celui qu'elle a sur le dos en ce moment?

— Ah! mon ami, vous saisissez ici dans le vif le jeu de la civilisation. Mme Fortuni est ainsi vêtue parce qu'elle est civilisée; si elle ne l'était pas, elle porterait sans doute une de ces adorables vestes qu'elle vous montrera.

— Et le mari, qu'est-il devenu? demanda l'Anglais.

— Il est mort l'an dernier, pendant qu'il faisait dans l'armée turque la campagne de Géorgie. Sa femme, qui l'attendait à Smyrne,

est alors revenue à Varna, où elle s'occupe, avec l'aide du consul d'Autriche, de recueillir les débris de sa fortune et de recouvrer la solde arriérée que les Turcs doivent à son mari... Et maintenant, mon ami, ne m'en demandez pas davantage, car je ne sais pas autre chose.

C'est en causant de la sorte que les deux jeunes gens rentrèrent à Varna.

II.

Spentley revit Mme Fortuni le lendemain soir chez le consul d'Autriche. C'est là que se réunissait la société franque de Varna. La vie de salon n'existe pas pour les Turcs. Que pourraient-ils faire s'ils s'assemblaient, puisque les femmes seraient exclues de leurs réunions? Ils s'occupent le jour de leurs affaires, se font des visites, puis, le soir venu, rentrent dans leur harem pour n'en plus sortir: les Arméniens, les Grecs, ont pris des habitudes analogues; mais il existe dans les villes maritimes du Levant une population spéciale, formée de la descendance des familles de l'Occident qui sont venues à des époques diverses se fixer dans les Échelles. Ce sont les Francs. Ce petit monde parle italien et vit à peu près comme nous. Il forme une nation dont les capitales sont Péra et Smyrne, et qui a des colonies dans tous les ports ottomans. Tels étaient les hôtes qui peuplaient le salon du consul d'Autriche. On y remarquait quelques jeunes femmes mariées aux grands fournisseurs de l'armée, et douées de cette grâce onctueuse que donne aux femmes la vie paresseuse de l'Orient; autour d'elles, les officiers français du petit corps d'occupation. On dansa, on prit le thé. Mme Fortuni chanta en s'accompagnant sur la guitare. Elle chanta d'abord des airs grecs, dont le rhythme est monotone et nasillard, et dont l'étrange simplicité indique l'origine populaire. Vinrent ensuite des chants militaires de la Servie, à travers lesquels on entend retentir les fusils et mugir la grande voix du Danube; puis des airs valaques, qui sont gais, bien qu'écrits en mineur, et qui semblent inspirés par la douce résignation du laboureur, attaché sans souffrance aux plaines fertiles qu'il cultive comme un ssclave. Elle chanta longtemps ces rhythmes naïfs avec une belle voix, mais sans s'émouvoir, et avec un entier détachement de toute coquetterie.

William goûta médiocrement toute cette musique, mais il remarqua avec un sensible plaisir que Mme Fortuni paraissait indifférente aux empressemens dont elle était l'objet. Pas un encouragement pour les flatteries qu'on lui débitait; aucun effort non plus pour se soustraire aux familiarités de ses amis. Sa pensée errait au loin.

L'Anglais ne lui adressa pas une parole pendant toute la soirée; mais, rentré chez lui, il alluma un chibouk et se mit à songer à Mme Fortuni jusqu'au matin.

Pendant toute cette nuit, l'image d'Antonia alla s'embellissant d'elle-même dans le cerveau de William, et se parant sans cesse de nouveaux charmes. Dans ses yeux, quel feu contenu! Comme ils devaient briller, si quelqu'un avait le pouvoir de les animer! Quelle puissance voilée dans ce regard livré à une vague préoccupation! Quelle expressive mobilité dans cette bouche dont le sourire ne semblait répondre qu'à des joies intimes! Sur ces lèvres finement dessinées se pressait tout un monde de pensées intérieures, obscur encore et caché, mais prêt à paraître au moindre ébranlement. Quelle énergie dans cette main longue et effilée, blanche et veinée de bleu, qui tirait tour à tour de la guitare des sons nerveux ou des bruits éteints! Dans tout ce corps svelte et élancé, le sang courait sous la peau, prêt à bouillonner, si on l'excitait. Et que de choses savait cette femme! Elle résumait en elle tout l'Orient, l'Orient avec ses harems somptueux, ses danses d'odalisques, ses robes traînantes, ses tentures bariolées, ses bains de marbre et de feuillage, ses parfums sensuels, ses rêveries de femmes à demi endormies derrière les fenêtres grillées; — l'Orient où rien n'est impossible, où il y a toujours assez de serviteurs pour faire ce que le maître a désiré, où l'on n'a qu'à imaginer un bonheur sans s'occuper des moyens de l'accomplir; — l'Orient avec ses cavalcades à travers les collines touffues, avec ses kiosques préparés dans le vallon pour le voyageur, auprès des larges fontaines où les chevaux s'abreuvent. Certes, Spentley avait déjà subi les désillusions que l'étranger trouve en Turquie; mais en ce moment tout prenait pour lui les couleurs des *Mille et Une Nuits*. Que de mystères insondables avait pénétrés cette femme! Elle avait écouté les longues causeries dans les maisons discrètes des pachas; elle avait recueilli les confidences des épouses et des esclaves; elle savait ce qu'il y a de jouissances et ce qu'il y a de douleurs dans l'amour paresseux de la femme asservie. En même temps, elle savait ce que c'est qu'être libre, aimer à ciel ouvert et inspirer un culte respectueux à un homme volontairement choisi. Elle connaissait à la fois les secrets de cette existence où l'épouse n'ose s'asseoir devant son seigneur, et de celle où l'homme s'agenouille aux pieds de la femme qu'il aime. Quel usage avait-elle fait de la science de son cœur? Avait-elle aimé? Ici commençaient les doutes de William. Toutefois son orgueil formulait assez nettement cette pensée, qu'Antonia n'avait pas encore rencontré un homme digne de sa tendresse, et qu'il était temps de se présenter. — D'ailleurs, se disait-il, que me fait le passé de cette femme? Me serais-je

senti ému si j'avais trouvé une de ces créatures innocentes dont l'ignorance fait toute la pureté? Non; j'ai rencontré une femme intelligente et fière, qui s'épanouit dans la connaissance des choses, et qui a été trempée par le spectacle de la vie. Voilà celle qui peut sentir et donner le bonheur.

Comme William se livrait à ces pensées, il fut saisi par le froid du matin. Il porta son chibouk à ses lèvres, et n'aspira que la senteur âcre du tabac éteint. Il but alors un verre de wiskey, se coucha dans une peau de mouton de Corse, et finit par s'endormir.

Il se réveilla plein des images qui l'avaient occupé; mais les pensées d'un homme qui se lève et s'habille ne sont plus fiévreuses comme celles qu'inspire l'insomnie. Homme de sens, habitué à voir les choses sous leur vrai jour, William résuma ses réflexions de la veille à peu près comme il suit: — J'aime Mme Fortuni, il n'y a pas à en douter. Je l'aime violemment. Maintenant qu'est-ce que cette femme? Est-ce une aventurière qui récolte des amans? Est-ce une intrigante qui cherche un mari? Est-elle digne des respects d'un *gentleman?* Il faut voir. Dès aujourd'hui je lui ferai connaître mon amour. Si je ne rencontre qu'une femme banale, j'en serai quitte pour une liaison passagère, et ma passion se guérira d'elle-même. Si je trouve une nature d'élite, alors je réfléchirai de nouveau, et je prendrai un parti.

Avez-vous vu un régiment anglais marcher au feu pour enlever une redoute? Les soldats ont pris sans parler leur *lunch* et leur thé. Ils se sont formés en colonne. Les mentons sont rasés de frais, les habits rouges sont soigneusement brossés. En face, la redoute est muette; derrière la palissade, les canons sont chargés; on entrevoit les pointes immobiles des baïonnettes. Cependant le régiment s'avance, d'un pas régulier, l'arme au bras. Une force secrète est en lui. On sent que rien ne l'ébranlera, qu'il suivra, sans dévier, la ligne droite, et ne s'arrêtera qu'après avoir franchi le retranchement. Tel était l'aspect de William quand il partit pour faire visite à Antonia.

La maison qu'habitait Mme Fortuni n'était séparée de la mer que par une rue ou chemin qui longe les remparts de Varna. Sur ce chemin s'ouvrait la porte, grande porte en bois vermoulu, surmontée d'une toiture en tuiles. Venait ensuite une cour mal fermée par un mur en pierres sèches à moitié démoli. Un des côtés de cette cour longeait une petite place montueuse et ravinée, d'où il semblait que l'on dût facilement franchir le mur. La maison se montrait au fond, toute en bois, mais recouverte d'un enduit de plâtre jaune, écaillé par larges surfaces. Le premier étage, avançant beaucoup sur le rez-de-chaussée, était soutenu par deux poteaux grêles, entre les-

quels on remisait la calèche. Les fenêtres, séparées par des pilastres de bois gris, supportaient chacune trois poutres en triangle formant fronton. De cette façade, la vue embrassait toute la baie de Varna : à droite, le cap Galata, sévère et aride, avec un sémaphore et une batterie; à gauche, le cap du Petit-Monastère, moins élevé et plus riant; puis, de chaque côté, au-delà de ces deux caps, qui ferment la rade, on apercevait, comme des saillies disposées à l'intérieur d'un cerceau, une série d'autres promontoires, de plus en plus voilés par l'éloignement, mais tous gris et rocheux. C'est devant ces fenêtres que les flottes alliées avaient mouillé un an auparavant : maintenant à peine de loin en loin quelques bateaux à vapeur sifflaient dans le port; mais, quand ils partaient pour la Crimée, on pouvait les suivre du regard jusqu'à ce que l'extrémité des mâts disparût sous l'eau. De là, si la vue avait pu percer l'immensité de la mer, on aurait aperçu devant soi Sébastopol, on aurait suivi de l'œil les rafales de boulets qui rasaient le sol et les gerbes de bombes qui se croisaient dans l'air.

Ce premier et unique étage de la maison avait d'abord une pièce centrale, sorte de salon-vestibule dans lequel débouchait l'escalier; quatre salles étaient disposées deux à deux de chaque côté de la première. La chambre dans laquelle Mme Fortuni recevait les visiteurs était entourée d'un divan large et bas. Un tapis de Smyrne, un petit miroir et quelques chaises de paille complétaient l'ameublement. Les murs, blanchis à la chaux, n'offraient d'autre ornement qu'une de ces images saintes d'exécution naïve, qui se composent d'un cadre principal et de deux panneaux plus petits se rabattant à charnières. Au centre était la mère de Dieu, qui soutenait dans ses bras l'enfant divin, coiffé d'une tiare, vêtu d'une robe de pape, et reposant ses pieds sur un tabouret dans un nuage. Deux figures s'étageaient sur chacune des valves latérales : en haut, d'une part, saint Nicolas tenant un livre et tout constellé de croix grecques; de l'autre, sainte Irène. L'artiste avait fait une chevelure noire, figuré les yeux par deux taches énormes, et indiqué le nez par une ligne qui ondulait d'une oreille à l'autre. Le tout était plaqué d'une couche de brun. On eût dit la Vénus hottentote. Saint George et saint Dimitri occupaient les deux places inférieures, montés l'un sur un cheval blanc, l'autre sur un cheval jaune; tous deux d'ailleurs identiquement semblables, pour indiquer sans doute que la perfection est une. Les couleurs seules de leurs vêtemens étaient interverties, — ici culotte bleue et manteau rouge, là culotte rouge et manteau bleu, — de telle sorte qu'on eût pu les prendre l'un pour un trompette, l'autre pour un cavalier du même régiment. Saint George tenait à la main une lance fine et longue, au bas de laquelle ram-

pait à terre une petite couleuvre noire. On remarquait une lance pareille dans la main de saint Dimitri, mais rien au bout.

Stéphanaki, le domestique que nous avons déjà vu sur le siége de la voiture, introduisit Spentley. Mme Fortuni, couchée sur le divan, près d'une fenêtre, se souleva pour indiquer à William une chaise à côté d'elle. Ses cheveux, séparés en deux nattes, tombaient sur ses épaules. Son corps, enveloppé négligemment d'un peignoir blanc, s'enfonçait dans les coussins. Les rideaux des fenêtres, entièrement fermés, ne laissaient entrer qu'un jour faible et bleuâtre. Un seul rayon de soleil, pénétrant par une fente, éclairait vivement le pied d'Antonia, qui était chaussé d'une mule de velours rouge brodé de lamelles d'ivoire. Une esclave noire était accroupie aux pieds de sa maîtresse. Dès qu'elle vit entrer un étranger, elle se leva vivement, se détourna, mit son *féredjé* (1) sur ses épaules, son *yachmaq* (2) sur son visage, et se dirigea vers la porte en traînant ses jambes à la façon des palmipèdes.

— Restez, Esma, lui dit en langue turque sa maîtresse.

L'esclave vint d'un air renfrogné s'asseoir à sa première place, en gardant son voile. Le discours s'ouvrit par quelques phrases de circonstance sur un assaut donné à Malakof, et dont la nouvelle était arrivée le matin même. Une servante valaque, au minois effronté, vint offrir sur un plateau des confitures jaunes et des liqueurs roses. Puis Spentley aborda le sujet dont il était plein avec la fermeté d'un homme qui a dans sa vie affronté le feu des Indiens, des Cafres et des Kabyles.

— Voyageant seule comme vous faites, madame, vous devez avoir reçu bien des déclarations d'amour.

— J'évite, monsieur, de m'y exposer.

— Alors il fallait me défendre d'entrer, car je suis venu pour vous dire que je vous aime.

Le visage d'Antonia n'exprima ni plaisir, ni colère. Elle regarda William sans surprise; elle semblait dire : Allez, je vous écoute.

— J'aurais peut-être dû attendre, continua Spentley : j'aurais dû avant tout me faire aimer; mais qu'y faire? Je hais les retards. Mieux vaut s'expliquer. Quand vous me repousseriez, je ne vous aimerais pas moins. C'est fatal; je n'y puis rien. Décidez.

Spentley s'approcha et prit la main d'Antonia. Elle retira son bras avec lenteur, avança la tête et reposa son menton sur le dos de sa main.

— Je crois, dit-elle enfin, qu'il n'est pas d'usage dans l'Occident

(1) Manteau que portent les femmes dans la rue.

(2) Voile qui ne laisse voir que les yeux.

qu'une femme se laisse dire de pareilles choses; mais il ne me déplaît pas qu'on me parle d'amour. Je vous connais à peine, monsieur Spentley. Je vous ai vu avant-hier pour la première fois. Ce qui doit être arrivera certainement. Laissez le temps faire son œuvre. Apprenez seulement que je ne sais pas dissimuler. Je suis franche. Si je venais à vous aimer, vous le sauriez tout de suite.

En ce moment la visite fut interrompue par l'arrivée de Nourakof. L'officier russe baisa les doigts d'Antonia, secoua la tête de l'esclave noire, qui maugréa des injures. Il se promena dans la chambre comme un homme qui, après une absence, retrouve des lieux familiers, prit une guitare qui était à terre et fredonna. Il interpella une perruche qui perchait sur les meubles, et avec laquelle il paraissait être du dernier bien; il eut avec elle une conversation intime, la perruche répondant d'une façon précise à ses questions. Il parla des costumes de toute sorte que Mme Fortuni avait réunis dans ses voyages, et en demanda une exhibition pour son ami Spentley. Plusieurs costumes furent apportés, et un vêtement, composé d'une veste et d'un large pantalon bruns et chargés d'or, ayant attiré son attention, il pria Mme Fortuni de s'en couvrir. Antonia quitta le salon et revint dans le costume demandé, qui lui allait à ravir. Elle paraissait une autre femme. Ses traits, qui pouvaient sembler durs dans un vêtement européen, prenaient sous la calotte grecque une fermeté douce.

Depuis l'arrivée de Nourakof, Spentley n'avait plus ouvert la bouche. Ils sortirent ensemble.

— Vous êtes bien familier dans la maison? dit William.

— Et vous, mon ami, vous êtes amoureux et jaloux, à ce que je vois. Ah! le bon rôle que vous prenez là!

Pendant les huit jours qui suivirent, William rechercha assidûment la société de Nourakof. Toutes ses pensées étaient tournées du côté d'Antonia; il avait besoin de voir un homme qui lui paraissait jouer un certain rôle dans la vie de cette femme. Il ne parlait d'elle cependant que le moins possible à son ami; mais si l'Anglais n'était pas homme à ouvrir facilement son cœur et à s'épancher dans une confidence, il n'était pas non plus d'humeur à rien faire pour cacher ses préoccupations; s'il évitait les occasions de se montrer à nu, il cherchait moins encore à se draper, de sorte qu'au bout de huit jours tout Varna savait qu'il était amoureux de Mme Fortuni.

III.

Cette découverte et les événemens qui devaient en résulter étaient de nature à intéresser vivement le docteur Kelner, pharmacien à

Varna et médecin du dépôt des *bachi-bozouks* établi en cette ville. Kelner, Suisse de nation, avait d'abord passé quelques années dans un de ces régimens que la France prenait à son service, et y avait exercé les fonctions d'officier de santé. Depuis vingt-cinq ans environ, Kelner parcourait les Turquies d'Europe et d'Asie et pays circonvoisins. Là du moins la médecine s'exerce d'inspiration. On s'y fait médecin, comme chez nous on se fait homme de lettres; mais on n'est pas tenu de savoir guérir les malades, et on se trouve mêlé activement à toutes les intrigues privées, politiques et financières qui composent la vie des contrées ottomanes. C'est avec des médecins que le padischah fabrique plus d'un de ses ambassadeurs, c'est par des médecins que se traitent les grandes questions de l'adjudication des dîmes. Les médecins obtiendront en Turquie le privilége des premiers chemins de fer et construiront les premiers viaducs. Pourquoi n'a-t-on pu dans ces derniers temps fonder une banque à Constantinople? Pour deux motifs : le premier, c'est qu'on n'a pas trouvé d'argent; le second, c'est qu'on s'est adressé à des banquiers, et non à des médecins.

Kelner avait conservé un aspect militaire. Grand, robuste, il portait haut sa tête rubiconde; ses petits yeux étaient gris, son nez ample et rouge, ses moustaches taillées en brosse. Sa taille quinquagénaire était sanglée dans une sorte de tunique autrichienne fort courte. Un ruban inconnu à toutes les chancelleries était noué à sa boutonnière. Sa voix était forte et métallique, sa parole lente; les mots sortaient de sa bouche nettement découpés comme par un emporte-pièce. Sa conversation empruntait à différentes langues, qu'il parlait également mal, toute sorte de formes hybrides et bizarres. Kelner avait suivi en Perse plusieurs missions européennes, soit comme médecin, soit comme interprète; plus tard, il avait servi dans l'armée turque d'Anatolie, et fait sous Kars et Erzeroum la campagne dans laquelle M. Fortuni avait trouvé la mort. Il contait agréablement ses voyages. Ses récits ne manquaient ni d'intérêt ni de couleur, mais l'emphase en était le caractère principal. Les choses les plus simples prenaient dans sa bouche des aspects fantastiques.

Le docteur Kelner n'était pas des plus braves. Je ne sais s'il pansa jamais des blessés sur un champ de bataille, mais je réponds qu'il n'alla pas les chercher sous le feu. On se figure à tort que les gens qui ont voyagé loin ont dû nécessairement payer beaucoup de leur personne. Kelner évitait en route de passer dans les chemins creux, ne montait que des chevaux fatigués, et, ne sachant pas nager, n'allait pas en bateau. J'ajouterai, pour mémoire, qu'il était marié. De l'île de Corse, où son régiment suisse avait tenu garnison, il avait

ramené une femme grande et sèche, créature effacée, qui regardait de bonne foi son mari comme un être supérieur, sans avoir eu, je pense, à se louer jamais de la vie conjugale. Le docteur prenait volontiers en effet le menton aux fillettes : plusieurs fois il laissa sa femme sur la paille, s'enfuit, se fit musulman dans des provinces éloignées, et se donna un harem; mais ces peccadilles, suivies de retours périodiques au foyer conjugal, n'avaient pas troublé l'inaltérable atonie de Mme Kelner.

Cet homme jouait un rôle important à Varna. Il était le nouvelliste de la ville. Le moindre fait qui venait à sa connaissance était par lui amplifié, commenté et colporté. Jovial et bon vivant, il était familier avec tout le monde. Il avait un pied chez les pachas et une oreille chez chaque consul. Les jeunes gens le grisaient pour s'amuser de lui; les femmes le ménageaient et l'employaient, bien à tort cependant, dans les commissions délicates qui demandent de la discrétion. Toutes les affaires de cœur étaient de la compétence de Kelner, et, soit par étude désintéressée de l'art, soit qu'il y trouvât son profit, il aimait à voir les amoureux réussir. Il fut donc pour William Spentley un auxiliaire naturel.

Pendant une semaine, l'Anglais avait été régulièrement tous les deux jours, à trois heures de l'après-midi, chez Antonia, et chaque fois avait eu lieu une conversation qui pouvait se résumer brièvement en ces termes : « M'aimez-vous? — Pas encore; l'amour ne vient pas, répondait Antonia. » William eût préféré qu'elle le repoussât et lui défendît de la revoir. Cette singulière conduite le plongeait dans l'incertitude et le découragement. Kelner entra un matin chez lui.

— Monsieur le major, dit-il à l'Anglais, recevez mon compliment.

Kelner avait une façon solennelle d'articuler les titres, et l'on eût dit que sa bouche était pleine de cailloux quand il prononçait : Monsieur le major! monsieur le commandant! monsieur le consul!

— Quel compliment? dit William.

— Ah! ah! nous n'avons qu'une jolie femme en ville, et vous la prenez pour vous! C'est mal pour un *muçafir* (1).

— Vous plaisantez bien mal à propos, docteur. Dites-moi, vous connaissez beaucoup Mme Fortuni?

— Beaucoup. Dans son isolement, elle a adopté ma maison comme la sienne.

— Eh bien! est-elle la maîtresse de Nourakof?

— Oh! non.

— Vous en êtes sûr?

(1) Hôte.

— Parfaitement.

— Elle ne l'a jamais été?

— Jamais.

— Voyons, docteur, ne vous faites pas arracher les paroles. Dites ce que vous savez. Qu'était son mari?

— Rien de bon, un aventurier qui n'avait aucune idée de la dignité de l'art médical. D'ailleurs défiez-vous toujours des gens de l'Occident qui viennent s'établir dans ces contrées. D'ordinaire ils ne sont pas la crème de leur pays. Ce Fortuni, qui était chef du service de santé dans l'armée d'Asie, vendait tous les grades pour de l'argent. Je lui en ai vu vendre pour une caisse de rhum, pour un mauvais tapis. Un chirurgien lui a donné un *bacchich* (1) de trois mille piastres pour ne pas faire campagne et rester tout le temps de la guerre à Diarbékir. Aussi il fallait voir quel troupeau de charlatans il avait sous ses ordres, et quelle désorganisation dans les hôpitaux! Il vendait les médicamens de l'armée à l'encan dans les rues, et obtenait l'impunité en donnant tous les six mois un cheval au *muchir* (2). Comme chacun vole là-dedans, personne ne fait remarquer les friponneries d'autrui. C'est une assurance mutuelle; on se tait à charge de revanche. J'ai fait des tournées de révision dans l'Anatolie, car vous savez que la Turquie a maintenant un système de conscription. Il fallait rire en voyant les conscrits se présenter nus, cachant dans leur main une bourse pleine de piastres; le chirurgien s'approchait, soupesait la bourse, et, si elle lui paraissait suffisamment lourde, déclarait que le conscrit avait une épaule plus basse que l'autre.

— A-t-elle eu des amans? interrompit Spentley, car le docteur ne s'arrêtait jamais de lui-même quand il racontait les concussions des fonctionnaires ottomans.

— Voyons, voyons! dit Kelner de sa voix sonore, il faut décidément que je vous vienne en aide, car tout seul vous ne ferez jamais rien. Venez dîner demain chez moi; votre belle y sera, et nous avancerons vos affaires. Un peu de *kef* (3), *bei Gott!* On ne fait pas la cour aux femmes de ces pays comme aux blondes ladies de Belgrave-Square. Brusquez le dénoûment.

— Vous avez raison, docteur; à demain!

— Au fait, se dit William lorsque Kelner fut sorti, pourquoi ne me servirais-je pas de ce vieux drôle?

Et, comme éclairé d'une idée subite, il prit cinquante livres sterling, en fit un paquet à l'adresse du docteur et les lui envoya avec

(1) Pot-de-vin, pourboire.

(2) Maréchal, commandant en chef.

(3) Courage, entrain.

ce billet : « Si vous avez besoin de quelque argent pour seconder mes projets, ne craignez pas de m'en avertir. »

IV.

Le dîner du docteur fut servi sur une galerie ouverte qui se trouvait à l'arrière de la maison. Des pilastres de bois supportaient l'étage supérieur, sans gêner la vue, qui s'étendait librement sur le port de Varna. Les convives furent les époux Kelner, Antonia, Spentley, MM. Kuhman, consul d'une république hispano-américaine, et Henry Bacley, agent de la *compagnie générale et anonyme pour la prise de Sébastopol.*

Ferdinand Kuhman était le plus jeune, le plus actif et le plus entreprenant des consuls établis à Varna. Il était petit, joufflu, portait de longs cheveux blonds et des lunettes d'or. C'était un musicien badois qui s'était transporté en Orient pour y faire le commerce des blés, des maïs, des horloges, des bougies, des conserves alimentaires, etc. Le siége de ses opérations était un petit comptoir près du port; il habitait dans la ville une maison élégante. L'esprit inquiet de Kuhman était plein de projets. Ambitieux et vaniteux, il gémissait intérieurement de son sort et se gonflait comme la grenouille aux yeux des étrangers. Dès son arrivée en Turquie, Kuhman avait fait en sorte d'être revêtu de la dignité consulaire, qui est fort recherchée des négocians européens à cause des précieux priviléges qu'elle leur assure. Les envoyés des cours d'Europe, ceux surtout qui ont appris de longue date à manier les ressorts délicats de l'intrigue ottomane, exercent, ainsi qu'on a pu le voir dans ces dernières années, une influence considérable sur les conseils du sultan. Tout se réduit à des questions de personnes. Si un ambassadeur veut imposer une idée à un ministre en fonction, il perdra sans doute son temps, parce qu'aussitôt un autre ambassadeur voudra imposer au même ministre l'idée contraire, et que l'équilibre résultera de ces efforts divergens. Il faut agir d'une autre façon. Il faut sans délai renverser le ministre qui règne et mettre à sa place un homme qui ait par avance accepté le programme désiré. C'est dans ces substitutions de personnes qu'excellent certains diplomates vieillis aux alentours du sérail (1). Le pouvoir qu'ont les ambassa-

(1) Qu'il nous suffise de citer un exemple de ces singuliers expédiens diplomatiques. Un ambassadeur voulait se débarrasser d'un grand-vizir en grande faveur auprès du padischah. Le grand-vizir venait d'être malade; il reparaissait pour la première fois devant son maître. Or l'usage veut, à la cour d'Abdul-Medjid, que, lorsque sa hautesse se lève, les ministres, les hauts fonctionnaires qui l'entourent s'empressent autour d'elle et la soutiennent sous les bras pour aider sa marche. Le vizir s'acquitta de cette

deurs dans la capitale donne du prestige aux consuls dans les provinces. Ceux-ci peuvent compter à tout moment sur l'appui invariable de leur chef. Au contraire, les gouverneurs des villes craignent toujours d'être désavoués par leurs ministres capricieux et éphémères : ils évitent donc tout conflit avec les consuls. Voilà pourquoi Kuhman portait fièrement le large galon d'or qui entourait sa casquette consulaire. Aussi s'empara-t-il tout d'abord de la conversation.

Après les confidences diplomatiques de Kuhman vint l'exposé des plans financiers de Bacley. Une société anonyme se formait en Angleterre, demandant la concession de la *prise de Sébastopol*. Bacley en était l'agent dans les pays orientaux. — Rien de plus naturel que notre affaire, disait le hardi spéculateur. On ne se bat plus maintenant pour les caprices des souverains. Une guerre est une entreprise de commerce dont on estime les bénéfices nets avant de la commencer. Pourquoi dès lors ne pas donner à cette spéculation la forme qu'on donne aux autres? Qu'est-ce que les armées, sinon des machines qui se meuvent, comme toutes les machines, au moyen de capitaux? Nous entreprenons à forfait la prise de Sébastopol pour une misérable somme de cent cinquante millions sterling. Les gouvernemens, qui ne savent rien faire avec économie, dépenseront le triple, s'ils s'obstinent à agir eux-mêmes. Une magnifique affaire! Allons, docteur, mettez là-dedans vos économies! Avant un mois, les actions feront cinq livres de prime.

— Mais, dit le docteur, quels sont vos moyens pour prendre Sébastopol?

— Ah! si je vous le disais, votre fortune serait faite. Sachez seulement que tous les hommes que nous emploierons seront intéressés directement dans l'entreprise comme possesseurs d'actions. La belle

fonction avec le zèle qui convenait. Le soir même, des amis officieux, gagnés par l'ambassadeur, vinrent trouver le ministre et lui donner avec un embarras simulé un avis qu'ils disaient fort précieux : « Tout le monde savait qu'il avait eu une pleurésie; mais pendant qu'il gardait le lit, des gens avaient, à tort ou à raison, prévenu le sultan que cette maladie s'était compliquée d'une affection de la peau, et dans cette croyance, Abdul-Medjid ne voyait pas sans quelque crainte sa personne sacrée touchée par les mains de son grand-vizir. » Le haut fonctionnaire mit à profit le perfide avertissement. Pendant les jours qui suivirent, quand il se trouva en présence du padischah, il se tint aussi loin que possible de son maître, et se garda bien de le toucher, alors que d'autres s'empressaient pour le soutenir. Le premier acte de la comédie étant joué, l'ambassadeur fit alors circonvenir l'esprit du padischah. On représenta à sa hautesse que l'orgueil aveuglait le vizir, qui affectait publiquement de refuser à son souverain les marques les plus indispensables de respect. Les sultans sont, à ce qu'il paraît, chatouilleux à cet endroit. On fit si bien que le ministre, pendant qu'il dormait tranquillement dans sa maison de campagne sur la rive du Bosphore, reçut à minuit l'ordre de partir à l'aube du jour pour Bagdad, et de ne jamais reparaître devant son maître.

affaire d'envoyer au feu un soldat dont le plus bel espoir est de passer caporal! Et puis nous aurons quelques engins de guerre dont vous me direz des nouvelles. Les gouvernemens sont convenus entre eux de n'employer que des moyens de destruction à l'eau de rose. Absurdité! absurdité! On tue ainsi trois cent mille hommes en détail au lieu d'en écharper une fois pour toutes cinquante mille, et de plus on gaspille le temps.

— J'aime à vous entendre, dit le docteur; vous avez des opinions gaies sur les choses humaines.

— Oh! la gaieté ne m'abandonne jamais. Je suis convaincu que dans les entreprises des hommes elle est un élément de succès. Au diable les visages renfrognés! Je souris toujours à la fortune pour qu'elle me sourie à son tour. Kelner, à votre santé! Votre petit vin blanc de Bolgrad est tout à fait piquant; il n'y a pas grand' chose à y ajouter pour en faire du vin de Champagne. C'est une spéculation dont je m'occuperai quand j'aurai le temps.

Pendant que ces propos et bien d'autres encore étaient tenus chez le docteur, Spentley, placé près d'Antonia, jouissait délicieusement de sa présence. Qui ne sait combien il est agréable et commode de se trouver à table, au milieu de plusieurs personnes, à côté d'une femme aimée? Tantôt, à la faveur de la conversation générale, on jouit d'un entretien secret et familier. Tantôt au contraire, lorsqu'on s'est créé dans cet entretien des dangers ou des embarras, on s'y soustrait en prenant part aux discours des autres convives. On est à volonté dans le désert ou dans la foule.

Après le dîner, Kuhman et Bacley se retirèrent, le docteur et sa femme disparurent, laissant seuls William et Antonia. Qu'on ne s'étonne pas trop, la vie orientale est ainsi faite, et le seul intérêt peut-être de cette histoire est de la décrire avec une entière franchise.

La lune éclairait faiblement les eaux du port et les collines de la rive opposée. Une lampe éclairait discrètement la terrasse, dont la table encore servie occupait le centre. Dans un des angles de la salle, au fond, Antonia était assise, la tête nue, les cheveux lissés en deux épais bandeaux; une robe d'été bleue et blanche bouffait sur sa poitrine et lui serrait la taille; elle portait un col et des manchettes unies. Entre ses mains était une guitare dont elle venait de jouer en chantant; ses doigts se promenaient encore sur les cordes et faisaient entendre un accompagnement sourd semblable à un bruit lointain. William, debout, appuyé sur le balcon de la terrasse, regardait la mer silencieuse. Les portes de la ville étaient fermées. Le long du quai désert, quelques marins dormaient au fond de leurs bateaux. Il se retourna enfin.

— Mais quelle femme êtes-vous donc, Antonia? dit-il; que faites-

vous là? Vous voyez bien qu'ils nous ont laissés seuls... Vous savez bien que je vais vous parler de mon amour!... Vous étiez libre de vous retirer, et cependant vous restez... C'est un jeu, un jeu cruel qui doit finir... Expliquez-vous!

— Permettez, dit Antonia; quel est ce ton furieux? Pourquoi ne vous retirez-vous pas vous-même, si ma présence vous est désagréable et vous inspire de la colère? Quant à des explications, vous accorderez, je l'espère, que je ne vous en dois aucune?

— Antonia, reprit William, si je vous avais rencontrée en Europe, dans un monde dont je connais les mœurs, plusieurs pensées m'auraient agité l'esprit, et quelques-unes sans doute sont injurieuses. Permettez que je vous parle sans détour, comme s'il ne s'agissait ni de vous ni de moi. Peut-être, me serais-je dit, est-ce une aventurière qui en veut à la fortune d'un galant homme, et qui use ses dernières ressources pour s'en procurer de nouvelles. Dans ce cas, je lui aurais dit : Prenez; je ne sais quelle puissance vous avez, mais c'est trop peu de tout ce que je possède pour payer l'ombre même de votre amour. Peut-être est-ce une femme... dont le cœur passionné a fatigué la jeunesse. Elle cherche le repos maintenant : elle veut épouser un honnête homme, et jeter un voile sur son passé. Je lui aurais dit : Voici ma main; tout ce qui a été n'existe plus; je ne vous demande compte que de l'avenir. Si vous le voulez, nous vivrons dans des pays lointains; si vous le préférez, nous retournerons à Londres. Mon nom couvrira tout, et personne n'aura le droit de trouver mauvais ce que William Spentley aura trouvé bon.

— Grand merci de vos suppositions! dit Antonia. Quoique je me connaisse peu dans ces matières, tout ce que vous me dites là me paraît assez impertinent.

— Laissez-moi achever.

— Non, je pense que vous avez à peu près terminé; je vous épargnerai le reste du chemin. Ma vie est bien simple, monsieur Spentley. Je suis la fille d'un prêtre de Servie. J'étais l'aînée de la famille, et j'avais plusieurs frères et sœurs. Enfant, je les instruisais, je les soignais, je suppléais ma mère dans les travaux de la maison. Aussi étais-je avec mes compagnes plus grave et plus réservée qu'il ne convenait à mon âge. Je riais peu, et elles ne cherchaient pas à m'entraîner dans leurs jeux. J'avais douze ans quand ma mère mourut. Mon père était ambitieux. Tant qu'il était marié, la loi lui interdisait d'être évêque. Devenu veuf, il fut élu au siége de Belgrade. Il acquit des richesses et se mit en hostilité avec les pachas. Un matin, je le trouvai dans son lit, étranglé avec un lacet de soie. Une parente me recueillit et me fit épouser un médecin, qui m'em-

mena dans ses voyages. Mon enfance avait été remplie par les pratiques de la religion. Je ne connaissais pas de plus beau spectacle que celui de mon père officiant dans ses riches habits au milieu de la cathédrale pleine de monde, et où chaque fidèle tenait un cierge. Je n'avais pas eu d'autres joies que les processions de la Fête-Dieu et les offices de Pâques. Vivant sans doute de ces souvenirs, je ne ressentis pas pour mon mari la tendresse qu'il attendait de moi. Est-ce ma faute? est-ce la sienne? Mes années de mariage s'écoulèrent rapides et effacées. M. Fortuni mourut honorablement dans la campagne de Géorgie. Je demeurai alors seule sur la terre, mais sans me sentir effrayée de cet isolement. Je m'étais habituée à vivre en moi-même. Mes pensées forment un monde dans lequel je trouve mes jouissances. Je n'ai pas besoin des autres, et je me suffis.

— Égoïsme! froideur!

— Appelez cela comme vous voudrez, reprit-elle, mais je ne suis pas malheureuse ainsi. Voulez-vous que je fasse dépendre ma joie des objets sur lesquels je n'ai aucune action? Vous croyez peut-être que je suis, comme beaucoup de gens, gaie quand le soleil luit et triste quand il pleut. Pas du tout : je suis triste ou gaie à mon gré, par tous les temps.

— Admirable! dit Spentley, qui la regardait, appuyé sur ses deux coudes. Vous êtes un philosophe, mais vous n'êtes pas une femme.

— Pourquoi?

— Parce qu'une femme est faite pour aimer. Qu'elle aime n'importe quoi, un homme, des enfans, des oiseaux, des fleurs, mais qu'elle ne s'aime pas elle-même!

— Non, je ne m'aime pas moi-même. Je vous accorde seulement que je m'estime. Je suis la personne au monde dont l'opinion m'est la plus chère. Aussi rien ne pourra jamais m'empêcher de faire ce qui m'aura semblé convenable, rien ne m'empêchera d'avouer hautement ce que j'aurai fait. Combien la plupart des gens seraient confus, si tout à coup leurs pensées intimes et les motifs secrets de leurs actions prenaient une forme visible aux yeux de tous! Pour moi, mon âme peut s'ouvrir tout entière. Je permets qu'on en lève les voiles et qu'on en visite tous les recoins.

— Je vois, dit William, que vous n'aimerez jamais un homme. C'est une consolation pour moi, que vous repoussez.

— Qui vous dit que je n'aimerai jamais?

William secoua lentement la tête.

— Pour que l'amour soit possible entre deux êtres, reprit gravement Antonia, il faut que l'un domine complétement l'autre. Je ne comprends pas un accord qui n'existe entre deux personnes que

par des sacrifices mutuels. Il faut que l'un soit tout, l'autre rien; il faut que l'un soit adoré, et que l'autre adore.

— Ce n'est donc pas un amant qu'il vous faut, dit William, c'est un esclave.

— Au contraire, dit Antonia, c'est un maître. Je trouverais plus facile et plus doux d'obéir que de commander; mais quand j'abdiquerai l'empire que j'ai établi sur moi-même, c'est que l'homme que j'aimerai aura toutes les beautés et toutes les grandeurs que je puis imaginer. A cet homme-là, j'appartiendrai tout entière. Il fera de moi sa femme s'il le veut, sa maîtresse s'il le préfère. Devant lui, je n'aurai plus de volonté.

— Avec de pareils sentimens, comment n'êtes-vous pas encore dans un harem?

Antonia sourit.

— J'admire, dit-elle, l'air dédaigneux dont vous parlez des harems. Vos ladies s'imaginent donc qu'elles ont le monopole de l'amour, et vous croyez sans doute que, dans les vastes empires où le Koran domine, il n'y a pas de bonheur pour les femmes? Ne gardez pas une opinion si sévère. C'est dans un harem de Rutchuk que j'ai rencontré la plus charmante et la plus fortunée des femmes, ma bien-aimée Fatma. Celle-là fut heureuse par l'amour, et je ne connais pas une existence qu'on puisse comparer à la sienne. Elle était blanche comme la lune, avec des yeux bleus comme l'eau du Bosphore. Elle fut mariée à Mohammed-Féti-bey, que vous avez sans doute connu sur le Danube, dans l'armée d'Omer-Pacha. Quand on l'amena devant celui qu'elle venait d'épouser et qu'elle le vit pour la première fois, elle tomba en adoration. Cette admiration passionnée ne se refroidit pas pendant dix ans qu'elle passa près de lui. Ma douce amie eut une fin digne de sa vie : elle mourut en donnant un fils à Mohammed. Ce qui vous étonnera peut-être, mais ce que Fatma m'a confirmé maintes fois, c'est qu'elle ne ressentit jamais un mouvement de jalousie contre les autres femmes de son mari. Il était pour elle un dieu. Que d'autres l'adorassent comme elle faisait elle-même, elle trouvait cela naturel et légitime. Elle l'aimait sans demander de retour. Le voir, le savoir près d'elle, fût-il au bras d'une autre, c'était pour elle le bonheur. Sa tendresse s'exerçait dans mille soins ingénieux auxquels elle encourageait ses compagnes pour le plus grand bien du maître. Quels beaux chants d'amour elle a imaginés pour lui! Vous avez dû m'entendre en chanter quelques-uns...

En ce moment, la porte de la terrasse s'entr'ouvrit, et par cette porte entre-bâillée parut la tête rouge du docteur. Ses grosses lèvres épanouies et ses petits yeux clignotans semblaient interroger. L'ex-

pression brutale de ce visage déplut à William, qui se leva brusquement. La tête disparut, et la porte se referma. Spentley parcourut deux ou trois fois la longueur de la terrasse d'un pas fiévreux; puis il s'arrêta devant Mme Fortuni les bras croisés. A le voir, on sentait que, si l'amour rend l'homme capable de tous les héroïsmes, la passion peut aussi le porter à toutes les violences.

— Antonia, dit-il, ma résolution est prise : un jour ou l'autre, de gré ou de force, vous serez à moi.

Ce furent les dernières paroles de cet entretien.

V.

Un mois s'écoula pendant lequel William parut en proie à de sombres pensées. Chez les gens de sa nation, les sentimens violens sont toujours prêts à dégénérer en monomanie. Le cerveau de notre Anglais était malade. Spentley passait ses journées à épier Antonia; il cherchait les occasions de la voir sans lui parler et sans se rapprocher d'elle. Faisait-elle une visite, il entrait derrière elle, la saluait à peine, se plaçait à l'extrémité de la salle, et se taisait. Si elle montait en voiture, cinq minutes après, il trottait seul à cinquante pas d'elle. Ouvrait-elle sa fenêtre le soir pour aspirer la brise de mer, elle voyait sur la petite place qui bordait sa maison, près du mur de la cour à moitié démoli, une ombre immobile et obstinée. Dans cette poursuite muette et implacable, Spentley rappelait ce lord qui se transportait en tous lieux derrière Van-Amburgh, le dompteur d'animaux, pour le voir dévorer. Une seule fois depuis cet entretien, il parla à Mme Fortuni. Ce fut à la noce de Balko, fille de Tzicos, marchand de bestiaux, qui s'enrichissait en vendant des cochons aux armées alliées.

Le mariage d'une fille grecque se fait au milieu de fêtes qui durent plusieurs jours. Jamais la maison de la mariée n'est plus brillante que le soir où la jeune fille qui va devenir épouse fait ses adieux à ses compagnes. A l'intérieur, dans toutes les salles, des tables sont dressées, les hommes y mangent des plats qui se succèdent rapidement, et s'enivrent de vins aigrelets saupoudrés de poivre. Dans la cour a lieu le bal, quelle que soit la saison, par la gelée aussi bien que par la chaleur. Au centre sont suspendues les lanternes sous lesquelles se place l'orchestre, un violon, une flûte de Pan, un tambourin et un instrument qui tient le milieu entre la guitare et le théorbe. Les filles grecques sont là, parées de leurs plus riches habits. Le beau type de l'antiquité, qui a disparu de l'Hellénie actuelle, s'est réfugié sur les bords de la Mer-Noire. A Athènes, le voyageur s'étonne de trouver les traits de la race kalmoucke; le

Parthénon ne voit plus guère que des nez camards. Faut-il remonter aux Huns pour expliquer ce changement? Je ne sais; mais si vous voulez revoir le profil de la Vénus de Milo, allez à Baltchick, à Varna, à Bourgas. La vue des filles qui composent une noce est donc faite pour réjouir le cœur. Leurs vestes de soie rouge, jaune ou verte, leurs pantalons bouffans serrés à la cheville, font valoir leurs formes déliées et musculeuses. Leurs *fez* plats sont cousus de pièces d'or, et de larges colliers de *medjidiés* (1) à trois rangs resplendissent sur leurs poitrines. Elles portent ainsi leur dot à leur cou. En hiver, des houppelandes de fourrure les protégent contre le froid, tout en laissant voir adroitement les richesses de leur costume.

Cependant l'orchestre commence un air de danse, thème monotone de dix mesures au plus, qui doit se reprendre sans aucune espèce de variations durant cinq ou six heures. Les filles et quelques garçons se forment en rond et se mettent à danser à petits pas, presque sur eux-mêmes, en tournant lentement. Peu à peu leur nombre augmente, car la porte de la maison reste toujours ouverte, et chacun entre librement; personne n'est invité, la fête de famille est publique. A chaque instant, un nouveau-venu vient s'interposer entre deux mains qu'il sépare. Déjà la chaîne se contourne en spirales nombreuses qui rentrent les unes dans les autres, et cette longue file, enchevêtrée en mille détours, s'enroule, se déroule, se croise, tourne indéfiniment en cadence. La tenue des filles est grave et sérieuse. Pas un mot n'est échangé. Cependant plus d'un cœur bat sans doute, car c'est là que les garçons viennent faire choix de leur épouse, et le lendemain d'une noce ont lieu d'ordinaire plusieurs demandes en mariage. La mariée prend part à la danse. C'est son dernier adieu aux vierges. Elle est humble et presque triste. Ses longs cheveux bruns s'étalent sur ses épaules; ils sont enlacés d'un grand nombre de bandelettes en clinquant d'argent, qui scintillent aux lumières. — Eh quoi! dira-t-on, sommes-nous dans un pays où il n'y a pas de blondes? — Certes il y a là de belles filles blondes; mais un usage sévère veut que leurs cheveux soient teints en noir la veille du mariage. On juge sans doute que la femme, quand elle est appelée aux devoirs austères de la maternité, doit dépouiller les couleurs riantes de l'enfance.

C'est dans une danse de ce genre qu'Antonia venait de prendre place, vêtue d'un costume qui tenait à la fois de la Grèce et de l'Europe. Ses cheveux étaient noués au sommet de la tête par un foulard d'un vert tendre qui retombait coquettement sur l'oreille. Une pelisse garnie de fourrure blanche l'enveloppait jusqu'aux genoux.

(1) Pièces d'or de cent piastres.

Sous la pelisse, une jupe de soie brune lui tombait jusqu'aux pieds. Elle portait un collier et des bracelets d'ambre. Spentley était entré dans la maison sur les pas de Mme Fortuni. Il vint s'adosser à l'escalier de bois, dans un angle de la cour, et immobile regarda la longue file des danseurs, qui serpentait silencieusement. Ce tournoiement régulier faisait passer et repasser Antonia devant lui. Celle-ci paraissait heureuse. Elle souriait aux jeunes filles et les complimentait des yeux. Son âme s'était mise à l'unisson de ces âmes naïves, sa pensée répondait à leurs pensées virginales. En ce moment, elle vit Spentley et se détourna. Quand le hasard de la danse permit qu'elle l'aperçût de nouveau, elle le regarda, et cette fois plus longtemps qu'elle ne voulait. Elle cherchait à le perdre de vue et finit par ne plus pouvoir en détacher ses yeux. Ce fut pour elle une impression douloureuse. Cette fascination la fatiguait sans la dominer. Elle résolut de mettre vaillamment fin à ce malaise : comme elle passait devant l'escalier, tournant le dos à William, elle se retira de la danse et vint à lui.

— Vous êtes malheureux, monsieur Spentley ? dit-elle à voix basse.

— Je vous fais pitié? répondit-il de même.

— Je vous plains si vous souffrez.

— Tant mieux; vous m'aimerez peut-être.

— Alors c'est par calcul que vous m'offrez le spectacle continuel de votre douleur.

— Je ne calcule pas, mais tous les moyens me sont bons. Prenez-moi en pitié, je ne demande pas mieux.

— Croyez-moi, monsieur Spentley, dit Antonia, ne restez pas à Varna. Retournez à votre régiment, ou bien obtenez d'aller en Crimée. Faites cela, je vous en prie. Votre séjour ici ne peut amener rien de bon, ni pour moi, ni pour vous. Quand vous serez loin, vous m'oublierez.

Spentley ne répliqua rien, mais il rentra chez lui, vivement ému. Tant d'agitation, direz-vous, pour quelques paroles si simples? C'est que les mots ne sont rien par eux-mêmes. William avait trouvé dans la voix d'Antonia des accens tendres qu'il ne lui connaissait pas. Les fibres de cette femme se relâchaient enfin, et il allait avoir prise sur cette nature indomptable. Que la voix humaine est une douce musique! qu'elle est variée dans ses nuances fugitives! combien ses capricieuses inflexions expriment de délicatesses!

En sortant de la maison de Tzicos, Antonia rencontra sur le seuil la petite Paraskévi. C'était une fillette de quinze ans, aux yeux grands et hardis. Paraskévi et son frère Spuro, orphelins depuis longtemps, étaient propriétaires d'une maisonnette située près du rempart, dans un faubourg de Varna. Ils y avaient recueilli un oncle, une tante et

leurs six enfans. La misère régnait dans cette cabane. L'oncle, ivrogne incorrigible, ne rentrait guère au logis que pour rosser sa femme. Celle-ci nourrissait péniblement son mari et ses enfans en exerçant l'état de blanchisseuse. Spuro était marin. Il restait ordinairement embarqué comme matelot sur des navires de commerce. De loin en loin il revenait pour quelques mois à Varna, et se faisait batelier. Il transportait les passagers dans la rade, flânait le reste du jour sur le port, couchait la nuit dans sa barque, et visitait rarement sa sœur et ses parens. Paraskévi, maîtresse de ses actions, refusait de travailler. Elle s'habillait des vieilles nippes que lui donnaient les femmes grecques, se nourrissait de quelques figues, se promenait toute la journée, traînant derrière elle la bande de ses petites cousines, et revenait dormir sous son toit patrimonial sans désirer une existence plus glorieuse. Elle allait cependant quelquefois visiter les dames européennes, et comme on la trouvait gentille, qu'elle avait beaucoup de présence d'esprit, et qu'elle savait tout ce qui se passait en ville, on la faisait dîner. Dans ces circonstances, elle mangeait de grand appétit, et se servait sans maladresse d'un couteau et d'une fourchette.

Paraskévi, le soir où nous la rencontrons, venait d'assister à la noce de Balko en spectatrice, à la porte de la maison. La vue des belles vestes de soie et des colliers d'or n'excitait que faiblement sa convoitise. Elle était modeste dans ses vœux : son indépendance lui suffisait. En ce moment d'ailleurs, elle était triste. Sa tante venait d'accoucher, et l'enfant était mort deux jours après sa naissance, sans avoir été baptisé. Il en résultait, d'après les croyances admises, que la pauvre petite créature était de droit musulmane, et que Mahomet, en la recevant, lui avait fait briser les coudes et les genoux. Une autre de ses cousines était malade. Paraskévi s'approcha de Mme Fortuni, et la pria de venir voir la petite fille.

Antonia se rendit le lendemain chez Paraskévi, portant quelques sucreries aux enfans et quelques piastres à leur mère. Le hasard amena en même temps Nourakof dans la maisonnette. Il cherchait Spuro, qu'il n'avait pas rencontré sur le port, et venait louer sa barque pour aller le lendemain à une fête donnée par le consul d'Autriche.

— Qu'est-ce que Spuro? demanda Antonia.

— C'est mon frère, dit Paraskévi.

— C'est mon batelier, répondit Nourakof, un fort gaillard dont j'ai depuis longtemps remarqué la mine intelligente, et que je choisis chaque fois que je vais en mer.

La fillette annonça que son frère allait venir à la maison, et comme Mme Fortuni ne paraissait pas avoir terminé sa visite, Nourakof lui

demanda la permission d'attendre Spuro en sa compagnie. Ils s'assirent tous deux sur un divan de bois. La tante et ses enfans, dans la salle voisine, s'empressaient de faire du café pour l'offrir à leurs hôtes. Paraskévi seule, indifférente à ces préparatifs, debout, adossée contre la muraille, à l'extrémité de la salle, regardait Nourakof et Antonia, sans rien comprendre à leur conversation, qui avait lieu en français.

— Comme vous faites souffrir mon ami Spentley! disait Nourakof. C'est donc une bien douce chose de sentir qu'on est aimée sans aimer soi-même?

— Oh! non, reprit vivement Antonia; c'est au contraire un affreux supplice! Avoir près de soi une personne dont on fait le malheur, et n'y pouvoir rien changer! Il devrait me haïr. Pourquoi ne me hait-il pas? Que voulez-vous en vérité que j'y fasse? Je ne puis pourtant pas feindre de l'aimer. Demandez-moi tout, excepté de mentir à mon cœur.

— Alors permettez que je vous conte un apologue.

— Contez, dit-elle d'un air résigné.

— Il y avait à Lahore, dans les Indes, une princesse qui était douée de tant de grâce, et qui avait tant de mérite, qu'on ne pouvait la connaître sans l'aimer. Un Anglais, qui passait, en devint éperdument amoureux; mais la dame fut insensible. Le malheureux donnait en vain le spectacle de sa constance et de sa douleur.

— Abrégez, dit Antonia. Qu'arriva-t-il?

— Toute la ville était émue de pitié. Et cependant l'Anglais n'était pas le plus à plaindre. Près de lui, depuis longtemps, était un de ses compagnons, amoureux de la même dame. Celui-là se taisait...

— Pas trop! dit Antonia.

— Il restait du moins à l'écart, par respect pour la souffrance de son ami; mais le dévouement a des bornes. Ne croyez-vous pas que la princesse lui tint compte de sa réserve, et le récompensa enfin de sa discrétion?

— Mon pauvre ami, je crois à l'amour de Spentley; je ne crois pas au vôtre.

— Dites que vous êtes orgueilleuse, et avouez aussi que vous souffrez de votre orgueil. On n'est pas heureux, Antonia, quand on se croit supérieur aux autres et qu'on s'isole dans sa grandeur. Plus d'un s'est repenti d'avoir mis trop haut son idéal. Descendez du piédestal où vous vous êtes placée, et si un homme de cœur vous aime, ne demandez pas qu'il soit trop parfait.

En ce moment parut le frère de Paraskévi. Spuro pouvait avoir dix-neuf ou vingt ans. Il portait le costume des marins de l'Archi-

pel. Son bonnet rouge tombait derrière sa tête et se terminait par un énorme gland bleu; sa chemise de grosse soie écrue laissait à découvert son cou et sa poitrine; une veste d'un drap jaune et grossier, un pantalon de toile bleue attaché au-dessus du genou, complétaient son vêtement. Ses jambes et ses pieds étaient nus. A première vue, on admirait l'harmonie et la vigueur de ses traits. Son visage, d'un ovale un peu court, était doré plutôt que brûlé par le soleil. Ses cheveux ras laissaient voir son front large; ses yeux d'un bleu noir s'enfonçaient sous de fortes arcades sourcilières. Son nez, ferme et droit, portait des narines mobiles que la moindre émotion gonflait. Ses lèvres un peu épaisses, à peine ombragées d'une moustache naissante, étaient relevées par une expression habituelle de dédain. Ses épaules étaient carrées, sa taille au-dessus de la moyenne, ses mollets énergiquement musclés, ses pieds larges et cambrés, le pouce bien détaché des doigts.

Nourakof alla vers le batelier et lui donna ses instructions pour la promenade du lendemain. En revenant vers Antonia, il vit qu'elle regardait le jeune marin avec une attention singulière, et le suivait des yeux jusqu'à ce qu'il eût disparu dans la chambre voisine.

— Voilà, lui dit-il, un beau garçon, et qui loge, si j'en juge par les apparences, des passions violentes dans ce corps magnifique. Je ne sais trop quelle vie il mène dans les tavernes de Varna; mais après m'être déclaré son protecteur, je commence à trouver que le couteau joue un trop grand rôle dans ses querelles. J'ai déja dû le tirer plusieurs fois des mains de la police. Aussi nous sommes les meilleurs amis du monde. Il cause peu, mais je l'écoute volontiers. Voulez-vous que je vous dise ce qu'il m'a conté la dernière fois que nous sommes sortis ensemble? Il y avait autrefois à Smyrne....

— Est-ce que vous recommencez l'histoire de la princesse de Lahore? dit Antonia en souriant.

— Non, c'en est une autre. Il y avait autrefois à Smyrne une *mahalla* (1) où l'on voyait plusieurs cigognes. Vous savez mieux que moi combien les Turcs les ont en vénération, combien un paysan est heureux que sa maison reçoive le nid d'une cigogne, et quand cet hôte, installé sur le sommet du toit, passe le jour à frapper l'une contre l'autre les deux parties de son bec qui rendent le son mat des castagnettes, combien on serait mal venu si on en troublait la tranquillité. Vous ne savez peut-être pas cependant la raison du respect qu'ont les Turcs pour ces animaux : c'est la pudeur que montrent les femelles. Non-seulement une cigogne femelle n'appartient qu'à un seul mâle, mais encore, quand elle voit passer un mâle étranger.

(1) Faubourg.

elle ramène son aile sur sa tête pour se voiler, comme la femme turque couvre ses traits du *yachmaq* quand elle rencontre un homme. Or il se trouva dans cette *mahulla* de Smyrne un jeune garçon qui vola les œufs d'une cigogne au moment où elle venait de pondre, et qui les remplaça par des œufs de canard. La femelle couva ces œufs étrangers, qui vinrent à maturité. Lorsque le mâle vit éclore des petits dont l'origine lui parut à bon droit suspecte, il quitta le foyer conjugal. Pendant quelques jours, on le vit plusieurs fois voler à une grande hauteur au-dessus du nid. On constata dans l'air une émeute d'oiseaux; quelque chose d'extraordinaire se passait. Au bout d'une semaine, une nuée grise parut dans le ciel, grossissant toujours et se rapprochant de la terre en forme de triangle. C'était une armée innombrable de cigognes : elle fondit droit sur la demeure de l'épouse infidèle, et quand elle eut passé, il ne restait plus vestige du nid, de la mère, ni des enfans.

— Quelle est la morale de votre histoire? demanda Antonia.

— La morale, dit Nourakof, c'est que le pacha de la province, ayant connu la scélératesse du jeune garçon dont la ruse avait causé cette méprise, le fit périr sous le bâton. Maintenant, si vous n'avez plus rien à faire ici, acceptez, je vous prie, mon bras jusque chez vous.

Ils sortirent ensemble de la maisonnette, et longèrent le rempart pour gagner la demeure d'Antonia. Derrière eux, à quelque distance, ils avaient aperçu William, fidèle à sa muette obsession.

— Eh bien ! dit Nourakof, voilà le bourreau de votre insensibilité, le tourmenteur de votre orgueil!

— Je ne sais ce que j'éprouve, dit Antonia; mais pour la première fois, depuis longtemps, je ne souffre pas à l'aspect de Spentley. Il me semble presque que je suis aise de le voir.

VI.

Le consul d'Autriche avait invité à un déjeuner champêtre la plupart des personnes qui ont déjà figuré dans ce récit et quelques autres encore. Le lieu de la réunion était la pointe de Galata, qui termine la baie de Varna du côté sud. En dedans de cette pointe, au pied de rochers abruptes, se trouve une grotte naturelle, et, à côté de la grotte, une source d'eau vive, qui garde, malgré le voisinage de la mer, une saveur exquise. Les uns, pour se rendre en cet endroit, traversèrent dans des barques l'entrée de la baie; les autres firent, à cheval ou en voiture, le tour du port et passèrent par la campagne. Antonia suivit cette dernière route.

On vendangeait dans les vignes. Sur les routes inondées de soleil,

des buffles noirs, le cou enchâssé dans leur joug quadrangulaire, tiraient lentement ces *arabas* (1) grossiers que le paysan de ces contrées construit en entier avec sa hache, et où n'entrent ni un clou ni une parcelle de fer. Sur ces *arabas* se dressaient de grands tonneaux destinés à recevoir le raisin. Deux ou trois filles se tenaient debout dans les tonneaux; leurs têtes joyeuses dépassaient le bord, et leurs cheveux pendans s'enroulaient dans des foulards aux couleurs éclatantes. Plus loin, tournant le dos au chemin, une femme tirait de l'eau d'un puits creusé dans un champ; ses bras se levaient l'un après l'autre pour enrouler la corde sur un tourniquet, et on voyait osciller ses hanches puissantes sous son large pantalon rose. Ici passaient les figures hâlées des paysannes bulgares rentrant de la ville et portant sur leur tête de larges gâteaux de suif qu'elles venaient d'acheter pour la provision de l'hiver. Là une vieille femme turque, vêtue d'un *féredjé* sombre et cachée sous son *yachmaq*, poussait devant elle un petit âne chargé de branchages, non sans murmurer l'épithète de *djennabet* (2) aux vendangeurs. De distance en distance, ces orchestres nomades, que nous avons déjà rencontrés à la noce chez Tzicos, tiraient des sons criards de leurs instrumens, ou de jeunes Grecs aux amples culottes noires, aux bas blancs bien tirés, faisaient sortir de leur nez des chants d'allégresse. Çà et là planait dans le ciel bleu un grand aigle, immobile au milieu de l'espace.

Antonia arriva à la pointe de Galata, l'esprit charmé de ces scènes agréables. Ses grands yeux noirs semblaient animés de toutes les gaietés de la nature. Elle trouva au rendez-vous quelques dames grecques et Mme Kelner. Les hommes étaient en plus grand nombre. Les deux pachas de Varna, l'un, Hassan, le gouverneur civil, bouffi et obèse comme un poussah, l'autre, Islam, le gouverneur militaire, décharné et poitrinaire, tous deux accroupis sur un tapis, jouaient au trictrac et fumaient des cigarettes dans des bouts d'ambre avec cette lenteur grave qui est particulière aux Orientaux. Spentley et Nourakof s'étaient approchés d'Antonia, et tous trois formaient un groupe. Le Russe regardait les pachas, sentant quelque amertume quand il songeait qu'il était leur prisonnier. Le reste des invités, quelques consuls, Kuhman, Kelner et autres, se livraient à diverses récréations. Les serviteurs eux-mêmes, réunis autour des fourneaux improvisés, participaient à la bonne humeur des maîtres. Ils se traitaient mutuellement de *banabac* et de *didou* (3). Ils échangeaient des

(1) Voitures.

(2) Impur.

(3) Nos soldats avaient remarqué que les Turcs se disaient à chaque instant : *banabac*, qui est une expression destinée à appeler l'attention; littéralement *bac*, regarde, *bana*,

lazzis. Au bord de la mer, dans une anse tranquille, étaient amarrés plusieurs bateaux qui avaient amené différens convives. Spuro, le batelier de Nourakof, était dans l'un d'eux.

La présence des deux pachas au milieu de la fête amena quelques incidens. Des gens des villages voisins vinrent demander justice. Les pachas interrompirent leur partie de trictrac, écoutèrent les plaignans avec mansuétude et bienveillance, leurs cornets à dés dans la main, et rendirent en peu de mots des arrêts fort sages. Du coup, plusieurs gens furent envoyés aux fers.

— Bonne affaire pour Hassan! disait Kelner à ses voisins. Il emploie ses prisonniers à travailler dans ses *tchifliks* (1).

Un autre fait se produisit qui montra combien est simple la bureaucratie ottomane. Un secrétaire, arrivé de la ville, vint faire signer à Hassan-Pacha une pièce urgente. Hassan prit son cachet, le mouilla soigneusement d'encre, puis avec sa langue et son pouce il humecta et amollit le coin du papier destiné à recevoir l'empreinte. C'est ainsi que l'on signe; mais pendant ces opérations préliminaires, ayant sans doute remarqué quelque irrégularité dans la rédaction de la lettre, il demanda des renseignemens au secrétaire, et finit par lui enjoindre d'aller chercher des documens. Le secrétaire revint au bout d'une heure avec une prolonge d'artillerie qui portait deux grands sacs de toile. Ce sont les cartons des bureaux. Le gros pacha prit un des sacs entre ses jambes, l'appuya contre son ventre, et de ses petits bras commença à fouiller parmi les papiers qui y étaient contenus. Il fit le même travail sur le second sac sans trouver les renseignemens qu'il désirait. On remit alors les sacs sur la voiture; mais pendant cette enquête la pièce même qu'il s'agissait de signer avait disparu à son tour, et était allée rejoindre les archives dans leur enveloppe. On la chercha un instant sans la découvrir. Hassan en prit son parti, renvoya le secrétaire et demanda le déjeuner.

— *Bacaloum* (2)! dit Kelner à son voisin. C'est un moyen comme un autre de régler l'affaire. Elle est dans le sac. On n'en parlera plus.

Le déjeuner fut gai. Les convives s'étaient groupés en désordre sur des tapis ou sur des siéges naturels. Un Italien, *loustic* de la

vers moi. Ils en avaient fait un mot dont ils se servaient pour désigner les indigènes et qu'ils déclinaient : un *banabac*, des *banabacs*. Par une réciprocité fortuite, les Turcs avaient été frappés du mot *dis donc*, dont nous faisons, à ce qu'il paraît, un usage continuel, et qui correspond à peu près à *banabac*. De leur côté, ils disaient un *dis donc* (prononcez *didou*) pour indiquer un Français. Ils en étaient venus même à désigner sous ce nom nos pièces d'or qui circulaient abondamment dans le pays.

(1) Fermes, maisons de campagne.

(2) *Nous verrons*. Mot d'atermoiement très usité chez les Turcs.

réunion, muni d'une guitare, improvisait dans toutes les langues des chants burlesques avec cette ardeur que donne le soleil de la Méditerranée. Ses grands bras osseux se démenaient dans un habit noir. Il s'asseyait, se levait, montait sur une large pierre pour dominer ses auditeurs, et toujours sa verve intarissable entraînait l'assemblée. En voyant sa silhouette anguleuse se dessiner sur l'azur irréprochable du ciel, on eût dit Pasquin gesticulant sur le rivage de Naples.

Nourakof, placé près d'Antonia, lui glissait des galanteries dans l'oreille. Antonia, les yeux baissés, était absorbée dans une étrange contemplation; ses regards étaient obstinément fixés sur le batelier Spuro. Celui-ci, à demi couché à l'arrière de son bateau, à quelque distance du rivage, se complaisait aux grotesques improvisations de l'Italien. Ses jambes nues pendaient hors de la barque, et ses pieds trempaient dans l'eau. De temps en temps un large rire soulevait sa poitrine. Antonia souriait alors, et son visage recevait comme un reflet de l'hilarité du batelier.

Après le déjeuner, plusieurs hommes se dispersèrent sur le promontoire pour chasser. On avait apporté des carabines à tige dont quelques personnes voulaient faire l'essai. Un arbre fut choisi pour but dans le flanc de la montagne voisine, et l'on commença à tirer. Un incident imprévu vint bientôt changer la cible. Vers le milieu de la montagne, bien loin, on voyait un bloc de rocher se détacher de l'escarpement, s'avancer dans l'air en se redressant comme une corne, et se terminer par une plate-forme isolée de toutes parts. Tout à coup, effrayée sans doute par les détonations que les échos se renvoyaient, une vache bondit sur la plate-forme, s'y arrêta court en face de l'abîme, et, ne pouvant plus prendre d'élan pour fuir, se trouva prisonnière dans cet étroit espace. La vue d'une bête réveille toujours les instincts carnassiers de l'homme qui a un fusil à la main. Ce gibier d'une nouvelle espèce tenta les tireurs, et en un instant cette cible vivante remplaça l'arbre qui avait servi de but. Seulement la distance était considérable, et la victime, pour être désignée, n'était pas encore sacrifiée. Les plus habiles chasseurs, Spentley, Nourakof et d'autres, y perdirent leurs balles. Il y avait toute apparence que le sang ne serait pas répandu. Le tir continuait sans interruption. L'animal, qui d'abord bondissait éperdu dans sa prison aérienne, avait repris de l'assiette, et semblait se recueillir. Nourakof allait de nouveau tenter l'épreuve, quand il aperçut Spuro qui le regardait, toujours couché dans sa barque et la tête renversée sur ses deux bras. Le capitaine connaissait l'adresse du jeune drôle, qui l'avait plusieurs fois accompagné à la chasse. Il lui fit signe de venir. Spuro descendit lentement à terre. Nourakof

lui montra la vache et lui tendit son arme. Spuro refusa d'abord par un geste plein de dignité; puis, l'officier insistant, il prit la carabine, l'épaula tranquillement et tira. L'animal, frappé sur son rocher, roula le long du flanc de la montagne, et resta suspendu aux broussailles. — *Aferim! bravo! machallah!* s'écrièrent tous les assistans.

Un concert de félicitations s'éleva dans toutes les langues autour de Spuro, et Antonia jeta à Nourakof un regard tout chargé de reconnaissance. Puis, comme si sa pensée n'était pas assez claire, obéissant sans doute à un immense besoin de sincérité, elle se leva, vint à l'officier russe, et lui serra vivement la main en lui disant : — Merci.

Le soir, Kelner fit subir un adroit interrogatoire au batelier. Il en résulta que Spuro n'avait pas remarqué Antonia, et qu'il ignorait complétement la distinction flatteuse dont il était l'objet.

VII.

Hors de la porte de la Boucherie, sur un talus qui domine la plage, un *cavedji* avait installé pour l'été une hutte de feuillage. C'est là que vers cinq heures du soir les notables européens de Varna venaient s'asseoir sur des escabeaux, fumer des *narguiléh* et boire de petites tasses de café. Ajoutons que, sous les auspices de l'armée française, l'absinthe s'était impatronisée dans ce rustique abri. Le lendemain du jour où Spuro s'était acquis des droits à l'amour d'Antonia en tuant une vache, la petite réunion de la porte de la Boucherie fut inopinément troublée par une grave et triste nouvelle. Deux voitures qui transportaient des officiers anglais de Chumla à Varna avaient été attaquées à cinq lieues de la ville par une bande de *bachi-bozouks* déserteurs. Pris à l'improviste, les Anglais avaient à peine pu se servir de leurs armes. Deux d'entre eux étaient restés d'abord sur le carreau. Deux autres, blessés, s'étaient jetés dans un bois, et l'on ne savait ce qu'ils étaient devenus. Un chirurgien et sa femme, qui étaient dans les voitures, ainsi que quelques domestiques qui formaient le reste du convoi, avaient pu à grand'peine gagner la ville.

Les conversations s'animaient, des groupes se formaient. C'étaient des allées et des venues entre la porte de la Boucherie et le petit café. Chacun était ému, comme il arrive quand nous voyons par le malheur d'autrui que notre sûreté personnelle est compromise. Quelqu'un arriva sur ces entrefaites et annonça qu'une expédition de volontaires allait partir pour cerner le bois de Devna, où s'étaient réfugiés les bandits, et où avaient disparu les deux officiers blessés.

Ces malheureux couraient en effet grand risque d'être achevés, si on ne les délivrait au plus tôt. Il importait de partir tout de suite, sans se fier à la police turque, qui ne poursuit d'ordinaire les coupables que d'un pied boiteux. On invitait tout le monde à se joindre à la colonne. Le rendez-vous était dans la petite plaine qui se trouve en dedans de la porte de Chumla, du côté de la brèche.

Chacun rentra dans la ville. Le petit café se vida peu à peu, et bientôt la porte de la Boucherie fut déserte. Kelner rencontra Stéphanaki, le domestique d'Antonia, qui le mandait auprès d'elle. Il s'y rendit, et la trouva vêtue d'un costume d'homme, à l'européenne, bottée, éperonnée, prête à monter à cheval.

— Docteur, dit-elle, j'ai besoin de vous pour m'accompagner.

— Où, madame?

— A la forêt de Devna.

— *Bei Gott!* vous voulez que je vous accompagne à la chasse aux bandits?

— Je n'y puis aller seule.

— Mais vous pourriez vous dispenser d'y aller.

Antonia fut inébranlable dans sa résolution. Force fut donc au docteur d'aller mettre ses grandes bottes pour escorter la vaillante amazone. Quelques instans après, ils montaient tous les deux à cheval dans la cour d'Antonia, puis s'engageaient dans les détours du quartier grec pour gagner le lieu du rendez-vous. Stéphanaki les suivait à cheval. La ville était agitée ce soir-là par la nouvelle de l'événement. Dans les longues rues sans fenêtres, les femmes et les enfans des Grecs, rassemblés sur les portes, regardaient de leurs grands yeux étonnés les cavaliers qui passaient.

En arrivant près de la porte de Chumla, la rue s'élargit et forme une place irrégulière; elle est pavée de cailloux et bordée de cafés que fréquentent les Turcs, dont le quartier s'étend sur l'un des côtés de la place. Un gros chêne deux fois centenaire sort du milieu des pavés et étend ses branches sur les terrasses des cafés voisins. Ses rameaux noueux et tortus se mêlent aux balustrades des galeries et s'insinuent entre les planches qui forment les murs des maisons. Le bois mort et le bois vivant se confondent dans une fraternelle accolade. En sortant de la place, on trouve le *konac* (1) du pacha, vaste construction de bois, et la ville se termine par un kiosque vitré et une fontaine gracieuse. Le jour baissait lorsque Antonia et le docteur arrivèrent sur la petite place. En cet endroit, ordinairement désert à cette heure, quelques spectateurs étaient restés. Les marchands d'*elvas* et de pâtisseries qui établissent leurs boutiques por-

(1) Palais officiel.

tatives au pied du vieux chêne étaient encore là, entourés de chiens affamés. Sur les balcons des cafés, des Turcs à turban et à longue barbe, les jambes croisées sur une natte, fumaient leur dernier chibouk et lorgnaient du coin de l'œil les Européens qui partaient pour l'expédition.

Un lugubre cortége traversa la place en ce moment, et força les voyageurs à s'arrêter. C'étaient des paysans bulgares qui rentraient dans la ville, rapportant les corps de trois Anglais. Les deux premiers étaient ceux qui avaient succombé dans l'attaque : ils étaient couchés côte à côte dans un *araba* traîné par des bœufs; le troisième était un des blessés, qu'on venait de retrouver mort dans la campagne. On le portait sur un brancard improvisé et recouvert de feuillage. En tête et réglant la marche, un officier anglais s'avançait d'un pas lent, le chapeau à la main.

— Voyez, dit Antonia au docteur, est-ce que cet homme seul, avec son front pâle, ne fait pas plus d'effet qu'un régiment entier qui rendrait des honneurs à ces cadavres?

Le docteur ne répondit pas. Il était en train de réfléchir profondément aux hasards de l'expédition dans laquelle il s'engageait. Tous deux s'approchèrent de la porte de Chumla et arrivèrent au rendez-vous général au moment du départ.

La venue d'Antonia causa un vif étonnement dans la petite troupe. On s'empressa autour d'elle pour la questionner; on lui reprocha son imprudence, on la félicita sur son courage et sa bonne mine. Coiffée d'un feutre gris, vêtue d'une redingote qui déguisait ses formes, chaussée de grandes bottes, elle dirigeait avec souplesse un jeune cheval arabe. Un sabre pendait à son côté, et un ceinturon de cuir, bouclé sur son gilet, portait un *revolver*.

La colonne qui partait ainsi pour la forêt de Devna était composée d'élémens divers. On y remarquait, outre Antonia et le docteur, trois ou quatre officiers anglais, parmi lesquels William Spentley, notre ami Nourakof, trois ou quatre Français, dont deux gendarmes, seule cavalerie régulière qu'il y eût alors à Varna, le *cawas-bachi* (1) du pacha et un *chaous* (2) de *zaptiés,* enfin un peloton de trente *bachi-bozouks* du dépôt de Varna, sous les ordres du lieutenant Swison, *esquire*. L'expédition était commandée par le major Giret. C'était un personnage bizarre, né à Smyrne d'une famille anglo-française fixée de longue date dans le Levant. On le soupçonnait de peccadilles de jeunesse, comme par exemple d'avoir, à la tête d'une horde, quelque peu détroussé les caravanes dans le désert de Syrie. Il avait

(1) Chef des gardes.
(2) Sergent.

les façons d'un *gentleman* et de grands traits noblement fatigués par les aventures. S'il avait passé quelques parties de son existence dans un nébuleux éloignement auquel l'imagination populaire prêtait les couleurs les plus fantastiques, il avait aussi vécu dans les pays d'Europe, et on avait pu le voir, dans nos capitales, faisant sauter joyeusement les guinées. Giret servait maintenant dans les *bachi-bozouks,* où il s'était rendu précieux par sa connaissance des dialectes de l'Orient et par son habileté à manier les singuliers soldats que se donnait l'Angleterre.

La nuit était venue quand on se mit en marche. A l'avant-garde s'étaient placés les deux gendarmes français et les gens de la police turque. Les autres volontaires, formant avec leurs domestiques une vingtaine de personnes, marchaient au centre, en désordre, et au gré de leur fantaisie. Swison et ses trente hommes étaient à l'arrière-garde. On n'avait d'ailleurs qu'une médiocre confiance dans les bons sentimens de cette escorte. On ne savait quelle serait l'attitude de ces soldats, s'il fallait en venir aux mains avec leurs anciens camarades devenus brigands; de tels auxiliaires n'étaient pas sans danger.

Cependant chacun chevauchait dans la nuit sombre, se livrant, comme il arrive, à ses pensées. William songeait à Antonia. Tantôt il lui semblait qu'ils fuyaient ensemble au galop: ils traversaient des vallées, des montagnes, puis encore des vallées et des montagnes; ils s'arrêtaient enfin dans une forêt touffue, et là commençaient d'interminables causeries entremêlées de douces étreintes. Tantôt il présentait Antonia dans les salons de Londres, surprenait un sourire railleur sur les lèvres d'un *gentleman,* et d'un regard provoquait l'insolent. L'image d'Antonia passait et repassait dans son esprit sous toutes les formes. Il la voyait vêtue à la turque, chaussée de babouches jaunes, traînant la queue d'une longue robe lilas, les bras et le cou chargés de perles. Il la voyait sous le *fez* rouge et brodé des femmes grecques, habillée d'une veste violette soutachée d'or. Il la voyait enfin telle qu'elle était là près de lui en ce moment, semblable à un gracieux adolescent dont les membres délicats manient le cheval et l'épée. Alors la réalité lui revenait à l'esprit. Cette femme le repoussait. En vain il avait offert sa fortune, son nom, sa vie. A cette pensée, la rage lui montait au cœur; sa volonté, irritée de tant de résistance, incapable de se plier à de nouveaux ménagemens, se portait aux résolutions les plus violentes, comme un torrent qui, rencontrant sur son chemin des quartiers de roc, dédaigne de s'insinuer entre les fentes et bondit tout entier en écume par-dessus l'obstacle. Il enlèverait Antonia, il l'emporterait de force. En Orient, où y a-t-il des lois, humaines ou divines, pour protéger les femmes? Elle serait à lui; il trouvait une sauvage jouissance à la

voir éperdue et haletante à ses pieds; il savourait ses larmes et ses cris...

Antonia, de son côté, laissant la bride sur le cou de son cheval, cherchait à repousser la pensée qui la dominait depuis deux jours. Afin de fuir Spuro, elle avait voulu prendre part à la chasse aux bandits. Elle comptait sur la fatigue, le grand air, l'émotion d'un combat, pour oublier. Vain calcul! elle songeait à Spuro. Il lui semblait que, sous des habits d'homme, elle était l'ami, le camarade du batelier. Ils partaient ensemble à travers les mers; ils chantaient joyeusement. Elle prenait plaisir à lui dégrossir l'esprit; elle lui enseignait à lire, et pendant que l'écolier, assis aux genoux du maître, épelait dans un livre, elle regardait son front poli comme du marbre et ses joues veloutées comme des pêches. Puis tout à coup la scène changeait. Elle surprenait l'amour de Spuro pour une autre femme. Spuro fuyait avec sa maîtresse. Antonia le voyait partir, elle le suivait longtemps des yeux, et demeurait anéantie, seule dans le monde désert.

A qui songeait cependant notre ami Spuro, endormi dans son bateau à Varna? Peut-être à quelque grande fille aux tresses brunes entrevue dans une anse de l'Archipel. — Et à qui la grande fille aux tresses brunes? — En vérité, je ne saurais le dire. — Ainsi les amours des hommes s'enlacent l'un dans l'autre comme les anneaux d'une chaîne sans fin.

La troupe fit halte à onze heures de la nuit. On était sur le théâtre même du crime. Les débris des voitures pillées jonchaient le sol. Une rivière coulait près de là, et sur le bord opposé s'élevait un moulin, d'où pendant le jour on avait dû voir les assassins. Au dire même des gens de Varna, les bandits y étaient entrés plusieurs fois; peut-être plusieurs d'entre eux y passaient la nuit. Il fallait traverser la rivière. Giret fit chercher un gué. L'obscurité était complète; il n'y avait pas de lune. Le silence était profond; on voulait surprendre les gens du moulin. Quand le gué fut trouvé, la petite colonne se mit en mouvement.

— Ne craignez rien, dit à Mme Fortuni le docteur, qui se trouvait derrière elle.

— Je suis là, dit William, qui était à la droite d'Antonia, la devinant dans l'ombre plutôt qu'il ne la voyait.

— Je suis là, dit en même temps Nourakof, qui se trouvait de l'autre côté.

Le passage fut difficile; l'eau était haute. Les chevaux effrayés refusaient de s'engager dans le lit pierreux de la rivière. Ils se défendaient, ruaient et jetaient le désordre dans la colonne. On en fut quitte pour quelques gens tombés à l'eau. Le moulin fut cerné. On

n'y trouva qu'un vieux meunier turc et son aide, qui déclarèrent n'avoir aucune connaissance de ce qui s'était passé. On les lia avec des cordes, et on les emmena pour les engager à fournir plus tard des explications. Comme on ne pouvait songer à entrer dans la forêt que le matin, on employa le temps à descendre dans quelques villages voisins, presque entièrement habités par des Turcs. On arrêtait dans chacun le *muchtar* (1), le *kiaya* et tous les gens qui paraissaient pouvoir donner quelques renseignemens. On les liait, et on les emmenait. Rien n'est plus sommaire et plus exempt de formes que la justice des Orientaux, si ce n'est pourtant celle des Occidentaux, quand elle s'exerce dans les pays d'Orient. Le musulman qui inflige une peine l'inflige, il est vrai, sans forme de procès, mais du moins il y apporte un calme et une gravité qui semblent protéger le prévenu. Le Franc d'Europe y met une pétulance qui présente moins de garanties. Du reste, tous les gens que l'on arrêtait, habitués à ne jamais protester contre la force, se laissaient lier les bras sans dire mot et suivaient à pied la colonne d'un air insouciant. Tout au plus quelques vieilles femmes, dont on emmenait les maris, sortaient voilées et poussaient des cris déchirans sur un rhythme régulier en levant les mains au ciel par un mouvement monotone, de telle sorte qu'elles semblaient plutôt exercer leurs poumons que témoigner leur douleur.

Après quelques heures consacrées à cette razzia, on s'arrêta au village de Cadikeuï pour attendre le point du jour. C'est un hameau bulgare. Chaque famille y occupe un vaste terrain, fermé d'un clayonnage à hauteur d'homme. Les moutons, les chevreaux et les buffles y sont parqués. Sur un des pans de l'enceinte s'élève la maisonnette. Elle se compose de deux pièces, précédées d'un portique où l'on monte par deux ou trois marches grossières. La première pièce a seule une entrée sur le devant. On pénètre dans la seconde par la première, au moyen d'une porte basse, sorte de trou carré où l'on ne peut passer qu'en pliant le corps jusqu'à terre. Cette seconde salle, où la famille s'entasse quand elle a des hôtes à loger, a ordinairement une sortie de derrière protégée par de petits cabanons en claies, et ménagée pour la fuite en cas de danger. La même disposition se retrouve dans les villages turcs; la seconde pièce forme alors le harem ou partie de la maison réservée aux femmes.

La colonne se répandit dans Cadikeuï, et se distribua entre les différentes maisons. Après que des sentinelles eurent été placées, que les prisonniers eurent été mis en lieu sûr et que les chevaux furent remisés, chacun revint s'étendre tout habillé sous le portique

(1) Sorte de maire.

de son logis, séjour infiniment préférable à l'intérieur des cabanes, quand la nuit n'est pas trop froide. Kelner conduisit Mme Fortuni dans une maison qu'il avait choisie pour elle. Antonia, avec l'ardeur d'un soldat improvisé, voulait s'endormir sur le devant de la maison. Kelner le lui défendit en sa qualité de docteur.

— J'ai consenti, dit-il, à vous accompagner dans votre singulière excursion; au moins suivez mes avis. Je vous vois fatiguée. Vous avez la fièvre. Entrez dans la chambre; nous vous ferons un lit tant bien que mal. Déshabillez-vous, et dormez deux heures d'un bon sommeil. Moi et Stéphanaki, nous passerons la nuit devant la porte.

Ainsi fut fait. La nichée de Bulgares qui était couchée pêle-mêle dans la pièce principale se retira dans l'arrière-maison. Les nattes et les coussins furent mis en réquisition et étendus près du foyer de façon à former un lit. Quelques instans après, Antonia s'endormait profondément pendant que son domestique et le docteur s'étendaient en dehors sur le seuil. Kelner ne s'endormit pas. Il alluma sa pipe et attendit. Le mouvement causé dans le village par l'arrivée nocturne du détachement s'arrêta peu à peu. Les dernières lanternes cessèrent de circuler. Seuls, les chiens de Cadikeuï, troublés dans leur repos, continuaient leur effroyable concert d'aboiemens. Le docteur, s'armant de son sabre contre ces hôtes incommodes, sortit alors et se rendit à la maison où était Spentley.

William ne dormait pas non plus.

— Monsieur le major, lui dit Kelner, Antonia dort là-bas tranquillement dans une maison écartée.

— Elle veut me voir?

— Sait-elle ce qu'elle veut? Tête de femme, capricieuse et taquine! Écoutez, quand je lui ai proposé de venir à cette expédition, elle a accepté. Elle savait bien que vous y seriez. Qui peut dire ce qu'il y avait au fond de sa pensée?

— Kelner, vous êtes un misérable. Si je vais près d'Antonia, il faut qu'elle soit à moi.

— Eh bien? dit Kelner.

— C'est odieux, disait William entre ses dents.

— Monsieur le major, reprit le docteur, je dois encore vous donner un avis. Je connais un jeune drôle qui fait depuis quelque temps du chemin dans le cœur de la belle...

— De qui parlez-vous?

— C'est mon affaire. Venez.

William appela Kennedy, son domestique, et lui dit : — Suivez-nous.

— Encore un mot, dit le docteur. Je n'ai plus d'argent. J'ai tout dépensé pour les préparatifs, et j'en ai besoin encore.

Spentley lui donna sa bourse.

— Et dans huit jours je dois payer au consulat deux cents livres que je ne sais où trouver.

— Vous les aurez à Varna, dit Spentley.

Ils se mirent en marche. Quand ils furent arrivés à la porte de l'enclos : — Attendez-moi, dit Kelner. — Il vint réveiller Stéphanaki. Quelques mots et quelques pièces d'or firent disparaître le domestique. William s'avança, suivi de Kennedy. Quand il fut devant la maisonnette : — Demeurez là, dit-il à son domestique; ne bougez pas, quoi qu'il arrive, et ne laissez entrer personne, personne, entendez-vous? — Il pénétra alors résolûment dans la chambre, et ferma le verrou; il poussa aussi celui de la porte qui donnait accès dans l'autre pièce; puis il éloigna d'Antonia son sabre et son *revolver,* qu'elle avait déposés près d'elle.

Antonia dormait, à demi vêtue et vivement éclairée par un reste de flamme qui brillait dans la cheminée. William, debout, la contempla un instant. Il se penchait vers elle, quand elle se réveilla en sursaut et se leva brusquement. Étonnée d'abord, elle porta les yeux sur William, et vit son visage égaré, que la braise teignait d'une lueur rouge. Elle se précipita vers la porte en criant : — Kelner! Stephan! — D'un bras il l'arrêta, de l'autre il l'étreignit. Les Bulgares qui se trouvaient dans la pièce voisine se pressaient contre la porte, mais sans chercher à l'ouvrir, convaincus qu'il faut toujours laisser les étrangers faire leurs affaires entre eux. Presque aussitôt un grand bruit se fit au dehors. Des gens arrivaient précipitamment. Kennedy voulut défendre l'approche de la maison. Un coup de feu retentit, puis la porte, secouée d'un bras vigoureux, s'abattit en emportant un pan de mur, et Nourakof parut sur le seuil, son *revolver* à la main.

Antonia épuisée s'était évanouie.

— Monsieur, dit Nourakof, vous faites crier violemment les dames, et vous m'avez forcé à tuer votre sentinelle. J'attends que vous vous expliquiez.

— Quand il vous plaira, répondit William, qui avait repris son sang-froid.

Ils sortirent, entourés des personnes qui étaient survenues. La petite troupe fut bientôt sur pied. On s'entretint de l'événement de la nuit; mais il fallait avant tout terminer l'expédition commencée contre les bandits, et chacun se remit en selle. L'aube n'était pas venue, et l'on ne distinguait pas encore un fil blanc d'un fil noir, quand Giret donna le signal du départ. Antonia, brisée par les émotions de cette nuit, resta à Cadikeuï. Kelner demeura avec elle, se chargeant de la reconduire dans la journée à Varna, et aussi de faire porter en ville le corps de Kennedy.

VIII.

On cerna la forêt où les bandits s'étaient réfugiés. Des paysans des villages voisins, mis en réquisition par les gens de la police turque, étaient venus renforcer la petite armée : elle se partagea en quatre colonnes, qui pénétrèrent dans la forêt par des côtés différens, de façon à se réunir au centre. Je n'entrerai pas dans les détails de l'escarmouche qui eut lieu. Les bandits firent une trouée dans les rangs de leurs ennemis et s'échappèrent en se dispersant. Une dizaine d'hommes restèrent de chaque côté sur le terrain. A dix heures, Giret et les siens étaient maîtres du champ de bataille, et les détachemens, arrivant de côtés divers, débouchaient l'un après l'autre dans une clairière qui occupait le milieu de la forêt. C'était un vaste terrain inégalement incliné et environné de vieux chênes. Au bas de la pente étaient placées symétriquement deux fontaines, construites sur le modèle uniforme que le sultan Mahmoud a introduit dans toutes les campagnes de la Turquie. Une pierre creusée, longue et étroite, reçoit l'eau qui coule par plusieurs ouvertures d'un massif de maçonnerie. Cette auge est divisée en compartimens, de telle façon que les fidèles qui viennent y faire ensemble leurs ablutions aient chacun sa place réservée. Des versets du Coran sont gravés sur le massif. Sur l'une des deux fontaines était écrit :

« N'as-tu pas vu comment Dieu fait tomber du ciel l'eau, et la conduit aux sources cachées des entrailles de la terre ?

« O croyans ! quand vous vous disposez à faire la prière, lavez-vous le visage et les mains jusqu'au coude ; essuyez-vous la tête et les pieds jusqu'au talon. »

L'inscription plus longue de la seconde fontaine contenait le tableau du paradis de Mahomet :

« Les fidèles serviteurs de Dieu
« Habiteront le jardin des délices,
« Se reposant sur des siéges ornés d'or et de pierreries,
« Accoudés et placés en face les uns des autres.
« Autour d'eux circuleront des jeunes gens éternellement jeunes,
« Avec des gobelets, des aiguières et des coupes remplies d'une boisson limpide,
« Dont ils n'éprouveront ni maux de tête ni étourdissemens,
« Avec des fruits qu'ils choisiront à leur goût,
« Et de la chair de ces oiseaux qu'ils aiment tant.
« Ils auront des vierges au regard modeste, aux grands yeux noirs, et semblables par leur teint aux œufs d'autruche que rien n'a ternis. »

La prairie où la colonne expéditionnaire fit halte prit bientôt une vague ressemblance avec le jardin décrit par les versets de la fontaine, sauf pourtant la présence des vierges au teint d'œufs d'autruche, et avec cette différence qu'infidèles et croyans s'y trouvaient pêle-mêle. Les *bachi-bozouks* de Swison dans leurs costumes bigarrés, les gens des villages portant en bandoulière leurs longs fusils de fer ou leurs courtes escopettes en bois incrusté, s'étaient couchés par groupes et fumaient leur chibouk avant de manger leur pain noir. Fumer est la première occupation du Turc dès qu'il se repose. C'est ainsi que pendant le *ramazan,* alors que la religion prescrit un jeûne rigoureux et ne permet au fidèle de rien introduire dans sa bouche avant que le soleil soit couché, cinq ou six millions de croyans, la pipe préparée, le charbon allumé, attendent le signal sacré qui annonce la fin du jour : c'est un coup de canon dans les villes, c'est le cri du *muezzin* dans les campagnes. Le signal retentit, et soudain cinq ou six millions de poitrines aspirent à la fois la fumée du tabac.

Les petits chevaux des Turcs, lâchés dans la clairière, gambadaient en secouant leurs glands rouges et les amulettes triangulaires suspendues à leur poitrail pour les préserver du mauvais œil. Çà et là les uniformes des Européens tranchaient sur les costumes indigènes : ici des Anglais à casquette rouge, là les *cawas* de la police portant sur la redingote bleue à collet droit du *nizam* un ceinturon de cuir doré et des cartouchières de cuivre, plus loin Nourakof en veste de chasse, ici des tuniques françaises; enfin, dominant le tableau, nos deux gendarmes en buffleteries jaunes, en pantalon bleu, en bottes d'ordonnance, un bout de pipe entre les dents.

C'est pendant cette halte que furent réglées les conditions du combat qui devait avoir lieu entre Spentley et Nourakof. Les avis étaient d'ailleurs partagés parmi les gens de l'expédition. Les uns regardaient ce duel comme absurde, les autres comme nécessaire. Il fut enfin décidé qu'on se battrait le lendemain matin au pistolet, sur la plate-forme du Petit-Monastère. La-dessus la troupe, qui s'était reposée quelques heures dans la prairie aux deux fontaines, reprit lentement le chemin de Varna. Elle y rentra à la fin du jour.

Le premier soin de Nourakof, dès qu'il eut secoué la poudre du voyage, fut de se rendre chez Antonia. Il trouva la maison tout ouverte : dans la cour, dans les escaliers, dans les chambres, ce désordre que laissent des malles faites à la hâte. Kelner et Stéphanaki inventoriaient les objets qui restaient.

— Où est Mme Fortuni? demanda-t-il au docteur.

— Elle part à l'instant pour Trieste, par le bateau du *Lloyd* autrichien, répondit Kelner.

Des fenêtres du premier étage, on voyait le vapeur qui venait de lever l'ancre et qui s'avançait lentement vers la pleine mer.

— Elle est partie seule? continua Nourakof.

— Je ne sais.

— Et elle n'a rien dit pour personne en partant?

— Rien. Elle m'a chargé de vendre pour elle ce qu'elle n'a pu emporter.

Nourakof regarda le docteur de travers et courut chez la sœur de Spuro; elle pleurait. — Que fait ton frère? lui dit-il.

— Il est parti avec la dame, répondit-elle en montrant la mer.

Un gros panache de fumée noire surmontait le navire, qui virait de bord en ce moment pour doubler le cap Galata. Alors Paraskévi raconta que Spuro avait été appelé dans la journée chez Mme Fortuni, qu'il était rentré fou de joie, annonçant qu'il allait devenir une excellence (*tchélébi*), et qu'il partait le soir même pour ne revenir jamais. En sortant, il avait fait don à sa sœur de la maisonnette qu'ils habitaient.

Le soir même, toute la ville fut instruite qu'Antonia avait fui avec Spuro. On vint trouver Spentley et Nourakof, et on essaya de leur démontrer qu'après cet événement ils ne devaient plus se battre. — Pourquoi? répondirent-ils tous deux. Qu'est-ce que cela change à ce qui s'est passé?

Le lendemain, au point du jour, les adversaires entrèrent dans la seconde cour du Petit-Monastère. Les combattans furent placés à trente pas de distance, devant le kiosque où Spentley avait vu Mme Fortuni pour la première fois. Ils devaient tirer en marchant l'un sur l'autre. Ils tirèrent en même temps. Spentley, frappé en pleine poitrine, s'affaissa en vomissant le sang, et expira sans prononcer une parole. Nourakof était tombé, la cuisse fracassée par la balle de son adversaire. On le rapporta à Varna, où l'autorité militaire lui chercha chicane, sa qualité de prisonnier de guerre ne lui permettant pas de tuer en duel des *gentlemen* amoureux. Il se guérit d'ailleurs, mais resta boiteux.

EDGAR SAVENEY.

JOSEPH DE MAISTRE

CE QU'IL EST ET CE QU'IL DEVIENT

Mémoires politiques et Correspondance diplomatique de Joseph de Maistre, publiés par M. Albert Blanc, 1858.

Une révolution des plus singulières atteint en ce moment la mémoire de Joseph de Maistre. Pendant quarante ans, il a été l'oracle d'un grand parti politique et religieux, et l'exécration d'un autre parti : voici que tout à coup les rôles changent; bon nombre de ses disciples gémissent et se détournent de lui, ses ennemis l'embrassent et l'élèvent jusqu'au ciel. Tout le monde se trompe-t-il? ou sa renommée était-elle établie en sens inverse de ce qu'il était? Comment une erreur aussi universelle a-t-elle été possible en présence de tant de livres qu'il a laissés, si affirmatifs, si clairs d'expression, si dévoués aux uns, si hostiles aux autres? Et, chose peut-être non moins singulière, ce qui a causé ce revirement, jusqu'à présent inoui dans la littérature, c'est tout simplement la publication de quelques correspondances diplomatiques, confidentielles, pleines d'idées, de passion, de bon sens, de patriotisme. Mais ces lettres annoncent en même temps un travail inquiet, un certain tourment de ce grand esprit désorienté, qui semble sans cesse tressaillir, se réveiller comme d'un rêve, se replier sur lui-même, et ouvrir les yeux malgré lui. En un mot, on a cru que, transfuge posthume, il passait à ceux qu'il avait paru combattre toute sa vie. Jusqu'à quel point et en quel sens cette impression rend-elle la vérité?

On aurait pu, il est vrai, deviner, il y a longtemps, quelque malentendu dans cette renommée, aujourd'hui si étrangement déplacée.

L'autorité religieuse pour laquelle il avait surtout combattu l'avait toujours suspecté, et dans les rangs les plus disciplinés il était recommandé de s'en défier. Sa manière de défendre la cause avait semblé dangereuse, et on ne lui pardonnait la plaidoirie qu'en faveur du zèle. D'autre part, ses adversaires les plus extrêmes étaient ceux qui accueillaient le plus favorablement beaucoup de ses pensées; par eux, elles s'étaient répandues dans la cause contraire plus encore que dans la sienne, et des sectes qui se portaient héritières et se posaient déjà aux lieu et place de l'antique domination qu'il croyait avoir affermie avaient pris d'avance ses idées comme leur bien.

C'est donc le moment de jeter un nouveau coup d'œil sur la série des principales œuvres de Joseph de Maistre. Disons sans retard que, si le siècle l'a si mal compris, c'est que l'auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg* n'a jamais su se bien démêler lui-même. Les deux tiers de sa vie étaient presque écoulés lorsqu'une rupture violente la divisa jusque dans les profondeurs de l'esprit. Dans sa première période, il avait vécu dans les habitudes patriarcales d'une ville paisible, au sein des affections de famille, qu'il a souvent exprimées avec une grâce charmante, et dans l'exercice d'une magistrature qui l'attachait, par ses droits, par ses devoirs et par ses études, à la tradition et à l'ordre établi. Déjà cependant sa pensée avide aspirait à une autre nourriture, et il n'était pas sans goût pour les nouveautés. Souvent, dans ce cercle étroit, comme il le dit, au milieu « de petits hommes et de petites choses, » il se plaignait d'avoir à vivre et à mourir là, « comme une huître attachée à son rocher, » et il souffrait; « la tête chargée, fatiguée, aplatie par l'énorme poids du rien; » mais ce long temps, cette monotonie même l'appesantissaient dans le passé, et ses croyances comme ses sentimens prenaient cette force de l'âge que rien ne détruit plus. La révolution vint, avec des circonstances telles qu'elles justifient la haine de son cœur et excusent celle de son esprit. Alors commence une seconde période : le tourbillon qui l'emporte comme tant d'autres lui donne d'abord le vertige et comme une ivresse d'indignation; bientôt pourtant il aperçoit de nouveaux cieux et une nouvelle terre. Chargé de soutenir dans une cour lointaine les intérêts de son roi et de suivre d'un œil attentif les affaires de l'Europe, il voit en même temps rouler autour de lui les événemens extraordinaires dans lesquels Dieu écrit des idées nouvelles, et le mouvement hardi des opinions humaines qui en essaient l'interprétation : secoué par la révolution politique, il l'est encore plus par la révolution intellectuelle qu'elle contient. A l'âge où la vie est en quelque sorte faite, l'homme peut-il la défaire? Et d'un autre côté peut-il, surtout lorsqu'il a l'audace curieuse et ce besoin de vérité qui interroge tout, rester fixe dans l'enveloppe d'une première éducation? Quand tout change, est-il de

force à ne changer en rien? A quiconque a connu les déchiremens de la pensée, cette situation paraîtra terrible. Il dit quelque part d'après Sénèque : « Il est difficile à l'homme de n'être qu'un; » *magna res est unum hominem agere*. Il cessa donc d'être un; sa volonté resta d'un côté, son intelligence passa de l'autre. C'est ce que nous essaierons de montrer non-seulement dans sa politique, mais dans toute sa philosophie. Nous n'obéissons point à l'émotion du jour : c'est une impression reçue dans la première jeunesse de nos pensées, et qui, étant aujourd'hui justifiée, nous enhardit.

Dans cette discorde de l'âme, sa foi pratique demeura victorieuse; mais les courans intérieurs et contraires qui se révèlent par l'analyse attentive de ses écrits furent une cause de tumulte dans ses pensées, d'excès dans le langage, de provocations paradoxales, et de ce ton hautain, injurieux, ou même, car il l'avoue, impertinent, qui lui ont fait tant d'ennemis, et qui affligent les plus sensés de ses admirateurs. M. de Rémusat a parfaitement dit de Bacon qu'il parle de plus haut qu'il ne pense. Joseph de Maistre, trop souvent, lorsqu'il est, comme il le dit lui-même, « en train, » pense de plus haut qu'il ne parle : c'est que, plus il sent d'obstacles en lui-même, plus il s'emporte à tout briser devant lui, et cet emportement abaisse le langage. Le travail à faire ici consiste donc à écarter, à pardonner, à tenir pour rien ses colères, ses saillies, ses exagérations, tout le contemporain, tout l'éphémère, et à ne voir de ses pensées que la pure généralité. Il faudra choisir et rassembler parmi ses idées celles qui sont constantes dans son esprit, celles qu'on retrouve partout dans son œuvre de vingt-cinq ans, celles qui se lient entre elles du commencement à la fin, et qui forment système : on aura droit alors d'appeler cet ensemble l'idée fondamentale de Joseph de Maistre. On verra en elle son passage d'un monde à un autre, ce qu'il croit être et ce qu'il est, ce qu'il est et ce qu'il devient.

Observons encore que toutes ses idées partent de la révolution française. Elle l'a ruiné, exilé, séparé pour vingt ans de sa famille, et ce n'est pourtant point là ce qui l'ébranle le plus; mais elle l'a atteint au fond de ses pensées, de ses croyances, de ses préférences morales : il s'est retourné contre elle, et il a engagé une lutte étrange, où il finit par céder sans s'avouer vaincu. Il l'attaque, et il l'accepte; il en combat les théories, et il en tire les siennes, bien différentes; elle lui est une hérésie contre laquelle il s'acharne, et elle lui est en même temps comme un texte du livre de la Providence, qu'il commente, dont il fait toute sa vie l'exégèse, et par lequel il s'élève jusqu'aux plus hautes questions de la théologie. Nous essaierons de suivre cette succession de pensées qui s'engendrent, l'une après l'autre, du fait capital des temps modernes : nous verrons d'abord comment il s'initie à ce fait de la révolution en lui-même, ensuite

quelles idées plus générales il y puise sur les institutions politiques et la souveraineté, enfin comment, toujours sur la même base, il se dresse dans ses derniers jours et cherche à atteindre le problème de la théodicée.

I.

A l'époque où Joseph de Maistre commençait à écrire, c'est-à-dire au sortir des proscriptions, des confiscations et des tribunaux révolutionnaires, lorsque le sang criait encore de toutes parts et que l'idée première s'y était éteinte, la révolution, devenue toute matérielle, ne montrait plus guère aux yeux fatigués qu'un drame horrible touchant à sa fin. On avait vu, dans les quatre années précédentes, ceux qui étaient chargés de conduire la société laisser tomber le pouvoir de leurs mains, et des hommes à l'esprit étroit, à la conscience pervertie, le ramasser et remplir leur fonction destructive avec une logique impitoyable. Ils avaient pénétré par toutes les brèches de la cité, parce qu'elle avait négligé de réparer à temps ses remparts, c'est-à-dire ses lois, ses mœurs, ses institutions. Armés de théories absolues, ils avaient marché droit devant eux, remplissant l'office d'une sorte de fatalité, achevant les ruines et s'y enterrant eux-mêmes. Aux fausses idées succédaient sous le directoire les mœurs corrompues; tout s'acheminait à la chute, au pouvoir militaire, aux bouleversemens européens, que de Maistre appelait d'avance les révolutions *tamerlaniques*. Qui aurait pu alors donner une définition nette et juste de la révolution? On appelait de ce nom tout ce qui s'était fait, bien ou mal, et le mal étant ce qu'il y avait de plus bruyant et de plus visible, on ne se figurait plus la révolution que comme un personnage gigantesque marchant tout d'une pièce sur une scène toujours sanglante. Ce n'était donc le moment pour personne de proposer des distinctions, d'analyser les élémens divers, de remonter aux causes, de juger les résultats, d'apprécier des institutions nouvelles, qui jusqu'alors n'avaient fait que crouler l'une sur l'autre. Encore moins les exilés, les proscrits, pouvaient-ils en porter un jugement calme et définitif, eux qui souffraient, et qui, de loin, n'apercevaient que des mouvemens incompréhensibles. Il n'y aurait donc pas à s'étonner que de Maistre en eût jugé comme tout le monde, et il est vrai qu'alors il vit surtout dans la révolution ses folies, ses terreurs, son drame; il la déclara *satanique*, et, ce mot une fois lâché, il ne le retira plus. Vingt ans plus tard, dans le livre *du Pape*, il l'appelait encore « satanique dans son essence, » tant cette première impression avait été forte et exclusive, tant elle avait agi sur son âme, plutôt comme une sensation que comme une idée. Cependant l'idée lui vint aussi après la sensation, et alors il appela la révolution un

châtiment. Puis, roulant et développant dans son esprit la pensée religieuse comprise sous ce mot, il se demanda où était le crime qui avait appelé ce châtiment, et à quelle fin la Providence avait si rudement châtié. On voit déjà d'ici toute la question agitée dans les *Soirées de Saint-Pétersbourg*. C'est là en effet que naît sa théorie célèbre de l'expiation; c'est dans les faits de la révolution qu'il a d'abord lu ce problème, et elle fut pour lui en quelque sorte le coup de foudre qui mit le feu à son génie.

Quelle est donc la cause, quel sera le résultat de la révolution, considérée comme une manifestation de la Providence et comme un châtiment d'en haut? La cause n'en peut être que dans des crimes antérieurs; mais lesquels? Ceux-là seuls sont-ils coupables qui, dans l'incertitude des esprits et l'entraînement des premiers jours, ont « conseillé, approuvé, favorisé » les premières mesures révolutionnaires? Mais s'ils ont « embrassé la révolution française par un pur amour de la liberté et de la patrie, s'ils ont cru en leur âme et conscience qu'elle amènerait la réforme des abus et le bonheur public (1), ils peuvent être excusés sur leur bonne foi, » pourvu néanmoins que, sous ces beaux sentimens, il n'y ait pas, dans les profondeurs de la conscience, « une fibre coupable, » et qu'une brouillerie ridicule, un petit froissement de l'orgueil, une passion basse, une hypocrisie greffée sur la trahison, n'aient pas été leur mobile caché. Néanmoins les vraies causes, la culpabilité incontestable, remontent plus haut. Les vrais coupables sont les lettrés, les prêtres et les nobles : les lettrés, qui ont travaillé à affranchir le peuple de ses croyances religieuses, ou attaqué les bases de la propriété; le clergé, « que les richesses, le luxe et la pente générale des esprits avaient fait dégénérer, » qui souvent « cachait sous le camail un chevalier au lieu d'un apôtre, » et qui, surtout dans les derniers temps, était descendu, à peu près autant que la noblesse, de la place qu'il avait occupée dans l'opinion générale; enfin, en troisième lieu, la noblesse, qu'il traite (et elle était alors décimée et proscrite!) avec une dureté extrême, disant que « sa dégradation morale » fut la principale cause de la révolution, et qu'en la comparant aux portraits de ses aïeux, « on voyait avec évidence que ces races avaient dégénéré. » La noblesse, dit-il encore, ne doit s'en prendre qu'à elle-même de tous ses malheurs. Et que l'émigration ne crie pas contre ceux qui ont joué un rôle dans la révolution! Les causes de sa chute sont bien antérieures à ces événemens, et « tel noble à Coblentz pouvait avoir de plus grands reproches à se faire que tel noble du côté gauche de l'assemblée constituante. »

(1) *Considérations sur la France*, ch. 2.

Voilà pour les causes. Maintenant quels seront les résultats? C'est ici qu'il dépasse de beaucoup tous ceux qui, à cette époque, avaient essayé de les prévoir. Les politiques n'espéraient tout au plus de l'avenir que ce qu'ils avaient eux-mêmes demandé en commençant : un nouvel ordre civil, la liberté réglée, l'égalité devant la loi, l'administration centralisée, la justice uniforme. Quelques-uns rêvaient, dans l'ordre moral, une nouvelle religion avec des allégories sculptées et des temples de la Raison. De Maistre aussi annonce, comme résultat principal de la révolution politique, une révolution religieuse; mais il l'annonce comme devant se produire par interprétation ou par éclaircissement de la religion ancienne, ce qui est autrement sérieux et conforme aux lois de développement déjà connues par l'histoire. Cette pensée, dans un catholique sincère et soumis, a une tout autre importance que les hommages à l'Être suprême et les essais des théophilanthropes. Nous la voyons déjà, dès 1794, avant les *Considérations*, se présenter, encore vague, dans un discours à Mme de Costa : « Il faut avoir le courage de l'avouer, madame, lui disait-il; longtemps nous n'avions point compris la révolution dont nous sommes les témoins, longtemps nous l'avons prise pour un *événement;* nous étions dans l'erreur, c'est une *époque*. Peut-être pourrait-on déjà, sans témérité, indiquer quelques traits des plans futurs qui paraissent décrétés. » Ouvrons maintenant les *Considérations*. « Gardons-nous de perdre courage, dit-il, il n'y a point de châtiment qui ne purifie; il est doux, au milieu du renversement général, de pressentir les plans de la Divinité... Il me semble que tout vrai philosophe doit opter entre ces deux hypothèses, ou qu'il va se former une nouvelle religion, ou que le christianisme sera rajeuni de quelque manière extraordinaire. » Qu'est-ce donc qui lui inspire une prévision si étrange? C'est la profondeur même de la révolution, « l'affaiblissement général des principes moraux, la divergence des opinions, l'ébranlement des souverainetés, qui manquent de base, l'immensité de nos besoins, l'inanité de nos moyens. » En d'autres termes, c'est que la religion, dans son état actuel, ne peut plus pourvoir à l'état nouveau de la société affaiblie, divergente, aspirant à la vie morale, et n'ayant plus d'institution capable de lui distribuer le pain de vie. C'est donc la révolution qui en a manifesté la ruine, mais c'est elle aussi qui a déblayé le terrain pour la nouvelle construction. « Le serment cribla les prêtres, s'il est permis de s'exprimer ainsi. » C'est d'ailleurs dans le sein même du catholicisme, et par l'église même, que la révolution religieuse doit se réaliser; le clergé trouvera, dit-il, dans la contemplation de son œuvre future « ce degré d'exaltation qui élève l'homme au-dessus de lui-même, et le met en état de produire de grandes choses. » Nous aurons occa-

sion, à propos des *Soirées*, d'examiner le sens et l'étendue de ces prédictions. Ajoutons seulement qu'à partir de cette époque les plans futurs, les plans divins, la révolution religieuse, apparaîtront ou se feront sentir à tout moment dans ses livres, dans ses lettres intimes, dans ses correspondances savantes, ou même diplomatiques. Entre autres exemples, en 1815, à propos de ce préambule de la sainte-alliance empreint de la couleur religieuse d'Alexandre, et qu'on venait de publier : « Une grande révolution religieuse en Europe est inévitable, s'écrie-t-il aussi, et déjà même elle est fort avancée; c'est ce que n'ignore aucun des hommes qui s'occupent de certaines recherches. La déclaration dont j'ai l'honneur de vous parler est une phase de cette révolution. »

Ce qu'il y a peut-être de plus singulier encore, c'est que cette rénovation religieuse devait, selon lui, s'accomplir non-seulement par l'église, mais par l'église et la France, la France, qui alors même venait d'abolir l'église sur tout son territoire. C'est que la France exerce une magistrature européenne par sa langue, par son prosélytisme, et cette magistrature, malgré tout ce qu'on voit, est religieuse. C'est pour cela même que « les plus grands efforts de la déesse Raison contre le christianisme se sont faits en France; l'ennemi attaquait la citadelle. » Il trouve même en France un fonds naturellement théocratique, dont le régime des druides et celui du moyen âge furent également l'expression. Voilà plusieurs idées qui aujourd'hui peuvent paraître banales, mais alors elles étaient toutes neuves; c'est de lui qu'elles nous viennent, et il les trouvait dans les circonstances les mieux faites pour qu'elles parussent absurdes de tout point. Ce n'est pas une vanité patriotique qui lui fait énoncer des propositions si invraisemblables; c'est une pure vue de son esprit, car il n'est pas Français, ni ne veut l'être. C'est aussi à cette vue générale sur la fonction tout à la fois religieuse et novatrice de la France qu'il faut rattacher tout ce qu'il disait, tout ce qu'il écrivait contre les projets de démembrement que nos ennemis complotaient alors. Un tel démembrement lui paraissait un attentat non-seulement contre le droit européen actuel, mais contre l'avenir le plus lointain de l'Europe. « On a voulu, dit-il, profiter, contre toutes les règles de la morale, d'une fièvre chaude qui était venue assaillir les Français pour se jeter sur leur pays et le partager. La Providence a dit que non; toujours elle fait bien... Mon opinion se réduit uniquement à ceci, que l'empire de la coalition sur la France et la division de ce royaume seraient un des plus grands maux qui puissent arriver à l'humanité. » Il y voit l'abrutissement de l'espèce humaine, « et, dit-il, ce qui vous étonnerait beaucoup, une plaie mortelle à la religion; mais tout cela exigerait un livre. » Puis encore ailleurs : « Que demandaient les royalistes? Ils demandaient la

conquête de la France, ils demandaient donc sa division, l'anéantissement de son influence et l'avilissement de son roi, c'est-à-dire des massacres de trois siècles peut-être. Mais nos neveux, qui danseront sur nos tombeaux, riront de notre ignorance actuelle; ils se consoleront aisément des excès que nous avons vus et qui auront conservé l'intégrité du *plus beau royaume après celui du ciel.* »

Voilà donc l'idée de la révolution dans de Maistre, et cette idée, nous l'appelons fondamentale; c'est elle qui a, répétons-le, mis le feu à son génie, car elle respirera désormais dans toutes ses pensées, elle s'agitera dans tous ses écrits, jusqu'à cette dernière ligne des *Soirées,* qui fut, en 1821, interrompue par la mort. Au point de vue politique, la cause de la révolution est dans les abus antérieurs, dans l'inertie égoïste des pouvoirs publics, dans l'abaissement moral des classes gouvernantes. Ses calamités s'expliquent par les difficultés qui s'élèvent devant l'homme quand il ne s'amende pas : alors « la chaîne souple » qui attache son libre arbitre au trône de l'Éternel « se raccourcit tout à coup; » une fatalité satanique se charge pour un moment d'exécuter les hautes œuvres des peuples. Bientôt pourtant les résultats se retrouvent, un nouveau monde sort des décombres de l'ancien, et l'horizon jette déjà « les brillantes clartés » qui éclaireront toutes les nations. Au point de vue religieux, chacun de ces trois mêmes faits lui apparaît déjà à une plus grande profondeur, comme le mystère de la destinée. Il y a une faute commune à toute la nation, quoique tous ne l'aient pas individuellement commise, car la nation est une, et tous ses membres sont solidaires; il y a un supplice que le juste subit comme le coupable et pour lui; du supplice même sort la régénération de la postérité, parce que l'expiation des ancêtres est reversible sur elle, Le christ de cette passion rédemptrice, chargé des péchés du monde, sacrificateur et victime, et vivifiant le monde par sa résurrection, c'est la France. Et déjà cette mystérieuse trilogie, s'agrandissant dans sa pensée jusqu'aux proportions de l'humanité entière, se pose devant lui comme le problème philosophique qu'il sondera plus tard par l'histoire universelle et par la raison. C'est ce qu'annonce ce long chapitre sur la *guerre,* sur l'effusion du sang, qui ne cesse pas, et qu'on ne peut étancher qu'en comprimant les désordres moraux et intellectuels qui la causent, sur l'usage inexplicable des sacrifices sanglans répandu parmi tous les peuples, et les dévouemens, « si fameux dans l'antiquité, » et dont le christianisme est un exemple consacré et agrandi, enfin sur la reversibilité des mérites et des souffrances comme solution du mystère, — car « il n'y a point de châtiment qui ne purifie, point de désordre que l'*amour éternel* ne tourne contre le principe du mal. » Voilà ce que de Maistre a vu du premier coup dans la révolution française; il l'a donc vue si pro-

fonde qu'il y a trouvé le germe de sa théodicée. Toutefois, avant de le suivre si haut, cherchons dans des détails d'un ordre inférieur comment il s'initie peu à peu au monde nouveau qu'il a d'abord mesuré d'un regard trop vaste, et voyons-le passer des opinions que sa jeunesse a reçues à celles qui vont lui venir de la contemplation des événemens et de la pratique des affaires

Si, pendant vingt ans, au sénat de Chambéry, il avait pu contracter ce sentiment excessif de l'autorité, qui est la tentation du magistrat, et qui a peut-être déterminé en lui, par le tour du caractère, le tour des opinions, il put apprendre par expérience, dès qu'il fut appelé à un contact plus immédiat du pouvoir, combien de petitesses, d'ignorances, d'ingratitudes et de tiraillemens anarchiques se cachent sous l'éblouissant fantôme de l'autorité absolue. Le roi de Sardaigne, dans ses plus grandes adversités, n'avait pu se défendre des hommes semblables à lui dont il s'était entouré, ombrageux, minutieux, pleins de préjugés, jaloux du mérite qui ne se recommande que de lui-même, et incapables de sortir de leur routine, même en présence des renversemens les plus complets. La vieille antipathie des gens de cour contre les gens de robe les divisait encore dans la ruine commune; quiconque osait conseiller l'alliance française, commandée par les circonstances, était réputé jacobin, et de Maistre n'échappait point à cette injure. Ils lui rendirent, dans sa mission à Saint-Pétersbourg, auprès de la seule cour qui pût et voulût servir la Sardaigne, et où lui seul pouvait réussir, sa situation insoutenable et ridicule. On accumulait sur lui à plaisir tous les dégoûts, comme pour le forcer à y renoncer, et, quand il y renonçait en effet, on exigeait qu'il restât. Ruiné par la confiscation française, envoyé en Russie, à travers l'Italie et l'Allemagne, presque sans argent, on ne lui tenait pas même compte des frais de son voyage : son traitement restait arriéré; sa femme, seule à Turin, vendait son argenterie pour vivre. Lui-même, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire, n'avait à Saint-Pétersbourg ni hôtel ni voiture; il lui fallut s'abriter d'abord dans une auberge, puis dans un appartement que venait de quitter un dentiste. Il ne pouvait paraître aux fêtes ni aux revues, faute d'un ruban ou d'un habit; souvent il ne pouvait sortir par le froid, faute d'une pelisse. Son gouvernement le réduisait à réclamer sans cesse, à disputer, à mendier son traitement. « Je prends le parti, monsieur le chevalier, de vous envoyer tout uniment une feuille de mon livre de comptes tel qu'il est griffonné par mon valet de chambre... Cela est horrible et insupportable... J'en ai honte comme si j'avais tort. » On lui donnait l'espoir d'être indemnisé après la paix : « Qu'est-ce que ma femme peut acheter avec un espoir? » Il demande la grand'croix de Saint-Maurice, afin de n'avoir pas l'air d'un commissionnaire ra-

massé dans la rue, puis un grade pour son fils, nommé secrétaire de légation, parce qu'en Russie qui n'a point de grade n'est rien et ne figure nulle part : on lui refuse tout. Deux fois il donne sa démission, deux fois on la refuse; fidèle sous l'injure, il obéit. A ces refus, à ce dénûment incroyable, s'ajoutent les soupçons injustes, les instructions défiantes et ridicules, les leçons ignares. Mais, tout fidèle qu'il était, de cette fidélité qu'osaient alors exiger les monarchies, et que nous appellerions d'un autre nom, il en vint bientôt à ressentir vivement, personnellement, l'absurdité d'un régime où des courtisans bornés, qui lisaient sa brillante correspondance avec une sorte de stupeur risible, pouvaient, du fond d'un cabinet clos au jugement public, déverser de pareilles avanies sur un homme qu'ils n'étaient pas capables de comprendre. Aussi se rappelle-t-il alors avec une certaine amertume qu'en 1802, au moment même de partir pour cette mission qu'il n'avait acceptée que par dévouement, ces hommes-là lui avaient même disputé le titre d'envoyé extraordinaire, parce qu'il supposait celui de gentilhomme de la chambre, « et que ma noblesse, dit-il, n'était pas encore assez ancienne pour cette dernière dignité... Quels éclats de rire, ajoute-t-il, ferait notre ami Napoléon, s'il voyait le roi mutiler son ministre auprès de la cour dont il attend tout, et cela de peur de s'écarter le plus légèrement d'un ordre de choses aussi impossible à rétablir que les murs de Babylone! » Écoutez avec quelle poignante ironie il résume, en 1805, la conduite et le langage que, depuis quatre ans, son gouvernement semblait avoir tenus envers lui : « Partez, monsieur, et, quoiqu'on n'ose pas vous le dire bien clairement, partez sur-le-champ et sans voir la cour. Vous avez perdu vos biens, ce n'est point un mérite, et vous n'avez fait que votre devoir. Quittez l'aisance et la tranquillité, prenez un autre état sans connaître vos appointemens. Quittez votre femme et vos enfans pour un an, pour deux, pour quatre, pour dix, etc. Il se peut que vous rencontriez les embarras les plus cruels, la misère, l'humiliation; mais on n'a besoin que de vos services, le reste n'est rien. — Je suis, ajoute-t-il, le chef d'une famille, peut-être la plus nombreuse de Savoie, ou plutôt de trois familles qui n'en faisaient qu'une, d'une douzaine de frères, beaux-frères ou cousins germains, tous tués, estropiés, ruinés dans cette guerre; aucun des survivans n'a pris encore, au moment où je vous écris, le moindre service en France. Où me conduit cette route de l'honneur, invariablement suivie par moi et par tout ce qui m'appartient? Au comble de l'avilissement. Tous les agrémens dont je jouis ici me viennent d'un prince étranger; toutes mes peines, de mon maître (1). »

(1) *Mémoires politiques et correspondance diplomatique de J. de Maistre,* publiés par M. Albert Blanc, 1858. Ces documens sont accompagnés d'un récit et d'un commen-

Mais il n'avait pas attendu si tard pour juger cet ancien régime monarchique que la révolution faisait tomber partout où elle pouvait atteindre. Il ne s'y est trompé qu'un instant, et il s'est promptement aperçu de la fragilité de ces vieux édifices qu'on appelait des gouvernemens forts. Dès 1794, il déclarait « qu'une révolution quelconque lui paraissait infaillible dans tous les gouvernemens. » — « Vous me dites que les peuples auront besoin de gouvernemens *forts*, sur quoi je vous demande ce que vous entendez par là? Si la monarchie vous paraît forte à mesure qu'elle est plus absolue, dans ce cas Naples, Madrid, Lisbonne, etc., doivent vous paraître des gouvernemens vigoureux. Vous savez cependant et tout le monde sait que ces monstres de faiblesse n'existent plus que par leur aplomb. Soyez persuadé que, pour fortifier la monarchie, il faut l'asseoir sur les lois, éviter l'arbitraire, les commissions fréquentes, les mutations continuelles d'emplois et les tripots ministériels. » L'année suivante, il écrit de nouveau au secrétaire d'état contre le gouvernement militaire, qui est, dit-il, « l'horreur de ce siècle, » et vers le même temps il répète sa pensée, avec quelques précautions adroites, au roi lui-même, en lui conseillant de « satisfaire pleinement sur ce point l'opinion générale. » Enfin en 1804, écrivant au comte d'Avaray, il avoue franchement que la situation grandit de plus en plus à ses yeux. Il s'agissait de « tourner l'opinion » en faveur de Louis XVIII et de préparer un changement désiré; mais où en était l'opinion? que lui promettre? quels seront les besoins? qu'aura laissé la révolution après elle? « La révolution en France, lui dit-il, est trop grande pour la tête d'un homme. Au commencement, j'ai battu la campagne comme tous les autres, et j'ai été un peu moins sot que les autres, en ce que je me suis douté plus tôt que je l'étais; depuis que j'ai commencé à comprendre de quoi il s'agissait, je suis devenu timide, et j'ai appris à me défier de tous nos petits calculs. »

Ce qu'il demande aux institutions libres, c'est qu'elles conviennent au pays qui les adopte, c'est qu'elles soient tirées de son passé historique; il n'y a point de nation en Europe « qui n'ait, dit-il, dans les monumens les plus purs de sa législation, tous les élémens de la constitution qui lui convient. » Si ce peuple ne sait pas en tirer parti, « il est fort inutile qu'il en cherche d'autres : c'est une marque qu'il n'est pas fait pour la liberté, ou qu'il est irrémissiblement corrompu. » La représentation nationale, historiquement, ne se trouve-t-elle pas dans toutes les monarchies de l'Europe? « Elle est vivante dans la Grande-Bretagne; ailleurs, elle est morte ou elle dort. » C'est pourquoi, s'il admire la constitution anglaise, il ne

taire continu, qui révèlent dans M. Albert Blanc un talent véritable et élevé; il nous fait espérer une suite à cette importante publication.

veut pas pour cela qu'on la transplante là où les mêmes élémens n'existent point. « J'admire, dit-il, leur gouvernement, sans croire cependant, je ne dis pas qu'on doive, mais encore qu'on puisse le transporter ailleurs; je me prosterne devant leurs lois criminelles, leurs arts, leurs sciences, leur esprit public. » Et dans une note inachevée on trouve encore ces mots : « Il faut être bien aveugle et bien injuste pour envier à la Grande-Bretagne le pouvoir et l'influence bien légitimement dus à son génie, à son admirable constitution et à son esprit public. » Ainsi au temps même de sa plus vive irritation il définissait les gouvernemens absolus, non des pouvoirs forts, mais des monstres de faiblesse; il les déclare en outre l'*horreur du siècle*. La puissance et la gloire de l'Angleterre sont dans l'esprit public anglais et dans la constitution qui le crée; seulement il faut que la liberté soit une production indigène, et non une forme empruntée, une apparence qui couvrirait les réalités sans y tenir, et qu'un souffle dissiperait.

A chaque phase des événemens, son esprit cherche l'idée qu'elle contient, et, tout en s'attachant de préférence à ce qu'il y a de stable dans les choses, il ne craint pas pourtant d'envisager comme caduc ce qu'il aimerait à voir stable. En 1802, il voit déjà Bonaparte empereur, et il se demande ce que c'est que légitimité, ce que c'est qu'usurpation. « Il y a des usurpations très criminelles dans leur principe, dit-il, auxquelles cependant il plaît à la Providence d'apposer le sceau de la légitimité par une longue possession. J'aime bien mieux Bonaparte roi que simple conquérant. Cette farce impériale n'ajoute rien du tout à sa puissance, et tue sans retour ce qu'on appelle proprement la révolution française, c'est-à-dire l'esprit révolutionnaire. » On voit qu'il distingue ici entre la révolution et l'esprit révolutionnaire, qui sont en effet deux choses très différentes. Ce n'est pas qu'il croie définitif cet avenir de Bonaparte; il pense au contraire que sa « commission » est de rétablir la monarchie, après quoi « il disparaîtra, lui ou sa race. » Jamais un simple particulier n'a commencé une dynastie royale : Charlemagne, Hugues Capet, Guillaume III, étaient nés princes; leurs familles étaient « mûres pour la royauté, » quand elles la prirent. Cependant « il n'y a qu'un usurpateur de génie qui ait la main assez ferme et assez dure » pour rétablir l'ordre. Les uns, remarque-t-il encore en 1809, croient sa puissance légitime et sa dynastie établie, les autres le regardent comme un aventurier coupable. Ces deux opinions sont également fausses, « et la dernière l'est peut-être plus que l'autre. » Dans son mémoire de 1810, « Bonaparte n'est qu'un immense zéro, une nullité toute-puissante. Rien ne lui résiste; mais son action est purement destructive, et il ne fait que balayer la place pour les architectes futurs. » Personne n'a le droit de dire : *C'est fini*. On l'a dit

après Marengo, après Austerlitz, après Friedland. Toujours « il sortira quelque chose de dessous terre qui prolongera les convulsions, et l'on ne cessera de se massacrer jusqu'à ce que la maison de Bourbon soit à sa place. » Il semblerait que cette pensée dût être toute-puissante sur son esprit, car elle ne lui arrive pas seulement de sa prévoyance raisonnée, mais encore de ses préférences personnelles, de ses traditions de famille, de ses alliances de parti. Et néanmoins, quand il reporte son regard dans la sphère plus vaste de ce qu'il appelle les lois du monde, il admet aussi qu'il y a des familles « usées au pied de la lettre. » Si donc la maison de Bourbon est « usée et condamnée par un de ces jugemens de la Providence dont il est impossible de se rendre raison, il est bon, dit-il, qu'une nouvelle race commence une succession légitime. » Les fleurs de lis peuvent périr, « mais la suprématie de la France est éternelle autant que les choses humaines peuvent l'être. »

Certes, il fallait une rare liberté d'esprit pour écrire ces choses en ce temps, au milieu d'un tel entourage, et dans l'obscurité des événemens inaccomplis. Mais voyez quels pas il va faire encore, et comme il se laisse entraîner au mouvement qu'il reconnaît irrésistible! « Toute grande révolution, dit-il, agit toujours plus ou moins sur ceux mêmes qui lui résistent, et ne permet plus le rétablissement total des anciennes idées. Nous le voyons par la commotion religieuse du XVIe siècle, qui a opéré une révolution très sensible même chez les catholiques. » Et ailleurs : « Les fidèles même seront considérablement changés par la révolution, rien n'est plus certain. Tel qui désire le roi très sincèrement, et qui le lui aura écrit, sera très capable de dire, le lendemain de la révolution : Cette mesure est tyrannique, le roi n'a pas le droit de faire cela. » Voici donc enfin sa conclusion dernière; l'aveu lui répugne, mais il sera franc et complet; il va déclarer, non sans grandeur, tout ce qu'il voit dans l'avenir par ces trois articles, extraits de son mémoire de 1810 : « 1° S'il y a quelque chose de *malheureusement* évident, c'est l'immense base de la révolution actuelle, qui n'a d'autres bornes que le monde. — 2° Cette révolution ne peut point finir par un retour à l'ancien état de choses, qui paraît impossible, mais par une rectification de l'état où nous sommes tombés; tout comme la révolution immense causée par l'invasion des Barbares dans l'empire romain ne finit point par l'expulsion de ces Barbares, mais par leur civilisation et leur établissement définitif, qui créa l'état féodal de l'Europe. — 3° Mille et mille raisons historiques, politiques, morales, métaphysiques même, se réunissent pour faire croire que rien ne peut faire reculer la France, et que le repos ne peut être rendu au monde que par elle. » Donc il faut accepter ce qui est. Et ici qu'entend-il par ce qui est? Il le dit encore avec peine, mais il le dit :

c'est « la liberté, l'égalité, l'esprit de résistance et d'examen, qui ne plaisent que trop à la nature corrompue. » Il proteste donc, mais il cède; il protestera souvent encore par des retours hostiles, car ces transformations de l'esprit sous la force des choses sont douloureuses; peut-être aussi fallait-il protester pour se faire écouter de ceux qu'il voulait convaincre et les porter à se résigner comme il se résignait. Trouverait-on pourtant, vers 1810, quelqu'un qui eût défini aussi grandement cette révolution, « dont la base est le monde, » dont l'importance égale celle de la chute de l'empire romain, et qui a pour ne plus reculer « mille et mille raisons » déduites de tous les ordres des connaissances humaines?

Maintenant que nous le connaissons un peu mieux, demandons-lui son avis sur cette grande question italienne, qui concentre aujourd'hui en elle toute la politique de l'Europe. Sera-t-il pour l'Autriche? Sera-t-il pour l'agrandissement de la monarchie piémontaise, et osera-t-il associer à cette espérance héréditaire de la maison de Savoie l'idée de liberté politique qui en est la condition pratique? A cette question les réponses affluent. Rien de plus affirmatif ni de plus persévérant que son opinion sur l'antagonisme irrémédiable entre le Piémont et l'Autriche, qui ne peut finir, assure-t-il, que par l'expulsion de l'une ou la destruction de l'autre. « La maison de Savoie, dit-il en 1803, a une tendance naturelle, avouée par la saine politique, à s'agrandir dans le nord de l'Italie, » et c'est ce qui lui attire « la haine implacable de l'implacable maison d'Autriche. » Il répète en 1805 que si le roi de Sardaigne se résigne « à voir la maison d'Autriche dominer de Venise à Pavie, c'en est fait de la maison de Savoie : *vixit.* » Puis encore : « Tant qu'on n'aura pas établi une puissance respectable dans le nord de ce beau pays, on n'aura rien fait. » Il faut y réunir Gênes et Venise. « Si vous rendiez Venise et Gênes à elles-mêmes, elles tomberaient en pièces sans que personne s'en mêlât. Que voulez-vous faire de ces républiques faites ou refaites par la France? Elles n'ont qu'une fausse vie... Il faut les détruire et s'en servir pour redonner une assiette à l'Italie et à l'Europe. » Et il avait inspiré cette idée à l'empereur Alexandre, dont le plan était de laisser la Savoie à la France, et de réunir au Piémont les deux républiques et Milan. Telles étaient, il y a plus d'un demi-siècle, les pensées de Joseph de Maistre sur la question d'aujourd'hui. Réciproquement l'Autriche dirigeait sa patiente et tortueuse politique vers le résultat contraire : laisser écraser le Piémont par les Français, afin de le reprendre ensuite pour le garder, telle était sa maxime. Il faut lire cette lettre mordante où il décrit le perfide procédé autrichien. « Il y a douze ans environ, dit-il, que l'excellent empereur François II disait à un sujet distingué de sa majesté : Comment a-t-on pu croire que je voulais m'approprier quelques possessions

du roi de Sardaigne? — Qui? moi? » Ici de Maistre distingue avec un ironique respect la maison d'Autriche du cabinet autrichien : c'est, dit-il, avec la maison que subsistent les alliances, les parentés, la justice, la bonne foi, et c'est le cabinet qui n'a ni foi, ni loi, ni honneur; or c'est le cabinet qui gouverne. Que dit donc le cabinet? « Laissons chasser le roi de Sardaigne, nous reprendrons ses possessions aux Français. — Qui? moi? » Ainsi en effet a-t-il pris Bologne au pape; ainsi a-t-il partagé les états de Venise; ainsi a-t-il fait le traité d'Amiens, « chef-d'œuvre de politique délicate, de vues profondes, d'élégante clarté; qui? moi? » Ainsi encore, quand Souvarof proposait au cabinet autrichien de rétablir le roi de Sardaigne, ce cabinet lui répondait : Non. Et lorsqu'un plénipotentiaire français disait à Lunebourg : Il faudra cependant penser à placer le roi de Sardaigne de quelque manière, ce n'est pas la maison certes, mais bien le cabinet qui répondait : Et quelle nécesssité qu'il y ait un roi de Sardaigne? « Dieu nous préserve, ajoute de Maistre, de soupçonner que la maison entre pour quelque chose dans cette pensée aimable! — Qui? moi? » Cette lettre est de 1812. Aussi ne trouve-t-il jamais l'expression trop forte quand il s'agit de son aversion pour cette dangereuse rivale. « Si je n'ai point de fiel contre la France, n'en soyez pas surpris, je le garde tout pour l'Autriche... Cette maison d'Autriche (ce n'est plus, comme on voit, le cabinet) est une grande ennemie du genre humain, et surtout de ses alliés. Je la déteste cordialement. » Après la chute de Napoléon, il s'opposait encore à la ligue des princes italiens, proposée par l'Autriche : les motifs qu'il alléguait au comte de Nesselrode, au nom du roi, étaient « qu'il n'y aurait plus, après une telle alliance, d'équilibre, plus d'égalité politique, que l'Italie s'y éclipserait, que tous les princes italiens ne seraient plus que les vassaux de l'Autriche, et que bientôt ils n'existeraient plus. »

Cette haine constante, réfléchie, quelquefois exagérée dans l'expression, ne s'adressait donc pas seulement, comme on l'a dit, à l'Autriche des Kaunitz et des Thugut; elle avait pour cause une rivalité « naturelle » entre les deux puissances, c'est lui-même qui le dit, naturelle par le seul fait de la présence d'un gouvernement autrichien en Italie. Il sentait d'ailleurs trop bien qu'une nation qui a une langue, une littérature, une histoire, ne doit pas être sujette d'une autre nation, et sans doute il aurait demandé l'affranchissement de la Lombardie, lors même que le Piémont n'y aurait eu aucun intérêt. J'en citerai pour preuve un passage trop peu remarqué dans le livre du *Pape:* c'est une généreuse pensée qu'il n'a jamais démentie, et je ne sais si on trouverait ailleurs une revendication mieux motivée, plus grave ou plus profondément sentie du droit de nationalité. « Le plus grand malheur pour l'homme politique, dit-il,

c'est d'obéir à une nation étrangère. Aucune humiliation, aucun tourment de cœur ne peut être comparé à celui-là. La nation sujette, à moins qu'elle ne soit protégée par quelque loi extraordinaire, ne croit point obéir au souverain, mais à la nation de ce souverain; or nulle nation ne veut obéir à une autre, par la raison toute simple qu'une nation ne sait pas commander à une autre. Observez les peuples les plus sages et les mieux gouvernés chez eux, vous les verrez perdre absolument cette sagesse et ne plus ressembler à eux-mêmes lorsqu'il s'agira d'en gouverner d'autres. La rage de la domination étant innée dans l'homme, la rage de la faire sentir n'est peut-être pas moins naturelle; l'étranger qui vient commander chez une nation sujette au nom d'une souveraineté lointaine, au lieu de s'informer des idées nationales pour s'y conformer, ne semble trop souvent les étudier que pour les contrarier; il se croit plus maître à mesure qu'il appuie plus rudement la main.... Aussi tous les peuples sont convenus de placer au premier rang des grands hommes ces fortunés citoyens qui eurent l'honneur d'arracher leur pays au joug étranger; héros s'ils ont réussi, martyrs s'ils ont échoué, leurs noms traversent les siècles (1). » N'est-il pas vrai que ceci est tout à fait dans la plus grande manière de Machiavel à ses meilleurs momens? Et que veut-on de plus de Joseph de Maistre? Après avoir rapproché toutes ces déclarations que lui arrachait le contact des événemens, ne sera-t-il pas permis de conclure que s'il eût vécu jusqu'à nos jours, il eût bientôt compris, aussi bien que ses plus illustres compatriotes, la solidarité de l'indépendance nationale et des institutions libres? N'aurait-il pas compris que la révolution, vue dans ses conséquences légitimes et n'ayant, comme il disait, « d'autre base que le monde, » devait aussi s'étendre tôt ou tard sur son pays, et qu'il valait mieux l'y organiser à temps et d'en haut que d'attendre qu'elle eût creusé par en bas ces mines redoutables qui font sauter les vieilles ruines, quand elles sont trop massives et trop résistantes?

Détachons-le donc, par la pensée, de la période où il a vécu, transportons-le dans nos relations nouvelles, et puisque nous connaissons déjà ses tendances intimes, rendons-nous compte de ce qu'il aurait pensé par ce qu'il aurait vu. Ce matérialisme impie, né de la corruption du dernier siècle, et mêlé si malheureusement et si illogiquement à la réforme politique, il l'aurait vu s'éclipser peu à peu et s'éteindre à la lumière d'une philosophie plus pure. Il aurait vu s'effacer dans tous les esprits sérieux, sous l'influence de la révolution même, une fois assise, ce vice intellectuel qui était son

(1) *Du Pape*, liv. II, chap. 7.

vrai grief contre elle, qui était le vrai principe de sa haine, et que, dans la confusion du bouleversement, il n'avait point su séparer assez des élémens durables et légitimes. Il l'aurait vu disparaître, non devant des mandemens ou des index appuyés du bras séculier, mais par la force d'une discussion loyale et acceptée. Il eût vu, par la pratique des institutions libres, se rétablir sous une forme plus grande et plus sûre cette fonction politique des classes supérieures, qui les améliore elles-mêmes et justifie leur existence, tout en élevant la pensée publique par l'examen toujours ouvert des plus hautes questions. Il eût vu, dans cette chaleur des esprits, féconde en combinaisons nouvelles, ses propres idées fermenter même parmi ses adversaires, prendre une place dans la philosophie, se répandre dans l'histoire, susciter une littérature, une poésie, un art animés de séve chrétienne. Malheureusement il n'a pu connaître que les trois ou quatre premières années de ce nouvel âge, années tracassières, réactionnaires, agressives, dernières ébullitions d'une si longue tempête; mais s'il eût eu le temps de voir encore, avec une santé meilleure et un esprit plus calme, se démêler les énigmes d'une révolution finie, s'expliquer les équivoques, se résigner les passions, qui peut douter qu'il n'eût donné une éclatante adhésion aux choses nouvelles, lui, cet esprit si attentif aux signes des temps, qui semblait même quelquefois les devancer, et qui, sans jamais suivre lâchement le va-et-vient des opinions régnantes, s'attachait toujours à déchiffrer dans les événemens les caractères durables et marqués du sceau providentiel? Pour quiconque l'a beaucoup lu, il serait bien impossible, malgré sa hauteur et son âpreté, de le comprendre en dehors de ce beau groupe italien des Manzoni, des Balbo, des Pellico, des Rosmini, et de tant d'autres du même rang par l'esprit et par l'âme. Le ciel de la patrie l'aurait adouci, et il n'eût point fait dissonance parmi eux. Qu'est-ce donc après tout que cette aspiration de l'Italie à l'indépendance, si ce n'est sa propre aspiration? Qu'est-ce que cette effervescence publique du Piémont contre l'Autriche, si ce n'est sa propre haine, sa haine cordiale et convaincue, rapprochée de l'action par un concours universel? Qu'est-ce que cette pensée de construire le Piémont sous l'amphithéâtre des Alpes, pour servir de forteresse à l'indépendance italienne, si ce n'est sa propre pensée réchauffée et vivifiée dans l'embrassement de la liberté politique?

II.

On a déjà pu remarquer que, soit dans son premier ouvrage, soit dans ses lettres, lors même qu'il n'est question que d'affaires particulières ou des événemens du jour, de Maistre vise naturellement

aux mystères de la vie, aux généralités de l'histoire. S'il hasarde une conjecture sur l'avenir des dynasties royales, ou de la révolution, ou du premier consul, il lève les yeux sur l'humanité et y cherche quelque commune loi qui puisse l'éclairer sur le fait présent. C'est là en effet la direction constante de son esprit, et c'est ce qui explique son penchant à prédire, car la prédiction suppose des lois régulières dans la marche des choses humaines. Nous verrons donc, en jetant un coup d'œil sur la partie théorique de ses idées, que toute sa philosophie repose sur ces deux bases : les lois du monde, comme il les appelle, et l'histoire, ou en d'autres termes le consentement du genre humain, qui les manifeste et les confirme.

Les renseignemens nous manquent pour remonter sûrement aux influences qui, dès avant la révolution, avaient dû préparer son esprit à ces vues plus larges, si étrangères jusqu'alors aux lettres françaises. On sait qu'il avait été membre d'une loge maçonnique qui fut suspecte et dissoute quand les premiers troubles menacèrent son pays. Il est peu probable que ces loges fussent, au moins dans leur tendance, parfaitement exemptes de l'esprit novateur. Au moins avait-il une haute idée des disciples de Saint-Martin, qu'il appelle des « chrétiens exaltés, » dont le christianisme annonçait des « mystères ineffables, nullement inaccessibles à l'homme. » Il reconnaît leur piété, et il est, dit-il, si fort pénétré des livres et des discours de ces hommes-là, qu'il ne leur est pas possible de placer dans un écrit quelconque une syllabe qu'il ne reconnaisse. » Aussi n'est-il pas difficile de discerner en lui, à toutes les époques, plus d'une de leurs empreintes. Ce qu'il blâme surtout chez eux, c'est leur dédain pour la hiérarchie, le caractère individuel de leur doctrine, et cela se comprend; il était, lui, homme d'autorité, et conformément à la tradition universelle il voulait une doctrine instituée, un sacerdoce. De plus, versé dans la littérature italienne et magistrat, il avait lu le jurisconsulte Vico, qu'il cite. Or ce n'est pas là un génie qu'on puisse fréquenter sans en retenir quelque chose, et plus d'une encore de ses idées pourrait être ramenée à cette source. Il paraît aussi avoir été frappé de bonne heure des vues palingénésiques de Charles Bonnet. A Saint-Pétersbourg, au milieu d'une société instruite, réunie de tous les points de l'Europe, où il aimait à discuter de toutes choses et où on aimait à l'entendre, il n'échappa point à la philosophie allemande; il a dû connaître l'*Éducation du genre humain* de Lessing; au moins connaissait-il les travaux de Heyne et des nouveaux mythologues, précurseurs de l'interprétation rationaliste de nos livres sacrés; il dissertait sur ce dernier point avec le comte Potocki. Il cherchait les analogies des religions et lisait les études comparées de Wilson sur les cultes de l'Inde et de la Grèce. Platon était sa lecture favorite. C'en est assez pour juger qu'il était en

commerce avec les esprits généralisateurs et les interprètes les plus libres des dogmes et des institutions humaines. Or, de même que les révolutions politiques, d'après l'aveu qu'il nous a déjà fait, agissent « même sur ceux qui résistent, » et chargent à leur insu « même les fidèles, » ainsi en est-il des révolutions intellectuelles. Cette science nouvelle, qui, laissant à l'écart les formules autorisées, sonde les dogmes religieux pour en trouver l'identité et interroge les sphinx de toutes les nations, s'est logée à son insu dans les replis de son intelligence, et de là elle le conduit plus loin qu'il ne pense. Sans doute, dans ces lectures assidues, qu'il fait toujours « la plume à la main, » il tient peu de compte des systèmes, il n'en parle même pas; il n'entend pas non plus en faire un à lui; son système est le christianisme catholique. A ce christianisme toutefois il adapte les idées qu'il recueille; il les ordonne en une théorie distincte du dogme, mais qui lui est parallèle et qui le justifie par la raison humaine, de sorte qu'il le rationalise, et arrive par là au même but que la critique. Sa philosophie consiste à considérer la religion comme un ensemble de « lois du monde divinisées dans le cercle religieux, » ce qui en déplace la base. Seulement cette direction intime ne se déclare que progressivement, à mesure que son « inspiration, » comme il ne craint pas de dire, le pousse en avant, et nous la verrons se révéler d'abord dans la théorie politique, dont nous allons d'abord nous occuper.

L'histoire est la manifestation du gouvernement temporel de la Providence. « Nous sommes tous attachés au trône de l'Éternel par une chaîne souple, qui nous retient sans nous asservir. Ce qu'il y a de plus admirable dans l'ordre universel des choses, c'est l'action des êtres libres sous l'action divine. Librement esclaves, ils opèrent tout à la fois volontairement et nécessairement; ils font réellement ce qu'ils veulent, mais sans pouvoir déranger les plans généraux. » Leur action est régulière et produit certains effets dans le cours ordinaire des choses; « mais, dans les temps de révolution, la chaîne qui lie l'homme se raccourcit brusquement, son action diminue et ses moyens le trompent. » Ces lignes, les premières que de Maistre ait écrites pour le public, établissent son point de départ. Sans doute il y manque quelque chose à la précision des termes; mais la pensée dans son ensemble est juste et grandement exprimée. On a attaché trop d'importance à un mouvement d'éloquence biblique par lequel il introduit ici le merveilleux, qui n'y est nullement nécessaire, et trouve bon d'appeler la révolution un miracle. Le miracle est trop souvent un moyen oratoire chez des écrivains religieux; on dirait qu'ils savent tous, et à propos de tout, les desseins éternels. Dans l'histoire, cette prétention ruine la liaison des effets et des causes; tout y devient miracle, ou plutôt il n'y en a plus, il n'y a plus qu'a-

narchie prophétique. Récemment encore, un savant moine ne voulait-il pas qu'on en mît davantage dans l'histoire de France, et qu'entre autres choses la politique de Charlemagne à l'égard de la papauté fût déclarée miraculeuse? De Maistre a pu tomber dans cet excès comme dans beaucoup d'autres, mais ici comme ailleurs ce n'est qu'un excès qui affecte peu l'ensemble de ses idées. En général il considère la Providence comme gouvernant par des lois qu'elle s'est une fois données, et la pensée qui réellement constitue le germe de sa doctrine politique est, comme on verra, celle-ci : que, dans la société comme dans la nature, il y a des raisons finales et une action divine régulière qui président à la croissance des institutions et à la formation de la souveraineté, que le devoir de l'homme public est de les contempler sans cesse pour y conformer ses déterminations libres, et que si, au lieu d'adapter librement ses desseins à cet ordre une fois décrété, qui se développe lentement dans la suite des temps, il prétend y substituer ses petites inventions politiques et usurper les fonctions de créateur et d'organisateur de l'humanité, les lois qu'il méconnaît n'en suivront pas moins leur cours et l'écraseront lui-même sous ses vaines constructions.

Il faut distinguer les institutions, qui sont les organes destinés à remplir les fonctions de l'état, à réaliser la vie commune, et qui se relient entre elles sous le nom de constitution, et la souveraineté, qui est le pouvoir éminent, central, partout présent, pour modérer, concilier, activer et décider en dernier ressort. Si la révolution française, qui est toujours, avons-nous dit, le texte qu'il commente et où il puise, a été mauvaise, elle l'a été, selon lui, par deux erreurs principales et radicales, qui se résument en une usurpation des prérogatives de la Providence, et qui, à ce titre, lui ont attiré la peine sanglante qu'elle a subie. Premièrement, quant aux institutions, elle en a fait table rase, et voulu créer à neuf une société sans racines, fondée sur des formules abstraites, sur un modèle imaginaire, répudier le passé comme un néant, et instituer l'avenir dans une forme absolue et par conséquent immobile. Deuxièmement, quant à la souveraineté, la révolution l'avait placée dans le peuple, attribuant la pensée directrice à l'ignorance grossière, l'initiative à la stérilité, la puissance à l'impuissance. Il prétend, lui, que les institutions sont des œuvres divines et vivantes organisées dans le genre humain, toujours formées d'élémens préexistans, c'est-à-dire historiques, que l'homme modifie, élimine et renouvelle, puisqu'elles changent, mais qu'il ne peut réformer dans leur fond, ni interrompre dans leur vie continue, ni arrêter dans l'immobilité d'une prétendue perfection. Et la souveraineté, elle, n'est point dans le nombre, mais dans l'unité, ni dans l'instinct aveugle, mais dans l'intelligence, ni dans les masses d'en bas, mais dans un pouvoir

placé en haut, dans une famille, un corps ou une puissance élective dont la légitimité résulte aussi d'une longue suite de circonstances providentielles, indépendantes des plans conçus par les hommes. Ces deux questions, dont la solution est déjà indiquée dans les *Considérations,* sont traitées plus particulièrement, la première dans l'*Essai sur le principe générateur des constitutions humaines,* la seconde dans le livre *du Pape.*

« Aucune constitution ne peut être écrite *à priori.* Une constitution est une œuvre divine; l'action humaine n'y entre que d'une manière subordonnée, ou comme simple instrument. Seulement, lorsque la société se trouve déjà constituée sans qu'on puisse dire comment, il est possible de faire déclarer ou expliquer par écrit certains articles particuliers; mais presque toujours ces déclarations sont l'effet ou la cause de très grands maux, et toujours elles coûtent aux peuples plus qu'elles ne valent. Ce qu'il y a de fondamental et d'essentiellement constitutionnel dans les lois d'une nation ne saurait être écrit. La véritable constitution anglaise est cet esprit public admirable, unique, infaillible, au-dessus de tout éloge, qui mène tout, qui sauve tout. Ce qui est écrit n'est rien (1). » On voit déjà, remarquons-le tout de suite, poindre dans ces sentences, au milieu de belles et profondes pensées, l'erreur par excès, par intempérance logique, qui est sa maladie. Il condamne avec raison les constitutions écrites *à priori,* il nie que les élémens de la société soient construits par l'homme; mais bientôt la limite de sa pensée lui échappe, s'efface à sa vue, et voilà qu'il désapprouve tout ce qui est écrit. Nous reviendrons sur ce point : il faut avant tout dégager sa pensée pure.

« Les racines des constitutions politiques existent donc avant toute loi écrite, et une loi constitutionnelle n'est et ne peut être que le développement ou la sanction des droits préexistans. L'homme peut sans doute planter un pepin, élever un arbre, le perfectionner par la greffe, le tailler en cent manières; mais jamais il ne s'est figuré qu'il avait le pouvoir de faire un arbre. » On voit ici plus clairement sa pensée, un peu obscurcie pour nous à cause de l'habitude que nous avons d'appeler constitution l'acte délibéré qu'on désigne par ce nom. Pour de Maistre, la constitution est l'ensemble des élémens, des forces sociales, des classes, des faits acquis, dont cet acte n'est que la déclaration, le règlement, la conciliation. Ce qui va suivre l'expliquera parfaitement. Toutes les constitutions libres se sont formées, selon lui, de deux manières : ou elles ont en quelque sorte « germé » insensiblement, par la réunion d'une foule de circonstances qui paraissent fortuites, ou bien elles ont un

(1) *Essai sur le Principe générateur.*

auteur unique qui fonde la nation, en constitue les élémens, apparaît aux hommes comme un phénomène, et s'en fait obéir. Dans le premier cas, la constitution ne résulte pas d'une délibération; « les circonstances y font tout; les hommes ne sont que des circonstances; les actes constitutifs ne sont que des titres déclaratoires de droits antérieurs, dont on ne peut dire autre chose, sinon qu'ils existent parce qu'ils existent. » Et quand les hommes s'en mêlent outre mesure, il arrive qu'en courant à un but, ils en atteignent un autre auquel ils ne songeaient pas : observation très choquante, il est vrai, pour la sagesse humaine, mais que des souvenirs assez récens doivent nous faire supporter.

Partout donc, à l'origine, on trouve non-seulement des coutumes et des lois, mais « un souverain et une aristocratie, qui n'ont ni date ni auteurs. » Dans la suite des temps, du sein de cette organisation élémentaire et restreinte s'élèvent et grandissent les classes inférieures de la population. Le peuple acquiert des droits, assez souvent par la concession des souverains : ceux-là ont une date; mais ces concessions mêmes ne sont pas volontaires, ni absolument du fait de l'homme; elles étaient précédées d'un état de choses qui les nécessitait et ne dépendait de personne. Dans le second cas, c'est-à-dire lorsqu'il y a une action individuelle, ou de puissans législateurs à l'origine des états, il ne faut pas croire qu'ils soient puissans par eux-mêmes, que leur mission n'ait pas été préparée de longue main, ni qu'ils produisent rien de nouveau. Ils sont rois, ou nobles de haute race, c'est-à-dire qu'ils ont un passé qui les a faits ce qu'ils sont, et qui leur sert de piédestal; ils n'agissent point en vertu de leur science, ils n'opèrent point par le raisonnement; ils apparaissent revêtus d'avance d'une puissance indéfinissable. Ils parlent, et on leur obéit : ils commandent par instinct, par impulsion, par une certaine force morale « qui plie les volontés comme le vent courbe une moisson; » mais encore, avec cette puissance extraordinaire, « ne font-ils que rassembler des élémens qui préexistent dans les coutumes et le caractère des peuples, » et de plus c'est au nom de la Divinité qu'ils se présentent. « On distingue à peine le législateur du prêtre, » et leurs institutions, comme celles de Numa, consistent surtout en cérémonies et fêtes religieuses. Au reste, « ces hommes merveilleux, ajoute-t-il très judicieusement, n'appartiennent peut-être qu'au monde antique et à la jeunesse des nations, » c'est-à-dire à ces époques peu connues où les récits populaires personnifiaient dans quelques personnages réels ou fictifs de longues suites d'événemens. A vrai dire, ces grands législateurs n'ont point d'existence authentique, et tout se ramène à la formation lente et progressive décrite en premier lieu.

Ainsi jamais nation n'a pu se donner la liberté (ou plutôt écrire

sa liberté), si elle ne l'a pas; lorsqu'elle commence à réfléchir sur elle-même, ses lois sont déjà faites; toute nation libre avait dans sa constitution naturelle des germes de liberté aussi anciens qu'elle. Il est donc vain de vouloir constituer une nation; il est plus vain d'imaginer, comme Hume, un *plan de république parfaite*. Tous ces plans, par cela même qu'ils sont complets, ne s'appliquent à rien, parce qu'il n'y a rien de complet à faire; il n'y a qu'à constater, à réparer, à développer les faits et les droits existans, peu à peu et avec mesure. Tous ces plans, étant théoriques, c'est-à-dire fondés sur des principes généraux, ne conviendraient qu'à l'homme en général. « Or il n'y a point d'homme dans le monde, il n'y a que des hommes. J'ai vu, dans ma vie, des Français, des Italiens, des Russes, etc., je sais même, grâce à Montesquieu, qu'on peut être Persan; mais, quant à l'homme, je ne l'ai rencontré de ma vie : s'il existe, c'est bien à mon insu. » C'est donc peu « que de l'esprit, des connaissances et de l'exercice, pour apprendre le métier de *constituant*. Des hommes ne peuvent pas, un beau matin, dire à d'autres hommes : Faites-nous un gouvernement, comme on dit à un ouvrier : Faites-nous une pompe à feu ou un métier à bas. » En un mot, « étant données la population, les mœurs, la religion, la situation géographique, les relations politiques, les richesses, les bonnes et les mauvaises qualités d'une certaine nation, trouver les lois qui lui conviennent, » tel est le problème politique : le résoudre pour l'homme abstrait, c'est faire un thème, c'est tenter un ouvrage qui porte en lui non le sceau divin, mais le signe de la destruction.

Certes il y avait de la profondeur et de la fécondité dans ces observations; elles ouvraient des vues immenses sur l'histoire; c'était le génie de Machiavel et de Vico examinant la plaie de la révolution française. Qu'on se reporte à ce temps où la philosophie était encore emprisonnée chez nous dans le cercle étroit de Condillac, et où l'histoire était presque toute dans Vertot et dans Velly. Avec quel sûr coup d'œil il mesure tout le mouvement de l'histoire d'Angleterre pour confirmer ses principes! « La constitution anglaise a-t-elle été faite *à priori?* Quels hommes d'état ont jamais été assemblés pour se dire entre eux : Créons trois pouvoirs, balançons-les de telle et telle manière, etc.? Jamais on n'y a pensé. » La constitution anglaise est l'ouvrage des circonstances, et le nombre de ces circonstances est infini. Les lois romaines, les lois ecclésiastiques, les lois féodales, les coutumes saxonnes, normandes et danoises, les priviléges, les prétentions et les préjugés de tous les ordres; les guerres, les révoltes, les révolutions, la conquête, les croisades, toutes les vertus, tous les vices, toutes les connaissances, les erreurs, les passions; tous ces élémens enfin, agissant ensemble

et formant par leur mélange et leur action réciproque des combinaisons multipliées, ont produit, après plusieurs siècles, l'unité la plus complexe et le plus bel équilibre de forces politiques qu'on ait jamais vu dans le monde. Et « puisque ces élémens ainsi projetés dans l'espace se sont arrangés en si bel ordre, sans que, parmi cette foule innombrable d'hommes qui ont agi dans ce vaste champ, un seul ait jamais su ce qu'il faisait par rapport au tout, ni prévu ce qui devait arriver, il s'ensuit que ces élémens étaient guidés dans leur chute par une main infaillible, supérieure à l'homme (1). » Mais l'Amérique! objectera-t-on. Voilà bien une république créée par délibération, sur des principes généraux, et *à priori*. L'Amérique, répondra de Maistre, n'échappe point à la règle; la république des États-Unis n'est point une création, mais une simple coordination d'élémens déjà bien établis. Ce ne sont pas les théories qui l'ont faite; elle existait dans presque toutes ses conditions avant d'être déclarée. Elle avait un roi, il est vrai, mais elle ne le voyait pas; il lui était étranger, presque inaperçu, un lien fictif avec la métropole, facile à rompre, et dont la rupture n'ôtait rien au gouvernement intérieur que quelques embarras et vexations dont on pouvait se passer. Elle avait la démocratie, apportée d'Angleterre par les émigrans, et incarnée dans leurs coutumes et leurs priviléges, démocratie politique corroborée encore par la démocratie religieuse dont l'esprit les avait fait émigrer. Les trois pouvoirs existaient dans l'organisation de chaque province. En un mot, c'étaient des colonies de républicains : où est la merveille qu'en se séparant du roi d'Angleterre, elles se soient trouvées en république?

Pour apprécier la valeur de ces idées, qui parurent étranges, nuageuses, inouies aux esprits limpides et superficiels de son temps, il suffit de se demander quel chemin elles ont fait, et si elles se sont répandues dans les œuvres importantes du demi-siècle qui s'est écoulé depuis. Quel est en effet, parmi les produits intellectuels de cette époque, le plus grand et le plus durable dans l'ordre des sciences morales? N'est-ce pas cette introduction de la philosophie dans l'histoire, de l'histoire dans la philosophie, qui, ouvrant à l'une et à l'autre de nouveaux aspects, leur a permis de pénétrer plus avant qu'on n'avait fait encore, avec des idées générales et en même temps positives, dans la vie commune du genre humain, de décrire cette germination insensible, cette végétation progressive de la société, d'en analyser les élémens indépendans de la volonté humaine, et d'effacer, trop peut-être, dans l'ensemble des circonstances qui les entourent, les grands personnages historiques, qui ne sont eux-mêmes que des circonstances? Il paraît singulier, au premier abord,

(1) *Essai sur le Principe générateur.*

que cette voie d'études sociales ait surtout été frayée par des écrivains émigrés, tels que de Maistre et de Bonald : toutefois la chose s'explique. Heurtés par la révolution, ils se mirent à étudier leur propre ruine. Ils demandèrent à la société ébranlée où étaient donc ses principes stables et ses lois régulières. Quel que fût leur but immédiat, ils y portèrent un esprit large et pénétrant; leurs erreurs même étaient puisées à une grande profondeur. Aussi leurs pensées gagnèrent-elles de proche en proche même leurs adversaires, et peut-être surtout leurs adversaires. Veut-on un riche commentaire des principes résumés ci-dessus? Il est dans les travaux historiques de M. Guizot sur l'histoire de France et sur l'origine du parlement d'Angleterre. Là on voit surgir l'un après l'autre ces élémens qui préexistent aux lois et aux chartes; on voit le conquérant, l'aristocratie absolue et serrée, le prêtre parlant au nom de Dieu, se constituer par leur force propre, contribuer à une organisation future qu'ils ne devinent pas, se déplacer et se remplacer pendant que d'autres naissent inaperçus pour les remplacer à leur tour, et chaque individu remplir ainsi, sans le savoir, de sa courte vie, une minute de cette longue vie sociale qui se-déroule dans la pensée divine. Ces droits du peuple, à la fois conquis et concédés, que les souverains accordent, selon de Maistre, mais qu'ils n'accordent que quand une nécessité de circonstance les leur arrache, on en voit le drame historique dans l'émancipation de nos communes, décrite pour la première fois sous le vrai sens par Augustin Thierry dans ses *Lettres* sur notre histoire. Et cette prédisposition républicaine de l'Amérique anglaise, qui n'est devenue république que parce qu'elle l'était déjà, ne fait-elle pas aujourd'hui le prolégomène ordinaire des historiens modernes des États-Unis, plus intéressant et plus instructif que leur histoire même? Cette formation insensible de la république américaine n'a-t-elle pas été développée par Bancroft et quelques autres si exactement dans le sens de Joseph de Maistre, que les trois ou quatre remarques de celui-ci pourraient presque être prises pour le sommaire de leurs découvertes?

Malheureusement, et nous l'avons déjà dit, tout cela dans de Maistre n'est pas pur. Ce triste et amer plaisir de contrarier sa partie adverse, de la pousser à bout par la passion polémique, de lui jeter, comme il disait, « des os à ronger, » sentiment aussi indigne de son génie qu'irrespectueux envers la vérité, nous trouble sans cesse dans la lecture de cet *Essai sur le Principe générateur des constitutions,* et fait tomber le livre des mains. Parce qu'on a trop écrit ou mal écrit, il pousse jusqu'à l'extravagance son aversion pour toutes les lois écrites. Son véritable objet était d'attaquer seulement les constitutions écrites *à priori* et dérivant d'hypothèses métaphysiques; mais dès que ces constitutions de papier se présentent à son esprit,

l'humeur monte, et des exagérations puériles viennent arrêter l'essor des pensées les plus sages et les plus vraies. La liberté des Anglais, dit-il, est dans leur esprit public : « ce qui est écrit n'est rien, » comme si leurs chartes successives, simplement déclaratoires, si l'on veut, n'avaient pas été en même temps des points d'appui pour cet esprit public, et des points de repère pour passer d'un droit acquis à un autre ! « Plus on écrit, dit-il encore dans sa colère, plus l'institution est faible. — L'écriture, même postérieure, est pour ces institutions le plus grand signe de nullité..... A mesure qu'elles sont parfaites, elles écrivent moins.... Ce qu'il y a d'essentiel et de fondamental ne saurait être écrit sans exposer l'état.... La faiblesse et la fragilité d'une constitution sont *précisément en raison directe* de la multiplicité des articles écrits. La constitution essayée pour sauver la Pologne a été vaine et malheureuse parce qu'elle a été écrite. On dira : Rien n'y manque, tout est prévu, tout est écrit, et précisément parce que tout sera prévu, discuté et écrit, il sera démontré que la constitution est nulle. »

Ainsi, règle générale, nulle constitution écrite ne saurait être légitime. C'est une règle que de Maistre donne pour infaillible. « Plus il y aura d'hommes qui s'en seront mêlés, plus ils y auront mis de délibération, de science et d'écriture surtout, et enfin de moyens humains dans tous les genres, et plus l'institution sera fragile. » C'est dans le même trouble de l'esprit qu'il prédit hardiment que la ville de Washington ne sera pas bâtie, ou ne s'appellera pas Washington, parce que les hommes ont écrit dans une loi qu'il en serait ainsi. Son tort est ici de voir trop exclusivement ce qu'il voit, et d'oublier, en regardant d'un côté, les autres faces qu'il a cependant déjà reconnues, mais auxquelles il ne pense plus. Occupé avant tout des lois générales de la Providence, l'action particulière de l'homme s'efface trop de son esprit; cette chaîne souple qui nous rattache au trône de l'Éternel, en nous laissant pourtant une assez grande latitude dans l'ordre immuable des choses, semble entièrement contractée. La liberté humaine, la coopération de l'homme à sa propre destinée, il semble l'absorber dans une sorte de fatalisme qu'on lui a plus d'une fois reproché (1). On a eu tort : ce ne sont que les contradictions de la fougue; ce sont des vides dans la pensée; ce sont encore, ce qui est pis, de mauvais alliages, des ressentimens incurables, des partialités étroites. Il a des vérités d'or qui ne sortent qu'à moitié d'une gangue sans valeur. Plus calme, plus à la hauteur de son propre esprit, il eût montré lui-même, c'en était bien l'occasion, que la plus belle prérogative de l'homme est précisément de déclarer par sa raison, d'écrire dans

(1) *Revue d'Édimbourg*, octobre 1852.

ses lois, les lois que la Providence divine écrit elle-même dans les faits. Le seul fait d'écrire n'immobilise point; l'écriture n'est point ineffaçable; Dieu lui-même, c'est de Maistre qui l'a dit, efface souvent pour écrire de nouveau. L'écriture est devenue l'immense répertoire du passé; par elle s'accroît l'éducation du genre humain; toute religion s'en appuie, pourquoi pas toute législation? Il devait donc, sans rien ôter à la Providence, donner un peu plus de part à l'homme dans la construction des états; il fallait lui laisser ses délibérations, ses tentatives même périlleuses, ses lois écrites, toujours corrigibles. Tous ces efforts ne lui sont-ils pas imposés par sa responsabilité? et le labeur n'en est-il pas assez pénible en lui-même, et d'ordinaire assez humiliant par le résultat, pour qu'on le lui pardonne?

Nous arrivons maintenant à la souveraineté. La première erreur de la révolution, comme on l'a vu, son premier attentat contre le gouvernement temporel de la Providence a été de vouloir créer sur des plans absolus des institutions sans passé, par conséquent étrangères au développement historique qui est la manifestation de Dieu. Sa seconde erreur, son second attentat a été de poser la souveraineté du peuple, rêve contre nature, impossibilité, tromperie : théorie qu'on a vue à l'œuvre, fabriquant des lois électorales qui pliaient toujours le principe à l'avantage du parti triomphant, qui l'éludaient au moment même où elles l'appliquaient, qui « bornaient les droits du peuple à élire des électeurs, lui défendaient de donner des mandats à ses mandataires, compliquaient à l'infini les rouages d'une machine toujours dérangée (1); » en un mot, un escamotage, de sorte qu'il n'y avait en réalité ni souverain, ni opposition. Où est donc, de bonne foi, le souverain? Il est là où s'exerce la souveraineté; il est, soit le monarque, appuyé sur une aristocratie qui est le prolongement de la souveraineté même, soit une combinaison multiple de pouvoirs constitués, comme en Angleterre, soit une démocratie effectivement agissante, comme elle est possible dans les petites républiques. Néanmoins, dans toutes ces combinaisons, la souveraineté est sujette à bien des inconvéniens; partant, l'oppression et la discorde sont possibles. Dans les monarchies en particulier, c'est-à-dire dans les grands états, les souverains peuvent être tellement mauvais, qu'on ne les supporte que parce que l'anarchie est encore pire. « La race audacieuse de Japhet n'a cessé de graviter vers la liberté; elle veut être aussi peu gouvernée que possible; elle chasse ses maîtres, leur oppose des lois, et essaie mille formes de gouvernemens pour les réprimer ou pour s'en passer. Le problème est donc de savoir comment on peut restreindre le pouvoir souverain sans le

(1) *Considér.*, ch. IV, VII.

détruire (1). » Pour cela, c'est peu d'avoir des constitutions, il faut les faire exécuter contre le souverain; mais si un corps ou un magistrat en avait le droit, ne serait-il pas souverain lui-même? C'est peu d'accorder au peuple un droit de résistance, il faut encore qu'il l'exerce; mais quand l'exercera-t-il? comment et par qui? Les grandes républiques sont impraticables, les gouvernemens constitutionnels pleins d'abus, l'exemple isolé de l'Angleterre ne prouve rien. On est donc entre le despotisme et l'anarchie. Comment sortir de là? En reconnaissant, dit-il, une souveraineté supérieure à la première, universelle, indépendante et désintéressée entre les nations, représentant la raison prise à ses sommités divines, c'est-à-dire la religion. Le pape, dans les grandes circonstances, pourrait délier, dispenser les peuples du devoir de l'obéissance, comme au moyen âge, et ainsi la résistance à la souveraineté aurait lieu sans compromettre le principe de la souveraineté. Demander à un pouvoir supérieur la dispense d'obéir au pouvoir, ce n'est pas débiliter, c'est au contraire fortifier le pouvoir même, en reconnaissant que de soi-même on ne peut rien contre lui. — Telle est l'étrange proposition que ce penseur, ce briseur d'utopies, qui savait si bien son monde, semble adresser aussi sérieusement que possible à l'Europe du XIXe siècle!

Le livre *du Pape*, par les vues alors neuves qu'il présentait, a fait révolution dans les opinions régnantes sur la papauté du moyen âge. Il a relevé ce grand rôle, pitoyablement travesti depuis la réaction du XVIe siècle. Il l'a montrée, non plus ambitieuse, astucieuse, usurpatrice et tyrannique, mais comme un pouvoir régulier et reconnu dans la république chrétienne et féodale, comme une autorité médiatrice, garante et modératrice entre les princes et les peuples, en même temps qu'arbitre international, usant de son pouvoir surtout pour réprimer la guerre, pour conserver « dans ce moyen âge, devenu fou et corrompu, » la sainteté des mariages et les principes de la famille, et pour rendre la souveraineté supportable aux hommes. Mais comment de Maistre a-t-il pu songer que cette constitution du moyen âge fût applicable à l'Europe moderne, partagée en tant de sectes et minée par le scepticisme, à « cette religieuse Europe, qui, dit-il ailleurs, avait éclaté de rire » en lisant la déclaration un peu mystique de la sainte-alliance, bien moins contraire pourtant à toutes ses tendances que cette bizarre résurrection de la théocratie? Comment a-t-il pu oublier ce qu'il écrivait à peu près dans le même temps, que certains élémens de la révolution, « la liberté, l'égalité, la résistance, l'examen, » avaient gagné « même les fidèles, » que tout cela ne reculerait plus, et

(1) *Du Pape*, liv. II, ch. 2.

n'avait d'autre base que le monde? Comment a-t-il pu vouloir, contre tous ses principes, constituer ce pouvoir *à priori* par une délibération européenne, — et cela à titre d'infaillible, au milieu de la rébellion universelle contre toute infaillibilité? Pourtant alors, en pleine possession de ses facultés et de son expérience, il vivait non dans un cloître à l'abri de tous les bruits du monde, mais dans la région la plus positive des affaires, où il se signalait par le tact des hommes et des choses, et où l'on n'a pour ainsi dire d'autre occupation que de percer à jour toute sorte d'illusions. Le prendre absolument à la lettre, ne serait-ce pas taxer ce diplomate railleur d'une invraisemblable absurdité? et ne faut-il pas chercher sous cette forme du passé une idée plus générale, conforme à celles que nous lui avons déjà trouvées, et déposée là pour l'avenir, qu'il croyait toujours entrevoir?

Ici nous touchons au dogme. C'est donc le moment d'interroger à fond la pensée de de Maistre. Rappelons-nous d'abord deux choses : l'une qu'il est un croyant sincère, l'autre qu'il est un esprit très libre; or en pareil cas il est « difficile à l'homme d'être un. » Les plus profonds moralistes, les mystiques qui se sont le plus repliés sur eux-mêmes, ne tarissent pas sur l'obscurité des abîmes de la conscience; mais ce n'est pas seulement la conscience morale qui s'enveloppe sans cesse d'illusions et nous trompe sur nos plus intimes dispositions : la conscience de l'esprit se connaît souvent bien moins encore, et il s'en faut que nous sachions toujours quelles idées se cachent dans nos idées. Ces complications, ces prolongemens obscurs de nos pensées se forment surtout dans les temps et dans les hommes qui innovent. La révolution n'avait pas seulement détruit l'ancien régime, mais aussi l'ancienne controverse. De Maistre est forcé d'innover. Il écrit, dit-il, de nouveaux argumens, parce qu'on n'écoute plus les anciens. Le prêtre, par cela seul qu'il est prêtre, est suspect de répéter ce qu'on sait déjà et ce qui ne persuade plus, tandis que lorsqu'un laïque aborde les hautes questions, on lui prête volontiers l'oreille. Que veulent dire ces mots voilés, si ce n'est que les textes et l'autorité, l'ancienne critique et les anciens argumens sont repoussés d'avance, et qu'il faut des preuves *laïques*, c'est-à-dire purement rationnelles? Il n'était pas seul à comprendre cette situation, dont les conséquences sont immenses; nulle part elle ne s'explique mieux que dans une lettre de Lamennais adressée à de Maistre en 1821. « Je suis étonné, lui dit-il, que Rome ait eu tant de peine à comprendre vos magnifiques idées sur le pouvoir pontifical. Si je jugeais des Romains par les livres qui nous viennent de leur pays, j'aurais quelque penchant à croire qu'ils sont un peu en arrière de la société. On dirait à les lire que rien n'a changé dans le monde depuis un demi-siècle. Ils défendent la religion comme ils

l'auraient défendue il y a quarante ans. Ce genre de preuves ne fait plus aucune impression sur les esprits, comme je suis tous les jours à même de le remarquer. Je connais même plusieurs personnes qui, de chrétiennes qu'elles étaient, sont devenues incrédules en lisant les apologies de la religion. Depuis que la raison s'est déclarée souveraine, il faut aller droit à elle, la saisir sur son trône et la forcer, sous peine de mort, de se prosterner devant la raison de Dieu. » Il serait impossible de mieux résumer et la nécessité des circonstances et le nouveau mouvement philosophique qui en sortait pour les croyans, et qui continue de nos jours; mais l'ardent apôtre qui, dans sa foi non moins sincère que celle de son modèle, écrivait alors l'*Essai sur l'Indifférence* voyait-il bien clair dans la conscience de son esprit? Le temps pour lui a résolu ce problème. De Maistre de son côté faisait peu de cas des objections romaines. « Il sentait en lui, disait-il, une certaine force indéfinissable qui lui faisait éprouver le besoin de répandre ses idées, » et il prétendait avoir « quelque droit de croire que cette espèce d'inspiration était quelque chose (1). » Et ainsi, tout en protestant d'ailleurs de sa soumission, et en n'écartant, comme Vico, Descartes et tant d'autres, la révolution que par hypothèse, il suivait son sens propre. Cette inspiration dont il parle n'est autre que celle du siècle, et ce qui l'entraîne, c'est une révolution intellectuelle contenue dans la révolution politique.

Or en quoi consiste cette nouvelle apologie qu'il substitue à l'ancienne, désormais usée et impuissante? Elle consiste à rationaliser le dogme, c'est-à-dire à introduire la raison, comme une autorité suffisante, dans le mystère même. De Maistre ne renie point pour son compte les anciens argumens fondés sur des faits miraculeux, mais il les abandonne à leur désuétude. Il dédaigne la théologie humblement appliquée aux textes à l'entrée du sanctuaire, et il en lève le voile d'une main hardie pour montrer à son siècle qu'il n'y a là que les lois ordinaires de la Providence. L'oracle inspiré peut se taire sans inconvénient : le dogme n'est plus incompréhensible, ni définitif; il est, comme toute science, mais dans la plus haute des sphères, *rationnel, universel, progressif.*

Il est *rationnel.* « Les dogmes ne sont que des lois du monde divinisées, des notions innées et déposées dans les traditions de tous les peuples. » — « Les vérités théologiques ne sont que des vérités générales, manifestées et divinisées dans le cercle religieux, de sorte que l'on ne saurait en attaquer une sans attaquer une loi du monde (2). » Dans le détail, il applique cette pensée à chaque dogme qu'il aborde; ici, c'en est un que le christianisme a consacré « en s'emparant d'une idée naturelle; » là, c'est une vérité « qui

(1) *Du Pape, Discours préliminaire.*
(2) *Du Pape*, liv. Ier, chap. Ier.

dépend de la nature des choses, et qui n'a nul besoin de s'appuyer sur la théologie; » cet autre « a sa profonde racine dans la nature humaine et dans une opinion universelle; » aussi Tertullien, « en disant que l'homme est naturellement chrétien, a dit certainement plus qu'il ne croyait dire. » Lui cependant ne dit-il pas aussi plus qu'il ne croit dire, et s'il va plus loin que Tertullien dans le *naturel,* où va-t-il?

Le dogme est *universel;* on pouvait déjà le conclure de ce qui précède. De Maistre s'empare d'une ancienne maxime, *quod semper, quod ubique,* etc., « ce qui a été cru toujours, partout, et par tous; » et cette maxime, autrefois renfermée dans le cercle de l'église, il l'étend à tous les peuples et à tous les temps, et la traduit ainsi : « Toute croyance constamment universelle est vraie, et toutes les fois qu'en séparant d'une croyance quelconque certains articles particuliers aux différentes nations, il reste quelque chose de commun à toutes, ce reste est une vérité (1). » Ce serait « un ouvrage d'un nouveau genre, et qui ne serait pas des moins convaincans, » que celui où l'on réunirait les analogies religieuses des peuples. On voit ici combien l'idée était nouvelle dans la controverse catholique, et quelle portée il lui donne : ce n'est pas un pur traditionalisme tel qu'on a voulu le constituer depuis, c'est quelque chose de plus. Au reste, c'est aux martinistes qu'il l'a empruntée. « Je suis, dit-il, entièrement de l'avis de ce théosophe qui a dit de nos jours que l'idolâtrie était une putréfaction. Qu'on y regarde de près, on verra que, parmi les opinions les plus folles, les plus indécentes, les plus atroces, parmi les pratiques les plus monstrueuses et qui ont le plus déshonoré le genre humain, il n'en est pas une que nous ne puissions *délivrer du mal* (depuis qu'il nous a été donné de savoir demander cette grâce), pour montrer ensuite le résidu vrai, qui est divin (2). » Il voudrait qu'en souvenir des missionnaires on élevât une statue à Jésus-Christ dans quelque ville opulente assise sur une antique savane; « on lirait sur le piédestal : A L'OSIRIS CHRÉTIEN, dont les envoyés ont parcouru le monde, etc. » Il admet d'ailleurs de fort bonne grâce, et comme une analogie de plus, le terme de mythologie pour exprimer ces faits merveilleux dont la tradition populaire orne tous ses récits, et qui sont en même temps un témoignage du sens divin de l'humanité et une forme des idées morales. « Toute religion, dit-il, pousse une mythologie; mais celle de la religion chrétienne est toujours chaste, toujours utile et souvent sublime, sans que, par un privilége particulier, il soit jamais possible de la confondre avec la religion même. Voilà la mythologie chrétienne; c'est la vérité dramatique, qui a sa valeur et son effet indépendamment de la vérité littérale, et qui n'y

(1) *Principe générateur.*
(2) *Éclaircissement sur les Sacrifices.*

gagnerait même pas. » Comme on voit, il fait encore ici ses réserves; pourtant, sur ce sujet, il s'oublie quelquefois, et on croirait aisément, à lire certains passages, que, si sa curiosité venait plus souvent s'incliner au bord du symbolisme, il y tomberait : par exemple, à propos du miracle d'Attila, que l'apparition d'un ange effraya devant saint Léon : « Nous n'y voyons, dit-il, nous autres modernes, que l'ascendant d'un pontife; mais comment peindre un ascendant? Sans la langue pittoresque des hommes du ve siècle, c'en était fait d'un chef-d'œuvre de Raphaël. Au reste, nous sommes tous d'accord sur le prodige : un ascendant qui arrête Attila est bien aussi surnaturel qu'un ange, *et qui sait même si ce sont deux choses?* » Voilà les anges à peu près supprimés, tant il va vite quand il s'abandonne! et la science des mythes n'est-elle pas tout entière dans ce peu de lignes? Appuyez un peu, vous aurez tout Strauss!

Le dogme est *progressif;* les révélations se succèdent dans l'histoire, elles éclatent à chaque grande transformation de l'état social. La première fut donnée au premier homme avec le langage articulé; la seconde aux patriarches, c'est-à-dire à l'association nomade connue sous le nom de tribu; la troisième à Moïse, pour la nation sédentaire; la quatrième par le Christ, avec l'unité dans la hiérarchie, image et instrument de la fraternité morale; il annonce lui-même la cinquième, destinée à réunir toutes les sectes et à devenir réellement universelle, c'est-à-dire catholique. La religion « est soumise à la loi générale » du développement, et sur ce point il pousse victorieusement les protestans, qui auraient voulu ramener l'église à son état primitif, comme s'il était possible de remonter les siècles. Supposer que tout ce qu'on ne trouve point dans les temps primitifs est un abus, « c'est chercher dans un enfant au maillot les véritables dimensions d'un homme fait. C'est pitié de voir d'excellens esprits se tuer à vouloir prouver par l'enfance que la virilité est un abus, tandis qu'une institution quelconque, adulte en naissant, est une absurdité au premier chef, une véritable contradiction logique. » Aussi voudrait-il que l'église n'eût jamais écrit ses décisions, qui l'ont rétrécie, qui l'empêchent encore d'embrasser le genre humain. C'est l'hérésie qui l'y a forcée; c'est Luther et Calvin qui ont fait le concile de Trente. « L'état de guerre éleva ces remparts vénérables autour de la vérité; ils la défendent sans doute, mais ils la cachent; ils la rendent inattaquable, mais *par là même moins accessible.* Ah! ce n'est pas ce qu'elle demande, elle qui voudrait serrer le genre humain dans ses bras! » Ce n'est pas l'écriture une fois tracée, c'est la parole éternellement vivante qui doit interpréter le dogme, afin que chacun y trouve selon son esprit, que le peuple y prenne ce qu'il peut atteindre, et que le savant s'y élève plus haut. Les pro-

testans disent : « Nous ne croyons qu'à la parole de Dieu. » « C'est nous qui croyons à la parole, dit de Maistre, tandis que nos chers ennemis s'obstinent à ne croire qu'à l'Écriture, comme si Dieu avait pu ou voulu changer la nature des choses et communiquer à l'Écriture la vie et l'efficacité qu'elle n'a pas ! L'Écriture sainte n'est-elle donc pas une écriture? N'a-t-elle pas été tracée avec une plume et un peu de liqueur noire? Sait-elle ce qu'il faut dire à un homme et ce qu'il faut cacher à un autre? Leibnitz et sa servante n'y lisaient-ils pas les mêmes mots? Si la parole éternellement vivante ne vivifie l'Écriture, jamais celle-ci ne deviendra parole, c'est-à-dire vie. » Ce qu'il dit du dogme, il le dit aussi de l'organisation de l'église : elle est monarchique par la nature des choses, la vaste étendue de l'association chrétienne exige la monarchie; mais « les évêques de Rome n'étaient point dans les premiers siècles ce qu'ils furent depuis, » aucun acte formel n'a déterminé leur autorité, et sur cette question, pourtant fondamentale, de savoir quelle est cette autorité, il n'y a que des faits, des antécédens, point de loi. Elle va se resserrant ou s'élargissant pour s'adapter aux temps et aux nécessités, n'écoutant « qu'une certaine sagesse politique éclairée par la conscience universelle. »

Si l'on a bien mesuré la portée de ces principes, qui « humanisent » les dogmes, comme on disait à Rome, et réduisent tout à ce gouvernement général de la Providence, qui régit d'après de certaines lois de formation et de croissance toutes les religions comme tous les états, on comprendra mieux sa théorie de souveraineté pontificale, on en verra disparaître une contradiction, et, si l'on y trouve toujours un anachronisme, on y reconnaîtra aussi un sens très élevé, quoique sous une forme impossible.

La difficulté était grande : que faire de l'infaillibilité? Comment l'offrir au monde? Mais cette force indéfinissable, cette « inspiration qui est bien aussi quelque chose, » le poussent; il va droit sur l'écueil. Qu'est-ce que l'infaillibilité? Une question de mots. On appelle ainsi dans l'ordre spirituel ce qui dans le temporel s'appelle souveraineté; « ce sont deux mots parfaitement synonymes. » L'infaillibilité « n'est point un privilége particulier » de l'église; c'est un « droit commun à toutes les souverainetés possibles. » Ne faut-il pas partout un pouvoir qui ait le dernier mot? Dans l'ordre judiciaire même, « ne faut-il pas absolument en venir à une puissance qui juge et n'est pas jugée? » Toute souveraineté, quelle que soit sa forme, soit qu'elle parle par un bill ou par un fetfa, n'est-elle pas en définitive absolue? ne prononce-t-elle pas en dernier ressort, de manière à rendre à l'instant l'obéissance obligatoire? « Dans la pratique, c'est absolument la même chose de n'être pas sujet à l'er-

reur, ou de ne pouvoir en être accusé. » L'infaillibilité n'est donc plus autre chose que la suprématie, « une même chose sous deux noms différens. » C'est là une de ces vérités qui dépendent de la nature des choses, et qui « n'ont nullement besoin de s'appuyer sur la théologie. » Voilà donc le dogme de l'autorité infaillible humanisé, rationalisé comme les autres. A prendre cette explication à la lettre, l'équivoque est trop grossière, le tour de force trop puéril; nous nous refusons à croire qu'il en ait été entièrement dupe. Il est impossible qu'il n'ait pas vu l'énorme abîme qui sépare l'infaillibilité telle que l'église l'entend de la souveraineté civile et du dernier ressort judiciaire : la première, qui force non-seulement la soumission, mais l'assentiment, la conviction même, la foi, et qui fixe à jamais non-seulement le jugement particulier sur un fait, mais la loi même dont il émane, lors même qu'elle n'aurait pas été antérieurement définie; la seconde, qui n'impose que le respect et l'obéissance extérieure, sans agir sur la conviction, sans empêcher qu'on ne la discute, qu'on ne la combatte, qu'on n'en change les arrêts pour l'avenir par une nouvelle législation.

Si étranges qu'elles soient, ces assertions s'expliquent cependant par l'état mixte où s'agite l'esprit de l'écrivain. Il faut peut-être avoir éprouvé cet état pour comprendre avec quelle force une âme en transition peut, de bonne foi, allier les contraires. Quel homme, dit Fénelon, va jusqu'au bout de sa raison? D'un côté, de Maistre se trouve en présence de sa propre orthodoxie, qu'il réserve toujours, du clergé, dont il ménage les traditions d'école, et de l'état présent de l'église, d'où il faut nécessairement partir, puisque c'est par elle-même qu'il entend la renouveler. De l'autre côté, par où l'appelle son but, il voit l'ordre rationnel, le seul qu'il croie désormais efficace; les laïques, qui n'écoutent que ce qui procède de cet ordre; puis les plans divins, qu'il annonce en précurseur, et qu'évidemment il croit préparer. Comment passer d'une rive à l'autre, si ce n'est à la faveur de cette équivoque à demi volontaire dont on s'enveloppe parfois pour soi-même plutôt encore que pour les autres? C'est pourquoi il amasse des nuages pour couvrir l'union divine qui doit féconder l'avenir. On peut encore comprendre ici pourquoi il regrettait si amèrement que l'église ait tant écrit, qu'elle se soit liée par tant de définitions, qui la rendent « inattaquable, » il est vrai, mais aussi « moins accessible, » c'est-à-dire moins apte à l'universalité, et qui l'empêchent d'élargir ses bras pour « y serrer le genre humain. » Eh bien! puisque le mot d'infaillibilité est écrit, qu'on laisse le mot et qu'on change la chose; c'est d'ailleurs le train ordinaire des transformations de ce monde. Que l'infaillibilité devienne, puisque nos temps la repoussent, la souveraineté; que l'esprit vivifie la

lettre qui aurait tué! Après tout, si ce passage est devenu nécessaire, n'est-ce pas un signe irréfragable qu'il est providentiel? Dieu ne saura-t-il pas maintenir sa loi, de quelque manière que les hommes y arrivent? Que peut perdre le dogme à être reconnu comme une expression des lois du monde, rationnelle, universelle, progressive? L'ordre divin pour être élargi n'en reste pas moins ce qu'il est. « Toute constitution est une œuvre divine, » a-t-il dit en parlant des constitutions humaines. Si les hommes y croyaient en ce sens, puisqu'ils ne veulent plus y croire dans l'autre, qu'y perdrait la constitution de l'église? et à quoi bon pour elle deux manières d'être divine?

Si maintenant, écartant de cette doctrine l'application directe et chimérique que de Maistre lui assigne, on en retire l'idée essentielle, on pourra l'estimer à sa valeur et s'expliquer la remarquable influence qu'elle a exercée sur des doctrines bien différentes. Elle n'exprime en effet autre chose que la tendance souvent déçue, mais constante, des temps modernes vers la suprématie de l'intelligence dans le gouvernement des sociétés, opposée à toute souveraineté brutale, soit de la force, soit du nombre. Saint-Martin avait déjà repris cette idée, dont l'origine est platonicienne. — D'où vient, s'était-il demandé, qu'il y a des inférieurs et des supérieurs dans la société politique, puisque les hommes primitifs, sortis parfaits de la création, étaient nécessairement égaux? De ce que, « dans l'état de réprobation qui a suivi la chute, les uns, se souvenant de leur gloire et cherchant à y remonter, s'élèvent et s'épurent en raison de l'usage libre de leurs facultés intellectuelles, tandis que les autres succombent, s'abaissent et laissent en eux le principe divin se défigurer de plus en plus. Or il n'y a point d'autre infériorité que celle-là. Les premiers sont donc supérieurs aux autres, et doivent les gouverner. Voilà la véritable origine de l'empire temporel de l'homme sur ses semblables (1). » C'est donc le règne des saints et des sages que Saint-Martin annonce; mais il n'y a là aucune idée précise de hiérarchie. Comment les sages et les saints arriveront-ils au pouvoir? La suprématie sacerdotale de Joseph de Maistre diffère du principe vague de Saint-Martin en ce qu'il apporte une institution toute faite, établie partout, qui a présidé à la naissance de tous les états civilisés, qui a ramené à la civilisation tous les barbares. Partout, aux âges héroïques, les prêtres défendaient le peuple, excommuniaient ou détrônaient les princes; des oracles étaient consultés au sanctuaire commun des diverses tribus; l'histoire du moyen âge n'est que la reproduction à cet égard des an-

(1) Saint-Martin, *Des Erreurs et de la Vérité.*

ciennes histoires, et « ce n'est encore là, dit-il, qu'une de ces lois générales du monde qu'on ne remarque pas assez, et qui cependant sont d'une incontestable évidence. »

Il s'est trompé pour avoir voulu donner à la forme la fixité du principe, pour avoir « mesuré sur l'enfant les proportions de l'homme fait, » pour avoir, par conséquent, failli aux idées qu'il soutenait lui-même dans l'*Essai sur le principe générateur des constitutions humaines*. Si son imagination, plus contenue et plus régulière, lui avait permis d'avoir toujours présentes toutes ses pensées, il eût réfléchi que la croissance insensible des sociétés suppose le changement, qu'en marchant elles passent d'un milieu dans un autre et s'y modifient; il n'eût pas considéré seulement le principe de la vie, mais aussi les âges de la vie. Sa constitution européenne, calquée sur le passé, est aussi artificielle que les constitutions révolutionnaires qui l'ont tant irrité et si bien inspiré; c'est un idéal immobile qui stériliserait la fécondité des manifestations de la Providence. Il n'a pas même vu dans sa grandeur possible le système catholique de l'unité du sacerdoce et de l'universalité du dogme. Au lieu de le mêler encore aux choses contingentes, aux intérêts compliqués, aux questions souvent inextricables de la politique, il devait au contraire le renfermer plus étroitement dans la sphère éternelle des vérités morales, et lui confier, avec les rites qui en sont l'expression, ce fonds commun d'idées et de sentimens qui seul réalise l'unité du genre humain, laissant aux peuples le soin d'en pratiquer les conséquences. L'intelligence peut-elle se concentrer encore? Ne faut-il pas, sous peine de destruction, qu'elle soit diffuse dans la démocratie, puisque celle-ci seule a la force? Elle n'a plus besoin de dispense pour se faire droit; elle ne se dispense que trop elle-même. Les rois n'existent que parce qu'ils l'écoutent. Les uns l'ajournent par les concessions qui calment, les autres la répriment par une réaction qui corrige; mais tous l'observent et ne commandent qu'en lui obéissant d'avance. Elle est une force qui n'a pas encore ses organes complets, mais qu'on ne peut détruire; il n'y a donc qu'à répandre sur elle la lumière religieuse, afin que, souveraine de fait, mais nullement infaillible, elle sache se conduire elle-même dans l'avenir mystérieux où elle entre.

Il nous reste à suivre, dans les *Soirées de Saint-Pétersbourg*, le dernier essor de cet esprit si complexe : cet examen complétera et confirmera l'interprétation que nous en avons donnée.

LOUIS BINAUT.

LA

RÉVOLTE DES CIPAYES

D'APRÈS

LES RELATIONS ANGLAISES

I.

L'INSURRECTION DE MEERUT ET LE SIÉGE DE DELHI.

I. Mead's *Sepoy Revolt.* — II. Rotton's *Narrative of the Siege of Delhi.* — III. Fourchier's *Eight Month's Campaign against the Bengal Sepoy Army.* — IV. Russell's *Letters to the Times.* — V. Harriett Martineau's *British Rule in India*, etc.

On peut, on doit, selon nous, regarder la révolte des cipayes comme vaincue. Dans tout ce qui s'est passé depuis le moment où nous racontions les plus saillans épisodes de la guerre de l'Oude (1), rien ne peut faire prévoir une des deux péripéties qui rendraient la vie à l'insurrection, presque totalement étouffée. Ni l'armée indienne de Madras, ni celle de Bombay n'ont paru hésiter dans leur fidélité au drapeau britannique. Si indifférent qu'il se soit montré dans le principe aux bouleversemens qui menaçaient la mystérieuse royauté de *lady Bibby Company*, — c'est le nom sous lequel est désignée la compagnie des Indes, cette « grande dame étrangère » à laquelle, sans la connaître, obéissent, depuis un siècle et plus, les innombrables tribus de l'Hindostan, — le peuple proprement dit et considéré en masse n'a pris aucune part sérieuse aux hostilités. Bien plus, à mesure que les événemens se déroulent et l'éclairent, il semble ra-

(1) Voyez la *Revue* des 15 juin et 1er juillet 1858.

mené vers le *raj* (1) anglais, moins tyrannique, moins capricieux, moins violent que celui de la soldatesque insurgée. Le fatalisme oriental incline volontiers, on le sait, du côté de la victoire, et il n'est d'ailleurs pas besoin d'aller en Orient pour trouver des pays où le succès est aveuglément adoré, alors même qu'il choque toutes les idées de justice.

Tenons donc pour certain que la domination des Anglais dans l'Inde est provisoirement raffermie. Les divers corps insurgés sont de plus en plus refoulés vers l'espèce d'arène circonscrite où le général en chef anglais, sir Colin Campbell, ou lord Clyde, c'est tout un, veut les contraindre à se grouper, afin d'écraser d'un seul coup toutes les têtes de l'hydre. L'issue finale de la lutte ne saurait être, sans un complet renversement de toutes les probabilités, que la destruction totale des troupes indigènes révoltées. Si quelques bandes rebelles survivent à la campagne de 1858-59, ce seront tout au plus des compagnies de routiers, réfugiées dans les districts les plus inaccessibles du Rohilcund, où iront les traquer successivement et d'où les délogeront à la longue les colonnes mobiles de l'armée anglo-indienne.

Voilà où en sont les choses, et voilà ce qu'elles seront. La révolte de 1857, nonobstant ce prompt et victorieux dénoûment, n'en restera pas moins un terrible épisode, rempli de menaces et de leçons. Quiconque l'étudie peut se convaincre en effet que, depuis le jour où Clive, enfermé dans le fort Saint-David, avait en face de lui la prépondérance énorme de la France représentée par Dupleix, jamais l'empire anglais dans l'Inde n'avait couru de plus grands périls, ne s'était trouvé plus menacé d'un subit écroulement. Il n'a dû son maintien qu'à un concours inoui de circonstances imprévues, parce qu'elles étaient improbables, et de cette vérité décourageante ceux-là sont les premiers à convenir dont l'énergie, le dévouement et la constance s'appliquent aujourd'hui même à conjurer cette grande crise. Nous recueillerons scrupuleusement leurs témoignages dans le récit que nous allons entreprendre, et l'on verra si nous en exagérons le sens et la portée. Ces aveux sont dignes d'attention sous un autre rapport; ils permettent d'établir, sans qu'on puisse encourir le reproche d'exagération, jusqu'où les cruelles nécessités de la défense ont emporté ces champions à outrance de la civilisation et du progrès. Sympathique à leur cause, nous ne devons aucune complicité à leurs actes, et, fidèle à la mission de l'histoire, nous ne jetterons aucun voile sur les atrocités consciencieusement commises par ces rigides représentans du génie anglo-saxon. Ils n'en dissi-

(1) *Raj*, régime, autorité, pouvoir.

mulent rien eux-mêmes; ils les proclament, les revendiquent, et, pour ainsi dire, s'en couronnent. Sûrs du mobile qui les inspira, aucune de leurs plus terribles déterminations ne semble peser à leur mémoire, minutieusement fidèle, et en ces épanchemens étranges dégagée, ce semble, de tout scrupule. Nous les imiterons en ceci. Nous serons inflexible comme ils l'ont été; nous aussi, nous sommes certain de n'obéir à aucune inspiration mauvaise, à aucune pensée de rancune, à aucune préméditation calomnieuse. Pourquoi reculerions-nous devant quelques noms à flétrir plus que ceux qui les portent n'ont reculé devant de froides exterminations ordonnées à loisir, loin du champ de bataille, et dont le souvenir les laisse, non-seulement tranquilles, mais satisfaits, orgueilleux, et tout disposés à recommencer demain, s'il le fallait, leur œuvre sanglante?

Un mot sur l'ordre inusité dans lequel ces récits se succèdent. Quelques-uns des événemens que nous allons raconter sont antérieurs au siége de Lucknow, la plupart sont contemporains de cette mémorable résistance; mais les premiers documens offerts à la curiosité publique ont porté presque exclusivement sur les péripéties dramatiques de la rébellion de l'Oude. Là s'étaient passés les événemens qui parlaient le plus haut à l'imagination du public anglais. L'insurrection de Meerut, le siége de Delhi, les révoltes partielles du Pendjab, tous ces épisodes, si dignes d'intérêt au point de vue historique, pâlissaient devant les tragédies de Cawnpore, les angoisses dont Lucknow avait été le théâtre et le sujet. Aujourd'hui une réaction se fait, ou, pour mieux dire, une réaction est sollicitée. Les vainqueurs de Delhi demandent à être entendus à leur tour. Les gouvernans du Pendjab, fermement convaincus, — et non sans raison peut-être, — que si l'Inde est encore anglaise, c'est à eux qu'on le doit, font valoir leurs titres à la reconnaissance nationale. Ceux qui ont souffert s'écrient, comme Guatimozin : « Et moi donc, *étais*-je sur des roses? » Ceux qui ont vaincu réclament les honneurs du triomphe. C'est à cette émulation que nous devons les nombreux volumes où nous allons puiser un nouveau chapitre de l'histoire de l'Inde anglaise en 1857.

I.

Quand on oppose la fidélité traditionnelle des cipayes aux instincts de rébellion qui se sont manifestés dans l'armée du Bengale, on ne tient pas compte, ce semble, de précédens qui sont pourtant assez significatifs. En 1763, après la guerre avec le nabab d'Oude, une insurrection militaire éclata, qui fut promptement désavouée, sinon réprimée. L'année suivante, le fameux *bataillon rouge* vit huit de

ses hommes périr de ce même supplice qu'on a réinauguré en 1857, attachés à la bouche du canon, sans compter vingt autres qui subirent la mort sous une autre forme (1). En 1782, craignant d'être embarqués et cédant à la répugnance que l'*eau noire* (la mer) inspire aux brahmanes, trois régimens du Bengale se mutinèrent, parmi lesquels était un des corps-modèles de l'armée indigène, le *Mathews*, qui comptait vingt-six ans de glorieux services. Enfin, en 1806, dans la présidence de Madras eut lieu la fameuse révolte de Vellore, fomentée par les enfans de Tippo-Saïb. Ils étaient, au nombre de dix-huit, enfermés avec une cour nombreuse dans la forteresse de Vellore (à quatre-vingt-huit milles de Madras), sous la garde de quinze cents cipayes et d'environ quatre cents soldats européens. Le 10 juillet, à la pointe du jour, les sentinelles anglaises furent passées au fil de la baïonnette, et les casernes assiégées par les cipayes, tout à coup soulevés. Les officiers anglais étaient attendus par des assassins à la porte de leurs *bungalows*, et tués impitoyablement dès qu'ils se montraient. Les serviteurs des princes captifs accouraient de toutes parts, excitant les cipayes et les poussant au massacre. L'étendard de Tippo-Saïb fut hissé; puis, lorsque les révoltés se virent maîtres de la place, le pillage commença. Cinq heures pourtant ne s'étaient pas écoulées que de la ville d'Arcote, située à neuf milles de Vellore, on vit accourir un fort détachement de cavalerie, amenant quelques pièces de campagne. A huit heures, ces pièces étaient en batterie devant la porte de la forteresse. Les insurgés ne tinrent pas plus de dix minutes. Avant midi, on en avait déjà exécuté quelques centaines. La campagne battue, et quand on eut réuni tous ceux des fugitifs que ramenaient les paysans, il s'en trouva six cents environ qui restaient à juger. Presque tous se déclaraient innocens, et prétendaient s'être enfuis, non devant la répression, mais devant l'émeute elle-même. On hésita sur ce qu'on ferait d'eux, les autorités civiles et les chefs militaires ne pouvant tomber d'accord sur le meilleur parti à prendre. L'humanité finit par triompher. On n'exécuta que ceux des cipayes auxquels on avait à reprocher des actes de brigandage; les autres furent simplement rayés des contrôles de l'armée, comme incapables de rester au service de la compagnie. La plupart des officiers obtinrent même une petite pension de retraite.

La révolte de Vellore, qui coûta la vie à treize officiers européens, sans parler de quatre-vingt-deux soldats anglais tués et de quatre-

(1) Une anecdote assez curieuse se rattache au souvenir de ces exécutions : trois grenadiers du *bataillon rouge*, condamnés à être *canonnés*, réclamèrent les pièces *de droite*, comme un de leurs priviléges : ils avaient effectivement la droite dans l'ordre de bataille. On tint compte de cette singulière requête.

vingt-onze blessés plus ou moins grièvement, était le résultat d'une conspiration tramée pendant plusieurs semaines, fomentée par quelques *fakirs*, et qui avait eu pour point de départ une réforme malentendue de l'uniforme cipaye. Une espèce de shako-casque substitué au turban, la défense de porter des boucles d'oreilles, un nouveau mode de raser leur barbe, et les coups de fouet qu'on leur prodiguait pour les contraindre à ces changemens, voilà ce qui avait déterminé l'émeute des soldats de Vellore. Il n'est peut-être pas inutile d'ajouter que la mémoire de ceux qui furent exécutés à cette occasion est encore vénérée dans le pays, que leurs familles conservent précieusement certaines de leurs reliques, et qu'ils passent aux yeux de leurs compatriotes pour des martyrs de la foi hindoue.

Un demi-siècle sépare l'insurrection de Vellore et celle de Meerut, mais il existe entre elles une incontestable analogie : toutes deux s'accomplissent dans le voisinage et pour ainsi dire sous les auspices d'une race royale détrônée, toutes deux sont favorisées par le fanatisme des prêtres et des religieux indigènes, toutes deux ont leur prétexte, sinon leur cause, dans une modification apportée aux détails de l'équipement militaire. Néanmoins à Vellore rien ne prouva l'existence d'une conspiration étendue, ayant ses ramifications au dehors de la forteresse où la révolte sévit, tandis que l'insurrection de 1857, s'il faut adopter à cet égard l'opinion la plus accréditée en Angleterre, a été le résultat d'un vaste complot, longuement et habilement préparé. Ceci est-il une vérité positive, ou bien une simple chimère dont se repaît l'orgueil britannique, et dans laquelle il cherche une sorte de consolation? Nous hésitons à trancher une question si délicate. On va voir si les faits certains, avérés, peuvent s'interpréter ainsi (1).

(1) Nous ne mentionnons que pour mémoire ce qui a été si souvent raconté de « petits gâteaux chargés de symboles » et des fleurs de lotus qu'on dit avoir circulé longtemps avant l'insurrection dans les rangs des cipayes. Aucun témoignage bien positif n'existe à cet égard. Un bien plus grand intérêt s'attache, selon nous, à un manifeste du roi de Delhi, daté d'août 1857, et qui renferme un exposé méthodique des griefs sociaux que le peuple indien pouvait faire valoir pour légitimer sa révolte. Ce document vient seulement d'être publié. Il peut se résumer ainsi : « Le régime anglais ferme tout avenir aux classes supérieures de la population indigène. Ni dans la carrière des armes, ni dans celle des emplois civils, ni même dans celle de la haute industrie et des arts, une ambition légitime ne trouve à se déployer. Le plus haut grade qu'un natif puisse atteindre dans l'armée est celui de capitaine en second. Les fonctions civiles les mieux rétribuées auxquelles il puisse être promu (celles de *sudder ala*, ou juge de première instance), lui donnent, il est vrai, 500 roupies par mois; mais aucune influence, aucune possession terrienne (*jaghir*), aucune gratification sous forme de présent. Les manufactures indigènes sont écrasées au profit du travail anglais; la ruine des *zemindars* et des *taloukdars* empêche l'agriculture de constituer, comme jadis, une profession noble et lucrative... »

Le premier symptôme bien manifeste de la désaffection des cipayes date des derniers jours de janvier 1857. Le 22 de ce mois, dans un des établissemens militaires des environs de Calcutta, Dum-Dum (1), un des subalternes, un *classie*, ayant demandé à un des grenadiers du 2e de lui donner un peu de l'eau de son *lotah,* le fier brahmine refusa, ne sachant, disait-il, à quelle caste appartenait le *classie.* Celui-ci répliqua sur-le-champ que bientôt cette susceptibilité ne serait plus de mise : « Vous perdrez votre caste d'ici à peu, ajouta-t-il, car vous aurez à déchirer des cartouches enduites avec la graisse des porcs et des vaches. » Le propos circula, et du mécontentement qu'il parut soulever rapport fut fait immédiatement à l'autorité supérieure par l'officier chargé de l'arsenal où avait eu lieu cette altercation. Cet officier en effet, causant avec quelques-uns de ses subordonnés, avait appris que le propos tenu par le *classie* au sujet des cartouches Enfield avait déjà fait son chemin dans l'Inde tout entière. Ce n'était donc point une parole jetée en l'air, sans portée et sans valeur. Le supérieur immédiat à qui fut adressé un rapport sur cet incident y ajoutait, en le transmettant à l'état-major, que, convoqués par lui à la parade et sommés d'exposer les griefs qu'ils pouvaient avoir, les hommes de son détachement s'étaient plaints en termes respectueux, mais très positifs, de leurs nouvelles cartouches. Ils demandaient qu'elles fussent dorénavant préparées avec de la cire et de l'huile au lieu de graisse. C'est en cet état que l'espèce d'enquête ouverte à ce sujet arrivait au général Hearsey, commandant le dépôt de Dum-Dum. Il en sentit toute la gravité, si frivole que pût lui paraître au fond le grief mis en avant par les cipayes, et, sans perdre une minute, il sollicita du vice-adjudant-général l'autorisation d'acheter au bazar les substances destinées à graisser les cartouches, dont ensuite il remettrait la confection aux cipayes eux-mêmes. Cette autorisation fut accordée par le gouverneur-général siégeant en conseil dès le 27 janvier 1857. On s'était en même temps informé du mode de confection des cartouches, et, d'après les rapports reçus à ce sujet, on avait appris qu'en effet nul soin particulier n'était pris pour en écarter les substances réputées immondes par les soldats indigènes, qui, leurs préjugés admis, étaient en droit de se plaindre.

Ils allaient déjà plus loin, et plusieurs incendies nocturnes leur étaient attribués. Ces incendies avaient éclaté à Raneegunge et à Barrackpore; les flèches enflammées qui avaient servi à mettre le feu étaient en bois de santal. Or, le 2e de grenadiers ayant quitté récemment le district où ce bois se récolte, cette circonstance semblait

(1) Dum-Dum est un vaste dépôt d'artillerie situé à deux lieues de Calcutta.

indiquer que les coupables devaient appartenir à ce corps. D'ailleurs des *meetings* nocturnes avaient été dénoncés. Les cipayes s'y rendaient pour discuter entre eux les moyens à prendre afin d'empêcher le gouvernement de « détruire leur religion. » Devant une cour d'enquête formée pour examiner tous ces faits, un lieutenant indigène avait comparu, qui, dans la nuit du 5 février, réveillé par des cipayes de sa compagnie et les ayant suivis sur le champ de parade, y avait trouvé une nombreuse assemblée dont tous les membres sans exception, coiffés de leurs draps de lit, ne laissaient voir qu'une moitié de leur visage. Ils lui avaient demandé de se joindre à eux et de prendre part à un soulèvement qui devait éclater la nuit suivante. On égorgerait les Européens surpris dans leur sommeil, on livrerait leurs habitations au pillage, et on irait ensuite où l'on voudrait. Tous ces détails sont consignés dans un rapport officiel du général Hearsey en date du 11 février. Le général signalait au gouvernement le danger auquel on s'exposait en conservant auprès de la capitale une brigade entière composée uniquement de corps indigènes, et il concluait par ces lignes significatives : « Vous remarquerez que dans toute cette affaire les officiers indigènes n'ont été d'aucun usage. Au fond, ils ont peur de leurs hommes, et pas un n'ose prendre d'initiative. Leur action se réduit à se tenir à l'écart, espérant ainsi que leur non-participation suffira pour les exempter de blâme. C'est ce qu'on a toujours vu en pareille occasion, c'est ce qu'on verra toujours, aussi longtemps que nous dominerons l'Inde. Sir Charles Metcalfe avait bien sujet de dire qu'il s'attendait à apprendre un beau matin, en s'éveillant, la ruine entière de notre empire dans l'Hindostan. »

Quelques autres officiers tenaient un langage plus consolant et plus rassurant, entre autres le colonel Wheeler, du 34e, qui déclarait ses hommes parfaitement édifiés sur le compte des nouvelles cartouches et inébranlables dans leur fidélité au drapeau. Cet optimisme trouvait bon accueil dans les hautes régions du pouvoir, ainsi qu'il appert des communications échangées à cette date entre le gouverneur-général et la cour des directeurs. Les cipayes d'ailleurs fabriquaient maintenant leurs cartouches; on avait imaginé de plus une manière de charger qui les dispensait de porter à leurs lèvres ces engins suspects; enfin, par surcroît de précautions, il était secrètement enjoint aux officiers instructeurs de ne plus faire charger les carabines Enfield jusqu'à ce qu'on se fût procuré des cartouches irréprochables. Ces mesures prises, on se fiait au calme en apparence retrouvé, nonobstant qu'on eût surpris çà et là quelques indices de communications établies par messagers d'une garnison à l'autre.

Les choses traînèrent ainsi jusqu'au 19 février, où le 19e d'infan-

terie indigène, cantonné à Berhampore, soudainement appelé aux armes pendant la nuit, brisa les *kotes* (1) où les fusils étaient enfermés et se réunit sur le champ de parade, où retentirent bientôt des clameurs séditieuses. Les armes furent chargées, mais pas une goutte de sang ne fut répandue. Il est vrai qu'il n'y avait pas un soldat européen dans la place. La révolte n'en était pas moins redoutable, car elle pouvait se communiquer en quelques heures à une ville de cent cinquante mille habitans (Moorshedabad), presque entièrement peuplée de musulmans, les plus irréconciliables ennemis du joug européen. De plus le 34e, cantonné à Barrackpore, attendait impatiemment l'arrivée du 19e, qu'il avait invité à venir le rejoindre. Cependant, suivi d'environ deux cents cavaliers indigènes et avec deux canons servis chacun par douze *golundauz* (artilleurs indigènes), le colonel Mitchell accourait. A ses questions sur l'origine du désordre il fut répondu que les cipayes avaient pris les armes pour se défendre contre les Européens, qui les voulaient massacrer à cause du refus des cartouches. Le colonel dut s'expliquer sur l'absurdité de cette rumeur, après quoi il enjoignit aux révoltés de mettre bas les armes. Ils obéirent, non sans hésitation et comme à regret, après avoir voulu obtenir au préalable, que les canons fussent emmenés; mais on ne leur accorda cette satisfaction qu'après que la moitié des fusils eurent été réintégrés dans les *kotes*, et sur l'assurance formelle, donnée par les sous-officiers, que le reste des insurgés allait suivre cet exemple.

Le lendemain de cette échauffourée, une parade eut lieu, où les nouvelles cartouches furent soumises, devant les officiers indigènes et quelques délégués des cipayes, à une épreuve décisive. On passait à l'eau le papier qui leur servait d'enveloppe. Il s'en trouvait qui, recouvert d'un vernis plus épais et s'imbibant moins vite, fut déclaré avoir été enduit d'une graisse quelconque. On mit de côté les cartouches revêtues de ce papier, et les soldats reçurent l'assurance qu'on ne les obligerait pas à s'en servir. Rapport de toutes ces transactions fut adressé à l'autorité supérieure, qui naturellement s'en émut. La dignité du commandement lui sembla rabaissée par ces discussions amiables et ces concessions en matière de discipline. Lord Canning décida qu'un exemple serait fait, et envoya un *steamer* chercher jusqu'à Ranepore un régiment anglais appelé pour assister au licenciement du 19e, mesure inévitable à ses yeux. Le secret de cette mission fut mal gardé, semble-t-il, et une nouvelle

(1) Les *kotes*, en anglais *bells of arms*, sont des râteliers d'armes mis sous clôture. Cette précaution est adoptée, dans l'armée française, pour certains corps, notamment les compagnies de discipline. Elle est beaucoup plus générale, et cela se conçoit, dans l'armée anglo-indienne, pour les régimens de natifs.

insurrection fut concertée entre les cipayes de Barrackpore et ceux de Berhampore. Bien combinée, elle eût pu être fatale. Quatre mille cipayes étaient en effet réunis à quelques lieues de Calcutta, où il n'y avait qu'un seul régiment européen. Le Fort-William avait une garnison mixte, ce qui l'exposait à être surpris sans défense possible; mais pour cela il fallait une entente parfaite chez les révoltés, dont le plan était, paraît-il, celui-ci : le 19e devait venir relever le 34e à Barrackpore; chemin faisant, il se déferait de ses officiers. A son arrivée, le 34e s'insurgerait à son tour, et tous les deux marcheraient de concert sur Calcutta. Le colonel Mitchell, ayant quelque idée de projets semblables, les fit échouer par un stratagème fort simple. Il arrêta le 19e à quatorze milles de Barrackpore, et, convoquant les officiers indigènes, les retint autour de lui pendant quelques heures, justement celles où la révolte devait se prononcer. Cet incident suffit pour démonter les meneurs du 34e, qui n'osèrent pas donner le signal avant l'arrivée du renfort attendu. Leurs combinaisons n'aboutirent qu'à un crime isolé. Un des leurs, Mungul Pandy, las de voir retardé le massacre des Européens, et la tête montée par les vapeurs du *bhang*, s'élança tout à coup sur le champ de parade, appelant ses camarades à la sédition. Il avait son fusil à la main, et fit feu sur un sergent-major qui accourait, attiré par ses folles clameurs. Le coup ne porta point; alors, en face même du corps de garde, où dix-neuf hommes armés contemplaient, sans bouger, ce furieux, Mungul Pandy rechargea méthodiquement son arme, et tira de nouveau sur un adjudant qui arrivait à cheval. Le cheval seul fut atteint. L'adjudant et le sergent-major en vinrent aux mains avec le cipaye, qui, s'escrimant de son sabre, frappait sur ces deux officiers sans qu'un seul soldat leur vînt en aide. Loin de là, plusieurs cipayes, traîtreusement accourus, les assommaient à coups de crosse après les avoir renversés. L'assassinat allait être consommé, quand le général Hearsey survint au galop et ordonna aux hommes du poste de faire leur devoir. Pour les décider à obéir, il lui fallut les menacer de son *revolver*. Il fut bientôt avéré que le chef du poste leur avait enjoint de ne pas bouger. Tous furent arrêtés et jetés en prison.

L'émeute était donc étouffée lorsque le lendemain le 19e, excédé d'une longue marche, parut devant la station. Le licenciement du 19e eut lieu dès le jour suivant en présence du 84e (anglais) et de deux compagnies d'artillerie européenne. Les révoltés du 26 février s'attendaient à d'autres rigueurs que le licenciement pur et simple. Ils écoutèrent sans doute avec étonnement les explications verbeuses par lesquelles on leur expliquait cette mesure, et surtout l'expression des regrets que leurs chefs assuraient avoir éprouvés en s'y décidant.

Cependant, soit pure affectation, soit rancune véritable contre de lâches complices, ils adressèrent au général Hearsey cette curieuse demande : « Ou bien replacez-nous sur les cadres de l'armée, ou bien rendez-nous provisoirement nos armes et mettez-nous en face du 34e; nous nous chargeons de faire bonne et prompte justice. » Comme de raison, la requête n'eut aucun succès, et les ex-soldats du 19e se dispersèrent plus paisiblement qu'on ne l'avait espéré. Quelques-uns des moins suspects furent admis dans les rangs de la police indigène; à d'autres on confia des emplois non militaires. Beaucoup s'enrôlèrent au service du nabab de Moorshedabab. Un plus grand nombre enfin furent enlevés le long des routes qu'ils suivaient en rentrant chez eux par le choléra qui sévissait alors avec violence.

Cinq semaines s'écoulèrent avant qu'on eût pris un parti décisif à l'égard du 34e. Cette hésitation se comprend lorsqu'on réfléchit que lord Canning, le nouveau gouverneur-général, arrivé dans l'Inde depuis quatorze mois à peine, se trouvait dépourvu en ces circonstances critiques du concours qu'aurait pu lui prêter le commandant en chef de l'armée. Celui-ci, le général Anson, était allé passer une saison dans les fraîches vallées de l'Himalaya. Il fallait agir sans lui, et cette responsabilité isolée pesait, semble-t-il, au représentant de l'autorité suprême. Dans l'intervalle cependant, il fut pourvu aux plus urgentes nécessités de la répression. Le héros de l'algarade du 29 mars et le *zemindar* (lieutenant) qui lui avait prêté un si complaisant concours furent jugés, condamnés à mort et pendus. Mungul Pandy mourut en vrai fanatique hindou, se proclamant un « martyr de la foi. » Deux cipayes du 70e en garnison au Fort-William furent transportés comme ayant trempé dans le complot qui devait livrer aux insurgés cette importante forteresse. Un officier indigène du même corps fut renvoyé du service pour « manœuvres de trahison. » Certains membres du conseil exécutif voulaient qu'on se montrât plus sévère. L'un d'eux (M. Grant) demandait que les dix-neuf hommes du poste qui n'avait pas fait son devoir fussent passés par les armes; mais le gouverneur-général n'avait pas encore admis la nécessité de si terribles mesures, et son autorité prévalut. Si cette clémence, qu'on lui a trop reprochée, fut aussi imprudente que la suite des événemens semble le prouver, elle n'en est pas moins un titre d'honneur pour lord Canning. Il est beau de se tromper ainsi, et d'outrer le respect dû toujours et partout à la vie de ses semblables.

Le 6 mai, des forces imposantes furent concentrées à Barrackpore. Dans un carré formé par deux régimens anglais, trois régimens indigènes, deux escadrons de cavalerie et une batterie de six canons,

on amena les sept compagnies du 34e qui, occupant la station à l'époque du complot, devaient être punies pour y avoir trempé. On leur fit sur place poser leurs armes et dépouiller l'uniforme qu'elles avaient déshonoré. On leur lut l'ordre du jour, longuement motivé, qui les déclarait exclues de l'armée. L'arriéré de solde fut distribué à chaque officier, à chaque soldat, et sous bonne escorte ils furent dirigés en colonne sur le point où on devait les embarquer pour les conduire à Chinsurah. Leurs bagages et leurs familles y avaient été expédiés d'avance. Tout ceci s'accomplit sans ombre de résistance; mais un des témoins de cette scène imposante raconte que, dans l'après-midi du 6 mai, il rencontra un des officiers licenciés, lequel se plaignait amèrement de se voir complétement ruiné par suite d'une révolte à laquelle il était resté étranger. « — Pourtant, lui disait-on, vous saviez ce qui se tramait parmi vos hommes? — J'en conviens, je le savais, répondit-il; mais dites-moi, vous qui parlez, ce qu'il fallait faire. Si j'avais dénoncé mes frères brahmanes, j'étais sûr qu'ils me tueraient, et encore ma mort n'aurait-elle servi de rien, car à mon témoignage isolé ils en auraient opposé par centaines, qui m'eussent convaincu ou de folie ou de parjure aux yeux de mes supérieurs. »

Ainsi se trouvait conjuré pour le moment un péril plus grave qu'on ne le supposait. Il allait bientôt se reproduire, moins pressant, mais tout aussi terrible, dans d'autres parties de l'empire indien. C'était toutefois un grand point de gagné, que le siége central du gouvernement demeurât intact, et que les désastres à venir, si l'on en devait craindre, ne portassent pas le désordre dans la capitale même.

II.

Généralement bons cavaliers, les Anglais emploient volontiers dans leur idiome politique des locutions empruntées au vocabulaire de l'art équestre. Si nous voulions les imiter en ceci, nous dirions, à propos des premiers symptômes de la rébellion des cipayes, que, monté sur un cheval ombrageux, celui qui le guide doit être attentif aux moindres signes d'émotion, et, dès qu'il les constate, se raffermir en selle, rassembler les rênes, assurer ses étriers. C'est ce que ne sut pas faire le gouvernement anglo-indien après les tentatives avortées de Dum-Dum et de Barrackpore. Deux mois et demi s'étaient écoulés depuis que la première alarme lui avait été donnée, et aucun ordre n'avait été envoyé de Calcutta pour mettre sur leurs gardes les délégués de l'autorité centrale. Toutes les forteresses, tous les arsenaux restaient sous la garde des cipayes. Dans beaucoup de stations, et des plus importantes, il n'y avait que des offi-

ciers européens, isolés au milieu de leurs soldats brahmanes. Rien enfin n'avait été changé dans le régime habituel des provinces où couvait l'insurrection, ni dans la distribution des troupes destinées à la réprimer en cas de besoin. Nous avons loué lord Canning de son humanité, mais la prudence et la prévoyance lui firent complétement défaut, on doit le reconnaître, pendant les mois de mars et d'avril, et jusqu'aux premiers jours de mai 1857. Il faut ajouter ceci à sa décharge : la rébellion éclata là où elle semblait devoir être étouffée le plus promptement, là où la prudence la plus en éveil n'aurait rien trouvé à redouter.

Entre Agra et Delhi, à cent trente et un milles au nord-ouest de la première de ces deux villes, à quarante milles au nord-est de la seconde, est la station de Meerut, qui donne son nom à l'une des six grandes divisions territoriales connues sous le nom de provinces du nord-ouest (1). Cette portion de l'empire indien est virtuellement sous la domination britannique depuis la fameuse guerre des Mahrattes, où quatre armées anglaises, lancées à la fois sur les territoires de cette ligue puissante, virent fondre devant elles une force militaire évaluée à 210,000 fantassins et 100,000 cavaliers. Ce fut l'affaire de cinq mois, au bout desquels, tandis que Wellesley poursuivait Sindyah vaincu jusque dans le domaine du Nizam, et gagnait la célèbre bataille d'Assye (23 septembre 1803), lord Lake, investi dans l'Hindostan proprement dit des mêmes pouvoirs que Wellesley exerçait dans le Dekkan, conduisit le troisième corps d'armée jusque sous les minarets de Delhi. Le souverain déposé par les conquérans mahrattes fut replacé sur le trône d'Aurang-Zeb, et tous les états mahométans de l'Inde payèrent de leur allégeance la restauration dérisoire et fictive de ce qu'on appelait jadis le Grand-Mogol.

Meerut, au mois de mai 1857, eût été choisi par tous les résidens anglais comme un des points les moins menacés de toute la péninsule. Deux régimens anglais (carabiniers et *rifles*), deux compagnies d'artillerie et une batterie de campagne européennes y tenaient garnison à côté de deux régimens d'infanterie et d'un régiment de cavalerie indigènes (le n° 3). Or il est admis et prouvé que partout où les Européens constituent, ce qui est rare, un tiers de la force mixte, aucune chance de révolte heureuse n'existe pour les cipayes. Ici la proportion était bien plus favorable, et dès lors la sécurité

(1) Delhi, Meerut, Rohilcund, Agra, Allahabad, Benarès. Chacune est divisée en cinq *zillahs* ou districts, sauf Bénarès, qui en a six. Réunies, elles ne comptent pas moins de 81,908 *townships* ou divisions municipales. Leur population agglomérée est, d'après les derniers recensemens, de 25,724,121 Hindous et de 4,547,771 musulmans; total, 30,271,885.

devait être complète. Aussi, lorsque le 8 mai le 3e cavalerie refusa les nouvelles cartouches qu'on voulait lui distribuer, personne ne prit garde à cet incident. Quatre-vingt-cinq des mutins furent arrêtés sur place et jetés dans les prisons de la ville. Un conseil de guerre s'assembla le 9, et prononça contre eux diverses condamnations, dont la plus grave était dix années d'emprisonnement avec travail forcé. Le 10, ces sentences militaires reçurent leur exécution solennelle au milieu des troupes formées en carré. Les prisonniers furent dépouillés de leur uniforme et chargés de fers. La plupart d'entre eux poussaient des cris de fureur qui semblaient faire quelque impression sur leurs camarades; toutefois aucun symptôme de désordre ou de résistance ne se manifesta ouvertement, et trente-deux heures s'écoulèrent, à partir de ce moment, sans qu'aucune mesure fût adoptée pour le cas où une révolte éclaterait. La moindre précaution suffisait, on l'a vu, pour la rendre impossible. Retirés dans leurs quartiers, où, par un singulier privilége, ils n'admettent aucun autre Indien et souffrent à peine qu'un officier anglais fasse sa ronde, les cipayes cependant employèrent toute la nuit à organiser leur soulèvement pour le lendemain, 11 mai, qui était un dimanche. Ils comptaient profiter, pour surprendre la garnison anglaise, de l'heure où elle serait appelée au service religieux de l'après-midi. Fort heureusement le premier coup de cloche trompa leur impatience fiévreuse; ils devancèrent d'une demi-heure l'instant favorable à leurs desseins, et trouvèrent dès lors inabordable la caserne des *rifles,* où ils se portaient en masse.

Un des chapelains de la station, M. Rotton, auquel nous devons un récit circonstancié de ces néfastes journées (1), décrit assez naïvement sa surprise et son incrédulité quand, au moment d'aller officier, il fut arrêté sur le seuil de la porte par une servante effrayée qui s'opposait à ce que mistress Rotton accompagnât son mari : — Et pourquoi donc madame ne sortirait-elle pas? demanda le ministre. — Parce qu'il y aura un combat. — Un combat? avec qui donc? — Avec les cipayes. Ici le bon ministre haussa les épaules, et, tout préoccupé de son sermon, consentit simplement, pour déférer aux inquiétudes de sa femme, à se faire accompagner de leurs enfans, qui viendraient en voiture jusqu'à la porte du temple, et qu'un serviteur fidèle garderait là pendant la durée de l'office. « En fait d'armes, ajoute-t-il, je ne pris que ma canne, la même dont je me servais à Cambridge... » Toutefois, à peine sorti de chez lui, le bruit de la mousqueterie et la fumée qui sortait par tourbillons épais des *bungalows* livrés aux flammes lui donnèrent à penser que sa servante

(1) *The Chaplain's Narrative of the Siege of Delhi*, etc., by John Edward Wharton Rotton, one of the chaplains of Meerut; London, Smith Elder and Cº, 1858, 1 vol. in-8º.

était mieux au courant que lui de l'état des choses. Elle n'avait pas, elle, de sermon à préparer.

Tout ce désordre avait lieu à une extrémité des cantonnemens, du côté du campement indigène. Autour du temple, où le clairon des *rifles* appelait déjà les troupes anglaises, on ne voyait d'autre agitation que celle d'une colonne qui se forme peu à peu. La nuit cependant allait bientôt venir, car le tumulte n'avait commencé qu'à six heures du soir, et chacun s'étonnait du silence gardé par l'état-major, qui laissait inactifs les soldats anglais, déjà réunis et prêts à marcher sur les mutins. Cette inaction fatale devait se prolonger encore toute la nuit. Le commandant de la place, vieillard plus que septuagénaire, pris à court par l'événement, avait perdu la tête, et opposait ses indécisions, sa prudence inopportune, aux instances des officiers placés sous ses ordres. Cependant la révolte grossissait à chaque minute. Les prisonniers de la veille, qu'on avait relâchés dès le début, les voleurs qui pullulent autour des bazars, les *budmashes*, comme on les appelle, qui traînent dans les bas-fonds de toute cité indienne une existence équivoque, s'étaient immédiatement mis à piller, à brûler tout ce qui n'était pas sous la protection redoutable des lignes anglaises. Les *sowars* (cavaliers) du 3e galopaient, sabre en main, de tous côtés, chargeant tout ce qu'ils rencontraient d'officiers ou de résidens européens. Cependant il n'est pas établi que le meurtre fut leur principal objet, car le chapelain, qui n'y manque jamais ailleurs, ne mentionne bien positivement aucun assassinat. Le tumulte d'ailleurs ne dura pas plus de deux heures, après lesquelles, n'osant pas se risquer plus longtemps dans le voisinage des troupes anglaises, les cipayes, formés en bon ordre, et sans trouver le moindre obstacle devant eux, prirent la route de Delhi. On les entendait se réjouir, au départ, du succès de leur entreprise et du butin qu'elle leur avait procuré. Se ravisant un peu tard, le général Hewett jeta sur leur piste quelques pelotons de dragons et de *riflemen*. Cette manœuvre, qui eût pu être décisive une ou deux heures plus tôt, — car rien n'était plus simple que de couper la retraite à ces soldats si peu redoutables en rase campagne, et qui ne disposaient pas d'un seul canon, — cette manœuvre n'aboutit qu'à faire fusiller sur la route quelques traînards qui s'étaient oubliés à piller, ou dont le poids du butin ralentissait la marche. Les dragons et les carabiniers rentrèrent alors à Meerut, d'où pas un détachement ne sortit pendant les quinze jours qui suivirent.

De Meerut à Delhi, la route est unie comme la main, et les cipayes marchent vite quand ils ont ou croient avoir les Anglais sur leurs talons. Leur avant-garde arrivait à Delhi le 12 mai, à sept heures du matin, après avoir franchi quarante milles d'une seule traite. Chemin faisant néanmoins, ils s'étaient donné le loisir de massa-

crer quelques Européens qu'ils rencontraient voyageant avec les *dawks* (couriers de la poste). Au moment où les premiers se montraient sur les bords de la Jumna, du côté où elle baigne le pied des murailles du palais impérial, quelques officiers anglais, chargés de la garde de l'arsenal, virent avec surprise ces colonnes armées qui se déployaient et traversaient par subdivisions le pont de bateaux jeté derrière la résidence des rois. A peine l'avaient-ils traversé, que les portes de cette espèce de ville (1) s'ouvraient pour eux, comme s'ils eussent été attendus. Peu de temps après, les *sowars* du 3e ainsi introduits dans la résidence impériale donnaient le signal de la révolte.

Les scènes qui se passèrent alors sont fidèlement décrites par un des négocians indiens de Delhi, auquel nous cédons momentanément la parole. Sorti de Delhi pour se rendre en chariot à quelque pèlerinage, il avait rencontré, à deux cents pas du pont de bateaux, un piquet de cavalerie qui, après interrogatoire, le contraignit de rentrer en ville.

« En arrivant au pont, poursuit-il, ces cavaliers pillèrent la caisse du péage. Derrière eux arrivait un régiment de cipayes qui traversèrent le pont, et, après avoir tué un Européen qui se trouvait là, pénétrèrent dans la cité. Nos cavaliers étaient restés de l'autre côté, lorsqu'arrivèrent des bateliers qui rompirent le pont; il leur fallut donc passer à gué, ce qu'ils firent, après quoi ils entrèrent en ville par la porte de Delhi (2), et galopèrent jusqu'à l'*ungauree baugh* (au-dessous du palais) pour mettre à mort le *burra-sahib* (le chef-maître, c'est-à-dire le commissaire en chef anglais). Le *kotwal* (préfet de police), entendant parler de ceci, envoya prévenir ce fonctionnaire, Simon Fraser, qui fit immédiatement transporter les archives dans la cité; puis, montant dans son *boghey*, où il avait un fusil à deux coups, et précédé de deux cavaliers d'ordonnance, il vint au-devant des révoltés. Les cavaliers le chargèrent. M. Fraser tira sur eux, et du premier coup cassa la tête du plus avancé. Sa seconde balle atteignit seulement un de leurs chevaux. Il descendit alors de voiture, et, entrant au palais par le *Summun boorj*, referma la porte derrière lui; ensuite il alla vers la porte de Lahore, et donna ordre au *subadar* (capitaine) de service que cette porte fût fermée. Celui-ci obéit sans délai. Arrive ensuite un cavalier qui enjoint d'ouvrir. « Qui êtes-vous? demanda le *subadar*. — Nous sommes les cavaliers de Meerut, réplique l'autre. — Où sont vos camarades? reprend le *subadar*. — L'homme répond : — Dans l'*ungauree baugh*. » Le *subadar* dit alors qu'ils n'avaient qu'à venir tous ensemble, et qu'aussitôt il ouvrirait. Il ouvrit en effet dès qu'ils arrivèrent, et les cavaliers entrèrent dans le palais.

« M. Simon Fraser et le capitaine Douglas, commandant de la garde du palais, firent aussitôt venir le *subadar*. — Quelle trahison est ceci? lui

(1) Le palais impérial de Delhi ne logeait pas moins de 6 ou 7,000 personnes, de la famille ou de l'entourage du souverain. Il peut au besoin en loger 12,000.

(2) Cette porte est à la partie méridionale de la ville, et la plus rapprochée de la Jumna.

dirent-ils. Faites sur-le-champ charger les armes (il y avait une compagnie entière, et même plus, de garde à la porte du palais). — Mais le *subadar* insulta le commissaire en chef, et lui dit de partir au plus vite. MM. Fraser et Douglas, entendant ceci, rentrèrent à la hâte dans l'intérieur, où ils furent poursuivis par les cavaliers. L'un de ceux-ci déchargea son pistolet sur M. Fraser, qu'on vit chanceler et s'appuyer à la muraille. Arriva un autre cavalier qui, d'un seul coup de sabre, lui trancha la tête, et ensuite de la même manière tua le capitaine Douglas. Ils se portèrent ensuite vers la salle d'audience, où ils tuèrent encore deux Européens, puis vers le Durreeougunge, où ils mirent le feu à toutes les maisons. Un autre régiment de cipayes, survenant un peu plus tard, engagea les *budmashes* a piller les maisons; car, pour eux (les cipayes), ils regardaient ceci comme *huram*, et ne voulaient pas se commettre à toucher eux-mêmes les objets pillés. Il y eut ensuite cinq *gentlemen* et trois *ladies* massacrés dans le Durreeougunge. Les autres se réfugièrent dans la maison du rajah de Kishungur. Les cavaliers allèrent ensuite à la Banque, où ils mirent le feu, et tuèrent encore cinq *gentlemen;* puis ils allèrent à la *kotwalee*. (préfecture de police) pour notifier qu'on eût à faire piller les maisons par les *budmashes;* sur quoi le *kotwal* se cacha, ne prenant aucune mesure pour protéger la population, et laissant même piller la *kotwalee.* »

A l'arsenal cependant se préparait une défense héroïque, relatée dans la dépêche d'un des braves officiers qui échappèrent, comme par miracle, à la catastrophe dont ils furent les principaux agens. Elle a immortalisé le nom du jeune lieutenant George Dobson Willoughby, qui avait alors le commandement de ce poste. On aura peine à croire qu'il y avait là, sans un soldat européen et sous la garde de quelques cipayes, un immense matériel militaire, dont faisaient partie notamment trois trains complets d'artillerie de siége avec tous leurs approvisionnemens de poudre et de projectiles. Bien décidé à ne pas laisser tant de ressources tomber aux mains des rebelles, Willoughby fit fermer et barricader toutes les portes de l'arsenal. A l'intérieur de celle qu'il jugeait devoir être attaquée la première, — celle qui ouvre sur le parc, — il établit deux pièces de 6 chargées à mitraille et à double charge. Deux des huit Anglais dont il pouvait disposer restèrent près de ces canons, mèche allumée, avec ordre de faire feu si on tentait de forcer la porte, et de se replier ensuite vers le point de l'arsenal où s'étaient postés les lieutenans Willoughby et Forrest. Deux autres pièces et des chevaux de frise défendaient la principale porte. Plusieurs autres canons et obusiers furent placés de manière à commander dans toutes les directions les divers pavillons et les cours du grand édifice. Enfin une traînée de poudre, communiquant au principal dépôt de munitions, était préparée comme ressource suprême. On n'y devait mettre le feu qu'à un signal convenu, lorsque l'un des subalternes anglais, le

conducteur Buckley, soulèverait le chapeau qu'il portait, sur l'ordre que lui en donnerait Willoughby. On voulut ensuite distribuer des armes aux gardiens indigènes de l'établissement; mais ils ne les prirent qu'avec une répugnance évidente, et il était clair qu'on ne pouvait compter, de leur part, sur aucune aide.

Ces arrangemens étaient à peine terminés quand des gardes du palais vinrent, au nom du roi de Delhi, demander la remise de l'arsenal. Aucune réponse ne fut adressée à cet insolent message. Le *subadar* de garde avertit peu après Willoughby que les insurgés rassemblés aux portes attendaient des échelles que le roi leur avait fait promettre. Les échelles arrivèrent effectivement, et dès qu'elles furent appliquées aux murs, tous les gardiens indigènes, sans exception, en profitèrent pour s'évader. Ils n'avaient pas négligé auparavant de cacher les sacs d'amorces, ce qui indiquait assez leurs dispositions hostiles. L'un d'eux d'ailleurs s'était constamment tenu en communication avec les rebelles, avertis par lui de tout ce qui se passait à l'intérieur du bâtiment. « Willoughby était si indigné de la conduite de ce misérable, dit le lieutenant Forrest dans sa dépêche, qu'il m'avait prescrit de lui tirer dessus, s'il osait se représenter devant nous. »

Restés seuls, les neuf Anglais se défendirent aussi longtemps que la résistance fut possible. Tous les canons mis en position tirèrent au moins quatre fois, et les insurgés qui osèrent se montrer au faîte des murs furent écrasés de mitraille. Ils étaient au nombre de plusieurs centaines, et leur feu continu, à courte distance (de quarante à cinquante mètres) ne resta pas longtemps sans effet. Buckley avait déjà le bras traversé d'une balle, et le lieutenant Forrest avait reçu deux blessures à la main gauche, quand Willoughby, voyant tout compromis, donna le signal... Obéi à la minute même, il put savourer sa vengeance, car l'explosion, qui emportait dans les airs environ un millier d'ennemis, le laissa vivant, lui et tous ses compagnons. Tous étaient plus ou moins atteints, plus ou moins mutilés; ils purent tous cependant gagner la porte donnant du côté du fleuve, et s'échapper ensuite par celle qui porte le nom de Cachemyr. Une fois dans la campagne, ils se perdirent de vue. Quelques-uns périrent sans qu'on ait jamais su comment. Quant à Willoughby lui-même, une singulière divergence existe dans les ouvrages d'après lesquels nous écrivons. M. Mead (1) le représente arrivant à Meerut, noir de poudre, couvert de plaies et y mourant d'épuisement après quelques jours d'agonie. M. Rotton en revanche, qui, à cette époque même, n'avait pas encore quitté Meerut, déclare que la des-

(1) *The Sepoy Revolt*, etc.

tinée du jeune héros est restée enveloppée de doutes et d'obscurité. « On craint, ajoute-t-il, qu'en cherchant à s'échapper, il ne soit tombé entre les mains de quelques brigands villageois appartenant probablement à la caste des Goujurs, et qui infestaient la route de Delhi à Meerut. »

Pendant que l'arsenal tenait encore, que se passait-il dans les cantonnemens de Delhi, situés à quelques kilomètres de cette capitale? Aussitôt que la nouvelle de l'arrivée des cipayes parvint au brigadier Graves, qui s'y trouvait à la tête de trois régimens indigènes et d'une batterie d'artillerie également indigène, il fit prendre immédiatement les armes à celui de ces trois corps dont il se croyait le plus sûr (le 54e), et il l'envoya, avec deux canons, à la rencontre des rebelles. A peine la petite colonne avait-elle dépassé la porte de Cachemyr, et au moment où elle débouchait devant l'église Saint-James, les cavaliers du 3e arrivèrent sur elle au galop, et, attaquant seulement les officiers européens, les tuèrent à coups de pistolet. Un seul, le colonel Ripley, fut chargé à coups de baïonnette et renversé par un de ses soldats, qui l'acheva par terre d'un coup de feu. Devant ces assassinats, les cipayes du 54e demeuraient immobiles, témoins indifférens, impassibles. Pas un bras ne se leva, pas un mot ne fut prononcé pour arrêter l'œuvre de sang. L'officier indien, de garde à la porte de Cachemyr, se hâta de la fermer, afin d'empêcher toute communication entre les cantonnemens et la ville. Il fut cependant obligé de livrer passage aux deux pièces d'artillerie qui étaient restées en dehors des murs et que le capitaine de Teissier (un Français probablement, au moins d'origine) amenait malheureusement trop tard. La seule vue des canons mit en fuite les *sowars* rebelles; mais le 54e de son côté se débanda presque aussitôt et courut au pillage. Il était onze heures lorsque la nouvelle de ce désastre parvint aux cantonnemens. Deux autres canons et cent cinquante hommes d'infanterie (indigènes) furent expédiés aussitôt, non sans doute en vue d'une répression quelconque, mais pour protéger la fuite des résidens européens. Arrivé à midi à la porte de Cachemyr, ce petit détachement s'y maintint encore quelques heures, et ce fut tout. On recueillit, on chargea sur un chariot les cadavres des officiers du 54e gisant encore à quelques pas du poste ainsi conservé; on les expédia aux cantonnemens où le capitaine de Teissier était retourné pour mettre en batterie ses deux derniers canons, de manière à balayer la route par où les rebelles pouvaient essayer une attaque. De cette précaution dépendait aussi le salut d'une foule de fugitifs européens, femmes, enfans, négocians, etc., qui s'étaient déjà réfugiés autour d'un bâtiment élevé sur une éminence voisine (*Flag-Staff-Tower*).

Cependant les cipayes encore sous le drapeau manifestaient les dispositions les plus menaçantes. Il y eut une tentative pour enlever les pièces au moment où elles sortaient des lignes. On vint avertir officieusement le capitaine de propos tenus dans les rangs de la troupe. Le premier coup de canon tiré sur Delhi devait être pour les cipayes le signal du massacre des Européens qu'ils avaient en leur pouvoir. Ces mêmes hommes, quand eut lieu la terrible explosion de l'arsenal, s'écriaient irrités « que le général était un bien méchant homme de faire ainsi tuer tant de monde. » Il était facile en un mot de prévoir leur défection, désormais inévitable. Aussi le capitaine de Teissier envoya-t-il aux artilleurs laissés jusqu'alors à la porte de Cachemyr l'ordre de ramener leurs canons. Il les vit d'abord avec joie revenir au trot de son côté; mais comme, au lieu de se diriger vers la Flag-Staff-Tower, ainsi qu'il le leur avait prescrit, ils tournaient du côté des cantonnemens, il crut à une direction mal indiquée, et partit au galop pour les ramener. En le voyant arriver, et dès qu'il fut à portée de voix, au lieu d'écouter l'ordre qu'il réitérait, les soldats d'escorte lui montrèrent leurs fusils par un geste significatif, et six d'entre eux, mettant genou en terre pour mieux viser, firent feu sur le vaillant officier. Son cheval seul fut atteint, et, quoique la blessure fût mortelle, le noble animal eut encore la force de ramener son maître jusqu'à la Tour. Il ne fallait plus songer qu'à se tirer comme on pourrait de l'horrible mêlée. Un dernier message fut adressé au détachement qui tenait encore la porte de Cachemyr. Le capitaine qui le commandait se mit en retraite avec environ cent vingt hommes, ordonnant aux canonniers de le suivre; mais à peine à cent pas des murs, il entendit fermer la porte et retentir un feu de file. Les canons étaient pris, et on massacrait les officiers restés à l'arrière-garde pour les emmener. Avec eux périrent quelques *civilians* qui s'étaient mis, pour quitter la ville, à la queue de ce dernier convoi. Mistress Forrest, la femme de cet officier qui, peu d'instans auparavant, avait fait sauter l'arsenal, était de ce nombre, et reçut une balle à l'épaule. Pas un des Européens n'eût échappé, si la soif du pillage n'eût été plus vive encore que la soif du sang chez les cipayes, qui se jetaient tête baissée dans l'insurrection. Ils laissèrent là leurs victimes, dont quelques-unes purent s'échapper; d'autres se cachèrent, et de celles-ci encore quelques-unes ont survécu : le plus grand nombre pourtant, arrachées des asiles où on les avait reçues, périrent misérablement. C'est ce que constate une lettre écrite de Delhi, le 17 mai, au rajah de Jheend (1) par l'espion chargé de le tenir au courant.

(1) Le rajah de Jheend est un de ceux qui ont rendu les plus signalés services à la

« ... Ceux-là seuls des Européens qui se sont cachés ont été épargnés, dit cette curieuse missive. Toute la ville est en désarroi. Le roi a envoyé son fils pour rassurer les habitans, mais le pillage continue. Il campe en ce moment hors de la ville avec ses régimens, mais il est si vieux! L'autorité est entre des mains usées. Les *jaghirdars* (grands propriétaires féodaux) n'ont pas ceint leurs reins par déférence pour les Anglais. Les cipayes, prêts à donner leur vie, ne marchandent pas celle d'autrui. Aujourd'hui mercredi, une cinquantaine environ d'Européens, découverts dans leurs cachettes, ont été tués. On les pourchasse encore, et autant seront trouvés, autant périront. S'ils ont pu s'échapper, c'est tant mieux. Nous revoyons les atrocités de Nadir-Shah. Cinquante-trois ans de civilisation se sont trouvés effacés en trois heures. Les honnêtes gens ont été pillés, les coquins enrichis. Le roi a mandé les notables de Delhi pour remettre un peu d'ordre. Ils se disent tous malades ou incapables. Reste à voir ce qui adviendra. Le peuple ici est dans une mauvaise passe. La volonté de Dieu soit faite! Ceci est écrit avec soin et dans un esprit de loyauté. L'état du peuple ici ne se peut décrire. On vit, mais on désespère de sa vie. Pas de remède à une pareille malédiction. Les cipayes n'ont pas de chef. »

Une autre lettre est plus explicite encore.

« ... On a envoyé une garde à la maison du rajah de Kishungur, qu'on soupçonnait d'avoir donné asile à des Européens. Il y en avait en effet près de trente-quatre (hommes, femmes, enfans) cachés dans cette maison. Les révoltés y ont mis le feu, et l'ont entretenu jour et nuit; mais les Européens étaient à l'abri dans le *tykhana* (1). Le lendemain, les soldats sont allés chercher deux canons, et ont tiré tout le jour sur la maison, mais sans résultat... Le 13, les révoltés ont encore attaqué les Européens réfugiés dans la maison du rajah de Kishungur. Ceux-ci alors ont riposté à coups de fusil et tué une vingtaine d'hommes; mais, leurs munitions s'étant épuisées, il leur a fallu sortir, au nombre de trente. Quatre sont restés dans le *tykhana*. L'héritier présomptif est survenu à cheval, priant les révoltés de les remettre à sa garde, et disant qu'il se chargeait d'en prendre soin; mais, sans écouter ce qu'il disait, ils les ont tous mis à mort. M. George Skinner, sa femme et ses enfans s'étaient réfugiés au palais. Des espions en ont averti les révoltés. Les malheureux ont été pris, conduits à la *kotwalee*, et là massacrés très cruellement. Le docteur Chimmun-Lall, chirurgien en sous-aide, a été tué, lui aussi, dans le dispensaire. Les cadavres sont restés trois jours sans sépulture; le quatrième jour, les révoltés les ont fait jeter à la rivière. »

Qu'on prenne garde à l'accent de ces lettres: il indique la dispo-

cause anglaise. C'est grâce à lui que les communications ont été maintenues entre le Pendjab et le district de Delhi. Ce témoignage lui est hautement rendu par le colonel Bourchier. *Eight Month's Campaign against the Bengal Sepoy Army*, London, Smith Elder and C°, 1858, p. 33.

(1) Appartement souterrain, ou, comme on dit maintenant, *sous-sol* destiné à l'habitation.

sition de toute une classe d'hommes, les négocians aisés, les bourgeois instruits de Delhi. Ils sont Hindous, et non musulmans. La révolte est plus musulmane qu'hindoue. Le roi de Delhi, le chef de l'islamisme, n'est pas revêtu à leurs yeux du caractère sacré que lui reconnaît tout fervent sectateur de Mahomet. Ce cri de *dinn! dinn!* (la foi! la foi!), que poussent les révoltés, est aussi redouté de l'Hindou que du chrétien lui-même. C'est le cri de rescousse poussé par les hordes de Mahmoud quand, douze fois de suite, il s'élançait de Ghuznie et parcourait l'Inde en brisant les idoles, rasant les temples, insultant aux adorateurs de Brahma. C'est celui des soldats de Nadir-Shah, lorsque, six siècles plus tard, il traversait l'Inde et venait siéger à Delhi sur le trône enlevé aux faibles successeurs d'Aurang-Zeb. Croire ce cri sympathique aux races indigènes, aux vaincus du XIe siècle, — M. Mead le fait remarquer, — est assez peu raisonnable. « Que diriez-vous, ajoute-t-il, des officiers d'une armée anglaise qui, pour repousser en Irlande une armée d'invasion, et cherchant à stimuler la fidélité des populations catholiques du pays, s'en iraient criant partout : *A bas le pape! à bas les moines!* »

Une autre remarque à laquelle conduit l'examen de ces documens, garantis authentiques, c'est qu'en définitive le rôle du vieux roi de Delhi n'a pas été celui que lui ont attribué les détracteurs intéressés de cette ombre de puissance que la révolte sembla lui rendre un moment. Ce vieillard indolent, énervé, sans autre force morale que celle d'un fatalisme inerte, paraît avoir fait tout autant qu'on pouvait attendre de sa faiblesse pour empêcher des meurtres qui après tout lui étaient inutiles, et dont il pouvait redouter le châtiment. Dans la première journée, avant de donner aux révoltés le moindre assentiment officiel, il envoya, le timide monarque, un chameau chargé de cavaliers de sa garde sur la route de Delhi à Meerut, et ne se laissa déborder par la rébellion hurlant aux portes de son palais que lorsqu'il sut, à n'en pouvoir douter, qu'aucune baïonnette anglaise ne brillait autour de sa capitale dans un rayon de plus de vingt milles. Si donc une marche rapide avait porté les deux mille soldats anglais que l'on gardait enfermés à Meerut jusque dans les cantonnemens de Delhi, où ils n'arrivèrent que vingt-six jours plus tard, il est possible que le vieux souverain mahométan fût venu leur demander aide et protection contre ceux qui, un peu malgré lui, et sans y mettre beaucoup de formes, voulaient lui rendre une autorité fictive dont véritablement il n'avait que faire.

III.

Cet héritier de Timour, de Baber, de Shah-Jehan, d'Aurang-Zeb, celui qu'on appelait hier encore le Grand-Mogol, lumière du monde, seigneur suzerain de vingt royaumes, âgé de quatre-vingts ans, arrivé au dernier terme de la caducité, doit se rappeler encore, si quelque ombre de mémoire lui reste, le jour où les Mahrattes sortirent vaincus de Delhi. Ce jour-là, — c'était en 1803, — lord Lake, fouillant les appartemens du palais impérial, découvrit, dans quelque recoin où on le laissait obscurément végéter, un vieil aveugle, pauvrement vêtu, mélancolique jouet de la fortune, vil simulacre que vingt aventuriers heureux s'étaient passé de main en main comme un curieux débris, une relique vivante des grandeurs évanouies. Lui-même avait régné, mais le sceptre héréditaire s'était brisé dans ses mains; ses trésors avaient été pillés, les femmes de son *zenanah* outragées sous ses yeux, et, dans un accès de caprice, un des maîtres que la fortune lui donna successivement lui avait fait crever les yeux à coups de poignard, croyant ainsi porter le coup final à la dynastie déchue. Le général anglais, en face de tant de misères et d'abaissement, fut-il saisi d'une généreuse compassion? Nous voudrions le croire. Vit-il dans ce restant d'idole, dans ce semblant de roi, dans cette créature mutilée, le protégé naturel d'une puissance qui, du droit de tutelle, veut faire un droit de souveraineté absolue? Ceci est beaucoup plus probable. Quoi qu'il en soit, lord Lake replaça Shah-Alum sur le trône des padischahs, non le fameux *trône du paon* (1), mais le trône de cristal. Il lui rendit une garde nombreuse, à la condition qu'un officier anglais la commanderait, et pour défrayer les cinq ou six mille parasites, qui, de droit, engraissent à l'ombre du palais impérial, sous prétexte de parenté, d'alliances, ou de services plus ou moins suspects, il lui alloua une pension de 60,000 roupies par mois (2), plus une gratification supplémentaire annuelle de 70,000 roupies, en tout 80,000 livres sterling ou 2 millions de francs : liste civile médiocre, souvent débattue depuis comme insuffisante, et finalement augmentée d'un tiers en 1809. Avare d'argent, la compagnie ne lésinait pas sur les priviléges

(1) Le trône du paon ou *Takt-Taon*, qu'on estimait valoir 1,200,000 livres sterling (30,000,000 de francs), avait été enlevé du palais de Delhi, avant la conquête anglaise, par Nadir-Shah.

(2) On calcule toujours la livre sterling au taux de 10 roupies, bien qu'en masse il faille déduire environ 6 pour 100 du chiffre ainsi obtenu. La roupie vaut donc un peu moins de 2 francs 50 centimes.

honorifiques. Devant ce malheureux vieillard et les deux successeurs qui devaient tour à tour le remplacer sur le *musnud*, il n'était pas de génuflexions, de *salams* dérisoires qu'on marchandât à leur orgueil héréditaire. Jamais ils ne condescendirent à échanger une lettre avec les gouverneurs-généraux. Ils se bornaient à bien accueillir leurs « humbles pétitions, » qu'à vrai dire il n'eût pas été prudent de rejeter. Les envoyés de Calcutta n'entraient dans la salle d'audience, — le *Dewan-khass*, au pavé de mosaïque, aux colonnes incrustées de pierreries, — que déchaussés, la tête inclinée, les bras croisés sur la poitrine, dans l'attitude de la supplication (1). Enfin on assure que l'ex-Mogol n'a jamais pardonné aux Anglais la hardiesse d'un des gouverneurs-généraux qui, admis à l'honneur de le contempler sur son trône, et voulant jouir plus à son aise de cette splendide exhibition, s'avisa de réclamer... un fauteuil. Ainsi vivait-il, se repaissant de chimères, croyant faire honneur aux Anglais quand il recevait d'eux le salaire mensuel dont ils payaient sa complaisance à contre-signer tous leurs décrets, à sanctionner toutes leurs volontés, mais en réalité plus dépourvu de toute-puissance, hors de l'enceinte où on l'avait confiné, que le moindre *jaghirdar* du Dekkan, le moindre *taloukdar* de l'Oude : du reste despote absolu dans ce vaste palais et souverain redouté de ses femmes, de ses bouffons, de ses bestiaires. Ce qui se passait derrière les murailles rouges qui entourent la résidence impériale, les mystères de cette cour oisive où fermentaient toutes les corruptions de la paresse abrutie et blasée, assez de gens le savent, tous peuvent le deviner, personne ne l'oserait dire. Quant à nous, nous y cherchons vainement la place d'une ambition quelconque, l'atelier d'une trame longuement et patiemment ourdie. Pour les révoltés comme pour les Anglais, il n'y avait là qu'un mannequin, une décoration, un drapeau. Le pouvoir, s'il en exista jamais à Delhi, n'était pas là. A vrai dire, il n'était nulle part : l'événement l'a prouvé.

Le roi donne son fils aux révoltés. Ce fils n'était pas plus militaire que le roi lui-même. Le roi fixe à quatre *annas* (2) par jour la solde des cipayes ; il envoie brûler des villages où on lui dénonce des fauteurs de la cause anglaise ; il signe des proclamations, très assurément rédigées par d'autres que lui, et un beau jour, en face de cipayes altérés de sang, qui lui amènent des prisonniers, deman-

(1) Le capitaine anglais chargé de la garde du palais, fréquemment appelé auprès du Mogol, était également tenu de se déchausser à l'entrée des appartemens royaux. Bien plus, il ne lui était pas permis, en traversant les cours, d'avoir un parasol déployé sur sa tête, non pas même d'en porter un à la main, privilége accordé au plus humble des officiers de l'état-major impérial. *Lettres de M. Russell au Times.*

(2) L'*anna* vaut dix centimes.

dant la permission de les tuer là même, dans la cour du palais, comme pour le compromettre lui aussi, le clouer à leur tête, de leur cause faire la sienne, il laisse tomber de ses lèvres blêmes ces mots, qui ont failli lui coûter le peu de jours qu'il doit vivre encore : « Faites-en ce que vous voudrez! » Voilà tous les vestiges de ce prétendu règne du Grand-Mogol, règne qui a duré quatre mois en tout, et dans les plis sanglans de son linceul mortuaire a pour jamais enfoui la vieille dynastie de Tamerlan.

A l'heure qu'il est, — si l'on nous permet d'empiéter sur les événemens dont nous avons entrepris le récit, — veut-on savoir ce qui en reste? Il y a quelques mois, le spirituel rédacteur du *Times*, M. Russell, parcourait en compagnie du commissaire en chef de Delhi, M. Saunders, le Chandny-Chowk, la principale rue de la ville, comme qui dirait notre rue de Rivoli. En déviant à droite, les deux promeneurs arrivèrent devant un magnifique mur crénelé, bardé de tours, orné d'un portail ouvré comme le bracelet d'une élégante Parisienne. Un petit montagnard ghourka, tout habillé de vert, coiffé d'une espèce de toque bordée de tartan rouge, montait la garde devant les portes de fer incrustées de bronze. Il porta les armes au commissaire, et nos promeneurs pénétrèrent sans autre formalité dans les cours du palais. Au centre de l'une d'elles, — la seconde, — un vieil arbre mutilé recouvre une vasque sans eau, à demi détruite. « C'est là!... » dit M. Saunders à son hôte. C'est là effectivement qu'après plusieurs jours d'angoisses, les captifs chrétiens reçus par le padischah, et à qui sa protection était due, ont été lâchement livrés par lui et massacrés par les cipayes en révolte. M. Russell fut ensuite conduit par un passage voûté dans le Dewan-khass, la salle du trône. Là, dans ce lieu sacré, splendide, où le pontife suprême rendait ses oracles, le roi des rois ses décrets, où le poète couronné promulguait son hymne pieux, son cantique d'amour, une centaine de soldats bivouaquaient, lavaient leur linge, raccommodaient leurs fournimens. Un fusilier irlandais, les manches de sa chemise retroussées, griffonnait une lettre à sa belle. Aux lambris sculptés « si finement qu'on dirait de la dentelle, » les carabines Enfield s'appuyaient; aux colonnes de marbre blanc sur lesquelles, parmi les arabesques, des versets du Koran sont gravés, et qui s'émaillent de fleurs en topazes, en améthystes, en cornalines, avec leur feuillage d'émeraudes et d'aigues-marines, pendaient les cartouchières, les gibernes, les ceinturons, les sabres, les baïonnettes, panoplies grossières et menaçantes. Sur les murs, quelques ébauches au charbon, gaietés graphiques de soldats inoccupés, des profils grotesques, tous décorés du même nez monstrueux : autant de portraits du padischah, du Grand-Mogol, de la *lumière du monde*. Comme M. Russell se laissait aller à quelque rêverie : « Allons, lui

dit son guide, il est temps d'aller vers *le vieux monarque.* » Et par une brèche ils descendirent dans un jardin abandonné où les herbes parasites ont déjà noyé les parterres fleuris; puis un escalier dégradé les conduisit à une terrasse sur laquelle deux soldats montaient la garde. Quelques domestiques indigènes y faisaient antichambre. Un couloir obscur menait à une chambre ténébreuse, et dans un coin de cette espèce de cachot, accroupi sur ses hanches, les pieds nus, la tête dans un bonnet de toile, vêtu d'une tunique de mousseline d'une blancheur douteuse, le Grand-Mogol s'offrit à leurs yeux. Or le Grand-Mogol avait la migraine, le Grand-Mogol était penché sur une cuvette, le Grand-Mogol... On nous dispensera de dire, d'après le journaliste anglais, qui ne recule devant aucun de ces étranges détails, tout ce que faisait le Grand-Mogol.

« ... Était-ce bien, ajoute-t-il, était-ce ce vieillard décrépit, aux vagues regards, à la lèvre idiote, aux gencives dégarnies, qui avait rêvé la restauration d'un vaste empire, fomenté la plus terrible insurrection dont l'histoire ait conservé le souvenir, et, du haut de son antique palais, jeté un fier défi, compliqué d'ironiques provocations, à la race étrangère qui tient dans sa main tous les trônes de l'Inde?... »

Derrière une natte qui fermait l'entrée d'une chambre intérieure, on entendait susurrer des langues bavardes, on voyait étinceler des regards curieux. Là se tenaient sans doute ces femmes du *zenanah,* ces *begums* dont il paraît que les insolentes répugnances empêchèrent le vieux prince d'y cacher les Européennes fugitives qui étaient venues lui demander asile et sauvegarde. L'une de ces reines, quand les visiteurs sortirent, fit demander au commissaire anglais de l'entretenir un instant. C'était une femme de trente-cinq ans, dont les traits contractés exprimaient l'irritation et le dépit : « — Je demande, disait-elle, à quitter cette prison. Ce vieil imbécile (le Grand-Mogol, padischah, roi des rois, omnipotence lumineuse, maître de l'univers!), ce vieil imbécile se croit toujours roi. Il ne l'est plus; je ne veux pas rester près de lui; il ne fait que radoter et grogner, j'en ai assez!... » — Une seule chose nous reste à dire pour achever ce portrait navrant : avec sa vénérable moustache blanche et sa barbe majestueuse, le souverain détrôné, parodiant la vieillesse d'Anacréon et de Chaulieu, couvre de couplets érotiques les murs mêmes de son cachot. Son prédécesseur, Shah-Alum, était poète, lui aussi. Tous les Mogols le sont plus ou moins. On cite de lui ces vers, aujourd'hui devenus prophétiques : « La tempête du malheur a éclaté sur moi et m'a terrassé... Elle a jeté ma gloire aux vents et dispersé mon trône dans les airs (1)!... »

(1) Le roi de Delhi a été, depuis l'époque de cette visite, décidément enlevé à sa capitale; il avait été question, croyons-nous, de le transporter aux îles Andaman. Il nous

IV.

Le 12 mai, à six heures du soir, la révolte de Delhi était complète. Les malheureux fugitifs, qui avaient cru pouvoir faire halte à côté des cantonnemens, s'étaient hâtés de se disperser dans toutes les directions, les uns vers Umballa, les autres vers Kurnaul, le plus grand nombre du côté de Meerut. Beaucoup périrent assassinés sur les routes. Ceux qui arrivèrent à bon port trouvèrent partout un accueil fraternel. Le coup de foudre qui menaçait tous les Anglais de l'Inde les avait réunis en une grande famille. Étrangers la veille les uns aux autres, ils se serraient la main à première vue « avec une sympathie intense, » disait l'un d'eux dans une lettre au *Times*.

A Meerut, les chefs militaires, absorbés dans le souvenir de leurs fautes et des occasions perdues, attendaient que quelques renforts vinssent leur permettre de quitter la station et de se porter en avant. Le temps de l'initiative était passé pour eux. Il leur fallait maintenant les ordres du général Anson, *commander in chief* de l'armée du Bengale. Nous avons dit qu'il chassait dans les montagnes au moment où l'insurrection éclata. Pendant près de trois semaines, on fut à Calcutta sans nouvelles de lui; enfin le 18 mai il parut à Umballa, ramenant sur ses pas les régimens européens de Sealkote, Dughsi et Kussowlee; mais là, il lui fallut attendre des canons et un matériel de transport. Ni artillerie ni bêtes de somme n'étaient encore disponibles. Irrité de ces délais, stimulé par le remords de ne s'être pas trouvé en temps opportun à son poste, Anson, aussi brave soldat que général négligent, voulait marcher sur Delhi sans rien attendre. « Les canons suivraient, disait-il, on vivrait de réquisitions, on prendrait des chameaux en route. » Malheureusement l'intendance faisait défaut, et avec elle les chariots, les palanquins, les porteurs. La caisse militaire ne pouvait tenir lieu de tout. Y trouverait-on une pharmacie de campagne? Devant cette dernière objection, le général Anson s'inclina. Toutefois les soucis rongeaient sa santé déjà délabrée. Il mourut à Kurnaul le 27 mai, brusquement enlevé par une attaque de choléra. Le commandement en chef se trouvait dévolu, par les règlemens militaires, au plus ancien de ses collègues, sir H. Barnard, récemment arrivé de Crimée, où il remplissait près de lord Raglan les fonctions de chef d'état-major.

semblerait cependant plus simple de le détenir, près de Calcutta, dans quelque forteresse. Avec lui sont deux de ses fils (fils naturels), qui doivent inspirer plus de craintes que *le vieux monarque*, et qui seront sans doute voués à la captivité la plus étroite.

Le jour même où l'autorité supérieure militaire passait ainsi en d'autres mains, le général de brigade Wilson quittait Meerut pour aller rejoindre, sur un point convenu d'avance, la colonne qui d'Umballa marchait déjà vers Delhi. Il est bon de remarquer qu'à cette date l'Oude et les provinces adjacentes étaient encore soumises, quoique frémissantes. La première insurrection de Lucknow éclata le 30 mai seulement, celle de Cawnpore le 5 juin; celle de Bénarès, aussitôt étouffée par le terrible Neill, « à force de pendaisons illimitées (*by dint of illimited hangings*) (1), » avait eu lieu le 4; celle d'Allahabad est du 6, ainsi que celle de Fyzabad et de Goruckpore. Il est probable que si tous ces sinistres événemens eussent été connus à Meerut et dans le Pendjab, l'audace anglaise, si large part qu'on lui fasse, n'aurait pas été jusqu'à jeter devant Delhi une colonne d'attaque évidemment hors d'état d'entreprendre le siége d'une place aussi vaste, aussi bien munie et fortifiée, et dont la garnison présentait déjà un effectif redoutable.

Quoi qu'il en soit, le général Wilson partit le 27 mai de Meerut. Deux prêtres étaient attachés à sa petite armée, un catholique et un protestant, lesquels, par parenthèse, vivaient en fort bonne intelligence. C'est le dernier qui nous a conservé les souvenirs de cette marche hardie, où il faut nous le représenter en costume laïque, avec barbe et moustache, — ce dont il s'excuse, — sur un *pony* d'emprunt, suivi d'un *syce* (palefrenier) portant un fusil dont l'honnête chapelain pouvait s'armer au besoin. La saison était brûlante. On s'arrêtait au point du jour, on marchait toute la nuit. Après la troisième étape, c'est-à-dire le 30 mai, on avait fait halte sur les bords de la rivière Hindun, tout auprès d'un pont suspendu qu'on devait traverser le soir même, et personne ne songeait que l'on dût rencontrer les rebelles avant Delhi, lorsque tout à coup, sans que les vedettes ou les officiers curieux qui flânaient à l'avant-garde eussent signalé aucun corps ennemi, les clairons sonnèrent aux armes vers quatre heures de l'après-midi. Presque aussitôt arrivèrent en bondissant les boulets cipayes, dont le premier blessa un porteur de palanquin sur le seuil même d'une tente-hôpital.

Nous pourrions, grâce au chapelain de Meerut, raconter le combat ou plutôt les combats de Ghazeeooddeennuggur, dire comment fut pris, seulement le second jour, ce village au nom baroque, combien le 60e (*rifles*) se distingua en enlevant cinq canons le premier jour et douze le lendemain à un ennemi bien retranché, bref

(1) Mead's *Sepoy Revolt*, p. 128. Le premier ordre du jour du colonel Neill, en arrivant quelques jours plus tard dans Allahabad, donnait deux heures aux pillards pour rapporter les objets volés. Passé ce délai, tout détenteur de ces objets devait être pendu. *Ibid.*, p. 133.

tous les incidens d'un engagement sérieux où les cipayes révoltés se montrèrent habiles à choisir une position forte, et de plus très bons artilleurs. Ces détails, d'un intérêt trop strictement militaire, ne sont pas de notre fait, et charmeraient peu de lecteurs. Disons donc simplement que les Anglais durent combattre à deux reprises, et plusieurs heures de suite, sous les ardens rayons d'un soleil qu'ils n'eussent pas bravé huit jours auparavant pour une promenade en bateau, qu'à l'accablante chaleur du jour se mêlait celle de l'incendie, car il fallut brûler deux villages pour en déloger les insurgés, et qu'enfin, lorsque ceux-ci fuyaient, laissant derrière eux des vases remplis d'eau, les malheureux soldats qui se jetèrent altérés sur cette boisson perfide payèrent de leur vie cette imprudence si naturelle. Du moins le chapelain nous affirme-t-il, sans la moindre restriction dubitative, que cette eau était empoisonnée.

Maître du passage de l'Hindun, le général Wilson n'en resta pas moins trois ou quatre jours sur les bords de cette rivière sans qu'on nous explique le motif de cette halte prolongée. Selon toute apparence, les troupes parties d'Umballa sous les ordres du nouveau commandant en chef n'étaient pas encore en mesure de se trouver au rendez-vous convenu. Suivirent ensuite quelques journées de marche, qu'on ne comprend pas davantage, puisque du champ de bataille à Delhi on ne compte guère que neuf ou dix milles, et que l'ennemi ne se montrait plus. Enfin les deux petites colonnes se rejoignirent; le 6 juin, à Baghput, elles traversèrent la Jumna sur un pont de bateaux, et le dimanche 7 elles arrivaient à Aleepore, petit bourg situé à sept milles du terrain où l'on devait établir le camp. Avec une lunette d'approche, on distinguait déjà la *Flag-Staff-Tower* et la petite chaîne d'éminences sur l'une desquelles elle s'élève. Derrière ces petites collines était le front le mieux armé des vastes fortifications de Delhi, c'est-à-dire la face nord, allant du bastion de l'Eau, accoudé à la Jumna, au bastion du Shah, qui protége la porte Morie. Si au premier coup d'œil on allait ainsi contre toutes les règles de la stratégie, si (qu'on nous passe le mot) on semblait vouloir « prendre le taureau par les cornes, » il y avait pour cela une excellente raison. Les nécessités de l'attaque n'entraient pas seules en ligne de compte; il fallait songer à celles de la défense. Les monticules dont nous venons de parler offraient tout un système de fortifications naturelles qui devaient protéger le camp du côté de Delhi. Une fois installé derrière cette espèce de mur indestructible, il avait pour se couvrir des attaques à revers un large canal désigné sur les plans comme servant à l'écoulement du lac Nujufgurh (*Nujufgurh-Jheel*), et deux ponts solidement établis sur ce canal assuraient, en cas de désastre, une retraite facile. Enfin à

l'extrémité méridionale des éminences en question, la seule qu'on pût essayer de tourner, quelques massifs de bâtimens, comme le Marché aux Légumes (*Subjie Mundie*) et la maison de Rao (*Hindoo-Rao's house*), servaient d'ouvrages avancés et couvraient la droite du camp. Tous ces motifs, difficiles à expliquer clairement en l'absence de cartes figuratives, deviennent immédiatement appréciables quand on a sous les yeux un plan de Delhi et de ses environs (1).

On ne devait cependant pas espérer que cette forte position serait occupée sans coup férir. Effectivement les cipayes avaient placé entre Aleepore et le canal dont nous venons de parler une batterie couverte, que soutenaient plusieurs pièces de campagne. Le feu des rebelles était rapide et précis; les pertes furent notables quand il fallut, le 8 juin, à quatre heures du matin, enlever cette première position, régulièrement bastionnée. Douze canons, dont trois pièces de grosse artillerie, tombèrent aux mains des Anglais, qui, avançant ensuite par un mouvement rapide, traversèrent le canal, guéable en cette saison. Les *Royal Rifles* s'y jetèrent sans hésiter, et se mirent aussitôt à escalader les hauteurs rocheuses qu'ils voyaient en face d'eux, couronnées d'une artillerie nombreuse et bien servie. Quand ils les eurent gravies à travers la mitraille et les balles, ils descendirent sur le revers opposé, comme emportés par leur élan, et il fallut leur envoyer par la voix des clairons l'ordre de rabattre sur leur gauche. Ce fut le mouvement décisif de la journée. Les artilleurs indigènes, se voyant au moment d'être tournés et coupés, abandonnèrent leurs pièces, et toutes celles qui étaient en batterie à droite et à gauche de la Flag-Staff-Tower furent enlevées par une seule charge. Avant le soleil couché, les tentes anglaises étaient dressées sur le terrain, encore détrempé de sang. Plusieurs officiers de marque avaient péri, entre autres l'adjudant-général de l'armée, le colonel Charles Chester, et le capitaine Russell. Parmi les morts des combats précédens, nous trouvons un jeune lieutenant appelé Napier. Les beaux noms, on le voit, sont bien portés en Angleterre, et on y fait un heureux emploi des études classiques, à en juger par l'héroïque trépas du jeune officier d'infanterie dont nous parle le chapelain de Meerut : « Ce charmant jeune homme, nous dit-il, aimait à citer ses auteurs. Peut-être était-ce dans les grands écrivains de la Grèce et de Rome que, tout enfant, il s'était imbu de l'esprit militaire qui devait le distinguer plus tard. En cette triste occasion, tandis que, mortellement blessé, il gisait sous une tente du camp, il s'écria tout à coup, — un sourire éclairant en même

(1) Celui qui est joint au *Chaplain's Narrative* nous semble très suffisant, même pour un compte-rendu purement stratégique.

temps sa mâle et belle physionomie : — *Dulce et decorum pro patriâ mori*. Ainsi mourut le 10 juin 1857, heureux d'une si belle mort, Quintin Battye, un des plus nobles cadets d'Angleterre, simple lieutenant au 56e régiment d'infanterie indigène, armée du Bengale. »

On sait maintenant dans quelles conditions fut entrepris, le 8 juin, le siége de Delhi, ce siége qui, l'on s'en souvient peut-être, était devenu un sujet de curiosité pour toute l'Europe. A chaque malle de l'Inde, la même question : — Delhi est-il pris? — Et quand on apprenait que Delhi tenait encore, agités en sens contraires, les amis de l'Angleterre tremblaient pour sa cause, ses ennemis souriaient à sa défaite probable. Ni les uns ni les autres ne se doutaient du véritable état des choses, qui était celui-ci : au lieu d'assiéger la capitale de l'islamisme, la petite armée du général Barnard était en réalité assiégée devant Delhi. Trois ou quatre mille hommes étaient venus se retrancher en face d'une ville qui a compté naguère plus de deux millions d'habitans, et qui en compte encore aujourd'hui plus de deux cent cinquante mille. Ils avaient en face d'eux, derrière d'antiques remparts remis à neuf et perfectionnés selon les données les plus savantes de l'art moderne, une force disciplinée à l'européenne d'environ vingt mille soldats, que venaient grossir chaque jour les contingens d'une révolte gagnant de proche en proche toutes les stations du Bengale. A la vue des Anglais, et sans qu'ils pussent y mettre le moindre obstacle, puisque le feu de leurs canons n'enveloppait pas plus d'un septième de l'enceinte fortifiée qu'ils avaient à réduire, ces renforts entraient ou sortaient à volonté, soit pour harceler le flanc droit du camp, soit pour aller au loin, sur ses derrières, menacer sa ligne de communications. Les cipayes disposaient d'approvisionnemens énormes, accumulés et thésaurisés par les Anglais eux-mêmes, tandis que ces derniers en étaient réduits à ménager avec la plus stricte économie des munitions qui leur arrivaient de loin, et qui pouvaient d'un moment à l'autre n'arriver plus. Qu'on ajoute à ceci un campement insalubre, des chaleurs insupportables, des alertes continuelles, des nuits sans sommeil, les fièvres, le choléra, l'infection cadavérique, telle qu'à sept milles du camp on en était incommodé, et on verra qu'au lieu de demander avec une impatience si dédaigneuse : « Delhi n'est-il donc pas pris? » il eût été plus équitable de s'enquérir du sort des prétendus assiégeans.

Eux-mêmes, on le devine, se croyaient perdus. Après les premières journées d'espoir, quand ils virent plus clair dans leur situation, quand ils purent évaluer leurs chances de succès et les comparer à celles qu'ils couraient d'être complétement anéantis, ils demeurèrent en proie aux plus sombres pressentimens. On se disait bien tout haut que le parti pris était le meilleur, qu'on n'avait pu en adopter

d'autre, que les Anglais dans l'Inde règnent de par le fameux axiome de Danton, que pour eux la perte de leur prestige est la perte de l'empire même, qu'un abîme est ouvert derrière leurs talons, et qu'un seul pas en arrière les y précipite infailliblement. Au fond cependant, et bien bas, et dans l'intimité, on tenait un langage moins stoïque. On calculait les probabilités de salut, on se demandait avant tout si les renforts indispensables arriveraient en temps opportun; on comptait les jours qu'ils mettraient à franchir des distances qui semblaient énormes. C'était surtout de l'Oude qu'on les attendait; on comptait particulièrement sur le général Havelock, et plus encore sur le général Wheeler, sur son habileté, son tact militaire, sur son étoile aussi, toujours favorable, disait-on. Bien certainement, il était en route, et l'on désignait les régimens qu'il amenait avec lui. Encore fallait-il qu'il arrivât avant les pluies; les pluies venues, il ne pourrait plus avancer, et le camp de Delhi pourrirait sur place, comme une bergerie où sévit le *piétin*.

Pendant qu'on raisonnait ou déraisonnait ainsi, Havelock se débattait dans un inextricable réseau de baïonnettes cipayes, et le malheureux Wheeler, enfermé dans Cawnpore, demandait, lui aussi, rescousse. Il était à la veille d'y périr, victime de la plus indigne, de la plus lâche trahison. En revanche, les secours si vainement espérés de l'Oude s'organisaient dans une autre région, celle de toutes qui semblait le plus compromise, celle où l'incendie, allumé de toutes parts, devait se propager le plus vite. Qui donc, en des circonstances si critiques, eût osé vouloir qu'on retirât un soldat du Pendjab, de ce territoire, le dernier conquis de tous, où tant de rancunes subsistaient encore, pays militaire, toujours redoutable à ses voisins, peuplé de ces Sikhs indomptables que Runjet-Sing avait formés à la guerre moderne, et qui, en 1845, trop dédaigneusement attaqués, avaient failli vaincre à Modkee l'armée de Gough et de Hardinge?

C'était pourtant du Pendjab que les secours allaient venir. L'histoire n'explique pas la moitié des miracles qu'elle raconte : nous voulons pourtant essayer de dire à quelles conditions celui-ci s'est accompli.

E.-D. Forgues.

LA

NOUVELLE LITTÉRATURE

FRANÇAISE

—

M. OCTAVE FEUILLET.

I. *Scènes et Proverbes*, 1 vol. — II. *Scènes et Comédies*, 1 vol. — III. *Bellah*, 1 vol. — IV. *La Petite Comtesse*, 1 vol. — V. *Le Roman d'un Jeune Homme pauvre*, 1 vol.

On a souvent soutenu cette théorie matérialiste, que le génie était le fruit des circonstances, qu'il était un produit de l'atmosphère sociale, comme l'homme moral était un produit de l'éducation. Il y aurait beaucoup à dire sur cette théorie, qui, comme toutes les théories, renferme cependant une part de vérité. Ainsi, s'il m'est impossible d'admettre que le génie, ou même le simple talent, soit autre chose qu'un don du ciel, j'accorderai bien volontiers que les circonstances ont la puissance de déterminer les formes sous lesquelles il se manifestera, les allures qui le rendront reconnaissable. Or, de toutes ces circonstances, il n'en est pas de plus puissante que le spectacle du monde social au moment où la jeunesse éclate, où la vie arrive à son épanouissement. Le premier regard jeté sur la société est toujours vif et profond, et nous gardons toute la vie le souvenir de l'impression charmante ou douloureuse que nous avons ressentie alors. L'imagination docilement ardente, passivement curieuse du jeune homme se laisse pénétrer sans résistance par toutes les influences qui l'entourent; la mémoire facile et molle, doucement échauffée par le feu brillant de passions qui s'allument à peine, reçoit les empreintes de toutes les formes. Les yeux s'ha-

bituent à contempler certaines images, l'oreille saisit sans effort le ton régnant de la conversation. Si ce jeune homme a en lui un talent quelconque, et qu'il s'efforce de le manifester, ces premières impressions acquerront une influence extrême. Je crois qu'on peut dire sans trop d'exagération que la première entrée dans la vie, l'heure du début, ont une importance décisive. Ces circonstances ne donnent pas naissance au talent, mais elles lui impriment sa tournure, son cachet, son signe particulier. Tout écrit signé d'un homme de talent pourrait servir jusqu'à un certain point d'extrait de naissance. Un lecteur subtil pourrait deviner presque à coup sûr l'âge de l'auteur, et nommer la période de l'histoire contemporaine dont il a subi l'influence à son entrée dans la vie.

J'appliquerai ces réflexions au talent ingénieux et charmant de M. Octave Feuillet, car de tous les nouveaux écrivains de notre époque, il est celui peut-être dont les œuvres expriment le mieux l'âge intellectuel de leur auteur. Pour qui sait bien lire, elles reportent invinciblement l'esprit vers les dernières années de la monarchie de juillet. Imaginons pour un instant un historien littéraire essayant d'expliquer à ses contemporains, dans quelque soixante ans d'ici, la nature du talent de M. Feuillet, voici, je suppose, en quels termes il s'exprimerait : « A l'époque où l'auteur de *Dalila* entra dans la vie, la société française n'était plus ce qu'on l'avait vue dans les années qui suivirent la révolution de 1830. Les tempêtes s'étaient calmées, et la société s'abandonnait avec une indolence pleine de sécurité aux douceurs du repos. De tant de fiévreuses agitations il ne restait plus qu'un peu de langueur, une légère migraine et une disposition assez explicable à l'assoupissement. La littérature romantique, frappée dans la vigueur de l'âge d'une attaque d'apoplexie foudroyante, était morte de mort subite sans avoir écrit son testament et désigné ses héritiers. Elle n'était plus qu'une ombre et un souvenir, mais on s'entretenait encore d'elle, et les jeunes gens, en entrant dans la vie, entendaient parler de ses exploits, de ses heureuses audaces, de ses poétiques témérités. On eût dit qu'elle vivait encore, tant sa mémoire était vive et récente, et les vieux croyans ne manquaient pas qui allaient disant que cette mort n'était qu'apparente, et que le romantisme ressusciterait le troisième jour. Beaucoup se laissaient prendre à ces paroles, surtout parmi les plus jeunes, toujours avides de miracles, et attendaient avec une confiance trop crédule la résurrection annoncée. On se montrait encore dans les théâtres, sur les places publiques, les débris de la grande armée romantique, de tout âge et de tout grade, leudes fidèles aux grands cheveux ou simples invalides écloppés depuis les barricades de *Henri III* et la grande bataille d'*Hernani*. L'écho des pas-

sions fiévreuses qui s'étaient exprimées dans les romans de George Sand et dans les poésies d'Alfred de Musset vibrait encore dans l'air si orageux naguère, alors tant apaisé. Tout dans la disposition morale des esprits donnait l'idée d'un aimable crépuscule, au moment où la lumière lutte avant de s'éteindre dans la nuit. Les contemporains qui avaient pris part aux grandes luttes intellectuelles des vingt dernières années étaient arrivés à cet âge où les passions ne sont plus qu'un souvenir, mais un souvenir si récent qu'elles semblent encore une réalité. Les jeunes générations, en débutant dans la vie, se trouvaient donc comme enveloppées des souvenirs vivans de fêtes à peine terminées; en entrant dans la société, elles éprouvaient l'impression qu'un fidèle attardé éprouve en entrant dans un temple lorsque l'office divin est achevé : la foule s'est dispersée, les prêtres ont déposé leurs vêtemens, et les dalles du temple sont redevenues sonores; mais l'odeur des cierges et le parfum de l'encens remplissent l'enceinte sacrée, et l'émotion religieuse, pareille à une émanation vivante du divin sacrifice, gagne encore l'âme du fidèle. C'est dans cette disposition morale des esprits qu'il faut chercher l'origine du talent d'Octave Feuillet. Toutes ces impressions, il les a ressenties, et ses écrits en portent la marque indélébile. Il arriva au moment où la grande fête littéraire du XIXe siècle se terminait: en route, il put entendre les sons des derniers concerts, surprendre les conversations des convives qui revenaient fatigués et joyeux ; mais lorsqu'il posa le pied sur le seuil de la salle brillante, on éteignait les dernières lampes et on enlevait les dernières guirlandes. Spectacle attristant et cependant poétique, bien fait pour laisser une impression de tristesse attendrie dans une âme fine et délicate! Tout à l'heure ce lieu était rempli de bruit, de lumières, et maintenant tout est sombre et désert. On dirait un songe, et pourtant on ne peut douter que ce fût une réalité. Tous ces débris élégans qui jonchent le sol nous l'attestent. La place où se tenaient les musiciens se laisse facilement distinguer, et voici épars les siéges sur lesquels se sont assis les jeunes dames et les cavaliers. Oh! pourquoi donc suis-je arrivé si tard? Que s'est-il dit, que s'est-il chuchoté durant cette fête si longue et si courte? Et à cette impression rêveuse il s'en joint une autre plus grave, plus morale, d'une mélancolie réfléchie. Où sont cependant tous ces concerts, et à quoi ont servi tant de chansons? Pourquoi dépenser en une nuit les ressources de longues années, et épuiser pour une fête de plaisir effréné les trésors qui auraient pu suffire, sagement administrés, à enchanter toute une vie heureuse? Aimons les fous qui viennent de disparaître, mais que leur exemple nous instruise! Soyons plus économes qu'eux de nous-mêmes. Admirons-

les sans les envier ni les imiter, et retournons comme Candide cultiver notre jardin, que nous nous efforcerons de rendre aussi élégant et aussi paré que nous le permettront des soins assidus et une vigilance ingénieuse, attentive, studieuse. »

Ce discours que je me plais à imaginer me semble résumer assez fidèlement les impressions, les sentimens, les rêveries qui ont dû assister à l'éveil du talent de M. Feuillet, qui l'ont bercé, enchanté et instruit. Ce sont ces premières impressions qui ont donné à son talent sa forme et la direction dans laquelle il marche encore aujourd'hui. Lentement, laborieusement, il s'est efforcé et s'efforce d'échapper à ce que leur influence pourrait avoir de tyrannique, sans effacer en lui ce qu'elles pouvaient avoir de bienfaisant; il a voulu que son imagination fût soumise sans être esclave, et libre sans être irrespectueuse. Il est venu trop tard pour être engagé dans les rangs du romantisme; mais l'écho de cette littérature a retenti à ses oreilles, et il en a gardé, il en gardera toujours le souvenir. Jeune, la musique de cet écho l'enivrait; je n'en veux pour preuve qu'un certain conte vénitien à la manière de George Sand, qu'il a eu le tort, selon moi, de laisser reproduire dans un de ses récens volumes, et ses premières fantaisies dramatiques, *le Fruit défendu,* par exemple, *Alix,* aimables et heureux pastiches d'Alfred de Musset, qui étant exécutés par une main habile et un esprit original, se laissent lire avec plaisir. Cette influence qui lui dictait ses premiers écrits est toujours vivante en lui; mais il s'est dégagé finement, et en a fait une amie et non plus une maîtresse tyrannique. On sent bien encore dans les peintures de la passion que l'auteur est contemporain de Mme Sand et d'Alfred de Musset; mais quelles distances l'auteur a parcourues entre *Onesta* et *la Petite Comtesse,* entre *Alix* et *Dalila!* De ces anciennes lectures qui l'enchantaient, il n'a plus retenu qu'une leçon, l'art d'exprimer la passion et de lui faire parler un langage digne d'elle.

La littérature romantique cependant lui a enseigné encore d'autres secrets, qui font à la fois la force et la faiblesse de son talent, mais que selon toute apparence il n'oubliera jamais. Le romantisme lui a enseigné l'élégance, le respect des choses de l'art, l'amour des formes curieuses, originales, agréables à l'œil du dilettante et du connaisseur en littérature, le dédain des formes vulgaires et communes. Il a retenu admirablement cette leçon, — un peu trop peut-être, disent quelques-unes des personnes qui goûtent le plus son talent. Parfois cette recherche des formes littéraires le pousse involontairement à l'oubli de la simplicité, de la nature et des conditions de l'art sévère. L'horreur du commun le pousse dans l'artificiel, et le respect de l'élégance le jette dans les mignardises ma-

niérées. De cette préoccupation, très importante sans doute, mais après tout secondaire, résulte encore, surtout dans ses premiers écrits, une monotonie particulière; tous les objets sont décrits avec le même soin, et tous les personnages parlent un langage également soigné et recherché, si bien qu'on pourrait lui appliquer ces paroles d'un de ses héros : « Je me suis jeté, madame, dans cet extrême pour éviter le naturel d'aujourd'hui, qui me paraît trivial à l'excès. L'horreur du mauvais goût me pousse peut-être dans l'afféterie. » La seconde leçon que lui a donnée la littérature romantique nous a valu des choses charmantes et empreintes d'un défaut tout à fait aimable, mais plus difficile encore à corriger que celui dont nous venons de parler : l'amour exagéré du romanesque. La littérature romantique a été (c'est sa gloire et son malheur) essentiellement une littérature d'imagination et désireuse avant tout de parler à l'imagination: elle n'appelait la collaboration et les sympathies d'aucune autre faculté. Le dédain de la vérité et le dégoût de la réalité sont une des conditions inévitables d'une telle littérature. Si l'on est désireux de parler avant tout à l'imagination, il faut se placer en dehors du possible et accepter l'existence d'un monde chimérique où toutes les rêveries puissent se réaliser. Il ne faut point hésiter ni reculer par crainte de l'absurde : si vous dédaignez la réalité, répudiez-la hardiment, et vous pourrez être poétique; mais évitez à tout prix de vouloir borner l'horizon de vos rêveries, car alors vous courrez risque d'être non plus poétique, mais romanesque. Le *romanesque* est le péché mignon de M. Octave Feuillet, et c'est grâce à ce péché qu'il existe une contradiction assez marquée entre le choix de ses sujets et la manière dont il les traite. Ses sujets sont généralement pris dans la réalité, et cependant la principale préoccupation de l'auteur est toujours de parler à l'imagination du lecteur. Il essaie d'introduire l'imprévu dans cette réalité connue, au risque d'y introduire l'improbable; il élargit les conditions du possible jusqu'aux limites du chimérique, car il est préoccupé tout autant de présenter un spectacle séduisant qu'un spectacle vrai.

Défauts et qualités, M. Feuillet doit donc beaucoup au romantisme, quoiqu'il soit venu au monde à l'époque où le romantisme avait déjà rendu le dernier souffle. Amour de l'élégance, respect de l'art, penchant au caprice et à la fantaisie, gazouillemens lyriques, recherches de langage, force passionnée, désir de parler à l'imagination, emploi et abus du romanesque, voilà ce que le romantisme expirant lui a enseigné. Toutes ces qualités, il se les est assimilées, il les a faites siennes, il les a fondues avec sa nature délicate, soigneuse, judicieuse, finement morale et spirituellement honnête. Ce mélange un peu singulier au commencement, mais aujourd'hui bien

fondu, constitue l'originalité incontestable de M. Feuillet. Il a absorbé de la littérature romantique tout ce que son goût naturellement sobre pouvait en absorber. Il en a rejeté et comme vomi tout ce que sa nature saine et morale n'a pu supporter, et cependant il a gardé beaucoup de l'aimable poison. Il est l'auteur d'une des tentatives les plus extraordinaires que l'on puisse citer, c'est d'avoir essayé de transporter toute la poésie d'une littérature d'imagination dans la vie calme et morale, d'avoir voulu faire bénéficier la vie honnête de tous les enivremens dangereux de la passion la plus hasardée. Regardez bien au fond des écrits de M. Feuillet; vous trouverez, acceptées, purifiées ou maudites, toutes les excentricités paradoxales de la littérature romantique. Ces excentricités le préoccupent singulièrement, et on distingue à son langage qu'il a naguère éprouvé des éblouissemens en face de ces dangereux météores. Son esprit judicieux et moral s'est défendu sans grand combat, je crois, contre ces séductions, mais non cependant sans quelques protestations. En même temps que son bon sens lui disait que ce n'étaient là que des folies, son imagination délicate, accessible aux impressions poétiques, avait peut-être bonne envie de leur donner l'absolution. Elle semblait envier aux passions coupables et au vice élégant ce qu'ils pouvaient avoir de charme et d'attrait, et elle aurait voulu les en dépouiller pour en orner la vertu et l'honnêteté. De là un effort ingénieux, et dont M. Feuillet ne s'est pas toujours peut-être rendu compte lui-même, pour faire profiter l'honnêteté des avantages et des séductions de la corruption poétique. Si le gouffre a des attraits, ne pourrait-on se procurer le plaisir d'en éprouver les vertiges sans pour cela tomber au fond? Si le fruit défendu a des charmes, ne pourrait-on le détacher de l'arbre sans y porter la dent? Difficiles problèmes que M. Feuillet a si souvent ingénieusement résolus! Il ne hait pas les situations scabreuses, les désirs dangereux, les velléités de révolte, les chatouillemens de la curiosité. Rappelez-vous *la Crise, le Pour et le Contre, la Clé d'or, le Cheveu blanc.* M. Feuillet décrit poétiquement toutes ces petites tentations, il les excuse, et les fait expier par un repentir aussi gracieux que la faute. Pour nous résumer d'un mot, M. Feuillet a transporté le romantisme dans la vie de famille; il a inventé ce que j'appellerai le *romantisme conjugal.* Avais-je tort de vous dire que les écrits de M. Feuillet marquent une heure et une date, l'heure où l'esprit de nos contemporains était déjà guéri des folies romantiques, et où leur imagination les regrettait encore? Cette contradiction subtile et un peu bizarre a trouvé son expression délicate dans les proverbes et les comédies de M. Feuillet.

J'abandonne, pour n'y plus revenir, cette influence du roman-

tisme agonisant sur le talent de M. Feuillet, et je cherche si quelque autre influence a eu action sur lui. Généralement, après l'impression passive et fatale que laisse en nous le spectacle du monde à notre entrée dans la vie, l'influence dont l'action est la plus forte, c'est l'opinion que nous nous sommes formée de la nature humaine, notre manière de penser sur les hommes et les choses. Bien des élémens divers contribuent à former cette opinion, notre tempérament d'abord, les passions de notre chair et de notre sang, et surtout les accidens de la vie, les épreuves ou les triomphes prématurés. L'influence qui modifie le plus profondément notre intelligence, c'est donc notre propre biographie, notre propre histoire. J'ignore, à l'exception de quelques détails, la biographie de M. Feuillet, mais je suis porté à croire qu'elle ressemble à l'histoire des peuples heureux. Il n'a pas connu les sentiers escarpés de la vie, il n'en a connu que la grande route. Des succès mérités ont marqué jusqu'à présent, comme des bornes milliaires, les étapes de son voyage. Il a entouré son existence de tranquillité et de sécurité. Il n'a pas eu de fiévreuses impatiences, car on peut dire qu'il n'a pas eu besoin d'attendre. D'autres, pour être remarqués, ont besoin d'arriver; mais lui a été remarqué dès le jour du départ. De là un des caractères les plus curieux du talent de M. Feuillet : l'optimisme. L'optimisme est essentiellement l'opinion de M. Feuillet sur la nature humaine; il aime à la juger avec bienveillance, il ne voudrait pas croire au mal, et lorsqu'il le rencontre par hasard, il s'applique à l'atténuer le plus possible. Le mal n'a aucune puissance dans ses romans et ses comédies, les mauvaises actions y ressemblent à des espièglerie, et les méchans caractères à des personnages un peu malades. Méchans caractères est d'ailleurs un mot bien fort, car le mal chez lui prend plutôt la forme de la médiocrité, de l'étourderie, de la vulgarité. M. Feuillet semble penser que, lorsque les hommes sont méchans, c'est qu'ils n'ont pas assez d'esprit. Je crois qu'il se trompe. Je ne reprocherai pas à M. Feuillet son optimisme, car dans ma pensée l'optimisme est une bonne manière, et très acceptable, de juger la nature humaine; seulement son optimisme me semble trop timide, pas assez radical. On ne se trompe pas plus en déclarant l'impuissance du mal qu'on ne se trompe en déclarant le pervertissement absolu de l'âme, et certainement les anges et les démons sont les seuls êtres qui aient une opinion vraie et profonde sur la nature humaine. Mais l'optimisme de M. Feuillet n'est pas celui des anges, il semble admettre le combat des deux élémens, et cependant il lui répugne de croire à leur lutte prolongée, et il couvre de son indulgence des choses qui eussent ravi d'aise le diable lui-même. Chez lui, les ardeurs sensuelles du tigre

humain deviennent jeux de jeune chat. Ses héros osent tout tenter, quitte à s'arrêter en chemin; ses héroïnes osent tout penser, quitte souvent à ne rien exécuter.

Là où cet optimisme bienveillant règne surtout en maître débonnaire, c'est, comme on peut le penser, dans les œuvres de sa première jeunesse qui ont été recueillies sous le titre de *Scènes et Proverbes*. Je ne crois pas qu'il soit possible de pousser plus loin la casuistique indulgente. Ce sont de véritables confessions du cœur révélées par un jeune confesseur au cœur tendre, tout ému des aimables péchés qu'il a reçus en confidence, et indulgent en proportion des douces émotions qu'il a éprouvées. Ces *Scènes et Proverbes* sont comme les différens chapitres d'un poétique *de Matrimonio* écrit par un poétique Sanchez. Toutes les occasions de faute, de chute, de tentations, sont énumérées et indiquées avec une subtilité pénétrante et charmante. L'auteur vous apprend à quelle heure du soir le cœur devient le plus tendre, à quelle époque de sa vie une honnête femme ressent les atteintes du mal qu'il n'est pas besoin de nommer, comment les curiosités de l'imagination se guérissent sans avoir besoin d'être satisfaites, comment les tentations sont satisfaites par le seul secours de l'imagination. Les héros et les héroïnes de M. Feuillet pèchent en pensée et non en acte; ils s'arrêtent dès qu'ils voient l'abîme et reculent, mais non sans un secret plaisir de s'être avancés jusqu'au bord. Ici c'est une femme arrivée à l'époque de la crise, qui s'engage dans une passion fatale et s'arrête au moment précis où les désirs d'imagination, ne pouvant aller plus loin, doivent être suivis d'un acte irréparable. Là c'est une jeune femme qui prévient les infidélités de son mari en exprimant une certaine menace sur laquelle sa pensée s'arrête sérieusement une minute; ce n'a été qu'un éclair dans un ciel pur, mais un éclair précurseur d'un futur orage. Ailleurs une jeune mariée, froissée dans son orgueil et dans son amour, sépare son cœur de celui de son mari dès le jour même de ses noces, et lui déclare qu'elle ne le lui rendra que lorsque ce cœur aura eu le roman qui lui est refusé. Le roman arrive, innocent et sans catastrophes; cependant des larmes ont été versées, et il n'a tenu peut-être qu'à un incident infime qu'il eût un autre dénoûment. On dirait que tous ces personnages ont subi une inoculation morale particulière, et que, de même que la vaccine préserve de la petite vérole, on peut se préserver de toutes les pestes du cœur par une légère vaccine de désirs et de tentations.

Ces *Scènes et Proverbes* sont moins des comédies que des thèses morales. Les personnages manquent souvent de caractère marqué et dramatique, et en effet ce ne sont pas des personnages, mais de poétiques allégories, d'aimables incarnations de fines sensualités,

de caprices de l'esprit, de rêves du cœur. Tous plus ou moins me rappellent la belle Portia de Shakspeare disputant avec des docteurs *in utroque jure*. Cette scolastique mondaine est loin de nous déplaire, car c'est par elle que dès le début M. Feuillet a marqué son originalité, et s'est affranchi de l'influence d'Alfred de Musset. Nous préférons très franchement ceux de ces proverbes qui ne sont qu'une longue et subtile conversation à ceux qui ont des prétentions dramatiques. *Le Pour et le Contre* et *la Partie de Dames*, par exemple, nous paraissent supérieurs à *Rédemption*, qui cependant a obtenu un succès plus populaire. Dans tous les proverbes dramatiques ou de pure fantaisie, *Alix*, *Rédemption*, *le Fruit défendu*, je trouve des traces d'Alfred de Musset, et je pense invinciblement à *Lorenzaccio* ou aux *Caprices de Marianne*. Cette influence est visible, non-seulement dans la composition générale, dans la tournure des personnages, dans l'allure des passions, mais jusque dans les détails. La plaisanterie par exemple, la plaisanterie de M. Octave Feuillet dans ces proverbes est celle d'Alfred de Musset, une plaisanterie poétique, fantasque, et surtout toujours hyperbolique. Au contraire, dans les proverbes que j'appellerai de scolastique amoureuse et matrimoniale, Octave Feuillet est bien lui-même : imagination plus distinguée qu'hyperbolique, esprit plus subtil que fantasque. Il n'est plus excessif, comme Alfred de Musset; il est réservé et plein de tact, comme la nature l'a créé. La conversation, abondante en nuances habilement fondues, se soutient sans effort; l'idée, généralement très fine et quelquefois ténue, apparaît précise, claire et vive, comme une flamme qu'un enchanteur aurait enfermée dans une prison de cristal. Un des grands mérites du talent de M. Feuillet, c'est que son analyse des sentimens, qui est généralement délicate, n'est jamais obscure, et que sa jurisprudence morale rend toujours ses arrêts, quelles que soient les difficultés de l'interprétation, avec une précision de termes qu'on ne saurait trop louer.

Cette finesse n'exclut pas une certaine profondeur. Je ne sais si M. Feuillet serait un grand philosophe de l'amour, et s'il pourrait nous donner une métaphysique médicale de cette importante maladie morale; ce qui est certain, c'est qu'il est un praticien très habile, et qu'il s'entend à merveille à diagnostiquer quelques-unes des affections du cœur. Il y a dans ses proverbes quantité de traits pénétrans et de descriptions de symptômes que Marivaux, — un grand connaisseur du cœur humain, quoi qu'on puisse dire, — n'eût certainement pas désavoués. Cependant, pour être aussi précis que possible, je dirai que M. Feuillet excelle plus dans la description que dans le trait; il a plutôt l'art d'analyser et d'observer que celui de formuler en axiomes ses observations. Ne le consultez pas comme

un maître ès-sciences si vous voulez connaître d'une manière scientifique les grandes lois du cœur, mais consultez-le en toute assurance si vous voulez connaître quelle variété de maladie amoureuse vous avez ressentie, et à quelle affection se rapportent certains symptômes que vous éprouvez. Que dites-vous par exemple de cette description des symptômes auxquels on reconnaît la *crise* au moment de la seconde jeunesse chez les femmes? « J'ai vu avec étonnement le front poli de cette duchesse s'essayer aux rides roturières, aux pâleurs populacières de la mélancolie; j'ai respiré avec terreur dans cette élocution, jadis si sobre, je ne sais quel fade parfum poétique. D'autres fois on dirait que nous retombons en enfance, tant la tournure de notre discours se fait mignarde et précieuse; nous y joignons des gestes de petite fille, ou bien brusquement notre phrase, tout à l'heure pudique jusqu'à la puérilité, se décoche en un trait presque grivois, en une question d'une curiosité inqualifiable.... Elle ne se rend compte ni de l'objet de son trouble ni du but de son anxiété; mais son humeur, son langage s'altèrent, ses préoccupations confuses se trahissent malgré elle; tantôt elle se fait petite fille, comme pour supplier qu'on veuille bien tout lui dire, tantôt elle se vieillit et voudrait paraître corrompue, afin qu'on n'eût plus de raisons de lui rien cacher. » Il est impossible de mieux dire, et on n'est pas meilleur médecin. Et cette description des demoiselles : « Jamais visage de femme ne m'a troublé; mais jamais dans un salon je n'ai pu contempler sans une sorte de vertige cet abîme couvert de fleurs qu'on appelle une demoiselle. Une demoiselle! L'as-tu remarqué, et n'en as-tu pas frémi?... Elles se ressemblent toutes, celles qui ont de l'esprit et celles qui n'en ont pas, celles qui pensent et celles qui végètent, celles qui ont du cœur et celles qui ne valent rien... Elles se ressemblent toutes! Ces diversités infinies d'humeur, d'intelligence, de sentimens, que la nature a répandues entre elles, se fondent et disparaissent dans une teinte uniforme de béate innocence et de pudeur officielle. Si un instinct fatal ne nous poussait, qui de nous oserait jamais sonder ce mystère formidable et livrer aussi aveuglément sa vie à l'inconnu? Songe donc! Cette effigie monotone, à peine installée sous ton toit, la voilà qui prend soudain à tes yeux effarés une existence individuelle, un caractère, une volonté : cette plante si longtemps comprimée se déploie tout à coup avec une effrayante énergie dans mille directions imprévues. » Les traits charmans, hardis, pénétrans, ne manquent pas à côté de ces descriptions minutieuses et savantes; nous en prendrons un ou deux au hasard. En voici un qui n'est que trop lamentablement vrai : « Il en est du chemin de la vie comme des routes de ce pays à certains jours de fêtes patronales qu'on nomme

des assemblées : — les premières gens qu'on y rencontre, alignés au bord des fossés, sont des aveugles, des bandits et des bohèmes de toute robe et de tout pelage... Que d'impatiens s'en tiennent à cette compagnie, et jugent bravement la fête sur les ignobles dehors, — le logis sur l'antichambre! Que de prétendues études de mœurs n'ont décrit que celles des laquais! » Et cet autre trait si gaiement exprimé sur l'inquiétude moderne : « C'est un âge singulier que celui où nous vivons. *Nous sommes tous agités et paresseux comme des gens qui vont se mettre en voyage.* Le monde va-t-il finir? »

J'ai moins à dire sur les *Scènes et Comédies* que sur les *Scènes et Proverbes*. Cela ne signifie point que cette seconde série d'œuvres vaille moins que la première; au contraire, elle est supérieure, et c'est précisément pour cette raison que je puis en parler plus brièvement. Les petites pièces qui dans ce volume entourent l'œuvre capitale de l'auteur, *Dalila*, comme de brillans satellites escortent une planète, ne sont pas supérieures comme finesse d'analyse et délicatesse de pensée aux premiers proverbes, mais elles sont supérieures, à mon avis, comme art et habileté. Il n'y a plus trace de souvenirs ni d'hésitation : la main est plus sûre d'elle-même. Sur les cinq petites pièces qui font cortége à *Dalila,* il y en a deux où l'auteur me semble inférieur à lui-même, *l'Ermitage* et *la Fée*. Quant aux trois autres, nous n'avons à leur donner que des éloges. *Le Cheveu blanc* ne vaut pas mieux comme analyse morale que *le Pour et le Contre;* mais il est très supérieur comme art, comme exécution et même comme intérêt dramatique, si tant est qu'on puisse chercher un intérêt dramatique dans des œuvres aussi délicates. J'ai beaucoup entendu blâmer la petite pièce de *l'Urne*, que l'auteur a justement appelée *pastel;* je ne saurais me ranger à l'avis de ces sévères critiques. Il y a trop de marivaudage sans doute, trop d'affectation alambiquée, et c'est un malheur; mais ce marivaudage recouvre un sentiment très vrai, et que l'auteur a saisi et développé avec un rare bonheur. Ce sentiment, c'est la défiance de l'amour à sa seconde épreuve, la défiance d'un cœur sincèrement épris qui se resserre pour ne pas être dupe, et qui, s'il n'y prend garde, va commettre par prudence autant de fautes qu'il en a commis naguère par naïveté. Dussé-je passer pour un homme de mauvais goût, j'oserai dire d'ailleurs que le marivaudage des personnages ne me déplaît pas, car je trouve ce langage en parfait accord avec le sentiment qu'il veut exprimer. Ce qui distingue précisément le sentiment de défiance dont nous avons parlé, c'est une coquetterie affectée, une petite guerre de ruses et de manœuvres taquines, une recherche obstinée et patiente du point

faible par où l'on pourra faire brèche et entrer en conquérant dans la citadelle du cœur. Le marivaudage est le seul langage qui puisse convenablement exprimer cette situation un peu bizarre, et M. Feuillet, en l'employant, me semble avoir donné une preuve d'un talent qui le distingue très particulièrement : à savoir l'appropriation exacte du cadre au sujet qu'il veut traiter. *L'Urne* est donc une très jolie chose et qui est tout à fait d'un connaisseur du cœur humain. *Le Village,* beaucoup plus accessible au grand nombre, a mieux réussi, et depuis longtemps il est accepté comme une des œuvres les plus aimables de M. Feuillet. Nous n'avons pas à le venger par conséquent d'un dédain immérité comme la petite pièce précédente; nous nous bornerons à dire qu'il serait difficile de faire une plus ingénieuse apologie des douceurs de la monotonie et du bonheur de l'habitude. Un sentiment de calme pareil à celui qui nous saisit dans une petite ville de province enveloppe de son silence cette charmante idylle bourgeoise éclairée d'un doux rayon d'automne.

Mais, quel que fût le mérite de ces productions, elles étaient de celles qui indiquent plutôt un observateur dilettante qu'un peintre de la nature humaine. M. Feuillet était un poète sans doute, mais il l'était surtout dans les arts délicats que préfèrent les femmes et les hommes du monde très distingués. Maître reconnu dans les arts du pastel et de l'aquarelle, on ne savait s'il pourrait jamais réussir dans la grande peinture. Ses esquisses étaient charmantes; mais qu'arriverait-il le jour où il ne se contenterait plus d'esquisser, où il voudrait dessiner et peindre? Il manquait à M. Feuillet l'œuvre importante, capitale, qui classe définitivement un auteur, et ne permet plus à la critique de le contester désormais. M. Feuillet sentit vivement cette lacune, je le crois, et se mit en devoir de la combler. Sa première tentative ne fut pas précisément heureuse. Que M. Feuillet me pardonne cette sévérité qui lui paraîtra peut-être exagérée, en songeant que je lui parle comme à un artiste, et non comme à un homme d'esprit qui cherche avant tout à amuser. Si je rencontrais dans le bagage de quelqu'un de ces conteurs d'histoires amusantes un roman comme *Bellah,* je le louerais probablement sans réserve, car *Bellah* est une charmante histoire, racontée avec une grâce et un bon goût parfaits, pleine de beaux détails; mais la longueur du récit, le plus étendu que M. Feuillet ait composé; accuse l'importance qu'il attachait à cette tentative; il avait voulu faire une œuvre *de longue haleine.* Faire une œuvre de longue haleine est en effet la première pensée qui se présente à l'esprit d'un auteur lorsqu'il songe à tenter cette œuvre capitale qui doit le classer définitivement. Peut-être, lorsqu'il écrivait *Bellah,* eût-on beaucoup étonné M. Feuillet en lui révélant que cette œuvre déci-

sive serait, non pas un long roman, mais un petit drame, s'appellerait *Dalila* et non *Bellah*. La préoccupation de frapper un grand coup me semble se trahir dans ce roman; mais le succès se rit un peu de nos efforts, et on peut dire de lui ce que le calife Omar disait de la destinée : « Le succès cherche après toi, c'est pourquoi ne le cherche pas. » Notre volonté n'est pas toujours heureuse dans ses tentatives, et nous ne sommes jamais aussi près de réussir que lorsque nous ne faisons aucun effort pour appeler la fortune. L'exemple de M. Feuillet prouve une fois de plus que l'œuvre décisive d'un auteur n'est pas celle à laquelle il a mis le plus de sa volonté, mais celle qu'il doit à quelque fortuite inspiration de son génie. Quelque aimable que soit le roman de *Bellah*, c'est une œuvre qui n'a pas de signification marquée. J'entends par œuvre qui n'a pas de signification marquée — une œuvre dont on ne voit pas la raison d'être, la nécessité ou l'utilité, une œuvre écrite non parce que l'auteur a fait une découverte morale, particulière, ou a été favorisé d'une inspiration originale, mais parce que la fantaisie errante de son esprit lui a présenté un sujet que son imagination peut exploiter. Ce défaut capital de *Bellah* est d'autant plus frappant que M. Feuillet l'évite d'ordinaire, et qu'il ne prend la plume que lorsqu'il lui arrive d'avoir à dire quelque chose de nouveau. On peut critiquer plus ou moins la manière dont il exécute ses pensées; mais toutes ses œuvres sont le fruit d'une conception. Je comprends très bien la raison d'être, la signification de *Dalila*, de *la Petite Comtesse*, du *Roman d'un jeune homme pauvre*, de la plupart des petits proverbes; mais quelle est la signification de *Bellah?* Il m'est difficile d'y voir autre chose qu'un gracieux et amusant récit. Évitons autant que possible les récits qui ne sont qu'amusans, les comédies qui ne sont que gaies, les drames qui n'offrent qu'une succession de péripéties émouvantes; ce sont des œuvres qui ne classent pas un nom, et qui n'auront jamais une grande influence dans le domaine de l'art.

Dalila fut l'œuvre décisive qui manquait à M. Feuillet. Avec *Dalila*, M. Feuillet a obtenu deux résultats importans. D'abord il a obtenu ce qu'il cherchait depuis longtemps, un succès populaire. Après *Dalila*, le nom de M. Feuillet, prononcé seulement dans les salons, dans les réunions d'artistes, parmi les *dilettanti*, a été répété par le vaste public des lecteurs, et enfin acclamé par la grande voix de la foule. Ensuite il a prouvé, ce dont quelques-uns de ses amis doutaient eux-mêmes, qu'il avait en lui la puissance que doit avoir tout vrai poète, celle de se renouveler et de se métamorphoser. Il fit retentir une corde qu'on ne soupçonnait pas à son talent. Dans *Dalila*, il montra qu'il était désormais capable d'émouvoir autant

que de charmer. Jusqu'alors il s'était montré subtil et gracieux, et voilà que, sans rien perdre de sa mesure ordinaire, il se montrait énergique et passionné. Il aimait à jouer sur les cordes les plus fines et les plus sympathiques du cœur, et voilà qu'il jouait sur les cordes les plus cruelles et les plus dures. Il était insinuant, le voilà éloquent; il aimait à être bienveillant, le voilà impitoyable comme le pessimiste le plus déterminé. A partir de *Dalila*, les lecteurs de M. Feuillet surent donc qu'il avait l'esprit aussi ferme que gracieux, aussi décidé que subtil. Ce drame en effet ne porte aucune trace d'effort, et cependant, si l'on se reporte aux œuvres précédentes de l'auteur, il semblerait que pour l'exécuter il ait dû faire violence à sa nature. Si ce combat a eu lieu, le lecteur n'en voit rien. Le poète a oublié un instant son optimisme habituel; il contemple d'un œil assuré le jeu impitoyable des passions qu'il a voulu peindre, il lit sans se troubler dans les replis de l'âme noire de Léonora; il assiste sans pitié puérile et sans vaine compassion à l'inévitable martyre de Roswein. Tout le drame est exécuté d'une main ferme, virilement, sans que le cœur ait tremblé. Sauf quelques tirades un peu trop sentimentales, pareilles à ces instrumens qui accompagnent dans les mélodrames les situations pathétiques, l'auteur reste impartial entre ses personnages et laisse les passions et la fatalité faire leur œuvre. M. Feuillet a évité très heureusement d'intervenir dans son drame et d'y venir jouer indirectement le rôle du chœur antique : l'émotion et la pitié s'échappent directement des situations, la leçon morale sort directement du drame lui-même. M. Feuillet a une certaine tendance à prendre parti pour ses personnages, à intervenir pour louer ceux qu'il aime ou pour médire de ceux qu'il méprise; dans *Dalila*, il a échappé à ce penchant dangereux. Il est bien vrai cependant qu'on pourrait découvrir sans trop de peine dans les rôles de Marthe et de Sertorius quelques vertus artificielles et quelque morale de convention; mais je n'oublie pas que ces personnages ont été créés pour servir d'antithèses aux rôles de Léonora et de Roswein, que la loi des contrastes est une des lois nécessaires de l'art, et que le respect obligé de cette loi entraîne fatalement à faire à la convention une part petite ou grande. De plus illustres que M. Feuillet n'ont pas cherché à éviter les inconvéniens de cette fatalité.

Quant aux deux personnages principaux, nous en parlerons avec quelques détails, car Léonora est la création la plus forte et Carnioli une des créations les plus heureuses de M. Feuillet. Léonora est un type accompli de perfidie ferme et réfléchie. Elle est perfide et rien que perfide; elle est cruelle sans lâcheté, elle est méchante sans bassesse. Elle est galante sans avoir rien d'une aventurière

ou d'une courtisane. Quand elle commet quelque indignité, ne croyez pas que ce soit par instinct de dissimulation, par besoin de vengeance, par orgueil blessé. Si elle fait saigner le cœur de son amant, ce n'est pas pour se donner le plaisir de sentir souffrir celui qui l'aime. Non, chacune de ses infamies n'est qu'une des parties d'un plan prémédité qu'elle exécute avec une tactique machiavélique et un esprit de suite admirable. D'avance, elle savait que l'aventure dans laquelle elle s'engageait devait avoir une fin; elle a donc échelonné ses cruautés comme autant de bornes milliaires sur la route qu'elle suit avec son amant, de manière à pouvoir toujours se dire : « Il y a tant de distances parcourues, il en reste tant à parcourir, voilà tout. » Puisque Léonora n'est pas assez maîtresse d'elle-même pour triompher des caprices de ses sens, il faut au moins qu'elle soit plus forte que ses victimes, car, n'étant que l'esclave de ses sens, elle conserve encore son rang dans le monde, rang qu'elle perdrait inévitablement, si elle avait la faiblesse d'être l'esclave de son cœur. C'est par un dernier reste d'orgueil aristocratique qu'elle est cruelle et impitoyable; tant qu'elle n'est qu'hypocrite et sensuelle, elle n'est pas déchue : elle le serait le jour où elle deviendrait sincère et confiante. Elle doit être ce qu'elle est sous peine d'abdiquer. Carnioli n'est pas un personnage moins vrai que Léonora, quoiqu'il se présente avec des allures un peu trop excentriques. Il représente bien cette science pratique de l'homme du monde qui ne vient pas de la réflexion et de l'observation, mais de l'insouciance, d'une bonne santé et de l'indépendance matérielle que donne la fortune. C'est le type de ces gais et aimables compagnons, pleins d'une expérience qui n'a jamais pu profiter qu'à eux-mêmes, incapables de vous donner un bon conseil, amis plus dangereux que le pire ennemi. Ils vantent leur expérience, et ils ne savent rien de la vie, si ce n'est qu'ils se sont tirés des situations les plus périlleuses, grâce à la violence d'un bon tempérament. Immoral sans perversité, brutal sans grossièreté, roué sans finesse, ami dévoué sans discernement, Carnioli est une représentation très heureuse de cette classe d'hommes qui en vous n'aiment qu'eux-mêmes, vous veulent semblable à eux pour vous aimer, et supposent que leurs amis doivent être comme eux à l'abri des maux de nerfs et de la phthisie.

Dalila est accepté généralement comme le chef-d'œuvre de l'auteur, et je crois que ce jugement du public est juste sans être tout à fait équitable. Si M. Feuillet n'a jamais eu plus de fermeté et de précision que dans *Dalila*, en revanche il a mis dans une autre œuvre plus de passion et plus de flamme. Je confesse que j'ai pour le charmant récit intitulé *la Petite Comtesse* une prédilection toute

particulière, une prédilection qui tient de la sympathie et de l'amitié. Cependant, comme le rôle d'un critique n'est pas d'avoir des sympathies irréfléchies, j'essaierai de donner les raisons qui me font préférer ce récit à toutes les autres œuvres de M. Feuillet. *La Petite Comtesse* a été jugée très sévèrement; on l'a, entre autres choses, accusée d'être une histoire improbable, impossible, que sais-je? Improbable nullement, rare certainement. L'histoire est celle de deux âmes qui se sentent attirées l'une vers l'autre par une attraction invincible, et qui tombent foudroyées presque au même instant, l'une par le coup de tonnerre de la passion, l'autre par le choc en retour. La rapidité avec laquelle la passion précipite le dénoûment a choqué beaucoup de lecteurs, même parmi les plus intelligens; on a trouvé que ce dénoûment était bien romanesque et peu motivé; en un mot, on n'a pas compris la nécessité du coup de foudre, qui me semble au contraire la preuve la plus vraie que l'auteur ait donnée de sa science du cœur humain. Je prierai de remarquer que la passion des deux amans est soudaine comme l'éclair, et par conséquent doit se terminer par un désastre. Où a-t-on vu que des passions soudaines eussent jamais une fin heureuse? Il n'y a de passions heureuses que celles qui se sont formées lentement, où toutes les causes de malentendus ont été écartées par une main prudente, discrète et aimante; mais la passion soudaine ressemble à la foi qui veut ravir le ciel par violence. Elle est grosse d'imprévu, d'un imprévu qui n'est pas à longue échéance, qui éclatera infailliblement dès la première heure. Les causes de malentendu abonderont, et le temps manquera toujours pour les dissiper. En outre, ces passions, irrésistibles en raison même de leur soudaineté, iront jusqu'au bout d'elles-mêmes. Tout est blessure grave, coup décisif, lésion mortelle dans une pareille passion, un mot ironique, une méprise de l'esprit, une honnête réserve. C'est l'histoire de l'héroïne de M. Feuillet : elle meurt victime d'une méprise d'esprit, d'une fausse observation que son amant n'a pu réparer; le temps lui a manqué, et la passion qu'il avait inspirée n'avait pas le temps d'attendre. « Eh bien! monsieur, Dieu n'a pas béni notre sagesse, » dit la vieille marquise, lorsque George s'éloigne en laissant Mme de Palme frappée à mort, et ce mot résume heureusement la moralité de l'histoire. Quant à la composition du livre, elle me semble presque admirable. La tranquillité des premières pages, la longue et lente description de la sécurité morale du héros qui vit insouciant et heureux dans sa retraite laborieuse, font un contraste frappant avec l'orage terrible qui termine l'histoire. Le ciel était pur et bleu, et tout à coup le simoun a soufflé, et deux créatures humaines ont été enlevées avant qu'on ait eu le

temps de dire : « Voyez. » Le caractère de la petite comtesse, cette femme composée de saillies et de flammes, est d'une originalité saisissante, et n'avait pas été tenté dans la littérature depuis la fameuse Ondine de Lamotte-Fouqué, qu'elle m'a rappelée, et à laquelle elle ressemble autant qu'une mortelle terrestre peut ressembler à une fée des eaux. L'auteur lui fait commettre avant de mourir une assez vilaine action qui a été généralement regardée comme une tache inutile. Je ne suis pas de cet avis. Cette action, toute vilaine qu'elle soit, est en parfait accord avec le caractère spontané de l'héroïne; c'est une action désespérée, d'une logique très absurde, mais très féminine. « Eh bien! soit, puisque je ne puis être aimée et que je ne suis pas digne d'être aimée à ce qu'il paraît, » voilà tout le raisonnement de l'héroïne. Je recommande *la Petite Comtesse* à l'attention des admirateurs nombreux du *Roman d'un jeune homme pauvre*. Je leur conseille une seconde lecture de cette belle histoire, et je ne doute pas qu'ils ne conviennent ensuite avec moi que de toutes les œuvres de M. Feuillet, c'est la plus parfaite et la plus poétique.

Le Roman d'un jeune homme pauvre a obtenu un plus grand succès, mais n'a pas, à mon sens, la même valeur que *la Petite Comtesse*. Le grand reproche que nous avons à adresser à l'auteur, c'est d'avoir voulu effleurer son sujet, et d'avoir refusé de l'approfondir. M. Feuillet a eu peur du *réalisme :* c'est une crainte salutaire, mais qui lui a fait un peu trop dédaigner la réalité. Qu'il nous permette de lui dire que la situation qu'il a voulu peindre est beaucoup plus grave qu'il n'a l'air de le croire, et que les infortunes réelles d'un jeune homme pauvre sont beaucoup plus amères que celles de son héros. Un jeune homme pauvre n'est pas précisément un personnage romanesque, car il vit en familiarité avec les réalités les plus sévères et les plus sombres. Sa dignité elle-même n'est pas celle que lui prête M. Feuillet : il n'a pas cette dignité calme, maîtresse d'elle-même, toujours égale, qui est celle de Maxime, mais une dignité beaucoup plus violente et récalcitrante. Elle n'est pas passive et purement défensive, elle est volontiers belliqueuse et agressive. Un jeune homme pauvre n'a pas de roman, ou, s'il en a un, il est beaucoup plus difficile à construire que celui du héros de M. Feuillet. Mais quel roman pourrait en revanche égaler en intérêt la connaissance positive de la réalité, les épreuves morales, les terreurs de l'abandon, les longues rêveries de la solitude, la science impitoyable d'observation que la pauvreté engendre ou enseigne? Les expériences d'un homme pauvre dépassent en profondeur celles de tous les autres hommes, car il est directement en relation avec la nature, et il lui faut juger les hommes, non, comme les riches, d'après leur surface,

mais d'après leur valeur morale intrinsèque. Les riches n'ont jamais l'occasion de voir les hommes tels qu'ils sont; les pauvres au contraire les voient tels qu'ils sont à toute heure du jour. M. Feuillet n'a peut-être pas tenu assez compte de ce mot profond de Goethe, dont il aurait dû se souvenir : « Celui qui à l'heure de minuit n'a jamais mouillé son lit de larmes, celui-là ne vous connaît pas, puissances célestes! » Le séjour de Maxime dans les régions de la pauvreté est beaucoup trop rapide pour qu'il ait eu le temps de se familiariser avec ces puissances redoutables. Il n'a fait qu'y passer, de manière à savourer les plaisirs de la pauvreté, car la pauvreté au début a ses plaisirs comme la fortune. Sa pauvreté est une agréable aventure qui a jeté dans sa vie le charme de l'imprévu, et qu'il se rappellera avec bonheur. Plus tard il pourra dire à ses enfans : Je fus pauvre un certain jour!

Le roman d'un jeune homme pauvre, ce ne sont pas absolument les aventures plus ou moins brillantes dans lesquelles M. Feuillet a jeté son héros; ce roman, c'est la pauvreté, et la preuve, c'est que les pages les plus charmantes, les plus ingénieuses et les plus profondes du livre sont les cinquante premières, où le journal de Maxime ne raconte rien qu'humiliation, détresse et abandon. Toute cette partie est irréprochable, et porte la marque d'une main sûre d'elle-même. Mme Laubépin s'adressant à Maxime avec la voix languissante qu'on prend au chevet des malades, les ruses sympathiques de la bonne Louison pour faire accepter son dîner au jeune homme dont elle devine les souffrances, la promenade aux Tuileries au milieu des vertiges de la faim, la rencontre de l'ami sur le boulevard, la scène du parloir et l'escroquerie du morceau de pain, autant de traits vifs, poignans, pris dans la réalité elle-même, qui touchent et troublent comme le spectacle de la vérité. L'intérêt du lecteur suit ardemment le héros dans son voyage à ce vieux château de Bretagne où l'attendent de nouvelles luttes. Ici je m'arrêterai un instant pour faire observer à M. Feuillet qu'il ne s'est peut-être pas suffisamment préoccupé des exigences légitimes de l'imagination. Il a cru que l'imagination du lecteur reculerait devant des émotions trop fortes, et qu'elle demandait à être laissée sous une impression de bonheur. Je crois qu'il s'est trompé; l'imagination est une faculté épicurienne, qui ne demande pas mieux que de tirer un plaisir — même de la terreur, même des larmes. Lorsqu'elle voit Maxime entrer au château, elle s'attend à des luttes inégales entre le bonheur et la pauvreté, où le triomphe restera au plus fort, c'est-à-dire à la pauvreté. Elle accepte d'avance les situations les plus douloureuses, les émotions les plus poignantes. M. Feuillet ne l'a pas voulu; la lutte est terminée au moment où

l'imagination du lecteur croit qu'elle va commencer sérieusement.

Acceptons cependant le roman tel que l'auteur l'a conçu. Nos réserves une fois faites, nous conviendrons que, si le romancier a voulu laisser l'imagination du lecteur sous une impression heureuse, il y a réussi. Chacune de ses pages est un sourire mouillé de larmes : l'arrivée de Maxime au château compose un tableau charmant; les portraits des habitans et des habitués du château forment une galerie intéressante et curieuse : la vieille Mlle de Porhoët, la frileuse Mme Laroque, la fragile Mlle Hélouin, le volage M. de Béval-lan, et ce couple de philistins femelles, Mme Aubry et Mme de Saint-Cast, sont pour nos lecteurs de vieilles connaissances qu'il nous suffira de rappeler à leur souvenir. Ce ne sont là toutefois que des personnages plus ou moins épisodiques : à partir de l'arrivée de Maxime au château, tout l'intérêt se concentre sur Mlle Marguerite Laroque, le caractère vraiment original du roman. Ce caractère est-il vrai? Grande question, très controversée, à l'heure où nous écrivons, par tous ceux qui ont vu la pièce du Vaudeville. A vrai dire, la question nous semble souvent assez mal posée entre les controversistes, qui cherchent généralement dans leur souvenir et leur expérience un moyen de la résoudre. Il importe assez peu qu'un tel caractère ait vécu ou n'ait pas vécu, ait été pris dans la vie réelle ou soit sorti de l'imagination de l'auteur. Pour savoir s'il est vrai, il suffit de se demander s'il est possible. Oui, il est possible, et par conséquent vrai. C'est une heureuse création que cette jeune fille devenue sèche et froide à force de sentiment vrai, méprisante à force d'amour, soupçonneuse à force d'aspirations vers la sincérité. Sa défiance est une déviation, une dépravation, si j'ose m'exprimer ainsi, de la dignité; mais elle est très explicable, quoique bizarre, et tous les cœurs un peu fiers ont certainement éprouvé quelques-uns des mouvemens ombrageux, un peu trop multipliés, il est vrai, que ressent le cœur de Mlle Marguerite. Un trait chez elle nous a beaucoup touché : sa crainte d'être la dupe des sentimens affectés. Nous l'aimons pour son mépris de la fausse poésie, pour cette ironie cruelle avec laquelle elle persifle et calomnie les choses qu'elle aime le mieux plutôt que de les voir gauchement profanées à ses yeux par des mains hypocrites. Comme toutes les âmes qui ont des sentimens vrais et forts, elle se ferme et se protége par l'ironie contre la peste de l'égalité et les confidences saugrenues des âmes poétiques, mais vénales, qui pourraient l'approcher. C'est un des traits les plus marqués de la vraie fierté que cette sécheresse hautaine, et il a été fort bien saisi par M. Feuillet. Dès la première heure, Marguerite a fait sentir à Maxime que s'il avait par hasard une âme d'intendant, il pouvait exercer ses talens à flatter des sentimens d'institutrice.

« Allons, je vois, monsieur, a-t-elle dit avec une singulière expression d'ironie, que vous aimez ce qui est beau, ce qui parle à l'imagination et à l'âme : la nature, la verdure, les bruyères, les pierres et les beaux arts. Vous vous entendrez à merveille avec Mlle Hélouin, qui adore également toutes ces choses, lesquelles pour mon compte je n'aime guère. — Mais au nom du ciel, qu'est-ce donc que vous aimez, mademoiselle? — A cette question, que je lui adressais sur le ton d'un aimable enjouement, Mlle Marguerite s'est brusquement tournée vers moi, m'a lancé un regard hautain et a répondu sèchement : — J'aime mon chien. Ici, Mervyn! » J'ai cité ces quelques lignes parce qu'elles donnent bien le ton habituel de cette âme bizarre, et expriment fidèlement la nuance d'ironie qui lui est propre. Le caractère de Marguerite n'a donc aucun trait qui ne soit et ne puisse être vrai; malheureusement M. Feuillet a poussé ce caractère à outrance, de manière à le rendre invraisemblable. Marguerite est tellement préoccupée de n'être pas aimée pour sa fortune, elle est tellement défiante, qu'elle tombe elle-même dans les défauts qu'elle redoute de rencontrer chez les autres. Ses exigences ressemblent parfois à des indignités. Il faut en vérité que l'amour de Maxime soit tenace pour résister à des épreuves aussi insultantes, à des mauvais traitemens aussi peu mérités, et ne pas se changer en indifférence ou en mépris. En outre, je ferai remarquer à M. Feuillet qu'il y a certaines preuves de passion qui ont pour effet naturel non d'augmenter, mais de refroidir l'amour. Je fais allusion ici au saut périlleux que Maxime exécute du haut de la tour. On comprend bien qu'il expose sa vie pour ne pas rester sous le coup des soupçons de Marguerite; ce que l'on comprend moins, c'est que son amour ne soit pas atteint profondément après cette scène. Il est doux sans doute d'exposer sa vie pour ce qu'on aime, mais certes il est amer d'être envoyé à la mort par une ironie gratuite, un soupçon ombrageux ou un caprice cruel. Une ballade espagnole raconte qu'une dame laissa tomber par caprice son gant dans une arène où combattaient des lions, et demanda à son amant, assis auprès d'elle, d'aller le ramasser : le cavalier descendit sans répondre, ramassa le gant et le remit à sa maîtresse; mais il ne l'aimait plus, dit la ballade, qui, je crois, est d'accord ici avec le cœur humain.

Le Roman d'un jeune homme pauvre continue au Vaudeville, sous une forme dramatique, le cours de ses succès. Les observations précédentes nous dispensent d'insister sur le drame, qui n'est que la transformation habile et ingénieuse du roman. M. Feuillet n'a rien ajouté à sa conception première; en revanche, il a beaucoup retranché. Mlle de Porhoët, une des plus heureuses créations du récit, n'est mentionnée qu'en passant dans une phrase insignifiante;

les promenades dans la campagne, les exploits de natation de Maxime, les mésaventures aquatiques de M. de Bévallan, ont dû disparaître également, le drame ne pouvant jouir des franchises du roman. M. Feuillet a dû comprendre plus d'une fois, à mesure qu'il découpait en scènes de comédie les pages de son récit, combien cette coutume, aujourd'hui universellement répandue, de présenter la même idée sous deux formes aussi différentes que celles du drame et du roman est peu légitime et peu conforme aux véritables lois du goût. Les conceptions de l'imagination ne se prêtent pas indifféremment à toutes les formes; il est impossible qu'une idée qui s'est présentée à la pensée d'un auteur sous la forme d'un roman puisse se retrouver identiquement la même sous la forme d'un drame. Mille nuances, nécessaires à l'explication des caractères, devront être supprimées. Telle action qui, dans le roman se comprenait sans effort devient choquante à la scène, lorsqu'elle éclate brusquement, sans que l'imagination du spectateur ait été préparée à l'accepter par les minutieuses explications de l'auteur. Telle situation qui paraissait naturelle lorsqu'on lui accordait pour se développer un long espace de temps devient incompréhensible lorsqu'on la voit resserrée dans la courte durée d'un drame. Le duel de point d'honneur entre Marguerite, qui veut être sûre de ne pas être aimée pour sa fortune, et Maxime, qui veut mettre sa pauvreté à l'abri de tout soupçon, se comprend mieux dans le roman qu'à la scène. Dans le roman, nous accordons aux personnages le bénéfice des jours et des heures; tel soupçon a mis une semaine à couver, chaque journée a amené son contingent de petites aventures : par conséquent, quelque surprenante qu'elle puisse être, la situation n'a rien de brusque et d'inexplicable; mais dans le drame le duel s'engage sous nos yeux, se poursuit sans paix ni trève, se prolonge sans merci. Chaque explication, au lieu de réconcilier les adversaire et de leur mettre la main dans la main, ne fait que les séparer plus profondément et les éloigner davantage l'un de l'autre. La dignité de Marguerite finit par paraître insolente, et l'amour de Maxime par paraître humble. Marguerite exige trop, et Maxime est disposé à trop accorder. Après le saut périlleux de la tour, que peuvent signifier pour une fille sensée les commérages de Mlle Hélouin? Autre chicane : des deux tableaux qui composent le cinquième acte, le premier nous paraît de trop. Ce tableau est rempli par la mort du vieux corsaire Laroque, qui à l'heure de l'agonie reconnaît les traits héréditaires des Champcey. A quoi sert l'exhibition de ce vieux scélérat, puisque M. Feuillet n'a pas employé cet incident pour dénouer la situation, qui reste aussi embarrassée qu'auparavant? Mais à quoi bon multiplier les critiques? Ce drame sans doute n'est

qu'une copie habile d'une œuvre originale, mais il compose un spectacle des plus agréables et des plus distingués. Malgré les coupures obligées et les transformations nécessaires, la charmante conception de M. Feuillet conserve encore son attrait et sa poésie. Ce drame émeut souvent, et plaît toujours. Il plaît toujours, et c'est la véritable raison du légitime succès qu'il a obtenu. On est ravi de trouver enfin sur la scène des sentimens élevés, qui peuvent être acceptés par tout le monde, exprimés dans un langage qui n'est pas celui de tout le monde, et de contempler des personnages qu'on pourrait saluer, si on les rencontrait.

Et maintenant nous prendrons congé de cet ingénieux et brillant écrivain. Si le ciel nous prête vie, nous espérons le retrouver dans quelques années aussi grand artiste que nous le quittons artiste délicat. Son passé nous donne une pleine confiance dans l'avenir de son talent, car il a surpris ceux mêmes qui l'aimaient, et il a découragé ceux qui s'obstinaient à le nier. Il n'a pas gaspillé son esprit en productions hâtives; il a toujours attendu l'heure de l'inspiration, qui l'en a récompensé par ses plus aimables sourires. Lentement, laborieusement, il a dégagé et formé son originalité et assoupli son talent. Nous l'avons toujours vu en progrès sur lui-même, en voie de perfectionnement. Enfin, qualité exquise autant que rare, il n'a jamais aimé que les succès de bon aloi. Les applaudissemens grossiers ne l'ont pas séduit, et les suffrages des hommes de goût lui ont paru préférables aux suffrages ignorans des premiers venus. Mais aujourd'hui qu'il est maître de lui-même et que son nom a conquis tant de sympathie, nous aimerions à le voir hardi autant que nous avons aimé à le voir prudent. Qu'il élargisse son horizon; que, sans quitter sa calme retraite et sa campagne aimée, il jette plus souvent un regard sur le vaste monde. Le vaste monde, la large humanité, les grandes croyances, voilà la carrière inépuisable d'où le véritable artiste doit désirer tirer la matière de ses œuvres. Que l'on sente vibrer un peu plus en lui la fibre de l'homme universel sympathique à toute grandeur, à toute cause noble, accessible à toutes les préoccupations légitimes de ses contemporains. Le *vaste monde* n'est pas l'étroite enceinte d'un salon choisi, c'est une large arène où les hommes combattent pour de grands et complexes intérêts, et la mission du poète par conséquent n'est pas seulement de plaire, mais d'encourager et de consoler les cœurs qui luttent. Quelles que soient cependant les métamorphoses que nous réserve ce talent dans l'avenir, saluons dès aujourd'hui M. Feuillet comme le premier des jeunes poètes et des jeunes romanciers dont le nom est répété par la foule.

ÉMILE MONTÉGUT.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

30 novembre 1858.

Ce qu'on perd en politique du côté de l'action régulière, l'on essaie de le regagner par l'utopie; moins l'on agit, plus l'on rêve. Notre utopie à nous paraîtra bien innocente : nous rêvons un état de société où tous ceux qui sont arrivés par leur éducation et l'application constante de leur vie à l'intelligence des intérêts généraux de leur pays exprimeraient ouvertement leur opinion sur les affaires publiques. Tous assurément, dans notre Salente, ne seraient point du même avis : chacun parlerait suivant le tour de ses convictions et de son esprit, suivant son humeur et sa passion; mais la bonne foi et le patriotisme de personne ne seraient contestés. Grâce à cette convention généreuse, qui ennoblirait l'émulation commune, on passerait à l'éloquence ses mâles ardeurs, on pardonnerait même aux sentimens passionnés leurs inévitables injustices, et dans aucun cas l'on ne se fâcherait contre l'esprit. — L'on ne rechercherait d'autre supériorité sur ses adversaires que d'être plus éloquent et d'avoir plus d'esprit qu'eux. Le héros grec n'aurait plus à dire : Frappe, mais écoute! Au lieu de le battre, on lui répondrait. On combattrait dans l'arène ouverte, au grand air et sous la grande lumière du jour, chacun pour soi, et, comme suprême juge, l'opinion publique pour tous!

Ne dédaignons pas trop les utopies; elles ont peu d'influence sur la réalité, nous le savons, mais elles consolent les songeurs qui les caressent, et sont utiles à ceux qui, sans s'inquiéter du succès qu'elles auront auprès des autres, commencent par en faire l'application sur eux-mêmes. Nous l'éprouvons pour notre compte. Nous devons à notre utopie une bonne humeur tolérante, patiente et confiante, qui n'est point aujourd'hui un viatique superflu, et elle nous encourage à faire aux autres ce que nous voudrions voir faire envers nous dans les controverses auxquelles donnent lieu les publications politiques de la *Revue*.

M. Saint-Marc Girardin a publié dans la dernière livraison de ce recueil une étude sur les principautés roumaines. Il ne nous appartient pas de célébrer nous-mêmes le succès qu'ont obtenu ces pages brillantes, où l'esprit s'unit avec tant d'agrément aux sentimens les plus généreux et aux observations politiques les plus sensées; mais il ne nous est pas permis d'ignorer les vives protestations que cet article a soulevées. Ces protestations se sont produites avec étendue dans plusieurs organes de la presse parisienne, et nous croyons pouvoir les examiner, et, jusqu'à un certain point, y faire droit, ne fût-ce que pour donner à des journaux qui nous ont accoutumés à d'autres traitemens une leçon épisodique d'impartialité.

Si nous avons bien compris les objections adressées à notre éloquent et spirituel collaborateur, on ne songerait pas à contester l'appréciation si nette qu'il a faite de l'œuvre de la conférence concernant les principautés. On abandonne à la discussion et aux chances de l'avenir la solution de la conférence, cette séparation des provinces maintenue malgré la création d'une commission centrale, nous dirions presque ce mystère diplomatique de l'unité en deux personnes dont M. Saint-Marc Girardin n'a certes point méconnu les avantages relatifs et transitoires, mais dont il a signalé les difficultés pratiques. Ce qu'on reproche à M. Saint-Marc Girardin, c'est d'avoir assimilé la question de l'union des principautés, réglée par la convention de 1858, à la question égyptienne de 1840, et d'avoir conclu de cette comparaison que la politique française avait été plus malheureuse cette année dans l'affaire des principautés qu'elle ne l'avait été en 1840 dans l'affaire d'Égypte.

Avant de rechercher jusqu'à quel point ces objections sont fondées, nous ferons remarquer que ce n'est ni la *Revue* ni ses collaborateurs qui ont introduit dans la presse ces rapprochemens injustes entre les politiques extérieures de deux époques différentes dont on paraît s'émouvoir aujourd'hui. Ces comparaisons si blessantes sont familières aux journaux qui critiquent l'étude de M. Saint-Marc Girardin : elles pullulent dans les brochures anonymes publiées depuis une année sur la politique étrangère de la France, et faut-il s'étonner de voir relever une seule fois le gant que l'on jette si souvent aux hommes qui ont servi la monarchie de 1830? Un des plus tristes travers, une des tactiques les plus funestes des ennemis de la monarchie de 1830 a été de porter l'opposition contre cette monarchie libérale sur le terrain de la politique étrangère. Il y a dans une telle tactique quelque chose d'antinational qui nous a toujours révoltés. On sait pourtant le triste succès qu'elle a obtenu : elle a réussi à transformer auprès d'esprits aveuglés les actes de témérité les plus exorbitans dans les relations internationales, — un fait par exemple aussi brutalement contraire au droit des gens que l'expulsion de Taïti du consul anglais Pritchard, accompagnée d'une indemnité dérisoire, — en actes d'humiliante faiblesse. Nous respectons trop la monarchie de 1830 pour essayer de défendre et de caractériser en courant sa politique étrangère. Nous dirons seulement que l'élévation patriotique et la dignité de cette politique ont eu pour témoins, après la révolution de 1848, ceux qui avaient été ses plus violens adversaires, et ont été reconnues avec une loyauté qui les honore par les républicains entre les mains desquels

tombèrent, au 24 février, les cartons des affaires étrangères. Nous ajouterons que cette politique, qui avait peut-être le tort de trop dédaigner l'ostentation, et qui ne cherchait l'agrandissement de l'influence française en Europe que dans le progrès et la contagion des principes que représente la France de 1789, a été fatalement interrompue par la révolution de 1848, au moment même où partout en Europe s'inscrivait dans les faits la vertu de sa pacifique et libérale propagande. Aux monarchies constitutionnelles et étroitement unies à la France de Belgique et d'Espagne, qui étaient son œuvre, s'ajoutaient alors la Prusse adoptant les institutions représentatives, le Piémont se préparant au statut, le pape prenant, sous les conseils de l'illustre Rossi, la direction du mouvement libéral italien. Tels sont les fruits de la politique de 1830 ; ils mûrissaient ou allaient mûrir lorsque les intempestives révolutions de 1848 sont venues les dessécher. N'est-il pas au moins étrange que dans un temps comme le nôtre, où le calme de la pensée, cette première condition de l'impartialité, ne semblerait devoir manquer à personne, une certaine école continue toujours à parler de la politique de 1830 avec l'injustice et l'ignorance d'une opposition qui attaquerait un pouvoir encore debout? Qui a posé sur la question des principautés cette odieuse et puérile antithèse de coup d'état européen ou de Waterloo diplomatique? Ce n'est pas M. Saint-Marc Girardin, comme on semblerait vouloir le laisser croire. Ni les habitudes modérées et sensées de son esprit, ni les antécédens de la politique qu'il a servie et estimée ne pouvaient lui fournir les termes d'une pareille antithèse. Cette choquante conclusion est venue à la pensée de l'auteur d'une brochure qui a ému un instant l'opinion il y a quelques mois, et où l'on croyait flétrir ce qu'on appelait « les dix-huit années de la paix à tout prix » et « la couardise du dernier règne. »

Si le sentiment éclairé et la fierté du patriotisme ne nous eussent point suffi, si nous avions eu besoin de la leçon de l'ilote ivre, la répugnance que nous inspire la tactique d'opposition qui a si cruellement poursuivi, même après sa chute, la politique de 1830 nous aurait appris à être justes envers la politique étrangère des gouvernemens de notre pays, quels qu'ils soient. Tant que la politique extérieure de nos gouvernemens respectera l'indépendance et les droits des autres peuples, tant que, ce qui nous paraît impossible au degré de civilisation où nous sommes arrivés, on ne fera pas revivre ces idées de domination universelle où la témérité d'un autre âge plaçait ses aspirations à la grandeur, nous respecterons et nous défendrons, dans la mesure de nos forces, l'action étrangère du gouvernement actuel de notre pays, et nous refuserons de porter au-delà des frontières de la France les dissentimens que la politique intérieure nous pourrait inspirer. Ce n'est point de notre part une protestation vaine. Nous avons fait nos preuves dans cette question même d'Orient, sur un épisode de laquelle on nous cherche noise aujourd'hui. Lorsque l'empereur Nicolas a voulu, dans la question des lieux-saints, faire un affront à la France, lorsque, sous le couvert d'un protectorat religieux, il n'a pas craint d'ébranler l'équilibre européen en portant atteinte à l'indépendance de la Porte-Ottomane, lorsque la France, pour défendre son honneur et pour prévenir une perturbation qui eût détruit la pondération des forces politiques dans le monde, fut contrainte de recourir

à la guerre, devant un intérêt de cet ordre, toutes les considérations secondaires s'effacèrent à nos yeux, et le peu de crédit politique que la *Revue* possède en France et en Europe, elle le mit, sans hésiter, au service de l'action diplomatique du gouvernement français. Nous fûmes les premiers, dans la presse française, à exposer au public, qui ne les apercevait pas encore très distinctement, les causes de la guerre d'Orient et à définir les intérêts et les devoirs patriotiques qui commandaient à la nation d'affronter des périls qu'elle n'avait point provoqués. Le sentiment qui nous dirigeait alors ne s'est point éteint en nous. Quoique les circonstances ne soient plus les mêmes, et que l'honneur et la puissance de la France au dehors ne courent point les mêmes dangers, nous ne sommes pas devenus indifférens aux succès plus modestes ou aux échecs moins graves de la politique extérieure de notre pays. Nous sommes donc tout disposés à mesurer dans ses vraies proportions le résultat des négociations relatives aux principautés.

Nous sommes d'avis que parmi les différences qui existent, M. Saint-Marc Girardin l'a reconnu spontanément, entre l'attitude de la France en 1840 dans la question d'Égypte et son attitude en 1858 dans la question des principautés, il en est une dont notre collaborateur n'a point assez tenu compte peut-être. Cette différence est moins dans le fond des choses, si l'on veut, que dans la forme, et il est naturel que M. Saint-Marc Girardin, qui se préoccupe plutôt du fond, l'ait négligée; mais cette différence de forme a une importance réelle, une grande importance surtout, la justice nous fait un devoir de le reconnaître, pour les personnes qui ont représenté et conduit dans ces dernières transactions la diplomatie de la France. Voici, suivant nous, cette différence : en 1840, la France était placée vis-à-vis des autres puissances dans un état réel d'antagonisme. Sur le fond des choses sans doute, comme l'a remarqué M. Saint-Marc Girardin, nos adversaires avaient adopté en grande partie les conclusions de la France. En effet, si les alliés du 15 juillet avaient posé le principe de l'hérédité dans la famille de Méhémet-Ali, c'était à la France qu'ils l'avaient pris; jamais d'elles-mêmes la Russie ni l'Angleterre n'eussent fait une pareille concession au vice-roi d'Égypte, et le vieux pacha demeura toujours convaincu que c'était à nous qu'il était redevable de ce qu'il avait obtenu de l'Europe. Cependant à la solution en partie émanée de nous et acceptée par les autres puissances nous opposions une solution plus large, et nous ne voulûmes point nous rallier au plan de nos adversaires, qui prévalut malgré nous. Notre opposition alla à toutes les extrémités, sauf la guerre; les événemens ont prouvé depuis ces deux choses : à la France, qu'elle avait bien fait de ne pas faire la guerre; à l'Europe, que la solution française de la question égyptienne eût été préférable dans l'intérêt de l'Orient à la solution anglo-russe. En 1858, à propos des principautés, le débat était placé dans des termes tout différens. D'abord le règlement des principautés n'était pas le point de départ d'une lutte diplomatique; il n'était que l'une des nombreuses conséquences que laissait après elle une question bien autrement vaste, la guerre des puissances occidentales contre la Russie, guerre entreprise pour défendre l'intégrité et l'indépendance de l'empire ottoman, et qui, terminée à notre avantage, nous permettait de soustraire les principautés roumaines au protectorat russe. La

question des principautés, au lieu d'être pour le congrès de Paris l'objet principal, n'était qu'un corollaire. Sur ce corollaire comme sur les autres, il y avait entre toutes les puissances qui prenaient part aux conférences une convention tacite : c'est que chacune exprimerait ses opinions et s'efforcerait de les faire triompher par la persuasion, mais que d'avance toutes acceptaient la conclusion définitive arrêtée par la majorité. Relativement aux principautés par exemple, quand la France avec une libérale hardiesse présenta aux conférences de Vienne de 1855 le principe de l'union sous un prince étranger, le mémorandum déposé par M. de Bourqueney subordonnait explicitement à l'agrément de la Porte l'arrangement recommandé par nous.

Notre diplomatie depuis la paix a repris ce thème dans les conférences de Paris : l'Angleterre, qui l'avait adopté au commencement, céda la première aux répugnances invincibles de la Porte et à l'opposition de l'Autriche. Au fond, la France seule, parmi les quatre grandes puissances, était assez désintéressée dans la question pour tenir à une solution définitive ; la Russie pas plus que l'Autriche ne saurait vouloir d'un arrangement qui fermerait à l'une comme à l'autre puissance toute pensée d'avenir du côté du Bas-Danube. L'Angleterre, pour rétablir auprès de la Sublime-Porte son crédit un peu ébranlé par les événemens de la guerre de Crimée, croit parfois être habile en caressant les préjugés du divan, et c'est ce qu'elle a fait en renonçant à l'union des provinces danubiennes sous un prince étranger. La France, obligée de se rendre à l'avis de la majorité, — et n'oublions pas que dans une conférence, si les voix se comptent, elles doivent aussi être pesées, — la France a dû acquiescer à une solution provisoire. Seulement elle a obtenu que cette solution provisoire se rapprochât autant que possible des vœux exprimés par les populations roumaines, et fût en quelque sorte une transition vers l'unité future. Si ce résultat n'a point rempli tous les vœux du ministre des affaires étrangères de France, il fait honneur du moins au zèle persévérant que M. le comte Walewski a déployé dans ces longues et pénibles négociations. Pour nous résumer, la question des principautés n'était pas, quelle qu'en soit l'importance, la question principale dans les transactions qui se rattachent à la paix de Paris ; cette question ne pouvait donner lieu à ces antagonismes de prétentions qui peuvent aboutir comme dernier recours à la guerre. Il était entendu d'avance qu'elle devait recevoir une solution concertée entre les contractans du traité de Paris. La France, organe de l'opinion la plus désintéressée et la plus libérale, n'a pas réussi à la faire prévaloir complétement ; mais elle a obtenu pour elle des succès notables. Ses représentans dans les conférences peuvent regretter, dans l'intérêt des populations roumaines, et même dans un intérêt européen, de n'avoir pas pu convertir tout à fait leurs collègues étrangers, mais ils n'ont point de reproche à se faire et n'ont à gémir d'aucune blessure d'amour-propre ; en un mot, il n'y a pas lieu, dans le sens diplomatique du mot, de parler de défaite ni de victoire.

Nous pensons avoir établi la position de la politique française dans l'affaire des provinces danubiennes avec assez de loyauté et de franchise pour avoir le droit de justifier les expressions de regret qu'une solution impar-

faite, tout le monde l'admet, arrache à M. Saint-Marc Girardin. Les écrivains, grâce à Dieu, ne sont point tenus à cette précision de termes qui est un devoir pour la diplomatie, mais un devoir sévère, qu'elle n'accomplit qu'aux dépens de la chaleur du sentiment et du feu du langage. Là où l'exact et utile rédacteur de chancellerie ne voit qu'une opinion qui n'a point prévalu, l'écrivain ému et touché dénonce une politique qui a été vaincue. C'est une exagération, nous l'avouons; mais les éloquentes exagérations sont permises, sachons-le comprendre, aux hommes qui ont épousé avec passion des causes généreuses. M. Saint-Marc Girardin est un de ces hommes. Il n'a point la prétention d'apporter dans la question d'Orient les froids et patiens calculs du diplomate. Dans ce grand débat, le plus grand où pendant bien longtemps encore aient à lutter les intérêts européens, M. Saint-Marc Girardin a pris un parti chevaleresque, mais exclusif. Il s'est attaché avant tout aux intérêts et aux droits des populations chrétiennes victimes du droit de conquête, et encore du droit de conquête exercé par des musulmans. C'est le privilége de ces avocats dévoués des causes malheureuses de ne point tenir assez de compte des difficultés pratiques et des intérêts différens qui viennent entraver leurs efforts, d'être impatiens, d'être même, si l'on veut, excessifs dans la plainte. Pour notre compte, tout en portant un vif intérêt au sort des chrétiens de Turquie, nous ne partageons pas toutes les vues de M. Saint-Marc Girardin sur la question d'Orient; mais nous ne rendons pas seulement justice à la noblesse de ses intentions et au charme de son talent, nous sommes convaincus qu'en remplissant le rôle qu'il a choisi, il rend un grand service à la politique française en Orient. Grâce à l'autorité de sa parole et à la persévérance de son zèle, M. Saint-Marc Girardin recrute aux idées françaises et attire sous l'influence morale de notre pays ces populations chrétiennes d'Orient qui attendent leur délivrance, et qu'on sera trop heureux de trouver disposées à nous entendre le jour où les événemens nous obligeront à chercher en elles les élémens de la régénération de l'Orient. Nous avons une si haute idée des fonctions diplomatiques et en même temps des services rendus par ces illustres avocats des nationalités malheureuses, que nous ne craindrons pas d'égaler le rôle de M. Saint-Marc Girardin à celui d'un ambassadeur.

Que tout le monde soit juste d'ailleurs : si nous avions cru avec trop de précipitation que la politique française s'était identifiée avec l'union des principautés roumaines sous un prince étranger, serait-ce tout à fait notre faute? Autrefois les débats parlementaires nous tenaient au courant de la politique de notre cabinet. Aujourd'hui nous ne pouvons guère la connaître que par de rares communications officielles, ou la deviner dans le langage des organes officieux du gouvernement. Or, depuis deux ans, ces élémens d'information semblaient annoncer chez notre gouvernement le dessein d'obtenir l'entier succès des plans qu'il avait proposés pour la réorganisation de la Roumanie. Tout le monde se rappelle un article imprévu du *Moniteur* de 1857, dont l'accent fut interprété généralement dans ce sens. En même temps la presse gouvernementale, la même qui critique M. Saint-Marc Girardin, avait pris sur cette question des principautés une singulière attitude d'intimidation vis-à-vis de la Turquie. On eût dit que la politique de 1853,

politique résolue et sensée, qui avait déterminé et conduit la guerre d'Orient, était changée. Il semblait que l'on eût oublié que nous venions de dépenser plus de deux milliards et de perdre cent mille hommes pour retarder le partage de l'empire ottoman, et pour défendre son intégrité et son indépendance. On reprochait avec violence à la Turquie ce qu'on appelait aussi son ingratitude, comme si nous eussions fait la guerre pour les beaux yeux de la Sublime-Porte et pour mériter sa reconnaissance, comme si nous n'avions pas fait la guerre pour nous-mêmes, pour empêcher l'altération au détriment de notre puissance de la distribution des territoires et des influences en Europe. Si le règlement des principautés a produit quelque surprise, n'est-ce pas à l'attitude et aux manifestations très impolitiques de ces journaux que l'on doit l'attribuer? et si le désenchantement s'est trahi chez les amis des Roumains par des expressions chaleureuses, les vrais coupables ne sont-ils pas ceux qui dénoncent l'injustice des plaintes après avoir excité si légèrement autrefois l'effervescence des espérances chimériques?

Le procès intenté à M. le comte de Montalembert a été jugé, il y a quelques jours, par la police correctionnelle, et nous n'apprendrions plus rien à personne en rappelant les dispositions du jugement qui a frappé ce membre illustre de l'ancienne pairie et de nos dernières assemblées délibérantes. Nous protesterons seulement à ce sujet contre l'opinion d'un journal étranger qui prétend que toute action politique est désormais refusée en France aux écrivains et aux hommes éclairés; nous ne pouvons accepter une pareille assertion. Nos lois, même les moins indulgentes, n'interdisent point l'action politique à ceux des Français qui considèrent comme un devoir d'y persévérer. Nous n'en voudrions pour preuve que la loi même dont les dispositions ont été appliquées au comte de Montalembert. Le décret du 11 août 1848 contient cette déclaration expresse (art. 4) : « La présente disposition ne peut porter atteinte au droit de discussion et de censure du pouvoir exécutif et des ministres. » Un écrivain français dont personne ne contestera sans doute l'activité, et dont le nom a souvent retenti dans nos anciennes luttes, M. Émile de Girardin, ne partage assurément point l'opinion du journal anglais contre laquelle nous croyons nécessaire de protester. M. Émile de Girardin vient d'être appelé par le prince Napoléon dans le conseil général de l'Algérie. Les fonctions qu'il a acceptées donnent un poids particulier à une sorte de manifeste que M. Émile de Girardin vient de publier en tête de ses œuvres, comme l'explication de son entrée dans le conseil supérieur de l'Algérie. L'ancien fondateur de *la Presse* adhère à l'empire, et il exprime l'espérance convaincue que l'empire actuel trouvera dans la liberté la même force et le même prestige que le premier empire avait cherchés dans la gloire. Ce n'est point de la liberté restreinte que parle M. de Girardin, c'est de la liberté illimitée. Nous ne sommes point aussi ambitieux que lui; nous voulons le plus, mais nous nous contenterions du moins. Nous faisons des vœux pour que la confiance de M. Émile de Girardin soit justifiée, et nous n'hésitons pas à dire que, lors même qu'une faible partie seulement des espérances qu'il fait briller devant nous serait réalisée, son avénement à une position officielle, auquel nous devons cette bonne nouvelle, fixerait une date mémorable dans l'histoire contemporaine.

Ne l'oublions pas néanmoins, les vrais progrès de la liberté se font dans les mœurs publiques par la persévérance de ces volontés fortes qui sont le sel de la terre, et par la fidélité que gardent aux traditions tutélaires les intelligences actives d'un pays. Le barreau français nous donne en ce moment et à ce point de vue de consolans exemples. La conférence des avocats, une de ces rares associations qui perpétuent encore en France la vigueur et l'honneur des professions libérales, vient de se rouvrir cette année sous de nobles auspices. Le nouveau bâtonnier, M. Plocque, a inauguré cette studieuse réunion du jeune barreau parisien par un discours d'une rare distinction. On sait que dans cette circonstance la coutume veut que le bâtonnier retrace devant ses jeunes confrères les devoirs de la profession. Cette haute et touchante leçon morale, M. Plocque ne l'a point demandée aux idées dogmatiques; il est allé la chercher toute vivante dans d'immortels exemples. Il a présenté à ses confrères les deux grandes figures, Démosthène et Cicéron, qui attachent les souvenirs et la destinée du barreau aux scènes les plus éclatantes de la vie politique et de l'histoire. Les deux plus grands avocats de l'antiquité ont été également ses premiers écrivains, ses plus grands orateurs politiques, ses plus honnêtes citoyens : tous deux aussi ont été des martyrs du patriotisme et de la liberté. Cette glorieuse solidarité du talent, du patriotisme, de la liberté et du malheur a été exposée et saisie par M. Plocque avec une simplicité élevée et une émotion généreuse. Un jeune avocat, M. Guibourt, a lu ensuite l'éloge d'un de ces anciens du barreau de Paris, M. Billecoq, une de ces pures renommées professionnelles, municipales pour ainsi dire, qui, pour ne point arriver au grand public, n'en méritent pas moins de vivre dans les souvenirs, car ce sont ces hommes fermes et modestes qui maintiennent les traditions de leur corps à travers les jours difficiles et transmettent à de plus grands qu'eux-mêmes la lumière bienfaisante qu'ils feront un jour resplendir. Tel fut surtout le mérite de Billecoq, ancien avocat au parlement de Paris, qui traversa avec une intrépide constance dans les opinions libérales la terreur, le directoire, le consulat, et fut un de ceux qui reconstituèrent, au commencement de ce siècle, le barreau de Paris. Les honnêtes gens comme Billecoq servent encore après leur mort leur pays et leur profession, puisque, dans leur modeste mémoire, des jeunes gens comme M. Guibourt viennent puiser ou fortifier les inspirations morales, les sentimens de courage et d'indépendance qui doivent animer leur carrière. Il ne faut point passer avec indifférence devant ces simples et utiles réunions où une corporation éclairée entretient ses vieilles traditions. Les noms de ceux qui y prennent part sont inconnus encore, mais c'est du sein de ces inspirations collectives que sortent au moment opportun les talens qui sont la gloire d'une société et d'une époque. Le barreau a eu dans l'histoire, et dans l'histoire la moins éloignée de nous, des époques de puissance. Nous nous souvenons tous des plaintes injustes et irréfléchies qui dénonçaient la domination des avocats dans le monde politique. Hélas! la domination des avocats est passée, comme celle des journalistes, comme celle des parlementaires. Que les avocats n'aient point de regrets : renfermés dans leur profession, ils en font non-seulement une des plus utiles, mais, à notre gré, une des plus glorieuses de notre temps. Ils

conservent à la France, comme un dépôt fécond, cette union libérale de l'éloquence avec la culture littéraire, que M. Plocque définissait l'autre jour en des termes si heureux et si touchans.

La consolante expérience qui a commencé en Prusse se poursuit dans les circonstances les plus favorables. Les élections se sont accomplies dans le plus grand ordre : elles donnent au ministère constitutionnel une majorité assurée, au parti libéral, si l'on comprend sous cette dénomination le parti constitutionnel, une victoire incontestable, et font subir au parti de l'absolutisme et des idées féodales une éclatante défaite. La *Gazette de la Croix* n'essaie même pas de dissimuler le triomphe de ses adversaires et la déroute de ses amis. Le sens des élections prussiennes n'est donc douteux pour personne. L'ancien système est condamné par le pays après avoir été abandonné par le nouveau gouvernement. On a reproché cependant au ministre de l'intérieur, M. de Flotwell, d'avoir découragé par une circulaire des pétitions qui demandaient certains amendemens libéraux au système électoral. Si le ministre de l'intérieur a repoussé par cette circulaire les exigences du parti constitutionnel, par une autre circulaire il a mis un frein plus sévère aux licences électorales que le parti féodal s'était permises impunément jusqu'à ce jour. Il a donc tenu la balance égale entre les partis. Le côté le plus intéressant du mouvement électoral qui vient de s'accomplir est la résolution qu'ont prise les hommes du parti démocratique de 1848 de s'abstenir de toute candidature. Rien de plus sage que cette résolution. En Prusse en effet, comme dans les autres pays du continent qu'ont stérilement troublés les agitations de 1848, l'opinion publique, formée là, comme partout, par les classes éclairées et par les classes industrieuses, a gardé, bien à tort quelquefois, rancune aux hommes qui, ayant joué un rôle en 1848, portent malheureusement la responsabilité des douleurs, des frayeurs et des mécomptes de cette époque. L'œuvre réparatrice du gouvernement du prince-régent eût été infailliblement compromise, si les noms fâcheux de 1848 se fussent présentés devant les électeurs. Un grand nombre de voix modérées se fussent rejetées, par préjugé et par crainte, vers les candidatures féodales. Tout succès partiel obtenu par les démocrates eût décuplé les chances des hobereaux. L'excellent esprit politique des démocrates prussiens a conjuré ce danger. Comme tout acte habile et sensé, l'abstention des démocrates a eu promptement sa récompense ; l'opinion rassurée est aussitôt devenue moins injuste envers eux, et les préjugés que réveillait le souvenir de 1848 ont reçu un ébranlement que la bonne conduite des démocrates, unissant leur cause à celle des libéraux, achèvera bientôt, nous l'espérons. Quel parti le régent et son ministère tireront-ils des heureux élémens que présente la situation politique de la Prusse? Plusieurs personnes ont voulu voir quelques symptômes décourageans pour les espérances qui ont accueilli la régence dans un discours adressé par le prince à ses ministres; nous ne partageons point cette opinion. Si le langage que l'on prête au prince de Prusse est bien celui qu'il a tenu, nous n'en sommes point surpris. Nous l'avons déjà dit, le prince de Prusse n'est point un libéral d'ostentation ni de chimère. C'est un esprit froid et droit; il est incapable de donner des espérances illusoires, il est incapable de manquer aux promesses qu'il a faites. Que l'on songe d'ail-

leurs qu'il n'est que régent, et que le roi régnant vit encore. Dans une telle position, en demandant qu'il n'y eût point de rupture affectée avec le passé, et que le progrès prît sans saccade son point de départ dans le présent et ne fût qu'une satisfaction graduelle donnée aux besoins démontrés du pays, le prince n'a fait qu'obéir à un sentiment élevé de convenance. Si nous voulions définir d'un mot emprunté aux dénominations anglaises le caractère du prince de Prusse tel que nous croyons le comprendre, nous dirions qu'il a le tempérament politique d'un tory. Le prince de Prusse ne va pas au-delà d'un sage et honnête juste-milieu. Certes nous sommes plus libéraux que lui; mais, bien loin de voir dans le tour d'esprit qu'on lui prête un obstacle au développement libéral de la Prusse, nous y voyons plutôt une garantie pour la sécurité des progrès que nous aimons. L'époque actuelle a durement éprouvé les désenchantemens qui naissent de l'illusion des promesses. Le prince de Prusse promet peu, mais il ne trompera personne; il ne marchera pas vite, mais il ne se jettera pas dans ces douloureuses réactions qui ont dérouté et fatigué depuis dix ans les peuples du continent européen.

Nous voudrions pouvoir espérer pour l'Espagne ce que nous attendons de la Prusse. L'Espagne, elle aussi, vient de terminer ses élections. Il serait oiseux de se livrer au dénombrement des diverses fractions qui composent le nouveau parlement espagnol. Tous les élémens politiques de l'Espagne y sont représentés, et les fractions modérées, si on les suppose unies, y sont assurées d'une majorité considérable. S'il s'agissait d'un autre pays, l'on pourrait donc compter sur l'existence du cabinet présidé par le maréchal O'Donnell, et sur le succès de l'œuvre de transaction et de progrès modéré qui semble devoir être l'honorable vocation de ce ministère. L'union du parti modéré en Espagne doit malheureusement être reléguée parmi les utopies. Les divisions personnelles qui décomposent sans cesse les majorités parlementaires dans ce pays agrandissent démesurément l'influence de la couronne, provoquent à tout instant son intervention, et dans cette situation perpétuellement vacillante comment pourrait-on espérer qu'une reine, une femme, pût apporter cette fixité et cet aplomb qui manquent au gouvernement espagnol? Les Espagnols sont injustes envers leur reine, quand ils attribuent aux caprices de la camarilla la fragilité de leurs ministères : ils ne devraient accuser que leur propre versatilité dans leurs associations politiques et ce mal des divisions personnelles dont ils ne veulent point se guérir. L'incident qui a entraîné la retraite du ministère du général Quesada ne vient-il pas de prouver que l'intrigue avait fait son œuvre même au sein du cabinet? Le général Quesada a la réputation d'un homme avisé, et ce n'est point par étourderie qu'il aura présenté à la signature de la reine des promotions qui n'avaient pas été concertées en conseil des ministres. Il avait dû prévoir, et d'autres avec lui apparemment, la susceptibilité que témoignerait le maréchal O'Donnell. Il y avait donc derrière cet incident une intrigue qui spéculait sur la démission du maréchal. La fermeté et la décision du président du conseil et le bon esprit de la reine ont déjoué ce manége. Le cabinet sera-t-il aussi heureux contre d'autres manœuvres? Nous le souhaitons, car il nous semble difficile en Espagne de constituer une combinaison plus forte et mieux intentionnée que celle qui est

présidée par le maréchal O'Donnell; mais qui oserait en prédire la durée?

Quoique le grand travail de l'émancipation des serfs qui occupe la Russie ne soit point à la veille de recevoir sa consécration définitive, l'Europe doit en suivre cependant avec intérêt les phases régulières. Nous avons déjà exprimé les sympathies que l'empereur Alexandre s'est assurées au sein du libéralisme européen par l'impulsion virile et courageuse qu'il a donnée à ce vaste mouvement social. Lorsque l'empereur, immédiatement après la paix de Paris, eut manifesté sa volonté dans son discours à la noblesse de Moscou, la résolution impériale provoqua parmi les propriétaires fonciers un mécontentement à peu près général. L'opposition se montrait publiquement et au grand jour. Tout se passerait, disaient les adversaires de l'émancipation, en vagues et contradictoires discussions, et, après beaucoup de paroles inutiles, la question du servage serait enterrée. Une élite peu nombreuse d'esprits libéraux et prévoyans comprit seule le sérieux des tendances philanthropiques du souverain et l'utilité qu'elles devaient avoir pour le pays. Les idées émises par les partisans de l'émancipation firent cependant peu à peu leur chemin, et lorsque l'empereur invita par un ukase la noblesse à former des comités provinciaux qui devraient rechercher les moyens pratiques de l'émancipation, l'hostilité du public propriétaire s'était un peu calmée, ou avait baissé de ton. Les comités se constituèrent, et à l'heure qu'il est, ils ont tous répondu à l'appel du souverain. Dans cette phase encore, on a pu remarquer un nouveau progrès de l'opinion et une retraite nouvelle de l'opposition. Les propriétaires les plus rétrogrades grondent sourdement, mais ils n'avouent plus le désir de conserver le servage. Ils contestent seulement au gouvernement la légalité de la marche suivie par lui dans cette question; ils cherchent à intimider l'empereur par des brochures anonymes où s'étalent des prophéties de révolution, où l'on montre le gouvernement impuissant à satisfaire les exigences qu'il aura provoquées au sein des différentes classes. Quoi qu'il en soit, plusieurs comités ont déjà présenté le résultat de leurs délibérations, et le gouvernement attend que les enquêtes et les vœux de tous les comités lui soient parvenus pour arrêter les mesures définitives qui décideront la réorganisation sociale de la Russie. Le travail qu'une œuvre aussi colossale impose à l'empereur et à ses conseillers est immense. Il ne s'agit point seulement en effet de transformer la condition sociale d'un peuple; il faut encore avoir préparé tout le système d'administration qui devra régir ces masses d'hommes appelées à la liberté. Ces populations soumises jusqu'à présent à l'arbitraire des seigneurs pourront-elles s'administrer elles-mêmes? Faut-il, au sortir de l'arbitraire, les abandonner à l'anarchie? Le gouvernement russe cherche, dit-on, la solution de ce redoutable problème dans l'organisation de la commune. Les élémens de l'organisation communale existent en effet dans la plupart des provinces russes, notamment dans les provinces de la Grande et de la Petite-Russie, et même dans quelques-unes des provinces de la Russie-Blanche. L'administration nouvelle serait fondée, croyons-nous, sur une large participation du peuple à l'élection de ses administrateurs les plus proches. Le seigneur conserverait une sorte de protectorat et de haute surveillance sur la commune, laquelle, en échange de sa libération, serait

astreinte par une responsabilité solidaire à payer au seigneur les redevances fixées par l'état. Sans doute il ne faut pas s'attendre à voir les populations russes arriver tout d'un coup, au lendemain de l'émancipation, à l'état social auquel les peuples occidentaux ne sont parvenus qu'après des siècles de guerres civiles et de révolutions. L'effort tenté par l'empereur Alexandre n'en est pas moins digne d'admiration, et l'œuvre qu'il commence, une des plus glorieuses qui aient été accomplies dans ce siècle.

Le Piémont et l'Italie ont ces jours passés donné lieu à d'étranges alarmes. On prêtait au roi Victor-Emmanuel nous ne savons quelle belliqueuse sortie contre l'Autriche. Sur la foi de cette prétendue manifestation du roi de Sardaigne, des journaux français ont montré une guerre avec l'Autriche pour la délivrance de l'Italie comme la dernière tâche qui soit réservée à nos armes avant que la France ait le droit de fermer pour jamais le temple de Janus. A ces prédications de guerre, dont le moindre inconvénient ne sera pas de jeter de nouvelles excitations au milieu des matières inflammables que contient l'Italie, un journal semi-officiel a répondu par des protestations qu'on voulait rendre rassurantes, mais dont le sens a été altéré par une regrettable gaucherie d'expression. Les motifs de cette émotion sont bien légers, mais cette émotion elle-même est grave et trahit les inquiétudes qu'entretient la situation de l'Europe. Les journaux qui ne craignent point d'exciter ces dangereuses alertes sont bien aveugles et encourent une bien grave responsabilité. Ils peuvent en effet, par les passions qu'ils flattent et les espérances qu'ils enivrent, provoquer ces incidens qui enlèvent aux peuples et aux gouvernemens leur libre arbitre, et les précipitent comme des instrumens de la fatalité dans des entreprises dont ils ne peuvent plus maîtriser les conséquences. Nous connaissons les justes griefs de l'Italie, nous connaissons la légitime ambition du Piémont; mais est-ce donner un sage conseil à un gouvernement régulier comme celui du Piémont que de l'exciter à briser les traités sur lesquels est fondée la paix de l'Europe? La question vaut la peine d'être examinée.

Le respect des traités entre nations civilisées est un intérêt d'honneur pour les gouvernemens au même titre que le respect des contrats pour les individus. Les traités peuvent être onéreux ainsi que les contrats; ce caractère n'autorise pas plus un gouvernement à se soustraire aux traités que les individus à violer les contrats. Il est aussi impossible de maintenir l'ordre dans le monde que la probité au sein des sociétés, si cette loi est méconnue. Ceux qui la transgressent en portent inévitablement la peine. Dieu préserve le Piémont d'aller légèrement au-devant de la rupture des traités. Sa position dans le monde, ses institutions, son influence croissante en Italie, lui tracent une autre conduite, et lui préparent de meilleures récompenses. Le Piémont, grâce à sa constitution libérale, est aujourd'hui la patrie morale de tous les esprits éclairés de l'Italie. Ses frontières sont étroites, mais ses institutions les élargissent assez pour y faire entrer le génie italien. Une pareille situation est assez belle pour qu'il vaille la peine de l'assurer au prix d'un peu de patience. Si le Piémont veut avoir le profit des nouvelles distributions territoriales qui pourront s'accomplir un jour en Italie, qu'il se garde bien de donner lui-même le signal des événemens qui feraient

éclater les anciens traités, et de jouer le sort de l'Italie sur les chances d'une guerre européenne allumée par lui. Le jour où commencerait cette guerre, que deviendrait la liberté, encore si fragile, qui est pour le Piémont une force d'attraction et de défense bien plus grande que sa brave, mais petite armée? Ce jour-là, le Piémont, qui n'aurait pas la primauté militaire, perdrait au sein même de l'Italie la primauté des idées. Ce jour-là, l'Italie, redevenue le champ de bataille de l'Autriche et de la France, ne serait probablement pas elle-même le seul champ de bataille de l'Europe, et ce n'est pas chez elle que se dénouerait la lutte. Il n'est permis de compter sur la victoire définitive que lorsqu'on fait la guerre malgré soi. Mais ce n'est point au Piémont que nous aurions l'impertinence de présenter ces observations, au Piémont, gouverné par un prince aussi loyal que le roi Victor-Emmanuel et par un homme d'état aussi éclairé que M. de Cavour. Nous les soumettons à ces aveugles amis de l'Italie qui ne craignent point d'appeler sur elle de nouveaux malheurs en irritant encore par des illusions décevantes sa douloureuse impatience.

E. FORCADE.

UN ROMAN RELIGIEUX.

Les Horizons prochains (1).

L'art de se dévoiler soi-même dans une œuvre d'imagination, d'allier ses propres souvenirs aux choses racontées, de se montrer enfin sous les personnages que l'on met en scène, est difficile, et il est peu d'écrivains qui le possèdent. Les uns, en s'offrant sans cesse à nos regards, ne dépassent pas une exhibition vague et banale; d'autres au contraire, tout en employant la forme du *moi* dans leur récit, n'en demeurent pas moins extérieurement impersonnels : ils n'en veulent pas moins être cherchés et devinés. A cette classe, croyons-nous, appartient l'auteur des *Horizons prochains*. Est-ce pour forcer le lecteur à cette recherche, est-ce pour obliger la critique à procéder par voie de comparaison, que cet écrivain a gardé l'anonyme? Est-ce par un simple effet de modestie féminine peut-être? Ceci nous paraîtrait plus vraisemblable. Quoi qu'il en soit, cet anonyme nous met à l'aise. Avec lui, nous avons le champ libre; il nous permet de tirer les conclusions que les impressions de notre lecture doivent immédiatement nous fournir. Que sais-je? Nous pouvons sortir de l'époque présente, des préoccupations actuelles, et nous reporter au moment où Mme de La Fayette écrivait *la Princesse de Clèves*, peut-être même à celui où Pascal, solitaire et tourmenté, se laissait aller à ses fiévreuses pensées, et imposait à sa raison rebelle une foi impuissante à lui apporter le repos. C'est qu'en effet il s'agit ici à la fois de sentimens délicats et de croyances recherchées comme un abri. Une certitude morale parfois orgueilleuse, parfois tremblante, voilà ce qui nous semble résumer le livre. Ce n'est pas d'ailleurs qu'il nous présente la succession agitée de continuels essais vers un certain idéal, ni la

(1) 1 vol. gr. in-18, Michel Lévy.

permanente série d'ardentes aspirations vers un monde inconnu. Non; ce livre n'est ni une recherche ni un doute : c'est une conclusion. L'esprit qui s'y révèle a fait assurément un certain jour, comme Descartes, comme tous les penseurs de bonne foi, *table rase* en lui-même; mais aujourd'hui, à la place nette jadis, quelque monument est construit, quelque sanctuaire est édifié, quelque chose enfin est debout. Une flamme intérieure brille, qui s'aperçoit à travers les colonnes du tabernacle : à nous de voir comment elle rayonne, comment elle échauffe.

Ce n'est point un roman d'ailleurs, ce ne sont même pas des nouvelles, c'est plutôt, au point de vue de l'action, une série d'esquisses destinées à rester telles; André Chénier les eût appelées des *quadros*. Ce sont des scènes à un personnage, deux tout au plus. Et qu'est-il besoin d'un plus grand nombre? Qu'eussent fait nos grands tragiques de ces armées de comparses qui accompagnent, sous prétexte de couleur locale, les héros du drame romantique? A quoi bon tant de gens autour d'Andromaque ou de Polyeucte? Il suffisait pour donner la réplique d'un simple confident, de ce pauvre confident, si méprisé, si raillé, mais dont l'*emploi* n'était pas si nul ni si ridicule qu'on a bien voulu le dire. Le héros parlait pour lui-même, le confident parlait pour le poète : il était de tous ces rois et de toutes ces princesses l'ami, le conseiller, le prophète; ne faites donc pas fi de son importance. Sous ce masque froid et sans couleur, l'écrivain inspiré (*vates*) s'adressait directement à la foule et s'entretenait réellement avec les créations de son propre génie; c'est par la bouche d'Œnone qu'il entraînait Phèdre à sa perte, c'est sous l'humble manteau du coryphée qu'il entrait en scène pour avertir ou consoler ceux dont il avait fait des demi-dieux ou des victimes. Ce personnage existe dans *les Horizons prochains*, mais c'est l'auteur lui-même qui remplit ce rôle, et la physionomie qu'il lui donne n'est pas la chose la moins remarquable du livre; l'esquisser, ce sera examiner en même temps la manière dont l'ouvrage a été conçu.

Déjà même, à nous en tenir à ce que nous révèle la préface, nous pouvons avoir de la méthode suivie par l'auteur, méthode tout intime, une suffisante idée. Où va-t-il? d'où revient-il? qu'attend-il? Il ne le dit pas précisément, mais les termes qu'il emploie, vagues pour ceux qui s'en tiennent à la lettre, ont pour ceux dont ils émeuvent certaines fibres une signification déterminée, et ne peuvent, malgré leur incertitude apparente, s'appliquer indifféremment à toutes choses Aussi n'y a-t-il rien dans ce livre pour ceux-là surtout qui cherchent des impressions faciles à mesurer et à redire, soit qu'ils aiment les grosses émotions du mélodrame, soit qu'ils se plaisent à fouiller les bas-fonds du réalisme; il n'y a même rien pour « les fins connaisseurs, » pour ceux qui tiennent à ce que le spectacle se passe toujours dans l'ordre accoutumé, et qui veulent que le discours commence par l'exorde et se termine par la péroraison. — Otez-moi de là ces magots! — diraient-ils comme Louis XIV des intérieurs flamands. — Vous qui aimez au contraire, non pas les soupirs énervans des harpes éoliennes, non pas les fausses rêveries de commande et les extases d'à-propos, non pas enfin ce convenu romantique mille fois plus insipide que le convenu classique, mais bien ce que le songe et le rêve ont de véritablement naturel et humain, ce

que l'existence la plus prosaïque renferme encore d'*idéal réel*, ce que la mélancolie elle-même a de fortifiant et de sain, vous saurez et comprendrez que le livre a été écrit pour vous. Les faits, où sont-ils? Ils sont en vous-même et à côté de vous; vous les touchez, et ils vous touchent. A une certaine heure, vous êtes passé à côté d'eux indifférent, insensible à leur contact; mais ce contact a laissé un germe qui s'est développé à votre insu, et dont vous contemplez avec une surprise mêlée de joie la soudaine floraison : vous ne vous saviez pas si riche en poésie. Alors, comme un cours d'eau dont on ouvre l'écluse, le flot des souvenirs vous monte au cœur et vous inonde, et ce ne sont pas les grands événemens de votre vie, les faits et gestes mémorables que vous vous rappelez, mais les plus petites et les plus humbles choses qui se présentent à vous avec je ne sais quel parfum de nouveauté, avec une signification inattendue. Si le moment n'est pas arrivé pour vous, vous aurez beau faire, beau vous agiter en vous-même, ces impressions ne se produiront point; mais quand l'heure sera venue, elles vous poursuivront malgré vos préoccupations actuelles, et se feront jour partout où vous serez. Peut-être pensez-vous qu'il faille pour en jouir se trouver dans une situation favorable, et, comme deux amis qui, réunis après une longue absence, s'installent comfortablement pour causer, les pieds sur les chenets, êtes-vous d'avis de faire à votre hôte un accueil splendide et de tout préparer, de tout déranger pour le recevoir? Non, point tant de frais : cette poésie intime est comme le Maître, elle vient le plus souvent à la dernière heure de la veillée, alors qu'on ne l'attend plus. Êtes-vous en proie aux vulgaires soucis de la vie quotidienne, êtes-vous obligé à une fastidieuse démarche, ne pouvez-vous vous débarrasser d'un fâcheux : c'est alors que l'idée, souriante et prise de pitié, se dégage au dedans de vous, vous repose et vous rafraîchit. Ce qui vous importunait tout à l'heure prend aussitôt une forme nouvelle et devient l'accompagnement nécessaire de la fine mélodie que vous seul entendez. Boileau avait dans son jardin d'Auteuil une certaine allée au détour de laquelle il mettait enfin la main sur la rime fugitive : plus certainement encore, ces voix intérieures, ces précieuses réminiscences chanteront dans votre esprit au milieu des rues obscures de la cité, au travers des carrefours boueux, en présence de ces visages maussades et de ces sottes physionomies que vous heurtez sur votre chemin. Ah! comme vous vous prendrez alors à cette joie si profonde, parce qu'imprévue, jusqu'à ce qu'une piqûre brutale de votre grosse vanité ou même une trop rude caresse de votre main d'enfant la fasse vous quitter toute meurtrie,

Traînant l'aile ou tirant le pié!

Si cependant, soupirant après elle, vous la voulez trouver dans son véritable domaine, si vous tenez à la surprendre dans les endroits qu'elle habite de préférence, montez là-haut, vers *les sources*. Sous les sapins toujours verts, il n'y a jamais ni printemps, ni automne, et la nature y est éternellement semblable à elle-même. « Toujours la mousse arborescente, moelleuse, couvre les places ombreuses d'un tapis où *s'emboît* la lumière; toujours le sol uni va se déroulant sous la colonnade; toujours une atmosphère également éclairée, toujours cette grande paix, toujours l'air qui joue librement

autour des troncs lisses et droits dans la nef immense. » Si vous aimez mieux la pittoresque succession des accidens et des couleurs, prenez le chemin qui conduit à *la Tuilerie*. C'est un pauvre chemin creusé par les pluies dans une terre rougeâtre; çà et là vous vous heurtez à de petits tas de cailloux roulés par les eaux et retenus par les racines rugueuses des arbustes qui font haie. Après le chemin vient le plateau, sol nu et stérile, mais devant vous s'étendent les diverses teintes du vallon, dont le vert seul a d'innombrables variétés. Mille retraites nous sont ouvertes. Nous pouvons nous asseoir, soit sur l'herbe drue qui pousse au pied des chênes, soit sur la place satinée que font en tombant les aiguilles des arbres résineux. Ou bien, pendant que le soleil illumine encore les vertes cimes, avant que ses rayons ne soient devenus tout à fait obliques, tandis que les insectes élargissent leurs trachées pour boire les tièdes ondes de l'air qui les baigne et que les oiseaux chanteurs entonnent ces concerts qui s'adaptent si bien à toute situation de l'âme, allons jusqu'à la clairière, à cette place dégagée de broussailles où poussent sur les débris séculaires de leurs aînées les hautes herbes et les fleurs des bois. Là nous respirerons à l'aise; arrivés aux limites de l'infini, il nous sera permis de jeter dans l'insondable profondeur de l'éternelle harmonie des choses ce regard dont Moïse sur le mont Nébo enveloppa la terre de Chanaan; nous y aurons une idée exacte du vrai, cette origine commune de ces trois formes inséparables, le beau, le bien et l'utile, — et, mieux que tout cela, nous y saisirons peut-être la perception pure et sans mélange de l'idéal humain, la liberté!

Telle est l'échelle de Jacob dressée sur la réalité par l'auteur des *Horizons prochains;* un pied touche la terre, l'autre le ciel, et, selon les dispositions du moment, nos pensées, soulevées par l'espérance ou alourdies par l'inquiétude, en montent ou en descendent les degrés. Je n'ai fait encore qu'exposer sous leur aspect le plus général les visions de cet esprit, où l'extase se replie en quelque sorte sur elle-même, puis se dédouble et fait de soi deux parts, l'une tout humaine, l'autre que je nommerai cosmologique, en retirant toutefois à ce terme ce qu'il a de scientifique et de positif. Il me reste à faire connaître comment, devant ce résultat final, l'idée s'engendre et se formule, de quels rapports elle est susceptible avec les sentimens voisins, quelles sont enfin ses habitudes, et, pour me servir d'une expression toute latine, ce qui la contente. Ce n'est pas du premier jet ni de la première plume que l'écrivain qui nous occupe donne à l'objet de ses contemplations une interprétation abstraite et philosophique; il poursuit bien ce but, mais il ne l'atteint que progressivement, par cela même qu'il est certain de l'atteindre. Il faut qu'il se familiarise d'abord avec ce qu'il doit traduire; aussi accepte-t-il, sans les tordre ni les détourner, les faits tels qu'ils se présentent à lui. Une fois pénétrés de sa pensée, les phénomènes les plus vulgaires acquièrent de nouvelles significations, les horizons prochains s'étendent et atteignent ces hautes atmosphères où la brise n'est pas seulement plus vive, mais où, selon l'heureuse expression de l'auteur, l'âme est plus élastique. Nous avons parlé plus haut du rôle de confident attribué au poète dans la conception de son œuvre, et nous l'avons, en l'élargissant, appliqué à l'esprit que nous analysons. C'est ici le lieu de nous édifier sur la véritable valeur

de ce terme. « L'auteur, c'est tout le monde, » lisons-nous dans une courte introduction qui semble résumer le livre, et qui, chose précieuse pour la critique, nous avertit de ce qu'il faut y chercher. Si l'on s'en tient en effet à la forme, ce livre n'est qu'une suite de thèmes sur lesquels le lecteur peut et doit broder toutes les variations qui lui sont propres. « Je bégaierai, votre génie chantera, » dit encore la préface. Le fond des *Horizons prochains* est donc une sorte de dialogue intime, dont une partie, écrite et précise, est celle de l'interlocuteur visible, l'écrivain, dont l'autre partie, sous-entendue et variable, est celle de l'interlocuteur abstrait, le lecteur. Ainsi, dans les dialogues des moralistes grecs, dans les scènes des tragédies classiques, les objections que fait l'un des deux personnages à l'autre ne sont pour celui-ci que l'occasion de développer sa pensée à nouveau, de la considérer sous de nouvelles faces, et souvent de plaider le pour et le contre successivement. Dans l'espèce de duo qui nous est offert ici, il n'y a pour ainsi dire de composé que l'accompagnement, mais il est composé de telle sorte que nous puissions y adapter notre mélodie individuelle, écrite toutefois dans un certain ton, sans qu'il soit besoin même de transposer la clé. C'est, pour employer une autre comparaison, une pensée malléable, une matière ductile, où il nous est permis de couler notre bronze. Maintenant le bronze en question,

Sera-t-il dieu, table ou cuvette?

Ce résultat est l'affaire du lecteur. Les matériaux lui sont fournis : se montrera-t-il ouvrier ou artiste? *That is the question...*

Si cependant l'auteur des *Horizons prochains* n'avait d'autre mérite que de présenter sa pensée comme un moule à la pensée d'autrui, s'il ne pouvait que nous prendre par la main, nous ramener sur une route oubliée, puis, à une certaine limite, manquant d'haleine pour nous accompagner plus loin, s'il était obligé, après nous avoir attaché des ailes, de nous regarder tristement de la terre prendre notre essor vers le ciel, l'individualité que nous nous plaisons à reconnaître en lui consisterait uniquement à s'effacer et à s'amoindrir devant celles qu'elle a pris à cœur d'irriter et de réveiller. Il s'en faut cependant qu'elle se borne à ce rôle. Si tel est le principal emploi qu'elle a résolu de donner à son activité, elle ne se renferme pas tout entière dans cette humble tâche, elle nous offre d'autre part une action et des sentimens qui n'appartiennent qu'à elle, et l'analyse complète de son essence en démontre à la fois l'indépendance et l'unité. Ce n'est plus alors dans les contemplations générales de notre destinée, dans ses rapides odyssées à travers la nature, qu'il nous faut considérer cet esprit : c'est dans les faits qu'il s'est complu à retracer, dans les petits drames qu'il raconte, dans l'examen des personnalités qu'il fait agir. Nous toucherons ainsi au principal objet de ses manifestations; nous aurons, en l'élucidant, la clé de toutes ses impulsions morales.

Toute âme qui a vécu, tout esprit qui n'a plus d'illusion que dans le souvenir, parvenu à une certaine période de l'existence, se bâtit, autant par besoin que par conviction réelle, un fonds de croyances auxquelles il se résout à demeurer attaché. Ces croyances sont puisées dans l'intelligence ou dans le cœur, elles forment des démonstrations ou des sentimens. Le senti-

ment qui domine dans *les Horizons prochains,* c'est la foi; mais il est plusieurs espèces de foi : la foi simple et la foi complexe, la foi naïve et traditionnelle, qui s'agenouille humblement et qui croit sans efforts et sans craintes, la foi individuelle et raisonnée, qui demeure debout et qui s'impose la croyance pour ne pas périr; l'une est le repos dans l'ignorance, l'autre est le tourment dans le repos. Quelle que soit la forme extérieure qui lui est donnée, nous sommes porté à croire que la foi qui éclate dans *les Horizons prochains* appartient à la seconde espèce. Nous n'avons pas affaire ici à une âme simple, qui se contente de refléter une lumière qu'elle ne pourrait tirer de son propre sein; nous sommes en présence d'un esprit éclairé qui se connaît et qui observe chaque chose comme il s'est lui-même étudié. Il ne peut entrer dans notre pensée, on comprendra aisément quel sentiment de convenance s'y oppose, de juger cette croyance en soi ni d'en discuter les raisons fondamentales. Nous n'en connaissons pas du reste la lettre exacte. Nous nous tiendrons donc à l'esprit pour ainsi dire littéraire qui en est la formule extérieure et aux relations morales que cette foi s'attribue avec les personnages choisis par elle-même. Qui sont-ils d'abord, ces personnages? Sont-ce des individualités au moins égales à celle de l'écrivain? sont-ce de brillans esprits avec lesquels il suffit d'un mot, d'un geste pour se comprendre? Non, avec ceux-là la discussion est trop prompte et l'enseignement moins direct. L'écrivain, fatigué peut-être du contact des hautes intelligences, est allé plus bas, et voici la raison qu'il donne lui-même de ce choix : « Ces existences cachées sont plus près du ciel que les nôtres; ces vies qui se déroulent à petit bruit sont mieux préparées aux prompts départs. On ne quitte pas grand'chose; on est mieux accoutumé à tout tenir de Dieu directement, les biens comme les maux; les rapports avec lui sont plus simples, le pli de l'obéissance est mieux formé. » Ce passage nous suggère une distinction assez délicate, mais elle doit, nous le croyons, nous fournir le couronnement de notre analyse et nous aider à compléter, sauf quelques détails, l'esquisse d'un caractère qui s'offre de lui-même à notre étude. Il nous semble que le spectacle de ces existences cachées change, suivant l'heure, de signification pour l'esprit qui le recherche de cette manière. Tantôt on s'en inspire, tantôt on le domine; tantôt c'est un appui indispensable pour notre propre foi, tantôt c'est une conséquence arbitraire et secondaire du cours des choses d'ici-bas. En un mot, on le contemple tantôt avec inquiétude, tantôt avec orgueil, et ce n'est que le parti-pris dans la croyance qui peut à la longue nous donner en face de lui quelque sérénité. Le savant qui aujourd'hui, confiant dans sa théorie, défie toute expérience qui puisse la renverser, qui demain, tremblant devant un fait vulgaire observé par hasard, y cherche à tout prix une confirmation, nous offre une idée assez exacte de cette situation. Ce n'est pas que les âmes simples elles-mêmes soient exemptes de cette inquiétude; quand dans leur solitude et dans leur pauvreté elles se sont laissées aller aux longues méditations, leur mysticisme s'altère peu à peu au contact de la réflexion, leur esprit, borné quant à la connaissance, se rencontre après un certain temps avec les intelligences cultivées qui ont pour habitude de comparer et de juger; leur foi devient défiante, non point à l'endroit de ce qu'il faut croire, mais à l'endroit de ce qu'elles doivent espérer pour elles-mêmes. Elles désespèrent de

l'étendue des concessions qu'elles font chaque jour. La naïveté s'en est allée : elles voudraient croire d'une foi plus *croyante* mille fois; or, cette introduction de degrés dans la foi, qui est une, n'est-ce pas une porte ouverte au doute? Telle est par exemple la situation exposée dans le récit qui a pour titre *le Songe de Lisette*. La crainte, l'effroi, ce que l'auteur appelle *la mauvaise peur de Dieu,* tourmentent cette pauvre âme. Le remède indiqué est simple : croire. Et cependant ne semble-t-il pas que toute cette inquiétude ne provient que d'un excès de croyance?

Nous ne pouvons nous empêcher de remarquer cependant la part considérable d'influence que, dans l'accomplissement de notre destinée, cet état particulier de l'esprit enlève à la liberté et à la dignité humaines. La morale est une dans son principe et dans sa fin, mais elle n'a pas qu'un seul objet. Quelles que soient les explications exclusives de la théologie, on peut douter que les devoirs naturels et nécessaires que nous avons à remplir envers nous-mêmes, envers la famille, envers la cité, puissent être remplacés ou même amoindris par les ardeurs de sainte Thérèse, les extases de l'ascète ou les rigueurs du cénobite. Il est juste d'ailleurs de reconnaître que la philosophie offre aussi de ces exclusions, et le récit qui a pour titre *l'Hégélien* nous le montre d'une manière assez fine et assez impartiale. L'écueil, du reste, est le même. Si l'un exagère la personnalité humaine au point de l'équiparer à Dieu, l'autre l'efface volontairement au point de l'annihiler. Ce n'est pas, il faut bien le dire, dans cette seconde opinion qu'il est possible de chercher alors un mobile qui nous pousse à de grandes actions et à de grandes pensées. Ayons foi, je le veux bien, mais commençons par l'avoir en nous-mêmes. Non-seulement une continuelle attente, un repos permanent dans une volonté supérieure à la nôtre ressemblent à une sorte de calme désespoir; c'est aussi, c'est surtout de la fatalité. « Je ne suis rien, disent ces âmes résignées, je n'ai rien fait de bon, il n'y a rien en moi qui puisse subsister un instant devant la justice de Dieu ; mais Jésus est venu *sauver* ce qui est *perdu*, voilà toute mon espérance. » Toute lutte contre le mal lui-même est ainsi récusée, tout équilibre entre les mérites et les démérites regardé d'avance comme inutile. Pour nous, il nous semble que le bon et le juste existent et se suffisent absolument, et qu'on doit les rechercher pour eux-mêmes.

Bien que vers cette pensée dominante, soit par conviction, soit par nécessité, s'agitent tous les personnages des *Horizons prochains*, ils ne sortent pas tous du même moule. A première vue, on pourrait le croire cependant. Ce sont tous des esprits inquiets, et cela naturellement, car ils sont tous d'obscure naissance et de pauvre famille. S'ils s'essaient d'eux-mêmes à quelque éducation intérieure, immédiatement ceux qui les entourent s'effraient de cette aspiration à connaître; ils y voient la source de tout le mal. « Qu'a-t-elle? que veut-elle? demande-t-on au père d'une jeune fille malade. — Qui le sait? répond-il; *elle a trop été sur les livres.* » Et il se désespère; mais pour le lecteur ces touchantes figures ainsi condamnées ont toute la poésie de *la Jeune Captive* d'André Chénier. Ne voient-elles pas comme leur sœur qu'on laisse les épis mûrir lentement sur leur tige? Ne savent-elles pas aussi que le pampre en paix, tout l'été,

Boit les doux présens de l'aurore?

Ah! malgré l'ennui de l'heure présente, laissez-les vivre, laissez-les connaître, laissez-les achever leur année! — Que voulons-nous à notre tour? Si la science tue les plus robustes intelligences, à plus forte raison ces frêles enfans. Et comme elles meurent consolées! « Ah! dit l'une, il fait bon mourir! » Et l'autre : « Il ne vous faut pas pleurer, ma mère, *je ne me regrette pas!* » Est-il rien de plus triste et de plus doux que cette dernière parole? C'est ainsi qu'avec un mot, une phrase, l'auteur des *Horizons prochains* peint tout un tableau, raconte toute une situation, expose tout un caractère. « Elle avait, dit-il d'une de ces jeunes filles ainsi vouées à la consomption comme les vierges d'Athènes au Minotaure, elle avait ce pas net et modeste qui ramène au logis les jeunes filles travailleuses.» Ne vous semble-t-il pas qu'il eût fallu toute la délicatesse et tout l'idéal du pinceau d'Ary Scheffer pour transporter ces deux lignes sur la toile, et n'est-ce pas là Marguerite sortant de l'église et désignée à Faust par Méphistophélès?

Malgré une foule de traits communs, malgré surtout l'idée commune, le *mens agitat molem* qui les unit, ces personnages, je le répète, ont chacun une physionomie distincte. L'art employé à définir les différences délicates qui les séparent est très grand, à cause même des détails que l'auteur se refuse. Une remarquable concision enchaîne les uns aux autres, sans déductions apparentes, sans développemens analytiques, les faits exposés, et néanmoins cette concision est entièrement exempte de lacunes et de sécheresse. Le récit est présenté de telle sorte qu'aucun sous-entendu n'échappe au lecteur, libre de compléter à sa guise des indications assez précises cependant pour que le dénoûment n'en soit pas modifié. Quand le livre n'a pas pour but la régularité de l'action, il y a sans contredit un grand charme à se sentir ainsi appelé par l'auteur à partager sa pensée intime et à entrer de moitié avec lui dans l'invention.

Toutefois l'auteur des *Horizons prochains* s'est réservé dans son œuvre une part qu'il a entièrement développée et fécondée, celle du paysage. Nous ne craignons pas de dire qu'au point de vue purement littéraire et descriptif, cette partie est irréprochable : le site est sous les yeux, on le voit, on ne l'oublie plus. Ce n'est pas seulement de la description : un élément y domine, dont on peut se rendre compte en comparant ces pages écrites aux horizons peints par les illustres maîtres. Ici et là, c'est le même procédé : la réalité elle-même, mais traduite. Elle est donc accompagnée d'une interprétation morale, latente néanmoins et seulement visible pour les yeux de l'esprit, puisque de part et d'autre le pinceau et la plume se bornent à une reproduction pure et simple des objets; mais tandis que la toile présente ces objets sous une forme en quelque sorte réelle et palpable, il faut que l'écrivain, pour arriver finalement au même résultat, surmonte l'énorme difficulté d'entourer ce qu'il décrit d'une double perspective, d'un double jeu de lumière et d'ombre. La difficulté est d'autant plus grande que nos habitudes et nos mœurs intellectuelles sont ici prises à rebours. Ordinairement nous allons du corps à l'esprit, nous généralisons, nous subtilisons encore ce que nous percevons sous une forme abstraite, mais pour que le paysage dont nous lisons la description finisse par nous apparaître pour ainsi dire à l'état de souvenir et comme quelque chose de *déjà vu,* il faut aller de l'esprit au corps et de la perception morale conclure

à la perception physique. Cette évolution n'est point seulement un problème d'esthétique, elle tient encore aux arcanes de l'idéologie; il nous suffit de l'indiquer. — Les paysages des *Horizons prochains* peuvent encore nous fournir une autre remarque : ils sont conçus absolument et pourraient facilement se détacher du reste du récit, avantage qu'offrent rarement les œuvres contemporaines dans les études de la nature; je parle des paysages *vrais*, et non des paysages d'imagination et de convention. M. Jules Sandeau, dont à notre avis se rapprocherait surtout l'écrivain qui nous occupe, s'il venait à composer un véritable roman, a décrit dans ses œuvres des paysages essentiellement *vrais*, tout pleins de fraîcheur, de charme et de parfum, susceptibles principalement de l'interprétation morale dont nous faisons un mérite à l'auteur des *Horizons prochains;* mais il les étudie peu pour eux-mêmes, il en fait surtout des cadres à ses personnages, avec les dispositions intimes desquels il s'applique à les mettre en harmonie. Il est vrai aussi que l'introduction dans un récit d'une action régulière et suivie, de caractères longuement développés, doit sensiblement modifier la composition, et que cette dernière méthode devient alors d'un emploi nécessaire.

Nous nous arrêtons ici dans l'analyse d'un livre qui, par la manière tranchée dont il s'écarte des productions actuelles, a fixé un peu longuement peut-être notre attention. Nous avouons qu'il nous a séduit par une forme véritablement originale, par un fonds d'idées qui, malgré les objections que nous avons cru devoir faire à quelques-unes d'entre elles, n'en sont pas moins le résultat désintéressé de longues et de sérieuses méditations. D'autres pourront ne pas voir dans *les Horizons prochains* ce que nous y avons vu, d'autres y découvrir peut-être davantage, quelques-uns enfin arriver à une appréciation toute différente de la nôtre : nous ne croyons pas néanmoins que la divergence de ces impressions puisse influer sur la valeur absolue du livre. C'est que cette valeur réside surtout dans un rapport obligé d'esprit à esprit, rapport qui peut varier selon les individus et les circonstances, mais qui doit forcément s'établir. Ainsi comprises et exécutées, de telles familiarités d'écrivain à lecteur, d'âme particulière à âme collective, ne sont pas si communes qu'on hésite à profiter de l'hospitalité offerte, et à examiner attentivement ces livres de *bonne foy*, selon l'expression de Montaigne, qui donna lui-même dans ses *Essais* l'exemple de cette confiance et de cette liberté. Nous devons savoir gré à l'écrivain de nous prendre ainsi pour confidens, de nous introduire dans l'intimité de sa vie morale, de nous mettre de moitié dans les impressions qui lui appartiennent, et dont il pourrait être jaloux, enfin de nous faire respirer les fleurs que, suivant le dernier vers d'une épigraphe empruntée à Dante par l'auteur des *Horizons prochains*, il a cueillies sur sa route,

Ond' éra pinta tutta la sua via.

Ce livre nous intéresse encore en ce qu'il peut nous éclairer dans l'appréciation des œuvres contemporaines. Les deux bases essentielles du roman sont l'action et l'analyse morale; mais depuis quelque temps celle-ci semble prédominer dans la composition littéraire. Entre elles d'ailleurs n'existe pas une parfaite égalité ni une absolue relation. Si, d'après les rigoureuses exi-

gences de l'art, les situations ne peuvent se passer de l'étude des caractères, à son tour l'analyse n'est pas dans la même dépendance vis-à-vis des épisodes qui peuvent l'accompagner. Elle est la toile, le drame n'est que le cadre. Elle est la condition essentielle de toute combinaison, elle suffit à la vivifier, elle seule peut en être le principe et la fin. C'est donc vers elle, comme la première et la principale étude, que se tourne aujourd'hui l'imagination, qui, chose curieuse, abandonne ainsi les faits, où son caprice est entièrement à l'aise, pour se soumettre dans l'analyse morale à la réalité et à l'observation, qui lui deviennent indispensables. Après avoir régénéré la science et la philosophie, il est juste et nécessaire que le *connais-toi toi-même* de Socrate et de Descartes renouvelle et rafraîchisse la production intellectuelle. L'intérêt qui s'attache alors à la mise en scène de personnages imaginaires devient certainement plus vif quand nous sommes en présence d'individualités qui existent réellement et qui se révèlent dans leurs œuvres : ainsi s'explique la curiosité qu'inspirent toujours les autobiographies, même les moins dignes d'attention. Il semble que de cette lecture doive ressortir pour nous une instruction plus directe et plus certaine. Ce résultat, qui demande tant de finesse et de discrétion, est loin d'être atteint par les faiseurs de confessions ou même par les *fantaisistes* qui, sans raison nécessaire, font perpétuellement montre d'eux-mêmes, et vous enfoncent dans l'esprit, à grands coups de remarques et de parenthèses, le coin de leur personnalité. Véritables Protées, ils reparaissent à chaque instant sous une nouvelle forme, avec cette différence qu'ils n'ont point de repos qu'on ne les ait atteints ou saisis. Ces maladroits artistes ignorent le premier art, qui est de se montrer tout entier en se voilant; ils ne savent même pas qu'en se faisant deviner, ils donneraient au lecteur, ce dont il est toujours reconnaissant, l'occasion de se montrer habile. Comme la Galatée de Virgile, ils ne se dérobent qu'après vous avoir indiqué leur retraite. L'écrivain au contraire qui attend que l'on songe à lui finit par attirer toute notre attention sans la forcer. Nous remarquons insensiblement que, sous les phrases qui se succèdent, palpite quelque chose de véritablement animé, de véritablement individuel. Sans secousses et sans efforts, nous tournons les pages : un parfum tout particulier nous pénètre peu à peu, et, le volume terminé, nous nous apercevons que ce qui s'est déroulé à nos yeux, c'est l'histoire d'une âme. Nous comptons dans notre existence un compagnon de plus; nous sommes devenus, sentiment rare et qui flatte notre conscience, les auxiliaires désintéressés d'un esprit avec lequel nous avons en quelque sorte communié : ceci est notre chair, ceci est notre sang. Puis, dernière complaisance de notre égoïsme, c'est en nous caressant d'abord nous-mêmes que nous arrivons inévitablement à trouver l'œuvre d'autrui bonne et belle.

EUGÈNE LATAYE.

V. DE MARS.

LA

RÉVOLTE DES CIPAYES

D'APRÈS

LES RELATIONS ANGLAISES

II.

LES MASSACRES DU PENDJAB ET LA PRISE DE DELHI. [1]

I. Harriet Martineau's *English Rule in India.* — II. Bourchier's *Eight Months campaign against the Bengal Sepoy Army.* — III. Rotton's *Narrative of the Siege of Delhi.* — IV. Raikes's *Notes on the Revolt in the North-Western Provinces of India.* — V. Cooper's *Crisis in the Punjaub.* — VI. *Lettres de Victor Jacquemont,* etc.

I.

Le Pendjab ou Punjaub, — le pays des *cinq eaux* ou *rivières* (2), — la *Pentapotamide,* comme écrivait en se jouant Jacquemont, — était, quand il le visita, sous la domination de ce Runjet-Singh qu'il appelait « le descendant de Porus, » mais qu'il faut regarder tout simplement comme un bandit parvenu, sans aïeux, sans droits de race, une manière de Méhémet-Ali, moins civilisé cependant, moins organisateur, moins apte à faire œuvre durable et souche dynastique. A cette époque (1831, de mars à octobre), le maharajah du Pendjab et du Cachemyr était, comme on dit, en délicatesse

(1) Voyez la *Revue* du 15 juin, 1er juillet et 1er décembre 1858.

(2) On compte effectivement, sur ce territoire privilégié, cinq grands cours d'eau: ils coulent du nord-est au sud-ouest, et, en les énumérant de l'ouest à l'est, ce sont le Scind ou *Indus,* le Jhelum ou *Hydaspes,* le Chenaub ou *Acesines,* le Toulamba-Ravie ou *Hydrastes,* et le Gharra ou *Hyphasis.*

avec les Anglais, bien que leur traité d'alliance, datant de 1809, n'eût jamais été violé. Il ne les voyait pas sans un secret déplaisir s'installer commercialement dans le Bas-Indus, et, poussant peu à peu en avant leurs stations militaires, préparer à tout événement une base d'opérations défensives plus solide que celle qu'ils avaient déjà sur le Sutledje. Vainement protestaient-ils, et de bonne foi, qu'ils entendaient par là se prémunir contre les menaçantes éventualités d'une invasion russe : soupçonneux comme il avait bien le droit de l'être, Runjet-Singh les accusait intérieurement mensonge, et s'inquiétait de les voir tourner sa frontière méridionale de manière à l'investir ainsi peu à peu. Il se rappelait sans doute un ancien proverbe oriental dont la teneur est « qu'on n'est pas roi de l'Hindostan si d'abord on n'est maître du Caboul. » Or le Pendjab et le Cachemyr sont justement entre l'empire anglo-indien et ce pays, ainsi réputé la clé de l'Inde parce qu'il a été traversé depuis Alexandre par tous les conquérans qui s'y sont succédé.

L'ascendant toujours croissant de la Russie sur la Perse s'était traduit, en 1835, par une invasion de cette dernière puissance qui la rapprochait singulièrement du Pendjab, puisqu'en allant assiéger Hérat, le shah se proposait de réclamer de prétendus droits sur Candahar et Ghuznie. En outre les chefs afghans, effrayés du voisinage de Runjet-Singh, sollicitaient le patronage du tsar et offraient de le payer en aidant les Persans à marcher ainsi vers l'Indus. On pouvait, on devait se méfier de Dost-Mohammed, le souverain du Caboul, qui, dans sa crainte des Sikhs, demandait appui tantôt au gouverneur-général de l'Inde, tantôt au tsar et au shah. De cette situation assez compliquée, dont l'Angleterre s'exagérait peut-être les difficultés et les dangers, sortit la guerre des Afghans, qui avait pour but de détrôner à Caboul et à Candahar les souverains suspects, et de les remplacer par des créatures du pouvoir anglo-indien. Entreprise en vue de périls simplement possibles, et qu'il eût mieux valu attendre de pied ferme, sans se précipiter ainsi au-devant des aventures, elle entraîna les plus graves conséquences. Dost-Mohammed vaincu sortit de Candahar et chercha refuge à Bockhara, laissant son fils prisonnier aux mains des Anglais et sa capitale au pouvoir du rival qu'ils lui avaient suscité. En revanche, les Afghans irrités en appelèrent plus haut que jamais à la protection de la Russie, et le tsar, loin de rejeter cet appel, fit marcher des troupes du côté de Khiva. Sa petite armée, il est vrai, se perdit dans les neiges désertes, et quelques soldats à peine survécurent pour raconter ce désastre; mais ce n'en était pas moins là un premier pas vers l'Inde fait par une puissance persévérante et qui ne recule guère. Puis, en novembre 1841 et dans les premiers jours

de l'année suivante, il y eut ce grand désastre qui suivit l'insurrection du Caboul, cette retraite sanglante où toute une armée anglaise (4,500 hommes) disparut homme après homme : son général, le vieil Elphinstone, mourant prisonnier de l'ennemi; les résidens anglais, Burnes et M'Naghten, traîtreusement égorgés; Shah-Soudja, le prince restauré, partageant leur destinée; l'Angleterre enfin réduite à évacuer l'Afghanistan après l'avoir réoccupé militairement, et laissant le pays à ce même Dost-Mohammed qu'elle en avait chassé naguère.

La conquête du Scinde et du Pendjab fut, pour nous servir d'une expression pittoresque de sir Charles Napier, « la queue de la guerre des Afghans. » Avant cette guerre, la compagnie n'avait que des alliés au-delà du Sutledje. Entre ses états et les sauvages montagnards campés au-delà de l'Indus, trois royaumes, simplement protégés par elle, lui formaient comme un rempart que les talens de Runjet-Singh avaient en partie consolidé : d'abord le Cachemyr et le Pendjab, gouvernés par cet homme remarquable; puis le Scinde, où régnait une sorte de confédération féodale dont les chefs ou émirs subissaient sans trop d'amertume, depuis 1832, la suzeraineté de leur puissante voisine. La politique anti-russe de lord Auckland et le parti pris de marcher sur Caboul ne permettaient pas de laisser ces états limitrophes à leur indépendance naturelle. De là violation forcée des traités, établissement d'une force subsidiaire anglaise chez les émirs et à leurs frais, cession des points militaires dont l'occupation permanente devenait une nécessité, contributions pécuniaires et contingent de soldats exigés pour les besoins de la campagne qui allait s'ouvrir, humiliation de ces souverains et ressentimens implacables qui, sans parler des vices de leur atroce domination, rendaient impossible aux Anglais, une fois maîtres du Scinde, d'y renoncer bénévolement au risque de laisser derrière eux des ennemis qu'il faudrait ultérieurement soumettre encore. Ainsi eut lieu en 1842 l'annexion de ce malheureux pays, qu'on vit renaître aussitôt, comme par enchantement, sous l'administration éclairée, rigide, impartiale de sir Charles Napier, après qu'il eut bien définitivement écrasé les émirs à Meanie d'abord (17 février 1843), puis à Hyderabad cinq semaines plus tard. Deux ans après, il devint indispensable de protéger les districts frontières, du côté du Pendjab, contre les continuelles razzias que se permettaient les Sikhs, chez lesquels régnait, depuis la mort de Runjet-Singh, l'anarchie militaire qui accompagne nécessairement une guerre de succession. Ce mouvement, qui leur parut agressif, détermina les Sikhs à se jeter eux-mêmes au-devant de l'ennemi qui semblait les menacer. Rassemblés d'abord autour du tombeau de Runjet-Singh, les soldats disciplinés par les généraux Allard et Ventura traversèrent le Sutledje

(décembre 1845) et vinrent prendre position près de Ferozepore. La bataille de Modkee (18 décembre) leur fut livrée, et là, pour la première fois, en rase campagne, l'armée anglaise faillit succomber. Elle vainquit cependant, mais à grand'peine, et la victoire n'avait rien de décisif. Il fallut encore les deux sanglantes journées de Ferozeshur (21 et 22 décembre) pour forcer les Sikhs à repasser le Sutledje, ce qu'ils firent sans être poursuivis ou inquiétés le moins du monde, car l'armée anglaise ne put se remettre en campagne de tout un mois. Son prestige, déjà ébranlé par la désastreuse retraite du Caboul, le fut peut-être encore davantage par ces combats où des forces régulières indiennes lui disputaient si vivement le terrain. Et l'on peut dire que si la conquête forcée du Pendjab fut une « queue » de la guerre afghane, la révolte de 1857 a été une « queue » de la première campagne contre les Sikhs. Les cipayes qui les combattaient se promirent peut-être dès lors d'imiter leurs exploits et de lutter, eux aussi, contre l'ascendant jusque-là irrésistible de la discipline européenne.

Les batailles d'Aliwal et de Sobraon achevèrent, le 28 janvier et le 10 février 1846, la destruction de l'armée des Sikhs. Le maharajah se soumit, et la route de Lahore fut ouverte. Libre de faire ses conditions, le gouverneur-général (lord Hardinge) s'était flatté d'organiser dans le Pendjab un protectorat qui rendrait inutile l'annexion de cette nouvelle conquête. Il en détacha le Cachemyr et quelques autres territoires, qu'il donna comme royaume à ce même Gholab-Singh dont parle aussi Jacquemont, et dont le nom a retenti fréquemment dans le tumulte de la dernière lutte; mais il avait compté sans les désordres inséparables d'une minorité dans un pays aussi anarchique. N'entrons pas dans le détail d'événemens trop récens pour être encore oubliés, ne racontons ni le meurtre d'Agnews et d'Anderson, ni le siége de Moultan : rappelons seulement que les difficultés du Pendjab devinrent telles qu'il fallut avoir recours aux mains les plus énergiques, à l'expérience la mieux éprouvée, pour sortir de ces nouveaux embarras. Charles Napier fut encore envoyé dans l'Inde, et comme il hésitait à partir, lord Wellington le décida par cette parole souvent citée : « Vous ou moi, il faut que nous allions là-bas! » Quand l'ex-proconsul du Scinde arriva dans le Pendjab (1849), l'annexion de ce pays était devenue la conséquence définitive et d'une rébellion traîtreusement préparée en 1848, et de la campagne victorieuse qui à Goujarat avait, en fin de compte, anéanti cette insurrection (1).

(1) La proclamation qui déclare le Pendjab compris dans le domaine de la compagnie est en date du 29 mars 1849. Elle est signée de lord Dalhousie, qui, dès 1847, avait succédé à lord Hardinge. C'est encore lord Dalhousie qui, avant son départ de l'Inde en 1855, consomma l'annexion de l'Oude

Un aperçu aussi rapide ne peut servir qu'à faire comprendre comment le Pendjab, au lieu d'être gouverné de la même manière que les pays annexés dès longtemps à l'empire anglo-indien, se trouvait encore en 1857 sous un régime spécial, établi d'après les erremens qu'avait rendus populaires l'heureuse administration de sir Charles Napier dans le Scinde. C'est le système gouvernemental qui, dans la langue usuelle de la bureaucratie britannique, a reçu le nom de *non-regulation,* assez expressif dans sa naïveté concise. Quelques écrivains spéciaux, M. Raikes, par exemple, un des principaux magistrats de l'Inde (1), l'appellent aussi « le système du Pendjab. »

Il serait certainement très intéressant d'exposer ici, tout au moins dans leurs généralités, ces deux modes d'administration, et de rechercher lequel des deux s'applique le mieux au pays qu'il s'agit de faire prospérer tout en le maintenant sous le joug britannique. Les matériaux ne manqueraient pas pour ce travail, s'il rentrait dans notre plan; mais nous devons nous borner à une rapide appréciation, simplement destinée à jeter quelque jour sur les récits qui vont suivre. Dans les pays que nous appellerons *réguliers* (*regulation system provinces*), dans les provinces du nord-ouest par exemple, on applique rigoureusement les principes inaugurés au Bengale lors de la rédaction du code de 1793. Ces principes placent le magistrat civil et le collecteur du revenu, l'administration proprement dite, sous le contrôle du pouvoir judiciaire, qui n'exerce aucune influence politique en dehors de ce contrôle. De cette division des fonctions et de cette anomalie qui subordonne le plus réellement puissant des deux agens du pouvoir à l'autorité accidentelle, exceptionnelle, d'un supérieur réellement investi d'une influence et d'une puissance moindres, dérivent, à ce qu'il paraît, de graves inconvéniens. Les rivalités, les froissemens se multiplient, fomentés avec soin par les fonctionnaires indigènes, que réjouit singulièrement tout conflit survenu entre ces maîtres impérieux que lui expédie la métropole. Le *magistrate collector,* souverain du district, se montre facilement insubordonné envers un juge qui sur son siége seulement, et dans certains cas, peut annuler ses décisions. Le juge de son côté, par cela même qu'il se sent, à un jour donné, supérieur au chef politique et à l'agent du fisc, revendique parfois indûment une extension d'influence et d'autorité qui lui est naturellement contestée avec ardeur. Ces luttes surprennent, ébahissent les contribuables de l'un, qui sont aussi les justiciables de l'autre.

(1) M. Raikes est l'auteur de deux ouvrages très distincts. L'un a pour titre *Notes on the North-Western Provinces of India* (Chapman and Hall 1852); l'autre, publié en 1858 chez Longman and C°, est intitulé *Notes on the Revolt in the North-Western Provinces of India,* by Charles Raikes, judge of the Sudder Court at Agra, late civil commissioner with sir Colin Campbell.

La dualité des pouvoirs n'entre pas dans ces esprits habitués à la facile compréhension du despotisme pur et simple. C'est une énigme pour eux de voir en certains cas un simple *moonsiff* (1) réviser et déclarer nulle une sentence du terrible et omnipotent collecteur. « Songez donc, un misérable *moonsiff*, à 100 roupies par mois, et le *magistrate*, qui en touche 2,000!... » S'ils se bornaient à s'étonner d'une si monstrueuse inconséquence, on pourrait encore passer là-dessus; mais l'esprit d'intrigue s'éveillant en face de ces petites luttes quotidiennes dont ils sont témoins, et dont ils se rendent compte si malaisément, ils essaient d'en tirer parti, soit pour quelque profit, quelque vengeance particulière, soit même par simple malice, pour augmenter le frottement de ces rouages compliqués et dans l'espoir de les voir s'y user ou s'y rompre.

M. Raikes, qui a pratiqué successivement et alternativement les deux systèmes, déclare que, selon lui, l'application des principes européens sur la division, la balance et l'équilibre des pouvoirs, obtenue par un antagonisme bien combiné, n'est pas à la portée des Hindous, et que des siècles s'écouleront avant de leur faire trouver, dans ces bienfaisantes inventions d'une civilisation dont ils sont encore incapables, les conditions efficaces du bien-être et du progrès.

Au contraire, si l'on substitue à ce système artificiel de pouvoirs rivaux, appelés à se neutraliser mutuellement dans ce qu'ils auraient d'excessif, le système *irrégulier* du Pendjab, la loi s'applique sans difficulté, l'ordre naît, le progrès s'accélère. Là le chef de district (*deputy commissioner*) résume tous les pouvoirs. En abuse-t-il, on en appelle à son supérieur hiérarchique, le *commissioner*. Leur intérêt est le même dans l'œuvre commune. Le subordonné n'a aucun moyen d'échapper à l'autorité directe de son chef. Ils agissent presque toujours d'accord, et comme *un seul homme*, — nous citons l'expression même de M. Raikes. Cette unité de vues, de desseins, de volonté, rend l'exercice du pouvoir et très simple pour eux et très compréhensible pour leurs administrés. Nulle résistance à contre-temps, nulle force administrative détournée de son emploi, nul retard dans les mesures à prendre, nulle tentation de résistance chez ceux qu'on appelle à y concourir (2).

Par ce que nous venons de dire, — et c'est tout ce que nous at-

(1) Le *moonsiff* est un juge subalterne non assermenté (*uncovenanted*). Il y a, pour les six provinces du nord-ouest par exemple, outre vingt juges européens (*covenanted*) payés ensemble 594,000 roupies (1,485,000 fr.), vingt-quatre *moonsiffs* qui se partagent un salaire de 43,200 roupies (108,000 fr.)

(2) Dans la lettre de M. Raikes (*Notes on the Revolt*, appendix B), nous aurions encore bien des passages significatifs à relever, et notamment celui-ci :

« Ma conviction est qu'on se trompe, et d'une manière périlleuse, quand on confie à des natifs telles fonctions où ils ont à contrôler des agens européens.

« Faut-il plus de courage moral, demanderai-je, plus de confiance en soi-même, plus

tendions de ces détails presque techniques, — on se fait déjà une idée juste de ce qu'est un commissaire anglais dans les pays où s'applique le *non-regulation system*, établi, selon M. Raikes, par le marquis de Dalhousie.

Telle était la loi. Voyons par qui elle était appliquée.

Pendant la courte période où le Pendjab vaincu, mais non encore annexé, demeura sous le protectorat anglais, sir Henry Lawrence y régna sous le nom du jeune maharajah Duleep-Singh et de son beau-père le sirdar Chuttur-Singh, qui avait le titre de gouverneur. De glorieux et heureux souvenirs se rattachent à cette ère, bénie, dit-on, par les Sikhs et leurs voisins. La main énergique et paternelle de sir Henry les ramenait plus promptement qu'on ne l'avait espéré dans la voie de l'ordre, du travail régulier; des familles que les troubles intérieurs du pays en avaient exilées depuis dix et même vingt années y venaient reprendre possession de l'héritage qu'elles avaient abandonné; l'agriculture, l'industrie renaissaient. Le brigandage militaire s'éteignait peu à peu. Les merveilleux résultats obtenus dans le Scinde par sir Charles Napier allaient se reproduire, grâce à des hommes formés à son école ou du moins imbus de ses maximes : avec Henry, c'était George Lawrence, son frère aîné, qui, au milieu d'une nombreuse garnison sikhe, longtemps isolée de la révolte générale, avait gouverné Peshawur dans les années tumultueuses de 1848 et 1849; c'était Abbott, patriarche à barbe blanche, espèce de juge à la façon de saint Louis, rendant au pied des arbres ses arrêts familiers, accessible à toute heure, idole des enfans indigènes, qui, lorsqu'il traversait les villages montagnards du Huzara, couraient à l'envi après « l'oncle Abbott...; » c'était son successeur Becher, autre magistrat patriarche, « dont la maison avait douze portes toujours ouvertes; » c'était le major Lumsden, le créateur, l'organisateur du corps des guides; Édouard Lake, célèbre par ses exploits militaires devant Moultan, par ses services administratifs dans le Doab; Reynell Taylor, balafré à Modkee, et le gouverneur du Bunnoo pendant les deux années qui suivirent l'annexion, tous vieux serviteurs de la compagnie, éprouvés au conseil comme au combat.

Dans ce groupe remarquable se dessinent en relief deux autres physionomies plus sévères, celles de John Lawrence et de John Nicholson. Les autres sont des pacificateurs: ceux-ci sont des gouvernans. Ils personnifient l'autorité ferme, austère, hautaine. Quand

de loyauté, plus de lucidité dans l'intelligence pour remplir les fonctions de juge principal ou pour être général de division?

« Le jour où vous trouverez les indigènes bons pour commander vos armées, vos brigades ou même vos régimens, alors il sera temps de les faire asseoir sur le *bench* des hautes cours de justice... »

la conquête est assurée, les cœurs à peu près gagnés ou du moins les rancunes assoupies, quand il faut en venir à organiser, et pour organiser l'avenir faire table rase du passé, quand il y a de grandes existences à briser, des abus à faire cesser qui entraînent certaines ruines, Henry Lawrence cesse d'être l'homme de la circonstance. Avide de sympathie et de popularité, il fait trop de concessions, il recule trop devant de pénibles nécessités. Il quitte alors le Pendjab, et son frère John l'y remplace. Celui-ci, rien ne le trouble ni ne l'émeut : au bien public, à sa mission, tout se subordonne. Le but, toujours le but, rien que le but, voilà sa règle, et il va au but sans broncher. Nicholson est du même métal : c'est un des héros de Chilianvallah et de Goujarat. C'est à lui que, dans une de ses proclamations, lord Dalhousie reconnaît la « force d'une tour. » Les Hindous retrouvent en lui cette inflexibilité superbe devant laquelle ils se prosternent. Sur les champs de bataille où il a combattu, ils vous conduisent à l'endroit même où se tenait *Nikkul-Seyn*. Bien mieux, un ordre de fakirs tout entier, dans le Huzara, renonçant à ses idoles, l'a même pris pour divinité. Quand un de ces moines fanatiques le rencontre, il se jette à ses pieds, il le proclame son *gourou* (1). Nicholson l'envoie en prison, parfois même le fait flageller, pour le récompenser de cet hommage importun. Les *Nikkul-Seynites* n'en sont que plus édifiés, plus soumis et plus dévots. « Nicholson, un beau jour, nous dit le colonel Edwardes, après en avoir fait mettre quelques-uns au cachot, les fit relâcher à la condition que désormais ils adoreraient, au lieu de lui, le commissaire qu'il venait d'imposer à leur district; mais rentrés dans leur monastère, ils reprirent sans hésiter, comme en vertu d'une révélation d'en haut, le culte de l'inflexible Nikkul-Seyn (2). » A côté de ces deux hommes, proconsuls de naissance pour ainsi dire, était aussi le *judicial commissioner* Montgomery, que ses talens, mis en relief pendant la crise alors près de sévir, ont fait envoyer dans l'Oude reconquis, celui-là même dont le nom a souvent retenti dans les débats parlementaires relatifs à la fameuse proclamation de lord Canning.

Henry Lawrence, John Lawrence, Robert Montgomery, tous trois membres du bureau d'administration, avaient fondé la puissance anglaise dans le Pendjab. Deux d'entre eux allaient avoir à s'y maintenir, et s'ils n'y parvenaient point, si la révolte gagnait ces districts guerriers, qui pourrait prévoir le sort de l'empire indien? Heureusement ces trois hommes, compatriotes et condisciples, se

(1) *Gourou*, guide religieux ou spirituel.

(2) Le colonel Edwardes est, nous le croyons, l'auteur des *Personal Adventures during the Indian Rebellion in Rohilcund, Futtehghur and Oude*, London 1858; mais ce n'est pas de ce livre que sont extraits les détails que nous donnons, d'après lui, sur le colonel Nicholson. On les trouve dans l'ouvrage de M. Raikes (*Notes on the Revolt*), p. 34.

connaissaient de longue date. Partis tous trois du même point, un pauvre collége d'Irlande où, trente-cinq ans auparavant, ils achevaient ensemble leur éducation, ils savaient que nul d'entre eux ne manquerait jamais aux deux autres, et que nul d'entre eux ne se manquerait à lui-même : confiance inébranlable et légitime, dont aucun n'a démérité.

II.

Lahore, la capitale du Pendjab, offrait, le 11 mai 1857, l'aspect le plus animé. Un bal splendide se préparait pour le lendemain même, et devait réunir autour des principales autorités l'élite de la société européenne. Nul pressentiment sinistre ne paralysait les préparatifs de la fête. On allait *danser sur le volcan*, pour nous servir d'une expression bien connue. Depuis la veille au soir cependant, les cipayes de Meerut étaient en insurrection; mais le télégraphe électrique n'avait pas encore parlé. Il apporta dans la journée du 12 la terrible nouvelle, et dans la matinée du 13 le récit, plus effrayant encore, de la chute de Delhi. Or à ce moment le commissaire en chef, sir John Lawrence, était dans le nord du pays, à Rawul-Pindee. Le *judicial commissioner*, Robert Montgomery, demeurait chargé de l'*intérim*. Il eut le double mérite d'apprécier à l'instant même la situation et de ne se pas tromper sur les mesures à prendre sans retard. Les principaux officiers de la station furent convoqués en conseil, et on délibéra sur les dangers que pouvait faire courir à Lahore le voisinage de Mean-Meer (1). Il y avait là, c'est-à-dire à deux lieues de la capitale du Pendjab, trois régimens d'infanterie indigène (le 16e grenadiers, le 26e léger et le 49e), plus un régiment de cavalerie légère (le 8e), tous plus ou moins suspects malgré leurs nombreux services et les noms de victoires et les symboles d'honneur étalés sur leurs drapeaux (2). Pour tenir en échec ces nombreuses troupes, on ne pouvait compter que sur le 81e d'infanterie anglaise, fort de 850 hommes, et sur deux compagnies d'artillerie européenne au service de la compagnie.

Le désarmement complet des troupes indigènes, proposé par M. Montgomery, fut décidé à l'heure même et sans désemparer. Au sortir de la séance, le *judicial commissioner* partait pour Mean-Meer, portant lui-même ses ordres au brigadier Stuart Corbett, sous le commandement duquel étaient les cantonnemens, et qui, sur la nouvelle du désastre de Delhi, ne fit aucune difficulté de se rendre aux

(1) Mean-Meer est un vaste cantonnement militaire à cinq ou six milles de Lahore.

(2) Le 49e notamment avait sur ses étendards une étoile brodée, en souvenir de ses exploits devant Seringapatam, et, pour ses services du Myzore, un tigre royal accroupi sous un banian.

désirs du commissaire en chef par intérim. Si, confiant, comme tant d'autres officiers anglais, dans la solidité, la fidélité de ses soldats hindous, le brigadier eût seulement ajourné l'accomplissement des mesures qui lui étaient prescrites, le Pendjab était perdu sans retour.

Le bal, qui n'avait pas été contremandé, eut lieu le 12 au soir; on y vit quelques visages assombris, il y circula plus d'une rumeur étrange : rien néanmoins ne transpira des résolutions adoptées, et les danses venaient à peine de finir, que trois compagnies du 81e, sous les ordres du colonel Smith, s'acheminaient silencieusement vers la citadelle de Lahore. Dix hommes par compagnie avaient de plus reçu ordre de coucher tout habillés. Enfin, à quatre heures du matin, le régiment entier, mis sous les armes, reçut avis d'apprêter ses munitions. La curiosité des soldats était naturellement excitée au plus haut point par ces préparatifs inusités : ils se questionnaient du regard, et quelquefois même à voix basse; mais pas un homme ne se doutait de ce qui allait suivre. Laissant les casernes sous double garde, les six compagnies ainsi réunies se portèrent sur le champ de parade, où on les forma en colonnes contiguës à l'extrême droite du terrain. Derrière ces colonnes, l'artillerie vint se placer. Arrivaient au même moment, sur le même point, les masses armées des cipayes qu'on plaçait dans le même ordre, c'est-à-dire en colonnes et côte à côte du régiment anglais; la cavalerie était à l'extrême gauche du terrain. Du haut des terrasses de l'Anar-Kullee, palais occupé par M. Montgomery, les principaux fonctionnaires, formés en un petit groupe, contemplaient avec anxiété cette scène dont peut-être ils n'avaient pas tous les secrets. Une seule pensée, nous dit l'un d'eux, absorbait tous les esprits : « les cipayes ont-ils déjà chargé leurs armes? »

Cependant, à la tête de chaque régiment, on lisait, par ordre du brigadier, le décret du gouverneur-général, qui, comme nous l'avons raconté, avait quelques semaines auparavant licencié le 34e à Barrackpore. La lecture terminée, le brigadier Corbett, s'avançant tour à tour vers les différens corps indigènes, à commencer par le plus ancien, leur adressa une allocution sommaire où il enveloppait d'éloges flatteurs quelques allusions encore assez vagues aux mesures qu'il regrettait d'avoir à prendre; puis, sans donner de loisir à la moindre réflexion, le commandement partit de la bouche des officiers, prompt comme l'éclair. Les troupes obéirent machinalement, et, par un mouvement de conversion, l'ordre de bataille se trouva brusquement modifié. Les cipayes étaient à présent refoulés, toujours dans leur ordre primitif, sur le terrain quitté par les six compagnies européennes; celles-ci leur faisaient front derrière les canons braqués sur les colonnes profondes qu'il s'agissait de réduire

à l'obéissance. L'ordre de déposer les armes, donné à l'instant même, n'admettait pas d'hésitation. Les artilleurs avaient, tout en manœuvrant et sans donner l'éveil aux cipayes, chargé leurs canons à mitraille. Les soldats du 81e avaient également chargé leurs fusils, et leur attitude était devenue menaçante. Il fallait donc ou obéir ou se voir écraser à bout portant (auquel cas, par parenthèse, les officiers européens des trois régimens cipayes étaient nécessairement sacrifiés). Quelques témoins oculaires de cette scène si dramatique assurent qu'il y eut néanmoins un instant de doute, et que les grenadiers du 16e, lorsqu'ils comprirent toute la portée des manœuvres qui les plaçaient ainsi à la bouche de douze canons, étreignirent leurs armes par un mouvement d'irrésistible colère; mais ils virent sans doute la partie perdue d'avance. Les armes furent livrées, et tandis que les cipayes se retiraient, honteusement dépouillés, mais leurs drapeaux au vent et au bruit de leurs musiques militaires, une compagnie du 81e, rompant les rangs, venait tranquillement ramasser les fusils et les carabines dont le terrain était jonché. — Les revoilà *nègres* comme devant, n'est-ce pas, monsieur? disait à son capitaine un des soldats attelés à ce travail.

Tout ce que nous venons de raconter n'avait pas duré une demi-heure, et, pour un spectateur non averti, pouvait ne paraître qu'une simple évolution, un exercice comme on en voit tant. Cependant le sort du Pendjab et par conséquent l'issue du siége de Delhi dépendaient de cette demi-heure et de cette manœuvre exécutée à petit bruit, sans la moindre résistance, sur le champ de parade de Mean-Meer. On apprit effectivement, par des renseignemens ultérieurs, que le 13 au matin les cipayes envoyés pour relever la garde de la citadelle, agissant de concert avec ceux qui déjà formaient cette garde, devaient essayer d'enlever ce point important. Ils auraient eu l'avantage de la surprise et d'une écrasante supériorité de nombre. Un arsenal complet, des magasins considérables, un riche trésor, eussent ainsi été, avant coup férir, acquis à la révolte, et le massacre des Européens eût ensuite commencé tant à Mean-Meer qu'à la résidence officielle d'Anar-Kullee.

On a tout lieu de penser que des intelligences séditieuses existaient entre les cipayes de Mean-Meer et ceux de Ferozepore, autre établissement militaire des plus considérables (1). Du moins est-il certain que le 45e indigène, établi dans les cantonnemens de cette dernière ville, n'hésita pas à se révolter aux premiers symptômes de méfiance qu'on lui témoigna. Il eût fallu, comme à Mean-Meer, débuter par le désarmement. Cependant, maître de tous les postes

(1) Ferozepore est au midi du Sutledje, et en-deçà par conséquent de l'ancienne frontière anglo-indienne.

retranchés, d'où il avait éloigné les cipayes, et qu'il avait garnis d'artillerie européenne, le major Redmond put sauver l'arsenal confié à sa garde. C'est de cet arsenal que les assiégeans de Delhi tirèrent, dès le début, toutes leurs ressources. Repoussés et poursuivis, les cipayes du 45e s'éloignèrent. Ceux du 57e posèrent les armes, non sans se plaindre (1). Le 10e de cavalerie manifesta simplement, par sa molle attitude et son indécision, qu'on l'aurait facilement entraîné dans une rébellion dont les commencemens eussent été plus heureux.

Une troisième opération du même genre déjoua dix jours plus tard à Peshawur, c'est-à-dire à l'extrémité nord-ouest du Pendjab, une nouvelle tentative d'insurrection. M. Montgomery, assumant tous les pouvoirs, ne reculait devant aucune mesure de salut public. En vertu de l'axiome *ne quid detrimenti capiat*, il jetait des troupes, en dehors du cercle de sa juridiction, dans les districts révoltés de Sirsa, Hansi et Hissar, et ces bandes d'irréguliers, sans un seul corps européen, mais commandées par un homme aussi habile qu'énergique, y étouffèrent l'insurrection. De Lahore cependant partaient continuellement des ordres aussitôt obéis. Dans toutes les stations, on retenait les correspondances suspectes; dans toutes, la tête des cipayes rebelles était ouvertement mise à prix, et les récompenses promises à qui les livrerait morts ou vifs tentaient la cupidité des villageois sikhs. Les grandes forteresses de Lahore et de Govindghur (2) étaient largement approvisionnées et mises en état de soutenir le plus long siége. Les émissaires dépêchés de tous côtés pour ébranler la fidélité des régimens sikhs étaient poursuivis à outrance; découverts, ou même simplement soupçonnés, on les jetait en prison. Les prisons elles-mêmes étaient surveillées comme autant de centres où l'insurrection pouvait venir se recruter. Loin de solliciter l'aide des grands propriétaires indigènes, on se bornait, quand ils venaient l'offrir, à les remercier assez froidement, pour les convaincre qu'on n'avait nul besoin d'eux. Nulle précipitation, nul dérangement inutile. Les tribunaux fonctionnaient comme par le passé; on ne changeait rien à la routine administrative; seulement on écartait peu à peu de toute mission active les employés indigènes. Enfin l'espionnage était organisé sur la plus vaste échelle.

« La trahison, la sédition, nous dit l'écrivain à qui nous empruntons ces détails, et qui comptait lui-même dans la haute administration du pays (3),

(1) Le 57e était aussi désigné, selon l'usage, par le nom d'un de ses plus illustres chefs; il s'appelait le *Lord-Moira-ke-pultun*. Le 45e, du nom d'une de ses victoires, avait gardé la désignation de *Murreeroo-ke-pultun*.

(2) C'est à Govindghur que le fameux diamant *Koh-i-Noor* a été longtemps gardé.

(3) M. Frederick Cooper, *deputy commissioner* à Umritsur, dans son livre intitulé *The Crisis in the Punjaub from the 10th of May until the fall of Delhi;* London, Smith Elder and Ce, 1858.

étaient poursuivies jusque dans les plus secrètes profondeurs du harem et jusque dans les sanctuaires réputés inviolables des mosquées et des temples. De savans *moulvies* (docteurs de la loi) étaient arrêtés au milieu d'une foule d'adorateurs fanatiques. Des hommes de rang et d'influence étaient *mandés* à l'heure des ténèbres. La police du district, animée par la certitude du gain, se jetait comme une meute sur la piste révélée à son flair, et ne la quittait plus qu'après être allée chercher au fond des terriers où il se dissimulait l'artisan de coupables machinations. Comme au plus beau temps de Vidocq, il y avait des espions sur le marché, des espions aux fêtes, des espions dans les chapelles, dans les prisons, dans les hôpitaux, dans les bazars militaires, dans les groupes d'oisifs bavardant au coin d'un pont, parmi les baigneurs des étangs, parmi les villageois assis en cercle autour de leur puits, sous le grand arbre qui l'ombrage, parmi les curieux qui flânent alentour des tribunaux, parmi les casseurs de pierre sur la grande route, aux *seraïs* parmi les voyageurs poudreux. La langue d'un homme ne lui appartenait plus et faisait partie du domaine public. L'esprit de chicane asiatique était tenu en échec par la volonté puissante de l'Anglo-Saxon tout à coup réveillé. »

Naturellement toute correspondance était interceptée, et le secret des lettres violé sans le moindre scrupule :

« Dès qu'on en fut venu là, dit M. Cooper, on vit bientôt l'étendue et la complication de la trame ourdie pour envelopper et paralyser le gouvernement. Afin d'ébranler la loyauté sikhe, un *bunniah* (petit marchand) écrivait de Jugadaree que les blés étaient à fort bas prix et tout le monde fort satisfait, quand on avait tout à coup découvert que l'autorité *mêlait à la farine des ossemens pulvérisés* (1). Un cipaye sikh, confiant à un ami ses idées sur la politique du jour, se déclarait, quant à lui, tout à fait indifférent; « mais, ajoutait-il, le tumulte est grand : les *Feringhis,* je le crains, ne dureront pas longtemps. On les bat chaque jour devant Delhi. Je ne sais, par exemple, quelle monarchie les remplacera. » Une autre lettre, ouverte à Jhelum par le commissaire délégué, développait un plan régulier qui devait aboutir à la destruction totale d'une famille anglaise établie à Jullundur... A Peshawur, un *naïk* (caporal) du 64e fut pendu pour avoir reçu, en réponse à des questions posées par lui sur le sort destiné aux Européens, une lettre renfermant ces mots : *Il faut les tuer tous, sans égard à l'âge, au sexe, à la personne.* En revanche, un vieux *soubadar* (capitaine) du 21e, — le seul régiment de ligne qui soit resté au complet sous les armes, — répondant également à des questions qui lui avaient été adressées, engageait fort les cipayes « à ne pas trahir leur sel. » Il ajoutait que les insurgés pourraient bien avoir trois mois de bon temps, mais qu'à la longue l'ascendant anglais reprendrait ses droits. »

Les désignations symboliques abondaient naturellement dans ces correspondances sur des sujets aussi délicats. Quand on y lisait par

(1) C'est un des mille modes que les Indiens supposent qu'on peut employer pour en venir à *kharab kur,* à « détruire la foi » des populations. On y travaille aussi en jetant des cadavres de vaches ou de porcs dans les fontaines publiques.

exemple : « Les *perles* baissent sur le marché, le *maïs rouge* est en hausse, » il fallait comprendre : « Les *blancs*, les Européens, sont battus, les cipayes l'emportent. » On y trouvait des nouvelles d'une absurdité flagrante, mais dont se repaissait aveuglément l'ignorance populaire. Un jour, Dost-Mohammed, le maharajah du Caboul, était arrivé chez le commissaire en chef du Pendjab pour annoncer à sir John Lawrence que l'empereur de Russie et le shah de Hérat marchaient ensemble sur l'Inde à la tête de leurs armées combinées. « L'armée de l'empereur est très nombreuse, ajoutait le correspondant, bien qu'on n'en connaisse pas le chiffre exact; mais si quelqu'un, ayant vu une montagne à fourmis (1), en pouvait compter les soldats, quel nombre plus élevé imaginerait-on? » « Les *gobe-mouches* ne manquaient pas dans notre armée, » ajoute M. Cooper en soulignant le mot français. La crédulité de ces *gobe-mouches* n'était pas toujours au profit de l'insurrection. Ainsi, par exemple, dans la bonne volonté si surprenante avec laquelle les troupes sikhes marchèrent contre Delhi, une part doit être faite à l'existence d'une prophétie admise depuis longtemps parmi ces soldats, à savoir qu'un jour viendrait où les Sikhs et les *porte-chapeaux* (*topie-wallahs*, les Anglais), arrivés par mer, reconquerraient Delhi, et placeraient la tête du fils du roi justement au même endroit où, cent quatre-vingts ans auparavant, par ordre d'Aurang-Zeb, avait été exposée la tête du *gourou* Teg-Bahadour. On verra plus tard cette prophétie s'accomplir presque littéralement.

Faut-il attribuer à ces idées de rétribution vengeresse, ou tout simplement à l'abondance extraordinaire qu'une excellente moisson faisait régner dans tout le pays, la tranquillité qui se maintenait malgré toutes les excitations du dehors? Question difficile à résoudre. En somme, Umritsur, la ville sainte des Sikhs, — comme Delhi est la ville sainte des musulmans, Bénarès celle des Hindous, — Umritsur, dont la population grossissait à mesure que les voies de communication se fermaient du côté de Delhi, et qui comptait près de cent cinquante mille habitans, Umritsur ne bougeait pas. Une fausse alerte, dès le 14 mai, avait fait éclater les dispositions des habitans. On crut un moment que les régimens désarmés à Mean-Meer allaient se porter sur Ferozepore, puis on les signala comme marchant sur la forteresse de Govindghur, alors assez mal protégée, puisque la majorité de la garnison se composait de soldats indigènes. Aussitôt un rude accueil fut préparé à ces déserteurs suspects, et il se trouva parmi les agens de l'autorité un Anglais assez hardi pour aller dans la campagne soulever contre eux les paysans, toujours animés d'une certaine hostilité contre leurs

(1) *Ant-hill*, fourmilière conique des pays chauds.

anciens ennemis les Hindous. Cet audacieux appel fut parfaitement écouté : les villageois accoururent sur les points menacés, et couvrirent les chemins de barricades épaisses, formées de pesantes charrettes. L'un d'eux donna même l'idée d'y laisser les attelages, le contact des bœufs faisant autant de peur que celui des sabres aux superstitieux brahmanes. Dans Umritsur même, on n'eut que de misérables tentatives à réprimer. La plus significative fut celle d'un gardien de ville (musulman) qui tua une vache, pour mettre ensuite au compte des chrétiens cette souillure infligée à la population hindoue; mais, découvert à temps, il fut fouetté jusqu'au sang, puis condamné à un an de fers. L'épreuve ne fut plus renouvelée.

Les petits souverains féodaux que l'annexion avait laissé subsister se montrèrent généralement plus attachés qu'on ne pouvait l'espérer. Presque tous avaient eu des griefs à faire valoir, ou des compensations à réclamer. Ils mirent un certain orgueil à ne pas choisir l'heure du péril pour faire reconnaître les uns et liquider les secondes. Les rajahs de Patiala, de Bikaneer, de Kuppoorthulla, se distinguèrent par le zèle qu'ils déployèrent en faveur de la race conquérante, et le *vakil* du premier de ces princes, pour exprimer la sollicitude de son maître, disait « qu'il dormait un œil toujours ouvert sur les intérêts de l'armée anglaise. » Le fait est qu'à un moment donné, c'est-à-dire pendant que le malheureux général Anson, attendant son artillerie de siége à Umballa, se trouvait à la merci de ses troupes, mécontentes et fort ébranlées dans leur fidélité au drapeau, le rajah de Patiala maintint seul avec sa petite armée les communications avec Kurnaul. Il recueillait d'ailleurs, il protégeait et entretenait avec une libéralité princière les fugitifs qui lui arrivaient de toutes les stations insurgées dans le Hansi et le Hissar.

La mort du général Anson, dont l'impopularité paralysait l'action, et qui paraît avoir manqué de l'énergique décision réclamée par des circonstances aussi critiques, donna lieu à la formation d'un conseil de guerre rassemblé à Peshawur. Nous y voyons figurer le colonel Nicholson, qui allait bientôt se signaler dans l'exécution des plans mûris d'un commun accord avec ses collègues (1). Il était temps d'adopter des mesures décisives, car la situation, malgré tout, s'aggravait. Le brigandage, à peine détruit depuis peu d'années, reparaissait de tous côtés; les mouvemens insurrectionnels, plus ou moins caractérisés, qui avaient éclaté à Thanesur, à Ferozepore, et même à Umballa, sous les yeux du général en chef, donnaient à craindre que la fidélité des Sikhs ne fût bientôt ébranlée. Le district de Simlah, cette terre de prédilection où se jettent,

(1) Le grand conseil de guerre établi à Peshawur se composait, avec lui, des généraux Reed, Cotton, Neville Chamberlain, et du colonel Edwardes.

l'été venu, tous les riches oisifs de l'Inde, était sous le coup d'une vraie panique, et Loudhiana, plus au nord encore, n'était maintenue que par l'extrême sévérité du gouverneur anglais donné à cette cité turbulente. Le nom seul de ce terrible fonctionnaire, M. Ricketts, était un préservatif contre l'esprit de révolte, et l'on a su depuis que, tremblans sous le sceptre de fer dont il les frappait sans hésiter, les Hindous placés sous son autorité demandaient naïvement au roi de Delhi de les en débarrasser d'abord. « Ensuite, ajoutaient les pétitionnaires, le soulèvement ira tout seul. » Cependant John Lawrence et Montgomery, redoublant d'efforts, non-seulement maintenaient la paix autour d'eux, mais encore suppléaient à l'inertie forcée du commandant militaire supérieur. Ils dégarnissaient sans hésiter des districts entiers pour envoyer à Umballa tout ce qu'ils avaient de meilleur et de plus sûr en fait de troupes sikhes. Le fameux corps des guides était déjà parti pour Delhi, où il arriva dès les premiers jours du siége, après une marche, inouie sous le ciel de l'Inde, de trente milles par jour en moyenne. D'autres bataillons prenaient la même direction. Une colonne mobile s'organisait à Jhelum. La forteresse de Kangra, située dans les montagnes, était enlevée sans coup férir par un officier intelligent aux cipayes qui la gardaient. On isolait, on envoyait au loin, dans des pays déserts, les régimens les plus suspects. Tout se faisait à la fois, rapidement, sans confusion, avec une impassibilité sereine et gaie, qui se traduisait au besoin par des jeux de mots lancés dans les circonstances les plus critiques (1).

La situation était déjà quelque peu améliorée, quand le commissaire en chef, le 1er juin, prend la parole et s'adresse aux cipayes par une proclamation formelle. Son langage est bref, clair, catégorique. On peut le résumer ainsi : « Cipayes! quelques-uns des vôtres se sont révoltés! ils sont déjà punis. Soyez « fidèles à votre sel, » à ce gouvernement que vos ancêtres et vous servez depuis cent ans, et qui vous traite mieux qu'aucune armée n'est traitée en aucun pays. On récompensera les soldats fidèles, on chassera les suspects, on punira les mutins. Ne vous croyez pas indispensables; dans le seul Pendjab, le gouvernement anglais trouverait demain cinquante mille soldats pour remplacer les *pourbiahs* éloignés du drapeau. Il n'est que temps de songer à ceci. Demain, l'occasion perdue ne se retrouverait plus. Déjà, de tous côtés, l'Angleterre verse à flots ses

(1) Comme dans cette réponse télégraphique de sir John Lawrence au général Anson, qui, voulant se fortifier dans son camp d'Umballa, lui demandait conseil : « Dans le doute, lui répond le commissaire en chef du Pendjab, lequel était justement assis à une table de whist, dans le doute, faites *la levée*. Ce sont les *bâtons* (*clubs*, les trèfles) et non pas les *bêches* (*spades*, piques) qui sont les atouts. » En d'autres termes : « Levez le coup! Ce sont des batailles qu'il faut, non des travaux d'art. »

soldats dans l'Inde. On vous abuse en vous parlant d'une intervention quelconque dans vos croyances religieuses. Hier encore, le gouvernement rendait aux musulmans de Lahore une mosquée splendide, dont les Sikhs avaient fait un entrepôt. Voyez où sont vos intérêts. Quant à moi, je vous conseille de rester fidèles et de me livrer les traîtres qui veulent vous pousser à l'insurrection. »

L'habileté de ce langage est dans son appropriation parfaite aux circonstances et aux dispositions de ceux à qui s'adresse l'orateur. Il est intelligible pour tous; il provoque les réflexions les plus simples; il met en jeu les idées qu'il sait dominantes; il exploite surtout la jalousie, la rivalité des soldats brahmines par rapport aux Sikhs, dont ils se savent exécrés. L'antagonisme de race est au moins aussi fort entre les Afghans et les musulmans des pays frontières. On ne néglige rien pour l'augmenter. Ici, on choisit dans plusieurs régimens mixtes tous les soldats sikhs pour en former un nouveau corps; ailleurs, on élimine avec soin d'un corps irrégulier du Pendjab tous les *pourbiahs* qui s'y sont glissés. Ceci est la politique des temps de crise. Plus tard, on fera probablement tout le contraire. On mélangera les races dans chaque bataillon, dans chaque compagnie, afin d'y jeter des élémens qui se neutralisent. En attendant, on recrute activement dans les populations les plus hostiles à l'Hindostan, on augmente les corps irréguliers du Pendjab; on remplit ainsi les vides que laissent dans les forces disponibles et le départ des soldats européens qu'on dirige sur Delhi et le désarmement des régimens cipayes dont on a lieu de se méfier.

III.

Malgré ces précautions, il est un point vers lequel tous les regards se sont toujours tournés avec crainte : c'est Peshawur, à l'extrême pointe nord-ouest, à la dernière limite du côté de Candahar et de Caboul. Qu'arrivera-t-il si ce pays se lève, si les Afghans, peuple montagnard et guerrier, veulent profiter de l'heure fatale, si Dost-Mohammed, entraîné par l'élan populaire et les conseils hostiles des grands de sa cour, donne le signal de l'attaque? A Peshawur, et dans les forteresses qui lui font au nord un rempart presque inexpugnable, — Murdân, Abozaie, Shubkudr, Michnie, Barra, — il n'y a guère que des régimens du Bengale, tous plus ou moins infectés de la contagion séditieuse. Le 55e, envoyé à Murdân pour y remplacer les guides, s'est récrié sur ce qu'on le conduisait là « pour l'y tenir en prison. » Des officiers anglais ont été menacés de mort par des officiers indigènes. En certaines localités, on est obligé de tenir les canons sous bonne garde, et la nuit comme le

jour, tant les dispositions hostiles des cipayes deviennent de plus en plus évidentes. La révolte militaire se prépare; elle doit éclater le 22 mai sur tous les points à la fois. Le 18, Nicholson, alors simple colonel du 27e et commissaire délégué, se décide à brusquer la situation. Il commence par mettre en sûreté dans la forteresse de Peshawur le trésor, où se trouvent 25 lacks de roupies (6,250,000 fr.), destinés d'abord comme subsides à Dost-Mohammed. Il envoie par détachemens, sous les canons de trois forteresses gardées par les levées montagnardes (*khelat-i-ghilzies*), le 64e, qui a donné des signes d'insubordination. Il somme le général Cotton de désarmer le 24e et le 27e (le propre régiment de Nicholson), bien convaincus d'avoir tenu des réunions nocturnes. Ce désarmement s'opère sans résistance, grâce aux précautions prises, et ceci à la vue d'une innombrable assistance de cavaliers afghans, accourus pour voir si les brahmines se laisseront enlever leurs fusils, à la vue aussi d'une multitude de montagnards qui espèrent un conflit, une lutte, un pillage, indifférens d'ailleurs à l'issue de l'affaire. Aussitôt après s'être débarrassé des deux corps suspects qu'il ne pouvait laisser derrière lui à Peshawur, Nicholson, avec un régiment européen, marche droit au 55e, qu'on lui signale comme en état de révolte ouverte. En effet il le trouve débandé à la suite d'une émeute nocturne dans laquelle ont failli périr tous les officiers anglais, protégés par quelques soldats qui sont restés sous le drapeau. Le terrible *deputy commissioner*, avec de l'artillerie à cheval, un régiment de cavalerie irrégulière et une centaine de fantassins du Pendjab, s'élance sur les traces des fugitifs, les rejoint au galop, en tue cent vingt, en prend cent cinquante, et reçoit presque tous les autres des mains des *zemindars* épouvantés.

Les échos de la vallée de Peshawur répètent à l'envi le nom de *Nikkul-Seyn*, auquel un prestige tout-puissant s'attachera désormais. On se dit qu'il est resté vingt heures sans quitter la selle; on parle de l'enthousiasme avec lequel l'ont suivi les *irréguliers* du Pendjab. Bientôt on apprend de lui une nouvelle prouesse. Le 10e de cavalerie irrégulière s'était mal conduit à Ferozepore, ainsi que nous l'avons raconté. On lui réservait sa punition. Une moitié de ce corps avait été dirigée vers Peshawur, l'autre demeurant à Now-Shera, c'est-à-dire à quelques lieues en arrière. Or, par une suite de mouvemens bien combinés, cinq cents cavaliers du Moultan, nouvelles recrues intrépides et fidèles, partis de Peshawur pour Delhi, et un fort détachement d'infanterie anglaise, parti de Rawul-Pindee pour Peshawur, devaient se rencontrer à Now-Shera pour y cerner et y désarmer cette dernière fraction du régiment condamné, ce qui s'opéra sans difficulté. A Peshawur, l'autre moitié subit le

même sort, et tous les soldats du 10e, dépouillés de leurs armes, de leurs munitions, de leurs uniformes, furent honteusement déportés dans le Caboul, où on les confiait provisoirement à Dost-Mohammed.

Bientôt après, à Peshawur, un exemple solennel allait ouvrir la série de ces *retributions*, comme disent les Anglais, de ces vengeances, faudrait-il dire, qui ont révolté l'Europe après avoir terrifié l'Inde. Un capitaine en premier (*soubadar-major*) du 51e avait été saisi au moment où, se déclarant « rebelle depuis plus d'un an; » il annonçait la ruine de l'empire anglais. On avait trouvé sur lui (circonstance aggravante) une somme de 900 roupies. Son procès fut sommairement instruit, et il fut pendu deux jours après en pleine parade. Deux hommes du même régiment furent ensuite accrochés à la potence. Un peu plus tard, le tour du 55e arriva; on forma un immense carré dont deux côtés étaient occupés par deux batteries d'artillerie, autour desquelles se massaient des cavaliers du Pendjab et des fusiliers européens; sur le troisième étaient en bataille cinq régimens indigènes, dont un de cavalerie, placés entre deux régimens d'infanterie anglaise; immédiatement derrière eux, et dans une direction parallèle, neuf corps de levées sikhes; en face de cette espèce d'amphithéâtre et occupant la quatrième ligne du parallélogramme, une rangée de potences; en avant des potences, dix pièces de canon; enfin, au milieu du carré, quarante malheureux voués à une mort horrible. En moins d'une demi-heure, ils avaient tous péri, attachés à la bouche des canons, et les lambeaux de leurs cadavres jonchaient le sol.

Remarquons-le bien, l'état des esprits ne rendait pas indispensable, à la date où elle eut lieu, cette application terrible de la loi du talion. M. Cooper, qui en relate les détails avec une satisfaction orgueilleuse et odieuse, déclare lui-même que le désarmement du 20 mai à Peshawur avait produit tout l'effet moral qu'on en devait attendre. La veille, Nicholson désespérait du recrutement; les *mullicks* ou chefs de tribus de la vallée, mandés par lui pour y concourir, lui avaient dit nettement : « Montrez-nous d'abord que vous êtes les plus forts, et nous ne vous marchanderons pas notre aide. » *Trois heures après le désarmement,* — nous citons mot pour mot M. Cooper, — fidèles à leur parole, ils se pressaient autour du général Cotton, jetaient leurs sabres à terre devant lui, et lui offraient leurs services ainsi que ceux de leurs vassaux. La conclusion de tout ceci est bien, ce nous semble, que le désarmement suffisait, que le massacre était superflu. Or, s'il était superflu, comment l'appeler? Sans répondre à cette question, constatons le succès de la *politique* adoptée par Nicholson. Il avait relégué les régimens cipayes au-delà de l'Indus, où ils étaient isolés et comme perdus au sein de

populations hostiles. Il avait imposé à celles-ci le respect du nom anglais et une confiance absolue dans la supériorité de sa force. Enfin, par le recrutement qu'il pratiquait largement dans ces peuplades sauvages, et par le soin qu'il prenait de mettre immédiatement les nouvelles recrues en hostilité avec les soldats venus de l'Hindostan, soldats qu'il leur faisait désarmer et dont il leur donnait les dépouilles, il rendait impossible toute coalition des Afghans et des brahmines.

Quant à Dost-Mohammed, il avait adopté dès le début, il a suivi jusqu'au bout la politique dont Runjet-Singh s'était si bien trouvé. Chargé d'une mission politique relative au Candahar, il recevait de la compagnie, à titre de subside temporaire, un lack de roupies par mois (3 millions de francs par an). Sa mission terminée, on se garda bien de supprimer le subside. Il était donc resté le pensionnaire du gouvernement anglo-indien, et toutes les incitations de sa famille, toute l'influence de son frère aîné (sultan Mohammed) ne purent le décider à échanger des avantages si palpables contre les chances fort incertaines d'une participation à la révolte. Il préférait le bénéfice sonnant de l'alliance anglaise à l'espoir chimérique de « posséder la vallée de Peshawur. »

Si les habitans de Sivat, de Peshawur, du Caboul se sont montrés si rebelles aux incitations parties de l'Hindostan, il faut bien admettre que le joug britannique leur était relativement léger. Et c'est ce que nous explique M. Cooper dans un passage bon à reproduire :

« Les taxes imposées à la vallée, nous dit-il, sont plus légères qu'elles ne l'ont jamais été. Les Douranies (l'ancienne dynastie) foulaient le peuple comme on moud le grain ; c'est ce qu'ils font encore dans la portion du Caboul qui leur est restée soumise. Ils tiraient chaque année de Peshawur par voie d'impôt au moins douze lacks (3 millions de francs), et autant à l'aide d'exactions ou de pillage. Le gouvernement anglais se contente de six lacks par an, et il en dépense autant chaque mois. Aussi jamais n'avait-on vu pareille prospérité dans le pays; la propriété territoriale y est enviée. Sous les dynasties sikhe et douranie, on craignait d'être propriétaire, on désavouait ce titre onéreux; maintenant on se dispute le moindre lopin ; on va rechercher, on invoque des contrats vieux de cinquante ans. Du Caboul, du Bockhara, descendent des réclamans qui tentent de reconquérir dans la riche vallée les domaines dont ils s'étaient éloignés. Le grand nombre des troupes, les fortes dépenses de l'occupation assurent un large débouché aux produits du sol, aux céréales de la plaine, aux bois, aux fruits des montagnes. Cela est si vrai que, pour punir une tribu factieuse, le meilleur moyen est de lui fermer le marché de Peshawur et des cantonnemens militaires. C'est ce qu'on appelle la « bloquer (1). »

(1) Tout marchand de la tribu *bloquée* que l'on vient à surprendre en état de rupture de ban, — c'est-à-dire trafiquant dans la vallée de Peshawur, — est immédiatement jeté en prison, et celui qui l'a dénoncé reçoit une prime de 10 roupies (25 fr.).

Tout dans le Pendjab ne se passait pas comme à Peshawur. L'insurrection de Jullundur reproduisit le 7 juin, de point en point, celle de Meerut. En face d'un régiment anglais qui ne demandait qu'à charger et d'une batterie d'artillerie indigène, mais restée fidèle, deux régimens d'infanterie et un régiment de cavalerie cipaye mirent le feu aux cantonnemens, incendièrent une des plus belles stations de l'Inde, pillèrent le trésor, tirèrent sur leurs officiers, et partirent sans avoir été attaqués. Les officiers anglais firent bravement leur devoir, et plusieurs périrent. Le général (que nous ne nommerons pas, puisque sa conduite a été déclarée exempte de tout blâme) eut le malheur d'agir comme le général Hewett, c'est-à-dire d'hésiter, de manquer l'heure opportune, de commencer trop tard la poursuite, et de voir s'échapper impunis, dans la direction de Loudhiana, c'est-à-dire dans la direction de Delhi, les trois corps insurgés. La forteresse de Phillour, un des grands arsenaux militaires, déjà miraculeusement sauvée le 12 mai par l'arrivée d'un détachement européen au moment où la garnison indigène allait se révolter, courut quelques dangers de tomber aux mains des rebelles, qui d'ailleurs, mieux commandés ou plus courageux, auraient pu se maintenir à Loudhiana qui s'insurgea dès qu'ils parurent; mais ils se sentaient poursuivis, et se hâtèrent d'évacuer cette ville importante, où l'inflexible *délégué* Ricketts se hâta de rentrer, dès qu'ils furent partis, à la tête de quelques cavaliers. Une vingtaine de Cachemyriens avaient pris part à l'émeute provoquée par les fugitifs de Jullundur. Ils furent pendus sans rémission dès que M. Ricketts eut repris l'administration de la cité.

La panique de Simlah mériterait à peine une mention, si dans ce cours d'événemens tragiques elle ne formait un contraste frappant. Simlah est, nous l'avons dit, une fraîche retraite où se réfugient en foule, les chaleurs venues, les familles riches de la colonie anglo-indienne. Un régiment de Ghourkas veillait sur cette heureuse cité. Or le soldat ghourka, fort apprécié quand il vient en aide à la bonne cause, n'en est pas moins un allié fort capricieux, fort peu traitable, et, s'il vient à s'insurger, un véritable démon. Il est donc aisé de juger quelle terreur saisit l'élégante population des environs de Simlah quand des rumeurs sinistres, et fondées en partie, lui firent craindre la révolte des montagnards à qui elle était absolument livrée (1). La terreur s'empara d'abord des *ladies,* gagna les *civi-*

(1) Les Ghourkas de Simlah s'irritèrent ou feignirent de s'irriter des précautions qu'on prenait « contre eux, » disaient-ils. Ils insistèrent surtout pour qu'on leur laissât la garde de la banque (renfermant 80,000 roupies environ). Ils allèrent ensuite jusqu'à s'appliquer sans autorisation et « à titre d'avance » 16,000 de ces roupies qu'ils avaient voulu voir, et à l'aspect desquelles leurs fronts basanés s'étaient soudainement éclaircis. Là, comme à Kussowlie (une autre station des montagnes au-dessus d'Umballa),

lians, et fut, assure-t-on, partagée par quelques-uns des rares militaires que l'état de leur santé retenait, malgré eux, dans les pacifiques vallons de l'Himalaya. Il y eut des phénomènes d'hallucination vraiment remarquables; des télescopes braqués sur Simlah firent voir la ville en feu, la banque pillée, les Ghourkas déchaînés, alors que néanmoins aucun désordre ne se manifestait dans ce Vichy, ce Cauterets de l'Inde; des lettres furent écrites où d'éternels adieux étaient adressés à leurs amies par des dames aujourd'hui fort bien portantes. Certains fuyards firent trente milles d'une seule traite pour s'éloigner du volcan qui n'existait pas, et, ce qui rend cette comédie un peu trop dramatique, quelques-uns périrent, soit de fatigue, soit de terreur.

IV.

Les événemens, que nous racontons autant que possible dans leur ordre chronologique, nous ont conduit jusqu'aux premiers jours de juillet. C'est alors qu'éclatèrent coup sur coup la révolte de Jhelum et celle de Sealkote, deux stations fort isolées, au nord de Lahore, sur la frontière qui confine aux états de Gholab-Singh.

Toutes deux étaient absolument livrées aux cipayes. Les régimens stationnés à Jhelum donnant quelque lieu de craindre leurs dispositions, on commença par faire sortir l'un d'eux, le 39e, qui se laissa bénévolement emmener du côté de Shahpore, croyant marcher à quelque expédition contre un des petits rajahs du pays. Là, isolé de toute influence et ne sachant à quel mouvement se rattacher, il se laissa désarmer sans résistance. Le 14e, resté à Jhelum, était espionné de près, et on savait qu'il s'y était formé deux partis, l'un pour la soumission, l'autre pour la révolte, dont l'influence prenait alternativement le dessus. Les choses étant bientôt venues au point de rendre le désarmement inévitable, un détachement anglais de 250 hommes, avec trois pièces de campagne, et une fraction du corps de cavalerie formé dans le Moultan prirent le chemin de Jhelum. A peine parurent-ils en vue des cantonnemens, où le colonel du 14e avait eu l'imprudence d'annoncer leur arrivée, que la révolte éclata soudainement. Les cipayes tirèrent sur leurs officiers, dont aucun heureusement ne fut atteint, et, retranchés dans leurs ca-

ils se montrèrent quelque temps gardiens si fidèles du trésor public, qu'ils n'en laissaient plus sortir une roupie. Ceux de Kussowlie finirent par piller ce trésor et se disperser. Tout ceci, avouons-le, n'avait rien de très rassurant. En somme, et sans entrer dans le détail des faits, les Ghourkas de Simlah arrivèrent aux dernières limites de l'indiscipline, et on ne les maintint dans une sorte d'obéissance qu'à force de concessions. Du reste, ramenés ensuite à leurs devoirs, ils sont devenus d'excellens auxiliaires, et cette fois encore la fin a justifié les moyens.

sernes, ouvrirent le feu sur la petite colonne, harassée de fatigue, qu'on amenait pour les réduire. La disproportion des forces était évidente entre 250 hommes épuisés par la marche, se battant d'ailleurs à découvert, et 7 ou 800 soldats bien dispos et bien abrités. Toutefois il n'y avait pas à hésiter, et les Anglais attaquèrent, sans même faire halte. La lutte fut acharnée et sanglante. Il fallut chasser de leurs huttes, à la baïonnette, les rebelles qui avaient cru s'y maintenir aisément. Le canon aidant, on y parvint, et les cipayes furent contraints de se réfugier dans un village entouré de murs. Les en déloger n'était pas possible séance tenante, avec des hommes qui, après avoir fait douze milles de marche, venaient de se battre douze heures consécutives. On bivouaqua donc toute la nuit. Le matin, l'ennemi avait disparu, laissant derrière lui près de deux cents morts. « La police, lancée sur leurs pistes, en tua bon nombre dans les îles (1), et *cent seize* furent exécutés, » nous dit sans plus de phrases l'impassible écrivain dont nous recueillons les précieux témoignages. Il a également jugé à propos de conserver à la postérité une correspondance qui montre comment se traitaient entre les autorités ces sortes d'affaires. Un commissaire-assistant, M. Hawes, écrit à son supérieur, M. Montgomery, lequel en réfère au commissaire en chef sir John Lawrence, pour lui demander ce qu'il faut faire d'*un* officier et de *sept* cipayes du 14e pris sur les bords du Jhelum (2). Ils sont parfaitement convaincus de rébellion. « Tout ce qu'il reste à savoir est s'il faut les pendre sur place ou les envoyer canonner en quelque autre endroit... Ils avaient tous leurs fusils chargés et amorcés, mais la faim les avait mis hors d'état de s'en servir... Je vous serai obligé de m'envoyer de promptes instructions. » A cette lettre, en la renvoyant au commissaire en chef, M. Montgomery ajoute ces simples mots : — J'ai ordonné qu'ils fussent tous pendus. R. M. — Sir John Lawrence retourne la lettre, et, jaloux du laconisme de son subordonné, voici ce qu'il a tracé immédiatement au-dessous de l'apostille qu'on vient de lire : — *All right !* J. L.

Sealkote n'est pas loin de Jhelum. Une tranquillité parfaite y avait régné jusqu'au moment où se passèrent les incidens que nous venons de rapporter. Il est vrai que sous cette tranquillité apparente on nous fait entrevoir les projets sinistres des cipayes. « Ils étaient les maîtres, dit M. Cooper, et ils se sentaient suspectés. » Le fait est qu'en apprenant, par un soldat congédié, ce qui s'était passé à Jhelum, les soldats de Sealkote prirent immédiatement leur parti. La lettre de M. Hawes est du 11 juillet; la révolte de Sealkote est

(1) Les îles formées par les nombreux affluens du Jhelum.

(2) « Les cipayes faits prisonniers en cette occasion étaient, fait-il remarquer, au nombre de *neuf;* mais l'un d'eux s'est poignardé dans le bateau, et un second s'est noyé en se précipitant dans le fleuve. »

du 14. Comme à Meerut, comme à Delhi, comme à Jullundur, les cavaliers donnèrent le signal en courant au galop sur tous les points aux cris de : *Les Feringhis arrivent! Ils veulent nous christianiser!* Puis l'incendie et le pillage, puis l'assassinat des officiers, le massacre des femmes et des enfans. Un médecin, qui, la veille au soir, à table, se riait des craintes exprimées devant lui, est tué dans sa voiture, à côté de sa fille. Celle-ci, entraînée dans un corps de garde, y trouve, par miracle, un officier européen et quelques soldats fidèles qui parviennent à la sauver. Des familles entières, — une entre autres de huit enfans, — tapies dans d'obscures cachettes, y passent quatorze heures entre la vie et la mort, à côté de leur demeure mise à sac, au bruit des meubles qu'on brise, des toits qu'on démolit, des dépôts de poudre qui sautent l'un après l'autre; des prêtres, des femmes sont égorgés de sang-froid : — bref, une série d'horreurs dont ces récits indiens nous ont rassasiés, mais dont il ne faut cependant pas manquer d'évoquer le souvenir, car il explique, s'il ne justifie point, les épouvantables représailles qu'on en a tirées.

A l'heure même où ces désordres ensanglantaient la station isolée de Sealkote, des émissaires fidèles allaient en prévenir Nicholson, et Nicholson ne devait pas laisser la révolte bien longtemps impunie. Les insurgés cependant, après avoir délibéré si, possesseurs d'un canon de 12, ils n'attaqueraient pas le fort où s'étaient retirés les Européens échappés au massacre, songeant à la colonne mobile qui parcourait le pays et dont ils ignoraient la direction actuelle, sortirent de Sealkote, musique en tête, bannières déployées, chargés de butin, ivres de joie. Nicholson était alors sous les murs de Phillour, occupé à désarmer plusieurs régimens d'une fidélité devenue douteuse. Ces régimens formaient exactement la moitié de la colonne placée sous ses ordres (1). Il n'hésita cependant pas une minute, et une marche forcée sous le soleil de juillet le porta d'Umritsur à Goudaspore. Il apprit en y arrivant que les rebelles de Sealkote étaient à quinze milles de là, sur le point de traverser la Ravee, qui les séparait encore de lui. Rien de plus simple que de leur disputer le passage, mais il s'en garda bien. Le fleuve, en grossissant derrière eux, — c'était l'époque des crues, — devait les lui livrer bien acculés, ou noyer ceux qui essaieraient de le retraverser dans leur fuite. Le calcul se trouva juste. Un premier combat, où ils essayèrent de tenir bon, leur coûta cent cinquante hommes, sans

(1) C'étaient les 59e, 33e, 35e d'infanterie indigène, plus un escadron du 9e de cavalerie. Ils marchaient de conserve avec le 52e d'infanterie royale (anglais) et une artillerie fidèle, toujours placée de manière à écraser les cipayes, s'ils faisaient mine de bouger. Après leur licenciement, il lui restait, outre le 52e et son artillerie, des détachemens de deux régimens du Pendjab, une compagnie de police et deux des *ressallahs* nouvellement levés et organisés.

compter les fuyards emportés par la Ravee. Le butin fut énorme, et les Sikhs de Nicholson s'en gorgèrent comme des vautours. Le lendemain, quatre cents hommes environ, retirés dans une île du fleuve et pourvus encore d'une pièce d'artillerie, parurent vouloir tenir bon. Nicholson fit passer la moitié de ses troupes d'un bord à l'autre, et la prise du canon des insurgés (manœuvré, soit dit en passant, par un ancien *khansamah* ou chef de cuisine) fut le signal d'une déroute complète. Tous ceux des mutins qui ne purent se sauver à la nage furent tués sur place. Quant aux prisonniers qu'on fit ensuite, leur sort ne fut pas mis en question. A mesure qu'on les amenait devant Nicholson : — *A la lanterne!* disait-il en français, et ce français-là ne manquait pas d'interprètes (1).

A Sealkote cependant, le *judicial commissioner* sévissait contre ceux des agens de l'autorité qui n'avaient pas fait leur devoir. Trois d'entre eux étaient Sikhs, et d'un grade élevé. On leur fit les honneurs d'un procès en règle; mais ils furent pendus comme les autres. Leur pardonner parce qu'ils étaient Sikhs eût été contraire à la politique inflexible du commissaire en chef et de ses délégués.

Nous allons assister maintenant à une tragédie qui fait pâlir tous les récits précédens. Qu'on veuille bien nous permettre de ne pas la raconter nous-même. M. Cooper en a été un des principaux acteurs; il aura seul la parole, et nous n'ajouterons pas un mot de réflexion à son récit, dont nous donnons le plus fidèle abrégé.

Le 26e régiment, ainsi qu'on l'a vu plus haut, avait été le 13 mai désarmé à Mean-Meer (près de Lahore). Il y était resté sous la garde des nouvelles levées sikhes. Un projet de fuite s'organisa dans ses rangs et, croit-on, de concert avec d'autres régimens également désarmés. Le 30 juillet, les cipayes se levèrent en masse, et l'officier qui les commandait (le major Spencer) tomba sous leurs coups. Un sergent-major européen périt aussi; un lieutenant ne leur échappa que grâce à l'excellent galop de son cheval. Au premier bruit de révolte, les Sikhs étaient accourus, et le feu précipité qu'ils dirigèrent sur la masse des cipayes put bien contribuer à les mettre tous en fuite, les bons comme les mauvais, les révoltés comme ceux qu'on aurait pu ramener, car le meurtre du major Spencer n'avait été que le crime d'un fanatique isolé, lequel s'était jeté à l'improviste, le sabre en main, sur ce digne officier, en appelant ses camarades au massacre de tous les Feringhis. Quoi qu'il en soit, le 26e, désarmé, fuyait en masse. De Lahore et d'Umritsur, deux détachemens furent lancés à sa poursuite, d'abord au sud, du côté de Delhi, où on croyait qu'il se dirigeait, puis au nord, où, sans qu'on ait pu savoir quel était son but, il se portait effectivement.

(1) Cooper's *Crisis in the Punjaub*, p. 149.

Le 31 juillet, on le signala longeant la rive gauche de la Ravee, et près d'un *ghaut* ou gué dont le passage lui avait été disputé avec succès par un collecteur indigène (*tehsildar*) suivi de ses agens et de villageois enrôlés sous leurs ordres. On organise une poursuite nouvelle, et quatre-vingt-dix cavaliers, commandés par l'officier du district (M. Cooper en personne, ne l'oublions pas), arrivent à l'endroit désigné, où ils trouvent les traces évidentes d'un combat à peine terminé, le terrain foulé, les bords de la rivière rompus, des flaques de sang. Effectivement on avait attaqué là les fugitifs. Près de cent cinquante avaient péri, soit fusillés, soit précipités dans la Ravee, que les premières pluies avaient déjà beaucoup grossie. Le reste s'était dispersé, une partie remontant le fleuve, d'autres le traversant au moyen de radeaux improvisés, et se réfugiant sur une île voisine où les villageois n'avaient ni pu ni osé les rejoindre. Ils étaient là, — c'est M. Cooper qui parle, — comme une couvée de gibier sauvage, et bon nombre avaient déjà péri en se jetant à la nage, car la faim leur ôtait leurs forces. Donc toutes circonstances naturelles, artificielles et accidentelles se réunissaient pour assurer aux mutins le sort qu'ils méritaient. La journée était fraîche, les chevaux encore en état, quoique ayant fait leurs vingt-six milles tout d'une traite. Le soleil se couchait, et les révoltés, n'y voyant plus très bien, devaient s'exagérer l'importance des renforts amenés à ceux qui les poursuivaient : ils ignoraient que le *tehsildar* (le collecteur) avait envoyé à la poursuite de leurs camarades une bonne partie de son monde.

Pour les aller chercher dans leur île, on n'avait que deux mauvaises barques. De plus, quelques-uns des cavaliers étant des Hindostanis, on pouvait craindre qu'ils ne facilitassent quelques évasions déclarées accidentelles; enfin le nombre seul des fugitifs était un embarras, en supposant même qu'ils se laissassent prendre sans résistance. Comment les passer d'un bord à l'autre? Ici M. Cooper fait une délicate allusion au conte badin du renard, des oies et du sac d'avoine (1). Nous la supprimerions, pour son honneur, s'il n'ajoutait qu'il récita ce fabliau de circonstance au sirdar sikh et aux autres chefs de sa cavalerie, ce qui leur procura un bon moment de fou rire (*caused intense mirth*). — Il fallut ensuite prendre un parti, et trente cavaliers, descendus de cheval, furent embarqués pour l'île. On avait eu soin de n'y pas comprendre les compatriotes des misérables qu'on allait saisir, et qui attendaient, glacés de terreur, affamés, épuisés de fatigue, ces ennemis si joyeux. La traversée dura vingt minutes. Pendant qu'elle s'effectuait, quarante ou cinquante des cipayes, poussés par le désespoir, se lancèrent dans

(1) Le conte analogue, en français, est intitulé *le Renard, la Chèvre et le Chou.*

les flots. On les vit disparaître sous l'eau rapide, se montrer un peu plus loin, disparaître encore, et s'enfoncer sans doute pour jamais.

Les *sowars*, abordant à basse eau et s'avançant sur l'île, tenaient les fugitifs au bout de leurs mousquets à mèche, — mauvais mousquets, qui eussent très mal fonctionné, remarque M. Cooper, — lorsque du rivage opposé leur arriva l'ordre : *Ne tirez pas!* Ces trois mots produisirent sur les mutins un effet remarquable. L'idée leur vint, — idée folle, espoir insensé, — qu'on les ferait passer devant un conseil de guerre, puisqu'on ne les fusillait pas sur place. Et alors soixante-cinq hommes, jeunes, robustes, valides, se laissèrent garrotter par un seul soldat, qui les entassa ensuite comme un vil bétail dans une des barques, vidée à cet effet. Puis il se mit à ramer et les conduisit à l'autre bord, où, à mesure qu'ils sortaient de la barque, les villageois s'emparaient d'eux pour les lier plus solidement, après leur avoir arraché ignominieusement leurs décorations, colliers, boucles d'oreilles, etc. — C'était, remarque M. Cooper, le sac d'avoine. — Ce premier convoi reçut ordre de s'acheminer sous escorte vers la station de police la plus voisine (Ujnalla).

Seconde traversée, seconde capture. Cette fois, la barque escortée s'écartant un peu de celle qui la convoyait, on crut à une fuite préméditée, et on joignit à force rappels énergiques une volée de mousqueterie pour les cipayes. En somme, c'était une fausse alerte. Le second détachement de prisonniers débarqua comme le premier. Comme le premier, il fut outragé, pillé, garrotté, expédié sur Ujnalla. De même pour le troisième, qui comprenait jusqu'au dernier des cipayes réfugiés dans l'île. Le triple cortége avançait lentement sur les routes détrempées par la pluie. On avait de la boue jusqu'aux genoux; mais il faisait clair de lune, et l'astre « gracieux, » — épithète de M. Cooper, — empêchait toute évasion. A minuit seulement, tout le monde était rendu; mais la pluie, qui recommençait, empêcha de procéder immédiatement à ce qui restait à faire. On remit au petit jour. Avant que l'aurore eût brillé, on amena une quatrième troupe de cipayes comprenant soixante-six hommes, et, la station de police étant à peu près pleine, on logea ces derniers venus dans une grosse tour ou bastion.

En partant d'Umritsur, le commissaire délégué (c'est toujours M. Cooper, qui se dissimule ainsi sous sa qualification officielle, mais par pure modestie, et non pour autre cause), le commissaire délégué s'était pourvu d'une bonne provision de cordes, pensant que les prisonniers seraient peut-être en assez petit nombre, — les arbres étant fort rares, — pour être pendus. Il s'était aussi précautionné d'une réserve de cinquante fusiliers sikhs pour l'autre hypothèse, celle d'une exécution en masse. Or on se trouvait en face de *deux cent quatre-vingt-deux* cipayes, sans compter les valets de

camp, cantiniers, etc., qu'on avait tout simplement livrés à la miséricorde des bons villageois. L'exécution en masse allait donc de soi. Elle offrait bien quelques difficultés, par exemple l'ensevelissement des cadavres; mais un bonheur n'arrive jamais seul, — comme le fait remarquer le narrateur, — et un puits profond, desséché, qu'on découvrit à cent cinquante pas de la station de police, leva fort à propos tout obstacle. Ce qui mit ensuite le comble à la joie d'un chacun, — les cipayes exceptés, bien entendu, — c'est que le jour même où allait s'accomplir ce grand acte de « rétribution » était justement le 1er août, anniversaire de la grande fête mahométane, le *Bukra-Eed*, qui jamais n'a lieu sans quelques sacrifices en commémoration de celui d'Abraham. C'était un excellent prétexte de renvoyer les cavaliers musulmans à Umritsur, pour qu'ils pussent vaquer dans la ville sainte à l'accomplissement de leurs rites sacrés, et cependant le chrétien resté seul, avec l'aide des Sikhs fidèles, pourrait à son aise accomplir, lui aussi, *son* sacrifice ignoré de ceux de ses adhérens (1) dont il eût risqué, s'il les eût prévenus, d'alarmer la conscience.

Les musulmans partis, on posa des sentinelles autour de la petite ville, afin d'empêcher la sortie d'aucun curieux; les autorités furent convoquées, et seulement alors on leur dit ce qui allait se passer. Nous ne nous chargeons plus de raconter ou d'abréger. Traduire est déjà beaucoup.

« Les cipayes étaient appelés dix par dix. On prenait leurs noms, on leur mettait les menottes, on les liait ensemble, et on les menait au lieu du supplice, où les attendait un détachement de fusiliers. Lorsque le bruit sinistre et lointain de la mousqueterie les eut convaincus, bien malgré eux, qu'ils étaient voués à une mort inévitable, les condamnés se montrèrent sous les aspects les plus divers : étonnement, rage, frénétique désespoir, impassibilité stoïque. En passant devant le magistrat anglo-saxon (2), assis à l'ombre de la station, entouré des autorités indigènes et remplissant un devoir solennel, un de ces pelotons lui hurla que lui, le chrétien, subirait bientôt le même sort. Puis, arrivant devant les jeunes soldats sikhs qui, tenus en réserve, devaient aller peu après remplacer les premiers exécuteurs, ils se mirent, tout liés qu'ils étaient, à danser en insultant la religion sikhe, et ils appelaient ironiquement *Gungajie* (3) à leur aide. Un seul homme voulut répondre à ces

(1) Il faut bien citer le texte même de cette phrase inouie : « A capital excuse was thus afforded to permit the Hindostani mussulman horsemen to return to celebrate it (the Bukra Eed) at Umritsur, while the *single christian, unembarrassed* by their presence, and aided by the faithful Syekhs, might *perform a ceremonial sacrifice* of a different nature (and the nature of which they had not been made aware of) on the same morrow... » Cooper's *Crisis in the Punjaub*, p. 161.

(2) Toujours M. Cooper, parlant de lui-même à la troisième personne.

(3) Nous ignorons la portée ironique de ce sarcasme. Il nous semble cependant que Gungajie doit être la divinité ou l'une des divinités adorées par les Sikhs.

insultes, mais on le fit taire à l'instant. En revanche, il y eut des condamnés qui sollicitèrent la permission de faire un dernier *salaam* au *sahib* (un dernier salut au seigneur, c'est-à-dire au magistrat européen).

« Cent cinquante environ avaient été passés par les armes, quand un des exécuteurs s'évanouit (c'était le plus âgé du détachement), et un peu de répit fut donné en conséquence. On reprit ensuite, et on était arrivé à deux cent trente-sept, quand le magistrat du district (1) fut informé que le restant des condamnés refusait de sortir de la tour-bastion, leur cachot provisoire. Prévoyant quelque résistance, quelque sortie désespérée, on se mit en mesure d'empêcher toute évasion. On ne pouvait guère prévoir ce qu'on allait apprendre du sort terrible qui avait déjà frappé le reste des mutins. Ils avaient devancé de quelques heures la mort qui les attendait. Les portes ouvertes, on les trouva presque tous morts. La célèbre tragédie du *Black-Hole* (2) se trouvait ainsi involontairement reproduite. On n'avait entendu aucun cri durant la nuit à cause du tumulte qui régnait dans le village et autour de la station. Les cadavres de quarante-cinq malheureux, morts de peur, d'épuisement, de fatigue, de chaleur, de suffocation, furent extraits au grand jour, et jetés avec les autres dans la même fosse, unique pour tous, par les balayeurs du village.

« Un cipaye seulement, grièvement blessé dans le combat, se trouvait hors d'état d'être transporté sur le lieu de l'exécution. On le réserva donc, à titre de *témoin de la reine,* et on l'expédia d'Umritsur à Lahore avec quarante et un prisonniers ultérieurement ramassés deçà et delà. Plus tard, en pleine parade, et par-devant les autres régimens de Mean-Meer qui avaient montré des dispositions à la révolte, *tous,* sans exception, furent mis en pièces par le canon. Quant à l'exécution d'Ujnalla, commencée à la pointe du jour, elle ne dura que quelques heures. Ainsi, dans les quarante-huit heures qui suivirent la perpétration du crime, *près de cinq cents hommes* l'avaient payé de leur vie.

« Les indigènes, rassemblés en foule, auxquels on expliquait ce qui venait de se passer, trouvaient le procédé parfaitement équitable (*righteous*), mais incomplet, et cela parce que le magistrat ne faisait pas jeter pêle-mêle dans le même puits la petite horde d'hommes, de femmes, d'enfans, qui avait suivi la fortune des cipayes révoltés.

(1) Encore M. Cooper.

(2) Le *Trou-Noir* de Calcutta est célèbre dans les annales de l'Inde. Après avoir repris aux Anglais la ville destinée à devenir la capitale de l'empire anglo-indien, Sourajah-Dowlah, qui avait promis d'épargner la garnison prisonnière, oublia de régler ce qu'on en devait faire. *Cent quarante-six* hommes furent en conséquence entassés dans une chambre de dix-huit pieds carrés, et cela au mois de juin (1756), sous le brûlant climat du Bengale. Cette chambre n'était, à vrai dire, ni un trou ni même un cachot. Elle était au rez-de-chaussée; elle était percée de deux fenêtres. Cependant, pressés les uns contre les autres et contraints, sous peine de mort, d'y rester en silence, les Anglais mouraient asphyxiés l'un après l'autre. Quand, le matin venu, les portes furent ouvertes, on ne trouva plus que *vingt-trois* hommes vivans, et ceux-là mêmes avaient vieilli en une nuit de manière à n'être plus reconnaissables. Des morts, quelques-uns se trouvaient déjà dans un état de putréfaction aussi avancé que s'ils eussent été sous terre depuis plusieurs jours. — Harriet Martineau's *British Rule in India,* p. 99.

« Un tumulus a été élevé sur le tombeau que les gens du pays appellent déjà le *Moofsedgar,* le Trou-aux-Rebelles. On le voit de loin, et comme il est sur la grande route, les voyageurs demandent volontiers ce que c'est; ils ont ensuite tout le temps de méditer sur le récit qu'ils obtiennent pour réponse. L'inscription suivante, TOMBEAU DES REBELLES, sera gravée en lettres capitales sur trois faces du petit édifice, en persan, en anglais et en goormookhi. »

Il y a quelque chose de plus effrayant que ce récit, si lestement, si froidement, si gaiement rédigé : c'est le calme de conscience qu'il dénote chez le narrateur, et qui ne se dément pas même lorsque, renonçant à son bizarre enjouement, il expose avec un sérieux inaltérable les motifs de sa conduite. « Le crime était la révolte, dit-il; la révolte est punie de mort. La loi a été strictement exécutée; la politique exigeait qu'elle le fût. Nicholson venait de partir pour Delhi. La résistance prolongée de cette ville jetait les esprits dans l'inquiétude. Notre situation s'aggravait. Nous avions dans le Doab sept régimens et demi de cipayes désarmés, plus deux régimens (armés) d'irréguliers auxquels on pouvait à peine se fier. Une occasion aussi précieuse de frapper un grand coup, de produire une grande terreur, ne pouvait être négligée. L'Angleterre a le droit de compter sur le dévouement absolu de tous ses enfans. Comme le disait jadis Nelson, elle « espérait que chacun ferait son devoir. » En faisant le mien, j'ai prévenu peut-être cent fois plus de meurtres que je n'ai envoyé d'hommes au supplice. »

M. Cooper va plus loin : il flétrit, il insulte, il appelle « philanthrope pour rire (*mock-philanthropist!*) quiconque pensera qu'il a excédé ses pouvoirs et oublié les saintes lois de l'humanité. » La question se résume ainsi pour lui : « s'il y a un puits à Cawnpore, il y en a un à Ujnalla. » Et il ne s'aperçoit pas que le second fait presque oublier le premier. Une lettre semi-officielle le rassure d'ailleurs complétement. « Quand on l'aura lue, dit-il, on ne s'étonnera pas que le gouvernement du Pendjab soit si constamment heureux. » Lisons-la donc.

Sir John Lawrence K. C. B. à M. Cooper, esq., D. C.

« Lahore, 2 août 1857.

« Mon cher Cooper, je vous félicite de vos succès contre le 26e d'infanterie indigène. Vous et votre police avez agi avec beaucoup d'énergie et d'entrain; vous avez bien mérité de l'état. J'espère que le sort de ces cipayes servira d'avertissement aux autres. Il faut faire tout ce qui sera humainement possible pour glaner ceux qui ont encore la clé des champs.

« Roberts vous laissera sans doute le soin de distribuer les récompenses, etc. »

M. Montgomery est plus enthousiaste encore que sir John Lawrence. « Honneur à vous, mon cher Cooper, pour ce que vous avez fait, et si bien fait... Ce sera, votre vie durant, une plume à votre chapeau... L'argent ne vous manquera pas pour récompenser tout le monde... Ayez soin que les Sikhs (ceux de l'exécution) aient une bonne grosse somme bien ronde à se partager... Je vous félicite de nouveau... Vous ramasserez bien encore quelques traînards... Envoyez-*nous* maintenant tout ce que vous prendrez... Vous avez assez de carnage comme cela... Il nous en faut d'ailleurs pour les troupes d'ici, et pour le témoignage à rendre... Croyez-moi votre bien sincèrement dévoué, etc. »

Autre lettre, dans le même style, d'un des rajahs les plus fidèles, celui de Khuppoorthulla. Celle-ci nous surprend beaucoup moins. Quant aux deux premières, nous les livrons, sans la moindre réflexion, aux *mock-philanthropists*, qu'elles guériront sans doute de leurs puérils scrupules.

V.

Sortons des charniers (1) et revenons au camp. Aussi bien nous reste-t-il à peine quelques pages pour raconter ce long siége de Delhi.

Il a duré trois grands mois, du 8 juin au 15 septembre 1857. Ce laps de temps se partage en deux périodes bien distinctes : l'une de persistance presque désespérée, d'attente passive, de sombres pressentimens; la seconde, de confiance renouvelée, d'ardeur renaissante, de succès entrevu, et finalement de glorieux triomphe. Les récits de la première sont navrans : c'est la portion du journal de siége qui, du début, s'étend jusqu'aux premiers jours d'août. Pendant ces deux mois strictement consacrés à se maintenir, malgré des attaques sans cesse renouvelées, dans la position conquise devant Delhi, la

(1) Il ne tiendrait qu'à nous d'y rester et de raconter le massacre du 51e à Peshawur. Ce régiment se souleva en masse pendant une visite qu'on faisait dans ses cantonnemens pour y découvrir des armes cachées. Ceci dit assez positivement qu'il était déjà désarmé. L'insurrection échoua devant la fermeté d'un régiment indigène, le 18e, qui, après avoir repoussé les rebelles, les poursuivit dans leur fuite de concert avec les cavaliers du Moultan. Voici le résumé de cette brillante affaire, d'après M. Cooper : « Avant la révolte, le 51e comptait 871 hommes. L'infanterie du Pendjab en fusilla ou tua sur place 125; les cavaliers du Moultan, pendant la poursuite, 40; un autre détachement du même, 15; les villageois et les patrouilles, 36. Par sentence de cour martiale au tambour (*drum-head court-martial*), le jour même de la révolte, on en exécuta 187, et le 29 août, c'est-à-dire le lendemain, 167. Environ à la même date, 84 autres furent passés par les armes. Un *thanaldar* en tua 5 pour son compte. Total, dans les trente heures qui suivirent l'émeute, pas moins de 659 ! » Cooper's *Crisis in the Punjaub* p. 177.

petite colonne anglo-indienne, car c'est abuser des mots que de lui donner le nom d'armée, change trois fois de chef. Placé en face de difficultés insurmontables, torturé par le sentiment de son impuissance, accablé de soucis, de responsabilité, stimulé, pressé par l'opinion de ses supérieurs et du public, qui ne tenaient aucun compte de la grandeur des obstacles et ne voyaient que l'impérieuse nécessité de vaincre à tout prix, sir Henry Barnard, mal acclimaté d'ailleurs, puisqu'il n'était dans l'Inde que depuis un an, est saisi du choléra, le 5 juillet, à neuf heures du matin. Six heures après, il rend le dernier soupir dans les bras de son fils. Le général Reed lui succède provisoirement; il avait rejoint l'armée à la fin du premier combat livré devant Delhi, celui qui porte le nom de Badull-Ke-Serai (8 juin), et déjà depuis quelque temps, lorsque le commandement lui échut, il était confiné dans sa tente, où personne n'était admis à le voir, par des souffrances que son âge expliquait de reste. La tâche qu'il assumait ainsi n'était pas de celles qu'un vieillard infirme peut remplir. Aussi, dès qu'il apprit l'arrivée à Calcutta du général sir Patrick Grant, qui venait remplacer l'honorable George Anson, le défunt *commander in chief*, il se hâta de saisir cette occasion pour résigner ses fonctions. Il avait à choisir son successeur entre deux officiers-généraux d'un mérite à peu près égal, le brigadier Chamberlain, adjudant-général de l'armée, et le brigadier Wilson, qui, nous l'avons vu, avait amené devant Delhi les forces disponibles à Meerut. Le premier eût peut-être été choisi comme jouissant d'une plus haute influence, mais il venait d'être grièvement blessé (dans le combat du 14 juillet), et le général Wilson dut probablement à cette circonstance l'insigne honneur de commander la *field force* assiégée devant Delhi.

Car, il faut le répéter, c'était bien un vrai siége que les Anglais soutenaient dans le camp retranché qu'ils occupaient derrière le *ridge*, la petite chaîne d'éminences, dernier rameau des monts Aravelli, qui les séparait des murs de Delhi. Les batteries qu'ils avaient dressées sur la crête de cette muraille naturelle ne servaient absolument qu'à les protéger, et n'avaient aucune action sur les courtines bastionnées du front qu'elles semblaient menacer. A gauche, la Jumna les couvrait. Un large fossé d'écoulement protégeait l'arrière du camp. Il n'était accessible que par sa droite; mais là il l'était à toute heure et de toute façon. En dehors des remparts de Delhi s'étend en effet une large zone de faubourgs, coupés de jardins, de bosquets, de jungles, de bâtimens, de *seraïs* en ruines, dans laquelle les troupes du roi se mouvaient à volonté, parfaitement invisibles et protégées. Elles arrivaient ainsi, avec leurs canons, jusqu'à deux groupes considérables de bâtimens constituant le faubourg de Kissengunge et celui

de Taliwarah. Là, elles n'étaient plus qu'à fort petite distance de l'extrémité méridionale du *ridge*, qu'elles avaient à contourner pour se trouver *derrière* les batteries anglaises. Au pied même de cette première éminence, elles arrivaient à un autre corps de bâtiment, le *Subjie-Mundie*, d'où leur artillerie enfilait la face même du camp. Ce dernier point pris, repris, abandonné, ressaisi à plusieurs reprises, ne fut définitivement acquis aux Anglais que le jour même de l'assaut final. C'était en face de ce *marché à la volaille*, et un peu à sa droite, que se trouvait placée une grande villa, la *maison de Rao* (*Hindoo Rao's House*), qui constituait la clé même de la position occupée par les Anglais. Et c'est en se fondant sur la défense acharnée de ce point sans cesse attaqué par les cipayes que les vainqueurs de Delhi comparent leur résistance à celle des héroïques soldats enfermés dans la résidence de Lucknow (1).

Tout l'avenir du siége de Delhi était dans la conservation de ce poste, où s'était établi le grand piquet de l'armée. L'ennemi une fois là, il fallait se retirer; mais *où* et *comment?* Au premier signe de faiblesse, le pays entier se levait contre les Anglais, et leurs alliés indigènes, les Ghourkas, les montagnards qu'ils avaient attachés à leur fortune, eussent été les premiers à les attaquer. Les ennemis savaient parfaitement à quoi s'en tenir sur la valeur stratégique de *Rao's House;* c'était contre ce poste que, de jour et de nuit, ils dirigeaient d'incessantes attaques. Du 8 juin, jour même de l'ouverture du siége, date la première attaque de ce genre, et ce jour-là aussi les canons de 24 placés sur le bastion Morie, à l'extrémité de droite du front attaqué, abattirent les *verandahs* de *Rao's House*. Les batteries établies par les cipayes dans le faubourg de Kissengunge n'avaient pas d'autre but que de compléter la destruction de cet abri, si essentiel. Le 10 juin, le 12, le 13, le 15, il fut attaqué. Ce jour-là, cinq mille fantassins ou cavaliers, soutenus par neuf pièces de campagne, vinrent planter à cent pas des Anglais, et au sommet même de la colline par eux occupée, l'étendard vert de Mahomet. Ils purent ensuite, bien que repoussés avec perte, rentrer dans Delhi avec tous leurs canons. Le 23 juin fut de tous ces combats le plus mémorable. C'était le centième anniversaire de l'établissement des Anglais dans l'Inde, et une prophétie fort ancienne disait que, ce jour-là même, le sceptre de l'Hindostan rentrerait aux mains du Grand-Mogol. Les fakirs, les moulvies annon-

(1) Il est assez remarquable cependant que cette belle défense soit le fait des Ghourkas commandés par le major Reid. Voir l'hommage éclatant que rend M. Raikes à ces vaillans petits soldats du Népaul, non sans faire observer, il est vrai, que leurs chefs indigènes, Jung-Bahadour par exemple, n'en savent pas tirer le même parti que les officiers anglais. (*Notes on the Revolt*, pag. 78.)

çaient la réalisation de l'oracle. « C'est maintenant ou jamais! » criaient-ils aux fanatiques musulmans, et dès cinq heures du matin plus de six mille hommes vinrent se ruer autour du *Subjie-Mundie* et de *Rao's House*. Le combat, furieux, acharné, durait encore à quatre heures de l'après-midi. A onze heures du matin cependant était arrivé des provinces du nord un des premiers renforts envoyés par sir John Lawrence (1), et grâce à ce secours, qu'on espérait à peine, l'ennemi, chassé du *Subjie-Mundie*, puis de jardin en jardin, de muraille en muraille, dut rentrer, déçu, vers six heures, derrière ses infranchissables remparts.

On ne nous demandera certes pas le détail des vingt-six combats de ce genre qu'eurent à soutenir les Anglais avant de pouvoir reprendre l'offensive. C'est à peine si l'attention d'un homme du métier supporterait sans lassitude la monotonie forcée de ces luttes réitérées sur le même terrain, dans des conditions analogues, et avec des résultats invariablement identiques. Cependant l'esprit doit tenir compte de cet acharnement des cipayes et de l'énergie indomptable qu'il fallut aux généraux anglais pour s'obstiner à demeurer immobiles en face de ces périls sans cesse renaissans qu'aggravait la diminution constante de leurs troupes, vainement renforcées, par intervalles, de quelques centaines d'hommes. Les privations, l'air infect, favorisant l'influence déjà pernicieuse du climat, donnaient pour alliés aux cipayes le choléra, les fièvres, les dyssenteries. La disposition des lieux favorisait, en dehors des heures de combat, les meurtres individuels, accomplis par surprise ou par embuscade. Chacune de ces victoires presque quotidiennes coûtait un certain nombre d'officiers et de soldats. Il y avait aussi des désertions, toujours suspectes, et à bon droit. Les nouvelles du dehors arrivaient plus menaçantes de jour en jour. A l'intérieur du camp, on se sentait trahi. Un jour, l'ennemi fut amené jusque sur les canons d'une des principales batteries par une patrouille de déserteurs, ostensiblement sortie du camp, et qui feignait d'y rentrer. Un autre jour, on s'aperçut que quelques-uns des lascars attachés à l'artillerie altéraient les gargousses et faussaient le point de mire des pièces. Parmi les *bunniahs* (petits marchands) qui venaient trafiquer autour du camp se glissaient, déguisés, des agens de corruption envoyés pour fomenter quelque révolte des Sikhs et des autres soldats indigènes.

Par contre, il est vrai, les Anglais avaient organisé, à l'intérieur de Delhi, un espionnage admirable. Ils savaient presque jour par

(1) Cent hommes du 75e (anglais), quatre compagnies de fusiliers du Bengale, quelques centaines de Sikhs et six canons.

jour et le nombre des contingens arrivés, et les dispositions qu'ils manifestaient, et les projets d'attaque formés par chacun d'eux, car c'était, chez les chefs des cipayes, une invariable coutume que celle d'envoyer à l'assaut du camp anglais chacune des brigades que l'insurrection amenait dans la ville sainte. Le lieutenant Hodson, commandant les irréguliers à cheval, avait su établir avec la ville de tels rapports, que les séances mêmes du conseil du roi n'avaient guère de secrets pour lui. On connut ainsi le chiffre des taxes forcées que le roi de Delhi avait à frapper sur ses sujets pour satisfaire aux exigences multipliées des soldats de Delhi et de tous les petits rajahs qui, du dehors, offraient leurs services. On savait les mésintelligences de l'état-major ennemi, les querelles du général Buckht-Khan (1) avec Mirza-Mogul, le fils du roi, les prétentions rivales qu'élevaient tour à tour, à mesure qu'ils arrivaient, les chefs des contingens nouveaux contre l'autorité de ce personnage trop prépondérant. L'indiscipline des cipayes, déjà notable au début de l'insurrection, paralysait de plus en plus la force immense dont aurait disposé un général capable d'établir sur eux une véritable autorité; mais ils n'obéissaient réellement à personne, se battaient à leur guise, et désertaient en foule, quitte à revenir ensuite, quand circulait quelque bruit de nature à effaroucher leur courage, par exemple l'arrivée du terrible Neill avec un régiment de « démons », ou de Nicholson avec un corps de « cannibales. » Les agens de Hodson, entre autres un ancien *moonshee* (interprète-écrivain) de sir Henry Lawrence, nommé Rujjub-Ali, étaient chargés de répandre ces bruits sinistres et s'en acquittaient à merveille. Rujjub-Ali avait entrepris d'ailleurs et mené à bien une négociation des plus importantes. Au moyen d'une correspondance assez habilement rédigée pour ne compromettre que celui à qui ses lettres étaient adressées, il était parvenu à rendre suspect aux cipayes, et par suite à rallier secrètement aux Anglais, un des brahmines les plus fanatiques, grand protégé du roi de Delhi. Hakim-Ashanoollah-Khan (ainsi se nom-

(1) Buckht-Khan est le seul des chefs cipayes qui ait montré, pendant le siége, quelque indice de connaissances militaires. C'était un ex-*soubadar* (capitaine en second) dans un des régimens de la compagnie. Voici le portrait que trace de lui en quelques lignes un des chefs sous les ordres desquels il avait servi. « Soixante ans d'âge; au service de la compagnie pendant quarante ans; hauteur, cinq pieds dix pouces (anglais); tour de taille, quarante-quatre pouces; famille d'extraction hindoue, mais convertie par l'espoir de quelque don territorial; très mauvais cavalier à raison de son gros ventre et de ses cuisses trop rondes, du reste intelligent et bon instructeur. »

Les autres généraux des insurgés, Ghous-Khan, Sirdar-Singh, etc., ne nous ont transmis leurs noms que grâce aux discussions qu'ils avaient avec Buckht-Khan. Sirdar-Singh, par exemple, lui refusait allégeance « parce qu'il l'avait tenu deux jours entiers à la pluie. »

mait le personnage) devint, dès la fin de juillet, un précieux intermédiaire par lequel, dans les derniers temps du siége, passèrent de singulières communications, fort encourageantes pour les Anglais. On apprit par lui le désespoir toujours croissant du vieux monarque, qui, voyant son autorité méprisée, son trésor à sec, ses demandes d'impôts ou d'emprunts ironiquement déclinées, commençait à vouloir abdiquer. Conseils privés sur conseils privés, *durbars* sur *durbars* n'amenaient à aucune détermination sérieuse et utile, et le pauvre roi qui, dans les premiers temps, rimait des vers sur la conquête de Londres, promise à Nuffer (1), en était venu à s'arracher la barbe en maudissant les embarras où on l'avait jeté. Un jour qu'il voulut en personne haranguer son armée, voici quelles paroles sublimes sortirent de son cœur ulcéré : « Ce n'est pas moi, n'est-ce pas, qui vous ai réunis? Allez-vous-en donc aussitôt que bon vous semblera! »

A ce moment (seconde quinzaine d'août), les temps les plus critiques étaient passés pour l'armée anglaise. Elle avait traversé la saison des pluies sans trop de désastres; le choléra suspendait ses ravages, qui reprirent plus tard, et les derniers secours du Pendjab, arrivés le 14 août, six jours après Nicholson, avaient enfin donné l'espoir d'un dénoûment possible à des complications d'abord sans issue. A peine investi de l'autorité, le général Wilson avait mesuré sa situation d'un coup d'œil. Les provinces du nord-ouest, entièrement insurgées, ne pouvaient lui envoyer un seul homme; c'eût été folie que de compter sur l'assistance de l'Inde méridionale, où on retenait immobiles deux armées que la plus légère impulsion pouvait jeter du côté de la révolte. Le nord *seul* restait, et sir John Lawrence *seul* pouvait, s'il se sentait en état de pourvoir par ailleurs à la sûreté du pays dont il était responsable, fournir à l'armée de Delhi les renforts sans lesquels elle était inévitablement perdue, et l'Inde avec elle. Mettant de côté tout vain amour-propre, le général Wilson s'adressa directement au commissaire en chef du Pendjab, qui déjà, dès les premiers jours du siége, s'était laissé enlever, au profit de l'armée de Delhi, un de ses corps d'élite, celui des guides. Dès qu'il se vit mis en demeure de concourir pour sa part à l'opération décisive de cette guerre si menaçante, sir John Lawrence s'y consacra tout entier, subordonnant avec un dévouement qu'on ne saurait trop exalter sa propre mission à celle d'un de ses collègues. Il semblait avoir pressenti cette situation, car, pour n'être point pris au dépourvu, à mesure que le désarmement des cipayes se faisait

(1) Nuffer, nom poétique qu'il s'était décerné. Voici le texte des vers auxquels nous faisons allusion : « Moi, Nuffer, je prendrai Londres. — En effet, quelle distance la sépare de l'Hindostan? »

sur une plus grande échelle, il augmentait les enrôlemens des troupes irrégulières. M. Cooper porte le chiffre de ces enrôlemens à 28,000 environ, chiffre énorme si l'on veut bien réfléchir qu'il fallait pourvoir en même temps à l'équipement, à l'entretien de ces nouvelles levées, et aux besoins matériels des cipayes qu'on retenait, quoique désarmés, sous le drapeau. Grâce à ces mesures de haute politique, au prestige de son nom, à l'habileté diplomatique avec laquelle il paralysa toute hostilité du Caboul, et maintint le Cachemyr, — non sans peine, — dans les termes d'une étroite alliance, sir John put immédiatement faire droit aux demandes de secours qui lui arrivaient de Delhi. A mesure qu'il désarmait une brigade cipaye, un régiment anglais se trouvait disponible, et il l'expédiait aussitôt. Il choisissait aussi parmi les contingens sikhs et ghourkas les corps d'élite comme le bataillon de Sirmoor, le bataillon de Kumaon, et il les dirigeait vers Delhi. Enfin son dernier effort, — d'autant plus méritoire que l'esprit de révolte, loin de s'éteindre, semblait se ranimer dans le Pendjab, — son dernier effort fut accompli le jour où il se priva de Nicholson et de la colonne mobile qui venait, sous le jeune général, de rendre des services si éclatans (1).

A partir de ce moment, certain d'avoir outre-passé la limite des sacrifices que la prudence pouvait lui permettre, sir John Lawrence, de concert avec le chef intrépide qu'il venait de députer ainsi, insista sans relâche auprès du général Wilson pour le déterminer à frapper le coup décisif. Celui-ci cependant hésitait encore, et à bon droit. Son artillerie était notoirement insuffisante pour les dernières opérations qui lui restaient à tenter, et où il ne lui était pas permis d'encourir le moindre échec. Retardé par les pluies et les inondations, le train de siége qu'il attendait avec impatience ne lui parvint que le 4 septembre, sous l'escorte d'un détachement du 8e (anglais) et d'un demi-bataillon de Beloutchies (corps irrégulier de Bombay). Il trouva le camp sous la favorable impression d'un succès tout récent. Le 24 août en effet, l'ennemi avait envoyé, précisément à la rencontre du convoi d'artillerie annoncé depuis longtemps, une colonne d'attaque évaluée à six mille hommes au moins, qui s'était rapidement portée sur les derrières de l'armée, à une distance d'environ dix-huit milles. Le 25, Nicholson partit dans la même direction à la tête d'un corps composé de presque toute la cavalerie disponible et de quatre régimens d'infanterie; il avait aussi deux compagnies d'artillerie à cheval. Le soir même, à six heures, par une journée de pluie, par des chemins détrempés et presque impraticables, il était

(1) La colonne amenée par Nicholson à Delhi se composait de mille fantassins anglais (six cents hommes du 52e, quatre cents du 61e), de deux cents cavaliers du Moultan, et de la 17e batterie d'artillerie légère, commandée par le colonel Bourchier.

arrivé en face de l'ennemi, près du village de Nujjuffghur. Beaucoup de chefs eussent reculé devant une attaque immédiate, avec des troupes harassées et devant un ennemi supérieur en forces, qui venait d'accueillir l'avant-garde de la petite colonne par un feu des mieux nourris et des mieux dirigés. Nicholson, lui, ne vit là qu'une affaire à brusquer. Il enleva ses troupes par une courte harangue, dont les auditeurs ont vanté depuis l'entraînante éloquence, et les lança immédiatement sur le *seraï*, où l'ennemi avait posté ses batteries. Ce bâtiment fut pris en quelques minutes, et une partie des cipayes qui en formaient la garnison demeurèrent prisonniers. L'ennemi se retira ensuite vers un pont qu'il s'agissait de lui enlever et de détruire. Le pont fut pris et sauta en l'air, malgré les tentatives faites d'abord pour s'y maintenir, ensuite pour en empêcher la destruction. L'explosion n'eut lieu qu'à minuit, sous le feu de quelques canons que les cipayes avaient conservés; mais treize pièces d'artillerie, tout l'équipage du camp et le trésor de l'ennemi étaient tombés aux mains des Anglais. Le combat de Nujjuffghur est le dernier de ceux qui ont assis la réputation militaire de Nicholson.

L'artillerie de siége, à peine arrivée, fut mise en batterie dans l'espace compris entre les remparts de Delhi et le *ridge* qui protégeait le camp anglais. Sur quatre points différens se répartirent les pièces qui allaient ouvrir la brèche, et cette dernière opération, si vivement chicanée d'ordinaire, eut lieu presque sans obstacle, les cipayes s'étant persuadés que l'attaque des Anglais aurait lieu par la droite de leur ligne d'opérations, c'est-à-dire du côté de Kissengunge et de *Rao's House*. Ainsi la batterie n° 1, placée à l'extrémité méridionale du *ridge*, plutôt pour soutenir la lutte avec celles des faubourgs de Taliwarah et Kissengunge, et pour écarter toute attaque de flanc, que pour agir directement sur la ville, fut la seule dont ils essayèrent sérieusement d'inquiéter l'érection. Les travaux du génie, hâtés comme ils le furent du 4 au 12 septembre, nécessitèrent un déploiement de force et d'activité qu'on aurait à peine pu attendre de cette armée si peu nombreuse après tant de fatigues et d'épreuves diverses; mais l'approche du jour suprême avait rendu l'espoir aux plus découragés. Les derniers renforts arrivaient de toutes parts. Le 6 septembre, on recevait de Meerut deux cents *rifles* et cent artilleurs. Le 7 arrivaient le 4e infanterie (Pendjab) et trois cents hommes amenés par le fidèle rajah de Jheend; le 8 enfin, ce qu'on appelait le *Jummoo contingent*, c'est-à-dire un corps de deux mille deux cents Cachemyriens envoyés par le jeune maharajah, qui venait de succéder à son père Gholab-Singh. L'odeur du butin attirait ces avides auxiliaires.

Le 12 au matin, toutes les batteries ouvrirent à la fois leur feu sur

la portion de l'enceinte de Delhi comprise entre le *water-bastion* (le plus voisin de la Jumna) et la porte Morie, qui forme l'extrémité opposée du front nord. Tout le samedi, tout le dimanche, et jusqu'au lundi matin, le bombardement continua sans répit. Delhi, enfin assiégée, sentait son heure arriver. Les bruits les plus sinistres y circulaient. Sir John Lawrence, disait-on, approchait avec dix mille hommes. La désunion était parmi les cipayes, et les plus notables courtisans du Shah-Bahadour-Shah se recommandaient d'avance à la clémence du vainqueur (1). Lui-même, le Grand-Mogol, avait quelques jours auparavant proposé de se rendre, moyennant le maintien de sa pension et une amnistie pour certains grands personnages. Le général anglais se borna, pour toute réponse, à lui faire dire qu'on traiterait toutes ces questions dans la ville même. Moins menacés que le monarque, et désireux de se soustraire aux terribles conséquences d'un assaut, un grand nombre d'habitans de Delhi (2,500 femmes ou enfans, dit-on, avec 5 ou 600 chariots) se pressaient dans les principales rues et demandaient à se retirer du côté des Anglais; mais les portes restèrent fermées devant eux.

« Messieurs, avait dit le général Wilson aux membres du conseil de guerre réuni sous sa tente le 12 septembre, après leur avoir distribué ses instructions pour l'attaque décisive qu'ils venaient de résoudre, j'ignore le jour et l'heure où l'assaut sera livré : je le saurais, du reste, que je ne me croirais pas autorisé à vous le faire connaître. » Mais, en vertu d'ordres donnés dans la soirée du dimanche 13, les cinq colonnes d'assaut se formèrent le 14, dès trois heures du matin. Nicholson avait réclamé le commandement de la première, composée de 550 soldats européens (75e de la reine et fusiliers européens du Bengale), plus 450 de l'infanterie du Bengale, disciplinés par lui et accoutumés à son commandement; la seconde colonne comptait 850 hommes, dont 500 Européens; elle était commandée par le brigadier Jones; la troisième (750 Sikhs et 200 Anglais) marchait sous les ordres du colonel G. Campbell. La première de ces trois colonnes, séparée en deux, devait attaquer le bastion de Cachemyr par deux de ses faces, et enlever la brèche ouverte à la droite de ce bastion; la seconde était dirigée vers la brèche ouverte dans le bastion de l'*eau;* la troisième, marchant droit à la

(1) Les correspondances envoyées de la ville à ce moment décisif, c'est-à-dire à partir du 30 août, renferment de curieux détails. Elles sollicitent le pardon des Anglais pour « le roi, les nobles et les citoyens de Delhi, qui sont innocens et abandonnés. » Nous y voyons mentionné le départ de 4,000 cavaliers irréguliers. La moitié des Sikhs enfermés dans Delhi se déclarent disposés à passer du côté des Anglais. Enfin le roi a paru devant son *durbar*, arrachant son turban, prenant sa barbe à deux mains, invoquant la vengeance céleste sur ceux dont la démence et la couardise l'ont amené à cette déplorable extrémité.

porte de Cachemyr, devait pénétrer dans la place par cette issue après qu'on aurait fait sauter la porte au moyen du pétard.

En même temps, la quatrième colonne (environ 850 hommes, tous indigènes, parmi lesquels figuraient les guides et le bataillon de Sirmoor), commandée par le major Reid, devait, du haut du *ridge*, se précipiter sur le faubourg de Kissengunge et pénétrer dans Delhi par la porte de Lahore. Le contingent de Cachemyr, composé, nous l'avons dit, de 2,200 hommes, agissait de concert avec elle.

Enfin une cinquième colonne, formant la réserve, était composée d'un régiment anglais (le 61e) comptant 250 baïonnettes, d'une partie des *rifles* (200 hommes), d'un bataillon de Beloutchis et d'un régiment du Pendjab (ces deux corps représentant une force de 750 hommes), enfin des 300 soldats amenés par le rajah de Jheend. — La garde du camp restait confiée aux malades.

On voit, en récapitulant bien ces chiffres, que 1,700 soldats anglais, soutenus par 2,300 indigènes disciplinés à l'européenne et par 2,500 hommes de troupes purement indiennes, le tout formant un total d'environ 6,500 hommes, — non comprise la brigade de cavalerie, 610 sabres environ, — allaient livrer, dans les conditions déjà dites, cet assaut qui, s'il échouait, pouvait, devait compromettre le sort de l'Inde anglaise tout entière.

La matinée était sombre, la chaleur étouffante. Les trois premières colonnes et la réserve étaient massées derrière les bâtimens de Ludlow-Castle, l'ancienne résidence des délégués anglais à Delhi, située en avant du *ridge*, non loin des bords de la Jumna, derrière la seconde des batteries de siége, et à peu près en face du bastion de Cachemyr. Au signal donné, les batteries se taisent subitement, les *rifles* poussent un *hourrah* d'enthousiasme, et se précipitent, tirailleurs éparpillés, en rase campagne. Un moment après apparaissent les têtes des deux premières colonnes, émergeant de leurs abris. L'artillerie des bastions ennemis était réduite au silence depuis plusieurs heures déjà; mais les remparts étaient couverts de cipayes, et un feu terrible de mousqueterie s'ouvre, aussitôt qu'elles se montrent à découvert, sur les troupes lancées en avant. Les *rifles*, dont la mission était de couvrir l'attaque, ne résistent pas à la tentation de courir les premiers à la brèche. Quelques-uns d'entre eux se précipitent sur le bastion de l'*eau*, en chassent les cipayes, et, trouvant là quelques canons en état, les tournent rapidement contre l'ennemi, qu'ils ont mis en fuite.

Le soleil, qui justement alors commençait à percer les brumes matinales, éclaira une scène héroïque. Tandis que, parvenus à la crête des glacis et ne trouvant pas dans le fossé les échelles destinées à gravir l'escarpe, officiers et soldats, arrêtés là dix minutes,

tombaient sans reculer sous la fusillade des assiégés, un petit groupe de soldats du génie courait, en avant de tous, vers la porte de Cachemyr. Un horrible épouvantail les y attendait. L'ennemi avait enchaîné en dehors de cette porte un malheureux Anglais fait prisonnier dans quelque sortie, et que les boulets des batteries anglaises avaient écrasé. La porte elle-même était fermée; mais, par un guichet resté ouvert, on tirait sans relâche sur le petit détachement qui s'avançait à grands pas. Le lieutenant Salkeld marchait en tête. Avec lui se trouvaient un autre officier (le lieutenant Home), deux sergens anglais (John Smith et Carmichael), un *havildar* ou sergent indigène (Madhoo), un caporal (Burgess), et un clairon (Hawthorne), tous chargés de sacs à poudre. Aucun d'eux n'avait été atteint quand ils arrivèrent à l'extrémité du pont-levis, qu'ils trouvèrent en place, mais détruit en partie. Ils le traversèrent sans accident; mais au moment où Carmichael dépose contre la porte son sac de poudre, il tombe frappé à mort. Le *havildar* est blessé. La terrible besogne n'en continue pas moins; le pétard est posé, la traînée s'étale sur le sol. Salkeld tient déjà la mèche allumée..., il reçoit deux balles, dont l'une lui casse le bras. A peine a-t-il le temps de jeter la mèche à Burgess, qui, lui, met le feu à la poudre, mais tombe aussitôt mortellement atteint. Salkeld avait roulé dans le fossé. Le clairon y descend, bande ses blessures, et, sous une pluie de balles, emporte avec tous les ménagemens d'une garde-malade son chef expirant.

La porte a sauté. Le 52e et le 2e, les *rifles*, le bataillon de Kumaon, se jettent dans la ville par cette issue béante, en même temps que Nicholson, malgré une résistance acharnée, chassait les cipayes du bastion de Cachemyr, et une fois dans le voisinage de l'église anglaise, située derrière ce bastion, reformait sa colonne, appelait à lui celle du brigadier Jones et, se portant sur sa droite, le long des remparts, se dirigeait vers le bastion du Shah et la porte Morie. La réserve, une fois l'assaut réussi, était venue couvrir les positions enlevées, et le laissait ainsi maître de ses mouvemens. En revanche, il trouvait partout devant lui des maisons occupées, des canons en position à l'extrémité des rues. Il fallait conquérir le terrain pied à pied. Avec lui était le *thanadar* de Peshawur (1), un des auxiliaires afghans, dont nous emprunterons les paroles naïves pour reproduire les détails de ce qui suivit :

« ..... En avançant dans la direction de *Skinner's house* (2), il prit encore là

(1) Khajah-Khan-Raus, Mouzah-Warajaub-Hussein. — Voyez son récit entier dans l'*Appendice* de la *Crisis in the Punjaub*, p. 249.

(2) Le colonel Skinner, après avoir habité longtemps à Delhi comme résident et y avoir formé plusieurs corps irréguliers, avait fini par y établir sa famille.

quelques batteries. Ensuite un de ces mécréans, à une de ces batteries, lui tira un coup de mousquet. La balle entra du côté droit, sous l'aisselle, et sortit sous l'aisselle gauche. Le général voulut alors qu'on l'étendît à l'ombre, et dit : « Je resterai ici jusqu'à ce que Delhi soit pris. » Il demanda ensuite un peu d'eau fraîche. A ce moment, je commandai qu'on amenât un *doolie* (chariot) de la ville, et, sous la conduite de Latif-Khan, je dirigeai le général vers le grand hôpital du camp, où le docteur *** lui donna quelques médecines qui le soulagèrent un peu. Alors il m'enjoignit de le faire transporter dans la tente du major Daly. ..... Le lendemain, le *sahib* (seigneur, maître) me dit de porter son *salaam* au capitaine Lake et de lui demander si les rebelles tenaient encore dans Kissengunge et dans Taliwarah. ou bien s'ils avaient été défaits. Le capitaine monta aussitôt à cheval et vint trouver le général. Celui-ci, considérablement affaibli, et à cause des souffrances qu'il ressentait dans l'abdomen, écrivit sur un papier, qu'il donna au capitaine, quelques mots sur Taliwarah et Kissengunge. Le capitaine lui répondit verbalement, et ensuite, remontant à cheval, alla donner quelques ordres concernant ces deux faubourgs. Le troisième jour, le général Nicholson envoya chercher le brigadier-général Chamberlain, et lui parla en anglais touchant Kissengunge et Selimghur. Chamberlain partit ensuite pour la ville, donna quelques ordres touchant Selimghur, et fit ouvrir le feu des canons. Le quatrième jour, par ordre du docteur, le général fut transporté dans une maison vide, proche du camp. Le 20 septembre, la victoire de Delhi fut complète. Les visages des rebelles furent noircis, et ils prirent la fuite. J'allai vers le *sahib,* et je lui parlai de la victoire. Il ressentit une grande joie, et me dit : « Mon désir était que Delhi fût pris avant ma mort, et il l'a été. » Le 24 septembre, le *sahib* (à visage de rossignol) se déroba de ce monde éphémère. »

Effectivement, comme le laisse pressentir cet extrait de journal afghan, les Anglais, dans les journées du 14 et du 15, n'avaient pu que s'établir en dedans des remparts, et pour ainsi dire au bord de Delhi. L'attaque dirigée sur les faubourgs extérieurs (ceux qui préoccupaient si fort Nicholson) avait été repoussée, non sans des pertes sensibles. Le 16, la lettre du général Wilson annonçait l'abandon de Kissengunge et de Taliwarah, évacués sans nouvelle attaque par les rebelles; mais il parle encore de leur résistance obstinée dans la ville même de Delhi (1), et il accuse des pertes notables résultant de

(1) Une circonstance particulière explique l'espèce d'inaction relative où resta l'armée assiégeante pendant la journée du 15. On trouva réunies, à dessein, dit-on, dans les maisons occupées les premières, des quantités notables de bière, de vin et d'eau-de-vie. Épuisés de fatigue et dévorés par la soif, les assiégeans se précipitèrent sur ces boissons perfides, et il y eut un moment où leur intempérance, mieux mise à profit, eût pu compromettre la victoire obtenue. Le général Wilson dut ordonner la destruction de tout ce qui se trouvait dans les *godowns* ou entrepôts souterrains des marchands hindous. On répandit ainsi en pure perte des quantités énormes de liqueurs qui, en toute autre circonstance, auraient été achetées à grand prix et précieusement emmagasinées.

l'assaut (quarante-six officiers et huit cents hommes environ tués ou blessés). Le 17 et le 18 se passèrent à enlever successivement, et toujours au prix de sacrifices essentiels, les postes avancés de l'ennemi. Le 19 seulement, le bastion Burun, placé entre la porte de Caboul et celle de Lahore, put être enlevé par surprise. Le 20 au matin, on acheva, sans trop de résistance, la prise du reste de l'enceinte fortifiée. Le palais même et le grand temple mahométan, la *Jumna Musjid*, défendus obstinément, et qu'il fallut bombarder durant trois journées entières, ne furent occupés que le 20 à midi, après la fuite du dernier corps d'insurgés, dont quatre ou cinq mille hommes traversèrent précipitamment la Jumna par le pont de bateaux, et les autres remontèrent la rive droite de ce fleuve.

Ceux-ci emmenaient le vieux roi, qui fut rejoint près du Khootub par un détachement d'irréguliers à cheval commandés par le lieutenant Hodson, et ramené prisonnier dans son palais. Trois *shahzadas* ou princes du sang royal, — Mirza-Mogul, le chef nominal de l'armée rebelle, Mirza-Khoje-Sultan, tous deux fils du roi, et Mirza-Abboo-Bukker, son petit-fils, — furent également découverts le lendemain par l'infatigable lieutenant, et chacun sait ce qui en advint. Hodson, formé dans le Pendjab à la rude école que nous connaissons maintenant, quand il se vit en face de ces princes, les auteurs présumés de la sédition, les complices de tant d'assassinats commis dans leur palais, ne put attendre que justice leur fût faite régulièrement. Il prit tour à tour des mains de ses hommes trois carabines chargées, et, coup sur coup, étendit morts à ses pieds les trois derniers descendans de la dynastie mogole. Leurs cadavres, ramenés à la *Kotwalee*, y restèrent exposés tout le jour, en ce même endroit où tant de malheureuses victimes, — hommes, femmes, enfans, — avaient ignominieusement péri, sans que les *shahzadas* eussent pu ou voulu les soustraire à la fureur des cipayes.

Ce tragique épisode clôt pour nous le siége de Delhi. Nous pourrions, accompagnant la 17e batterie, aux ordres du colonel Bourchier, suivre de Delhi à Cawnpore la colonne lancée à la poursuite des fuyards, et ceci nous conduirait à raconter toute l'histoire de la révolte dans les provinces du nord-ouest. Un jour peut-être nous aborderons ce troisième et dernier chapitre. Pour le moment, nous avons atteint, nous avons même dépassé les limites qui nous étaient assignées, et montré sous ses deux faces, — l'une odieuse, l'autre admirable, — le caractère de la répression. On peut apprécier maintenant la vigueur, l'énergie presque surhumaines et aussi la cruauté sans remords déployées tour à tour par ces hommes de fer que l'Angleterre a eus pour champions dans une des plus violentes crises que son empire indien ait traversées.

Les réflexions qu'elle suggère ont été faites, il y a vingt-sept ans, par ce *libéral* si singulièrement positif qu'on appelait Victor Jacquemont : « La force matérielle des Anglais, dit-il quelque part, n'a d'autre base qu'une force morale aujourd'hui très puissante, mais qu'un caprice peut ébranler. Alors tout croule à la fois! — Quel événement produira ce choc?... *Le réveil de l'esprit religieux sans doute.* Cela pourrait être demain, comme cela n'arrivera peut-être pas avant un siècle (1)... Il est évident, dit-il ailleurs, que ce n'est pas par la force matérielle que nous contenons l'immense population de cet immense pays. Le principe de notre puissance est ailleurs : dans le respect que notre caractère inspire à ces peuples. Un Européen qui a des mœurs basses devrait être immédiatement *empoigné* et embarqué pour l'Europe (2)... » Et celui qui dit ceci avait écrit déjà, notons-le bien : « Le seul danger intérieur probable pour la puissance anglaise serait *une révolte partielle de son armée native* (3). »

Reste à savoir si le respect du caractère européen doit et peut être maintenu par des actes de violence et de barbarie comme ceux que nous venons de rapporter, si le prestige de la puissance est séparable de l'acquiescement involontaire imposé par la justice, et de la reconnaissance que le pardon commande, si enfin, comme le prétendent les singuliers *doctrinaires* du Pendjab, l'arbitraire individuel, poussé jusqu'à ses plus abominables conséquences, est la seule forme sous laquelle le génie asiatique puisse comprendre, aimer et vénérer l'autorité que l'étranger lui impose. L'Asie est immense; les peuples qui l'habitent forment la grande majorité des habitans du globe. Il nous serait dur, en tant qu'appartenant à l'espèce humaine, d'accepter l'étrange verdict prononcé contre cette majorité, et dès lors, — indirectement, il est vrai, — contre nous-mêmes. Nous nous rappelons que des doctrines analogues ont été parfois, non sans dommage pour la moralité publique, importées d'Algérie en France, avant de l'être du Pendjab en Angleterre. Et si les guerres dites *civilisatrices* devaient avoir pour résultat de nous assimiler aux Kabyles, ou bien d'imposer aux Anglais le joug avilissant que subissent les timides *ryots* de l'Hindostan, nous voici tout prêts à leur contester ce titre, à leur jeter l'anathème le plus énergique.

E.-D. Forgues.

(1) Lettre 80 à M. Jacquemont père, à Paris.
(2) Lettre 85, *au même*.
(3) Lettre 68, *au même*.

L'ÉCOLE FRANÇAISE

DE GRAVURE

SES TENDANCES ET SES DERNIERS TRAVAUX.

I. *Jane Grey*, gravée d'après M. Delaroche par M. Mercurj; Paris, Goupil. — II. *Moïse exposé sur le Nil*, d'après M. Delaroche, par M. Henriquel-Dupont. — III. *Jupiter et Antiope*, d'après le Corrége, par M. Blanchard. — IV. *Le Repas chez Simon le Pharisien*, d'après Paul Véronèse, par M. Prévost.

Nous avons eu plus d'une fois l'occasion de rendre justice ici même à la résistance courageuse que les graveurs contemporains opposent aux envahissemens de l'industrie mécanique. Il serait paradoxal sans doute de nier l'importance en tant que découvertes et à certains égards l'utilité des procédés de reproduction que le génie du XIXe siècle a mis au service de la science; mais, sans rentrer dans une question examinée déjà (1), on peut dire qu'au point de vue de l'art et du goût, ces découvertes sont au moins dangereuses. Elles tendent à substituer partout l'effigie brute à l'image, le procès-verbal à l'interprétation du fait. C'est contre nos entraînemens en ce sens que la gravure est appelée à réagir; c'est à elle de rallier à la cause du talent qui exprime le vrai les partisans de cette fidélité matérielle qui réussit tout au plus à le contrefaire: tâche difficile, si l'on considère les habitudes actuelles de l'opinion non-seulement en ce qui concerne la gravure, c'est-à-dire les traductions de seconde main, mais aussi en ce qui concerne les imitations directes

(1) Voyez, *Revue* du 1er avril 1856, *la Photographie et la Gravure.*

de la nature, — les tableaux ou les dessins que les graveurs doivent prendre pour modèles.

On peut en effet constater dans les œuvres de la peinture contemporaine les symptômes du mal qui menace l'art du burin, ou qui du moins en compromet les conditions auprès d'une certaine partie du public. Le pinceau consent trop souvent à se faire l'esclave du daguerréotype. Au lieu de demander aux produits héliographiques des éclaircissemens ou de simples avis, plus d'un peintre y cherche des exemples et imite servilement à son tour ces imitations serviles. De là bon nombre de tableaux où l'habileté de la main se montre à l'exclusion du reste, de là aussi l'importance que nous attribuons à des talens secondaires et l'estime excessive où nous tenons ce qui n'intéresse pourtant que le regard. Les succès d'un genre de peinture dont le mérite principal consiste dans l'imitation strictement exacte de la réalité, — succès consacrés d'ailleurs par la bienveillance du jury, qui décernait en 1855 au peintre des *Fumeurs* et des *Joueurs de boule* la même récompense qu'au peintre de l'*Apothéose d'Homère*, — prouvent assez qu'en fait d'invention, de poésie et d'intentions morales, nous sommes devenus bien peu exigeans. La transcription littérale de quelque menue vérité nous suffit. Qui sait même? peut-être, après nous être laissé séduire par les gentillesses du pinceau, par les sujets familiers ou bourgeois, finirons-nous par nous accommoder de certaines scènes rustiques dont nous nous étions effarouchés au début; peut-être les étranges idylles qui se succèdent depuis quelques années au Salon achèveront-elles de nous convertir à l'humble foi qu'ont propagée d'abord les petits madrigaux *réalistes*.

Or, puisque l'on accepte de si bonne grâce dans le domaine de la peinture la reproduction textuelle du fait, comment se montrer plus difficile là où l'imitation absolue est en apparence l'unique condition à remplir, là où il s'agit non pas d'exprimer une pensée personnelle, mais de copier avec le plus de fidélité possible les formes de la pensée d'autrui? — Que la brosse ou le crayon ait à garder en face de la nature une certaine indépendance, voilà, dira-t-on, ce qu'il est juste d'accorder. Le peintre, quelle que soit sa soumission aux leçons de la réalité, est tenu du moins d'agencer des lignes, de combiner des tons, et, n'eût-il d'autre besogne que de choisir entre les divers élémens que cette réalité lui offre, une pareille tâche laisserait encore une part au goût et à l'imagination; mais le graveur, qu'a-t-il à faire de son sentiment propre? Comment l'imagination sera-t-elle de mise dans un travail qui exige au contraire de la part de celui qui s'y livre une entière abnégation? De tous les modes de traduction en pareil cas, aucun ne pourra être aussi désintéressé

que le jeu d'un appareil mécanique; aucun dès lors ne donnera des résultats aussi rigoureusement exacts, ni plus expressément empreints des qualités du modèle.

Traduction rigoureuse, soit; mais cette traduction sera inerte et forcément circonscrite dans les limites du mot à mot. On a publié, il y a environ vingt années, une version française de *la Divine Comédie* dans laquelle le traducteur, par un excessif parti-pris de fidélité, avait prétendu rendre jusqu'à la physionomie extérieure, jusqu'au nombre des vers et presque des syllabes dont se compose le texte original. Qu'est-il résulté de l'entreprise? Une copie difforme, où le sens poétique se fausse et disparaît sous les bizarreries de l'expression, où la recherche à outrance du littéral n'aboutit qu'à un maigre décalque, à une ressemblance figée. Les opérations photographiques ont des effets analogues. En passant par l'objectif, la vérité devient trop vraie pour ainsi dire, parce qu'elle ne nous livre que ses caractères matériels. Il faut le burin d'un artiste, il faut un instrument intelligent pour s'assimiler et contrôler à la fois ces dehors du réel. Une gravure n'est pas seulement la transcription des formes déterminées dans un tableau ou dans un dessin, c'est aussi la confirmation par des moyens d'expression particuliers, c'est quelquefois le développement des intentions qu'a pu avoir l'auteur de ce dessin ou de ce tableau. Les qualités propres à Lebrun apparaissent moins clairement dans les toiles mêmes du maître que dans les planches de Gérard Audran, parce que le graveur, pour mettre ces qualités en relief, a su dissimuler ou réviser les erreurs qui les déparaient. Qu'eût fait la photographie en pareil cas, sinon d'appuyer lourdement sur le tout et d'enregistrer avec une niaise impartialité les fautes aussi bien que les témoignages du talent? C'est cette impuissance fatale à discerner, dans un travail de reproduction, entre ce qu'il convient de transcrire et ce qu'il faut interpréter, ce sont ces infirmités radicales qui condamnent éternellement la photographie au rôle d'une industrie au-dessous et en dehors de l'art. La photographie ne sait et ne peut que parodier l'apparence des modèles qu'on lui propose; la gravure réussit à s'en approprier la physionomie intime et le sens. Nous sommes enclins aujourd'hui à nous contenter de la lettre morte, rien de mieux : suit-il de là toutefois qu'elle doive désormais nous suffire? Le sentiment de l'art est-il éteint parmi nous parce que nous faisons une part trop large aux bienfaits des découvertes nouvelles? Je ne voudrais pour preuve du contraire que l'empressement avec lequel on recherche les œuvres de la gravure ancienne; n'y a-t-il pas dans ce fait une sorte de démenti à l'indifférence ou aux prédilections fâcheuses que nous affichons ailleurs?

Contraste singulier en effet : à mesure que les produits photographiques nous distraient de la gravure contemporaine, les monumens de l'art à ses débuts, l'histoire de ses progrès jusqu'à la fin du dernier siècle excitent un intérêt croissant. Jamais, dans les ventes publiques, les estampes des maîtres n'ont été disputées avec autant de passion; jamais les documens sur la marche des diverses écoles, les témoignages historiques ou critiques n'ont été plus consciencieusement mis en lumière, ni plus généralement consultés. Le résumé le plus fidèle des phases qu'a traversées la gravure depuis le XVe siècle jusqu'à la seconde moitié du XVIIe, — le livre de M. Renouvier sur *les Types et les Manières des Maîtres graveurs*, — appartient à notre temps. Les notes laissées par des amateurs ou par des artistes, les biographies même des maîtres secondaires sont publiées pour la première fois avec un soin scrupuleux, et, depuis l'*Abecedario* du savant Mariette jusqu'au *Journal* simplement anecdotique de Wille, on n'a rien négligé de ce qui se rattache à l'histoire de la gravure et des graveurs. D'où vient donc ce redoublement de zèle chez les érudits et chez les curieux? S'agit-il seulement de recueillir des débris archéologiques, d'inventorier, à titre de raretés hors d'usage, les travaux de nos devanciers, ou bien l'école actuelle de gravure a-t-elle à ce point démérité qu'il faille, en fait de talent, s'en tenir au passé et ne demander au temps présent que ce qu'il est en mesure de nous donner, — des effigies et des empreintes? De ces deux suppositions, ni l'une ni l'autre ne serait exacte. Si l'on a tant de goût pour les spécimens de l'art ancien et pour les commentaires qui les expliquent, c'est qu'apparemment on en comprend aussi bien que jamais le mérite ou l'utilité. Si d'autre part on n'accorde qu'une médiocre attention aux estampes modernes, ce n'est pas qu'il y ait à cet égard dans le public indifférence ou dédain systématique. C'est plutôt que les travaux sérieux disparaissent sous la multitude des produits d'un autre ordre, et que, faute de loisir pour discerner le bien, on prend le parti de le juger absent. Un coup d'œil sur quelques œuvres récentes nous révélera ce que cette opinion a d'injuste et quels principes de vie garde encore l'art dont bien des gens annonceraient, sans marchander, la fin prochaine.

Il faut le dire toutefois, les graveurs de notre temps, en s'efforçant de défendre leur terrain et leurs priviléges, semblent trop souvent oublier que ces priviléges consistent beaucoup moins dans la pratique d'un procédé que dans l'expression d'un sentiment pittoresque. Les évolutions adroites du burin, l'habileté de la *manœuvre*, — pour nous servir du terme consacré, — importent sans doute à la beauté d'une estampe; mais il importe bien autrement que cette adresse de l'outil demeure à l'état de qualité secondaire, et que la

main qui a creusé les tailles se montre dans le travail avec moins d'évidence que l'esprit qui les a distribuées. A en juger d'après certaines œuvres de la gravure actuelle, — les morceaux de concours entre autres exposés à l'École des Beaux-Arts, — on croirait presque qu'il s'agit d'obtenir le résultat contraire. Or est-ce le moment de se préoccuper ainsi du moyen, est-il opportun de ruser avec le métier quand l'art, compromis ailleurs par les procédés mécaniques, exige qu'on fasse prévaloir ses conditions immatérielles? La belle avance lorsqu'on aura couvert le cuivre de tailles exactement entre-croisées ou contournées avec je ne sais quelle aisance impertinente renouvelée de Morghen et des graveurs de son école! A quoi bon d'ailleurs ces stratagèmes et ces tours de force? En ce qui tient à l'exécution seulement, les plus adroits auront beau s'évertuer, ils n'acquerront jamais cette sûreté dans le faire, cette dextérité pour ainsi dire inhérente aux fonctions de l'appareil photographique. Le mieux serait donc de décliner la lutte sur ce terrain et de laisser à qui de droit les perfections de surface pour s'attacher à la représentation du vrai dans son acception intime, dans ses caractères foncièrement expressifs.

Si nous insistons sur les principes en vertu desquels une œuvre de gravure doit être conçue et exécutée, c'est que ces principes essentiels semblent quelquefois mis en oubli là même où les témoignages de talent et l'autorité du nom demeurent le moins contestables. Les plus éminens entre les graveurs de notre temps et de notre école ne savent pas toujours se tenir en garde contre les excès de la pratique. Chez quelques-uns, ce qui n'apparaissait autrefois qu'à l'état d'inclination dégénère presque en habitude et en erreur formelle. M. Mercurj par exemple, — s'il est permis de compter parmi nos compatriotes un artiste né hors de notre territoire, mais naturalisé Français en quelque sorte, comme autrefois Edelinck, par un long séjour en France et par les modèles qu'il a choisis, — M. Mercurj ne vient-il pas de prouver que, depuis l'époque où il gravait *Sainte Amélie,* d'après M. Delaroche, il s'est de plus en plus abandonné aux curiosités de l'exécution, aux artifices de l'outil? Son burin, inquiet déjà et un peu précieux, ne pousse-t-il pas aujourd'hui le soin des détails jusqu'à la minutie et le culte du procédé jusqu'à une sorte de fétichisme? Sans doute dans cette planche de *Jane Grey,* qui lui a coûté tant d'années de travail, M. Mercurj se montre, comme dans ses ouvrages précédens, dessinateur correct et délicat; mais ici la correction, à force de scrupules, aboutit presque à la sécheresse; la délicatesse est si recherchée, si subtile, qu'elle se distingue à peine de l'afféterie, et qu'en prétendant exprimer la finesse de son goût, l'artiste réussit surtout à nous révéler la patience de sa main.

Une des conditions principales de l'expression pittoresque, dans une estampe aussi bien que dans un tableau, c'est la franchise de l'aspect général. Il faut que les tons soient distribués de manière à se déduire les uns des autres, et à graviter en quelque façon autour du foyer lumineux vers lequel le regard doit être tout d'abord attiré. Cette concentration de l'effet est pour la gravure une loi d'autant plus impérieuse, que, les ressources dont elle dispose se réduisant à deux élémens, il n'est pas possible de se fier ici, comme dans une œuvre peinte, à la variété des couleurs pour déterminer le rôle des diverses parties et la signification de l'ensemble. Le blanc plus ou moins éclatant, le noir à ses différens degrés d'intensité et dans ses modifications successives, voilà les seuls moyens de coloration appartenant au burin, ou plutôt ce n'est qu'en tirant parti des dégradations de l'ombre et de la lumière qu'il peut faire pressentir les contrastes résultant ailleurs de la valeur même et de la qualité particulière des tons. De là, pour les graveurs, l'obligation de certains sacrifices au relief des morceaux essentiels et le devoir d'accuser nettement ce qui doit être vu de préférence, d'éteindre ou tout au moins de voiler ce qui n'a qu'un intérêt secondaire. Je sais qu'en pareil cas la crainte de l'équivoque peut conduire aisément à l'exagération, aux partis-pris systématiques, à ces antithèses pittoresques dont l'école anglaise fatigue nos yeux depuis tant d'années, et dont on a justement comparé la violence à l'effet que produirait, dans le domaine du réel, un coup de pistolet au milieu des ténèbres d'une cave. Est-ce une raison toutefois pour tomber dans l'excès contraire? faut-il, de peur d'outrer les conséquences, répudier absolument le principe, et dissiper en menues intentions, en expressions partielles, le fonds qu'il convenait d'exploiter en vue de l'harmonie et d'une impression d'ensemble?

La nouvelle planche gravée par M. Mercurj se ressent trop de cette propension à l'extrême analyse. Si l'on en examine les détails un à un, nul doute qu'on n'apprécie le soin avec lequel chaque objet est rendu, chaque accident de la forme étudié et défini; mais que l'on cherche entre ces mille détails le point qui doit déterminer l'effet et résumer l'esprit de la scène, le regard ne sait où se prendre. Tout le sollicite, rien ne l'arrête. La figure de Jane Grey, dont il fallait accuser l'importance principale par l'unité de l'aspect, est elle-même morcelée et comme interrompue dans sa physionomie générale. Le visage, le cou, les bras, sont chargés de travaux si compliqués, que le modelé disparaît presque sous les demi-teintes, tandis que certaines parties de la robe, — celles qui recouvrent les genoux par exemple, — brillent d'un éclat assez vif pour s'isoler complétement du reste. Ailleurs les corps soyeux ou souples, tels que

les cheveux et les fourrures, prennent une apparence laineuse, tant le mode d'exécution est irrésolu, tourmenté, embrouillé, pour ainsi dire; de là aussi dans les corps inflexibles, dans les colonnes et le mur qui servent de fond à la scène, quelque chose de flottant et de mou dont l'esprit et les yeux ne peuvent s'accommoder. Enfin, — défaut plus grave encore, — tous les tons sombres ont une intensité à peu près égale, quels que soient les plans et le milieu où ils sont placés. La draperie en velours noir du vieillard qui soutient Jane Grey a la même valeur, ou peu s'en faut, que les vêtemens et la coiffure des deux femmes rejetées au second plan, et cette draperie semble d'autant plus obscure qu'elle avoisine la robe de satin blanc dont nous accusions tout à l'heure l'éclat exceptionnel. Dira-t-on qu'il faut imputer ce manque d'harmonie au modèle, et qu'on ne saurait sans injustice rendre le graveur responsable des erreurs commises par le peintre? L'excuse serait insuffisante. Il appartient jusqu'à un certain point au burin de réparer les torts du pinceau, puisqu'une estampe doit reproduire l'œuvre originale sous forme d'interprétation, et non sous forme de copie littérale. En second lieu, le tableau de M. Delaroche n'autorisait ni ces contradictions dans l'effet, ni ces indécisions dans le style. Nous ne voulons nullement exagérer le mérite d'une toile où l'ampleur du sentiment fait défaut, mais qui se recommande par la prudence des intentions et la correction avec laquelle ces intentions sont exprimées. La *Jane Grey* n'a pas, si l'on veut, toute la portée d'un tableau d'histoire, en ce sens que l'auteur y a laissé une part un peu large aux faits secondaires, aux combinaisons plutôt ingénieuses que hautement inspirées. C'est au moins un remarquable tableau de genre historique : sous le burin du graveur, la scène peinte par M. Delaroche n'a plus que la signification d'une anecdote et le caractère d'une vignette.

Si l'on veut apprécier par un exemple contraire les vices de la méthode que M. Mercurj a choisie pour traduire une œuvre de M. Delaroche, il suffira de rapprocher de cette planche à l'aspect tacheté, aux formes amollies faute de mesure dans la recherche et dans l'expression des détails, le *Moïse exposé sur le Nil* que M. Henriquel-Dupont a gravé récemment d'après le même peintre. Ici point de prétention excessive à la délicatesse, point de ces enchevêtremens de tailles d'un tissu si serré qu'ils donnent à peu près aux travaux du burin l'apparence opaque de l'aqua-tinte; nulle trace enfin de cette habileté, plus raffinée que de raison, dont nous venons de signaler les dangers. Si le mot pouvait être de mise à propos d'une œuvre d'art et par conséquent d'un travail profondément raisonné, on dirait volontiers que dans le *Moïse* l'habileté a les dehors de la bonhomie. La limpidité de l'effet, l'élégance de la pratique, la grâce

du dessin, tout semble si naturel et si facile qu'on serait tenté de méconnaître, sinon le mérite même de l'ouvrage, au moins les peines qu'il a dû coûter. Que l'on se rende compte pourtant des conditions particulières de la tâche, on comprendra ce qu'il a fallu de comparaisons attentives, de fins calculs et de vraie science pour obtenir cette aisance apparente et ces résultats au premier aspect si peu laborieux.

Le tableau que reproduit la planche de M. Henriquel-Dupont figurait à l'exposition ouverte, il y a près de deux ans, au palais des Beaux-Arts. Il appartient à la dernière manière du peintre, ou, pour parler plus exactement, à l'époque où M. Delaroche, ayant pris pleine possession de lui-même, demandait à son propre sentiment ce qu'il empruntait autrefois aux récits des chroniqueurs et aux recueils de monumens historiques. Plus simple, quant à la mise en scène, que la plupart des compositions précédentes, le *Moïse* est aussi d'un faire plus libre et d'un coloris plus souple. L'enfant, couché dans une corbeille de joncs, glisse sur les eaux du fleuve parallèlement à la base du tableau, tandis que la sœur de Moïse se cache entre les roseaux qui bordent le rivage, et, l'œil au guet, « attend ce qui doit arriver. » Dans le lointain, sur une échappée de ciel et de paysage, se dessinent les figures du père et de la mère qui s'enfuient éperdus de douleur. On le voit, rien de moins compliqué que l'ordonnance des lignes générales. La même discrétion se retrouve dans le choix des tons et de l'effet; mais cette réserve même pouvait avoir ses dangers et se convertir aisément dans le travail du graveur en froideur ou en monotonie. Les linges blancs qui entourent l'enfant, le vêtement, blanc aussi, de la jeune fille, les teintes douces des eaux et de la végétation, en un mot la sérénité d'un coloris varié seulement dans les nuances, dans les modulations d'un même ton pour ainsi dire, imposait au burin une fidélité difficile, parce qu'en cherchant à maintenir l'unité de l'aspect il courait le risque de n'exprimer que la fadeur. Ajoutons qu'en insistant un peu trop sur l'imitation de certaines parties, en détaillant par exemple avec trop de complaisance ces roseaux qui garnissent le fond, on serait arrivé à faire prédominer la lettre sur l'esprit et à fausser des intentions qui, pour être très soigneusement définies par le pinceau, n'en ont pas moins une portée secondaire.

M. Henriquel-Dupont a su éviter ce double danger d'une harmonie dans le coloris simplifiée jusqu'à la négation et d'un dessin maigre à force de prétention à la netteté. Sa planche, essentiellement agréable, trop agréable peut-être, — car on pourrait désirer ici un peu plus de gravité dans le style, — atteste de nouveau les qualités propres à ce talent et la sagacité avec laquelle il emploie, en face du

texte original, tantôt les équivalens, tantôt des formes de traduction plus libres. Ainsi, à côté d'une fidélité scrupuleuse dans l'exécution de la figure principale, un vrai mensonge, mais plus opportun en pareil cas que la sincérité, attribue à quelques morceaux accessoires un rôle tout autre que sur la toile. La corbeille de joncs qui sert de nacelle à l'enfant avait été peinte d'un ton roux dont la qualité même corrige l'intensité au milieu des tons clairs environnans : or il n'est guère moyen de rendre sur le cuivre cette couleur chaude de la corbeille sans recourir au noir, et pourtant, si l'on y a recours, l'équilibre pittoresque sera rompu, une zone obscure viendra mal à propos s'interposer entre les deux zones de lumière qui éclairent, l'une l'enfant et ses draperies blanches, l'autre les eaux du fleuve. Pour conserver au tout l'harmonie nécessaire, M. Henriquel-Dupont a pris le parti d'éclaircir au moyen de reflets ce qu'il était obligé de laisser dans l'ombre et de substituer un coloris transparent au ton opaque qu'il eût infailliblement rencontré, s'il se fût astreint ici à une reproduction littérale. D'autres interprétations non moins heureuses, d'autres modifications suggérées par une connaissance profonde des ressources de la gravure correspondent aux intentions que le peintre a exprimées dans sa langue, et les réforment sans en dénaturer le principe. Cette planche, si ingénieusement traitée, est bien l'image exacte du tableau de M. Delaroche; mais elle porte aussi l'empreinte d'une volonté personnelle, d'un sentiment annexé pour ainsi dire au sentiment d'autrui et gardant, sous l'extérieur de la docilité, sa juste indépendance et son charme particulier.

Le charme, tel est le genre de mérite qui distingue principalement les œuvres de M. Henriquel-Dupont; telle est aussi l'épreuve périlleuse et comme la tentation habituelle de ce talent. En prenant à tâche de séduire le regard, M. Henriquel-Dupont semble ne pas se souvenir toujours qu'il importe au moins autant de le convaincre. Sa manière attrayante, exempte d'emphase aussi bien que d'aridité, plaît tout d'abord, et intéresse par des dehors élégans et singulièrement faciles; mais l'extrême habileté du praticien ne laisse pas de compromettre quelquefois l'autorité du maître. Plus savant, dans le sens sérieux du mot, qu'aucun des graveurs contemporains, le graveur du *Moïse* craint tellement d'étaler sa science, qu'il lui arrive de l'enjoliver un peu trop et d'amoindrir ainsi l'accent ou la portée de travaux qui pèchent en quelque façon par un excès de modestie. Nous serons plus ambitieux pour M. Henriquel-Dupont qu'il ne veut l'être lui-même. Il n'en est plus à faire ses preuves, il n'a plus à conquérir le succès. Dans la haute situation qu'il occupe, il lui appartient de donner à l'opinion non plus des gages, mais des

leçons. Qu'il ose donc agir ouvertement en maître, qu'il demande conseil de moins près aux goûts un peu superficiels de son temps, pour interroger en toute confiance ses propres instincts et la belle tradition française, qu'il est mieux que personne en mesure de continuer. Dans cette charmante interprétation du *Moïse* de M. Delaroche, M. Henriquel-Dupont se montre, comme toujours, correct et disert : dans le grand et difficile travail qu'il a entrepris, depuis quelques années, d'après le *Mariage de sainte Catherine* du Corrége, il peut s'élever jusqu'à l'éloquence. Le thème y prête assurément, et ce thème, le traducteur est en fonds pour le développer à souhait.

Tandis que M. Henriquel-Dupont consacre son talent à la reproduction achevée, nous l'espérons, d'un des chefs-d'œuvre du Corrége, un autre graveur très habile, mais d'une habileté un peu dépourvue de force et de patience, M. Blanchard, nous donne, d'après le même maître, une planche adroitement incomplète dans laquelle l'ample grâce, les hautes qualités de l'original sont plutôt indiquées que profondément ressenties. Sans doute il faut faire la part de certaines difficultés à peu près insurmontables que présente la gravure d'un tableau tel que l'*Antiope*. Comment le burin, qui ne procède que par tailles, c'est-à-dire par des traits forcément arrêtés, de quelque façon qu'on les dispose, réussira-t-il à simuler l'effet de cette peinture où les contours sont en quelque sorte absens et les formes intérieures modelées avec une plénitude qui, le plus souvent, défie même l'imitation par le pinceau? En outre, où trouver des ressources pour rendre ce merveilleux coloris, cette atmosphère d'or qui enveloppe les figures et le paysage? On conçoit qu'en face de pareils obstacles un graveur se sente bien dépourvu, qu'il désespère même d'arriver à les vaincre tous. Est-ce une raison toutefois pour prendre aisément son parti de cette impuissance et pour discontinuer avant l'heure les expériences et les efforts? M. Blanchard nous semble s'être résigné un peu vite. Si l'on rapproche l'estampe qu'il a publiée des planches gravées précédemment d'après le même modèle, nul doute qu'elle ne paraisse très préférable à celles-ci. Les reproductions de l'*Antiope*, si malencontreusement chargées de ton, si lourdement dessinées, qui ont paru depuis le commencement du siècle, et qu'ont signées Godefroy, Quéverdo et Massard, ne sont, à vrai dire, que les parodies du chef-d'œuvre dont M. Blanchard nous donne au moins une contrefaçon agréable, à défaut d'une imitation accomplie; mais si l'on considère, en dehors de cette perfection relative, le mérite intrinsèque du travail, on sera forcé d'en accuser l'insuffisance, et de reprocher à l'artiste non-seulement de n'avoir pas pleinement réussi, mais même de n'avoir pas tout tenté jus-

qu'au bout pour réussir. Le talent très distingué de M. Blanchard nous donne le droit d'être sévère. Parmi les graveurs contemporains, il n'en est pas un peut-être, — M. Henriquel-Dupont excepté, — qui possède mieux que le graveur de l'*Antiope* tous les secrets de la pratique : il n'en est pas dont le burin ait plus d'aisance, de facilité brillante et de souplesse; mais sous ces témoignages extérieurs d'habileté, une certaine négligence se trahit, qui laisse à l'état d'aperçus les intentions qu'il s'agissait d'exprimer sans réticences ni sous-entendus d'aucune sorte. Cette propension à se contenter des indications rapides et des vérités d'épiderme est en général le défaut des œuvres de M. Blanchard. Pour nous en tenir à celle-ci, nous y reconnaissons l'empreinte d'une rare adresse matérielle, d'une main remarquablement intelligente et exercée; nous y cherchons vainement la trace des méditations profondes, des efforts assidus, on dirait presque de la ferveur que commandait un aussi grand modèle. Le graveur de l'*Antiope* ne doit-il pas regretter l'empressement qu'il a mis à s'acquitter de sa tâche, et le caractère, à quelques égards inachevé, d'un travail qu'il lui appartenait de mener à meilleure fin? Qui sait si, en consacrant quelques mois de plus à ce travail, en cherchant plus attentivement à en pénétrer le sens intime, il n'aurait pas réussi à s'assimiler pleinement des qualités qu'il ne s'est appropriées qu'à demi? Telle qu'elle est, l'œuvre de M. Blanchard doit plaire aux gens, — et le nombre en est grand, — auxquels suffisent, en matière d'art, le premier coup d'œil et la sensation d'un moment; elle ne saurait contenter tout à fait ceux qui prétendent à des jouissances mieux raisonnées, à de plus durables impressions.

Le reproche de précipitation dans le travail, ou tout au moins de découragement prématuré, qu'autorise la nouvelle gravure de l'*Antiope,* personne à coup sûr ne sera tenté de l'adresser à la vaste planche que M. Prévost a gravée d'après Paul Véronèse, et qui sert de pendant aux *Noces de Cana,* publiées il y a quelques années. Ici, — l'on s'en aperçoit de reste, — ni le temps, ni la peine n'ont été épargnés pour obtenir un résultat conforme à l'aspect du tableau, ou plutôt conforme à l'idée que permettent d'en avoir les altérations que ce tableau a subies; car, en gravant ce *Repas chez Simon le Pharisien,* M. Prévost a dû non-seulement s'inspirer de l'œuvre de Paul Véronèse telle que nous la voyons au Louvre, mais encore en restituer plusieurs parties perdues ou du moins difficilement intelligibles dans l'état où la peinture se trouve aujourd'hui. On pourrait dire toutefois qu'en voulant un peu trop faire acte de conscience, le graveur a donné à son travail une sorte de correction effacée, quelque chose de fatigué et de raturé outre mesure : à force de se défier de lui-même, il a fini par rendre en apparence Paul Véronèse com-

plice de sa propre timidité. Cette franchise dans les indications de la forme, cette fierté de pinceau qui, à défaut de beauté idéale, caractérisent les œuvres du maître vénitien et en constituent la grandeur pittoresque, ont fait place à des intentions de dessin un peu indécises. Le coloris lui-même, au moins quant à l'expression des détails, prend trop souvent un caractère douteux. Si l'effet général de la planche se détermine avec une ampleur remarquable, si par la vigueur de la teinte locale l'ensemble des figures se détache nettement sur l'architecture et sur le ciel qui servent de fond à la scène, l'harmonie qui unit ces figures entre elles est bien près de se résoudre en monotonie. Rien de moins facile, il est vrai, que de conserver à chacun des personnages assis à ces deux longues tables sa physionomie propre et sa carnation distincte sans rompre l'unité de l'aspect; rien de plus chanceux que d'exprimer la variété infinie des objets accessoires, l'éclat ou le ton velouté de ces étoffes, sans morceler le tout en échantillons de coloration. Il ne fallait pas cependant, par un sentiment excessif du danger, exagérer à ce point la prudence. M. Prévost a fait depuis longtemps ses preuves d'habileté. On se rappelle ses belles planches à l'aqua-tinte d'après Léopold Robert, — *l'Enterrement* surtout, l'un des meilleurs ouvrages en ce genre qu'ait produits l'école moderne. D'autres pièces gravées au burin ont achevé de donner la mesure de ce talent, fort réservé dans la forme, mais au fond bien doué et bien muni. Le tort de M. Prévost est en général de ne pas oser tirer un parti complet de ses heureux instincts et de ses études : le *Repas chez Simon le Pharisien*, malgré le mérite sérieux de l'exécution, se ressent un peu trop de cette défiance. Ajoutons que dans la traduction d'une peinture aussi robuste, aussi largement touchée, les délicatesses de procédé ou d'outil, la recherche des petites finesses de la pratique qu'accusent certaines parties, — la figure par exemple de la Madeleine agenouillée aux pieds de Jésus-Christ, — ne semblent guère de mise. On dirait que pour se faire pardonner à la fois le choix d'un modèle assez contraire aux goûts de l'époque et son propre talent, naturellement grave, M. Prévost a voulu présenter çà et là ce qu'on pourrait appeler des circonstances atténuantes et concilier avec les conditions de sa tâche les exigences du temps où il l'accomplissait.

Les quatre planches dont nous venons de parler, et que nous avons analysées de préférence parce qu'elles émanent de talens qui méritent d'être comptés parmi les plus considérables de l'école actuelle, n'expriment pas seulement des inclinations personnelles et des modes de travail particuliers; elles résument aussi certaines tendances communes à tous les artistes qui manient le burin au-

jourd'hui. Quelles que soient d'ailleurs l'inégalité de mérite et les différences de manière qui distinguent le *Moïse* de la *Jane Grey* ou l'*Antiope* du *Repas chez Simon*, ces œuvres se relient jusqu'à un certain point entre elles par le fond des intentions et le principe secret qui en a dirigé l'exécution : je veux parler de cette recherche de l'agrément à laquelle les chefs de l'école eux-mêmes ne craignent pas de sacrifier parfois des aspirations plus hautes, de ces gentillesses pittoresques qui seront un jour comme la date et le signalement des morceaux d'art appartenant à notre époque, car les graveurs ne sont pas ici les seuls coupables. Ils ne font que suivre les exemples donnés par les peintres, à quelques rares exceptions près, et se conformer à des modèles dont ils peuvent, dans une certaine mesure, contrôler les caractères extérieurs, mais dont il ne leur appartient de modifier absolument ni les données premières ni l'esprit. Avant de condamner sur ce point les graveurs, il faudrait demander compte à ceux qui les inspirent de leurs propres prédilections, de leurs doctrines, des obligations qu'ils imposent ou des faiblesses qu'ils tolèrent; il faudrait voir si, parmi les peintures modernes, les plus dignes de publicité sont le plus habituellement reproduites, et, le fait contraire une fois constaté, si les choix ne résultent pas de certaines conditions assez étrangères à la volonté ou aux préférences des graveurs. Deux peintres contemporains, d'un mérite sérieux l'un et l'autre, mais d'un mérite facilement intelligible à tous, — MM. Delaroche et Scheffer, — ont, depuis vingt ans, le privilége d'occuper le burin presque sans relâche. Rien que de fort légitime en cela. Pourquoi une pareille faveur a-t-elle été refusée aux œuvres d'autres artistes plus éminens encore, si ce n'est à cause de la portée même de ces œuvres, du caractère dont elles sont empreintes et de l'ordre d'idées, très peu familier à la foule, dans lequel elles ont été conçues? A qui la faute, si *le Vœu de Louis XIII* et le *Virgile*, le portrait de *M. Bertin* et le portrait de *M. Molé*, sont à peu près les seules estampes gravées d'après M. Ingres? Pour populariser tant bien que mal les autres tableaux du maître, il a fallu recourir aux procédés incomplets, mais peu coûteux, de la lithographie. Y avait-il à cet égard, de la part des graveurs, abstention systématique, ou même indifférence? Nous ne le pensons pas. La rareté ou l'insuffisance des traductions ne s'explique-t-elle pas ici bien plutôt par les risques de l'entreprise commerciale, par l'incertitude du succès, tandis que la fortune semblait assurée à des travaux plus humbles, et par cela même plus opportuns? Le charme un peu dépourvu de grandeur qu'on peut à bon droit reprocher aux œuvres de la gravure contemporaine trouverait donc en partie son excuse dans le caractère des œuvres originales, si celles-ci appar-

tenaient toutes à l'école moderne. Par malheur, faute d'expérience ou d'études persistantes, les estampes gravées d'après les anciens maîtres ont trop souvent les mêmes imperfections, et ne sauraient dès lors avoir les mêmes titres à l'indulgence.

Le goût de l'agréable, du joli, voilà en effet le défaut ordinaire des planches que les graveurs publient de nos jours : telle est l'influence fatale à quelques-uns, à demi combattue par d'autres, dangereuse pour tous, qui se trahit en toute occasion, et contre laquelle on ne pourrait s'élever avec trop d'énergie, parce qu'elle compromet à la fois le présent et l'avenir, l'autorité actuelle des maîtres et le talent futur des disciples, en un mot la perpétuité des traditions qui ont été de tout temps la sauvegarde et l'honneur de l'art français.

Pour compléter la revue des œuvres diversement recommandables que l'école française de gravure a mises au jour dans le cours des dernières années, il faudrait mentionner au moins *la Vierge et l'Enfant*, *Saint Ambroise*, *Saint Étienne et Saint Maurice* d'après le tableau de Titien que possède le musée du Louvre, gravés par M. Pascal avec une énergie de ton peu commune et l'intelligence assez vive, sauf dans la figure de l'enfant, des beautés d'une toile dont on n'avait jusqu'ici que des copies insignifiantes ou absolument mauvaises; — la *Marie-Antoinette* de M. Alphonse François d'après M. Delaroche, traduction habile et, à quelques égards, heureusement infidèle d'un tableau dont l'effet et le coloris opaques exigeaient dans l'interprétation cette sage liberté. Il faudrait citer aussi plusieurs pièces gravées au burin d'après M. Scheffer — *Dante et Béatrice* par M. Leconte, *Saint Augustin et sa Mère* par M. Beaugrand, — bien que la recherche excessive d'un style pur aboutisse trop souvent ici, comme dans les peintures originales, à l'insuffisance ou à l'exiguité de la forme. Certaines estampes à l'aqua-tinte pourvues de qualités sérieuses appelleraient l'examen et l'éloge à côté des œuvres de la gravure en taille-douce, — le portrait, entre autres, de *M. Villemain* par M. Girard d'après M. Scheffer, et surtout *les Girondins*, gravés d'après le tableau de M. Delaroche par M. Girardet : travail remarquable, auquel le mélange, bien habile pourtant, des divers procédés donne assurément moins de prix que la fermeté du sentiment pittoresque. Enfin, dans cette multitude de vignettes sur bois qui ornent les publications de la librairie parisienne et les recueils périodiques, on trouverait plus d'un gage de talent véritable, plus d'un témoignage de savoir et de goût. Toutefois, pour indiquer l'état actuel de la gravure en France, nous croyons moins utile d'enregistrer une à une toutes les œuvres de quelque importance que de présenter une vue d'ensemble sur les tendances de l'école et sur les efforts qu'elle tente pour faire justice de nouveautés décevantes.

Il faut le répéter, ces efforts, si honorables qu'ils soient, se ressentent encore de l'influence que l'on prétend combattre. Il y a dans les travaux récens du burin comme un hommage implicite, comme une concession du moins au goût des choses mécaniques. Chez les jeunes graveurs surtout, la recherche de la dextérité, l'étude exagérée de la manœuvre amoindrissent, au profit du métier, la part, — et la part principale, — qu'il faudrait attribuer à l'intention morale, à l'expression pittoresque, à l'art enfin. Sans doute, si l'on ne tient compte que de certains travaux et de certains noms, on trouvera dans le présent des compensations plus que suffisantes à la triste fécondité et aux succès de la photographie; mais ici comme dans le domaine de la peinture ce qui continue le passé l'emporte de beaucoup sur ce que promet l'avenir. Nous pouvons à juste titre nous glorifier des maîtres qui nous restent, car ces maîtres maintiennent encore l'école au premier rang : leurs successeurs auront-ils les mêmes droits à notre reconnaissance? Quels talens s'annoncent dont on puisse espérer autant qu'on espérait, il y a trente années, des talens issus de l'atelier de Bervic ou de l'atelier de M. Desnoyers? Les élèves devenus aujourd'hui les héritiers de ces deux artistes célèbres légueront-ils à leur tour la tradition et l'autorité qu'ils ont reçues? Des intentions agréables mais superficielles, une pratique habile mais bien près de dégénérer en dextérité pure, voilà ce qui constitue le plus souvent le mérite et les défauts des planches publiées par les graveurs de la génération nouvelle. Encore quelques progrès en ce sens, encore quelques sacrifices aux inclinations vulgaires, et l'art sévère de la gravure se réduira dans notre pays aux proportions d'une industrie futile. L'école qui, depuis Nanteuil et Gérard Audran, a vu se succéder tant d'artistes sérieux, tant de savans graveurs d'histoire et de portrait, ne comptera plus que des artisans adroits et des graveurs de vignettes.

Le danger est imminent; comment le prévenir? Le mal une fois pressenti, où chercher le remède? Se fier sur ce point à quelque retour spontané de l'opinion serait un acte de résignation facile, mais singulièrement imprudent. Nous nous sommes trop bien désintéressés de la gravure, — de la gravure moderne du moins, — pour que notre indifférence se réforme d'elle-même, et il n'appartient à personne de décréter à cet égard une révolution dans le goût. Un grand artiste se révélant tout à coup pourrait seul opérer ce miracle; mais, en attendant que ce maître surgisse, ne faudrait-il pas lui préparer la voie et d'avance lui recruter des disciples? Nous savons qu'on est trop enclin d'ordinaire à en appeler à l'état des défaillances de l'art, comme s'il dépendait de l'état de faire éclore les talens qu'il lui appartient seulement d'encourager.

Toutefois, sans pousser les exigences au-delà du possible, il est permis de souhaiter dès à présent pour la gravure un mode de protection plus efficace et des occasions de progrès plus continues. Le régime de l'enseignement par exemple, le programme des conditions faites aux jeunes graveurs, réclameraient, ce semble, quelques modifications, sinon même une révision complète. Est-ce assez que la quatrième classe de l'Institut envoie tous les deux ans un lauréat à Rome, où, soit dit en passant, les grands monumens de la peinture et de la sculpture ne manquent certes pas, mais où les beaux spécimens de la gravure sont infiniment plus rares qu'à Paris? L'École des Beaux-Arts a-t-elle simplement pour mission de récompenser le talent, quels qu'en soient d'ailleurs les précédens et l'origine, et ne conviendrait-il pas avant tout qu'elle fût appelée à le former? Or non-seulement il n'existe pas de classe de gravure dans cette école, mais, même avant l'époque où s'ouvrent les concours préparatoires pour le grand prix, les pensionnaires futurs de l'Académie de France à Rome n'ont aucune épreuve préalable à subir, aucun gage à donner de leur habileté naissante, par conséquent aucun conseil à recevoir au moment où les conseils leur seraient le plus profitables. Les élèves, peintres, architectes ou sculpteurs, admis à l'École des Beaux-Arts y trouvent au moins des professeurs spéciaux, des tâches définies qui, en leur fournissant graduellement l'occasion de faire leurs preuves, leur permettent d'acquérir dans une certaine mesure l'expérience de l'art. Pourquoi les graveurs seraient-ils privés des mêmes ressources, et se verraient-ils en quelque sorte exceptés des lois libérales qui régissent en France l'éducation des artistes? En souhaitant que cette exception ne subsiste plus, nous ne faisons au reste que nous associer au vœu qu'exprimaient assez récemment les juges les plus autorisés et le mieux placés pour poser la question. L'Académie, consultée par le gouvernement sur les changemens à introduire dans l'organisation actuelle des Beaux-Arts, a demandé, à titre d'amélioration urgente, la création d'une école de gravure (1). Espérons qu'un avis venu de si haut lieu sera favorablement accueilli, et que des mesures seront prises pour combler au plus tôt une regrettable lacune dans les encouragemens actuels et dans l'enseignement.

Nous ne voulons pas cependant exagérer l'efficacité du moyen. Si l'éducation des graveurs est désormais moins hasardeuse, il ne suivra de là pour eux sans doute ni la certitude absolue du succès, ni la possession de ressources suffisantes pour lutter contre les dif-

(1) *Rapport de l'Académie des Beaux-Arts sur l'ouvrage de M. le comte de Laborde : De l'Union des Arts et de l'Industrie*, 1858, p. 23.

ficultés matérielles de la vie, bien que sur ce dernier point peut-être il ne soit pas impossible de secourir leurs talens en les utilisant presque au début (1). Ceci d'ailleurs est une question que nous n'avons pas à examiner, parce qu'elle ne se rattache qu'indirectement à notre sujet. Le fait essentiel à établir, c'est l'opportunité d'une direction en quelque manière officielle. A défaut de grands travaux collectifs comme ceux que les deux derniers siècles ont vus naître et qui ne seraient plus en rapport avec nos besoins et nos mœurs, à défaut de ces vastes entreprises de gravure qui occupaient autrefois, sous l'autorité d'un maître, toute une génération d'artistes, — les principes que l'on professerait à l'École des Beaux-Arts prémuniraient au moins les élèves contre les séductions du dehors; ils pourraient servir de correctif aux exemples vicieux, aux dangereuses leçons que donnent ailleurs l'industrie mécanique et l'art facile. L'on renouerait ainsi, à quelques égards, la tradition du XVIIe siècle, de cet âge d'or de la gravure en France, où les maîtres-graveurs, établis aux Gobelins, vivaient entourés d'élèves auxquels ils transmettaient, en même temps que leurs secrets techniques, leur foi sévère et leur doctrine. Nous n'avons aujourd'hui, je le sais, ni des Edelinck, ni des Audran; mais la France compte encore des artistes à l'expérience desquels on peut se fier, des maîtres qui, en combinant leurs efforts, seraient en mesure à la fois d'affermir dans le droit chemin la marche de l'école, de rappeler à celle-ci les exemples qui l'obligent, et d'éclairer le public sur les faux progrès qui l'abusent.

Le salut de la gravure semblerait aussi mieux assuré, si les peintres consentaient plus souvent à prendre non pas le burin, dont le maniement exige un apprentissage spécial, mais la pointe des gra-

(1) Un établissement existe, — la Chalcographie du musée du Louvre, — dont l'organisation se prêterait assez aisément, à ce qu'il semble, à une réforme ou plutôt à des développemens en ce sens. On sait que cet établissement, fondé par Louis XIV, est le dépôt où se conservent les planches gravées par ordre et aux frais des souverains qui se sont succédé sur le trône de France depuis le XVIIe siècle. Augmenté, au temps de la révolution, des cuivres qui avaient appartenu à l'ancienne Académie de peinture, le fonds de la Chalcographie a reçu peu d'accroissemens nouveaux sous les trois derniers règnes. Aujourd'hui quelques graveurs, choisis entre les plus expérimentés, ont été chargés de l'enrichir de leurs œuvres. Rien de mieux : toutefois dans cette collection, qui résume l'histoire de la gravure en France, ne saurait-on aussi donner place de temps à autre aux essais des jeunes graveurs? Les élèves qui se seraient le plus distingués à l'École des Beaux-Arts ne pourraient-ils recevoir, à titre de récompense, la commande de quelque travail dont l'importance serait proportionnée d'ailleurs aux premiers témoignages de leur talent? — En appelant sur cette question l'attention de qui de droit, nous ne prétendons nullement exposer un projet formel. Nous voulons seulement indiquer une voie qui nous semble tout ouverte, un champ de travail qu'on féconderait peut-être plus facilement qu'aucun autre.

veurs à l'eau-forte. A toutes les époques et dans toutes les écoles, c'est par des peintres que ce genre de gravure a été traité avec le plus de succès. Pour ne citer que quelques noms entre mille, combien Rembrandt, Van-Dyck, les Carrache et le Guide n'ont-ils pas ajouté aux perfectionnemens de l'art et à leur propre réputation en transportant sur le cuivre les œuvres qu'ils avaient ébauchées ou menées à fin sur le papier ou sur la toile? En France, depuis Callot et Claude Lorrain jusqu'aux *petits-maîtres* des règnes de Louis XV et de Louis XVI, la liste est longue des artistes qui ont fait preuve, comme graveurs, d'une habileté égale et parfois supérieure à leur talent de peintres. Ce n'est guère qu'à partir des dernières années du XVIIIe siècle que la scission s'établit entre les deux ordres de travaux, scission complète, si radicale même que les graveurs essaient à peine de tenir un crayon, et qu'il y a quarante ans encore, on citait presque comme des exceptions ceux qui, à l'exemple de M. Desnoyers, savaient tracer une forme ailleurs que sur le cuivre. Les choses sans doute ont bien changé depuis lors. Aujourd'hui les graveurs dessinent, et quelques-uns avec un vrai talent; mais les peintres ne gravent plus, et cette abstention de leur part ne laisse pas seulement dépérir une tradition glorieuse pour notre école : elle permet aux apôtres de l'habileté matérielle et à leurs disciples d'étaler impunément leur maigre savoir. Il serait temps que ce double abus cessât, et que les hommes habitués à manier le pinceau s'aidassent aussi de l'eau-forte pour maintenir l'art dans le domaine du sentiment et du style pittoresque. La nature particulière du procédé commande jusqu'à un certain point le dédain des petits moyens et des petites ruses : de tous les modes de gravure, la gravure à l'eau-forte est celui où l'instinct peut le plus aisément tenir lieu d'une longue expérience technique. En vertu de ces conditions mêmes, la main d'un peintre, loin d'être dépaysée devant la tâche qu'il s'agit d'accomplir, saura, mieux qu'aucune autre, l'aborder avec décision et en définir les vrais caractères, sans préoccupation malencontreuse, sans recherche trop attentive de la subtilité du faire et des tours d'adresse de l'instrument.

Certaines précautions administratives, certains efforts poursuivis par d'autres artistes que les graveurs de profession, pourraient donc avoir une influence salutaire sur l'avenir de la gravure en France. Pour nous en tenir au présent, le domaine de l'art, fort menacé il est vrai, n'est cependant ni aussi restreint qu'on le suppose, ni même très sérieusement entamé. Certes les tentatives d'envahissement ne manquent pas : assez de gens se vouent à la facile besogne de contrefaire, au moyen de l'appareil photographique, les modèles jusqu'ici réservés au burin; assez d'autres, se méprenant sur l'office

et sur la portée de cette industrie, y verraient presque un perfectionnement de la gravure, ou tout au moins un équivalent; mais, en dehors de ces usurpations ou de ces erreurs, la confiance dans le droit, le respect des hautes vérités subsistent. Au-dessus de l'atmosphère où s'agitent les sectaires de l'industrie à outrance et des progrès de rencontre, la région de l'art et des travaux intelligens n'est pas inhabitée encore. En dépit des circonstances contraires, l'école française de gravure persévère avec une obstination digne d'éloges dans la voie, chaque jour moins suivie, des efforts studieux. Seule aujourd'hui, et si réduite qu'elle soit, elle compte un ensemble de talens en quête, sinon en possession de tous les secrets, de toutes les lois de la gravure. Comparée aux autres écoles, elle représente l'art dans son acception la plus élevée, dans son expression la moins incomplète. Qu'y a-t-il ailleurs en effet? En Allemagne, une école savante à certains égards, mais d'une science rétrécie par l'esprit de système et circonscrivant son action dans le cercle de la précision linéaire, du style sobre jusqu'à l'aridité. A Dieu ne plaise que nous méconnaissions la valeur des principes hautement spiritualistes, des sévères doctrines qui régissent l'art allemand depuis que M. Overbeck et ses disciples ont accompli dans leur pays une révolution légitimée de reste par les abus du dernier siècle! Ce que nous voulons dire seulement, c'est que ces doctrines, très dignes de respect quant au fond, manquent, dans l'application, de puissance et d'étendue. A ne parler que de la gravure, il semble qu'elle n'ait d'autre objet au-delà du Rhin que le dessin sur cuivre de quelques contours soutenus à peine par des indications d'ombres pâles : dessin ferme plutôt que pur, rigoureux plutôt que choisi, et d'où, en tout cas, la vie est absente comme le ton et l'effet sont partout supprimés. Dans les Pays-Bas et en Italie au contraire, les œuvres peintes par les grands coloristes semblent seules l'objet des études et de la prédilection des graveurs; toutefois, en reproduisant ces modèles, ni les élèves de M. Calamatta, ni même les élèves qu'a laissés M. Toschi ne font preuve, au point de vue de l'harmonie et du ton, d'un mérite assez éclatant pour racheter les erreurs très positives auxquelles ils s'abandonnent en matière de goût et de dessin. L'affectation de la facilité, une sorte de turbulence systématique, quelque chose de ce faire à la fois vide et surchargé dont Morghen a fourni les regrettables exemples, — voilà ce qui caractérise le plus souvent la manière actuelle des graveurs dans deux écoles qu'ont dirigées autrefois de si savans principes, et que tant de maîtres ont illustrées. Les travaux même les plus importans par la beauté des modèles ou le talent des interprètes se ressentent de ces habitudes générales. Depuis le recueil des *Fresques du Corrége,* — dont la

publication, interrompue par la mort de M. Toschi, a été reprise par les disciples du maître et se poursuit aujourd'hui à Parme, — jusqu'à la *Commémoration de la Paix de Munster*, gravée à Amsterdam par M. Kaiser d'après le célèbre tableau de Van der Helst, il n'est pas d'œuvre considérable qui ne reproduise les témoignages plus ou moins apparens de cette verve factice et de cette facilité un peu trop voulue. En Angleterre, que trouve-t-on? Très peu d'art véritable et beaucoup d'artifice, quelques graveurs d'histoire ou de portrait, une multitude de praticiens s'immobilisant dans la routine et ne demandant à la gravure qu'un moyen de multiplier, sous des formes dès longtemps convenues, des sujets de chasse ou des illustrations pour les *keepsake*.

Notre école de gravure garde donc encore aujourd'hui sa vieille prééminence. Cependant est-ce assez pour elle que cette supériorité sur l'art, tantôt étroit, tantôt stérilement fécond, qui se pratique dans les pays étrangers? Qu'elle choisisse des termes de comparaison plus rapprochés, qu'elle se rappelle ses antécédens, qu'elle étudie sa propre histoire : elle ne trouvera dans le présent ni des titres aussi sûrs, ni des sujets d'orgueil aussi légitimes. A ne la considérer que comme fait général, sans tenir compte d'exceptions honorables, la déchéance de la gravure en France s'explique par notre indifférence ou nos erreurs actuelles; mais n'y a-t-il pas dans cette indifférence même un stimulant pour les graveurs, une occasion de progrès plutôt qu'une cause de découragement? Ne doivent-ils pas s'exciter de nos injustices, concéder d'autant moins au faux goût que ce goût semble devenir plus impérieux, en un mot marquer plus nettement que jamais la limite entre le talent et l'adresse, entre les œuvres de l'art et les produits de la mécanique? De tels efforts ne resteront pas longtemps sans succès. Ils triompheront de nos entraînemens, de la mode, qui fait paraître surannés aujourd'hui des principes auxquels nous nous rallierons peut-être demain, après une expérience suffisante des principes contraires. Les modes passent, le bon sens demeure : dans notre pays surtout, ami des nouveautés et prompt aux enthousiasmes, la raison finit toujours par reprendre crédit, parce que la raison est la condition nécessaire et le génie même de l'art français.

HENRI DELABORDE.

ÉTUDES

SUR

L'ANTIQUITÉ GRECQUE

L'ART ET LA PRÉDICATION D'ISOCRATE.

1. *Isocratis Opera. Recognovit,* etc., G. E. Benseler, Lips. 1851. — *Oratores Attici .. Isocrates..., cum translatione reficta a Carolo Mullero.* Paris, Firmin-Didot, 1847. — Le Discours d'Isocrate sur l'*Antidosis*, traduit en français pour la première fois par Auguste Cartelier (inédit), etc.

Les érudits, qui ne se lassent jamais de revenir sur les monumens de l'antiquité, ne cessent pas, à la suite de Jérôme Wolf, d'Henri Estienne, d'Auger, de Coraï, de M. Bekker, de publier encore tous les jours des travaux sur Isocrate. Ceux qui écrivent l'histoire de la littérature grecque lui donnent naturellement sa place dans cette histoire (1); mais parmi les classiques des beaux siècles de la Grèce il n'en est guère qui soit moins lu du grand nombre, et dont on s'occupe moins hors des écoles. Fénelon s'est servi de son nom pour condamner la rhétorique, et, à la manière même dont il parle de lui, on voit qu'il le connaît à peine. Je ne sais si Voltaire, si curieux de tout, l'a seulement nommé. Thomas, qui faisait des éloges et qui écrivait sur les éloges, n'a pu l'oublier, et lui a accordé un chapitre, encore incomplet. La traduction française d'Auger, qui parut en 1787, à une heure peu favorable, n'était

(1) M. Pierron, *Histoire de la Littérature grecque,* 1850.

pas assez belle, malgré ses mérites, pour populariser Isocrate, et il ne s'en est pas fait d'autre depuis (1). Barthélemy, dans le *Voyage d'Anacharsis,* a tracé en passant un portrait piquant de la personne d'Isocrate, sans s'arrêter à ses discours. La Harpe ne lui a pas même donné un article. Je ne trouve rien sur lui dans Chateaubriand. Courier seul s'est occupé d'Isocrate avec amour; mais Courier était presque un Grec, tout comme Boissonade (2). Les critiques illustres de notre temps n'ont pas rencontré Isocrate sur leur chemin. Enfin ce talent si accompli et si renommé a besoin encore d'être interprété : c'est la justification d'une étude qui peut offrir un double intérêt, suivant que l'on considère Isocrate dans l'histoire à laquelle il s'est trouvé mêlé, ou qu'on n'envisage en lui que l'art et le talent de bien dire.

Parlons d'abord de l'histoire. La vie d'Isocrate, j'entends la partie de sa vie où il a eu de la renommée et de l'influence, s'étend de la fin de la guerre du Péloponèse à l'établissement de la domination macédonienne. C'est la dernière période de l'existence de la Grèce libre, époque des plus émouvantes, pleine des luttes des cités grecques, qui se ruinent l'une l'autre au profit d'un maître longtemps inaperçu, puis tout à coup inévitable; pleine aussi, pour chacune de ces cités, d'agitations intérieures qui les consument, mais qui donnent aux esprits et aux passions leur plus haut degré de vivacité et d'énergie. Athènes surtout, la seule de ces républiques qui soit bien connue, parce qu'elle a laissé une littérature que nous lisons, Athènes, la tête de la Grèce, la ville des orateurs, qui a toujours uni à l'action la pensée et la parole, et dont la voix s'est fait écouter du monde entier, a eu pendant cette période la vie la plus dramatique. Jamais on n'a pu mieux lui appliquer les paroles de Bossuet : « Une ville où l'esprit, où la liberté et les passions donnaient tous les jours de nouveaux spectacles. » Ce n'est pas notre curiosité seule qui cependant est excitée, un sentiment plus grave et plus profond vient s'y joindre. Athènes a conçu et essayé la démocratie avant le temps; elle a aimé, du moins pour ses citoyens, l'égalité, le droit, la seule souveraineté de la loi et de l'opinion; elle a fait voir dans l'antiquité l'effort le plus indépendant et le plus hardi que la liberté humaine ait fait alors vers l'idéal politi-

(1) Auger n'avait pu traduire le discours sur l'*Antidosis,* qui était perdu, du moins dans sa plus grande partie, et n'a été retrouvé qu'en 1812. Sous ce titre, qui se rapporte à une certaine action judiciaire qu'il est inutile d'expliquer ici, ce discours n'est réellement qu'une longue apologie d'Isocrate par lui-même, le plus intéressant peut-être de ses ouvrages. Auguste Cartelier, ancien élève de l'École normale, mort il y a trois ans, a laissé en manuscrit une traduction du discours sur l'*Antidosis,* qui sera prochainement publiée.

(2) C'est Boissonade qui a fait l'article *Isocrate* dans la *Biographie universelle.*

que : la république de l'avenir a donné là ses prémices, bien imparfaites et cependant déjà grandes. Comment ne nous intéresserions-nous pas à Athènes dans ses bons et dans ses mauvais jours, tantôt l'admirant, tantôt la blâmant, mais la plaignant plus encore, je veux dire déplorant, dans les fautes et dans les malheurs qui l'ont conduite à la servitude, soit les défaillances de la nature humaine, qui reste toujours si au-dessous de ce qu'elle se propose, soit les dérisions d'une force aveugle qui se joue de l'homme et de ses ambitions même les meilleures, et leur donne parfois de si insolens et si cruels démentis? L'intérêt de cette histoire est inépuisable; de quelque manière qu'on la comprenne et qu'on l'interprète, on se plaît à y pénétrer tous les jours davantage, et déjà M. Mérimée dans la *Revue*, en rendant compte de la grande *Histoire Grecque* de M. Grote, a fait voir combien cette époque est considérable et combien elle paraît riche en enseignemens. Isocrate figure à plusieurs titres dans le tableau de ces temps. D'une part, il rend témoignage de ce qu'il voit faire; de l'autre, il agit lui-même, non pas précisément à la manière des autres orateurs, par des décrets, mais par des leçons ou par des reproches. C'est un conseiller moraliste qui prêche le peuple athénien. Il intéresse d'abord, comme tous les prêcheurs, en nous faisant connaître les mœurs de ceux à qui il s'adresse; mais il n'attache pas moins par l'image que ses discours nous tracent de lui-même, et où nous reconnaissons tout un ordre d'esprits. Ce sont ceux qu'on appelle les sages, les modérés, les honnêtes gens, j'entends ceux qui méritent vraiment ces noms. Dignes certes d'estime et de bienveillance, ils obtiennent d'ordinaire ces sentimens, et ils peuvent prétendre davantage, mais à la condition qu'ils ajoutent à leurs qualités utiles ou aimables une vertu et un sel qui ne s'y mêlent pas toujours. Autrement ils ne font pas tout le bien qu'ils semblent appelés à faire; ils dégoûtent du mal plus qu'ils n'en guérissent; ils nous rendent plutôt raisonnables que bons et forts; ils se font honneur à eux-mêmes plus qu'ils ne rendent service à leur pays. Quelquefois aussi, faute d'assez d'ardeur, ils manquent cette sagesse même qu'ils poursuivent, et de moins judicieux en apparence jugent mieux qu'eux par le cœur. Ils gardent toujours pourtant le grand mérite de se préserver de tout ce qui est bêtise, folie ou scandale, et de se tenir en tout dans une mesure dont le gros de l'humanité est trop peu capable. Et s'ils montent au-dessus de cette mesure par quelque côté que ce soit, s'ils ont dans l'esprit quelque don qui les distingue, alors un vif intérêt vient se joindre à la considération qu'ils inspirent, et les hommes s'acquittent envers eux par des applaudissemens sympathiques, tout en gardant un amour plus tendre et une gloire plus

vive encore à des maîtres dont la pensée a été plus haute et l'élan plus généreux. En un mot, nous voyons dans Isocrate ce que valent une vertu et une sagesse honorables, illustrées par un beau talent, mais jetées sans autre force au milieu des grandes crises de la vie des peuples: par où elles suffisent et par où elles manquent, combien elles sont précieuses, et quelle place cependant elles laissent à prendre à d'autres choses d'un plus grand prix.

L'appréciation de la rhétorique d'Isocrate et de son beau langage semble en comparaison un mince objet. Cependant, le style n'étant que l'expression des sentimens, on voit bien d'abord que les mêmes vérités qui ressortent de l'histoire ressortiront aussi de la critique littéraire, qui les présentera seulement sous un autre aspect. Il en est de la délicatesse, de la finesse, de l'élégance, de la distinction, de la dignité du discours, comme des qualités morales dont elles sont l'image; on les aime, on les honore, et même, portées à un degré assez haut, on les admire; elles mettent un écrivain à part du vulgaire. Ce sont des dons rares; ils n'enlèvent pas pourtant, comme fait une certaine verve d'esprit ou de génie qui pénètre et à quoi on ne résiste pas. Cet accord entre le goût et la conscience, jugeant l'un comme l'autre, est déjà une leçon utile qui se tire de l'analyse du talent de l'orateur; mais avec son talent il y a encore à considérer son art, ou plutôt l'art pris en lui-même, qui n'est pas seulement dans Isocrate, mais qui ne se déploie aussi bien et n'est autant en évidence chez nul autre. Que vaut l'art, c'est-à-dire l'emploi de procédés calculés pour l'effet, et d'une forme étudiée ou même apprêtée? Toute éloquence l'a toujours admis dans quelque mesure, et il y a tel genre d'éloquence qui en a fait grand usage. Quels en sont les avantages et les séductions? quels en sont aussi les inconvéniens et les périls? Ici on est frappé du contraste entre ce qu'on pourrait appeler l'excès de l'art dans Isocrate et son école — et une disposition des esprits toute différente, qui semble prévaloir dans le présent et dans l'avenir. De plus en plus la préoccupation du fond va effaçant celle de la forme, la rhétorique disparaît, la composition devient improvisation, on réduit autant que possible dans le style la dépense de temps et de travail comme superflue; le discours tourne à la conversation, le livre au journal, qui est la conversation écrite. En obéissant à ce mouvement, qui peut-être est bon, et non pas seulement irrésistible, ne donnerons-nous pas cependant un regret à d'autres habitudes littéraires, et ne prendrons-nous pas quelquefois plaisir encore à relire et à admirer ces œuvres polies que les maîtres de l'art élaboraient avec amour et avec orgueil?

Voilà les deux questions, l'une de morale politique, l'autre de

critique littéraire, qui se trouvent comprises dans une étude d'Isocrate, et qui par elles seules paraîtraient déjà intéressantes. Elles se présentent d'ailleurs comme encadrées au milieu de souvenirs et de noms qui sont pour toujours en possession de toucher les hommes. Ce précepteur d'Athènes est un disciple de Socrate et un ami de Platon, et, par sa longue vie, un contemporain de Démosthène; leurs deux voix, fort différentes et trop peu d'accord, ont été entendues ensemble et à l'occasion des mêmes alarmes. Comme maître en discours, Isocrate paraît suivi des grands orateurs de l'époque macédonienne qu'il a tous formés, et, à deux siècles et demi au-delà de cette date, son école a poussé comme un rejeton magnifique dans l'éloquence de Cicéron; la gloire de Cicéron et de tout ce qu'il y a jamais eu de cicéroniens fait en quelque sorte partie de la sienne. N'en est-ce pas assez pour qu'on espère pouvoir retenir quelques momens l'attention du public, si distrait qu'il soit par d'autres pensées, sur cette renommée peu populaire?

I.

La Grèce et Athènes exerçaient avec amour, entre tous les arts, l'art de la parole. Elles étaient pleines d'hommes qui en enseignaient les secrets et en étalaient les merveilles : on les qualifiait d'*artistes en discours;* mais, parmi ces maîtres, la Grèce et Athènes n'en ont pas connu de plus parfait qu'Isocrate. Sa réputation est celle du premier des rhéteurs.

Lui-même néanmoins, tout fier qu'il est de son habile éloquence, il a de tout autres prétentions. Il se compte parmi les philosophes, et il appelle l'art qu'il professe *philosophie*. Est-il bien en effet un philosophe? Il est du moins sans contestation un moraliste; mais ce serait prendre le change que de discuter ici d'une manière abstraite la définition de la philosophie, et de rechercher si, en suivant avec Cicéron l'art de la parole jusqu'à sa source, on le voit se confondre avec le travail de la pensée. C'est historiquement qu'il faut se rendre compte de cette prétention d'Isocrate, en examinant non pas ce que c'est que philosophie en général, mais ce que c'était dans ce temps-là qu'être philosophe à Athènes. On reconnaît que l'école socratique y formait alors un parti, je dirai presque une église, car la mort de Socrate l'avait consacrée; elle avait une foi et un culte. En religion, en morale, en politique, les *socratiques* étaient en général animés d'un même esprit. Leurs croyances étaient plus raisonnées que celles du grand nombre, leurs mœurs étaient plus sévères; dans ce qui regarde la cité, leurs idées étaient également opposées à celles de la foule. Isocrate pensait comme Platon,

comme Xénophon, comme Socrate; mais ce que Socrate et les siens disaient aux disciples qui philosophaient avec eux, Isocrate le répétait en partie dans le langage du monde au monde lui-même, et les philosophes lui en savaient gré. Platon a donné en quelque sorte à Isocrate, par la bouche du maître lui-même, le titre d'*orateur de la philosophie*. C'est dans le *Phèdre,* son premier ouvrage, où il oppose une rhétorique philosophique à l'art vulgaire des rhéteurs, et les attaque hardiment dans le plus parfait d'entre eux, dans Lysias. Phèdre est épris de Lysias; Socrate le contraint à voir le faible de ce qu'il admire. Socrate termine ainsi le dialogue : « Va dire tout cela à ton jeune ami. — Mais, dit Phèdre, il ne faut pas non plus oublier le tien. — Qui donc? — Le bel Isocrate. Que lui feras-tu dire, Socrate, et que prononcerons-nous sur son compte? — Isocrate est bien jeune encore; je veux dire pourtant ce que j'augure de lui. — Et quoi donc? — Il me semble qu'il y a dans son génie quelque chose de plus élevé que l'art de Lysias, et qu'il est d'ailleurs d'un tempérament plus généreux, de sorte qu'il ne faudra pas s'étonner, quand il avancera en âge, si d'abord, dans le genre où il s'exerce aujourd'hui, tous les maîtres ne paraissent auprès de lui que des enfans, et si même, ne se contentant plus de ces succès, il se sent porté vers de plus grandes choses par un instinct plus divin, car en vérité, mon cher Phèdre, *il y a de la philosophie en lui*. Voilà ce que nous pouvons aller dire, de la part des dieux que nous avons consultés, moi à mon Isocrate et toi à ton Lysias. »

Ceux qui trouveront ce témoignage trop magnifique essaieront peut-être de le récuser en disant que Platon a voulu flatter un orateur illustre et admiré, qui avait par-dessus lui quelques années et qui pouvait favoriser à son tour la renommée naissante de son ami. Peut-être ajouteront-ils que les esprits originaux n'ont pas trop de peine à louer des talens heureux, mais moins puissans, qui se font applaudir sans dominer, et qui ne sauraient être gênans, car ils n'ont pas la force, qui est la seule chose qui puisse faire obstacle. Quoi qu'on puisse dire et quoi qu'on veuille rabattre des hommages de Platon, il faudra toujours en tenir compte. Il a loué dans Isocrate un ami, je le crois; mais Isocrate a dû son amitié à cela même qu'il demandait ses inspirations aux principes qui étaient ceux de Platon. Chaque applaudissement que recueillait cette éloquence nouvelle profitait à la philosophie; c'est pour cela que Platon aime la gloire d'Isocrate et qu'il la sert. Il est son allié contre des adversaires communs, contre les partisans du goût vulgaire, qui sont aussi ceux des idées banales et des préjugés publics, contre les sophistes et les orateurs populaires, sous la ligue desquels Socrate avait succombé. Et ce n'est pas à la personne de Lysias qu'il en

veut, mais il attaque dans Lysias un art oratoire qui n'a pas reçu les leçons de la philosophie nouvelle et qui ne s'est pas mis à sa suite.

Isocrate s'est montré digne de l'honneur que lui fait Platon par sa fidélité à la cause de la philosophie, qu'il n'a jamais séparée de la sienne. Il se couvrait du nom de philosophe, quand on attaquait en lui l'art de la parole. Et après tout la cause de la parole est la même que celle de la pensée; si celle-là est décréditée, celle-ci ne saurait rester en honneur. Les lettres, c'est le nom moderne qui répond le mieux à ce qu'Isocrate appelle philosophie, enveloppent en elles la philosophie et l'éloquence comme les enveloppe en soi l'esprit humain, et c'est l'esprit humain en effet, c'est sa puissance et sa liberté que les ennemis de la parole tiennent pour suspects. Plus la parole était admirée et influente dans Athènes, plus elle y était attaquée, et, faute de pouvoir s'en prendre à tous ceux qui pensaient et qui parlaient, on s'en prenait aux maîtres dont l'enseignement avait cultivé ces facultés. Les disciples d'ailleurs peuvent être des magistrats, des généraux, des ministres: il faut bien qu'on les ménage; les maîtres ne sont que des parleurs, on a bon marché d'eux par le ridicule ou la calomnie. C'est la tactique qu'on suivait, à ce qu'il paraît, du temps d'Isocrate. Les uns disaient qu'on n'apprenait rien avec ces hommes, que leur enseignement n'avait aucun résultat; les autres protestaient qu'il était nuisible et corrupteur. Corrupteur de la jeunesse! On avait tué Socrate avec ce mot. Isocrate le repousse avec la plus noble ironie. Il défie qu'on lui montre les philosophes mêlés ni par eux-mêmes, ni par leurs disciples, à aucune manœuvre, à aucun scandale. Leurs noms ne figurent jamais là où ils pourraient être compromis, dans ces centres d'affaires, par exemple, qui sont les rendez-vous publics des mauvaises passions et des âpres convoitises. Loin de corrompre la jeunesse, ils la sauvent de la corruption : ils la distraient des débauches des sens par les jouissances de la pensée; mais quoi! ces mêmes censeurs, si prompts à s'indigner dès qu'ils voient un jeune homme qui réfléchit et qui s'efforce de donner un sens à sa vie et une règle à sa conduite, sont les plus faciles et les plus indulgens des hommes pour celui qui use son existence dans les voluptés grossières ou dans une indolence vide et stérile. Non, Athènes n'oubliera pas, il ne lui est pas permis d'oublier, que la pensée est son premier titre aux respects du genre humain, qu'ainsi ceux qui pensent et qui font penser sont ceux qui font le plus pour sa gloire, qu'au contraire les ennemis de la pensée sont aussi ceux de la patrie qu'ils déshonorent. Ces maîtres tant calomniés lui ont formé les grands hommes qui l'ont illustrée et servie; qu'elle ne soit pas ingrate envers eux!

Voilà le langage que tenait Isocrate dans un discours écrit à l'âge de quatre-vingts ans. Il n'en faut pas davantage pour justifier les complaisances de Platon et les promesses flatteuses qu'il place dans la bouche de son maître en faveur du jeune homme qui devait parler ainsi dans sa vieillesse. C'est bien là un digne élève de Socrate, et, pour s'en tenir aux paroles mêmes de Platon, qui l'honorent dans une si parfaite mesure, il y a de la philosophie en lui; mais on voit bien maintenant que la philosophie d'Isocrate n'est pas une sagesse abstraite ou banale, indépendante des événemens; elle est personnelle et vivante, elle est un ensemble d'opinions et de sentimens qui se rapportent à tout ce qui occupait alors les esprits, à tout ce qui intéressait Athènes. Il y a une pensée dominante qui conduit son travail et sa vie : quelle est cette pensée? qu'est-ce qu'il aime et qu'est-ce qu'il condamne? qu'est-ce qu'il soutient et qu'est-ce qu'il combat? Par ces questions nous voilà jetés au cœur de l'histoire.

Les idées d'Isocrate sont celles de l'école socratique, avec les nuances particulières de son caractère et de son esprit. Or la politique des socratiques à Athènes, comme en France la philosophie du XVIIIe siècle, était en opposition avec l'ordre établi, mais avec cette différence considérable que la philosophie française s'appuyait sur l'esprit de la démocratie, tandis que la philosophie athénienne était anti-démocratique, comme paraît déjà l'avoir été la philosophie pythagoricienne, dont elle recueillait les traditions.

C'est que les philosophes, impatiens du mal et ne pouvant manquer de l'apercevoir autour d'eux, ne sachant où trouver le mieux qu'ils conçoivent, et poussés pourtant, par un instinct naturel, à le placer quelque part, l'attachent volontiers à ce qui se présente comme le contraire de ce qu'ils connaissent. Les pythagoriciens voyaient la multitude régner, par ses chefs populaires ou tyrans, dans les cités d'Italie; les socratiques la voyaient régner par elle-même dans Athènes. Les uns et les autres désavouèrent également la démocratie, ou du moins ce qu'on appelait de ce nom; car, on le sait, il n'y avait là qu'une apparence, et le vrai malheur d'Athènes, non plus que d'aucune cité antique, n'a pas été d'aller jusqu'à la démocratie, mais plutôt de n'y pas atteindre. On ne voit nulle part, dans le monde grec, un peuple qui ne dépende que de lui-même, mais des villes sujettes d'une autre ville, et dans la ville maîtresse une population d'esclaves sous une plèbe privilégiée. Pour qui n'était pas *citoyen*, il n'y avait pas de droit proprement dit. Si c'était une grande nouveauté dans la physique que de briser la voûte de cette sphère, d'un si court rayon, où on enfermait l'univers, comme l'osèrent Démocrite et Épicure, ce ne fut pas une tentative moins

hardie, dans la philosophie morale, que de franchir les bornes de *la cité*, comme le firent les stoïciens. Les socratiques ne s'occupaient encore que de *la cité*, et là point d'inégalité, point de maître; on buvait, comme dit Platon, le vin pur de la liberté, on s'en enivrait jusqu'au délire, et la raison des sages se heurtait avec colère aux folies démagogiques qui s'étalaient de toutes parts.

Il nous est facile aujourd'hui de reconnaître que le véritable principe de ces excès n'était pas l'égalité établie entre les citoyens, mais au contraire l'inégalité sur laquelle *la cité* était fondée. Et d'abord les délibérations de la multitude, amassée sur la place publique, seraient devenues chose impossible, si dans le peuple eussent été compris les esclaves, et plus impossible encore, si ces sujets d'Athènes, qu'on appelait ses alliés, eussent été tenus pour Athéniens, et n'avaient fait qu'un avec les habitans de l'Attique. Ainsi disparaissaient d'un seul coup l'extrême mobilité d'un gouvernement à vingt mille têtes, absolument incapable d'aucune suite; l'influence des démagogues tournant au vent de leur parole une foule assemblée deux ou trois fois par mois comme pour un spectacle; le scandale de la souveraineté exercée pour un salaire par une population besoigneuse qui subsistait des oboles de l'agora ou des tribunaux; les fonctions publiques tirées au sort, non comme un service, mais comme un profit, tandis que les sages demandaient si ceux qui montent un navire ont coutume de tirer au sort celui qui gouvernera le vaisseau; une justice capricieuse comme une loterie, faite non pour les jugés, mais pour les juges, car il fallait leur fournir des procès pour les faire vivre, et ils recevaient des *bons* pour juger comme ils auraient reçu des *bons* de pain; enfin les malheureux alliés faisant principalement les frais de cette justice, comme l'atteste Xénophon, et forcés, pour l'alimenter, de s'en venir plaider dans Athènes. Toutes ces misères ne résultaient pas de ce que la république athénienne était une démocratie, mais bien de ce qu'elle était la démocratie de quelques-uns, et non pas de tous. Cette multitude exerçait en réalité une tyrannie, et, comme les tyrans, elle usait de sa puissance pour satisfaire ses envies et pour se dispenser de ses devoirs.

Elle voulait régner par la guerre, et elle ne voulait pas faire la guerre : elle payait donc des mercenaires, et c'est la plainte perpétuelle des bons citoyens; mais avec quoi les payait-elle? Avec l'argent des *sujets*. Sans les sujets, il n'y aurait pas eu de mercenaires, car qui les aurait payés? Et sans les esclaves, il n'y aurait pas eu non plus de mercenaires, car, si tous les habitans avaient été des citoyens, Athènes n'aurait pas eu besoin d'étrangers pour se défendre.

La multitude voulait encore avoir des fêtes, des spectacles, des

distributions; elle se payait tout cela, avec quoi encore? toujours avec l'argent des sujets. Et comme ce n'étaient pas ses propres deniers qu'elle administrait, ni les fruits de son travail, mais ceux du travail d'autrui, elle les administrait mal, et perdait en dépenses folles les ressources des services publics. Enfin toutes les misères privées ou publiques, toutes les espèces d'infériorité que l'esclavage entraîne avec soi, Athènes y était condamnée, ainsi que le monde ancien tout entier. Il ne s'agissait donc pas, pour la délivrer des maux qu'elle souffrait ou la mettre à couvert des périls dont elle était menacée, de restreindre chez elle la démocratie; tout au contraire il aurait fallu l'élargir, là comme dans toutes les cités du monde antique, l'étendre jusqu'où la démocratie moderne s'est étendue, et faire de l'empire d'Athènes, ou plutôt de la Grèce elle-même, ce que nous appelons une nation, dont tous les membres, égaux et libres, servent au même titre la même patrie, et ne sont sujets que de la loi. Dans la démocratie véritable, la démagogie disparaît, ou du moins elle ne saurait être qu'un accident, un désordre passager et bientôt vaincu, puisqu'elle n'est autre chose que la passion de quelques-uns s'essayant contre la raison de tous, qui ne peut manquer de rester maîtresse.

Le temps de ces vérités n'était pas malheureusement et ne pouvait être le temps des socratiques. Nul n'était tenté alors, en face des excès de ce qui paraissait la liberté, de se sauver par une liberté plus réelle et plus large, dont on n'avait aucune idée. A la populace les sages ne s'avisaient pas d'opposer un peuple, mais une classe supérieure: c'était ce qu'ils trouvaient établi près d'eux, dans les cités doriennes, sous le nom d'*aristocratie* ou de *gouvernement des meilleurs*. Je dis près d'eux, mais pourtant à distance, à cette distance où les défauts ne s'aperçoivent pas, où il n'y a que les mérites qui soient en lumière; ils en entendaient parler plutôt qu'ils ne le connaissaient, ils l'imaginaient plutôt qu'ils ne le voyaient. La démocratie était pour eux la réalité, et l'aristocratie l'idéal : ils se donnèrent imprudemment à l'aristocratie. Quelquefois ils se déclarent pour une dictature, mais avec la condition clairement exprimée que cette dictature sera ou exercée ou dirigée par un philosophe. C'est la thèse du *Dialogue politique* de Platon.

Il serait bien inutile de combattre des doctrines condamnées aujourd'hui sans retour. La dictature de la philosophie, cette espèce de gouvernement ecclésiastique, où l'église est une école, ne paraît pas plus près que la théocratie elle-même d'être acceptée par les profanes, et quant à l'aristocratie, le monde moderne va la repoussant de plus en plus. Je ne m'arrêterai donc pas à marquer les erreurs de droit et de fait où tombaient les philosophes en attaquant

la démocratie; mais il n'est pas sans intérêt de faire voir les dispositions fâcheuses que cette polémique contre un grand principe entretenait dans leur esprit, et qui ne se font que trop sentir dans leurs ouvrages; car les préjugés enfantent les préjugés, les fautes amènent d'autres fautes, et pour avoir méconnu la démocratie, l'immortel honneur d'Athènes jusque dans sa manifestation imparfaite, ils ont été entraînés à trois mauvais sentimens : l'ingratitude envers la patrie, la peur du progrès et de l'avenir, et le mépris des hommes, leurs semblables.

Les philosophes prennent volontiers le fait en dégoût et l'idée en amour. Le fait, c'était ce qu'on avait sous les yeux tous les jours à Athènes; l'idée, on voulait aussi la loger quelque part, et comme elle est l'antithèse du fait, on la plaçait à Lacédémone, qui était l'antithèse d'Athènes. On célébrait les institutions et les mœurs lacédémoniennes, on les admirait soit en elles-mêmes, soit, mieux encore, en les réfléchissant avec de plus belles coûleurs dans les nuages des utopies; on élevait à plaisir la grandeur de Sparte; on présentait sans cesse aux Athéniens son nom et son image pour leur être une leçon et un reproche; on semblait fier de chaque faiblesse qu'on trouvait chez soi, et de chaque force qu'on croyait découvrir ailleurs; enfin on *laconisait* à Athènes, comme d'autres sages, sous des influences assez semblables, *britannisent* quelquefois parmi nous. Il est permis sans doute de voir les misères de la patrie et même de les étaler pour les guérir, et si elle a une grande rivale, qui, pour tel ou tel mal, paraisse avoir trouvé le remède, il n'est pas défendu de profiter de ses exemples, d'étudier, là où elle prospère, le secret de sa prospérité, de lui accorder tantôt le juste hommage auquel ont droit les vrais mérites, les services réels rendus au monde, tantôt l'admiration jalouse qu'on doit à un adversaire redoutable, et qui est un des moyens les plus sûrs de se défendre de lui. Il faut se garder cependant de perdre jamais, dans une étude trop complaisante de l'étranger, ni le respect, ni l'amour, ni même le goût de son pays, car ce n'est pas assez de l'aimer d'un amour sincère, je dis qu'il faut en avoir le goût, soit parce que l'amour tient difficilement où le goût manque et risque trop de sortir du cœur (le triste exemple de Xénophon en est la preuve), soit parce que celui qui ne sent pas cet attrait dominant pour sa république peut difficilement la bien connaître et la gagner autant qu'il le faut pour la servir, soit enfin parce que celui qui, ayant une patrie comme Athènes, ne s'en montre pas fier et charmé trahit par là, quelque intelligent qu'il soit d'ailleurs, sinon une borne de son esprit, du moins une faiblesse. Qu'ont fait la postérité et l'histoire de ce parallèle importun dont quelques Athéniens fatiguaient Athènes? Qui

lui conteste aujourd'hui la première place? Qui doute qu'elle ait été ce que la Grèce a eu de plus grand? Et, loin qu'elle s'efface devant Sparte, ne peut-on pas se demander si sa supériorité ne subsiste pas en face même de Rome triomphante? Je ne reproche pas aux censeurs leur sévérité pour les fautes : l'amour peut être sévère, mais il n'est pas ironique ou méprisant. C'est l'honneur de Thucydide, en qui l'âme égalait l'esprit, d'avoir su donner des leçons à sa patrie en lui laissant sa dignité tout entière, de l'avoir consolée et glorifiée jusqu'au milieu de ses revers sans la tromper, sans l'enivrer, et simplement en lui parlant le langage de l'avenir, que sa raison et son cœur lui faisaient entendre par avance. Je voudrais trouver toujours chez les socratiques la même élévation d'idées et la même générosité de sentimens.

Quand ce n'était pas chez l'étranger qu'ils cherchaient des autorités pour leur politique aristocratique, c'était dans le passé, qu'il est si facile d'admirer de loin. L'abondance des témoignages historiques au temps où nous sommes rend parmi nous cette illusion moins aisée à ceux qui lisent; mais l'histoire et la connaissance de l'histoire se réduisaient à bien peu de chose à l'époque dont nous parlons. Cependant Athènes avait changé, non pas tant qu'on se le figurait peut-être, mais elle avait changé, et ce changement, qui était un progrès, on l'appelait une décadence. Dans l'impossibilité reconnue d'arracher à la démocratie le présent et l'avenir, on se rejetait en arrière pour essayer de lui échapper; on accoutumait les peuples à cette idée, qu'ils dégénèrent à mesure qu'ils se développent; on leur ôtait ainsi toute foi en eux-mêmes; on arrivait à leur faire concevoir comme la parfaite sagesse de ne plus ni vouloir ni agir, et de suspendre, d'étouffer partout le mouvement et la vie.

Le mépris de la démocratie, c'est au fond le mépris de l'humanité. C'est un juste dédain, je l'avoue, que celui qu'inspirent à une raison droite et à une âme élevée les excès de sottise ou de bassesse dont les hommes peuvent se montrer capables : déplorable suite des misères trop souvent attachées à la condition humaine, et la pire sans doute de ces misères; mais ce sentiment n'est pur qu'autant qu'il demeure exempt de deux vices, le désespoir et l'orgueil. Il faut conserver le respect des bons instincts de la nature humaine avec le dégoût des mauvais, et ne pas oublier que ce qui s'est fait, après tout, de bien ou de beau dans le monde s'est fait par les hommes, ainsi que le mal; que le bien même est, plus que le mal, leur ouvrage, puisqu'ils n'ont pu le faire qu'en s'efforçant et en luttant, tandis que pour le mal ils n'ont eu qu'à se laisser aller aux forces de toute espèce qui les entraînent; qu'enfin cette somme du bien, si pitoyablement petite qu'elle soit, s'augmente pourtant avec les siè-

cles, pendant que celle du mal diminue. Mais surtout que le philosophe se garde de prétendre assigner la sagesse aux uns et la déraison aux autres, imputer le mal au grand nombre, dont il se sépare, et faire honneur du bien à une élite où il se marque sa place. Qu'il ne dise pas, comme les stoïciens : « Voilà les fous, et je suis le sage! » Qu'il ne compare pas, comme Platon, la multitude qui l'entoure à une troupe de bêtes féroces au milieu de laquelle un homme est tombé, comparaison aveugle autant que superbe, puisqu'elle méconnaît tout ensemble et la bête que le plus sage entend gronder au dedans de lui, quand il prête l'oreille, et le cri de l'âme humaine, qui s'élève parfois si noble et si pur du fond de la foule. La science même, la plus légitime des aristocraties, n'emporte pourtant pas avec elle la sagesse, et encore moins la vertu. Le plus grossier peut monter bien haut, le plus raffiné peut tomber bien bas. Cet homme que vous dédaignez, il vous vaut déjà par certains côtés, il vaut mieux peut-être; et si par d'autres il vous est inférieur encore aujourd'hui, il doit vous atteindre demain, car ce doit être précisément le bienfait de votre philosophie, de l'élever où vous êtes arrivé déjà. Qui méprise la multitude méprise la raison elle-même, puisqu'il la croit impuissante à se communiquer et à se faire entendre; mais au contraire il n'y a de vraie philosophie que celle qui se sait faite pour tous, et qui professe que tous sont faits pour la vérité, même la plus haute, et doivent en avoir leur part, comme du soleil.

Je n'ai rien dissimulé de ce qu'on peut reprocher à la philosophie athénienne : elle n'a pas eu assez de foi. Je ne prétends pas, quand elle en aurait eu davantage, qu'elle eût pu conjurer la mort politique d'Athènes et de la Grèce; ce n'est pas elle qui a fait les tristes jours de la fin du siècle, mais elle a subi les influences mauvaises qui les amènent. Elle est découragée et décourageante. Elle n'a pas dû s'étonner trop de Chéronée; or il n'y a de ressource que contre les maux dont on s'étonne. A force de se plaindre de la liberté, on risquait de se trouver résigné sous le gouvernement des garnisons macédoniennes, qui était pourtant, non pas seulement le gouvernement du sabre, mais du sabre tenu par les barbares. Des prétoriens qui sont en même temps des cosaques, voilà les maîtres de la Grèce au lendemain de la république de Platon : plus malheureuse encore que Rome, qui se réveille de celle de Cicéron sous les vétérans d'Antoine et d'Octave.

Mais ne soyons pas injustes : si la philosophie socratique n'a pas sauvé la liberté grecque et l'a plutôt laissé périr, elle a semé du moins sur ses ruines les germes salutaires dont l'humanité a vécu aux jours de la servitude. Elle a développé la délicatesse du senti-

ment moral, lien premier et essentiel de la société humaine, et la *comédie nouvelle* des Athéniens témoigne hautement, sous ce rapport, de son action bienfaisante. Elle rendait tous les jours plus chers les pères aux enfans, le frère au frère, l'épouse à l'époux; elle rapprochait même le maître et l'esclave, le citoyen et l'étranger; elle rendait plus odieuses les cruautés et les brutalités de toute espèce. Tandis que le monde grec était en proie aux barbares, elle voulait qu'il n'y eût plus de barbares, et tâchait de faire comme une seule famille du genre humain. Les philosophes qui poursuivent ce travail pendant tout le IIIe siècle ne font que continuer une œuvre déjà bien avancée par les socratiques au IVe. Et, pour ne parler que de ceux-ci, on pourrait dire qu'en vain leurs systèmes étaient aristocratiques, leur instinct ne l'était pas. Ils ne s'y sont pas trompés, ceux qui ont condamné Socrate. Leur indépendance à l'égard des traditions religieuses suffit pour montrer qu'ils ne sont pas véritablement du côté du passé, même lorsqu'il le semble, même lorsqu'ils le croient. Et à ce seul signe l'esprit moderne reconnaît en eux des frères. Par là leur philosophie est encore aujourd'hui toute vivante, leur action se perpétue; elle ne sera à son terme que le jour où le fantôme des superstitions, dissipé enfin à la lumière qu'ils ont les premiers allumée, aura cessé de peser sur l'humanité, réveillée pour jamais d'un lourd sommeil.

Je ne doute pas, quant à moi, que l'impatience que leur causait l'obstination aveugle des croyances populaires n'ait été pour beaucoup dans la défiance que la multitude leur inspirait. Un sentiment pareil arrachait à Voltaire des cris de colère contre la foule qu'il croyait vouée à l'erreur et au fanatisme pour toujours. Rien n'indispose autant à l'égard du grand nombre les esprits distingués et les cœurs ardens que de le voir se trahir lui-même et prêter sa force à ce qui l'accable. Les socratiques ne peuvent oublier que le peuple a tué Socrate. A ces ressentimens généreux se mêlent les suggestions moins pures de l'orgueil, je l'ai dit; mais je dirai aussi qu'à quelques préjugés, à quelques mécontentemens qu'ils obéissent dans leurs protestations anti-démocratiques, cependant, par cela seul qu'ils raisonnent et qu'ils apprennent au monde à raisonner, ils travaillent au profit de la démocratie véritable, et leur génie agit dans un sens tout contraire aux intérêts de leurs passions (1). Ces *laconisans* ont plus fait que qui que ce soit pour la grandeur d'Athènes, puisqu'ils l'ont faite la maîtresse du genre humain et lui ont assuré à jamais l'empire des esprits. Ces amis du

(1) Cela est très bien démêlé et développé dans le livre de M. J. Denis, *Histoire des Théories et des Idées morales dans l'antiquité.*

passé sont entraînés vers l'avenir par l'idéal où ils tendent. Ces aristocrates ont décrédité sans retour toute supériorité traditionnelle et factice, et introduit la seule souveraineté qui n'ait point à redouter de déchéance, la souveraineté de la raison.

Voilà donc les principes des socratiques, et Isocrate, à prendre l'ensemble de ses idées, est bien un moraliste de cette école, mais en même temps il est Isocrate. Ce que nous savons sur sa personne, principalement par lui-même, peut faire pressentir sa manière de penser. Il avait une excellente constitution et conserva jusqu'à près de cent ans une santé toujours florissante. Il était beau, nous avons entendu là-dessus le témoignage de Platon. Il était riche, et cette richesse, qu'il ne devait qu'à lui, n'avait pas été pourtant péniblement arrachée, soit par de rudes labeurs, soit par des luttes énergiques : la fortune s'était pour ainsi dire livrée d'elle-même à la séduction de son talent. Isocrate avait à la fois l'illustration et l'opulence, la faveur publique et de brillantes amitiés; il était aimé, applaudi, comblé; il n'était pas redoutable, il lui manquait, dit-il lui-même, d'avoir de la voix et d'oser, et j'ai peur que ce qu'il appelle oser ne soit simplement vouloir : son caractère n'avait pas ce ressort qui fait la force. Il ne s'était jamais fait une querelle avec personne, il mécontentait seulement par sa vanité; mais, malgré cette vanité, qui fait sourire, il se croyait modeste, parce qu'il n'avait pas d'orgueil. Ajoutons à tous ces traits que nous ne connaissons d'Isocrate que sa vieillesse, car pas un de ses ouvrages, je dis de ceux qui comptent et sur lesquels on peut le juger, n'est de la première moitié de sa vie, quoiqu'il ait vécu presque centenaire. Le *Discours panégyrique*, qu'il publia à cinquante-cinq ans, représente pour nous sa jeunesse; ses autres discours ont été faits à l'âge de soixante, soixante-cinq, soixante-quinze, quatre-vingts, quatre-vingt-dix, et enfin quatre-vingt-quatorze et quatre-vingt-dix-sept ans. La vieillesse a dû tempérer encore un naturel déjà par lui-même sans âpreté, et nous pouvons compter que nous trouverons toujours chez lui la sagesse et la mesure.

Je n'ai pas tenu compte, pour me représenter Isocrate, de quelques anecdotes dont on a paré sa vie, et dont on montrerait aisément l'invraisemblance, si c'était ici le lieu de ces discussions de détail. Je ne puis voir dans Isocrate un héros, mais un honnête homme et un sage. Son naturel est essentiellement modéré; il ne comporte ni vertus suprêmes, ni torts graves. Il n'a pas les élans d'un Platon, la vivacité d'un Xénophon, la verve polémique qui commande aux esprits; il est incapable aussi des excès et de l'irritation où d'autres s'échappent. On peut chercher ailleurs une volonté ou une pensée plus énergique : on ne trouvera nulle part une sagesse qui soit, pour

ainsi dire, d'un tempérament plus heureux. Il avait la beauté de la figure, il a aussi la beauté des sentimens, et il se plaît dans les attitudes morales qui peuvent le mieux la faire valoir. Il écoute toujours attentivement sa conscience, et autant qu'elle peut-être les délicatesses de ceux à qui il parle, espèce de seconde conscience pour un talent qui ne peut se passer d'être loué et caressé. Il se plaît à entrer, toutes les fois qu'il lui est permis, dans les idées et même dans les passions honnêtes de son auditoire, et il ne le fait si adroitement que parce qu'il le fait naturellement et volontiers. Il n'oublie aucun devoir, et il voudrait s'acquitter de tous. Il n'est pas injurieux, s'il n'a été outragé lui-même. Si donc il attaque la démocratie, ce n'est qu'avec toute sorte de ménagemens. Des trois dispositions chagrines et dangereuses dont j'ai parlé, l'engouement du passé, l'inclination pour l'étranger, le mépris du peuple, il n'y a que la première à laquelle il se livre sans réserve, parce que celle-là était approuvée de tout le monde, et semblait se confondre avec l'amour même de la patrie. Athènes se contemplait avec complaisance dans l'idée qu'elle s'était faite de son passé, comme dans un portrait où elle s'était peinte ressemblante, mais embellie. Quant au reproche de *laconiser*, d'être un ennemi du peuple et de la démocratie, Isocrate a mis un soin extrême à l'écarter de lui. Il dépense à se justifier là-dessus des ressources d'esprit prodigieuses, qui ne convainquent pas toujours; mais là même où on le sent surtout fin et habile, il demeure vrai, en ce sens qu'il craindrait de se laisser aller à un mauvais sentiment autant que de le laisser paraître, et qu'il tâche d'être irréprochable à ses propres yeux comme à ceux d'autrui. Il n'est pas d'ailleurs à craindre que par le mécontentement il arrive au découragement, ou qu'il y conduise les autres ; il en est préservé par une sérénité à toute épreuve, don précieux des prédicateurs, qui leur permet de croire que leur sermon va tout convertir, et que ce qui est perdu aujourd'hui peut être sauvé demain. Mais entrons dans le détail de ses opinions.

Quoique disciple de Socrate, il n'attaque jamais directement les croyances populaires, il a pour cela trop de prudence. Seulement à sa sobriété, à sa brièveté sur ce qui regarde les dieux, à son éloignement pour le superflu, si on peut parler ainsi, en fait de culte, au ton dont il répète ces sentences, que le vrai culte et le plus précieux sacrifice est de se montrer juste et homme de bien, et que cela vaut mieux que de prodiguer les victimes, on reconnaît que sa religion est plutôt selon les philosophes que selon les prêtres, et qu'il ne devait pas être compté parmi les dévots.

Il est plus à son aise en politique avec la sottise publique, et l'impatience que lui cause ce qu'il aperçoit de folie et d'aveuglement

dans la multitude qui règne à Athènes est le trait dominant où le socratique se reconnaît en lui. Il se récrie sur la mobilité de la foule blâmant unanimement, au sortir de l'assemblée, ce qu'elle vient de voter unanimement. Il lui demande compte de l'intolérable tyrannie qu'elle exerce sur la Grèce. Il lui reproche son engouement pour la guerre, qui est toujours si fatale à la démocratie, et vers laquelle pourtant la démocratie se précipite toujours : cela dans le discours *sur la Paix,* écrit à l'occasion d'une guerre injuste et déraisonnable, car personne d'ailleurs n'a mieux senti et mieux célébré que l'auteur du *Discours panégyrique* les vraies grandeurs et le légitime éclat de la guerre. Il ne peut supporter surtout l'ascendant que le grand nombre laisse prendre aux plus imprudens, aux plus violens, aux plus décriés, qui passent sans difficulté pour démocrates, parce qu'ils font sans cesse le mal au nom du peuple, et, avec le mot d'aristocrates, jettent sur l'honnête homme qui essaie de leur tenir tête une impopularité dont ils l'accablent. Ce sont là des leçons dont les gouvernemens démocratiques les plus larges, dans les nations et les époques les plus éclairées, trouveront toujours à profiter. Il poursuit sans relâche les sycophantes, c'est le nom dont on nommait à Athènes ces aboyeurs misérables, ces dénonciateurs infâmes, qui donnent les citoyens à déchirer aux citoyens, jetant de préférence en proie aux passions publiques ceux dont ils redoutent le plus la raison ou la vertu. Aussi imposant dans l'accusation que dans l'éloge, il trouve contre les sycophantes des flétrissures presque égales à leur abjection. Il a tracé notamment, à la fin d'un de ses discours, un portrait de cette espèce d'hommes vraiment achevé et ineffaçable. Il a oublié un trait cependant, qui ne se dessinait pas encore : c'est que le sycophante contient en lui le délateur, c'est-à-dire ce qui se se présente de plus triste et de plus odieux dans l'histoire. Le délateur du temps des césars, c'est le sycophante sans la liberté.

Mais que va-t-il mettre à la place des excès qui le scandalisent? Le gouvernement, dit-il, non pas du peuple, mais d'hommes choisis par le peuple, jugés par lui, et en appelant à lui au besoin. Il ajoute seulement ceci, que ces hommes seront « ceux qui ont du loisir et de quoi vivre. » Et par là il n'entend pas exprimer ce fait, que si un homme, sous le poids du travail, n'a pas été libre de penser et de s'instruire, il ne peut pas être appelé aux fonctions du gouvernement; cela n'aurait pas besoin d'être dit. Il est clair qu'il refuse ces fonctions même à celui qui sait et qui pense, s'il n'est pas riche; que ce qu'il veut, c'est le gouvernement des grandes existences, comme on les appelle, l'aristocratie en un mot. Il ne se sert pas de ce mot, il la nomme *la meilleure des démocraties,* par où l'on voit que ces sortes de phrases n'ont pas été inventées de notre

temps; ce n'en est pas moins l'aristocratie, mais une aristocratie libérale. Isocrate ne peut se passer de la liberté; il la suit avec orgueil à travers toute l'histoire d'Athènes; il l'oppose fièrement soit à l'oligarchie oppressive de Lacédémone, soit à l'odieuse domination des trente. L'aristocratie d'Isocrate serait véritablement, suivant l'étymologie, *l'autorité des meilleurs*, soumise à la loi, sage, fraternelle, ayant par-dessus la foule moins encore des droits que des devoirs, et relevant d'elle enfin comme souveraine. C'est une conception qui égalerait nos aspirations les plus hautes, si la considération de la fortune, chose si grossièrement réelle, ne venait se mêler malheureusement à cet idéal.

Isocrate n'est pas un partisan de la royauté, quoiqu'il se mette volontiers en frais d'éloquence pour les rois. Ces rois qui s'élevaient, au milieu de tant de républiques, sur certains points du monde grec, courtisaient les écrivains de la Grèce libre plutôt qu'ils n'en étaient courtisés. Ils demandaient à leur éloquence la renommée, et la payaient magnifiquement. Le roi de Cypre, Nicoclès, sollicitait d'Isocrate un discours, comme cent ans auparavant il aurait sollicité une ode de Pindare. L'orateur écrivit pour lui l'éloge funèbre du roi Évagoras, son père, et une exhortation morale sur les devoirs de la royauté. On peut croire que l'éloge était sincère, car Évagoras, qui s'était affranchi de la domination des Perses et avait soutenu contre eux la lutte avec succès, avait droit d'être célébré par l'orateur qui prêchait avec tant d'éclat la guerre d'Asie. Pour l'exhortation, elle est digne en tous points d'un philosophe, et Isocrate a pu se vanter plus tard à bon droit du langage libéral qu'il avait su parler à un roi. Il veut que le roi de Cypre, pour se faire une obligation de la sagesse et de la vertu, considère *qu'il est insupportable que les méchans commandent aux bons et les fous aux hommes raisonnables.* Le ton de l'orateur est celui d'un Athénien, à qui une monarchie, lors même qu'il lui rend hommage, paraît toujours une étrangeté et une espèce de paradoxe, qui ne l'honore qu'avec défiance et lui fait entendre qu'elle a beaucoup à faire pour se faire pardonner. Si d'une part il est ébloui de l'éclat de la suprême puissance, de l'autre il en étale fortement l'odieux et le péril. *Thésée seul a su y échapper*, et à la manière dont il l'en loue, on voit que c'est une chose extraordinaire à ses yeux, un miracle des temps héroïques dont il n'y a rien à conclure. La seule royauté qui lui agrée est celle des rois de Lacédémone, espèce de consuls héréditaires dont la dignité n'était que le couronnement et comme la décoration de l'aristocratie spartiate.

Mais, vers la fin de sa vie, Isocrate a été en rapport avec un roi d'une tout autre importance que le roi de Cypre. Il a adressé à

Philippe une lettre oratoire qui est un de ses principaux discours. Il écrit cette lettre au moment où vient de se terminer la guerre célèbre par la prise d'Olynthe, et où Athènes a conclu avec le Macédonien cette paix menaçante qui anéantit les Phocéens et qui ouvrit la Grèce à Philippe. Il avait alors quatre-vingt-dix ans. On ne s'étonnera pas qu'il se soit laissé aller à des illusions qui étaient universelles. Jamais une paix ne fut accueillie plus avidement; Démosthène tout le premier la subissait, et n'essayait pas de lutter, du moins ouvertement et hautement, comme il fit plus tard, contre ceux dont l'influence la faisait conclure. On le voit au contraire, dans la cinquième des *Philippiques*, prendre le parti d'une résignation complète et s'employer à faire supporter aux Athéniens jusqu'à ce décret des amphictyons qui déférait au Macédonien la présidence des jeux pythiques, et le consacrait ainsi aux yeux des Grecs. Il pense que tout présentement vaut mieux que de rompre; le moment viendra où l'on pourra reprendre les armes avec avantage : il n'est pas encore venu. Le pacifique Isocrate souhaitait qu'il ne vînt jamais, et il l'espérait de la sagesse de Philippe, conduite par la sienne. Il compte le détourner de toute ambition mauvaise en lui proposant une noble ambition. Qu'il soit non pas le maître des Grecs, mais leur chef librement choisi; qu'il marche à leur tête contre l'Asie, et la famille grecque lui devra à jamais ces bienfaits incomparables, la grandeur au dehors, la concorde dans la liberté au dedans.

Belle morale, et qui fait plaisir à entendre, pour peu qu'on oublie un instant ce que sont les hommes et comment se passent les choses! Isocrate l'oubliait sans peine; il était tout à son thème et à la satisfaction de le bien traiter. Il compte que, ses conseils étant également profitables au roi de Macédoine et à sa patrie, l'un et l'autre également lui en sauront gré. Lui qui se montre toujours si fier de son *Discours panégyrique,* le voilà qui le désavoue en quelque sorte. Il tient pour vide et stérile cette espèce de prédication solennelle qui, allant à tous, ne va par cela même à personne: il n'y a d'utile que les conseils qui s'adressent à un homme unique, également capable de parler et d'agir.

Dix ans auparavant, dans le discours *sur la Paix,* il rassurait déjà les Athéniens sur l'ambition de Philippe, affirmant qu'il n'avait mis la main sur Amphipolis que pour se garder lui-même des entreprises d'Athènes; « mais, dit-il, si nous changeons de conduite et que nous donnions meilleure opinion de nous, *non-seulement il ne touchera pas à notre territoire, mais il sera le premier à nous céder du sien,* pour acquérir l'utile amitié d'Athènes. » A toutes les époques de l'histoire, on voit de ces confiances candides, toujours prêtes aux rapprochemens et aux embrassemens, telles que celles qui promettaient au sénat romain la fidélité de César, ou à la con-

stitution de 91 le concours sincère de la cour. Isocrate continue, dans sa *Lettre à Philippe*, de se porter garant de la loyauté du Macédonien contre les gens malintentionnés qui lui imputent des desseins mauvais. Il est vrai qu'à voir comme il le presse de se garder de tout ce qui pourrait donner lieu à ces bruits fâcheux, on peut penser que lui-même n'est pas sans inquiétude, et qu'il cache ses propres soupçons ingénieusement (car il ne pouvait cesser d'être ingénieux) sous ce qu'il dit des pensées des autres. Néanmoins l'ensemble du discours témoigne assez qu'il espère plus qu'il ne craint, et ne peut croire que Philippe résiste ni à l'attrait de la vraie gloire et de la vraie grandeur, ni à la séduction de sa parole. Huit ans après, Philippe étouffait la Grèce.

On sait que Démosthène, un jour que les amis de la Macédoine, tâchant d'entraîner les Athéniens dans la guerre sacrée, proposaient de consulter l'oracle de Delphes, répondit que *la pythie était philippiste*. Faut-il en dire autant de l'éloquence d'Isocrate? Non certes, si on entend par là qu'il trahissait sa patrie et la conduisait de propos délibéré à la servitude. Au contraire, c'est pour qu'elle échappe à la servitude qu'il pousse son rival à une ambition plus haute et plus pure : c'est pour qu'il renonce à conquérir la Grèce qu'il lui parle de conquérir l'Asie à la tête des Grecs. L'honnête homme se montre dans toutes ses paroles, et cette honnêteté va jusqu'à l'élévation dans la péroraison du discours, lorsqu'il se flatte de n'avoir pas été livré, en le composant, aux seules inspirations de son génie, mais d'avoir écrit sous celle des dieux amis de la Grèce, des dieux qui suggèrent les bonnes pensées et les salutaires conseils. Isocrate n'est que la dupe de Philippe, et c'est trop déjà. Non-seulement cela témoigne contre sa sagacité en politique, mais son honnêteté même, si elle avait eu plus de force et de ressort, l'aurait éloigné d'un tel commerce par une instinctive antipathie. Il n'eût pas traité Philippe comme une nature généreuse, s'il eût été lui-même d'un tempérament plus généreux. Les démarches du barbare, tour à tour insolentes et tortueuses, l'auraient également révolté. Il est clair qu'il lui a manqué

..... Ces haines vigoureuses
Que doit donner le vice aux âmes vertueuses.

Il a aimé Philippe lorsque Philippe était, pour un moment il est vrai, l'allié d'Athènes humiliée (1); il l'a admiré, il l'a patronné, il a reçu son argent sans doute, car ce nouveau disciple n'a pas dû récompenser moins libéralement que Nicoclès le maître illustre qui lui adres-

(1) La lettre sur Diodote, qui est censée adressée par Isocrate à Philippe pendant la guerre, est apocryphe comme toutes les autres lettres missives.

sait des leçons et des complimens en si beau style. Les moralités du vieillard ne le gênaient guère; en les écoutant avec respect et en les payant, il achevait d'endormir ces *honnêtes gens* qu'Isocrate représente si bien, et qui ont plus fait pour sa fortune, à ce que j'imagine, que les traîtres qui lui étaient vendus. Cependant Isocrate lui déférait la suprématie sur toute la Grèce, et tout en prenant sa plus grande voix pour lui faire honte d'en devenir le tyran, il lui offrait naïvement d'en être le général et le roi. C'était trop encore une fois, et il n'y a pour Isocrate qu'une excuse, l'âge auquel il a écrit. A quatre-vingt-dix ans, il écrivait encore, il était encore éloquent. C'est déjà chose assez rare; pourrait-on exiger qu'il eût conservé tout entière la faculté de bien voir et de bien sentir?

Mais tandis que je parle d'Isocrate, qui n'a déjà pensé à Démosthène? Je l'ai dit pourtant, la divergence entre l'un et l'autre n'était pas si grande au moment où parlait Isocrate qu'on l'imagine d'après les idées que le nom seul de Démosthène réveille aujourd'hui en nous. On trouverait même telles paroles d'Isocrate contre ces politiques trop clairvoyans qui savent si positivement chacun des pas que Philippe va faire vers l'asservissement de la Grèce, lesquelles semblent imitées de Démosthène. Seulement, tout en raillant les alarmistes qui traçaient d'avance au Macédonien son programme, Démosthène ajoutait : « Pour moi, je le crois volontiers, par tous les dieux, que la grandeur de ses succès l'enivre, et qu'il roule bien des rêves de ce genre dans sa pensée. » Et l'ensemble de la déclamation d'Isocrate contre ceux qui calomnient Philippe, hommes qui, en même temps qu'ils en veulent à lui, sont dans leur cité du parti de l'agitation et du désordre, qui disent que la puissance du Macédonien grandit, non pas pour la Grèce, mais contre elle, et que depuis longtemps déjà il travaille contre tous les Grecs, cette déclamation, il faut l'avouer, enveloppe Démosthène avec tous les orateurs de son parti. Les rhéteurs qui ont mis Démosthène et Isocrate en parallèle, en les prenant seulement par le dehors et l'empreinte différente de leur style, plus élégant ou plus vigoureux, ne peuvent suffisamment nous en rendre compte. Allons au fond, le contraste est entre l'orateur passionné qui réveille Athènes assoupie et le précepteur tranquille qui la berce de son doux parler et lui fait faire de beaux songes.

On ne peut guère douter qu'Isocrate n'ait confondu Démosthène parmi les parleurs publics dont la rhétorique lui semblait si inférieure à ce qu'il appelait sa philosophie. Il apercevait chez lui comme chez les autres, et peut-être n'apercevait-il que cela, les petitesses inséparables d'une parole mêlée aux débats de tous les jours. Au lieu des hauts objets qui sont le texte habituel d'une prédication morale, et qui intéressent dans tous les lieux et dans tous les

temps, il le voyait occupé de ces détails mesquins dont se composent même les grandes affaires, et qui nous rendent souvent aujourd'hui aride et laborieuse une lecture suivie de ses discours. Il le voyait entraîné par la polémique, soit devant les juges, soit même dans l'assemblée du peuple, tantôt à des détours, des chicanes et des contradictions d'avocat, tantôt à ces personnalités violentes et à ces injures grossières qui nous répugnent si fort dans les discours sur l'*ambassade* ou sur la *couronne*. Il le voyait obligé de flatter les passions de la foule, de ménager ses plus fâcheux entêtemens, de sacrifier quelquefois les principes. J'ajoute qu'il jugeait sans doute les torts de conduite et les faiblesses de l'homme avec la sévérité impitoyable de celui qui n'est pas à portée des tentations ni de la faute. Certains traits du *Panathénaïque* contre ceux qui, après avoir dépensé leur patrimoine en débauches, cherchent à refaire leur fortune aux dépens du public, ou ceux qui, pour parler au peuple sur le ton qui lui plaît, le jettent dans toute sorte d'embarras et de misères, peuvent paraître dirigés contre Démosthène quand on lit d'un autre côté dans Eschine : « De citoyen inscrit au rôle des plus imposés (je tourne cela à la française), il devient fabricant de discours, ayant dépensé misérablement son patrimoine... » Isocrate, qui était des premiers parmi ces plus imposés, s'associait probablement à ces mépris; mais, sans rechercher ses sentimens sur la personne du grand orateur, tenons-nous-en à ce qu'il devait penser de son langage. On lit dans la harangue de Démosthène sur la *Liberté des Rhodiens* ces propres paroles : « Pour moi, je crois juste de restaurer la démocratie rhodienne; mais lors même que cela ne serait pas juste, je crois encore qu'il faudrait vous le conseiller. » Combien un tel discours devait choquer le vieil orateur qui avait écrit, quelques années auparavant, un si beau développement sur l'utile inséparable du juste !

Il ne serait pas impossible que dans ce passage Démosthène eût précisément en vue de répondre à Isocrate, ou du moins à quelque orateur adverse qui s'était servi contre lui du brillant lieu-commun d'Isocrate. Et si nous écoutons cette réponse, elle ne nous scandalisera peut-être pas autant qu'on aurait pu s'y attendre d'abord.

« Il y a parmi vous, Athéniens, des hommes qui savent très bien établir les droits des autres sur vous; je n'ai qu'un conseil à leur donner, c'est de tâcher d'établir aussi vos droits sur les autres, s'ils veulent tous les premiers faire approuver leur conduite. Il est absurde en effet qu'ils prétendent vous enseigner votre devoir sans remplir le leur, et le devoir d'un bon citoyen n'est pas de chercher des raisons contre vous, mais pour vous. Car au nom des dieux, je vous prie, d'où vient qu'il ne ne s'est trouvé personne à Byzance pour détourner les Byzantins de surprendre Chalcédoine, qui est au roi, qui a été à vous, mais sur laquelle ils n'ont absolument rien à prétendre,

ou de s'assujettir Sélymbrie, ville autrefois votre alliée, de la faire leur tributaire, et de comprendre son territoire dans le leur, au mépris des sermens et des traités qui garantissent son autonomie ; personne pour dissuader Mausole quand il vivait, ou depuis sa mort Artémise, de mettre la main sur Cos, sur Rhodes, et autres villes également grecques, desquelles le roi, seigneur d'Artémise et de Mausole, s'était dessaisi par les traités en faveur des Grecs, et pour lesquelles les Grecs, dans ces temps-là, ont bravé tant de périls et accompli tant d'exploits ? Ou s'il se trouve quelqu'un pour tenir aux uns ou aux autres ce langage, il n'y a personne du moins, à ce qu'il paraît, pour l'écouter. Pour moi, je crois juste de restaurer la démocratie rhodienne, mais lors même que ce ne serait pas juste, je crois encore, quand je vois comment agissent les autres, qu'il faudrait vous le conseiller. Pourquoi? Parce que si tout le monde, Athéniens, prenait d'un commun accord le droit pour règle, il serait honteux de nous refuser seuls à l'observer ; mais quand de tous côtés on prend ses mesures pour pouvoir violer la justice, nous borner à mettre le droit en avant sans nous assurer de quelque chose, ce n'est plus respecter le droit, c'est manquer de résolution. Je vois que les droits se mesurent toujours sur les forces, et je vous en donnerai un exemple connu de vous tous. Il y a deux traités entre les Grecs et le roi, celui qui a été conclu par notre république, et que tout le monde célèbre, ensuite celui des Lacédémoniens, qu'on blâme, comme vous savez. Et le droit établi par ces deux traités n'est pas le même. C'est que pour les particuliers sans doute le droit dépend des lois de la cité, qui assurent aux grands et aux petits une égale justice ; mais dans le droit public de la Grèce, c'est le plus fort qui fait la part du plus faible. Si donc vous avez déjà pour vous une chose, la résolution d'agir suivant le droit, il reste à faire en sorte que vous en ayez aussi le pouvoir. Et vous ne l'aurez que si vous demeurez les patrons de la liberté commune. »

Que cela est vif et entraînant! mais après tout que cela est vrai! Non qu'il ne soit absolument bon d'être juste, mais il arrive dans les affaires humaines que tel parti n'est pas juste absolument et en tout, et c'est au fond tout ce que l'orateur veut dire. Un droit rencontre devant lui, non pas des intérêts seulement, mais un autre droit; celui des traités, par exemple, vient se heurter comme ici à celui de légitime défense. Je ne prends point parti dans le débat auquel se rapporte ce discours : nous n'avons pas aujourd'hui assez de lumières pour le vider; je parle en général et sous forme d'hypothèse. S'il se présente un de ces conflits entre le droit et le droit où c'est à la conscience des peuples de décider une question souvent délicate, celle de savoir lequel des deux doit prévaloir, et s'il se trouve que c'est le droit inférieur, le droit étroit, qui a le plus de crédit et qui menace d'étouffer l'autre; s'il a des avocats nombreux, autorisés, et qui plaident si bien que la véritable justice, empêtrée dans leurs chicanes, n'a plus d'issue, on peut pardonner à celui qui la défend de perdre patience, et de s'écrier résolûment comme Démosthène : « Je crois que ce que je veux est juste, et

quand ce ne serait pas la justice (ou ce que vous prenez pour elle), je crois qu'il faudrait encore le vouloir. » Ainsi seulement il peut se débarrasser du droit équivoque qui lui fait obstacle, et que son ironie écrase dans la main de ceux qui s'en arment contre lui.

Voilà l'éloquence politique, forte de la connaissance et du sentiment des faits, allant au cœur des difficultés, et serrant de si près ce qu'elle touche qu'il n'est pas possible de lui échapper. L'éloquence littéraire d'Isocrate n'a pas ces prises vigoureuses. Comme elle se tient dans les généralités, on ne dispute pas avec elle en principe, mais à la première occasion on se dérobe. Rien ne l'empêche, mais elle n'empêche rien. Je ne sais s'il faut reprocher à Isocrate d'avoir oublié sa doctrine ou d'en avoir fait bon marché, sur ce que dans son *Panathénaïque*, ayant à parler des violences et des injustices d'Athènes à l'égard des alliés, il les juge d'une façon si particulière : « Ils pensèrent, dit-il, qu'entre deux partis fâcheux il fallait choisir de maltraiter les autres plutôt que d'être eux-mêmes maltraités, et de dominer injustement sur les peuples plutôt que de se laisser asservir injustement par les Lacédémoniens pour échapper à ce reproche. *Et tout ce qu'il y a de gens bien avisés penseraient de même ; quelques moralistes tout au plus, dans leur école, parleraient autrement.* » J'aimerais à voir dans cette dernière phrase un nouvel exemple, et qui ne serait pas des moins piquans, de ce tour de finesse qui relève souvent la sagesse dans la bouche des socratiques. Il ne désavouait pas ainsi, ce semble, il confirmait plutôt les vives protestations de son discours *sur la Paix*. Et on devait se souvenir que, parmi ces quelques moralistes singuliers qui se hasardaient à n'être pas de l'avis de tout le monde, il était le plus considérable et le plus éloquent. Mais quelle explication alléguer pour la façon banale dont il excuse, dans le *Discours panégyrique*, les vengeances odieuses exercées contre Mélos et Scione? Aucune, si l'on ne veut dire, ce que je crois volontiers, que lorsqu'il composait ce discours, qui le faisait illustre, il n'était pas encore entré en possession de cette autorité de conseiller moraliste qu'il prit à partir de là dans sa patrie, et n'en avait pas embrassé les obligations. Cependant on peut remarquer aussi que c'est là ce qui arrive à une morale métaphysique et absolue : elle reste trop souvent, chez ceux mêmes qui la professent, à l'état d'abstraction stérile. Elle n'en est d'ailleurs que mieux goûtée. Le public d'ordinaire accepte simplement, tel qu'on le lui présente, un lieu-commun imposant. Tout le monde peut s'accommoder du lieu-commun, et par cela même il est bien accueilli de tout le monde. Beaucoup applaudissaient dans Athènes quand l'orateur recommandait à Philippe la sagesse et la loyauté. Pourquoi Philippe n'aurait-il pas applaudi lui-même? Pourquoi n'aurait-il pas été sensible à l'attrait de l'honneur et de l'estime pu-

blique, quand on les lui promettait avec le pouvoir, sauf à faire son choix plus tard, s'il se trouvait qu'il n'y eût pas moyen de tout garder? Ainsi de part et d'autre on était content d'Isocrate, et il plaisait en Macédoine sans rien perdre dans Athènes de ses droits au titre de bon citoyen. Il était comme ces prédicateurs des rois qui font leur cour tout en déclamant contre les vices de la cour; on leur permet de débiter leur morale, on les récompense même pour cela, parce qu'elle n'a pas la prétention de rien changer à ce qui se passe. Il était honoré et honorable, mais il n'allait pas jusqu'aux vraies vertus de l'homme et de l'orateur.

Entre l'auteur de la *Lettre à Philippe* et l'auteur des *Philippiques*, nous ne pouvons hésiter. C'est Isocrate lui-même qui nous a forcé à ce parallèle (qu'il faudrait pouvoir lui épargner) en apportant au Macédonien ses hommages et ses conseils. Jusque-là sa politique restait en dehors et, si l'on veut, au-dessus de la politique des hommes d'état. Il disait aux Grecs : Accordez-vous, aimez-vous, tournez vos forces contre le Perse, l'ennemi commun. Il disait aux Athéniens : Soyez sages et justes. Il célébrait la vieille gloire de sa patrie. C'était un beau rôle, où il n'avait pas plus de rival que d'adversaire. Mais quand il intervient dans une négociation entre Philippe et Athènes, qu'il s'intéresse à cet homme jusqu'à se faire sa caution, et prend parti pour lui jusqu'à lui déférer l'hégémonie; quand il s'inspire à ce point et de cette manière des intérêts et des passions du moment, il ne peut échapper à la comparaison avec celui qui a été en ce même temps l'âme d'Athènes; il n'y peut échapper, et il ne peut non plus la soutenir. La supériorité de Démosthène n'est pas seulement qu'il agit par la parole, mais qu'il agit en grand citoyen. Notre cœur se donne à l'âpre orateur qui n'a pas attendu, pour s'inquiéter et pour s'indigner, que Philippe fût à Chéronée, qui luttait déjà quinze ans auparavant contre la fortune des Macédoniens, et la défiait encore quinze ans après, sans que la force ait pu lui apprendre la servitude, qui ne céda pas même à la gloire d'Alexandre, et ne se laissa pas livrer vivant à Antipater. Il s'est trompé en se flattant qu'on pourrait repousser l'esclavage, il a trop présumé de son pays : cela est vrai, comme il est vrai qu'Isocrate, quand il avoue devant Philippe l'impuissance de la Grèce et d'Athènes, a le malheur d'avoir raison; mais tant de jugement et de prévoyance nous attriste, et nous aimons mieux l'erreur de celui qui fait son devoir et laisse faire aux dieux. Aussi bien, si Athènes a été vaincue, elle a dû à sa résistance de rester grande après la défaite, et de voir un Alexandre se donner de la peine *pour être loué des Athéniens*. La passion est ainsi quelquefois, non pas plus généreuse seulement, mais plus sage que la sagesse. Celle de Démosthène s'échappe en accens sublimes. Le cri fameux : « Vous vous seriez bientôt fait

un autre Philippe, » se représentera toujours à la pensée partout où un homme de cœur, voyant souffrir de l'esclavage un peuple fait pour la liberté, pourra lui reprocher de s'être asservi lui-même par ses fautes. L'admirable serment *par ceux qui sont morts à Marathon* fera toujours la consolation et l'orgueil des vaincus qui n'auront pas failli. Je ne cite que ces traits toujours cités, dont on se souvient dès qu'il est question de Démosthène; mais toute son éloquence produit une impression semblable, et qui fait bien oublier les beaux discours. L'esprit y est aiguisé par le caractère, et la logique renforcée par la volonté. Démosthène admirait, je n'en doute pas, la phrase du vieux maître, et ne prétendait pas l'égaler; mais il trouvait quelque chose de mieux, l'éloquence où il n'y a point de phrase. Démosthène cependant ne ferait aucun tort à Isocrate (il en est trop loin), si celui-ci n'était allé s'adresser à Philippe. C'est le nom de Philippe qui, en amenant celui de Démosthène, diminue le professeur de morale et d'éloquence avec toute sa philosophie et tout son art.

On le voit bien, lui qui impute aux orateurs du peuple d'être jaloux de lui, il est évidemment jaloux d'eux. Il leur envie, je le crois, la domination qu'ils exercent, les acclamations de la foule émue, la poussière qu'ils soulèvent pour ainsi dire. Il souffre de n'avoir pas la hardiesse et la voix, car il semble croire que c'est tout ce qui lui manque pour être de ceux qui sont puissans par la parole. Il voudrait se rapprocher d'eux et compter comme eux dans les grandes crises politiques. Nous au contraire, si nous voulons le voir à son avantage, nous ne le prendrons pas dans ces situations trop fortes pour lui, mais plutôt dans ceux de ses discours où la politique militante, comme nous dirions, tient le moins de place, et où tout le monde est aisément de son parti, parce qu'il n'en a guère d'autre que celui des beaux sentimens. Rappeler sans cesse les peuples et les citoyens à l'amour de la vertu, de la sagesse, de la gloire, de la patrie, lors même que cela ne résout rien des difficultés de chaque jour, c'est pourtant encore une tâche utile, car il est toujours bon d'élever les cœurs. Et si ces nobles impressions ne préservent pas absolument l'orateur lui-même d'une faute, elles peuvent préserver les autres de s'y laisser aller à son exemple. Je ne doute pas que parmi les auditeurs d'Isocrate beaucoup ne se soient défendus de la séduction de la *Lettre à Philippe* par les accens généreux du *Discours panégyrique* ou de l'*Archidame*, et ne se soient fortifiés, pour lui résister, des traits de sa propre éloquence.

Il excelle surtout à célébrer son pays et à remplir les Athéniens de l'idée de la grandeur d'Athènes. Des sages bien sévères se gardent de cet enthousiasme patriotique comme d'une illusion qui peut avoir ses dangers; Isocrate s'y livre avec complaisance, et on ne

peut le lui reprocher, puisque cela ne l'empêche pas d'être un censeur très clairvoyant des faiblesses de sa république. S'il n'échappe pas tout à fait au penchant de son parti pour les choses de Lacédémone, il ne les fait valoir qu'avec mesure, assez seulement pour piquer Athènes et pour assaisonner ainsi les hommages qu'il lui prodigue; mais il ne la sacrifie pas et ne laisse pas l'ombre de Sparte éclipser jamais sa lumière. Il glorifie Athènes, non pas seulement pour être applaudi des Athéniens, mais par une affinité naturelle pour son génie. *Le plus disert des parleurs* (1) peut-il ne pas être épris de la ville où règne la parole, et Athènes n'est-elle pas pour ainsi dire la patrie d'Isocrate plus que d'un autre? Qu'on voie comme son cœur s'épanche là-dessus soit dans le *Discours panégyrique*, soit dans la composition sur l'*Antidosis*. Pour moi, je ne lis pas froidement ces éloges magnifiques et perpétuels de la cité chef-lieu de la Grèce, dont toutes les autres ne sont, suivant lui, que des faubourgs. J'aime l'orateur qui fait cet emploi de son talent, et j'aime son sujet, qui me touche de plus près qu'il ne le semble: non pas seulement en ce sens que tous les hommes civilisés ont part à la gloire d'Athènes, dont ils sont les fils et les héritiers; je veux dire quelque chose de plus. Quand j'écoute ce beau langage d'Isocrate, j'entends qu'il vante une terre également féconde en miracles dans la guerre et dans la paix, siége de l'éloquence, de la philosophie et des arts, rendez-vous des peuples qui y viennent chercher, non tel spectacle ou telle fête extraordinaire, mais un spectacle non interrompu et une fête de tous les jours; école toujours ouverte, dont les moindres disciples sont ailleurs des maîtres. Je l'entends dire que cette terre porte une nation généreuse, dont la politique vise plutôt à ce qui est grand qu'à ce qui serait profitable, et justifie ses ambitions par ses dévouemens; qui est regardée partout comme la protectrice naturelle de la démocratie et de l'égalité dans le monde, et comme la force sur laquelle le faible qu'on menace peut s'appuyer; qui plaît jusque dans ses défauts, et trouve plus de sympathie chez ceux même qui souffrent de ses torts que d'autres n'en obtiennent par certains mérites et certains services. Tout cela ne se rapporte-t-il qu'à Athènes dans ma pensée? J'applaudis, mais en applaudissant suis-je tout à fait neutre et impartial? Non sans doute, et je suis heureux de ne pas l'être et de me sentir si intéressé dans ce que j'admire. Et ravi de l'éclat avec lequel l'orateur traçait, il y a plus de deux mille ans, l'image d'une grande patrie, je lui suis reconnaissant d'une éloquence dont les couleurs toujours vives contentent ou consolent encore, à cette distance, mes affections et mon orgueil.

(1) La Fontaine appelle ainsi Cicéron, mais ces expressions désignent encore mieux Isocrate.

Il est triste qu'un beau sentiment, qui remplit tant de pages dans Isocrate, soit absent de la *Lettre à Philippe,* et qu'Isocrate n'y parle d'Athènes que pour l'effacer devant le Macédonien. Il met d'ailleurs de la délicatesse, comme toujours, dans l'expression de sa pensée; c'est sa pensée même qui n'est pas assez délicate. Le *Panathénaïque*, qui parut sept ans plus tard et qui n'a d'autre sujet que l'éloge d'Athènes, peut être regardé comme un effort de l'orateur pour donner satisfaction à l'amour-propre de ses concitoyens; je doute pourtant qu'il ait réparé l'effet de la *Lettre à Philippe,* car il ne touche pas à ce qui était présent et qui occupait les âmes; il ne fait que reprendre le vieux parallèle d'Athènes et de Lacédémone : or ce n'était pas sur Lacédémone qu'il s'agissait alors de l'emporter. Ce parallèle était bon aux temps du *Discours panégyrique,* quand, rien encore ne s'élevant du dehors qui fût une menace pour la Grèce, les grandes cités grecques avaient seulement la Perse en face d'elles; l'orateur alors pouvait appeler sa patrie, et non pas le Macédonien, à l'honneur de conduire l'Europe contre l'Asie. En un mot, c'est avant Philippe qu'Isocrate est vraiment à son aise dans l'éloge d'Athènes et qu'il y déploie tout l'éclat de son talent. L'effet du *Discours panégyrique,* chef-d'œuvre de sa pleine maturité, paraît avoir été immense; cette ville, que tous ses orateurs célébraient sans cesse, ne s'était jamais entendu célébrer ainsi. Une si brillante parole effaçait les sombres souvenirs du désastre d'Ægos-Potamos et de la domination des trente, car c'est surtout aux heures de tristesse et d'humiliation qu'un peuple aime à se draper dans sa gloire. Tout ce qui s'est dit depuis, pendant des siècles, en l'honneur des Athéniens n'a été que le prolongement et comme l'écho de ce discours. Pareil à ces trésors où sont ramassées et exposées aux regards toutes les richesses des rois d'Asie, il contient le dépôt de tous les titres d'Athènes, présentés dans leur plus beau jour. Et en le lisant, je serais volontiers jaloux; je voudrais que ma patrie, si riche d'ailleurs en éloquence, eût aussi son *Discours panégyrique.* Lorsque des esprits attristés étalent à ses yeux ses abaissemens et ses misères, je voudrais qu'elle pût reporter ses regards avec une juste complaisance sur un portrait d'elle-même où elle se reconnût dans toute sa grandeur. Cependant il ne faut pas se plaindre que, toujours pressée d'aller en avant, elle ait négligé de s'arrêter à contempler la route parcourue. Au moment où Isocrate écrivait, on peut dire que l'histoire était finie pour Athènes libre, et sa belle composition fut comme l'oraison funèbre de sa république, qui s'ensevelissait dans son passé. Ceux qui vivent et qui ne sentent pas que l'avenir leur manque n'ont pas besoin de se réfugier ainsi dans leurs souvenirs.

II.

J'ai fini d'étudier la pensée et le caractère d'Isocrate : j'ai marqué franchement ce qui manque à l'une et à l'autre en force et en profondeur, si franchement qu'on estimera peut-être que j'ai mis trop d'importance à cette étude et que je pouvais ne pas chercher dans ce brillant parleur autre chose que son bien dire : mais il n'aurait pas conquis par les seules ressources d'un art consommé tant de sympathie et d'admiration. C'est bien l'homme qu'on goûtait en lui, et c'est l'homme que je devais d'abord faire connaître. Ses traits principaux sont la sagesse et la finesse de l'esprit, avec la noblesse des sentimens, mais, à côté de ces mérites, une trop grande satisfaction de les trouver en soi et un trop grand dédain de ce vulgaire qu'on ne croit pas fait pour y atteindre : non pas le dédain puissant de certains génies, qui le prennent de très haut avec la foule, mais qui l'enlèvent par la grandeur de leur âme et de leurs idées, sorte de séducteurs qui subjuguent en méprisant, parce qu'ils ont la passion et la force. C'est plutôt une distinction circonspecte, qui ne se commet pas avec les ignorans et les grossiers, mais qui aussi n'agit pas sur eux. Je doute que jamais femme du peuple se soit arrêtée dans la rue pour le voir passer, et l'ait montré du doigt en disant : Voilà Isocrate, comme on le raconte de Démosthène. Son talent s'adresse plutôt, je l'ai dit, aux *honnêtes gens*, à ceux qui ont de l'éducation et des loisirs ; lui-même se vante d'avoir principalement des riches pour disciples. Sa morale et sa politique sont avant tout une morale et une politique de bon ton. Il se fait honneur de sentir le prix de ce qui n'est plus, de saisir le faible de ce qui est, de n'avoir pas d'illusions sur l'avenir. Il a les dégoûts d'un homme heureux et glorieux, et les timidités d'un vieillard aimable, mais sans énergie. Il est mécontent et optimiste tout à la fois, mécontent par une susceptibilité que tout offense, optimiste par une vanité qui ne doute pas que tout n'aille à merveille, dès qu'il sera écouté et applaudi. C'est ainsi qu'il se laisse séduire à Philippe, ou qu'il s'abandonne à de beaux lieux-communs qui endorment en lui le sens de la réalité. Voilà les petits côtés de la délicatesse d'Isocrate ; mais elle se relève quand elle se marque par le respect et l'amour de tous les bons sentimens, par l'habitude de la modération, par une juste aversion pour les brouillons et les méchans, par une égale antipathie pour la force brutale des tyrans et pour les brutales passions des populaces, par l'éloignement des superstitions, par un attachement fidèle à ce qu'il appelle la philosophie, comprenant sous ce mot le double bienfait de la pensée qui éclaire et de la parole qui charme et qui touche, enfin par la faculté d'admiration

qui est le plus beau don de son génie et ce vif sentiment des grandeurs de la patrie, où nous nous complaisons encore avec lui. Et de quelque distance que Démosthène dépasse Isocrate, Démosthène pourtant, je le crois, n'entendait pas sans respect, et peut-être même sans envie, cette éloquence sereine, libre de toute précipitation et de tout hasard, qui choisit ses pensées comme ses paroles, qui n'a jamais à se prêter aux sentimens déplaisans, qui n'abaisse jamais ni soi ni ceux qui l'écoutent, qui ne se nourrit que de nobles idées, et ne présente ainsi à l'esprit humain qu'une belle image de lui-même.

La critique ne sépare pas aujourd'hui la forme du fond, et analyser le talent d'Isocrate, c'est reprendre l'étude de sa personne sous un autre aspect. Son discours sera noble comme ses sentimens et ses goûts, et il manquera de force comme son caractère. Son éloquence représentera les beaux côtés de son âme, et sa rhétorique en trahira les deux faiblesses : la timidité et la vanité. Je crains bien que l'analyse de son talent ne paraisse froide, venant après de plus grands objets; mais ce que je me suis proposé d'étudier, c'est Isocrate, et ce qui domine après tout dans Isocrate, c'est le maître en l'art du discours. Cette étude ne serait pas sincère, si je m'oubliais à contempler Athènes, sa gloire et sa chute, le deuil de la liberté, les pensées que tout ce passé nous suggère, et si je négligeais ce qui est plus proprement mon sujet. Et pourquoi penserais-je qu'on ne puisse s'intéresser encore à ces détails? Le nombre est-il si petit de ceux qui aiment les choses littéraires, qui sont sensibles à une composition savante, à un tour heureux, qui se plaisent à pénétrer les secrets d'un maître, à démêler ce qui est bon, ce qui est mauvais, et le pourquoi de tout cela? On a peu de temps, je le sais, mais pourtant les sociétés les plus affairées, et dont la vie n'est qu'un tourbillon, trouvent du temps pour les jouissances des arts et prétendent là-dessus aux délicatesses les plus raffinées. Le style aussi est un art; dédaignerait-on seulement celui-là? Et quand on se montre si curieux en fait de dessins ou de ciselures, n'aurait-on qu'indifférence pour les belles phrases et les discours achevés? Isocrate est un grand artiste; Courier s'écrie quelque part : « Quel merveilleux écrivain que cet Isocrate! Nul n'a su mieux son métier. » Mais on aurait pu lui dire comme à l'amant de Laïs : « Tu ne possèdes pas l'art, l'art te possède. » Il a l'intempérance de la parole, vice originel et indélébile de l'esprit grec, qui se fait sentir jusque dans ses œuvres les plus sérieuses et les plus fortes, et y trahit ce je ne sais quoi de léger, de mensonger et de vide, qu'on lui a reproché dans tous les temps. Il joue avec l'éloquence, et ce qui frappe tout d'abord est la forme purement factice de la plupart de ses œuvres. Sa lettre oratoire à Philippe est la seule qui se donne pour ce qu'elle est, c'est-à-dire pour

une composition faite à loisir. Toutes les autres sont autant de harangues fictives, placées même quelquefois dans une autre bouche que la sienne. Parmi ces fictions, il y en a de bien étranges. Voici un discours où il suppose une accusation imaginaire, une accusation capitale intentée contre lui; il se défend, et en se défendant il s'attendrit, puis il se relève et défie la mort avec courage. On croirait entendre Socrate; seulement il n'y a ni accusation, ni péril. Telles étaient les scènes qu'on proposait à ce public d'Athènes et qui étaient applaudies; tels étaient les effets de théâtre qui entouraient l'expression des sentimens les plus sérieux et les plus touchans.

Ce même discours est précédé d'un préambule curieux; on y voit que ces œuvres oratoires, si soigneusement élaborées, se produisaient dans des séances publiques où d'habiles lecteurs les faisaient valoir : « Je prie ceux qui se chargeront de le lire de le débiter comme un ouvrage qui contient des élémens divers et d'un style approprié aux différens sujets qui y sont traités. Je les engage à porter toute leur attention sur ce qui va être dit plutôt que sur ce qui a été dit tout à l'heure, surtout à ne pas vouloir absolument le lire tout d'un trait, mais à le ménager de façon qu'ils ne fatiguent pas l'attention des auditeurs. C'est en suivant ces recommandations que vous pourrez bien voir si nous n'avons pas trop perdu de notre talent. »

Ces vanités, ces coquetteries de rhéteur, n'ont pu manquer d'être relevées, même de son temps. On comptait les années qu'Isocrate employait à faire un discours, comme on compte les heures qu'une femme met à sa toilette : on assurait que cette fameuse *harangue panégyrique*, qui est un écrit de cinquante pages, lui avait coûté dix ans. Et cela n'empêchait pas qu'on ne crût y apercevoir des maladresses et y trouver l'auteur pris dans ses propres artifices : « Isocrate, en son *Discours panégyrique*, est tombé, je ne sais comment, dans une faute d'écolier, par l'ambition de ne vouloir parler de rien que sur le ton de l'amplification. L'objet de ce discours est de faire voir qu'Athènes a rendu plus de services à la Grèce que Lacédémone, et voici par où il débute : *Puisque telle est la vertu de l'éloquence qu'elle peut rendre petit ce qui est grand, et donner à ce qui est petit de la grandeur, parler de choses anciennes avec nouveauté et donner à des choses nouvelles une couleur ancienne.* Est-ce ainsi, peut-on lui dire, ô Isocrate, que tu vas changer la position de Lacédémone et d'Athènes? En vérité, cet éloge de l'éloquence n'est là que comme un avertissement préalable à ceux qui l'écoutent de ne pas le croire. » Ainsi parle l'auteur du livre du *Sublime*, et Fénelon, qui avait été frappé de cette critique en la lisant dans la traduction de Boileau, s'en est souvenu et l'a répétée. Il faut reconnaître pourtant qu'elle n'est pas juste, car l'orateur, qui parlait

devant les Athéniens en l'honneur d'Athènes, n'avait pas à craindre qu'on ne le crût pas, et de ce côté ne courait nul risque. Il n'a pas peur qu'on lui dise : Mais non, Athènes n'est pas une si grande cité, et les choses qu'elle a faites ne sont pas de si grandes choses que vous prétendez nous le faire croire. Il sait donc bien ce qu'il fait, et ce n'est pas par inadvertance qu'il s'écarte de la règle ordinaire, d'être modeste dans l'exorde. « Je vois que d'ordinaire on s'attache à se concilier les auditeurs et à demander grâce pour ce qu'on va dire, en alléguant qu'on n'a pas eu assez de temps pour se préparer, ou qu'il est trop difficile de trouver des paroles qui égalent la grandeur du sujet. Pour moi, si je ne fais un discours digne de ma réputation, et non pas seulement du temps qu'il a coûté, mais de tout celui que j'ai vécu, je ne veux point d'indulgence, et consens à être un objet de risée et de mépris, car je mériterai tous les affronts, si je m'avise, sans avoir aucun avantage sur les autres, de faire de si magnifiques promesses... » Il a compris que, dans le genre laudatif, il s'agit d'éblouir, et que c'est un moyen d'éblouir que de se vanter. Arrivé à la fin, il corrige de la manière la plus heureuse cette vanterie : « Je ne suis plus, dit-il, dans la même pensée que lorsque j'ai commencé mon discours. Je croyais alors que je pourrais parler d'une manière digne de mon sujet : je vois maintenant que je n'en puis égaler la grandeur, et ce que j'avais dans la pensée m'échappe en grande partie, » de sorte qu'après avoir donné dès l'abord un élan à l'imagination par ses promesses, il l'emporte bien plus loin encore en confessant qu'il ne peut pas les remplir. Il n'y a donc point ici de maladresse, et Isocrate n'est pas un écolier; c'est un maître, un maître consommé dans son art, mais aussi très préoccupé d'en faire montre et aspirant surtout à étonner ses auditeurs.

Il lui est arrivé, dans cette disposition, d'être infidèle au rôle même de moraliste, qui est son honneur, et l'illustre *sophiste* a mérité quelquefois d'être appelé ainsi dans le sens fâcheux que nous attachons aujourd'hui à ce terme. Je pourrais citer tel passage dans lequel il se contredit ou contredit la vérité manifeste, et malheureusement il ne se montre pas embarrassé pour cela; au contraire, il est plein d'aisance et satisfait de lui-même, car il sent qu'il n'y a que lui qui puisse s'en tirer si bien. Il était tout à l'heure le fils de Socrate et le frère aîné de Platon; il n'est plus que l'élève de Gorgias. Et cependant il n'y a pas deux Isocrates, mais un seul. L'observateur pénétrant, le sage précepteur des peuples, le citoyen touché, et l'artiste minutieux, vaniteux, c'est le même homme. Un même discours fournit au besoin des exemples de sérieuse éloquence et de rhétorique frivole, et Isocrate n'en a pas où ne se retrouvent l'une et l'autre. Cela se concilie dans l'esprit humain, et plus vo-

lontiers encore dans l'esprit grec, essentiellement philosophe et essentiellement sophiste, capable de ce que l'art a de plus petit comme de ce qu'il a de plus grand.

Parcourons le champ de ce talent, dont nous venons de marquer les bornes. Isocrate est un excellent logicien, autrement serait-il un orateur? Partout, mais surtout chez les Grecs, ces deux choses sont inséparables; *logique* et *parole* ne font qu'un pour eux. Cette logique n'est pas serrée comme celle d'un Démosthène ou même d'un Lysias; mais quoi! il n'a pas à combattre et à s'escrimer comme eux. Zénon, plus tard, comparait l'éloquence à la main ouverte et la dialectique au poing fermé : l'image n'était pas parfaitement juste, car l'éloquence de Démosthène ou de Pascal assène de terribles coups; mais l'image est bonne pour exprimer la différence entre l'éloquence qui lutte contre un adversaire et celle qui fait la leçon à des admirateurs. Celle-ci peut ouvrir la main et la déployer avec toute sorte de grâces. Voilà l'argumentation d'Isocrate, déliée, consommée, triomphante, mais qui triomphe à loisir, et qui pèse les raisons dans une balance si fine, qu'on n'est pas moins attentif à la délicatesse de la balance qu'au poids des raisons.

Pour la passion, elle est tout à fait absente. M. Villemain dans une étude sur Grégoire de Nazianze, voulant caractériser à la fois la riche élégance de ses discours et la sainte chaleur de son âme, a dit qu'il lui semble, *s'il est permis de mêler deux termes contraires, un Isocrate passionné*, et certes jamais l'illustre écrivain n'a trouvé une alliance de mots plus neuve et plus imprévue. Isocrate passionné! Rien n'est si loin de la passion que cette éloquence d'un vieillard qui semble n'avoir jamais été jeune. Mais où manque la passion, y a-t-il un orateur? Il y a l'orateur qui ne prétend point passionner; celui-là n'a pas besoin de se passionner lui-même. Je ne voudrais pas élever Isocrate jusqu'à Pindare : il s'en faut bien qu'il ait cet éclat d'imagination et ce vigoureux coup d'aile; mais le pathétique ne se trouve guère plus chez l'un que chez l'autre, et sans pathétique Pindare est un poète, comme Isocrate un orateur. Tous deux sont amoureux de leur art, ainsi que des beaux objets dont l'art s'inspire, et jaloux d'égaler ce qu'ils ont conçu par la magnificence de leur langage. Rien d'ailleurs qui les émeuve beaucoup en dehors de leurs idées et qui trouble la *placidité* de leur génie. Celui de Pindare est le plus haut; tous deux atteignent à la beauté qu'ils poursuivent, et excellent, chacun dans sa mesure, à en faire passer en nous l'impression. Ils ne nous troublent pas, ils nous émerveillent; c'est par où se marque leur puissance. Elle agit moins sur le fond de notre nature que sur nos sens ou sur l'imagination, qu'on pourrait appeler les sens de l'âme; elle ne nous atteint pas, qu'on

souffre l'expression, jusqu'à la moelle; elle est par là plus fugitive, et a de la peine à se conserver tout entière après les siècles écoulés; mais dans le présent elle a été extraordinaire, et nous la retrouvons nous-mêmes à mesure que nous réussissons par l'étude à nous rapprocher des contemporains.

Mais à défaut des sentimens violens, il en est d'autres, doux et nobles à la fois, dont l'éloquence d'Isocrate est heureusement pénétrée; on y respire un air large et pur; on jouit d'être en communication avec une belle âme et une intelligence élevée, et en accord avec elle; on goûte le plaisir de bien penser, de bien vouloir, celui d'aimer et d'admirer. Un orateur n'est pas froid qui sait faire sentir tout cela. Seulement il est bien plein de lui, et en traçant avec amour ces tableaux qui nous charment, il n'est pas moins occupé de nous faire admirer le peintre que le modèle. Ce n'est pas d'ailleurs un trait qui lui soit propre; tous ces *loueurs* illustres, qui célèbrent si bien leurs héros, ne se célèbrent pas moins bien eux-mêmes. Voyez Pindare et Malherbe, et, s'il faut citer un orateur, voyez Cicéron. Isocrate est le moins superbe sans être le plus modeste; il a moins d'orgueil, on l'a vu déjà, que de coquetterie et de vanité.

Quant à ce que les rhétoriques appellent la *disposition* et la langue vulgaire la *composition* du discours, l'art d'Isocrate s'y montre savant jusqu'à l'excès. Il ne laisse rien au hasard, et se rend compte de tous ses mouvemens; bien plus, il nous en rend compte à nous-mêmes. Il nous dit sans cesse :

Je sais tous les chemins par où je dois passer.

Il a des préparations, non-seulement pour parler, mais pour se taire. Les préambules occupent quelquefois la plus grande partie de son discours. Shakspeare a dit un mot qui semble trancher d'un seul coup toute cette rhétorique des exordes : « A quoi sert que le pont soit de beaucoup plus large que la rivière (1)? » Disons pourtant qu'à la vérité le mot est sans réplique s'il s'agit de passer la rivière pour joindre l'ennemi et pour le battre; mais si on n'a pas affaire de la passer, si le pont n'est qu'une décoration bâtie pour une fête, on peut s'amuser à lui donner des proportions plus imposantes qu'il n'est besoin; c'est le cas du discours d'apparat, ou, comme l'appelaient les Grecs, *épidictique*.

C'est au style que viennent aboutir toutes les ressources de la rhétorique, et c'est pour son style qu'Isocrate a été surtout admiré. Il n'y a pas d'écolier qui n'en sente facilement les mérites, il n'y en

(1) What need the bridge much broader than the flood?

(*Much ado about nothing*, — *Beaucoup de bruit pour rien*), à la fin de la scène première.

a pas non plus qui n'en démêle et n'en juge sévèrement les défauts, car ils sautent aux yeux; c'est en un mot l'art poussé jusqu'à l'apprêt. A force d'élégance, il est affecté; à force de régularité, il est monotone; sa personne et son art sont tellement empreints dans son éloquence qu'il ne saurait faire illusion quand il veut parler au nom d'un autre. Ses agrémens ont été comparés au fard, aux parfums, par des images prises de la toilette des femmes; il donne trop aux ajustemens, aux draperies, et sa démarche ressemble à celle des acteurs tragiques qui employaient le cothurne, le masque et les longues robes pour être plus grands. Mais ce que peut-être on oublie trop quand on parle de la rhétorique d'Isocrate, c'est combien cette rhétorique des beaux temps d'Athènes est franche encore et étrangère à tout le faux luxe qui blesse ailleurs. Ainsi on a souvent comparé Fléchier au rhéteur grec, sans remarquer que celui-ci a le goût bien autrement pur et sain. Vous chercheriez en vain dans Isocrate ces hypotyposes, comme on les appelle, ces descriptions factices où on peint dans les moindres détails, et avec la dernière précision, des choses que l'imagination vraie ne conçoit qu'en gros et dans leur ensemble : « A ces cris, Jérusalem redouble ses pleurs..... » et le reste. Il ne procède pas par exclamations et par apostrophes. Ses fictions, avouées pour telles, ne sont pas des mensonges. Il ne se livre pas d'un air sérieux à ce faux pathétique qui semble une parodie du véritable : « Peu s'en faut que je n'interrompe ici mon discours. Je me trouble, messieurs... » J'avoue que cette espèce d'art impatiente, mais ce n'est pas là de l'Isocrate, pas plus que les odes dites pindariques ne sont du Pindare. Bien des personnes sont surprises quand elles apprennent qu'on ne trouve pas une seule fois dans Pindare : que vois-je! ou : qu'entends-je! ni tout l'appareil des exclamations de même famille (1); mais Pindare est Grec, c'est-à-dire tout à fait naturel et familier dans son sublime, et de même Isocrate, dans sa plus grande parure, a toujours un ton juste, un parler humain, quelque

(1) Quel monstre de carnage avide
S'est emparé de l'univers?
Quelle impitoyable Euménide
De ses feux infecte les airs?
Quel dieu souffle en tous lieux la guerre?

Et quinze vers plus loin :

Mais quel souffle divin m'enflamme?

Et encore :

Où suis-je? quel nouveau miracle
Tient encor mes sens enchantés?
Quel vaste, quel pompeux spectacle
Frappe mes yeux épouvantés?

(J.-B. Rousseau, *Ode sur la naissance du duc de Bretagne.*)

chose enfin qui peut et qui doit s'appeler simplicité. Je craindrais même plutôt que cette simplicité ne parût souvent trop nue, car notre goût a contracté des habitudes de luxe dans le commerce des littératures plus avancées.

Isocrate a bien de l'esprit, qu'il est difficile de faire apprécier par des traits détachés, car dans cette haute antiquité l'esprit n'a pas beaucoup de saillie; mais quand on suit le fond uni de la pensée, on est sensible à tous les traits ingénieux qui la relèvent. C'est une antithèse lumineuse, c'est une image discrète et sobre, et qui fait d'autant plus d'effet, naissant de la suite du discours, comme la fleur sort de la tige. Je ne dirai pas qu'il atteigne à la grâce, chose légère et ailée; il y touche cependant, si je ne me trompe, dans un passage de l'*Éloge d'Hélène* que je veux citer :

« La beauté est ce qu'il y a de plus auguste, de plus digne d'honneur, de plus divin dans le monde. Il est aisé de reconnaître tout ce qu'elle vaut. Qu'on trouve quelque part la valeur, la sagesse ou la justice, on concevra qu'il puisse y avoir bien des choses plus admirées que chacun de ces mérites pris à part; mais là où manque la beauté, rien n'a de prix; on n'a que dédain pour tout ce qu'elle n'a pas marqué de son caractère, et la vertu même n'est si en honneur que parce qu'elle est la beauté morale. On peut voir encore combien la beauté est supérieure à tout le reste par les sentimens qu'elle nous inspire. Les autres objets dont nous pouvons avoir besoin, nous ne nous en soucions que pour les posséder, et nous ne sentons rien de plus à leur égard; mais ce qui est beau fait naître en nous l'amour, dont la force est autant au-dessus de la réflexion que la beauté même est au-dessus de tout. D'ordinaire la supériorité nous rend jaloux, soit celle de l'intelligence, soit toute autre, si ceux en qui elle éclate ne nous ramènent à force de bienfaits, et ne nous contraignent à leur être reconnaissans; mais ceux qui ont la beauté se concilient notre affection dès la première vue, ils sont pour nous comme des dieux que nous ne nous lassons pas de servir; il nous est plus doux de leur obéir que de commander aux autres, et nous leur savons plus de gré d'ordonner sans cesse que de ne rien exiger. Nous méprisons ceux qui courtisent toute autre puissance, nous les appelons des flatteurs; mais ceux qui servent la beauté, on les estime, on dit qu'ils savent aimer et méditer. Enfin tel est le pieux respect que nous portons à cette essence divine, que si celui qui a reçu la beauté la prostitue et fait un usage indigne de ses charmes, nous le méprisons plus que ceux-là mêmes qui outragent la pudeur d'autrui, tandis que, s'il conserve religieusement la fleur de sa jeunesse comme chose sacrée et à jamais interdite aux profanes, nous l'honorons à toujours, au même titre que ceux qui ont fait quelque chose pour la patrie. »

Cette page brillante est curieuse à plus d'un titre pour les modernes; ils reconnaissent tout l'esprit de la Grèce païenne dans une telle apothéose de la beauté : j'ajoute qu'ils y aperçoivent l'amour

et la pudeur sous des aspects étranges. Le mélange de l'abstraction et de l'imagination, le sentiment religieux sous l'attrait des sens, la transformation de la vertu même en beauté par un procédé logique dont la subtilité fait hésiter l'esprit, qui ne sait s'il est dupe d'un jeu de mots ou s'il découvre une vérité, tout cela fait penser à Platon et au *Banquet;* mais le style aussi fait souvenir de ce modèle, et en paraît inspiré.

La phrase d'Isocrate se recommande plus encore cependant par la période que par l'image; elle est ce qui tient le plus de place dans son art, et ce qui faisait la principale nouveauté de son talent. La période est née de ce que les rhétoriques appellent le *développement,* car je ne veux pas me servir du mot d'amplification, qui a été déshonoré. Le développement est aussi fécond que l'amplification est stérile; il ne multiplie pas seulement les mots, il ouvre une idée et lui fait produire tout ce qu'elle contient en elle, et qui ne paraissait pas d'abord. Seulement cette abondance même n'apporterait que confusion, si elle n'était pas ordonnée; il faut que les détails se distribuent en groupes distincts, dont chacun ait comme un centre vers lequel l'esprit soit ramené par la marche même de la phrase. Voilà ce que fait la période. Le mouvement général de la pensée dans le discours tout entier se compose de la suite des mouvemens moins étendus qu'elle accomplit successivement dans l'enceinte de chaque période, comme la terre achève une révolution sur elle-même à chaque pas qu'elle fait dans l'orbite qu'elle décrit autour du soleil. Le *nombre* est inséparable de la période; naturellement tout mouvement large se cadence; la parole solennelle devient d'elle-même un chant. Et comme Isocrate a passé tous les orateurs dans l'éloquence d'apparat, il est aussi le premier par le *nombre,* et c'est toujours à lui qu'on en rapporte l'honneur. Sa phrase rassemble dans la plus heureuse harmonie la magnificence du mètre poétique et le mouvement libre et naturel du discours. On pourrait lui appliquer les expressions célèbres de Montaigne sur la « sentence pressée aux pieds nombreux de la poésie. » Telle période d'Isocrate se faisait applaudir comme de beaux vers, et se gravait de même dans les mémoires; mais ni les beaux vers, ni même les belles périodes ne peuvent véritablement se traduire, et je ne puis qu'indiquer, en exemple de ces développemens où le discours est comme une belle rivière qui coule à pleins bords, le passage du *Discours panégyrique* qui embrasse la seconde guerre médique, morceau triomphant, qui éclipsa absolument, quand il parut, le *Discours funèbre,* jusque-là fameux, de Lysias. Ce sont là des phrases dont les Athéniens s'enivraient, non pas seulement, comme disait Socrate, parce qu'ils y étaient loués, mais parce qu'elles sont magnifiques. L'auteur, eni-

vré lui-même, trouvait qu'en comparaison de sa manière, celle des orateurs ordinaires était bien petite, et Denys n'a pas assez d'expressions pour célébrer la grandeur, la dignité, la majesté de ce style, et cette élévation merveilleuse du ton, « qui est celle d'une langue de demi-dieux plutôt que d'hommes. » Nous ne mesurerons pas notre admiration sur celle du rhéteur d'Halicarnasse, car son goût, qu'on pourrait appeler un goût de sens commun, est court et superficiel sans être faux, et s'arrête souvent à l'apparence; mais nous reconnaîtrons avec Platon, dans l'élocution d'Isocrate, quelque chose d'imposant qui le distingue des orateurs d'avant lui, et qui frappe aujourd'hui encore. Et, comme Platon, nous en rapporterons l'honneur à la philosophie et aux idées générales. C'est là que le développement oratoire a ses racines, et sans elle l'éloquence d'apparat demeure pauvre. Si on relit ces pages d'Isocrate, on verra tout de suite que les pensées générales, les sentences, en font les principales beautés, et qu'elles agrandissent tout ce qu'il touche. Thucydide avait trouvé ce secret, qui restait comme enveloppé dans l'originalité laborieuse de son génie et dans la subtilité d'une analyse où Socrate n'avait pas encore porté sa lumière; le talent souple d'Isocrate le dégage et le livre à tous ceux qui cultiveront l'art désormais. Quand Cicéron élargit tout à coup le champ de l'éloquence romaine en apportant l'esprit philosophique dans l'art oratoire, quand il prononça *qu'il n'y a pas de pleine éloquence sans philosophie,* il fit précisément ce qu'avait fait à Athènes l'orateur élève de Socrate.

On n'apprécie bien en effet tout ce que vaut l'art d'Isocrate que si on ne le considère pas seulement en lui-même, mais dans ceux qu'il a formés. Il est le maître de tout ce qu'il y a eu d'orateurs après lui dans Athènes; son école, disait-on, est le *cheval de Troie,* d'où sont sortis tous les *héros* de l'éloquence grecque. Si on compare les faiseurs de discours de l'âge précédent, les Antiphon, les Andocide, les Lysias même, aux orateurs qui ont brillé dans la lutte contre la Macédoine, tous jeunes par rapport à Isocrate, et qui ont ressenti son influence, on voit combien ces derniers ont le développement plus abondant et la phrase plus riche. C'est surtout dans l'éloquence d'apparat que ce rapprochement a de l'intérêt; il nous en reste aujourd'hui deux monumens, les deux *Discours funèbres* de Démosthène et d'Hypéride. Celui de Démosthène pour les morts de Chéronée n'a pas paru répondre à ce qu'attend l'imagination émue par ces deux noms, et cela a suffi pour déclarer qu'il n'était pas authentique; mais ce n'est pas toujours au moment même où un événement s'accomplit qu'il inspire tout ce qu'il pourrait inspirer, surtout quand les esprits sont abattus sous le premier coup d'un désastre. Le même orgueil qui s'épancherait avec complai-

sance sur une victoire craint d'appuyer sur une défaite et de lui donner trop de retentissement et d'éclat. Et ici ce n'est pas seulement Athènes, c'est l'orateur qui était vaincu, à qui la liberté était ôtée, et qui, dans cet accomplissement d'un devoir public, contraint et compromis, devait refouler presque tout ce dont son âme était pleine, et s'effacer plutôt que se déployer. Est-ce au lendemain de Waterloo qu'on aurait dignement célébré l'héroïsme de cette journée? Quoi qui puisse manquer à ce discours, on est tenté de croire, avec M. Villemain, qu'on y reconnaît parfois Démosthène; mais on n'en est pas assez assuré pour qu'il importe d'y rechercher les traces de l'art d'Isocrate, qu'il serait aisé d'y suivre en effet.

Allons plutôt à ce discours d'Hypéride, magnifique découverte qui date d'hier, dont le sujet est l'éloge des morts de la guerre lamiaque et de Léosthène, leur chef (1). On est à quinze ans de Chéronée. Philippe est mort, Alexandre est mort, et leur héritier, Antipater, vient d'être vaincu. Dans un discours bref et rapide, car ces discours, réellement prononcés dans la solennité des funérailles, ne comportaient pas les pompeuses lenteurs des compositions isocratiques, l'orateur célèbre cette victoire, par laquelle Athènes est affranchie et vengée :

« Jamais hommes dans les temps passés n'ont combattu ni pour une cause plus noble, ni contre des adversaires plus puissans, ni avec des ressources plus faibles; ils pensaient que c'est la vertu qui est la force, que c'est le courage qui fait une grande armée plutôt que le nombre des soldats. Ainsi ils nous ont fait présent à tous de la liberté, et ils ont consacré leur gloire à la patrie comme une couronne immortelle. Mais il convient de nous demander ce qui serait arrivé s'ils n'avaient pas réussi. N'est-ce pas que le monde entier appartiendrait à un maître unique, que son caprice serait une loi à laquelle la Grèce devrait forcément obéir, qu'enfin l'insolence macédonienne prévaudrait partout sur la justice impuissante, de sorte que ni les femmes, ni les filles, ni les jeunes garçons n'échapperaient nulle part aux outrages?... Plus donc étaient terribles les maux auxquels nous devions nous attendre, plus nous devons rendre d'honneurs à ceux qui sont morts, car jamais guerre n'a mis plus en lumière la valeur des hommes que celle qui vient d'avoir lieu, où il fallait tous les jours se mettre en bataille, où on a livré plus de combats, dans l'espace d'une campagne, que tous les combattans des temps passés n'ont jamais reçu de blessures, où on a supporté si courageusement tant d'intempéries, tant de privations extrêmes, que la parole aurait peine à exprimer. Celui donc qui a déterminé ses concitoyens à soutenir sans flé-

(1) Publié par M. Babington à Cambridge, d'après un papyrus du *British Museum*, 1858. M. Dehèque a donné la première édition française de ce même texte, et en même temps qu'il le publiait, il l'a traduit. Il fallait la découverte de ces textes nouveaux pour qu'il y eût quelque chose à ajouter ici à l'*Essai sur l'Oraison funèbre* de M. Villemain.

chir de telles épreuves (et c'est Léosthène), ceux qui se sont montrés les dignes compagnons d'un tel général, ne sont-ils pas heureux d'avoir déployé tant de vertu plutôt que malheureux d'avoir laissé échapper la vie, puisqu'en sacrifiant un corps mortel ils ont acquis une gloire immortelle, et que par leur valeur ils ont assuré la liberté de tous les Grecs? Oui, le brave fait le bonheur universel avec le sien propre. Le bonheur en effet, c'est de n'obéir pas à la menace d'un homme, mais à la voix seule de la loi; c'est que des hommes libres n'aient pas à craindre d'être accusés, mais seulement d'être convaincus; c'est que la sûreté de chacun ne dépende pas de ceux qui flattent les maîtres et qui calomnient leurs concitoyens, mais qu'elle soit placée sous la protection des lois. Voilà en vue de quels avantages ceux dont nous parlons, acceptant épreuves sur épreuves, et par leur péril d'un jour affranchissant à jamais des craintes de l'avenir leur patrie et la Grèce, ont donné leur vie pour que nous vivions avec honneur. »

Certes la brillante éloquence d'Isocrate est loin de cette vivacité enflammée, et on peut croire qu'il n'aurait jamais fait le discours d'Hypéride; mais on doit dire aussi qu'Hypéride n'aurait pas écrit ce discours sans lui. C'est dans Isocrate qu'il avait appris à employer le ton large et les hauts enseignemens de la prédication morale, puis les accumulations, les oppositions, les effets de la période et du nombre, en un mot l'art, qui permet seul à une nature éloquente d'atteindre à toute sa puissance et de remplir l'idée du beau.

Mais aucun talent ne relève plus évidemment d'Isocrate que celui de Cicéron. Cicéron est aussi un maître en beau langage, et de plus c'est un orateur. Il a enseigné à son pays la prose élevée; il a délié la langue des parleurs romains; il leur a appris leur art, que jusqu'à lui leurs plus heureux génies ignoraient : il rappelle par tous ces côtés l'auteur du *Discours panégyrique*. Seulement celui-ci, poursuivi par la conscience importune d'un je ne sais quoi qui lui interdit l'éloquence réelle, accuse sans cesse sa timidité ou la faiblesse de ses organes; l'autre a la voix qui enlève les foules et l'élan hardi qui livre les grands combats; il est pour Rome un Isocrate et un Démosthène tout ensemble : moins grand que Démosthène, il semble bien au-dessus d'Isocrate. Il a la passion, il a la flamme; ses moindres paroles ont plus de mouvement et de vie. Par certains côtés cependant, on peut douter qu'il l'égale. Son élégance n'est pas si achevée, car c'est un improvisateur qui n'arrête point ses phrases à loisir, qui ne parle pas d'ailleurs à des Athéniens, et à des Athéniens choisis, qui s'adresse à une foule moins délicate. Son éloquence, moins discrète, est surtout moins bien placée, et sur des thèmes souvent ingrats. Pour ne prendre que les plus isocratiques de ses discours, la *Manilienne* est l'éloge intempérant d'un homme et d'une mesure qui achevait de mettre en évidence comment un

général à Rome était désormais au-dessus des lois. La quatorzième *antonienne* ou *philippique* est prononcée parmi les dernières convulsions de la république expirante, elle célèbre une victoire précaire remportée à l'aide des vétérans et d'Octave, qui trahiront demain : l'orateur s'exalte de sa peur même, et semble conjurer, à force d'enthousiasme, ce qu'il redoute. Enfin le remercîment *pour Marcellus* est la glorification du pardon accordé au défenseur de la loi par celui qui l'a violée, c'est-à-dire un assez triste sujet, si l'orateur s'y était enfermé, et si de plus hautes pensées, et plus dignes de Cicéron et de César, ne s'étaient fait jour dans ses paroles. Il faut bien faire ces observations et ces réserves; elles serviront à nous faire sentir d'une manière inattendue tout le prix du talent d'Isocrate, moins doué sans doute par les dieux, mais respirant l'air salubre de la liberté, et heureux d'appliquer l'art de bien dire à des pensées dignes d'être bien dites, car cette même sagesse, qui ne nous semblait pas toujours assez libérale à côté de Démosthène, se relève par comparaison avec les nécessités des mauvais jours. Cicéron n'en a pas moins pris au maître athénien tout ce qu'il pouvait lui prendre, ses nobles sentences, son tour ingénieux, son goût du beau, et ce *nombre* dont Isocrate est si fier. Il aurait pu dire de son élocution en général ce qu'il a dit d'un discours, *qu'il y avait mis toute la boîte à essences d'Isocrate, et tous les coffrets aussi de ses disciples;* car c'est un art encore plus riche, sinon plus parfait, et comme revêtu, je ne dirai pas de luxe asiatique, mais de splendeur romaine (1). Cicéron ne s'est pas montré ingrat. Il amplifie volontiers le bienfait de celui qui a donné le *nombre* au discours, et qui a fait comme un chant de la prose même; il l'a défendu avec une vive sympathie contre les attaques des penseurs sévères que ni sa grande manière, ni sa belle musique n'avaient séduits. Il fait très bien sentir ses mérites; mais c'est surtout en les reproduisant, en les transportant dans la langue romaine étonnée, qu'il a servi cette gloire amie. Le vieil arbre latin a admiré, comme dit Virgile, le nouveau feuillage et les fleurs nouvelles dont il s'est vu couronné; la phrase cicéronienne a été apprise et répétée par tous les peuples; cette éloquence si populaire et si séduisante a témoigné pour la rhétorique d'Isocrate, et en est devenue comme l'éclatante démonstration.

(1) Quelles phrases par exemple que celles du remercîment *pour Marcellus,* qui retracent les merveilles de la vie de César, égalant la grandeur des objets par celle des paroles et sonnant, pour ainsi parler, les plus belles fanfares dont ait été saluée jamais la gloire si retentissante de la guerre! *Obstupescent posteri certe imperia, provincias, Rhenum, Oceanum, Nilum, pugnas innumerabiles, incredibiles victorias, monumenta, munera, triumphos audientes et legentes tuos.* Je cite sans traduire, profitant de ce que cette fois le texte n'est que du latin : ce serait dommage d'éteindre dans une traduction l'éclat de cette langue sonore.

Notre éloquence française ne s'est pas formée non plus sans un maître de l'art du discours; Balzac a été à Pascal et à Bossuet ce qu'Isocrate est à Démosthène. Avant Balzac, nous avions déjà Malherbe, à qui nous devions l'éloquence en vers. Ils sont épris tous deux de la beauté de la forme, de la valeur d'un mot *mis à sa place*, de l'agrément d'une *juste cadence*. Ils ont peu d'idées et une médiocre puissance d'invention, parce qu'ils ont assez à faire d'inventer le style, c'est-à-dire les détails. Ils ne connaissent pas les élans de la passion, étant tout entiers au soin de bien dire. L'art pourtant ne pouvant travailler à vide, le leur, comme celui d'Isocrate, s'exerce sur les belles moralités qu'ils se plaisent à mettre en lumière. Leur éloquence prêche et se répand volontiers en sentences; ils aiment aussi à louer, et ils y excellent. Comme Isocrate encore, ils n'ont jamais assez poli leur travail et ne peuvent se décider à finir. Il y a dans Balzac un *Entretien* sur cette pensée, *qu'il n'est pas possible d'écrire beaucoup et de bien écrire*, où il fait un principe de cette lenteur isocratique de composition : « Chose étrange! dit-il, on s'étonne qu'un artisan (un artisan en discours, nous dirions aujourd'hui un artiste) mette six ans à faire une pièce, et on ne s'étonne point que la plupart des hommes en mettent soixante à ne rien faire. » Isocrate eût avoué la forme aussi bien que le fond de cette spirituelle défense. Après tout, il n'y a rien à reprocher ni à lui ni à ses disciples. Celui qui n'écrit pas pour agir, et pour agir à un jour donné, pour apporter aux esprits une vérité nouvelle, ou les amener à une décision particulière; celui qui ne plaide point et ne livre point un combat, qui se propose seulement de mettre dans tout leur jour des vérités banales, quoique pas assez senties, et de leur donner toute leur valeur; celui qui développe des pensées morales ou des impressions littéraires qui appartiennent à tous autant qu'à lui, quoique tous ne les prennent pas autant à cœur, celui-là ne peut jamais être satisfait; il ne dit pas tout ce qu'il veut ni comme il le veut, il n'aperçoit dans son discours ni l'ordre, ni la précision, ni le relief qu'il voudrait y mettre; il ne peut rendre ce que lui représente son goût ou sa conscience, et sentant que, quoi qu'on fasse, on ne fera jamais assez, il pardonne aisément aux Isocrate, aux Malherbe et aux Balzac leurs scrupules infinis et leurs retouches obstinées.

Laissons Malherbe pour nous en tenir à Balzac et à la prose. A l'occasion de son *Socrate chrétien*, M. Sainte-Beuve remarque qu'il faudrait plutôt dire l'Isocrate chrétien, et en effet Balzac rappelle Isocrate de toute manière : pour le fond, en ce qu'il fait comme lui de la politique, mais de la politique de moraliste, et non d'homme d'état, conseiller qui ne se charge pas de pourvoir aux affaires, mais de

recommander les principes; pour la forme, en ce que, comme lui, il prend le ton d'un orateur, et n'est orateur qu'avec sa plume. Il n'emploie pas la fiction d'un discours public, et comment l'emploierait-il, puisqu'il écrit dans un pays et dans un temps où cette fiction ne représenterait rien de réel? Et cependant, comme il a toujours été permis, comme il le sera toujours en France, d'être orateur dans sa chambre, Balzac a pu encore prendre un orateur de cette espèce pour lui faire prononcer ce qu'il écrit, et c'est le cadre qu'il a adopté dans deux grands ouvrages, l'*Aristippe* et le *Socrate chrétien*. Que vaut Balzac comparé à Isocrate? Il est moderne et Français, et il sait par conséquent bien des choses qu'on ne pouvait savoir il y a deux mille ans dans Athènes. Il a profité des spectacles et des leçons de l'histoire. En philosophie, il est le disciple, non plus seulement de Socrate, mais de tous les penseurs de tous les temps; la sagesse antique et la doctrine chrétienne, l'esprit nouveau qui, à travers cette doctrine encore régnante, s'ouvre sa voie, tout a fourni quelque chose à son éloquence; il vit dans une société très cultivée, qui donne lieu à une multitude d'observations délicates; il a l'avantage de ce côté, comme La Bruyère l'a sur Théophraste. Je dirai encore : Il est moderne et Français; il a donc plus qu'Isocrate de ce que nous appelons de l'esprit; les rapprochemens piquans, les surprises, les images heureuses, abondent dans son style. Cependant l'Athénien reste plus grand. Combien sa situation est plus belle! Il n'a ni maîtres, ni supérieurs dans sa patrie; la chose publique, sur laquelle il donne ses pensées, n'est à personne plus qu'à lui; il n'a besoin pour parler du congé ni de l'agrément de personne; il avertit quand il veut, comme il veut, sa république ou la Grèce entière sur leur conduite ou sur leurs intérêts. S'il accorde un éloge à des rois, c'est une faveur qui a d'autant plus de prix qu'il ne leur doit rien; les rois ne peuvent rien contre lui, et tout ce qu'ils peuvent pour lui est d'ajouter à sa richesse; mais sa richesse ne dépend pas d'eux, et encore moins sa grandeur : il ne relève que de son talent et de l'admiration qu'il inspire à un peuple libre. Balzac au contraire n'est pas un citoyen; il est, en qualité d'homme de lettres, un très mince personnage, qui ne compte pas parmi les hommes de gouvernement, ni les hommes de cour: il écrit sous le bon plaisir d'un ministre tout-puissant à qui il doit une pension médiocre et mal payée. Et si ce ministre ne lui dicte pas précisément, comme à un secrétaire, les idées qu'il doit développer devant le public en belles phrases, il est clair pourtant qu'il faut que ces idées lui agréent, et qu'il n'y a pas à être d'un autre avis que le sien. Écrire dans ces conditions, se faire conseiller politique quand il n'existe aucune liberté en politique que celle de louer, ne suppose pas une grande fierté d'âme,

et en effet Balzac est plutôt glorieux que fier. Il flatte tour à tour Louis XIII, Richelieu, la reine Anne, Mazarin; ses deux grands ouvrages, *le Prince* et l'*Aristippe,* l'un à l'honneur du roi, l'autre à celui du favori, sont également des œuvres de courtisan; il l'est jusqu'à célébrer le honteux assassinat de Concini, jusqu'à déclarer que le maître a droit d'emprisonner les suspects et de les tuer. Sa philosophie ne vaut pas mieux que sa morale; il est d'une intolérance fanatique par zèle de sujet sans être dévot. Tout cela rabaisse l'Isocrate français, et donne à l'autre un avantage dont le principe est visible. « Il est vrai, a dit La Bruyère, Athènes était libre: c'était le centre d'une république; ses citoyens étaient égaux..... » La Bruyère avait dans l'esprit assez d'indépendance et de force pour se passer de cette liberté du dehors; mais elle a trop manqué à Balzac, et c'est une chose remarquable que même l'éloquence des complimens et des panégyriques ait besoin de la liberté (1).

Isocrate resterait supérieur encore quand on ne prendrait que le côté le plus extérieur de son talent, je veux dire la phrase et le nombre. Il parle une langue que je ne veux pas appeler la première du monde, car je crois (et je le dirai, puisque je le crois) qu'il n'y en a pas de supérieure à la nôtre. Le français est la voix par laquelle l'esprit se fait le mieux entendre à l'esprit et l'âme à l'âme. D'autres langages cependant donnent plus à l'imagination et aux sens; ils ont plus d'abondance, plus de couleur et de musique. Ce n'est pas que rien de tout cela manque à la parole française: l'esprit fait tout ce qu'il veut faire, mais ce sont des avantages que cette parole a conquis plutôt qu'elle ne les a reçus des dieux. La langue dont se sert Isocrate est merveilleusement douée pour la richesse du discours comme pour l'enivrement des oreilles, et il faut ajouter que ces fictions par lesquelles il se donne pour auditoire la Grèce assemblée favorisent au plus haut degré la magnificence du langage. Enfin il y a dans tout ce qui est antique une grandeur de perspective qui impose. La Grèce alors pensait pour le monde entier; le verbe, aujourd'hui disséminé en tant d'endroits, ne se faisait entendre que dans Athènes, et la voix d'Athènes était ainsi la voix même de l'esprit humain. La prose de Balzac a fait l'éducation de notre langue, mais Isocrate, en formant celle des Athéniens à l'élocution oratoire, formait du même coup celle de tous les peuples, et dans toutes les littératures c'est de lui que relève l'art du discours.

(1) Cette réflexion fait penser à Pline le Jeune; elle lui est applicable sans doute, mais d'une autre manière qu'à Balzac, dont il diffère tant par l'importance et la dignité personnelle. Il est inutile d'ailleurs de comparer Isocrate et Pline, puisque celui-ci appartient à un siècle de raffinement littéraire, et n'est que l'élève des maîtres de l'époque classique, tandis qu'Isocrate professe un art nouveau.

Je devais m'arrêter à Balzac; je ne parlerai pas de Fléchier, j'ai assez indiqué plus haut ce qu'il y a de petit et de peu antique dans sa manière, et puis l'éloquence française est déjà faite quand il écrit. Cette dernière raison pourrait me dispenser aussi de rapprocher du nom d'Isocrate ce nom redoutable de Bossuet, qui ferait ombre aux plus éclatans; mais c'est encore témoigner pour Isocrate de dire que Bossuet l'a nommé parmi les écrivains qui ont formé son talent et qui peuvent former en général celui des orateurs de la chaire. On voit même, à la façon dont il s'exprime, qu'Isocrate lui paraît convenir plus que Démosthène aux études des prédicateurs, et en effet ses allocutions solennelles sont bien des espèces de prédications. « J'ai peu lu de livres français, et ce que j'ai appris du style,... je le tiens des livres latins, et un peu des Grecs, de Platon, d'Isocrate et de Démosthène, dont j'ai lu aussi quelque chose, mais il est d'une étude trop forte pour ceux qui sont occupés d'autres pensées (1). » L'influence d'Isocrate sur certaines parties du talent de Bossuet, soit directe, comme il résulte de ce témoignage, soit indirecte et transmise par Cicéron, ne peut être méconnue. Bossuet n'est pas seulement un génie vigoureux et saisissant, il est aussi un ouvrier consommé dans tous les secrets d'une élocution nombreuse et brillante; mais cette rhétorique savante ne fait pas de lui un rhéteur, parce qu'il ne poursuit l'éclat que pour les choses, jamais pour lui-même; il est naturellement grand, si naturellement qu'il l'a été jusque dans la cour, jusque dans la théologie! Les splendeurs des oraisons funèbres montrent de quoi l'art est capable, quand l'art est le serviteur désintéressé du beau. Elles ne permettent pas d'imaginer, en fait d'éloquence solennelle, rien au-dessus de Bossuet, si ce n'est Bossuet lui-même, vivant d'une vie nouvelle, interprète d'idées plus larges, dispensé de célébrer les habiletés du chancelier Le Tellier, les pratiques pieuses de la reine, les puériles dévotions de la Palatine repentie, ou la manière dont le grand Condé a reçu les sacremens; pouvant enfin, comme un orateur d'Athènes, entretenir librement la France libre de ses grandeurs ou de ses devoirs.

Il est aisé de trouver dans notre brillante littérature des orateurs et des écrivains qui se rattachent à l'école d'Isocrate par le soin de la composition, ayant appris de lui ou de ses disciples ces tours ingénieux et cette musique du discours qui séduisent à la fois l'esprit et l'oreille (2), mais on n'y rencontre pas facilement un écrivain ou un orateur qu'on puisse appeler un Isocrate, c'est-à-dire qui se montre

(1) *Écrit inédit* publié par M. Floquet dans ses *Études sur la vie de Bossuet*, t. II, p. 507.

(2) Il a plu à Vauvenargues de faire un portrait de Fontenelle sous le nom d'Isocrate,

soucieux avant tout du beau parler, qui, en honorant son talent par ses sentimens nobles et ses sages pensées, semble pourtant les subordonner à ce talent même, et faire en éloquence ce qu'on a appelé de l'art pour l'art. Après Balzac, qui déjà n'est pas du même ordre qu'Isocrate, après Fléchier, qui est moindre encore, on n'en trouve plus. S'éprendre à ce point de la parole pour elle-même est un trait de l'esprit grec, que l'esprit français ne goûte pas ; plus il s'est dégagé et reconnu, moins il a avoué cette rhétorique. Aussi nos prosateurs les plus élégans et les plus habiles à manier la phrase ne se verraient pas volontiers comparés à Isocrate, et cependant, si on ne considère que le goût et le beau langage, il n'en est guère à qui cette comparaison ne fît honneur. Seulement elle ne tiendrait compte ni des saillies d'un esprit original, ni de la nouveauté dans les idées, ni de la vivacité polémique, ni des généreuses ardeurs de l'âme, ni de tout ce qui fait enfin la différence entre un Cicéron et un Isocrate. Et ce que je dis de l'esprit français, je devais le dire en général de l'esprit moderne, qui, à mesure qu'il se développe, met plus de prix aux qualités qui ne sont pas les plus éminentes dans Isocrate, et se détache de celles qui le recommandent le plus. Aujourd'hui la prédication, par sa solennité extérieure, retrace seule une faible image de cet art oratoire disparu; l'église a conservé ainsi quelques formes de la vie antique qui sont loin pourtant de nous la rendre. Dans nos mœurs civiles et politiques, l'orateur est un officier public qui, prenant la parole en vertu de certaines fonctions, s'explique plutôt qu'il ne pérore devant d'autres officiers publics, et en présence d'un auditoire restreint, enfermé dans une salle étroite. Il est de plain-pied avec ceux à qui il parle, il consulte des notes et lit au besoin; il ne fait pas des harangues, mais des conférences. L'éloquence plus libre des réunions populaires en certains pays n'est pas pour cela plus imposante, sauf des accidens extraordinaires, tels que les démonstrations d'O'Connell. En général, le bruit du discours parlé se perd dans celui de la parole imprimée, bien autrement retentissante et universelle, et celui-ci même subjugue par le redoublement et la continuité de son action plutôt que par la grandeur et l'éclat des voix qui le composent. L'œuvre oratoire, étant devenue chose de tous les jours, s'accomplit avec des façons de tous les jours ; elle se réduit de plus en plus à une simple communication entre égaux, à une sorte de conversation soutenue; un homme qui cause supérieurement en parlant tout seul est aujourd'hui un grand orateur. Ce prestige qui mettait l'orateur antique à part et au-dessus de la foule,

sans doute parce que l'un et l'autre ont vécu près de cent ans, et que l'un et l'autre sont de beaux-esprits peu passionnés; mais le talent de Fontenelle n'a absolument rien d'oratoire, et par conséquent ne ressemble à celui d'Isocrate en aucune façon.

cet échafaudage qui faisait d'un discours quelque chose d'aussi composé et d'aussi artificiel qu'une tragédie, ne subsiste plus. La rhétorique est donc bien déchue, et comment ne le serait-elle pas, lorsque les arts même qui s'adressent à l'imagination vont aussi donnant de moins en moins aux formes solennelles et à l'appareil classique? Quoique le nom de la rhétorique soit resté dans nos études, il n'y a plus véritablement ni rhétorique ni rhéteurs. On enseigne aux jeunes gens les élémens de l'art d'écrire, on ne façonne plus les hommes faits au métier d'orateur dans des écoles dont les exercices les retiennent toute la vie; il n'y a plus d'*institution oratoire* comme l'entendait Quintilien. Ainsi l'idéal des modernes en fait d'éloquence s'éloigne toujours davantage de celui que poursuivait Isocrate, et qu'il s'est flatté plus d'une fois d'avoir atteint.

Ici se présente la question si vaste et si complexe des transformations du goût selon les temps, et des lois de progrès suivant les uns, de décadence suivant les autres, auxquelles les littératures obéissent. Je ne voudrais pas m'y perdre, et, la réduisant au contraire le plus possible, je me bornerai à me rendre compte des effets probables du mouvement que j'ai signalé. D'une part, si on dédaigne le beau langage, si on n'y veut plus donner *qu'à son corps défendant*, comme disait Fontenelle en parlant de ce qu'il appelait le sublime, on est en danger de tomber dans la vulgarité, je dis à la fois dans celle de la langue et dans celle de la pensée; la langue sera effacée et sans couleur, la pensée n'aura plus de distinction ni de dignité. D'un autre côté, une certaine indifférence aux élégances de la forme est l'effet naturel et légitime d'une plus vive préoccupation du fond; le travail du style suppose un loisir qui n'est pas toujours donné à la pensée, et dont c'est quelquefois son droit et même son honneur de se passer. La prose de Voltaire par exemple, tout excellente et tout étonnante qu'elle est, me paraît la moins isocratique qui soit au monde. C'est qu'il n'y en a pas de plus active et de plus pressée d'agir. Ce n'est plus un sculpteur qui taille amoureusement une œuvre d'art, c'est un novateur impatient de se répandre et d'occuper l'attention publique, qui n'a pas plus tôt fini une tâche, qu'il en recommence une autre, et regarde comme perdues les semaines, sinon les journées, où il n'a pas imprimé. Voltaire est le digne héritier de la littérature classique par sa grâce et son élégance naturelle, mais par son improvisation facile il est le père d'une autre littérature toute différente. Nous plaindrons-nous d'avoir eu Voltaire et d'avoir été emportés par lui loin de la Grèce? ou plutôt ne dirons-nous pas avec Molière : « Les anciens sont les anciens, et nous sommes les gens de maintenant? » La recherche curieuse des belles formes était d'ailleurs en harmonie avec cette sérénité de l'esprit

que nous admirons chez les Grecs, même dans les génies les plus sévères et les plus tristes, et qui ne vient pas seulement de la belle lumière de leur ciel. On nous reproche de l'avoir perdue, on nous dit que c'est par notre faute, parce que nous sommes mauvais, indociles, révoltés; ne serait-ce pas plutôt parce que nous sommes meilleurs, et que chez nous les grands esprits, au lieu de se réfugier dans ces régions supérieures dont parle Lucrèce pour y échapper aux misères de l'humanité, souffrent au contraire de toutes ses souffrances, qu'ils ressentent jusqu'au moindre mal, jusqu'au moindre vice qui se produit, si bas et si obscurément que ce puisse être, et en demeurent agités et assombris? ne serait-ce pas que de telles préoccupations ne laissent pas toujours à leur pensée la liberté nécessaire pour certaines dévotions du culte de l'art?

Cependant cette religion ne s'éteindra pas. On peut dire seulement que la superstition n'est plus à craindre, et c'est ce qui fait que l'admiration d'Isocrate est aujourd'hui sans danger, et qu'on peut le recommander hardiment pour l'éducation de l'esprit, car il ne saurait être dorénavant que salutaire. Il ne faut plus redouter l'influence des maîtres en bien dire, il ne faudrait pas non plus la mépriser et la croire anéantie. Non-seulement il y aura toujours des amateurs du beau qui le poursuivront aussi ardemment que le vrai, mais, artistes ou connaisseurs, ils ne s'attacheront pas uniquement aux grands effets d'imagination, ils apprécieront aussi des ornemens plus modestes et le *bonheur étudié* de l'expression, comme parle Pétrone (1). Ils aimeront ces beautés jusque chez les écrivains en qui elles prédominent sur tout le reste; ils se plairont aux périodes d'Isocrate, comme André Chénier se laissait charmer aux vers de Malherbe là même où Malherbe dit peu de chose. Aucun des mérites de son style ne sera perdu pour eux. Ils goûteront d'abord sa langue exquise, la perfection de la prose athénienne et le meilleur grec qui soit au monde, si j'ose prononcer ainsi, puis son élégance achevée et pourtant sobre et discrète, attique enfin, pour tout exprimer d'un mot; car Isocrate si noble n'est pas moins un attique que Lysias si simple, et on peut lui appliquer à peu près tout ce qu'a si bien dit de celui-ci un jeune écrivain qui est allé chercher le secret de l'atticisme sous le ciel d'Athènes (2). Enfin la richesse des développemens, la plénitude de la phrase, le *nombre*, et cette séduction puissante du chant oratoire, lui feront toujours des amis. On n'admirera pas seulement ces dons, on sera tenté quelquefois de lui en dérober quelque chose. On trouvera encore à les employer. La littérature qui travaille pour servir nos opinions, nos intérêts ou nos plaisirs, opinions ar-

(1) *Curiosa felicitas* (en parlant d'Horace).

(2) *Des Caractères de l'atticisme dans l'éloquence de Lysias*, par M. Jules Girard.

dentes, intérêts âpres, plaisirs impatiens et agités, doit tenir nécessairement la plus grande place; mais, quelque besoin que l'humanité puisse avoir des ouvriers littéraires qui parlent ou écrivent ainsi pour un résultat pratique et positif, tous les esprits cependant ne vaqueront pas à cette besogne, et tous les jours ne seront pas pour l'éloquence des jours ouvrables. Elle aura encore ses jours de fête : d'une part, ces solennités publiques où l'appareil oratoire se déploie; de l'autre, ces fêtes privées, pour ainsi dire, que se donne un esprit délicatement passionné pour sa pensée, quand il caresse un sujet aimé dans une œuvre de loisir, pleine des élégances de la composition et du langage; œuvre inutile si l'on veut, et qui ne rend pas en apparence ce qu'elle coûte, mais qui occupe doucement celui qui la fait, quelques-uns encore qui la lisent, et qui les repose du bruit et du tumulte du dehors. Celui qui goûte ces plaisirs, soit qu'il ait la jouissance d'entendre une parole brillante et choisie tomber d'une bouche savante au milieu des applaudissemens d'une belle assemblée, ou qu'il savoure dans le cabinet un de ces livres non pas supérieurs peut-être, mais accomplis, où toutes choses sont dites aussi bien qu'il est possible de les dire, celui-là sait ce que vaut Isocrate, et lui reste fidèle avec Cicéron malgré les Brutus. On comprendra surtout l'art dans lequel il a été si grand maître, si on le détache dans ses œuvres des sujets auxquels il l'applique, et qui souvent ne nous intéressent pas assez, si on le transporte à des choses qui nous touchent davantage, si on l'approprie enfin par la pensée à nos idées et à nos sentimens d'aujourd'hui. Quand nous avons à moraliser, à conseiller, à critiquer, figurons-nous nos observations traduites en langage isocratique, et tant de précision, de finesse et d'élégance employées à les faire valoir : nous serons plus sensibles à ses mérites. Nous les apprécierons mieux encore si nous avons à louer, car c'est où cette éloquence fait merveille, à louer ce que nous admirons et ce que nous aimons : un beau génie, un homme héroïque, ou le plus grand comme le plus cher de tous les héros, la patrie. L'art isocratique est fait pour de telles occasions : son mérite est d'égaler le travail du style aux exigences de l'admiration; il tâche de tout faire resplendir, et l'enthousiasme ne se fatigue pas de cet effort. Pour satisfaire l'enthousiasme, la rhétorique n'a point de tours trop ingénieux, ni de figures trop savantes, ni de périodes trop sonores ou trop cadencées; le goût le plus pur consent alors même à l'apprêt, de même que l'amant ne trouve jamais assez d'ornemens pour parer la femme aimée, ni assez d'élégances pour l'entourer.

ERNEST HAVET.

UN

POÈTE SATIRIQUE

EN RUSSIE

NICOLAS NEKRASSOF.

Stikotvorénia (*Poésies*) de N. Nekrassof; Moscou 1856.

Un fait digne d'attention s'est produit, il y a peu d'années, dans la poésie russe. On a vu l'alliance de l'esprit lyrique et de l'esprit satirique s'accomplir dans des conditions que les tentatives poétiques du début de ce siècle ne faisaient guère prévoir. Combiner l'observation à la fois minutieuse et hardie de la réalité avec les élans de l'ode, substituer dans ce double domaine la tendance descriptive et historique à la tendance mystique et individuelle, tel est le but qu'a poursuivi l'auteur d'un recueil dont le public russe s'est vivement préoccupé. A travers quelle série d'évolutions la poésie russe est-elle arrivée à cette situation nouvelle? C'est, parmi les questions que soulève l'œuvre si unanimement applaudie, la première que nous voudrions examiner, car les tendances générales du peuple russe peuvent être entrevues dans le mouvement d'idées auquel obéissent ses poètes.

Pendant longtemps, un tel rapprochement entre la satire et le lyrisme n'avait guère paru possible. Le premier sentiment dont s'inspirèrent les lyriques russes fut celui de la soumission et du dévouement au souverain. Cette forme de poésie naissait au mo-

ment où finissait le règne de Pierre le Grand. Le fils d'un paysan du gouvernement d'Arkhangel, Lomonosof, célébrait dans ses odes le pouvoir du tsar avec un enthousiasme qui tenait de l'idolâtrie. Un second courant d'inspiration ne tardait pas à se montrer. A mesure que la Russie étendait ses frontières, un patriotisme exalté se prononçait, et au culte du souverain s'ajoutait le culte de l'empire. Ces deux sentimens n'inspirèrent toutefois que des pages emphatiques, dont l'intérêt a disparu aujourd'hui. La première période du lyrisme russe ne laissa, comme monumens durables, qu'un petit nombre d'odes de Lomonosof et de Derjavine.

La satire, comme l'ode, naissait isolée; elle montrait toutefois, dès ses débuts, une heureuse énergie. Le contraste des règles sociales imposées à la société russe par Pierre Ier avec la rudesse des mœurs anciennes trouva un peintre fidèle dans le prince Kantemir. Après lui, le spirituel Von Visin essayait d'introduire la satire au théâtre. L'élément critique semblait se préparer à une alliance plus féconde encore. Joukovski et Krilof, — l'un parmi les lyriques, l'autre parmi les satiriques, — préparèrent enfin, au début de ce siècle, la fusion que Pouchkine devait glorieusement inaugurer, et qui s'accomplit aujourd'hui même dans une forme nouvelle, et non moins originale.

Au commencement de ce siècle, la langue écrite était arrêtée en Russie, et l'imitation servile de l'étranger devait enfin céder la place à des tentatives où l'influence européenne n'exclurait plus la libre expansion du génie russe. Joukovski et Krilof représentèrent avec éclat ce premier élan. Joukovski ne venait pas rendre l'inspiration de ses compatriotes à une complète indépendance, mais il la délivrait de l'imitation servile, et les influences qu'il introduisait dans son pays n'étaient pas entièrement incompatibles avec l'esprit slave. Joukovski s'était vivement épris du romantisme germanique. A l'époque où il écrivait, l'horizon politique de la Russie, jusqu'alors radieux, s'était subitement assombri; une vague inquiétude agitait les âmes. Les chants de Joukovski furent accueillis avec un sympathique enthousiasme, et la poésie lyrique prit décidément une forme nouvelle. La poésie satirique suivit cet exemple. Le charmant et hardi fabuliste Krilof, au lieu de se borner, comme l'avaient fait ses prédécesseurs, à traduire ou à imiter les anciens, transforma l'apologue en un récit dont les détails étaient empruntés aux mœurs du pays; tous les acteurs que l'on y voyait figurer pensaient et raisonnaient comme des Russes; le langage que leur prêtait le conteur populaire était pur de tout alliage étranger. Enfin Krilof ne se contentait pas d'agrandir le cercle des questions auxquelles la satire avait touché jusqu'alors, il appliquait la morale de

ses fables à des sujets qui tenaient de près à la politique. Deux autres écrivains, Dmitrief et Milonof, s'élevaient aussi contre l'esprit courtisanesque, triste héritage des poètes du dernier siècle. La satire se dépouillait ainsi des formes empruntées sous lesquelles Kantemir l'avait introduite en Russie. Les deux formes de la poésie russe se préparaient à l'alliance qui, réalisée d'abord sous l'influence du lyrisme, devait se consolider enfin sous l'influence de la satire.

Pendant que les poètes de la nouvelle école transportent leurs lecteurs dans les régions de l'idéal ou poursuivent les vices du jour dans un langage qui ne se ressent presque plus des laborieux tâtonnemens du siècle passé, le monde politique est rentré dans son assiette ordinaire. Néanmoins les succès que la Russie a remportés sont dus en grande partie à un enthousiasme patriotique excité par le danger commun. Ce sentiment ne peut manquer d'agir sur la jeunesse; il y développe bientôt un esprit politique jusqu'alors inconnu dans le pays. Les relations que la guerre a établies entre la Russie et l'Allemagne du nord, où les esprits sont en pleine fermentation, contribuent à exalter les espérances que ces jeunes têtes nourrissent en secret. Cette exaltation va nécessairement se refléter dans les compositions lyriques, et les premiers poèmes de Pouchkine en portent l'empreinte : s'ils accusent encore un talent peu formé, ils n'en sont pas moins intéressans comme témoignages de l'inquiétude et du désir d'indépendance qui animaient alors la jeunesse lettrée en Russie. Avec Pouchkine, la poésie russe ne se croit plus exclusivement destinée à célébrer la grandeur et l'éclat du trône, ou à chanter les douces joies et les merveilleuses perspectives d'un monde idéal. La satire et le lyrisme vont se rapprocher : la poésie s'inspirera des passions comme des intérêts du jour, et portera la parole en leur nom. Ces strophes de Pouchkine, si hardiment allégoriques, expriment vivement les aspirations nouvelles :

« Dévoré d'une sainte ardeur, j'errais dans un désert aride. Un séraphin porté par six ailes m'apparut sur la route. Il toucha mes prunelles de ses doigts légers comme le sommeil, et mes prunelles clairvoyantes s'ouvrirent comme celles d'un aiglon effrayé. Il toucha mes oreilles, et elles retentirent de sons divers; j'entendis les frémissemens du ciel, et le vol élevé des anges, et la marche des reptiles sous-marins, et les frémissemens de la branche tombée dans la plaine neigeuse. Il se pencha sur mes lèvres, et, arrachant ma langue pécheresse, vaine et trompeuse, il plaça de sa main sanglante, dans ma bouche silencieuse, le dard d'un serpent plein de sagesse. Il me fendit la poitrine de son glaive, en arracha mon cœur frémissant, et enfonça dans ma poitrine entr'ouverte un charbon embrasé. Je demeurai étendu dans le désert comme un cadavre, et la voix de Dieu se fit entendre : « Relève-toi, prophète, et vois, et écoute. Que ma volonté soit accomplie! Parcours les terres et les mers, et enflamme de tes paroles les cœurs des hommes. »

Au moment où l'esprit satirique s'introduit dans l'ode sous l'influence de Pouchkine, la satire de son côté ne demeure pas inactive. Bien loin de là : elle trouve dans un écrivain dramatique, Griboïédof, un interprète dont la verve sombre et railleuse s'attaque avec une audace brutale à la société russe. Cette rude peinture devait plaire à des esprits opprimés et mécontens. La vaillante plume de Griboïédof expose avec une crudité presque cynique des ridicules qui, pour être moins grossiers qu'au dernier siècle, n'en fournissent pas moins de tristes et bizarres contrastes. Comme au siècle précédent, la société russe est partagée en deux camps : dans l'un se trouvent les hommes attachés aux idées et aux formes sociales des pays occidentaux, dans l'autre les partisans du passé. Les deux partis sont en présence, la menace et le défi à la bouche; la situation est critique, et un conflit semble inévitable. L'échauffourée du 14 décembre 1825, imprudente manifestation des novateurs, vint éclairer le gouvernement sur les menées souterraines qui se tramaient autour de lui, et le calme ne se rétablit dans l'empire qu'au prix de mesures violentes.

Ici nous rencontrons une sorte d'interruption dans le travail de l'esprit russe vers une conciliation des deux tendances entre lesquelles il avait jusqu'alors paru hésiter. L'abattement et l'indifférence succèdent à l'impatience fébrile qui se manifestait depuis quelques années. Les discussions animées qui passionnaient la jeunesse sont remplacées par le tumulte de l'orgie. Pouchkine succombe un des premiers à cette défaillance morale. L'artiste grandit chez lui peut-être, mais le penseur s'efface. Le poète s'est fait homme du monde et *dilettante*, il connaît toutes les ressources de son art, mais il oublie la tâche plus haute qu'il s'était assignée à ses débuts. S'il s'en souvient, c'est pour maudire l'humanité. « Arrière! crie-t-il à la foule qui prête l'oreille à ses chants, le poète ami de la paix n'a que faire de vous! Endurcissez hardiment vos cœurs dans la débauche. La voix de la lyre ne saurait vous ranimer. Vous inspirez l'horreur qu'inspire un cercueil. Pour votre sottise et votre méchanceté, vous avez eu jusqu'à ce jour des fouets, des prisons et des haches; cela doit vous suffire, esclaves imbéciles! Ce n'est point pour les agitations de la vie, ni pour les ambitieux désirs, ni pour les combats que le poète est créé, mais pour l'inspiration, les doux chants et la prière. »

La renommée littéraire de Pouchkine souffrit peu de ce brusque revirement : la génération qui avait applaudi à ses débuts lui restait fidèle; mais pendant qu'il chantait sur ce ton, on voyait se produire une foule de jeunes esprits que le découragement général ne pouvait atteindre. Les principes politiques auxquels les contemporains de Pouchkine s'étaient dévoués ne reposaient point sur une

base solide; on les avait adoptés avec un entraînement irréfléchi. C'est sur un terrain beaucoup mieux préparé que le mouvement devait se déclarer; l'étude approfondie de la philosophie allemande détermina une autre forme d'alliance entre la satire et l'ode. Cette nouvelle tendance trouva un interprète éloquent dans Lermontof, génie sombre et dédaigneux. Comme Pouchkine à ses débuts, Lermontof se croyait inspiré de Dieu; mais cette pensée, bien loin de lui donner un noble orgueil, éveilla dans son cœur le désespoir et la haine.

« Depuis le jour où le juge éternel me donna la divination prophétique, s'écrie-t-il, je lis dans les yeux des hommes la méchanceté et le vice. Je proclamai les saints enseignemens de l'amour et de la vérité; tous mes proches m'assaillirent de pierres dans leur fureur. Je me couvris la tête de cendres, je m'enfuis des villes comme un mendiant, et me voilà vivant dans le désert de la nourriture que Dieu donne en aumône aux oiseaux. J'y observe les commandemens du Tout-Puissant. Les animaux de la terre me montrent de la soumission, et les étoiles m'écoutent en lançant gaiement leurs rayons; mais lorsque je traverse d'un pas rapide la cité bruyante, les vieillards disent aux enfans avec un sourire de satisfaction : « Regardez, voilà qui doit vous servir d'exemple! Il était fier, il n'a pas voulu vivre avec nous. Homme aveugle! il voulait nous persuader que Dieu parlait par sa bouche! Voyez-le, enfans, comme il est sombre, et maigre, et pâle! voyez comme il est pauvre et nu, comme chacun le méprise! »

Ailleurs le poète revient sur cette idée désolante avec la même concision expressive : « Te réveilleras-tu enfin, prophète tant conspué? se demande-t-il. A la voix de la vengeance, ne tireras-tu jamais de son fourreau d'or ton glaive couvert de la rouille du mépris? » C'est bien là le poète qui convient à la génération nouvelle; comme lui, des hauteurs où elle s'est réfugiée, elle contemple avec un orgueilleux dédain le spectacle que présente la Russie, et pour tromper le besoin d'activité dont elle se sent dévorée, elle se jette à corps perdu dans la dissipation; aussi les chants de Lermontof sont-ils accueillis avec enthousiasme.

Après la fin tragique de Lermontof, qui, victime de passions désordonnées, succomba dans tout l'éclat de son talent, plusieurs poètes se disputèrent l'attention du public lettré. Aucun malheureusement ne put atteindre à la puissance d'inspiration qu'on admire dans *le Démon*. Seul, M. Maïkof, au milieu de pages trop facilement écrites, laisse échapper quelques accens virils, quelques vues hardies et profondes sur les destinées de l'empire russe. Citons encore deux autres poètes, Feth et Toutchef, qui se distinguent l'un par une grâce tout à fait antique, l'autre par une mélancolie pleine de charme. Un paysan, Koltsof, laisse échapper quelques chants, et sa voix

plaintive semble un écho affaibli des douleurs qui sont le partage du peuple; mais on chercherait vainement dans ses inspirations, dans celles de Feth et de Toutchef, le sombre désespoir et l'ironie amère qui éclatent dans les strophes de Lermontof. L'esprit satirique dont nous avons suivi les traces dans la poésie russe, et qui s'est élevé au lyrisme avec deux grands poètes, se serait-il donc éteint? Non sans doute, on va le retrouver avec l'âpre vigueur que nous lui avons reconnue à son origine, et cette fois sous une forme vraiment nationale.

Le règne de l'empereur Nicolas commençait à peine lorsqu'arrivait du gouvernement de Jaroslaf à Pétersbourg le fils d'un ancien officier des armées russes, destiné lui-même d'abord au service militaire, et voué plus tard à la littérature. C'était M. Nicolas Nekrassof. La classe éclairée était soumise depuis peu à un redoublement de surveillance; les nouvelles tentatives littéraires éveillaient surtout la méfiance du pouvoir. Cependant le jeune provincial prend la plume, et veut se joindre à la petite pléiade de poètes qui affrontent la tiédeur du public. Ses timides essais n'obtiennent aucune attention : cette indifférence ne le décourage pas; il continue à publier dans les recueils périodiques de Pétersbourg des poésies qui, malgré les suppressions imposées par la censure, se distinguent par un cachet tout particulier. On n'y rencontre ni l'essor lyrique de Joukovski, ni l'ironie élégante de Pouchkine, ni le sarcasme dédaigneux de Lermontof. Cet esprit net et vigoureux s'exprime tantôt avec une rudesse sauvage, tantôt avec une sombre mélancolie. Qu'on en juge par cette apostrophe que le poète adresse à son vers. « Tu n'as point, dit-il, de faconde poétique; tu es brusque et gauche; mais si l'art te fait souvent défaut, un sang plein de feu t'anime; tu respires la vengeance, une passion généreuse t'enflamme,... la passion qui porte à glorifier les bons, à marquer au front les fourbes et les sots, et à couronner le chantre sans défense. » Toutefois ces nobles sentimens n'étaient pas les seuls qui animaient les poésies de M. Nekrassof; il s'y mêlait souvent des préoccupations complétement inconnues jusqu'alors à la poésie russe, une ardente commisération pour le peuple et une secrète aversion pour ses oppresseurs. Enfin une pensée politique semblait avoir présidé à ses chants. Il y a deux ans, les poésies de M. Nekrassof ont paru enfin réunies, et on a pu mieux saisir le caractère d'un talent qui nous permettra d'indiquer dans leur forme la plus vive, grâce à quelques citations, les dispositions nouvelles du génie russe.

Afin qu'on ne se trompe point sur la portée qu'il assigne à son œuvre, le poète a placé en tête de ce volume, et sous forme de dialogue, une sorte de profession de foi intitulée *le Citoyen et le Poète*. Le citoyen reproche au poète son apathique indifférence :

« Écoute, c'est honteux! Lève-toi; il en est temps! Tu sais que le moment est propice. Tout homme chez qui le sentiment du devoir ne s'est pas éteint, dont le cœur est resté incorruptible et droit, qui est doué de talent, de force, d'intelligence, ne doit pas demeurer dans l'inaction..... L'orage se tait; les cieux luttent d'éclat avec la vague profonde, et un vent paresseux gonfle à peine les voiles. — Le navire court avec grâce, majestueusement, et le cœur des passagers est aussi tranquille que si leurs pieds posaient sur la terre ferme... Mais le tonnerre a retenti; la tempête mugit, rompt les agrès, incline les mâts. Ce n'est plus le moment de jouer aux échecs, ce n'est plus le temps de tourner des chansons!... Le chien même aboie avec rage contre le vent; il ne pense pas à autre chose..... Et toi, poète, que vas-tu faire? Est-il possible que tu t'enfermes dans une cabine écartée? Te mettrais-tu à charmer des sons de ta lyre inspirée les oreilles des passagers insoucians pour étouffer le fracas de la tempête?.....

« Je veux bien admettre que tu sois à ta place; mais ton pays, où chacun est dévoué à ses propres intérêts, s'en trouvera-t-il mieux? Les hommes à qui la patrie est chère se comptent par milliers. Que Dieu les bénisse!... Mais les autres? leur rôle est bien misérable, leur existence est vide. Les uns sont oppresseurs et voleurs, les autres sont des chanteurs mélodieux; les autres encore..... les autres sont des sages; leur destinée en ce monde est la conversation. Remplis de prudence pour eux-mêmes, ils se tiennent tranquilles, disant: Les hommes sont incorrigibles, nous ne voulons pas nous perdre inutilement. Ces esprits orgueilleux cachent habilement leurs pensées égoïstes. Qui que tu sois, frère, ne crois pas à cette logique méprisable, crains de partager le sort de ces malheureux; ils sont riches en paroles, pauvres en actions. Ne passe point dans le camp des hommes inoffensifs, lorsque tu peux être utile!.... Un fils ne peut voir tranquillement la douleur de sa mère; celui-là est un citoyen indigne qui est indifférent à sa patrie. Rien ne l'excuse..... Sacrifie-toi pour l'honneur de ton pays, pour tes convictions; va et meurs sans regret... Tu ne mourras pas vainement; toute action est sainte lorsqu'elle coûte du sang.....

« N'oublie pas que tu es poète! Élu du ciel, toi qui te charges de proclamer les vérités éternelles, ne crois pas que celui qui manque de pain est indigne de tes accens inspirés; ne crois pas qu'il y ait des hommes tombés à jamais. Il n'est point d'âme humaine qui soit morte devant Dieu, et les sanglots d'un cœur croyant arrivent toujours jusqu'à lui! Sois citoyen! Tout en restant dévoué à l'art, vis pour le bien de ton prochain, soumets ton génie au sentiment d'une fraternité universelle, et si tu es richement doué, ne cherche pas trop à le prouver; les rayons vivifians des trésors que tu possèdes reluiront d'eux-mêmes dans ton sein. Regarde l'artisan laborieux, il brise en mille morceaux une pierre résistante, et sous son marteau la flamme naît et brille d'elle-même..... »

Le poète a-t-il dédaigné les avis de ce conseiller austère, qui n'est autre que sa propre conscience? Son volume même va répondre. Le jeune écrivain s'est mis bravement à l'œuvre, et il nous sera facile de prouver qu'il a dignement rempli sa tâche. Aucun ordre n'a été suivi dans la distribution des morceaux qui suivent cette préface poé-

tique. On y peut reconnaître cependant deux groupes distincts : le premier comprendrait les pages qui semblent se rapporter plus particulièrement aux souvenirs personnels de l'auteur; le second, les morceaux qui agitent des questions d'un intérêt général. Nous commencerons par les pièces où le poète s'est peint lui-même, expliquant avec une sauvage franchise les circonstances qui ont développé et mûri son talent.

Dans une des plus remarquables de ces confidences poétiques, M. Nekrassof nous initie aux circonstances qui l'ont poussé à écrire. Il nous donne comme un résumé de sa vie entière. Chez lui comme chez la plupart des poètes satiriques, l'inspiration est née de la souffrance. La pensée audacieuse d'attaquer les vices de ses contemporains et de critiquer indirectement quelques-unes des institutions fondamentales de son pays, l'ardeur intrépide dont il fait preuve dans cette lutte qui n'est pas sans danger, se sont développées peu à peu dans son cœur, à mesure que le spectacle des désordres au sein desquels il s'est trouvé plongé lui a paru de plus en plus révoltant. On reconnaît cette exaltation croissante aux aveux qui lui échappent. C'est incontestablement sous l'empire de passions qui se sont longtemps combattues en lui-même que s'est formé le talent de M. Nekrassof; il doit surtout à ces luttes intimes l'incomparable vigueur et l'originalité qui le distinguent. Écoutez-le plutôt :

« Non, je n'ai point connu les doux chants d'une muse aimable et belle! Comme un esprit qui descend des cieux, l'enchanteresse éblouissante d'une beauté divine n'est pas venue en silence murmurer à mon oreille enfantine des sons d'une harmonie ravissante. Je n'ai point trouvé un chalumeau oublié dans les langes de mon berceau; une muse n'a point agité de rêves confus les pensées et les jeux de mon adolescence; elle ne s'est point montrée à mes regards enivrés comme une compagne adorable, « aux temps pleins de charme où la Muse et l'amour embrasent le cœur d'un feu qui épuise... »

« Mais j'ai connu de bonne heure les chaînes pesantes d'une autre muse, peu caressante et peu aimée, triste compagne des malheureux, de l'homme qui est né pour la lutte, les souffrances et la peine. Celle-là est une muse plaintive, souffrante et humble, le plus souvent tourmentée par la faim, aux paroles suppliantes, et qui n'a d'autre idole que l'or!...

« Pour honorer la naissance de l'enfant qui venait prendre place en ce monde, elle chanta près de moi, dans une pauvre chambre, à la lueur d'une *loutchina* (1) fumante; elle était cassée par le travail, et ses chants sans apprêt exprimaient l'ennui, une tristesse accablante... Souvent elle perdait courage, et se mettait à pleurer en répétant mes sanglots, ou inquiétait mon sommeil innocent par quelque chant désolé. Les mêmes gémissemens retentirent avec une force bien autrement poignante au milieu du tumulte de

(1) Copeau de bois de sapin dont on se sert pour éclairer les chambres.

l'orgie. On y distinguait, dans un désordre insensé, les calculs d'une prévoyance minutieuse et basse, les nobles inspirations des jeunes années, une passion expirante, des pleurs étouffés, des malédictions, des plaintes, des menaces impuissantes. Parfois, dans un accès de hardiesse, elle jurait, l'insensée, de déclarer une guerre implacable à l'injustice humaine. S'abandonnant à une joie sombre et sauvage, elle agitait mon berceau d'une main frémissante, criait vengeance, et appelait la foudre divine à son secours dans le langage de la fureur.

« Mais son âme irritée était aimante et douce; cette implacable colère faiblissait, la douleur cuisante se calmait peu à peu, s'apaisait,.... et tout ce désordre de passions sauvages et d'humiliations cruelles se rachetait par quelques minutes de bonheur divin, lorsque la noble victime, baissant la voix, murmurait au-dessus de ma tête : « Pardonne à tes ennemis!... » C'est ainsi que les chants sévères de la vierge toujours en larmes et aux paroles confuses bercèrent mon oreille jusqu'au temps où, suivant l'usage, je commençai avec elle un combat acharné; mais la Muse ne se hâta point de rompre les liens qui l'unissaient à moi. Elle me jeta dans un abîme de maux et de désespoir, de défaillances et de privations;... elle m'apprit à sentir toutes ses souffrances et à les confier au public. »

Le meilleur commentaire de ces strophes nous est donné par M. Nekrassof lui-même dans d'autres pièces où il explique le sens un peu voilé de cette invocation à la Muse par des souvenirs empruntés aux premières années de sa vie. Deux poèmes sont surtout dignes d'attention à ce point de vue. Dans le premier, intitulé *le Vieux Château,* l'auteur nous dépeint les lieux où il est né, et nous confie les tourmens de toute sorte qui l'éprouvèrent dans ce triste intérieur. Ces détails sont navrans; ils rappellent les scènes sauvages retracées par un autre écrivain non moins original, M. Aksakof (1) :

« Je les revois donc, ces lieux bien connus de moi, où la vie inutile et vide de mes ancêtres s'écoulait dans les festins, les pompes ridicules, une sale débauche et une tyrannie mesquine, au milieu d'une troupe de valets abrutis et tremblans qui enviaient le sort des chiens et des chevaux. C'est là qu'il me fut donné de voir le jour; j'y appris à souffrir et à haïr, mais, cachant soigneusement cette haine, il m'arrivait aussi d'être despote. C'est là aussi que de mon âme, flétrie avant le temps, s'envola si tôt le repos béni, pendant que le feu de désirs et de soucis hâtifs épuisait mon cœur avant le temps....

« Le souvenir des jours de mon enfance, passés dans une grandeur et une opulence empruntées, et remplissant mon âme de tristesse et de haine, paraît devant moi dans toute sa splendeur....

« Voici le jardin sombre, lugubre.... Quelle est cette femme aux traits maladifs et chagrins qui s'avance dans une allée, au milieu des branches?

« Je sais pourquoi tu pleures, ô ma mère! Celui qui a flétri tes jours,...

(1) Voyez sur M. Aksakof la *Revue* du 15 juin 1857.

je le connais, hélas! Associée pour la vie à un homme grossier et ignorant, tu ne te berças jamais d'un fol espoir; l'idée de résister à ton sort t'épouvantait. Quoique ton âme fût fière et belle, tu supportais ton malheur avec la résignation de l'esclave... et sur ton lit de mort, ta voix murmura le pardon de tout ce qu'il t'avait été donné d'endurer!....

« Et toi aussi, ô ma sœur bien-aimée! toi qui partageas longtemps les humiliations et les peines de cette victime sans plainte, tu n'es plus! Chassée par la honte de ces lieux peuplés de bouffons, de concubines et de piqueurs, tu confias ta destinée à un homme que tu ne connaissais pas, que tu n'aimais pas.... Mais fidèle image de ta mère, lorsqu'on te coucha dans un cercueil, ton sourire froid et sévère fit tressaillir ton bourreau lui-même, et il pleura.

« Voici la maison grise, la vieille maison!... Maintenant elle est vide et silencieuse, ni femmes, ni chiens, ni bouffons, ni valets.... Mais autrefois! oh! je ne l'ai point oublié! on s'y sentait oppressé; petits et grands soupiraient en silence. J'allais me jeter dans les bras de ma nourrice... Oh! combien je l'ai pleurée! A son nom seul, je tombais en extase, et longtemps je respectai sa mémoire... Mais quelques traits de cette bonté insensée qui me fut si nuisible se présentent à mon esprit,.... et mon cœur se remplit d'une haine nouvelle! Non, dans toute mon enfance turbulente et triste, il ne se trouve point un seul souvenir consolant et cher. Tout ce qui a troublé mes premiers jours, tout ce qui a jeté sur moi une flétrissure que rien ne saurait effacer a son origine là, sous le toit paternel!

« Et jetant les yeux autour de moi avec dégoût, je suis heureux de voir que le vieux bois qui servait d'asile dans les chaleurs de l'été est abattu. L'aire a été dévorée par l'incendie; le troupeau se tient immobile, la tête basse, devant le ruisseau desséché. Cette maison maintenant vide et sombre, cette maison jadis remplie par le bruit des coupes et des chants, par l'éternel murmure des sentimens étouffés, cette maison où celui-là seul qui écrasait tous les autres respirait et agissait librement, elle est penchée sur ses fondemens et menace ruine.... »

Telle fut l'enfance du satirique russe; on voit qu'il apprit de bonne heure à connaître le poids de la tyrannie et tous les raffinemens de la débauche. La triste destinée de sa mère et de sa sœur, malheureuses victimes d'une oppression brutale, justifierait à elle seule le sentiment d'indignation qui éclate dans ce morceau. Le poète a le droit de se montrer sévère; des souvenirs comme ceux auxquels il est ramené ne peuvent s'oublier. D'ailleurs le triste intérieur où il se transporte par la pensée est en petit l'image du monde au milieu duquel il tient la plume, et dès lors on comprend qu'il ne se sente point disposé à en parler avec ménagement.

Dans une autre pièce intitulée *Imitation de Lara*, M. Nekrassof débute également par quelques traits qui nous reportent à son enfance, mais il ne s'y arrête pas. La scène change : le poète a quitté le toit paternel; il ne reverra plus cette sombre demeure que pour se réjouir de la trouver en ruines. Le voilà livré à lui-même au milieu d'une ville populeuse, à Pétersbourg; comment va-t-il em-

ployer cette liberté après laquelle il soupirait depuis longtemps? Chacun devine qu'il en abusera, et il ne cherche pas à le dissimuler; il l'avoue avec le cynisme farouche qu'on lui connaît. Ce morceau nous fait passer sans transition des scènes qui ont attristé l'enfance de l'écrivain aux désordres qui devaient la suivre; mais les orages auxquels il est fait allusion dans ces vers n'ont pas entièrement dévasté son cœur, et de nobles émotions le font encore frémir.

« Élevé au fond d'un séjour ignoré, nous dit-il, dans une campagne presque sauvage, j'y vécus entouré d'hommes farouches, et le sort généreux me donna pour maîtres des piqueurs. Autour de moi bouillonnaient les flots impurs de la débauche, toutes les passions qu'engendre la misère étaient déchaînées, et cette existence désordonnée grava dans mon âme une empreinte ineffaçable. Encore enfant, ma raison n'était pas formée que déjà l'haleine empoisonnée de la débauche avait pénétré dans mon jeune cœur. Profondément gangrené, je m'élançai bruyamment dans un abîme de désordres, et consumai follement et honteusement ma jeunesse.... Après avoir repoussé brusquement les fraternels embrassemens de mes amis indignés, c'est en vain que je maudis plus tard les folies de ma jeunesse. Les forces épuisées ne se ranimèrent plus dans mon sein; mes regrets ne pouvaient point les rappeler. Aux ardeurs des jeunes années succéda le calme immuable et glacial de la tombe; malade et misanthrope, je pris au hasard une nouvelle route; je crus que mon cœur flétri avant l'âge ne se ranimerait jamais; mais je te vis..., et mon cœur se réveilla à la vie et aux émotions. L'amour a chassé de mon sein les funestes impressions et l'influence des premières années.... J'ai pu rêver de nouveau, j'ai senti renaître des espérances, des désirs... Peu m'importe que tu m'aimes ou non : je préfère à un calme mortel les larmes les plus cuisantes et les plus âpres souffrances. »

Le contraste d'un sentiment naïf et pur avec de tristes souvenirs se retrouve indiqué plus d'une fois chez M. Nekrassof. Avec quelle vérité poignante ne retrace-t-il pas les défaillances de l'amour aux prises avec la misère et l'opprobre! Villon lui-même n'aurait point retracé avec une franchise plus cynique un des épisodes de sa jeunesse effrénée et vagabonde.

« Lorsque, la tête fatiguée des orages du jour, je traverse la nuit quelque ruelle sombre, ton ombre apparaît soudain devant moi, ô toi que j'ai connue sans défense, malade et sans asile!

« Une pensée déchirante me serre le cœur. Le sort s'est montré bien dur pour toi dès ton enfance. Ton père, au front soucieux, était pauvre et méchant. On te maria, et tu aimais un autre homme. Le mari qui t'échut en partage n'était pas des meilleurs : il avait l'humeur farouche, la main lourde. Tu ne voulus pas te soumettre, tu rejetas cette chaîne; mais ce n'est point pour ton bonheur que tu me rencontras.

« Te rappelles-tu le jour où, malade et affamé, je m'épuisais en efforts inutiles? Dans notre chambre vide et froide, notre haleine glacée se répandait comme un nuage. Te rappelles-tu les mugissemens lugubres du vent dans

les cheminées, le bruit éclatant de la pluie? Le jour baissait, il faisait presque nuit. Ton enfant pleurait; tu réchauffais de ton souffle ses mains froides. Il ne s'apaisait pas, et ses cris étaient perçans... L'obscurité augmentait; après avoir longtemps pleuré, l'enfant expira... Pauvre mère! Mais à quoi bon ces larmes? Demain, la faim nous endormira à notre tour d'un sommeil profond et doux; notre hôte achètera, en nous maudissant, trois bières, puis on nous emportera pour nous mettre côte à côte!...

« Assis chacun dans un coin de la chambre, nous étions sombres et taciturnes. Je m'en souviens, tu étais pâle et affaiblie; une pensée mûrissait en secret dans ton esprit; un combat pénible agitait ton cœur. Je m'endormis; tu partis en silence, mais parée comme une fiancée qui marche à l'autel, et une heure après tu rentrais d'un pas pressé, apportant une bière pour ton enfant et à manger pour son père. Nous apaisâmes notre faim dévorante, un bon feu éclaira la chambre sombre, nous habillâmes l'enfant, et nous le couchâmes dans le cercueil... Était-ce un heureux hasard qui nous avait sauvés? Dieu nous avait-il pris en pitié? Tu ne t'empressas pas de me faire un triste aveu, je ne te fis aucune question; mais nous avions l'un et l'autre un poids sur le cœur, j'étais sombre et irrité!

« Qu'es-tu devenue? As-tu succombé en luttant douloureusement avec la misère? Ou bien, suivant le chemin ordinaire, as-tu fini comme tant d'autres? Personne ne prendra ta défense! Chacun te donnera un nom terrible; moi seul, je sens qu'une malédiction soulève mon sein, mais elle éclaterait vainement! »

Nous l'avons dit, l'invocation adressée à la Muse par M. Nekrassof trouve dans de telles pages son plus saisissant commentaire. Ce n'est pas la nature seule qui l'a fait poète; la véritable source de son talent doit être cherchée ailleurs. C'est aux douloureux combats de la vie qu'il est redevable de sa verve satirique. De là son énergie sombre et farouche : il ne chante pas, il maudit; mais l'indignation qui le transporte se manifeste surtout dans les strophes où il s'inspire de la société elle-même. C'est alors qu'il nous apparaît comme un juge inexorable; l'état moral des classes supérieures le révolte, et malgré toute la concision de son style et la sobriété de son imagination, ce sentiment éclate à tout instant. Ce n'est pas de lui que l'on pourrait dire avec Chateaubriand : « La Muse a souvent retracé les crimes des hommes; mais il y a quelque chose de si beau dans le langage du poète, que les crimes même en paraissent embellis. » De sa plume ardente, M. Nekrassof fouille, avec le calme apparent des passions concentrées, jusque dans les entrailles de la société russe, et il en étale avec une ironie amère et brutale les désordres et les honteuses faiblesses. Plusieurs moralistes russes nous ont familiarisés avec de telles audaces; mais aucune de ces esquisses de mœurs ne saurait être comparée aux scènes que M. Nekrassof nous expose. Quelque restreint que soit le cadre dont il fait choix, ce cadre suffit toujours au développement de la pensée qui l'inspire,

au tableau qu'il a entrepris de tracer. Prenons pour exemple la pièce intitulée *l'Homme moral;* le poète y fait ressortir avec une verve incisive comment les préceptes de la morale peuvent servir en Russie, ainsi que partout ailleurs, à protéger l'égoïsme et les sentimens les plus bas de la nature humaine.

« Ayant toujours suivi les lois de la morale la plus sévère (nous dit le vertueux personnage qu'il veut dépeindre), je n'ai jamais fait de mal à personne. Ma femme sortit un soir, la figure couverte d'un voile, et se rendit chez son amant. Je me glissai dans la maison de celui-ci avec la police, et constatai... Une provocation s'ensuivit; je refusai de me battre! Ma femme tomba malade de honte et de douleur; elle mourut... *Ayant toujours suivi les lois de la morale la plus sévère, je n'ai fait de mal à personne dans ma vie.*

« Un de mes amis ne me rendit pas à l'échéance une somme que je lui avais prêtée. Je le lui rappelai sans la moindre rancune et laissai à la justice le soin de décider entre nous. Le tribunal le condamna à la prison; il y mourut sans me donner un sou, mais je ne m'en plaignis pas, quoique j'eusse bien le droit de lui en vouloir! J'annulai sa dette le jour même de sa mort, et témoignai la douleur la plus vive... *Ayant toujours suivi les lois de la morale la plus sévère, je n'ai fait de mal à personne dans ma vie.*

« Je plaçai un de mes paysans en apprentissage chez un cuisinier. Il réussit; c'était un cuisinier excellent. — Quel bonheur! Mais il sortait souvent, et avait contracté des goûts qui n'allaient point à sa condition : il aimait à lire et à raisonner. J'essayai de l'en corriger par la menace; ce fut en vain, et je le fis paternellement battre de verges. — Le misérable! le désespoir le prit, et mon imbécile se jeta à l'eau!... *Ayant toujours suivi les lois de la morale la plus sévère, je n'ai fait de mal à personne dans ma vie.*

« J'avais une fille : elle s'éprit de son instituteur et songeait même à fuir avec lui. Je la menaçai de ma malédiction; elle se soumit et épousa un vieillard riche. Leur maison était brillante et l'abondance y régnait; mais Sacha commença tout à coup à pâlir et à s'éteindre. Un an après, elle mourut phthisique, nous laissant tous dans la plus profonde douleur... *Ayant toujours suivi les principes de la morale la plus sévère, je n'ai jamais fait de mal à personne dans ma vie.* »

Les *fonctionnaires* ne sont pas moins rudement traités que l'*homme moral*. On voit que M. Nekrassof connaît à fond la bassesse de sentimens et les mœurs corrompues de cette classe qui forme en Russie un monde à part, une sorte de tribu puissante et méprisée. Le poète se plaît parfois à surprendre, à déconcerter ses adversaires: il débute par une strophe tout à fait inoffensive; mais le rire sardonique éclate bientôt, comme dans la petite pièce intitulée *Macha*.

« Le jour s'est éteint dans les rues de la capitale; la jeune femme repose doucement; seul, son laborieux époux, aux traits pâlis, ne dort point... Un autre soin l'occupe! Demain il pourra montrer à Macha une brillante toilette... Elle ne lui répondra pas; elle le remerciera seulement... d'un de ses

regards enivrans! Il l'adore et veut être payé de retour. D'autres parures suivront. Et pourtant la vie est chère dans ces murs!

« Il y a bien un moyen fort simple de s'enrichir; la caisse du gouvernement est là..... Mais notre fonctionnaire avait été gâté dès son enfance par les connaissances pernicieuses qu'on lui avait inculquées. C'était un homme de la nouvelle génération; il tenait avant tout à l'honneur, et considérait même tout revenant-bon comme un vol, le libéral (1)! Il aurait bien voulu vivre avec plus de simplicité; mais Macha n'entendait pas raison. »

Cette remarque faite, le poète nous dépeint avec un calme ironique les tourmens qui minent l'honnête époux. « Si ses jours sont pleins de tristesse, il a des minutes de bonheur; mais il semble que le bonheur même soit pernicieux à une âme fatiguée. Bientôt Macha le couchera dans un cercueil, et la pauvrette se lamentera, elle se demandera pourquoi il s'est si vite consumé. » Ailleurs, dans une pièce intitulée *un Bon Parti*, M. Nekrassof entremêle avec non moins d'habileté le persiflage et la peinture de mœurs. « Sur les froides rives de la Néva, dans la ville brumeuse de Pierre le Grand, vivait un certain M. Dolgof... C'était un bon et simple père de famille, un fonctionnaire modèle qui n'avait gagné dans ses fonctions qu'une seule maison; il est vrai qu'elle avait cinq étages. » Parfois enfin la verve satirique ne se contient plus, et le sommeil de l'enfance ne suffit même pas à la désarmer. L'iambe vengeur se glisse jusque dans un *Chant du Berceau*.

« Dors, vaurien, pendant que tu es inoffensif! — *Do, l'enfant, do.*

« La lune cuivrée projette discrètement sa lueur sur ton berceau! — Ce n'est point une histoire en l'air que je me propose de conter. — Je vais chanter la vérité! — Toi, continue à reposer les yeux fermés. — *Do, l'enfant, do.*

« Une heureuse nouvelle s'est répandue dans la province. — Ton père, coupable de tant de méfaits, vient enfin — d'être mis en jugement; — mais ton père, coquin fieffé, saura se tirer d'affaire. — Dors, vaurien, pendant que tu es honnête! — *Do, l'enfant, do.*

« En grandissant, tu apprendras à connaître le monde chrétien; — tu achèteras un habit de scribe et tu prendras la plume. — Tu diras hypocritement : « Je suis honnête, je suis pour la justice. » — Dors, ton avenir est assuré. — *Do, l'enfant, do.*

« Tu auras l'air grave d'un fonctionnaire et tu seras coquin dans l'âme. — Après t'avoir reconduit jusqu'à ma porte, je ferai un geste de mépris. — Tu apprendras à plier gracieusement le dos..... — Dors, vaurien, pendant que tu es innocent. — *Do, l'enfant, do.*

« Quoique doux et craintif comme un petit mouton et très borné, — tu sauras arriver en rampant jusqu'à une bonne place sans te laisser prendre en faute. — Dors, pendant que tu ne sais pas voler! — *Do, l'enfant, do.*

(1) C'est ainsi que sous le dernier règne on désignait tous les hommes qui désapprouvaient la marche du gouvernement.

« Tu achèteras une maison à plusieurs étages; — tu atteindras un haut grade et deviendras tout à coup un grand seigneur, un noble russe. — Tu vivras longtemps et finiras ton existence en paix..... — Dors, mon beau fonctionnaire. — *Do, l'enfant, do.* »

On a beaucoup applaudi à ces morceaux satiriques; mais, tout en rendant justice à la hardiesse avec laquelle ils sont tracés, nous leur préférons des pages plus calmes : c'est une galerie de tableaux empruntés à la vie des paysans russes. On y remarque une modération apparente qui est habilement calculée; elle tend à concentrer toute l'attention du lecteur sur les souffrances de la pauvre population au milieu de laquelle l'écrivain nous transporte. Ajoutons qu'il a su plier au rhythme de la versification le langage populaire, et c'est là une tâche des plus difficiles. L'une de ces pièces, intitulée *le Village abandonné*, est d'une vérité saisissante.

« La mère Nénila vient demander au bourgmestre Vlass quelques poutres pour reconstruire une *isba*. Il lui répond : « Je n'en ai pas; tu n'en auras pas! » Le maître va revenir, se dit la vieille, il en décidera. Le maître verra que l'*isba* est vieille, et il me fera donner du bois.

« Un voisin, homme avide, enlève par ruse aux paysans un lopin de terre et des meilleurs. « Le maître va revenir; les arpenteurs riront jaune, pensent les paysans. Le maître n'aura qu'un mot à dire, et on nous rendra notre bonne terre. »

« Un cultivateur libre s'éprend de Natacha; mais l'intendant, homme sans cœur, refuse de donner son consentement à ce mariage. — Attendons, Ignacha, le maître va venir, dit Natacha à son amoureux. — Bref, petits et grands, pour la moindre dispute, redisaient en chœur : — Le maître va revenir, il nous donnera raison.

« La vieille Nénila est morte; le lopin de terre rend au voisin cent gerbes pour une. Le cultivateur libre a été trouvé de taille pour porter le fusil, et Natacha elle-même ne songe plus au mariage... Mais le maître n'est pas là... il est toujours absent.

« Enfin un beau jour une lourde voiture à quatre roues et attelée de six chevaux à la file paraît sur la route qui conduit au village. Au milieu se dresse une bière de chêne; dans cette bière était le maître, et derrière marchait son héritier. On enterra l'ancien maître, et le nouveau, ayant essuyé ses larmes, monta dans l'équipage, et repartit pour Pétersbourg... »

On ne pouvait mieux caractériser dans un petit cadre la triste situation des paysans russes. Quoique abandonnés à des intendans durs et avides, la confiance respectueuse que leur inspire le maître absent et leur étonnante résignation ne se sont point démenties jusqu'à présent. Le morceau intitulé *Au Village* est un chant de mort tout à fait national; mais l'impression douloureuse que cause cette complainte est adoucie par quelques traits où l'on reconnaît le génie naïf du peuple russe.

« On dirait d'un club de corbeaux qui s'est réuni aujourd'hui autour de notre église; des croassemens hébétés, des cris sauvages... Il semble que tous les corbeaux du monde se donnent rendez-vous ici chaque soir. Quoi? encore de nouveaux escadrons volans!... Ils se posent en file sur la coupole, sur le clocher, sur la croix, sur les *isbas* voisines. Là-bas même, sur cette perche mal affermie dans la haie, deux corbeaux viennent s'asseoir en battant des ailes... Aujourd'hui comme hier, ils se reposent quelques instans, et puis se remettent à voltiger. Mais les nuages noirs ont disparu, et le vent tombe. Allons dans les champs; dès le matin, la journée est sombre et pluvieuse. C'est vainement que je me suis fait tremper jusqu'aux os dans les marais. J'avais bonne envie de réussir; mais le succès ne se donne pas. Le soir est venu bien vite, avec les hordes de corbeaux... Qu'aperçois-je là-bas près de la fontaine? Deux vieilles paysannes qui causent. Allons les écouter.

« — Bonsoir, la mère! dit l'une. — Comment va la marraine? répond l'autre. Tu pleures donc toujours? Une pensée triste te serre le cœur? — Comment ne pleurerais-je pas? répond la première; je suis perdue, pauvre pécheresse! Mon cœur souffre... Mon pauvre fils est mort, Cassianovna, il est mort et couché dans la terre!

« Comment a-t-il pu succomber? Il était si brave! Quarante ours avaient été soulevés par sa fourche,... il a manqué celui-là! Pourtant il était grand, sa main était de fer, sa poitrine résonnait comme de l'airain... Il est mort, Cassianovna, mais l'ours est mort aussi!... Nous lui avons arraché la peau, au maudit; nous l'avons vendue. L'argent, dix-sept roubles, nous l'avons donné pour l'âme de mon pauvre Savouchka; que Dieu ait pitié de lui! La bonne Maria Romanovna a payé le service... Il est mort, ma colombe! à peine ai-je eu la force de regagner la maison.

« Le vent ébranle notre pauvre *isba* du bon Dieu; notre grange est en ruine... Il aurait pris sa hache; le mal peut être réparé. Il aurait tranquillisé sa pauvre mère... Il est mort, Cassianovna, il est mort, ma bien-aimée. Veux-tu sa hache? Je la vends. Qui dorlotera maintenant la vieille délaissée, la mendiante? Pendant les pluies de l'automne, pendant les gelées de l'hiver, qui me ramassera du bois? Lorsque ma pelisse chaude sera usée, qui m'en donnera une autre? Il est mort, Cassianovna, il est mort, ma colombe! Son fusil sera perdu! Le monde, ma chérie, n'est plus rien pour moi!... Je me couche souvent dans ma chambrette, je me couvre de nos filets, comme d'un linceul... Mais non! la mort ne vient pas... J'erre de tous côtés, j'ennuie tout le monde de mes plaintes... Il est mort, Cassianovna, il est mort, ma chérie! Ah! si ce n'était pas un péché!... Mais ça viendra bien... Je souffrirai encore, avec la grâce de Dieu, tout l'hiver; mais je ne foulerai pas l'herbe nouvelle! Bientôt notre chaumière sera tout ébranlée, notre champ restera sans labour. Maria Romanovna va partir pour la ville. Je n'ai pas assez de force pour aller mendier... Il est mort, Cassianovna, il est mort, ma chérie, et je le suivrai bientôt!

« La vieille se mit à pleurer. Et que m'importe? Pourquoi compatir aux douleurs que l'on ne peut pas soulager? Je me sens fatigué, il est temps de s'aller coucher. Mes nuits sont courtes; demain je partirai pour la chasse. Je vais tâcher de faire un bon somme jusqu'au jour... Ah! les corbeaux se

disposent à reprendre leur vol, la fête est finie... Allons, bon voyage! Les voici qui s'envolent tous en même temps avec de grands cris. Attention! alignement! toute la bande a pris son vol. On dirait d'un réseau noir étendu entre le ciel et la terre. »

Ce chant lamentable n'accuse pas seulement, comme les strophes précédentes, une vive sympathie pour la cause populaire sous les dehors d'une indifférence et d'un dédain qui rappellent un peu les poètes de l'école byronienne; on y retrouve, nous le répétons, plusieurs traits qui indiquent une parfaite connaissance du paysan russe, et entre autres cet esprit positif, calculateur, qui ne l'abandonne jamais, même dans les plus grandes afflictions. On dirait d'un enfant vieilli avant l'âge. C'est que, plus qu'aucun autre, le peuple russe a été éprouvé par le sort : relégué sur les confins de l'Europe, au milieu des neiges, il a gémi durant des siècles sous le joug du Tartare, et ne l'a rejeté que pour subir les rigueurs du servage. La condition, l'état moral de ce peuple si durement éprouvé ont encore fourni à M. Nekrassof le thème de beaucoup d'autres compositions. Dans une pièce intitulée *l'Eau-de-Vie,* il s'attaque résolûment à un vice national.

« Le *sotski* (1) m'a battu de verges sans motif. Cela est dur à supporter! Je sais bien que je ne suis pas grand'chose, mais, voyez-vous, c'était pour la première fois. Lorsque j'y pense, j'en frémis encore, et mon cœur devient de plus en plus triste. Comment lèverai-je maintenant les yeux sur mes frères? comment me présenter devant ma chérie? Je restai longtemps couché sur le four, en silence, et ne goûtai pas du *chti* (2). Pendant la nuit, le diable me souffla à l'oreille de mauvais conseils, et le matin je me levai tout sombre; impossible de dire ma prière. Et, sans parler à personne, sans me signer, je sortis dans la cour. « Frère, me cria tout à coup ma sœur, ne veux-tu pas un peu d'eau-de-vie? » J'en avalai tout un *chtof* (3), et ne quittai pas la maison de la journée.

« J'étais épris de la fille du voisin, la jolie Stéphanida. Je la demandai à son père, — le vieux et sa fille me trouvaient à leur gré; mais il paraît qu'un autre gars se prosterna devant notre *starosta* (4), et quelque temps après je le vis passer avec ma belle pour se rendre à l'église. Le cœur n'est pas de pierre. Je sautai par la fenêtre comme un forcené. « Attends, me dis-je, je saurai bien te rejoindre!... » Et, pour me donner du courage, j'allai au cabaret pour boire un coup. J'y trouvai le frère Petrouka; il me régala; je ne voulus pas rester son obligé... Je me sentis le cœur soulagé; je m'endormis en embrassant Pétrouka, et le lendemain je laissai là mon idée de vengeance.

« Je partis pour la ville et m'engageai à reconstruire tous les poêles dans

(1) Employé de la police rurale.
(2) Potage de choux fermentés.
(3) Mesure qui équivaut à un litre environ.
(4) Maire.

la maison d'un marchand. Au bout du mois, l'affaire était faite, et j'allai lui présenter mon compte. — Tu m'as surfait, coquin! s'écria-t-il. Je lui reprochai sa mauvaise foi; il me menaça de la justice, me dit qu'il ne me donnerait pas un *groche* (1), et me fit jeter à la porte. Je revins chez lui bien des fois depuis; il n'y était jamais pour moi. Comment payer mon *artel* (2)? — On va me mettre en prison, me dis-je en me montant la tête; je suis perdu! — Et j'allai me coucher comme un voleur dans la maison d'un ami. — J'attendais; mais le froid me saisit. En face était un cabaret. — Pourquoi ne pas y entrer? me dis-je, et j'y laissai mon dernier sou. Je pris dispute je ne sais avec qui, et le lendemain je me réveillai en prison. »

Est-il bien vrai cependant que le désespoir soit l'unique cause du vice dont le poète nous étale ici, avec une complaisance ironique, les fatales conséquences? On peut en douter : le paysan russe a pour les liqueurs enivrantes quelque chose de la passion qu'elles inspirent aux sauvages du nouveau continent. C'est qu'aux précieuses qualités dont il est doué se joint une rudesse qui touche à la sauvagerie. Malheur à qui ne craint point de l'éveiller! On a pu s'en convaincre dans toutes les crises populaires qui se sont produites en Russie. M. Nekrassof ne manque point de le rappeler; il a emprunté au séjour de l'armée française en Russie, lors de l'invasion de l'année 1812, l'épisode suivant :

« Oui, troupier, — fait-il dire par un paysan à un soldat, — tu t'es battu dans c tte guerre, et puis tu as lu des livres; mais laisse-moi te raconter une chose : nous autres paysans, nous avons aussi mis la main à ces affaires-là.

« Lorsque le Français est venu se frotter à nous, il a bientôt vu qu'il n'y gagnerait rien; alors, tu sais, a commencé la débâcle. Toute une famille nous tombe entre les mains : un père, une mère et trois petits. Le compte du *moussiou* n'a pas été long à régler, et ce n'est pas avec des fusils que nous l'avons expédié, mais à coups de poing. La mère se mit à crier, à gémir; elle s'arrachait les cheveux. Nous la regardions : ça faisait pitié; nous voilà tout attendris; un bon coup de hache l'étendit à côté de son mari. Mais les enfans? Ils étaient tout éperdus; il se tordaient les mains, ils sanglotaient, couraient; ils balbutiaient je ne sais quoi dans leur langue et pleuraient en chœur, les pauvres chéris. Les larmes nous venaient aux yeux. Que faire? On discuta longtemps; nous les avons abattus au plus vite, et nous les avons jetés tous dans le même trou....

« Ainsi donc, mon vieux, tu le vois : nous ne sommes pas restés les bras croisés, et sans nous battre comme vous autres, nous avons fait notre affaire. »

Que conclure de tous ces âpres tableaux? N'y a-t-il donc pas en Russie des aspects moins tristes, et une séve féconde ne circule-t-elle pas parmi tous ces élémens de corruption? Le poète n'inter-

(1) Monnaie de cuivre.
(2) Compagnie d'ouvrier.

rompra-t-il pas ses mordantes invectives? Un rayon d'espérance et de joie ne viendra-t-il pas éclairer ces ténèbres? Une seule fois, cette violente inspiration semble s'adoucir. Écoutez ce chant inspiré par une course à travers les campagnes désertes de la Russie du nord.

« Allons, marche donc, au nom du ciel! dit-il familièrement à son conducteur paresseux. Rien que le ciel, des sapins et des sables arides! La route n'est pas gaie... Eh! crie-t-il à un enfant qui passe, monte et assieds-toi à mes côtés, l'ami!

« Pauvre enfant! ses pieds sont nus, il est sale, sa poitrine est à peine couverte... N'en rougis pas! Qu'importe? Plus d'un homme célèbre a commencé comme cela... Qu'as-tu dans ta besace? Un livre! Bien, tu vas prendre une leçon. Je le devine, le père a dépensé pour son fils son dernier *groche*, ou bien la vieille femme du *diatchok* (1) t'a donné la petite pièce d'argent qu'une marchande dévote lui avait offerte pour s'acheter du thé. Mais peut-être es-tu un *drororoï* (2) affranchi?... Eh bien! cela s'est déjà vu; n'aie pas peur, tu feras ton chemin!... Tu apprendras bientôt à l'école qu'un paysan d'Arkhangel (3) a su, avec l'aide de Dieu, acquérir et sagesse et honneurs. Il y a encore de bonnes âmes en ce monde. Quelqu'un te conduira à Moscou. Tu prendras place sur les bancs de l'université. Ton rêve se réalisera! Alors une large voie s'offrira à tes yeux; travaille et ne crains rien...

« Voilà pourquoi je t'aime, ô ma Russie! Le pays qui sait tirer des rangs du peuple tant de grands hommes n'est point perdu. Quelle meilleure preuve de sa fécondité que de voir sortir de son sein tant de natures bonnes, honnêtes, tant de cœurs aimans, au milieu de cette foule de nullités et d'indifférens bouffis d'un sot orgueil! »

Telles sont les pages instructives et navrantes d'un recueil satirique qui nous a paru offrir non-seulement l'intérêt d'une hardie tentative littéraire, mais de précieux indices sur l'état moral de la Russie à la fin du dernier règne. Le tsar Nicolas Ier avait eu la prétention audacieuse de déraciner, par un régime de compression absolue, toute idée d'indépendance au sein des classes supérieures. Qu'en est-il résulté? Une réaction violente dans les esprits, réaction qui explique à la fois le succès de M. Nekrassof et le caractère de son inspiration. L'ardeur fiévreuse que trahissent les chants du satirique russe est une des conséquences ordinaires de l'oppression appliquée à un peuple que la civilisation n'a pas encore amolli. Il faut remarquer toutefois que cette oppression a cessé, et que le mouvement libéral doit prendre en Russie des allures différentes de celles qui s'étaient manifestées il y a trente ans. On ne verra pas se renouveler les scènes de violence qui ont ensanglanté, au commence-

(1) Chantre d'église.
(2) Domestique serf.
(3) Lomonosof.

ment du règne dernier, la place du palais d'hiver. Le parti de la réforme est, dans son ensemble, sincèrement attaché au nouveau souverain; les changemens qu'il réclame ne portent que sur des questions auxquelles la justice et l'humanité commandent de se dévouer. La réforme administrative, la réforme de la condition des paysans, ce sont là des mesures qu'appellent de leurs vœux tous les esprits éclairés, tous les hommes libéraux, plus nombreux qu'on ne le pense dans la société russe, et dont M. Nekrassof s'est fait l'énergique interprète.

Après avoir si vivement traduit les révoltes de l'esprit national contre un régime aujourd'hui abandonné, M. Nekrassof a maintenant une nouvelle tâche à remplir. Il faut qu'il célèbre le mouvement libéral dans la phase calme et féconde où il est entré. A ce point de vue, on ne peut accepter sans réserve les tristes paroles qui terminent son livre.

« O muse de la douleur et de la vengeance, s'écrie-t-il, cesse tes chants! Je ne veux plus troubler le sommeil d'autrui; nous avons assez maudit ensemble; lorsque je serai seul, je saurai me taire et mourir. Pourquoi cet air sombre et ces pleurs? Cela ne soulage pas! Les plaintes qu'exhale mon cœur me troublent et m'attristent comme le cri que jette la porte d'une prison. Tout a une fin; ce n'est pas vainement que ma route a été obscurcie par les orages; maintenant le ciel ne s'éclaircira plus pour moi; il ne jettera plus sur mon cœur un rayon vivifiant...

« Rayon enchanteur! amour et espérance! je t'ai appelé en rêve et dans mes veilles, au milieu des travaux, dans l'ardeur de la lutte et sur le bord du précipice. Je t'ai appelé; mais maintenant je ne t'appelle plus! Je ne voudrais point voir l'abîme que tu peux éclairer... Le cœur qui est fatigué de haïr ne saurait plus aimer... »

Que M. Nekrassof oublie de tels accens! Le spectacle que présente la Russie doit soutenir et encourager le poète accueilli par les nouvelles générations avec tant d'enthousiasme. Elle est encore loin sans doute d'être régénérée; mais les abus et les souffrances contre lesquels M. Nekrassof s'est élevé avec tant d'âpreté sont reconnus, et le gouvernement d'Alexandre II se prépare décidément à y porter remède. Que peut-on souhaiter de plus en ce moment? Il a fallu à la Russie deux siècles pour se délivrer de l'oppression des Tartares. L'œuvre dont elle vient d'entreprendre l'accomplissement n'est pas moins difficile; les mauvaises passions qui la tyrannisent ne se laisseront pas déraciner sans résistance. La lutte sera longue, n'en doutons pas, mais le parti de la réforme est assuré de vaincre. M. Nekrassof a dignement traduit ses colères; il lui reste à célébrer ses espérances.

H. Delaveau.

LA

VISION DE PAO-LY

Quand on fait route vers le Levant, c'est avec un battement de cœur que l'on voit poindre du milieu des flots les rochers blancs de l'île de Malte et les imposantes murailles de la Cité-Valette. Si vous allez à Jérusalem, au Bosphore ou aux bords du Nil, combien de souvenirs s'éveilleront en vous à l'aspect de cet îlot fameux, que la Providence a jeté entre l'Afrique et la Sicile pour marquer le point où finit l'Occident et où l'Orient commence! L'apôtre saint Paul y prit terre après son naufrage; il bénit ce lieu, où l'Europe catholique devait établir un jour les fiers chevaliers auxquels était confiée la tâche d'arrêter les invasions de l'islamisme. Toutes les nations de l'ancien monde, tous les peuples modernes y ont laissé des traces de leur passage, depuis les Phéniciens jusqu'aux Romains, depuis les Grecs de Constantinople jusqu'aux Français de l'expédition d'Égypte. Un si glorieux passé se reflète encore assez bien dans les monumens nombreux de la Cité-Valette, vaste entassement de fortifications bâties sur le roc, de palais italiens, d'églises chargées d'ornemens, et de hautes maisons décorées de grands balcons projetant leur ombre sur des rues dont quelques-unes ne sont que des escaliers sans fin, rudes à monter et effrayans à descendre. Assurément, si Malte appartient encore à l'Europe, elle ne tient par aucun point à l'Occident. Au fond des fossés de la ville, ne voyez-vous pas se dérouler les feuilles immenses du bananier? ne sentez-vous pas les rayons ardens d'un soleil presque tropical? Cette brise si fine, qui agite à peine les flots transparens de la Méditerranée, ne vous convie-t-elle pas à partir pour les régions célèbres qui furent le berceau de l'humanité?

Malte apparaît donc au touriste comme la première halte d'un voyage en Orient : de là ses rêves l'emportent vers les Pyramides, vers le Saint-Sépulcre, vers la mosquée qui fut la basilique de Sainte-Sophie; mais au retour c'est autre chose. Si quelque cas de peste a éclaté au moment où il quittait ces beaux pays d'Orient, sujets, hélas! à tant de misères, Malte offre au voyageur la triste perspective d'un séjour plus ou moins long au lazaret. Dès lors l'île a perdu tout son charme. Et d'ailleurs, quand on revient chez soi après une longue absence, quand on a réalisé ses rêves, on veut rentrer au logis avec ses souvenirs tout chauds. Quand on est désenchanté, — ce qui arrive à plus d'un, — il est pénible de s'arrêter aux lieux mêmes d'où on s'était élancé avec l'espérance d'un vol joyeux, et surtout d'y rester captif dans la prison sanitaire qu'on nomme un lazaret. Celui de la Cité-Valette est situé au fond d'un des ports de la ville, au quartier de Marza-Musciette, que d'anciens auteurs ont appelé souvent *Marsa-Mouchet.*

Il y a quatre ou cinq ans, le hasard avait réuni dans le lazaret de Marza-Musciette quatre personnages qui revenaient de diverses régions de l'Orient. L'un était un peintre; ses crayons à la main, il avait parcouru le Liban pour dessiner des Maronites et des Druses dans leurs costumes pittoresques. Le second, touriste sans profession, rapportait de la Turquie d'Asie de très longues pipes, du tabac excellent et des yatagans d'un grand prix. Le troisième appartenait à cette classe de commerçans arméniens qui parlent assez bien une foule de langues, et voyagent sans relâche, pour les intérêts de leur négoce, de Constantinople à Marseille, de Smyrne à Livourne, d'Alexandrie à Trieste. Quant au quatrième, arrivé par la Mer-Rouge des pays de l'extrême Asie, Allemand et cosmopolite, il prenait plus de plaisir à la lecture qu'à la conversation. Sa malle renfermait un grand nombre de livres bizarres, de manuscrits orientaux, qu'il ne se lassait point d'étudier. De temps à autre, il jetait un regard discret sur les esquisses du peintre; lorsque le touriste lui offrait un *chibouck,* il le fumait dans l'attitude recueillie d'un rêveur qui apprécie les douceurs du *far-niente.* Avec l'Arménien, il échangeait quelques paroles insignifiantes pour le seul plaisir de s'exercer dans la pratique des divers idiomes qui lui étaient familiers.

De ces quatre reclus condamnés à rester sous les verroux jusqu'à ce qu'ils eussent purgé leur quarantaine, celui qui s'ennuyait le plus, c'était le touriste. Un soir qu'il avait joué tout seul une partie d'échecs, ne sachant plus que faire, il se mit à battre du tambour avec ses doigts sur une petite table placée devant lui. Cet agréable passe-temps l'occupait depuis une demi-heure. Après avoir battu toute sorte de marches, il venait d'exécuter ce finale de la re-

traite que l'on nomme, je crois, la *breloque,* quand une idée lumineuse traversa son esprit : — Messieurs, s'écria-t-il avec impétuosité, si nous faisions tourner cette table?

— Ah! répliqua le peintre, qui dessinait dans un coin, près de la fenêtre, il n'en coûte rien d'essayer; mais, bah! une table sur laquelle se sont accoudés tant de gens contrariés par un trop long séjour dans cette prison, une table saturée d'ennui!... Nous n'en pourrons rien faire! Et puis, remarquez-le bien, entre nous quatre il n'existe pas cette unité de vues et de pensées qui peut agir sur un corps inanimé et le contraindre à obéir!

— Mais, mon cher, reprit le touriste, nous avons tous un désir commun, celui de sortir d'ici... D'ailleurs il s'agit surtout de passer une heure, de tuer le temps, rien de plus! Voyons, monsieur l'Arménien, faites-moi le plaisir de vous placer ici, à ma droite, et vous, monsieur le savant, à ma gauche, s'il vous plaît... Les mains sur la table, les doigts légèrement écartés, c'est cela...

L'Arménien souriait, tout en se prêtant par complaisance à un jeu nouveau pour lui, dont il ne comprenait qu'imparfaitement le sens. Le voyageur allemand, — ses compagnons le nommaient le savant, — remit ses lunettes dans leur étui, et s'assit à son tour; il ouvrait tout grands ses gros yeux myopes qui semblaient regarder en dedans. Sans avoir grande foi dans le succès de l'expérience, le touriste ne désespérait pas de réussir; depuis son départ d'Europe, combien d'initiés, gens du monde, érudits, curieux de toute sorte, avaient fait tourner, parler et écrire des tables et des guéridons! Enfin le peintre croyait tout de bon à l'influence de la volonté humaine sur un corps inerte : il prenait donc l'expérience au sérieux, et cherchait à communiquer à l'innocente table l'ardeur de sa pensée. Durant plus de dix minutes, il régna un silence complet, absolu. Les quatre voyageurs demeuraient dans une si parfaite immobilité, qu'on les eût pris pour ces personnages des contes orientaux changés en statues par la baguette d'un magicien. Bientôt l'artiste, cédant à une douce illusion, crut sentir la petite table tourner sous ses doigts. Pour la laisser obéir sans contrainte à ce mouvement de rotation si ardemment désiré, il se leva doucement. Sans se rendre compte de ce qu'ils faisaient, ses compagnons l'imitèrent; ils se redressaient peu à peu, comme s'ils eussent été subitement galvanisés. Le front chauve de l'Allemand s'inclinait vers le turban de l'Arménien; la barbe pointue du peintre touchait presque la moustache du touriste. Ils étaient là, tous les quatre, attentifs, silencieux, lorsque l'artiste s'écria d'une voix inspirée : — Elle tourne! — A ces mots, il se mit à tourner lui-même, entraînant dans une ronde dont le mouvement s'accélérait toujours le touriste à moitié

convaincu, le savant essoufflé, et l'Arménien ébahi. Les quatre statues venaient de s'animer, et de se changer en de véritables fous, qui pirouettaient comme des derviches tourneurs, sans pouvoir s'arrêter.

Cependant le charme se rompit lorsque le savant, haletant et à moitié étourdi, quitta la table pour aller se jeter sur un divan.

— Vraiment, dit l'Arménien, voilà un jeu fort agréable, et que je ne connaissais pas! Comment l'appelez-vous?

— Elle tournait, demanda le touriste; en êtes-vous sûr?

— Si j'en suis sûr, répliqua le peintre, elle tournait si bien qu'elle m'entraînait, et vous aussi.

— Le fait est que nous avons valsé à perdre haleine et sans orchestre, dit à son tour le savant, qui s'essuyait le front. Cette ronde me rappelait les jeunes garçons qui tournent sur eux-mêmes, dans les fêtes de l'Inde, en décrivant des cercles fantastiques.

— Voyons, reprit le peintre, puisque nous sommes en veine, passons à une autre expérience. Je vais introduire ce crayon dans une corbeille, et la corbeille, sur laquelle je placerai mes deux mains, écrira ou dessinera d'elle-même tout ce que je lui commanderai.

L'artiste fit un premier essai. Le crayon avait tracé sur le papier un dédale de lignes confuses. — Voyez, messieurs, dit le peintre, quel est cet objet?

— C'est un chameau, dit l'Arménien.

— Un chien, dit le touriste.

— Pardon, messieurs, c'est une mosquée; seulement le crayon a barbouillé en quelques endroits.

— Allons, dit l'Allemand en regardant par-dessus ses lunettes avec un sourire, je vois bien que c'est le nuage montré par Hamlet à Polonius, et dans lequel le courtisan distingue tour à tour un chameau, une belette, une baleine...

— Dessiner ainsi est fort difficile, reprit le peintre un peu désappointé. Je vais ordonner à cette corbeille de tracer quelques mots. — Puis, parlant à sa corbeille : — Écris! lui cria-t-il, écris! je te le commande.

Ce que le crayon avait écrit se trouva être du turc au dire de l'Arménien, du français selon le touriste. Quant au savant, interrogé à son tour, il se contenta de lever doucement les épaules et répondit : — Nous avons beaucoup mieux que cela en Chine! Vous voyez ce petit livre jaune, imprimé sur papier de riz, et que je tenais à la main ce matin encore? Eh bien! il renferme plus de choses merveilleuses que nous n'en pouvons accomplir et que nous n'en verrons jamais! Ah! l'Orient, l'Orient! ce n'est pas l'Asie-Mineure, ni l'Égypte, ni la Syrie; non, c'est l'Inde, le Thibet, la Chine, les con-

trées vraiment lointaines, qui ont conservé leurs antiques croyances, leurs religions terribles, étranges, toutes pleines de merveilleux...

— Que l'Inde soit la région des merveilles, je le crois volontiers, dit le touriste. Quant au Thibet, j'en ai peu entendu parler; mais la Chine est un pays où règne le positivisme le plus absolu, si je ne me trompe, et Voltaire a rendu lui-même hommage à la saine raison de son législateur, quand il a dit de Confucius :

> Il ne parla qu'en sage et jamais en prophète.
> Cependant on le crut, et même en son pays!

— M. de Voltaire a parlé de beaucoup de choses qu'il ne savait guère, répondit l'Allemand. D'ailleurs, il y a dans le Céleste-Empire plus d'une croyance, et nulle part on ne raconte plus d'histoires extraordinaires, nulle part il n'a été écrit plus de légendes fantastiques, depuis le recueil intitulé *Histoires à réveiller le monde* jusqu'aux fables inventées par ceux qui recherchent l'élixir de longue vie. Sans sortir de notre sujet, je sais une histoire qui se rapporte précisément à la tentative qui vient d'être faite au moyen du crayon fixé à la corbeille. Elle n'est pas longue; la voici en substance.

Il y a six mois, je me trouvais à Shanghaï. Désirant connaître par moi-même jusqu'à quel point le dialecte des provinces méridionales de la Chine diffère de celui des districts du nord, je m'aventurai à une petite distance de la côte, dans la direction d'un gros village habité par des cultivateurs. Comme j'arrivais sur la place du marché, j'aperçus un bonze en robe jaune, à la figure béate, qui traversait la foule à pas comptés. Il tirait de sa longue manche de petits livres finement imprimés que les plus riches habitans du village lui achetaient avec empressement. Quand le bonze passa près de moi, je m'avançai pour faire emplette à mon tour de cette brochure, dont j'étais curieux de lire le contenu. Il va sans dire que j'étais déguisé en Chinois; de plus, je cachais la couleur bleue de mes yeux derrière une paire de ces grosses lunettes rondes assez semblables à celles qui chevauchent sur le nez recourbé de Polichinelle. Le bonze, ne se doutant guère qu'il eût affaire à un barbare, n'hésita pas à me vendre son petit livre. Quand je fus sorti du village, j'allai m'asseoir à l'ombre, en un lieu écarté, et je reconnus que j'avais entre les mains un de ces petits traités religieux composés par les bonzes pour l'édification des fidèles. Les ouvrages de ce genre se composent presque toujours d'histoires, de récits fort simples, rehaussés de quelques détails merveilleux.

Comme les Chinois sont des gens précis et méthodiques, leurs contes les plus invraisemblables commencent invariablement par ces mots : « En telle année, dans le district de..., dépendant de

la province de... » A plus forte raison, le lieu et la date du véridique récit d'un fait surnaturel doivent-ils être soigneusement indiqués. Cependant j'omettrai d'en faire mention au début de cette histoire, et je me contenterai de dire que dans l'une des plus fertiles provinces de l'intérieur du Céleste-Empire vivait un honnête Chinois, élevé dans la religion bouddhique.

— Un honnête Chinois? interrompit le touriste avec l'accent du doute.

— Un honnête Chinois, reprit le savant, probe, vertueux et fort occupé d'acquérir des mérites pour la vie future. Bien qu'il vécût dans la corruption du siècle, comme disent les bouddhistes en leur langage mystique, il nourrissait toujours l'espoir d'embrasser un genre de vie qui lui permît d'arriver à la perfection. Il était marié et père de famille. Sa femme, encore jeune, avait le visage arrondi comme la pleine lune, une bouche petite et fraîche qui ressemblait à une cerise, une taille élégante et flexible comme la tige du saule, en un mot tous les avantages qui distinguent une beauté chinoise. Ses enfans, pleins de santé, s'ébattaient autour de lui. Il pouvait se dire heureux et passer doucement ses jours sans inquiétude du lendemain; mais, habitué à réfléchir et ne perdant jamais de vue la responsabilité qui pèse sur l'homme à tous les instans de la vie, il s'imposait souvent des jeûnes et des mortifications. C'est qu'il lui arrivait parfois d'écraser en marchant de petits insectes, et de manger certains légumes dont l'usage est défendu à ceux qui suivent rigoureusement les préceptes de la loi bouddhique. Et puis il aimait un peu le vin; mais il en usait modérément. Oh! qu'il était petit buveur! Avec deux ou trois verres, il en avait assez. Consciencieux dans toutes ses actions, sincèrement religieux, il partageait ses heures entre la culture de son petit domaine et la lecture des livres de morale. L'ordre et la paix régnaient dans sa paisible demeure. Il priait beaucoup, roulait fréquemment le rosaire entre ses doigts, invoquant le nom de la divinité objet de son culte, et cherchant à maintenir dans une tranquillité parfaite son cœur et son esprit. En attendant qu'il arrivât à la perfection, objet de ses constans désirs, il pratiquait la vertu, et gardait précieusement le trésor de la sagesse.

Notre homme, — il se nommait Pao-ly, — venait d'atteindre sa quarantième année, quand une affaire importante l'obligea de partir pour la province de Kiang-nan. Il en profita pour aller visiter le district si célèbre de Sou-tchéou. Les Chinois ont coutume de dire, en parlant de la capitale de ce district : « En haut est le paradis, en bas est Sou-tchéou. » Les Européens qui l'ont vue la comparent à Venise, avec cette différence que la reine de l'Adriatique

est bâtie sur la mer, tandis que Sou-tchéou est coupée en tous sens par de simples canaux d'eau douce. Les brodeurs et les ouvriers en soie y ont plus d'habileté qu'ailleurs; les dessinateurs qui leur fournissent des modèles déploient plus d'art, de fantaisie et d'imagination que leurs confrères des provinces du nord. Nulle part on ne voit d'aussi habiles comédiens, de plus hardis danseurs de corde, de plus merveilleux joueurs de gobelets. Où trouver des femmes qui aient la taille aussi souple et les pieds aussi petits? Ajoutez à cela que, grâce à la douceur de son climat, cette ville privilégiée, qu'entoure une riante campagne, regorge de fruits savoureux.

Un pareil lieu vaut bien la peine d'être visité; les riches et les oisifs y viennent en foule, des divers points de la Chine, pour y mener la douce vie d'épicuriens. Le sage Pao-ly ne fit que traverser ce séjour dangereux; il prit un bateau qui le conduisit à un lac fameux situé au milieu de montagnes pittoresques. Sur ce lac, nommé Taï-hou, erraient gaiement une foule de gondoles dirigées par de sveltes jeunes filles, qu'un esprit romanesque aurait volontiers comparées à des fées ou aux génies des eaux. Elles riaient et chantaient en poussant leurs barques légères; cependant leurs chants ne troublèrent point le cœur de Pao-ly. Quittant ces bords charmans, il se mit à gravir la montagne à la recherche d'un lieu solitaire où il pût méditer en silence. A mesure qu'il s'éloignait du lac, les bruits du monde se taisaient autour de lui. Aux voix humaines, aux chants joyeux célébrant le plaisir, succédait le gazouillement des oiseaux voltigeant sur les branches des arbres. Le bruit du vent, pareil à celui de la vague qui expire sur un lointain rivage, semblait un soupir s'élevant du fond des ravins pour monter jusqu'au sommet des montagnes.

Avec quelle joie Pao-ly s'enfonça dans cette solitude! Les bras croisés sur la poitrine, les yeux à demi fermés, il marchait en méditant et en priant. Il pensait alternativement à sa femme, à ses enfans, au petit domaine qui prospérait par ses soins; mais ce bonheur terrestre ne valait pas pour lui la douce quiétude de ceux qui, ayant renoncé à tout, vivent en solitaires dans les forêts pleines d'ombre. L'automne se faisait déjà sentir; le vent qui porte la gelée chassait au ciel des nuées blanches et transparentes qui effleuraient dans leur vol la cime des rochers. Les arbres de la forêt se teignaient de nuances dorées et violettes qui faisaient mieux ressortir le vert foncé des sapins. Sous les pas de Pao-ly tombaient par centaines les feuilles jaunies, frappées de mort, que le plus léger souffle de la brise arrachait à la branche. Il y avait dans ce paysage une mélancolie profonde. L'année, arrivée à son déclin, a de ces tristesses indicibles qui gonflent le cœur de l'homme et remplissent de larmes

ses paupières. A ces momens-là, nous sentons que les arbres robustes qui sèment sur nos têtes leurs dépouilles flétries vivront plus que nous, et nous nous prenons de pitié pour ces feuilles qui, une fois tombées sur la terre, ne reverdiront jamais. L'aspect de la nature en automne nous fait donc penser à notre dernière heure; mais chez ceux qui croient, comme notre voyageur chinois, aux existences futures et à la migration des âmes, ce spectacle éveille l'idée des innombrables morts qu'il leur faut subir jusqu'à la complète expiation de toutes leurs fautes. — Heureux les sages qui en une seule vie ont acquis assez de mérites pour ne renaître jamais! disait tout bas Pao-ly. Que ne suis-je de ceux-là! — Marchant toujours, il pénétra dans une forêt de sapins séculaires; l'ombre y était si épaisse que jamais, au plus fort de l'été, les rayons du soleil ne s'y frayaient un passage. Là des bonzes vivant dans la retraite s'occupaient à lire des textes sacrés. Répétant à demi-voix les prières sacramentelles, ils erraient calmes et le visage épanoui dans ce demi-jour mystérieux, pareils à des ombres. Les grands sapins qui gardent éternellement leur feuillage, que l'hiver n'altère pas, et qui semblent jouir d'un printemps perpétuel, convenaient à la méditation de ces pieux personnages, sur lesquels les saisons comme les années passaient sans marquer leurs traces. Pao-ly croyait rêver : étaient-ce des hommes comme lui ou des êtres purifiés par la prière qu'il voyait passer devant ses yeux? Il regardait avec un certain effroi ces religieux au front calme, parvenus au dernier degré de l'indifférence et de la quiétude, qui, sans lui adresser la parole, se tournaient vers lui comme pour lui dire avec leur sourire bienveillant : N'est-ce pas que l'on est bien ici?

Mais sous l'ombre opaque des sapins soufflait une brise froide; Pao-ly cachait ses mains dans ses longues manches, et marchait droit devant lui en grelottant. Sans se l'avouer, il cherchait le soleil et la lumière. Peu à peu les habitans de la mystérieuse forêt disparurent dans l'ombre, et le voyageur aperçut du côté du couchant une clarté rayonnante vers laquelle il se mit à courir. A l'horizon se dressait une haute montagne, inondée de lumière et séparée de la forêt par un ruisseau profond et rapide. Des oiseaux plongeurs, au bec rouge, au plumage blanc comme la neige, se promenaient lentement sur les eaux, touchant alternativement les deux bords du ruisseau. Ils allaient d'une rive à l'autre, tantôt s'enfonçant sous les flots écumeux, tantôt s'aidant pour voguer de leurs longs pieds palmés, tantôt encore se berçant sur leurs grandes ailes.

— Oiseaux trois fois heureux, pensait Pao-ly, que ne puis-je franchir comme vous l'obstacle qui me tient éloigné de cette montagne!

Comme il se parlait ainsi à lui-même, une petite nacelle, si légère qu'elle semblait danser sur l'eau, vint de son côté en fendant le courant. Elle était montée par un vieillard à la blanche chevelure, au visage frais et doux.

— Venez, venez, dit le vieillard à Pao-ly; n'enviez à ces oiseaux ni leurs ailes, ni leurs pieds palmés...

Pao-ly hésitait à monter sur la nacelle, qui lui paraissait trop faible pour porter deux personnes. Le vieillard l'appelait par ses gestes, il lui tendait la main; mais il jaillissait de son œil, qui brillait comme le diamant, un éclat surnaturel. Pao-ly, incapable de supporter ce regard étincelant, baissait les yeux et demeurait immobile. Tout à coup le vieillard, l'attirant à lui, le fit asseoir dans la nacelle. Le courant entraîna le léger esquif avec une rapidité effrayante. De chaque côté, les flots écumeux effleuraient le bord. Épouvanté de traverser les eaux aussi vite que la flèche fend les airs, Pao-ly voulut pousser un cri; le son expira sur ses lèvres. Il venait de découvrir que le vieux nautonnier aux cheveux blancs ne pesait pas plus qu'une ombre. L'esquif, poussé par une force invisible, voguait comme l'on vogue dans les songes, et comme voguent les nuées, sans effort, sans secousse, partant sans danger.

Toutes ces circonstances auraient dû rassurer Pao-ly; mais l'homme a toujours peur quand il est en présence d'un fait merveilleux. Il ne pouvait se décider à regarder en face son compagnon aux yeux de diamant; encore moins osait-il se mouvoir dans la crainte d'imprimer un mouvement d'oscillation au frêle esquif, qu'il savait pourtant être insubmersible. Il inclinait la tête, et regardait en bas. Les flots bouillonnaient avec bruit, ne reflétant dans leur miroir ridé par la violence du courant rien autre chose que les nuées blanches errant à travers le ciel. Peu à peu une forme humaine se dessina confusément sous les eaux; cette image, d'abord vague et à peine visible, devint plus nette : elle suivait la marche de la petite nacelle. Pao-ly la considérait malgré lui avec la terreur qu'inspire la vue d'un spectre. Une sueur froide coula bientôt de ses tempes, et son cœur se serra. En proie à une inexprimable angoisse, il se dressa de toute sa hauteur, en interrogeant du geste le vieillard assis à ses côtés.

— L'avez-vous reconnu? demanda tranquillement le nautonnier à la chevelure blanche.

— C'est moi, c'est moi-même, balbutia Pao-ly.

— C'était vous tout à l'heure, ce n'est plus vous maintenant, répliqua le vieillard. Vous avez dépouillé le vieil homme, l'homme de corruption... Laissez s'en aller au gré des flots et sans la regretter cette dépouille mauvaise dont le poids empêche les hommes de s'élever jusqu'à la région des esprits. Vous êtes purifié, renouvelé,

digne d'aborder à cette montagne sacrée où de saints personnages, qui ont atteint à la perfection, vivent de la vie naturelle!...

En achevant ces paroles, le vieillard déposa sur l'autre rive du torrent le pauvre Pao-ly, surpris et troublé. Lorsque celui-ci eut pris terre, son premier mouvement fut de se tâter; il lui manquait quelque chose, cette dépouille que les flots emportaient avec les souillures passées... Un soupir s'échappa de sa poitrine; il aurait voulu demander au vieillard si, en dépouillant le vieil homme, une partie de son cœur ne lui avait point été enlevée!... Mais l'esquif ne se montrait plus à ses regards. Il n'apercevait, sur les flots tourmentés du torrent, rien autre chose qu'un cygne blanc qui voguait avec fierté, le cou rejeté en arrière, l'aile entr'ouverte.

Pao-ly regretta peut-être un instant de s'être aventuré dans ces hautes régions. Lorsqu'il comprit que tout moyen de retourner en arrière lui était enlevé, il leva les yeux sur la montagne lumineuse dont l'éclat l'avait attiré et reprit courage. La montagne qui s'offrait à sa vue était en grande partie stérile. A peine si quelques arbres, au maigre feuillage, poussaient entre les rocs. Un petit sentier, bordé de plantes épineuses, s'ouvrait devant ses pas; il le suivit et arriva bientôt à une caverne spacieuse dans laquelle les rayons du soleil pénétraient librement. Tout au fond de cette grotte, décorée à l'intérieur de colonnes et de chapiteaux, se dressait la statue de Bouddha, que les Chinois appellent Fo. Les jambes croisées, le doigt levé, la divinité, au visage aplati, aux lèvres épaisses, aux oreilles pendantes, semblait trôner au milieu d'un nuage d'or. Pao-ly se prosterna devant la sainte image et fit une longue prière. Quand il se releva, il aperçut un morceau de bois, en forme de pinceau, suspendu à la muraille au moyen d'un anneau de fer. C'était comme un mince fuseau de bois, sculpté dans toute sa longueur et pareil à ceux dont se servent les Chinois pour tracer les caractères de leur écriture, mais à l'extrémité duquel on n'avait point ajouté la touffe de poils de lièvre qui doit tremper dans l'encre. Sous ce pinceau d'un nouveau genre se trouvait une planche carrée et recouverte d'une couche épaisse de sable fin. A côté de la planche, un bonze, accroupi sur une natte, se livrait à la méditation.

Ce bonze était le gardien du sanctuaire. Pao-ly le salua par trois fois en appuyant son front sur la terre, et lui demanda ce que signifiaient la table couverte de sable et le pinceau suspendu au plafond de la grotte. — Je vais vous le dire, répondit poliment le bonze. Quand les hommes du siècle ont quelque pensée qui les trouble, que peuvent-ils faire? Rien autre chose que d'accomplir des actes extérieurs de piété, brûler des parfums, s'agenouiller devant les images. Mais, moi, je sais des formules magiques par lesquelles je puis obtenir pour eux, du dieu que je sers, une réponse aux doutes qui les

inquiétent. J'invite le dieu à descendre; il vient, il écrit lui-même la réponse aux questions que les fidèles lui adressent du fond de leur âme, et ceux-ci se retirent consolés et éclairés.

Quand il entendit ces paroles, Pao-ly fut transporté de joie. — Enfin, pensa-t-il, les moyens d'arriver à la perfection que je cherche vont m'être révélés aujourd'hui. — Rentrant en lui-même, il se rendit cette justice, qu'aucune pensée fâcheuse ne troublait son cœur. Exempt de chagrin, à l'abri de toute inquiétude, ferme dans sa foi, ne s'était-il pas élevé au-dessus de ce monde corrompu assez haut déjà pour acquérir, en partie du moins, la grande quiétude que les bouddhistes considèrent comme le dernier mot de la sagesse humaine. Cependant il lui restait à apprendre une chose essentielle, la manière de s'identifier par la méditation avec le Grand-Être, en qui se résument les mondes visibles et invisibles. Sans communiquer sa pensée au bonze, il forma secrètement le vœu d'apprendre à bien prier.

Pendant qu'il s'arrêtait à ce pieux désir, les parfums brûlaient dans le sanctuaire, et le bonze répétait des paroles magiques. Prosterné le front contre terre, Pao-ly priait avec ferveur : « Dans mon aveuglement stupide, je passe mes jours au milieu des folles joies du siècle et des douceurs d'une vie facile. J'élève mon esprit vers Bouddha sans savoir si mes prières sont bonnes, sans connaître si j'acquiers des mérites qui diminuent pour moi le nombre des existences à venir; je supplie donc instamment le Grand-Immortel de m'éclairer et de m'enseigner à le prier convenablement. » Relevant alors la tête, Pao-ly s'informa auprès du bonze s'il pourrait obtenir une réponse à la demande qu'il venait de formuler en son esprit.

Le bonze se contenta de lui montrer du doigt le pinceau de bois qui se mit à se mouvoir lentement de droite à gauche. Sans qu'une main humaine le dirigeât, l'instrument traçait sur le sable des caractères parfaitement visibles dont voici le sens :

« Priez Bouddha avec une entière dévotion; c'est la pierre philosophale.

« Priez le Grand-Immortel en l'invoquant par tous ses noms, c'est comme si vous épuisiez à chaque fois un tour de roue (1).

« Priez les reliques avec ferveur, et vous serez victorieux de la vie et de la mort.

« Priez toujours, vous resterez étroitement uni aux saints et aux sages.

« Priez par la pensée, vous ne serez point emporté par le torrent de la corruption.

« Priez par le cœur, et vous demeurerez pareil à une blanche nuée.

« Priez, et vous découvrirez les mystères les plus subtils, vous pénétrerez ce qu'il y a de plus caché dans les secrets de la vie.

(1) C'est-à-dire comme si vous effaciez à chaque fois du livre de la vie et de la mort une des existences futures auxquelles vos fautes vous ont condamné.

« Priez en récitant les formules sacramentelles, et vous vous préparerez à l'immortalité. »

Bien qu'elles fussent écrites sur le sable, ces paroles n'étaient point de celles qu'un bouddhiste zélé laisse passer sans en orner sa mémoire. A mesure que le pinceau magique les traçait sur la planche, le vieillard les transcrivait sur une pièce de soie. Quand la copie fut achevée, il la présenta à Pao-ly, qui en prit lecture et reconnut, après l'avoir étudiée quelques instans, que ces sentences répondaient parfaitement aux questions qu'il avait formulées dans le silence de la méditation. Il ne lui restait plus qu'à mettre en pratique ces divins préceptes; sa résolution fut aussitôt prise de quitter sa famille et de se consacrer entièrement à la prière pour arriver enfin à cette perfection tant désirée.

Cependant le jour baissait, et les ténèbres se répandaient dans le sanctuaire. Conduit par le bonze dans une petite grotte voisine de celle où venait de s'accomplir le prodige, Pao-ly réfléchissait sur le sens des paroles que le dieu avait dictées au pinceau magique. Il se promettait d'être plus attentif aux choses spirituelles, de prier à l'avenir avec plus de ferveur, de marcher avec une foi plus vive dans la voie qui conduit à la libération finale. La nuit s'avançait; la lampe allumée au fond de la grotte ne lançait plus que des lueurs douteuses. Assis près d'une table sur laquelle se trouvaient placés tous les ustensiles dont les Chinois se servent pour peindre les caractères de leur langue, le voyageur prit machinalement un pinceau. Ce pinceau paraissait n'avoir pas servi depuis longtemps, il était sec; mais à peine Pao-ly l'eut-il posé sur une feuille de papier que la touffe de poils de lièvre, imprégnée d'une encre fine et luisante, se mit en mouvement d'elle-même. Pao-ly méditait toujours; ses yeux se fermèrent, sa lampe s'éteignit... Quelle ne fut pas sa surprise d'apercevoir le lendemain matin, quand les premières lueurs de l'aube vinrent éclairer le fond de la grotte, sept stances régulièrement tracées, et d'une écriture qui ne ressemblait en rien à la sienne! Voici ce que disaient ces stances :

« A quoi bon disputer sur les choses abstraites et parler de formules magiques? — à quoi bon s'appliquer à pénétrer les choses mystérieuses et à approfondir les secrets de l'existence? — à quoi bon abandonner ses occupations et se retirer du milieu des hommes? — à quoi bon élever la voix et lire d'un ton sonore pour se faire entendre des autres? — à quoi bon former des vœux et demander une félicité parfaite? — à quoi bon se retirer dans les couvens et se raser la tête? — à quoi bon mendier le repas maigre aux portes des maisons, et frapper le tambour (1) devant les porches des palais? —

(1) Les bonzes chinois ont coutume de frapper sur un tambour pour se faire entendre des personnes auxquelles ils demandent le repas maigre qui compose leur nourriture.

Il faut seulement avec sincérité, avec une foi parfaite, avec un vrai repentir de ses fautes, dans la solitude de son cœur, prier le Grand-Immortel. »

Ainsi donc, non-seulement la nuit avait porté conseil au voyageur, mais encore il s'éveillait plus instruit qu'il ne l'était en s'endormant. Voilà une de ces merveilles dont on ne voit des exemples que dans l'extrême Asie! Cependant un doute sérieux tenait en suspens l'âme du pieux Pao-ly. Obéirait-il aux paroles tracées la veille sur le sable, devant l'image et pour ainsi dire par la main du dieu, paroles solennelles et qui semblaient le convier à suivre son premier dessein d'embrasser la vie religieuse pour prier toujours? Prendrait-il pour règle de conduite les autres paroles écrites d'une façon mystérieuse aussi, et qui l'invitaient visiblement à rentrer sous son toit pour y pratiquer les vertus de son état et accomplir au milieu du monde les actes de sa religion? Il flottait incertain entre ces deux partis, ne sachant auquel s'arrêter. Était-ce une inspiration d'en haut? était-ce simplement une pensée d'orgueil qui le poussait à tendre vers la perfection?

— Combien il se glisse parfois de vanité secrète et de recherche de soi-même dans nos meilleures pensées! se disait Pao-ly. Je suis heureux chez moi; n'est-ce pas tenter le sort que de vouloir à tout prix atteindre à un plus grand bonheur en ce monde? — Peu à peu il reporta ses regards vers la terre; il vint à songer à sa femme si tendre et si soumise, à ses enfans si respectueux et si gentils, à ses champs couverts de belles moissons, à sa maisonnette si bien plantée au rebord d'une rivière. Il avait coulé des jours tranquilles dans ce domaine héréditaire que ses aïeux avaient cultivé de père en fils, où ils avaient fermé les yeux. Quoique petit buveur, il savourait volontiers un verre de vieux vin, et toujours au fond du flacon il retrouvait la gaieté et la liberté d'esprit. Ces pensées amenèrent une larme dans les yeux de Pao-ly; il soupira et résolut de regagner sa maison en répétant tout bas les sept stances qui commencent par ces mots : « A quoi bon..... » Pour cette fois, disait-il, c'est une affaire manquée; à une prochaine existence, si je renais sous la forme humaine, je saurai mieux m'y prendre.

A ce moment, un profond sommeil s'empara de ses sens; il lui semblait revêtir quelque chose du vieil homme qu'il avait dépouillé en voguant vers la montagne sacrée. Sans se trouver plus alourdi, il se sentit comme doucement réchauffé. Après avoir dormi longtemps, Pao-ly s'éveilla tout de bon, fort surpris de se voir logé dans une hôtellerie située aux bords du lac Taï-hou. Il ne put jamais se rappeler quelle route il avait suivie pour atteindre la montagne habitée par les immortels, ni comment il était revenu aux lieux plus

humbles qui sont la demeure des fragiles humains. Depuis lui, combien de pieux personnages ont cherché le chemin qui mène à ces demeures tranquilles, et fait le vœu d'aller en pèlerinage jusqu'à la grotte où le pinceau enchanté trace sur le sable des caractères magiques? Mais, hélas! les rameuses qui conduisent les barques du lac Taï-hou ne sont point les pilotes qui conviennent pour guider le pèlerin à ces lieux de sanctification. On peut dire que la route est à jamais perdue...

— Ma foi, dit le touriste, quand la Chine sera ouverte aux Européens, j'irai peut-être faire un petit voyage aux environs de ce lac. En attendant, je reconnais avec vous que les Chinois ne manquent pas d'une certaine imagination.

— C'est vrai, ajouta l'artiste, mais dans leurs récits comme dans leurs peintures la perspective fait toujours défaut; ils entassent les détails sans tenir compte des plans.

— Vous avouerez au moins que le crayon magique avait écrit sur le sable des lignes parfaitement lisibles, reprit le savant; les stances tracées avec de l'encre sur le papier, sans le secours d'une main humaine, ne laissent pas non plus que d'être fort intelligibles. Aussi l'histoire ajoute-t-elle que Pao-ly en fit de nombreuses copies qu'il distribua dans toutes les villes et dans tous les villages de la province. Son aventure fit grand bruit; elle lui valut la réputation d'un homme fort avancé dans les voies de la sagesse, et les bonzes l'ont fait imprimer afin d'éclairer sur leur vocation véritable ceux qui seraient tentés de se croire appelés à la perfection.

Trop sérieux pour prêter l'oreille à des histoires fantastiques, l'Arménien avait fermé les yeux pendant tout ce récit; il parut se réveiller lorsqu'on apporta le café. Alors aussi le peintre, qui n'avait cessé de dessiner, présenta triomphalement à ses compagnons une charmante esquisse représentant une mosquée avec des palmiers. — Eh bien! messieurs, dit-il avec assurance, voilà pourtant ce qu'a dessiné la corbeille; je n'ai fait que repasser les traits et jeter des ombres çà et là...

— Et l'autre papier sur lequel la même corbeille avait écrit une phrase mystérieuse? demanda le savant.

— Le voici, répliqua le touriste; à force d'application, j'ai déchiffré ces mots : « Puissions-nous sortir demain de cette maudite quarantaine! »

— *Amen, amen,* ajouta l'Arménien en savourant son café.

TH. PAVIE.

LA

SOCIÉTÉ DE BERLIN

Erinnerungsblaetter, von A. v. Sternberg; 4 vol. Berlin 1856-1858.

On a beaucoup médit des ouvrages indiscrets, et avec raison. Rien n'est plus affligeant que cette littérature de *mémoires*, où tel individu, sous prétexte de se raconter soi-même, s'en va livrer à une curiosité banale toute sorte de mensonges apocryphes, de scandales controuvés, sur la vie du prochain. A côté de cette littérature effrontée, odieuse, qu'on ne saurait trop vertement flétrir et bafouer, il y en a une autre cependant qui, bien qu'elle ne mérite aucun blâme moral, ne doit pas échapper à la critique; je veux parler de la littérature à réticences diplomatiques, de tant de livres d'une accablante nullité que publient journellement une foule de gens en place et de voyageurs plus ou moins officiels. Personne ne demande à un envoyé quelconque le secret de sa mission; mais si la fantaisie prend à ce prétendu personnage politique de se faire auteur, et de nous entretenir à son tour de ses impressions de voyage, encore semble-t-il que nous soyons en droit de lui demander autre chose que des descriptions de cathédrales et des récits de combats de taureaux. Le public, qui s'entend merveilleusement à juger chacun selon sa valeur, veut bien vous passer votre manque d'imagination et votre mauvais style, à la condition que ces pauvretés seront rachetées par quelque mérite particulier; mais si vous lui faites défaut au moment voulu, si, lorsqu'il s'agit de vous expliquer sur les événemens, vous commencez à prendre des airs discrets et *boutonnés*, on

vous dira très justement que rien au monde n'eût été plus facile que de vous épargner cette peine et ce ridicule, et que lorsque vous ne vous sentiez ni assez de souffle ni assez de cœur pour fournir votre course, beaucoup mieux valait rester chez vous.

Ce que cette manie de la circonspection et de la réticence a produit en Allemagne d'ineptes volumes ne saurait se calculer. Eût-on vingt fois donné dans le panneau, comme ces rapsodies se recommandent d'ordinaire par des noms considérables, on s'y laisse toujours reprendre, espérant au moins recueillir un renseignement, glaner un détail : pure déception! Vous lisez le livre, et quand vous l'avez lu, vous vous sentez aussi penaud et ridicule que si vous veniez de faire gravement la révérence devant un mur. Et cependant l'intérêt que pourraient offrir de pareils ouvrages, les *Mémoires de Saint-Simon* nous l'indiquent assez, et sans aller jusqu'à ces hauteurs, en ne dépassant point le coteau, combien au XVIIIe siècle d'intéressans annalistes de cour! Des mémoires ne sont pas l'histoire, mais des matériaux pour l'histoire; ce qu'on leur demande surtout, c'est l'appréciation immédiate et vivante des faits. Quand je lis le baron de Pöllnitz, j'assiste au train de la société allemande pendant le XVIIIe siècle; mais je me demande quelles informations sur notre époque l'avenir trouvera dans la plupart des ouvrages qui composent aujourd'hui cette littérature de chambellans, littérature dont il ne faudrait point parler trop légèrement, car n'oublions pas qu'elle eut Saint-Simon pour patriarche. Diplomate depuis quarante ans, tour à tour secrétaire de légation ou ministre à Vienne, à Paris, à Munich, M. le baron d'Andlaw publie des *Souvenirs* (1), et la première chose qu'il se hâte de nous annoncer dans sa préface, c'est qu'il compte ne nous parler ni des hommes, ni des événemens : des hommes, parce qu'un trop grand nombre d'entre eux vit encore; des événemens, parce que le contre-coup exerce sur le présent une force de réaction trop considérable. On devine le livre intéressant que cela fait : des paysages, la Hongrie pittoresque, Vienne et Munich à vol d'oiseau, et de loin en loin, à travers ces esquisses de voyage, un peu de politique, *etwas Politik,* comme dit le titre du second chapitre de la deuxième partie, mais si peu que ce n'est guère la peine de s'en occuper, puisque dix pages suffisent à l'auteur pour se mettre au courant et, comme on dit vulgairement, pour vider son sac.

Un pareil système a du moins le mérite de ne compromettre personne. J'ignore si M. de Sternberg en fait grand cas, mais ce que je

(1) *Erinnerungsblätter aus den Papieren eines Diplomaten,* von Franz Freiherrn von Andlaw; Frankfurt 1857.

puis affirmer, c'est qu'il se garde bien de le pratiquer. Écrivain distingué, observateur ingénieux, satirique, mais dont l'élégance tourne volontiers au précieux, M. de Sternberg forme avec le prince Pückler-Muskau et la comtesse Hahn-Hahn une sorte de classe à part dans la littérature allemande. Plusieurs de ses nouvelles l'ont rendu célèbre. Cela s'appelle *Psyché, Galatée, Fortunat,* et porte en soi un certain parfum d'ancien régime qui trahit chez l'auteur l'homme de naissance. Vis-à-vis de la littérature démocratique qui de plus en plus prend le haut du pavé, M. de Sternberg joue un peu le rôle d'un émigré. Les *réalistes,* les conteurs d'histoires villageoises lui reprochent de n'être pas de son temps : il répond aux clabauderies par des épigrammes et par de nouveaux succès aux espèces d'interdits lancés contre ses productions, car si en Allemagne comme ailleurs certaines tendances aristocratiques provoquent parfois bien des antipathies, la querelle ici menaçait de se compliquer d'une question de nationalité. Gentilhomme russe égaré à travers la littérature allemande, il était assez naturel que M. de Sternberg cherchât tout d'abord son point d'appui dans le monde des salons, qu'il devait peindre avec un art où l'on souhaiterait quelquefois de rencontrer plus de bienveillance, nous devrions ajouter plus de discrétion; mais M. de Sternberg est de ceux qui pensent que la vie du monde n'est point la vie privée, et que ses secrets, s'étant déjà pour le moins fort aventurés à passer de bouche en bouche, ne courent point si grand risque à sauter le pas. Pour notre part, nous pensons un peu comme lui, surtout après avoir lu ses *Souvenirs;* on rencontre là sur la société berlinoise un ensemble d'études et de portraits qu'il est d'autant plus opportun de consulter, que cette société même est en voie de se transformer aujourd'hui.

I.

Les premiers symptômes de l'éveil de la société berlinoise au commencement de ce siècle correspondent à une époque sur laquelle insiste beaucoup M. de Sternberg, celle de la *domination française.* Cette époque est une des plus moralement grandes de l'histoire de la Prusse. C'est là qu'il faut regarder si l'on veut assister au prodigieux travail d'une nation faisant servir toutes ses forces, même les moindres, à préparer sa délivrance. A la vigoureuse impulsion littéraire de Weimar Berlin avait répondu par sa levée patriotique, et c'est ainsi que ces deux capitales se complètent l'une par l'autre.

On s'est demandé souvent quelle fut la part des salons dans ce mouvement berlinois. Cette part fut sans doute considérable, mais

non point telle que chez nous, en France, elle eût été. L'auteur d'un agréable ouvrage intitulé *Rahel et son temps* (1), M. Schmidt-Weissenfels, me paraît s'être beaucoup exagéré cette action. La vie de salon, je le répète, telle que nous l'entendons de ce côté-ci du Rhin, n'entre ni dans le caractère, ni dans les habitudes de l'Allemand, trop individuel, trop *en dedans* pour se complaire longtemps dans la société de ses semblables. En son idée, chaque Allemand est un microcosme et ne saurait volontiers consentir à devenir partie d'un tout, étant lui-même un tout. Sa nature ne *fusionne* pas; le monde l'embarrasse, le gêne : à peine y est-il qu'il aspire à se retrouver seul. En Allemagne, les salons vous donnent trop souvent l'idée d'une sorte de caravansérail, de station, où divers passagers se rencontrent pour se quitter une heure après. Il va sans dire qu'ici comme ailleurs la règle a de nombreuses exceptions, et qu'en essayant de caractériser un trait de mœurs locales, nous n'entendons nullement parler de cette société cosmopolite partout la même en Europe, à Paris comme à Vienne, à Berlin comme à Saint-Pétersbourg.

C'est donc à M. Varnhagen d'Ense, écrivain, militaire et diplomate, et à sa docte moitié, la célèbre Rahel, que Berlin dut son premier salon, il y a de cela environ une quarantaine d'années; je parle du salon tel que nous l'entendons en France : sociable, poli, récréatif, avec ses mœurs libres et correctes, ses lois du savoir-vivre qu'on ne transgresse pas, et, si l'on veut, ce *formalisme* tacitement convenu, sans lequel il n'y a pas de bonne compagnie possible. Avant cette époque, on ne connaissait guère que les cercles littéraires, et encore dans certaines régions exceptionnelles, par exemple celui que, sous le règne du premier roi de Prusse, l'auguste amie de Leibnitz, la reine Sophie-Charlotte, rassemblait autour d'elle dans son château de Lützelbourg, le Charlottenbourg d'aujourd'hui. Plus tard, le grand Frédéric eut bien aussi ses coteries; mais comme les femmes manquaient, et que les femmes sont en pareil cas l'élément indispensable, il s'ensuivit que le monarque philosophe eut de joyeux soupers, et point de salon. N'importe, ce qu'on gagnait là du côté de l'esprit ne devait pas être perdu. A la cour du jeune Frédéric-Guillaume III apparaissent deux hommes éminemment doués des qualités qui font les gens du monde: on a nommé les princes Louis-Ferdinand et Charles de Mecklembourg-Strelitz. Chez l'un dominaient le désir de voir, de connaître, et un appétit immodéré de jouissances; chez l'autre, le génie de la conversation, un sens critique des plus fins, beaucoup d'observation,

(1) *Rahel und ihre Zeit*, von Edward Schmidt-Weissenfels; Leipzig, Brockhaus 1857.

du tact, et surtout beaucoup de scepticisme. De si rares avantages, de si précieux dons, trouvaient leur *lady patroness* dans Rahel, qui, non mariée encore, attirait déjà sur elle les yeux du monde. Peut-être conviendrait-il ici de dire quelques mots d'une femme qui exerça sur les meilleurs esprits de son temps une influence très distincte, et dont la personnalité a marqué sa place. C'était une sorte de Hamlet féminin, un de ces êtres analyseurs et souffreteux sur lesquels les événemens de la vie n'ont que peu de prise, et qui, à force de s'observer eux-mêmes et de se tourmenter, finissent par perdre de vue le grand ensemble des choses. Petite, frêle, d'une extraordinaire susceptibilité nerveuse, d'une imagination prompte à s'enflammer, elle avait apporté dans ce monde tout ce qu'il faut pour y souffrir plus que son dû. Sans entrer dans le roman de sa vie, comme l'a fait l'auteur de ce triste ouvrage intitulé *le Prince Ferdinand*, on peut dire que dès sa jeunesse son pauvre cœur, déjà naturellement si endolori, essuya de pénibles épreuves. Par deux fois elle aima, et vit ses espérances trompées.

A quoi bon prononcer des noms? Pourquoi réveiller par d'indiscrètes confidences des souvenirs dont certains vivans pourraient s'alarmer? Qu'il nous suffise de savoir que le premier de ces deux sentimens dut céder à des considérations de famille, et que le second, plus vif, plus passionné, périt de l'excès même de son ardeur, car chez ces natures faites pour souffrir, la plus pure ivresse ne tarde pas à devenir un affreux tourment : au physique, le parfum d'une fleur les empoisonne; au moral, l'amour, même heureux, les consume et les tue. Ce fut au sortir de cette crise de la première heure que Rahel vit se former autour d'elle un cercle de personnages distingués dans toutes les classes de la société. Grands seigneurs, artistes et poètes, vinrent papillonner autour de ce cœur brisé, qui, déjà trop plein des amers regrets du passé, n'en voulait plus qu'aux sympathies des nobles âmes. Rahel, dès cette période, ne *vivait* plus sa vie, mais la prenait pour ainsi dire en spectacle. Tant d'épreuves et de douleurs avaient ruiné sa santé, que chacun s'étonnait de voir se prolonger cette existence suspendue à un fil si chétif. Si frêle et mince qu'il parût, ce fil était d'acier. On n'imagine pas quelle force de résistance possèdent ces organisations débiles et précaires, que le moindre vent semble devoir abattre; ce qu'elles supportent de chagrins, de fatigues, de soucis et d'ennuis de toute espèce. Comme elles sont toujours sur la défensive, le mal ne sait par où les prendre. Leur secret, c'est la passivité, secret qui fut celui de beaucoup de maîtresses de maison. Rahel possédait pardessus tout ces qualités essentiellement féminines qui attirent les hommes et qui les charment.

Son esprit d'une perspicacité merveilleuse, son œil pénétrant et magnétique lui révélaient aussitôt ce qui se passait en vous, et comme elle voyait les blessures, elle cherchait à les guérir. Que de bien peut faire une femme en se renfermant dans les simples limites que lui assignent les devoirs de société! Aider et conseiller diversement selon les natures qu'on se plaît à diriger, encourager les bons mouvemens, comprimer les mauvais, relever les défaillances, prendre chacun en son particulier et le réconcilier avec sa destinée, lui montrer l'oasis dans son désert, quelle éloquence vaut celle-là?... Rahel connaissait jusque dans leurs fibres les plus secrètes les cœurs de ses amis; souvent elle les aimait à cause de ce que son regard infaillible distinguait en eux; mais plus souvent encore il lui arrivait de le faire en dépit de tout ce que lui révélait ce sens si intimement observateur.

Mais revenons à son salon. La guerre était terminée, et les intérêts littéraires, les débats intellectuels succédaient aux conflits politiques. Les sujets, comme on pense, ne manquaient pas à la discussion; l'atmosphère en était en quelque sorte imprégnée, on les respirait dans l'air. La nouvelle philosophie, la nouvelle littérature, l'art nouveau, il n'y avait qu'à choisir. Les poètes, les artistes refluaient vers Berlin. Iéna, trop petit pour contenir tout le bruit qu'y faisaient la philosophie de la nature et l'école romantique, se déversait sur la capitale de la Prusse. Schelling, les deux Schlegel, Tieck arrivaient à Berlin, et soit en personne, soit par leurs œuvres, s'emparaient de ce champ de bataille. Thorwaldsen, qui déjà grandissait à Rome, commençait à donner de ses nouvelles, et les échos des bords du Rhin répétaient le nom de l'ange Overbeck, en proie à la première ivresse de son rêve extatique, qui dure encore. Puis c'étaient M. de Humboldt, M. de Raumer, que sais-je, moi? tout un monde qui faisait de Berlin à cette heure une sorte de métropole des sciences, des lettres, des beaux-arts, du génie de l'Allemagne entière. Que de sujets pour la conversation, de matières à discourir éperdument!

M. de Sternberg nous raconte dans ses mémoires que lorsqu'il vint à Berlin pour la première fois, cette héroïque période appartenait déjà à l'histoire du passé, mais d'un passé trop rapproché encore pour qu'un visiteur tel que lui n'en surprît point la trace à chaque pas. Du reste, aussi longtemps qu'existera M. de Varnhagen, ces souvenirs ne sauraient s'effacer. Autour de lui et de cette spirituelle et noble Rahel, qui depuis fut sa femme, l'époque s'est groupée si bien qu'au milieu des générations actuelles il suffirait à la représenter. D'esprit mieux informé, de mémoire plus sûre, plus complète, nous n'en connaissons pas; et quelle bonne grâce à mettre

au service de l'étranger cette somme énorme de savoir et d'expérience! Nous pouvons en parler, nous qu'il a aussi, dans nos divers séjours à Berlin, tant de fois conduit à travers les ombres de ces âges évanouis. On connaît ces figures d'héroïques retardataires qui longtemps après la fin de la chevalerie conservaient encore, soit dans leurs châteaux, soit à la cour des princes, les façons d'être et le langage d'une période disparue : ainsi se montre à nous M. de Varnhagen. En lui se personnifie le vrai représentant, le chevalier sans peur et sans reproche de cette époque berlinoise tout aimable, galante et spirituelle, qui commence au prince Louis-Ferdinand et finit au professeur Gans. « Une rare vivacité d'élocution, écrit M. de Sternberg, un don singulier de ne jamais laisser languir l'intérêt, d'être attrayant sans prétention, instructif sans pédantisme, de savoir raconter avec calme des choses qui nous passionnent, font de M. de Varnhagen le premier des maîtres dans cet art des *mémoires parlés* qu'on nomme la conversation. »

Il y a vingt ans environ, M. de Varnhagen commença la publication d'un grand ouvrage qu'il a peu à peu complété, et qui, sous forme de mémoires, contient d'admirables études biographiques sur diverses notabilités militaires. Sa galerie de héros prussiens est un chef-d'œuvre que Plutarque ne désavouerait pas. Il faut dire aussi que M. de Varnhagen eut l'heureuse chance de voir tout par lui-même, l'inestimable avantage de penser et d'écrire en quelque sorte au milieu des événemens. Si le flot le rejeta soudainement sur le rivage, le laissant libre de s'y livrer à ses contemplations, il n'en avait pas moins, en intrépide nageur, monté et descendu les courans d'une mer pleine d'orages et de périls. Il a cela de commun avec les anciens, auxquels souvent on le compare, que ses écrits portent l'empreinte de sa destinée (1). Sa naissance, sa vocation intérieure, ses mérites et, si l'on veut, sa bonne étoile, tout conspira pour l'entraîner vers les points les plus opposés du mouvement de son époque. Né à Düsseldorf, sur ces bords d'où l'Allemagne semble tendre la main à la France, il eut dès l'enfance occasion d'observer les sympathies des deux peuples. Après avoir passé à Strasbourg les premières années de la révolution, il vit Hambourg, puis Halle, où professaient alors Wolf, Schleiermacher et Steffens. Enfin ce fut Berlin et sa jeune école poétique qui s'emparèrent de son enthousiasme : Arnim, Chamisso, Novalis, toute une pléiade de génies charmans, qui l'entraînaient insensiblement hors de sa voie, lorsqu'apparut Rahel juste à temps pour le ramener.

(1) « Varnhagen a dans la forme cette simplicité classique qui semble le privilége des historiens de l'antiquité, et pour la grâce naïve se rapproche beaucoup de Xénophon. » Gustave Kühne, *Portraits*, p. 181, tome Ier.

Rien ne se perd dans le monde, et cette école buissonnière vers la poésie, ce dilettantisme littéraire valurent plus tard à son style sa distinction, son élégance, sa grâce ionienne, dons fort rares, on le sait, chez les écrivains politiques. La Prusse agonisait; de sa main défaillante, le drapeau de l'Allemagne allait passer à l'Autriche : M. de Varnhagen prit du service dans l'armée autrichienne et combattit à Wagram. Ensuite, une illusion de paix berçant l'Europe, il vint à Paris, mêlé à l'ambassade du prince Schwarzenberg, et parut à la cour de Napoléon. Que d'agitations et de vicissitudes! Plus tard, nous le retrouvons au service de la Russie, placé en qualité d'adjudant auprès du général Tettenborn, dont un jour il écrira les campagnes. Enfin le hasard, disons mieux, sa destinée l'ayant mis en relation avec Hardenberg, il abandonne la vie des camps pour la carrière diplomatique, où sa nature et ses études semblaient dès longtemps l'appeler. M. de Varnhagen assistait au congrès de Vienne, et s'il n'a pas marqué davantage parmi les négociateurs de son pays, la faute en est à son goût trop ardent et trop déclaré des idées constitutionnelles. Ministre résident à Carlsruhe, il fut congédié presque en même temps que Guillaume de Humboldt. Je ne pense pas que depuis il ait de nouveau pris part aux affaires. On parla bien un moment de l'envoyer en Amérique; mais le spirituel vieillard se récusa, préférant à ces fonctions lointaines l'honneur, que personne ne lui disputa, de représenter à Berlin une époque illustre et de mœurs polies. L'ancienne société ne valait certes pas mieux que la nôtre au point de vue de la morale; elle avait ses intrigues, ses rancunes, ses mauvaises passions de toute espèce, mais du moins on y respectait les convenances.

M. de Varnhagen, à ce point de vue, serait un modèle sur lequel on devrait tâcher de se régler. Il conviendrait aussi d'ajouter en bonne justice que c'est dans les salons de Paris et de Vienne que s'est formé M. de Varnhagen, et que tous les savans n'ont pas la chance d'aller à cette école. N'ayons garde pourtant d'exagérer les bienfaits de cette éducation toute mondaine, qui, en donnant au style l'élégance, la distinction et la mesure, finit par lui ôter beaucoup de son énergie et de sa liberté. Ce culte absolu du *comme il faut* et du *convenable* fait que l'écrivain à la longue n'a plus en vue que le goût des salons; or ce goût peut être très profitable au dilettantisme des beaux-esprits et à une certaine psychologie d'amateurs, mais il répugne évidemment au caractère de l'histoire. M. de Varnhagen me fournirait au besoin la meilleure preuve de ce que j'avance. Ce qu'il étudie avant tout dans Napoléon, vous ne le croiriez pas, c'est l'homme de salon; il examine à la loupe cette grande et sombre figure de l'enfant de la révolution, et s'étonne que finalement elle

ne réponde pas à l'idée du personnage que ses préjugés d'homme comme il faut lui représentaient. De là d'injustes épigrammes.

« Sa tenue, écrit M. de Varnhagen, était embarrassée; on y voyait la lutte d'une volonté pressée d'atteindre son but en même temps que le mépris de ceux qu'elle employait. Peut-être n'eût-il pas été fâché d'avoir une physionomie moins déplaisante, mais il aurait fallu s'en donner la peine, et il ne daignait pas; je dis s'en donner la peine, car de sa nature il n'avait rien d'agréable. C'était un mélange de négligence et de raideur qui se trahissaient simultanément dans une sorte d'agitation et de malaise. Ses yeux sombres et cernés avaient pour habitude de se fixer sur la terre et dardaient par saccades des regards aigus et rapides. S'il riait, la bouche seulement et le bas des joues y prenaient part, le front et les yeux demeuraient impassibles, et lorsqu'il leur faisait violence, comme j'eus l'occasion de l'observer plus tard, son visage en conservait une expression encore plus grimaçante. Cet alliage du sérieux et du rire avait quelque chose d'effrayant et de hideux. Je n'ai jamais compris pour ma part quelle idée pouvaient avoir les gens qui prétendent avoir saisi sur ce visage des traces de douceur et de bonté. Ses traits, d'une beauté plastique incontestable, étaient froids et durs comme le marbre, étrangers à toute sympathie, à toute émotion cordiale. Ce qu'il disait, — du moins à en juger par ce que j'ai mainte fois entendu, — était presque toujours mesquin par le fond aussi bien que par la forme, sans esprit, sans élévation, sans valeur. Sur le terrain de la conversation, où il avait la faiblesse de vouloir qu'on l'admirât, rien ne lui réussissait. »

Il est vrai qu'en revanche sur d'autres terrains les choses allaient mieux, sans quoi nous ne verrions pas l'auteur de ce portrait mettre tant d'animosité dans son langage. L'homme de salon se complique ici du patriote, dont les rancunes ont survécu, et M. de Varnhagen use et abuse du droit de se montrer acerbe et malveillant. Étrange façon de juger un héros que de lui reprocher de n'avoir pas de belles manières! Les grands hommes ont le privilége de pouvoir n'être pas aimables tous les jours, et ne sont amusans qu'aux dépens de leur propre dignité. Quel besoin avait Napoléon d'être un causeur brillant? A défaut de l'éloquence qui charme et persuade, n'avait-il pas celle qui tranche les situations? Sa personnalité comme ses discours agissaient quand il le fallait, dans les conseils, sur les champs de bataille. Toute grandeur a sa beauté. Demander à l'homme que la révolution française avait choisi pour défendre et faire triompher sa cause les qualités d'un monarque né sur le trône, c'est vouloir à plaisir se méprendre. La beauté de Napoléon! elle est dans le général Bonaparte. Qu'on aille voir à la villa Appiani, sur les bords du lac de Côme, le portrait du vainqueur d'Arcole, et qu'on nous vienne dire ensuite que cette figure manque d'idéal!

M. de Sternberg ne veut plus qu'on parle de Goethe et de Schiller; il trouve désolant qu'on retourne sans cesse à ces éternels su-

jets de conversation et d'étude, et pour passer à des motifs moins surannés, le voilà qui se met à nous raconter le prince Pückler-Muskau. L'auteur de *Semilasso,* des *Lettres d'un Mort,* et de plusieurs autres ouvrages déjà oubliés en Allemagne, et que la France a naturellement toujours ignorés, devait, en sa qualité de grand seigneur, tenir sa place dans ces mémoires. Quant à nous, c'est avec un vif plaisir que nous l'y avons revu. Écrivain, homme du monde et *dandy*, M. de Sternberg touchait par trop de points à son modèle pour rester au-dessous d'une pareille tâche, et nous osons affirmer que cette fois la copie vaut l'original. On se souvient du *Pelham* de Bulwer; la gloire du prince Pückler-Muskau remonte à cette époque. C'était alors le beau moment du dandysme; Casanova et Byron tournaient encore les têtes. A Brummel avait succédé le *beau* d'Orsay. Hélas! que sont-ils devenus aujourd'hui, tous ces rois de la mode? Le vent de la démocratie les a dispersés comme les autres. N'importe, il fallait que cette couronne exerçât alors une attraction bien puissante, pour tenter un vrai prince, une vraie altesse, ayant ses états et ses *peuples*. « Mon métier et mon art, c'est vivre, » disait Montaigne. Le prince Pückler prit au sérieux la théorie, et pour prouver qu'il savait vivre, il eut des maîtresses qu'il afficha, des chevaux qu'il fit courir, et des duels dont Paris et Londres s'occupèrent. Les voyages forment l'esprit et le cœur; le prince Pückler parcourut le monde en touriste ennuyé, sceptique, moqueur, insouciant du but, et voyageant pour voyager. De là cette horreur affectée pour tout ce qui ressemble à un plan quelconque, ce nonchalant et prétentieux persiflage, ce dédain sublime à l'endroit de tous les grands intérêts de la vie, qu'il ne touche guère que du bout des lèvres, et de cet air indifférent dont un homme qui a le ventre plein émiette un biscuit sur la nappe, ce qui ne l'empêche pas de coqueter avec les idées libérales, mais à la condition de n'y point croire, et d'avouer, quand l'occasion s'en présente, que les plus grandes époques de l'histoire sont celles où le despotisme et l'esclavage ont régné (1). La vérité est qu'il se moque de tout. Épicurien rusé, rasé, blasé, il n'aime au monde que lui et ses plaisirs, et ne vaut en somme ni plus ni moins que le temps où il a vécu. Après s'être fermé l'Angleterre par ses épigrammes, il rêva des voyages extravagans, partit pour l'Égypte et remonta le Nil, ayant à bord son attirail de cuisine et toute la boutique d'un parfumeur. Il va sans dire que les châles et les caftans eurent leur rôle

(1) Autre part il débite toujours avec la même puissance de conviction que, « la civilisation moderne reposant sur l'élément barbare, un despotisme bien entendu et même l'esclavage sont les seuls moyens qu'il y ait de gouverner une nation et de la rendre active et redoutable. »

dans cette *orientale* en action. Le prince fit connaissance avec Méhémet-Ali, qu'il appelle un Napoléon africain, et composa de ces diverses impressions de voyage plusieurs volumes tout remplis de son amusante personnalité; mais comme l'Orient n'avait, en fait de femmes, que la vieille lady Esther Stanhope à lui offrir pour exercer sa verve et ses bons mots, il se vit bientôt privé d'une des ressources les plus piquantes de son esprit, et revint en Europe, rapportant de son expédition une nouvelle recette pour faire cuire le riz. Il ramenait en outre, dit-on, une magnifique esclave éthiopienne, qui, après avoir langui tristement, finit par succomber aux rigueurs du climat de Berlin. Dès lors, ne sachant trop à quelle marotte se vouer, et ne pouvant, comme pis-aller, recourir à l'administration de ses états, car il avait vendu sa principauté de Muskau en s'en réservant seulement le titre, l'illustre pèlerin se mit à promener ses ennuis de ville en ville. On le vit à Berlin, à Hanovre, à Paris, tantôt ici, tantôt là-bas. A Berlin, lui et M. de Varnhagen se fréquentaient beaucoup. En qualité d'ancien habitué du salon de la femme, le prince Pückler était resté l'ami fidèle du mari, et Dieu sait ce qui se débitait de traits et de malice dans ces curieux tête-à-tête, où l'archiprêtre du Chimboraço, M. de Humboldt, revenant de Charlottenbourg, apportait par occasion son appoint de candeur et de bienveillance. Le prince n'allait jamais à la cour, et cela s'explique: le roi Frédéric-Guillaume IV, qui avait plus d'esprit que personne, aimait assez à jouer chez lui le premier violon; or le prince, qui de son côté n'aimait pas à accompagner, se refusait à se mêler au jeu pour y tenir la seconde partie. Aussi jamais ne paraissait-il aux concerts.

Chez la princesse de Prusse, au contraire, il se montrait un hôte fort zélé, car là on allait au-devant de ses goûts. Tout le monde a entendu parler de l'art véritablement singulier que possédait le prince Pückler dans l'art de dessiner et de disposer les jardins. Sans avoir de système ni de connaissances techniques bien spéciales, il a tracé des parcs qui sont les merveilles du genre. A ce métier, ses souvenirs de voyage l'aidaient beaucoup. Il mariait l'Italie à la Hollande, l'Angleterre à la France, le style architectural et pompeux du classique Lenôtre, qui mettait la nature en habits de cour, aux agrémens pittoresques d'Addison et de Pope, au romantisme de Rousseau. Son instinct, son sentiment paraissaient seuls le guider : il y avait du peintre, de l'architecte, du poète, je dirai presque du philosophe dans sa manière d'envisager son art! C'était, du reste, l'éclectisme par excellence, une inspiration qui ne tarissait pas en motifs. Il est vrai qu'il en coûtait cher parfois de trop s'abandonner à ses fantaisies, car pour une idée, pour un caprice, il changeait le lit

des rivières, creusait des vallons à la place où naguère il entassait des collines, et remuait le sol de fond en comble. A ce point de vue, la plupart des souverains d'Allemagne l'avaient dans une sainte défiance. Le vieux roi de Hanovre, Ernest-Auguste, ne pouvait surtout le voir arriver sans trembler à l'instant pour l'économie de ses résidences, car cette manie qui le possédait de modifier les perspectives, de voiler ou d'éclaircir les horizons, de faire voyager du nord au sud les kiosques et les statues, cette manie était connue du monde entier, et chacun s'attendait à le voir, comme Figaro, *saigner La Jeunesse et mettre un emplâtre à Marceline.* On a prétendu que les plans et les conseils du prince Pückler-Muskau n'avaient pas été étrangers aux embellissements du bois de Boulogne : j'ignore ce que ce bruit peut avoir de vrai ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que la plupart des résidences princières de l'Allemagne et nombre d'illustres habitations anglaises témoignent de son goût et de son savoir-faire. L'immortel Delille, s'il vivait, composerait tout un poème en l'honneur des magnifiques jardins du château de Babelsberg, appartenant à la princesse de Prusse. *Silvæ sint consule dignæ.* Ces bosquets-là sont dignes de tous les rimeurs et de tous les consuls de la terre, et c'est le prince Pückler qui les dessina et souvent même les tailla de sa propre main, au grand plaisir de la princesse, que ces intermèdes de sylviculture délassaient agréablement des fatigues et des ennuis du cérémonial. Pour la princesse, qui déjà cherchait la politique, mais sans la trouver encore, c'était une joie précieuse que de marier le hêtre au faux ébénier, le cyprès à l'acacia, et de son côté le prince Pückler, à qui la vie n'offrait plus guère que monotonie et redites, trouvait une sorte de piquant à s'en revenir à la nature.

Venu à Berlin avec le désir fort légitime d'y voir tout le monde, M. de Sternberg ne pouvait que souhaiter vivement de rencontrer le roi. Frédéric-Guillaume IV célébrait à cette époque les beaux jours de son règne et se consolait, au milieu de ses savans, de ses poètes et de ses artistes, des concessions que l'esprit du temps lui arrachait, concessions doublement pénibles et cruelles, quand on songe que nul monarque ne fut peut-être plus jaloux que celui-là des droits de sa couronne, et qu'on se représente ce qu'il en dut coûter à ce descendant des vieux burgraves de Nüremberg pour mettre entre lui et ses peuples cette damnée feuille de papier, moins méchante après tout qu'on ne le dit, car on la retrouve aux momens difficiles, et si les individus passent, elle reste : *scripta manent.* Comme il avait le cœur droit et magnanime, son rêve eût été de régner en prince du moyen âge, en roi chevalier qui, du haut du trône, fait pleuvoir sur ses peuples les trésors de sa sagesse et de

ses bienfaits. Une constitution, peut-être se fût-il décidé à l'octroyer, mais à son jour, à son heure, après l'avoir élaborée à l'écart, en silence et lentement imprégnée de toutes les poésies traditionnelles, de tout le mysticisme du passé. Au lieu de cela, on la lui prit de force. Il pensait, il voulait en roi; mais le siècle était pratique et positif. Temps qui s'agite, roi qui rêve, ne sauraient faire bon ménage ensemble. Que de malentendus, de tribulations et de misères! En 1848, il fallut rompre, et si depuis le divorce avait cessé, les tiraillemens ne cessaient pas. Dieu, qui lit dans le cœur des rois, connaît seul le secret du mal qui trouble aujourd'hui cette honnête et vaste intelligence, et tout ce qu'il y a d'illusions déçues, de mécomptes essuyés, de loyaux et tardifs regrets au fond de l'incurable mélancolie dont Frédéric-Guillaume IV s'en va languissant comme un autre roi Lear.

II.

Il n'importe : à cette époque, vers laquelle nous ramènent les *Souvenirs* de M. de Sternberg, rien d'irréparable n'avait encore eu lieu ; il pouvait y avoir des difficultés, des froissemens, mais tout cela sans grande conséquence; le découragement, Dieu merci, ne se laissait pas pressentir, et contre les soucis de l'heure présente que de consolations dans la poésie et les beaux-arts! Frédéric-Guillaume IV ne créa pas le mouvement romantique, lequel fut, en Allemagne, le produit du sentiment national surexcité contre la France par les guerres de l'empire; mais il s'en appropria les restes en dilettante raffiné, on pourrait presque dire qu'il mit en bouteilles pour le déguster tout à son aise cet esprit du passé qui déjà menaçait de s'évaporer. Le vieux Tieck, quand il lisait *Phantasus* et *Zerbino* à Charlottenbourg, quand il voyait représenter *le Chat botté* sur le théâtre de Potsdam, pouvait se croire aux beaux jours de sa jeunesse, alors que tant d'aimables chefs-d'œuvre dont nous ne nous occupons plus guère aujourd'hui électrisaient les générations nouvelles. Une autre gourmandise littéraire de ce roi bel esprit était de se faire jouer l'*Antigone* de Sophocle, ou *le Songe d'une nuit d'été* de Shakspeare avec la musique de Mendelssohn. Hélas! qui le soupçonnerait? ces goûts, tout innocens, tout honorables qu'ils nous paraissent, et qui, chez un grand seigneur ordinaire, eussent provoqué l'admiration, ne rencontrèrent dans le public que froideur et moquerie. L'opposition en prit texte pour reprocher à l'illustre Mécène de s'isoler de la nation jusque dans ses plaisirs. Que cet archaïsme ne répondît pas aux besoins du moment, nous le voulons bien et sommes de ceux qui pensent qu'il eût été beaucoup plus beau de voir un prince sus-

citer autour de soi de grands poètes et leur imprimer un généreux élan vers les questions d'intérêt général, comme la chose advint jadis à cette petite cour de Weimar, dont on ne saurait trop haut porter la renommée; mais les Charles-Auguste sont rares dans l'histoire, et tout le monde n'a pas Goethe et Schiller sous la main. Somme toute, en cette occasion comme en tant d'autres, on fut injuste et cruel envers ce roi aux instincts élevés, aux mœurs nobles, car s'il pouvait mieux faire, il pouvait aussi faire plus mal, et rien ne l'empêchait en dernière analyse de se faire traduire les vaudevilles du Gymnase ou du Palais-Royal.

M. de Sternberg trace quelque part l'amusant tableau d'une fête de cour où le roi Frédéric-Guillaume, qu'il désirait tant voir, lui apparut pour la première fois. Cela se passait aux environs de 1848. La noblesse de province était accourue *in fiocchi;* Cornelius, se laissant distraire de ses compositions religieuses, avait peint en style dramatique, et d'une grâce légèrement affectée, diverses héroïdes empruntées à la *Jérusalem* du Tasse; tous les poètes, tous les musiciens, et aussi tous les ministres et tous les diplomates, étaient là, car avec Frédéric-Guillaume IV, Meyerbeer et Cornelius, Rauch et Tieck passaient d'abord; Eichhorn et Stolberg, Uzedom et Gerlach ne venaient qu'après. Mais parcourons, sur les pas de M. de Sternberg, cette splendide fête, comme Berlin n'en avait plus revu depuis l'éclat des jours où l'aigle prussienne étreignit dans ses serres un sceptre royal. « Je ne me sentais, au milieu de tout ce brouhaha, de curiosité et d'intérêt que pour une seule personne, le reste me touchait peu. Soudain, à travers cette foule compacte, un chemin s'ouvre dans l'immense étendue des salons, et par cette voie un homme s'avance en domino noir, le lorgnon à l'œil et saluant de côté et d'autre sur son passage. C'était le roi, la seule figure vêtue de couleur sombre dans cette multitude bariolée. Comme je me trouvais placé dans la direction de son lorgnon, il s'approcha de moi et me parla de mon dernier ouvrage en termes vraiment aimables qui n'avaient aucun air de ressemblance avec ces banalités obligées que les princes balbutient d'ordinaire à l'auditeur bénévolement incliné. J'ai peu à dire de la physionomie du roi, médiocrement avenante, si l'on ne tient compte que de l'élégance du maintien et de la beauté des traits, mais d'une séduction irrésistible au point de vue de la douceur affable, de la sérénité, de l'extrême bienveillance de l'expression. »

N'ayons garde d'oublier l'expression spirituelle parmi les signes caractéristiques de cette figure du roi. Il fallait le voir après dîner, sa tasse de café à la main, allant familièrement de l'un à l'autre et causant de toutes choses avec une verve, un piquant, une bonne

fortune de mots que les rédacteurs du *Kladderadatsch* lui eussent certes fort enviés! Rarement en ces occasions le vieux Tieck prenait la parole, il écoutait ou chuchotait avec son voisin; mais son malicieux sourire semblait dire : « Moi aussi, j'ai eu de l'esprit, et tant et tant que j'ai rendu fort difficile aux autres d'en avoir. » Sa grande affaire à lui pour le moment, c'était la lecture. On sait comme il excellait dans ce genre d'exercice, et qu'il fut un temps où la foule accourait à Dresde de toutes les parties de l'Allemagne pour l'entendre étudier les chefs-d'œuvre de Shakspeare, de Calderon, et passer en revue tout le théâtre grec, car il ne se contentait pas de lire : il expliquait, commentait, critiquait, et ses lectures étaient de véritables cours d'histoire littéraire. A Berlin, le roi, si juste appréciateur de chaque talent, et qui s'entendait si bien à mettre tout son monde à sa place, réservait Tieck pour les soirées de petit comité, les *cercles de famille*. Ces sortes de lectures avaient sans aucun doute beaucoup d'agrément; mais, comme déjà depuis des années elles avaient cessé d'être en harmonie avec le mouvement du dehors, quelques esprits d'élite seuls y trouvaient leur compte. Le roi, assis devant une table, s'amusait à dessiner au crayon des motifs d'architecture; Tieck faisait sa lecture, les dames brodaient ou parfilaient; quant aux hommes, leur jouissance était médiocre, et si deux ou trois tenaient bon contre Morphée, les autres cédaient doucement à ses charmes, et ne se réveillaient que pour cligner de l'œil à la pendule, guettant si l'heure du souper ne sonnerait point bientôt. Cependant les soirées musicales ramenaient le profane vulgaire et la joyeuse animation : c'était Jenny Lind et la Schrœder-Devrient, ou Meyerbeer accompagnant au piano cette infortunée comtesse Rossi qui devait bientôt s'ensevelir dans ces triomphes du théâtre dont elle poursuivait avidement l'écho jusque dans les salons. Au nombre des hôtes accoutumés de ces réceptions intimes figurait le vieux prince Wittgenstein, courtisan de l'ancienne école, dernier exemplaire d'une espèce heureusement disparue. Froid, imperturbable au dehors, plein de fiel et de haine au dedans, il savait, le sourire aux lèvres, lancer au nez des gens de ces impertinences qui font, au dire de Shakspeare, que l'honneur leur tombe de la bouche comme une dent gâtée. Le feu roi, lorsqu'il voulait se débarrasser d'un importun, le livrait d'ordinaire au prince, qui vous l'exécutait de main de maître. Très considéré, très influent à l'ancienne cour, le prince Wittgenstein était l'homme le plus redouté de la nouvelle. Ce qu'il possédait de secrets et d'anecdotes scandaleuses ne se pouvait calculer, et faire sa partie était un honneur qu'on se disputait entre diplomates, quitte à se laisser toujours gagner. De là des scènes d'un comique étourdissant, d'impayables tableaux de genre dignes d'avoir leur place dans le cabinet d'un amateur de curiosités historiques. Pe-

tit de taille avec un visage tout parcheminé de rides, et dont un air de fausse bonhomie essayait de cacher l'expression maligne, tel vous apparaissait le prince. Pendant le dernier règne, son crédit menait tout. Ce fut lui qui empêcha Goethe de venir à Berlin en répondant au personnage qui s'était entremis dans la négociation : « Laissons cela, je sais d'une manière certaine que le *maître* ne l'aurait pas pour agréable! » Et il avait toute raison de parler ainsi, connaissant, ainsi qu'il les connaissait, le caractère et les goûts de Frédéric-Guillaume III, lequel, en fait d'écrivains et de poètes, n'aima jamais qu'Auguste Lafontaine, son Homère et son dieu, dont M. de Humboldt, comme un autre Aristote, lui lisait les romans en voyage. Néanmoins le prince de Wittgenstein jouissait à Berlin d'une certaine popularité, sa maison de la *Behrenstrasse* était connue de tous, et lorsque sa voiture, tournant le coin, s'arrêtait devant la porte où brillaient deux lanternes, un groupe de gamins familiers et narquois se trouvait là d'habitude pour le saluer au passage en se disant : « Le vieux renard vient de dîner au château! »

La physionomie la plus imposante parmi les membres de la famille royale était le prince de Prusse, mais la plus aimable sans contredit, le prince Auguste. Quoique d'un âge avancé déjà, le prince avait les cheveux noirs, et dans ses yeux toute l'ardeur, toute la pétulance de la jeunesse. Jamais, si l'*Almanach de Gotha* n'eût parlé, vous n'eussiez retrouvé dans ses traits l'air caractéristique de la maison de Prusse. Qu'on se figure un général français du temps de l'empire : même désinvolture, même entrain, mêmes façons galantes et cavalières. Le prince Auguste avait été l'ami de Mme de Staël, et avait longtemps séjourné chez elle à Coppet. Il était le frère de ce romanesque Louis-Ferdinand, que nous avons vu dans le salon de Rahel, et dont raffolaient toutes les femmes de cette période : couple héroïque fort connu au pays de Cythère par un nombre infini de victoires et conquêtes qu'il serait trop long de relever, poétiques Dioscures au brumeux firmament de la Marche.

Cependant les jours d'épreuves s'approchaient, et tandis que le roi ne rêvait que beaux-arts, embellissemens et grands siècles, Berlin, inquiet, rancunier, mécontent, l'humeur sombre et l'esprit taquin, épiloguait, intriguait et vilipendait. Deux glas funèbres qui sonnèrent en quelque sorte coup sur coup avertirent la famille royale de se préparer aux catastrophes. La princesse Guillaume mourut, et son fils, le prince Waldemar, ne tarda pas à la suivre au tombeau. Étrange apparition que ce jeune homme! Pâle, recueilli, taciturne, ombrageux, il avait la mine d'un anachorète. Tout au rebours de ses cousins, il ne se sentait dans l'âme que froideur pour l'état militaire. La parade et la manœuvre, ivresses des princes prussiens, le trouvaient dénué d'entraînement. Bizarre symptôme

chez un petit-neveu du vieux Fritz, on le rencontrait pensif et mélancolique par les allées solitaires du Thiergarten, sa taille haute et mince étroitement serrée dans son uniforme bleu de ciel d'officier de dragons. Bientôt il partit pour l'Inde. Ce voyage, dont il a écrit l'intéressante relation, devait lui coûter la vie. Sa mort étonna tout le monde, lui excepté, qui, dit-on, la pressentait : triste et regrettable destinée, existence perdue en des soins qui contrarièrent son développement!

On raconte que la reine Christine de Suède, pour tromper l'ennui des longues soirées de cour, s'amusait à parsemer de fleurs les écussons de sa noblesse, donnant un lis à cette famille, une ronce, un œillet, un brin de lierre à celle-là, ce qui était en somme un passe-temps beaucoup moins répréhensible que celui dont elle usa plus tard à l'endroit de l'infortuné Monaldeschi. Eh bien! l'histoire du jeune prince Waldemar nous rappelle involontairement cette rose et ce lis. Il fut lui, dans l'écusson royal de la maison de Prusse, cette fleur égarée parmi les lions, les aigles et les épées. Si dans Louis-Ferdinand la Prusse avait eu son Bayard, elle eut son prince Hamlet dans ce pâle et rêveur Waldemar. Le père lui aussi, le prince Guillaume, oncle du roi, mourut à quelques annnées de là; c'était un bon, digne et excellent homme, plein d'intelligence et de quiétude, qui ne porta jamais ombrage à personne, et à qui personne jamais ne fit de mal. Le prince Waldemar avait pour frère le prince Adalbert, aujourd'hui général, nature tout opposée, tempérament sain, robuste, enjoué, et pour sœur la reine actuelle de Bavière qui, non encore mariée à cette époque, était une des étoiles de la cour. M. de Sternberg ne ménage point Tieck dans ses mémoires, et c'est un tort, car il lui doit beaucoup, et l'influence du Boccace allemand, comme il se plaît à l'appeler avec un certain ton de persiflage, a fort aidé à la formation de son style et de son talent. C'était du reste une tactique dont abusait très volontiers M. Heine à l'égard de ses anciens amis les romantiques. S'agissait-il d'Hoffmann, d'Arnim, de Brentano, de Novalis, nul mieux que l'auteur des *Reisebilder* ne s'entendait à les décréditer sur la place. Comme personne, il connaissait leurs travers et leurs ridicules; ce qu'il connaissait non moins parfaitement, c'étaient leurs qualités originales, leurs ressources inventives, leurs trésors de génie enfouis au loin. Or de ces secrets-là, il ne parlait guère, aimant sans doute mieux les garder pour lui que d'en faire part au public français, lequel avait le droit d'ignorer bien des choses. M. Heine n'aimait point qu'on vît clair dans ses affaires, et il ne nous a jamais pardonné, quant à nous, de l'avoir appelé un romantique défroqué. Nous craignons un peu que M. de Sternberg ne répudie également son origine, et ce serait dommage, car l'auteur de *Lessing*, des *Contes bruns* et même de

Fortunat et de *Galatée* a des affinités incontestables avec cette noble lignée d'esprits élevés et féconds dont se compose l'école romantique. C'est même, à vrai dire, dans cet air de famille avec Arnim et Tieck que je trouve la principale originalité de sa manière.

III.

Que nous montrent en définitive ces mémoires? Une suite d'épisodes et de tableaux tracés au hasard, des souvenirs moitié réels, moitié fantastiques, où le vrai se confond tellement avec l'imaginaire, la copie avec l'invention, qu'on finit par ne plus distinguer la sincérité de l'afféterie. A ces peintures d'un passé déjà bien loin de nous opposons l'image du présent; laissons les ombres s'acheminer vers l'éternel Hadès, et sans marchander aux grandes infortunes le tribut de nos condoléances, après avoir dit bon voyage à cette troupe de héros et de masques qui va s'engouffrer pour jamais dans la nuit des temps, essayons de nous prendre aux vivans, à ceux que l'heure actuelle convoque. Hélas! même parmi ceux-là, dans cette foule qui pas plus tard qu'hier se rencontrait sur le terrain des élections, combien d'attardés et d'écloppés, spectres rouges qui n'avaient pas revu la lumière depuis la révolution de 1848, et spectres blancs qu'on mène en guerre sous l'étendard de la *Gazette de la Croix!* « Vous aimez l'Allemagne, disait tout récemment à quelqu'un de nos amis un des hommes de l'administration nouvelle, eh bien! rassurez-vous, la Prusse est forte, et n'a rien à craindre de personne, pas même des partis! » Ce mot n'a rien qui nous semble exagéré. D'un côté, le régent est assez libéral, il a dans l'âme assez d'attachement aux idées de progrès pour ne pas se laisser rebuter par de compromettantes manifestations, et de l'autre il est trop sincèrement l'ami de l'ordre, il estime trop haut la valeur des droits qui lui sont confiés pour s'en remettre jamais à un parti qu'il connaît de longue date. « Qu'est-ce donc que le prince de Prusse? demandait un jour devant nous un étranger au personnage que nous citions plus haut. — Le prince de Prusse, lui fut-il répondu, c'est un Prussien. » Et en effet dans cette très simple réplique il y a tout un caractère.

Le prince de Prusse a l'aspect d'un véritable souverain : grand, robuste, le front noble et ouvert, la loyauté sur le visage. Je n'insiste pas sur le côté militaire de sa physionomie; dans la monarchie de Frédéric, dans un état qui s'est fait ce qu'il est par l'épée, tout prince porte en naissant l'uniforme, et n'eût-on pour le métier des armes qu'un goût très médiocre, comme cela s'est vu plus d'une fois, la tradition de famille veut qu'on en ait la contenance. D'ailleurs le prince de Prusse a toutes les qualités d'un soldat, et c'est bien la

vocation qui chez lui règle l'attitude. On reconnaîtra toutefois dans cette noble figure militaire beaucoup de courtoisie et d'aménité, dons charmans que le prince tient de son illustre mère la reine Louise. C'est très beau sans doute d'être un vaillant soldat et d'en avoir l'air; mais pour faire un roi, pour faire surtout un régent, il faut encore bien d'autres choses. Or, chez le prince de Prusse, on me paraît avoir beaucoup exagéré le militaire aux dépens du politique. Esprit avisé et perfectible en même temps qu'honnête, le prince de Prusse appartient cependant à cette classe d'hommes pour lesquels aucun enseignement n'est perdu. Lui aussi eut ses mauvais jours, ses instans de trouble et d'erreur, auxquels, malheureusement pour les principes qu'ils représentent, les légitimes héritiers des races royales sont soumis comme les autres hommes, et si nous rappelons l'émigration en Angleterre de 1848, cet abandon précipité du sol de la patrie au plus fort de la tourmente révolutionnaire, c'est moins pour relever une faute désormais oubliée que pour appuyer sur la manière dont cette faute même devint profitable aux garanties futures de l'Allemagne. On ne respire pas impunément l'air d'un pays libre. Accouru en Angleterre sur les conseils et les instances du plus aveugle des partis, le frère de Frédéric-Guillaume IV y fit en quelque sorte son éducation constitutionnelle, et ce fut là sans doute ce qui amena plus tard entre le jeune fils du prince et la fille aînée de la reine Victoria cette alliance dont la Prusse à bon droit se montre aujourd'hui si fière.

Nous citerons une autre circonstance qui, non moins que ce séjour en Angleterre, devait servir au prince de Prusse pour secouer à tout jamais l'esprit de coterie. On se souvient des violens débats qui s'élevèrent au sujet de la constitution fédérale, dont la majorité de l'assemblée de Francfort réclamait la réforme. C'était le vœu de l'Allemagne entière, et la politique de la Prusse dut s'y associer; mais en dépit des plus vaillans efforts cette politique échoua contre le mauvais vouloir de l'Autriche, énergiquement soutenue à cette époque par la Russie. Le prince de Prusse, qui s'était ouvertement déclaré pour la réforme, éprouva un profond ressentiment de cet échec, et à dater de ce moment il tourna le dos au parti de la *Croix*, lequel n'a jamais compris qu'il puisse y avoir de salut pour la Prusse en dehors d'une absolue soumission à la politique de l'Autriche et de la Russie. Comme il répugnait à sa loyauté de faire de l'opposition au gouvernement de son frère, il se confina dans son commandement militaire des provinces rhénanes, où il demeura jusqu'au moment où la guerre d'Orient vint de nouveau mettre aux prises les divers partis. On sait les dissidences d'opinion qui éclatèrent entre le roi et le prince de Prusse, dissidences vigoureusement exploitées par l'ambassade russe s'aidant du parti de la *Croix*, et qui

amenèrent la démission du général de Bonin, ministre de la guerre. Partout ailleurs que dans le sein de cette famille royale si profondément unie, un tel incident eût pu entraîner les plus fâcheuses conséquences. L'inviolable amitié que ces deux nobles cœurs s'étaient vouée d'enfance résista à cette épreuve comme à tant d'autres, et si le prince de Prusse fut en effet au moment de s'éloigner des affaires, le roi répondit à ces velléités de découragement en le nommant général supérieur de l'infanterie, dignité équivalente à celle de feld-maréchal, dont il n'est pas d'usage en Prusse qu'un prince du sang soit revêtu.

Cette tendre et pieuse affection des deux illustres frères, contre laquelle aucun événement n'avait jamais prévalu, explique la crise de douloureuse hésitation par laquelle eut à passer le prince de Prusse, lorsque, du vivant du roi son frère, il fut mis en demeure de prendre en main la souveraineté. Continuer telle quelle la politique de Frédéric-Guillaume IV, qu'il avait dans ces dernières années surtout publiquement désavouée, cela ne pouvait convenir à la dignité de son caractère. D'autre part, l'honnêteté de sa conscience lui reprochait d'apporter au gouvernement des principes qu'il savait n'être pas entièrement ceux du roi. Que penserait de sa conduite Frédéric-Guillaume IV? Que dirait de ces changemens son bien-aimé frère, si par bonheur il arrivait à son esprit de s'éveiller un jour de cette léthargie qui l'accable? Ajoutons que le bruit de ces changemens pouvait parvenir aux oreilles de l'auguste malade à travers les commentaires les plus malveillans. Scrupules, dira-t-on : va pour les scrupules, d'autant plus que du temps où nous vivons ils deviennent assez rares pour qu'on en fasse cas, même chez ceux qui sont appelés à gouverner les hommes. Du reste, de pareils mobiles ne se rencontrent guère que dans les âmes élevées, et ne sauraient en rien contredire la fermeté qui est une des remarquables qualités du régent comme de sa noble compagne.

On a beaucoup parlé de la rare beauté de Mme la princesse de Prusse; on a vanté sa haute intelligence, son instruction variée et solide, son goût passionné pour les sciences, les lettres et les arts. Tous ces avantages sont réels, et si vous interrogiez M. de Humboldt, qui, je suppose, doit s'y connaître, il vous dirait que le mérite ici passe l'éloge; mais une supériorité qu'on n'a, selon nous, point assez remarquée chez cette aimable personne, c'est la force de caractère, c'est aussi un grand bon sens joint à beaucoup d'imagination, une volonté implacable, un tact suprême dans l'art de la conduire, de la modérer, de la déguiser au besoin. Personne ne fait davantage en ayant l'air de si peu faire. Cette loi de toujours vivre à l'écart qu'elle s'était imposée, peut-être faudrait-il en chercher la raison autre part que dans ses goûts naturels pour l'étude et les dé-

lectations d'un cercle intime. De froissemens, il ne pouvait y en avoir pour elle à la cour de son beau-frère; mais sa présence en pouvait susciter. Il est de ces ennuis, de ces désappointemens de toute une existence dont rien ne console, et qui finiraient par aigrir le cœur d'un ange. L'épouse de Frédéric-Guillaume IV, la reine Élisabeth, n'ayant point eu d'enfant, ne pouvait voir dans Mme la princesse de Prusse que l'heureuse mère de l'héritier du trône. On pardonne volontiers la beauté, l'intelligence, la jeunesse; mais il est de ces dons de la Providence que l'âme la plus noble et la plus pure s'oublie à jalouser, même chez une sœur. Loin de chercher à s'enorgueillir des avantages de sa situation, Mme la princesse de Prusse au contraire s'est toujours efforcée de les faire en quelque sorte excuser, vivant peu à Berlin, et beaucoup à Coblentz et dans le grand-duché de Bade, où ses vertus, sa parfaite bienveillance, son tact exquis, l'ont rendue populaire. Combien à sa place n'eussent vu dans l'occupation du grand-duché par les troupes prussiennes qu'une occasion de dominer et de paraître! La princesse de Prusse comprit autrement son rôle, et c'est à force de mesure et de goût, à force de bienfaits pour les uns et de gracieuses déférences pour les autres, qu'elle parvint à faire accepter l'autorité temporaire de son mari dans un pays conquis sur les bandes révolutionnaires, mais dont il fallait éviter de froisser et les populations qu'on voulait sauvegarder, et la famille souveraine qu'on voulait maintenir. En dépit de ses rares instincts d'artiste, Mme la princesse de Prusse était née pour la politique. Si vous retrouvez en elle le sang de ce Charles-Auguste qui fut jadis l'ami de Goethe, il faut reconnaître en même temps qu'elle est bien la digne fille de sa mère, Mme la grande-duchesse douairière de Saxe-Weimar, sœur aînée de l'empereur Nicolas. A Weimar, sous le dernier règne, la grande-duchesse Maria Paulovna était l'âme de la cour et de tout ce charmant pays qui lui doit tant. Schiller chanta des hymnes à sa gloire, et Goethe, dont l'inspiration badine volontiers avec les plus fières, ne ressentit en sa présence d'autre émotion que celle du respect. On n'imagine pas en effet de physionomie plus imposante, et sous une froideur apparente plus de bonté, de douceur, de sympathie. Mme la princesse de Prusse exerce, comme sa mère, un ascendant à la fois intellectuel et moral auquel pas plus à Bade qu'à Berlin ses ennemis n'ont jamais pu se soustraire.

L'avénement constitutionnel de la Prusse a été laborieux, incertain, parfois rétrograde; il n'en est que plus instructif, et, nous l'espérons, il n'en est que plus vivace. On reprochait à la race allemande d'être trop spéculative, tour à tour abstraite et violente, de se complaire à la vague indépendance des systèmes mieux qu'elle ne s'entend à la liberté pratique des institutions : c'est même contre

ce penchant présumé national que le roi Frédéric-Guillaume IV se raidissait, peut-être à l'excès, dans son effort pour n'admettre en fait de libertés que celles qu'il nommait des *conséquences historiques* et rejeter le reste comme théories dangereuses. Quoi qu'il en soit, la résistance fut loyalement opiniâtre sans être absolue : elle enraya sans détruire; elle restreignit l'impulsion sans briser, sans fausser gravement le ressort. De là maintenant facile et heureux progrès sous un nouvel ascendant; de là, pour le prince éclairé qui reçoit la couronne en garde, la plus noble mission à remplir, l'affermissement de la constitution par l'action complète qui lui sera laissée, le ralliement des esprits par le mouvement même des chambres législatives, et par la juste influence que ce mouvement assure au patriotisme, au talent, à l'aptitude politique.

Le roi aujourd'hui retiré du conflit des affaires disait, il y a bien des années, dans une des occasions solennelles qui précédèrent ses luttes intestines, que la Prusse, forte de son territoire compacte et de ses quinze millions d'âmes, la Prusse agricole et guerrière avait désormais un rôle considérable en Europe et qu'elle n'en descendrait pas. Il faut reconnaître que son rôle peut beaucoup s'élever dans l'ordre moral et politique par l'entière et heureuse action des garanties sociales dont la Prusse a déjà le cadre et les formes. Les esprits y sont préparés : la première expérience est faite, les inconvéniens sont connus et signalés, les avantages bien compris. Les doctrines de M. Ancillon ne trouveraient plus en Prusse un seul écho accrédité; toutes les opinions qui s'avouent y veulent également la monarchie agissant par les chambres et avec les chambres. C'est à cette disposition dominante que s'adressait dernièrement le sage et ferme langage du prince dépositaire de la régence; c'est le résultat que va mettre en évidence une épreuve mémorable. L'esprit pénétrant et tenace qui est aussi un des attributs de la race allemande l'emportera sans nul obstacle sur l'esprit d'illusion et de rêve. La Prusse est par cela même aujourd'hui le terrain le mieux préparé; les hommes y répondent à la circonstance, les plus nobles gages de l'avenir y portent secours au présent. La Prusse, sous de tels auspices, nous paraît destinée à donner prochainement deux grands exemples au monde : la réalité active des libres institutions dans une monarchie, la pratique intelligente et vraie de ces institutions servant à la stabilité du trône et à la prospérité non moins qu'à la dignité du pays!

HENRY BLAZE DE BURY.

LES

CÔTES DE LA MANCHE

—

CHERBOURG

I.

LA RADE ET LE PORT MILITAIRE.

Littusque rogamus
Innocuum et cunctis undamque auramque patentem.
(*Æn.*, l. VII.)

Lorsque le cardinal de Richelieu fit faire en 1639 et 1640 la recherche d'un emplacement propre à recevoir le port militaire dont il jugeait l'établissement sur les côtes de la Manche indispensable, Cherbourg fut le terme de l'exploration de ses commissaires, et, tout bien choisis qu'ils étaient, ils n'eurent aucun pressentiment des destinées de cet atterrage : ils n'y virent « qu'un bon abri ouvert en arrière de rochers dangereux, » et en repartirent après un séjour de vingt-quatre heures. Ils y seraient vainement restés plus longtemps : l'art des constructions, les finances de l'état étaient encore dans l'enfance, et l'on ne pouvait pas rêver une transformation dont l'accomplissement devait exiger tout l'effort de la virilité. Cinquante-trois années s'écoulèrent, et la fatale bataille de La Hougue, gagnée par quatre-vingt-dix vaisseaux de ligne et trente-sept frégates et brûlots anglais et hollandais contre les quarante-quatre vaisseaux et les treize brûlots de Tourville, apprit à tout le monde ce qu'avait prévu le grand cardinal, la nécessité d'avoir dans

la Manche un point d'appui et un refuge pour nos flottes: Vauban reçut ordre d'aller en jeter les fondemens à La Hougue. Ses premières études firent comprendre les irrémédiables infirmités de cette position; mais en la condamnant, il mit en relief les avantages de celle de Cherbourg, et c'est ainsi que la création d'un des grands établissemens maritimes du globe est devenue la réponse de notre pays au désastre de La Hougue.

La presqu'île du Cotentin projette au travers de la Manche, et à distances égales des deux extrémités de ce passage du plus vaste commerce du monde, de ce théâtre des plus grandes actions et des plus grands désastres maritimes qu'ait enregistrés l'histoire, un massif carré de douze lieues de côté. Cherbourg occupe entre les caps de La Hague et de Barfleur le milieu de la face septentrionale de cette espèce de bastion. Les marées, poussées dans le canal ou rappelées vers l'ouest, passent rapidement devant la presqu'île et se précipitent avec une rare violence sur ses flancs. Les accumulations et les vides alternativement formés par les oscillations de l'Océan, d'un côté dans la baie de Saint-Malo, de l'autre dans celle de la Seine, font passer et repasser par les raz de La Hague et de Barfleur d'énormes masses d'eau, et y entretiennent un tumulte qui ne s'apaise que par intermittences, aux momens où les courans de marée mollissent, s'arrêtent et commencent à se renverser. Ouvert au fond du croissant que décrit la côte, l'atterrage de Cherbourg a de tout temps été le refuge naturel des navires exposés sur cette mer orageuse. Maintenant, élargi et perfectionné par l'art, il couvre comme une garde avancée les côtes de la Normandie entière et d'une partie de la Bretagne. Il est en face et à 130 kilomètres de Portsmouth, à 120 de Poole et de Portland, à 200 de Plymouth, à 250 de Falmouth, et le revers occidental de la presqu'île est contre-battu par les îles normandes d'Aurigny, de Sercq, de Jersey, qui, pourvues de vastes abris, et ayant suivi la condition de leur duc, lorsqu'il subjugua l'Angleterre, rendent en dévouement à la métropole conquise ce qu'elles en reçoivent en priviléges. Opposée à cette circonvallation redoutable, la position de Cherbourg mérite la qualification d'audacieuse que lui donnait Vauban. Son aspect du côté de la terre est digne de ses destinées maritimes. Le milieu de la presqu'île est formé d'alluvions; les alluvions sont enveloppées dans des schistes, et les schistes le sont dans des granits qui, se dressant brusquement au nord, revêtent d'une armure indestructible les terrains friables qu'auraient entamés les assauts de l'Océan. Les avantages stratégiques attirent le danger, et les villes placées comme Cherbourg n'ont pas le choix de leur sort: une obscurité paisible ne leur est pas permise; il n'est point de milieu pour elles entre la grandeur et l'humiliation, et leurs voisins les oppriment quand ils n'ont pas sujet

de les craindre. C'est là toute l'histoire de Cherbourg, et les Anglais qui s'étonnent des soins que nous donnons à ce port se souviennent bien peu des annales de leur propre pays.

I.

On a souvent répété depuis Froissart que César fonda Cherbourg quand il voulut conquérir la Grande-Bretagne. Sans entrer dans les discussions des érudits sur cette origine, on peut se contenter du témoignage de Vauban, qui trouva en 1686, dans les murailles de l'ancien château, des maçonneries manifestement romaines. L'importance de la base d'opérations qu'offrait cette côte ne pouvait pas échapper au génie militaire des conquérans de l'ancien monde, et l'acharnement avec lequel nous l'ont si longtemps disputée nos voisins d'Outre-Manche témoigne qu'ils ne l'ont pas moins bien comprise.

Cherbourg, qui depuis Clovis relevait directement de la couronne de France, passa en 912, avec la Normandie, sous l'autorité de Rollon, et de cette époque à 1450, particulièrement à partir de la conquête de l'Angleterre en 1066 par le duc Guillaume, la ville fut entraînée dans toutes les vicissitudes dont fut affligée la province. Rien n'égale la tristesse de cette période. Après deux siècles de tiraillemens, Édouard Ier fit hommage en 1286 à Philippe le Bel du duché de Normandie; mais la guerre éclatant bientôt entre les couronnes de France et d'Angleterre, les Anglais descendirent à Cherbourg en 1295, et le brûlèrent après l'avoir pillé. La nécessité de prévenir le retour d'un semblable danger donna lieu en 1300 à la construction des premières fortifications. On éprouva bientôt combien elles étaient nécessaires. En 1346, les Anglais s'emparèrent de Barfleur, port alors florissant, « et allèrent tant, dit Froissart, qu'ils vinrent en une bonne, grosse et riche ville qui s'appelle Chierbourg, mais dans le castel ne purent y entrer; ils le trouvèrent trop fort et bien garni de gens d'armes, puis passèrent outre. » Ils se dédommagèrent en mettant à feu et à sang tout ce qui était sans défense dans le reste du Cotentin, et l'armée qui avait reculé devant Cherbourg alla gagner la bataille de Crécy. Donné en apanage à Charles le Mauvais, roi de Navarre, Cherbourg fut entouré vers 1359 de fortifications beaucoup plus puissantes. En 1378, le Navarrois tenta de faire assassiner le roi Charles V, s'allia aux Anglais, et leur livra Cherbourg, qu'il ne se flattait pas de conserver avec ses seules forces. Du Guesclin lui enleva successivement toutes les autres places du comté d'Évreux et du Cotentin. « Quand voyoit ceulx de dedans oppressés, les requéroit qu'ils se rendissent ou tous seroient morts s'ils estoient prins de force : c'estoient les promesses

que le connestable faisoit par coutume. » A force de prendre ainsi des villes et d'en expulser les défenseurs, le connétable les avait laissés former dans Cherbourg, où ils se retiraient, une garnison d'élite : elle y fut ralliée par Robert le Roux avec une forte division anglaise, et la mer étant libre, la place était continuellement ravitaillée d'hommes et de munitions. « Les François l'assiégèrent de tous côtés, fors par mer, et s'amesnagèrent et pourvurent pour y demourer sans en partir fors qu'ils l'eussent prins. Messire Robert le Roux et sa route faisoient maintes saillies de jour et de nuit, et n'y requirent oncques les François à faire faict d'armes qu'ils ne trouvassent bien à qui. Le siége dura tout l'esté; demourèrent les François devant Cherbourg jusques bien avant dans l'hyver, à grant mise, à petit conquest. Si advisèrent qu'ils gastoyent leur temps, et que Cherbourg estoit imprenable, et que tout rafreschissement, tant de vivres que de gens d'armes, y venoit par mer. Par quoi les François se deslogèrent et mirent bonnes garnisons à l'encontre de Cherbourg (1). »

Telle fut l'issue de l'entreprise de Du Guesclin. La couronne ne recouvra Cherbourg qu'en 1396 par la trève de vingt-huit ans conclue avec Richard II, et cette *cession d'une entrée des Anglais en France* fut, trois ans plus tard, une des causes principales de la déposition de ce prince. Puis vint la démence de Charles VI. Henri V descendit en Normandie en 1418, et fit assiéger Cherbourg par son frère, le duc de Glocester : la place, vaillamment défendue, résistait depuis dix mois, « en la fin duquel temps la rendit messire Jean d'Engenne, qui en estoit le capitaine, moyennant qu'il en eust certaine somme d'argent au partir et bon sauf-conduit pour aller où bon lui sembleroit : il alla en la cité de Rouen quand elle fut conquise par lesdits Anglois, et là séjourna, tant que son dit sauf-conduit fut passé, sur la fiance d'aucuns seigneurs anglais qui lui donnèrent à entendre qu'ils le lui feroient rallonger; mais au derrain il en fut trompé, et lui fist le roy d'Angleterre trancher la teste, dont aucuns François furent assez joyeulx pour ce qu'il avoit rendu la place susdicte par convoitise d'argent au préjudice du roy de France (2). » Cherbourg, conquis de cette manière, devait être la dernière place qu'évacueraient les Anglais, lorsqu'ils furent définitivement expulsés de France après la bataille de Formigny. Le connétable de Richemont vint l'investir au mois de juillet 1450. « Les François qui devant estoient y eurent beaucoup de peine et de travail, car ils y firent plusieurs grans approuchemens, et firent battre ladite ville de canons et bombardes et de plusieurs aultres engins merveilleusement et le plus subtilement que oncques homme vit; car ils assi-

(1) *Chronique de Froissart.*
(2) *Chronique d'Enguerran de Monstrelet.*

rent bombardes en la mer là où elle venoit deux fois le jour, qui grevèrent fort la place et tellement que les Anglois qui estoient dedans ne savoient que faire de eulx rendre, voyant qu'ils ne povoient plus tenir ne résister..... Il y eut durant le siége maintes belles armes faites, et tant que Thomas Gouel rendit lesdites villes et chastel de Chierebourg, dont il estoit capitaine pour le roy d'Angleterre, le 12 août, qui est la plus forte place de Normandie sans nulle excepter..... Ainsi fut conquise la duchié de Normandie et toutes les cités, villes et chasteaux d'icelle mis en l'obéissance du roy (1). » La France était délivrée, et le roi, qui apprit à Tours ce grand événement, ordonna dans tout le royaume des prières et des actions de grâces qui n'ont jamais cessé d'être répétées le 12 août dans la cathédrale de Coutances.

La constance éprouvée dans ces luttes séculaires et les sacrifices qu'imposait à la ville de Cherbourg le soin de sa défense contre les Anglais lui valurent en 1464, en 1483, en 1498, en 1532, de nombreuses franchises de la part des rois Louis XI, Charles VIII, Louis XII et François Ier. Ces titres sont bons à rappeler, et la population de Cherbourg serait bien dégénérée, si jamais elle se laissait arracher le dépôt de gloire que lui a légué le passé.

On aurait pu croire qu'après cent ans et plus de renonciation à leur prétention d'être des Normands, les Anglais se tiendraient tranquilles : ils saisirent les occasions que leur offraient les guerres de religion pour revenir dans le Cotentin. Ils s'allièrent aux huguenots et descendirent en 1562 et en 1572 sur la plage de La Hougue sous la conduite de Montgomery : ils ravagèrent les campagnes, mais vinrent deux fois échouer devant la résolution des habitans de Cherbourg et les dispositions de l'intrépide et sage maréchal de Matignon. Ces événemens furent suivis d'un assez long repos. Malgré l'insouciance de l'avenir que produit d'habitude parmi nous la sécurité du présent, on avait songé en 1647 à créer un grand refuge maritime à Cherbourg; mais la dépense avait paru si disproportionnée avec les ressources disponibles que tout avait été ajourné. Colbert mourut en 1683 après avoir mis le pays en possession d'une flotte de cent quatre-vingt-dix-huit vaisseaux de ligne, et les dangers auxquels l'insuffisance des ports de la Manche laissait ce matériel exposé rappelèrent l'attention sur les anciens projets d'y créer un abri. Vauban fut chargé de les étudier de nouveau. Il vint en 1686 à Cherbourg, et trouva le pays dans un état qui expliquait trop bien les avantages si longtemps remportés par les Anglais sur cette côte. On voit aujourd'hui même, au relief et à la nature des terrains, que la partie montueuse de la presqu'île n'a tenu jadis au

(1) Alain Chartier, *Histoire de Charles VII.*

continent que par une étroite chaîne de collines; les eaux de la mer en baignaient vers Port-Bail les deux bords; elles remplissaient la profonde échancrure de 18,000 hectares de surface dans laquelle de lentes alluvions ont formé les marais du Cotentin. Ces marais ont été longtemps absolument impraticables; on ne les traversait encore, quand Vauban les visita, que sur la chaussée fangeuse de Carentan ou sur une rangée de grandes pierres espacées de deux en deux pieds au-dessus de la vase fluide : les marais franchis, il restait à gravir, au travers de bois dans lesquels l'infanterie elle-même ne cheminait que la hache, la serpe et la pioche à la main, le soulèvement rocailleux qui forme le front septentrional de la presqu'île : pour peu que les crêtes en fussent défendues et que l'isthme fût intercepté, Cherbourg, facilement abordable par mer, était presque inaccessible par terre. Si tel était encore le pays sous Louis XIV, que devait-ce être sous les premiers Valois, et quelles facilités les Anglais n'avaient-ils pas d'y descendre et de s'y maintenir sous la triple protection des marais, des bois et des montagnes?

La difficulté de communiquer de l'intérieur avec Cherbourg était, comme on voit, fort grande en 1686; elle impliquait la difficulté même de lui porter secours, et de là suivait l'obligation de tenir sur place les forces nécessaires à la défense. La ville qui s'offrit aux yeux de Vauban était précisément celle que le connétable de Richemont avait replacée sous le sceptre de Charles VII; c'était le moyen âge dans toute sa négligente âpreté. Sombre et malsaine, elle gisait entre de hautes murailles à l'ouest du bassin du commerce actuel, et son port était la partie profonde d'une lagune qui s'étendait sur les emplacemens de notre bassin de réserve et des quartiers adjacens. C'est sur ces bases étroites qu'il s'agissait d'établir un refuge pour une flotte et une place capable de soutenir un siége en règle contre l'art moderne. L'état des finances et celui de l'atterrage résistaient d'ailleurs à l'adoption de trop vastes projets. La mer avait à l'ouest du mouillage assez de profondeur pour le flottage des vaisseaux de ligne; mais le creusement d'un port sur ce point exigeait des sacrifices que le trésor était hors d'état de supporter; la transformation du port de l'est était praticable, à la condition de n'y recevoir que des frégates. Pour rester dans les limites du possible, on se résigna au second parti. Vauban estima les dépenses indispensables à 2,102,409 livres. Creusée d'un côté, remblayée de l'autre, la lagune sur l'emplacement de laquelle est aujourd'hui le bassin du commerce devint un port pourvu d'écluses de chasse et capable de contenir quarante frégates de vingt à quarante canons et autant de bâtimens marchands; les faubourgs furent enveloppés dans une enceinte bastionnée; des quartiers salubres et des magasins pour trois mille hommes d'infanterie et trois

cents de cavalerie s'élevèrent; les travaux militaires et les travaux maritimes furent combinés de manière à se prêter un appui réciproque et à procurer à la ville un assainissement complet. Ce fut alors aussi que fut posé, avec une sûreté de coup d'œil qu'aucune observation postérieure n'a démentie, le principe de la défense de la ville du côté de la terre. L'entreprise, commencée en 1687, fut poussée avec vigueur en 1688, et Vauban se flattait d'avoir doté la France d'une place qui rendrait désormais vaines les attaques contre la presqu'île du Cotentin et d'un port qui, placé sur le chemin de tout le commerce de la Manche, serait en temps de guerre le refuge de nos alliés et le désespoir de nos ennemis. Malheureusement des conseils timides, dont le pressentiment perce dans la réfutation anticipée qu'il en fit dans son mémoire de 1686, prévalurent bientôt. Tandis que les fortifications qu'il avait tracées s'élevaient, la ligue célèbre dans laquelle l'Europe presque entière se coalisa contre Louis XIV se formait à Augsbourg; d'un autre côté, Guillaume d'Orange débarquait en Angleterre le 15 novembre 1688, et sa prochaine élévation au trône était dès cet instant facile à prévoir. Obligé de faire à la fois face au nord, sur le Rhin, sur les Alpes et sur les Pyrénées, le roi craignit qu'une descente des Anglais ne mît Cherbourg entre les mains du plus habile et du plus constant de ses ennemis. La démolition des fortifications, qu'il aurait été difficile de reprendre, fut ordonnée au commencement de décembre 1688, et poursuivie avec une telle activité qu'elle était finie en mars de l'année suivante. Vauban, consulté après coup, écrivait d'Amiens le 25 janvier 1688 à Louvois :

« Je n'ose quasi vous dire, monseigneur, que, si le vieux Cherbourg n'étoit pas commencé d'abattre, il faudroit en tout cas se contenter de le miner et le château aussi, et cependant continuer la nouvelle fortification; car peut-être les Anglois auront-ils assez d'affaires chez eux pendant cette année pour ne pas songer à celles des autres. D'ailleurs je crains que le rasement de cette place ne les attire là... Faites-vous représenter les mémoires et les plans que j'ai faits, et vous verrez que cette place ferme la plus dangereuse porte du royaume aux ennemis. Du moins il ne faudroit pas aller si vite en besogne, mais se contenter de faire miner les ouvrages pour être en état de les faire sauter au besoin. Je vous demande pardon si je prends la liberté de revenir à la charge; mais je ne me puis ôter de l'esprit le danger auquel nous nous exposons par ce rasement. »

Des conseils si sages ne furent point écoutés, et Louvois répondit sèchement le 2 février : « Je vous ferai convenir, quand je vous verrai, que rien n'est plus contraire au service du roi que ce que vous proposez pour la conservation de Cherbourg. » Quand le désastre de La Hougue eut donné la fatale démonstration de la nécessité d'un grand abri dans la Manche, Vauban revit son ouvrage dans

l'état où l'avait mis une fausse appréciation de la politique de Guillaume III, et il n'eut rien à rétracter de ses premiers sentimens. Il écrivait en 1694, à l'aspect de ces ruines :

« La surprise du commencement de cette guerre a causé la démolition de cette place, à qui il ne manquoit plus que cinq ou six mois de travail pour être dans un très bon état de défense. Elle se trouvoit sur le milieu de la Manche, à vingt-cinq lieues de la côte d'Angleterre, occupant naturellement le derrière de toutes les descentes de la presqu'île, fortifiée sur un dessin qui la rendoit la meilleure place du royaume. C'étoit une des clés les plus importantes de l'état et l'une de ses bornes les mieux marquées. Cette place est tellement démolie qu'on n'y connoît plus trace de fortification vieille ni nouvelle que par les monstrueux quartiers de murailles renversées des vieilles tours de son château, que je n'ai pu voir sans mal de cœur... Suivant le dessin qui en avoit été fait, le bassin de Cherbourg auroit contenu à flot vingt-cinq à trente frégates de quarante-quatre pièces de canon, et son avant-port toute sorte de bâtimens qui auroient pu échouer. Il est présentement comme il étoit avant qu'on eût touché à cette place. »

Le rapport que fit en 1700 M. Le Peletier, inspecteur-général du génie, exprime les mêmes sentimens. « Cherbourg, fortifié en 1687 par M. de Vauban, avoit, dit-il, cinq grands bastions et des ouvrages avancés... Les bastions étoient au cordon quand on a rasé l'ancienne et la nouvelle enceinte. Il en a coûté à peu près pour cette opération ce qu'il en auroit coûté pour tout terminer. » M. Le Peletier aurait pu ajouter que si les batteries élevées par Vauban étaient restées debout, elles auraient probablement sauvé l'équivalent de leur valeur dans les cinq vaisseaux échappés du désastre de La Hougue, qui furent attaqués et brûlés à leur portée par dix-sept vaisseaux anglais.

Quand les rades de La Hougue et de Cherbourg étaient dans leur état naturel, la première pouvait mettre en sûreté plus de vaisseaux de ligne que la seconde de bâtimens de flottille. Cette donnée était assez spécieuse pour inspirer la pensée de créer à La Hougue un établissement capable de sauver une flotte de la force de celle que nous y avions perdue le 29 mai 1692 (1), et Vauban fut chargé d'en étudier les projets. Il fit comprendre qu'une position que les vents d'ouest rendaient inaccessible, dont ceux de l'est et du nord favorisaient l'attaque et paralysaient la défense, où la retraite était incertaine et la faculté d'entreprendre très limitée, ne pouvait jamais avoir

(1) Quelques historiographes des fêtes de Cherbourg et de Brest ont fait du cap de *La Hague* le témoin de la glorieuse défaite de Tourville. C'est à vingt lieues de là, à l'est de la presqu'île du Cotentin, en vue de *La Hougue*, que la bataille a été donnée. On peut consulter à ce sujet, entre autres documens, les cartes n°s 846, 847 et 849 du dépôt de la marine.

qu'un rôle secondaire; mais, en réduisant à ce rang l'atterrage de La Hougue, il montra tous les avantages qui lui manquaient réunis dans celui de Cherbourg. Là, l'entrée et la sortie sont également faciles par tous les vents; on est sur le champ des grands périls et des grandes entreprises; il suffit de s'avancer de quinze milles en mer pour avoir de la côte de France à celle d'Angleterre la vue de tout le canal, en surveiller le passage, savoir tout ce qu'il faut attendre et tout ce qu'il faut appréhender : c'est pour les escadres comme pour les simples croiseurs la mieux placée des bases d'opération, le foyer des plus redoutables attaques, la retraite la plus sûre et la plus ouverte. Une seule chose y manquait à la fin du XVIIe siècle : c'était un bassin assez vaste et assez profond pour recevoir le concours de navires qu'attireraient les avantages et les dangers de la position. — Cherbourg était d'ailleurs aux yeux de Vauban quelque chose de plus qu'un établissement maritime : il voyait dans la création d'une place assez forte pour détourner les Anglais du renouvellement de leurs entreprises sur le Cotentin une garantie que nos armées ne seraient pas rappelées de ce côté quand elles seraient occupées sur d'autres frontières. Son projet était d'enraciner sur la pointe du Homnet et sur l'Ile-Pelée deux jetées, l'une de 200 toises, l'autre de 600, laissant entre leurs musoirs une passe de 900 toises. Cet établissement, dont Bélidor a reproduit le dessin dans son *Architecture hydraulique*, aurait ressemblé à celui que nous fondons à Alger : il n'aurait couvert que la petite rade, et, faute d'éspace pour le mouillage, les vaisseaux de ligne se seraient amarrés sur la jetée de l'ouest (1). C'était beaucoup d'étendue pour un port, c'en était bien peu pour une rade, et Vauban avait senti lui-même le côté faible de ce système, car il en avait proposé un second.

(1) L'insuffisance du premier projet de Vauban n'était pas de son temps aussi choquante qu'elle paraît l'être aujourd'hui : les dimensions des vaisseaux étaient beaucoup moindres, et des profondeurs d'eau d'où ils sont exclus les admettaient alors parfaitement. Ces différences étaient déjà très marquées sous le règne de Louis XVI, et elles sont trop bien caractérisées dans une note du maréchal de Castries, relative aux travaux de Cherbourg, pour qu'il soit hors de propos de la citer ici : « Quoique tous les historiens du règne de Louis XIV, disait le maréchal, aient élevé très haut les forces de la marine qu'il avait créée, il suffira, pour donner une idée juste et proportionnelle de ses forces avec celles que les puissances maritimes ont depuis mises en mer, de remarquer que les cent vaisseaux que ce prince a armés n'employaient que trente-quatre mille hommes, lorsque les soixante-quinze vaisseaux armés dans la dernière guerre (1778 à 1783), y compris plus de cent bâtimens inférieurs, en employaient plus de quatre-vingt-dix mille. Sous Louis XIV, on appelait vaisseaux de guerre les vaisseaux de quarante canons, dont la plupart ne portaient que du 12. On n'a mis en ligne depuis que des vaisseaux de soixante-quatre, portant du 24, et depuis la paix de 1783, tous les vaisseaux de ligne doivent être au moins de soixante-quatorze, et porter du 36. On a d'ailleurs le double et le triple de ce qu'on avait de bâtimens légers sous Louis XIV. »

Laissant, en attendant mieux, la rade comme elle était, il voulait creuser au fond de l'anse du Galet un avant-port, un vaste bassin à flot, construire autour de ce bassin des magasins et des chantiers, et envelopper le tout dans une enceinte fortifiée. Les malheurs et les embarras financiers du dernier tiers du règne de Louis XIV firent renvoyer ces travaux à d'autres temps, et Vauban mourut avec le regret de n'y pas avoir mis la main. De nos jours, ses conseils ont été suivis sur le port, rejetés sur la rade; mais le service éminent qu'il a rendu a été de mettre en évidence la supériorité stratégique de la position de Cherbourg, et de démontrer que l'arsenal de la Manche y devait être et non ailleurs. Pendant le siècle qui s'est écoulé de l'époque de ses études à celle du choix définitif d'un emplacement, la préférence à laquelle il avait conclu a plusieurs fois été remise en question, et toujours on en est revenu à son opinion par les raisons qu'il avait déduites. Cette détermination était le point capital de l'entreprise, et c'est en s'inspirant de son bon sens et de son génie qu'on a élevé sur les bases qu'il avait posées des conceptions fort supérieures aux siennes.

Les écluses et les murs du port de commerce furent relevés en 1738, et tout resta paisible dans le Cotentin jusqu'à la guerre de sept ans. Cherbourg fut alors témoin d'une défaillance inexplicable. Le comte de Rémond, maréchal de camp, y commandait en 1758 quatre bataillons d'infanterie, deux cents dragons et trois mille gardes-côtes. Le 2 mai, une flotte anglaise d'une centaine de voiles vint défiler devant la ville; elle se représenta le 29 juin, mouilla, et repartit le surlendemain. Ces deux avertissemens donnés, elle débarqua le 5 août un corps de six mille hommes d'infanterie et de six cents chevaux au pied des coteaux d'Urville, à 10 kilomètres à l'ouest de Cherbourg. Ce lieu, nommé l'Endemer, est l'extrémité d'une plage dominée par des collines dont un contrefort la ferme à Querqueville; les Anglais y étaient au fond d'un hémicycle, exposés de tous côtés à des feux plongeans. Assis sur une croupe dont la mer baigne le pied, le village de Querqueville offre dans son église et son cimetière une position presque inexpugnable, et cet obstacle surmonté, l'ennemi trouvait dans la petite plaine de Sainte-Anne un terrain non moins défavorable. Il ne fallait qu'avoir des armes pour écraser les Anglais dans leur marche. Un bataillon du régiment irlandais de Clare demandait à les charger à mesure qu'ils mettraient pied à terre; M. de Rémond le fit retirer. Supposant un piége caché sous cette inaction, l'ennemi mit trois jours à se former et à franchir les deux lieues qui le séparaient de son but. Ces trois jours, le comte ne les perdait pas; il faisait enclouer ses canons; il opérait son déménagement sur Valognes; il coupait derrière lui des ponts dont la rupture ne gêna que ceux qui

vinrent bientôt délivrer Cherbourg, si bien que, lorsque les Anglais se présentèrent aux portes de la ville à moitié déserte, ils n'y trouvèrent pour les recevoir que le curé et ses vicaires. Ils s'installèrent à l'aise, faisant main basse sur les provisions des habitans, frappant des réquisitions et menaçant, chaque fois qu'ils n'étaient pas servis assez vite, de mettre le feu partout. Après deux pillages méthodiques faits l'un par les soldats, l'autre par les matelots, ils débarquèrent quarante femmes dont la présence à bord de la flotte ne pouvait s'expliquer par aucun motif honnête; elles montrèrent cent fois plus de férocité qu'une soldatesque effrénée, dévalisèrent surtout les églises et en firent le théâtre de leurs orgies. Le général Blygh, commandant l'armée, mit plus d'ordre dans ses opérations; il mit à rançon les fabriques de glaces et de verre du voisinage, leva sur la ville une contribution de 44,000 francs, brûla trente-sept navires, en amarina quatre, fit embarquer les cloches de l'abbaye, l'artillerie et les armes en état de servir, et employa à faire sauter les fortifications, les quais, les écluses du port, cent cinquante milliers de poudre que M. de Rémond avait eu l'attention de lui laisser. L'épuisement des ressources locales et le besoin de piller faisaient cependant sortir les Anglais de la ville; ils rencontrèrent au dehors les bourgeois qui l'avaient quittée et des troupes de soldats et de paysans armés : ces partis prirent ou tuèrent au delà de sept cents maraudeurs; un meunier de la paroisse de Martinvast en tua sept à lui seul. Tandis que cette défense spontanée s'organisait, des secours arrivaient, et le 16 août le duc de Luxembourg occupait avec seize mille hommes les hauteurs qui commandent la place. Il ne pressa point le rembarquement des troupes du général Blygh, et elles ne laissèrent derrière elles d'autres traces de précipitation que des outils et des sacs à poudre auprès de mines commencées. Les Anglais se proposaient de cueillir les mêmes lauriers en Bretagne, mais ils y furent plus énergiquement reçus, et la bataille de Saint-Cast les dégoûta des descentes pour le reste de la guerre. Le comte de Rémond ne fut point fusillé; c'était sans doute un protégé de Mme de Pompadour, et l'épisode de Cherbourg était à sa place entre les déroutes de Minden et de Rosbach, dues à des généraux du choix de cette créature.

Le jour de l'anniversaire séculaire de l'aventure de 1758, la rade et les quais de Cherbourg retentissaient de cris de : *Vive la reine Victoria!* Au milieu de cet enthousiasme hospitalier, notre gracieuse alliée a pu sourire à l'aspect des traces d'une visite moins amicale que conserve la jetée orientale du port de commerce; l'assemblage un peu confus de roches brutes et de pierres taillées que présentent les 250 premiers mètres de cette construction est formé des débris de la belle jetée renversée il y a cent ans.

Dans les troupes accourues alors à la défense de Cherbourg se trouvait un jeune enseigne auquel une place était réservée dans l'histoire. Intrépide, spirituel, présomptueux, improvisateur capable d'application, inépuisable en ressources, se jouant des obstacles dont s'effrayaient les autres, se connaissant et prétendant à tout, rarement gêné par ses affections, justifiant une ambition effrénée par d'incontestables talens, subalterne incommode, supérieur facile, aussi propre au conseil qu'à l'action, et quelquefois plus digne d'admiration que d'estime, tel était Dumouriez, le futur vainqueur de Jemmapes. Revenu des guerres de Corse et de Pologne avec le grade de colonel, il fut placé en 1776 dans une commission chargée d'étudier les emplacemens propres à recevoir le port militaire de la Manche, qu'on demandait depuis François Ier. Le gouvernement hésitait encore entre Ambleteuse, Boulogne et Cherbourg. La commission se prononça pour Cherbourg, en se fondant sur les motifs de Vauban, et Dumouriez ajouta au travail commun des observations si frappantes de justesse sur la nécessité de mettre le Cotentin à l'abri d'une autre expédition de 1758, qu'en lisant le mémoire, Louis XVI écrivit en marge : *Dumouriez, commandant de Cherbourg.*

A peine en possession de son commandement, Dumouriez imprima à toutes les branches de son service l'activité dont il était dévoré, et, comprenant combien la force militaire emprunte d'alimens à l'agriculture et à la navigation, il n'eut garde d'oublier ces deux industries nourricières. Laissons-le faire des mémoires pour l'académie de Cherbourg, créer une artillerie de rempart avec les canons oubliés qu'il fait ramasser le long des grèves, élever des batteries, fonder des forts sans l'autorisation et parfois malgré les injonctions du ministère (1), se désoler de ce que les Anglais de M. de Rémond ne revenaient pas, et arrivons au grand acte dans lequel il n'a pas craint de s'attribuer l'influence prédominante, à la fondation de l'établissement maritime dont nous nous glorifions aujourd'hui. Ce chapitre de notre histoire navale est encore assez confus à quelques égards, et l'on sait imparfaitement quelle fut la part de chacun dans cette création. Une communication due à la bienveillance de M. le duc d'Harcourt et à celle de M. le duc de Castries a rectifié mes idées sur beaucoup de choses que je croyais savoir, parce que je les avais entendu répéter. Les correspondances sont plus sincères que les mémoires ; c'est des correspondances que j'essaierai de déduire l'exposé des faits relatifs à une des entreprises qui font le plus d'honneur à la France.

(1) C'est dans ces circonstances que le prince de Montbarey, ministre de la guerre, ayant réprimandé le commandant de Cherbourg sur ce qu'il risquait de compromettre l'artillerie du roi, Dumouriez répondit qu'il avait cru que *l'artillerie de sa majesté était faite pour être compromise.*

II.

Louis XVI montait sur le trône en 1774 avec la résolution de relever la marine de sa décadence. De sanglans débats avaient éclaté l'année précédente entre l'Angleterre et ses colonies de l'Amérique du Nord : celles-ci déclaraient leur indépendance en 1776; la France venait à leur aide en 1778, et le traité de Versailles consacrait en 1783 l'affranchissement des États-Unis. Tandis que ce concours d'événemens généraux et de perspectives hardies ramenait les esprits vers les affaires navales, Cherbourg n'était point oublié : le duc d'Harcourt (1), investi en 1775 du gouvernement de la Normandie, s'était aussitôt appliqué à fortifier la défense et à vivifier le commerce de la province par des améliorations de routes et de ports qui tendaient vers ce double but; il avait fait davantage en confiant au commandant de La Bretonnière l'étude des moyens d'approprier l'atterrage de Cherbourg au rôle que lui assignait sa position dans nos luttes avec l'Angleterre. Les questions ainsi posées trouvaient au ministère de la marine M. de Sartines jusqu'en 1780, et après lui le maréchal de Castries : rien ne manquait pour faire de grandes choses, ni les circonstances, ni les hommes.

Le vicomte de La Bretonnière, capitaine de vaisseau commandant de la marine à Cherbourg (2), avait fait preuve d'une haute intelli-

(1) François-Henri d'Harcourt, né en 1726, fils d'Anne-Pierre d'Harcourt, maréchal de France, remplit de 1764 à 1775, sous son père, alors gouverneur, les fonctions de lieutenant-général de la province de Normandie : il en fut nommé gouverneur en septembre 1775, et conserva cette charge jusqu'à la révolution. Il était l'aïeul du duc actuel, qui a fait partie de la chambre des députés et de la chambre des pairs, et a été ambassadeur de France à Madrid et à Rome, et bisaïeul du commandant d'Harcourt, capitaine de frégate.

(2) De La Couldre, vicomte de La Bretonnière (Louis-Bon-Jean), né à Marchésieux (Manche) le 8 juillet 1741, entra au service comme garde-marine le 5 septembre 1755. Capitaine de vaisseau en 1780 et chef de division en 1786, il fut nommé au mois de mars 1784 commandant de la marine à Cherbourg, « le roi, porte la décision, étant informé que le sieur vicomte de La Bretonnière a le premier fixé l'opinion sur les travaux à faire à la rade de Cherbourg. » Destitué en 1793, il vint plus tard à Paris, et le directoire ayant ordonné son expulsion, le ministre de la marine réclama dans un rapport du 17 pluviôse an VI contre cette mesure. On projetait alors une descente en Angleterre. « Le général Bonaparte, dit le ministre, a eu occasion de connaître cet officier, de l'apprécier et de le goûter : il a jugé que par la connaissance approfondie qu'il a des côtes de la Manche, il peut nous être plus utile que personne pour nos opérations. » M. de La Bretonnière, devenu pauvre et infirme, demanda une retraite au commencement de 1803. L'amiral Decrès, qui le connaissait, voulut tirer parti de ce qui lui restait de forces, et le fit rentrer au service comme capitaine de vaisseau de 1re classe. « A la paix de 1783, dit-il, il a dressé, de concert avec l'astronome Méchain, des cartes des côtes de la Manche, et les marins reconnaissent, par un usage exclusif de ces cartes, la précision de ce travail. C'est enfin lui qui le premier a ouvert les yeux du gouvernement sur les avantages de la position de Cherbourg. C'est d'après ses proposi-

gence dans plusieurs missions hydrographiques ; personne ne connaissait la Manche mieux que lui, et il avait fait, entre autres travaux, une étude approfondie de l'influence qu'avaient dû exercer sur les manœuvres et les conséquences de la bataille de La Hougue les courans de marée qui se précipitent et se renversent sur les flancs de la presqu'île du Cotentin. L'esprit tendu sur cette sanglante expérience et convaincu que des circonstances hydrographiques imparfaitement connues avaient dérangé les plans de Tourville, il s'était naturellement demandé ce qu'aurait fait ce glorieux vaincu si les projets de Vauban sur Cherbourg eussent été exécutés en 1692, et ses calculs sur l'espace abrité en avaient fait ressortir l'insuffisance, soit pour l'essor d'une expédition, soit pour la réparation d'une défaite. Ce fut alors qu'il conçut le dessein de porter à une lieue au large les digues qu'on voulait enraciner à l'Ile-Pelée et à la pointe du Houmet, et de mettre à couvert les manœuvres d'appareillage et de mouillage qui, dans le système de Vauban, se seraient faites à découvert. L'idée de jetées en pleine mer semble aujourd'hui la plus simple du monde; en 1775, elle pouvait passer pour une témérité. M. Lefèvre, ingénieur en chef de la généralité de Caen, la déclara praticable, et le duc d'Harcourt l'adopta avec enthousiasme. Il se rendit avec M. de La Bretonnière à Paris, et fit accepter ses vues par le roi et par son ministre. M. de Sartines désira que l'ensemble des nouvelles propositions fût exposé dans un mémoire qui lui fut présenté en 1777 (1). Un grand pas était franchi; mais il en restait encore beaucoup à faire.

Alors comme aujourd'hui, le ministère de la marine était chargé des travaux maritimes proprement dits, et celui de la guerre des

tions qu'on ordonna sur cette rade des travaux immenses dont il dirigea constamment l'exécution, et lorsque le système des cônes, qui avait prévalu malgré ses vues, fut abandonné, ce fut encore lui qui conseilla de fonder la jetée en pierres perdues, et l'expérience a démontré la bonté de cette méthode. » Employé d'abord près du ministre, M. de La Bretonnière fut bientôt chargé du commandement de Boulogne; mais une blessure à la jambe ne lui permettant pas l'activité corporelle qu'exigait alors ce poste, il passa au commandement de Dunkerque, et prit sa retraite le 5 août 1804. Il est mort le 25 novembre 1809. La correspondance de M. de La Bretonnière, presque toute de sa main, donne une haute idée de la puissance de ses facultés et de sa capacité de travail. C'était un homme de la famille intellectuelle de Vauban, et les services qu'il a rendus à son pays sont infiniment au-dessus du rang qu'il occupait dans la marine.

(1) Ce mémoire a été imprimé à Cherbourg en 1796 sous le titre de *Mémoire fait par ordre de M. de Sartines, ministre de la marine en* 1777, *d'après lequel le gouvernement a formé l'entreprise des travaux de Cherbourg en* 1783 *sous le ministère du maréchal de Castries*. Il est devenu fort difficile de se le procurer. Quoiqu'il soit sans nom d'auteur, on l'a toujours attribué à M. de La Bretonnière, et le doute le plus léger ne saurait se soutenir à cet égard en présence des notes et des correspondances de la main du savant marin qui sont dans les archives de la maison d'Harcourt. On referait le mémoire en coordonnant les notes.

fortifications nécessaires pour les protéger. Cette division d'attributions dans l'édification d'une œuvre d'ensemble créait une classe de questions mixtes, en tête desquelles se plaçait la détermination des bases mêmes de l'établissement. On ne pouvait guère se flatter d'un accord complet sur des projets que des autorités différentes considéraient sous des points de vue souvent opposés : la marine réclamait, sans beaucoup de préoccupation de la défense par terre, toute l'extension possible du mouillage à couvrir, et le génie, pour mieux défendre la rade, l'aurait quelquefois réduite à ne pas valoir la peine d'être défendue. Peut-être eût-il été sage de laisser à l'intérêt maritime une prédominance absolue, et de compter quand même sur l'intelligence des ingénieurs militaires pour l'assiette ultérieure de la défense. — Il n'en fut pas ainsi, et l'on vit d'abord se dessiner deux partis dont les plus habiles organes furent le commandant de la place et celui de la marine, Dumouriez et M. de La Bretonnière. Tous deux avaient affaire à forte partie.

L'adoption en principe du système de digue isolée couvrant la grande rade ne résolvait pas une question tellement sujette à controverse que le fait accompli de la construction ne l'a point épuisée, celle de l'emplacement de la digue; elle ne faisait que la poser, et un homme de la trempe de Dumouriez ne renonce pas au combat tant que l'arène reste ouverte. Il s'accrochait, pour renverser le projet de M. de La Bretonnière à chaque difficulté qui venait l'ébranler, et y opposait obstinément le second projet de Vauban, celui du port militaire qui s'est creusé de nos jours en arrière du rivage, et d'un chenal formé par deux jetées auxquelles le calme produit par la grande digue a permis de renoncer. L'utilité du port n'était pas très difficile à prouver, et Dumouriez soutenait que, tout ouverte qu'elle était aux vents du nord, la rade était excellente : ce point admis, un établissement complet pouvait être obtenu à peu de frais. Les marins ne partageaient pas sa confiance; ils trouvaient la grande rade intenable à cause de la violence des coups de mer auxquels elle était exposée, ce que n'ont que trop bien prouvé les désastres survenus pendant la construction de la digue. Quant à la petite, elle paraissait inaccessible aux vaisseaux faute de profondeur. Ils ne repoussaient pas le projet de port; mais ils regardaient la rade comme infiniment plus nécessaire. Ce que réclamait avant tout la navigation, c'était un refuge ouvert à toute marée contre les gros temps, si fréquens dans la Manche, et contre des ennemis aussi favorisés par la nature de leurs atterrages que les Anglais. La rade ferait dans la plupart des cas l'office du port, le port ne ferait jamais celui de la rade; la rade enfin serait la meilleure de toutes les défenses pour la ville et pour le port, et les travaux de l'une et de l'autre s'accompliraient en sécurité sous sa protection. L'impression des

traités d'Utrecht et d'Aix-la-Chapelle est effacée aujourd'hui; elle était alors encore brûlante :

« J'ajouterai, disait M. de La Bretonnière, que, dans une entreprise de cette nature, la politique oblige d'avoir égard à telles ou telles possibilités qu'il n'est pas besoin d'indiquer davantage, et de prévoir même les choses qu'on ne peut supposer dans les circonstances actuelles. Les traités qui suivent les guerres ont quelquefois occasionné des démolitions dispendieuses et forcées. Je ne rappelle pas ceci pour déterminer, mais pour appuyer seulement le principe constant dont il faut partir, celui de se procurer avant tout une rade sûre et à l'abri de tous les traités et de tous les événemens. On peut être forcé de combler ou de démolir un port, un bassin, une fortification, mais on ne peut pas ôter du fond des eaux une jetée pratiquée pour fermer une rade aux vents ou à l'ennemi. Tous les ouvrages au-dessus de l'eau sont soumis à des révolutions imprévues, à des événemens, à des traités, à des conditions inattendues, et il n'en est pas de même des ouvrages sous l'eau : ils sont à l'abri des traités, le temps les consolide, et nul événement ne peut les enlever lorsqu'ils sont établis. J'ajouterai que le temps de guerre est le seul propre à mettre en exécution le projet proposé. En temps de paix, il inquiéterait nos ennemis naturels, et donnerait lieu à des plaintes et à des réclamations qui en empêcheraient ou en suspendraient l'exécution. Il est même indispensable de porter à cet ouvrage de grands moyens dès le moment de la première entreprise, attendu que s'il n'était que projeté ou commencé à la fin de la guerre, il ne pourrait manquer de devenir une des clauses principales du traité de paix. »

M. de La Bretonnière connaissait l'Angleterre de son temps, et se souvenait de Dunkerque. Ces raisons ne pouvaient manquer de prévaloir, et Dumouriez avoue dans ses *Mémoires* qu'il finit par être seul de son avis. Il ne se rendit pas pour cela à celui des autres, et une sorte d'impénitence finale lui faisait encore répéter sur ses vieux jours qu'avec la digue on avait gâté son Cherbourg.

Le maréchal de Castries succéda en 1780 à M. de Sartines. Avec plus de vigueur d'esprit et plus d'autorité dans le conseil, il décida ce que son prédécesseur n'avait fait que souhaiter. Clos sur les systèmes, le débat ne resta ouvert que sur l'emplacement de la digue; mais il ne perdit rien de sa vivacité en se restreignant. La marine voulait porter la digue au large, le génie la rapprocher de la terre. A la fin d'une de ces longues séances où les intérêts de la défense et ceux de la navigation étaient demeurés inconciliables, le duc d'Harcourt se fit l'organe de la majorité. Prenant un compas et un crayon, il marqua sur une carte marine étalée sur le bureau un point à 1,200 toises au nord de la pointe du Homet, et traça sur ce parallèle la direction à donner à la digue : elle aurait été à un peu plus de 600 mètres au-delà de la place qu'elle occupe aujourd'hui. Cet acte d'oppression de la majorité blessa profondément les partisans du système restreint, et ce fut sans doute par forme de protestation que

M. Decaux, le commandant du génie, opposa aux témérités du gouverneur de la province le projet d'un brise-lame aligné sur le fort du Houmet et le fort de l'Ile-Pelée. Facile à construire, cette digue aurait été facile à défendre; mais elle n'aurait mis à couvert que le mouillage de deux ou trois vaisseaux de ligne, elle aurait laissé le véritable mouillage en dehors, ou plutôt elle y aurait fait l'office d'un écueil, et, de simplement mauvais qu'il était, elle l'aurait rendu tout à fait impraticable. Ces inconvéniens se manifestent clairement à la simple inspection de la carte marine, et, chose plus étrange que la proposition elle-même, cette idée a trouvé des défenseurs dans des rangs où le duc d'Harcourt n'avait froissé l'amour-propre de personne.

L'une ni l'autre des deux propositions n'a prévalu, et ceux mêmes qui les avaient émises ont fini par donner leur assentiment à un tracé intermédiaire. L'adoption du plan du duc d'Harcourt aurait doublé l'étendue du mouillage des vaisseaux, et il en serait résulté de si grands avantages pour la navigation, les meilleurs esprits déplorent si souvent l'insuffisance de la rade, qu'il est utile d'examiner si un projet conçu évidemment pour les satisfaire a été sacrifié à de mauvaises raisons.

Si, au lieu d'être établie sur l'alignement de la pointe de Querqueville à l'Ile-Pelée, et d'être protégée par ces deux terres, la digue de Cherbourg était portée à 650 mètres au large avec ses 3,600 mètres de longueur, l'espace sur lequel elle produit le calme ne serait par les vents du nord que déplacé; mais dans les fréquentes prédominances des vents d'est, et surtout d'ouest, il serait sensiblement rétréci. Pour doubler le mouillage et ne pas laisser à la grosse mer plus d'entrée dans la rade qu'il ne convient, il faudrait que les passes n'eussent pas plus de 1,000 mètres d'ouverture et la digue pas moins de 5,847 mètres de longueur : c'est celle que proposait M. de La Bretonnière. La digue est fondée à 13 mètres de profondeur moyenne (1) : elle le serait à 17, et le volume des matériaux ensevelis se serait accru, toutes circonstances égales d'ailleurs, dans le rapport de 6 à 17; mais les talus, assaillis par des courans de marée et des coups de mer beaucoup plus violens, auraient dû, pour

(1) Toutes les profondeurs d'eau mentionnées dans cette étude sont comptées à partir des plus basses mers d'équinoxe. Ce niveau étant le zéro du maréographe, les basses mers ordinaires de vive-eau le couvrent à Cherbourg d'une couche d'eau de.... $0^{m}70$

Les basses mers de morte-eau ou des quadratures, de.....	2 45
Les hautes mers de morte-eau, de.....	4 80
Les hautes mers ordinaires de vive-eau ou des syzygies, de.....	6 30
Les plus hautes mers d'équinoxe, de.....	7 15

C'est entre ces limites, et abstraction faite des perturbations que peuvent causer les vents, que s'élèvent et s'abaissent les marées.

se soutenir, s'allonger plus qu'ils n'ont fait, et il aurait fallu faire au-delà de l'équivalent de trois digues de Cherbourg. Il y a plus : avec les ressources dont disposait alors l'art de l'ingénieur, il aurait été impossible de conduire l'entreprise à son terme. Le nombre des heures où des bâtimens à voile ont pu verser leurs chargemens sur la ligne de Querqueville à l'Ile-Pelée se serait singulièrement réduit, s'il avait fallu exécuter une manœuvre aussi délicate au travers des courans de marée les plus dangereux. Les moindres vents auraient retenu les navires dans le port, et les dépenses se seraient élevées par ce seul fait dans des proportions effrayantes; les avaries et les naufrages auraient été désespérans. A en juger par ce qu'a coûté de temps et d'efforts la digue dont nous sommes en possession, on peut affirmer que celle du duc d'Harcourt aurait été absolument inexécutable avec les moyens connus sous les règnes de Louis XVI et de Napoléon, et que, le secours de la vapeur survenant, on ne serait pas aujourd'hui au tiers de l'accomplissement de l'entreprise. Tels ont dû être les calculs auxquels se sont rendus le duc d'Harcourt, M. de La Bretonnière et le maréchal de Castries lui-même, qui n'était point un défenseur nonchalant des intérêts de la navigation. Ils savaient aussi bien qu'aucun d'entre nous les avantages attachés à l'extension du mouillage, et ils n'étaient point hommes à y renoncer sur de faibles raisons.

J'ai demandé un jour (4 avril 1849) à M. Beautems-Beaupré son avis sur l'emplacement de la digue. Il a commencé par s'accuser de l'avoir beaucoup critiqué avant de l'avoir vu; mais l'examen attentif des circonstances locales auquel il avait dû se livrer en faisant en 1832 l'hydrographie de la côte l'avait convaincu que la digue était à peu de chose près sur la seule ligne où elle pût être assise. Portée à une encâblure plus au large, elle aurait été entraînée pierre à pierre par la violence des courans; les remous de ces mêmes courans auraient probablement déposé ses dépouilles tant dans les passes que dans l'intérieur de la rade, et au lieu d'élever une digue, on aurait risqué de combler un mouillage. Il ne blâmait point le génie d'avoir exigé que le revers septentrional de la digue fût battu par le canon de l'Ile-Pelée : c'était une des nécessités de la défense; la faute était à ses yeux de n'avoir pas fait le sacrifice des constructions de peu de valeur dues à Dumouriez et au général Decaux, et de n'avoir pas reporté le fort à 400 mètres au nord de l'île. En alignant la digue en conséquence, on aurait fait gagner une quarantaine d'hectares, c'est-à-dire un douzième de son étendue, au mouillage des vaisseaux. M. Beautems-Beaupré ne voyait pas autre chose à regretter. Quatre ans plus tard, j'ai trouvé les lignes suivantes dans le résumé, écrit de la main de Dumouriez, d'une conférence tenue le 4 septembre 1783 entre MM. de La Bre-

tonnière, de Bavre (1), de Cessart et lui sur le placement du premier cône : « Il a été aussi question de la dimension de la rade et du gisement des deux branches du môle. M. de Bavre, qui connaît parfaitement la rade, a prononcé qu'on ne peut pas se mettre en avant de l'Ile-Pelée et de la pointe de Querqueville, qu'en l'élevant en dehors de cette parallèle, on trouverait des courans très violens... » Il paraît que M. de La Bretonnière s'était rangé à l'avis de M. de Bavre, car la note se termine ainsi : « Comme ces messieurs ont un plus grand intérêt que personne de nous, en leur qualité de marins, à ne pas rétrécir les dimensions de la rade, comme ils regardent ce qu'on voudrait se donner de surplus comme gigantesque et impossible, il semble que leur avis doit prévaloir. »

Ces détails autorisent à croire que l'emplacement de la digue n'a point été déterminé avec autant de légèreté que se sont plu à le répéter tant d'hommes éminens. Comme il arrive toujours, les critiques les plus véhémentes ont été celles de personnes qui, étrangères par leurs études aux difficultés avec lesquelles l'exécution était aux prises, se sont trouvées à l'aise pour les négliger. La simple récapitulation de toutes les études faites sur l'établissement de Cherbourg avant et pendant les travaux suffirait à lasser la patience du lecteur, et jamais reproche ne fut moins fondé que celui qu'on a fait à nos aînés d'avoir abordé cette entreprise sans y être suffisamment préparés.

La direction définitivement adoptée par la marine pour la digue fut celle de la pointe de Querqueville à l'Ile-Pelée, et la seule concession que réclamèrent et qu'obtinrent alors les officiers de l'armée de terre fut une inflexion de 11 degrés vers le sud, qui mit sur une longueur de 1,174 mètres le revers extérieur de la partie orientale de la digue sous la protection du canon du fort de l'Ile-Pelée. C'était, comme le remarquait judicieusement M. Beautems-Beaupré, sacrifier une grande chose à une petite, si petite, que le fort auquel se faisait ce sacrifice n'avait coûté, c'est Dumouriez qui nous l'apprend, que 17,000 francs. Les choses furent ainsi réglées en 1781, et l'on se proposait de former la digue de deux tronçons égaux séparés au milieu par une passe de 3 à 400 toises; cette disposition paraissait la plus convenable pour la sortie d'une flotte dont l'avant et l'arrière-garde prendraient la passe du milieu, et les ailes les passes latérales; mais une commission de douze officiers-généraux ou ingénieurs, présidée par le bailli de Suffren, fut d'avis qu'elle aurait moins d'avantage pour la manœuvre des vaisseaux que d'inconvénient pour le mouillage, et l'on y renonça en 1787. Ce perfection-

(1) M. de Bavre, lieutenant de vaisseau de beaucoup d'instruction, avait été chargé d'un sondage de la rade et de l'hydrographie des parages attenans.

nement, sur lequel la digue reçut le tracé qu'elle a conservé, fut un des derniers actes de l'administration du maréchal de Castries.

Cependant il fallait régler le mode d'exécution des travaux, et trois systèmes se trouvaient en présence : M. de La Bretonnière et M. Lefèvre, ingénieur en chef de la généralité de Caen, souvent consulté et trop rarement cru, voulaient qu'on coulât, pour former le noyau de la digue, des carcasses de vieux navires remplies de maçonneries brutes, et que sur cette ligne d'appui on jetât des pierres perdues. Suivant M. Decaux, le directeur du génie, il fallait commencer par fonder au milieu de l'entrée de la rade une île factice en caisses maçonnées descendues dans la mer, y construire un fort, et profiter, pour l'allongement des branches, de l'expérience acquise dans ce premier travail. La majorité des suffrages fut enlevée cependant par les fameux cônes de M. de Cessart, qui s'était déjà fait connaître par la construction du beau pont de Tours, d'une solidité à toute épreuve, disait-on, car il avait supporté sans se rompre le plus grand fardeau de la France, le passage de Mme du Barry. Les plus enthousiastes de cette conception furent le maréchal de Castries et le bon Louis XVI lui-même, qui, lorsque les journées des 5 et 6 octobre vinrent l'arracher du château de Versailles, avait encore son cabinet tapissé des dessins et garni des modèles qui l'avaient séduit.

Les cônes tronqués de M. de Cessart, que Dumouriez louait outre mesure dans sa correspondance lorsqu'ils étaient en opposition avec les vues de M. de La Bretonnière, et dont il s'est plus tard fort agréablement moqué dans ses mémoires, ces cônes étaient construits en charpente et destinés à être remplis de pierres, puis échoués sur l'alignement de la digue : on leur donnait 45^m^ 50 de diamètre à la base, 19^m^ 50 au sommet, et 19^m^ 50 de hauteur. Une rangée de 90 cônes devait rompre les coups de mer et assurer la tranquillité de la rade. Le premier, construit au Havre, fut mis en place le 1er juin 1784, le second le 18 octobre, et l'on s'aperçut aux gros temps d'hiver que le chargement, au lieu de s'y tasser, y était secoué comme le grain dans un van : on ne s'arrêta pas à ce mécompte, et l'opération fut poursuivie avec un succès momentané; mais le 18 octobre 1785 tous les cônes furent violemment ébranlés par une tempête, et on se hâta, pour les consolider, de les chausser avec des pierres perdues : ces pierres résistèrent sans qu'on tirât les conséquences naturelles de ce fait. Le roi, qui attachait un patriotique intérêt au succès, vint le 22 juin 1786 raffermir lui-même la confiance indécise et fit poser un cône sous ses yeux; mais dans l'hiver qui suivit, tous les cônes furent renversés. Le maréchal de Castries accourut et prodigua les consolations et les encouragemens à M. de Cessart désespéré : il eut seul de la constance lorsque tout le monde

était abattu. A Paris et à Versailles, on passait du découragement à la critique, de la critique à l'invective, et dans le conseil même on parlait d'abandonner l'entreprise. Ce fut alors que le maréchal, en demandant au roi un nouveau crédit de 300,000 francs, s'engagea devant le conseil à prendre cette somme à sa charge, si l'emploi n'en amenait aucun bon résultat. Nous avons tous connu des ministres qui n'en auraient pas fait autant en pareil cas. De nouveaux cônes furent posés; mais à mesure qu'on avançait, la mer, en ébranlant les cônes et en étalant les pierres qui s'en échappaient, montrait que ce n'était point l'entreprise, mais le système d'exécution qu'il fallait abandonner : c'est ce qu'on fit en 1788, et l'on revint au système le plus simple, celui des pierres perdues, dont on verra plus loin les résultats.

Telle est l'histoire des cônes de Cherbourg, dont toute l'Europe fut occupée. Le seul service réel qu'ils aient rendu a été d'offrir aux premiers enrochemens un point d'appui que les coques de vieux navires coulés de M. de La Bretonnière auraient donné à moins de frais. M. de Cessart se flattait de terminer au moyen des cônes la clôture de la rade en sept ans et avec une dépense totale de 17,400,000 livres. Il ne fallait rien de moins qu'une pareille illusion pour aveugler des hommes expérimentés sur les vices du procédé. On a peine à concevoir toutefois que, dès les premiers momens, ils n'aient pas calculé combien de temps pouvaient durer ces énormes charpentes immergées dans la mer. Tout le monde l'apprit en 1799 : le premier cône, qui formait le musoir oriental, et qui, plus soigné que les autres, avait été consolidé par un couronnement en béton, s'affaissa plutôt rongé par la tarière silencieuse des vers de mer que sapé par les assauts des lames; tous les autres étaient depuis longtemps tombés par lambeaux.

La révolution frappait ses premiers coups, et le 20 juillet 1789 des troubles sur le caractère odieux desquels le temps a jeté son voile éclatèrent à Cherbourg. Le duc d'Harcourt s'échappa en proscrit de ces murs, dont chaque pierre rappelait ses services. Dumouriez fut accusé d'avoir fomenté ce soulèvement afin d'écarter le duc, dont la supériorité de position gênait son ambition personnelle : il est au moins certain qu'il ne fit rien pour le réprimer, et cette inaction, rapprochée de sa correspondance, fait peser sur sa mémoire le reproche d'une noire ingratitude. Devenu malheureux à son tour, Dumouriez s'est honoré par l'hommage public qu'il a rendu à son ancien chef : il le met, dans ses mémoires, le premier parmi les personnes auxquelles la France est redevable de l'établissement de Cherbourg. « Très aimé, dit-il, de l'infortuné Louis XVI, il a consacré à la réussite de ce projet son grand crédit, ses soins, sa plume

et sa santé. » Cette justice rendue le met, il est vrai, à l'aise pour parler de lui-même : malgré l'obstination de ses efforts pour entraver les projets adoptés, il se donne pour la cheville ouvrière de l'entreprise, et déclare, sans le moindre souvenir d'Idoménée, de ses conseillers directs et de ses finances, que, de 1778 à 1789, Dumouriez a fait de Cherbourg une nouvelle Salente. Ces faiblesses d'un homme chez qui le caractère n'était pas au niveau du talent n'empêchent pas ce qu'il a dit de la guerre dans le Cotentin d'être au plus haut degré digne des méditations des militaires, et l'éclat des victoires de Jemmapes et de Valmy ne peut pas faire oublier ici que les moyens de défense locale qu'il avait organisés de son chef ont suffi, pendant la conflagration générale de l'Europe, pour prévenir les entreprises ennemies contre Cherbourg.

Les événemens se précipitaient : l'assemblée législative donna cependant à l'établissement de Cherbourg une marque d'attention que devait suivre un oubli forcé de dix années. Un décret du 1er août 1792 chargea une commission, dans laquelle figurait M. Cachin, l'ingénieur qui s'est illustré plus tard dans ces mêmes travaux, de rendre un compte détaillé de l'état de l'entreprise et des moyens de la terminer. Les faits exposés et les conclusions prises dans le rapport, souvent invoqué, de cette commission sont noyés dans les ouvrages accumulés depuis 1803.

Après le rétablissement de l'ordre, le premier consul résolut la reprise des travaux de Cherbourg. Son point de départ fut le rapport de la commission de 1792; mais il ne pensa pas avec elle que les forts de l'Ile-Pelée, du Houmet et de Querqueville suffissent à la défense de l'atterrage. Il chargea l'amiral de Rofily, le général Marescot, du génie, et M. Cachin, des ponts et chaussées, d'étudier un système plus complet, et le 15 octobre 1802 il ordonna, sur leur proposition, d'exhausser le centre de la digue de 3 mètres au-dessus du niveau des plus hautes marées, d'y former un plateau capable de recevoir un fort armé de vingt pièces de gros calibre, et de disposer les musoirs pour porter des batteries. M. Cachin fut chargé de la direction des travaux. Outils, moyens de transport, ouvriers, tout manquait; mais tout fut prêt au début de la campagne de 1803, tant l'hiver fut bien employé.

Le temps des descentes sur les côtes du Cotentin était passé, et les Anglais se contentèrent de protester de temps à autre par leurs boulets contre la reprise de travaux qui leur déplaisaient; encore les quelques pierres qu'ils nous cassèrent ainsi leur coûtèrent-elles plus qu'elles ne valaient, ne fût-ce que le 15 avril 1803, alors que leur frégate la *Minerve,* se livrant à cet exercice, toucha sur le talus de la digue, et fut prise comme une baleine échouée. Les personnes

superstitieuses du pays augurèrent de cet accident que le déplaisir de nos voisins n'empêcherait pas la digue de se terminer; mais aucune n'entrevoyait à cette époque qu'ils pousseraient un jour la courtoisie jusqu'à venir fêter avec nous l'inauguration de l'arrière-port.

L'expérience faite de 1783 à 1789 avait prononcé sur les systèmes de construction de la digue, et M. Cachin adopta sans hésitation celui des pierres perdues, qu'avait recommandé dès le principe M. de La Bretonnière. Les modifications que le travail sous-marin des courans et des lames avait opérées dans les talus déterminés par les premiers constructeurs ne restèrent point inaperçues pour lui; il fit une étude attentive des remaniemens qu'exerçait la mer sur les matériaux qu'on lui confiait et s'appliqua à les disposer dans l'ordre le plus rapproché possible des profils et des surfaces d'équilibre qu'elle leur donnait. Jeter à la mer, sur un alignement tracé par des bouées, des moellons bruts, c'est au premier coup d'œil, il semble, une entreprise à la portée de tout le monde : on se détrompe à l'aspect d'un atelier tel que celui qui pendant quarante ans a rempli le port, l'arsenal et la rade de Cherbourg. Une armée de carriers démolissait les flancs de grès de la montagne du Roule, ou excavait dans la roche tertiaire du quartier de Chantereine l'avant-port et les bassins où flottent aujourd'hui des vaisseaux de cent canons. Un ordre fécond régnait au sein de cette active agitation. Les matériaux que le pic et la mine arrachaient de ces bancs de pierre se chargeaient sans qu'il y eût jamais ni vide ni encombrement sur soixante navires allant et venant sans cesse de la terre à la digue ou de la digue à la terre. Toutes les parties de ce service, compliqué par les variations des marées, s'articulaient de telle manière que le temps de chacun fût employé sans intervalles et sans confusion : la flottille arrivait par divisions aux heures de basse mer sur les parties inférieures des talus de la digue, aux heures de haute mer sur les parties supérieures. La mer se chargeait d'étaler le chargement des premières; les autres, venant fortifier l'étage exposé aux plus rudes assauts des tempêtes, portaient de gros blocs ou des matériaux de construction : les bâtimens s'amarraient à pic des points qui devaient recevoir leur chargement; tantôt leurs flancs s'ouvraient pour le livrer à l'action de la pesanteur, et la tranche d'eau au travers de laquelle il coulait en amortissait la chute; tantôt le navire s'échouait à la mer descendante, et, desservi par d'ingénieuses machines, il faisait office de magasin pour les travaux, ou soulevait à la mer montante les poids attachés à sa carène. A mesure que le jusant mettait la digue à découvert, les ouvriers établis sur la crête descendaient sur les talus et le suivaient dans sa retraite; ils re-

montaient avec le flot. Le soleil ne réglait pas pour eux les heures de travail ou de repos; leurs heures étaient celles des marées, et hors des jours et des saisons où la basse mer était éclairée par le crépuscule ou par le soleil, la moitié du travail se faisait aux flambeaux. Cependant la mer et les vents ont des fureurs qui déjouent les calculs des hommes; on l'éprouva plus d'une fois dans le cours d'une entreprise faite pour les maîtriser : cette digue, sur laquelle s'amortissent aujourd'hui les plus violens efforts des tempêtes, qui marque la limite entre le tumulte et le calme des flots, était comme une proie offerte à leur rage tant qu'elle ne les aurait pas dominés; chaque tempête amenait des avaries désespérantes, et ce qu'il faut peut-être le plus admirer dans l'accomplissement de cette grande tâche, c'est la constance que n'a lassée aucun mécompte, aucun désastre, et qui, quand elle voyait crouler le travail qui lui avait coûté le plus de soins, le relevait sur ses ruines, et puisait dans chaque malheur un surcroît de courage et de ressources d'esprit. Cette force de volonté, ce calme impérieux dans le danger, furent surtout la vertu de M. Cachin, et ceux qui ont reproché à sa mémoire quelques aspérités de caractère ont oublié qu'on est rarement exempt des défauts de ses qualités, et qu'une opiniâtreté moindre que la sienne se fût probablement épuisée dans cette haute lutte contre les élémens.

Les difficultés du travail s'accroissaient avec l'exhaussement de la digue, et l'on n'a point oublié que le premier objet des résolutions prises en 1802 était l'établissement, au centre de la digue, d'une plate-forme destinée à recevoir un fort; la longueur de cet ouvrage devait être de 195 mètres, et ce court espace devait être le théâtre de bien lamentables enseignemens. Les travaux avaient été conduits en 1803 avec une prodigieuse activité, et dès le 16 août, la population de Cherbourg étonnée vit poindre au large, sur un humble îlot, une batterie de quatre pièces de 36 et de deux mortiers à grande portée. On se hâta d'étendre les ailes de la batterie, et l'on se flattait qu'une construction provisoire en pierre sèche durerait au moins assez pour donner le temps d'en asseoir une plus solide; mais le 18 décembre s'élevait une tempête dont la violence croissante démolit en six jours tous les épaulemens de cet embryon de fort, et le laissa, par une sorte de miracle, isolé, mais debout au milieu des vagues. Chaque accident était une leçon; on conclut de celui-ci qu'il fallait renoncer aux constructions en pierre sèche, et asseoir le fort sur un terre-plein en maçonnerie; le profil de l'emplacement fut élargi, tant pour fortifier la digue que pour donner au casernement, aux approvisionnemens et aux manœuvres un espace indispensable. Les magasins furent fournis de vivres et de

munitions. et le fort, armé de toutes pièces, reçut une garnison capable de le défendre contre un débarquement. On croyait avoir rempli toutes les conditions d'un établissement définitif, lorsque éclata le 12 février 1808, avec une fureur dont les plus vieux marins ne se rappelaient pas d'exemple, une tempête du nord-ouest. La mer, grossie par le concours de toutes les circonstances de lunaison, de vent et de pression atmosphérique qui peuvent l'affecter, passa sur la plate-forme, qu'on croyait au-dessus de ses atteintes; casernes, magasins, artillerie, tout fut balayé; le terre-plein en maçonnerie fut lui-même renversé, et cet amas de débris forme sous le revers méridional de la digue un dépôt qui découvre à mi-marée. Toute une compagnie d'artillerie, une section d'infanterie et les ouvriers présens furent jetés à la mer et noyés; il n'échappa à ce désastre que deux ou trois soldats renfermés dans la prison, qui, plus solidement construite, résista. Les citernes et les latrines établies dans un massif de béton se maintinrent aussi, et cette circonstance n'est peut-être pas étrangère à la conception à laquelle a été due plus tard la parfaite consolidation de la digue. Le 27 septembre suivant, un autre ouragan d'équinoxe vint renverser les travaux déjà faits pour réparer les désastres du mois de février, et rejeta sur le revers intérieur de la digue les blocs de rocher avec lesquels on avait cru en consolider le talus extérieur. Le 2 novembre 1810, une horrible tempête du nord-est emporta 60 mètres courans de l'épaulement de la batterie, et creusa dans le terre-plein des sillons de près d'un mètre et demi de profondeur. Enfin, dans la nuit du 11 au 12 du même mois, une autre tempête acheva de détruire ce qu'avaient épargné la précédente et celle de 1808.

Les ingénieurs qui soutenaient cette lutte acharnée étaient, M. Cachin à leur tête, les seuls qui ne fussent pas découragés. A chacune de leurs défaites, ils imaginaient des moyens de consolidation dont la mer démontrait l'insuffisance. Le renversement opéré en 1810 leur fut une sévère leçon; ils surent en profiter et faire sortir de l'excès du mal un remède héroïque, qui n'avait d'autre défaut que d'exiger l'immobilisation d'un capital considérable. Ce fut dans ces circonstances que Napoléon vint au secours de l'établissement de Cherbourg, comme avait fait Louis XVI vingt-cinq ans auparavant. En 1811 comme en 1786, il fallait imposer silence aux mauvais prophètes qui prédisaient la défaillance des destinées de l'établissement de Cherbourg et ranimer la confiance ébranlée. Napoléon avait quelque chose de plus à faire, c'était de lever par sa toute-puissance les obstacles qui s'opposaient à la marche de l'entreprise.

Peut-être me pardonnera-t-on de faire ici une digression pour dire comment se passaient ces visites du souverain dans les pro-

vinces. Les journaux enregistraient les circonstances publiques de ces voyages; mais le travail intérieur n'en a, que je sache, été nulle part exposé. Deux fois en une année, au printemps en Normandie, en automne en Hollande, il m'a été donné de prendre une part obscure à ce travail, et ce bonheur de ma jeunesse me place aujourd'hui dans le nombre imperceptible des hommes vivans qui ont vu de près le jeu des ressorts d'un gouvernement si fortement établi, que l'exagération de son principe était la seule chose qui pût amener sa chute. Dès qu'un voyage à l'intérieur était résolu, les ministres qui devaient accompagner l'empereur préparaient les projets spéciaux sur lesquels il aimait à prononcer sous l'inspiration des lieux. Les questions relatives à la défense du territoire, à la navigation, à l'agriculture, au commerce, aux communications, aux établissemens publics des départemens qu'il allait visiter, étaient étudiées, et des mémoires spéciaux lui étaient remis sur les objets du voyage. Des branches de l'administration, depuis divisées, appartenaient alors au ministère de l'intérieur, et le chef de ce département était de tous les voyages. La présence des autres ministres dépendait de la nature des affaires qui devaient se traiter : celui de la marine par exemple venait à Cherbourg, armé de tous les documens qui se rapportaient à l'établissement maritime. Le service du transport comprenait trois convois de voitures. Le premier partait vingt-quatre heures d'avance, et portait à la première station que devait faire le souverain les personnes et les choses nécessaires à son installation. L'empereur se mettait en route par le second. Le troisième, en tout semblable au premier, suivait à douze heures de distance, franchissait la première station et s'arrêtait à la seconde. Jusqu'à la fin du voyage, le premier et le troisième convois se devançaient alternativement : rien ne manquait en avant, rien ne restait en arrière. Des chevaux de main de ses écuries attendaient l'empereur partout où il devait s'arrêter, et il en faisait bon usage : ports, canaux, fortifications, établissemens publics faits et surtout à faire, il voulait tout voir, tout examiner lui-même. Le peuple des villes qu'il a visitées s'est longtemps entretenu dans ses veillées des courses rapides dans lesquelles, détestable cavalier lui-même, il imposait par sa hardiesse aux plus intrépides écuyers. Il partait donc muni des documens les plus sûrs, entouré des hommes les mieux pénétrés de ses vues, mais cherchant partout ceux qui faisaient profession d'être aux prises avec les difficultés qu'il voulait résoudre.

Dans chaque département, le collége électoral, nommé par des assemblées primaires, qui faisaient ce qu'elles étaient bonnes à faire, lui était présenté. Quelquefois il commençait par recevoir

une députation composée des membres les plus éminens du collége; plus souvent le collége entier passait sans autre préambule devant lui. Tous les électeurs lui étaient nommés à leur tour. Quelques-uns d'entre eux s'étaient-ils distingués par leurs talens ou leurs services, il les arrêtait en entendant leurs noms, et, proportionnant à la place que les choses ou les personnes occupaient dans le pays le temps qu'il leur accordait, il interrogeait chacun sur ce qu'il savait le mieux. Pendant son séjour dans un chef-lieu, les préfets, les commandans des troupes, les ingénieurs civils et militaires, les chefs des services financiers étaient tenus dans une alerte continuelle : chacun devait s'attendre à tout instant à recevoir la demande d'un renseignement, à être appelé dans ces conseils d'administration où il se plaisait à contrôler par les connaissances spéciales des hommes de métier les propositions de ses ministres et ses vues personnelles. Le conseil général du département, la chambre de commerce, le conseil municipal de la ville, réunis en session, exposaient les vœux et les besoins du pays, répondaient sans retard aux questions qui leur étaient adressées, et votaient les moyens d'exécution des mesures arrêtées. S'il s'agissait d'entreprises utiles suspendues par l'insuffisance des ressources locales, il les mettait à flot le plus souvent par d'ingénieuses combinaisons, quelquefois par des générosités calculées. Convaincu que les hommes n'attachent de prix qu'à ce qui leur coûte, il ne faisait jamais de dons que sous condition de concours. Pour prendre dans ce voyage même des exemples de sa manière d'agir, en faisant contribuer la ville et le département, il accordait une subvention de 700,000 fr. sur le domaine extraordinaire pour l'établissement du canal de Caen à la mer, et en faisant don à la ville de Cherbourg des *mielles* que l'état possédait à ses portes, il l'obligeait à les mettre en valeur et à les vendre en détail pour compléter avec le produit ses établissemens municipaux.

Il n'était pas toujours facile de tenir pied à une telle activité d'esprit, et pour vivre dans la sphère où elle s'exerçait, la première condition était une santé de fer. Je me souviens de quatre nuits de suite passées au travail dans le voyage de Normandie, de sept dans le voyage de Hollande. Les jeunes gens d'aujourd'hui n'ont pas de ces bonnes fortunes. On supportait avec bonheur ces privations et ces fatigues; on en était largement dédommagé par le spectacle des mouvemens de cette puissante intelligence. Les fêtes, la représentation importunaient Napoléon : il estimait trop le temps pour leur en donner au-delà de ce qu'il était impossible de leur ôter. Créer, organiser, améliorer, tels étaient ses soucis, ou plutôt, s'il est vrai que le bonheur consiste dans l'exercice de nos facultés, tels étaient

ses plaisirs. Si, refroidi par l'âge, je me fais une idée exacte de ce qui éblouissait ma jeunesse, le trait le plus saillant de sa nature était un insatiable besoin d'action. Sieyès le disait à la sortie de la première séance du consulat provisoire : il savait, il pouvait, il voulait tout faire. L'ambition qui l'a perdu a surtout été une ardeur irrésistible à s'emparer de la besogne d'autrui. Heureuse la France si ses limites naturelles avaient toujours suffi à l'exercice de cette passion, et si celui qui en était dévoré ne lui avait jamais fait au-delà du Rhin, des Alpes et des Pyrénées des sacrifices aussi insensés que coupables!

Rien ne vaut du reste, pour donner une idée de cette manière de voyager de Napoléon, le simple résumé de l'emploi qu'il fit de son temps à Cherbourg. Arrivé le 26 mai, à trois heures après midi, il descendit aussitôt de voiture pour monter en canot, et visiter la digue, les travaux du fort central et les forts de la rade. Le 27, il montait à cheval à cinq heures du matin, parcourait les fortifications, les chantiers, le port marchand, montait au Roule avec les officiers du génie, s'y faisait expliquer ce que c'est que les mielles, recevait à midi les autorités de la ville, et l'après-midi il conduisait l'impératrice sur les vaisseaux et les frégates mouillés en rade. Le 28, la matinée se passait à tenir des conseils d'administration où se reproduisaient les questions agitées dans les courses de la veille; l'après-midi, il visitait en détail les établissemens de la marine, examinait minutieusement les plans en relief du port projeté, descendait au fond de l'avant-port en creusement, et recevait le soir les autorités départementales. Le 29, il passait la journée au travail, décidait l'emploi de 73 millions en travaux au port militaire ou aux fortifications, et ne s'interrompait que pour recevoir le collége électoral. Le 30, en rade à cinq heures du matin, il faisait manœuvrer l'escadre, déjeunait sur la digue, et prenait à midi la route de Saint-Lô.

Napoléon trouva dans les travaux de Cherbourg un aliment digne de son activité. Quoique les changemens apportés dans le matériel naval et les conséquences obligées d'agrandissemens devenus nécessaires aient entraîné d'assez nombreuses modifications dans les projets qu'il adopta, l'ensemble exécuté diffère peu de celui qu'il a tracé, et, en décidant en quelques jours les questions capitales sur lesquelles se seraient élevés sans lui d'interminables débats, il a exercé sur l'avenir de l'entreprise une influence qui n'a jamais cessé de se faire sentir.

Le premier objet sur lequel eut à statuer Napoléon fut la consolidation ou plutôt l'assiette des bases du fort central. Il voulut avoir raison du défi que semblaient lui porter les élémens, et décréta le

7 juillet 1811 que l'emplacement du fort serait excavé au niveau des basses mers de vive-eau, et qu'un massif de maçonnerie en grands blocs de granit serait élevé de cette profondeur à une hauteur de 9m10. On a remarqué dans le cours des travaux de la digue de Cherbourg que ce n'est qu'au-dessus du niveau des hautes mers de morte-eau que se produisent les grandes avaries. La raison en est simple : au-dessous, la digue se défend par son épaisseur et par le peu d'inclinaison des talus, et les grandes tempêtes coïncident ordinairement avec les syzygies. Cette expérience a permis de réduire sensiblement, sans nuire à la solidité, l'épaisseur du massif gigantesque de maçonnerie qui sert de base au fort central : il ne descend pas au-dessous des hautes mers de morte-eau. Les tempêtes qui l'ont assailli depuis trente ans ne l'ont pas plus ébranlé que les bancs de granit d'où il est sorti, et il peut être considéré comme aussi indestructible qu'aucun ouvrage sorti de la main des hommes.

M. Cachin termina en 1823 une carrière dont le souvenir durera autant que les travaux de Cherbourg; il eut pour successeur M. Fouques-Duparc, qui était son collaborateur depuis 1803. Il laissait indécise une grave question, celle du couronnement à donner à la digue. La fixation de la crête de cette immense construction n'importait pas moins que l'assiette de sa base, car, puisque la mer tendait sans cesse à renverser les parties supérieures, la persistance d'une action libre aurait étalé dans la rade les matériaux enlevés sur la crête jusqu'à ce que l'équilibre entre la force de l'attaque et celle de la résistance fût atteint : la digue n'aurait plus alors été qu'un grand écueil sous-marin sur le dos duquel les tempêtes des syzygies auraient fait bondir les lames et propagé l'agitation des flots jusqu'au rivage. M. Duparc avait des idées très arrêtées sur les moyens de pourvoir à cet état de choses : M. Cachin, qui avait assurément acquis le droit d'avoir en ses vues plus de confiance que dans celles des autres, rejetait les propositions de son subordonné, en y substituant un système que celui-ci croyait condamné par l'expérience; mais cette divergence d'opinions n'aurait été préjudiciable que si le moment d'achever la digue était venu plus tôt.

Le nouveau directeur commença par faire constater par des levers rigoureux le relief de la digue, et c'est ici le lieu de faire un retour sur le passé, pour se rendre compte des modifications que quarante années du travail de la mer avaient apportées à l'état des masses de matériaux qu'on lui avait confiées. Au début de l'entreprise, on calculait que, baigné par des eaux tranquilles, le talus intérieur garderait à peu près la pente du tassement naturel des matériaux, et que, pour résister à la sape des courans de marée et aux

assauts des tempêtes, le talus extérieur devait avoir de quatre à cinq mètres de base pour un de hauteur; mais la détermination du relief qui remplirait cette condition était le secret de la mer, et les profils qu'on releva en 1792 montrèrent qu'on ne l'avait pas deviné. Elle ne s'arrête devant les sables ou les galets de ses rivages que quand elle leur a donné la courbure d'équilibre; elle ne pouvait pas se comporter autrement avec la digue. Suivant leur force et leur direction, les flots avaient, comme disent les matelots, *agrafé* toutes les pierres qui leur donnaient prise, et les avaient promenées de place en place jusqu'à ce qu'ils leur en eussent trouvé une où la force de stabilité fût supérieure à leur action. La forme de la digue différait déjà beaucoup, dès les premières années, de celle qu'on avait prétendu lui donner. Le résultat général du remaniement qui s'était opéré était l'élargissement de la base et l'abaissement de la hauteur; mais le talus n'était pas régulier, et sa courbure portait l'empreinte des variations réciproques des forces et des résistances qui s'étaient combattues. Une arête longitudinale faisait saillie à cinq mètres en contre-bas des basses mers de vive-eau. Au-dessous de ce niveau, le talus était de trois mètres de base pour un de hauteur, et en dessus de huit pour un. On concluait de cet état de choses que la force des lames mollissait au-dessous de l'arête par l'effet de la charge des couches d'eau supérieures et du frottement sur le fond, et que la rapide inclinaison de la base était le résultat de cette circonstance, combinée avec la tendance des matériaux les plus volumineux à rouler vers le bas du talus.

Une masse considérable de matériaux enlevée à la surface s'était portée, parallèlement à l'axe de la digue, vers les extrémités, et rangée autour des musoirs. Ce n'était pas encore là le dernier mot de la mer. En 1828 et 1829, le pied du talus s'était sensiblement avancé; l'angle que formaient trente ans auparavant à 5 mètres au-dessous du niveau des basses mers ces deux plans d'inclinaison s'était émoussé partout; il s'était même tout à fait effacé sur plusieurs points, et l'inclinaison générale du talus supérieur accusait 12 mètres de base pour 1 de hauteur. Le centre de la digue, sur lequel s'élevait le Fort-Napoléon, et où le passage des lames était par conséquent complétement intercepté, était chaussé d'un talus de sable de 2 mètres de hauteur, et la plus grande partie du talus pierreux était enduite d'une couche visqueuse de plantes marines et de coquillages. Les mesures prises montraient que les premiers calculs faits sur le volume du prisme correspondant au talus extérieur étaient de sept douzièmes au-dessous des exigences de la mer, et, si cette découverte n'était point heureuse au point de vue économique, elle enseignait en compensation que les conditions d'équi-

libre de la digue étaient atteintes; la végétation dont elle se revêtait en était la preuve irréfragable. Toutefois l'affermissement de la digue et l'élargissement de sa base n'avaient pu s'effectuer qu'aux dépens de sa hauteur : la crête était de 2 ou 3 mètres au-dessous du niveau qu'on avait cru atteindre avec la quantité de matériaux employée, et le mécompte n'était pas moins grand sur le calme promis à la rade. Il ressortait clairement des effets observés que l'action exercée sur la digue était la résultante de deux forces : le frottement des courans alternatifs de flot et de jusant qui la côtoient et le choc des coups de mer qui la heurtent de front ou la prennent en écharpe. Cette expérience de trente années montrait les lames qui déferlent sur la digue s'emparant de toute pierre et de toute roche déclassée, la délaissant pour la ressaisir, la promenant sur le talus, tantôt le lui faisant descendre obliquement, tantôt la poussant violemment sur le sommet et la précipitant sur le revers intérieur, et ne l'abandonnant jamais qu'après l'avoir mise hors de ses atteintes. Parmi ces évolutions aussi capricieuses que les vents, la constance des effets manifestait celle des tendances; les lois de l'hydrostatique et de la pesanteur dominaient le tumulte des tempêtes : plus la digue était tourmentée, mieux elle se tassait; toujours la mer rasait les saillies, comblait les creux et remaniait les matériaux, qui semblaient lui servir de jouet jusqu'à ce qu'elle les eût rangés dans les conditions de stabilité que n'avaient pas su leur donner les hommes. Telles étaient les leçons données par les élémens qu'on avait à combattre, et la conclusion en était facile à tirer; il restait à faire un grand rechargement de la digue et à en mettre la crête au-dessus de la fureur des eaux.

D'après ces détails et ceux qu'on a donnés plus haut, l'histoire de la digue de Cherbourg pourrait se diviser en trois périodes : celle de l'emploi des cônes de M. de Cessart, temps d'essais malheureux où l'extraordinaire est pris pour le bon, où les idées simples et pratiques sont frappées d'une sorte de réprobation; puis vient celle de l'exécution à pierres perdues, dans laquelle l'intelligente opiniâtreté de M. Cachin triomphe des plus grandes difficultés que puisse rencontrer l'art de l'ingénieur; enfin la troisième, celle de la consolidation du corps de la digue par l'imposition d'un couronnement indestructible.

La digue étant arrivée à ce point, sa partie la moins épaisse, la moins tassée, la plus faible, était celle qu'atteignaient les plus furieux assauts de la mer; le minimum des forces de la résistance coïncidait avec le maximum des forces de l'attaque. Les lames poussées du large contre la digue faisaient remonter le talus aux pierres mobiles et les rejetaient sur le revers intérieur. Cet écrêtement con-

tinuel faisait en réalité cheminer la digue vers le fond de la rade; en 1828, elle s'était ainsi avancée parallèlement à elle-même de 10 mètres sur toute sa longueur, et la meilleure partie du mouillage avait perdu par cette seule cause une étendue de quatre hectares.

M. Cachin s'était obstiné à prétendre qu'on pourrait fixer la crête de la digue au moyen d'un couronnement de gros blocs; mais, si résistans que fussent ces blocs par leur masse, leurs bases ne pouvaient pas manquer d'être tôt ou tard affouillées, et, une fois hors d'équilibre, ils roulaient, un peu plus tôt, un peu plus tard, d'eux-mêmes derrière la digue. D'autres systèmes furent proposés : celui de M. Duparc présentait seul le degré de puissance et de simplicité qui est la garantie de la durée. Il consistait à élever progressivement les empierremens à leur hauteur normale et à couronner la digue dans toute sa longueur par un prisme de béton et de maçonnerie de 10 mètres de largeur sur 7^{m} 50 de hauteur. Le projet, très soigneusement étudié, fut adopté par M. Hyde de Neuville. L'exécution en a été dirigée par M. Duparc jusqu'à la fin de 1838; elle a été confiée après lui à M. Reibell, qui a terminé la digue en 1853. Toutes les prévisions de M. Duparc ont été confirmées par l'expérience. L'empierrement, comprimé par un poids de 20,000 kilogrammes par mètre carré, n'a point éprouvé de tassement sensible, les galets que peuvent rouler les lames, arrêtés au pied du massif, ne font que fortifier l'empierrement, et les tempêtes qui labouraient autrefois le dos de la digue expirent impuissantes au pied d'une masse solidaire dont chaque mètre courant pèse près de deux cents tonnes. La stabilité de la digue peut désormais défier toutes les fureurs de l'Océan (1).

La digue est fondée par des profondeurs moyennes de 13 mètres au-dessous des plus basses, et de 20 mètres au-dessous des plus hautes mers d'équinoxe; la longueur en est de 3,712 mètres à la base, de 3,550 mètres au couronnement. Cette longueur est l'équivalent de la distance de la cour carrée du Louvre à l'arc-de-triomphe de l'Étoile. Le fort central occupe à 1,270 mètres du musoir oriental le sommet de l'angle de 169° que forment les deux branches

(1) Je me suis abstenu à regret de détails techniques sur des travaux qui font le plus grand honneur aux ingénieurs qui les ont conçus ou exécutés. Les lecteurs qui seraient curieux de notions plus complètes consulteront avec beaucoup de fruit : 1° le *Mémoire sur la Digue de Cherbourg comparée au Breakwater de Plymouth*, par M. Cachin, in-4°, Paris 1820; 2° les *Travaux d'achèvement de la digue de Cherbourg, de 1830 à 1853*, par M. Bonnin, ingénieur des ponts et chaussées, in-4°, Paris 1857. — M. Bonnin a été chargé de la direction immédiate des travaux de la digue de 1843 à 1853, et il passe parmi ses camarades pour avoir pris sa mission à cœur au point d'être resté cinq années de suite sur la digue sans venir une seule fois sur la terre ferme.

de la digue, et deux forts circulaires sont assis sur les musoirs (1).

Combien la rade ainsi couverte peut-elle contenir de vaisseaux? Telle est la question qui s'offre naturellement à l'esprit en présence de la digue aujourd'hui terminée. Cette question a reçu les réponses les plus diverses. M. de La Bretonnière croyait qu'en garnissant toute la rade de corps-morts, sur les bouées desquels s'amarreraient les vaisseaux, on pourrait y en faire tenir quatre-vingts; il est vrai qu'il entendait des vaisseaux de 74, et cet échantillon normal de son temps est aujourd'hui réformé comme trop faible. En prenant les précautions qu'il indiquait, peut-être pourrait-on en réunir cinquante ou soixante; dans des circonstances ordinaires, on n'irait pas au-delà de vingt-cinq ou trente, et les plus hardis marins ne croient pas que, par un mauvais temps, on y pût prendre mouillage avec plus de quinze vaisseaux à voiles. Les frégates, les corvettes et les bâtimens de flottille se placent en dehors du mouillage des vaisseaux. Ces ressources, il faut l'avouer, sont peu de chose en face de Portsmouth et des mouillages des Dunes, de Spithead et du Solent, où seraient à l'aise toutes les flottes réunies de l'Angleterre et de la France. C'est une raison de donner des succursales à la rade de Cherbourg, et la chose n'est pas impossible.

La rade d'abord, le port ensuite, telle était la conclusion du mémoire remis en 1777 par M. de La Bretonnière à M. de Sartines, et pour présenter ici les choses dans cet ordre logique, il a fallu laisser en arrière d'immenses travaux qui pendant quarante années ont marché parallèlement à ceux de la digue. Le creusement du port proposé par Vauban en 1696 fut décidé en 1787, au moment où le système de construction à pierres perdues prévalait pour la digue : on voulait faire servir les déblais des bassins à l'exhaussement de la colline sous-marine sur laquelle se brisaient déjà les lames à l'entrée de la rade; mais il n'était pas réservé aux auteurs de cette combinaison d'en faire l'application, et le creusement du port militaire ne devait être entrepris qu'en 1803.

(1) Cet ouvrage, auquel n'est comparable aucun des ouvrages analogues qui existent sur le globe, a coûté :

Sous Louis XVI (par approximation)	31,000,000 fr.
Napoléon Ier	7,580,693
Louis XVIII et Charles X	398,575
Louis-Philippe	20,522,125
la république	6,001,105
Napoléon III	1,696,677
Total	67,199,698 fr.

Ce qui revient à 18,929 fr. par mètre courant.

Aucune hésitation n'était possible dans le choix de l'emplacement; la nature elle-même l'avait fixé : le rivage de la rade ne pouvait être accosté par les grands vaisseaux que dans l'anse du Galet, à 1,500 mètres au nord-ouest de l'entrée du port de commerce, et Vauban, dans sa prévoyance, y avait acheté pour l'exécution de ses projets des terrains qu'on a nommés le *Pré-du-Roi* jusqu'au moment où ils ont disparu dans les excavations ou sous les remblais du nouvel établissement. Cet emplacement fait sur la rade une saillie en angle droit dont le fort du Houmet occupe le sommet. Le côté septentrional a 1,300 mètres, le côté oriental 1,500, et les deux extrémités sont réunies par une courbe, qui donne à la surface de l'arsenal la figure d'un quart d'ovale.

Sous tout cet espace, le roc vif affleure au jour, et la tranche inégale s'en montre le long du rivage. Creuser le roc à la mine est une opération toujours pénible pour l'ouvrier, rarement difficile pour l'ingénieur: il n'en est pas de plus régulièrement prosaïque; cependant elle est sortie, dans les travaux de l'arrière-bassin, de sa monotonie habituelle. Elle s'exécutait en régie en 1851. L'assemblée législative, frappée de la disproportion entre les dépenses et les résultats, convaincue à tort ou à raison que cette partie des travaux de Cherbourg était une espèce d'atelier national, mit une condition au vote des crédits qui lui étaient demandés pour la continuation des travaux : c'est que l'emploi en serait fait par un entrepreneur. L'adjudication fut donnée à un rabais qui en fit passer le titulaire pour ruiné d'avance. M. Dussaux déjoua ces prévisions par l'application hardie de procédés qu'on n'avait encore appliqués que dans des circonstances fort différentes. Au lieu d'arracher comme à l'ordinaire le rocher parcelle par parcelle, il ouvrit des galeries au niveau du fond qu'il s'agissait d'atteindre, les termina par des fourneaux de plusieurs milliers de poudre, et quand l'explosion souterraine se fit, une masse de plusieurs hectares d'étendue se souleva comme dans un tremblement de terre vertical, puis se disloqua en retombant : il ne restait plus à faire qu'un grand déblai. La difficulté des travaux de l'arsenal, dont la solution fait au corps des ponts et chaussées un honneur impérissable, est l'établissement de la communication entre la mer et les bassins. Il fallait interdire par la construction de batardeaux gigantesques le contact du rivage à la mer, et creuser dans le roc, en arrière de ce rempart, une passe de 64 mètres de largeur et un avant-port descendant à $9^{m}25$ au-dessous du niveau des plus basses mers. L'avant-port était inauguré le 27 août 1813 par l'impératrice Marie-Louise. Le bassin à flot, auquel il donne entrée, le fut sous un autre drapeau le 25 août 1829, et l'arrière-bassin, ouvert parallèlement aux premiers et communiquant avec chacun des deux, s'est rempli le 8 août 1858, sur un

signe donné en présence de la reine d'Angleterre par l'empereur Napoléon III.

Ces trois bassins, revêtus de granit, offrent au flottage des plus grands navires une surface de 21 hectares, 65 ares, 68 centiares (1), et, sans les portes de flot, la profondeur d'eau y varierait avec les marées entre 9^m25 et 16^m40. Des cales de construction et des formes de radoubs qu'on pourrait classer parmi les monumens d'art, tant l'architecture en est grandiose et soignée, garnissent trois côtés de l'arrière-bassin, et atteignent la limite à laquelle peut s'élever la perfection dans les travaux hydrauliques. Des magasins somptueux, beaucoup plus beaux que ceux de Portsmouth, sont disposés autour de ces majestueuses nappes d'eau, et je mettrai dans ce moment mon amour-propre national à ne rien dire de la manière dont les uns et les autres sont approvisionnés. Faut-il se hâter de remplir ces magasins, d'y accumuler les matériaux d'espèces variées qui servent à la construction des vaisseaux, d'élever sur les cales des coques de navires, d'empiler des bois de mâture, des cordages et des toiles? Pour répondre sans hésitation à ces questions, il faudrait être convaincu que ces amas de matières combustibles seront en parfaite sûreté dans l'arsenal de Cherbourg. On ne saurait qu'en penser aujourd'hui, et pourtant l'artillerie n'a pas dit son dernier mot sur la puissance des moyens de destruction qu'elle emploiera dans la première guerre. En attendant, si l'état des défenses du port permet de hasarder quelques conjectures sur ce que conseille la prudence, nous ne perdrons rien à laisser les grands chantiers de construction et les grands dépôts d'approvisionnemens maritimes de l'Océan à Brest et à Rochefort, où la disposition des lieux ne les expose pas aux mêmes hasards que sur la Manche.

III.

L'histoire du vieux Cherbourg enseigne hautement combien le nouveau a besoin d'être défendu. Aussi, depuis Vauban, les travaux des fortifications ont-ils toujours marché de front avec ceux de l'établissement maritime : les uns sont la condition du maintien des autres.

Les attaques contre Cherbourg peuvent venir du côté de la terre et de celui de la mer. Les premières sont peu probables; elles supposent des débarquemens, des rembarquemens, et entraînent une série d'opérations dans lesquelles les accidens dont le terrain est

(1) La surface de l'avant-port est de.. 292 ares 00 × 237^m = 6 h. 92 a. 04 c.
Celle du bassin à flot de..... 292 ares 00 × 217^m = 6 h. 33 a. 64 c.
Celle de l'arrière-bassin de..... 420 ares 00 × 280^m = 8 h. 40 a. 00 c.

hérissé, les ressources actuelles de l'art de la guerre, les facilités d'arrivage des secours par les routes ordinaires et les chemins de fer rendraient presque infaillible la perte de l'ennemi. Même à défaut d'une enceinte bastionnée de la force de celle de Portsmouth, et dans l'état de faiblesse des forts détachés qui couronnent l'arête du soulèvement granitique qui forme la ligne méridionale de défense de Cherbourg, la ville serait très difficile à emporter, et l'ennemi n'en deviendrait maître que pour se trouver en face de la puissante enceinte de l'arsenal, qui exigerait à elle seule un long siége. A balancer les périls et les chances de succès de l'entreprise, il en serait peu de plus déraisonnables.

Il n'en serait pas de même des attaques par mer. Des officiers intrépides, tels qu'en possède beaucoup la marine britannique, ont souvent répété que, si la reine Victoria ordonnait de brûler Cherbourg, elle serait obéie. Ne faut-il voir dans ces assurances qu'une vaine forfanterie? Les bassins de l'arsenal sont à 2,500 mètres en arrière de la digue : des mortiers portent à 5,000 mètres des bombes de nouvelle invention, chargées de matières incendiaires; par conséquent des batteries flottantes cuirassées de fer, comme celles que nous avons employées à Kinburn, peuvent, sans rien supposer de bien extraordinaire, mettre en feu l'arsenal, et plus nos magasins seraient riches en approvisionnemens propres à l'alimentation de l'incendie, plus l'entreprise aurait de motifs d'être tentée et de moyens de réussir. L'attaque, si elle avait lieu, serait nécessairement inopinée. Lorsque le vent était la seule force d'impulsion des navires, la direction même des courans aériens avertissait des dangers qu'ils pouvaient amener, et quand elle était contraire, il était permis de prendre du répit. La vapeur n'admet plus de semblables trêves. On vient de la côte d'Angleterre à Cherbourg en six heures, et par un temps couvert, une nuit sombre, des navires peuvent presque aborder la digue sans que rien ait averti de leur approche. Nos voisins connaissent aussi bien que nous les passes de la rade, et, comme s'ils avaient besoin de se les rendre familières, il est peu de semaine où quelques-uns de leurs yachts ne partent à la tombée de la nuit de la rade de Spithead, ne viennent faire le tour de la digue de Cherbourg, et ne regagnent la côte d'Angleterre le lendemain matin. Il nous est en revanche loisible de faire de semblables promenades autour de l'île de Wight; mais nous nous abstenons de ces représailles par un motif dont il serait injuste de faire un reproche à l'Angleterre, c'est que nous n'avons point de yachts. Voilà pour les conditions nautiques de l'entreprise : ajoutons que le gouvernement anglais n'a jamais partagé ce préjugé continental qui veut qu'on déclare la guerre avant de la commencer. Sa sollicitude attentive est éveillée sans relâche sur l'état de nos moyens d'attaque

et de nos moyens de défense. Personne n'ignore dans le Cotentin qu'il n'entre pas un soldat à Cherbourg ou une gargousse dans l'arsenal que l'amirauté d'Angleterre n'en soit informée; le surintendant de Portsmouth en sait à cet égard autant que le préfet de notre premier arrondissement maritime. Il n'y a par conséquent ni indiscrétion ni danger à signaler à l'attention de nos compatriotes des côtés faibles ou des négligences sur lesquels on n'a rien à apprendre au-delà du détroit. Considérer avec calme et fermeté notre situation est au contraire la première condition à remplir pour y porter des remèdes et des améliorations.

Sans entrer dans aucune discussion sur la puissance respective de l'artillerie des vaisseaux et de celle des batteries de terre, mais sans perdre de vue que tout moyen d'attaque peut être retourné contre l'agresseur, voici dans quel état une attaque par mer trouverait Cherbourg, et il ne s'agit point ici d'une circonstance accidentelle, mais d'un état permanent depuis longues années. Le commandement y est partagé entre un contre-amiral et un général de brigade. Quelle que soit la précision des règlemens qui fixent pour la guerre les attributions de chacun, il est difficile d'espérer que, dans un cas de surprise, d'incendie, où les plus courts momens sont gros de chances de perte ou de salut, le conflit, ou, si l'on veut, la louable rivalité entre des officiers d'armes différentes, n'entraînât pas au moins quelques pertes de temps. L'arrivée d'un supérieur devant lequel se tairaient tous les antagonismes rétablirait sans doute l'unité d'action; mais ce supérieur est à Caen, c'est le commandant de la division, et son départ fût-il instantané, pendant les deux heures qu'il mettrait à faire le trajet, l'arsenal pourrait être consumé. Les commandans militaires devraient être sur les points stratégiques du territoire à la défense duquel ils veillent; si Caen est le centre géographique de la division militaire, Cherbourg en est le cœur et l'épée : c'est le lieu de l'action. Ce qui est vulnérable et ce qu'il faut défendre est là, et non ailleurs. Les Anglais n'ont point commis de méprises semblables dans le choix de la résidence du commandant supérieur d'un territoire voisin : il est à Jersey, c'est-à-dire au point le mieux placé pour la défense et pour l'attaque. En transportant à Cherbourg le commandement de la division militaire, on ne ferait qu'appliquer un principe de sûreté si évident qu'il ne se discute pas. Quand il n'y aurait pas à cette mesure d'autre avantage que de familiariser d'avance les uns avec les autres ceux qui doivent commander et ceux qui doivent obéir dans des combats inopinés, c'en serait assez pour en faire sentir la nécessité.

La défense de la rade, du port et de la ville implique la mise en batterie de trois cent cinquante pièces de canon. Cent cinquante ca-

nonniers à peine sont sur les lieux pour les servir. Ici encore, un vide affligeant peut être rempli par de simples transpositions. Le dépôt du beau régiment d'artillerie de la marine est à Lorient, dans celui de nos ports qui risque le moins d'être attaqué. Sa présence y peut exercer une influence très salutaire sur les recettes de l'octroi et sur le prix de location des chambres d'officiers; mais sa place est au poste du danger, et c'est une assez singulière organisation que celle qui met les canons d'un côté et les canonniers de l'autre. Il est vrai que nos matelots, dressés à l'exercice du canon, ils l'ont bien prouvé à Sébastopol, seraient d'un puissant secours pour le service des batteries de côte; mais ils ne sont pas sous la main comme une troupe organisée, et il est imprudent, en face de pareils dangers, d'oublier que les soldats d'infanterie de marine pourraient tous être instruits à la manœuvre de pièces stables, infiniment plus simple que celle des pièces de campagne, qui se meuvent sur les champs de bataille.

En 1787, pendant la réunion à Cherbourg de la commission chargée d'étudier les dispositions définitives de la digue, Dumouriez écrivait : « Sans doute des bâtimens embossés et ceux même qui voudront entrer dans la rade n'essuieront pas le feu d'un fort sans danger; mais apparemment on risque à la guerre quand il y a objet et raison suffisante. Duguay-Trouin sut risquer à Rio-Janeiro. Au commencement de l'avant-dernière guerre, tous les jours l'amiral Anson soutenoit thèse sur l'attaque de Brest qu'il vouloit persuader à sa nation, et tout à l'heure M. le bailli de Suffren me disoit qu'à cette distance de quatre à cinq cents toises un fort seroit redoutable pour les vaisseaux obligés de *rester là*, mais qu'il n'est aucun feu qu'ils ne puissent supporter *en passant*. Appuyé de cette autorité, je tiens d'autant plus à l'idée que par mer comme par terre on compte toujours trop sur ce feu, qu'il ne peut être de grand effet qu'*avec du temps*, qu'il ne faut pas absolument s'y fier ni le craindre *en passant*. » Si Dumouriez disait vrai en 1787, que ne dirait-il pas aujourd'hui qu'au lieu des vaisseaux d'autrefois, des batteries flottantes à l'épreuve du boulet pénétreraient dans la rade! Trouverait-il les batteries circulaires des musoirs suffisantes pour prévenir un désastre? C'est une question que les nouveaux progrès de l'artillerie posent en présence des hommes spéciaux. Tous seront d'avis qu'il est urgent d'élever les moyens de défense au niveau des moyens d'attaque. Déjà sont posées les bases d'un fort qui doit être assis sur la Basse-Chavagnac, au milieu de la passe de l'ouest; mais peut-être n'est-ce pas assez, et le danger du passage des batteries flottantes, qui, plus redoutables que les vaisseaux, ont beaucoup moins de tirant d'eau, devrait ramener à l'ancien projet de la construction

d'une digue réunissant le Fort-Chavagnac à celui de Querqueville.

Enfin, si l'incendie de l'arsenal est une éventualité que la portée actuelle du mortier impose l'obligation de prévoir, une observation sera permise. Des constructions qui garnissent l'arsenal, les unes sont l'ouvrage du génie militaire, les autres celui des ingénieurs de la marine. Les premières, batteries, casernes ou magasins, sont voûtées et mises à l'épreuve de la bombe, peut-être par souvenir des recommandations expresses de Vauban dans son mémoire de 1686. Les bâtimens de la marine, destinés aux approvisionnemens de matières dont la plupart sont combustibles, n'ont au contraire pas d'autres toitures que celles des maisons bourgeoises de la ville, et sont par conséquent dans les meilleures conditions pour être enfoncés et brûlés par les bombes. Cette anomalie n'est pas présentée ici comme une preuve de l'impuissance de notre centralisation à coordonner l'action de deux bureaux qui se touchent; mais il faut en conclure que, si les magasins et les chantiers de Cherbourg sont si bien exposés aux bombes ennemies, il n'y a aucune raison d'y transporter des moyens de construction qui, à Brest, par exemple, sont en dehors de leur portée.

L'état complet des dépenses faites pour la fondation de l'établissement militaire de Cherbourg n'a encore été, que je sache, publié nulle part. Il est intéressant à plus d'un titre. Ces dépenses ont été décidées en 1777, ont commencé à la paix de 1783, et ne sont point arrivées à leur terme, puisque les fortifications sont encore incomplètes, et que la révolution qui s'opère dans l'artillerie peut exiger l'adoption d'un nouveau système de défense. Elles se sont naturellement partagées entre les travaux maritimes proprement dits et les travaux des fortifications et des bâtimens militaires, et voici à quelles sommes elles se sont élevées :

ÉPOQUES.	Travaux maritimes.	Fortifications et bâtim. militres.	TOTAUX.	RAPPORTS.
	fr.	fr.	fr.	
Ancienne monarchie, de 1783 à 1792.	31,192,679	10,243,268	41,436,047	218
République, de 1793 à 1800.....	»	»	»	»
Consulat et empire, de 1801 au 31 mars 1814.....	29,406,387	8,971,296	38,377,683	202
Restauration, du 1er avril 1814 au 31 juillet 1830.....	10,336,115	1,587,494	11,923,609	63
Gouvernement de juillet, du 1er août 1830 au 24 février 1848.....	40,656,139	8,467,556	49,123,695	258
République, du 25 février 1848 au 2 décembre 1852.....	16,113,001	2,892,433	19,005,434	100
Gouvernement de Napoléon III, du 3 décembre 1852 au 31 décembre 1857.....	25,940,201	4,468,093	30,308,294	159
	153,644,522	36,630,240	190,274,762	1,000

Les années des plus fortes dépenses des travaux maritimes ont été :

1846	5,056,105 fr.
1855	5,589,745
1857	5,834,068
1847	5,991,305
1856	6,560,245
1780	7,214,326 (1)

La réduction de l'ensemble des dépenses de chaque régime au chiffre de l'exercice moyen donne une expression plus exacte de la puissance de concours de chacun; elle conduit aux résultats suivans :

Sous Louis XVI,	pour 10	ans		3,118,267 fr.
Napoléon,	11	3	mois	3,511,349
la restauration,	16	3		733,760
Louis-Philippe,	17	7		2,793,758
la république,	4	9		4,001,144
Napoléon III,	5	1		5,966,199

Ainsi, au milieu des vicissitudes politiques qui ont tourmenté notre pays depuis quatre-vingts ans, il y a eu une entreprise suivie avec persévérance, pour l'accomplissement de laquelle les gouvernemens les plus dissemblables se sont associés. Un seul, celui de la révolution, marque dans ce faisceau par son absence; mais qui oserait le lui reprocher? Il avait à sauver sur d'autres champs de bataille l'indépendance de la nation, et s'il détournait ses regards de nos côtes, c'était pour nous assimiler sur l'Escaut, le Rhin et les Alpes, quinze départemens que nous a fait perdre la politique personnelle substituée de 1808 à 1814 à la politique nationale. La république de 1848, qui chantait *la Marseillaise* en déclarant la paix à tout le monde, s'est du moins montrée intelligente et sérieuse dans l'activité qu'elle a donnée aux travaux de Cherbourg.

Rien n'est si trompeur que les chiffres, quand on les considère abstraction faite des circonstances dans lesquelles ils se produisent. La part numérique du règne de Louis XVI dans ceux qui précèdent n'est pas la plus forte; mais il serait injuste de ne pas tenir compte des embarras financiers de cette époque. Le revenu public n'était pas alors beaucoup plus du tiers de ce qu'il est aujourd'hui, et la valeur de l'argent était très supérieure; c'était enfin pour l'entreprise le temps d'un enfantement pénible : tout était nouveau,

(1) Ce chiffre est emprunté à une note du maréchal de Castries; mais il appartient à une époque où la division par exercices était beaucoup moins précise qu'aujourd'hui, et il est probable qu'il comprend des liquidations de dépenses faites pendant des années antérieures.

tout était à créer. Le calcul assis sur ces bases ne permet guère de contester à ce règne le premier rang dans l'ordre des contingens. Sous Napoléon, la difficulté était moins de réunir des fonds que de les employer; les travaux étaient arrivés à une période où l'essor n'en pouvait être complet qu'à l'aide de la machine à vapeur, et c'était se tromper sur les rigueurs des élémens aussi bien que sur la constance de la fortune que d'annoncer, dans l'exposé de la situation de l'empire de 1811, que l'établissement de Cherbourg serait terminé avant dix ans. La grandeur des efforts qu'il a faits lorsque des guerres acharnées semblaient devoir l'absorber tout entier n'en est pas moins un des témoignages les plus éclatans de l'ordre et de l'intelligence de son administration. Quant à la restauration, ses forces ont été longtemps comprimées par la charge de l'arriéré de deux invasions. Le gouvernement du roi Louis-Philippe a fait les plus grands travaux de la digue, et celui de l'empereur Napoléon III a eu l'honneur, assez enviable dans un pays où l'on commence tant de choses, d'en finir une des plus grandes qui s'y soient jamais entreprises.

Pour ne rien omettre sur l'établissement militaire de Cherbourg, il faudrait raconter les fêtes dont il a retenti cette année : j'en ai quitté le théâtre la veille du jour où elles allaient commencer. L'activité silencieuse du port aux jours de travail allait mieux au dessein de le visiter une quatrième fois avant de le décrire que les transports d'une solennité populaire. Peut-être aussi ai-je eu la faiblesse de craindre de superposer des souvenirs trop éclatans aux souvenirs laborieux de 1811. La présence de la reine d'Angleterre à l'inauguration du dernier bassin de notre arsenal de la Manche a cependant ajouté une page brillante à l'histoire de l'année 1858; mais aujourd'hui que la terre et la mer ne retentissent plus de salves et d'acclamations, que l'éblouissement causé par le concours de tant de merveilles se dissipe, il reste à rendre à ceux qui, morts ou vivans, ont conçu, poursuivi, complété les travaux de Cherbourg, un hommage plus modeste, plus durable que des fêtes, et non moins digne d'eux et de la nation : ce serait la publication pure et simple de tous les documens qui se rapportent à l'exécution de cette grande entreprise. L'établissement de Cherbourg tient assez de place parmi les élémens de notre puissance militaire pour en avoir une spéciale dans notre histoire, et l'on inspire aux nations de nobles desseins en retraçant ceux qu'elles ont accomplis.

J.-J. Baude.

DE

L'AMOUR ET DU MARIAGE

SELON M. MICHELET.

L'Amour, par J. Michelet; 1 vol. in-12. Paris, Hachette.

Si l'on me demandait quelle est la plus grande imagination de ce temps-ci, je nommerais sans hésiter M. Michelet. D'autres écrivains peuvent avoir une imagination plus forte; aucun n'en possède une aussi abondante, aussi riche, aussi variée, aussi souple. L'imagination n'est pas chez lui une des facultés de l'esprit, elle est sa nature tout entière; elle vibre avec ses nerfs, circule avec son sang, s'irrite avec sa bile, bat avec son cœur, accompagne chacun des mouvemens de sa mobile, changeante et charmante personnalité. On dirait que son être entier, corps et âme, a été pétri par l'imagination, et disposé par elle pour être le réceptacle de ses inépuisables rêveries et de ses brillantes images. Le pauvre Henri Heine, essayant d'expliquer à ses compatriotes le talent de M. Michelet, disait qu'il avait une nature d'Hindou : mot profond, et le plus vrai qu'on ait prononcé sur lui. Il est Hindou dans tous les sens, non-seulement par sa subtilité analytique, par sa sympathie minutieuse, par sa tendresse féminine, mais surtout par sa prodigieuse facilité de métamorphoses. Son esprit réalise toutes les merveilles de la métempsycose brahmanique. Essayons de pénétrer jusque dans son essence cette nature originale; le sujet en vaut la peine, car M. Michelet représente une des formes les plus rares de l'imagination.

Généralement l'imagination, quoique la plus mobile de nos facultés, se crée des habitudes, se forme certaine srelations avec les êtres extérieurs, se compose une société. Elle a des sympathies et des antipathies décidées, des amours et des haines; elle prend un caractère par conséquent et agit comme une personnalité libre et volontaire. Les plus grandes imaginations ont leurs préférences, leurs spectacles de prédilection, qu'elles contemplent sans se lasser, leurs formes chéries, dans lesquelles elles font entrer bon gré, mal gré, tous les objets de la nature. L'imagination n'est donc pas généralement une faculté aussi curieuse et aussi étendue qu'on pourrait le croire : au contraire, elle est d'autant plus forte qu'elle est plus étroite. Expliquons plus clairement notre pensée par des exemples pris non dans l'histoire littéraire du passé, mais parmi nos contemporains. Les deux seuls hommes après M. Michelet qui, dans la littérature européenne du temps actuel, possèdent à un degré tout à fait éminent ce don précieux de l'imagination s'appellent Victor Hugo et Thomas Carlyle. Or chez ces deux illustres artistes l'imagination est aussi puissante qu'étroite, aussi vigoureuse que bornée. Chez tous deux, l'imagination agit pour ainsi dire comme une personne libre; elle a une volonté impérieuse, des habitudes, des préférences. Elle n'abdique pas devant les choses, elle les possède et ne se laisse pas posséder. Orgueilleuse et méprisante, elle ne veut voir que certains objets dans la nature, et ne connaît que certaines sensations. Tout ce qui est finesse, grâce et délicatesse échappe à l'imagination de Victor Hugo, tout ce qui n'est pas image sensible ne peut la toucher. Lorsqu'elle essaie de comprendre les choses fines et subtiles, elle ne le peut qu'en les exagérant et en les dénaturant; pour saisir un fil de la Vierge, il lui est nécessaire d'en faire d'abord un câble. Et Thomas Carlyle! Il n'y a pas d'homme dont l'imagination ait plus d'antipathies invincibles, plus d'aveuglement volontaire, plus de dédains, et en même temps plus de constance dans ses habitudes de langage, dans ses allures, dans ses affections. Allez donc lui faire comprendre l'Italie et les beaux-arts, l'émouvoir en faveur des nègres, le faire sympathiser avec les émeutes populaires, ou l'éblouir par la pompe brillante des aristocraties! Il ne consentira même pas un seul instant à laisser surprendre sa curiosité ou sa sympathie, et se préservera de toute tentation par un orage d'anathèmes et une averse de quolibets et d'épithètes injurieuses. Chez ces deux écrivains, l'imagination a donc pour ainsi dire les attributs de la personnalité; elle veut, aime, hait dans certaines limites; elle a une physionomie invariable, une forme distincte et tranchée : les métamorphoses par conséquent lui sont interdites.

L'imagination de M. Michelet présente le phénomène contraire. Cette imagination n'a pas de forme précise, elle les revêt toutes indifféremment tour à tour. Malgré ses velléités de violence ou de haine, elle n'a pas d'antipathies marquées; esclave de sa sympathie, elle est comme forcée de comprendre même ce qu'elle voudrait ne pas aimer. Elle n'a pas d'orgueil impérieux et de résistance en face des choses; elle a l'exquise obéissance des mystiques subjugués par l'amour, la délicate humilité des âmes contemplatives. Curieuse et aimante, elle abdique pour surprendre le secret des choses, et s'oublie afin de vivre d'une autre vie que la sienne. C'est l'imagination la plus *impersonnelle* qu'on puisse citer : on dirait une âme obligée de traverser successivement tous les *avatars* de la métempsycose brahmanique. N'essayez pas de la poursuivre, de la saisir à travers ses innombrables métamorphoses; vous éprouveriez la déception de ce chevalier du conte allemand qui poursuit à travers la campagne la séduisante fée des eaux qui a troublé son âme. Elle brille comme une flamme, puis soudain se précipite sous la forme d'un torrent, puis s'élève comme un brouillard, se suspend comme un nuage, ou se déploie à l'horizon comme un mirage d'Orient. On court haletant vers la belle vision, mais déjà la vision a fui, un soupir musical ondule dans l'air incolore; on retourne la tête avec un désenchantement mélancolique, et on aperçoit sur un îlot du fleuve la fée qui peigne ses cheveux dorés. Telle est l'imagination de M. Michelet, féerique, insaisissable, plus mobile que l'eau courante, plus musicale qu'un chant d'oiseau, plus lumineuse qu'un atome dansant sur un rayon de soleil, plus colorée que les nuages des soirs d'été. Acceptez tous les enchantemens poétiques qu'elle vous donne, et n'essayez pas de la prier pédantesquement, en grave critique qui veut tout voir et tout peser, de se laisser surprendre sous la forme qu'elle préfère; elle vous répondrait, comme le farfadet à son seigneur : « J'ai toutes les formes et je n'en ai aucune, car je suis l'imagination. »

On exprimerait très mal la nature de M. Michelet en disant qu'il est un homme d'imagination; il faut dire, pour être tout à fait précis, qu'il est l'imagination elle-même. Jamais pythie n'a été plus subjuguée par son dieu que ce bouillant esprit ne l'est par sa faculté maîtresse. Regardez-le bien : il en est possédé tout entier; c'est elle qui agite les muscles de ce fin visage, c'est elle qui s'échappe de ses lèvres en phrases heurtées, en mots entrecoupés, et qui, lorsque la parole manque, s'exprime par d'ardens soupirs. Si vous étiez tenté de lui reprocher ses défauts, arrêtez-vous, je vous prie, car il n'est point coupable : c'est elle, la tyrannique souveraine, qui use et abuse de l'instrument qu'elle s'est choisi; le frêle

organisme humain doit fléchir sous le poids de certaines émotions. Si certaines de ses rêveries vous paraissent parfois insaisissables et énigmatiques, songez à tous les mirages dont l'imagination se plaît à nous abuser, et si parfois son discours vous paraissait avoir quelques incohérences, rappelez-vous les oracles sibyllins et les obscurités des mystiques. Pour nous, nous lui pardonnons aisément ses défauts, car ils sont inséparables de ses qualités; ils sont d'ailleurs, pour qui sait bien comprendre, la marque de sa sincérité, la preuve de la brillante tyrannie que l'imagination exerce sur lui.

Avec une telle nature d'esprit, il n'était pas difficile de prévoir ce que serait un livre écrit par M. Michelet sur un sujet comme l'amour. Lui qui ne peut se contenir en face des spectacles de l'histoire et qui se mêle en acteur passionné aux luttes du temps passé, lui qui prodiguait naguère les effusions lyriques en écoutant le chant des oiseaux et en contemplant la vie muette des insectes, comment pourrait-il parler de l'amour sans un redoublement d'éloquence extatique et de poétique mysticité? L'enivrement est donc complet, le cœur déborde en torrens de tendresse, la fantaisie sème à flots ses rubis et ses perles, l'esprit a épuisé tout son arsenal de ruses galantes et de tactiques ingénieuses. Jamais on n'avait parlé sur ce ton de l'amour humain; on dirait un mystique converti au rationalisme, et qui a transporté dans les affections terrestres ses ardeurs religieuses et ses ineffables voluptés. Ce livre, c'est véritablement le *Cantique des Cantiques* mélangé de dissertations physiologiques. De même que la Sulamite du *Cantique des Cantiques*, la femme se présente à la fois sous une forme réelle et sous une forme symbolique; elle est une personne réelle, et elle est la nature elle-même, le charme de votre foyer et la fontaine de toute vie. Une douce fièvre court dans toutes ces pages, les mots frémissent comme des nerfs ébranlés, les sentimens ressemblent à des pulsations rhythmées du cœur; les pensées se cherchent et s'étreignent comme des mains qui se serrent. Il y a des métaphores enveloppées, obscures comme l'alcôve nuptiale, des images reluisantes d'un éclat humide comme les yeux d'un amoureux reconnaissant. Tout cela est vertueusement effréné, moralement convulsif. L'imagination a mené l'auteur où il lui a plu, et l'auteur l'a suivie sans résistance. Et cependant dirai-je l'impression que m'a laissée ce livre étrange? J'ai lu avec curiosité, mais sans entraînement, ce monologue haletant, où les confidences d'une âme encore jeune et naïve alternent si singulièrement avec les conseils de la casuistique la plus rusée et la plus savante, et j'ai ressenti l'impression que j'aurais gardée d'une soirée passée avec un homme original et éloquent dissertant froidement sur l'amour plutôt que l'attendrissement contagieux que com-

muniquent les discours moins savans des cœurs épris. Le livre est bien venu à son heure, dans sa véritable saison; il est fait pour être lu, non sous les ombrages des bois, aux jours brûlans de l'année, mais au coin d'un feu brillant. Les flammes n'y manquent pas pourtant, mais ce sont des flammes sans vive chaleur. C'est un livre d'automne, et il a toutes les grâces de l'automne, les tons fins et délicats, les couchers de soleil violacés, les couleurs gracieusement maladives, les lueurs languissamment caressantes. Ainsi d'une part obéissance passive et absolue à toutes les fantaisies de l'imagination, de l'autre absence de chaleur véritable, telle est la double impression que laisse une première lecture.

Le ton général du livre manque d'unité; on dirait que trois personnes fort différentes y prennent alternativement la parole : un poète, un directeur de conscience et un médecin. Je sais bien que M. Michelet me dira que ce n'est pas un amant qu'il veut former, mais un mari, et que le mari doit être à la fois, selon lui, l'amant, le confesseur et le médecin de sa femme. J'adhère à cette bonne intention, mais je ne puis m'empêcher de lui adresser quelques objections. Le livre ne gagne pas, littérairement, à ce mélange trop peu fondu, à ces contrastes violens et heurtés. Il est trop lyrique pour être scientifique, et trop scientifique pour un livre poétique. Le mariage, je le sais bien, a de nombreux rapports avec les sciences médicales; mais l'esprit du lecteur, quelle que soit sa bonne volonté, n'est pas disposé à accepter coup sur coup les impressions les plus diverses. C'est une sensation désagréable que de passer sans transition d'une strophe du *Cantique des Cantiques* à une théorie de M. Coste, et d'un sonnet de Pétrarque à une planche d'anatomie. Je me laissais bercer par un accent poétique de passion rêveuse, et voilà que subitement je suis éveillé en sursaut par une note choquante : le musicien a changé de ton brusquement, sans vous avertir. Que pensez-vous, par exemple, du contraste de ces deux phrases qui se trouvent dans la même page? « L'oiseau chante, il voudrait articuler. L'homme a la langue distincte, la parole nette et lumineuse, la clarté du verbe; mais la femme, au-dessus du verbe de l'homme et du chant d'oiseau, a une langue toute magique dont elle entrecoupe ce verbe ou ce chant : le soupir, le souffle passionné. » Vous lisez, n'est-il pas vrai? avec un sourire de plaisir, cette exagération poétique d'une observation charmante et vraie, quand tout à coup, en remontant la page, vos yeux s'arrêtent sur les lignes suivantes : « Elle ne mange pas comme nous, ni autant, ni les mêmes mets. Pourquoi? Surtout par la raison qu'elle ne digère pas comme nous. Sa digestion est troublée à chaque instant par une chose : elle aime du fond des entrailles; la profonde coupe d'amour (qu'on ap-

pelle....) est une mer d'émotions variables qui contrarient la régularité des fonctions nutritives. » Cette remarque peut être fort vraie et ne me choquerait nullement dans un livre de médecine sur la constitution physique de la femme, mais ici elle me choque comme une remarque intempestive. « Dans l'amour, dit quelque part M. Michelet, il n'y a rien de vulgaire, rien de bas. Ce grand enchanteur transforme tout ce qu'il touche. » Pour prouver sans doute cette assertion, l'auteur entre dans les détails les plus secrets, et expose au grand jour les opérations cachées de la nature. La physiologie abonde et surabonde, et, quoique M. Michelet soit par nature spiritualiste, elle finit par être la seule et unique explication de l'amour et de toutes les passions qui s'y rapportent. L'âme est représentée comme enveloppée dans les fatalités les plus humbles, maîtrisée par la digestion et la périodicité de certaines fonctions. Seize jours sur vingt-huit, paraît-il, la femme n'a aucune volonté, grâce à un certain flux mensuel qui préoccupe l'auteur outre mesure. Il ne m'est pas indifférent de savoir que la chimie moderne a prouvé la pureté du flux mensuel; mais il m'est désagréable au possible de voir l'auteur insister avec acharnement sur cette loi de la constitution féminine. De toutes les pages que l'auteur a consacrées à ces détails physiologiques, je ne puis faire exception que pour un seul chapitre, le chapitre sur l'accouchement, qui est d'une poésie atroce et effrayante, mais d'une poésie réelle. S'il est vrai que l'amour est le frère de la mort, comme les poètes l'ont toujours répété, on doit avouer, après la lecture du volume de M. Michelet, qu'il est bien aussi quelque peu cousin-germain de la maladie.

En tout cas, il est certainement proche parent de la ruse. Nous ne reprocherons donc pas bien vivement à M. Michelet la partie casuistique de son livre. Que le mari soit confesseur ou non, la casuistique appliquée sera toujours d'un grand emploi dans le mariage. La logique sévère, les règles inflexibles et légales ne sont pas toujours bonnes pour le gouvernement, ni pour le bonheur d'un ménage, et par conséquent tout homme qui, dans nos sociétés efféminées, n'est pas un peu casuiste risquera fort de jouer un de ces deux rôles désagréables, dupe ou tyran. Les actions des femmes sont toutes instinctives, spontanées et de tact; celles des hommes sont toutes raisonnées, réfléchies et volontaires. Un abîme sépare la vie morale chez les deux sexes, et cet abîme ne peut être franchi que par un grand élan passionné, ou, à défaut de cet élan (impossible la plupart du temps dans le mariage), que par toute sorte de ruses ingénieuses, d'aimantes précautions, de planches de salut lancées dans le vide, de cordes tendues par une main amie. Maintenant cette casuistique a-t-elle des limites légitimes? Non,

répondrait volontiers M. Michelet; elle est illimitée comme les ressources de l'amour. En conséquence, il n'est pas de moyens subtils qu'il n'indique pour tout expliquer, tout prévenir, tout éviter. Il nomme les personnes qu'il faut éloigner à tout prix, et elles sont nombreuses; il augmente les charges du mari de celles de femme de chambre, de confesseur et de médecin; il organise autour de la femme aimée un système ingénieux de bienveillante surveillance. Qu'il nous permette de lui dire que le mari idéal qu'il nous présente nous paraît un peu trop *tatillon*, comme disent certaines dames. La casuistique a du bon, et peut être poussée très loin, mais elle doit s'arrêter au moment où elle risque de dégénérer en faiblesse ou en puérilité. Il est permis et même il est ordonné à l'homme de tout comprendre; mais il y a exception absolue pour les choses qui peuvent blesser son orgueil. Tout ce qui porte atteinte à cette vertu, la plus haute qu'il y ait en l'homme, doit être évitée comme poison. « Lorsque la pauvreté ou le malheur a frappé un homme, disaient les anciens, il n'est plus que l'ombre de lui-même, » parole très vraie, si l'homme a perdu l'orgueil, mais fausse, s'il l'a conservé. L'homme qui a laissé fléchir son orgueil est tombé au-dessous de lui-même; il est affligé d'un mal pire que la pauvreté ou le malheur, d'un mal irrémédiable et inguérissable, la lâcheté. On peut donc tout accorder à l'amour, tout, excepté de blesser ou d'amoindrir l'orgueil viril. Or la casuistique de M. Michelet ne me semble pas tenir assez compte de cette vertu hautaine qui est tout l'homme, et qui doit être préservée à tout prix. Ses conseils certainement sont d'une âme non moins ferme que tendre; mais, libéralement interprétés par une âme faible et maladroite, Dieu sait à quels énervemens et à quelles concessions ils pourraient mener. En tout cas, je puis affirmer à M. Michelet qu'il y a deux classes de lecteurs qui repousseront ses conseils : les hommes blasés par la vie et les jeunes gens très naïfs; les hommes blasés, parce qu'à défaut d'orgueil ils ont du mépris, et que tant de stratagèmes leur paraîtraient une peine inutile; les jeunes gens naïfs, parce qu'ils ont l'orgueil de la sincérité, et qu'ils ne voudraient à aucun prix d'une sécurité achetée par une tendresse si tortueuse. Et cependant c'est surtout pour ces deux classes de lecteurs que M. Michelet a écrit son livre.

S'il est une passion universelle, c'est bien l'amour; il ne s'arrête pas à telle classe, à telle catégorie sociale. M. Michelet le proclame lui-même très justement le grand maître en égalité, et pourtant le livre s'adresse à un public très restreint, au public qui réunit toutes les conditions de sécurité, de fortune, de liberté. L'auteur l'avoue en termes qui méritent d'être répétés : « Je n'écris pas pour les riches, qui compliquent à plaisir leur vie de mille inutilités en-

nuyeuses et dangereuses, qui vivent devant leurs domestiques, qui mangent, dorment, aiment sous des yeux haineux et moqueurs. Ils n'ont pas d'intimité, rien de secret, point de foyer. Et malheureusement je ne puis écrire non plus pour ceux qui n'ont point de temps, point de liberté, qui sont dominés, écrasés par la fatalité des circonstances, ceux dont le travail incessant règle et précipite les heures. *Que peut-on conseiller à qui n'est point libre?* J'écris pour ceux qui sont *libres d'arranger leur vie,* pour le pauvre *non indigent* qui travaille chez lui, ou pour les pauvres *volontaires,* c'est-à-dire pour les gens aisés qui auront l'esprit de vivre simplement sans domestiques et seront vraiment chez eux. » Fort bien, et maintenant calculons pour toute la France le nombre de gens riches, aisés ou pauvres, qui sont *libres d'arranger leur vie.* Cet avocat en renom qui gagne de si beaux honoraires est-il libre d'arranger sa vie comme il lui plaît, de renvoyer ses cliens à quinzaine, parce que la crise de sa femme approche, et qu'elle a besoin d'une tendre surveillance? Ce riche négociant de Rouen ou cet entreprenant manufacturier de Mulhouse laissera-t-il son inventaire se faire tout seul parce que sa femme a par hasard le *spleen?* Cet artiste doit-il donner congé à l'inspiration qui vient de le favoriser d'une de ses visites, parce que le printemps approche, et qu'il plairait à sa femme de revoir la fameuse petite maison du berger avec son pavillon couvert en zinc si bien décrite par M. Michelet? Et le médecin que le devoir appelle tout le jour hors de sa demeure doit-il laisser mourir ses malades pour ne pas laisser trop longtemps sa femme dans l'ennui de la solitude? M. Michelet n'écrit pas pour les amans sans fortune, il n'écrit pas davantage pour les amans même riches qui exercent une profession active. Qui donc pourrait se vanter d'être libre d'arranger sa vie? En cherchant bien, peut-être arriverait-on, pour toute la France, à un chiffre de deux cent mille personnes, et certainement ce chiffre est exagéré.

Pour employer les recettes amoureuses révélées par M. Michelet, il faut être, comme dit un personnage de vaudeville, sinon fort riche, au moins fort à son aise. J'estime qu'il faut aux ménages qui voudront mettre en pratique les conseils de l'illustre écrivain de quinze à quarante mille livres de rentes. C'est une somme bien forte, direz-vous, pour des pauvres *non indigens* ou des pauvres *volontaires.* Elle est plutôt faible, comme vous allez voir. En premier lieu, le mari doit créer sa femme pendant les premières années du ménage, et au moins jusqu'à la naissance du premier enfant; par conséquent oisiveté forcée : l'amour seul profite du temps qui s'écoule. Il est bon de ne pas avoir un métier assujettissant ou une occupation régulière : un travail lent, qui peut s'interrompre, se reprendre comme le travail de

l'artiste ou du savant désintéressé, serait peut-être le plus convenable pour l'amoureux selon le cœur de M. Michelet. En second lieu, il faut fuir le monde, autre condition d'oisiveté. Pour vivre dans la solitude, il faut n'exercer aucune profession, ou bien ne connaître d'autre travail que le travail volontaire dont je parlais tout à l'heure. M. Michelet veut que l'époux ait un métier; cependant il multiplie tellement ses devoirs, que, s'il veut les accomplir strictement, il devra se condamner à une demi-oisiveté. Une demi-oisiveté, un travail volontaire qu'on prend et laisse selon le caprice de l'heure qui passe, suppose nécessairement une certaine aisance. Mais ce n'est pas tout : le train de vie des époux, pour être modeste, n'en sera pas moins coûteux. Ils devront vivre dans une solitude que l'époux-magicien s'appliquera à rendre enchantée et féerique autant que possible. La maison du berger, où les deux époux aimeront en liberté, sera située à quelque distance de la ville où le mari fait ses affaires. « Deux étages, trois pièces à chacun; bien située, bien soleillée, avec un *grand verger* et un *petit jardin* où elle puisse un peu cultiver, surtout d'abondantes eaux et, s'il se pouvait, jaillissantes. » Voilà une demeure modeste que les pauvres *volontaires* peuvent seuls se permettre. L'ameublement intérieur doit naturellement être en rapport avec l'habitation. M. Michelet proscrit le luxe, mais il recommande la commodité en toutes choses, le *comfort*, comme disent les Anglais, et le *comfort* est quelque peu parent du luxe. Il faut donc à la femme aimée « de grands placards et de profonds tiroirs, de bonnes armoires de chêne à mettre le linge, des resserres, des cachettes; car elles aiment tout cela, surtout celles qui n'ont rien à cacher. Les meubles variés, les siéges de toute hauteur, et jusqu'aux chaises basses d'enfant, tout cela leur plaît, et avec raison. La femme sédentaire a besoin de varier au moins les attitudes du travail; ce sont les libertés de la captive volontaire. De bons tapis (communs du reste *si vous voulez*), mais épais, doublés, triplés de moelleuses doublures, continués partout, sur les escaliers même; c'est le bonheur d'un petit pied de femme qui si délicatement en apprécie la douce résistance, la moelleuse élasticité... Pas de poêle, mais des cheminées; poêle et migraine sont synonymes. Le feu de bois, il est plus gai, plus sain. » Voilà pour l'utile; mais le superflu, cette chose si nécessaire selon le célèbre Arouet, n'est pas oublié : « Ne pourriez-vous pas, *sans frais*, avec quelques piliers, un léger toit de zinc, lui créer entre la maison et le jardin une petite galerie ouverte, un petit portique d'hiver où par un temps doux elle couse, brode ou lise, devant un bassin, au gazouillement de la fontaine; petit abri si peu coûteux, si nécessaire dans nos climats changeans? »

Ce ne sont là que les frais de premier établissement. Je suppose que les époux auront des habitudes peu coûteuses, en rapport exact avec cette demeure modeste. La toilette de la femme sera simple, mais élégante; la cuisine simple, mais délicate et variée : c'est une recommandation expresse de M. Michelet, qui insiste avec un soin tout particulier sur les avantages d'une bonne alimentation. Que les époux règlent donc leur budget en conséquence de leurs habitudes frugales. Pourtant le cours de la vie amènera forcément des incidens auxquels, s'il faut en croire M. Michelet, un modeste budget ne pourra faire face. Ainsi par exemple vous ne vous souciez point, n'est-il pas vrai, de partager le sort des maris dont Molière a égayé la scène française? Eh bien! alors tâchez d'être riche autant qu'ingénieux, sinon répétez en vous résignant le mot du poète : Désespère et meurs! Un jour vous recevez quelque terrible confidence, ou bien vous vous apercevez que le cœur de votre femme est troublé. Il faut la sauver d'abord, puis dissiper l'illusion dont elle est victime. Pour la sauver, il faut éloigner d'elle à tout prix l'objet de cette affection naissante. Il est probablement jeune, et il lui faut faire son chemin; envoyez-le courir le monde, même à vos frais. Pour dissiper l'illusion, il faut lui montrer que l'être aimé n'est pas un miracle ni un phénix, que ce qui l'a séduite est vulgaire comme les bornes des rues, et se rencontre sur toutes les grandes routes. Si vous avez épousé une méridionale, il y a fort à parier que ce qui l'a séduite, c'est la beauté septentrionale. Montez en wagon avec elle, montrez-lui « l'Allemagne et notre Normandie, l'Angleterre, toute la zone de la beauté blonde, des millions de femmes et d'enfans, et des jeunes gens même tout aussi blancs, tout aussi roses que celui qu'elle a cru unique. Quand elle aura vu cette fraîcheur sur bien des figures sans charme, triviales même, elle trouvera que ce don vulgaire de race ne suffit pas pour faire un ange. » Si votre femme appartient au nord, il est probable au contraire qu'elle se sera éprise du charme méridional. Transportez-la dans le midi, où elle « retrouvera partout son jeune homme adoré, où les grands spectacles de la France romaine élèvent et fortifient le cœur, où les glaciers vierges, les neiges immaculées des Pyrénées purifient les yeux et l'âme. » Cependant il peut arriver que toutes ces précautions soient tardives, et que votre malheur soit irréparable. Eh bien! alors « laissez là vos intérêts, coupez le câble, et voguez. Le meilleur remède, c'est l'émigration. » Ces remèdes peuvent être excellens, mais certainement ils ne sont pas à la portée de tout le monde. Il faut donc être très riche pour se marier, très indépendant pour être heureux en ménage, très riche et très indépendant à la fois pour éviter les catastrophes possibles de la vie conjugale; mais,

je le demande à M. Michelet, quelles consolations et quels conseils son livre peut-il donner aux très nombreux parias que leur pauvreté, leur condition ou les fatalités du métier excluent de l'Éden où il s'est plu à placer ses heureux époux? Je ne sais si ce livre leur fera envier le bonheur du mariage, mais à coup sûr il les fera remercier Dieu de ne pas avoir tenté cette grande aventure. Chaque jour, s'ils sont bien avisés, ils prieront le ciel de les faire persister dans leur vie de célibataire, très coûteuse et très fatigante, j'en conviens avec M. Michelet, mais dont toutes les sottises sont réparables et dont toutes les infortunes sont légères. Il est donc à craindre que M. Michelet n'atteigne pas tout à fait le but qu'il s'était proposé, et je doute que son livre fasse multiplier les mariages.

Oui, ce livre va contre le but qu'il poursuit; je ne connais pas de lecture capable de laisser une aussi forte impression de découragement, et je proclame un grand étourdi le jeune homme dont la confiance en lui-même n'en serait pas ébranlée. Si je n'avais pas peur de blesser M. Michelet, ce que je ne voudrais faire à aucun prix, je lui dirais que son livre est beaucoup trop jésuitique et pas assez janséniste. Il y est beaucoup question de physiologie et de casuistique galante, mais de morale peu ou point. Nulle part les grandes lois morales sur lesquelles le mariage est assis n'y apparaissent. L'absence de ces lois fait d'autant mieux ressortir l'insécurité du mariage, fondé sur la tendresse charnelle et les simples lois de nature. Ainsi donc, se dira le jeune lecteur habitué à réfléchir, voilà le seul appui sur lequel je puisse compter, un fragile cœur de femme, soumis aux caprices de la santé, à la violence du flot sanguin, aux désordres des émotions incessamment renouvelées! Quel roseau flexible, quelle tige de fleur, quelle herbe courbée par le vent ne vaut pas un tel appui? C'est de sa tendresse seule que je dois tout attendre, et par conséquent c'est à sa tendresse seule que je dois en toute occasion m'adresser. Quoi! il me faudra me faire femme moi-même, dépouiller cette inflexible loyauté, orgueil de l'homme, cette loyauté qui n'est pas obscure et tortueuse comme le cœur, mais qui est lumineuse comme le soleil et sincère comme la conscience, pour descendre à de petits manéges, aimables peut-être, mais honteux à coup sûr, de femme pateline et de prêtre intrigant! Ma seule ressource sera de multiplier les ruses, les gracieuses flatteries, de pratiquer un tendre espionnage, d'épier comme un laquais curieux les mouvemens de son cœur, de la bercer de douces puérilités comme une nourrice aux complaisances insensées, après avoir sollicité auprès d'elle l'emploi de femme de chambre jalouse! Et toutes ces aimantes bassesses, à quoi me mèneront-elles? A un résultat négatif, car enfin, si je ne dois compter que sur l'amour de

son cœur, qui suis-je pour représenter à ses yeux toute la nature pendant toute une longue vie? J'avais cru jusqu'à ce jour que je devais compter sur d'autres appuis que sa tendresse; j'avais cru que, puisque l'homme n'est pas tout volonté et tout raison, la femme ne peut pas être davantage tout cœur et tout instinct, et que je pourrais compter sur sa conscience pour relever son cœur des défaillances. Et que sont devenues les grandes lois morales et religieuses qui présidaient autrefois à cette union? Où sont la sanctification religieuse, la sanction civile, la fidélité due au serment juré? Je n'en trouve plus trace; ont-elles donc disparu, et le lien du mariage est-il plus fragile que les simples transactions commerciales? Si la conscience ne joue pas dans le mariage un aussi grand rôle que le cœur, comment puis-je être assez fou pour croire que ma tendresse vaincra les mouvemens de la nature et opérera un miracle en ma faveur? Ce serait de ma part un orgueil absurde, une vanité puérile, la marque d'une infatuation irrémédiable. Je n'aurai donc pas confiance, puisque je suis sage et sensé, pas plus que je n'aurais confiance à une barque sans gouvernail, à une boussole sans aimant... Tel sera à peu près le discours de mon jeune lecteur; ce n'est pas précisément celui que M. Michelet désirait lui inspirer.

Je dirai toute ma pensée à l'illustre écrivain. Certes personne ne rend plus que moi justice à sa sincérité et à ses bonnes intentions. Il a voulu faire un livre utile, un livre de portée sociale : il a vu les mariages devenir plus rares d'année en année, les deux sexes s'isoler de plus en plus l'un de l'autre, la barbarie entrer progressivement dans nos mœurs, et il a voulu dire à haute voix la douleur que ce spectacle lui faisait ressentir. Tous les honnêtes esprits lui sauront gré de ce noble mouvement, mais ils lui avoueront qu'ils n'ont trouvé dans son livre que de nouvelles causes de tristesse, et que leur cœur n'en a pas été fortifié. Ce livre inspire d'amères réflexions et éveille chez le lecteur attentif de très sinistres appréhensions, car ce livre s'adresse manifestement à une époque de décadence. On se demande à quel point d'énervement, de sécheresse et d'épuisement sont arrivés les hommes de notre temps pour qu'on leur parle du plus grand sentiment de l'âme et de la plus grande institution sociale sur ce ton et de ce style. Il faut qu'ils soient bien persuadés que l'amour est un sentiment amer pour qu'on leur présente ainsi la coupe du mariage frottée de miel, comme on présente un remède aux enfans malades. Ont-ils donc la poltronnerie des enfans, et le seul moyen de les gagner est-il de leur montrer en perspective des gâteaux et des confitures pour ceux qui sauront les mériter par leur assiduité et leur sagesse? Les forces du cœur sont donc bien épuisées pour qu'on le mette ainsi au régime?

La défiance mutuelle des âmes est donc devenue bien grande, puisque l'amour, pour faire brèche dans ces citadelles fermées et pour s'y maintenir en vainqueur, a besoin de tant de stratagèmes? L'abandon, l'aveugle confiance, la certitude spontanée d'un éternel dévouement, tels étaient les signes de l'amour; aujourd'hui le voilà le contraire de lui-même, prudent comme l'expérience, défiant comme un diplomate, prévoyant comme un tuteur honnête. Que s'est-il donc passé dans le monde, pour qu'il faille ainsi farder la nature? En vérité, peu s'en faut que la maison du berger ne me paraisse la retraite de deux voluptueux égoïstes plutôt que la demeure de deux amans sérieux. Oh! qu'ils ont peu de courage, peu d'élasticité morale, peu de force passionnée! qu'ils sont peu faits pour affronter les orages, pour lutter contre les vicissitudes de la vie, pour braver la mauvaise fortune! Certes ils ne sont pas possédés par l'amour, tyran des hommes et des dieux, qui dominait l'antique humanité, sincèrement charnelle; mais combien moins encore (cas plus grave) sont-ils dominés par l'amour, fort comme la mort et profond comme le sépulcre, qui devrait caractériser l'humanité moderne, s'il est vrai que la société chrétienne n'ait pas oublié sa Bible et ait conservé les sentimens recommandés par le tout-puissant Jéhovah! M. Michelet a-t-il voulu parler un langage qui pût être entendu même des plus frivoles? Je ne sais. Ce qui est certain, c'est que jamais esprit grave n'a parlé d'un sujet aussi solennel que l'amour légitime et le mariage avec moins de sévérité, et cependant telle est la mollesse de nos cœurs, qu'il n'est pas douteux que le livre paraisse austère à beaucoup de lecteurs. C'est un livre bien fait pour nous tous, et qui portera coup par ses défauts même. Après tout, un médecin peut-il sans ménagemens recommander à un malade affaibli un régime trop fortifiant?

Je n'ai plus qu'un mot à dire pour avoir épuisé la série de mes objections, et ce mot, je voudrais qu'il ne fût entendu que de M. Michelet seul, et qu'il échappât au public. M. Michelet, depuis des années, s'est proclamé l'adversaire décidé du catholicisme; je l'étonnerai donc beaucoup sans doute en lui disant que son livre est, en bien, en mal, essentiellement un livre catholique, qu'il n'a pu être écrit et qu'il ne peut être compris que dans un pays catholique. Ah! ne nous hâtons jamais de maudire et de railler nos adversaires, et surtout ne nous croyons jamais trop convertis! Qui sait l'influence qu'ont encore sur nous à notre insu les doctrines que nous repoussons? Nous nous croyons affranchis d'elles; elles nous dominent, nous inspirent, et même, hélas! pénètrent nos esprits non-seulement de ce qu'elles ont de salutaire, mais de ce qu'elles ont de malfaisant. J'avertis donc à demi-voix M. Michelet.

Luther voyait le diable rôder sans cesse autour de lui, et il prenait en conséquence toutes ses précautions contre cet ennemi redoutable. Le catholicisme erre autour de M. Michelet, mais il l'ignore, et il n'a pas pris ses précautions. Il y a trop de casuistique dans son livre, trop de confessionnal. Son mari est beaucoup trop un directeur de conscience; son ménage me paraît avoir je ne sais quelle ressemblance avec la fameuse république du Paraguay, et son idéal du mariage me paraît proche parent de l'idéal politique rêvé par l'église : un doux esclavage obtenu par une sollicitude rusée et une tendresse habile. La liberté de l'âme n'y apparaît pas : omission grave pour un libéral! Tant de tendresse est énervant pour l'être qui en est l'objet. M. Michelet croit-il qu'il soit bien glorieux de régner sur une âme emmaillottée de caresses et énervée de douceurs? L'amour n'est grand que lorsqu'il est volontaire, il n'est intéressant que lorsque deux âmes à la fois unies et indépendantes se dressent en face l'une de l'autre, fières, libres, loyales, assez courageuses pour ne rien craindre de l'exercice de la liberté, assez altières pour repousser comme une injure toute sollicitude trop inquiète, assez réservées pour respecter le sanctuaire de la conscience. Cet amour conjugal est peu commun, je l'accorde; mais c'est le seul qui me paraisse digne d'intérêt, et en tout cas c'est le seul qui ait le mérite de n'être pas casuistique.

Et maintenant j'ai fini mes critiques; elles m'ont coûté, je l'avoue, envers un homme dont j'estime la sincérité et dont j'aime le merveilleux talent. J'aurais été heureux de penser comme lui sur un sujet aussi important que le sujet du mariage : je ne pense qu'à demi comme lui, et j'ai dû le dire sans réserve; mais si dans l'expression de mes sentimens il se rencontrait par hasard quelque note qui lui parût trop vive, je le prie publiquement de m'excuser et de m'absoudre. Rien n'était plus loin de ma pensée que les intentions blessantes, et je regarde comme une des premières règles de conduite du critique de mesurer son langage sur la valeur morale, le talent et l'éducation des hommes dont il parle.

Ce livre, ai-je dit, semble écrit par trois hommes différens : un médecin, un confesseur et un poète. J'ai parlé du médecin et du confesseur, et je n'ai encore rien dit du poète. Oh! le poète, il est comme toujours merveilleux, irrésistible, abondant en riches images, en couleurs éclatantes, en harmonies d'une suavité pénétrante qui trouble l'âme et fait rêver. Vous pouvez vous incliner sans crainte au bord de ce torrent lyrique, qui, semblable aux fleuves d'Amérique, roule de l'or dans ses eaux : vous ferez facilement une riche récolte du précieux métal. Tenez, j'ouvre le livre, et je prends çà et là, au hasard, images, pensées, sentimens :

« Les deux sexes ont chez nous longtemps quelque peu de sécheresse. Nos enfans sont précoces, de sang ardent et aduste. *On ne naît pas jeune en France, mais on le devient.* La Française embellit étonnamment par le mariage, tandis que la vierge du Nord y perd et souvent se fane. On risque bien peu ici en épousant une laide; elle n'est telle le plus souvent que faute d'amour. Aimée, elle va être tout autre, on ne la reconnaîtra plus.

« Vont-elles bien à leur but (par leurs variations de toilette)? Je ne le crois pas. Les impressions du cœur sont plutôt troublées qu'affermies par ce changement continuel. On serait tenté de leur dire : « Ma chère, ne varie pas si vite. Pourquoi forcer mon cœur fidèle à une permanente infidélité? Hier tu étais si jolie! J'avais commencé à me prendre à cette ravissante femme. Et aujourd'hui où est-elle? Déjà disparue... Ah! je la regrette. Rends-la-moi. Ne me force pas d'aimer tant le changement. »

« La toilette est un grand symbole. Il y faut de la nouveauté, mais non brusque, jamais surtout une nouveauté complète qui désoriente l'amour. L'accessoire varie avec grâce et suffit pour tout changer. Une fleur de plus ou de moins, un ruban, une dentelle, peu ou rien, souvent nous enchante, et l'ensemble est transfiguré. Ce changement va au cœur et dit sans parler : Toujours autre et toujours fidèle. »

« Un mot d'une comédie qu'on croirait léger me paraît mériter attention :

« La dame. — Vraiment, ton maître m'aimerait-il?

« Le valet. — Ah! madame, il a juré qu'autant vous renouvellerez d'attraits, il renouvellera d'amour!

« Mais la dame pouvait répondre : Pourquoi pas? s'il est fidèle, non pas fidèle comme un sot, d'une constance monotone, mais d'un amour inventif, insatiablement avide de mieux sentir la femme aimée? Celle-ci, riche comme la mer, prodigue comme la machine électrique en étincelles, peut dépasser son attente. En elle est la brûlante Iris des grâces de la passion, des désirs qui embellissent, ou des refus qui attirent. Quelles limites a sa puissance? Nulles que celles de la nature; elle est la nature elle-même. »

Je m'arrête, ma récolte grossirait outre mesure; il faudrait citer la moitié du volume. Cette richesse lyrique continue à déborder pendant quatre cents pages, et il faut vraiment du courage pour n'être pas vaincu, subjugué, et pour réveiller en soi la réflexion et l'esprit critique.

Le livre se compose de trois parties bien distinctes, réunies entre elles par une idée extrêmement fine et judicieuse, la puissance de métamorphose de l'amour, d'abord brûlant et aveugle dans les débuts du mariage, puis refroidi ou plutôt transformé par la maternité, puis enfin austère, grave dans la vieillesse, et comme marqué d'un caractère d'éternité. « Si l'amour, dit justement l'auteur au commencement de son livre, est une crise, on peut appeler la Loire une inondation. » Non, l'amour se transforme avec chaque période de la vie; il a ses momens d'allanguissement, ses partages, ses recrudescences, mais il n'est pas le privilége d'un âge favorisé. De

toutes les passions de l'âme, l'amour est la seule qui ne souffre pas des atteintes du temps, la seule qui ait des renouvellemens inattendus. Quel est celui qui aime le mieux, du jeune homme au cœur chaud et aveuglé par son désir, ou de l'homme dont le cœur est accessible à la souffrance, et qui a appris auprès de l'être aimé la tendresse et la pitié? Quelle est celle qui aime le mieux, de la jeune fille ignorante et sans volonté, ou de la femme que le mariage a transformée en personne libre, et marquée d'un signe de dignité? Ces métamorphoses de l'amour, habilement et poétiquement décrites, composent l'unité cachée du livre. L'idée est neuve, ingénieuse, bien suivie; mais il s'en faut de beaucoup que nous estimions également toutes les expressions qu'elle revêt. Les deux premières parties du livre n'égalent pas la dernière en éloquence, en charme poétique, ni même en moralité. L'amour des jeunes amans de M. Michelet manque d'entraînement, d'élan et de confiance; l'amour de ses époux manque de fierté et de grandeur. Il y a là trop de calcul, trop de raffinement, trop de passion réfléchie, trop de prudence minutieuse. L'auteur reproche quelque part à l'âme moderne d'aller s'éparpillant, se dispersant à l'infini, de perdre de plus en plus le sentiment de l'intégrité des choses, de la haute harmonie. Le sens profond du mot corruption est dispersion, dit-il encore ailleurs. J'appliquerai ce mot au livre même de M. Michelet. L'amour s'y complaît tellement aux détails, qu'il finit par se disperser et s'éparpiller à l'infini, au lieu de se concentrer. Il se disperse, et en plus d'un sens il se corrompt, car dans les mille et un détails auxquels il se complaît, il y en a plus d'un qui est équivoque ou dangereux.

Je ferai en outre observer à l'auteur que cette abondance de détails, excellente dans une œuvre d'imagination où il faut peindre des individus, est inutile dans un livre philosophique sur l'amour et le mariage. Dans un tel sujet, l'auteur doit s'en tenir aux lois les plus générales, sous peine de tomber dans le particulier, dans l'exceptionnel, et même dans l'hypothèse. Des descriptions trop minutieuses sont parfaitement inutiles, et risquent fort de ne rien apprendre à personne, car les détails varient à l'infini avec chaque ménage, selon les habitudes, le tempérament, l'éducation, les nuances de caractère, les idiosyncrasies des époux. Tout couple humain a évidemment ses délicatesses originales, sa sensibilité propre, ses méthodes de conduite; toute chambre nuptiale a sa température particulière, et le thermomètre de l'amour ne marque pas le même degré dans deux chambres différentes. Ceci une fois dit, nous conviendrons sans difficulté qu'il y a souvent de la vérité et de la profondeur dans les observations même les plus scabreuses

de M. Michelet. Nous avons remarqué et nous signalerons entre autres le terrible chapitre de galanterie médicale et d'hygiène voluptueuse qui porte ce titre étrange : *Elle administre et gouverne le régime et le plaisir*. Certes il aurait mieux valu ne pas l'écrire; mais enfin, puisque le mal est fait, il ne reste au lecteur qu'à profiter du péché de l'écrivain. On pourrait le signaler à l'attention de plus d'une honnête femme, il en vaut la peine, car il contient des conseils qui ne sont pas sans importance pour le bonheur à une certaine époque de la vie.

La dernière partie, qui traite de l'amour dans la vieillesse, du veuvage et de la mort, s'élève beaucoup au-dessus des deux premières : c'est la partie vraiment originale du livre. Par un contraste bizarre, M. Michelet, qui s'était souvent montré plus pimpant que passionné, et plus vif qu'ardent dans les descriptions de l'amour aux époques heureuses de la vie, a retrouvé toute sa flamme pour peindre les nobles aspirations de l'âme dans son automne. Sauf un ou deux petits détails malheureux, il n'y a plus dans ces pages rien de scabreux ni de hasardé. Toute trace de sensualité a disparu, la chair est devenue muette; il n'y a plus qu'une âme qui sent, souffre et espère. L'amour, libre désormais de ses convoitises humiliantes, purifié de ses équivoques désirs, revêt une grâce austère et prend une grandeur touchante qui lui manquaient à l'époque de son épanouissement voluptueux. Alors, malgré tout son luxe de métaphores amoureuses, tous ses enivremens, toute son impétuosité, l'on ne pouvait se dissimuler qu'il avait ce je ne sais quoi de commun et de trivial qui caractérise la matière et le plaisir; aujourd'hui le voilà noble, élevé, comme la vérité et la sainteté. A la créature terrestre, cendre et poussière, qui fut aimée, a succédé un esprit immortel et incorruptible; l'amour a vaincu la mort, et par-delà la tombe les époux se rejoignent. Dans les longues soirées solitaires, la veuve entend l'âme de son mari mort, dont l'amour a encore grandi depuis leur séparation fatale, lui parler avec une tendresse qu'elle ne lui connut jamais pendant la vie. Écoutez le discours de l'époux mort, et si vous avez les nerfs délicats et sensibles, ses paroles les feront vibrer comme une musique à la fois plaintive et consolante. Cette prose est de la vraie poésie lyrique, de la plus fougueuse et de la plus profonde.

« Avions-nous sur la terre obtenu l'assimilation et la parfaite ressemblance? Nos essais y furent vains; l'aveuglement de mon désir, l'abandon de ton dévouement, nous ramenant toujours au même effort, laissa hors de nos prises cent portes accessibles de l'âme par où nous aurions pu nous joindre. Tu connus de moi un seul homme, et plusieurs y furent contenus. Le silence du veuvage et la force de ton souvenir vont te les rendre peu à peu, et tu

feras dans l'infini d'une âme qui t'appartient, qui est ton bien toujours, plus d'une heureuse découverte. Recueille-les, ces forces, ces pensées qui furent moi; reprises dans ton cœur, couvées de ta tendresse, elles te seront une fécondation nouvelle, venue du monde des esprits.

« Je souffre de te voir souffrir; mais avec cela il ne faut pas que tu guérisses. Une telle assimilation posthume se fait par la douleur, par la blessure saignante. Cette blessure boira mon âme, et la fusion se faisant, tu ne pourras plus rester là-bas; une invincible attraction, te prenant un matin là où ton cœur n'est plus, te portera comme une flèche là où il est, là où je suis. Cela n'est pas plus difficile qu'au ressort durement comprimé d'un poids; le poids ôté, il vibre, se redresse et revient à sa nature. Or je suis ta nature et ta vie naturelle; l'obstacle ôté, tu me reviens.

« L'obstacle, c'est la différence qui subsiste encore entre nous. Oh! je t'en prie, deviens-moi-même!... tu seras à moi tout à fait.

« La douleur est ton existence d'aujourd'hui: je te veux une douleur active. Ne reste pas assise à ce marbre froid d'un sépulcre. Porte un grand deuil, vraiment digne de moi, avec de nobles larmes qui servent à tous et grandissent les cœurs. »

M. Michelet connaîtrait-il par hasard une certaine poésie lyrique du poète anglais Robert Browning, intitulée: *Any wife to any husband?* C'est la même *intonation* passionnée, la même fougue sentimentale, le même appel désespéré aux forces profondes de l'âme.

Beaucoup d'aimables et plaisans esprits riront sans doute de la tentative de M. Michelet pour supprimer la vieille femme; pas moi. Que la vieille femme soit faite pour inspirer le respect, tout le monde l'accordera, même les gens, assez nombreux de notre temps, qui n'ont de respect pour rien, ni pour personne; mais est-elle capable d'inspirer un sentiment plus vif et plus tendre? Cette question a l'air d'être très scabreuse et très délicate. Au fond, elle est très simple et très morale. Sans doute elles ne sont pas capables d'inspirer le sentiment aveugle qu'on appelle amour, mais elles sont souvent très capables d'inspirer un sentiment qui n'a pas été analysé encore, qui est plus que de l'amitié, plus aussi que du respect, et que, faute d'un autre mot, j'appellerai du nom de *respect attendri*. Elles ont leur beauté propre, qui est le reflet de l'âme, et ce que M. Michelet a fort bien nommé le charme de la bonté. Elles ont aussi un mérite admirable, c'est la sincérité forcée du caractère. Pendant la jeunesse et même assez avant dans la vie, qui peut distinguer si une femme est bonne ou mauvaise, et même, sauf ceux qui partagent son intimité, qui se soucie de le savoir? La sorcellerie de la beauté, troublant les sens, enlève à l'esprit du contemplateur toute curiosité morale et obscurcit son jugement. C'est l'immoralité propre à la beauté, qu'elle se suffit à elle-même, qu'elle peut se passer de vertu et d'élévation; mais ce triomphe de la chair

passe comme tous les triomphes, et c'est alors qu'on voit seulement ce que la femme valait en réalité. L'orgueil de la jeunesse, les luttes de la vanité, les jalousies féminines, les rivalités, les coquetteries, tout ce qu'engendre chez la femme le grand don de la beauté, tout cela a fui irrémédiablement, et désormais ne pourrait être rappelé sans honteux artifices et sans ridicules prétentions. Il faut se résigner à être vaincue. Il importe peu maintenant que les yeux aient eu l'éclat du nacre, et la chevelure le reflet des ailes du corbeau. Nous allons enfin savoir si c'était la chair seule qui avait en elle la puissance de séduire. C'est donc dans la vieillesse de la femme qu'apparaît réellement tout le mérite de son âme. Une vieille femme ne trompe et ne peut plus tromper personne. Dans la jeunesse, sa bonté avait été dédaignée, ou ses mauvais penchans avaient été dissimulés; mais maintenant quelle revanche de l'âme! Il faut se montrer telle qu'on est, ange ou sorcière. Aussi n'y a-t-il que deux catégories de vieilles femmes : celles qui sont bonnes et celles qui sont exécrables. Mauvaises, elles sont la peste sociale la plus fétide; bonnes, elles sont le plus pur sel de la terre.

Le livre de M. Michelet est déjà dans toutes les mains; il sera lu avec la curiosité qu'éveille un pareil sujet et l'empressement que mérite le talent de l'écrivain. Je me recueille un instant avant de le fermer tout à fait, et je me demande s'il atteindra le but que l'auteur lui avait assigné. L'impression qui m'en reste est fort mélangée, le plaisir qu'il m'a causé est un plaisir un peu trouble; en dernière analyse, je ne sais pas si l'auteur a voulu recommander aux hommes de son temps autre chose que d'être respectueux et tendres envers leurs femmes, et de les aimer fidèlement. Je ne découvre qu'une méthode d'amour conjugal qui n'est applicable qu'à une portion très restreinte de la société, une méthode à l'usage des pauvres *volontaires* (race peu nombreuse), plus une mine inépuisable de fines observations et de belles images. Les gens sages seront un peu scandalisés de ce livre: ils s'étonneront qu'un sujet aussi sérieux soit couvert d'autant de fleurs, et demanderont à M. Michelet si dans sa pensée le mariage est un perpétuel épithalame; les maris prosaïques sortiront de cette lecture fort désenchantés, découragés, et humiliés de se sentir incapables de tant d'inventions galantes et de prévenances poétiques. Les femmes ne voudront pas convenir qu'elles soient malades et barométriques autant que le dit M. Michelet, et d'un autre côté elles trouveront, dans les soins minutieux que l'auteur recommande aux maris d'avoir pour elles, la sanction du droit qu'elles se sont arrogé de temps immémorial d'être exigeantes à tort et à travers. Les jeunes gens qui y chercheront des consultations sur le mariage se trouveront aussi embar-

rassés que l'aimable Panurge après les consultations de ses philosophes et de ses casuistes; ils auront envie de remettre leur décision, comme le juge Bridoie, au sort des dés. Personne ne sortira fortifié de cette lecture, et beaucoup peut-être en sortiront troublés.

Et cependant ce livre, qui va circuler si vite et si loin, peut à sa manière rendre plus d'un service. Est-ce que je sais ce qui se passera pendant cette lecture dans tant de pauvres cerveaux opaques et fermés, dans tant de cœurs secs et vains, chez tant de pauvres créatures portées par leur bassesse naturelle à la brutalité, à la férocité sensuelle, à l'égoïsme barbare? Qui sait si un rayon échappé de ce livre n'illuminera pas soudain quelques-uns de ces cerveaux et n'y allumera pas la pensée, si quelque douce image ne réveillera pas dans quelques-uns de ces tristes cœurs un aveu muet, un regret, un remords, peut-être une espérance? Ce livre n'accroîtra certainement pas la sagesse chez les sages, mais pourquoi ne la ferait-il pas naître chez ceux qui n'en ont aucune, et pourquoi n'initierait-il pas aux délicatesses de la civilisation les nombreux sauvages en habit noir qui encombrent nos maisons et nos rues? L'esprit souffle où il veut, bâtit son œuvre avec les matériaux qui lui plaisent, et ne se soucie pas des sages et de leurs opinions. Les cris passionnés d'un Jean-Jacques n'étaient pas faits non plus pour réjouir le cœur des sages, et pourtant aux accens de son éloquence émue, des milliers d'âmes se sont réveillées, ont secoué les fanges de leur siècle, et se sont montrées capables, à un jour donné, d'être vertueuses, héroïques et libres.

Émile Montégut.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 décembre 1858.

Un des plus utiles services que l'on pût rendre à la France serait de faire connaître et comprendre au grand public, — quoi? — le budget! Tout le gouvernement d'un pays est là. C'est dans le budget que vous trouverez les abus de l'état social ou politique; c'est dans le budget bien étudié que vous trouverez l'indication, l'élément et l'instrument de tous les progrès politiques et sociaux. D'un côté sont les dépenses, c'est-à-dire les frais de gouvernement du pays; de l'autre les recettes, qui expriment à la fois et les sacrifices que le pays s'impose sous forme de contributions et de taxes pour subvenir à ces frais de gouvernement, et le degré d'élasticité de la fortune publique. Le jour où les deux termes de cette équation seraient universellement connus et compris, l'éducation politique du pays serait faite; la France posséderait enfin la vraie science du régime représentatif, et ce qu'on pourrait appeler l'infaillible arithmétique de la liberté. Quand le rapport des dépenses inutiles ou exagérées aux taxes qui alimentent le revenu, et qui paralysent plus ou moins le développement de la richesse générale, serait compris par l'opinion, combien de fautes gouvernementales seraient rendues impossibles, combien de réformes pacifiques et fécondes deviendraient faciles! Tout se réduirait, dans la conscience publique, à une simple comparaison entre ce que coûte chaque service de l'état et ce qu'il rapporte, entre les frais d'exploitation de l'entreprise gouvernementale et les réductions que ces frais imposent au produit net du capital et du travail de chacun. C'est cette influence des divers impôts sur la richesse publique, sur l'activité des capitaux et du travail, qui fournirait la matière des plus instructives études et d'incessantes mesures de réforme. C'est en étudiant sans cesse cette influence et en la dirigeant avec prévoyance que l'on imprimerait à la production française toute la vigueur dont elle est capable, et que l'on assurerait au travail du peuple toute la rémunération à laquelle il a droit. Tant que le

budget et les questions qui s'y rattachent demeureront pour le public une sorte d'algèbre aride et ennuyeuse, il existera une lacune funeste dans l'intelligence politique de la France.

M. le ministre des finances, dans le rapport qu'il vient de soumettre à l'empereur, exprime le regret que les matières financières soient généralement peu connues et mal appréciées; nous partageons ce regret. Nous ne méconnaissons pas cependant les progrès réels que le public a accomplis depuis quelques années dans cette branche de son éducation. Il est redevable de ces progrès au concours que l'esprit d'association a prêté à la grande industrie, et surtout à l'industrie des chemins de fer. Un grand nombre d'actionnaires lisent couramment aujourd'hui dans ces rapports annuels des compagnies, qui ne sont que de petits budgets rétrospectifs. Il ne faut qu'un peu plus d'attention pour comprendre le budget de cette vaste compagnie qu'on nomme l'état. Quand Mazarin mourant donna son intendant Colbert à Louis XIV, il dit au jeune roi : « Colbert administrera vos finances comme celles d'une maison bien réglée. » De notre temps, Mazarin eût dit : « comme celles d'une compagnie bien administrée. » C'est à nous maintenant d'être des actionnaires avisés de l'état, c'est à nous de créer des Colbert et de les inspirer ou de les conduire par notre actif et intelligent contrôle, c'est à nous de leur dire : « Administrez bien notre compagnie! Avant tout, messieurs, qu'on voie clair dans vos comptes! Réduisez, réduisez sans relâche vos frais d'exploitation, et sachez manier assez habilement vos tarifs pour nous assurer de bons dividendes! »

Un éloge qu'on ne saurait refuser à M. le ministre des finances, c'est justement d'être clair dans ses comptes. M. Magne, orateur parlementaire si net dans les questions d'affaires, où il avait déjà consacré sa réputation avant 1848, a porté au ministère cette lucidité d'esprit et d'exposition qui est une qualité éminente en matière de finances. Le rapport qu'il vient de présenter à l'empereur est plutôt l'exposé de notre situation financière que l'analyse et la discussion du budget de 1860. Les faits dont ce rapport nous informe n'en offrent pas moins un très haut intérêt. Nos budgets étaient placés, depuis plusieurs années, sous le poids de charges exceptionnelles que leur avaient léguées les insuffisances des budgets précédens. L'année présente avait toujours à répondre du passif des années antérieures. Ce fardeau du passé enlevait à l'homme d'état économiste la faculté de se mouvoir dans le budget avec intelligence et liberté. C'est la fin de cette période de fatalisme financier, c'est le commencement de la période de la liberté des budgets, c'est le moment où chaque année n'aura plus à répondre que d'elle-même que nous annonce M. Magne, et en même temps il nous signale par des faits éclatans la puissance productive toujours croissante des impôts existans, qui se traduit chaque année en augmentations continues de recettes. Suivons-le de plus près dans ces intéressantes informations.

Le fléau des budgets des dernières années a été ce que l'on nomme dans notre langue financière les découverts, c'est-à-dire les excédans des dépenses sur les recettes, par lesquels se soldaient les budgets antérieurs. Ces découverts s'élevaient au commencement de cette année, suivant l'exposé des motifs du budget de 1859, à la somme énorme de 965 millions. Cette

somme comprend, il est vrai, les 78 millions remboursés en 1852 par le trésor aux porteurs de rentes 5 pour 100 qui n'acceptèrent pas la conversion : ce remboursement constitue moins en lui-même un découvert du trésor que la transformation d'une partie de l'ancienne dette de l'état; il n'en pèse pas moins sur le trésor, puisqu'il a fallu y faire face avec des ressources de trésorerie et accroître d'autant la dette flottante. Dans le rapport que nous examinons, M. Magne décompose le total des découverts suivant leur origine, sans tenir compte de ces 78 millions. Le gouvernement de juillet y aurait contribué en nombres ronds pour 292 millions, la république pour 359, et la période impériale pour 234, si l'on ne tient pas compte des 78 millions résultant de la conversion, ou pour 312 millions, si l'on fait figurer cette somme au total. Nous mentionnons ces chiffres uniquement comme les élémens du découvert total de 965 millions, qui était, au commencement de cette année, le point le plus fâcheux de notre situation financière, et nous laissons de côté les observations diverses auxquelles ils pourraient donner lieu. Nous croyons seulement qu'il est juste, à propos du découvert laissé par le gouvernement de juillet, de remarquer d'abord que sur ce chiffre de 292 millions il faudrait imputer 230 millions au premier empire et à la restauration, ensuite que le gouvernement de juillet jusqu'en 1840 n'avait ajouté que 36 millions aux découverts que les régimes précédens lui avaient légués, enfin que les découverts qui s'étaient formés pendant les dernières années du gouvernement de juillet avaient eu pour cause les dépenses extraordinaires consacrées par l'état aux travaux de chemins de fer, dépenses qui ont été si utiles au pays et dont on a recueilli le fruit en 1852, mais qui ne constituaient qu'un découvert passager, car elles devaient être couvertes réellement et par l'emprunt de 250 millions contracté en 1847, et par les sommes que les compagnies étaient tenues de rembourser à l'état. Aussi dès l'exercice 1848 la plus grande partie du découvert créé pour les travaux publics eût été comblée, et l'on serait rentré dans la situation régulière vers laquelle on se félicite, à bon droit, d'approcher aujourd'hui; c'est la révolution en effet qui empêcha la continuation des versemens de l'emprunt de 1847 et les remboursemens des compagnies, et qui mit à la charge de la liquidation du gouvernement de juillet la faible somme qui lui revient dans le découvert de 292 millions qu'on lui attribue. Mais ce n'est point la question dont nous avons maintenant à nous occuper. Revenons au découvert actuel du commencement de cette année. Il était donc, quelles qu'en fussent les provenances, de 965 millions. Ajoutons, avec M. le ministre des finances, que le dernier budget qui ait grossi ce découvert est celui de 1854, et que depuis lors non-seulement les budgets subséquens, ceux de 1855, de 1856 et de 1857, ne l'ont pas accru d'un centime, mais au contraire que la liquidation de ces budgets a laissé un excédant disponible qui concourra à l'atténuer.

L'on sait en effet que la liquidation de chaque année financière est arrêtée dans ce que l'on appelle la loi des comptes. Dans les comptes de ces exercices clos, les recettes et les dépenses, tant ordinaires qu'extraordinaires, M. le ministre des finances en avertit fort à propos le public, sont confondues, et viennent aboutir à une balance générale et à un résultat définitif et

unique. C'est ainsi que pour le budget de 1855, qui supportait, outre les recettes et les dépenses ordinaires, les dépenses extraordinaires de la guerre et les recettes extraordinaires des emprunts, la balance définitive a laissé un surplus de 394 millions à reporter sur 1856. Le budget de 1856 a pareillement donné un excédant de 112 millions. Enfin le budget de 1857, qui a soldé complétement toutes les dépenses de la guerre, donnera un excédant de recettes d'au moins 36 millions. Ces 36 millions permettront d'éteindre une somme égale dans le découvert, et de le réduire à 929 millions.

Mais dès l'année 1857 M. le ministre des finances avait songé à opérer la réduction des découverts avec des ressources plus sûres et plus importantes que les bonifications éventuelles qu'il était permis d'attendre de la clôture des comptes des prochains budgets. La loi du 10 juin 1857, en renouvelant le privilége de la Banque de France, avait porté à 200 millions le capital de cet établissement, et avait stipulé que 100 millions du nouveau capital seraient appliqués à l'extinction d'une portion égale du découvert, et consolidés en rentes 3 pour 100. La loi du 17 juin suivant avait autorisé le ministre à donner une destination semblable aux excédans disponibles de la caisse de dotation de l'armée pendant les années 1856, 1857 et 1858. Cette dernière opération avait été réalisée à la fin de l'année 1857, et avait permis d'atténuer les découverts d'une somme d'environ 57 millions. En tenant compte de cette réduction et de la bonification de 36 millions acquise à l'exercice 1857, on voit le découvert ramené à 872 millions; enfin il descend à 772, si l'on défalque les 100 millions de la Banque qui seront dus au trésor l'année prochaine.

Les deux conséquences regrettables ou dangereuses des découverts excessifs du trésor sont en premier lieu qu'ils enchaînent, comme nous le disions tout à l'heure, les budgets du présent et de l'avenir : — comment songer en effet, sous le poids d'une énorme dette exigible, à opérer, par exemple, sur le budget des recettes, des expériences qui peuvent féconder l'avenir, mais qui pourraient diminuer passagèrement les ressources actuelles? — et en second lieu qu'ils obligent le trésor à exagérer l'expédient de la dette flottante. Les ressources que l'état trouve ou puise dans la dette flottante peuvent se diviser en trois catégories. Parmi ces ressources, il en est qui s'imposent à l'état et qu'il ne peut pas refuser: tels sont les capitaux qui proviennent des cautionnemens et les fonds des départemens et des communes, dont l'état est le caissier; celles-là d'ailleurs forment entre les mains de l'état un dépôt dont l'importance ne varie guère, et dont la tendance serait plutôt de s'accroître. Il en est d'autres qui s'imposent également à l'état, mais pas avec le même caractère de nécessité : ce sont les fonds des caisses d'épargne; l'état est obligé de recevoir ces fonds, mais l'importance pourrait en être diminuée. Déjà le maximum des dépôts admis aux caisses d'épargne a été abaissé; il peut, comme le pense M. Magne, être réduit encore. Enfin il est des ressources que le trésor va chercher comme tout le monde sur le marché des capitaux, en recourant au crédit et en faisant concurrence aux demandes et aux besoins de crédit de l'industrie et du commerce: ce sont celles qu'il se procure par l'émission des bons du trésor. De ces trois catégories de la dette flottante, l'une n'est pas dangereuse, parce que

les remboursemens auxquels elle peut donner lieu sont couverts par des apports correspondans; les autres pourraient causer de graves embarras, si elles étaient étendues au-delà de certaines limites, parce qu'elles exposeraient le trésor à des demandes simultanées de remboursement qu'il serait difficile de satisfaire, ou auxquelles on ne pourrait faire face qu'avec des sacrifices onéreux, et en aggravant la crise qui les aurait provoquées. Il y a donc, si l'on peut s'exprimer ainsi, une portion de la dette flottante qui est nécessaire, qui est stable, et qui permet de maintenir une sorte de découvert normal : c'est celle à laquelle subviennent les cautionnemens et les fonds départementaux et communaux. Il y en a une autre à laquelle l'expérience des temps réguliers nous autorise à reconnaître les mêmes qualités, mais qui cependant, au-delà de certaines limites, n'est point sans inconvéniens : c'est celle qui est fournie par les caisses d'épargne. Il y en a enfin une troisième, celle qui s'alimente aux bons du trésor, qu'il faut surtout surveiller et contenir. Ces distinctions faites, il n'y a plus qu'à voir les chiffres fournis par ces trois branches de la dette flottante pour reconnaître jusqu'à quelles limites le découvert peut aller sans susciter des dangers au trésor, et sans entraver ce que nous appelons la liberté des budgets.

Or, sans chercher à préciser ces chiffres, en comptant de 200 à 250 millions pour la première catégorie, il est évident que 200 millions versés par les caisses d'épargne ne seraient point un danger, non plus que 200 millions provenant des bons du trésor, et qu'avec une dette flottante ainsi constituée, à laquelle s'adjoindraient d'autres ressources, telles que l'excédant des recettes sur les prévisions des budgets et l'anticipation des rentrées de l'impôt, il serait très facile de faire face à un découvert d'environ 700 millions.

Les faits signalés par le rapport du ministre des finances permettent d'espérer que nous sommes à la veille d'atteindre ce résultat. La dette flottante était de 815 millions au commencement de cette année; si l'on en déduisait les 45 millions dus par l'état à la Banque, mais qui sont remboursés annuellement par sommes de 5 millions sur les ressources ordinaires du budget, la dette flottante proprement dite était donc de 770 millions. Dans cette somme, les bons du trésor figuraient au 15 février, à ce que nous apprend le ministre des finances, pour 345 millions. Depuis cette époque, il en a été remboursé pour 140 millions. La dette flottante doit donc avoir été ramenée en ce moment aux environs de 630 millions. Si maintenant l'on considère les ressources que nous a déjà données l'accroissement des recettes du budget de 1858, qui avait été établi avec un excédant de 20 millions, et dont les produits réalisés dépassent de 75 millions les chiffres prévus, si l'on songe en outre que les revenus de 1858 dépassent déjà de 20 millions les recettes présumées de 1859, lesquelles étaient basées sur un excédant de 8 millions, et qui ne peuvent manquer de donner elles-mêmes sur les produits de 1858 un accroissement proportionné au progrès continu des revenus indirects, l'on est bien en droit de considérer la France comme rentrée dans une situation financière normale. Nous avons recouvré ce que nous avons appelé l'affranchissement de nos budgets, la liberté de combiner désormais les branches et les élémens de nos revenus en vue du présent et de l'avenir, et non plus sous le poids des engagemens du passé. Quel usage ferons-nous de cette liberté?

M. Magne en indique déjà plusieurs applications dans les mesures qu'il annonce. Il semble que le gouvernement songe d'abord à réparer la concurrence que les nécessités du trésor l'ont obligé de faire dans ces dernières années au crédit particulier sur le marché des capitaux. C'est à cette tendance que se rattache la pensée d'abaisser le maximum des dépôts des caisses d'épargne, qui refoulera une certaine quantité de capitaux vers les placemens en fonds publics ou en valeurs mobilières; c'est dans ce courant que le trésor a réduit sa dette flottante, en abaissant successivement l'intérêt des bons du trésor, et en devançant les réductions du taux de l'escompte opérées par la Banque. C'est ainsi déjà que l'action de l'amortissement a été réveillée, et que 40 millions en 1859, 60 en 1860, seront affectés aux rachats de rentes par l'état. Nous aurons d'autres occasions d'apprécier ces diverses mesures; mais nous ne quitterons pas le rapport de M. le ministre des finances sans témoigner un regret : c'est qu'il n'ait pas dit un mot sur l'abolition prochaine des impôts que les nécessités de la guerre ont contraint le gouvernement à créer, ou que les difficultés du trésor l'ont obligé à maintenir à titre provisoire. Depuis 1854, 72 millions de rentes ont été inscrites sur le grand livre de la dette. Plusieurs impôts de guerre ont été créés pour subvenir à cette charge nouvelle. Un second décime a été ajouté à l'ancien, une surtaxe de 16 francs a été établie sur les alcools, augmentée des deux décimes; le droit sur les voyageurs par chemins de fer a été accru, et une taxe a été imposée sur le transport des marchandises à grande vitesse. Des impôts de guerre, un seul a été abrogé encore, — le double décime sur l'enregistrement; mais cette faveur accordée à la propriété foncière a été compensée par l'impôt sur les valeurs mobilières, que l'industrie et notamment les chemins de fer ont bien le droit de considérer comme un impôt de guerre, d'après son origine. Les produits de ces divers impôts figurent pour 76 millions dans le budget de 1859 : 76 millions, c'est le chiffre même de l'excédant déjà réalisé de 1858. Nous avons compris que l'on maintînt les impôts de guerre tant que les charges du passé n'étaient point liquidées, et lorsqu'il eût été téméraire de se fier uniquement, pour les couvrir, à l'élasticité des revenus publics. Cette prudence était légitime encore dans la construction du budget de 1859; est-elle prescrite dans la préparation du budget de 1860? Nous ne pouvons le dire. Depuis 1830, il avait été aboli plusieurs impôts; il n'avait point été créé de taxe nouvelle. Ce n'est que dans ces dernières années qu'il a fallu se résigner à cette fâcheuse nécessité. Cette nécessité n'existe plus, puisque, sans tenir compte des impôts de guerre, le produit des revenus indirects, c'est M. Magne qui nous l'apprend, s'est accru de 220 millions depuis 1853. Espérons donc que l'omission que nous signalons dans le rapport ministériel sera bientôt réparée.

Le prochain budget, auquel M. Magne vient d'attacher une si heureuse préface, ne rétablira donc pas seulement la confiance et la sécurité dans la situation financière; il pourra donner lieu aux discussions les plus instructives et les plus utiles, si les esprits éclairés veulent bien s'intéresser aux importantes questions qu'il est destiné à soulever. Les facultés de la France en matière de finances sont si belles, et l'on a depuis si longtemps abandonné à la routine l'élaboration de nos budgets, que l'avenir trouvera une mine toute neuve et admirablement féconde dans l'étude et dans le rema-

niement de notre double système de dépenses et de revenus. Si l'on attachait l'opinion à ces discussions financières où se trouve la solution de la plupart des problèmes politiques et sociaux posés encore à la France, l'esprit public ne se laisserait plus égarer aux funestes et folles préoccupations qui l'agitent de temps en temps. Si l'on était plus généralement pénétré de l'importance des questions financières, si l'on avait bien présens à l'esprit les embarras et les charges que nous a suscités la dernière guerre, et que nous n'avons pas encore fini de subir, aurait-on provoqué si légèrement, il y a quelques semaines, la perspective d'une guerre entreprise dès demain par la France pour l'émancipation de l'Italie? Une note du *Moniteur* a coupé court en France à cette échauffourée des imaginations, provoquée sur de faux bruits par des déclamations inconsidérées. En France, cette alerte avait sérieusement alarmé les esprits et les intérêts. En Italie, et notamment en Piémont, elle avait surexcité l'exaltation habituelle qu'entretient ce que l'on appelle au-delà des monts la question italienne. Cette émotion, nous dit-on, s'est cependant un peu calmée. M. Mazzini a saisi cette occasion pour lancer un de ces manifestes qui ne manquent jamais de nous avertir, aux dépens de la cause dont il est l'apôtre, des dissensions qui divisent les partisans de l'indépendance italienne. Nous ne contesterons jamais, pour notre part, à un peuple mal gouverné ou tyrannisé par une domination étrangère le droit d'aspirer à l'indépendance et de reconquérir sa liberté. Le droit d'un tel peuple ne périme point. Il peut le faire valoir en tout temps et à son gré, mais c'est à la condition de ne point appeler l'appui de l'étranger pour repousser l'étranger, et, dans les temps de calme général, de n'exposer que lui-même aux chances de son entreprise. C'était ce que disaient les Italiens en 1848 : *l'Italia farà da se.* Pourtant en 1848 l'Europe tout entière était remuée, et il était permis à l'Italie de choisir et de rechercher des alliances contre l'Autriche parmi les combinaisons nouvelles que la révolution générale avait produites. Il n'en est plus ainsi aujourd'hui : pour retrouver l'occasion perdue en 1848, il faut que l'Italie sache l'attendre. Les Italiens sont malheureux sans doute, mais sont-ils les seuls malheureux dans la constitution actuelle de l'Europe? Et croient-ils que cette constitution soit si bien assise, que l'espérance sérieuse, celle qui se prépare au succès et le mérite par la patience, leur soit interdite? L'Italie et le Piémont à sa tête ont de nombreux amis en Europe ; ils ont les sympathies de la France libérale et de l'Angleterre; les griefs de la Russie contre l'Autriche assurent au besoin au Piémont et à l'Italie un concours inspiré par une autre passion que l'amour de la liberté et du droit des nationalités, mais qui ne serait pas moins efficace. L'Italie a donc de puissans amis; mais elle ne doit pas se dissimuler que la question italienne n'est point la seule question européenne : pour qu'elle le devienne un jour, il faut un concours de circonstances et des rapprochemens d'intérêts qu'il n'est point au pouvoir des Italiens de créer à volonté, et particulièrement dans le moment présent.

Il serait sans doute intéressant de parcourir les divers pays constitutionnels qui, dans ces derniers temps, viennent de rouvrir leurs sessions parlementaires. Sauf le Portugal, où l'on attend les débats sur l'affaire du *Charles-et-George,* ces divers parlemens ne donnent aucun signe d'émotion. Du côté de l'Espagne, on peut s'attendre sans doute à des caprices; mais

nous n'en sommes encore qu'au discours de la reine et aux vérifications de pouvoirs, et le service télégraphique de Madrid s'est permis seul jusqu'à présent une incartade, en annonçant comme une défaite une victoire remportée par le ministère au sénat. Si nous ne nous sommes point occupés encore de la Belgique depuis l'ouverture des chambres, c'est que le ministère de M. Rogier semble vouloir éluder toutes les questions politiques et ajourner les réformes importantes. C'est du moins ce qu'il était permis de conjecturer, si l'on avait cherché le programme de la session dans le discours du trône. M. Rogier et ses collègues ont-ils tort ou ont-ils raison de persévérer dans ce système d'inaction et d'effacement qu'ils ont pratiqué jusqu'à ce jour? Nous n'oserions nous prononcer, quoique nous connaissions beaucoup de libéraux en Belgique qui blâment avec vivacité l'inertie du ministère. Nous-mêmes, nous ne croyons point que l'immobilité soit une bonne tactique dans les gouvernemens représentatifs, et nous conseillerions plus de résolution et d'audace à M. Rogier, s'il a, comme nous le pensons, l'entière liberté de ses mouvemens. La chambre des représentans paraît être de notre opinion, car sa réponse au discours du trône contrastait par sa franchise avec cet incolore document. La discussion du projet d'adresse a donné lieu à un incident suscité par une puérile tactique du parti catholique. L'adresse, comme le discours royal, parlait de la révision de la législation sur les établissemens de bienfaisance, cette question si maladroitement conduite par le dernier cabinet catholique, et qui amena sa chute au milieu d'une agitation publique extraordinaire. La discussion était à peine ouverte, que le chef du parti clérical, M. de Theux, déclarait que « l'adresse était un acte de provocation, offensant pour la minorité, et que celle-ci croirait manquer à sa dignité, si elle prenait part au débat. » Cette sortie excita une surprise générale. On ne s'attendait pas à voir la minorité déserter ainsi la discussion. On avait plus d'estime pour un parti qui compte dans son sein des hommes d'un talent incontesté, et qui ont rempli une place si grande et souvent si honorable dans la jeune histoire de la Belgique. La surprise redoubla lorsqu'on entendit M. de Decker, le chef du cabinet catholique qui fut renversé le 10 décembre 1857, s'écrier, tout en blâmant l'adresse, qu'il désapprouvait la désertion de la droite, et qu'il était resté étranger aux délibérations où avait été prise cette résolution bizarre. Au fait, la plupart des membres de la minorité avaient été tenus dans l'ignorance du projet de leurs chefs. MM. de Theux, de Mulenaere et Malou, membres de l'association conservatrice fondée, il y a un an, pour résister aux libéraux, avaient préparé ce coup de théâtre sans en prévenir leurs amis, qui obéirent à regret, mais obéirent par discipline, au signal de déroute donné par leurs chefs. Les fuites de cette sorte ont toujours porté malheur aux partis qui ont cru les accomplir comme d'habiles manœuvres. C'est ce que l'on a appelé dans l'histoire parlementaire de l'Angleterre des *secessions*. L'illustre Fox fit une *secession* pareille après ses grandes luttes avec Pitt du temps de la révolution française. Il croyait réveiller le public par cette retraite théâtrale; il ne réussit qu'à précipiter et à aggraver la dissolution de son parti. Si nous avons fait allusion à cette fausse manœuvre du parti catholique belge, ou plutôt de M. de Theux et de M. Malou, c'est qu'il nous paraît étrange, dans un temps comme le nôtre, de voir des hommes qui jouissent de la liberté

de discussion, qui ont le pouvoir de protester contre les injustices dont ils croient être victimes, agir comme s'ils ne possédaient pas la faculté d'éclairer sur eux-mêmes et sur les idées qui leur sont chères l'opinion et la conscience de leurs concitoyens, et, au lieu de se servir de cette arme de la parole dont la privation est une douleur pour tant de libéraux en Europe, renoncer, par une pique puérile et avec une impardonnable étourderie, à la parole et à la lutte.

La calme, honnête et industrieuse Hollande mérite, elle aussi, qu'on ne perde point de vue le travail régulier de ses institutions. Tout est paisible et modéré cette année dans le parlement hollandais, naguère encore troublé par des controverses religieuses très vives et par d'aigres animosités personnelles. L'on s'occupe surtout en Hollande de chemins de fer et de questions financières. Comme il arrive toujours, les projets de chemins de fer donnent lieu à des conflits d'intérêts locaux que le gouvernement a grand'-peine à concilier; mais l'opinion s'est émue à propos des voies ferrées; les villes, les provinces, offrent de contribuer aux frais de construction des lignes réclamées, et la Hollande se mettra bientôt au niveau de ses voisins. La discussion du budget n'a pas présenté d'incident intéressant : on y a remarqué surtout cet esprit de conciliation et de modération qui distingue cette année les discussions parlementaires. La discussion d'un projet de réforme des impôts présenté par M. van Bosse est ajournée au printemps prochain. Le parlement hollandais a trouvé dans le budget colonial le sujet d'un débat intéressant. On connaît les efforts tentés dans ces derniers temps par un Anglais, sir James Brooke, devenu, par une suite d'efforts et d'aventures que la *Revue* a racontés autrefois, rajah de Sarawak, pour faire incorporer aux possessions britanniques cette province de Sarawak dont il s'était fait roi, et qui est située au nord-ouest de l'île de Bornéo. Le projet de sir James Brooke semblait mettre en question le traité conclu en 1824 entre l'Angleterre et les Pays-Bas, et qui délimitait les possessions des deux pays dans la Polynésie. Plusieurs orateurs hollandais, émus de l'agitation provoquée en Angleterre par sir James Brooke, avaient appelé sur ce danger l'attention du ministre des colonies. M. Rochussen avait calmé leurs craintes en laissant entrevoir que le gouvernement anglais ne céderait point aux offres et aux incitations de sir James Brooke. Lord Derby a confirmé en effet les espérances données par M. Rochussen dans la réponse si nette qu'il a adressée à la députation du commerce de Londres qui venait lui recommander les propositions de sir James Brooke, et où il a déclaré que l'annexion de Sarawak serait un précédent périlleux, et que son gouvernement au surplus était opposé à toute nouvelle extension territoriale.

Cette protestation de lord Derby contre la politique d'agrandissement colonial n'a pas eu moins de succès au sein de l'opinion libérale anglaise qu'auprès des Hollandais, rassurés sur leurs possessions à Bornéo. Le danger et l'inutilité de la conquête ou de la fondation de colonies nouvelles sont en effet un des principes que l'école de Manchester a soutenus avec le plus de conviction, et elle a réussi à l'implanter dans l'esprit actuel de la politique anglaise. C'est un des points sur lesquels le cabinet de lord Derby peut se concilier sans trop de difficulté, et sans aucun sacrifice d'opinion, cette

bienveillance dont M. Bright et ses amis lui ont donné des preuves marquées dans la dernière session. La protection de l'école de Manchester sera-t-elle continuée au ministère de lord Derby dans la session qui va s'ouvrir? Cela n'est guère probable, à en juger par le feu avec lequel M. Bright vient d'inaugurer à Manchester l'agitation de la réforme électorale. M. Bright veut quelque chose qui ressemble beaucoup au suffrage universel; il veut surtout un changement profond dans ce que nous appellerions chez nous les circonscriptions électorales, afin de proportionner le plus possible le nombre des nominations des membres de la chambre des communes au nombre des électeurs; il veut enfin le secret des votes. Il n'est pas possible que le projet de lord Derby donne satisfaction sur ces trois points au parti radical; mais d'un autre côté une section très importante du parti whig se montre résolûment hostile aux prétentions de M. Bright. Un ancien membre de l'administration de lord Palmerston, M. Robert Lowe, également connu comme un des rédacteurs les plus habiles du *Times*, vient de faire à cet égard une profession de foi très nette et très remarquable devant ses électeurs à Kidderminster. Suivant lui, le succès du plan de M. Bright dénaturerait les institutions britanniques. Il est donc probable que les whigs s'uniront aux tories contre les radicaux, et que cette nouvelle combinaison donnera une prolongation d'existence au cabinet de lord Derby. Dans tous les cas, il ne sera plus question d'un ministère de lord Palmerston. M. Lowe a déclaré, et ce n'est point la révélation la moins piquante de son discours, que son ancien chef ne pourrait plus reparaître à la tête d'un cabinet.

E. FORCADE.

REVUE MUSICALE.

Tous les théâtres de Paris sont pleins de bruit, de chants et de succès; des pièces nouvelles attirent la foule dans toutes les salles qui longent cette voie triomphale des boulevards, où le Théâtre-Lyrique brille d'un éclat particulier, en livrant à l'admiration des générations nouvelles un vieux chef-d'œuvre, si tant est qu'il y ait des chefs-d'œuvre qui vieillissent. La province s'émeut aussi au nom de Mozart et de ses *Nozze di Figaro*. La ville d'Angers vient de donner un exemple qui marquera dans l'histoire du dilettantisme. Cinq ou six cents amateurs de cette bonne ville, bien connue par son goût et son zèle pour l'art musical, se sont fait transporter à Paris, leur président en tête, et ont assisté, le 24 novembre, à la représentation d'un opéra qui est antérieur à la révolution de 89, et qui n'en est pas moins beau pour cela! Qu'on dise encore qu'il n'y a plus de miracles, que la loi du progrès continu ne souffre aucune exception et s'applique à tous les phénomènes de l'esprit humain! S'il en était ainsi, M. Verdi serait plus grand que Mozart. — Prenez garde, me dira-t-on, vous allez retomber encore du côté où vous penchez trop volontiers et justifier le reproche qu'on vous adresse d'être exclusif dans vos adorations, de n'admettre qu'un très petit nombre de saints dans votre chapelle, en refusant de prêter une oreille bienveillante aux grands hommes du jour, dont vous méconnaissez les hautes vertus. — Je sais que des contradic-

teurs peu sérieux, qui prennent des lazzis de bouffon pour des jugemens, m'accusent de ne point aimer autant qu'il le faut les platitudes qui se débitent sous leur patronage. Je n'ai rien à répondre à des critiques de cette portée, qui font leurs délices des chefs-d'œuvre de M. Adolphe Adam ou de M. Offenbach, et qui n'ont que des injures pour des hommes tels que Meyerbeer. Ils font leur métier. Il me serait facile cependant de revenir sur une question que j'ai bien souvent traitée ici, et de prouver une fois de plus aux lecteurs de la *Revue* que ma chapelle n'est pas si petite qu'on veut bien le dire, et qu'elle contient toutes les images qui sont dignes d'être adorées.

Grimm, dont l'esprit valait mieux que le caractère, a dit excellemment de ces admirations faciles qui, de son temps déjà, étaient le signe d'une grande altération du goût public : « Quand on est en état de sentir la beauté et d'en saisir le caractère, franchement on ne se contente plus de la médiocrité, et ce qui est mauvais fait souffrir et vous tourmente à proportion que vous êtes enchanté du beau. Il est donc faux de dire qu'il ne faut point avoir de goût exclusif, si l'on entend par là qu'il faut supporter dans les ouvrages de l'art la médiocrité, et même tirer parti du mauvais. Les gens qui sont d'une si bonne composition n'ont jamais eu le bonheur de sentir l'enthousiasme qu'inspirent les chefs-d'œuvre des grands génies, et ce n'est pas pour eux qu'Homère, Sophocle, Raphaël et Pergolèse ont travaillé. Si jamais cette indulgence pour les poètes, les peintres, les musiciens, devient générale dans le public, c'est une marque que le goût est absolument perdu... Les gens qui admirent si aisément les mauvaises choses ne sont pas en état de sentir les belles. » Jamais certes ces paroles, échappées à Grimm au milieu du XVIIIe siècle, n'ont été plus vraies que de nos jours. Où est l'homme de courage, aux doctrines solidement assises, qui sache résister à l'entraînement des succès factices, et qui, à ses risques et périls, ose appliquer à des œuvres médiocres, qui excitent les transports de la foule, une parole sévère déduite de principes immuables? Ne voyons-nous pas au contraire de rares esprits, parvenus à la maturité du talent et à tous les honneurs auxquels ils ont droit de prétendre, faire de lâches concessions à cette jeunesse abâtardie qui s'élève autour de nous, et qui déjà produit une littérature digne de ses mœurs et de l'idéal où elle aspire? Courtisans de la puissance et du succès, ces sophistes ingénieux, qui ont tout analysé, ont perdu dans cette anatomie microscopique des infiniment petits le sens de la vraie beauté et le courage de la défendre, quand ils l'aperçoivent dans des œuvres modestes qui ne leur sont pas recommandées par la faveur du public ou du pouvoir. Ce n'est pas l'esprit qui fait défaut de notre temps, c'est le courage moral, c'est cette intrépidité de la conscience qui affirme quand même le beau et le juste qui passent devant elle, et dont elle réfléchit les images. Or il n'y a pas plus de critique sans un amour ardent et exclusif pour les belles choses qu'il n'y a de justice avec les âmes molles et timorées qui reculent devant l'application du droit rigoureux. Sans doute il est plus aisé de bien juger les actes qui sont du ressort de la loi morale que de classer et d'apprécier avec équité les œuvres de l'intelligence qui s'adressent au goût. En musique surtout, rien n'est plus rare qu'un bon jugement porté sur les compositions contemporaines. Nous avons l'air de soutenir un paradoxe en disant que l'art mu-

sical est celui qui exige le plus de connaissances réelles et de délicatesse dans le sentiment de la part du critique qui tient à ne pas donner son impression individuelle pour un jugement délibéré. Les procédés du métier sont très compliqués en musique, et ont une influence considérable sur le mérite et la durée d'une composition qui semble être le produit spontané d'une conception immaculée. Enfin, dans aucune partie de la critique, il n'est aussi nécessaire ni aussi difficile de connaître les origines et les monumens qui ont précédé et préparé les œuvres contemporaines, en sorte que c'est surtout dans l'art musical qu'il convient de dire avec Bacon : *Veritas filia temporis, non auctoritatis;* ce qui veut dire que *la beauté musicale est fille de la tradition* plus qu'on est disposé à le croire généralement.

On peut diviser les compositeurs en deux grandes familles, auxquelles se rattachent de près ou de loin tous les maîtres dont l'histoire a conservé le nom. L'une comprend les cinq ou six génies de premier ordre, tels que Sébastien Bach, Haydn, Mozart, Beethoven et Rossini, chez lesquels le fluide musical, si je puis m'exprimer ainsi, est à l'état pur; il fait partie de l'être, il circule comme le sang dans les veines, il rayonne comme la lumière, il s'épanche abondamment et sans efforts sur les moindres objets qui en provoquent le rejaillissement. Ils sont parce qu'ils sont, ils chantent comme ils respirent, et, quels que soient la différence originelle de leur inspiration et le caractère particulier de l'œuvre accomplie, ils ont cela de commun, ces génies prédestinés, que la musique est le verbe de leur âme, leur essence, et que seuls ils peuvent s'écrier avec le psalmiste : *Exsurge, gloria mea, exsurge, psalterium et cithara*. Dans l'autre famille se rangent les compositeurs dramatiques, tels que Haendel, Gluck, Weber, Spontini, Meyerbeer, et leurs proches, chantres vigoureux des passions humaines, dont ils aiment les complications, mais chez lesquels la musique proprement dite n'est qu'un élément subordonné du génie dramatique. En dehors de la situation contrastée qui excite leur fantaisie, en l'absence des caractères qui posent devant eux et dont ils se plaisent à fixer les linéamens, les génies essentiellement dramatiques dont nous venons de parler perdent une grande partie de leur virtualité musicale, et, comme Antée, leur inspiration s'amoindrit en quittant le sol de la réalité. Il y a sans doute des nuances intermédiaires entre ces deux grandes familles de compositeurs, et je ne prétends pas soutenir que les génies en qui surabonde le fluide musical soient impropres à la peinture des passions : Mozart et Rossini ont largement prouvé le contraire. De même on peut signaler, parmi les compositeurs essentiellement dramatiques, des génies plus ou moins abondans qui touchent, par certaines qualités lyriques, à la famille des musiciens purs, — Weber par exemple. Du reste la nature est si fertile dans ses combinaisons qu'il est toujours téméraire de limiter sa puissance de création.

L'école française tout entière n'a guère produit que des compositeurs dramatiques plus ou moins féconds, parmi lesquels on distingue Méhul, M. Auber, et surtout Hérold, qui, par une inspiration élevée et riche en ses manifestations, se rapproche à la fois de Weber et de Rossini. L'Italie, plus fortement douée que la France, n'a pourtant donné le jour qu'à de mélodieux interprètes des sentimens du cœur, à d'aimables et doux génies qui se sont servis de la parole et d'une fable dramatique comme d'un thème à

leurs divins concerts. Les trois plus grands musiciens de la patrie de Dante et de l'Arioste sont Palestrina, Jomelli et Rossini, qui seul est de la grande famille des génies purs,

Che spande di *cantar* si largo fiume.

C'est à l'Allemagne qu'appartiennent les souverains créateurs de la poésie musicale, et aucun pays du monde ne peut disputer la supériorité à celui qui a enfanté Beethoven, Mozart, Haydn, Sébastien Bach, et puis Weber et Mendelssohn. On voit, par cette rapide excursion dans le domaine de l'histoire, que notre chapelle ne manque pas de saints de première et de seconde qualité, et que nous avons de quoi choisir parmi les élus à l'éternelle béatitude; mais il ne suffit pas de prononcer des noms, si on ne connaît pas les œuvres qui s'y rattachent, et ce sont précisément les œuvres de l'art musical qu'il est si difficile d'apprécier à travers la lettre morte d'une écriture compliquée. Je maintiens de plus qu'on n'a la pleine intelligence d'un vrai génie qu'en remontant à la source de sa tradition, qui n'est pas toujours simple ni à fleur de terre. Rossini, par exemple, procède à la fois de Cimarosa, d'Haydn et de Mozart; Beethoven, de Mozart et d'Haydn; Mozart est le fils du père de la symphonie et de l'école italienne, quoi qu'en disent les Allemands; Haydn procède d'Emmanuel Bach, selon son propre aveu, et du vieux Samartini, dont le nom est à peine connu; le grand Sébastien résume dans son œuvre immense les travaux des organistes et des maîtres obscurs de son pays, tels que Jean Eccard, Stobæus, Henri-Albert, élève d'Henri Schütz, etc., dont il refond les idées et prépare, avec ces élémens nouvellement élaborés par sa puissante main, l'âge d'or des grands musiciens allemands. Dans l'art de Mozart et de Rossini, de Gluck et de Meyerbeer, l'inspiration du génie n'est pas, on le voit, un fait isolé du temps et des écoles qui en ont préparé l'éclosion.

Un de ces beaux diseurs qui traitent la musique comme ils traitent les femmes, pensant que plus elle est jeune et mieux elle vaut, nous aborda un jour, le sourire sur les lèvres. — Bonjour, philosophe, nous dit-il avec une charmante désinvolture, comment se portent la musique et les musiciens, que vous traitez si rudement? — La musique va assez mal, lui répondis-je, mais les musiciens se portent bien, et il n'y a pas à craindre que de nos jours ils meurent de misère ni d'un excès de modestie. — Tant mieux, morbleu, il faut que tout le monde vive, et vive bien, et la modestie est aussi passée de mode que la musique de Mozart, qu'on vous reproche de trop admirer. — Mozart, répondis-je, mérite bien qu'on souffre un peu le martyre pour défendre sa glorieuse mémoire, et l'on peut dédaigner les attaques de ceux qui ne sont pas dignes de le comprendre. — Là, là,... me dit-il en riant, n'allez-vous pas croire que je parle sérieusement, et que je partage l'opinion de vos contradicteurs? Mais en quoi je suis un peu de leur avis, c'est que vous êtes trop sévère dans vos jugemens, et que, pour un homme d'esprit, vous avez le tort de vous fâcher pour des chansons. Que diable! laissez donc débiter de mauvaises notes comme on débite du mauvais vin; la France et l'Europe ne s'en porteront pas plus mal pour cela. — Et le public? lui répondis-je timidement. — Le public est une abstraction, me dit-il, aussi ingrate et aussi vaine que la république. — Mais l'art, que deviendra-t-il? —

Autre abstraction de philosophe allemand. Je ne connais que des compositeurs et des artistes qui exécutent leur musique; hors de là, tout est chimère. Servez les maîtres et les cantatrices, qui vous en seront reconnaissans, et laissez les vaines subtilités d'école aux professeurs du Conservatoire, qui ne peuvent pas faire mieux. — Savez-vous, repris-je avec calme, quel nom vous portiez il y a deux mille ans passés? — Je n'ai garde, me dit-il, d'aller chercher mon origine si loin; mon règne est de ce monde, et voilà pourquoi j'aime les chansons que vous dédaignez si fort. — Vous vous appeliez Gorgias. — Et vous, me dit-il, quel était votre nom en cet âge d'innocence que je suis indigne de connaître? — Je ne sais trop, répondis-je; j'étais probablement confondu parmi les auditeurs obscurs qui admiraient la dialectique forte et pénétrante avec laquelle Socrate battait les sophistes et dégageait de leurs misérables arguties les principes éternels du vrai, du juste et du beau. C'est sans doute la raison qui me fait tant aimer Mozart, Rossini, Weber, Meyerbeer, et tant d'autres musiciens de génie ou d'esprit qui remplissent ma chapelle, d'où je ne crois pas avoir jamais exclu aucun compositeur digne d'être canonisé.

Le Théâtre-Italien fait cette année une assez bonne campagne. L'administration, plus active qu'on ne l'a jamais vue, s'efforce de renouveler son répertoire et son personnel, et le public distingué, qui aime avant tout à entendre bien chanter, semble reprendre aussi ses vieilles habitudes. Depuis la *Norma*, où Mme Penco a révélé un talent qu'on ne lui connaissait pas, on a donné *le Barbier de Séville*, avec M. Mario et Mme Alboni, mais *le Barbier de Séville* défiguré par toute sorte de licences soit dans les mouvemens, soit dans l'observation des effets indiqués par le *maestro*. Ainsi M. Corsi, qui joue le rôle de Figaro, persiste toujours à chanter à pleine gorge cette phrase du finale qui doit être dite à *mezza voce*, pour ne point réveiller Bartolo de sa stupeur :

Guarda don Bartolo,
Sembra una statua,

en sorte que le *crescendo* qui se développe lentement après ce délicieux *andante* n'existe plus, et n'a plus de raison d'être. Que fait donc M. Bonnetti, le chef d'orchestre? N'a-t-il pas la partition sous les yeux, et qu'est-ce qui l'empêche de dire à M. Corsi que son esprit à lui ne vaut pas celui de Rossini?

Après le chef-d'œuvre *del maestro sovrano*, on a donné *Lucrezia Borgia*, de Donizetti, avec Mme Grisi. Hélas! elle l'a voulu,... la leçon a été cruelle, et il n'a pas dépendu de nous qu'elle ne lui fût épargnée. Le public a dit clairement cette année à Mme Grisi ce qu'elle n'a pas voulu entendre à demi-mot les années précédentes. Que les destins s'accomplissent! M. Bellart, l'agréable ténor espagnol que nous avons applaudi l'année dernière, a été réengagé, et a fait son apparition dans le rôle de Lindoro de *l'Italiana in Algieri*. Sa voix a doublé de volume, et il a été fort applaudi dans le trio délicieux de *Papatacci*. Si M. Bellart parvient à modérer encore la volubilité de sa vocalisation, un peu trop menue, et à soigner davantage la composition de ses points d'orgue et la chute de ses phrases, qui souvent sont étranglées, il pourra devenir un chanteur de mérite et très recherché. Enfin *il*

Giuramento, de Mercadante, qui était promis depuis longtemps au public parisien, a été donné le 22 novembre avec un succès dont nous allons apprécier la valeur.

C'est à Milan, pour le théâtre de la Scala, que M. Mercadante a composé *il Giuramento* sur la fin de l'année 1837. Le *libretto* de Gaetano Rossi est tiré d'*Angelo, tyran de Padoue,* de M. Victor Hugo; mais il ne reste à peu près rien de la conception du poète français dans le canevas inintelligible qui a servi de thème au compositeur italien. La fable peut se résumer dans les termes suivans. Manfredo, comte de Syracuse, aime éperdument une femme, Éloïsa, qui ne lui appartient ni par droit de conquête, ni par droit de naissance. Manfredo est marié, et sa femme, Bianca, qu'il tient éloignée de lui, n'a pas le don de lui plaire; mais ces deux femmes, Éloïsa et Bianca, qui se sont connues jadis, aiment toutes deux l'heureux Viscardo, qui, ne pouvant partager son affection en deux portions égales, préfère Bianca à la belle Éloïsa. Cette préférence de Viscardo provoque une jalousie atroce chez Éloïsa, qui veut se défaire de sa rivale par le poison. En retrouvant dans sa rivale Bianca une amie qui autrefois a sauvé son père de la mort, Éloïsa hésite d'abord; puis elle change le breuvage mortel en un narcotique, et meurt poignardée par Viscardo, qui ne reconnaît que trop tard le cœur généreux de la femme qu'il vient d'immoler. Transportez cette donnée en Sicile, mêlez-y un traître qui s'appelle Brunoro, des hommes d'armes, une menace de guerre de la ville d'Agrigente contre Syracuse, ce qui donne lieu à un finale dont on avait besoin, et vous avez une de ces pièces absurdes comme il y en a tant en Italie, sans que ce soit toujours la faute du pauvre *poeta*. Il faut connaître les rigueurs de la censure sous tous les gouvernemens de la péninsule pour avoir une idée de la bêtise humaine et des obstacles qui pèsent sur l'imagination des hommes de talent.

Le nom de Mercadante est connu en France depuis longtemps. Né dans un village de la Pouille en 1798, il fit ses premières études musicales au collége de Saint-Sébastien de Naples. Chassé de cette école par le directeur, Zingarelli, qui le surprit un jour copiant de sa main, pour les mettre en partition, des quatuors de Mozart, grand crime pour ce vieux maître, qui était resté fidèle à la tradition exclusive de l'école italienne, Mercadante dut chercher fortune auprès du public, qui en Italie est toujours favorable aux nouveau-venus. La conduite de Zingarelli à l'égard du jeune Mercadante rappelle la sévérité de Cherubini, directeur du Conservatoire de Paris, qui ne voulait pas permettre que les élèves de contre-point étudiassent les fugues de Sébastien Bach, qu'il traitait de *barbaro Tedesco!* Le premier succès de Mercadante fut obtenu au théâtre de Saint-Charles en 1818 par un opéra, *l'Apoteosi d'Ercole,* qui le fit connaître avantageusement des *impresarii*. Il parcourut successivement les principales villes d'Italie. C'est à Milan, en 1822, que Mercadante écrivit son meilleur ouvrage, *Elisa e Claudio,* qui lui valut une réputation européenne. Les Napolitains essayèrent même pendant un instant d'opposer Mercadante, qui appartenait à leur école, à Rossini, le Romagnol, comme ils l'appelaient. Cette plaisanterie ne fut pas heureusement de longue durée. En 1824, Mercadante alla à Vienne diriger la mise en scène d'*Elisa e Claudio;* puis il se rendit en Espagne, à Madrid d'abord, et à Cadix, où il est resté jusqu'en 1830. Mercadante fut nommé maître de chapelle

de la cathédrale de Novare après la mort de Generali, en 1833. Il vint à Paris en 1836 pour y écrire *i Briganti* d'après le drame de Schiller, opéra qui fut représenté le 22 mars sans beaucoup de succès. Mercadante retourna en Italie, et fut nommé directeur du conservatoire de Naples après la mort de Zingarelli, survenue le 5 mai 1837. Il occupe encore aujourd'hui ce poste important, qu'il est parfaitement digne de bien remplir. Le public ne connaissait le nom de Mercadante que par l'opéra d'*Elisa e Claudio*, qui fut chanté à Paris avec un très grand succès le 23 novembre 1823, par Pellegrini, Zuchelli, Bordogni et Mme Pasta. En 1841, on avait donné *la Vestale* du même compositeur, ouvrage de mérite qu'il était difficile de faire réussir dans un pays qui possède sur le même sujet un chef-d'œuvre universellement admiré, *la Vestale* de Spontini, en sorte que le succès d'*il Giuramento* est, après celui d'*Elisa e Claudio*, le plus décisif qu'ait obtenu à Paris M. Mercadante.

Il n'y a pas d'ouverture au *Giuramento*, qu'on a divisé en quatre actes au Théâtre-Italien, tandis que la partition originale n'en contient que trois. Après quelques mesures de symphonie, le rideau se lève, et l'on entend un chœur joyeux accompagné par des instrumens militaires cachés derrière les coulisses, et dont la sonorité se marie avec l'orchestre ordinaire. A ce chœur de chevaliers et de dames qui ne manque pas d'entrain, et qui célèbre les charmes de la belle Éloïsa, succède une cavatine de ténor chantée par Viscardo :

Bella adorata incognita,

dans laquelle il exprime son indifférence pour Éloïsa et l'amour que lui a inspiré une belle inconnue dont l'image s'est gravée furtivement dans son cœur. Ce morceau a de la grâce, et la mélodie un peu courte d'haleine est de cette couleur sentimentale qui a prévalu en Italie depuis Rossini. Vient ensuite un air de basse que chante Manfredo, dont le style sera plus tard celui que M. Verdi rendra populaire, surtout la jolie phrase qui se trouve sous ces paroles :

A lei tutti gia sacrai
I piu dolci affetti miei.

Il veut parler d'Éloïsa, dont il subit la domination. Le quatuor pour une voix de soprano, deux ténors et basse, entre Éloïsa, Viscardo, Manfredo et Brunoro :

Vicino a chi s'adora
Dover frenarsi ognora

est charmant, bien accompagné et fort bien écrit pour les voix, qui ne sortent jamais de leurs limites naturelles. Ce quatuor, auquel vient s'adjoindre le chœur à la cadence finale, prépare la *stretta*, morceau d'ensemble vigoureux où l'on remarque l'attaque à l'unisson du soprano et du ténor, un de ces effets dont M. Verdi a tant abusé depuis. Ainsi se termine le premier acte dans la division du Théâtre-Italien. L'acte suivant commence par un joli chœur de voix de femmes délicatement accompagné, et suivi d'une cavatine que chante Bianca :

Or là sull'onda,

d'un très beau sentiment; mais l'*allegro* ou second mouvement de cette cavatine est un lieu-commun de cantatrice qui n'a même pas le mérite de l'originalité, puisqu'il est pris dans la *Semiramide* de Rossini. Le duo pour deux voix de femme entre Éloïsa et Bianca, qui se reconnaissent sans se douter encore qu'elles sont rivales, renferme de beaux passages, particulièrement la phrase que chante Bianca pour apaiser le courroux d'Éloïsa contre celui qu'elles aiment toutes deux :

Ma s'è ver che voi l'amate,

phrase pleine de tendresse qui forme une opposition très dramatique et très musicale, ce qu'il ne faut pas oublier, avec les élans de fureur que laisse éclater Éloïsa. Le quintette qui prépare si heureusement le finale est peut-être écrit d'une harmonie trop serrée, qui ne laisse pas suffisamment d'espace aux différentes voix pour circuler à l'aise; il rappelle d'ailleurs un peu le quintette de la *Lucia,* sans en avoir toutes les qualités. La seconde péripétie du finale, où toutes les voix sont entraînées avec le chœur par un de ces mouvemens rapides auxquels les Italiens donnent le nom de *stretta,* qui veut dire *serrée,* est d'une belle et puissante sonorité. L'air de ténor, au troisième acte, très bien chanté par M. Ludovico Graziani, qui est un artiste de talent, n'est pas autrement remarquable et ne vaut pas, à beaucoup près, la belle prière pour voix de femmes qui s'exhale de l'intérieur d'une abbaye, et qui est précédée d'une ritournelle de violoncelle que M. Chevillard exécute avec justesse et onction. Sur cette prière d'une mélodie touchante et noble de style tombent quelques coups d'un glas mortuaire, lesquels, se mêlant aux imprécations de Manfredo, présentent les mêmes élémens dont s'est servi plus tard M. Verdi dans la scène du *Miserere,* au troisième acte du *Trovatore.* Ce sont les mêmes contrastes autrement combinés par les deux compositeurs, mais dont l'idée première appartient évidemment à M. Mercadante. L'air de baryton avec accompagnement du chœur qui suit cette belle scène, qu'on pourrait appeler la scène des tombeaux, produit aussi beaucoup d'effet, chanté par l'admirable voix de M. Graziani, qui enlève à la pointe de l'épée une *appoggiature* vigoureuse dont il lance les éclats dans la salle, tout émue de son courage. Le morceau capital du troisième acte est incontestablement le second duo d'Éloïsa et de Bianca, réconciliées par le malheur, duo dont l'*andante* délicieux n'est pas sans avoir beaucoup d'analogie avec celui de Semiramide et d'Arsace dans le chef-d'œuvre du maître, car, jusqu'à la ritournelle des quatre cors, c'est une heureuse réminiscence de l'ouverture du même ouvrage. Mmes Penco et Alboni chantent ce duo avec une perfection digne des plus beaux temps du Théâtre-Italien. Un trio très dramatique pour soprano, contralto et basse entre Éloïsa, Bianca et Manfredo, et puis la scène et le duo final entre Viscardo et Éloïsa expirante, complètent cette belle partition, qui, d'un bout à l'autre, est écrite avec un soin remarquable où se reconnaît la main d'un maître de la véritable et bonne école italienne.

Nous voudrions n'avoir rien oublié dans l'analyse rapide d'une œuvre aussi distinguée. Rappelons seulement au souvenir du lecteur le chœur de fête de l'introduction avec l'accompagnement des instrumens militaires, la cavatine du ténor, l'air de Manfredo, le charmant quatuor : *Vicino a chi*

s'adora, avec la conclusion vigoureuse qui le termine; le joli chœur de femmes au second acte, si bien accompagné par la flûte, qui l'enjolive d'arabesques délicates; la cavatine de Bianca, le premier duo des deux femmes, le quintette et le finale; au troisième acte, la prière, l'air de baryton, le second duo entre les deux rivales réconciliées, surtout l'*andante : Dolce conforto al misero*, etc., le trio et la scène dernière. L'exécution d'*il Giuramento* est aussi bonne que possible au Théâtre-Italien. Mme Penco a de beaux élans dans le rôle si dramatique d'Éloïsa; Mme Alboni déploie dans celui de Bianca la magnificence de son bel organe et sa riche vocalisation; M. Ludovico Graziani se fait justement applaudir dans le rôle difficile de Viscardo, qui fut chanté à Naples par ce pauvre Adolphe Nourrit quelques jours avant sa mort déplorable. Les chœurs et l'orchestre se font remarquer par une grande précision qui contribue beaucoup au succès, désormais incontestable, qu'obtient l'œuvre si remarquable de M. Mercadante.

Il Giuramento restera au répertoire du Théâtre-Italien. Il serait à désirer que la direction qui a fait connaître au public cette belle partition fît d'autres choix dans l'œuvre considérable du maître napolitain. M. Mercadante a beaucoup écrit, et l'on cite parmi ses opéras-bouffes les mieux réussis, après son chef-d'œuvre d'*Elisa e Claudio*, *la Donna Caritea*, qu'il a composée à Venise en 1826. Nous ne voulons rien exagérer. La carrière de M. Mercadante est marquée d'hésitations et de tâtonnemens. On le voit d'abord fortement attiré par l'éclat que jette le génie de Rossini, dont il imite la manière dans son chef-d'œuvre, *Elisa e Claudio*. A l'arrivée de Bellini et de Donizetti, M. Mercadante modifie de nouveau sa manière et se forme ce style un peu complexe qu'on remarque dans la partition d'*il Giuramento*, où l'imitation discrète des maîtres allemands tels que Haydn, Mozart et Weber, se combine avec cette sentimentalité pénétrante, mais un peu monotone, qui prévaut dans l'école italienne depuis le silence de Rossini. S'il est juste de dire que les exemples de la *Lucia*, de *Lucrezia Borgia* et d'*Anna Bolena* de Donizetti, de la *Norma* et d'*i Puritani*, de Bellini, ont pu contribuer à la dernière évolution qui s'est opérée dans le beau talent de M. Mercadante, il faut reconnaître aussi que c'est dans la partition d'*il Giuramento* que M. Verdi a pris les élémens de sa propre manière. Seulement M. Mercadante est un maître dans l'art d'écrire; c'est le digne chef d'une école illustre qui n'aurait qu'à suivre ses conseils pour reprendre le haut rang d'où elle est déchue depuis tant d'années.

Le théâtre de l'Opéra est toujours dans le même état. On y donne des banquets aux danseuses qui ne sont plus, sans doute pour consoler le public de celles qui ne sont pas encore. C'est toujours le même répertoire, les mêmes choristes qui rient en chantant faux, les dames du corps de ballet faisant la conversation avec la belle jeunesse qui trône dans les loges d'avant-scène, un orchestre qui se démène comme aux premiers jours de sa création, et dont le chef est obligé de battre la mesure comme un maître d'école enseignant aux petits enfans les élémens du solfége. Voilà le spectacle que donne, trois fois par semaine, le premier théâtre du monde, à ce qu'ils disent : ils n'ont qu'à franchir le Rhin et aller au théâtre grand-ducal de Carlsruhe un jour qu'on y donnera l'*Iphigénie en Aulide* de Gluck, ou tout autre chef-d'œuvre que la France a vu naître, pour apprendre ce que c'est

que le respect de l'art et l'importance qu'un grand établissement lyrique doit attacher aux moindres détails de l'exécution. Cependant l'administration actuelle de l'Opéra fait de louables efforts pour remonter cette vieille machine. Elle vient d'envoyer en Italie un musicien de talent, M. Dietsch, pour y chercher, ce que ne donne pas le Conservatoire, des voix et des instincts d'artiste. On assure que M. Dietsch a fait une précieuse trouvaille dans deux sœurs si bien douées par la grâce de la nature qu'elles ramèneraient les beaux jours des Malibran et des Falcon. Ainsi soit-il. En attendant, on a fait débuter, un peu clandestinement, une nouvelle cantatrice, Mme Barbot, qui s'est essayée dans le rôle de Valentine des *Huguenots*. Ancienne élève couronnée du Conservatoire, Mme Barbot a parcouru la province et s'est longtemps arrêtée à Bruxelles, où elle était appréciée. Sa voix est charmante dans le registre supérieur, et sa physionomie intelligente. Mme Barbot a eu d'heureuses intentions aux troisième et quatrième actes, où le public lui a fait un accueil favorable. Nous attendrons que Mme Barbot se soit produite et raffermie dans les différens rôles de son répertoire pour la mieux juger. Quoi qu'il arrive, Mme Barbot n'aura pas de peine à ne point faire regretter Mlle Poinsot, qui a eu l'adresse de chanter faux pendant dix ans à l'Opéra, avec les encouragemens de cette belle critique qui nous traite d'esprit exclusif.

On sait qu'il existe à Paris plusieurs sociétés d'artistes et d'écrivains fondées dans une intention de sage prévoyance pour les intérêts et les besoins des membres qui les composent. La plus ancienne et la plus considérable de toutes ces associations est celle des auteurs et compositeurs dramatiques, dont la naissance remonte à l'année 1837. Tout individu qui a pris une part quelconque à l'édification d'une pièce de théâtre peut faire partie de cette société, qui perçoit les droits d'auteur, administre et place les fonds qui en résultent. Reconnue par l'état, par les tribunaux et par les théâtres, avec lesquels elle traite de puissance à puissance, la société des auteurs et compositeurs dramatiques jouit de tous les droits d'une personne civile. Sa juridiction s'étend sur toute la France. Une commission, qui est nommée tous les ans, je crois, par l'assemblée générale, la représente, veille au respect de ses droits, et décide des secours à donner aux membres nécessiteux, sauf à faire ratifier ses déterminations par l'assemblée générale. Selon l'esprit plus ou moins éclairé des membres de la commission, les libéralités de la société des auteurs et compositeurs dramatiques peuvent s'étendre au-delà du cercle des associés, et quelquefois franchir même les limites de la nationalité. Ainsi des secours ont été accordés par la commission à des parens d'auteurs et de compositeurs français qui n'avaient jamais fait partie de la société, et tout récemment une arrière-petite-fille de Racine, qui était menacée de passer sa vie dans un atelier de couture, a été placée dans un couvent de Blois, où elle sera élevée aux frais de la société. On voit qu'en cette matière, comme en beaucoup d'autres choses, il y a l'esprit qui vivifie l'idée d'une institution, et la lettre qui tue tout ce qui est généreux.

Inspirée par des principes de noble confraternité qui sont la vie des lettres et des arts, la commission des auteurs et compositeurs dramatiques a eu la généreuse pensée de transmettre la somme provenant des représentations d'*Oberon*, d'*Euryanthe*, de *Preciosa* et des *Noces de Figaro*, aux héritiers

directs de Weber et de Mozart, dont le dernier fils, Charles Mozart, est mort en octobre 1858 aux environs de Milan. Cet acte de haute libéralité, digne d'une société littéraire qui représente l'art dramatique de la France, a rencontré deux seuls contradicteurs, qui ont protesté contre l'emploi que la commission a cru devoir faire de l'argent produit par les chefs-d'œuvre de Weber et de Mozart, en accusant la commission d'avoir outre-passé ses pouvoirs. La commission, par l'organe de M. Mélesville, a fait un rapport de ce curieux incident à l'assemblée générale des auteurs et compositeurs dramatiques, qui, par une chaleureuse acclamation, a sanctionné sa noble initiative. Nous croyons que le monde musical nous saura gré de porter à sa connaissance un fait aussi honorable pour l'esprit et les tendances généreuses de notre temps, qui n'est pas gâté par les panégyristes.

Le fils de Mozart qui vient de mourir a reçu avec une grande joie la somme de *neuf mille francs* que lui avait envoyée la société des auteurs et compositeurs dramatiques. Il n'était pas dans le besoin, comme on l'a dit dans quelques journaux : ancien employé du gouvernement autrichien, le fils de Mozart avait une pension de retraite qui, ajoutée à quelques économies, suffisait à sa modeste existence. Il a laissé plusieurs legs au *Mozarteum* de Saltzbourg, sorte de musée consacré à la mémoire du plus exquis des grands musiciens que le monde ait produit. J'ai connu dans ma jeunesse ce fils de Mozart; c'était à Milan, en 1817, lorsque Rossini faisait retentir le grand théâtre de la Scala de son beau chef-d'œuvre *la Gazza ladra*. Introduit dans une grande famille de la ville, je fus présenté au fils de l'auteur de *Don Juan*, qui voulut bien m'accompagner au piano l'air de *Tancredi : Di tanti palpiti*. — Je me rappelle non sans émotion qu'après avoir terminé mon morceau, le fils de Mozart, dont la figure respirait la bonhomie, me caressa la joue du revers de la main en disant : *Braro, abbiate giudizio, e andara bene* (bravo, soyez sage et tout ira bien). Qui sait si le contact de cette main ne m'a pas inoculé le germe de l'admiration que m'inspirent le génie divin de Mozart et celui de tous les maîtres qui marchent dans sa voie! Ah! le culte de la beauté a ses superstitions comme tous les autres.

P. SCUDO.

ESSAIS ET NOTICES

Histoire de l'Ornementation des Manuscrits, par M. Ferdinand Denis. — **L'Imitation de Jésus-Christ**. — **Le Livre d'Heures de la reine Anne de Bretagne**, édition L. Curmer.

L'histoire de l'ornementation des manuscrits est liée d'une manière étroite à l'histoire même de la culture intellectuelle au moyen âge. Ce n'était pas un art frivole, celui qui embellissait avec tant de soin les œuvres écrites de la pensée humaine, qui les entourait en quelque sorte d'un cadre magique pour mieux en marquer le prix et inviter le lecteur à y revenir. Que de fois les gracieux dessins d'un *illuminator* inconnu ont éveillé le goût de l'étude chez les naïves imaginations des temps barbares! Un jour, au IXe siècle, un jeune prince anglo-saxon, celui qui devait plus tard s'appeler Alfred le Grand

(c'est son biographe Usser qui raconte ce curieux détail), aperçut chez la princesse Judith, fille de l'empereur Charles le Chauve, un beau manuscrit étincelant de pourpre et d'or. Alfred était en compagnie de son frère, et les deux enfans s'extasiaient devant ces merveilleuses images, si bien que la princesse Judith, prudente et avisée déjà comme une jeune mère : « Le premier de vous deux, dit-elle, qui saura lire, je lui donne ce volume. » Aussitôt Alfred se met à l'étude avec passion; ce qu'il devint, vous le savez. Quinze ans plus tard, l'écolier de la princesse Judith donnait une impulsion vigoureuse à la civilisation anglo-saxonne. Pour ne parler que de son amour des lettres, il traduisait dans l'idiome de son pays quelques-uns des ouvrages qui résumaient alors les traditions de la culture antique et le trésor du genre humain, l'*Historia Mundi* de Paul Orose, le *De Consolatione philosophiæ* de Boèce, et l'*Historia ecclesiastica* de Bède le Vénérable. Ce joli tableau, indiqué par le chroniqueur, résume bien l'histoire entière de l'art des miniaturistes depuis le VIIIe siècle jusqu'au XVIe. Ces humbles ouvriers, si patiens, si dévoués, exercèrent une sérieuse influence ; à toutes les époques où la culture littéraire s'accroît, on voit se multiplier les brillans manuscrits, et si un peuple prend le dessus dans le développement intellectuel de la chrétienté, c'est chez lui que l'art des miniaturistes brille de l'éclat le plus vif. Quels sont les pays qui ont gouverné l'Europe au moyen âge par les travaux de la pensée? L'Italie et la France. C'est précisément la France et l'Italie qui se disputaient la prééminence dans l'art d'orner les manuscrits. Au XIIIe siècle, c'est-à-dire au moment où s'épanouit le génie du moyen âge, il y a deux écoles de miniaturistes et de calligraphes qui dominent toutes les autres : l'école de Bologne et l'école de Paris. Dante, au onzième chant du *Purgatoire,* rencontre dans le cercle des orgueilleux un des miniaturistes bolonais : « N'es-tu pas, lui dit-il, Oderisi, l'honneur d'Agobbio, l'honneur de cet art qu'on appelle à Paris enluminure? »

Non se tu Oderisi
L'onor d'Agobbio e l'onor di quell'arte
Ch'alluminare e chiamata in Parisi?

Ces vers du poète mettent en présence les deux écoles: ils indiquent du moins comme on se préoccupait à Bologne des miniaturistes de la France, et particulièrement de Paris. La France de son côté rendait hommage aux artistes de Bologne. Le roi de Saxe, dans son savant commentaire de *la Divine Comédie,* à propos du passage que nous venons de rappeler, signale une phrase curieuse tirée des actes de l'inquisition de Carcassonne : « *Ostenderunt mihi quemdam librum valde pulchrum et cum optima littera Bononiensi et peroptime illuminatum cum adhurio et minio.* » Ces paroles datées de 1308, écrites par conséquent à l'époque où Dante conférait des titres de noblesse aux dessinateurs parisiens, montrent bien quelle était jusqu'au fond de nos provinces la célébrité de l'école bolonaise.

Mais ce n'est pas seulement le XIIIe siècle qui a vu briller l'art des *illuminateurs,* ce ne sont pas seulement les écoles de Bologne et de Paris qui l'ont rendu célèbre. De Byzance au fond de l'Angleterre, et du VIe siècle au XVIe, chaque période, chaque pays a ses calligraphes et ses miniaturistes. On dirait une armée avec sa hiérarchie de grades et de fonctions : bibliothécaires,

la vie réelle. Les choses vulgaires y apparaissent en quelque sorte transfigurées. Dans ces mystérieuses atmosphères, les corps se subtilisent, de même que les esprits acquièrent une certaine densité. Cet idéal des peuples qui naissent est tout à fait semblable à l'idéal que nous nous créons dans les jeunes années de notre vie. Il touche à l'infini en même temps qu'il est resserré par l'horizon le plus prochain. La *merveillosité,* cette illusion collective qui se transmet par tradition, forme une interminable épopée, dont les esprits les plus humbles et les plus naïfs sont parfois les plus éloquens rhapsodes. La foi et l'espérance, tels en furent les premiers thèmes, tels ils devaient être, sortis du cœur des faibles et des opprimés; mais peu à peu croire et espérer dans la réalité devint une si amère tromperie, que le désespoir envahit jusqu'aux régions surnaturelles, créées cependant pour la consolation des pauvres et des affligés. D'ailleurs le mystère le plus doux finit lui-même par effrayer, et l'empire de la *merveillosité* fut bientôt abandonné aux choses terribles, aux choses hideuses. Du terrible au burlesque, il n'y a qu'un pas, et l'espace fut bientôt franchi par les esprits forts et les faibles intelligences, même chose, dit-on.

Ainsi se créèrent les légendes et se propagèrent les hallucinations : aux pâles rayons d'un astre sans chaleur, errèrent dans les landes et dans les plaines de blanches figures, tantôt plaintives, tantôt courroucées. La pierre, fouillée par un sculpteur invisible, montra des yeux caves où l'imagination mit une flamme; les arbres emprisonnèrent des âmes, et le sang coula sous la hache du bûcheron; au bord des marais dansèrent des feux bleuâtres, et le long des murs, au détour des buissons, se dressèrent d'étranges animaux pour attendre le paysan attardé. Chaque localité a sa version, mais le fonds reste le même. Avec toutes ces visions, et particulièrement avec celles du Berri, Mme Sand vient de composer douze récits fantastiques qu'accompagnent les dessins de M. Maurice Sand. Ces naïves légendes sont finement racontées, mais l'on se prend à regretter que l'auteur de *la Mare au Diable* et de *la Petite Fadette* n'ait point fait de cela quelque roman, car Mme Sand se fût ainsi obligée à croire elle-même à ce merveilleux, au lieu de l'expliquer, et par conséquent de le diminuer. Nous ne sommes pas tellement absorbés par la littérature réaliste, que nous n'aimions encore ces longues histoires racontées à voix basse aux hôtes qui se serrent devant le feu, la porte bien fermée, la vieille horloge accompagnant le récit de son tic tac monotone, tandis qu'au dehors le vent, les feuilles bruissent, et que la terre appartient aux esprits qui reviennent,

A l'heure où l'on entend les chiens hurler dans l'ombre!

Les dessins de M. Maurice Sand offrent les mêmes qualités que les peintures déjà exécutées par ce jeune artiste sous l'influence des paysages et des traditions du Berri. *Le Casseu de bois* et *les Lupins* se font remarquer, entre autres, par une composition tout empreinte de l'esprit de ces terribles et naïves légendes.

EUGÈNE LATAYE.

V. DE MARS.

TABLE DES MATIÈRES

DU

DIX-HUITIÈME VOLUME.

SECONDE PÉRIODE. — XXVIIIe ANNÉE.

NOVEMBRE — DÉCEMBRE 1858.

Livraison du 1er Novembre.

De la Civilisation moderne, par M. Charles de RÉMUSAT, de l'Académie Française..... 5

Une Année dans le Sahel, Journal d'un absent, première partie, par M. Eugène FROMENTIN..... 45

Les Contrebandiers du Noirmont, scènes jurassiennes, par M. Charles TOUBIN. 86

Les Chinois hors de la Chine, par M. Alfred JACOBS..... 121

Les Derniers Temps de l'empire mogol. — II. — Touka-Dji-Holkar et Madha-Dji-Sindyah, par M. Théodore PAVIE..... 141

Souvenirs d'un Amiral, seconde partie. — Les Épreuves du commandement. — IV. — La Marine de l'empire, par M. E. Jurien de LA GRAVIÈRE..... 171

Le Roman intime de la Littérature réaliste (*Fanny* de M. Feydeau), par M. Émile MONTÉGUT..... 196

Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire..... 214

Revue Musicale. — *Norma*, Mme Penco, par M. P. Scudo..... 223

Critique historique. — Les Révolutions d'Italie, de M. J. Ferrari..... 230

Livraison du 15 Novembre.

Une Année dans le Sahel, Journal d'un absent, seconde partie, par M. Eugène FROMENTIN..... 241

L'Angleterre et la Vie anglaise. — IV. — Les Houblonnières du Kent, les Brasseries et les Tavernes de Londres, par M. Alphonse Esquiros..... 290

Les Voyageurs en Orient. — Les Principautés du Danube et la Constitution nouvelle, par M. Saint-Marc GIRARDIN, de l'Académie Française..... 332

Le Roman de Moeurs en Espagne. — Fernan Caballero et ses récits, par M. Charles de MAZADE..... 352
L'Asile, Caractères et Récits du Temps, par M. Paul de MOLÈNES..... 381
Physiologie expérimentale. — Du Système nerveux et de l'application médicale de l'Électricité, par M. Paul de RÉMUSAT..... 407
De l'Influence de la Révolution française sur l'Agriculture, par M. Léonce de LAVERGNE, de l'Institut..... 436
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire..... 467

Livraison du 1er Décembre.

Une Année dans le Sahel, Journal d'un absent, dernière partie, par M. Eugène FROMENTIN..... 481
John Dryden, son Talent, son Caractère et ses Œuvres, par M. H. TAINE. 538
Mme Fortuni, Scènes et Récits des bords de la Mer-Noire, par M. Edgar SAVENEY..... 568
Joseph de Maistre. — Ce qu'il est et ce qu'il devient. — I. — Les Idées politiques de Joseph de Maistre, d'après ses Œuvres et sa Correspondance diplomatique, par M. Louis BINAUT..... 610
Guerre de l'Inde. — La Révolte des Cipayes d'après les relations anglaises. — I. — L'Insurrection de Meerut et le Siége de Delhi, par M. E.-D. FORGUES..... 646
La Nouvelle Littérature française. — M. Octave Feuillet, par M. Émile MONTÉGUT..... 677
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire..... 699
Le Roman Religieux. — *Les Horizons prochains*, par M. Eugène LATAYE.... 711

Livraison du 15 Décembre.

Guerre de l'Inde. — La Révolte des Cipayes d'après les relations anglaises. — II. — Les Massacres du Pendjab, le général Nicholson et la Prise de Delhi, par M. E.-D. FORGUES..... 721
L'École française de Gravure, ses tendances et ses derniers travaux, par M. Henri DELABORDE..... 765
Études sur l'Antiquité grecque. — L'Art et la Prédication d'Isocrate, par M. Ernest HAVET..... 785
Un Poète satirique en Russie. — Nicolas Nekrassof, par M. H. DELAVEAU. 834
La Vision de Pao-ly, légende chinoise, par M. Théodore PAVIE..... 854
La Société de Berlin, d'après les *Souvenirs* de M. de Sternberg, par M. Henri BLAZE DE BURY..... 868
Les Côtes de la Manche. — Cherbourg. — I. — La Rade et le Port militaire, par M. J.-J. BAUDE..... 890
De l'Amour et du Mariage selon le livre de M. Michelet, par M. Émile MONTÉGUT..... 931
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire..... 951
Revue musicale. — *Il Giuramento* de Mercadante, par M. P. SCUDO..... 960

Paris. — Imprimerie de J. CLAYE, rue Saint-Benoît, 7.

TUFTS UNIVERSITY LIBRARIES
3 9090 007 515 766